



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TRENTIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 103

1862

TABLE
DU TRENTIÈME VOLUME.

INSTRUCTION.

BIBLIOGRAPHIE, par Mme BOURDON.

ÉDUCATION.

POÉSIE.

ÉNIGMES HISTORIQUES.

REVUE MUSICALE, par Mlle LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

ÉPHÉMÉRIDES.

Mort de Jean Bart, 27 avril 1702, p. 128. — Incendie de la cathédrale de Chartres, 25 juillet 1506, p. 224. — Mort du roi Louis XII, 30 août 1515, p. 256. — Mort du Dante, 14 septembre 1321, p. 287. — Mort de Léon Ménard, historien, 1er octobre 1767, p. 319. — Entrée de Marie de Médicis à Avignon, 19 novembre 1600, p. 351.

MOSAIQUES, CHARADES, ÉNIGMES, ETC.

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 256, 288, 320, 352 et 380.

RÉBUS

Dessinés par Léopold Levert; gravés par Gilbert.

La raison du plus fort est toujours la meilleure, page 32. — Cherchez, vous trouverez, 64. — Tête de fou ne blanchit jamais, 96. — Il ne faut pas clocher devant les boiteux, 128. — Entre l'arbre et l'écorce ne mettez pas le doigt, 160. — Autant de têtes, autant de sentiments, 192. — Après un souvenir vient souvent un soupir, 224. — La fortune aide aux audacieux, 256. — Il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu, 288. — Au bon joueur, la balle lui vient, 320. — Pas d'argent, pas de suisse, 352. — Ventre affamé n'a pas d'oreilles, 380.

GRAVURES NOIRES, d'après les grands maîtres.

Dessinées par Nargeot fils, gravées par Nargeot père.

Le Mariage de la Vierge, d'après Raphaël, page 1. — *Richelieu*, d'après Philippe de Champaigne, 55. — *Le Retour de Tobie*, d'après Andrea del Sarto, 193. — *Portrait de François Ier* d'après le Titien, 357.

18 GRAVURES DE MODES DONT 2 DOUBLES.

Pages 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321 et 353.

Voir à la Correspondance et Explication des travaux.

IMITATIONS D'AQUARELLE, TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS ET AUTRES TRAVAUX EN COULEUR.

JANVIER. Un écran, calendrier pour les six premiers mois de l'année.

FÉVRIER. Deuxième écran — pendant de celui de Janvier — avec calendrier pour les six derniers mois de l'année. — Tapisserie coloriée. Un modèle de vide-poche. — Grande planche double imprimée en bleu et contenant 19 modèles divers de filet et crochet.

MARS. Un modèle de tapisserie, bouquet de roses, grisaille, pour chaise, coussin ou pouff. — Petite feuille vélin, encadrée de miosotis.

AVRIL. Un modèle de tapisserie : une glaneuse italienne pour coussin ou grand écran de cheminée.

MAI. Imitation d'aquarelle. Un nid d'oiseaux des tropiques.

JUIN. Un modèle de tapisserie, moutons, grisaille, pour chaise, coussin, écran ou dessus de guéridon.

JUILLET. Les deux parties d'un cache-pot, imprimé en couleur sur papier bristol.

AOUT. Modèle de tapisserie pour coussin ou tabouret. — Premier quart d'un abat-jour représentant un incendie. — Grande planche double imprimée en bleu, le recto donnant 7 dessins pour filet ou crochet; le verso 11 modèles à exécuter sur tulle à mailles rondes.

SEPTEMBRE. Un coin de tapisserie. — Deuxième quart de l'abat-jour.

OCTOBRE. Modèle de tapisserie pour coussin. — Troisième et quatrième quart de l'abat-jour.

NOVEMBRE. Imitation d'aquarelle. Oiseaux faisant pendant à ceux de Mai. — Planche de tulle imprimée en bleu.

DÉCEMBRE. Grande planche contenant plusieurs modèles de petits travaux propres à être donnés en étrennes. — Un porte-allumettes et son pendant en papier bristol, illustrés l'un de fleurs cultivées, l'autre de fleurs des champs.

BRODERIES ET PATRONS.

Douze *grandes planches* dont sept *doubles*, toutes imprimées recto et verso.

Deux grandes planches *quadruples*, une bleue et l'autre rose, donnant :

1° Les patrons grandeur naturelle — et chaque pièce indépendante des autres — de deux mantelets d'été et d'hiver.

2° Les patrons réduits au dixième, de huit autres mantelets et manteaux d'hiver et d'été — quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article correspondance.

MUSIQUE.

JANVIER. *Souvenir*, étude de genre, par Ch. Delisle. — *Esmeralda*, tarentelle, par F. Lentz. — *Au bord de la mer*, redowa, par J. A. Anchutz.

MARS. *Hermosita*, mazurka, par José Frotté. — *Magenta*, polka, par C. Jacques. — *La Petite bête à Dieu*, mélodie, par C. Jacques, paroles de E. Frotin.

MAI. *Le Proscrit*, opérette; paroles (dans le texte) de Mme Adam-Boisgontier, musique de A. Rocheblave.

JUILLET. *Angelo mio*, chant sans paroles, par H. Dombrowski. — *La Primavera*, mazurka, par A. James. — *Rêverie*, par C. Delisle.

SEPTEMBRE. *Chanson de Dina*, impromptu, par H. Dombrowski. — *La Source dans les bois*, paroles de M. de Lamartine, musique de J. Cressonnois. — *Souvenir d'un bal*, impromptu, par H. Dombrowski.

NOVEMBRE. *Mazurka pour quatre voix*, paroles de Mme Adam-Boisgontier, musique de A. Rocheblave.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES DEMOISELLES

CAUSERIE ARTISTIQUE

L'ÉCOLE D'OMBRIE, PÉRUGIN, RAPHAEL

Fra Angelico, comme je vous l'ai dit dans un précédent article, mesdemoiselles, quitta son couvent de Saint-Marc à Fiesole pour aller à Rome, et aussi pour demeurer successivement dans divers couvents des montagnes d'Ombrie. Des discussions, qui s'étaient élevées entre les dominicains de Fiesole et d'autres ordres religieux, furent la cause de ces migrations.

Mais partout, mais toujours, le flambeau du divin génie de l'Angelico alluma d'autres flambeaux. Dans tous les couvents, on trouvait alors un ou plusieurs moines qui avaient la spécialité d'enluminer ces admirables missels sur vélin dont vous trouvez aujourd'hui des spécimens dans nos bibliothèques et dans nos musées. La vue des chefs-d'œuvre du moine de Fiesole exalta l'inspiration timide de ces pieux et modestes artistes. Peu à peu, imitant le maître, ils grandirent leurs compositions, s'élancèrent de la miniature à la fresque. Bientôt des peintres laïques entrèrent dans la voie ouverte. Une foule d'artistes se distinguèrent à Pérouse, à Foligno, à Orvieto, etc. Gentile de Fabriano, Andrea et Bartolommeo Orvietani, Pietro della Francesca, Matteo di Gualdo, Lorenzo di Giacobo da Viterbo, Pietro Antonio da Foligno, Fiorenzo da Foligno, Nicolo Alunno da Foligno, précédèrent Pérugin, le maître de l'école ombrienne; Giovanni Spagna, Sinibaldo Ibi, Bernardino Pinturicchio, Gianicolo Manni, furent à peu près ses contemporains; enfin Raphaël Sanzio fut son élève.

Pour appartenir à d'autres écoles par leur origine, Benozzo Gozzoli, dont nous avons vu au Campo Santo de Pise les belles fresques, le Francia dont Bologne garde avec orgueil les principaux ouvrages, Jean Bellin le Vénitien, qui fonda l'école dont Titien est la gloire, Van Eyck le Flamand, n'en semblent pas moins procéder de la même origine mystique.

Tous ces maîtres au moins sont inspirés du même esprit religieux. Qu'ils s'en rendent compte ou non, ils pensent, comme Savonarole, que ce qui est le plus saint est le plus beau toujours. Ils s'inspirent moins de la nature que d'une beauté idéale et hypernaturelle. Cette richesse de l'expression primant celle de la vie, primant la science même, leur donne un caractère tout particulier et surtout inimitable. Il fallait la naïveté de l'époque intermédiaire entre la gaucherie gothique et la grâce de la renaissance pour produire ces peintres que veulent en vain refaire de nos jours les maniéristes de l'école d'Owerbeck.

Pérugin lui même fut un *maniériste.* Ne vous récriez pas, mesdemoiselles, je vais m'expliquer. Vous admettez avec moi qu'on tombe dans la *manière* toutes les fois qu'on fait une certaine chose dans un certain esprit convenu au lieu de la faire avec la seule intention d'arriver au vrai. Or, Pérugin, qui fut le maître de Raphaël, fut en même temps le contemporain de Léonard, de Michel-Ange et de Fra Bartolommeo. Tandis que le premier peignait à Milan la *Cène*, que le second illustrait de merveilles Rome et Florence, Pérugin, établi dans cette dernière ville, y tenait un atelier de peintres qu'il occupait à peindre sous ses ordres et dans son style, pour satisfaire aux nombreuses commandes qui lui arrivaient de tous les couvents d'Italie.

Sur la foi de Vasari, dont la *Vie des peintres* a été si souvent consultée pour ces articles, il est venu jus-

qu'à nous que Pérugin avait un esprit fort mercantile et un caractère profondément impie. Maintenant il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que dit Vasari, qui avait, comme presque tous les hommes, ses petitesses et ses antipathies, et qui, grand ami de Michel-Ange, devait naturellement haïr Pérugin, lequel se posait à Florence comme rival de Buonarotti.

Admettons que cette avarice ait été exagérée de moitié, que cette impiété se réduise à l'indifférence, nous verrons encore en Pérugin un faiseur plus qu'un artiste. Nous sommes loin, ici, de l'Angelico qui priait avant de se mettre à l'œuvre, et demandait au ciel l'inspiration. Désormais, nous retombons presque dans les figures stéréotypées du passé. Ce n'est certes plus l'école byzantine, mais c'est une école procédant du même esprit, et qui dans un temps de routine, serait arrivée à un résultat identique.

Les critiques d'art, les maîtres en esthétique religieuse, et parmi eux je citerai notamment M. le comte de Montalembert, dont les beaux plaidoyers contre le vandalisme artistique ont tant contribué à ramener en France le sentiment du goût véritable, voient en Pérugin le peintre religieux par excellence, et voudraient alors le défendre du reproche d'impiété que lui fait Vasari. Il importe peu, je crois, que ce reproche soit fondé ou non. Si devant les tableaux de Pérugin nous prions, nous autres, il a cause gagnée. Certes, il faut le reconnaître, la contemplation de ses types ascétiques élève notre âme vers les hautes régions de l'oraison : ce n'est pas la nature vivante qu'il peint, c'est la nature telle que la doivent rêver les moines sous les gothiques arceaux de leurs chapelles.

Toutefois, si l'on voit les tableaux de Pérugin après ceux de l'Angelico, du Francia, de Jean Bellin, de Van Eyck, et d'un peintre espagnol dont je vous parlerai plus tard, Luis Moralès, dit le *divin*, ils perdent beaucoup de leur impression ; je veux surtout parler de ceux qu'il peignit dans la seconde époque de sa vie, à Florence, lors de sa grande vogue. On sent qu'il n'est pas le premier créateur de ces mystiques vierges ; on sent que, s'il les fait trop longues, ce n'est pas qu'il ignore les véritables proportions humaines, enfin même, on découvre en quelques-uns de ses tableaux plus de religiosité que de religion, et jusqu'à de l'afféterie.

La plus pure, la plus belle manière de Pérugin vous est ici représentée, mesdemoiselles, par le *Spozalizio* de Raphaël, que nous vous donnons en gravure avec ce numéro. Raphaël, lorsqu'il le peignit, était encore presque enfant, et tellement sous l'empire de Pérugin, que plusieurs tableaux de cette époque leur ont été également attribués ; le *Spozalizio* d'abord est la reproduction absolue de celui du Pérugin que nous possédons au musée de Caen.

Le *Spozalizio* est le chef-d'œuvre de la *première manière* de Raphaël, qui en eut trois, comme vous savez sans doute, et dans les trois, dont chacune pouvait immortaliser un peintre différent, il atteignit au but suprême de l'art.

Eh bien ! le *Spozalizio* de Raphaël est un Pérugin illuminé d'un éclair de génie. On le trouve à Milan, à la galerie Brera. Pérugin a traité deux fois ce même sujet. Le plus célèbre de ces tableaux, comme je vous le disais tout à l'heure, est à Caen ; l'autre figure dans une des riches galeries particulières de l'Angleterre.

Le Pérugin sur lequel je me vois forcé d'être bref pour pouvoir vous parler dignement de Raphaël, se nommait de son nom Pietro Vannucci. Il naquit en 1446 à Pérouse, comme l'indique le surnom sous lequel il est devenu célèbre, ou, pour être plus exact, à Castello della Pieve, près de Pérouse, et mourut à Castello-Foutignano, dans les environs de la même ville, en 1524. Il fut, comme Léonard de Vinci, élève de Verocchio.

Si donc l'on en croit Vasari, son caractère fut peu estimable ; en tous cas, l'histoire constate qu'il eu une jeunesse misérable, qu'il fut longtemps sans feu ni lieu, et qu'enfin, lorsqu'il arriva au succès, il vécut absorbé par son travail, et fort loin des agitations politiques et esthétiques qui remuaient la Toscane au temps des Médicis et de Savonarole. C'était pour ses contemporains un homme à part qu'ils affectaient de regarder comme un homme de métier, et que Michel-Ange avait baptisé du surnom de « ganache, » ce qui en italien se traduisait par : *Goffo nell'arte.*

Nous possédons au Louvre, de Pietro Vannucci (soit dit en passant, mesdemoiselles, il ne faut pas le confondre avec Andrea Vannucchi, plus célèbre sous le surnom d'André del Sarte, dont je vous parlerai plus tard) ; nous avons de Vannucci, le Pérugin, une *Nativité de Jésus* ; *la Vierge tenant l'enfant Jésus, adoré par deux saintes et deux anges* ; *la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph et sainte Catherine* ; enfin, un tableau mythologique qui lui avait été commandé par Isabelle d'Este, duchesse de Mantoue, pour faire pendant à un tableau du Mantègne ; ce tableau est peint dans sa manière expéditive et *lâchée* : ce qui n'empêchait point Pérugin d'écrire à la duchesse en le lui envoyant :

« Illustrissime et Excellentissime Seigneurie, Georges, votre envoyé, ici présent, m'a remis les huit ducats, prix convenu du tableau où j'ai employé tous les soins possibles pour satisfaire Votre Très-Haute Seigneurie, et mon honneur auquel j'ai toujours sacrifié toute espèce d'avantages. Je supplie Dieu humblement de m'accorder la grâce d'avoir fait quelque chose qui soit agréable à V. T. H. S., car, mon plus grand désir est de la servir et de lui complaire dans tout ce qui est en mon pouvoir. Aussi, je m'offre toujours à V. T. H. S. comme un bon serviteur et ami. Le tableau est peint en détrempe, parce que celui de Mantegna est fait de même, d'après ce qu'on m'a rapporté. Si je puis quelque chose pour V. T. H. Seigneurie, je suis prêt et je me recommande à V. S. Le Christ vous conserve heureusement !

» Fait ce 14 juin 1505, par votre très-humble serviteur, Pietro Perugino, peintre à Florence. »

Cette lettre était-elle dictée par l'illusion sincère d'un artiste ivre de son talent et aveuglé par le succès, ou bien par le charlatanisme commercial ? Voilà ce qu'il est difficile de décider ; mais la reproduction en aura pour vous un autre intérêt. Vous y verrez, d'après le ton général, quel rang tenaient au temps de Pérugin les artistes parvenus. Vous y verrez que tout en restant à leur place d'humbles sujets, par les formules de respect, ils osaient s'offrir pour amis aux têtes couronnées.

Nous avons encore au musée du Louvre une *Vierge et un enfant Jésus*, d'après Pérugin, que l'on attribue à l'enfance de Raphaël.

On trouve donc au musée de Caen le célèbre *Spozalizio* de Pérugin; à Lyon, une *Assomption*; à Londres, National-Gallery, la *Vierge de la chapelle de Pavie*; à Vienne, à la galerie Lichtenstein, une *Madone à genoux devant son fils*; à Munich, une *Apparition de la Madone à saint Bernard,* particulièrement estimée.

Florence et Rome sont riches en tableaux de Pérugin; mais c'est dans les villes et les couvents d'Ombrie qu'il faut aller chercher son œuvre, si l'on veut bien se pénétrer de l'esprit qu'il inspire plutôt que de celui qui l'a inspiré. Les plus admirés parmi les tableaux de Pérugin, en Italie, sont : à Rome, au Vatican, une *Madone et des anges adorant Notre-Seigneur*; à Pérouse, dans l'oratoire de la confrérie Saint-Augustin, une *Nativité*, un *Baptême*, une *Adoration des rois*; à Sienne, une *Crucifixion*; à Florence, dans le couvent de Sainte-Marie-Madeleine, une autre *Crucifixion*.

Mais laissons Pérugin, mesdemoiselles, j'aurais beaucoup à dire, sans doute, si, malgré ses défauts, je voulais vous faire apprécier tous ses mérites; mais son élève, le maître des maîtres, le Dieu de la peinture, nous attend, et deux articles seront peu pour apprécier dignement Raphaël.

Ce que je vous ai dit de Pérugin, heureusement vous expliquera l'éducation de Raphaël et l'origine de sa *première manière.*

Vous voyez d'ici cette pléiade de peintres religieux qui vivaient avec plus ou moins d'obscurité et de gloire dans les montagnes d'Ombrie, c'est-à-dire dans cette partie de la Péninsule qui pouvait être alors considérée comme la *province,* puisque Florence et Rome se trouvaient par le fait les deux capitales de l'Italie. Dans la pléiade quelques étoiles brillent plus que les autres; Pérugin est comme la planète au milieu de ses satellites. Une des plus modestes étoiles était Giovanni Santi d'Urbino, peintre et poète dont la famille comptait plusieurs artistes distingués. Sa peinture a laissé, dans sa patrie, quelques œuvres estimables, toujours dans ce caractère ascétique qui est le fond de l'école ombrienne; on trouve encore de lui une *Madone* au musée de Berlin. De sa poésie il reste une *chronique* rimée en l'honneur de Federico di Montefeltro, duc d'Urbin. Ces vers, dit-on, ne manquent point d'une certaine valeur, et la pensée qui les a dictés est remarquablement impartiale. Ainsi, dans ce temps de rivalités d'école, Giovanni Santi, le fervent apôtre de Pérugin, veut bien lui donner un égal en Léonard de Vinci.

Due giovin' par d'etate, e par d'amori,
Lionardo da Vinci e 'l Perusino
Pier della Pieve, que son' divin' pittori.

Mais, malgré ses talents personnels, la plus grande gloire de Giovanni Santi c'est assurément d'être le père de Raphaël.

Raphaël Santi, ou *Santa*, ou *del Sante,* comme disent les actes publics, écrits en italien, ou *Sanctius*, comme disent ceux qui le sont en latin; Raphaël Sanzio, comme prononcèrent bientôt ses parents, ses amis et ses concitoyens, naquit un vendredi saint, le 6 avril 1483. Ce fut le premier et l'unique enfant de Giovanni Santi. Aussi fut-il particulièrement aimé et choyé dans la famille.

« Giovanni Santi, homme de sens et de jugement, dit Vasari, savait combien il importe de ne pas confier en des mains étrangères un enfant qui pouvait contracter des habitudes basses et grossières, parmi les gens sans éducation. Aussi voulut-il que ce fils unique et désiré fût nourri du lait de sa mère, et pût, dès les premiers instants de sa vie, s'accoutumer aux manières paternelles. »

Représentez-vous donc, mesdemoiselles, l'intérieur simple et patriarcal de la famille Santi. Point de faste, point de bruit, point de richesses follement prodiguées comme à Turin, à Rome et à Florence. On apprend à Urbin qu'il y a guerre quand les armées de César Borgia sont aux portes de la ville; les disputes philosophiques qui divisent et arment les écoles rivales, n'arrivent là qu'assourdies. On y cultive tous les arts comme on fait sa prière, car les traditions ombriennes font des manifestations artistiques comme des holocaustes à la divinité! On y étudie sobrement, d'ailleurs, ces sciences profanes qui font la gloire du règne des Médicis.

Raphaël donc, quand il quitta le pays natal pour entrer dans le pays de Pérugin, à Pérouse, n'était point, comme Léonard, une encyclopédie vivante des sciences de son temps, ni comme Michel-Ange un guerrier, un maître en stratégie militaire, un sculpteur puissant. C'était un jeune homme pieux, aux mœurs douces, à l'extérieur charmant, à l'esprit doué de toutes les grâces.

Mais, précisément peut-être, parce que le génie était précoce, la douce enfance devait être courte. Raphaël n'avait que huit ans, quand sa mère Magia Ciarla mourut; et Giovanni Santi ne tarda pas à la rejoindre. Raphaël, à onze ans, se trouva orphelin. Son oncle maternel, Simone di Battista Ciarla, devint son tuteur et ce fut lui qui, appréciant les dispositions merveilleuses du jeune homme pour la peinture, le conduisit au Pérugin. « Lorsque Pietro, » dit Vasari, « vit les dessins de Raphaël, sa jolie figure, ses gentilles manières et son air naïf et gracieux, il en porta d'avance le jugement que la postérité a ratifié.

Raphaël entra, vers 1495 ou 96, chez Pérugin, et demeura sous sa direction jusqu'à 1504. Jamais élève ne s'identifia mieux avec son maître, comme nous en donnent la preuve, non-seulement les nombreux tableaux qui sont attribués à tous deux, mais surtout cette *première manière* du divin Sanzio que les poètes, les mystiques et les âmes jeunes admirent surtout.

Je vous l'ai dit plus haut, mesdemoiselles, la première manière de Raphaël, c'est l'inspiration péruginesque de la belle époque, traversée d'un souffle plus vivant; réalisée avec un accent plus libre, plus facile, plus élégant, plus grandiose aussi! Voyez le *Spozalizio* : voici dans le fond et en couronnement un temple aux proportions élégantes et pures, le temple rêvé par Raphaël adolescent. Sur les marches du parvis, se groupent dans le lointain quelques fidèles. Au centre du tableau, le grand prêtre tend l'une vers l'autre les mains de saint Joseph et de Marie que l'anneau nuptial va unir. Puis, d'un côté, ce sont les amis de l'époux, de l'autre, les amies de l'épousée. Remarquez la grâce adorable et chaste de Marie, l'expression respectueuse de saint Joseph ; remarquez aussi la longueur un peu démesurée des personnages; ils ont assurément plus des *sept têtes et demie* attribuées aux proportions humaines par les règles académiques.

Cette longueur fluette, cette gracilité adolescen

sont le caractère principal de tous les types de l'école ombrienne. En général, mesdemoiselles, vous remarquerez que les formes longues sont particulièrement favorables à la grâce et à l'élégance.

Le *Spozalizio* fut peint vers 1500 ou vers 1504, disent d'autres historiens.

Les premiers supposent que Raphaël fit ce tableau chez Pérugin, à Pérouse; les seconds, qu'il le fit à Citta di Castello, où il s'installa de 1500 à 1504, pendant un séjour du Pérugin à Florence. Ces derniers paraissent avoir raison; c'est, en effet, à cette période de 1500 à 1504 qu'il faut attribuer la première manière de Raphaël. Il fut alors la suprême expression du génie ombrien, génie tout spécial, tout particulier, tout inimitable, quoi qu'ait fait le peintre allemand Owerbeck pour le ressusciter.

Les tableaux que Raphaël peignit pendant ce laps de temps sont, outre *le Spozalizio, le Couronnement de saint Nicolas de Tolentino par la Vierge* et *saint Augustin*, qui a été divisé en plusieurs parties par le pape Pie VI. *Le Christ en croix*, qui appartient à la galerie de lord Ward; et *le Couronnement de la Vierge du Vatican.*

Il peignit ces suaves et délicieuses compositions entre dix-sept et vingt ans. Puis il pensa, lui aussi, à aller à Florence, soit pour y retrouver son maître, soit pour y étudier librement. Mais avant de quitter l'Ombrie, il voulut revoir son pays natal, et passa quelque temps à Urbin. C'est alors, en 1504, qu'il peignit, pour le duc d'Urbin, Guidobaldo Montefeltro, deux petits tableaux que nous avons au Louvre, le *Saint Georges* et le *Saint Michel.*

Ces deux tableaux qui, par la date de leur exécution, appartiennent certes à la première manière de Raphaël, révèlent déjà pourtant le futur peintre des *Chambres* du Vatican. Le *Saint Georges* surtout a un feu, un *brio* tout à fait surprenant pour un peintre de l'école d'Ombrie.

Tels sont les tableaux qui nous représentent la *première manière* de Raphaël, celle qui traduisit l'inspiration naturelle de son âme naïve et poétique, de ses rêves adolescents et pieux. Désormais son génie va s'agrandir et gagner en puissance ce qu'il perdra en jeunesse.

Au commencement d'octobre 1504, Raphaël Sanzio se rendit à Florence; il était porteur, pour le gonfalonier Pier Soderini, d'une lettre de recommandation de Jeanne de la Rovère, duchesse d'Urbin, ainsi conçue :

« Magnifique et très-haut seigneur,

» Cette lettre vous sera remise par Raphaël, peintre d'Urbin, jeune homme plein d'heureuses dispositions et qui désire passer quelque temps à Florence pour y étudier... Il est aussi intéressant qu'aimable de sa personne, et je désire qu'il se perfectionne dans son art... Tout ce que vous pourrez faire d'agréable et d'utile pour lui, je le tiendrai comme fait à moi-même. »

L'histoire n'a pas gardé le souvenir de ce que le gonfalonier fit pour Raphaël. Mais ce qu'on peut deviner, d'après les Mémoires du temps, c'est l'étonnement et l'admiration du jeune élève de Pérugin pour cet art florentin, si fier, si large, si puissant, qui faisait éclater le moule péruginesque de toutes parts.

C'était alors le moment où Léonard et Michel-Ange exposaient, dans la salle du conseil, au Palais-Vieux, les admirables cartons qui appelèrent à Florence une sorte de congrès de l'Italie artistique; où les échos retentissaient de la parole éloquente de Savonarole, où Fra Bartolommeo peignait, en robe de moine, ses madones sereines et majestueuses, enveloppées d'amples draperies, colorées des chaudes couleurs de Venise.

« Il y a donc, se dit Raphaël, pour la Reine du ciel, d'autres beautés que les virginales et ascétiques grâces que sait peindre Pérugin ? — On peut donc chercher des sujets de tableaux ailleurs que dans la Bible ou l'Évangile, et consacrer son pinceau à peindre des sujets profanes? »

Puis il vit le luxe inouï des riches Florentins. Les étoffes aux merveilleux dessins, venues de l'Orient et rapportées de Venise; les éditions des chefs-d'œuvre antiques imprimées par les Alde-Manuce, et qui sont aujourd'hui des trésors bibliographiques. Il vit les bijoux travaillés par les Ghirlandajo, les Benvenuto Cellini, les Ghiberti, les Francia, tous ces grands artistes qui furent orfèvres avant d'être peintres ou sculpteurs. Il vit les guipures aux folles arabesques; les niellures dorées des tentures de soie, toute cette splendeur de la Renaissance dans l'opulente Italie; toutes ces merveilles que nous admirons aujourd'hui comme des épaves d'un monde disparu.

Maintenant les métiers Jacquart tissent nos broderies; des rouleaux d'imprimerie déroulent sur le calicot les fleurs de nos indiennes. On fait à 20 sous des volumes, à cinq centimes des livraisons illustrées; nous trouvons chez tous les bijoutiers un assortiment de bijoux vulgaires, plus reluisants d'or, de diamants et d'émail que savamment fouillés et fondus; les plus humbles ménages peuvent orner leur cheminée d'une pendule en zinc, l'imitation de valenciennes ou de guipure est à la portée de toutes les bourses; on a des papiers de tenture à 30 centimes le rouleau... mais...

Mais plus rien de toutes ces choses belles comme des œuvres d'art qu'elles étaient... Ne nous plaignons pas cependant; chaque époque a son caractère; à la nôtre appartient le développement de l'industrie et de la mécanique, la vulgarisation des jouissances, le luxe à bon marché. Si nous n'avons plus de beaux livres, le livre en lui-même s'offre à tous pour un prix insignifiant; la pensée circule dans toutes les couches sociales par des milliers de feuilles volantes. Si nos dentelles se font trop à la mécanique, elles se répandent à profusion.

Au temps où l'art faisait des chefs-d'œuvre des livres, de l'argenterie, des bijoux, des estampes, des dentelles, des brocarts, les rois, les princes, les marchands enrichis seuls en avaient; les bourgeois et les pauvres admiraient de loin et ne touchaient pas même par une imitation illusoire aux merveilles du luxe.

Mais, comme vous l'avez vu par les documents que je vous ai cités jusqu'à présent, les artistes vivaient au milieu des rois et des princes. Tous ces prodiges de la civilisation toscane éclatèrent donc comme un feu d'artifice aux yeux de Raphaël, l'éblouirent de leur éclat d'abord, puis, lorsqu'il fut accoutumé aux splendeurs de ce soleil, agrandirent son génie, lui firent concevoir l'art vaste comme une cathédrale, et non plus comme une chapelle au jour tamisé par des vitraux bleus.

Les fresques de Masaccio à la chapelle des Carmes,

s'acheminèrent vers les cartons de Michel-Ange et Léonard; la peinture religieuse et vivante de Fra Bartolommeo le frappa en même temps comme ce qui était le plus près de lui. Je vous l'ai dit, dans mon précédent article, mesdemoiselles, les deux artistes avaient trop d'affinités dans le but qu'ils cherchaient, et trop d'aptitudes diverses dans l'exécution, pour ne pas aller naturellement l'un à l'autre.

Mais Raphaël ne borna pas ses amitiés aux seuls artistes : en outre de l'affection fraternelle qu'il vouait à Fra Bartolommeo, à Ridolfo Ghirlandajo, à Giuliano da San-Gallo, il rechercha la société du savant Taddeo Taddei qui l'accueillit et le traita comme un fils, lui ouvrit sa maison et le lia avec les hommes illustres qu'il fréquentait lui-même, tels que : Baldassari Castiglione, poète-littérateur, ambassadeur de Léon X auprès de Charles-Quint, et les cardinaux Bibbiena et Pietro Bembo.

Raphaël passa quatre années à Florence, en quittant l'école du Pérugin, et ces quatre années achevèrent le développement de son génie. Il y était venu adolescent encore, tant par l'âge que par l'intelligence, il en sortit homme et en pleine possession de son talent et de son inspiration.

Il faut remarquer, mesdemoiselles, que Raphaël ne fut pas naturellement créateur comme Léonard et Michel-Ange, et encore moins comme Giotto et Orgagna. La Providence, qui ne veut pas sans doute donner à un seul siècle et à un seul homme toutes les puissances, semble avoir divisé ses faveurs et diminué les facultés d'invention, à mesure qu'elle développait les grâces de l'exécution.

Raphaël donc prit d'abord ses inspirations à ses prédécesseurs et à ses maîtres. *L'Abeille d'Urbin*, comme l'appelle M. Quatremère de Quincy, butina son miel sur les fleurs de l'Angelico, du Pérugin, de Masaccio et de Léonard. Plus tard, mais nous n'abordons pas encore ces hauteurs escarpées de la gloire, il reçut de Michel-Ange, son rival, des idées fécondes. Comme l'abeille, en effet, s'il emprunta des sucs nourriciers, il les transforma et en fit son œuvre propre et inimitable. Molière et La Fontaine aussi empruntèrent au passé.

Il est étrange, n'est-ce pas, qu'on ose accuser Raphaël de n'être créateur que secondairement? Raphaël, qui, dans une carrière de trente-sept années, fit l'œuvre le plus immense, un œuvre qui étonne l'esprit humain par les richesses inépuisables qu'elle renferme! Mais l'esthétique a des rigueurs à nulles autres pareilles. Raphaël donc ne fut pas créateur par l'inspiration naturelle; il le devint par la science.

Quelle magnifique explosion alors! Comme, lorsque la vue de la beauté antique et des créations audacieuses des contemporains l'eut transporté, lorsque la fréquentation des maîtres, des savants, etc., l'eut instruit, il s'élança dans l'arène, armé pour le combat et doué pour la victoire!..

Il était triomphant, vêtu de brocart, suivi d'une cour, prêt à ceindre peut-être la pourpre romaine, quand Michel-Ange et lui se rencontrèrent dans les escaliers du Vatican.

« Tu montes donc, Raphaël, dit avec son accent profond l'austère et sombre peintre du *Jugement dernier*.

— Oui... et toi, tu descends! » répondit Raphaël.

Il avait tort, si la légende qui rapporte ces paroles est vraie; Michel-Ange ne descendit pas. Statue de granit, il demeura, il demeure, il demeurera sur son piédestal.

Mais n'anticipons pas.

C'est durant son séjour à Florence que Raphaël peignit les tableaux qui sont attribués à sa *seconde manière*.

D'après cela, n'allez pas croire, mesdemoiselles, que les *manières* de Raphaël furent absolument tranchées et tout à fait indépendantes les unes des autres. Le peintre des *loges* retrouva des inspirations péruginesques, et nous avons vu que le jeune peintre ombrien faisait pressentir le chef de l'école romaine dans le petit *Saint Georges* et le petit *Saint Michel* que nous possédons au Louvre.

Je vous dirai même que cette classification des *manières* de Raphaël, par ses séjours à Civitta di Castellano, à Florence et à Rome, est récente. Jadis, on eût volontiers, et assez justement, je crois, attribué à la *première manière*, *la Belle Jardinière* du Louvre et qui a été peinte de 1504 à 1508, pendant la résidence de Raphaël à Florence; on faisait finir la seconde manière à l'*École d'Athènes* du Vatican. Quoi qu'il en soit, adoptons la classification du livret du musée du Louvre, admise aussi par M. Charles Clément, l'auteur de trois études fort estimées, sur Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, qui ont paru dans *la Revue des Deux-Mondes*, et plus récemment en volume.

Pendant son séjour à Florence, Raphaël a peint, outre la composition de la Vierge, l'Enfant Jésus et le jeune saint Jean, connue sous le nom de *la Belle Jardinière*, une *Vierge avec saint Jean-Baptiste et saint Nicolas*, qui est actuellement dans un château d'Angleterre; une *Madone*, qui est à Naples — trois œuvres que j'attribuerais à sa *première manière* — plus la *Madone* dite *du Grand-Duc* où l'influence de Fra Bartolommeo est visible, où les draperies deviennent amples, où le coloris prend de la vigueur; *la Vierge au Baldaquin* du palais Pitti, les *Madones* de la *casa Colonna*, de la *casa Tempi*, de la collection Bridgewater, de la galerie Delessert, que l'on trouve à Berlin, à Munich, à Londres et à Paris; une *Sainte Catherine* qui est dans la Galerie Nationale de Londres, *la Vierge au Chardonneret*, qui est au musée des Offices, *la Vierge au Voile* que nous possédons au Louvre; enfin la grande *Mise au Tombeau* du palais Borghèse.

Réjouissons-nous, mesdemoiselles ; parmi toutes ces œuvres où la grâce ombrienne s'allie à la noblesse florentine, où le sentiment religieux est pur et exquis, nous avons en partage deux des plus belles, puisque le Louvre possède, outre *la Belle Jardinière*, *la Vierge au Voile*.

Mais vous connaissez sûrement ces admirables créations du génie humain qui réalisent si parfaitement l'inspiration céleste, que leur auteur mérita le nom de divin. Celles de vous qui n'ont pu les voir au musée, en ont certainement rencontré des gravures.

Voyons d'abord *la Belle Jardinière*, si jeune, si candide, si enfantine, oserai-je dire, dans sa divinité, au milieu de son fond de paysage, de ses herbes, de ses fleurs. Quelle suavité d'expression, quelle grâce inimitable, inimitée! La Vierge mère tient près de ses genoux son divin enfant qui semble l'interroger du regard; on voit qu'elle lui parle, attentive et charmée; le petit saint Jean, prosterné sur le devant d

tableau, adore en l'enfant Jésus son maître futur.

Mais comment décrire, mesdemoiselles, le charme qui saisit devant *la Belle Jardinière, la Vierge au Voile, la Vierge au Chardonneret!*

Le propre des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire est précisément d'inspirer tant d'idées diverses et simultanées que la langue et la plume sont impuissantes à les rendre. On pourrait facilement trouver assez de pensées pour remplir un volume rien que sur ces trois chefs-d'œuvre de la seconde manière de Raphaël. Les arts plastiques et la musique aussi, en éveillant ensemble toutes les facultés, leur font exécuter entre elles comme un délicieux concert. Quelques artistes, quelques compositeurs, sont arrivés à produire de ces œuvres complètes, pures, délicieuses, qui ravissent l'âme et l'enlèvent sans choc au pays de l'idéal. Raphaël et Léonard, parmi les peintres, sont assurément ceux qui ont eu au degré suprême cette inspiration du sublime, et si l'œuvre de Raphaël, si multiple et si considérable, n'en porte pas toujours un reflet égal, il n'est pas une de ses pages, au moins, qui n'en soit éclairée.

Aussi le Sanzio, bien qu'il n'ait point surpassé le Vinci dans la perfection des formes et la profondeur de l'expression, bien qu'il n'ait point égalé Michel-Ange dans sa grandeur, reste-t-il le maître des maîtres.... C'est lui qui touche le plus de notes à la fois sur le clavier de l'âme.

Je ne m'efforcerai donc point de vous rendre avec des phrases l'expression, si profonde dans sa sérénité, des Vierges de Raphaël. Regardez et rêvez, vous dirai-je seulement: Vous arriverez à la prière, et selon que votre prière ira vers l'une ou l'autre des innombrables perfections de la mère de Dieu, vous saurez quelle est la *dominante* de l'accord qui vous ravit.

La Belle Jardinière a été peinte pour un gentilhomme de Sienne, qui la revendit à François Ier. Raphaël l'acheva en 1508, au moment de quitter Florence; la tradition dit même qu'il laissa un morceau de la draperie bleue inachevée, et que ce fut Ridolfo Ghirlandajo qui la termina. Pourtant, comme je vous l'ai dit, ce tableau rappelle plus la manière péruginesque de Raphaël, que la *Vierge au Chardonneret* et la *Vierge au Voile*, qui auraient été peintes auparavant, si l'on en croit les historiens.

La Vierge au Chardonneret, qui est à la *Tribune* de Florence (vous savez, mesdemoiselles, que la *Tribune* est une salle du palais des Offices, où l'on a réuni les plus parfaits chefs-d'œuvre du musée de Florence), la *Vierge au Chardonneret* donc a été peinte pour Lorenzo Nasi, un ami de Raphaël. « Comme dans la *Belle Jardinière*, » dit M. Charles Clément, « la scène est d'une grande simplicité, presque sans action..... La vierge se détache sur un paysage grandiose; quelques-uns de ces arbres légers et d'une suprême élégance que Raphaël a si souvent reproduits, projettent sur un ciel tranquille leurs branches grêles et leur feuillage rare et menu. Le Christ est debout entre les jambes de la Vierge. Saint Jean lui présente en souriant un oiseau qu'il va saisir. »

La Vierge au Linge ou *au Voile*, également nommée *le Silence*, nous ramène au musée du Louvre. On ne sait rien de précis sur l'époque où Raphaël la peignit, et ce sont seulement les inductions des critiques qui placent son exécution au séjour à Florence; d'autre part, je lis dans un ouvrage plein d'utiles renseignements que les ruines qui forment le fond du tableau sont copiées sur nature et prises dans les environs de Rome; ceci impliquerait contradiction.

Mais ne pensez-vous pas, mesdemoiselles, que le style d'un tableau le classe beaucoup plus exactement que ne font les dates les plus précises ou les inductions les plus savantes? Pour moi, la *Vierge au Voile* est évidemment postérieure à la *Belle Jardinière*, qui semble naturellement l'intermédiaire entre le *Sposalizio* et les œuvres subséquentes de Raphaël.

En 1508, lorsqu'il partit pour Rome, Raphaël avait déjà produit des œuvres qui pouvaient suffire à lui mériter un renom immortel. Et pourtant il n'était encore qu'à l'aurore de son talent; d'année en année, il grandit et s'élève; les beautés de l'antique lui sont devenues familières autant que les pieuses traditions de l'école d'Ombrie: la fréquentation des poètes et des savants a ouvert à son esprit assimilateur des trésors d'inspiration. Le génie l'entraîne, la fortune l'accompagne.

Jamais vie d'artiste n'aura donné un si constant exemple de prospérité; jamais personnalité ne trouva plus de faveur. Il n'avait point la rudesse de Michel-Ange, ni ses mœurs austères. L'esprit des cours lui devint vite familier, et il y joignit cette sorte de grandeur et d'élégance qui convenait aux princes de l'art. Dès l'âge de vingt-cinq ans, Raphaël eut une suite d'élèves, d'admirateurs, de courtisans... Ah! le Raphaël que nous accompagnons à Rome, lorsqu'il y apparut comme un météore, pour fonder l'école romaine, est bien loin du modeste enfant des montagnes d'Ombrie, venant à Florence timide, seul, et riche pour toute fortune de la lettre de la duchesse d'Urbin pour le vieux et faible Pier Soderini!

CLAUDE VIGNON.





Aurien Nargeot del.^t d'après Raphaël. — Nargeot sculp.

MARIAGE DE LA VIERGE.

Journal des Demoiselles — 30e année. Janvier 1862. N.^o I.

BIBLIOGRAPHIE

RÉCRÉATIONS INSTRUCTIVES

Tirées de L'ÉDUCATION NOUVELLE

Journal des Mères et des Enfants

Recueil publié sous la direction

De M. Jules Delbruck (1).

Que l'enfant à qui l'on donnera ce beau livre sera heureux ! Quels cris de joie il poussera en ouvrant ces grands tableaux coloriés, *livres des ignorants*, où il verra le *sucre* et toutes ses applications, le *fer* et toutes ses applications, le *cheval* et tout ce qu'en tire l'industrie humaine, les *chiens*, toutes les espèces de *chiens*, chacun dans l'attitude qui lui est propre, et comme il s'amusera en lisant les explications claires, précises, enchâssées d'ordinaire dans un dialogue animé, qui lui apprendront sans peine tant de choses utiles ! Le livre de M. Delbruck peut suffire aux loisirs d'une année dans une nombreuse famille, tant il renferme de sources d'amusements et de causeries. L'hiver, les enfants liront et entendront lire les charmantes nouvelles écrites pour eux par madame Stoltz, par mademoiselle Isabelle Meunier, par madame Carpentier-Pape, par M. Louis Fortoul ; ils examineront les tableaux synoptiques, ils interrogeront, et pour peu qu'ils aient affaire à une mère, à une sœur aînée, à une institutrice qui ait à leur service un peu de temps et de bonne volonté, leur intelligence, stimulée par ce qu'ils ont vu et lu, s'ouvrira et s'enrichira tout à la fois. L'été, ils danseront les jolies rondes que le même volume leur offre, et qui remplaceront avec avantage les anciens airs de danse qui souvent n'ont pas de sens ou qui n'en ont que trop. Le livre des *Récréations instructives* peut être mis dans les mains de tous les enfants, sans examen, sans contrôle. Les parents ou les instituteurs y ajouteront de leur gré les réflexions et les commentaires ; il peut être lu seul par l'enfant, il peut être aussi un utile auxiliaire aux conversations des parents ; ils y trouveront souvent la réponse à cette question qui revient sans cesse sur les lèvres des enfants :

« Qu'est-ce que cela ? à quoi cela sert-il ? »

Il est rempli d'une foule de notions sur le monde qui nous entoure, mais il contient aussi, et à chaque page, de douces leçons de morale, et si l'écolier y apprend ce que l'on fait avec le *lin*, avec le *coton*, ce que renferme une *gare*, à quoi servent les *crins* et le *sabot* du cheval, de combien de manières l'homme se loge sur la terre, le frère y apprend à aimer sa sœur, le fils à respecter son père et le petit enfant riche à chérir et à aider, même de ses privations, celui qui n'a pas la bonne place au banquet de la vie.

Nous recommandons ce beau livre d'étrennes à toutes les mères, à toutes les aïeules ; nous le recommandons aussi aux personnes charitables : ce serait un beau présent à faire à une salle d'asile !

(1) Un très-beau volume avec gravures, prix : 12 fr., chez Borani, libraire-éditeur, 9, rue des Saint-Pères, à Paris.

ROMANS HONNÊTES (1)

A l'heure où nous sommes, le substantif *roman* et l'adjectif *honnête* sont tout surpris de se trouver ensemble, et cependant les éditeurs de cette collection ont résolu le difficile problème de les faire vivre en bonne intelligence. Ils ont emprunté aux littératures étrangères quelques-unes de leurs œuvres les plus irréprochables ; ils ont demandé à la plume de quelques auteurs français des récits chastes et dramatiques, et tous les mois ils offrent à de nombreux lecteurs un volume nouveau, intéressant par le fond, distingué par la forme, et qui, sans danger, peut être mis entre toutes les mains. Disons un mot de quelques-uns des ouvrages qui composent cette aimable collection.

Alaf le Chevrier, par Nierits. Ce roman, traduit du suédois, retrace, à l'aide d'une fable très-dramatique, quelques épisodes de la vie de Charles XII, et fait connaître les vicissitudes de l'armée suédoise, qui, après la mort de son roi, périt de faim et de froid dans les montagnes de la Norvége. On croit lire par avance l'histoire de la grande armée en Russie. Le dévouement d'une femme adoucit ce que ces tableaux auraient de trop navrant.

Le Château de Wildenborg, par le baron de Saint-Genois, retrace l'histoire d'une famille flamande sous le règne des archiducs. Les plus curieux détails de mœurs, mêlés à une profonde connaissance de l'histoire, donnent un vif intérêt à ce récit.

Margherita, par César Cantu. L'historien de l'Italie s'est délassé de ses grands travaux dans ce roman dont la scène se passe au quatorzième siècle, à Mantoue. Il a peint en maître l'Italie de cette époque, et son livre émeut en instruisant.

Scènes Villageoises traduites du hollandais, de

(1) Chez Casterman, à Tournay, et Lethielleux, rue Bonaparte, 66, Paris. Chaque volume, très-bien cartonné, 1 fr. 25 ; pour douze volumes, 15 francs.

Cremer, l'auteur populaire en Néerlande. — Nous avons une prédilection pour ces tableaux d'intérieur, calmes, attendrissants et vrais. Ce livre est fait pour plaire aux jeunes filles : il rafraîchit, il repose.

La Femme du Sous-Préfet, par madame de Chabannes, est une étude émouvante dont un cœur de femme, pur et dévoué, fait l'objet. Il y a de la délicatesse et de la connaissance du monde dans ces scènes intimes.

Nous pourrions en signaler encore, mais la place nous fait défaut. Les familles chrétiennes qui veulent bien nous consulter nous sauront quelque gré peut-être de nos indications : il n'est rien de mauvais dans cette collection, et, presque toujours, elle est excellente. Mme M. B.

UNE BELLE-MÈRE

I

LES PRÉVENTIONS.

Un seul toit pour s'abriter, deux parts du même morceau de pain, et la profondeur d'un abîme entre les âmes, voilà ce que ramène souvent sous les yeux de l'observateur le tableau mouvant de la vie.

Alice et Clara demeuraient ensemble : l'une était jeune femme, l'autre était jeune fille, ne sachant l'une et l'autre que bégayer leur différent langage; toutes deux pleines d'inexpérience, ne devinant le sens qu'après avoir lu la page tout entière. Dans Alice, peu de tact, peu de savoir-faire, beaucoup de bonne volonté. Dans Clara, rien de dessiné, c'est une feuille blanche sur laquelle on ne voit qu'un seul trait, ce trait mince, indécis et qui pourtant ne s'efface pas : la prévention.

Au second plan de cette scène d'intérieur est une femme adroite, puissante, une gouvernante indispensable, rangeant toujours, améliorant, redressant, faisant tout bien, ne montrant au maître de la maison que ce qui est beau, et cachant ce qui est laid sous de belles paroles. Madame Arthémise a régné seule sur ce petit empire pendant dix ans; elle a su y conserver un ordre parfait, sans négliger assurément ses propres intérêts.

En effet, madame Arthémise, la femme de charge par excellence, s'entend en mécanique, elle a l'intelligence des engrènements; sous sa direction la machine a marché. Une seule chose a souffert, la seule qui, dans ce domaine, fût complètement immatérielle; un cœur à elle confié, un cœur d'orpheline. Clara, trop jeune au temps de la mort de sa mère pour garder d'elle aucun souvenir, n'avait d'abord aimé que madame Arthémise, cette femme qui voyait tout, qui pouvait tout, qui lui donnait tous ses plaisirs, et lui passait tous ses caprices, pourvu que la paix du foyer ne fût pas troublée, que M. Emer, le jeune et confiant artiste, ne vît pas une larme, n'entendit pas un cri, mais trouvât toujours sous son toit cette abondance, cette sérénité qui plaisaient à son esprit ennemi des tracas domestiques, et faisait dire à ses yeux, en regardant la femme de charge : — Merci, tout est bien.

Au troisième plan, un homme plein de droiture, confiant, laborieux, habile, mais vivant volontiers dans cette ignorance du mal qui est le repos de certains esprits; enclin à cette paresse de jugement qui porte à ne regarder que dans son cœur.

Quand, après une très-courte union, le jeune homme se trouva seul devant le berceau de Clara, il fut épouvanté de la longue carrière que, selon les probabilités, il lui restait à parcourir; et pourtant l'idée de se remarier ne lui vint pas. Quand le passé nous montre une très-douce image, nous croyons franchement que cette image nous suffira, nous disons que c'est assez, que la mémoire du cœur c'est nous tout entier, qu'un rêve étranger serait presque un blasphème. Mais les soucis, les fardeaux se multiplient. Cette image que nous contemplons avec un triste bonheur se modifie, elle perd ce charme qui, disions-nous, suffisait; elle ne s'efface pas, mais elle pâlit, et nous sentons le vide.

A quelques âmes exceptionnelles, il est donné de savoir attendre seules. Leur but est Dieu, qu'elles aiment pour lui-même, et aussi à cause de cette image bien-aimée qu'il a mise en lui comme sous un voile.

D'autres vivent seules et contentes, non de souvenir, mais d'avoir oublié. A celles-là, il faut peu de choses : du bruit, de l'or, un peu d'encens; leur part est facile à faire, le monde en prend le soin. Mais au grand nombre la solitude est pesante, ils sentent du froid dans la vie, et, sans outrager le passé, ils arrivent à penser qu'un souvenir ce n'est pas assez. Un peu plus tard, ils supportent de l'entendre dire, et finissent par sentir tomber lourdement sur eux ce mot de l'Écriture : — Il n'est pas bon à l'homme d'être seul.

Ainsi le brave Emer avait descendu un à un ces degrés montés si précipitamment dans la douleur. En haut, il avait dit : « Le passé suffit. » Et c'était vrai. En bas, il disait : « Le présent appelle. » Et c'était encore vrai. L'homme ne se reconnaît pas lui-même à distance. Son esprit comme son corps change de

lignes et de formes en passant sous le temps qui modifie tout.

Pourquoi donc le monde blâme-t-il ce que l'Église ne blâme pas? Pourquoi lui, si frivole, demande-t-il aux autres une perpétuité de situation qu'il ne sait pas garder une heure?

Le Créateur a dit à son œuvre tombée : « Souffre.» Mais aussitôt n'a-t-il pas dit : « Espère. » C'est à cause de ces paroles jetées presque en même temps, qu'il n'y a pour la plupart d'entre nous qu'un intervalle entre les larmes vraies et le sourire vrai. Ne blâmons pas. Que le cèdre regarde les cieux, que l'aigle contemple le soleil, mais qu'il soit permis au saule de se pencher sur la rive, puisque la main créatrice a fait la rive pour le saule.

M. Emer aimait-il son enfant? Oui. On peut aimer beaucoup, donner beaucoup, et se sentir malheureux; Clara était à son père ce qu'est à l'astre le satellite. Elle le suivait, elle lui empruntait sa lumière, elle la reflétait; mais que recevait-il de ce point dans l'espace? Quand l'enfant avait passé ses jolis bras autour du cou de son père, quand elle l'avait embrassé, quand elle avait dit : Je t'aime! il lui tardait de quitter ces genoux qui toujours avaient compté la garder plus longtemps. Elle s'en allait aimer, presque du même amour, ses fleurs et sa poupée. Si elle avait eu le malheur de perdre son père, peu de temps aurait suffi pour qu'il fût oublié; mais si on lui avait caché ses jeux, elle ne se serait point consolée. L'homme, devant l'enfant, sentait l'insuffisance, et retournait navré vers cette autre Clara qui, elle, devinait tout, n'oubliait rien. Dans ses jours de découragement, Emer entrait dans l'inconnu comme dans un champ de fleurs, et précisément parce qu'il avait autrefois cueilli une de ces fleurs si doucement parfumées, il regardait avec intérêt les sœurs de la rose effeuillée, et un jour sa main rencontra, sans l'avoir cherché, un lis, et le cueillit.

Cette seconde fleur était Alice, toute confiante en l'avenir, sans arrière-pensée, sans calcul, ne désirant pour elle et pour son mari qu'un bonheur calme comme ses rêves. Elle n'avait été gâtée ni par l'affection, ni par la fortune. Pauvre et orpheline, il était facile de la rendre heureuse.

Encore assise sur les plus hauts bancs d'une classe, elle reçoit la demande toujours très-honorable d'un homme loyal et bienveillant. On lui dit qu'il est veuf; Alice fait une moue charmante, très-pardonnable à vingt ans. On ajoute qu'il a une fille; elle sourit, et répond qu'elle en fera sa compagne, et plus tard son amie, autre naïveté. Elle vient avec grand plaisir au pied de l'autel; elle entre sans crainte sous le toit conjugal; elle embrasse avec confiance la froide enfant qu'on remet en ses mains. Elle prend pour timidité ce qui est, dans la jeune Clara, parti pris de rester froide à l'égard d'une belle-mère.

Qu'est-ce qu'une belle-mère?

(C'est madame Arthémise qui a fait pour l'enfant ce catéchisme vulgaire).

Une belle-mère est une femme sans cœur, qui ose accepter une seconde affection, qui semble se contenter d'un sentiment pâli, mais qui, au fond, n'aspire qu'à jeter un oubli parfait sur celle qui, d'abord, s'est assise au foyer.

Quel est le caractère d'une belle-mère?

Une belle-mère est née avec un esprit contentieux. Si, par nature, elle aime la chicane, par position elle est envahissante. Il lui faut non-seulement imprimer son cachet sur toute chose, mais effacer une première empreinte.

Que fait une belle-mère quand elle a des enfants?

Une belle-mère, quand elle a des enfants, devient méchante. L'amour maternel engendre en elle toutes les mauvaises passions. Les enfants du premier mariage ne sont plus que de pâles victimes auxquelles on refuse l'amour, les caresses, auxquelles on refuserait, si on l'osait, l'air, la lumière et le pain. Tôt ou tard, la belle-mère accapare son mari, il arrive à ne plus voir que sa nouvelle épouse entourée de ses enfants à elle, le reste de l'univers est mort pour lui.

Ceci posé par madame Arthémise, et Clara suffisamment édifiée pour son âge, on se réserva de traiter la matière plus en grand à mesure que l'intelligence se développerait. Quand on s'adresse à une fille de dix ans, il n'en faut pas trop dire; on risquerait de voir son œuvre confondue avec les œuvres de Perrault. D'ailleurs, les esprits corrompus ne sont pas imprudents, ils savent gagner le terrain pied à pied, et reculer même au besoin. L'essentiel était fait. La femme rusée savait bien que l'enfant serait de son parti, au cas où la nouvelle maîtresse de maison ne s'arrangerait pas d'un pouvoir partagé. Tout ceci ne l'empêchait pas de sourire agréablement au passage de madame Emer, de lui parler de sa plus douce voix quand celle-ci lui demandait un conseil.

Un conseil? Hélas oui! la naïve Alice, tombée d'une classe de pensionnaires dans un ménage, ne savait rien du matériel de la vie. C'était madame Arthémise qui lui apprenait que les denrées avaient doublé de prix, et que les cuisinières faisaient en général danser, comme on dit, l'anse du panier. Alice laissait voir son étonnement profond. L'idée ne lui venait pas de cacher ses surprises et ses ignorances à la femme si utile qui, pendant le long veuvage de M. Emer, avait tenu la maison sur un si bon pied, à la femme dont Lucien disait : « Je ne sais en vérité ce que nous deviendrions sans madame Arthémise.»

Alice elle-même la trouvait nécessaire. A qui demander ces détails qui font la seconde éducation d'une femme? Elle ne se cachait point, la bonne Alice; elle tendait tout bonnement la main au renard qui voulait mordre.

Clara restait froide. Trop franche et trop fière pour flatter sa belle-mère comme le faisait la femme de charge, elle demeurait impassible, traitant madame Emer comme une dame en visite, lui faisant la révérence au lieu de l'embrasser, ne lui montrant que le côté officiel de sa petite vie, mais courant vers la femme de charge à la moindre peine qui lui survenait.

Un jour elle se blessa au bras, et s'en alla trouver madame Arthémise qui, de ses mains habiles, la pansa. L'enfant, confiante en son Esculape, n'en dit pas un seul mot à sa belle-mère. Celle-ci découvrit par hasard la trace de la blessure. Ce fut le premier coup dont elle sentit l'atteinte. Souffrir sans le dire, ce n'est pas aimer, pensa-t-elle, Clara ne m'aime pas.

Cependant la nature de la jeune femme était si bonne, qu'elle cherchait pour sa petite belle-fille des plaisirs et des surprises. L'enfant buvait la joie, et

ne regardait même pas la main qui présentait la coupe, elle pensait que cela devait être ainsi. Personne ne lui avait dit qu'on peut être près du feu sans sentir de chaleur si un obstacle se place entre nous et la flamme. Entre le cœur de son père et son cœur à elle il n'y avait rien d'étranger, et elle ne s'en apercevait pas.

II

LE BERCEAU.

En peu de temps, la maison de l'artiste changea de face. Dans la chambre d'Alice, il y eut un berceau. Auprès de son cœur ingénu, il se coucha un tout petit cœur qui, battant à peine, ne battait que pour elle. A ses doigts s'attachèrent de toutes petites mains qui, ne serrant rien encore, serraient ses doigts. Oh! comme Alice fut joyeuse quand le regard de sa fille Elisabeth s'arrêta dans le sien. Comme elle la pressait contre son sein! Comme elle la trouvait jolie, et, comme elle le disait sans crainte, sans détour, comme la chose du monde la plus naturelle.

Quelquefois elle s'amusait à cueillir sous l'herbe de très-petites fleurs pour en faire un bouquet à sa fille. Elle la parait de son ouvrage, elle travaillait souvent le soir bien tard pour terminer une broderie destinée à l'enfant, et elle disait sérieusement qu'Élisabeth en avait besoin. Mais non, c'était Alice qui avait besoin de se fatiguer pour Élisabeth... Oh! les mères! que de pas, que de démarches, que de lassitudes qui n'ont d'autres nécessités que leur dévouement!

Madame Emer avait-elle oublié sa belle-fille? Non, elle connaissait trop bien son devoir. Ce devoir, elle l'aimait, quoiqu'on le lui eût rendu sévère. Quand elle avait dit à sa fille toutes ces tendresses que la mère invente pour l'enfant qui ne comprend qu'elle, quand elle lui avait donné son lait, ses baisers, sa vie, elle savait la quitter pour s'asseoir près de Clara, devant une table noire sur laquelle se trouvait un pupitre, des cahiers, des livres. Elle donnait avant tout à son élève les principes d'une foi pure et fervente. Sa voix prenait alors cette gravité qui convient à l'institutrice dont la mission n'est pas de jouer toujours, mais de former une femme, de lui enseigner à travailler, à penser, et surtout à souffrir.

De ces hautes fonctions, madame Emer descendait aux arides principes de la langue française, aux premiers éléments de la géographie, et l'élève dans laquelle avait pénétré le poison, se disait : « Tout pour sa fille et rien pour moi. Elle ne me parle que de ce qui m'ennuie ; elle me donne des leçons, elle corrige mes devoirs, et quand c'est fini elle retourne au berceau, me disant à moi d'aller jouer. Je ne l'aime pas, c'est ma belle-mère! »

Et Lucien, que faisait-il? Il regardait sans voir. Beaucoup de personnes font de même, et des meilleures. Bon par essence, il aimait cette jeune femme qui donnait si franchement son cœur, sans demander, même indirectement, qu'on ôtât de sa chambre un portrait de la première épouse beaucoup plus belle qu'Alice, et voilée d'ailleurs de cette poésie de l'adieu qui suit les derniers pas, car c'était vers la fin de la vie que Lucien avait peint ces traits aimés. Alice jouissait de ce qu'elle trouvait de beau et d'excellent dans le cœur de son mari, elle n'en ôtait rien. La candide jeune femme avait deviné toute seule que ce qui ne se cache pas ne peut nuire à personne. Lucien regardait donc avec plaisir sa compagne, et la trouvait très-heureuse, comme il se trouvait lui-même très-heureux.

Le peintre regardait aussi Clara sans s'inquiéter des nuages qui tachaient son front. Peu observateur en ce qui n'est ni lignes, ni contours, M. Emer avait coutume de dire, au sujet de tous les désordres physiques ou moraux des enfants : « Cela se passera en grandissant. »

Lucien regardait encore avec tendresse la jeune Élisabeth, la fille de l'automne, celle qui resterait plus longtemps au foyer, quand le fruit mûr aurait été cueilli. Il n'aurait jamais pensé que les ailes de l'ange pussent se salir en effleurant la terre.

Enfin, l'artiste regardait madame Arthémise, ne voyant qu'un côté, comme à l'ordinaire; trouvant tout bien, et fermant les yeux sur les menues imperfections, parce que, disait-il de sa grosse voix, qui n'était le plus souvent que la bruyante traduction d'une pensée restée naïve : « Comme je suis moi-même très-imparfait, je ne demande pas aux autres d'être meilleurs que moi. »

III

UNE INJUSTICE.

Il y a des personnes en qui la paix aime à demeurer, et qui vivent longtemps sans deviner dans les autres ce qu'elles ne sentent pas en elles. Ces dames ne souffrent qu'à la longue de certaines douleurs que tout le monde voit et comprend. La paisible Alice était de ce nombre. Peu clairvoyante hors du centre où rayonnait son cœur, elle se demandait naïvement comment et pourquoi on aurait cherché à lui faire de la peine, à lui nuire. Et sur les nuages qui se glissaient dans son intérieur, elle étendait ce rideau d'un prompt oubli qui est aussi bien la défense des bons cœurs que celle des esprits légers. Une seule chose était pour elle un vrai chagrin : Clara ne lui avait jamais donné, même dans ses rares moments de gaieté ou de demi-épanchement, le nom de mère. Elle l'appelait *madame*, et nul ne lui disait que ce mot est dur dans certaines conditions.

Un jour la jeune femme en avait parlé à son mari, qui avait pris cela comme la peste, non certes, avec indifférence, mais avec cette légèreté que donne la confiance en l'avenir.

« Cette petite Clara, disait-il, a conservé de sa pauvre mère un souvenir, ou plutôt elle s'est créé un souvenir. L'en blâmerai-je? et toi-même, Alice, lui en ferais-tu un crime? Respectons ce sentiment, ne forçons rien, crois-moi; laissons lui toute sa liberté. Quand elle sera en âge de te connaître et de t'apprécier, elle t'aimera plus qu'elle n'aimera son père, parce que tu vaux cent fois mieux que lui! »

Cela dit avec un franc sourire, le bon Lucien crut la plaie guérie parce qu'il l'avait pansée, et continua son chemin dans le champ de l'illusion.

Cependant l'enfant devenait jeune fille. En Clara grandissaient le corps, l'esprit, la force, la volonté, la jalousie... oui, la jalousie contre ce petit être qui croissait sous ses yeux. L'esprit du mal travaillait en

elle, et chaque année les proportions de l'œuvre infernale s'élargissaient.

« On aime Élisabeth, et moi on ne m'aime pas... » C'était le refrain de ce chant ténébreux.

« On l'aime puisqu'on la trouve charmante, puisqu'on lui épargne l'ennui, le froid, les larmes. On ne m'aime pas, puisqu'on me parle toujours de l'emploi de mon temps, du danger des futilités qui me plaisent. Oui, il y a entre nous une grande distance. Mon père n'est pas pour moi ce qu'il aurait été. Il me supporte, mais ce qu'il aime, ce sont les boucles blondes de son Élisabeth; ses yeux, qu'il trouve si beaux, son sourire, qu'il dit angélique. Et moi? remarque-t-on mon regard, mon sourire? qui s'occupe de moi le jour, la nuit, à tout moment? Personne. O ma mère, pourquoi m'as-tu quittée? ma mère, où es-tu?»

Ainsi l'esprit du mal, habile dans l'attaque d'un cœur plus aveugle que mauvais, mêlait toujours à ses blasphèmes le nom d'une sainte des cieux. Non, le doux esprit de la sainte, s'il eût percé le nuage, ne se fût pas posé en obstacle entre Alice et Clara.

« Va mon enfant, eût dit la voix élue, va, ton père n'a trahi ni le ciel ni la terre. Béni soit Dieu de ce que, par Lucien, le bonheur est deux fois sorti d'une source très-pure. Ma fille, garde-moi ton cœur, mais donne à celle qui porte le nom de ton père une part suffisante, et surtout, oh! surtout! ne va pas contrister l'enfant de sa tendresse : pardonne sa beauté, son bonheur. Laisse-lui ses jeux, sa paix ; n'y touche pas, Dieu te punirait...

«Quant à moi, nul souffle douloureux ne m'arrive de la terre. Ici, l'on se souvient, on aime, mais on ne souffre plus. »

Si Clara eût entendu cette voix, elle eût cessé de nourrir sa pensée des riens qui l'irritaient, elle eût d'abord essayé de se soumettre; plus tard, peut-être, elle eût aimé, mais le serpent ne veut pas qu'on aime.

C'est pourquoi, se servant de la fourbe Arthémise pour l'éloigner de la réalité, il l'entretenait dans l'impossible, et la laissait flottante entre un passé perdu et un présent de douleurs. Tout était interprété par l'aigreur et la prévention, et Clara, rendue hardie par sa propre injustice, osait maintenant s'opposer à sa belle-mère par tous les moyens à sa portée. C'était une guerre continuelle, guerre de femme, toute de ruses et de petitesses. Clara devenait mauvaise par cette lutte, et Alice devenait malheureuse.

Beaucoup de circonstances fortuites entretenaient de fâcheuses dispositions dans la jeune fille. Où le hasard avait seul travaillé, elle supposait une détestable préméditation, et madame Arthémise ajoutait toujours à ses suppositions son grain de sel.

Alice, peu soucieuse des plaisirs extérieurs, refusait-elle une invitation, c'était pour ne pas paraître dans le monde avec sa belle-fille, dont la fraîcheur et les dix-huit ans lui faisaient ombrage. Il faut l'avouer, madame Emer donnait prise aux suppositions malveillantes. Ennemie du mal, elle était néanmoins aveugle et maladroite, comme le sont précisément le femmes qui ne sentent ni ne comprennent la jalousie. Elle allait toujours, suivant sa pente, sans s'inquiéter de l'effet que pourrait produire tel ou tel acte. Alice s'était dit une bonne fois : « Ma belle-fille ne m'aime pas. » Ce mot très-vrai semblait la dispenser de mille essais inutiles. Elle ne se gênait peut-être pas assez, et, sans effort comme sans malice, elle attisait le feu tout en ne voulant que le bien. Qui donc pourrait, se disait-elle, me faire un reproche d'aimer Élisabeth plus que tout? Celle-là est à moi, je suis sa mère. Devant Clara, elle ne cachait donc ni les élans de sa tendresse, ni les inquiétudes, ni les bonheurs attachés à ce nom de mère.

Depuis quelques mois Élisabeth pleurait souvent et n'avouait pas la cause de ses larmes. Nature aussi craintive que sa mère, elle se contentait de se cramponner, sans rien dire, aux vêtements d'Alice quand celle-ci quittait la maison sans l'emmener. Sa mère traitait de caprice enfantin ce désir de ne jamais se séparer d'elle, mais la vérité était que la petite fille, loin de sa mère, n'avait plus de protectrice. Confiée à madame Arthémise et à Clara, elle voyait empoisonner tous ses plaisirs par un regard froid, ou une parole sèche Demandait-elle un peu d'aide dans ses jeux, venait-elle naïvement montrer la nouvelle coiffure de sa poupée, on la repoussait, on se moquait de sa fille de carton, on mettait à la porte son chien favori, et la pauvre enfant, tristement assise dans son petit fauteuil, se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre et regardait si n'allait pas venir cette bonne providence qu'elle appelait maman. En effet, elle était si bonne, Alice! Elle aimait tant le chien, la poupée, tout ce qui formait le cercle étroit où vivait sa petite fille. Les dévouements de chaque instant aux puérilités de l'enfance pèsent plus que ne pèserait l'héroïsme, quand c'est une toute petite main qui tient la balance.

Élisabeth, sous l'impression d'une crainte soigneusement entretenue, n'osait rien dire à sa mère. Se plaindre, lui paraissait le plus grand des périls; elle était soumise, mais triste, et des ombres effaçaient sur son front la joie de l'enfance.

Un jour la femme de charge cassa par maladresse un vase précieux auquel, un instant auparavant, Élisabeth avait touché contre la défense de madame Arthémise. Faire tomber sur l'enfant cette faute parut tout simple à la femme orgueilleuse et sans cœur qui ne voulait paraître faillir en quoi que ce fût.

Madame Emer était sortie. Il fut très-facile de persuader à Clara que le désastre était l'œuvre de sa sœur. Celle-ci, irritée par l'injustice, sortit de son caractère, se défendit à haute voix, et dit avec assurance qu'elle avait touché au vase, mais qu'elle ne l'avait point cassé. Alors, accusée de mensonge, punie, brusquée, elle entra dans une colère effrayante comme les êtres sensibles et droits qu'on exaspère par la force brutale. Ce jour-là, tout le monde s'étonna dans la maison des cris que poussait la petite fille qu'on avait crue si douce. La cuisinière elle-même s'en mêla et l'appela menteuse. L'enfant, hors d'elle, lui donna des coups de pied et sa fureur ne cessa que sous la main de bronze de madame Arthémise, qui l'attacha durement dans son petit fauteuil, les pieds et les mains immobiles, en lui faisant de fortes menaces pour le cas où elle n'avouerait pas sa faute à ses parents. Le silence se fit. Elisabeth se tut, mais son cœur, gros de tempêtes, conçut un sentiment inconnu; elle détesta sa grande sœur qui l'avait tenue pendant qu'on liait ses pieds et ses mains, qui n'avait pas eu pour elle un regard de pitié, qui n'avait pas voulu la croire quand elle répétait mille fois :

» Ce n'est pas ma faute! ce n'est pas ma faute! »

A l'heure où la mère allait rentrer, on eut grand soin de donner la liberté à l'enfant ; mais avant qu'Alice eût pu sentir la puissance du premier regard de sa fille, de ce regard qui eût dit :

« Puisque je n'ai pas encore menti, pourquoi ne voulez-vous pas me croire ! »

Elle fut amplement informée du mensonge d'Élisabeth, de sa résistance, de la colère violente qui avait suivi.

Alice était encore trop inexpérimentée pour croire à la fausseté ; elle ne supposait pas qu'on pût accuser un innocent. Ce fut donc avec un profond sentiment de peine qu'elle entendit ces dépositions, et quand, seule dans sa chambre, elle vit venir à elle la pauvre Élisabeth, les yeux irrités, le visage sombre, elle l'éloigna du geste, et l'enfant, blessée dans son cœur, devint tout à coup froide, gênée, concentrée ; il lui fallut encore subir le mécontentement de son père qui, ne se possédant pas comme Alice, lui dit de dures paroles, et la repoussa froidement quand le soir elle vint l'embrasser.

Élisabeth alla se coucher en silence. Un grand mal était accompli. L'injustice avait troublé cette tête d'enfant ; la révolte bien naturelle de son jugement produisit mille sentiments mauvais : la méfiance, le doute, le désir de rendre le mal pour le mal. A dater de cette époque, on vit changer son caractère ; elle devint réellement désobéissante, réellement entêtée, réellement menteuse.

L'enfant est une cire molle qui se contourne au gré des doigts qui la pressent. Le mauvais exemple tombé de haut est pour l'enfant un danger sans pareil. Porté à l'imitation, il regarde toujours au-dessus de lui pour trouver des modèles, et quand il en trouve de défectueux, il les copie tout en les détestant.

Quelquefois la mère, en voyant le changement moral qui s'était opéré, se demandait si le mal ne venait pas d'une mauvaise direction, d'une secrète irritation, mais elle doutait, et le doute n'est qu'un embarras de plus. Quand Alice osait s'arrêter à soupçonner la femme de charge, elle tremblait en songeant que la moindre découverte lui donnerait le droit de se méfier de tout.

Ainsi s'écoulèrent des années très-pénibles. Clara avait vingt ans, sa belle-mère en avait trente. Loin de trouver du charme l'une dans l'autre, elles en étaient venues à s'éviter, à se parler le moins possible, à ne se voir que devant un tiers. Le tête-à-tête était un supplice. Quand on ne s'aime pas, que dire ?

Lucien songeait à marier sa fille, et celle-ci n'aspirait qu'au moment où il lui serait permis de fuir le toit de sa *marâtre*. Pendant qu'elle accusait la jeune femme de ne prendre aucun souci de son avenir, la bonne Alice mettait tous ses soins à éloigner de Clara les hommes qui, sous des dehors brillants, manquaient des qualités essentielles au repos d'une emme. Elle s'informait de mille détails qui eussent échappé à son mari. Elle évitait de préparer à sa belle-fille d'inutiles regrets en l'exposant à trouver du charme dans la société de jeunes gens indignes d'elle. Madame Emer prenait des fonctions maternelles ce qu'elles ont de prudent et de sévère : elle remplissait sa mission, mais le savoir-faire lui manquait, il lui manquait aussi cette grâce exquise que donne la vérité d'une affection tendre. Pouvait-elle sentir de la tendresse pour Clara qui la saluait soir et matin beaucoup trop poliment, et l'appelait madame ? Non, elle était trop franche pour voir dans ses rapports avec sa belle-fille autre chose que des devoirs, et peut-être laissait-elle un peu trop percer cette pensée.

Un des défauts des natures vraies, c'est la brusquerie dans les formes, dans le geste, dans la voix. Elles veulent le bien, elles essaient toujours de le faire, mais elles mettent rarement dans leurs essais ce charme qu'on trouve plus ordinairement dans l'être double qui étudie la situation avant de composer le sourire qui convient à cette situation.

Pour les esprits superficiels, prévenus ou chagrins, la forme c'est tout. Aussi Clara faisait fort peu de cas des services que lui rendait madame Emer, mais ne laissait passer ni un air indifférent, ni un regard distrait, ni un mouvement d'impatience.

Deux personnes vivant ensemble peuvent se faire beaucoup souffrir sans que l'une ni l'autre soit méchante : la diversité des goûts et de caractères, une autre façon de sentir et d'exprimer ce qu'on sent, autant de sources de souffrances, et souvent un tiers admis aux confidences des deux partis s'en va pensant qu'un peu d'expansion aplanirait toute difficulté, mais c'est précisément l'expansion qui ne vient jamais. Les deux camps sont toujours en présence ; tout ce qu'ils peuvent faire c'est de ne pas se battre, et sans que la bataille soit généralement engagée, la paix n'existe plus, et de continuelles escarmouches affaiblissent chaque parti sans amener de conclusion.

Telle était la situation morale de la belle-mère et de la belle-fille. Tout, dans cet intérieur, semblait anguleux ; on ne pouvait heurter quoi que ce fût sans se blesser. Madame Arthémise la femme adroite, avait néanmoins gardé le secret du sourire perpétuel, genre de grimace qui fait partie de certaines physionomies. Elle était devant les maîtres aussi radieuse un jour que l'autre. La revanche se prenait à l'office. Là, madame Arthémise redevenait elle-même, c'est-à-dire dure et grondeuse. Pas une femme de chambre qu'elle n'eût fait pleurer ; jusqu'aux cuisinières, d'ordinaire si supérieures aux vicissitudes de leur puissant empire, personne ne se mettait au-dessus des difficultés qui naissaient d'un regard de travers de madame Arthémise. On savait d'ailleurs qu'il fallait plier ou partir ; car depuis les premiers temps de l'administration de la femme de charge, le personnel avait changé cent fois ; c'était la manière de Lucien, ennemi juré des discussions.

« Vous n'êtes pas content, mon ami ? partez. »

Par ce moyen, on a la paix, c'est-à-dire qu'on n'entend plus les mêmes cris de guerre. Quand l'artiste avait fait un petit coup d'État de ce genre, il rentrait tout ému dans son cher atelier, mais presque aussitôt sa pensée, retournant aux créations qu'elle aimait, lui rendait ce bonheur un moment troublé, et, oubliant comme un mauvais rêve le positif du ménage, il s'enfermait dans le recueillement de son noble travail, et ne voyait plus que des formes aériennes, des ombres veloutées, des contours vagues comme ces mirages qui trompent, mais qui, de loin en loin, ressemblent à ce qu'on veut toucher.

Et pourtant tous ces esprits dissemblables devaient à jour fixe, se grouper autour d'une forte émotion. Tous devaient voir s'accomplir un grand acte. C'était là que les attendait la vérité.

Elisabeth grandissait au milieu de ces éléments

contraires, buvant à chaque coupe, empruntant des autres un peu de mal, un peu de bien. Alice voyait que son enfant était pleine de défauts; mais confiante en la prière et en la grâce, elle pensait que sa fille quitterait au moment de sa première communion une enveloppe qui ne pouvait être longtemps la sienne. Elle préparait donc le cœur de l'enfant comme on prépare le lit de l'hôte généreux dont on attend tous les biens. De ses instructions, de ses tendres et pieuses paroles, naissait-il quelques bonnes pensées? Il ne lui était pas permis de le savoir. Élisabeth, repliée sur elle-même, ne s'ouvrait jamais; elle écoutait respectueusement et laissait rarement pénétrer en elle le regard de sa mère.

Cependant madame Emer avait un jour surpris sa fille dans un lieu bien solitaire, où nulle image sainte ne frappait les yeux. C'était une chambre abandonnée, une espèce de débarras où le peintre entassait pêle-mêle ses chevalets et ses vieilles toiles; ce lieu échappait aux soins et aux regards. Élisabeth, quand sa mère l'y surprit, était agenouillée sur la terre nue. Devant elle il n'y avait qu'un paysage inachevé, derrière elle une tête de Socrate; à droite, à gauche, partout, des images gracieuses ou burlesques, et pourtant, l'enfant, les yeux fermés, les mains jointes, était comme perdue dans le sentiment de la présence de Dieu. La mère se garda de toucher l'âme de sa fille quand le Seigneur la tenait dans ses mains; elle retint sa respiration pour ne pas la troubler, elle la regarda longtemps, et vit une pensée profonde sur le front d'Élisabeth. La foi est là, se dit-elle, tout est sauvé.

Néanmoins, Élisabeth demeurait glacée devant sa grande sœur, irritée devant la femme de charge, et embarrassée devant sa mère. Avec son père seulement, elle semblait à l'aise. Pourquoi? Parce que la franche nature de l'artiste se contentait de peu. Si l'enfant ne disait rien, c'était parce qu'elle n'avait rien à dire. Ne lui arrivait-il pas à lui-même de passer un jour sans parler? Liberté entière, et liberté pour tous, toute sa morale était là, et se l'appliquant à lui-même il ne songeait qu'à bien faire. L'artiste poussait si loin son libéralisme, très-peu révolutionnaire, que, dans ses moments de repos, il abandonnait souvent son grand fauteuil à la levrette de sa petite fille. Briska n'avait qu'à dire en sa langue :

« Je suis bien là, j'allais dormir. »

Le bon Lucien prenait un autre siége, en disant à Briska d'une voix caressante qu'elle était insupportable. Qu'eût donc exigé de son enfant cette nature bonne à l'excès? Le brave Emer ne lui demandait que de rester belle et de poser quelquefois pour un ange du bon Dieu, ou pour une madone enfant.

L'atelier était plein de petites Elisabeth cachées sous des ailes blanches ou sous des voiles couleur du ciel.

Là, comme aux premiers âges, elle porte sur sa tête blonde une charge de blé; c'est Rachel adolescente que Jacob a désirée pour compagne rien qu'en la regardant, et pour laquelle il servira sept ans pourvu qu'elle veuille bien l'aimer.

Ici, on l'a nommée Marie. C'est encore elle qui veille au rivage du Nil sur son petit frère dormant parmi les roseaux. De l'onde s'élève une vapeur qui voile l'amour de son cœur, les pleurs de ses yeux. Elle paraît intimidée devant la fille de Pharaon, mais elle va parler pour rendre à Moïse le sein de sa mère, qu'on appellera sa nourrice.

Ici, Élisabeth a revêtu la tunique blanche d'un petit lévite. Debout, sous les arceaux du temple, elle appuie son œil pur et confiant sur la fourbe Athalie, et ses lèvres vont s'entr'ouvir pour répondre :

« J'ai nom Éliacin. . . . .

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre. »

Là, ange radieux, elle présente à Jésus, après son jeûne au désert, de beaux fruits dans ses mains enfantines.

Ici, ange en pleurs, venant tout droit des cieux, elle apporte au Sauveur dans la grotte de l'agonie un peu de cette force divine que son âme humaine avait repoussée afin de souffrir davantage à la vue du calice,

Enfin, de tous côtés, la douce image apparaît entourée de cet amour de père et de poète, qui se sert avec respect d'un beau vase que Dieu a mis dans ses mains pour n'y conserver que les fleurs dont les parfums peuvent monter vers lui. Qu'il était heureux en retrouvant dans ses fictions cette belle réalité qui l'appelait mon père! qu'il était fier quand un étranger disait de Joas ou de Rachel, que c'était l'idéal. Mais non, c'était sa fille enveloppée des langes dont nous cachons ce que nous aimons d'amour. Lui, il la reconnaissait partout : il l'eût retrouvée sous le bandeau royal et sous la bure des chaumières. Elle était plus belle en son cœur que l'idéal. Ainsi le rêveur restait endormi dans ses songes; il échappait au positif en regardant, non au premier plan, mais toujours dans ce vague où le poète mêle si facilement le charme à l'impossible.

Avec quelle vivacité Emer repoussait toute pensée sèche, toute vue sur le présent, toute preuve mathémathique qui eût nui à l'illusion. Alice, il l'aimait comme le génie familier qui inspirait ses œuvres. Clara, il l'aimait aussi, et craignait d'approfondir ce qui, de ce côté, lui semblait ténébreux. Elle se mariera, pensait-il, et elle sera charmante, c'est toujours comme cela! Il ne faut pas se tant préoccuper des travers des jeunes filles. Au bout du compte, les pompons et les caprices, c'est leur affaire; une fois mariées, elles mûrissent, s'occupent de leur ménage, et font merveille!... Un coup de pinceau suivait ces aperçus physiologiques, et l'artiste revenait sans effort à l'idéal. Mme DE STOLZ.

(*La fin au prochain numéro.*)

UNE TRIPLE ÉPREUVE

Au moyen âge.... Mais à ces premiers mots, je vois les fronts se rembrunir, et déjà nos lectrices se préparent à lire une de ces sanglantes et ténébreuses histoires que ces temps nous fournissent si souvent, et que les romanciers et les dramaturges modernes se sont plu à rendre encore plus noires. Au seul mot de moyen âge, on croit voir se dresser devant soi tout un monde de chaînes, de gibets, d'instruments de torture, de poisons et de poignards. On serait presque tenté de penser que notre pauvre espèce humaine y était bien méchante et bien malheureuse, et que jamais un joyeux éclat de rire n'y venait reposer des larmes et des gémissements. Pour notre compte, nous sommes persuadés, au contraire, qu'il serait facile de rencontrer, dans les vieilles chroniques de ces temps, une foule d'historiettes plus plaisantes que dramatiques, comme, par exemple, celle que nous allons vous conter.

Au temps de la chevalerie — quand les jeunes paladins se présentaient pour revendiquer l'honneur d'épouser les nobles et belles damoiselles, et jamais ne se laissaient rebuter par les épreuves, quelque dures qu'elles fussent — vivait une jeune demoiselle de haute condition, qui était également renommée pour l'antique origine de sa famille, sa fortune considérable et sa beauté sans égale. Elle était courtisée à la fois par trois braves chevaliers, mais aucun d'eux n'avait su lui plaire, et à toutes leurs assiduités la jeune fille préférait les heures qu'elle passait à soigner elle-même les oiseaux de sa volière et les fleurs de son jardin.

Or, voici ce qu'elle imagina pour se débarrasser d'un seul coup, et pour toujours de ses importuns poursuivants.

Elle annonça, suivant l'usage du temps, qu'une épreuve déciderait à qui des trois chevaliers elle donnerait la préférence; ce qui satisfit également ses trois adorateurs. La demoiselle, ainsi que l'autorisait la coutume en pareil cas, se réserva exclusivement le droit de choisir l'épreuve, de la préparer si elle le jugeait nécessaire, et d'être présente lorsqu'on la tenterait. — La tradition ne dit pas si elle consulta sur ce grave sujet le vieux sorcier de l'endroit, si ce fut lui qui imagina le plan qu'elle exécuta, si elle fut redevable de l'idée à quelque ancien conte, ou si l'invention fut complètement d'elle. On sait seulement qu'elle fut aidée dans l'exécution de son dessein par le jardinier du château, un ancien et fidèle serviteur qui l'avait vue naître

Quand tous les préparatifs furent faits, elle appela le premier de ses poursuivants, et lui parla ainsi :

« Le vieux comte Raoul, depuis son retour de la terre sainte, fait préparer son tombeau pour avoir toujours présent à la pensée que sa vie approche du terme fatal. Cette nuit je donnerai ordre de placer dans la grande salle le lit de parade sur lequel il doit être exposé ; vous vous y étendrez comme un homme mort, et ne bougerez pas, quoi qu'il puisse arriver ; à l'accomplissement de cet ordre, je connaîtrai si vous m'aimez réellement.

— Charmante dame, répondit le chevalier, faire le rôle d'un homme mort peut-il être difficile pour celui qui, à tout moment, est prêt à risquer sa vie pour vos beaux yeux? commandez tout ce qu'il vous plaira, vous trouverez votre serviteur soumis et dévoué jusqu'à son dernier soupir. »

La demoiselle parla ensuite en ces termes au second chevalier :

« Nous avons un noble paladin mort dans le château ; son corps sera déposé cette nuit dans la grande salle, faites-moi la grâce de veiller à ses côtés. Il faut que vous vous conduisiez avec résolution, et que, quoi qu'il arrive, vous gardiez votre poste. La fidèle exécution de ces conditions me permettra de juger de la sincérité de votre amour.

— Oh ! quels ordres indignes sont sortis de cette bouche divine! reprit le chevalier; cette épreuve, le dernier de mes écuyers l'accomplirait; et quelle difficulté peut-elle offrir à celui qui est prêt à braver la mort que, sous vos yeux, il regarderait comme une faveur du ciel. »

La damoiselle alors fit venir le dernier des trois rivaux.

« J'ai l'intention, lui dit-elle, de m'assurer du courage d'un homme qui se vante outre mesure. Je l'ai commis cette nuit à veiller auprès d'un homme mort, déguisez-vous en diable ; j'ai pour vous un costume tout prêt. A l'heure où l'on dit que les spectres viennent visiter la terre, apparaissez soudain, remplissez de terreur ce gardien du mort, et efforcez-vous de lui faire quitter son poste. Mais souvenez-vous de conserver résolûment le vôtre, quoi qu'il puisse survenir, car c'est à cela que je jugerai l'ardeur de votre amour.

— Comment, ô adorable damoiselle, de tels jeux d'enfant sont-ils tout ce que vous exigez de moi comme preuve de mon courage et de mon amour? N'importe, vos ordres sont ma loi, et, puisque tel est votre bon plaisir, Lucifer en personne se présenterait-il, je saurais bien le contraindre à me céder la place. »

Aussitôt que la nuit arriva, un lit tendu de noir fut dressé dans la grande salle du château, les cierges placés autour de l'estrade, et au-dessus les armes et l'écu du défunt.

Le chevalier à qui ce rôle avait été confié se plaça sur le lit, les mains jointes, dans l'attitude d'un noble trépassé; la demoiselle, après l'avoir considéré dans cet état, lui enjoignit formellement de ne point ouvrir les yeux, et de ne plus donner le plus léger signe de vie.

Le second chevalier commença par faire honneur au splendide souper auquel il avait été invité, et rit de bon cœur avec les autres convives de tous les contes

de sorciers et d'esprits, jurant que, dès sa plus tendre jeunesse, il s'était toujours moqué des revenants. Quand l'heure convenue fut arrivée, il marcha courageusement vers la salle où l'attendait le vieux jardinier du château qui lui indiqua sa place, et lui renouvela la recommandation de ne pas perdre le corps de vue, et de le défendre contre quiconque tenterait de s'en approcher.

Quand le vieux jardinier se fut retiré, le plus profond silence régna dans la salle. Le second chevalier commença par explorer les coins et recoins, et enfin s'écria : — « De quoi l'amour ne rendrait-il pas l'homme capable ! » Et se jetant sur une chaise, il fixa les yeux sur le trépassé. Cette vue lui fit courir un frisson par tout le corps, car son confrère en amour, qui contrefaisait le mort, jouait si bien son rôle, que les yeux les plus défiants y eussent été trompés. Sa tête à demi soulevée semblait avancer sur le téméraire qui la regardait fixement. Le chevalier détourna les yeux, moucha les lumières, et se mit à lire une ancienne chronique de famille. Le récit du siége d'une ville d'Italie l'intéressa tellement, que bientôt il oublia le mort, et que, partageant les sentiments héroïques des combattants dont les prouesses absorbaient toute son attention, il était, ainsi que le premier chevalier, dans les meilleures conditions pour conduire l'épreuve à bonne fin.

La demoiselle qui, d'une galerie voisine, observait avec le vieux jardinier ce qui se passait dans la salle, commençait à concevoir quelques craintes sur le succès de son stratagème, lorsque le coup de minuit retentit bruyamment à son oreille. Au même instant l'on entendit le troisième chevalier s'avancer vers la salle.

Il frappa un effroyable coup à la porte, juste au moment où le chevalier, qui dévorait la chronique, était occupé en imagination à se frayer une route à travers la brèche d'une muraille, en compagnie de ses vaillants ancêtres. Au bruit, il se leva brusquement, et porta la main à la garde de son épée. « Qui va là ? » s'écria-t-il ? Pas de réponse, et le silence qui régnait depuis que l'on avait frappé ne fut interrompu que par l'écho de sa voix. Le chevalier de garde saisit un cierge et s'avança vers la porte, dans le dessein de l'ouvrir, mais, changeant d'idée, il s'arrêta, écouta attentivement, et était sur le point de répéter sa question, lorsqu'un second coup, plus vigoureux que le premier, se fit entendre. « Entrez, » s'écria le chevalier, et en même temps il plaça son cierge à terre, tira son épée, et marcha à grands pas vers la porte. Un troisième coup, en comparaison desquels les deux autres n'étaient rien, ébranla la porte. Au même instant les deux battants s'ouvrirent avec fracas, et le diable fit son entrée. Il apparaissait sous les dehors d'un homme grand et robuste ; son pas ébranlait le plancher de la salle ; son bras puissant brandissait une lourde lance ; il jeta un regard menaçant autour de lui, et, en dépit de l'épée étincelante du gardien, il s'avança résolûment vers le lit de parade. Le chevalier défendit vaillamment son poste, et l'issue de cette lutte commençait à devenir douteuse, lorsque le mort oublia tout à coup le rôle qu'il avait à jouer.

Le danger auquel lui-même il se trouvait exposé, par suite des grands coups d'estoc et de taille qui venaient battre si près de lui, et aussi la curiosité de voir le combat le poussèrent à se soulever et à ouvrir les yeux ; mais il n'eut pas plutôt aperçu l'effrayante figure du diable qu'il sauta à bas de son lit, et se mit en devoir de se sauver.

A la vue du mort qui s'échappait, les deux combattants perdirent tout courage ; le diable se précipita hors de la chambre, et le second chevalier chercha un refuge dans l'appartement voisin.

La demoiselle, suivie de ses parents et des nombreux témoins qu'elle avait fait cacher pour être juges de l'épreuve, rentra alors dans la grande salle, qui soudain retentit de rires inextinguibles. Elle fit ramener les trois chevaliers, et, leur rappelant leur convention, elle les pria de ne pas oublier que les lois de la galanterie, aussi bien que celles de la chevalerie, leur défendaient de continuer plus longtemps leurs poursuites.

AUGUSTE MICHAUT.

GUSTAVE ET MARIE

SCÈNES D'INTÉRIEUR

I

Le dîner finissait au joli château de S..., et comme dans tous les dîners nombreux, la conversation devenait de plus en plus animée, de plus en plus bruyante ; on causait par groupes, les uns chevauchaient sur la question d'Orient, cet éternel cheval de bataille des politiques, les autres parlaient finances, les gens instruits se plaignaient que le Conseil-général ne votât point de fonds pour la restauration du clocher de S..., le plus joli clocher des environs ; les hommes parlaient haut, les femmes forçaient le timbre frêle de leurs voix, comme un flageolet qui voudrait dominer les cuivres, et, au milieu de ce tumulte, une petite fille, dont personne ne s'occupait, semblait fort agitée. Nous disons que personne ne s'occupait d'elle, exceptons toutefois sa mère, qui la couvait des yeux en silence. L'enfant avait accumulé sur son assiette les fruits et les bonbons du dessert, et, doucement, d'une main légère, elle les faisait passer dans les poches de

son tablier blanc et de sa robe. Elle accomplit des prodiges, car, à coup sûr, le contenu devait être plus grand que le contenant; il est vrai qu'une pêche veloutée céda sous la pression, et que la percale de la poche céda à son tour, quand une petite main obstinée y introduisit, de gré ou de force, un grand triangle de gâteau. Quand ce dernier exploit fut accompli, l'enfant se laissa glisser de sa chaise, jeta un regard sur sa mère qui, aussitôt, adressa la parole à son voisin, et s'esquiva de la chambre.

Elle traversa le vestibule et monta rapidement deux étages. Arrivée, hors d'haleine, devant une porte fermée, elle se haussa sur la pointe de ses pieds, et ouvrit, non sans effort, la porte fermée à double tour. Elle entra vivement en disant :

« Gustave! Gustave! »

Gustave tournait le dos à la porte; debout à la fenêtre et le menton appuyé sur les deux mains, il regardait d'un air sombre et boudeur le charmant paysage qui se déroulait sous ses yeux. C'était la Flandre, mais la Flandre maritime avec sa fraîcheur et sa grâce incomparables, avec ses prairies de velours, ses haies touffues et fleuries et ses champs sans limites ou les épis, hauts et dorés, frissonnaient sous le vent venu de la mer. L'écolier, en regardant ces jolis sentiers sablés qui fuyaient le long des prairies et des sillons, songeait sans doute aux longues promenades, aux nids d'oiseaux abrités sous les aubépines, aux plaisirs faciles de la campagne, mais il ne souriait pas à ces souvenirs, et une colère d'homme se peignait sur ce jeune visage.

« Gustave! répéta l'enfant en lui touchant le bras, pour attirer son attention; mon frère!

— Eh bien! Marie, que me veux-tu?

— Ne me fais pas de gros yeux; regarde... je t'ai apporté du dessert... voilà une pêche, des abricots, une reine-claude, des gâteaux, des biscuits, tout... »

L'enfant avait étalé son butin sur la table, au milieu des dictionnaires et des cahiers de thèmes, et à côté d'une assiette où se trouvaient, intacts, un morceau de pain et un verre d'eau.

« Mange! continua-t-elle, et elle passa le bras autour du cou de son frère et le baisa sur la joue; mange, mon petit Gustave. »

Cette naïve caresse désarma le petit garçon.

« Tu m'as donc apporté tout cela? et maman, qu'a-t-elle dit?

— Oh! rien, mais elle l'a bien vu, puis elle a fait semblant de ne pas le voir.

— Et papa?

— Il causait avec les messieurs, il n'a rien vu, lui. Mange, Gustave, tu dois avoir faim? »

L'écolier mangea les fruits avec une espèce d'avidité, mais il repoussa le gâteau que sa sœur lui offrait, en disant d'un ton rogue :

« Non, je n'en ai pas besoin... »

Et il tourna la tête pour cacher les larmes qui roulaient, rapides et brûlantes, sur ses joues. Elle les vit cependant et se jeta à son cou avec une nouvelle effusion d'amitié, en s'écriant :

« Mon petit Gustave, ne pleure pas! Je vais dire à papa que tu seras toujours sage à l'avenir, et il te laissera descendre au salon.

— N'y vas pas; ce serait inutile; d'ailleurs je ne veux pas promettre, et je ne veux pas qu'on promette pour moi...

— Quoi! Gustave, tu ne veux pas être sage? c'est si aisé, pourtant!

— Oui, pour toi, une petite fille! mais moi, j'ai besoin de mouvement, je veux bouger, je ne veux pas rester toujours devant un livre et un cahier, cela m'ennuie trop!

— Mais, dit l'enfant avec un bon sens ingénu, est-ce plus amusant d'être mis en pénitence dans sa chambre et de n'avoir que du pain sec alors que tout le monde dîne bien?

— C'est égal! j'ai eu du plaisir ce matin en m'échappant de la maison et en courant à travers champs. Figure-toi, Marie, que je suis allé jusqu'à Esquelbeck, tu sais? là où il y a un vieux château, avec des tours, tout au bout, tout au bout de la route...

— Oui, et quand tu es revenu, ton joli poney était malade, papa l'a dit, et il a renvoyé le cocher parce qu'il t'avait livré le petit cheval et qu'il l'avait sellé pour toi. Le pauvre François était bien triste, va!

— J'en suis fâché aussi, mais quand je serai grand, je le récompenserai. Ah! si j'étais grand!

— Il faut être petit d'abord : si tu voulais, Gustave, nous serions si contents! Tu apprendrais bien tes leçons, tu répondrais toujours gentiment, poliment à papa et à maman; tu ne serais jamais privé de tes récréations, et maman ne pleurerait pas quand elle parle de toi avec papa.

— Maman pleure?

— Oui, Gustave; aujourd'hui encore, elle a pleuré quand papa t'a mis en pénitence, et elle a dit : Mon Dieu! que deviendra cet enfant! Il ne faut pas la faire pleurer, c'est si bon, une maman!

— Tiens! dit Gustave attendri à son tour, va lui demander pardon pour moi; je suis un méchant garçon!

— Viens, nous irons tous deux; voilà les dames et les messieurs qui s'en vont, maman est au salon...

— Je n'ose pas, va toute seule... »

Marie courut et trouva au salon son père et sa mère qui causaient sérieusement, tristement.

« Pardon, papa, dit-elle en embrassant son père et en appuyant sa tête blonde sur sa poitrine, pardon pour Gustave, il va être bien sage, il le promet.

— Ma pauvre petite, répondit M. Dutilly, ton frère nous fait bien du chagrin.

— Il n'en fera plus, papa chéri; il est triste, il pleure, pardon, s'il vous plaît!

— Non, il faut qu'il soit puni! Je ne puis pas te céder, Marie...

— Mon ami, dit la pauvre mère en suppliant, tu affliges cette enfant par ton refus... »

En effet, Marie pleurait en silence, en cachant son visage sur l'épaule de son père.

« Je n'affligerai pas mon petit ange; je vais aller parler à Gustave. Plaise à Dieu que ce soit le dernier pardon! »

Il sortit du salon; madame Dutilly prit Marie sur ses genoux et tâcha de la consoler par des paroles caressantes. L'enfant sourit enfin au milieu de ses larmes; mais quand elle vit rentrer au salon son père et son frère, son cœur palpita sous la main de sa mère avec une force extrême, elle leur tendit les bras; ils accoururent, parents et enfants furent réunis dans une seule étreinte, et l'on n'entendait que la petite voix de Marie qui répétait :

« Gustave ne le fera plus jamais, jamais! »

Une heure après, madame Dutilly, assise auprès du lit de sa fille, appela doucement son mari et lui montra, d'un geste silencieux, l'enfant qui dormait les mains jointes sur sa poitrine. Sur ses joues, doucement colorées, ses longs cils projetaient une ombre, son front pur était voilé à demi par des boucles courtes et soyeuses; elle était touchante et charmante à la fois.

« C'est le second ange gardien de Gustave, » dit le père attendri en se penchant sur elle et en effleurant l'oreiller d'un baiser.

II

Cinq ans s'étaient écoulés; cinq ans qui n'avaient rien enlevé à la beauté du paysage de S... qui avaient laissé aux prés leur verdure et leurs fleurettes d'or et d'argent; aux arbres, leur opulent feuillage; aux eaux leur limpidité cristalline, cinq ans qui avaient fait de Marie presque une jeune fille, mais qui avaient blanchi les cheveux du père et imprimé des rides sur le front de la mère. Rides et cheveux blancs étaient moins l'effet du temps que d'un souci continuel, d'une pensée pénible. En ce moment, réunis en famille, ils attendaient l'objet de ce souci, de cette inquiétude permanente, Gustave, qui revenait au château passer ses vacances.

Les vacances ! ce mot qui fait sourire le professeur et l'écolier, le magistrat et l'étudiant, n'avait pas apporté de gaieté à S... M. et madame Dutilly attendaient, avec une tristesse évidente, l'arrivée de la voiture qui allait ramener leur fils. Marie, assise entre eux, paraissait inquiète et son regard allait de son père à sa mère, suppliant pour l'un, encourageant pour l'autre. On devinait, en la voyant, qu'unie à ses parents par les liens les plus tendres, vivant avec eux dans la plus intime confiance, il n'était pas une de leurs pensées qui lui fût étrangère, surtout celles qui avaient Gustave pour objet; elle était pour eux une jeune amie devant qui leur cœur s'épanchait et qui savait les consoler par sa douceur, les égayer par sa sérénité.

« Papa, dit-elle enfin, je crois entendre la voiture; ne gronde pas trop le pauvre Gustave... je suis sûre qu'il est si repentant! si affligé de nous avoir fait de la peine...

— Je voudrais que tu disses vrai, chère petite. Tu sais combien il en coûte à ta mère et à moi, pour paraître sévères...

— Le voilà! s'écria madame Dutilly qui attendait avec une anxiété maternelle et qui se leva, par un mouvement instinctif, pour courir au-devant de son fils.

— Reste! » lui dit son mari en la prenant par la main.

Gustave entra d'un air qu'il voulait rendre assuré. Il alla embrasser sa mère, qui lui dit tout bas :

« Mon pauvre garçon! »

Marie lui sauta au cou, mais lorsqu'il vint à son père, celui-ci évita l'accolade, lui donna froidement la main et lui dit :

« Fais ranger tes malles dans ta chambre, puis tu descendras pour dîner : ne te fais pas attendre. »

Le jeune homme n'osa répliquer, quoique cet accueil, si différent de celui qu'il avait reçu jusqu'alors, éveillât en lui un mélange confus de tristesse et d'emportement. Le dîner fut court et silencieux, mais dès qu'on fut rentré au salon, Gustave prit la parole, croyant qu'il était d'une tactique habile de prévenir les reproches :

« Papa, je n'ai pas eu de prix cette année, parce que je me trouvais avec plusieurs élèves qui doublaient leurs classes; je ne pouvais pas les dépasser...

— Mon fils je ne t'ai jamais demandé de prix, j'attache, tu dois le savoir, peu d'importance à ces distinctions de collége, et si tu as trouvé parmi nous un froid accueil, ce n'est pas à l'absence de couronnes que tu dois l'attribuer. Tes mauvais bulletins de toute l'année, l'indiscipline, la désobéissance, l'esprit de révolte et de dispute, ces défauts que tes maîtres m'ont signalés et qui t'ont fait tomber dans des fautes graves, voilà ce que je prétends punir en toi. Pour ton insuccès, j'aurais eu des encouragements; pour tes vices de caractère, j'aurai des punitions.

— Je m'y attendais, dit Gustave d'un ton de bravade.

— Tant mieux, reprit son père avec beaucoup de sang-froid; tu ne seras donc pas surpris si je t'annonce que tu passeras les vacances à la maison et sans amusements : ni parties de pêche, ni parties de chasse; tu étudieras, tu te promèneras, voilà tout... et je t'avertis que nous refuserons toutes les invitations que nos amis, nos bons voisins, pourraient te faire...

— Papa, je vous en prie, interrompit Marie d'un ton soumis et suppliant, refusez aussi pour moi; je ne quitterai pas Gustave!

— Je le veux bien, ma bonne petite fille, dit M. Dutilly; ta présence et ton amitié feront du bien à ton frère.

— Ne te sacrifie pas pour moi, Marie! s'écria Gustave.

— Laisse faire, papa et maman le trouvent bon. »

L'écolier était combattu entre l'impatience et le dépit que lui causait la sévérité de son père et un sentiment plus doux, inspiré par le dévouement de sa petite sœur. Le bon génie l'emporta cette fois; il l'embrassa et lui dit tout bas :

« Dis à papa que je me soumets... »

Cette parole de bon augure ne fut pas démentie; Gustave se montra, pendant ces vacances, docile et laborieux. Mais aussi comme Marie veillait sur lui! avec quelles industries affectueuses elle adoucissait son esprit, comme elle savait arrêter ou détourner la mauvaise réponse, la parole blessante ou légère qu'une contradiction amenait si vite sur ses lèvres! comme elle l'encourageait dans son travail! Elle étudiait à côté de lui et souvent avec lui; elle lui faisait répéter, sans se lasser jamais, les longues leçons latines, s'exerçant par avance à ce dévouement des mères envers leurs fils, et, dans leurs récréations, quelle joie aimable, quelle gaieté confiante! aussi, sans parties de campagne, sans grands dîners, sans fusil, sans chiens et sans filets, Gustave trouva cependant les vacances très-courtes. Plus tard, livré aux tristes plaisirs d'un autre âge, il pensait parfois à ces six semaines de punition et il s'étonnait d'y avoir trouvé un bonheur qu'il ne connaissait plus. L'amitié en avait seule fait les frais, et la paix de l'âme était venue à sa suite.

Il était arrivé au jour de son départ. De grand matin Marie frappa à la porte et lui dit :

« Viens-tu à la messe ?

— Oui, oui. »

Il s'habilla à la hâte et rejoignit sa sœur au jardin. Ils se mirent promptement en route. Le soleil tardif de l'automne venait de se lever ; il était suspendu, comme un boulet rougi à la fournaise, derrière le voile de vapeurs transparentes que son ardeur n'avait pas encore dissipé. Tout était calme ; les coqs entonnaient leur fanfare matinale, les bœufs, qui sortaient des étables, saluaient la clarté par un grave mugissement et les pâtres se hélaient, de prairie en prairie, par ces chants modulés sur l'air antique du *Kyrie Eleison*, qui sont d'un usage traditionnel en Flandre. La campagne n'avait perdu aucun de ses charmes ; les feuilles ne jonchaient pas les sentiers, mais les haies et les ombrages des parcs paraissaient teintes de fauve et de pourpre ; l'herbe humide brillait du vert le plus doux et les blanches façades des maisons de campagne se voyaient à travers la brume, comme un dessin crayonné sur un vélin grisâtre. La messe tintait au clocher gothique de S... et les hirondelles, s'envolant au branle de l'airain, venaient raser de leurs ailes bleues le gazon du cimetière.

« Que notre pays est beau ! dit Marie en jetant autour d'elle un regard ravi.

— Ah ! si tu voyais Paris ! tu n'aimerais plus ce chétif village ! c'est si beau Paris ! c'est là qu'on se sent vivre !

— Y est-on plus heureux qu'ailleurs ? dit-elle.

— Je ne sais, mais pour moi je ne suis bien que là. Ah ! quand je serai libre !

— Tais-toi ! lui dit-elle doucement ; je n'aime pas cette liberté qui t'éloignera de nous... »

Il ne répondit rien ; ils entraient à l'église. Le recueillement régnait sous ces voûtes surbaissées où tant de générations avaient prié et où les pensées sérieuses et bonnes semblaient faire accueil aux arrivants. Le prêtre était au bas de l'autel, la messe commençait. Gustave ne s'agenouilla pas ainsi que l'avait fait sa sœur ; il resta debout comme les jeunes gens qu'il avait vus à Paris ; mais peu à peu, du sanctuaire où l'on n'entendait que les accents respectueux du célébrant, des vieux tableaux, familiers à son enfance, des fonts sacrés où il avait reçu le baptême, de la table sainte où il avait fait sa première communion, s'exhalèrent les doux souvenirs et les idées graves, souffles bienfaisants qui tempéraient la fougue inquiète de ses passions. Quand il vit sa jeune sœur au *Domine, non sum dignus*, quitter sa place, s'agenouiller et recevoir le pain de vie, il fut touché ; les mauvaises lectures, les mauvais conseils furent oubliés, et il se dit :

« Si j'étais bon comme elle ! »

Il l'attendit, sans témoigner d'impatience, pendant son action de grâces ; quand ils furent sortis, elle s'arrêta dans le cimetière, auprès du caveau de leur famille, où reposaient des parents qu'ils avaient connus, et elle dit en lui serrant la main :

« Cher Gustave, dans les années qui vont suivre, pense quelquefois à notre petite église et aux promesses de ta première communion. »

III

L'enfant est devenu homme, l'écolier est devenu étudiant, et si durant ces années qui ont passé, il y a eu quelques courtes *embellies*, comme disent les marins, elles se sont bientôt dissipées par de nouveaux orages. Gustave est un jeune homme du siècle ; chez lui, les mauvais livres ont sapé les bons principes, la curiosité dangereuse a préparé la voie aux fautes graves, une soif insatiable d'émotions l'a jeté dans toutes les erreurs, et son esprit, perverti plus encore que son cœur, essaie de justifier ces désordres par le raisonnement, par l'exemple des autres, par les citations en vers et en prose des auteurs trop chers à la jeunesse. Peut-être ne se trompe-t-il pas lui-même et, à coup sûr, il ne trompe pas ses parents, et quoiqu'il vécût loin d'eux, il ne cessait pas d'occuper douloureusement leur pensée. C'est un jeu pour vous, mais c'est la mort pour nous ! C'est la parole qui s'échappe de l'âme d'un père, d'une mère, que les ingrates folies d'un fils atteignent dans leurs croyances les plus chères et leurs plus intimes affections.

Gustave était à Paris où il poursuivait des études de droit, qui servaient de voile à grand nombre de sottises ; ses lettres étaient rares, embarrassées, péchant tantôt par l'enflure, tantôt par la sécheresse ; on les commentait en famille, et ni la perspicacité du père, ni l'esprit indulgent de la mère, ni la bienveillance de la sœur ne parvenaient d'ordinaire à y trouver un sens satisfaisant. D'autres lettres encore, venues de créanciers irrités par une trop longue attente, des lettres confidentielles de vieux amis parisiens qui s'affligeaient des désordres de Gustave, achevaient de jeter le trouble dans ce paisible intérieur. Dieu avait mis là ce qui fait le bonheur : des affections profondes, une fortune assurée et modeste, la plus complète, la plus douce intelligence entre le mari et la femme, entre les parents et leur fille, mais il faut payer toujours quelque tribut au chagrin, et l'inquiétude sur l'avenir de Gustave suffisait à accomplir cette dure loi.

M. Dutilly avait une santé délicate ; c'était pour ménager l'huile de la lampe qu'il s'était éloigné des affaires et qu'il avait abrité sa vie dans le calme de la campagne ; son âme comme son corps avaient besoin d'une atmosphère égale et douce, et les soucis que lui causaient son fils, les brusques secousses qu'il ressentait à chaque lettre de Gustave, minaient insensiblement une constitution frêle, pour qui le bonheur, et le bonheur tranquille était l'élément indispensable. Il perdait de ses forces, et sa femme et sa fille n'osaient se communiquer leurs craintes, lorsqu'il fut tout à coup atteint d'une petite fièvre épidémique qui régnait dans le pays. En d'autres temps et dans de meilleures conditions morales, il l'eût surmontée, mais il était affaibli par ce chagrin rongeur et elle trouva en lui une proie facile. Dès qu'il se sentit frappé, il se comprit perdu, et il dit à Marie avec beaucoup de ménagements et de tendre gaieté :

« Je voudrais voir Gustave... j'ai à le sermonner. »

Elle écrivit aussitôt, mais si vite que courut la lettre, la maladie alla plus vite encore.

« Gustave n'est pas arrivé ? » répétait à chaque instant le pauvre père.

Marie écrivit une seconde, une troisième fois : ses lettres étaient de plus en plus pressantes et douloureuses ; Gustave n'arriva point. Son père touchait à sa dernière heure, Gustave n'était pas arrivé.

« Il ne viendra pas, dit le mourant à sa femme et à

sa fille, je ne le verrai plus... quelque partie de plaisir le retient sans doute... »

Il soupira profondément, et, levant les yeux sur son crucifix, il dit :

« Mon Dieu, je vous le recommande... je ne puis rien pour lui... miséricorde pour lui et pour moi... »

Le lendemain, Gustave arriva, mais on n'eut pas besoin de lui apprendre la funeste nouvelle. La cloche de la paroisse qui tintait lentement, les volets fermés, les hurlements plaintifs du chien, les yeux rougis du domestique l'avertirent, et ce fut avec les larmes amères du repentir qu'il se jeta dans les bras de sa mère :

« Hélas! pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt, mon fils? dit-elle. Il te demandait sans cesse!...

— Je n'étais pas à Paris, ma mère; j'étais à Enghien, je n'ai trouvé les lettres qu'hier... O mon Dieu! si j'avais su... Je ne me le pardonnerai jamais!...

— Il t'a béni en mourant, dit la douce voix de Marie, il a prié pour toi... »

Le lendemain, aux funérailles, la douleur de Gustave fut remarquée; ses larmes attendrirent, sa figure pâle et bouleversée toucha les femmes et les jeunes filles, et on oublia presque le silencieux dévouement de Marie pour exalter la piété filiale du jeune homme. Il était sincère; son cœur était pénétré du regret amer de l'irréparable; le souvenir de ses torts pesait sur sa conscience, et quand il vit le cercueil de son père s'enfoncer dans les entrailles de la terre, il eût donné des années de vie pour entendre encore une fois tomber de cette bouche glacée cette parole :

« Je te pardonne! sois bon désormais! »

Pendant plusieurs semaines, ces sentiments, nés de la douleur, persévérèrent; mais quand arriva le règlement des affaires, quand l'argent, qui gâte tout en ce monde, vint préoccuper la pensée de Gustave, ses regrets s'effacèrent peu à peu. Il reçut la part qui lui revenait de l'héritage paternel, et, dès ce moment, la campagne lui parut bien monotone, le deuil de sa mère bien sévère, le souvenir de ses études interrompues lui revint, et trois mois après la mort de M. Dutilly, il repartit pour Paris.

Marie avait alors dix-huit ans; elle était belle, car son enfance avait tenu toutes ses promesses, et la beauté morale, la candeur, la bonté, le noble enthousiasme du bien, ajoutaient leurs charmes à sa grâce. Les demandes en mariage arrivèrent en foule, mais l'amour de sa mère et de son frère tenaient tant de place dans le cœur de la jeune fille qu'elle ne put se décider à faire un choix. Elle continua sa vie pieuse et calme, la seule qu'elle eût connue; un profond regret s'y mêlait, celui de son père, une grande inquiétude la troublait, celle que lui donnait Gustave, mais c'était là une raison de plus pour ne pas quitter sa mère, qui n'aurait pu porter seule ce lourd fardeau de l'éternelle absence et des soucis continuels.

Comme par le passé, les lettres de Gustave étaient brèves et rares; l'expansion en était bannie, et sans expansion, qu'est l'amitié? Marie commençait toujours par le défendre et souvent elle finissait par pleurer à la vue de l'évidence :

« Il nous oublie! nous ne sommes rien pour lui! disait-elle.

— Il reviendra un jour, répondait sa mère, à qui la science de la vie avait enseigné l'indulgence; c'est le supplice des mères de voir leur fils se blesser sans pouvoir lui ôter le couteau; ton frère, en ce moment, abuse des dons de Dieu : fortune, liberté, volonté, mais c'est triste à dire, les chagrins ramèneront le pauvre enfant prodigue.

— Oh! maman, soignons d'avance le veau gras! dit Marie avec un sourire un peu mouillé. »

Les prévisions de la mère se réalisèrent plus vite qu'elle-même ne le pensait; deux ans à peine après la mort de M. Dutilly, Gustave, à bout de ressources et sans avoir consulté personne, s'engagea dans un régiment d'infanterie. Des bruits de guerre circulaient; bientôt quelques régiments furent embarqués pour la Crimée, et mère et sœur ajoutèrent un nouveau tourment à ceux qu'elles avaient déjà subis; mais leur affection pour Gustave restait inébranlable, et les lettres qu'il recevait de ces tendres amies l'eussent fait pleurer s'il n'était vrai que rien ne glace et n'endurcit le cœur comme le goût et l'abus des plaisirs. Dans les cœurs austères, la sensibilité exquise; dans les âmes sensuelles et légères, l'indifférence moqueuse et le froid oubli.

IV

Gustave était depuis plus d'un an sous les drapeaux et rien ne paraissait changé dans sa conduite comme rien n'était changé dans la vie de sa mère et de sa sœur. Elles l'attendaient toujours dans cette paisible oasis de S...; elles arrangeaient sa chambre, elles essuyaient elles-mêmes la poussière de ses livres de classe, de son fusil, de ses fleurets, elles mettaient des fleurs dans les vieux vases du Japon qui ornaient la cheminée, et souvent elles se disaient, pour tromper leur chagrin mutuel :

« Quand notre pauvre soldat obtiendra un congé, qu'il se trouvera bien ici !

— Ses lettres sont tristes depuis quelque temps, remarquait Marie; il désire le repos! »

Un long espace de temps venait de s'écouler sans qu'elles reçussent une de ces lettres toujours si impatiemment attendues. Un matin, le domestique en remit une qui portait le timbre de Brest; le régiment de Gustave y tenait garnison. Madame Dutilly l'ouvrit; elle était beaucoup plus longue que de coutume et l'écriture, au lieu d'en être large et hâtée, semblait écrite avec lenteur, comme si chaque mot eût été pesé dans les balances de l'esprit.

« Nous allons apprendre quelque chose, » dit madame Dutilly, frappée de l'aspect insolite de la lettre. Elle lut :

« Ma bonne mère,

» Cette lettre est une confession. Je la livre à ton cœur et à celui de ma sœur, dont je connais l'inépuisable bonté.

» Depuis que j'ai quitté le collége, depuis que, par mes instances obstinées, j'ai obligé mon père à me laisser aller à Paris, je ne vous ai plus parlé avec confiance, ma mère! Si je pouvais comme autrefois, comme lorsque j'étais enfant, poser mon front sur vos genoux, vous devineriez peut-être ce qui me coûte tant à vous révéler...

» Vous savez dans quelles tristes folies j'ai consumé mes premières années d'indépendance et la fortune de mon père. En me faisant soldat, j'ai espéré que la guerre me permettrait de me distinguer et de

conquérir un rang que je n'avais pas eu le courage de demander à l'étude; je me suis vu déçu dans mon attente; mon régiment est resté en garnison à Brest, et j'ai eu les périlleux loisirs d'une vie de garnison. Cependant, depuis deux mois, je suis sergent-fourrier, grade que je dois à une instruction supérieure à celle de mes pauvres et bons camarades. Ce premier succès aurait dû me donner le courage de rompre de fâcheuses habitudes et de me dévouer tout entier à une carrière où pour tous il y a de l'honneur et de l'avenir; mais les penchants qui m'avaient entraîné tant de fois me tenaient assujetti sous leur joug et je continuai à voir, au café, quelques hommes pour qui le jeu était un moyen d'existence et à jouer avec eux. Hélas ! ma mère, savez-vous où mène cette frénésie? dans votre vie si innocente et si pure, vous n'avez jamais assisté aux accès de ce terrible délire?

» J'ai joué, ma mère ! et j'ai perdu, perdu une somme qui, autrefois, n'eût pas suffi à mes plaisirs d'une semaine, mais si faible qu'elle fût, je ne la possédais pas, et mon heureux partenaire me tenait à sa merci. J'avais tardé à le payer, il me le rappela par un mot insolent et dur, en me sommant d'avoir à m'exécuter le lendemain. Je perdis la tête... ma mère, vous n'étiez pas là! j'avais la masse de mes camarades, je la pris, je la donnai...

» J'étais tombé bien bas; à peine eus-je commis cette faute que le châtiment inévitable m'apparut : je vis la cour militaire, la dégradation et le bagne et je résolus de ne pas vivre assez longtemps pour me laisser traîner à ces gémonies. Je vous écrivis une lettre d'adieu, ma mère, et en la relisant des larmes, telles que je n'en avais pas versées depuis mon enfance, inondèrent le papier. Je pensai à vous, à Marie, et à l'horrible douleur que j'allais vous causer; je voyais cette malheureuse lettre arrivant chez vous, troublant à jamais votre existence si calme, si noble, mettant dans votre âme une de ces amertumes qui ne s'effacent plus... A cette pensée, j'aurais voulu ne pas mourir, mais le lendemain, dans quelques heures, on me demanderait mes comptes, et je serais publiquement déshonoré. J'étais livré à une angoisse qui était comme l'avant-coureur des supplices de l'enfer, quand la porte du bureau où je me trouvais s'ouvrit ; c'était un de mes amis, un camarade de collége, que j'avais retrouvé à Brest, et qui venait me voir comme il en avait l'habitude. Il fut frappé à la vue de mon visage bouleversé, il vit des pistolets sur la table, il me pressa de questions... je ne pouvais lui répondre, mais il devina tout. Ma mère, cet ami, c'était l'envoyé de Dieu, de Dieu que vous avez tant prié pour moi... Quoiqu'il ne soit pas riche, il alla me chercher aussitôt la somme qu'il me fallait, la somme qui me sauvait de la flétrissure, et non content de me sauver, il me releva de la boue où j'étais tombé. Je ne sais ce qu'il me dit, je ne pourrais répéter ses paroles d'amitié, de religion, les souvenirs et les espérances qu'il évoquait à mes yeux, mais, à sa voix, mon âme se transformait. J'étais arrivé sans doute à la crise où m'attendait la miséricorde divine; je vis mes fautes et je vis aussi la réparation possible. Je promis à mon ami de vivre et de me corriger, de vivre et d'honorer le nom de mon père. Je tiendrai parole.

» Maintenant, ma mère, pouvez-vous me pardonner! Ah! je compte sur ce pardon, je compte sur votre tendresse, je compte sur des conseils trop dédaignés jusqu'ici, mais dorénavant, vous serez satisfaite de votre fils, ou je mourrai à la peine.

» Aimez aussi comme un second fils mon ami, mon sauveur, Roger Chevalier. Sans lui, je ne serais plus, sans lui, je serais mort déshonoré. Si vous saviez avec quelle autorité d'honnête homme il m'a rappelé à mes devoirs, vous comprendriez ce que j'éprouve pour lui : de l'amour et du respect.

» Adieu, mère chérie, je vous écrirai bientôt; je veux vous écrire souvent. Adieu, ma bonne Marie, ma tendre sœur, sois ma caution auprès de notre mère.

» Gustave Dutilly. »

Toutes deux pleuraient en finissant cette lettre :

« Il est sauvé! dit la pauvre mère en joignant les mains; ô mon Dieu! achevez votre œuvre en lui! »

Elles gardèrent longtemps un silence interrompu par de pieuses larmes et par des exclamations. Quand elles furent plus calmes, madame Dutilly dit, en serrant la main de sa fille :

« Et ce jeune homme? mon fils me demande de l'aimer, et je sens que je l'aime en effet, lui, le sauveur de mon pauvre enfant! Voilà le mari qu'il te faudrait, ma fille! »

Marie rougit et, appuyant la tête sur l'épaule de sa mère, elle murmura :

« J'y pensais aussi!... »

V

Était-ce l'idéal de vertu, d'honneur, de bonté que Marie avait entrevu ce soir-là, à travers ses larmes, qui l'empêchait de consentir à un autre mariage ? on ne sait, mais les années s'écoulaient. Les refus avaient succédé aux refus et on la croyait définitivement vouée au célibat. Elle avait vingt-cinq ans, elle était dans l'épanouissement de la beauté, mais jamais elle n'avait paru dans le monde; elle vivait toujours à la campagne, partageant ses heures entre sa mère, les œuvres pieuses, le soin des fleurs et quelques études de prédilection. Aucun regret ne se lisait sur son doux visage, aucune inquiétude non plus, car Gustave, depuis l'instant où une voix amie l'avait rappelé à la vie de l'âme et de l'honneur, Gustave n'avait pas cessé de se distinguer par la conduite, l'étude et le courage. Il était officier et une brillante carrière lui semblait promise. Jamais Marie n'avait vu Roger Chevalier; ce rêve était resté à l'état de rêve; elle avait appris sans chagrin qu'il était marié et fixé en Bretagne, et si elle conservait ce souvenir, c'était comme celui d'un ami qu'elle ne connaîtrait qu'au ciel et qu'elle nommait au pied de l'autel, dans le secret de la prière. Sa mère se disait tout bas avec regret :

« Qui sait? si elle et M. Roger avaient pu se voir, elle ne serait pas restée fille... elle n'est pas romanesque, mais elle n'a pas rencontré celui qu'il lui fallait... »

Chaque année, Marie et sa mère faisaient un court séjour aux bains de mer de Dunkerque; elles y vivaient fort retirées, sans faire de relations avec les baigneurs et les baigneuses qui se rassemblaient sur la plage ou se promenaient sur l'estacade qu'on voit s'avancer hardiment au milieu des flots. Elles ne connaissaient guère que l'église Saint-Éloi et les dunes dont Marie goûtait la sauvage solitude.

Elles sont belles, ces dunes d'où l'œil embrasse la vaste étendue de la mer du Nord et ce spectacle, toujours le même et toujours nouveau des flots qui s'avancent, empiétent les uns sur les autres et meurent en jetant une blanche écume ! Aucun bruit de la ville ne parvient jusque-là; on n'entend ni le gai carillon, ni la voix grave qui sonne les heures, ni les valses et les redowas de l'établissement des bains; l'éternel murmure de la mer remplit l'oreille et l'espace, et non plus que le soupir du vent dans les forêts, cette plainte harmonieuse ne lasse jamais. Marie et sa mère l'écoutaient avec délices; elles se promenaient lentement sur le sable ferme et humide, où les vagues avaient laissé leurs dépouilles, et elles étaient habituées à ne rencontrer dans ces longues promenades que quelques pauvres pêcheuses de crevettes, qui s'en allaient en jupon rouge flottant sur leurs jambes nues, exercer à la mer leur dur métier; aussi furent-elles surprises un jour en voyant de loin un petit enfant qui semblait tout seul et comme perdu dans l'immensité.

Elles s'en approchèrent : c'était un garçon de quatre ans environ, proprement vêtu d'une blouse foncée et portant avec une grâce innocente un petit chapeau de marin; il venait de s'asseoir sur le sable et il pleurait amèrement. A côté de lui se trouvait un panier à moitié rempli de coquillages :

« Que fais-tu là, mon petit ami ? et pourquoi as-tu un si gros chagrin ? dit madame Dutilly. »

L'enfant releva la tête et laissa voir un joli visage et des yeux noirs dont les longs cils roulaient des larmes. Il n'osa point répondre et mit le doigt sur sa bouche. Marie s'agenouilla à côté de lui, le caressa et lui dit encore :

« Pourquoi pleures-tu ?

— Je veux voir papa, répondit-il; j'ai peur ici...

— Comment es-tu ici tout seul ?

— Je suis venu pour chercher des petites coquilles, et puis, je n'ai pas retrouvé mon chemin.

— Et ton papa, où est-il ?

— Là-bas, où il y a des bateaux...

— Il faut ramener ce petit, dit la bonne madame Dutilly; pauvre enfant, il parait bien abandonné!

— Il aura échappé à sa bonne, observa Marie.

— Je n'ai pas de bonne, interrompit l'enfant qui avait écouté, c'est Corentin qui prend soin de moi.

— Va pour Corentin, dit Marie en souriant et en prenant la main de l'enfant. Comment te nommes-tu, mon petit ami ?

— Yves, dit-il.

— Eh bien, Yves, nous allons te ramener à ton papa. »

L'enfant avait repris courage, et quoiqu'il fût fatigué, il marcha vaillamment en traînant avec lui le petit panier rempli de bivalves blancs et roses et de petoncles gris. Quand on fut en vue de la ville et qu'on distingua de près le phare et de loin le clocher de Saint-Éloi et le Leurghenear, autre tour où se tenait autrefois la vigie, madame Dutilly dit à Yves, en lui montrant les murs de l'établissement des bains :

« Est-ce là que tu demeures, cher petit ?

— Non, madame. »

Un peu plus loin, elle lui montra une petite maison basse, d'une propreté coquette, que l'on appelle la *Friture* et que tous les baigneurs connaissent :

« C'est là, sans doute?

— Non, madame, c'est là... là, dans un vaisseau. »

Ils marchèrent, et, dépassant les ponts et les fortifications, il arrivèrent en vue du port; l'enfant tira Marie par sa robe, lui montra un bateau à vapeur de l'État, amarré à l'entrée du bassin et lui dit, avec un sentiment de joie et de triomphe :

« C'est là que papa demeure ! »

Le lendemain, les deux dames en rentrant à l'hôtel, après leur promenade accoutumée, trouvèrent une carte :

Roger Chevalier, ingénieur hydrographe.

« Eh bien, Marie, qu'en dis-tu ? »

Marie avait un peu rougi.

« M. Chevalier, dit-elle, aura entendu notre nom parmi ceux des baigneurs, et il aura voulu faire connaissance avec la mère et la sœur de son ami. »

Le soir même, on leur annonça une visite, et un homme, d'une figure et d'une tournure distinguées, entra dans leur petit salon.

« M. Chevalier, sans doute, un ami de mon fils, lui dit madame Dutilly avec cordialité. »

Il parut surpris.

« J'ignorais, madame, répondit-il, qu'il y eût déjà un lien entre nous; je venais vous remercier des extrêmes bontés que vous avez eues pour mon pauvre enfant, perdu dans les dunes.

— Le joli petit Yves ? Quoi ! monsieur, c'est votre fils ? »

On s'expliqua, et Roger reçut les grands remerciments de la mère dont naguère il avait sauvé le fils, et remercia à son tour celles qui avaient consolé son pauvre petit garçon. La conversation s'engagea, animée, intéressante; on avait tant de points de contact ! Gustave surtout faisait les frais de l'entretien, et l'heureuse mère jouissait en entendant louer son fils par un homme qui semblait se connaître en vertus et en distinction d'esprit.

Marie parlait peu; elle était singulièrement émue par ce hasard ou cette providence qui la rapprochait du seul homme qui jamais eût occupé sa pensée. Sans rien demander, elle apprit peu à peu ce qui l'intéressait. Roger était ingénieur hydrographe; il explorait les côtes de la Manche et de la mer du Nord pour dresser et rectifier la carte marine de France, et le bateau à vapeur qu'Yves leur avait désigné était à sa disposition.

Elle apprit aussi que Roger était veuf, et nous n'oserions pas dire que son cœur ne battît pas un peu plus que de coutume en l'entendant dire :

« Mon pauvre garçon n'a plus de mère; je n'ai aucune proche parente qui puisse ou veuille s'en charger; aussi ai-je pris le parti de le mener avec moi à mon bord. Un matelot, Corentin, qui est doux comme une femme, s'occupe de lui; mais hier, Corentin conduisait ma chaloupe le long de la côte, et Yves, qui jouait seul sur le pont du bateau, a vu une planche qui menait à terre; il l'a franchie, et est allé au bord de la mer, il a couru, il a cherché des coquillages, et puis, mon pauvre Yves a perdu son chemin.

— Et nous l'avons heureusement rencontré; c'est une bonne fortune pour nous, monsieur, puisqu'elle nous a permis de connaître l'ami que Gustave apprécie si vivement.... »

Roger prolongea la visite au delà du temps ordinaire : un charme le retenait; le lendemain il revint, mais il n'était pas seul, Yves l'accompagnait, il

avait perdu sa timidité farouche, et encouragé par la présence de son père, il courut embrasser madame Dutilly, et il offrit à Marie, d'un air mystérieux, une petite boîte ornée de coquillages, en disant :

« Prenez, c'est Corentin qui l'a faite... »

La présence de l'enfant servit à rendre la connaissance plus intime; les deux dames s'occupaient de lui avec tendresse, et son jeune père semblait tout heureux de le voir mis en lumière.

« Il faudra bientôt que je me sépare de mon petit marin, dit-il, et que je le mette à l'école, mais ce serait une cruelle privation pour moi. Il représente le foyer domestique que je n'ai plus, il est toute ma famille, car mes frères sont marins aussi, l'un est dans les mers polaires, l'autre en Australie, nous ne nous voyons jamais...

— Il faudra nous amener notre petit ami tous les jours, dit madame Dutilly avec bonté, et pendant que vous serez en mer pour vos travaux, il ne s'exposera plus à se perdre ou à se noyer.... »

L'enfant vint en effet tous les jours, et son père, le soir, venait le reprendre. Cette relation simple et familière révéla à Marie tous les secrets du cœur et de la position de Roger : ce cœur était honnête et loyal entre tous; le souvenir de l'épouse morte y vivait encore, et pourtant il y avait place pour un autre amour; celle qui aimerait Yves deviendrait bien chère à son père. Mais dans sa fierté digne et simple, il ne voulait point songer à Marie, qui était riche, tandis que lui ne possédait que sa solde et son petit enfant. Elle comprit cela, et elle se dit à elle-même :

« Je l'avais bien jugé. »

Et le soir, elle causait avec sa mère, la confidente et l'amie de toute sa vie, de Gustave, d'Yves et de Roger. La mission de Roger sur la côte de Dunkerque touchait à son terme; un soir, se trouvant seul avec madame Dutilly, il lui dit :

« C'est ma dernière soirée, madame! que les autres vont me paraître vides !... Dans ma situation de voyageur, il est cruel de connaître de si bons amis, et de devoir les quitter!

— Pourquoi ne vous fixez-vous pas ?

— Le puis-je? Où irai-je? je n'ai plus de foyer, plus d'intérieur, autant valent pour moi les flots que la terre. Je vis dans ma maison de bois.

— Mon cher monsieur, vous devriez vous remarier.

— Ah ! madame, répondit-il avec un triste sourire, quel fâcheux présent à faire à une femme qu'un mari pauvre, veuf, et chargé d'un enfant ! Non, non, je ne veux pas y penser; ce sont des idées dangereuses.

— Vous croyez? et moi je pense qu'il y a des personnes pour qui votre pauvreté, comme vous l'appelez, votre isolement et votre enfant seraient de l'attrait. Qu'en penses-tu, Marie? dit-elle à sa fille qui entrait, en tenant Yves par la main. »

Roger avait pâli.

« Vous ai je comprise... serait-il possible? Ne plaisantez pas, je vous en conjure....

— Gustave m'a recommandé autrefois de vous aimer comme un fils : voulez-vous l'être? voulez-vous que je sois la grand'mère de votre Yves? »

Un an après, le petit château de S... avait un air de fête; la chambre de Gustave était aérée et parée; dans la salle à manger, la table était mise pour cinq couverts, et Yves, qui rôdait un peu partout, qui allait du jardin à la cuisine, de là à la salle à manger, avait déjà épelé glorieusement les noms des convives écrits sur des cartes :

« Papa, maman et bonne-maman, dit-il, puis moi, puis, Gus... Gusta... ve... Ah ! c'est mon oncle... et le petit frère, c'est aussi un Gustave; pourquoi n'a-t-il pas de place à table?

— Il est trop petit, mon cher enfant, lui dit Marie qui tenait sur ses genoux son beau nourrisson, nous le mettrons dans son berceau, et c'est là que ton oncle le verra.

— D'où vient-il, mon oncle? demanda-t-il avec la turbulence et la mobilité ordinaires aux enfants.

— De la Chine; il est chef de bataillon, et tu verras sa croix et ses médailles.

— Ah! il contera des histoires, comme Corentin, qui a fait le tour du monde. »

Il fut interrompu par madame Dutilly :

« Voilà la voiture ! dit-elle tout agitée de joie. »

Roger, suivi d'un officier, entra dans la chambre, et le paradis régna dans tous les cœurs.

Madame Dutilly, tremblante d'émotion, n'avait pu se lever; son fils se mit à genoux devant elle, il appuya sa tête sur ses mains en sanglotant comme un enfant. Quand il fut un peu calmé, il se releva, et, serrant les mains unies de Roger et de Marie, il dit :

— Vous êtes donc mariés ! vous vous êtes retrouvés! Que Dieu est bon!

Mme BOURDON.

LES AMIS ET LES PARAPLUIES

FABLE

Qui de nous, messieurs, pense à son parapluie,
Lorsque le soleil le plus pur
Éclate sous un ciel d'azur?
Mais vienne, hélas! un jour de pluie,
Qu'avec bonheur on retrouve en son coin
Ce gênant compagnon dont on a tant besoin!

Parfois aussi quand la fortune
Nous a comblés de ses faveurs,
D'un inutile ami la présence importune;
Mais adviennent quelques malheurs,
Cet ami, l'on se le rappelle,
On le retrouve, il est fidèle,
On s'abrite sous ses conseils!

Véritable amitié! propice parapluie!
Vous avez des destins pareils
En cas de malheur ou de pluie.

VICTOR DELERUE.

Énigme Historique

Quelle fut la guerre commandée par un vieillard octogénaire et aveugle, qui, victorieux, refusa une couronne?

REVUE MUSICALE

Si nous devions entreprendre l'éloge ou la critique de la belle collection musicale que nous offrons à nos abonnées, en l'honneur de l'année nouvelle, les uns nous diraient qu'ils peuvent juger par eux-mêmes de la valeur des morceaux qu'ils exécutent, les autres, plus modestes mais aussi impatientes, s'ennuieraient de lire un in-folio dénué de tout intérêt dramatique. Ne voulant ni blesser les premières, ni faire bâiller les secondes, nous ne dirons que quelques mots des œuvres contenues dans notre catalogue de janvier, en faisant remarquer, néanmoins, que tous les morceaux renfermés dans ce recueil sont faits par d'excellents compositeurs, édités par les meilleures maisons de Paris et recherchés par les amateurs de bonne musique.

Nous citerons d'abord, de l'éditeur Leduc :

Trois petits morceaux caractéristiques de Betmann, *une fanfare*, *un bolero* et *une tarentelle*; et du même auteur, la deuxième bibliothèque des jeunes pianistes, vingt morceaux arrangés à quatre mains, fort appréciés des professeurs; la *belle marche de Bellini*, à huit mains, par Czerny; une petite symphonie sur *la Norma* pour deux violons concertants avec accompagnement de piano, par Fauchoux; trois divertissements militaires pour piano et violon, par Louis Leduc; *la Fille de la Vallée*, dix-septième fantaisie piano et flûte concertants; *il Furiose*, dix-septième fantaisie pour piano et flûte concertants, par Rémusat et Leduc.

M. Leduc, à la fois compositeur et éditeur, est trop favorablement connu du public dillettante pour qu'il soit besoin d'appuyer sur l'incontestable mérite de ses productions artistiques.

Nous devons à l'obligeance de M. Girod, dont la maison importante édite des œuvres capitales, les belles partitions de *la Semiramide*, de *la Sonnanbula* et de *Don Juan*.

Six danses faciles dont les titres suivent :

Grandes vacances, quadrille; *la Première Couronne*, valse, *les Chevaux de bois*, polka; *le Baiser maternel*, polka-mazurka; *le Prix d'honneur*, schottisch; *la Marionnette*, varsoviana, collection pittoresque due à l'esprit original de M. F. Liouville.

Nous devons citer encore : *Gondolina*, barcarolle, et un grand galop de salon par Ketterer. *Péry*, rêverie, par C. Nemted; *Suavita*, morceau à quatre mains, par H. Roubier, et enfin *Jean Noël, retour du Marin*, pour voix de basse ou de ténor, par A. Mutel.

Ajoutons que M. l'éditeur Cartereau, auquel nous devons la publication de tant d'ouvrages remarquables, met à notre disposition une charmante schottisch intitulée : *la Gitana*, par Donat-Guérout, et *les Roses de Mai*, jolie valse, par de Saint-El.

Nous prions les abonnées de se souvenir que les morceaux annoncés dans le catalogue de novembre, font partie de la publication de l'année 1862. Si nous en avons parlé d'avance, c'est afin de pouvoir donner de plus amples détails et faciliter par là le choix des abonnées.

Le jour de l'An. — Les souhaits. — Les compositions musicales de 1861. — Nécrologie.

Il est possible que les jours se suivent et ne se ressemblent pas, mais il est certain que les premiers janviers se ressemblent terriblement. Terriblement! Voici un adverbe qui va nous faire passer, aux yeux de nos lectrices, pour le plus grognon, le plus maussade, le plus atrabilaire de tous les rédacteurs. Voyons, ayez un peu d'indulgence pour ce pauvre conteur qui, douze fois par an, pressure son cerveau afin d'en faire jaillir quelques étincelles destinées à vous dis-

traire, sinon à vous éclairer. Sans être aussi féroce que nous en avons l'air, à l'endroit des plaisirs consacrés par la tradition, il nous est bien permis, d'avoir nos papillons noirs le jour du premier janvier, comme vous les avez vous-mêmes le jour où l'on vous refuse un bal, un spectacle ou un concert. Nous aimons notre Paris coquet, propre, brillant, illuminé, comme une belle salle de théâtre où chacun occupe sa place en toute liberté, selon le prix de ses billets. Le jour de l'an Paris est un cloaque ruisselant d'eau et de boue où l'on n'aperçoit que des gens chargés comme des chameaux de caravanes, des fiacres pleins qui vous éclaboussent, des enfants qui geignent de ne pouvoir emporter toutes les boutiques des marchands, des ouvriers ivres prêts à vous jeter à la tête les oranges qu'ils vont porter à leurs patrons, des omnibus à la portière desquels on fait émeute, le tout accompagné d'une harmonieuse clameur produite par les cris vertigineux des étalagistes en plein vent. Il est vrai qu'en retournant la médaille, on y trouvera de charmantes compensations : les cadeaux, les compliments, les réconciliations, les fêtes de famille, enfin toutes les joies du foyer domestique auxquelles nous sommes loin d'être insensible. « Jouissez d'une santé florissante, restez toujours belles, épousez un mari millionnaire, roulez en voiture à quatre chevaux. » Voici les souhaits que chacune de vous entendra de vingt bouches différentes; moi, très-chères lectrices, j'ajouterai à tous ces désirs ambitieux un vœu plus modeste et surtout plus facile à réaliser, je vous dirai : soyez bonnes et restez bonnes toujours. La bonté c'est le trésor de la vie intime, c'est la récompense méritée de ceux qui vous ont donné leur tendresse et leur dévouement, c'est l'ennemie implacable et triomphante de l'égoïsme, ce chancre qui ronge le cœur et en altère les plus ineffables instincts. La bonté a une fécondité irrésistible; elle entraîne à sa suite tous les sentiments honnêtes, tous les principes de sagesse et d'équité. Elle attire toutes les sympathies. Si elle est intelligente, elle règne dans tous les lieux où elle passe, par l'admiration qu'elle inspire, par le respect qu'elle impose. Si elle n'est pas douée d'un esprit transcendant, elle fait pardonner sa faiblesse et aimer sa naïveté. Soyez bonnes, non de cette bonté banale qui consiste à jeter quelque monnaie à un pauvre, mais de cette bonté sérieuse qui nous fait trouver facile la pratique de toutes les vertus solides. Oui, chères filles d'Ève, dussiez-vous m'en vouloir de vous condamner à lire un sermon au lieu de vous broder une historiette, je vous répéterai résolûment : soyez bonnes, afin que Dieu et le monde vous aient, jusqu'à la fin de vos jours, en affection.

L'année 1861 a été stérile en productions musicales d'un mérite réel. En revanche, nous avons vu éclore bon nombre d'ouvrages médiocres qui, comme les roses de Malherbe, n'ont, hélas! vécu qu'un jour; excepté *la Circassienne*, cette gracieuse partition où se sont retrouvés le bon goût, la verve et l'élégance habituelles de M. Auber, nous ne pouvons citer que des œuvres sans importance; telles sont *le Tannhauser* de Richard Wagner, ce régénérateur qui n'a rien régénéré; *Barkouf*, d'Offenbach; *un Ballo in Maschera* de Verdi; *la Madone*, de Louis Lacombe; *Madame Grégoire*, de Clapisson; *Maître Claude*, de M. Cohen, et quelques autres opéras qui n'ont pas eu de retentissement dans le monde artistique. Nous attendons toujours *l'Africaine*, cette perle du désert que nous promet depuis si longtemps l'illustre auteur des *Huguenots*.

Mais si l'année qui vient de s'écouler n'a pas enfanté de prodiges, elle a creusé bien des tombes et vu s'éteindre bien des talents! Est-ce pour donner raison au système des compensations dont parle M. Azaïs, d'originale mémoire? Quoi qu'il en soit, cela n'est pas gai, et c'est peut-être par suite de nos réflexions philosophiques et mélancoliques sur un si grave sujet, que nous sommes si ennuyeux aujourd'hui. M. Scribe, cet observateur ingénieux, ce critique malin des travers de notre époque, cet explorateur infatigable des filons ignorés de la littérature légère, M. Scribe est mort en 1861; puis encore Louis Baumann, violoniste distingué; M. Michel Salvoni, compositeur presque obscur mais dont le talent était admirable; puis madame Mennecher de Marival, femme aimable, excellente musicienne si longtemps recherchée de tout Paris, et enfin madame de Bawr, charmante et dernière expression d'un siècle à jamais évanoui. C'était une personne d'esprit et une virtuose distinguée que madame de Bawr; la nature l'avait douée d'une intelligence supérieure : Grétry lui avait appris la fugue et le contre-point. Elle écrivait de délicieuses comédies et composait de ravissantes romances. Aussi fut-elle lancée de bonne heure dans les rares salons où la vieille urbanité française se garait des envahissements du mercantilisme moderne. Elle avait connu madame de Balbi, dont Louis XVIII vantait tant le bel esprit. Elle était l'amie de Mathilde Lebrun, le peintre favori de Marie-Antoinette; elle avait traversé les galeries de mesdames Suard, d'Houdetot et Pastoret. Elle avait reçu chez elle Gérard, Cherubini, Talma et M. de Humboldt, et nous l'avons rencontrée, nous, très-humble critique du *Journal des Demoiselles*, chez madame Récamier où se réunissaient le duc de Montmorency, Ballanche, madame Desbordes-Valmore, Rachel et Chateaubriand. Aussi que de choses elle avait vues, et comme elle les racontait avec esprit! Très-vieille, très-vieille, mais toujours intelligente et bonne, toujours spirituelle et gaie, madame de Bawr s'est éteinte en laissant à la postérité l'héritage charmant de ses œuvres, et le souvenir ineffaçable de ses perfections.

Marie Lassaveur.

Économie Domestique

Macédoine de légumes.

On prend de jeunes carottes bien tendres, des navets, des asperges, des haricots verts, des petits pois, des fèves de marais très-petites, des fonds d'artichauts et quelques petits haricots blancs. On coupe les haricots verts en losanges, les asperges en petits bâtonnets, ainsi que les navets et les carottes; on blanchit tous ces légumes et on les égoutte sur une serviette sans les rafraîchir. On fait fondre un bon morceau de beurre, on y jette les légumes, en y ajoutant une pincée de sucre en poudre et du sel, on les tourne doucement, et quand ils sont cuits, on ajoute une petite liaison de crème et un ou deux jaunes d'œufs.

On peut servir aussi cette macédoine en salade; elle n'est pas moins bonne.

VINAIGRE ROYAL.

Un litre de fleurs de sureau, un litre de feuilles d'estragon, sans tiges, amorties à l'ombre pendant quatre ou cinq jours.

Une tête d'ail, épluchée et coupée en morceaux.

Le zeste d'un citron coupé très-fin.

36 fleurs d'oranger fraîches, entières.

20 cuillerées à bouche de sel.

20 clous de girofle.

Un bâton de cannelle.

12 grains de poivre blanc concassés.

Le tout pour 2 litres de vinaigre blanc de la meilleure qualité. Mettez le tout dans une cruche placée à l'ombre, mais dans un lieu sec; au bout de six mois, filtrez au papier gris et mettez en bouteilles. Cette recette est ancienne et expérimentée.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE I. — 1 à 5, Robe de baptême — 6, Dessin de nappe d'autel — 7, L. E. — 8, C. V. — 9, D. C. — 10, E. S. — 11, M. L. — 12, G. I. — 13, Dessin à soutacher — 14, A. D. — 15, A. B. — 16, C. A. L. enlacés — 17, E. T. — 18, B. V. — 19 et 20, parure parisienne — 21, H. F. — 22, J. C. J. — 23, D. C. — 24, D. V. — 25, Mouchoir avec écusson et J. D. — 26, M. L.

COTÉ DES PATRONS.

27, Quille à soutacher — 28, S. S. enlacés — 29, Mouchoir avec écusson et L. H. enlacés — 30 à 56, Alphabet pour linge — 57 et 58, Bonnet, crochet et broderie — 59 et 60, Parure parisienne — 61, A. L. —62 et 63, Ceinture au passé avec détail du travail — 64, D. T. enlacés — 65, *Armande* — 66, C. C. enlacés à l'impériale — 67, S. Q. 68, M. dans un écusson — 69, R. S. — 70, A. V. enlacés dans un écusson — 71, L. P. V. enlacés — 72, *Anaïs* — 73, Coin de mouchoir — 74 à 79, Paletot de petit garçon — 80 à 83, Corsage de petite fille — 84 à 87, Bourse au crochet — 88 et 89, Pantoufle — 90, Coffre à bois.

Jeanne à Florence.

Paris, 1er janvier 1862.

Tu sais, chère amie, qu'au moyen âge, dans chaque monastère, s'ouvrait, à de certains jours, une porte qu'on appelait *la Donne*. Ces jours-là, après l'angelus, la porte roulait sur ses gonds et livrait passage aux religieux qui commençaient la distribution des aumônes en nature.

Comme on la connaissait, comme on l'aimait, et de quels regards elle était l'objet, cette porte bénie!

Jamais voie royale ne fut plus fréquentée que le chemin de *la Donne*; jamais palais ne vit une foule

plus nombreuse assiéger son entrée; jamais jour ne fut salué avec plus de joie.

Excepté toutefois cette journée du premier janvier, qu'on pourrait bien aussi, ne te semble-t-il pas, baptiser de ce nom si doux, *la Donne?*

Ce jour-là, en effet, est l'ennemi juré de l'égoïsme; c'est le seul, dans l'année, qui l'oblige à se dissimuler, à cacher ses plaies hideuses, s'il ne veut se retirer au plus profond de sa maison, fermant sa porte et faisant le mort.

Serait-il vrai, Florence, qu'on dût voir dans l'égoïsme une mort anticipée, et qu'un cœur qui ne pense qu'à soi, sans nul souci de la famille, des amis, des malheureux, fût un cœur déjà mort?

Je serais tentée de le croire, et je m'expliquerais ainsi le froid qui nous saisit à l'approche de certaines gens dont la présence, comme un mélange réfrigérant, suffit à glacer ceux qui les entourent.

Vive donc le jour d'où il est banni! Vive ce premier janvier, qui réunit les familles, rapproche ceux que les distances, les affaires, les soucis de la vie tiennent éloignés une année durant; qui réveille, réchauffe et cimente les affections attiédies; fait oublier, dans une cordiale étreinte, les torts de la veille, et dispose tout le monde à l'indulgence, à la bonté, aux idées généreuses!

Dieu commence le jour par un rayon de soleil; pourquoi ce premier janvier, par les joies qu'il apporte, les doux souvenirs qu'il laisse, les bons sentiments qu'il fait naître, ne serait-il pas aussi un rayon de soleil qui éclairerait toute l'année?

Ah! si j'étais fée, je voudrais que, pour chacun, ce fût un heureux jour; je voudrais, d'un regard, étouffer tous les soupirs, essuyer toutes les larmes, calmer toutes les douleurs, soulager toutes les misères.

Rien ne serait impossible à mon pouvoir magique; et comme j'en userais!

J'irais trouver cet ouvrier qui se meurt de désespoir et d'inanition, et je lui dirais : ami, du courage! une nouvelle année commence, un maître juste et bon t'attend : lève-toi! Puis, d'un coup de baguette, je transformerais cet intérieur triste et fétide, non pas en un palais — comme dans les contes d'autrefois — mais en un petit réduit tout inondé d'air et de lumière, où vraiment il ferait bon vivre.

Et pour cela, que faudrait-il faire? Bien peu de chose : blanchir les murs, ouvrir cette fenêtre trop souvent fermée, en nettoyer les vitres, couvrir le lit d'un dessus d'indienne, la table d'une toile cirée, ranger sur un dressoir les objets épars, débarrasser les meubles et le plancher du moindre grain de poussière; moyennant quoi, rentreraient au logis espoir, joie et santé, trois bons génies amis de la propreté et de la lumière, trois belles étrennes à donner à une pauvre famille d'artisans. Puis j'amènerais sur le chemin de cette maison un de ces hommes de bien qui ne marchandent point à l'ouvrier son salaire.

Cette besogne faite, je courrais à une autre, et, trouvant dans la rue un pauvre ramoneur, la joue tristement collée sur la vitre de Boissier ou de Seugnot, je lui mettrais dans la main un beau sucre d'orge que le petit savourerait doucement en bénissant, joyeux, le premier jour de l'an.

Plus loin, tout émue de voir grelotter sous une porte cochère, une vieille femme que les équipages éclaboussent en passant, et qui me tend, d'une main suppliante, un petit bouquet de giroflées ou de violettes, muet appel à ma pitié, je la toucherais de ma baguette, et soudain elle se verrait devant un bon feu, dans cette maison du carrefour, où pour si peu de chose je puis lui faire donner un morceau de pain et un bouillon; et pendant que, ranimée, elle essuierait ses larmes, je changerais sa vieille robe usée en un vêtement bien chaud, et je la verrais toute contente lever vers le ciel un regard de reconnaissance et d'amour.

— Mais tu n'es point fée, ma petite Jeanne!

Je le sais bien, mais je sais aussi qu'un bon cœur, ayant à son service dix doigts pleins de bonne volonté, peut opérer parfois des prodiges.

C'est pourquoi, loin de me décourager à la vue de tant de gens qui souffrent, je me promets de faire, en commençant l'année, au moins un heureux, et comptant sur nos amies pour suivre cet exemple, me voici toute réjouie à la vue de cette foule de pauvres qui, eux aussi, recevront leurs étrennes.

Quand je ne retrancherais qu'une pièce blanche à mes épargnes, un vieux vêtement à ma garde-robe, quelques dragées à mes boîtes si remplies, ce serait assez peut-être pour arrêter un murmure, étouffer un soupir et sécher une larme.

Ah! vous qui prodiguez des étrennes splendides à qui souvent les apprécie si peu, songez donc à tous ceux que vos pièces d'or, comme autant de baguettes magiques, pourraient tirer du besoin! à ces malheureux sans ouvrage, à ces vieillards sans abri, à toute cette foule d'orphelins que faisait, il y a peu de semaines, la catastrophe de Basséges!

Ceux-là, soyez-en sûr, accueilleront avec joie votre présent, et jamais capital n'aura été mieux placé, puisque Dieu lui-même vous en rendra les intérêts.

Je m'arrête à temps, il me semble, car il se pourrait bien que Tahan et Giroux m'intentassent un procès, à moi l'ennemie des cadeaux trop coûteux, si je me plaisais à en dégoûter nos amies.

Telle n'est point mon intention; mais quand je compare les étrennes d'autrefois à celles d'aujourd'hui, voyant, dans les mains de tout le monde, les merveilles réservées jadis à des princesses, je me prends à m'étonner profondément.

Vous étiez bien plus modestes, chères étrennes de notre enfance; et pourtant que de joie vous nous apportiez, et que devaient être heureux ceux qui nous les donnaient, en voyant le contentement naïf qui épanouissait nos petits visages!

Il n'y avait point de *poupée Huret*, ni de *Perrault illustré*, dans ce temps-là; mais il y avait, croyez-le, beaux enfants gâtés, de bons rires et des éclats de joie que ne venait point dissiper soudain la crainte de briser, de déchirer ou de flétrir.

Les présents qu'on nous apportait étaient bien à nous, et non point au salon de nos mamans; ce qui fait que nous ne connaissions pas l'amer chagrin de voir mettre sous clef des choses trop belles pour de petits enfants tapageurs et peu soigneux.

Cela dit, mon sermon terminé, mon speech fini, et la résolution prise de commencer l'année par une bonne œuvre, j'allais t'embrasser, chère Florence, d'un cœur aussi joyeux que par le passé, lorsque me revient en mémoire cette perte que nous avons faite, dont je ne t'ai point parlé et dont il appartient à d'autres qu'à moi de faire ressortir toute l'étendue.

Ah ! que ne suis-je éloquente, pour pleurer dignement cette grande voix dont les voûtes de Notre-Dame garderont éternellement le souvenir; qui tenait émue, palpitante, subjuguée, toute une intelligente jeunesse qu'elle arrachait aux plaisirs de la terre pour lui faire connaître des délices inconnues!

La voix, écho du ciel; le regard, ce regard limpide et profond d'où jaillissait l'éclair, d'où découlait la tendresse, et qui savait si bien lire au fond des âmes; et ce cœur d'or, *fait de la rognure des anges*, selon l'énergique expression d'un homme du peuple, nous avons tout perdu, tout, jusqu'à la dépouille que la volonté dernière de l'humble religieux n'a point voulu qu'on disputât aux vers du tombeau.

Il dort dans la chapelle de Sorrèze, cet Henri-Dominique, des frères prêcheurs, surnommé par quelques-uns le dernier des pères de l'Église après Bossuet; il dort à la place même qu'il occupait en s'adressant à ses enfants d'adoption; c'est de là qu'il leur parlera plus d'une fois encore, quand l'orateur appelé à le remplacer, troublé par un tel souvenir, effrayé d'un tel héritage, s'arrêtera ému et que des larmes répondront à son silence!

. . . .

Quelle lettre sérieuse, ma chère Florence, et que j'aurais envie de la livrer à cette flamme bleue qui petille dans l'âtre, effleurant ma bûche, sautillant comme un feu follet, s'éteignant dans un point pour renaître en un autre, courant partout, ne se posant nulle part, mais laissant une trace noire fort vilaine à regarder.

Je n'en ferai rien, car je ne sais pourquoi cette flamme légère me semble l'image d'une amitié inconstante, et que telle n'est point l'affection de ta petite Jeanne.

Elle ressemble plutôt à ce gros charbon qui, sans flamme et sans bruit, brûle tout doucement, donnant à la fois lumière et chaleur.

— Se comparer à un charbon, quelle humilité!

Pas si grande déjà : n'est-ce pas d'un charbon que l'alchimiste, au fond de son creuset, sut un jour tirer le diamant?

Mais à ce mot, je sens ma modestie tellement alarmée, que je m'éclipse au plus vite, cédant la place à madame la Mode, de vieille mais toujours très-respectée mémoire. A elle, la mission de te calmer, si, d'aventure, ma bonne Florence, j'ai commis la maladresse insigne de mettre à une trop dure épreuve ta patience, bien longue pourtant!

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 5, Robe de baptême.

Ce dessin, dont l'effet est riche autant qu'élégant, peut s'exécuter au plumetis et au point de sable, ou bien de la façon suivante, plus prompte et plus facile :

On ferait la grecque avec une fine soutache, et les guirlandes qui l'entourent en broderie à la minute; les épis également en broderie à la minute et les bouquets de marguerites, fleurs et feuilles, au feston.

Le n° 1 est le devant de la robe.

Le n° 2, la bordure qui se brode en haut de l'ourlet, et qui fait suite au devant.

Le n° 3 peut servir pour le poignet de la manche dont le n° 4 est le jockey.

Le n° 5 est le plastron du corsage.

Ce dessin peut non-seulement servir pour robe de baptême, mais aussi pour robe de jeune fille, soit en mousseline, soit en taffetas, soit en cachemire.

Sur mousseline ou organdi, pour robe de soirée, on pourrait broder le dessin en laine fine, noire ou mauve, et de la façon indiquée plus haut.

Sur robe de taffetas ou de cachemire, il faudrait le broder au passé.

Sur une robe de taffetas blanc, on pourrait faire la grecque noire ou *mauve*, les petites guirlandes *vertes*, les marguerites *roses*, avec feuillage nuancé, et les épis *mats*.

Sur une robe de taffetas noir, le dessin doit être exécuté en cordonnet noir. Le n° 2 peut également servir :

1° Pour un zouave;
2° Une toilette d'enfant, jupe et casaque;
3° Un jupon qu'on broderait au-dessus de l'ourlet;
4° Uu grand collet de drap.

6, Dessin de nappe d'autel à broder au feston ou en application.
7, *L. E.*, anglaise, plumetis.
8, *C. V.*, gothique, plumetis.
9, *D. C.*, gothique, plumetis.
10, *E. S.*, gothique, plumetis.
11, *M. L.*, anglaise fleurie, plumetis.
12, *G. J.*, anglaise, plumetis.
13, Dessin à soutacher sur robe ou sur manteau.
14, *A. D.*, romaine ornée, plumetis.
15, *A. B.*, anglaise, plumetis.
16, *C. A. L.* enlacés, anglaise ornée, plumetis.
17, *E. T.*, anglaise, plumetis.
18, *B. V.*, anglaise, plumetis.
19 et 20, Parure parisienne à broder sur toile ou sur nansouk double, cordonnet ou soutache.
21, *H. F.*, anglaise ornée, plumetis.
22, *J. C. J.*, anglaise, plumetis.
23, *D. C.*, petite anglaise, plumetis.
24, *D. V.*, anglaise, plumetis.
25, Mouchoir avec écusson et *J. D.*, anglaise, plumetis et point de sable.

On peut rendre ce mouchoir beaucoup plus simple en ne brodant sur le fond que la petite guirlande, entourée d'un ourlet mat.

26, *M. L.*, fantaisie, plumetis et point de sable.

COTÉ DES PATRONS.

27, Quille à soutacher sur les lés d'une robe. Ce dessin peut également servir comme tablier de robe d'enfant.

28, S. S., enlacés, anglaise variée, plumetis.

29, Mouchoir avec écusson et *L. H.* enlacés, anglaise unie, plumetis.

30 à 56, Alphabet pour linge de table, romaine, plumetis.

57 et 58, Bonnet d'enfant, crochet et broderie. Le petit entre-deux au crochet se place entre des entre-deux de mousseline unie ou brodée. On peut utiliser de cette façon de vieux entre-deux ou des bandes de broderie qu'on réunit et consolide par l'entre-deux au crochet.

59 et 60, Parure parisienne à broder sur mousse-

line ou sur batiste double. Le col se monte sur un poignet étroit.

La ligne qui partage le poignet numéro 60 indique la partie qu'on doit replier, et qui forme ainsi revers.

61, *A. L.*, gothique unie, plumetis.

62 et 63, Dessin à broder au passé sur les pans d'une ceinture à longs bouts. — Le travail est indiqué sur la partie ombrée, la direction des points étant marquée par des lignes.

Le numéro 63 indique la manière de *bourrer* le dessin avant de le broder.

Voici, au reste, quelques explications relatives à la broderie au passé. Ces explications font partie d'un petit traité sur la broderie, que l'auteur, M. Lemoine, rue de Sèvres, 79, a bien voulu nous communiquer en nous donnant le dessin de la ceinture composée pour le journal. Nous reparlerons de cet ouvrage, appelé à rendre des services réels.

Dans une feuille simple (63 *bis*, 1) on doit commencer le point sur le *côté* extérieur de la feuille.

Dans une feuille double (63 *bis*, 2) ce point commence sur le côté extérieur et vient reposer sur le trait ou *nervure* du milieu. On recouvre cette nervure par quelques points, et souvent avec des perles dans la broderie au passé sur taffetas ou sur cachemire.

Le point droit (63 *bis*, 3) se règle sur le trait et doit se faire aussi régulier que possible.

Le point de dentelle, pareil à celui qui termine le dessin de la ceinture, se fait par un croisement de deux soies que l'on arrête au point d'intersection, soit par un point en croix, soit par une perle : dans ce dernier cas, la soie qui enfile la perle doit traverser les deux soies qui forment le carré et se repiquer dans le même trou de l'aiguille. De cette façon, la perle reste fixée juste au milieu des deux soies.

64, *D. T.*, enlacés, anglaise, plumetis.

65, *Armande*, anglaise, plumetis.

66, *C. C.* enlacés à l'impériale, anglaise élégante, plumetis et point de sable.

67, *S. Q.*, enlacés, anglaise, plumetis.

68, *M.*, fantaisie, dans un écusson, plumetis et point de sable.

69, *R. S.*, anglaise unie, plumetis.

70, *A. V.* enlacés, dans un écusson, plumetis et point de sable.

71, *L. P. V.* enlacés, anglaise, plumetis.

72, *Anaïs*, anglaise, plumetis.

73, Coin de mouchoir, plumetis et point de sable.

74 à 79, Paletot de petit garçon.

Ce paletot se fait en drap velouté ; le bord doit être piqué ou garni d'un lacet posé à cheval.

Le n° 74 est le devant.
75 dos.
76 manche.
77 col.
78 revers de la poche.
79 croquis du paletot.

80 à 83, Corsage de petite fille.
80, Devant.
81, Dos.
82, Manche.
83, Bretelle, qui se garnit d'un petit volant.

Le même volant continue au-devant de la jupe, s'arrondissant de chaque côté en forme de tablier, et tournant derrière, au-dessus de l'ourlet.

Il se pose aussi au bord de la jupe. Même garniture à la manche.

Avec ce corsage décolleté, on ajoute une chemisette plissée en mousseline ou en nansouk.

84 à 87, Bourse au crochet en cordonnet de soie.

Le numéro 84 est le détail du dessin de la bourse, composée d'un petit damier noir et groseille.

Le crochet terminé, on entoure chaque damier avec une aiguille enfilée d'un fil d'or.

Le numéro 85 est le haut de la bourse composé de deux rangs de crochet, le premier en cordonnet noir, le deuxième en fil d'or.

Le numéro 86 est la dentelle qui fait le tour de la bourse. Cette dentelle se compose d'un premier rang de demi-brides en fil d'or, sur lesquelles on fait le deuxième rang également en fil d'or (trois brides et trois mailles chaînettes). Le dernier rang est en cordonnet noir.

Le numéro 87 est le croquis de la bourse à laquelle on ajoute trois glands.

88 et 89, Pantoufle à soutacher sur velours.

Celle que nous avons vue était en velours noir, brodée en soutache lilas, soutache or et fil d'or.

Le numéro 88 indique l'agencement des nuances sur le dessus de la pantoufle.

Le milieu du dessin se composait d'un quadrillé de soutache lilas et de soutache or entre lesquelles courait un fil d'or. Une soutache or formait les contours du bas, et une soutache lilas, entourée de fil d'or, formait le motif du tour.

Le numéro 89 est le tour de la pantoufle.

90, Dessin de coffre a bois.

Ce dessin, en tapisserie, doit former l'encadrement du coffre à bois dont le fond est en velours.

La partie que nous donnons est le devant ; le dessus doit-être analogue.

La légende indique l'agencement des couleurs qui produisent un très-joli effet.

Le fond de la bande est blanc, l'hermine de Bretagne noire ; quant aux losanges des angles, on peut les faire de différentes nuances, selon les laines dont on peut disposer ; il est à regretter qu'un dessin noir ne puisse donner qu'une très-imparfaite idée de ce charmant coffre à bois qu'on pourra voir chez madame Legras.

MODES.

Bonhomme Étrennes vous a-t-il, dans les profondeurs de ses larges poches, apporté ce que tout discrètement vous lui demandiez depuis quelques jours ?

Je l'espère, mes gentilles enfants, et je m'associe à votre joie, bien persuadée que vos désirs étaient raisonnables, et que pas une d'entre vous n'a souffert que l'on fît pour elle des folies.

Ainsi donc, vous voilà satisfaites, et vous attendez impatiemment l'occasion de vous parer de toutes vos belles choses.

Elle ne se fera point attendre, et dans quelques jours, mademoiselle Claire, vous jugerez de l'effet qu'est appelée à produire cette jolie toilette de bal, la première dont votre chère maman aura la joie de parer votre petite personne.

Mais voici qu'autour de nous, on ouvre de grands yeux, des yeux qui veulent dire : quelle sera la toilette de Claire ?

Simple toilette, mesdemoiselles : une robe de crêpe blanc avec trois jupes doubles ; un corsage à pointe, décolleté derrière, très-peu devant, orné d'une draperie de crêpe plissé, et des manches courtes... voilà tout.

Et les dentelles, les fleurs et les rubans ?

Il n'en sera point question ; la robe sera aussi simple que je vous l'ai décrite et dans les cheveux ne se glissera pas la plus petite fleur. C'est qu'elle a de beaux cheveux blonds, notre amie Claire, et que cette parure vaut bien les couronnes les plus touffues.

Relevés sur les tempes et légèrement ondés, ces cheveux-là se noueront, par derrière, en une double coque, large, abondante, qui tombera sur le cou et que retiendra un peigne d'écaille, orné d'un rang de perles fines.

Vous souriez malicieusement, disant à part vous qu'un tel peigne est bien un peu élégant pour une jeune fille aussi simple que Claire.

Aussi eût-elle attendu, pour l'étrenner, d'être devenue un peu plus mondaine, si l'auteur du présent ne lui eût imposé la dure obligation de le porter à son premier bal, et avec lui, les boucles d'oreilles, le collier et le bracelet : un grand-père est si coquet pour sa petite-fille !

Et vous, ma belle Sarah, vous m'écoutez d'un œil distrait, tout entière que vous êtes à la contemplation de cette parure à vous destinée.

Et vraiment, il y a bien là de quoi vous absorber ! Ce collier de Gueyton a le cachet de l'antique, et aussi ce bandeau qui retiendra vos cheveux noirs. Mais, pensez-y ! des bijoux tout semblables ornaient le front des jeunes filles de Pompeï endormies sous la lave.

Voyons, ne vous fâchez pas : ce que j'en dis n'est point du tout pour changer votre joie en tristesse ; la preuve, c'est que je vais, avec vous, donner un coup d'œil à cette robe de tulle rose toute bouillonnée qui vous siéra si bien.

J'aime beaucoup aussi cette jupe de tulle blanc couverte d'un nombre infini de petits volants festonnés en soie blanche. Nous ne savons rien de mieux pour compléter la toilette que cette couronne de la maison Beaussier, 43, rue Richelieu : touffue devant et derrière, elle se compose d'un diadème de roses trémières, mélangées de grappes de fruits noirs au feuillage couvert d'une rosée. Le bouquet du corsage est assorti.

Avec la même robe festonnée en rose, je mettrais une autre coiffure, charmante aussi, et seyant à ravir à un frais visage de vingt ans : roses pompons et raisins noirs.

Le choix est grand, au reste, et les tentatious nombreuses. A vous de voir, et à vos mamans de décider.

Pour jeter sur vos épaules en sortant du bal, faites-vous un burnous arabe en cachemire blanc, bien ouaté, et si vous le voulez, soutaché de blanc, de bleu ou de rose. Le blanc a notre préférence.

Pour entrer dans le bal, une palatine de taffetas ou de satin piqué, bordée de cygne, est une bonne et jolie chose ; comme à la ville, sont chose bien hygiénique ces petits gilets de tricot que l'on endosse par-dessus sa robe, avant de mettre son manteau.

Ils se font généralement noirs, rouges ou violets. Telles sont aussi les nuances adoptées pour des *jambes* en tricot qui font fuir les rhumes et les rhumatismes et qu'on laisse descendre jusque sur les bottines à la façon de guêtres.

Les guêtres en chevreau, doublées de flanelle, se portent beaucoup, de même que les bas en laine de couleur.

Enfin, pour compléter le grave chapitre de l'hygiène, je vous conseille le jupon piqué en flanelle qui neutralise un peu les tristes effets de la crinoline, si agréable en été, si dangereuse en hiver.

Le règne de cette crinoline tant honnie de quelques-uns, si fort défendue par quelques autres, touche-t-il enfin à sa dernière heure ?

Je n'en sais absolument rien, mais je vous dois la vérité tout entière, et la voici dans toute sa naïveté : c'est que les élégantes qui, vous le savez, tiennent un peu au monopole et n'aiment point à voir leurs modes courir les rues, ont considérablement diminué l'envergure de ces cages si ambitieuses jadis, et la diminuent d'autant plus que les nourrices et les cordons-bleus l'augmentent davantage. Si la progression continue, nous arriverons à des proportions tellement modestes, que nous cesserons d'être embarrassantes dans les salons et dans les voitures, et que les cavaliers pourront, sans appréhension, nous faire l'offre de leurs bras : O progrès !

Quant à la bannir complétement, cela ne se peut encore : les étoffes sont si lourdes, les vêtements si amples !

Diminuer l'ampleur n'est pas difficile, sans doute, et c'est ce qu'on commence à faire, du moins pour de certains vêtements, le paletot par exemple.

Nous avons vu de petits paletots très-courts, en peluche anglaise, qui ont un cachet charmant : les manches sont à coude, assez larges du haut, et vont en diminuant jusqu'au poignet.

Ainsi se font également les manches des casaques non ajustées, en drap velouté *bleu* ou *pensée* qui demeurent, pour jeune fille, le vêtement habillé. A quelques-unes on ajoute un collet, des revers de manches et des poches en astrakan.

Le paletot en velours épinglé, garni d'une étroite bande d'astrakan forme, avec la robe pareille, une toilette simple, mais fort distinguée.

Ces velours épinglés, côtelés ou autres, sont vraiment l'étoffe de la saison, ainsi que la popeline d'Irlande.

Pour vêtements d'enfants, on emploie beaucoup la popeline unie, grise ou bleue, avec ornements de velours noir, ou la popeline à carreaux. La grande pèlerine pareille, bordée de velours ou d'astrakan pour les nuances foncées, de cygne pour les couleurs claires est toujours charmante.

Pour *Baby*, la pelisse de cachemire blanc bordée de taffetas piqué, ou brodée au passé.

Citons enfin, comme nouveauté de saison, des colliers en laine nuancée, douces et chaudes toisons que l'on aime à voir autour du cou d'un enfant, et aussi de petits manchons, des palatines et des poignets, que l'on peut exécuter soi-même, en laine noire, blanche ou grise, à l'aide d'un nouveau point de crochet bouclé qui imite la fourrure à ravir, et dont on peut se servir pour confectionner des bordures de manteau ou des ornements de robes.

Nos amies pourront voir chez madame Legras ce

nouveau point d'une exécution aussi facile que l'explication écrite offre de difficultés.

Elles y verront aussi de jolis petits *rouets*, pareils à ceux de *ma tante Marguerite*, et que de belles mains blanches vont faire tourner cet hiver; déjà, cet automne, les châtelaines ont placé un de ces rouets dans l'embrasure de leur croisée, et nous savons plus d'une pauvre femme, plus d'un vieillard malheureux, qui ont béni le rouet bienfaisant.

Il utilise tout, ce petit rouet d'ébène; grâce à lui, les bouts de laine, devenus inutiles, se transforment en beaux écheveaux que madame Legras se charge de faire tisser et qui deviennent une robe, un habit bien chaud : est-ce pas une bonne idée?

Allez-donc le voir, prenez une leçon de filage, tout en donnant un coup d'œil aux jolies nouveautés que madame Legras a rassemblées en un salon où il fait vraiment bon travailler, et qui vous sera ouvert, rue Saint-Honoré, 255, à partir du 15 janvier.

Je ne vous quitterai point, sans vous rappeler qu'une jolie étrenne à offrir à une amie, ce serait un de ces mouchoirs de Chapron, toujours si bien reçus.

Mais entre tous, lequel choisir?

Ce mouchoir si jeune, orné d'un léger feston, ou bien celui-ci, au semé de fleurs délicates et mignonnes, ou encore cet autre dont l'ourlet est surmonté d'un entre-deux de valenciennes?

Tous sont charmants et dignes de vous; mais je déclare donner ma préférence à ce quatrième, simple autant qu'élégant, en fine batiste, sans autre broderie qu'un joli écusson, sans plus d'ornement qu'un très-haut ourlet, garni ou non d'une petite valenciennes.

C'est bien peu de chose, direz-vous. J'en conviens; et pourtant cette large bordure mate, faisant ressortir la finesse et la transparence de la batiste, produit un si délicieux effet, et prête tant de distinction à la petite main qui le porte, que, charmées comme moi dès que vous l'aurez vu, vous en voudrez parer vos amies.

Dans la même maison, vous trouverez aussi de petits mouchoirs anglais bien gentils et à des prix tels que vous pourrez, sans presque faire brèche à votre bourse, en inonder collégiens, pensionnaires et babies.

Enfin, s'il vous faut choisir une boîte de bonbons, allez voir les jolis paniers fleuris, *à surprises*, de Mme Beaussier, et renvoyez-moi quelques-uns des mercis que vous attirera ce joli présent.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODE.

GRAVURE COLORIÉE.

Toilettes de bal et de soirée.

Toilette de bal. — Robe de taffetas, jupe ornée au-dessus de l'ourlet d'une très-haute grecque en ruban ruché. Les intervalles de la grecque sont remplis alternativement par des bouillonnés en crêpe lisse, et par des boutons de taffetas recouverts de crêpe lisse; au ruban tuyauté, on peut substituer une grosse ruche en crêpe lisse. Corsage décolleté, à pointes, orné dans le haut d'une chicorée de taffetas. — Draperie en crêpe lisse. — Manches courtes. — Couronne de roses. — Collier et boucles d'oreilles en perles fines.

Toilette de fillette. — Robe en tarlatane ou en organdi. — Jupe ornée de trois rangs de ruches. — Corsage rond, décolleté carrément, avec ruche dans le haut. — Manche longue, très-large, terminée dans le bas par une ruche servant de poignet, et retenue dans le haut par un jockey également garni de ruches. — Bottines de taffetas blanc. — Cheveux roulés dans une résille.

Toilette de soirée ou de dîner. — Robe de taffetas. — Jupe très-ample, entièrement unie. — Corsage rond, boutonné devant, décolleté carrément, et terminé par une chicorée de taffetas. — Manches courtes. — Fichu et sous-manches en tarlatane; le fichu est entièrement plissé, garni d'une petite ruche de guipure ou de valenciennes; les manches sont longues et larges avec le même ornement dans le bas. — Cheveux relevés sur les tempes, roulés et formant deux grosses coques derrière la tête.

TRAVESTISSEMENTS.

Berger d'Arcadie. — Cheveux frisés. — Peau de bique. — Blouse bleue, serrée à la taille par une ceinture de cuir jaune. — Sandales en cuir fauve. — Une houlette.

Paysanne de la Forêt-Noire. — Bonnet en velours noir, parsemé d'agréments d'or et orné d'un gros *papillon* de satin noir entouré de dentelle. — Corsage en taffetas vert, avec agréments rouges et noirs. — Manches de mousseline. — Jupe de satin gris, ornée au bas d'un large galon de satin rouge. — Bas à coins. — Souliers vert pomme.

Magicienne. — Jupe en taffetas, garnie d'une large bande de velours parsemée d'ornements bizarres en satin. — Corsage en velours, demi-décolleté, lacé derrière, avec ceinture et agrafe. — Manches à la juive en tarlatane. — Collier, boucles d'oreille et bandeau en sequins. — Large bracelet en or mat. — Bottines lacées dessus.

EXPLICATION DU CALENDRIER-ÉCRAN.

Cette surprise, dont le bon goût de nos abonnées saura, nous n'en doutons point, apprécier l'élégance et la nouveauté, offre tout à la fois un écran et un calendrier. L'écran, genre Watteau, trouvera sa place dans les boudoirs les plus coquets, et le calendrier aura, sur ses devanciers, l'avantage de vivre plus d'une année. Il suffira, les douze mois expirés, de les remplacer par les mois de la nouvelle année, conservant le délicieux sujet si bien encadré de fleurs et d'oiseaux.

Cet écran doit être collé sur un fond de soie ou de gaze, et bordé d'un laiton recouvert de papier doré.

Le fond azur est si doux, et produit à la lumière un si joli effet que nous ne conseillons pas, comme nous l'avons fait pour d'autres écrans, de le supprimer, découpant les motifs et les appliquant sur de la soie, de la moire ou du satin.

Il est bon, cette fois, de le laisser tel qu'il est; pour le même motif, on doit préférer une soie légère, ou mieux encore une gaze, à un carton bristol qui, enlevant au fond d'azur la transparence, lui ferait perdre de son éclat.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

30e année Janvier 1862 N° 7



Gaquin et Dupain Imp. r. des Fossés St Jacq. 5 Paris

Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens. 1.

ILLUSTRATIONS POLYCHROMES

Nous croyons à propos de répéter, en faveur des nouvelles abonnées, les explications déjà données au sujet de ces *illustrations polychromes*, dont le journal a offert des échantillons en 1861, et qui continuent de jouir d'un si grand succès.

Les nombreuses applications de l'ingénieux procédé de M. Dupuy peuvent, au moment du jour de l'an, rendre de si grands services, ils permettent d'exécuter, en quelques minutes, de charmantes étrennes, et nous n'hésitons pas à rappeler que l'application des *peintures polychromes* peut se faire :

1° Sur toute espèce de boîtes à bijoux, à gants, à odeur, en bois de Spa, en acajou, en palissandre ou en ivoire, et sur tous les petits meubles en bois.

2° Sur les objets en laque, tels que boîtes à jeux, à ouvrages, buvards, porte-carafes, écrans, etc.

3° Sur des objets en satin, écrans, pelotes, sachets, porte-montres, corbeilles.

4° Sur tous les objets qu'on brode ordinairement à la main, tels que porte-cigares, porte-monnaie, portefeuille, sur lesquels on ménagerait des encadrements pour y appliquer soit des initiales entrelacées, soit des armoiries, soit des sujets Watteau, fleurs, etc.

5° Sur les petits objets d'étagère, en biscuit, en porcelaine, en cristal, en albâtre ou en marbre, tels que presse-papiers, coffrets, vases, etc.

6° Sur les couvertures d'albums ou les livres d'une bibliothèque.

7° Sur les objets en cuir, en toile unie ou en toile vernie, etc.

Voici, maintenant, un aperçu des objets que l'on trouve au bureau de notre journal :

1° Marquis et marquise, trente-deux à la feuille;

2° Bouquets et oiseaux, ou mêmes bouquets seuls, quarante à la feuille;

3° Petites fleurs anglaises;

4° Grandes fleurs anglaises;

5° Bouquet rond, grandeur d'un fond d'assiette, douze à la feuille;

6° Oiseaux d'environ 10 centimètres;

7° Fruits et fleurs, même grandeur;

8° Guirlandes d'Amours, genre Watteau;

N° 22 Bouquets d'œillets rouges, douze à la feuille. Le n° 22 indique assez qu'il y a d'autres sujets; ils sont difficiles à bien définir; on en verra des modèles au bureau.

Tous ces sujets à 3 fr. la feuille, 1 fr. 50 la demi-feuille et 1 fr. le quart de feuille;

9° Bouquets, guirlandes de fleurs, papillons et chimères, d'une grandeur de 1 à 2 centimètres; plus de cent sujets à la feuille, prix : 4 fr., ne se peut diviser qu'en demi-feuille au prix de 2 fr.

Lettres, gothique ornée, or et couleurs :
Le cent, 4 fr.
Cinquante, 2 fr. 25.
Vingt-cinq, 1 fr. 25.

Couronnes de duc, marquis, comte, vicomte, baron, casque de chevalier :
Le cent, 5 fr.
Cinquante, 3 fr.
Vingt-cinq, 2 fr.

PROCÉDÉ A EMPLOYER POUR LES IMPRESSIONS.

Il suffit de se procurer du vernis anglais et à l'esprit de vin. — Le vernis anglais pour fixer les dessins, le vernis à l'esprit de vin pour revernir une fois le décalque bien sec. — Un petit pinceau en blaireau, pareil à ceux dont on se sert pour la peinture à l'aquarelle et un morceau de drap.

On recouvre la gravure coloriée d'une *légère couche* de vernis, *en ne dépassant pas*, — autant que possible, — les contours du dessin; puis on dépose cette gravure coloriée sur l'objet qu'on veut décorer, en ayant soin de la mettre du premier coup à la place qu'elle doit occuper, afin que le frottement n'altère pas le dessin.

1° Mettre du vernis partout et la couche la plus légère possible;

2° N'appliquer le dessin sur l'objet que lorsque le vernis commence à coller aux doigts.

On le recouvre ensuite d'un morceau de drap imbibé d'eau; puis, à l'aide d'un couteau à papier ou d'un manche de plume, on frotte en tous sens de manière à exercer une pression qui fixe le dessin.

Il faut avoir bien soin que le drap, sans être trop mouillé, le soit suffisamment pour que tout le papier se trouve entièrement imbibé.

Cette opération terminée, on enlève le drap; puis, avec une éponge, on imbibe le papier, qui doit alors se détacher de lui-même, ne conservant plus aucune trace du dessin, lequel se trouve fixé sur l'objet.

Il est utile ensuite de laver ce dessin avec un chiffon de mousseline très-fine ou un second pinceau imbibé d'eau, et de frotter *légèrement* sans altérer le dessin.

Le lendemain, on passe une légère couche du vernis à l'esprit de vin pour donner du brillant aux couleurs.

Si le dessin doit être appliqué sur un objet de couleur foncée, livre, buvard en chagrin ou sac en cuir, il faut, après avoir mis une couche de vernis, le frotter avec du blanc de zinc en poudre, en ayant soin de couvrir de plus de blanc les parties du dessin de nuance claire.

Le lendemain, on procédera de la même façon que tout à l'heure, et le succès sera plus assuré et le coloris plus brillant.

Au reste, M. Dupuy a préparé des feuilles ainsi recouvertes de blanc, ce qui dispensera les abonnées de cette opération un peu délicate. Le prix des feuilles ainsi préparées augmente de 50 centimes par feuille, de 25 centimes pour une demi-feuille et de 15 centimes pour un quart de feuille.

ÉPHÉMÉRIDES

6 JANVIER 1412. — NAISSANCE DE JEANNE D'ARC.

Jeanne d'Arc, fille de Jacques et de Romée de Vou- descendait d'une famille noble, mais ruinée par les guerres civiles; elle avait pour armoiries d'azur à l'*arc* d'or mis de fasce, chargé de trois flèches ; plus tard, la famille d'Arc ajouta à ses armes l'écusson de France.

Jeanne n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle expia si cruellement l'échec de ses succès.

Mosaïque

LA DROITE ET LA GAUCHE.

Moïse recommanda dans les cérémonies religieuses l'emploi de la main *droite* ; Numa Pompilius en fit tout autant; les Sabins, au contraire, donnaient la prééminence à la main *gauche*; les anciens Germains, les Celtes, préféraient aussi le côté *gauche*; les Druides cueillaient la verveine de la main *gauche*, et ils faisaient de *gauche* à droite le tour de leurs autels et des chênes sacrés. Aujourd'hui, la droite a si universellement prévalu, que la *gauche* n'est qu'un auxiliaire souvent inhabile de la *droite*.

—

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire, qu'à ce que les autres disent.

LA ROCHEFOUCAULD.

—

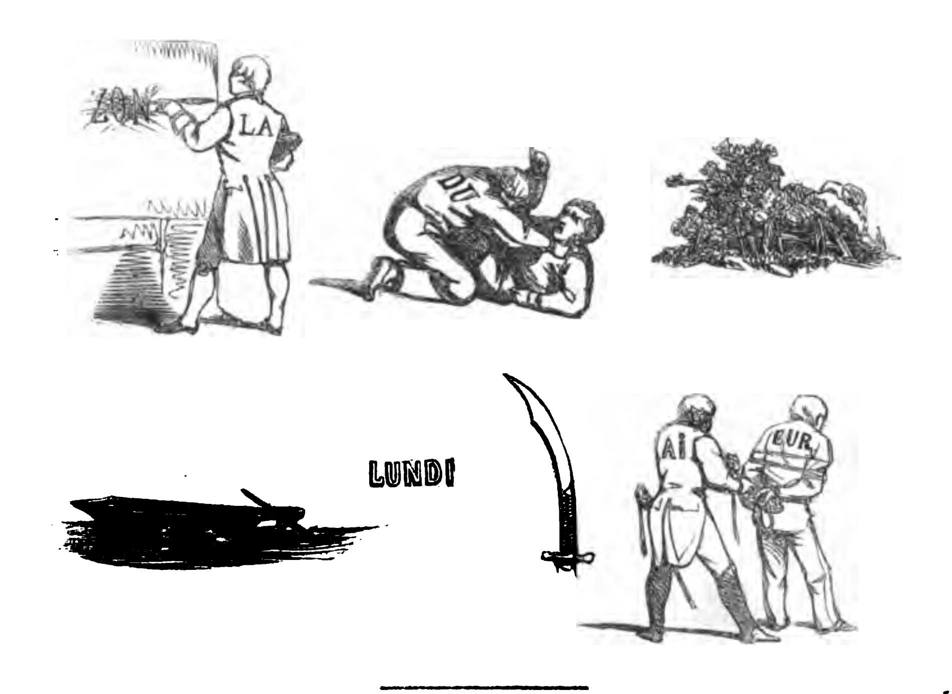
Secret de deux, secret de Dieu; secret de trois, secret de tous. *Proverbe.*

—

CHARADE.

Du corps humain mon *premier* fait partie
Et mon *second* est une maladie
Où tout remède est impuissant.
L'homme qui de *mon tout* a l'âme bien trempée
Acquiert la juste renommée,
Et le beau titre de vaillant.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LE DOGE DANDOLO

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JANVIER

Les légats du pape Innocent III avaient prêché par toute l'Europe la quatrième croisade; la France, qui a toujours été le soldat de Dieu, se distinguait par l'élan de ses barons et le zèle de ses prêtres, et il fut décidé que l'expédition se rendrait, par mer, en Orient. Une seule puissance possédait assez de navires pour transporter, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, cette immense multitude; cette puissance ce n'était pas l'Angleterre, ce n'était pas l'Espagne, c'était Venise, la riche et vaillante république qui, assise au fond du golfe Adriatique, avait acquis l'empire de la mer. Une députation fut envoyée, afin d'obtenir du Sénat les vaisseaux nécessaires au transport des hommes et des chevaux. Villehardouin, maréchal de Champagne et l'un des pères de notre histoire nationale, faisait partie de cette ambassade.

Venise avait alors pour doge Henri Dandolo, si célèbre dans ses annales. Dandolo avait servi son pays dans plusieurs missions importantes, dans le commandement des flottes et des armées; quoiqu'il eût quatre-vingt-quatre ans, et qu'il fût aveugle, il n'avait rien perdu de ses talents ni de son énergie et toutes les nobles idées enflammaient son courage. Il loua avec ardeur une entreprise qui lui parut glorieuse et dans laquelle les intérêts de sa patrie ne se trouvaient pas séparés de ceux de la religion. Il convoqua une assemblée générale dans l'église de Saint-Marc, et après la messe du Saint-Esprit, le maréchal de Champagne, accompagné des autres députés, se leva et, s'adressant au peuple de Venise, il prononça un discours que lui-même nous a conservé :

« Les seigneurs et les barons de France, les plus » hauts et les plus puissants, nous ont à vous en- » voyés pour vous prier, au nom de Dieu, de prendre » pitié de Jérusalem qui est en servage des Turcs; ils » vous crient merci et vous supplient de les accom- » pagner pour venger la honte de Jésus-Christ. Ils ont » fait choix de vous, parce qu'ils savent que nulles » gens qui soient sur mer n'ont un si grand pouvoir. » Ils nous ont recommandé de nous jeter à vos pieds, » et de ne nous relever que lorsque vous aurez oc- » troyé notre demande, et que vous aurez pitié de la » Terre sainte d'outre-mer. »

A ces mots, les députés, émus jusqu'aux larmes, se jetèrent à genoux et tendirent leurs mains suppliantes vers l'assemblée. Le sénat et le peuple se levèrent en tumulte, des milliers de voix criaient, parmi les sanglots :

« Votre demande est accordée ! »

Le doge exalta avec enthousiasme la foi et le courage des barons français et l'honneur qu'une telle demande faisait au peuple de Venise. L'église, la place de Saint-Marc, les rues voisines retentissaient d'acclamations : *On aurait dit*, écrit Villehardouin, *que la terre allait se fendre et s'abîmer, et furent alors maintes larmes plorées de tendresse et de joie.*

Un traité fut conclu sur-le-champ, et, dans le plus bref espace de temps possible, les croisés passèrent les Alpes et arrivèrent à Venise; la flotte qui devait les transporter en Orient était prête à mettre à la voile; pourtant, au dernier moment, les Vénitiens élevèrent des difficultés; le premier élan de générosité avait fait place aux instincts mercantiles, et ils voulaient obtenir des barons français, déjà ruinés par les frais d'équipement, un argent que ceux-ci ne pouvaient pas donner. Dandolo, voyant les dispositions de ses concitoyens, les surmonta par un mouvement digne de sa belle âme. Il convoqua le peuple, monta dans la chaire de Saint-Marc et demanda aux Vénitiens la permission de prendre la croix :

« Seigneurs, leur dit-il, vous avez pris l'engagement de concourir à la plus sainte des entreprises, et les soldats avec lesquels vous avez fait alliance surpassent tous les autres hommes par leur piété et leur valeur. Pour moi, vous le voyez, je suis accablé par les ans, j'ai besoin de repos, mais la gloire qui nous est promise me rend la force de braver les périls et de supporter les travaux de la guerre. Si vous me permettez de combattre pour Jésus-Christ et de me faire remplacer par mon fils dans l'emploi que vous m'avez confié, j'irai vivre et mourir parmi les pèlerins. »

A ce discours, le peuple fut attendri et applaudit à la résolution de son chef. Le vieux doge fut porté en triomphe jusqu'à l'autel, où un prêtre attacha la croix au bonnet ducal. Un grand nombre de Vénitiens suivirent son exemple et l'on put croire que les croisés allaient s'élancer en Orient et reprendre le tombeau de Jésus-Christ. Mais, comme le dit Villehardouin, *on vit arriver une grande merveille, une aventure inespérée et la plus étrange dont on ait ouï parler.*

Les croisés, par complaisance pour leurs compagnons d'armes, s'étaient joints aux Vénitiens pour les aider à soumettre la ville de Zara, rebelle à la république, quand on vit arriver devant cette ville un prince grec, le fils d'Isaac, empereur de Byzance. Ce dernier avait

été détrôné et emprisonné par Alexis son frère, et son fils venait plaider sa cause devant les chefs de la croisade. Les chevaliers et les barons furent émus d'une généreuse pitié; Dandolo et ses républicains plaignirent le sort du prince déchu; la jeunesse et les larmes du fils d'Isaac gagnèrent les cœurs, et il fut résolu qu'avant de marcher sur Jérusalem, l'armée irait délivrer Byzance. On espérait de cette conquête la réunion des deux Églises, la réduction complète de l'Orient; les Français y voyaient de la gloire, les Vénitiens des avantages commerciaux et tous, enflammés de la même ardeur, mirent à la voile pour Constantinople. La flotte était nombreuse, les troupes bouillantes de courage, le ciel pur, la mer magnifique, et Villehardouin s'écrie : *J'atteste que jamais plus belle chose ne fut vue!*

« La veille de Saint-Jean-Baptiste, continue le vieil historien, ils arrivèrent à Saint-Etienne, une abbaye à trois lieues de Constantinople. Ceux qui ne l'avaient jamais vue, ne pouvaient croire qu'il fût au monde si riche cité. Quand ils virent les hauts murs et les riches palais et les hautes églises, si nombreuses qu'on ne le saurait croire quand on ne les a vues, et qu'ils eurent vu la longueur et la largeur de la ville souveraine de toutes les autres, sachez qu'il n'y eut si hardi dont le cœur ne frémit.....

» Or, écoutez l'acte extraordinaire de courage que fit le doge de Venise, qui était vieux et n'y voyait goutte. Il se tenait tout armé en tête de sa galère, et avait devant lui l'étendard de Saint-Marc. Il cria aux siens qu'ils le missent promptement à terre, ou sinon qu'il ferait justice de leurs corps. Ils obéirent sur-le-champ à son commandant, car la galère où il était prit terre aussitôt, et ceux qui étaient dedans en sortirent et portèrent l'étendard de Saint-Marc à terre.

» Quand les Vénitiens virent l'étendard de Saint-Marc à terre, et que la galère de leur seigneur avait pris terre, chacun d'eux se tint pour déshonoré s'il n'en faisait autant. Ils vinrent tous à terre et l'on put voir alors un merveilleux assaut. Geoffroy, le maréchal de Champagne, qui était présent à l'affaire, et vit tout cela de ses yeux, en rend témoignage; et plus de quarante barons témoignèrent aussi qu'ils virent l'étendard de Saint-Marc sur une des tours de Constantinople, et n'ont jamais su qui l'y porta. Et par la volonté de Dieu notre Seigneur, les Vénitiens entrèrent dedans à qui mieux mieux. Ils s'emparèrent de vingt-cinq tours et les garnirent de leurs gens... »

L'usurpateur Alexis s'enfuit en emportant ses trésors; Isaac fut replacé sur le trône aux acclamations du peuple, inconstant dans ses haines et dans ses affections. Il témoigna naturellement une vive reconnaissance aux croisés; il recherchait leur société et leurs conseils, et bientôt sa familiarité avec les Latins offensa son peuple. Malheureux et incapable à la fois, il ne tint pas longtemps les rênes de l'empire. Une de ces intrigues, si communes à la cour de Byzance, le précipita d'un trône et lui ôta un pouvoir qu'il avait d'ailleurs usurpé lui-même; un prince de la famille de Ducas, surnommé Murzuffle, fut proclamé empereur, et, pour plaire à la multitude, il rompit toute alliance avec les Latins. La guerre commença entre le nouvel empereur et les croisés; dans une première bataille, Murzuffle laissa aux mains de ses ennemis ses armes et le gonfanon de l'empire; il se renferma dans la ville; les Vénitiens et les Français en firent le siége, et le 10 avril 1204, après plusieurs combats furieux, les soldats de la croix entrèrent une seconde fois en vainqueurs dans Constantinople. Murzuffle avait fui; le jeune Alexis était mort par le poison; l'empire fondé par Constantin n'avait plus de maître : les croisés, unanimes, l'offrirent à Dandolo. Il refusa, préférant mourir doge de Venise, et il fit nommer empereur Baudouin IX, comte de Flandre.

Ce prince, dont la vie et le règne devaient être si courts, inaugura la dynastie latine des empereurs byzantins, et ce n'est pas une des moindres singularités de l'histoire que de voir un homme du nord, le descendant de ces tribus que César avait eu tant de peine à vaincre, s'asseoir à la place de Constantin et de Justinien. Fidèles aux usages de leur race, ses compagnons l'élevèrent sur un bouclier, pendant que les Grecs portaient devant lui la pourpre, l'épée, le sceptre des empereurs et le laticlave des consuls. Le doge Dandolo applaudissait à son élévation et le marquis de Montferrat, compétiteur de Baudouin, marchait dans le cortége de son rival avec une joie et une soumission qui attiraient les regards et les éloges de la foule.

Dandolo ne quitta plus Constantinople; il y mourut en 1206. Déjà Baudouin reposait dans une tombe sanglante, et les derniers jours du vieux doge virent la décadence de l'empire qu'il avait fondé. Il fut enseveli à Sainte-Sophie. Mahomet II fit détruire son tombeau lorsqu'il changea en mosquée le temple élevé à la divine Sagesse, et un peintre vénitien obtint du vainqueur la permission de rapporter à Venise le casque, la cuirasse et le manteau du doge, suspendus en trophée à son sépulcre. Cent quarante ans plus tard, un autre prince âgé et aveugle, Jehan de Bohême, se distingua aussi par son courage à la funeste bataille de Crécy; il fut moins heureux que Dandolo, mais comme lui, il sut montrer qu'*une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime* (1).

---

(1) Il existe un beau tableau de Gallait, peintre belge, représentant *le Couronnement de Baudouin IX à Constantinople*. Il y a à consulter, sur la mort du héros flamand et les événements si intéressants qui s'y rattachent, un article de 1846, dans ce journal (pages 137 et suivantes), une *Étude*, du père Cahours (Lyon, 1850), un Drame de Julien le Rousseau (Paris, 1856), et le *Dictionnaire de Bouillet*, au mot *Jeanne de Hainaut*, mais seulement dans les éditions récentes où après les mots : «*horribles soupçons*,» l'auteur ajoute : «*rien ne les justifie*.»



MADAME DE GIRARDIN

Nous avons parlé de plusieurs femmes qui, au dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, ont cultivé les lettres, les unes avec gloire, les autres en traçant un sillon laborieux et modeste; une place se trouve vacante dans cette petite galerie, celle d'une femme, notre contemporaine, dont la plume ardente et curieuse a essayé de tous les genres; qui a écrit de plaintives élégies et de mordantes satires, et qui aurait pu léguer à la France un nom glorieux, une œuvre immortelle, si elle n'avait éparpillé en esprit, petite monnaie des salons, le trésor de génie que le ciel lui avait départi. Poète, auteur dramatique, romancière, journaliste, madame de Girardin a frappé à toutes les portes du temple de la renommée; elle a parcouru presque tout le clavier littéraire, et quoiqu'elle n'ait rien produit de parfait, elle a laissé d'elle l'idée d'un grand esprit et d'un cœur généreux qui, en des temps meilleurs, auraient enfanté une œuvre complète et puissante.

C'est un souvenir de jeunesse, d'enfance plutôt. Le roi Charles X venait d'être sacré à Reims, et partout, dans les provinces, dans les pays étrangers même, toujours si préoccupés de la France, on citait les vers d'une jeune fille qui avait chanté le vieux roi. *La Vision* était sur toutes les tables et l'on répétait le nom de Delphine Gay, la veille inconnu. Les salons de Paris le connaissaient déjà. Sa mère, femme auteur elle-même, et qui avait désiré la célébrité sans l'atteindre, s'était hâtée de produire la jeune muse assise à son foyer; la beauté de Delphine Gay, son esprit, ses vers qu'elle disait avec une grâce charmante, attiraient tous les yeux, et ces succès de salon furent une trompeuse amorce qui détourna son talent de la véritable voie. Si elle eût vécu dans la solitude, le recueillement et les sérieuses pensées, elle fût devenue une muse chrétienne, la *Muse de la Patrie*, ainsi qu'elle aimait à se nommer; elle aurait chanté les véritables gloires de la France : ni l'âme ni le génie ne lui manquaient pour cela; femme du monde, elle a étouffé le souffle lyrique qui vibrait en elle; elle est devenue sémillante, moqueuse, agressive, et les feux follets de son esprit se sont éteints bien vite dans la nuit de l'indifférence et de l'oubli. Quand on lit ses premières poésies, combien on le regrette! Une des premières de toutes, *la Peste de Barcelone*, pleine d'âme et de modestie, promettait un poète chrétien, et le noble dévouement des religieuses françaises qui allèrent se jeter au milieu de la ville pestiférée a noblement inspiré la jeune fille :

Au récit du désastre, à leur devoir propice,
Deux femmes, en priant, ont quitté leur hospice :
D'un ordre révéré ce sont de pauvres sœurs
Qui, de la charité pratiquant les douceurs,
Renoncent, à vingt ans, au bonheur d'être aimées
Et du nom le plus doux ne sont jamais nommées.
Telles que ces guerriers, d'un cilice couverts
Qui, pour voir un tombeau, traversaient les déserts,
Le monstre au souffle impur ne saurait les abattre;
Armés du crucifix, leurs bras vont le combattre,
Et, soit que le soleil embrase un ciel d'azur,
Soit que sur les chemins s'étende un voile obscur,
Rien n'arrête leurs pas : gravissant les montagnes,
Traversant les forêts, les fleuves, les campagnes,
Au-devant du fléau toutes deux ont marché :
Comme on fuit le péril, ces femmes l'ont cherché.

Quand Barcelone fut rendue à la vie,

Le rosaire à la main, l'œil baissé vers la terre
On les vit en priant rentrer au monastère.
C'est là, que chaque jour, ces charitables sœurs,
D'un saint recueillement savourant les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

Ce morceau et un autre tout différent, *le Bonheur d'être belle*, sont peut-être, à cette première période, les œuvres les plus individuelles de Delphine Gay. Dans les autres pièces de vers, on retrouve l'influence de la littérature de son temps, des événements qui s'agitaient autour d'elle et même de ses relations de société. Ainsi, bien accueillie par la duchesse de Duras, elle célébrait *Ourika*; protégée par Chateaubriand, elle écrivait la *Confession d'Amélie*; encouragée par M. Villemain, elle chantait les Hellènes, chers à l'éloquent écrivain; la mort du général Foy avait ému Paris, et Delphine interprétait en quelques vers passionnés la tristesse publique :

Hier, quand de ses jours la source fut tarie,
La France, en le voyant sur sa couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie...
Hélas! au cri plaintif jeté par la patrie
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu!

Vers le même temps, un poème, dont Alfred le Grand est le héros, rappelle un peu la tournure d'imagination et la coupe poétique de Millevoye; son talent, timide encore, semble chercher à s'abriter sous les noms les plus célèbres et les patronages les plus respectés. Le poème de *Napoline* marque la seconde manière de Delphine Gay : elle a connu le monde, elle a perdu des illusions, et son désenchantement se traduit par une moquerie triste et spirituelle à la fois. Tous les vers qu'elle a écrits depuis cette époque sont empreints de la même cou-

leur railleuse et découragée; il semble qu'elle ait beaucoup souffert et que par le persiflage elle ait voulu dominer et sa douleur et ceux qui la lui avaient infligée. Elle avoue elle-même que ce rire incisif n'était qu'un masque :

Voici l'heure où tombe le voile
Qui, le jour, cache mes ennuis;
Mon cœur, à la première étoile,
S'ouvre comme une fleur des nuits.

O nuit, solitaire et profonde,
Tu sais s'il faut ajouter foi
A ces jugements que le monde
Prononce aveuglément sur moi.

Tu sais le secret de ma vie,
De ma courageuse gaîté;
Tu sais que ma philosophie
N'est qu'un désespoir accepté.

Pour toi, je redeviens moi-même;
Plus de mensonges superflus.
Pour toi, je vis, je souffre, j'aime,
Et ma tristesse ne rit plus.

Plus de couronne rose et blanche,
Mon front pâle reprend son deuil;
Ma tête sans force se penche
Et laisse tomber son orgueil.

Mais déjà la brise glacée
De l'aube annonce le retour;
Adieu, ma sincère pensée,
Il faut mentir : voici le jour!

(*Poésies posthumes.*)

Si, au moment où Delphine avait reçu cette première blessure, au moment où elle avait vu tomber les voiles des illusions mondaines, elle s'était retirée dans la solitude, si elle avait mûri et concentré son génie, elle aurait pu enfanter une œuvre parfaite, elle aurait pu compléter ce poème de *Madeleine*, qu'elle avait commencé, dont il reste quelques belles strophes, mais que, dans sa vie agitée, elle ne trouva ni le temps ni la force d'achever. Le monde la retint, mais ne la blâmons pas; elle avait reçu les dons enchanteurs qui attirent les hommages de la foule; elle se plaisait dans ces fêtes dont elle était une des reines, et il eût fallu bien de la force d'âme pour ensevelir tant de grâce dans l'austérité de la retraite et de la méditation. A son génie poétique elle joignait l'esprit de la conversation, étincelant, naïf, imprévu; elle retenait autour d'elle ceux que sa beauté avait attirés. M. de Lamartine, dont la plume en pareil cas est un pinceau, a décrit la beauté de Delphine qu'il avait vue pour la première fois, assise auprès de la cascade de Tibur, lieu bien digne de l'entrevue de deux poètes. Il compare le visage fier et inspiré de Delphine à l'Apollon du Belvédère, avec toutes les grâces et la douceur d'une femme. « Quand je l'ai vue pour la première fois, écrivait madame Desbordes-Valmore, belle, imposante comme la Rachel de la Bible, elle était couverte de cheveux blonds retombant sur toutes ses roses et semblait en être formée. Jamais rien de si éclatant ne m'était apparu... Je sus bientôt par moi-même qu'elle était bonne, vraie comme sa beauté. En l'examinant avec attention, on ne tombait que sur des perfections, dont l'une suffit à rendre aimable l'être qui la possède. »

Faut-il s'étonner que si charmante et si bien faite pour plaire, elle n'ait pas délaissé le lieu de ses succès?...

Son mariage avec M. Émile de Girardin la fixa tout à fait dans le monde littéraire de Paris. Ce fut alors qu'elle commença à écrire dans *la Presse* ces feuilletons du samedi, signés le *Vicomte de Launay* et qui forment un brillant panorama de la vie parisienne. Élégance, profondeur, raillerie, éclairs de sensibilité, il y a de tout dans ces lettres; on peut leur reprocher cependant de courir trop après l'esprit, d'attacher un prix immense et presque ridicule à un certain *dandysme* de salon, et de trop répéter certaines plaisanteries, qui, loin du boudoir où elles furent dites pour la première fois, paraissent fades et monotones. Pour donner une idée de sa manière, citons sa définition du *lion*, non le roi du désert, mais le héros d'un salon.

« Qu'est-ce qu'un lion? Définition : c'est une bête curieuse. Or, par une bête curieuse, on n'entend pas un animal indiscret qui veut tout voir, mais un animal extraordinaire que tout le monde veut voir. Ainsi, le lion du Jardin des Plantes, dont personne ne se soucie, n'est pas un lion. Le lion, c'est quelquefois un homme très-simple, qui n'a pas le moindre ridicule à faire valoir, mais que tout le monde veut voir, parce qu'une grande célébrité le recommande à l'attention générale, parce qu'il a fait un voyage des plus périlleux, parce qu'il a prononcé la veille un éloquent discours, parce qu'il vient de faire un magnifique héritage, parce qu'il a couru sur un cheval pur sang avec une casaque de jockey, parce qu'il descend de ballon à l'instant même et qu'il rapporte des nouvelles toutes fraîches de l'empyrée, parce qu'il est légèrement soupçonné d'avoir empoisonné sa femme; quelquefois, c'est tout bonnement parce qu'il vient de publier un livre plein de génie, qui a obtenu un immense succès. »

Les romans de madame de Girardin, qui ne sont pas du tout écrits pour les jeunes filles, datent de la même époque. Son imagination s'y montre sous une forme bizarre et presque maladive; elle cherche avant tout l'analyse des sentiments les plus délicats et les plus raffinés du cœur; l'on y devine une nature souffrante, excitée et qui se trouve dans une atmosphère qui ne lui est pas bonne. Des circonstances personnelles la poussèrent à écrire pour le théâtre, elle y débuta par l'*École des Journalistes*, œuvre singulière, triste et hardie, où elle a mis à nu les blessures que fait la presse quand elle n'est pas modérée par la morale. L'histoire du vieux peintre Morin, que les sarcasmes des petits journaux poussent au suicide, celle d'une famille distinguée au sein de laquelle les attaques des journaux portent le désespoir et le déshonneur, toutes ces scènes dramatiques ne manquent pas de beauté, mais elles n'ont pu supporter la clarté du théâtre; elles s'appliquaient à des faits trop personnels et à des noms trop connus.

Malgré les efforts de Rachel, la tragédie de *Judith* n'eut qu'un succès médiocre et ne méritait pas beaucoup mieux. Judith amoureuse et Holopherne dameret ne retracent en rien l'austère beauté de la Bible et de cette veuve inspirée qui n'a d'autre amour que Dieu et sa patrie.

Cléopâtre (madame de Girardin aimait le souvenir des femmes célèbres) *Cléopâtre* dut un léger succès à un style coloré, à des descriptions orientales, couleur

locale qui n'est pas la couleur historique, car on ne se figure guère la coquette reine d'Égypte s'amusant à analyser son pays, à raconter comment on enveloppe les momies de bitume et de bandelettes, et comment on les range dans les silencieux caveaux. Elle avait bien autre chose à faire, la reine d'Égypte!

Lady Tartuffe, la Joie fait peur, le Chapeau d'un Horloger ont eu de véritables succès au théâtre et prouvent la souplesse du talent de madame de Girardin. Ce dernier acte, qui a tant fait rire, devançait de bien peu la mort de l'auteur, mort prématurée et qui a laissé à ses amis de cruels regrets.

Minée par une maladie de poitrine, elle y succomba le 29 juin 1855. Elle avait vu venir la mort, elle s'y était préparée de la manière la plus chrétienne, en cherchant en Dieu des consolations et des espérances que la terre ne lui offrait plus. Son testament renfermait ces mots :

On mettra sur ma tombe une croix pour seul ornement.

Cette croix, *spes unica,* qu'elle avait chantée autrefois dans le poème de *Madeleine,* a été son dernier soutien et a reçu ses derniers soupirs.

Madame de Girardin n'a pas eu d'enfant, regret, amertume de toute sa vie qu'elle a exprimés dans de beaux vers :

C'est le jour où Marie
Enfanta le Sauveur,
C'est le jour où je prie
Avec plus de ferveur!
D'un lourd chagrin mon âme
Ce jour-là se défend.
O Vierge, je suis femme,
Et je n'ai point d'enfant!

Bénis ces larmes pures
Et je t'apporte en vœux :
Tout l'or de mes parures,
Tout l'or de mes cheveux.
Mes plus belles couronnes
Vierge seront pour toi,
Si jamais tu me donnes,
Un fils, un ange à moi!

On le voit, madame de Girardin était un vrai poète, auquel le monde avait rogné les ailes; mais, en certains moments, la religion et l'amour lui prêtaient les leurs et la faisaient remonter vers sa véritable patrie et alors elle se revêtait, comme à ses premiers jours, de candeur et de simplicité.

M[me] Bourdon.

BIBLIOGRAPHIE

LA BRETAGNE

PAYSAGES ET RÉCITS

Par M. Eugène Loudun.

Jadis on a publié le *Spectacle dans un fauteuil*; au temps où nous sommes, quand la pluie, la neige ou le verglas remplissent les rues, quand le vent pleure dans les cheminées, quand les jours sont si courts et les nuits si longues, quand on a tant de répugnance à sortir de chez soi, et que le coin du feu paraît si bon, un *Voyage dans un fauteuil* ne sera-t-il pas le bienvenu, surtout quand ce voyage a pour but la poétique Bretagne, et qu'un guide aimable et disert comme M. Eugène Loudun vous accompagne en chemin?

Ce mouvement uniforme, qu'on appelle la civilisation et le progrès, qui tend à niveler ce qui, dans les pays reculés, a gardé l'empreinte des anciens âges, à faire régner partout la même architecture et les mêmes mœurs, s'approche aussi de la Bretagne, et avant peu d'années peut-être, ce pays qui avait conservé la langue, les habitudes, le costume et la foi d'un autre temps, se confondra, sous le voile d'une uniformité monotone, avec les contrées qui l'environnent. Il n'y aura plus d'Armorique, mais bien quatre ou cinq départements : les Côtes-du-Nord, le Morbihan, le Finistère, l'Ille-et-Vilaine, la Loire-Inférieure, sillonnés par des chemins de fer, meublés par des gares, des entrepôts, des halles, bâtis sur le même modèle, et où rien ne rappellera les anciens Bretons, si ce n'est peut-être quelque dolmen opiniâtre qu'on n'aura pu déraciner de la terre où une puissance mystérieuse l'a enfoncé il y a deux mille ans.

Elle sera regrettée cependant du poète et de l'artiste, cette race bretonne si originale et si fière. Écoutez la description que fait M. Loudun des costumes et de l'aspect d'une réunion de paysans : « Il me semble les voir encore dans l'église du Cap (Finistère). C'était un dimanche, à l'heure des vêpres; la cloche sonnait dans le clocher à jour, et sur la route, devant l'église, était amassée une grande foule, hommes et femmes, causant par groupes, doucement et sans bruit. La cloche cessa de sonner; les groupes se rompirent aussitôt, se séparant en deux bandes, d'un côté les femmes, de l'autre les hommes, se dirigeant vers l'église. Les femmes entrèrent les premières; en un moment, la nef en fut remplie; au milieu, les jeunes filles de la confrérie de la Vierge, toutes en blanc, mais les vêtements ornés de broderies d'or et d'argent, des ru-

bans d'or serrant le bras, des ceintures d'argent et d'or ceignant la taille et retombant en quatre bandes par derrière sur la jupe plissée, le cœur d'or et la croix sur la poitrine; dans les contre-allées, les femmes et les mères, en costume plus varié et vivement coloré : des coiffes à fonds bleus et jaunes, des rubans bleus lamés d'argent sur le casaquin brun, des jupes rouges, des bas à coins brodés d'or. Toutes étaient à genoux sur le pavé, le chapelet entre les mains, dans un silence recueilli.

« Puis, quand les femmes furent placées, une autre porte s'ouvrit par un côté de l'église. C'était le tour des hommes; ils entrèrent à la file d'un pas grave et lent, et c'était un spectacle étrange et imposant. Autant les femmes, dans leur costume bariolé, étaient scintillantes de vives couleurs, autant celui des hommes était simple et sévère : ce qui saisissait l'attention, ce n'était pas leurs vêtements presque uniformes, leurs longues vestes brunes, seulement bordées d'un galon rouge, leurs larges braies bouffantes; c'était leur tête carrée, les longs traits de leur physionomie, ces grands cheveux plats, couvrant entièrement leurs fronts comme une toison épaisse, et descendant en longues nappes sur leurs épaules et leur dos jusqu'au milieu des reins. Tous, enfants et hommes faits, portaient le même costume, tous leurs longs cheveux noirs qui, à l'air, prennent une teinte d'un roux sombre; et sous ces longs cheveux tombant sur des sourcils épais, leurs yeux avaient une expression énergique, et je ne sais quelle fermeté dure. On eût dit que ce n'était point des hommes de notre pays et de notre temps; ces visages graves et immobiles, les regards brillants qu'ils attachaient sur l'étranger comme pour pénétrer sa pensée, ces chevelures incultes qui chargent leurs grosses têtes comme des crinières de bêtes fauves, donnaient l'idée d'un peuple à part; on pensait à ces tribus de l'Amérique qui errent encore sur les frontières des races modernes, et qui, avec leur parole brève et sentencieuse, leurs gestes rares, leur démarche solennelle, semblent garder le mystérieux secret des premiers jours du vieux monde. »

Ce ne sont pas des hommes civilisés, en effet, ces Barbares aux longs cheveux, car ils ont ce qui manque aux peuples polis et trop bien frottés de civilisation : ils ont l'amour de Dieu et de la patrie. « Quelle piété, quel recueillement, quelle gravité dans le maintien de ces hommes et de ces femmes agenouillés sur le pavé des églises! Ce n'est qu'à la Trappe que j'ai vu une absorption aussi complète de l'être humain dans une pensée qui le remplit : il semble que toutes les fonctions de leur vie soient anéanties; immobiles dans leur prière, ils demeurent en cette contemplation absolue où l'on se représente les saints envahis par un sentiment de vénération, de soumission et d'humilité, où l'homme disparaît, et où il ne reste plus que le chrétien. »

La terre qui porte ce peuple, si solide dans ses croyances et dans ses vieilles mœurs, est parsemée de monuments, inébranlables aussi : « Voici Carnac, et ses célèbres et indéchiffrables alignements; à mesure qu'on approche de Carnac, à droite et à gauche se dressent dans les champs de hautes pierres par groupes de douze ou quinze; l'un de ces groupes, le plus considérable et composé des plus gros blocs, s'appelle le *Camp de César*, car c'est toujours ce vainqueur que l'on rencontre en notre France, comme Alexandre et Sésostris en Asie, comme Napoléon en Égypte, en Syrie, dans l'Europe entière; l'homme ne créant pas, ce sont les destructeurs d'hommes qui saisissent le plus l'imagination des nations et dont elles consacrent le nom.

» Ces groupes de rocs isolés sont comme l'avant-garde d'une armée. Bientôt on se trouve dans l'armée elle-même. Tout d'abord, on n'éprouve pas cette stupeur dont parlent les voyageurs; c'est que là, comme en toutes les recherches de sa vie, l'homme, au milieu des choses où il aspirait, les possédant et les tenant en sa main, n'a qu'un étonnement, c'est qu'elles soient si peu. Dans les montagnes, au pied des pics qui coupent en deux les nuages, il se demande si ce sont là les Alpes et les Pyrénées. De même ici, entre ces milliers de rocs, vous ne saisissez pas leur énormité et leur multitude. Mais si du haut d'un de ces blocs couchés à terre comme un monstrueux animal des premiers temps du monde, vous regardez devant vous, vous voyez s'allonger jusqu'à l'horizon, immobiles et muettes, les longues rangées de pierres levées sans nombre.

» Elles s'étendent, en effet, en lignes droites, régulières, également séparées l'une de l'autre comme si le commandement d'un général eût écarté largement les rangs pour passer la revue. Dans ces rangs, chaque soldat est un bloc, roide, le pied profondément enfoui dans le sol; l'homme de nos jours qui les mesure, debout à côté de ces colosses, atteint à peine leurs genoux. Pas une marque, d'ailleurs, pas une inscription; blocs informes, recouverts d'une teinte grise, ternes et sombres, ils semblent, refléter les images mornes d'un éternel ciel de décembre.... Ici, savants et ignorants, admirent et interrogent. Qui a fait cela? Comment l'a-t-on fait? Dans quel but l'a-t-on fait? Nul ne le sait, nul ne l'explique. Quel peuple, pour laisser une trace ineffaçable de son passage, a amassé, a apporté ici ces lourdes masses, et les a dressées vers le ciel, comme les bras pétrifiés de géants ensevelis? Celtes? Gaulois? Kymris? Nul ne répond; un peuple nombreux a été, on ignore même son nom! Ce peuple connaissait-il les secrets d'une mécanique puissante, pour avoir soulevé ces rochers grands comme les assises de Balbeck et de Memphis? ou si, à force de bras, il les a arrachés à la terre, amenés et plantés en rangs rigides, quelle pensée l'animait? Est-ce un temple? quelle foi! Est-ce une sépulture? quel symbole caché! Une catastrophe sans précédents a-t-elle couché dans cette lande une race entière? Un choc soudain a-t-il ouvert la terre? l'océan, faisant un pas, a-t-il en un instant couvert une nation de sa nappe remuante, puis, en se retirant, tout emporté? Et les peuples voisins auront marqué la place de ce peuple évanoui par ces rocs inébranlables, témoignage mystérieux d'un désastre qui ne sera jamais raconté? »

A côté de ces mystères ensevelis dans la nuit des âges, la Bretagne a des souvenirs récents, et qui se lient à nos plus chères affections littéraires. Voici, près de Vitré, les Rochers de madame de Sévigné. « Rien de plus simple, et, pourtant, combien cette modeste demeure émeut plus que ces grands châteaux que l'on rencontre partout, et qui s'étalent somptueusement dans leur architecture neuve! C'est

qu'ici il y a une âme qui vivifie tout, et qui donne un sens à ce que l'on voit. On n'est point ici étranger et isolé, on marche accompagné d'une personne que l'on ne voit pas, et qui, cependant, est présente, cette charmante femme, si vive et si gaie, que tous ceux avec qui elle avait commerce en étaient animés et réjouis, une de ces femmes autour desquelles on se groupe, qui, en quelque lieu qu'elles aillent, et dès le premier moment, deviennent le centre d'un monde et exercent, sans y songer, le prestige d'une douce et légitime royauté.

» Aussitôt, et par un soudain mouvement de l'esprit, ses lettres, ses récits reviennent en notre pensée. C'est dans cette cour qu'un dimanche, à l'instant où elle finissait d'écrire à sa fille quelques-unes de ces lignes d'une tendresse qui ressemble à de la passion, en regardant par la fenêtre, elle vit arriver un grand et nombreux train de seigneurs, *quatre carrosses à six chevaux, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main*, et plusieurs pages à cheval. C'étaient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, les évêques de Rennes et de Saint-Malo. On suit cette brillante société dans le salon. Ce salon, à peu de détails près, est aujourd'hui le même qu'en 1672; au rez-de-chaussée, éclairé à la fois par la cour et par le jardin, tout en boiserie, selon le style du temps; une vaste cheminée, large, profonde, avec de beaux chenets de bronze qui, ainsi que tout ce qui se faisait dans ce temps, semblent faits pour durer des siècles; sur la cheminée, une de ces hautes pendules incrustées d'écaille et de cuivre, comme on en voit dans les palais de Louis XIV; puis, suspendus aux panneaux, dans de vieux cadres sculptés, les portraits brunis de toute cette famille de guerriers, de magistrats, de spirituels et fiers courtisans, de saintes même, les Rabutin, les Sévigné, les Coulanges, les Chantal, noble et grave compagnie parmi laquelle elle vivait, et avec qui, lorsqu'elle levait les yeux de son papier, elle échangeait des pensées, et continuait la causerie étincelante, gracieuse et attachante de ces lettres que l'on se passait de main en main, et dont on s'arrachait des copies..... »

Après les Rochers, après Combourg, lieu de naissance de Chateaubriand, une fondation toute nouvelle a attiré l'attention de l'auteur. C'est la colonie agricole de Saint-Ilan, où un poète, M. Achille Du Clésieux, a recueilli et élevé des essaims d'orphelins, dont il a fait d'honnêtes laboureurs, des gens de foi et de probité. « Lorsqu'on suit la côte âpre et haute de la baie de Saint-Brieuc, à une lieue environ de la ville, on aperçoit une flèche neuve et élégamment découpée qui domine la campagne, c'est la chapelle de Saint-Ilan, et cette chapelle indique aussitôt quelle pensée a inspiré cette colonie d'agriculteurs et d'orphelins, asile de charité ouvert au repentir, à la renaissance morale et au dévouement.

» Bientôt apparaissent les toits d'ardoise de la ferme, les étables, les ateliers, les bâtiments d'exploitation groupés sur une pente douce qui descend à la mer. Tout à l'entour, les champs sont mieux cultivés, les arbres plus vigoureux, les prairies plus vertes et plus fraîches; on sent partout une sollicitude intelligente et toujours présente. Dans les sentiers sinueux passent, conduisant de beaux attelages, des hommes, de jeunes garçons vêtus de la blouse uniforme du travail; à leur air, à leur tenue régulière, on reconnaît que ce ne sont pas des paysans ordinaires; en les disciplinant, la règle les a ennoblis. Les enfants ont une allure heureuse, le visage gai, un regard ouvert qui semble interroger et vouloir saisir la réponse; les hommes, une démarche grave, une physionomie sereine et sérieuse à la fois, quelque chose de concentré et d'ardent, comme on se figure les premiers chrétiens. Ce sont en effet des chrétiens, et les enfants, des orphelins, de pauvres petits abandonnés, retirés du vagabondage ou du vice, rendus, par la religion et le travail, à la vie de l'âme et à la santé du corps...

» Près de la ferme est l'habitation du fondateur de la colonie, le manoir entouré et surmonté de grands arbres entre lesquels on voit la mer. Partout un silence immense, ce silence des champs qui étonne l'habitant des populeuses cités, qui d'abord l'attriste, mais dont ensuite il se sent pénétré, dont il jouit et dont il goûte la saine quiétude; le silence sur la terre, et, dans l'éloignement, le bruit de la mer, ce murmure des flots qui ne cesse jamais, qui est toujours le même, et que le cœur écoute toujours attentif et également charmé.

» Le poète a célébré lui-même l'humble compagnon de ses travaux, le vieux soldat qui est le second père de la colonie :

Je te vois devançant le lever du soleil,
Guider tes vingt enfants à l'âpre labourage,
Et par des chants pieux ranimer leur courage.
La journée à sa fin, tu t'asseyais alors;
Ton devoir s'appliquait aux travaux du dehors.
Le mien était d'ouvrir à ces intelligences
Les régions de l'âme et les humbles sciences;
Et, lorsque finissait l'heure de la leçon,
Prenant sur tes genoux le plus petit garçon,
Retenant mieux que lui le sens de la parole,
Tu te trouvais heureux de faire aussi l'école.
. . . .
D'un jour rempli, goûtant le repos plein de charmes,
Que de fois je serrai ta main forte avec larmes!
Et depuis le Seigneur a béni nos travaux.

» Cette colonie de Saint-Ilan est une des plus belles et des plus saintes choses de la Bretagne; la foi, la charité, le travail, ont fait des merveilles en ce lieu béni.

» Si les campagnes de l'Armorique doivent aux forêts, à la mer, aux dolmens, aux calvaires, un caractère particulier, les villes, et surtout les petites villes, ont conservé en ce pays le cachet qu'elles avaient il y a quatre cents ans. Par exemple, à Dol, où l'on trouve les plus vieilles maisons de la Bretagne, il y en a du douzième siècle; les piliers des poutres sont couronnés de gros chapiteaux carrés où l'on distingue quelque bête symbolique, moitié homme et moitié animal, destinée à récréer les yeux et à égayer les passants. Là, à Tréguier, le décorateur, c'est le maçon; sur la façade recrépie, entre les poutres croisées, avec la pointe de son marteau, il a tracé mille petits dessins, étoiles, soleils, arabesques; de loin, c'est une façade blanche, de près, c'est une broderie. A Dinan, à Morlaix, à Saint-Brieuc, c'est le tour du sculpteur; toute poutre est tailladée, ciselée, bosselée; ici, des portraits en médaillon, avec la coiffure antique; là, des scènes de chasse, où chiens et veneurs courent, le long de la frise, après un cerf qui s'embarrasse dans les branches; sur la poutre principale, au milieu de la façade s'étagent et montent un chevalier

armé de toutes pièces, Hercule avec sa massue, un Saint Christophe, un nain bossu ouvrant la bouche d'un air narquois, et puis, au milieu de ce peuple de statues, d'images d'hommes, de monstres, d'animaux, partout, aux angles des rues, presque à chaque maison, la niche de la sainte Vierge, la bonne Vierge avec l'enfant Jésus, habillée de beaux habits, toute peinte et dorée, couronnée de fleurs, entourée de petits cierges et de lanternes qu'on allume aux jours de fête, et alors c'est par toute la ville une illumination de feux suspendus, une guirlande resplendissante et joyeuse.

» Les détails sont en harmonie avec l'ensemble; à mesure que vous avancez dans ces rues étroites, vous êtes frappé de signes particuliers qui vous disent que vous n'êtes pas en France; sur les enseignes des boutiques, vous lisez des noms rauques et durs à prononcer, des noms celtiques : *Kergaro, Quémener, Le Corb, Coëffic, Le Houédec, Langloeh, Sancio, Kergroës.* Au fond de ces petites boutiques, près des ballots proprement rangés, vous apercevez la haute coiffe d'une Bretonne assise, tricotant avec une impassible régularité; de vieux meubles brunis et luisants encombrent la chambre trop étroite, des bahuts, des tables sculptées, des lits à plusieurs étages montant l'un sur l'autre, comme dans un navire. Quelquefois, reste d'une aisance disparue, le lit n'est pas un meuble ordinaire; large, profond, il a des portes comme une armoire, avec des ferrures ouvragées, des balustres sculptés à meneaux délicats; c'est presque un monument. Tel était celui que nous vîmes à Légon, près de Dinan, dans une petite maison dont la porte était toute grande ouverte, selon l'usage de Bretagne; une pauvre vieille femme était là, assise sur un escabeau à trois pieds, tournant d'une main ridée un rouet finement découpé, du temps de Louis XIII. Ce rouet, ce grand lit fermé, à rosaces, qui tenait tout un côté de la chambre, le banc de bois et la table à pieds tournés, la vieille femme dans l'exact costume breton, on eût dit que rien n'avait bougé depuis des siècles. Madame de Sévigné s'y serait reconnue. — Combien gagnez-vous, ma bonne femme, à filer ainsi tout le jour? — Quatre ou cinq sous, dit-elle. Ce devait être le même prix au dix-septième siècle. Comment donc fait-elle pour vivre? Nous demeurâmes silencieux et attendris en face de cette humble résignation. »

Le livre va ainsi de tableau en tableau, et c'est une vive peinture de la Bretagne telle qu'elle est encore, telle que bientôt elle ne sera plus. C'est une agréable lecture pour tous, et surtout pour ceux qui sont retenus auprès du feu, et qui goûteront une vive jouissance à voir glisser devant leurs yeux ce brillant panorama (1).

UNE BIBLIOTHÈQUE DE JEUNE FILLE

Lettre à une Abonnée fidèle.

Mademoiselle,

La lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire nous encourage à tenter un travail, difficile peut-être, mais qui, nous avons lieu de le croire, sera favorablement accueilli par un grand nombre de lectrices. Combien de fois des mères intelligentes, des jeunes filles qui ont le goût de la lecture, nous ont-elles posé cette question que vous nous faites vous-même : Quelles lectures puis-je faire? Quels livres pourrais-je donner à ma fille? Il n'est pas aisé de répondre à ces demandes, si aimables et confiantes qu'elles soient; les éducations et les intelligences offrent une telle variété qu'il faudrait des livres spéciaux pour chaque position et pour chaque degré d'instruction et de capacité intellectuelle. Nous connaissons des jeunes filles qui n'aiment que les romans, d'autres qui ne lisent que des livres de piété; nous pourrions en nommer une qui lit à ses récréations les *Lettres du comte de Maistre*, la *Correspondance de M. de Tocqueville*, les *Moines d'Occident*, les *Mémoires de M. Guizot*, et qui, simple et sérieuse, se trouve très-bien de cette nourriture solide que tous les esprits ne pourraient digérer. En réfléchissant aux besoins variés et nombreux du public qui nous lit, nous essaierons, pour répondre aux demandes venues du levant et du ponant, à la vôtre, mademoiselle, d'indiquer un certain choix de livres où toutes pourront puiser, où il se trouvera assez de livres graves pour contenter celles qui veulent s'instruire, assez de livres agréables pour satisfaire celles qui ne veulent que s'amuser. Si l'on ajoute à ces indications celles que nous donnons chaque mois à l'article *bibliographie*, nous croyons que la question : — Quelle lecture puis-je faire? aura reçu une ample réponse.

Livres de piété : *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par saint Bonaventure; l'*Introduction à la vie dévote*, par saint François de Sales; ses *Lettres aux personnes du monde*; *Méditations sur l'Évangile* et *Élévations sur les mystères*, par Bossuet; *Lettres spirituelles*, de Fénelon; *Retraite des Dames*, par l'abbé Lecourtier; la *Perfection des Jeunes Filles* et le *Manuel des Jeunes Filles*, par l'abbé Chevojon; *Tout pour Jésus*, traduit de l'anglais, du P. Faber, et *le Triomphe de l'Évangile*, traduit de l'espagnol, d'Olavidè.

Histoire : *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet; *Histoire sacrée*, par M. de Bonnechose; *Histoire ancienne*, du comte de Ségur; *Révolution romaine*, de Vertot; *les Césars*, par Frantz de Champagny; *Histoire de France*, par Amédée Gabourd; abrégés de l'*Histoire d'Allemagne, de Russie, d'Espagne*, par E. Robinet; *Histoire d'Angleterre*, par le docteur Lingard; *Histoire de saint Louis*, par le vicomte Walsh; *Histoire des Croisades*, par M. Michaud; *Histoire des Ducs de Bourgogne*, par de Barante; *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, et *Récits des temps Mérovingiens*, par Augustin Thierry; *Histoire de Jeanne d'Arc*, par M. Wallon; *Histoire de Jeanne d'Arc*, traduite de l'allemand, de Gœrres; *Histoire abrégée de l'Ordre de Malte*, par Vertot; *Histoire de Sobieski*, par Salvandy; *Histoire des Reines de France* et *des Reines d'Angleterre*, par Mlle Celliez; *Mémoires de madame de Motteville*, *Souvenirs de madame de Caylus*, *Histoire de madame de Maintenon*, par le duc de Noailles; *Histoire de la Régence*, par Lemontey; *Histoire de la*

---

(1) A Paris, chez Brunet, 31, rue Bonaparte, un joli volume, prix : 2 fr. 50 c.; par la poste, 2 fr. 75 c.

Révolution, par Amédée Gabourd; *id.*, par Joseph Droz; *Marie-Antoinette devant le dix-neuvième siècle*, par madame Simon-Viennot; *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple*, par Cléry; *Mémoires de madame de La Rochejaquelein*, *Histoire de Marie Stuart*, par Mignet; *Histoire d'Élisabeth*, par madame Bourdon; *Histoire de Cromwell*, par Villemain; *Histoire de Charles-Édouard*, par Amédée Pichot; *Histoire de Christophe Colomb*, par Rozelly de Lorgues; *Histoire des Mores d'Espagne*, par Florian; *Histoire de d'Aguesseau*, par M. Oscar de Vallée; *Histoire d'Écosse*, par Walter Scott; *Histoire de la Grande-Armée*, par le comte Philippe de Ségur; *Histoire de Monseigneur de Cheverus*, par Hamon.

Voyages, géographie. *Voyage d'Anacharsis*, *Tristan le Voyageur*, par Marchangy; *Voyage autour du monde*, par Depping; *Lettres édifiantes* et *Annales de la Propagation de la Foi*; *Voyage en Tartarie* et *en Chine*, par le P. Huc; *Études sur l'Espagne*, par Antoine de Latour; *Scènes et Récits des pays d'outre-mer*, par Théodore Pavie; *la Bretagne*, par E. Loudun; *Pèlerinage au pays du Cid*, par Ozanam; *Voyage au Spitzberg*, par Marmier; *Voyage en Terre Sainte*, par le P. de Géramb; *États-Unis*, par Roux de Rochelle; *Guide pittoresque du Voyageur en France*, imprimé chez Didot; *Voyage en Italie*, par M. Valery; *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par Chateaubriand; *le Dauphiné*, par madame Camille Lebrun; *le Voyage en France*, par madame Amable Tastu.

Littérature, biographie, etc., etc. *Les Caractères*, de La Bruyère; *Télémaque*, *l'Éducation des Filles*, et les *Fables*, en prose, de Fénelon; *Lettres de madame de Sévigné*, *Lettres de madame de Maintenon*, *Oraisons funèbres*, de Bossuet; *Pensées*, de Pascal; *le Génie du Christianisme*, par Chateaubriand; *de l'Éloquence chrétienne au quatrième siècle*, par Villemain; *Œuvres de Xavier de Maistre*, *correspondance inédite* de Joseph de Maistre; *Souvenirs*, de Villemain; *Souvenirs et Correspondance*, de madame Récamier; *Madame Swetchine*, par M. de Falloux; *Vie de Sœur Rosalie*, par M. de Melun; *l'Enfant*, par madame ***; *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert; *Mes Prisons* et des *Devoirs des Hommes*, de Silvio Pellico; *Don Quichotte*, *Études de littérature française et étrangère*, par Villemain.

Théatre : Tout le théâtre de Racine; *le Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, *Cinna*, *Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Don Sanche*, *Nicomède*, *Sertorius*, de P. Corneille; *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, de Molière; *Zaïre*, *Tancrède*, *Mérope*, *Alzire*, de Voltaire; *Petit-Théâtre*, de Florian; les chefs-d'œuvre dramatiques des langues étrangères; *Guillaume Tell* et *Wallenstein*, de Schiller; *Gœtz de Berlichingen*, de Goëthe; les tragédies de Silvio Pellico; *le Roi Lear* et *Macbeth*, de Shakspeare; *les Deux Foscari* et *Marino Faliero*, de Byron.

Romans : *Walter Scott*; *le Dernier des Mohicans*, *la Prairie*, *les Pionniers*, *l'Espion*, *le Pilote*, *le Bravo*, par Cooper; *le Grillon du Foyer* et *le Neveu de ma Tante*, par Dickens; *Fabiola*, par le cardinal Wiseman; *la Maison de Penarvan*, de Jules Sandeau; *la Maison du Cap* et *les Récits du Foyer*, d'Hippolyte Violeau; *le Philosophe sous les toits*, d'Émile Souvestre; *les Fiancés*, de Manzoni; *le Conscrit*, de Henri Conscience; *Rose Leblanc* et *l'Oiseau du bon Dieu*, de lady Georgina Fullerton; *Marcia*, par madame Bourdon; *Contes d'un Promeneur* et *Scènes de la vie chrétienne*, par Eugène de Margerie; *Corbin et d'Aubecourt*, par Louis Veuillot; *Hélène*, de miss Edgeworth; les ouvrages de mademoiselle Ulliac Trémadeure; *Suzanne d'Estouville*, par le marquis de Foudras; *Résignation* et autres nouvelles de madame d'Arbouville.

Poésie : Boileau, *Œuvres complètes*; *Fables* de Lafontaine; *Fables* de Florian; *Odes* de J. B. Rousseau; *Premières Méditations* de Lamartine; *Odes*, de Victor Hugo; *Marie*, de Brizeux; *le Livre des Mères*, par Hippolyte Violeau; *la Vie rurale*, par Autran; *Poésies* de Paul Reynier; *Choix de Poésies lyriques et religieuses, extraites des meilleurs poëtes français, avec des notes sur chaque auteur*, par Antoine de la Tour.

On le voit : notre liste est longue, elle peut contenter tous les goûts; elle s'étend depuis le livre pieux jusqu'au roman, depuis le classique jusqu'au romantique; espérons que nos lectrices y trouveront enfin une solution à des demandes si souvent exprimées. Pour vous, mademoiselle, à qui cette lettre est particulièrement adressée, vous joindrez à ces livres ceux des poètes et des prosateurs de votre pays, et vous pourrez acquérir ainsi une instruction aussi distinguée que solide. Ajoutons que tous ces livres sont dans le commerce, et que les libraires de province et de l'étranger les trouveront dans les catalogues de leurs confrères parisiens.

Agréez, mademoiselle, etc., etc. M. B.

UNE MUSE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

I

Reportons-nous à l'année 1655. Une animation extraordinaire règne dans la ville de Bruxelles et dans le vieux palais des ducs de Brabant, où don Juan d'Autriche, fils du roi d'Espagne, Philippe IV, vient de s'installer en qualité de gouverneur général des Pays-Bas. Une cour brillante entoure le jeune prince;

chaque jour les plaisirs les plus variés y font diversion aux soucis de la politique, aux préparatifs de guerre et aux plans de campagne contre la France. Là, dans l'espoir de prochains combats, se coudoie une foule dorée et empanachée de jeunes seigneurs, accourus de tous les pays soumis à la couronne d'Espagne; et les idiomes gutturaux du Nord ne s'y montrent pas moins prodigues que les langues sonores du Midi, soit de propos menaçants contre les adversaires de S. M. Catholique, soit de propos galants auprès des dames qui parent ces fêtes de leurs grâces personnelles et de leurs riches atours.

Parmi les premières, il en est une qui attire plus particulièrement l'attention empressée des élégants cavaliers. Beaucoup de ses rivales sont placées au-dessus d'elle par la naissance ou par la fortune, peu l'égalent en beauté, aucune en esprit. A une taille élevée, à une rare perfection de formes, elle joint cette noblesse de maintien qui commande le respect, en même temps que cet enjouement de paroles, ce don de piquantes saillies, qui, bien suffisants à plaire par eux-mêmes, ajoutent aux avantages du corps un irrésistible charme. Tant d'agréments réunis en font aujourd'hui une idole de salon ; mais je ne sais quelle auréole naissante, enveloppe son front d'un reflet mystérieux. Si ce n'est pas le lever d'un jour éblouissant, c'est du moins la blanche irradiation qui précède l'apparition de l'astre nocturne dans les champs paisibles du ciel. Une place modeste, en effet, mais à part, lui sera plus tard assignée dans la liste des réputations littéraires du dix-septième siècle. Elle a nom Antoinette du Ligier de la Garde, dame Deshoulières.

Madame Deshoulières avait alors vingt-deux ans. Française et Parisienne, comment brille-t-elle à la cour d'un prince espagnol alors que la querelle de la France avec la maison d'Autriche n'est pas encore vidée, et que, la tête haute et le poing sur la hanche, les généraux qui entourent don Juan se vantent de prendre bientôt une revanche éclatante de Rocroy, de Fribourg et de Lens?

Hélas! demandez au vainqueur de Rocroy, de Fribourg et de Lens ce que lui-même il y fait! Nouveau connétable de Bourbon, Condé a oublié les devoirs que le sang royal qui coule dans ses veines, que tant de services glorieux rendus précédemment à la patrie, lui imposent plus qu'à tout autre envers elle. Il vient unir à la cause des ennemis de la France, celle de son ambition déçue et de son orgueil irrité, entraînant à sa suite ceux qu'un dévouement aveugle à sa personne ou une participation trop compromettante aux troubles civils ont engagés à imiter sa désertion.

M. Deshoulières, brave officier qui avait servi sous les ordres du prince de Condé et mérité sa protection comme son estime, s'était, par point d'honneur, enchaîné à sa fortune. Il commandait alors pour lui la place de Rocroy. Rocroy! nom fameux donné en baptême à la première victoire du héros sur les armées espagnoles, et que maintenant, devenu généralissime de ces mêmes armées, il n'avait pas rougi de profaner, en assiégeant et prenant à leur tête cette ville, marraine de sa gloire! L'attachement de M. Deshoulières à son ancien général lui coûtait cher : sujet rebelle, il avait vu tous ses biens, en France, saisis et confisqués au profit de l'État. La rémunération promise par l'Espagne à ceux qui prenaient service sous ses drapeaux était à peu près la seule ressource qui lui restât pour subsister, et fournir aux fortes dépenses que sa position exigeait. Mais les doublons de l'Espagne suivaient lentement les promesses. La pénurie où le réduisait une longue attente lui pesait d'autant plus qu'il n'en souffrait pas seul. Sa jeune femme avait quitté une famille aimée, des amitiés choisies, pour venir s'enfermer avec lui dans les tristes remparts d'une place de guerre, et au lieu du bien-être dont sa tendresse eût voulu l'entourer, il se voyait contraint de l'associer aux privations de sa rude vie de soldat. Ce fut elle qu'il chargea de porter ses réclamations et de faire valoir ses droits auprès du gouvernement des Pays-Bas.

Tel était le motif sérieux qui expliquait la présence de madame Deshoulières à la cour de don Juan, où nous la trouvons comblée d'adorations et d'hommages.

Nulle part elle n'en recueille autant que dans l'hôtel occupé par don Luis Benavides, marquis de Caracène. Lieutenant du prince-gouverneur, le second en titre, le premier en réalité dans l'administration de la contrée, le marquis voit se presser dans sa fastueuse demeure les nombreux courtisans du pouvoir; la marquise leur en fait les honneurs avec toute la dignité propre à son rang et à sa nation; mais aucune fête n'y semblerait complète si la belle étrangère n'en était pas. C'est là surtout que la danse, la musique, la diversité des langues, servent à faire ressortir les talents dont elle est pourvue. De loin, on se la montre, on se la nomme; de près, c'est à qui obtiendra un mot, un regard, un sourire.

Place, place! la foule des admirateurs s'entr'ouvre et se range en murailles comme les eaux du Jourdain devant Josué. Un homme paraît. Sa démarche a quelque chose d'héroïque; son œil ardent, son nez recourbé, rappellent la physionomie de l'aigle; mais son front soucieux dénote les inquiétudes de la pensée; — peut-être celles de la conscience : c'est Condé. Sans doute il va saluer la marquise de Caracène. Oui, en effet, Condé salue la marquise; mais, aussitôt après, ses yeux se plongent rapidement dans le groupe brillant des dames dont elle est entourée; ils y découvrent madame Deshoulières, et le front soucieux s'éclaircit, et la contraction des sourcils et des lèvres s'efface. Faut-il s'en étonner? Tout compatriote rencontré sur la terre étrangère, c'est un enfant de notre mère retrouvé par nous avec tant de bonheur! et quand le compatriote est une femme jeune et belle, ce lien de fraternité, les souvenirs, les sentiments reportés en commun vers le pays natal, n'ont-ils pas encore un caractère plus doux? Cependant mille regards à la fois jaloux et curieux ont suivi le prince, afin de voir quel accueil lui est réservé; mais Condé a du malheur depuis qu'il est au service de l'Espagne; il se verra forcé de battre en retraite devant le tranquille sourire de madame Deshoulières, comme il l'a déjà fait, comme il le fera encore devant la savante tactique de Turenne.

Par quel miracle madame Deshoulières, alors exposée à tous les enivrements de la vanité satisfaite, sans mère ni mari auprès d'elle pour la protéger de leur présence et la guider de leurs conseils, sut-elle si bien se protéger elle-même, que, malgré tant d'ennemies que l'envie devait lui faire, elle paraît avoir

échappé non-seulement aux propos de la médisance, mais aux inventions de la calomnie?

Elle-même nous l'explique peut-être dans une élégie écrite longtemps après, et qui me semble devoir figurer parmi ses meilleures compositions :

Ce cœur, que le ciel fit délicat et sincère,
N'aimerait que trop bien, si je le laissais faire.
Mais, grâce aux immortels, une heureuse fierté
Contre un si doux penchant l'a toujours emporté.
. . . .
Je fuis tout ce qui plaît, et je sais m'alarmer,
Dès que quelqu'un paraît propre à se faire aimer.
Comme un subtil poison je regarde l'estime,
Et je crains l'amitié, bien qu'elle soit sans crime.

Cette prudence de conduite lui acquit la considération de tous les honnêtes gens. Trouva-t-elle parmi eux un appui efficace, et quel fut le succès de sa mission? C'est ce que maintenant il nous reste à raconter.

II

A deux lieues au nord de Bruxelles, et sur les bords de la petite rivière de *Senne*, qui roule ses eaux limoneuses à travers la capitale du Brabant, se dressait une forteresse aux épaisses murailles bâties jadis par l'empereur Wenceslas, de bachique mémoire, au temps où princes et seigneurs semblaient vouloir faire de leurs maisons de plaisance des lieux de pénitence et de reclusion, pour y expier leurs péchés. Là, dans une chambre lugubre comme un cachot, humide comme une cave, scellée comme un tombeau, près d'une étroite meurtrière, qui laisse à regret descendre un rayon affaibli du jour, ainsi qu'un souffle d'air respirable, une jeune femme est assise devant une table grossière; ses doigts effilés tournent lentement les feuillets d'un vénérable in-quarto, dont ses yeux méditatifs ne se détachent par moments que pour noyer leur flamme intelligente dans le vague de la pensée, ou dans les profondeurs de la contemplation religieuse. La vieille forteresse, c'est le château de Vilvorde; le livre, c'est *l'Écriture sainte*; la jeune femme, c'est madame Deshoulières.

Deux années se sont écoulées; la scène a bien changé. Madame Deshoulières n'est plus la favorite des Espagnols, elle est leur prisonnière.

Un grand crime lui vaut ce châtiment rigoureux, et c'est clémence si on lui a fait grâce de pire, car sa vie même a été mise en question. Écoutez bien :

Madame Deshoulières n'a pas négligé les intérêts qu'elle était venue défendre à Bruxelles. Elle n'a pas jugé que l'encens brûlé aux pieds de la femme fût une compensation suffisante à la détresse où on laissait le mari. Ses premières sollicitations n'ayant obtenu que des promesses dilatoires ou des réponses évasives, elle a mainte et mainte fois reproduit sa juste demande avec une insistance, avec une vivacité croissante. Le flegme espagnol, comme on disait alors, ne s'en est pas ému. La patience lui a failli; quelques plaintes un peu vives, quelques épigrammes peut-être, lui sont échappées sur le compte des ministres de Sa Majesté Philippe IV, le roi des Espagnes et des Indes... Chut! chut! lui dit-on d'un air épouvanté. — Bon! ses oreilles en ont entendu bien d'autres, vraiment, courir jadis par les rues de Paris sous forme de joyeuses *mazarinades*, et battre en brèche le Palais-Royal sans qu'il en ait coûté un seul cheveu à la tête de leur auteur!

Mais Bruxelles n'est point Paris. La jeune femme jusqu'alors si admirée, si courtisée de tous, est un beau jour enlevée de sa demeure par de rudes soldats, jetée dans un carrosse bien fermé, et transportée au château de Vilvorde, noire prison d'État, qu'une maison de correction remplace aujourd'hui.

A la nouvelle de cet acte de rigueur, le commandant de Rocroy accourt à Bruxelles. On lui refusait son argent, maintenant on lui prend sa femme : quel prix de ses services! Mais ce doit être une erreur. Don Juan d'Autriche n'a pu oublier à ce point la courtoisie chevaleresque dont s'honore la patrie du Cid; le marquis de Caracène n'a pu effacer d'un trait de plume cette amitié que sa noble épouse professait pour la jeune reine de leurs bals et cette protection maternelle dont elle se plaisait à la couvrir. D'ailleurs le prince de Condé est là. Louis de Bourbon n'abandonnera pas un homme qui lui a tout sacrifié, une femme dont, mieux que tout autre, il connaît le mérite et la vertu. Voudrait-il laisser croire que, derrière son respect pour elle, se niche quelque rancune secrète d'amour-propre froissé, bien aise ici de se satisfaire?

L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours,

nous dit plus tard madame Deshoulières.

Rejetons bien loin ces suppositions de la malignité vulgaire, toujours si heureuse de découvrir quelque vilain petit coin dans un cœur de héros. Disons seulement que M. Deshoulières frappe à toutes les portes, et que toutes les portes restent fermées. Cependant une nouvelle campagne commence. L'honneur militaire parle plus haut que l'indignation et le ressentiment. Le loyal officier retourne à son poste, et la pauvre prisonnière, abandonnée de tous, demeure ensevelie entre ses quatre murailles.

Rien ne put abattre la fermeté d'âme de madame Deshoulières. Vainement, en vertu d'ordres sévères, ou en l'absence de tout ordre généreux, ajoutait-on chaque jour des rigueurs nouvelles aux dégoûts déjà si grands de sa détention arbitraire; elle trouva dans sa nature énergique, fortifiée par l'instruction sérieuse qu'elle avait reçue, les ressources nécessaires pour se suffire à elle-même, et mépriser les caprices tyranniques de ses geôliers. Peu d'années auparavant, séparée une première fois de son mari, au début d'une union heureusement assortie, elle trompait, par l'étude de la philosophie, les chagrins de l'absence. Aujourd'hui ce n'est plus à Descartes ou à Gassendi qu'elle demande l'aliment intellectuel qui doit nourrir sa pensée et soutenir son courage. Le livre ouvert devant elle nous apprend à quelle source féconde elle les puise désormais.

Madame Deshoulières aimait dès lors à faire des vers. Le contact journalier de son esprit avec les sublimités de la poésie biblique; les longues rêveries de l'isolement, la lutte d'une âme fière contre l'injustice du sort et l'oppression des hommes; voilà bien des circonstances faites pour appeler auprès d'elle la Muse, cette autre consolatrice. A travers les lucarnes de sa prison, n'aperçoit-elle pas un peu d'azur du ciel infini? Ne suit-elle pas du regard la libre hirondelle, qui fend l'espace de son aile vi-

goureuse, ou qui vient, douce amie des prisonniers, construire sa demeure aux créneaux de la sombre forteresse, et préparer la couche moelleuse de ses petits. O femme! ô poète! ô pauvre oiseau en cage! Où est-il, à toi, ton doux nid de famille?... Comme le mince filet d'eau auquel, sur la terre d'exil, la veuve d'Hector avait donné le nom, si cher à ses souvenirs, du Xanthe troyen, voici, dans les plaines un peu plates, mais riches et fertiles du Brabant, une rivière, où plutôt un ruisseau, dont le nom résonne à peu près comme celui de ton beau fleuve aimé : n'as-tu pas un soupir harmonieux à donner à *ces prés fleuris qu'arrose la Seine*, et que tes yeux ne reverront peut-être plus?

Aucune composition de madame Deshoulières datant de cette époque ne nous est parvenue, et, chose étrange! jamais, dans la suite, ses vers, que je sache, ne font allusion à cette aventure de sa jeunesse, qui devait avoir laissé une trace si profonde dans sa mémoire. Les premières pièces qui nous restent d'elle portent le millésime de 1658 : ce sont des *portraits*, genre littéraire qui, en vers ou en prose, faisait alors les délices des salons, et pour lequel les précieuses en renom s'étaient, comme la *Madelon* de Molière, *si furieusement déclarées*.

Cependant bois et champs avaient reverdi au souffle du renouveau; l'été avait mûri et récolté ses moissons; maintenant octobre caressait de ses rayons mélancoliques les tours refrognées de la vieille prison d'État, ou les flagellait de ses coups de vent impétueux. Les hirondelles étaient parties. La pauvre captive, qu'elles délaissaient à leur tour, languissait depuis huit mois dans sa tombe anticipée, sans que nul incident vînt interrompre la monotonie de ses longues heures solitaires, ni faire poindre à ses yeux quelque espérance de résurrection à la vie et à la liberté.

Un jour, enfin, un officier se présente, escorté de quelques soldats. Il est porteur d'un ordre du prince de Condé. Toutes les têtes s'inclinent, tous les verrous sont tirés. La prisonnière est remise sans observation entre ses mains.

On part, on presse le galop des chevaux. La sombre forteresse n'est bientôt plus qu'un spectre vaporeux qui s'évanouit dans le lointain azuré de l'horizon. Oh! que l'air abondant de la plaine est doux à la poitrine si longtemps oppressée par l'étouffante atmosphère de la captivité! Que l'aspect du vaste ciel récrée l'œil si longtemps collé sur les pierres humides et noires d'une prison! — Mon Dieu! n'est-ce point un gros de cavaliers qui accourt là-bas, lancé à la poursuite de la délivrée? — Non, non; rien que de paisibles vaches flamandes allant aux verts pâturages qui bordent le chemin, conduites par un bouvier aussi flamand, aussi posé qu'elles. Le Brabant est franchi. — Mon Dieu! cette fois, ce sont bien des chevaux qui hâtent le pas, des voix d'hommes qui les animent, il est vrai; mais hommes des champs et honnêtes chevaux de charrue creusant ensemble leur sillon à travers la plaine noirâtre au-dessous de laquelle le mineur, cette taupe humaine, fouit ses ténébreuses galeries. Courage! le Hainaut est franchi. La frontière est franchie : Voici la France! Les voyageurs s'embrassent avec transport, rendent grâces à Dieu, et continuent leur route vers Paris.

L'ordre du prince de Condé était supposé, et le libérateur de madame Deshoulières était son mari.

III

M. Deshoulières foulait la terre de France non-seulement en mari conquérant de sa femme, mais en sujet réconcilié avec son jeune roi. Mazarin, sorti victorieux des vaines agitations de la Fronde, avait eu la bonne idée d'en clore la turbulente histoire par une amnistie offerte à tout rebelle repentant. M. Deshoulières, toujours fidèle à sa consigne de soldat, attendit patiemment la fin de la campagne. Alors, bien décidé à rentrer en France, où son pardon lui était assuré, mais bien plus décidé encore à ne pas laisser en otage aux ennemis la plus chère moitié de lui-même, il avait, par un stratagème de guerre, résolûment préparé et vivement exécuté, au risque de sa propre vie, enlevé de leurs mains la belle opprimée que, triomphant, il ramenait à Paris.

Les deux époux reçurent à la cour le plus gracieux accueil. La réputation d'esprit et de beauté, le bruit des aventures romanesques de madame Deshoulières l'y avaient précédée. La reine mère, Anne d'Autriche, retrouvait d'ailleurs en elle la fille d'un homme autrefois attaché à sa maison; d'autre part, les talents militaires de M. Deshoulières, et surtout ses connaissances dans l'art des fortifications furent appréciés des ministres, et lui valurent promptement de l'emploi.

Mais la brèche que les troubles politiques avaient faite à son patrimoine ne put jamais se réparer. A partir de là, il dut suppléer à son défaut de fortune par un travail incessant, et se résigner, dans l'intérêt même de sa famille, à vivre presque constamment éloigné d'elle; ici, diririgeant des siéges; là, fortifiant des places ou commandant des citadelles; tantôt sur les côtes de Provence ou de Guyenne, tantôt dans le Nord et dans les Pays-Bas, où maintenant, par une heureuse expiation de son erreur passée, il aidait glorieusement Vauban à planter le drapeau de la France sur les villes enlevées aux Espagnols. A tant de fatigues, il n'avait d'autres diversion que de rares visites faites à sa femme après des années de séparation, ou celles qu'à de longs intervalles aussi, il recevait de madame Deshoulières.

N'est-ce pas un rôle noble et touchant que celui de cet honnête homme, soutenant d'un pied si ferme le combat de la vie, toujours si prompt, qu'il s'agisse d'honneur ou d'affection, au sacrifice de lui-même? On voudrait, en lisant les vers de madame Deshoulières, y rencontrer quelquefois le nom du vaillant compagnon de sa destinée, glorifié par les inspirations du sentiment; mais le *bon air ne le veut pas*, dit-elle, et, à part un badinage insignifiant, seule pièce où elle ait osé l'inscrire en toutes lettres, on ne fait que le deviner çà et là sous celui de quelque *Tircis* absent et regretté.

Vous que j'ai tant gravé sur les bois d'alentour,
Beau nom de ce berger si cher à ma mémoire,
Croissez comme fait notre amour,
Comme fait ma douleur et comme fait sa gloire,

Afin de témoigner un jour
Une fidélité qu'on aura peine à croire.

Cependant, madame Deshoulières, fixée à Paris, y remplissait honorablement, de son côté, la tâche qui lui était dévolue, en donnant les soins les plus attentifs à l'éducation de ses quatre enfants. Malgré l'espèce de veuvage que lui faisait l'absence continuelle de son mari, son existence modeste ne manquait pas d'agrément. A ses devoirs de mère se joignait, pour la préserver de l'isolement du cœur, l'amitié protectrice de deux frères qui la chérissaient. Son salon était d'ailleurs le rendez-vous d'une de ces sociétés mixtes d'hommes de cour et de beaux esprits, qui ont si heureusement influé sur le mouvement intellectuel du grand siècle. Elle-même y présidait dignement, rimant des vers fort goûtés du public, qui couraient le monde sans qu'elle se mît trop en peine de les y produire, et maintenant sans efforts, dans toute la plénitude de ses droits, cette royauté civilisatrice de la femme que, plus tard elle se plaint si vivement dans son *Épître chagrine* à mademoiselle de la Charce, de voir détrônée par les façons inciviles de la jeune génération,

Mais, me répondra-t-on, que voulez-vous qu'on fasse ?
Si ce désordre n'est souffert,
Regardez quel sort nous menace :
Nos maisons seront un désert.

Lâche réponse! ce n'est pas elle qui va transiger avec l'insurrection.

Est-ce un si grand malheur de voir sa chambre vide,
De médisants, de jeunes fous,
D'insipides railleurs, qui n'ont rien de solide
Que le mépris qu'ils ont pour nous ?
Oui, par nos indignes manières
Ils ont droit de nous mépriser ;
Si nous étions plus sages et plus fières,
On les verrait en mieux user.

Dans ce portrait peu flatté de leurs devanciers du dix-septième siècle, portrait qui concorde du reste avec celui qu'à la même époque, en trace La Bruyère, les jeunes gens de nos jours ne pourraient assurément se reconnaître, mais le conseil que donne aux dames la muse chagrine est bon en tout temps et mérite d'être suivi.

La personne à qui s'adressaient ces vers, n'avait pas à en faire son profit pour elle-même, car la fierté ne lui manquait pas, et ni jeune ni vieux, ne se fût avisé de la traiter légèrement. Mademoiselle Philis de la Tour du Pin, dite mademoiselle de la Charce, avait aspiré dès sa naissance, avec l'air libre des montagnes dauphinoises, la vigueur d'âme et le caractère fortement accentué qui sont le partage de leurs robustes enfants. Elle en donna la preuve en 1693. La France, selon sa coutume, avait toute l'Europe sur les bras et la guerre sur toutes ses frontières. Le duc de Savoie, ouvrant brusquement la porte des Alpes dont il tenait, disait-on, les clefs pendues à sa ceinture, s'avançait à grands pas vers le cœur du Dauphiné. Malgré la présence de Catinat, qui commandait dans la province, une terreur panique, à l'approche de l'ennemi, saisissait tous les habitants. Les uns se préparaient à chercher leur salut dans la fuite, les autres dans la soumission, aucun ne songeait à résister. La marquise de la Charce et ses deux filles étaient alors dans leurs terres. Toutes trois, par un élan spontané, se partagent une mission de dévouement patriotique. Leurs exhortations, leurs prières, leur exemple réveillent autour d'elles le courage, raffermissent la fidélité. Par leurs soins, la défense s'organise, le passage de la Durance est intercepté. Mademoiselle de la Charce fait plus encore. Philis se transforme en Bradamante : à la tête d'un petit nombre de pâtres et de laboureurs, elle marche, non la houlette en main, mais l'épée au côté, le pistolet au poing, et va prendre position au pied des montagnes. Une maladie arrête en chemin Victor-Amédée sans arrêter l'invasion ; mais ses lieutenants trouvent ici une rivière infranchissable ; là, les défilés qu'ils comptaient surprendre, défendus et gardés. Ils se retirent. De cette retraite, l'histoire fait honneur au seul Catinat; Louis XIV montra qu'il savait quelle part devait en revenir à ces femmes courageuses, non-seulement par la pension qu'il accorda à mademoiselle de la Charce, mais en l'autorisant à déposer dans le trésor de Saint-Denis l'épée et les pistolets dont elle s'était si vaillamment armée pour le service de la patrie.

Le dix-septième siècle, remarquable en tant de choses, semble l'avoir été plus qu'aucun autre par la trempe vigoureuse de certains caractères féminins. Madame Deshoulières, sous tous les rapports, pouvait se dire la digne amie des nobles femmes dont nous venons de parler. On a vu avec quelle constance elle avait supporté les rigueurs de sa captivité à Vilvorde ; elle ne déploya pas moins de courage par la suite, en diverses circonstances de sa vie, et particulièrement dans un épisode où plus d'un brave, éprouvé à la guerre, eût peut-être pâli, ou tout au moins hésité; vous allez en juger.

Dans un vieux château situé à quelque distance de Paris, était une chambre inhabitée, d'un aspect propre en tout à concorder avec les plus tristes aventures; chambre délabrée où les araignées tissaient en paix leur toile au plafond, ou les vents nocturnes sifflaient plus lugubrement qu'ailleurs, car il ne restait à la porte qu'un débris de serrure; et cette porte donnait sur un long corridor, et ce corridor communiquait avec la cour; chambre sinistre enfin dont nul, même en plein jour, n'approchait qu'avec répugnance, dans laquelle nul, si impudent qu'il fût, n'eût osé, une fois la brune venue, entrer et séjourner seul un quart d'heure.

Elle était hantée par un revenant !

Toutes les nuits, à la même heure, on entendait l'habitant de l'autre monde y pénétrer avec bruit, pour n'en sortir qu'au point du jour; et c'était à qui, s'enfonçant alors sous ses couvertures, précipiterait l'un sur l'autre le plus de signes de croix, et se recommanderait le plus chaudement à son patron.

Madame Deshoulières, en visite chez les maîtres du logis, entend parler de cette histoire. Elle rit, et demande à ses hôtes la permission de passer la nuit dans la chambre redoutée. On croit qu'elle plaisante; point, elle insiste. On tremble, mais on cède. Poussière et araignées déménagent, sommées, à grands coups de balai, de vider les lieux ; quelques meubles nécessaires y sont transportés à la hâte, ainsi que tous les petits riens qui semblent pouvoir en rendre

l'habitation plus acceptable à une femme de bon goût. Le moment du repos arrivé, madame Deshoulières se retire dans l'appartement qu'elle a choisi; en examine d'un œil tranquille les quatre coins, n'y aperçoit rien de suspect, se met au lit, et — ô comble du stoïcisme! — souffle sa lumière. Bientôt, chacun en faisant autant, le silence et l'obscurité règnent d'un bout à l'autre du château.

Combien de temps la belle dormeuse jouit-elle des paisibles douceurs du premier sommeil? Je ne sais, mais un bruit soudain vint tout à coup l'en tirer. Sa porte mal fermée a cédé sous une pression extérieure, et s'entre-bâille en grinçant sur ses gonds rouillés. Madame Deshoulières se soulève à demi; elle écoute. Des pas mystérieux, de vrais pas de loup, des frôlements étranges contre les murs, contre les meubles, se font entendre d'un côté, puis d'un autre. Madame Deshoulières se dresse tout à fait sur son séant, et d'une voix haute et ferme :

« Qui est là? demande-t-elle.»

Pas de réponse, sauf un faible gémissement, presque aussitôt couvert par un fracas épouvantable. C'est une table qui se renverse, absolument comme le ferait une table de nos jours, sous l'influence de quelque puissant *medium*.

« Mais qui donc est là? que veut-on? que cherche-t-on? »

Même silence, puis, un moment après, autre fracas. Un guéridon de marbre est culbuté à son tour; cristaux, bronzes, porcelaines tombent pêle-mêle sur le parquet. Décidément, pour muet qu'il soit, le spectre n'en est pas moins un terrible tapageur. Madame Deshoulières reste immobile, et attend. Tout à coup les pas se rapprochent; ses rideaux s'agitent et s'écartent; quelque chose comme un corps plus noir encore que la nuit glisse contre sa couverture; quelque chose comme une respiration haletante l'effleure et bruit tout près d'elle.

Madame Deshoulières avait montré, depuis le commencement de cette scène nocturne, plus de courage qu'on n'en pouvait demander à un être humain quel qu'il fût; elle aurait bien eu le droit ici de s'évanouir. Elle n'usa point de ce droit. Loin de là; toujours intrépide, elle étend le bras, et saisit... une oreille.

Oh! mais ce n'est pas une oreille ordinaire, je vous prie de le croire. C'est une oreille longue, velue, entièrement dissemblable à tout organe auditif dont âme en peine ait pu jamais jouir durant sa vie mortelle. L'esprit a un corps, le fait paraît hors de doute; mais ce corps doit être celui d'un loup-garou. Le loup-garou se secoue, cherche à se dégager, grogne, geint, puis se résigne, et se couche sur le tapis.

La patiente héroïne, penchée hors de son lit, tient ferme le bout d'oreille. Le jour se lève enfin, et trouve les deux antagonistes dans la même position. Madame Deshoulières, curieuse et charmée de voir ce que nul autre avant elle n'a vu à la clarté du soleil, c'est-à-dire comment est fait un revenant, regarde son captif, et reconnaît — un gros chien, habitant débonnaire de la cour, mais sentinelle peu disciplinée qui, désertant son poste, et profitant de l'accès facile que lui offrait cette chambre ouverte à tout venant, jugeait à propos, pour éviter les rhumes de cerveau qu'on gagne à la belle étoile, d'y élire chaque nuit son domicile.

Ainsi finit, par un éclat de rire, l'histoire des apparitions du château de ***. Et maintenant, que quelque érudit littéraire, que quelque ancien lecteur des romans de feu Anne Radcliffe, attardé peut-être en ce monde, nous dise si, dans ces récits fantasmagoriques qui ont fait frissonner nos pères, l'auteur des *Mystères d'Udolphe*, a rien inventé de mieux?

Nous voici bien loin du salon de madame Deshoulières; retournons-y. Là, siége l'un de ces petits tribunaux littéraires, issus de l'ancien hôtel de Rambouillet, et devant lesquels sont citées à comparaître toutes les œuvres, vers ou prose, que chaque jour voit éclore. Les jugements, dictés tantôt par un goût éclairé, tantôt par la passion aveugle et sourde, sont souvent formulés en épigrammes, témoin le fameux sonnet décoché contre la *Phèdre* de Racine :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême
Dit des vers, où d'abord personne n'entend rien, etc.

Si l'on a fait un crime à madame de Sévigné d'avoir, dans son enthousiasme fidèle pour les mâles inspirations du grand Corneille, considéré la gloire naissante de son rival comme un objet de mode éphémère, alors que l'élégant poète ne s'était pas encore élevé au-dessus de *Bajazet*, que dire de madame Deshoulières, qui ne craignait pas de s'attaquer à *Phèdre*?

On sait quelle fut l'irritation de Racine, et surtout celle de son ami Boileau, en présence de cette attaque; on sait aussi comment six de leurs partisans, ni plus ni moins, l'attribuant au duc de Nevers, chef de la cabale qui opposait Pradon à Racine, s'associèrent pour ramasser le trait, dont la rudesse ne laissait pas soupçonner que la main délicate d'une femme l'eût lancé, et le retournèrent contre ce seigneur d'une manière plus sanglante encore :

Dans un fauteuil doré, Damon jaloux et blême
Fait des vers, où jamais personne n'entend rien.

Mancini, duc de Nevers, figurait parmi les nobles lettrés en commerce d'esprit avec madame Deshoulières; mais s'il était son complice d'intention, il ne l'était pas de fait. Aussi sa colère fut-elle si terrible contre les deux illustres poètes, regardés à tort comme les auteurs de la réplique, que le fils du grand Condé ne crut pas inutile de leur offrir sa protection, et même un asile dans son hôtel, pour les dérober aux menaces du neveu de Mazarin.

Le sonnet de madame Deshoulières faillit coûter cher à la France, non-seulement il remettait en présence Mazarin et Condé; mais, dégoûté des cabales littéraires où les femmes mêmes prenaient parti contre lui, Racine jeta sa plume; et laissant le champ libre à Pradon, leur protégé, voulut s'ensevelir dans le couvent de la Trappe. Racine trappiste! Et nous n'aurions eu ni Esther ni Athalie! — Heureusement, revenu de ce premier mouvement de dépit, Racine se contenta, pour toute vengeance, d'un silence de douze années, et en sortit par ces deux chefs-d'œuvre que madame Deshoulières vécut assez pour voir, et, j'aime à le croire, pour admirer.

Elle était alors d'autant mieux en état de les

comprendre, qu'elle-même, amenée à des méditations sérieuses par une longue connaissance du monde, et par les progrès incessants et cruels d'une maladie incurable, cherchait de nouveau des consolations efficaces dans l'étude de l'Écriture sainte, où son esprit en même temps puisait des inspirations plus hautes que le style habituel de ses vers. Le talent de madame Deshoulières n'avait sans doute ni la force ni la hardiesse nécessaires pour s'élever par la forme jusqu'à la sublime majesté des chants bibliques; pourtant, si l'on compare sa paraphrase du psaume cxlv avec les imitations qu'en ont faites également Malherbe et J. B. Rousseau, on la trouvera sans doute de beaucoup inférieure à l'œuvre du premier, mais de fort peu à celle du second.

C'est à cette époque aussi que se rapportent ses *Épîtres chagrines*, et, sous le titre de *Réflexions diverses*, ces sentences courtes, précises, et généralement formulées avec un certain bonheur d'expression, qui les grave facilement dans la mémoire :

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Puis, à propos du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Ou bien de la pauvreté :

Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude,
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

Madame Deshoulières fut à même d'apprécier toute la valeur de ce genre de consolation, car la fortune ne cessa de lui tenir rigueur aussi bien qu'à ses proches. Ses frères, M. de Fontamis et l'abbé de la Garde, végétèrent jusqu'à leur mort dans l'obscurité; les emplois remplis avec honneur par M. Deshoulières, ne lui rapportèrent que le moyen de soutenir sa famille, et non d'en assurer l'avenir. Madame Deshoulières nous l'apprend elle-même par les vers qu'elle met dans la bouche d'un officieux conseiller, l'exhortant à prendre le masque nécessaire pour gagner la faveur de la cour.

Regardez vos parents vieillir sans bénéfices;
Songez qu'à votre époux cinquante ans de services
N'ont encore rien pu procurer.

Le chef de famille périt enfin à la peine, ne laissant à ses enfants qu'une succession tellement obérée, qu'ils se virent forcés d'y renoncer. Madame Deshoulières avait obtenu du roi, peu d'années auparavant, une pension de 2,000 livres; mais cette pension devait mourir avec elle, et la maladie s'aggravait, et la mort s'approchait. C'est alors que ses inquiétudes maternelles lui dictèrent ces vers allégoriques si connus qu'elle adressait à ses enfants :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
. . . .
Que je vous regrette!
Mais il faut céder.
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?

Hélas non! il n'était plus là, le pauvre chien, le chien fidèle qui l'avait défendue, qui l'avait protégée, elle et son cher troupeau, tant qu'une étincelle de vie lui était demeurée au cœur. Celle qu'il avait si chèrement aimée ne lui survécut que d'un an. Elle mourut le 17 février 1694, sans pouvoir, à son tour, léguer à ses enfants, dans son anxieuse sollicitude, autre chose que l'exemple consolant d'une mort chrétienne, et le reflet d'une renommée littéraire que peu de femmes, en France, avaient atteinte jusqu'alors.

Une seule de ses filles recueillit cette dernière part de l'héritage maternel; les deux autres avaient abrité leur existence résignée dans un couvent du Dauphiné. Le fils de madame Deshoulières, à peine entré dans la carrière du Génie, où l'attendait la protection de Vauban, y fut arrêté par la mort, et descendit dans la tombe quelques mois seulement après sa mère.

IV

Madame Deshoulières a-t-elle été vraiment poète?

Le dix-septième siècle était moins difficile que le nôtre, et, à côté des beaux génies qui ont mérité ce nom, il le donnait volontiers à tout rimeur qui cousait ensemble des vers plus ou moins ingénieux, plus ou moins élégants. Ceux de madame Deshoulières sont généralement bien faits, harmonieux et corrects. L'expression y est parfois faible et prosaïque, mais le plus souvent heureuse. Son talent s'est essayé dans presque tous les genres; elle a même visé aux succès dramatiques, témoin sa tragédie de *Genséric*, qui eut quarante représentations sur la scène où avaient passé Cinna et Andromaque. Néanmoins, elle n'a vraiment réussi que dans le style tempéré. Tout le monde sait que ce genre pastoral, tel qu'on l'entendait alors, est en particulier celui que son nom personnifie, et dont elle est restée le type. La plupart de ses *idylles* offrent, dans leur pensée, une certaine philosophie; dans leur forme, cette simplicité de bon goût, tant recommandée par Boileau, et même un petit parfum d'antiquité qui aurait dû, si l'esprit du critique n'eût été offusqué par quelque injuste prévention, valoir assurément de sa part une mention honorable à l'auteur des *Oiseaux*, plutôt qu'à Segrais.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les naïades captives.
. . . .
Où brillaient les glaçons on voit naître les roses.

N'est-ce pas là, en effet, comme un écho affaibli d'Horace?

On peut en dire autant de l'*Épître à Colbert*, qui rappelle sans trop de désavantage la première ode du poète de Tibur dédiée à Mécène.

Madame Deshoulières lisait les grands auteurs latins dans leur langue; il n'est pas étonnant que son admiration pour eux ait déteint quelquefois

dans ses œuvres en imitations même involontaires. Sans doute on aimerait mieux y trouver l'accent de ses émotions personnelles, et cette vérité de coloris que le peintre n'emprunte qu'à la contemplation directe de la nature; mais la mode du temps n'y était pas.

Cependant, s'il est des vers de madame Deshoulières qu'on sache encore aujourd'hui, et qu'on se plaise généralement à répéter, ce sont ces mêmes vers déjà cités :

Dans ces prés fleuris, etc.

non pas seulement à cause de leur suite harmonieuse et de leur élégance soutenue dans un rhythme où la pensée d'ordinaire ne peut s'enfermer longtemps sans efforts; mais parce qu'à travers la froide transparence de l'allégorie et des allusions mythologiques, on y entend un cri véritable de son cœur :

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète.

nous dit un homme qui s'y connaissait, car c'était André Chénier!

La citation ne saurait être plus juste que lorsqu'il s'agit d'une femme. Regrettons que madame Deshoulières ait si rarement fouillé dans cette source des fortes inspirations pour y chercher les siennes; peut-être y aurait-elle trouvé le génie que tout l'esprit du monde ne donne pas !

A. Urbain.

UNE BELLE-MÈRE

Suite et fin.

IV

C'EST LE BUT.

Un point noir se voit à l'horizon... c'est la tempête! Le navire avance toujours, les passagers sont tranquilles : l'œil du pilote mesure seul le danger, et le pilote ne parle point... C'est la mort. Quand on dénonce le mal, c'est qu'on veut engager la lutte; quand la lutte est impossible, on frémit, mais on se tait jusqu'à ce que tous viennent dire : le navire sombre.

Ainsi en est-il de cette frêle embarcation de la vie que gouverne une femme. Si son enfant est malade, elle parle, elle va, elle vient, elle s'agite; donc elle espère. Son agitation est un défi qu'elle jette à la mort. Mais si elle sent que son enfant est perdu, elle ne fait pas de questions parce qu'elle ne veut pas de réponse; elle se colle à lui, le regarde, elle est presque tranquille, donc elle n'espère plus.

Oh! n'allez pas lui dire que l'enfant est bien mal! elle ferait semblant de ne pas vous croire, elle dirait que les étrangers lui font mal, et quand vous seriez parti, elle serait folle de douleur! Laissez, laissez toujours la mère deviner l'heure suprême. Elle a l'intelligence de l'être dont son propre souffle est devenu la vie. L'enfant n'a vu qu'elle en ouvrant les yeux, elle ne verra que lui quand il les fermera. De ce berceau à cette tombe, elle a tout connu. Ce danger, ne croyez pas qu'elle l'ignore; si elle ne le voyait pas, elle le sentirait. Son enfant, c'est sa chair, son cœur, sa vie, c'est elle qu'il a regardée quand il a dit une première fois maman. Oh! laissez-la! Taisez-vous! Dieu seul peut lui parler sans lui faire du mal; respectez ce mystère, n'y touchez pas, c'est la mère.....

Alice souffrait ce martyre au pied du lit d'Élisabeth. Un mal sourd et cruel avait atteint cette fleur demi-éclose. L'enfant perdait toute gaieté, et pendant que se repliaient ces voiles du jeune âge qui ne suffisaient plus à la cacher, une teinte plus forte s'étendait sur ce front de onze ans. La vie qui ne voulait pas s'arrêter sous ce toit laissait tomber au seuil des fruits mûris. Élisabeth semblait avoir franchi un long espace; elle devenait une femme dans un corps trop petit pour la contenir, et son âme, rassérénée par l'imperceptible travail de la mort, débordait enfin sans contrainte, et coulait dans l'âme de sa mère qui s'élargissait comme un lit de torrent à l'arrivée d'un cours d'eau.

Être le jour empressé, attentif auprès de la jeune malade, c'était la tâche de chacun. Clara elle-même oubliait devant ce lit d'enfant ses préventions, ses jalousies; mais la nuit quand tous reposaient, oh! comme la mère se fatiguait, comme elle faisait exprès de souffrir pour qu'Élisabeth fût moins malheureuse. Elle se levait sans bruit et venait s'asseoir tout près de sa fille, sans bruit, pour que, dans son sommeil, l'enfant l'oubliât; tout près, pour qu'en ouvrant les yeux elle ne vît qu'elle seule. Puis venait l'insomnie, ce supplice du solitaire et de l'exilé. Alors la mère donnait à son enfant des pensées, de la vie, des jeux, des rires. Les mères savent rire quand l'enfant ne rit plus; elles savent, des débris de leurs propres joies, reconstruire ces rires qui charment au jeune âge.

Madame Émer s'affaiblissait par ces fatigues, mais elle se fortifiait dans la sagesse, car les veilles douloureuses instruisent; la souffrance est bonne conseillère, et, mieux que la joie, elle nous grandit.

La belle-mère faisait des réflexions qu'elle n'avait jamais faites : elle devinait des énigmes morales dont jusque-là elle n'avait pas assez sérieusement cherché le mot. Cette aigreur de caractère, cette concentra-

tion remarquée dans sa fille, et dont elle avait tant souffert, lui parurent devoir être les fruits mauvais d'une direction peu éclairée : elle pensa, examina, et commença par se méfier d'elle et des autres.

La malade touchait à cet âge où les enfants font de leur innocence un tabernacle du Dieu qui, autrefois en Israël, aimait à bénir les enfants, qui les appelait et les baisait.

Tous les jours et tout bas Élisabeth s'entendait appeler. Une voix très-bonne et très-calme lui disait : «Si tu ne peux pas venir à moi, j'irai à toi, mon temple sera la chambre où tu languis; mon autel, ce lit rose et blanc que ta mère avait fait pour ton repos, et sur lequel te voilà arrêtée comme un voyageur qui fait sa dernière halte en exil.» Ces mots n'effrayaient pas l'enfant, elle les redit à sa mère. Celle-ci frissonna, non qu'elle ne fût très-heureuse de recevoir sous son toit le Dieu des affligés; mais parmi ces enfants qu'autrefois embrassait Jésus, n'y en avait-il pas sur qui le regard du Christ, s'arrêtant avec plus d'amour, laissait un appel, et ceux-là échappant à leur mère, n'avaient-ils pas suivi Jésus au jour de son ascension? Alice savait bien qu'en la quittant Élisabeth ne pouvait aller qu'à Dieu; mais toute la foi de la chrétienne suffit à peine à la mère, et c'est toujours de force qu'elle rend son enfant.

Jusque-là madame Émer avait pu s'abuser, maintenant il fallait ouvrir les yeux, apprêter une fête, parer Élisabeth, l'entourer des symboles de la prière et de la pureté que nous multiplions autour des enfants qui s'approchent des autels.

Ah! qu'elle était plus touchante encore la première communion de la malade! L'Église se tournait vers elle seule, l'instruisait, la purifiait de ses taches légères, et celui que l'Écriture nomme le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Fort, l'Éternel, semblait uniquement le Dieu de la petite Élisabeth.

Clara, de plus en plus frappée des scènes navrantes qu'elle avait sous les yeux, devenait bonne; elle se rapprochait de sa belle-mère et lui était moins hostile; et puis on respecte les répugnances des malades. L'enfant montrait un certain éloignement à recevoir les soins de la femme de charge. M. Émer, tout en s'en étonnant beaucoup, fit entendre à celle-ci qu'il fallait se plier à un caprice excusable dans cet état de souffrance. Clara se trouvait donc subir pour la première fois sans obstacle l'influence de madame Émer. Sa petite sœur ne la craignait plus depuis qu'elle la voyait chercher si patiemment, pour la lui donner, une position meilleure; jouer avec elle aux jeux favoris de l'enfance, inventer pour elle de belles et longues histoires. La nature de Clara s'élevait par l'oubli de sa personnalité, et elle s'étonnait de n'avoir su trouver aucun charme sous le toit de son père.

De son côté, madame Émer regardait sa belle-fille avec plus de tendresse depuis qu'elle la reconnaissait susceptible de dévouement. Toutes les fois que Clara jouait avec sa sœur, le bien qu'elle faisait à l'enfant passait au cœur de la mère. Celle-ci concevait à son tour un intérêt plus tendre pour la jeune fille qu'elle n'avait considérée jusqu'alors que comme la personnification d'un devoir à accomplir. Elle faisait ce qu'elle avait toujours fait, mais elle y ajoutait du charme, ce charme sans lequel la vérité choque, le devoir est rude, le précepte dur, la réprimande humiliante. La bonne Alice se reprochait bien des négligences. Clara, encore trop aigrie pour reconnaître ses torts, consentit à s'avouer qu'une belle-mère n'est pas *nécessairement* une femme méchante, jalouse et dominante.

Pendant que les deux femmes s'avançaient d'un pas plus ou moins pressé vers la vérité, Élisabeth marchait au but. Le but?... quel est-il donc? Serait-ce la mort? Tant d'amour assemblé sur cette tête, tant de peines doivent-ils aboutir au silence? Non, la mort, c'est la déchirure du voile, et ce voile qui entoure une âme, et qu'on aime à cause d'elle, est un obstacle au bonheur.

Oui, mère, cette forme enfantine que tes mains et tes lèvres ont touchée mille fois, cette forme va t'échapper en gémissant; tu la retiendras en vain, tu la serreras bien fort, elle s'en ira. Mais pendant que ton cœur saignera d'une blessure impérissable, l'âme de ton Élisabeth verra Dieu. Cette prière qu'elle a apprise sur tes genoux, elle la redira pour sa mère aux pieds de celui qui seul a mis en réserve le genre de courage qui suffit à ta peine. Le but de la vie transmise à ton enfant n'est pas de rendre amour pour amour sur la terre, donner et recevoir du bonheur. Non, par un honneur insigne, tu as été choisie pour interprète entre Dieu et une âme; c'est toi qui as donné à cette âme une apparence. Par tes mains, sont passés les biens terrestres; par ton regard, l'intelligence; par ton cœur caché sous tes caresses, l'amour. Ces trésors jetés sur l'enfant lui ont nommé Dieu. C'est par toi qu'Élisabeth l'a connu : elle n'entendait pas son sublime langage, tu le lui as traduit en termes enfantins, elle a compris, elle a regardé au-dessus de toi, elle a aimé Dieu, il l'appelle, elle va à lui... c'est le but! Tu l'as dit. Tu te plaisais à demander à l'enfant : Pourquoi, ma fille, Dieu vous a-t-il créée? Elle répondait, cherchant en sa mémoire ce que toi seule y mis : Pour le connaître, l'aimer, le servir, et obtenir la vie éternelle. Quand elle avait ainsi répondu, tu disais que c'était bien, tu l'embrassais... Et aujourd'hui, tu ne vois plus le but, mais seulement un des termes, celui qui tient à ton être par ses mains, par son cœur, celui dont l'éloignement t'arrache un cri aigu. Ah! ce but... pourquoi ne le touchons-nous pas ensemble, nous qui nous aimons? Mon Dieu, nous ne murmurons pas... Faites ce que vous avez voulu!

V

UNE MORTE QUI PARLE.

Quand deux voyageurs n'arrivent pas à la même heure au terme de leur course, ils se disent avant de se séparer tout ce qu'ils se seraient dit le long du chemin, s'il leur avait été permis de marcher ensemble. Il en est ainsi du grand voyage de la vie. Élisabeth n'avait plus rien de caché pour sa mère, elle n'était plus sa petite fille, mais son amie.

Suivant la coutume des chrétiens, l'enfant calme et humble appela en particulier son père, la veille de sa première communion, et lui dit : « Papa, je ne veux pas recevoir le bon Dieu dans mon cœur sans t'avoir demandé pardon de tous les chagrins que j'ai pu te causer... — Pardon, répéta Lucien, moi, te pardonner, quand donc m'as-tu offensé? » Et prenant dans

ses mains sa petite fille, l'homme redevint enfant et pleura... Son cœur débordait de tendresse, il regardait avec compassion son petit modèle. La souffrance l'avait rendu pareil au corps de ces jeunes martyrs qui, aux premiers âges de l'Église, ont dit au sortir de l'enfance : Je crois! Il embrassait les cheveux blonds de sa petite amie, il lui parlait ce langage incorrect et coupé des cœurs qui souffrent une douleur affreuse, et quand elle disait tout bas : « Tu me pardonnes? » Il répondait tout haut :

« Je t'aime!... »

Vint la mère, seule aussi; il y eut alors entre elle et sa fille une de ces confidences dernières dont le souvenir ne s'efface sans doute ni en ce monde, ni en l'autre. Quand Élisabeth implora le pardon de sa mère, celle-ci avec toute la douceur qui lui était naturelle, ne lui cacha point que souvent, en effet, elle l'avait blessée. Enhardie par le sérieux avec lequel on accueillait sa démarche, Élisabeth osa tout dire. Alors un glaive perça le cœur de madame Émer. L'enfant avouait ses torts sans détour, mais ses aveux mêmes accusaient madame Arthémise et Clara. Elle ne nommait personne, mais il y a si peu de mystères autour de l'enfance, qu'un regard un peu expérimenté voit l'ensemble quand on ne lui montre qu'un point. La mère voulait souffrir. Elle parla du vase brisé autrefois, et du premier mensonge. Élisabeth, recueillie, dit avec effort qu'elle n'avait point cassé ce vase. Alors madame Émer la pressa de questions, et l'enfant, sans s'en douter, révéla toute la vérité. C'en était assez pour faire connaître la source et les conséquences du mal. Oh! quels regrets! ce fut Alice qui demanda pardon, à Dieu d'abord, de n'avoir pas écarté du chemin les pierres qui pouvaient blesser l'enfant dont elle était la gardienne; puis elle serra les mains amaigries de sa fille, et à elle aussi ne craignit pas d'adresser ce mot qui seul traduit le repentir : Pardon! Entre ces deux êtres, l'offense et le regret créaient une égalité douloureuse, et Dieu les bénissait du même regard.

Le lendemain Alice fit une couronne de fleurs blanches; elle entoura le lit de la communiante de draperies blanches aussi, et après avoir paré Élisabeth d'un voile brodé par ses mains maternelles, elle posa sur sa tête la couronne, et baisa ce pâle visage.... Puis elle dressa un petit autel, obéissant aux moindres volontés de sa fille, ornant cet autel des symboles que celle-ci désignait, et des fleurs qu'elle aimait... Puis elle s'en alla pleurer.

Alors Clara entr'ouvrit la porte, sa sœur l'appela avec tendresse, et de ces voiles blancs sortit encore ce mot qui avait ébranlé deux âmes : Pardon! Clara l'entendit et pâlit. Ah! comme elle se sentait coupable en présence de l'enfant qui s'accusait! Comme elle voyait clairement le mal de la prévention et de la jalousie! Devant la première communiante, elle se sentit toute petite, et dit avec le déchirement de la fierté vaincue : « Prie pour moi. — Je te le promets, » répondit l'enfant, et comme la femme de charge entrait par hasard dans la chambre, elle l'appela, lui tendit la main, et lui offrit une de ses plus belles images en souvenir de ce beau jour. Madame Arthémise sourit comme à l'ordinaire, mais sans doute cette vengeance innocente qui rendait le bien pour le mal lui fit honte, et lui rendit pesante sa situation fausse, car, sous un prétexte qui sauvegardait sa dignité, elle ne tarda pas à quitter la maison.

Peu de moments après la petite scène que nous venons de décrire, l'autel improvisé portait le Dieu consolateur. Élisabeth, recueillie, écoutait le prêtre qui parlait du ciel; M. Émer, pâle, atterré, se cachait derrière les rideaux du lit, sa femme, pleine de foi et de douleur, contemplait sa fille, et Clara interdite regardait en tremblant dans son propre cœur. La communiante, au milieu de ce groupe, était la seule qui ne pensât qu'à Dieu.

Il vint, cet ami d'Élisabeth, elle le cacha dans son cœur tout ému, et se mit à lui parler tout bas de son père, de sa mère, de Clara, du ciel, et puis de la terre qui s'éloignait, car l'enfant voyait fuir les rives de la vie, et se sentait entraînée doucement vers ce bonheur sans nom et sans image dont Alice avait dit : « Ma fille, c'est le but. »

Le prêtre s'éloigna, Dieu resta, et comme la jeune fille était trop tendrement aimée, il ne voulut pas la prendre pendant qu'elle regardait sa mère; il attendit que le sommeil fermât les yeux d'Élisabeth, et pendant ce sommeil, l'âme passa sans bruit des lèvres dans l'espace, et le Seigneur l'emmena avec lui!... Et la mère, voyant que son enfant dormait toujours, resta immobile, écoutant, cherchant un souffle, et dit : « Vous me l'avez prise!... » et elle pleura longtemps, bien longtemps, sans remuer, sans appeler, tenant dans ses mains attendries le voile de la communiante et disant : « Où l'avez-vous cachée?... Quand me la rendrez-vous?... » Et il y avait encore un reste de bonheur entre la morte et la chrétienne, parce que personne n'était là.

La première qui troubla ce silence, ce fut Clara, Clara repentante, remuée par la prière de sa petite sœur. Elle jeta sur le lit un bien tendre regard, mais la communiante pâlie lui révéla son secret..... Épouvantée : « Elle est morte! » cria la jeune fille. A ce cri, la mère s'évanouit. Tant que Dieu et l'enfant avaient seuls parlé, elle était demeuré forte, mais une voix terrestre qui criait : « Elle est morte! » c'était le fer violemment retiré de la plaie, et qui faisait ruisseler le sang avec la vie.

Clara appelle; son père accourt; il voit... Il se jette sur son enfant, il lui parle, il la soulève, il l'emporte, elle dort toujours! L'amour d'un père ne peut pas l'éveiller, donc elle est morte. Ange aux yeux fermés, tu parlais, toi aussi, tu disais des mots que sur terre tu n'avais pas connus; que d'enseignements tombaient de tes lèvres blanchies, enseignements compris plus tard dans cette méditation de l'amour que nous appelons souvenir.

Brisé de surprise, Émer coucha l'enfant sur son lit de repos, près de l'autel et sous ses voiles blancs; puis se penchant vers Alice, il prit la main que lui tendait Clara, et ne trouva ni parole, ni courage, ni résignation.

Cependant la nature enthousiaste du peintre domina tout à coup sa douleur; une force factice l'agita, il sortit, et rentra apportant un chevalet, une toile, des pinceaux. Sa main fiévreuse, plus hardie que jamais, ne se détournant que pour essuyer des larmes, jetait sur la toile ces voiles blancs, ces yeux fermés, cette bouche sans sourire! Élisabeth apparut d'abord indécise, puis elle prit une forme, un nom, elle se coucha calme, sainte, angélique, et, comme

vivante dans la mort, elle dit à son père : « Je suis l'image de celle que tu as aimée; regarde-moi, et tu resteras pur, car j'ai vu Dieu. »

Et pendant que la vierge imprimait sur la toile sa forme terrestre, la belle-mère et la belle-fille la regardaient ensemble, et l'écoutaient parler; à l'une elle disait :

« Mère, tu n'as failli que par ignorance, tes torts légers sont réparables. Dieu n'a mis l'amour maternel qu'entre la mère et son enfant, mais il t'a donné tout le dévouement nécessaire pour terminer avec affection la tâche qu'une autre a commencée. Donne à Clara ce que tu peux donner, souffre d'elle ce que tu peux souffrir, attends peu; ce peu, accepte-le, pardonne facilement, mêle un sourire au précepte. Quand même tu ne recueillerais sur terre que des reproches et du fiel, tu n'en seras pas moins bénie pour avoir voulu bien faire. »

A l'autre elle adressait ces mots :

« Sœur, ne ferme pas exprès ton cœur, ne détourne pas exprès tes yeux. Sache boire au fond de ton calice le miel que Dieu y a laissé. En te faisant froide et injuste, tu n'honores pas ta mère, les morts ne sont pas exclusifs. En blâmant ton père, tu sacrifies plus à l'égoïsme qu'au souvenir. Plus de préventions, plus de parti pris; il peut y avoir encore pour toi des jours de bonheur, mais souviens-toi de ces mots : Dieu et ta mère aiment la paix. »

Ainsi disait le modèle tranquille qui posait pour la mort.

Le père, l'œil en feu, le cœur navré, avait ébauché son chef-d'œuvre : ce n'était plus Marie, ce n'était plus Rachel, c'était Élisabeth... morte, auraient dit les étrangers, mais toute vivante dans le regard plein de désespoir qui la contemplait.

La belle-mère et la belle-fille détournèrent un moment du lit leurs regards qui se rencontrèrent. Tout à coup la glace fondit devant l'ange en repos. « Clara, dit la malheureuse femme, si je n'ai pas complètement rempli ma mission près de vous, Dieu m'est témoin que mon cœur n'a pas été complice de mes fautes. En présence du corps de mon enfant, oublierez-vous ces longues années si pénibles pour vous et pour moi ? »

Clara, suppliante, se jeta dans les bras d'Alice, et comme la meilleure des prières et des promesses, elle lui dit pour la première fois et avec l'effusion de la tendresse née du repentir : « Mère !... »

Mme de Stolz.

L'AVARICE

I

« Boum ! Patatras ! Toute la vaisselle de l'oncle sur le plancher ! Les morceaux n'en seront pas bons ! On vient de ce côté. C'est l'oncle ! Sauvez-vous, Jeannette ! j'essuierai le premier feu ! »

Celui qui parlait ainsi portait l'uniforme de Saint-Cyr, et, une petite moustache aidant, il avait bien l'air le plus crâne et le plus mutin qui se pût apercevoir sous le képi liséré de bleu.

Debout et le poing sur la hanche comme marque de sa vaillantise, ses yeux ne quittant pas la porte derrière laquelle s'avançait l'oncle Maillard, il ruminait les raisons les plus triomphantes pour établir que, si douze assiettes et une soupière étaient passées à l'état de tessons, ce n'était nullement la faute de Jeannette, mais celle de l'architecte de M. Maillard, lequel avait eu l'idée d'utiliser le sous-sol pour la cuisine et l'office, ce qui donnait huit degrés à monter pour arriver de la cuisine à la salle à manger. Selon M. Marc Maillard, défenseur de Jeannette et neveu de M. Maillard, propriétaire de la porcelaine cassée et de quelques autres choses encore, il était impossible de gravir, les bras chargés, les susdits degrés sans que, journellement, survînt quelque désastre.

M. Marc Maillard n'était point de ces bravaches, hardis seulement quand l'ennemi est loin; lorsque son oncle fut arrivé auprès de lui, si son poing quitta sa hanche, du moins débita-t-il assez nettement tout ce qu'il avait projeté de dire; Jeannette eût-elle eu l'indélicatesse d'écouter aux portes, elle aurait été très-contente de son avocat.

Il faut convenir que l'orateur ne fut point gêné dans sa harangue; M. Maillard le laissa parler tant que l'haleine ne lui fit pas défaut.

« Hé ! hé ! fit alors M. Maillard avec un petit rire sec et redouté de ceux qui l'approchaient, hé ! hé ! il y a bien là les restes de douze assiettes pour le moins, et ceci doit avoir été ma grande soupière. Douze assiettes à cinquante centimes la pièce font six francs; la soupière a été payée quatre francs cinquante; total, dix francs cinquante centimes qui seront à déduire sur les gages de Jeannette ! »

Les touchantes périodes de Marc avaient été prodiguées en pure perte !

« Quoi ! mon oncle, reprit Marc, vous...?

— Je me fais payer les pots que l'on me casse; oui, mon neveu ! Je ne sache pas qu'il soit besoin d'être un Séguier ou un d'Aguesseau pour reconnaître que cela est juste.

— Mais, mon oncle, cette pauvre fille...!

— A la main fort malheureuse, mon neveu. C'est une infirmité très-désagréable pour les maîtres.

— Et non moins pour ceux qui en sont affligés!

— Je vous l'accorde, bien qu'en prenant mieux leurs mesures...

— Eh bien! mon oncle, eh bien! s'il faut absolument que cette porcelaine vous soit payée...

— Il le faut absolument, mon neveu!

— Ce sera moi qui la payerai! je ne veux pas avoir offert en vain mon intervention à Jeannette.

— A votre aise! Produisez les fonds.

— Je vous prie de me faire crédit jusqu'au 1er du mois prochain, mon oncle.

— C'est-à-dire qu'aujourd'hui, 12 du courant, vous êtes à sec? »

Au lieu de répondre, M. Marc Maillard, qui avait passsablement à acquérir sous le rapport de l'ordre et de l'économie, baissa le nez et tourmenta avec acharnement les boutons de sa tunique.

« Monsieur mon neveu, reprit l'oncle Maillard, que vous ayez, en douze jours, dévoré l'argent de poche qui vous devait mener jusqu'au trente et un de ce mois, cela est votre affaire et non la mienne, mais vous me permettrez de vous récuser comme répondant de Jeannette, et de m'en tenir à ses gages. Vous fussiez venu vers moi argent en main, j'aurais pu vous laisser jouer au bienfaiteur pour vos dix francs. Vous êtes sans le sou, bonsoir! Libre à vous quand vous recevrez votre pension le 1er du mois prochain, et si la fièvre de libéralité vous tient encore, de faire cadeau de dix francs à Jeannette. Mon avis est qu'il faut faire ses charités au comptant. »

Là-dessus, l'oncle Maillard fit à M. Marc Maillard un geste de congé, le laissant libre d'aller récriminer, en compagnie de mademoiselle Julie Maillard, sa sœur, ou de Jeannette, contre ce que l'on ne se gênait point pour nommer son impitoyable avarice.

M. Marc n'y manqua point, et même sa commisération s'accroissant de la haute impossibilité qui lui liait les mains, non-seulement il promit à Jeannette les dix francs qui lui devaient être retenus, mais dix autres encore comme dédommagement de sa peine.

Jeannette, qui était en larmes, aurait volontiers baisé le bas de la tunique de M. Marc, si elle avait su comment s'y prendre. Elle se contenta de lui formuler un grand merci, et elle s'en alla supputer sur ses doigts combien, ayant dix francs cinquante centimes à ôter de vingt francs, sa maladresse du matin lui vaudrait de bénéfice.

II

Julie et Marc étaient les deux seuls enfants de M. Julien Maillard, capitaine-trésorier d'un régiment de ligne, et frère puîné de M. Jean-Marc Maillard, celui dont nous esquissons le portrait.

M. Julien Maillard résidait depuis quatre ans dans nos provinces de l'Algérie, et ne semblait pas près d'en être rappelé. Madame Maillard l'y avait suivi, tandis que l'achèvement de leur éducation tenait en France Julie et Marc, l'une en pension, l'autre à St-Cyr, sous la tutelle de leur oncle, qui n'omettait jamais de les faire sortir les jours de congé; à pied, hélas! à pied! au grand désespoir de Julie, petite personne mignonne et délicate, à qui le macadam, un jour de pluie, donnait le frisson. Son oncle et son frère étaient déjà de l'autre côté de la route macadamisée à franchir que, tenant levé son joli pied, elle n'avait point encore eu le courage de risquer le premier pas! Mais l'oncle Maillard prétendait que l'exercice pédestre lui était bon! La vérité, du moins Julie le certifiait à Marc qui en était bien assuré, la vérité est que si l'oncle ne prenait pas de voiture, c'était pour économiser trente sous!

Du reste, conjointement avec Marc, Julie avait encore bien d'autres griefs contre l'oncle Maillard, réputé à bon droit dans une assez jolie position, et ne menant d'autre train de maison que celui d'un célibataire plus que modeste dans ses goûts : ainsi qu'à son frère, une allocation mensuelle de trente francs était servie à Julie pour ses gants et autres menues inutilités, comme disait l'oncle; eh bien! lorsque survenait quelque occasion de témoigner sa reconnaissance aux professeurs par un beau présent collectif, si, en ce moment, Julie se trouvait démunie d'argent, l'oncle avait la cruauté de la laisser ne point souscrire! Le cas était arrivé souvent. Julie n'en parlait que la rougeur au front et un grand ressentiment dans le cœur.

C'était comme pour les arts d'agrément; l'oncle n'en permettait qu'un seul, dessin ou musique, au choix, et Julie adorait la musique et n'adorait pas moins la peinture! Comment opter? L'oncle lui conseilla l'art de renmailler les bas; quant à la danse, l'oncle ne voulut absolument pas en entendre parler. Il affirmait qu'avec de l'oreille et un joli maintien, on peut, sans maître à danser, figurer convenablement dans un quadrille, seule danse qu'il permît aux jeunes filles.

Marc, lui, prenait des leçons supplémentaires d'escrime et d'équitation. L'oncle ne s'était point fait tirer l'oreille pour consentir à ces dépenses; seulement, lorsque Marc fit entendre adroitement que pour ses étrennes, puisque l'oncle en voulait bien donner tous les ans, certaine cravache à pommeau de vermeil ne lui déplairait pas, l'oncle rit de son petit rire sec et moqueur, et, au premier janvier, il fit présent à son neveu d'une cravache de deux francs soixante-quinze centimes!

Si Marc l'eût osé, il eût broyé la cravache sous le talon de sa botte!

Mais l'oncle, dont on déblatérait volontiers en arrière, et auquel on ne ménageait point de très-désobligeantes épithètes, imposait à ce point, sans que pourtant sa voix s'élevât jamais jusqu'à la note aiguë, que, devant lui, il fallait, bon gré mal gré, que la paupière se baissât, et que l'on rengaînât la riposte.

Marc ne broya donc pas la cravache sous le talon de sa botte; il dévora son amer désappointement, et même, mâchonna quelques paroles que l'oncle voulut bien prendre pour une action de grâces.

« Vois! disait bientôt après Marc à sa sœur, avec un accent de navrant sarcasme, et jetant sa cravache au milieu de la chambre de cette dernière.

— Vois! répliquait Julie, lui désignant d'un geste dédaigneux deux livres ouverts sur le pied de son lit.

— Est-il possible? s'écria Marc, examinant les deux livres.

— Tout est possible à l'oncle Maillard, reprit Julie.

— Il a osé?...

— En me disant que, sortant de pension dans trois

mois, et me devant mettre alors à la tête de sa maison, l'étude préalable de ces deux livres me serait d'un immense secours.

— Un traité d'économie domestique et une Cuisinière bourgeoise!

— Une Cuisinière bourgeoise, oui, mon frère!

— C'est une dérision!

— Moi qui suis la seule à la pension qui n'aie ni montre ni bracelet!

— Le ciel te garde d'une montre ou d'un bracelet provenant de l'oncle Maillard! l'une ne saurait être qu'une bassinoire, et l'autre serait indubitablement en laiton! »

Ce disant, et pour donner satisfaction à son humeur, Marc se mit à fourgonner le feu qui brûlait doucement dans la cheminée de sa sœur, et à y entasser bûche sur bûche, de sorte que la température de la petite chambre s'étant élevée à un degré insupportable, force fut d'en ouvrir la porte toute grande. C'est ainsi que la trouva l'oncle Maillard, lorsqu'une demi-heure plus tard il vint faire une proposition à sa nièce et à son neveu.

Débarrasser la cheminée de ce qui s'y trouvait en trop, et plonger les bûches dans un baquet d'eau, c'est à quoi l'oncle procéda tout d'abord. Cette besogne achevée et la porte fermée :

« Mes enfants, dit-il, évitant de récriminer contre la flambée déraisonnable à laquelle il avait mis ordre, vous n'êtes jamais allés à l'Opéra italien; je vous ai donné vos étrennes; pour mes étrennes, à moi, je vous y conduis ce soir. Nous partirons immédiatement après le dîner. Tenez-vous prêts! »

Le spectacle! et quel spectacle? l'Opéra italien, le plus cher de tous! c'était à n'y pas croire. Aussi, l'oncle Maillard était rentré chez lui depuis longtemps que le frère et la sœur, les yeux tout ronds d'étonnement, se demandaient encore si leurs sens ne les trompaient point.

« Allons, allons, s'écria le premier M. Marc, jetant en l'air son képi, appris à retomber sur sa tête sans qu'il y portât les mains, disposons-nous toujours. Si l'Opéra italien tourne pour nous en théâtre des marionnettes, nous le verrons bien! »

De son côté, passant de l'incrédulité à l'enthousiasme, Julie qui, maintes fois, avait entendu ses compagnes parler du Théâtre Italien et des magnificences de la salle, se mit à bouleverser ses coffres et ses armoires, afin de se composer quelque chose qui pût, le soir, produire sa petite sensation.

Au milieu des robes d'uniforme couleur marron brûlé, lesquelles eussent fait, salle Favart, une bien triste figure, Julie eut le bonheur de se découvrir une robe de barége gris de perle. Le corsage de cette robe montait jusqu'au menton, et les manches en étaient démesurément longues; mais sont-ce là des difficultés, lorsque l'on a trois heures devant soi et quelques francs dans sa bourse? Immédiatement Jeannette fut expédiée chez la mercière la plus voisine, et en rapporta des rubans d'un rose vif en même temps que des gants blancs à trois boutons. Puis pendant que Julie disposait les nœuds dont elle devait parsemer son corsage, décolleté à grands coups de ciseaux, et ses manches tellement raccourcies, que c'était à peine si ce qui en restait méritait ce nom, Jeannette la frisait.

Coiffée à l'instar de ces poupées qui tournent dans les vitrines des coiffeurs avec une si remarquable persévérance, grelottant dans sa robe grise à bouffettes roses, Julie ne fit attendre son oncle au dîner que vingt petites minutes!

C'est qu'avant de le rejoindre, il avait fallut tenir un conseil!

« Comment me trouves-tu, avait demandé Julie à son frère?

— Superbe! avait galamment répondu M. Marc.

— Que penses-tu que va dire l'oncle de ma toilette?

— Il te renverra à ta robe marron.

— J'en ai une frayeur mortelle!

— Alors, tu aurais aussi bien fait de ne pas la quitter.

— Aller à l'Opéra italien en robe marron! jamais! s'écria Julie avec une rare énergie.

— Plutôt la mort!... fit Marc.

— Attends! ajouta-t-il, il est un moyen de tout concilier! Sous la robe sombre qu'à un temps donné revêt le papillon, nul ne soupçonnerait les couleurs brillantes de son aile. Fais-toi chrysalide pour le temps du dîner; tu redeviendras papillon à huit heures. »

La motion accueillie avec enthousiasme, Julie déroba ses beautés sous un ample pardessus, et ce ne fut que sur les moelleux tapis des couloirs du Théâtre-Italien que l'oncle Maillard aperçut ses splendeurs.

« Hé! hé! dit-il, vous vous êtes faite bien belle, ma nièce! »

Julie, qui redoutait quelque fâcheuse admonition, se voyant quitte pour si peu, fut toute ravie; rien, dès lors, ne lui semblant devoir faire ombre au vif plaisir qu'elle se promettait.

Au premier étage, Julie s'arrêta.

« Montez, ma nièce, dit monsieur Maillard; les loges du premier sont louées à l'année. »

Julie fut bien près de trouver cette location à l'année abusive.

« Montez, montez, ma nièce, dit l'oncle Maillard, au second étage! »

Julie se sentit prise d'une vague appréhension.

Cependant comme l'oncle et Marc continuaient leur ascension, force lui était de les suivre.

Au troisième étage, pour le coup, elle se crut arrivée, et déjà, elle se préparait à donner son manteau à l'ouvreuse, lorsque le fatal « montez! montez! » se fit entendre derechef.

Julie en pâlit.

« C'est donc à l'amphithéâtre que nous allons, mon oncle? s'écria-t-elle avec un accent désespéré.

— Non, ma nièce, non, à côté, en quatrième loge, on y entend merveilleusement; nous y serons fort passablement si nous pouvons nous caser au premier rang.

— Quoi! nous ne serons pas seuls dans notre loge?

— Hé! hé! la loge est de six places! répondit M. Maillard. »

Julie aurait eu le choix, qu'immédiatement elle aurait rebroussé chemin.

Mais elle n'avait pas le choix. Il fallut gagner ce quatrième étage, et comme il ne s'y trouva qu'une place au premier rang, elle dut s'y asseoir auprès

de deux inconnus, assez surpris de ses bras nus et de ses nœuds roses.

Les bras nus et les nœuds roses de Julie, outre que pour ses voisins ils étaient ridicules, et que pour les étages inférieurs ils n'existaient pas, eurent encore un autre inconvénient : en les apercevant, le visage de l'ouvreuse s'épanouit, et elle accabla de prévenances l'oncle, le neveu et la nièce, la nièce surtout; cette employée remplie de tact pensait avoir affaire à des gens *de conséquence*, grimpés là-haut par caprice, et qui ne pouvaient que lui payer largement ses gracieusetés. Hélas! ce fut une pièce de dix sous que l'oncle Maillard n'eut pas vergogne de lui glisser dans la main! même que l'ouvreuse eut alors un superbe mouvement d'indignation, comme si elle se fût sentie prise de l'irrésistible envie de refuser. Ce ne fut certainement que par un effet de l'habitude que les dix sous trouvèrent néanmoins le chemin de sa poche.

Mais cette scène n'avait point échappé à Julie, et ce fut une humiliation de plus à joindre aux autres.

« Ma foi, je ne regrette pas mes quinze livres dix sous, fit l'oncle Maillard, dans le fiacre qui les ramenait au logis; car tout compris, mes mignons, cette soirée me coûte quinze livres dix sous.

— Il nous les reproche encore, pensa Julie... »

III

A l'époque où Julie quittait la pension et venait s'essayer chez l'oncle Maillard à ce rôle de maîtresse de maison que toute jeune fille est appelée à jouer un jour, Marc sortait avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie.

Un déjeuner avait été offert aux nouveaux officiers et rendu par ceux-ci à leurs camarades. L'oncle Maillard connaissait la coutume et n'avait rien dit.

A Dunkerque, où tenait garnison le régiment de Marc, un nouveau déjeuner de bienvenue eut lieu, et l'oncle n'y vit encore rien à reprendre. Seulement il partit de là pour écrire à son neveu ainsi qu'il suit :

« Très-cher neveu,

» L'état militaire est un fort joli état. Je parle au » point de vue de ceux qui ne tombent pas en pâ» moison pour un peu de sang renversé par terre. » L'état militaire est donc un fort joli état. Nonob» stant, si en temps de guerre l'intégrité de votre » individu court quelques périls, en temps de paix, » cet état, que je proclame joli, a d'autres dangers : » messieurs les lieutenants et sous-lieutenants, vous » avez trop de loisirs!

» Ne vous récriez pas, mon très-cher neveu; ce » trop de loisirs est la tache noire de votre métier.

» Si quelques-uns d'entre vous deviennent des pi» liers d'estaminet, c'est parce que, chaque jour, ils » ont de nombreuses heures dont ils ne savent que » faire! La même raison en jette d'autres dans le tour» billon du monde où, pour paraître, on est induit à » des dépenses au-dessus de sa paye, ce qui mène » à la dette.

» Vous me ferez observer qu'en général on a une » famille.

» C'est juste! Mais la famille a plus ou moins de » bonne volonté ou de puissance. Si vous faisiez des » dettes, votre père les pourrait payer difficilement. » Quant à moi, comme très-certainement ce cas ne » se présentera point, inutile de vous dire qu'il n'est » pas de façon de dépenser mon argent qui ne me » semble meilleure.

» Ci-jointe une caisse de livres avec quelques car» tes géographiques et quelques plans qui vous pour» ront aider à passer ces heures de loisir, si funestes » aux jeunes officiers.

» Bonsoir, très-cher neveu! Portez-vous bien! La » bonne santé est le plus souvent la récompense de » la bonne conduite.

Votre oncle, Jean-Marc Maillard.

Julie, installée chez son oncle, s'essayait donc aux fonctions de ménagère. Tous les premiers du mois, l'oncle donnait une certaine somme pour la dépense de bouche, et cela devait mener jusqu'au 31 inclusivement. Le 18 du premier mois, Julie n'avait plus que vingt-cinq francs en caisse. Vingt-cinq francs pour douze jours! Julie en frémit.

Il est vrai que plusieurs fois pendant ces dix-huit jours, l'oncle, riant de son petit rire narquois, avait témoigné son plaisir de voir que les bécassines ou autres petits pieds de ce genre fussent, cette année-là, à la portée des bourses modiques; car il en devait être ainsi, avait-il ajouté, puisque, contre l'ordinaire, des mets aussi fins figuraient sur sa table.

Hélas! avec les vingt-cinq francs qui restaient pour les derniers douze jours, ce ne fut plus de bécassines qu'il s'agit! Après consultation sérieuse avec Jeannette, on se tourna vers le pot-au-feu, flanqué d'un plat de pommes de terre frites, et suivi de fromage de Brie pour tout dessert.

L'oncle rit derechef, mais comme il mangea le pot-au-feu d'aussi bon appétit que les bécassines, Julie se sentit soulagée d'un grand poids.

Cependant, à mesure que le temps s'avançait, la difficulté grandissait. Le 31, Julie n'avait plus que un franc quinze centimes pour la dépense du déjeuner et du dîner. Elle en perdait la tête.

« Hé! hé! fit l'oncle, entrant comme d'habitude à midi précis dans la salle à manger, un radis noir, un hareng saur et des poires cuites! Fort bien, on peut déjeuner avec cela; seulement, très-chère nièce, une observation! Est-ce par friandise ou par économie que nous avons du hareng saur? Si c'est par friandise, je n'y trouve point à redire; si c'est par économie, votre calcul pèche par la base : ce petit poisson fumé ne coûte, il est vrai, que vingt ou vingt-cinq centimes, mais il nous incite à manger pour quarante ou cinquante centimes de beurre frais; de plus, il procure une très-grande soif. Soit dit pour votre gouverne! »

Julie écrivit à son frère la dissertation de l'oncle sur le hareng saur. Elle terminait en lui affirmant que sa position n'était pas tenable.

A quelques mois de là, Julie attrapant ses vingt ans, un ami de l'oncle Maillard amena dans la maison un jeune docteur en médecine, plein de talent et d'avenir.

Voici ce qu'au bout de cinq ou six semaines, Julie en écrivait à son frère :

« Je t'ai parlé de M. Deltil, mon ami.

» Il continue à se montrer sous les plus favorables » aspects. Mais à quoi sert que, chaque jour, je dé-

» couvre en lui de nouveaux mérites? A quoi sert
» que nous nous trouvions les mêmes sympathies et
» les mêmes penchants? Tiens, le vieux monsieur
» Tiron aurait mieux fait de ne point nous le présen-
» ter! Est-ce que je dois penser à me marier, moi,
» une fille sans dot! Nous ferions belle figure dans
» notre ménage, en attendant des clients peu pressés
» de grossir notre budget. Va! mon chemin est tout
» tracé; il n'est pour ta sœur point d'autre route. Je
» tiendrai la maison de l'oncle jusqu'à la fin de
» mes jours! »

Pendant ces entrefaites, M. Julien Maillard continuait en Algérie son service de capitaine-trésorier avec cette habileté et cette intégrité qui, Dieu merci, ne sont point dans nos armées des vertus rares, lorsque arriva en France une nouvelle foudroyante, le concernant.

Aussitôt que cette nouvelle fut connue de Marc, et elle le fut sans retard, il demanda et obtint un congé de quelques jours, et un matin, on le vit entrer dans la maison de son oncle, pâle, défait, et violemment agité.

M. Maillard ne s'y trouvait pas.

« Où est l'oncle? où est l'oncle? fit Marc à sa sœur, sans songer à lui donner le bonjour fraternel.

— Je ne sais. Mais qu'as-tu?

— Rentrera-t-il bientôt? reprit le jeune homme au lieu de répondre.

— Hier il est sorti comme aujourd'hui de très-bonne heure, et est resté dehors tout le jour.

— Sans dire en quel endroit on le pourrait trouver?

— Sans le dire.

— Mon Dieu!

— Tu as donc quelque chose de très-urgent et de très-pressé à lui communiquer?

— Julie, répondit Marc, la voix tremblante d'une émotion profonde et contenue, et prenant dans les siennes les mains de sa sœur, la caisse du régiment a été volée à notre père.

— Volée!

— Il s'y trouvait vingt-huit mille francs!

— Cela est un grand malheur!

— Un grand malheur! pauvre fille! comme tu dis cela! Tu ignores, on le voit bien, qu'un trésorier est responsable.

— Ciel!

— Et pour que notre cher père ne soit point aux arrêts, il faut que son colonel le tienne en une bien extraordinaire estime.

— Aux arrêts! notre père!

— C'est la règle. Puis, mis en jugement si l'argent ou le voleur ne se retrouve.

— En jugement! Notre père amené comme accusé devant des juges! Accusé de quoi?... Mon frère, mon frère, quelles horribles nouvelles! Mais qu'espères-tu de l'oncle? Ne le connais-tu pas?

— Sans nul doute, il aime l'argent; mais son sang, il le doit aimer aussi; l'honneur de son frère ne lui saurait être indifférent. Je lui parlerai de l'horrible désespoir où doit être plongé notre père, et des angoisses de notre mère; il m'écoutera.

— Je le voudrais au prix de ma vie!

— Tu doutes de lui?

— Et comment ne pas douter quand on voit avec quelle parcimonie tout se fait dans cette maison? Là où elle s'établit, l'avarice règne seule. L'avare n'a ni amis ni famille. L'oncle ne verra point nos larmes, et il dira que notre père eût dû se procurer des serrures de sûreté. »

Marc, découragé, était tombé sur ses genoux. Ainsi qu'il arrive toujours dans le malheur, il implorait l'Être suprême, lorsque rentra l'oncle Maillard, haletant de fatigue et le front mouillé de sueur.

« Te voilà, neveu, dit-il. Je t'attendais.

— Vous savez donc? s'écria Marc, les yeux pleins de larmes et avec un accent déchirant.

— Je sais... je sais... répondit l'oncle Maillard, regardant avec une expression de bonté ineffable son neveu tremblant devant lui, et sa nièce agenouillée, le visage caché dans ses mains, je sais que, demain au soir, votre père pourra tirer à vue sur mon banquier pour les vingt-huit mille francs qui lui ont été volés! »

Un cri de reconnaissance où se peignait toute leur âme s'échappa à la fois des lèvres de Marc et de Julie, et l'oncle Maillard fut longtemps sans pouvoir arracher à leurs étreintes ses mains qu'ils couvraient de pleurs brûlants et d'ardents baisers.

« Vous avez fait cela? vous avez fait cela, mon oncle? s'écriait Marc.

— Cher oncle! cher oncle! Qui l'aurait pu croire? ajoutait Julie.

— Ce que tu dis là n'est pas obligeant pour moi, reprit l'oncle. Hé! hé! ajouta-t-il, avec son petit rire habituel, parions que tu n'as pas encore oublié ta soirée à l'Opéra-Buffa?

— Oh! mon oncle, fit Julie, au cou de M. Maillard, ai-je été assez folle et assez injuste!

— Et toi, Marc, me pardonnes-tu la cravache de deux francs quinze sous?

— Mon oncle, je ne connais personne au monde qui vous égale en générosité. Avoir devancé nos prières! ah! c'est être généreux deux fois que de l'être ainsi!

— Parbleu! avec cela que ton père avait le temps d'attendre! répliqua l'oncle Maillard... »

Marc retourna à Dunkerque, bénissant son oncle d'y pouvoir reparaître la tête haute, et, de plus, tout à fait converti à ses principes d'économie domestique.

Sa sœur Julie ne l'était pas moins; il arriva même plus d'une fois, dès lors, que l'oncle dut modérer son ardeur et employer son autorité, ou pour que la table fût plus abondante, ou pour que Julie renouvelât ses chapeaux et ses gants.

Cependant M. Deltil continuait à fréquenter la maison de M. Maillard; non, en vérité, que Julie l'y encourageât; loin de là. Depuis les grands sacrifices faits par son oncle, Julie s'était juré de ne jamais le quitter, et de se consacrer absolument aux soins que réclamerait sa vieillesse; partant, elle avait éloigné d'elle toute idée de mariage, et ne voyait plus venir le jeune docteur qu'avec une certaine contrainte. Un jour même, elle s'en expliqua assez catégoriquement pour que M. Deltil se regardât comme congédié.

L'oncle avait tout suivi du coin de l'œil, et il avait laissé agir sa nièce, épiant seulement avec persistance les nuages qui pourraient assombrir son front.

«Tu es une bonne fille, lui dit-il, à quelques jours de là; quelle que fût ta pensée secrète, tu l'as courageusement dissimulée afin de me dérober ton sa-

crifice. Viens m'embrasser, et fais-nous préparer un bon petit plat friand. Deltil sera des nôtres à dîner.

— Mon oncle!

— Eh oui! voyons, est-ce que pour soigner mes rhumatismes, tu as besoin de rester fille? Tu les soigneras conjointement avec ceux de ton mari, si le destin lui en accorde!

Mon oncle!

— La clientèle d'un médecin ne se fait pas en un jour, cela est vrai. Afin de la pouvoir attendre, vous vous établirez ici. Moi, je prendrai les deux chambres d'au-dessus; elles sont en plein soleil; je les ai toujours convoitées. Nous vivrons tous ensemble; réunis aux repas, à nos affaires le reste du temps. Ces différents arrangements conviennent au docteur.

— Quoi! vous?...

— Tu l'avais chassé de céans, il m'a bien fallu l'aller trouver chez lui.

— Oh! mon oncle!

— Mon oncle! oh! mon oncle! tu n'es pas particulièrement loquace ni éloquente ce matin. Bon! la voilà qui pleure! Holà! hé! Jeannette! mon paraverse! A la bonne heure! j'aime mieux te voir rire que pleurer! Tu aurais été laide tantôt; le docteur t'aurait trouvé le nez rouge. C'est bien, c'est bien; moins de nerfs. Tu m'étouffes! Ah çà! la noce dans quinze jours en catimini. Point de fête! ton père, ta mère et ton frère y seront.

— Mon oncle! mon oncle! Et vous dites point de fête!...

Les choses eurent lieu ainsi que l'avait arrangé l'oncle Maillard; et si la toilette de la mariée parut généralement un peu simple, la mariée, devant ses armoires remplies de beau et bon linge, fut toute la première à en rire.

Dans un petit portefeuille que l'oncle Maillard lui glissa dans la main au sortir de la messe, Julie trouva, outre dix billets de mille francs, les paroles suivantes, écrites de la main de l'oncle :

« Retranchons le superflu, et nous aurons abondamment le nécessaire. »

Mme Adam-Boisgontier.

LE SOLEIL

Un rayon de soleil est venu ce matin
Joyeusement danser, frapper à ma fenêtre;
Il semblait dire : Allons, le printemps vient de naître,
Laisse là, vieil hibou, ton grec et ton latin,
Cours après moi dans le jardin.

Puis vint un papillon sur un rosier sauvage
Étaler au soleil, à mes regards ravis,
Son manteau de velours, parsemé de rubis,
Semblant me dire aussi dans son muet langage :
Laisse là, vieil hibou, ton grec et ton latin,
Cours après moi dans le jardin.

Bientôt après je vis une jeune hirondelle
Se jouer dans les airs, s'exciter de la voix,
Et de la terre au ciel montant cent et cent fois,
Me crier à son tour, en me touchant de l'aile :
Laisse là, vieil hibou, ton grec et ton latin,
Cours après moi dans le jardin.

Puis vint me visiter la vigilante abeille,
Fouillant tout mon réduit sans trouver d'autre fleur
Qu'un Homère, un Virgile; et, s'envolant de peur,
Mais non sans bourdonner autour de mon oreille :
Laisse là, vieil hibou, ton grec et ton latin,
Cours après moi dans le jardin.

Je résistais toujours, quand la voix de Marie
Se fit entendre au loin : la fillette apportait
A l'autel de la Vierge un suave bouquet,
Qu'elle avait composé des fleurs de la prairie;
Pour la voir plus longtemps, laissant grec et latin,
Je courus au bout du jardin.

Victor Delerue.

REVUE MUSICALE

Nous continuons, ce mois-ci, la nomenclature des œuvres nouvelles et remarquables de 1862, que nous avons commencée dans nos numéros de décembre et janvier derniers.

L'éditeur Girod, qui apporte autant de goût que d'intelligence dans le choix des œuvres qu'il publie, a réuni, cette année, aux ouvrages importants que nous lui connaissions déjà, la plus brillante et la plus variée des collections de musique moderne.

Aussi, citerons-nous comme compositions de premier ordre, la plus grande partie des publications de cette maison.

Voici d'abord la *troisième Valse brillante* de Mansour, un des meilleurs auteurs de notre époque, à la fois professeur distingué, savant musicien et habile exécutant; — un *impromptu* de Joseph Wieniawski, le compositeur original par excellence, dont l'inspiration féconde et hardie cherche à créer, à inventer, plutôt qu'à imiter et à refaire selon les idées déjà connues; — une *Ronde villageoise*, de Nollet, remarquablement jolie; — une *Chanson à boire*, de Léon Dufils; — une *première Rêverie*, par Charles Neustedt; — *Gondolina*, barcarolle, charmante page de E. Ketterer. Voilà, certes, six morceaux de musique avec lesquels on peut former l'album le meilleur, et sans contredit le plus distingué comme œuvre de talent.

Tous les amateurs de belle musique connaissent l'admirable *Adélaïde* de Beethoven, ce morceau de musique, pour chant et piano, où la grâce, la passion, la tristesse, le sentiment sont rendus avec un charme inimitable. M. A. Frélon, organiste d'un mérite très-supérieur, vient de transcrire ces magnifiques pages pour orgue expressif et piano, avec une rare habileté. Nous ne pouvons qu'ajouter à sa louange, que son *Adélaïde* est bien celle de l'illustre maître allemand.

D'ailleurs, les jeux doux et variés de l'orgue expressif, se prêtent admirablement à cette musique imitative. *Souvenir de Néris*, valse très-brillante de H. Marx; *Senorita*, polka, et *Rêve d'azur*, mazurka de F. Liouville; *un Éclat de trompette*, quadrille d'Arban, et un autre quadrille sur l'*Alceste* de Gluck, par Wachs, sont cinq danses brillantes dues à la plume de compositeurs, dont le talent a été souvent déjà couronné de légitimes succès.

Il faut mentionner encore une suave et poétique mélodie de Mangin, intitulée : *Feuille flétrie*, pour chant et piano.

Nous allions oublier deux remarquables fantaisies : l'une de Boyer, sur *la Norma*, édition classique, doigtée par Brissan; la seconde, de Jules Yung, sur un thème de Rossini.

M. l'abbé Goupil, auteur de *Échos du sanctuaire*, vient de mettre à notre disposition un ouvrage très-complet, sous le titre d'*École d'Orgue*, comprenant les principes du plain-chant, de l'harmonie, de la mélodie, de l'instrumentation, avec exercices de vocalisation et de doigté pour orgue. Cet ouvrage, marqué prix net, 2 fr. 50, sera livré pour 2 fr. à nos abonnées seulement.

Les Recruteurs. — La Tyrolienne. — La Tête enchantée. — La Voix humaine. — Les Titans. — Nouvelles.

Enfin, le calme s'est rétabli; les cadeaux sont donnés, les visites reçues. La Tradition, cette souveraine en cheveux blancs dont on respecte encore les solennelles allures, s'est enfuie comme une ombre en nous disant qu'elle reviendrait sur le dernier coup de minuit, à la Saint-Sylvestre prochaine. Nous pouvons donc maintenant jeter un coup d'œil rétrospectif sur les productions musicales de ces deux derniers mois. Malheureusement les perles sont rares, et les mines de diamant semblent avoir épuisé leurs plus riches filons. Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on néanmoins quelques précieuses parcelles dont nous nous empresserons à l'occasion de donner à nos lectrices une succincte analyse.

Notre célèbre organiste Lefébure-Wély vient de se lancer trop aventureusement dans la carrière dramatico-lyrique. Nous avons regretté de voir ce talent magistral, peu familier d'ailleurs avec la science de l'orchestration, chercher une gloire nouvelle dans les difficultés de la scène. Aussi faut-il le dire, M. Lefébure n'a que médiocrement réussi dans son premier opéra comique, *les Recruteurs*. Il y a dans cet ouvrage une incroyable profusion de morceaux, dont quelques-uns sont heureusement restés sur le champ de bataille des répétitions. M. Lefébure a voulu faire voir au public profane qu'il savait avec élégance et fécondité passer du grave au doux et du plaisant au sévère.

En vérité, c'était trop d'ambition. Il est vrai qu'on remarque dans les trois actes qui composent la partition, ici, un prélude d'un style élevé, là une mélodie gracieuse, plus loin un chœur orchestré avec talent. Mais, somme toute, l'ouvrage pèche par l'abondance des détails, par la trop grande rapidité des situations, par un mouvement fébrile enfin qui fait supposer que l'intelligence du compositeur n'était pas dans un état normal en voyageant dans une sphère peu propre à sa nature.

Que M. Lefébure-Wély reste organiste. C'est son plus beau titre de gloire.

Les petits opéras se succèdent au Théâtre-Lyrique. On nous a donné récemment *la Tyrolienne*, paroles de MM. de St-Georges et Dartois, musique de M. Leblicq. C'est un petit acte sans intérêt et sans originalité, dans

lequel cependant on a remarqué un quatuor d'une bonne facture. Cette partition est un ballon d'essai auquel il manquait un peu de lest. Aussi s'est-il envolé si haut, qu'on a peine à croire qu'il redescende jusqu'à nous.

Puis est venue *la Tête enchantée*, petit opéra en un acte qui n'a rien d'enchanteur, malgré le bon vouloir de l'auteur, M. Dubreuil, et du compositeur M. Palliard. Ce lever de rideau ne contient qu'une scène d'invocation, dont Wartel et Gabriel ont su tirer un fort bon parti.

C'est une triste chose qu'un lever de rideau à l'Opéra. Le public entre, tousse, s'assied, ouvre le programme, cause à droite et à gauche, et s'occupe fort peu de la pièce que les acteurs ont l'honneur de lui représenter. Excepté *le Comte Ory* et *le Philtre*, qui sont les chefs-d'œuvre du genre, nul lever de rideau n'a laissé le moindre souvenir dans la mémoire des auditeurs. MM. Mélesville et Alary viennent de nous fournir une nouvelle preuve de cette indifférence de la foule, pour les opéras servis en manière de hors-d'œuvre. Du reste, le poète et le musicien semblaient avoir le pressentiment de leur sort, car ils ont apporté dans leur travail une gêne, un embarras, une fatigue qui devaient nuire à l'ouvrage. *La Voix humaine*, tel est le titre de la pièce, ne rachète ses pages faibles et incolores que par un ensemble final plein de verve et d'élévation.

Décidément, l'orchestre de la Société des Concerts, par sa sonorité naturelle, son éclat et la place dominante qu'il occupe sur la petite scène du Conservatoire, écrase littéralement les voix. — Nous en avons fait une nouvelle expérience par *les Titans*, de Rossini, confiés cependant à quatre artistes de talent, munis chacun d'excellents organes, Obin, Belval, Faure et Cazaux. Cette vigoureuse page de maître n'a qu'un mouvement, le sujet n'en comporte pas d'autres, mais ce mouvement est tout une avalanche. Le formidable dessin d'accompagnement qui enserre le chant de ses modulations grandioses, est d'une énergie encore inconnue. C'est un langage surhumain, une musique de tempête, une harmonie qui foudroie. Si l'Opéra parvient à s'emparer du *Chant des Titans*, l'armée des dilettanti fera certainement le siége de la grande salle de la rue Le Pelletier, seul cadre possible pour la colossale conception de l'auteur de *Guillaume Tell*.

On donne en ce moment à Copenhague un nouvel opéra en trois actes de Siboni, intitulé : *Fuite de Charles II*. Le texte est dû au professeur Overskou. On en fait les plus grands éloges.

A Bruxelles, on représente un ouvrage en trois actes du compositeur belge Kettenus. Cet opéra, qui a pour titre : *Stella Monti*, est emprunté aux *Fiancés* de Manzoni. M. Kettenus, élève de Lachner, a été longtemps directeur de musique à Manheim.

M. Halévy est parti pour Nice avec sa famille. Le célèbre compositeur va demander au ciel du midi le rétablissement de sa santé affaiblie par le travail.

Sur la proposition de M. Bacciochi et de M. Auber, directeur de la chapelle impériale, M. Jules Cohen a été nommé inspecteur honoraire de la musique de la chapelle et de la chambre.

Les journaux ont annoncé la mort d'Edmond Roche, traducteur du *Tannhauser*, le nébuleux poème qui inspira Richard Wagner.

On écrit de Saint-Pétersbourg que *Stradella*, opéra de M. de Flottow, va être chanté en italien à l'Opéra-Impérial de cette ville.

Le Figaro, de Lisbonne, parle avec les plus grands éloges des représentations de madame Laborde au théâtre San-Carlos.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

Menu d'un dîner d'hiver.

Potage au riz et aux racines.

RELEVÉ.

Turbot ou brochet au bleu.

QUATRE ENTRÉES.

Poularde à la financière. Filet de bœuf aux tomates.
Salmis de perdreaux. Riz de veau aux champignons.

DEUX RÔTIS.

Canards sauvages. Éperlans.

ENTREMETS DE LÉGUMES.

Haricots blancs à la crème. Épinards au jus.

ENTREMETS SUCRÉS.

Petits pots de crème au café.
Fromage bavarois aux fraises.

FRUITS ET DESSERT.

Crème raffinée.

Dans le plat où l'on veut servir la crème, on émiette trois ou quatre biscuits à la cuillère et deux macarons, on les arrose avec deux cuillerées à bouche de vin blanc, deux cuillerées de sucre pilé; on verse dessus la crème refroidie et l'on sert.

RACCOMMODAGE DE LA PORCELAINE.

Quand la porcelaine est seulement fendillée, on empêche l'infiltration du liquide en frottant fortement la fente avec une amande amère. Le vase ainsi réparé ne laisse échapper aucune goutte de liquide.

(*Dictionnaire de la vie pratique.*)

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Paris, 1er Février 1862.

Te souvient-il, Florence, d'une paire de patins agréablement sculptés sur la frise d'un cottage, bâti en vue du lac de Vincennes, et que nous regardions l'été dernier?

Ces patins, ainsi placés au milieu du bois, à moitié recouverts de clématite, de glycine et de vigne grimpante, nous semblaient faire là une étrange figure; et, ne comprenant pas leur raison d'être en ce lieu, nous les attribuions à une fantaisie d'artiste.

C'est que, pour les juger, nous avions mal choisi notre jour, et que nous oubliions l'hiver et ses frimas.

Eh bien, depuis un mois, ces patins sont devenus une actualité et symbolisent parfaitement le plaisir à la mode qui, faisant courir Paris à ses deux pôles, entraîne la foule au bois de Vincennes et surtout au bois de Boulogne, nous remettant en mémoire ces vers si connus :

> Sur un léger cristal, l'hiver conduit leurs pas;
> Le précipice est sous la glace.
> Telle est de nos plaisirs la fragile surface :
> Glissez, mortels, n'appuyez pas !

Là, sur la glace unie, une légion de patineurs s'agitent en tout sens, décrivant des courbes plus ou moins gracieuses, quelquefois même de savantes arabesques; des traîneaux emportent de belles dames enfouies sous leurs fourrures; et, tout autour, les arbres, chargés de givre, secouent leur poussière blanche sur les équipages qui marchent au pas; à l'horizon, se détachant sur un ciel gris, les coupoles dorées de la nouvelle église russe, ajoutent un dernier trait au tableau, et transportent l'imagination sur les bords de la Néva.

Cette chapelle russe, inaugurée l'automne dernier, mais dont je n'ai point encore trouvé l'occasion de te parler, présente, à l'extérieur, un ensemble de cinq coupoles dorées, terminées par de petits dômes qui, comme cinq flambeaux, paraissent étinceler et brûler devant Dieu.

Précédée, comme les églises primitives, d'un parvis au toit de pierre, elle se divise, à l'intérieur, comme le temple de Salomon, en trois parties : vestibule, nef et sanctuaire.

Ce sanctuaire, où s'accomplissent les mystères, est séparé de la nef par l'*Iconostase*, cloison de bois ornée d'images et qui rappelle le voile du Saint des saints.

Je ne te décrirai point les peintures aux couleurs vives, rehaussées d'or, ni les fresques grandioses qui résument l'histoire du christianisme : j'aurais peur de traiter fort mal un pareil sujet, et, d'ailleurs, il m'entraînerait peut-être un peu loin. Après les fresques de l'église russe, il nous faudrait aller voir celles que M. Flandrin vient de terminer à Saint-Germain-des-Prés; celles de M. Delacroix à Saint-Sulpice, et courir jusqu'à l'ancien village de la Chapelle, où l'on a récemment érigé une nouvelle église romane.

Nous ferons ce voyage par un jour de soleil, si tu le veux bien, Florence, et nous nous contenterons, à l'heure qu'il est, de rester au coin du feu où vraiment il fait bon.

Ce n'est pas cette année que je me plaindrai de vivre sous un ciel nébuleux et d'endurer les rigueurs de l'hiver :

« Oh ! oh ! — disait le petit grillon, à la vue du papillon dont il avait envié le sort et que venaient de mettre en pièces des mains sans pitié, — je ne suis plus fâché, il en coûte trop cher pour briller dans le monde ! »

Hé bien, moi, je trouve qu'il en coûte un peu cher de vivre sous un beau ciel, et je ne porte plus du tout envie aux voisins du Vésuve ni de l'Etna, qui ne peuvent jamais s'endormir avec sécurité.

Pauvres habitants de Torre del Greco, quel ne dut pas être leur effroi en entendant les sourds grondements de l'éruption ! Obligés d'abandonner à la hâte leurs demeures qui chancellent, ils cherchent à fuir et sont arrêtés par la lave qui soulève le sol, se fraye un passage, coule en torrent embrasé, ou par des tourbillons de cendres qui les enveloppent et leur coupent la retraite.

Et pendant que, si près de notre belle France, s'accomplissait ce grand désastre, bien tranquilles l'une et l'autre, nous échangions des souhaits de bonne année !

Au reste, il n'est pas besoin d'aller même jusqu'à Naples pour trouver des malheureux, et, si je ne craignais de te fatiguer par des redites, ma dernière lettre déjà sollicitant ta charité pour les malheureux de Lalle, je te répéterais tout ce qu'il m'a été raconté de la misère actuelle des pauvres ouvriers de Saint-Étienne et de Lyon, misère telle que rien ne peut nous en donner une idée. Aussi une souscrip-

tion s'est-elle promptement organisée, par les soins de S. E. l'archevêque de Lyon; chacune de nous doit y apporter son obole : aurions-nous le courage, en ce temps de plaisirs, d'aller parées à une fête, quand ceux-là qui, de leurs mains, ont tissé la soie dont on nous couvre, fabriqué les rubans dont on rehausse nos toilettes, meurent de faim, eux et leurs enfants?

Et, pendant que la misère désole ainsi nos plus riches cités, à l'autre bout du monde, bien loin, bien loin, dans cette île à laquelle le navigateur Vancouver a donné son nom, l'or abonde, et des trésors d'une richesse fabuleuse, hier encore inconnus, apparaissent aux premiers coups de pioche du mineur. — Quel contraste! Pourquoi souffrir ici, quand la fortune est là-bas? C'est que là-bas, non plus, n'est point la patrie.

Mais ne crains pas de réflexions trop sérieuses : il me suffit d'avoir fait appel à ton bon cœur, et je poursuivrais, sans plus philosopher, mon rôle de chroniqueuse aussi modeste que fidèle, cherchant de mon mieux à te mettre au courant de ce qui se passe loin de toi, t'entretenant ou des lectures publiques qui viennent de recommencer rue de la Paix, ou des efforts heureux de M. Rhan au Cercle des sociétés savantes, pour rendre accessible à tous l'étude, si difficile jusque-là, de l'harmonie, ou des progrès que fait en province la méthode Chevé; je te parlerais de cette nouvelle comète qu'on découvrait en Russie, il y a quelques jours à peine; je te dirais un mot des nouveaux embellissements qui s'accomplissent ou se préparent à Paris, si je ne m'apercevais que ma lettre est déjà bien longue, et cependant je ne veux point passer sous silence le succès de madame Bourdon, qui vient d'obtenir une médaille d'or pour deux de ses ouvrages : *le Droit d'Aînesse*, paru dans nos colonnes, et *Antoinette Lemire*.

Je regrette de ne pouvoir te donner en entier le compte rendu du rapporteur de la *Société impériale de Lille*, mais je lui emprunte ces quelques lignes caractérisant fort bien, selon moi, le talent de notre collaboratrice :

« La première qualité d'un livre, c'est de se faire » lire : ceux de madame Bourdon la possèdent au » suprême degré. Son style se distingue par une riche » simplicité, une franche allure, une facilité sans né» gligence; la délicatesse des sentiments rencontre » toujours une phrase vivement quoique sobrement » colorée; en un mot, nous avons là devant nous un » véritable écrivain. »

Il ne me reste plus, chère amie, qu'à te serrer les mains, envoyant à l'adresse de ces petites mains, qui souvent doivent être gelées dans le parc de ta grand'mère, le spécimen d'une nouvelle invention (1), appelée à remplacer le manchon, chaque fois qu'on n'en peut faire usage : c'est un petit cylindre creux en métal, et revêtu d'un épais tricot. Tu le rempliras d'eau chaude et le mettras dans ta poche, prête à l'en tirer dès que tu sentiras le froid : aussitôt une douce chaleur ranimera ta main engourdie, et fera complètement disparaître l'onglée qui devient parfois une véritable souffrance.

Sur ce, chère Florence, heureuse de t'avoir été bonne à quelque chose, je t'embrasse jusqu'au mois prochain, laissant madame la Mode causer chiffons avec nos amies.

(1) Ce petit instrument, appelé *chauffe-mains*, se trouve rue Sainte-Marguerite 1 (ter), au Plat-d'Étain.

MODES.

Nous entrons dans le temps des fêtes, dans des jours de danses et de travestissements; aussi m'empresserais-je de vous donner, à ce sujet, des conseils toujours bien suivis, si ce n'était déjà besogne demi-faite.

Le mois dernier ne vous a-t-il pas, en effet, mes chères enfants, porté de longs détails et de belles gravures, ayant pour objet la question qui vous intéresse à l'heure qu'il est?

Je n'ajouterai donc que peu de chose à ces explications, vous invitant d'abord, de toutes mes forces, à user de prudence, et à ne point mépriser ces petites précautions bien simples, grâce auxquelles pourtant vous éviterez ces vilains maux de gorge et ces bronchites qui viennent si vite, et dont ensuite on a tant de peine à se débarrasser.

Apportez donc autant de soin au choix de votre *sortie de bal* qu'à celui de votre robe elle-même, et relisez ce que je vous en disais en janvier.

Le vêtement à capuchon, bien doublé et bien ouaté, est le plus commode, en ce qu'il dispense de la *capuche* qui peut s'égarer, et qu'on cherche quelquefois longtemps, la tête nue, exposée au courant d'air de l'antichambre. Vous avez le choix entre le burnous à capuchon, la pelisse également à capuchon, ou bien la *dormeuse*, espèce de grande mante toute pareille à celle de nos grand'mères, ronde derrière, avec des bouts carrés devant, et terminée par un capuchon froncé. Ce dernier vêtement est gracieux, mais offre le désavantage de ne point garantir les bras aussi bien que les deux autres.

Les sorties de bal, vous le savez, se font, en général, très-élégantes : c'est un luxe inutile que je ne vous conseille pas; contentez-vous de mérinos ou de cachemire blanc, doublé et bordé de taffetas.

Je vous ai déjà parlé, pour entrer au bal ou au théâtre, quand vous êtes décolletées, d'une pèlerine en satin piqué, bordée de cygne. Je ne saurais trop vous engager à vous en confectionner une; à défaut de cygne, vous pouvez la garnir d'une ruche à la vieille, en ruban ou en velours.

Ces pèlerines sont un peu pointues devant et derrière, avec une couture de biais, au milieu du dos.

Telle est aussi la forme qu'on donne aux *collets* de fourrure. Ces collets ont complètement remplacé les *berthes* et les *victorias*. Ils sont, en général, assez grands, même pour jeunes filles et pour femmes, ils couvrent toute la taille. Ils se font en vison ou en martre du Canada. L'astrakan, tant porté l'année dernière, est presque exclusivement réservé maintenant aux toilettes de deuil.

Les manchons sont petits et se doublent, pour le vison et la martre, en satin marron.

Le *petit-gris* et surtout le *chinchilla* reviennent de mode; non-seulement on en fait des pèlerines et des manchons, mais on en borde aussi des manteaux.

Le cygne et la fausse hermine demeurent les fourrures des enfants.

L'hermine est toujours la fourrure élégante qu'on

ne peut guère porter qu'en voiture. Pour jeune fille, rien n'est joli comme un petit collier d'hermine, espèce de boa plat, large de deux doigts, qui se noue au cou comme une cravate.

Voici le détail d'une robe de bal de Virginie Vasseur : en tulle blanc, bouillonné; par-dessus, une double jupe en tulle uni, relevée par une agrafe de fleur, une *rose duchesse* blanche avec feuillage d'or. Au milieu de la rose est un nœud de velours ponceau.

Le corsage, décolleté, est à pointe, avec draperie et nœud de velours.

Pour coiffure, un bandeau de velours ponceau, avec rose blanche sur le côté.

Comme toilette de soirée ou de grand dîner, citons une robe de taffetas mauve, terminée dans le bas par un petit volant plissé.

Le corsage est décolleté carrément avec une chemisette d'organdi. La manche est courte et bouffante.

Pour jeune femme, une robe en taffetas *gris d'hiver*. La jupe est garnie d'un biais de velours noir et de velours blanc; au-dessous du biais, une guipure noire; au-dessus, un entre-deux également en guipure, posé sur un transparent de taffetas blanc.

Le corsage, montant, est orné d'un entre-deux semblable qui simule une berthe. La manche, étroite, à coude, est ornée de velours et de guipure.

Une nouvelle ceinture fort gracieuse, en velours noir, complète cette toilette.

Pour enfants, nous avons vu de bien jolies choses chez madame Deplanche, une robe de popeline grise destinée à une *demoiselle* de six ans, et ornée de taffetas bleu, avec tête. Le corsage, décolleté, est orné d'une berthe et d'une ceinture impératrice; la manche est courte et bouffante.

Un grand talma pareil orné, comme la jupe, de ruches de taffetas bleu, complète cette toilette à laquelle siérait à merveille le chapeau *Gabrielle*, à bords plats, en velours noir, orné d'une grande plume noire et de deux petites plumes bleues.

Au talma, on pourrait préférer, comme vêtement plus chaud, la *cracovienne*, en velours de laine, avec patte derrière ornée de boutons ou d'une broderie soutachée.

Deux costumes charmants sont destinés aux petits garçons :

1° Le *costume russe* en velours noir, composé d'une blouse et d'un pantalon bouffant, d'une ceinture de cuir, de guêtres de chevreau et d'une toque carrée, en velours noir, bordée d'astrakan.

2° Le *costume écossais*, formé d'une jupe plissée, en popeline ou en drap, d'une veste en velours, demi-ajustée, pointue derrière, et d'une toque de velours avec aigrette.

Pour baby, la plus jolie coiffure est le chapeau Henri III, en feutre blanc, garni tout autour de plumes blanches frisées et d'un bouquet de plumes de couleur.

Maintenant, mes chères enfants, il me faut répondre à un grand nombre d'entre vous qui m'avez consultée sur le choix d'un cordonnier consciencieux et pas trop cher. Je ne saurais vous donner une meilleure indication que celle de la maison Ravu, 26, rue Poissonnière, dans laquelle vous trouverez des chaussures élégantes et solides tout à la fois.

Puis, aux nouvelles abonnées qui nous ont déjà écrit pour nous demander une pommade efficace contre la chute des cheveux, nous indiquerons la *pommade* et *l'eau vivifiques*, en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu. Cette pommade et cette eau appréciées de nos amies de l'an passé, qui en ont éprouvé les heureux effets, non-seulement arrêtent la chute des cheveux, mais les font ensuite repousser en abondance. Elles font également épaissir les cils et les sourcils. Le *cold-cream*, de la même maison, est un excellent cosmetique à employer en ce moment contre les gerçures produites par le froid. Il adoucit et rafraîchit la peau, la mettant à l'abri des tristes effets d'un air trop vif.

Enfin, et pour clore un si grave entretien, il s'agit de réparer une petite maladresse commise en décembre dernier. En vous parlant de *l'eau souveraine*, si salutaire contre les maux de tête et d'estomac, nous avons oublié de vous dire que cette eau-là n'était pas du tout un médicament, mais une liqueur fort agréable que peuvent prendre, après le repas, ceux-là même qui ne sont affligés d'aucune infirmité. Il est résulté de cette omission que des demandes ont été adressées à M. Marchand, *pharmacien* (222 rue Saint-Antoine), c'est *distillateur* qu'il fallait mettre.

EXPLICATIONS

Planche II

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Plastron et manche de chemise de femme — 3 et 4, Chemisette d'enfant — 5 Mouchoir élégant avec écusson et *Lucie* — 6 et 7, garnitures pour objets de layette ou de trousseau — 8, L. Y., enlacés — 9 et 10, Parure parisienne — 11, E. L. — 12, L. V., enlacés — 13, G. M. — 14, 15, 16, Garnitures — 17, *Julia* — 18, E. L., enlacés — 19, Garniture pour jupon — 20, M. V., enlacés — 21, M. dans un écusson — 22, Petite garniture—23, E. S. — 24, *Valentine* — 25, 26 et 27, Bandes au feston — 28 et 29, Parure nouvelle—30, *Hélène* — 31, R. G., enlacés — 32, M. G. — 33, Mouchoir avec écusson et M. L. — 34, Écusson avec A. L., enlacés.

COTÉ DES PATRONS. — 35, P. D. — 36, C. D. — 36 (bis), I. G., enlacés— 37, M. S., avec couronne de marquis

— 38, *Célestine* — 39, Écusson avec A. O., enlacés — 40 à 45, Costume de petit garçon, blouse et pantalon — 46 à 50, Corsage décolleté pour jeune fille — 51, Dessous de lampe — 52, Coffre à bois — 53, Ornement religieux — 54, Banquette de foyer — 55 et 56, Porte-lettres.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2. Plastron et manche de chemise, plumetis, feston ou broderie anglaise.

Le côté placé au-dessus du numéro 32, est le devant du plastron dont la planche ne donne que la moitié.

3 et 4, Chemisette d'enfant.

3, Devant.

4, Dos.

Cette chemisette se fait en batiste ou en nansouk, unie ou plissée.

Autour du cou, se brode, au point de poste, le petit dessin terminé par un feston.

5, Mouchoir élégant à broder au plumetis et point de sable, ou bien en application de batiste sur tulle d'Alençon. Écusson avec *Lucie*, plumetis.

6 et 7, Garnitures au feston, pour objets de layette ou de trousseau.

8, *L. Y.*, enlacés, anglaise, plumetis.

9 et 10, Parure parisienne à broder, au feston ou au point de poste, sur batiste ou sur nansouk.

Les points et les petites croix indiquent que l'étoffe doit être enlevée dans l'intérieur des dents; au-dessus de ces dents, l'étoffe est double et pour cela, on ajoute à l'envers un petit biais qu'une double piqûre réunit à l'endroit.

Ce col, d'une grande encolure, est à l'adresse des abonnées qui ont demandé un plus grand patron que ceux que nous donnons d'habitude.

Il est, au reste, facile de le rétrécir en faisant un pli au milieu du dessin avant de le décalquer sur l'étoffe.

11, *E. L.*, anglaise, plumetis.

12, *L. V.*, enlacés, anglaise, plumetis.

13, *G. M.*, anglaise, plumetis.

14, 15, 16, Garnitures au feston pour jupon, pantalon ou robe d'enfant.

Les numéros 14 et 16 feraient très-bien au-dessus de l'ourlet d'un jupon, ou bien au-dessus de celui d'une robe d'enfant. Dans ce dernier cas, on pourrait les broder en laine anglaise, noire ou de couleur, au point de chaînette, ce qui est plus léger et plus vite fait que le feston. Un double point de chaînette marquerait les dents.

17, *Julia*, anglaise, feston double.

18, *E. L.*, enlacés, anglaise variée, plumetis et feston.

19, Garniture pour jupon, robe d'enfant et feston.

20, *M. V.*, enlacés, anglaise variée, plumetis.

21, *M*, anglaise, dans un écusson, plumetis cordonnet et point de sable.

22, Petite garniture, feston et plumetis.

23, *E. S.*, gothique unie, plumetis.

24, *Valentine*, anglaise unie, plumetis.

25, 26 et 27, Bandes au feston.

Ces bandes forment, avec les numéros 6, 7, 14, 15, 16, 19 et 22, une collection complète de festons variés de toutes formes et de toutes grandeurs, destinés aux objets de layette ou de trousseau, au sujet desquels nous recevons des demandes continuelles.

28 et 29, Parure nouvelle à exécuter sur mousseline, en cordonnet ou feston, et point de sable.

La mousseline doit être doublée sous les feuilles et dans toute la partie recouverte de traits.

Pour obtenir l'effet désiré, on laisse d'abord la mousseline double sous le col tout entier; puis, la broderie faite, on découpe l'étoffe un peu au-dessus de la ligne qui termine les traits.

On rentre un peu l'étoffe (à l'envers) de façon à ce qu'elle arrive juste sur la ligne, et sur cette ligne on fait un rang de piqûres.

Enfin, on enlève l'étoffe qui reste, en suivant les contours du haut des feuilles.

30, *Hélène*, anglaise unie, plumetis.

31, *R. G.*, enlacés, anglaise, plumetis.

32, *M. G.*, romaine, plumetis.

33, Mouchoir avec écusson et *M. L.*, anglaise, plumetis.

La double grecque se brode au-dessus de l'ourlet, l'une au cordonnet, l'autre au point de sable.

34, Petit écusson, plumetis, avec *A. L.*, enlacés, anglaise.

COTÉ DES PATRONS.

35, *P. D.*, fantaisie, plumetis.

36, *C. D.*, romaine ornée, plumetis.

36 *bis*, *I. G.* enlacés, anglaise unie, plumetis.

37, *M. S.* avec couronne de marquis, grande romaine ornée, plumetis.

38, *Celestine*.

39, Écusson avec *A. O.* enlacés, fantaisie, plumetis.

40 à 45, Costume de petit garçon, blouse et pantalon.

40, Devant de la blouse.

41, Dos.

42, Manche.

43, Pantalon, premier côté.

44, — deuxième côté.

45, Croquis du costume.

La blouse et le pantalon sont ornés de boutons comme l'indique le croquis.—Un mètre 40 d'un drap large de 1 mètre 50, suffit pour le costume.

46 à 50, Corsage décolleté pour jeune fille.

46, Devant.

47, Dos.

48, Côté.

49, Patte de la manche.

50, Croquis du corsage.

Ainsi que l'indique le croquis, ce corsage rond, avec ceinture à boucle, boutonné devant, se garnit d'une chicorée de taffetas pareil à la robe ou d'une ruche de ruban.

La manche, courte, ne se compose que de trois pattes sur le modèle numéro 49, qu'on peut garnir de petites ruches ou de guipure et qui sont rattachées à la chicorée du corsage.

51, Dessous de lampe qu'on peut exécuter de trois manières :

1° Sur *drap* ou sur *moire*, avec applications de ve-

lours, de satin ou de taffetas; les pensées de différentes nuances; les muguets blancs; les myosotis bleus avec cœur jaune; tous les feuillages vert nuancé.

Un fil d'or servira à retenir les contours des fleurs et des feuilles, en même temps qu'à former les tiges.

Les applications faites, on ajoutera, avec une aiguille enfilée de cordonnet, les nervures des feuilles et des fleurs.

Un point de chaînette pourrait remplacer le fil d'or.

2° Au *passé* en cordonnet ou en soie plate.

Pour la broderie au passé, nous renvoyons nos abonnées aux explications données à ce sujet dans le numéro de janvier.

3° Sur *canevas*, en soie d'Alger, teintes plates. Pour le fond, serait convenable le petit point diamanté dont nous avons déjà donné l'explication. La nuance *Magenta* ferait bien ressortir toutes les autres.

52, Coffre a bois. Une partie a déjà été donnée en janvier. Celle que nous donnons aujourd'hui est le dessus. Le fond du coffre peut être en reps ou en velours.

53, Ornement religieux qui peut servir pour chasuble ou pour lambrequin d'autel.

Il peut se broder en soutache ou bien se faire en applications de velours, de moire ou de satin, retenues par des ganses d'or ou d'argent.

Un lambrequin ou dessus d'autel, fait de la sorte sur un fond de reps, serait d'un joli effet et ne reviendrait pas bien cher : en dehors du reps, il n'y aurait rien à acheter, puisque, pour les applications, on pourrait utiliser tous les morceaux de soie ou de velours qu'on a pu mettre en réserve.

La double croix qui forme l'ornement doit se faire de deux nuances : celle du milieu écarlate ou bouton d'or, par exemple, et la seconde d'une nuance moins vive qui fasse ressortir la première. Tous les motifs peuvent différer de nuances, de même que les torsades ou ganses qui servent d'encadrement.

Le fond de reps a l'avantage d'imiter une tapisserie des Gobelins.

54, Banquette de foyer. Cette banquette, large d'environ 10 centimètres, et de la longueur de la cheminée à laquelle on la destine, est faite tout exprès pour que l'on puisse commodément se chauffer les pieds, sans les poser sur les chenets ou sur le devant de feu.

On pourra se servir de la bordure d'hermine du coffre à bois.

55 et 56, Porte-lettres à broder sur canevas avec applications de cuir et de velours imprimé.

55, Devant,

56, Dos.

Le médaillon du milieu, entouré d'arabesques de ce cuir blanc, imitant l'ivoire, dont nous avons déjà parlé, est en velours peint, et produit un effet pittoresque. On peut le remplacer par des initiales. Le fond est exécuté en soie d'alger sur canevas.

Ce gentil ouvrage de Madame Quirot (rue des Halles-Centrales) se monte comme tous les ouvrages de ce genre.

Quand la tapisserie est terminée, on taille deux cartons sur le modèle du n° 55 qui est le devant du porte-lettres, et deux autres sur le modèle du n° 56, agrandi du n° 55, ce qui se fait en plaçant les deux parties du porte-lettres bien au-dessus l'une de l'autre, de façon que les deux angles qu'on remarque en haut du n° 55, à droite et à gauche, coïncident exactement avec les deux angles qui sont en bas du n° 56.

On prend ensuite 50 centimètres de taffetas blanc ou de couleur. On pose le haut du porte-lettres sur le carton taillé en dernier lieu, et on achève de le couvrir avec un morceau de taffetas qu'on réunit à la tapisserie par un surjet fait à l'envers.

On fixe le tout sur le carton à l'aide de grands points, ayant soin de rentrer les bords à l'envers. On recouvre l'autre côté du carton de taffetas posé de la même manière.

On applique ensuite l'un sur l'autre ces deux cartons qui, ayant été taillés sur le même modèle, doivent adhérer en tous points.

On commence par les fixer l'un sur l'autre par quelques points; puis on réunit les côtés par un surjet.

On procède de la même façon pour le n° 55, recouvrant l'un des cartons de tapisserie, l'autre de taffetas, et les réunissant par un surjet.

Il ne s'agit plus que de réunir les numéros 55 et 56, en ayant soin de placer à droite et à gauche un petit soufflet en carton ou en papier très-fort, recouvert de taffetas.

Pour cela, on taille un morceau haut de dix centimètres, large, dans le haut, de sept centimètres; dans le bas, de trois centimètres. On le recouvre de soie, on le plie par la moitié, et on le coud par un surjet au-devant et au dos du porte-lettres.

Ces deux soufflets ont pour but de donner plus de profondeur au porte-lettres, ce qui permet d'y mettre plus de choses.

On termine en recouvrant tous les surjets d'une torsade.

Cet ouvrage pourrait également se broder en soutache d'or ou de soie, ou bien au point de chaînette sur un fond de velours ou de satin.

FILET CARRÉ ET CROCHET.

Premier côté.

Voile de fauteuil.
Chaise.
Bordure de rideau.
Rosace du milieu pour pelote.
Tabouret, pouff ou guéridon.
Rond et passe de bonnet.
Bordure ou entre-deux.
Cordon de sonnette.
Dessus de lit.

Tous ces dessins, excepté le bonnet, peuvent s'exécuter au filet reprisé, ou bien en tapisserie, ou encore en perles.

Pour le bonnet, les étoiles se font séparément et se réunissent ensuite.

Deuxième côté.

Boîte à gants; en supprimant le mot gants, on aurait un joli sachet.

5, Bande.

On peut l'alterner avec des bandes de batiste pour des dessus d'édredon.

6 et 7, Carrés.

On les alterne avec des carrés de batiste pour voile de fauteuil, couvre-lit ou dessus d'édredon.

Les autres numéros ne demandent aucune explication.

GRAVURE DE MODE.

Toilette de bal. — Robe de tarlatane; jupe ornée dans le bas de six volants ourlés, retenus de distance en distance par des ruches à la vieille, également en tarlatane, et qui se rattachent à une autre ruche servant de tête aux volants. — Corsage rond, décolleté, orné d'une draperie. — Manches courtes. — Cheveux relevés sur les tempes et bouclés derrière la tête.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas. — Corsage rond, décolleté carrément et bordé dans le haut de guipure noire. — Manches courtes formées d'un jockey. — Fichu plissé en tarlatane.

Toilette de petite fille. — Robe de taffetas, ornée de velours noirs posés en chevrons. — Corsage décolleté orné de la même façon. — Chemisette en organdi.

TAPISSERIE COLORIÉE.

Un Vide-Poche qui ne demande aucune explication.

IMITATION D'AQUARELLE.

Pendant de l'Écran de Janvier et complément du Calendrier de 1862.

Mosaïque

ORIGINE DU MOT *Coco.*

Cette boisson populaire tire son nom de celui qui la vendit le premier dans les rues de Paris. C'était un Napolitain qui gagna une grande fortune à vendre aux pauvres gens des sucs de réglisse.

—

Soigne bien ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton prochain. *Proverbe grec.*

Alléguer les mauvaises actions d'autrui pour justifier la sienne, c'est croire se laver avec de la boue.

PETIT-SENN.

—

Aimez la vie, mais aimez-la, non pour de vulgaires plaisirs, pour de misérables ambitions. Aimez-la pour ce qu'elle a d'important, de grand, de divin.

SILVIO PELLICO.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : *La raison du plus fort est toujours la meilleure.*

Mot de la Charade de Janvier : COURAGE.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens, 1.

CAUSERIE ARTISTIQUE



RAPHAEL

Suite et fin.

Donc, mesdemoiselles, voici Raphaël à Rome. A Rome où règne Jules II, où triompha Michel-Ange. C'est avec une lettre de l'architecte Bramante, son compatriote, qu'il se présente au Vatican, et il en sort, chargé de décorer la *Chambre de la Signature* (*della Segnatura*).

La vie de Raphaël, bien plus que ses *manières*, se divise en périodes tranchées. Nous avons vu le gracieux et doux enfant de l'Ombrie, arrivant à Florence, timide étudiant; puis, l'artiste qui grandit au contact de ses émules et se fait une place entre Léonard et Michel-Ange. C'est maintenant le prince de l'art, environné de sa cour, que nous allons suivre dans sa gloire.

« L'*Abeille d'Urbin*, saturée de butin, venait à Rome déposer son miel. » Je la répète cette expression de M. Quatremère de Quincy, parce qu'elle me semble particulièrement heureuse. Raphaël, avec son école, son cortége d'élèves qui l'aidaient dans son œuvre merveilleuse et gigantesque, me rappelle bien la reine des abeilles ramenant à la ruche son troupeau, pour distiller une ambroisie composée de mille parfums.

La ruche ici, c'est Rome, la ville éternelle; l'essaim d'abeilles, c'est l'école romaine.

Léonard de Vinci domine de sa grande figure l'école milanaise. Michel-Ange est le dieu de Florence comme jadis Minerve fut la déesse d'Athènes. Raphaël brille comme un météore sur la Rome de Léon X. Pourquoi avoir assigné à chacun de ces maîtres une des capitales de l'Italie en apanage? Les deux premiers sont Florentins de naissance; le troisième, né dans les États du pape, il est vrai, a pris à Florence le complément de son génie; mais le lieu de naissance ne fait point la patrie. Elle est là où une existence d'homme a trouvé son apogée; et pour les hommes de génie elle est surtout au lieu où ils ont été appréciés. Milan adopta Léonard, peu goûté par ses concitoyens. — Florence reconnut la personnification de son génie dans Michel-Ange, qui a pourtant doté la Ville éternelle du *Jugement dernier* et du *Moïse*. Rome, le centre du monde, la métropole d'où venaient alors toute lumière et toute gloire, adopta Raphaël, qui sut réunir et condenser les aspirations de noblesse, de grâce et de beauté de l'Italie de la renaissance.

Mis en présence de cette grande *Salle de la Signature*, l'*Urbinate*, comme on le nommait souvent, du nom de sa ville natale, appela l'inspiration pour trouver des sujets dignes de ces nobles murailles. Et comme elle accourait avec des ailes! comme elle apparaissait ainsi qu'à l'évocation d'une baguette féerique! l'inspiration! dès que l'Urbinate l'assignait à comparaître devant lui!

Remarquez, mesdemoiselles, que Raphaël n'a peint encore que des tableaux de chevalet. C'est ici que vous allez admirer la merveilleuse diversité de son génie! Vous avez vu *la Belle Jardinière, la Vierge au Voile*, ces compositions adorables de grâce juvénile, ces bijoux de l'art qui mériteraient d'être sertis d'or et de perles. Mais que de distance entre eux et les grandes pages dont l'Urbinate illustra le Vatican! non pas que les quatre fresques de la *Chambre de la Signature*, par exemple, soient supérieures à ses *Vierges*, seulement elles sont infiniment différentes.

La première de ces fresques, exécutée encore sous l'influence ombrienne, développée par Fra Bartolommeo, modifiée par l'étude des fresques de Masaccio, à la chapelle des Carmes de Florence, est *la Dispute du Saint-Sacrement*; la seconde, à l'inspiration empruntée à l'antiquité comme le sujet, est *l'École d'Athènes*; la troisième, encore plus inspirée de l'antique, est une épopée mythologique, *Apollon au milieu des Muses*. La quatrième représente *la Jurisprudence*. Ces deux dernières compositions sont coupées, chacune, par une fenêtre qui les divise en trois parties, pour ainsi dire.

Voyez déjà, mesdemoiselles, combien l'art s'est fait néoplatonicien. En face de *la Dispute du Saint-Sacrement*, dont le nom caractérisque est *la Religion*, et qui symbolise la grande œuvre catholique, en la couronnant d'une divine apothéose; voici le triomphe de *la Philosophie*, représentée par cette magnifique allégorie de *l'École d'Athènes!* En face d'*Apollon Musagète*, personnification de la *Poésie*, voici, pour représenter le *Droit*, les trois magistrales figures de *la Justice*, de *la Force* et de *la Modération*; puis, au-dessous, de l'un des côtés de la fenêtre, *Justinien donnant le Digeste*; de l'autre, *Grégoire IX publiant les Décrétales*.

Or, la *Chambre della Segnatura* est la deuxième des chambres où se tient le conclave au Vatican. La première avait été peinte, déjà, lorsque Raphaël vint à Rome; mais quand ses peintures de la *Chambre de la*

Signature furent découvertes, le pape fit détruire les premières fresques et commanda une nouvelle décoration de cette salle à l'Urbinate.

Pour l'intelligence de tout ceci, il faut, mesdemoiselles, que je vous donne une idée du Vatican et des chambres du Conclave, appelées encore les *stanze* de Raphaël. Car c'est au Vatican que nous voyons Raphaël dans sa triple gloire d'architecte, de décorateur et de peintre.

Vous donner une idée du Vatican! Ceci n'est point chose facile, et assurément, il serait bien au-dessus de mes forces d'en lever le plan. Le Vatican, où logea Charlemagne, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, occupe l'emplacement du cirque et des jardins de Néron. C'est, non pas un palais, mais un groupe de palais et de chapelles tenant, d'un côté, à la magnifique basilique de Saint-Pierre, et, de l'autre, au château Saint-Ange. Il participe du musée, du château et de la forteresse. Aux portes, veille la garde suisse du pape, dont l'étonnant costume fut dessiné par Michel-Ange, et n'a point varié depuis lors. Figurez-vous, mesdemoiselles, d'abord un casque en cuivre avec crinière de crins blancs; puis une collerette à double rang, blanche, empesée à longs tuyaux comme vous la voyez aux portraits contemporains des Valois; au-dessous de la collerette, un justaucorps, retroussé sur la hanche, bouffant aux épaules, d'une étoffe bariolée de bleu, de jaune et de rouge; une culotte et des bas assortis. Ils sont armés d'une hallebarde semblable à celle de nos suisses d'église, et leur général, en grand costume, revêt une armure complète comme celle de nos anciens chevaliers.

Bramante, Raphaël, Pyrrhus Ligorio, Dominique Fontana, Charles Maderne et le Bernin ont travaillé au Vatican qui, pourtant, est resté sans façade extérieure. On y entre par la colonnade de droite de la place Saint-Pierre, dont un de nos précédents numéros vous a donné la gravure. C'est alors qu'on marche de merveilles en merveilles, à commencer par le grand escalier royal du Bernin, en haut duquel on trouve la salle qui sert de vestibule aux chapelles Sixtine et Pauline, et, par un détour, aux *loges* de Bramante et de Raphaël.

Les *loges* commencées par Guillaume Majano sous le pontificat de Paul II, reprises sur de nouveaux plans par Bramante, sous celui de Jules II, achevées par Raphaël sous celui de Léon X, sont une succession de portiques qui entourent, de trois côtés et sur trois étages, la cour Saint-Damase. De ces galeries, ouvertes, qui devaient servir de façade au palais des papes, on embrasse la plus belle vue du monde : la ville et la campagne de Rome jusqu'aux Abruzzes.

Un tableau à fresque, représentant un sujet de l'histoire Sainte, occupe le milieu de chaque portique; c'est ce qu'on appelle *la Bible de Raphaël*. Les pendentifs et les entre-colonnements sont remplis par des arabesques, en peinture et en sculpture, où se mêlent les figures d'hommes et d'animaux, les fruits, les fleurs et les volutes, qui furent inspirés à Raphaël par les vestiges des peintures décoratives de l'antiquité. Les *loges* de Raphaël donnent entrée aux appartements des Borgia, qui sont situés au-dessous des chambres du Conclave et ornés de beaux plafonds peints par Pinturicchio, puis à la bibliothèque et à l'immense galerie du musée Chiaramonti qui conduit à toutes les salles antiques. Ne me demandez pas, mesdemoiselles, le dénombrement des salles, des galeries, des corridors, des chapelles, des bibliothèques, etc., qui composent le Vatican. Sachez, seulement, qu'il renferme huit grands escaliers, deux cents escaliers de service, vingt cours, de vastes jardins et — dit-on — *treize mille chambres* en comptant les souterrains et les combles. Je vais seulement vous conduire à ces *stanze* qui sont une des merveilles du monde moderne.

Elles sont au second étage. On y arrive aussi par les galeries des *loges*. Elles prennent jour sur la grande cour dite du Belvédère.

D'après les principaux motifs de leur décoration, elles ont été ainsi nommées : la première, sorte de grand vestibule, *Salle de Constantin*; la deuxième, dite première chambre, *Chambre d'Héliodore*; la suivante, dite deuxième chambre, *Chambre de la Signature*; celle d'ensuite, enfin, *Chambre de l'incendie du Bourg*. Mais comme vous le savez déjà, elles n'ont pas été peintes dans l'ordre de leur succession. Après la Salle *della Segnatura* est venue celle d'*Héliodore*; puis celle de l'*Incendie*; celle de *Constantin* a été exécutée la dernière, et seulement par les élèves de Raphaël, sur ses dessins, et après sa mort.

A partir de la *Salle d'Héliodore* même, l'Urbinate se fit considérablement aider par ses élèves. Il ne pouvait pas suffire à ses immenses travaux du Vatican; et, encore, d'ailleurs, il était accablé de commandes.

Quand on pense qu'il avait vingt-cinq ans lorsqu'il vint à Rome, et qu'il mourut à trente-sept, on ne peut concevoir même par qu'elle prodigieuse facilité d'inspiration, par quelle incroyable habileté de main, par quel acharnement au travail il put exécuter seul ou en société avec ses élèves, ces immenses travaux dont les principaux se nomment : les *chambres* du Vatican, les *loges*, les cartons d'Hampton-Court, les *Sibylles* de la Pace, *l'Histoire de Psyché* pour la Farnésine; chacune de ces œuvres multiples suffirait à remplir et à illustrer une longue vie.

Eh bien! concuremment, il peignit encore à Rome presque toutes ses *Vierges*; *le Triomphe de Galatée*, encore pour la Farnésine; beaucoup de portraits, des dessins pour les mosaïques de la chapelle Chigi, sans parler de tant et plus de tableaux que nous tâcherons d'énumérer tout à l'heure. Ajoutez qu'il fut architecte de Saint-Pierre avant Michel-Ange et qu'il donna les plans de la tour de *Saint-Damase* au Vatican; des *loges*, qu'il bâtit avant de les décorer; de la villa *Madama*, du palais Stoppani, de l'église de *la Navicella*, de la chapelle Chigi, à *Santa-Maria del Popolo*, etc., etc., et qu'il sculpta plusieurs statues.

On montre, comme étant de la main de Raphaël, *le Jonas* de la chapelle *Chigi*. Les témoignages des contemporains prouvent, d'ailleurs, qu'il fit de la sculpture. On lit dans une lettre de Castiglione à son intendant : « Je désire savoir si Jules Romain a encore ce jeune garçon en marbre de la main de Raphaël, et le dernier prix auquel il vous le laisserait. »

On le voit, comme fécondité, Raphaël fut encore supérieur à Léonard et à Michel-Ange. Mais, il faut considérer, qu'il n'embrassa pas une aussi vaste encyclopédie de connaissances. Léonard, si vous vous en souvenez, ne fut peintre que par circonstance, pour ainsi dire. Michel-Ange commanda des armées,

gouverna sa patrie et fut surtout sculpteur. Or, il est matériellement bien plus long de tailler des épopées en marbre, que de les écrire à fresque sur de vastes murailles. D'ailleurs, tous deux travaillèrent seuls — l'austère Michel-Ange surtout.

Nous avons laissé Raphaël peignant la salle *della segnatura*, et, après *la Dispute du Saint-Sacrement*, que l'on regardait autrefois comme le chef-dœuvre de *sa première manière*, *l'École d'Athènes*, cette magnifique déclaration des principes éclectiques des néoplatoniciens, et l'œuvre capitale de sa seconde manière.

Ce sont ici des allégories comme les deux fresques qui terminent la salle : l'Apollon Musagète et la Jurisprudence. Nulle règle, nulle tradition n'a guidé le peintre. Il a fallu qu'il tirât tout de sa science, de son imagination, de son incomparable entente du beau. Le réel s'y mêle au poétique, et les portraits de gens vivants aux personnifications de divinités abstraites. Désormais, cette licence va devenir d'une pratique générale. Michel-Ange lui-même confondra dans *le Jugement dernier*, les révélations bibliques et les fables païennes ; et dans la suite de son œuvre, l'Urbinate introduira sans scrupule l'allégorie dans l'histoire. Après lui, ses élèves useront plus libéralement encore de cette liberté, s'autorisant de ces exemples illustres et victorieux. Et, c'est ainsi que naîtront, sous des mains moins puissantes, ces gigantesques et intraduisibles compositions qui marquèrent la décadence de l'école romaine. Je vous ai jadis présenté, en Pietro di Cortone, le maître de ce genre fatigant et vide, à force d'enflure.

C'est le cas de dire, puisque nous sommes à Rome :

La Roche Tarpéienne est près du Capitole.

On se demande, en effet, comment, en si peu de temps put se faire le chemin qui sépare *l'École d'Athènes* du plafond du palais Barberini. — Eh ! la même main peignit bien *le Spozalizio* et les Sibylles *della pace !* — une merveille, — un chef-d'œuvre.

Il faut avoir le courage de le dire, cependant, mesdemoiselles : Raphaël, le peintre divin, le maître sublime qui atteignit les limites suprêmes du beau, commença aussi la décadence, sinon par lui-même, au moins par les élèves dont il reconnut les œuvres. — Il devint facile.

Non pas par négligence et par défaut d'étude ! Nul artiste ne recula moins devant le travail, n'invoqua plus les lumières d'autrui quand les siennes faisaient défaut. Bibiena, Castiglione, l'Arioste, le renseignèrent sur les fables antiques, les doctrines philosophiques, les traditions historiques et poétiques. En même temps, ceux de ses élèves qu'il envoyait chercher en Sicile et en Grèce les épaves de l'art païen, lui rapportaient les plus purs filons de cette mine encore neuve de l'antiquité. Il savait aussi trouver les plus beaux modèles vivants et en découvrir l'aspect élégant et noble. Et Condivi nous rapporte que Michel-Ange lui-même « s'émerveillait de l'ardeur infatigable que le Sanzio mettait à dessiner de mille manières ses compositions avant de les exécuter, à copier les antiques, à esquisser continuellement de nouvelles inventions. »

Mais, poussé par la vogue, cette fatale séductrice des artistes, il fit trop de choses. On va vous dire que je blasphème. — Quoi ! le divin Sanzio, l'incomparable maître, dont chaque coup de pinceau vaut un trésor, a créé trop de chefs-d'œuvre ?... — Oui. — Pas un de ses tableaux qui ne renferme des beautés de premier ordre, et ne soit marqué de cette indélébile empreinte du génie qu'on appelle la *griffe du lion*. — Je parle ici des dernières chambres du Vatican, des cartons d'Hampton-Court, des loges, dont il ne fournit guère que les dessins ou les cartons. — Eh bien ! on ne peut s'empêcher, — les aspirations de notre âme vers le beau ne sont-elles pas insatiables ? — on ne peut s'empêcher de se demander : « Quelles célestes splendeurs n'eût pas atteintes le peintre de la Madone *de Saint-Sixte*, s'il eût condensé sur une seule toile les inspirations qu'il dut semer en dix ? » Sans doute, il serait resté toujours égal aux *Sibylles*, aux trois figures de *la Jurisprudence*, à *l'École d'Athènes !*

Je voudrais, mesdemoiselles, vous donner la description des principales compositions de Raphaël, mais je ne puis m'attarder même à ses chefs-d'œuvre, dont heureusement, vous trouverez partout des gravures. Il faut, avant tout, vous énumérer ses ouvrages et vous en faire connaître le caractère général. Votre journal aura consacré deux articles à ce dieu de la peinture ; c'est beaucoup ; et combien faudrait-il de pages, encore, pour faire une glose digne de son œuvre !

Le seul moyen de rendre cette étude un peu complète, c'est d'y mettre de l'ordre. Si vous voulez bien donc, nous suivrons cette époque si remplie de la vie de Raphaël, d'année en année, rendant à chacune son butin.

En 1508, nous l'avons vu arriver à Rome avec une lettre de Bramante pour Jules II, qui faisait alors faire de grands travaux au Vatican, et recevoir du pontife la commande de la seconde chambre du conclave. De 1508 à 1511, Raphaël peignit cette *Chambre de la signature*, c'est-à-dire *la Dispute du Saint-Sacrement*, *l'École d'Athènes*, *l'Apollon Musagète*, *la Jurisprudence* et les grisailles qui les accompagnent. — C'était en même temps que Michel-Ange peignait la voûte de la chapelle Sixtine. — Durant ces trois années, l'Urbinate fit encore le portrait de Jules II, qui est à Florence, au palais Pitti ; son propre portrait ; celui du marquis de Mantoue et celui de la *Fornarina*, une belle fille du quartier Transtévère, (1) qui lui servit souvent de modèle ; celui d'un jeune homme inconnu que nous possédons au Louvre ; puis *la Madone de Lorette*, celle de la *Casa Aldobrandini*, celle de la *Maison d'Albe*, et enfin la *Madone de Foligno*, dite aussi *Vierge au Donataire*, que l'on admire au musée du Vatican.

De 1512 à 1514, Raphaël, qui avait déjà de nombreux élèves, peignit *la Chambre d'Héliodore*, qui renferme : 1° *L'Héliodore chassé du Temple* ; 2° *la Messe de Bolsène* ; 3° *le Saint Jean arrêtant la marche d'Attila* ; 4° *la Délivrance de saint Pierre*, — plus quatre fresques en plafonds, *le Sacrifice d'Abraham*, *le Buisson ardent*, *la Sortie de l'Arche* et *l'Échelle de Jacob*.

Avec la chambre d'Héliodore, Raphaël entre dans une nouvelle voie. Il a vu les peintures de la Sixtine et ressenti l'influence de Michel-Ange. Déjà il connaissait le carton de la salle du conseil, à Florence ; mais, lorsqu'il put l'étudier, il n'était pas mûr encore

(1) Quartier populaire de Rome, situé au delà du Tibre — *Trans Tevere*.

pour sentir le puissant génie du Buonarotti. Désormais il s'élance avec lui vers les régions mouvementées du drame. Bien des critiques lui ont reproché cette nouvelle métamorphose qui ne fut pas toujours heureuse; mais, si nous lui devons quelques erreurs qui feraient la gloire d'un autre maître, nous lui devons aussi les *Sibylles* de Santa-Maria-della-Pace, *l'Archange Saint Michel* du musée du Louvre, *la Vision d'Ézéchiel, le Spasimo* et *l'Isaïe* de San-Agostino.

L'Isaïe date de 1512. Pendant qu'il peignait *la Salle d'Héliodore*, Raphaël fit encore la *Madone* de la galerie Bridgewater, *la Sainte Famille* de Naples, la célèbre *Vierge au Poisson* du musée de Madrid, *la Madone dell' Impannata*, pour Bindo Altoviti; et plusieurs portraits dont les principaux sont ceux de Bindo Altoviti, à la Pinacothèque de Munich, de Phædra Inghirami (palais Pitti), de lui et de son maître d'armes (musée du Louvre) et un second de la Fornarina, que l'on admire à la *Tribune* de Florence.

Le 17 août 1514, Raphaël fut nommé par le pape Léon X, qui avait succédé à Jules II en 1512, architecte de la fabrique de Saint-Pierre. Michel-Ange ne le devint que trente-trois ans plus tard. Il était né huit ans avant Raphaël. Voyez donc, mesdemoiselles, combien fut longue la carrière de Buonarotti, qui vit venir l'apogée du grand siècle de l'art et commencer sa décadence! En vous arrêtant à cette pensée, vous ne vous étonnerez plus de la sombre tristesse du Titan Florentin, vers les dernières années de sa vie. Raphaël, lui, naquit pour être le vainqueur, le dieu, et passa comme un météore. Aussi, ne connut-il que le triomphe, le luxe, la fortune et le bonheur!

Cette même année 1514, et tandis qu'il dirigeait les travaux de Saint-Pierre, il peignit *les Sibylles* à Santa-Maria-della Pace, et fit peindre sur ses dessins, dans la même église, *les Prophètes*, par son élève Timoteo Viti.

Sa *Galatée* de la Farnésine est contemporaine des *Sibylles*, et ce n'est pas un des moindres étonnements de la postérité que de voir la même main exécuter, en même temps, ce chef-d'œuvre de grandeur biblique, et ce bijou de grâce mythologique.

De la même époque datent la *Sainte Cécile*, de la Pinacothèque de Bologne; *la Vision d'Ézéchiel*, du palais Pitti, et les portraits de deux des grands amis de Raphaël, Bernardo Dovizio da Bibiena et Baldassare Castiglione.

A propos de la *Sainte Cécile*, quelques chroniqueurs ont conté que le Francia mourut de douleur en la voyant. Le grand peintre bolonais connut et aima Raphaël, comme je crois vous l'avoir dit dans mon premier article. Il lui envoya même son portrait, peint par lui-même, et nous voyons que Raphaël s'excuse par une lettre de n'avoir pas pu lui renvoyer le sien en échange : « J'aurais été obligé de le faire peindre par un de mes élèves, dit-il, et cela n'eût pas été convenable. » Il est peu probable qu'une si tendre amitié ait laissé place à une si terrible jalousie.

De 1514 à 1517, Raphaël peignit la chambre dite de *Saint-Charlemagne* ou de *l'Incendie du Bourg*. Des quatre fresques qui décorent cette chambre, trois furent presque entièrement exécutées par ses élèves; ce sont *la Victoire remportée sur les Sarrasins, le Serment de Léon III*, et *le Couronnement de Charlemagne*.

Dans *l'Incendie du Bourg*, Raphaël, plus qu'en toute autre chose, paraît s'être préoccupé de la manière de Michel-Ange; mais l'inspiration m'a semblé plutôt rapportée du carton de Florence que prise sur le plafond de la Sixtine. Quant au *Jugement dernier*, il ne put inspirer l'Urbinate, puisqu'il ne fut peint qu'après sa mort.

Pendant la même période furent donnés les dessins pour l'exécution des mosaïques de la chapelle Chigi, qui déjà s'élevait sur des plans du Sanzio; le modèle de *Jonas*, que je vous ai cité plus haut comme une œuvre sculpturale du même maître; enfin les dessins des *loges*, dont les cartons furent faits par Jules Romain, qui peignit entièrement les quatre tableaux de la première coupole, et fit peindre les autres sous ses ordres. Les arabesques des loges sont l'œuvre d'un autre élève de Raphaël, Jean d'Udine.

Les cartons d'Hampton-Court datent encore des mêmes années. Ils étaient au nombre de onze, et furent commandés pour servir de modèle aux tapisseries de la chapelle Sixtine. Il ne subsiste plus que dix tapisseries et sept cartons. Les tapisseries sont encore au Vatican, après avoir subi bien des pérégrinations, des revers et des injures. Ses cartons, dont l'un est endommagé par des retouches, parce que les ouvriers d'Arras, qui exécutaient les tapisseries, le découpèrent pour plus de commodité, sont devenus la propriété de l'Angleterre.

A propos de ce carton de Raphaël, découpé pour hâter l'exécution des tisserands de Flandre, remarquez, mesdemoiselles, que la célérité dans les travaux de ce genre n'est pas propre à notre époque seulement, puisque, le 21 avril 1518, arrivaient à Rome les onze tapisseries faites sur ces cartons expédiés en Flandre de 1515 à 1516; et, dans ce temps-là, les chemins de fer et les bateaux à vapeur n'existaient pas. Il faut donc déduire, du temps du travail, le temps des voyages.

Vers 1516, l'Urbinate peignit, dans la chapelle de la Magliana, *le Martyre de sainte Cécile*, les portraits d'Antonio Tebaldeo, d'Andrea Navagero et d'Agostino Beazano.

Enfin, laissant le soin des grands travaux décoratifs à ses élèves, et se bornant à en donner la composition et à en surveiller l'exécution, Raphaël, plus que jamais épris de son art, mais fatigué par les travaux excessifs des années précédentes, s'enfermait avec bonheur dans son atelier pour peindre ses madones.

La Vierge à la Chaise, du palais Pitti, que la gravure a tant vulgarisée, date de 1516; et aussi *la Vierge aux Candélabres, la Vierge della Tenda, la Sainte Famille sous le Chêne*, et *la Sainte Famille* dite la perle du musée de Madrid, *le Spasimo* et *la Visitation*.

En 1517, 18 et 19, nous voyons éclore, sous la main prodigieuse de l'Urbinate, le grand *Saint Michel*, du Louvre; notre grande *Sainte Famille*, dite de François Ier; notre *Sainte Marguerite*, notre petite *Sainte Famille*, et ce sublime portrait de la sublime Jeanne d'Aragon, que nous possédons aussi.

Mais savez-vous bien, mesdemoiselles, ce que fut Jeanne d'Aragon? Oui, peut-être, historiquement parlant, et je vous crois bien capables de me répondre : « Jeanne d'Aragon, de la maison royale de Naples, avait épousé Ascagne Colonna, prince de Tagliacozzi, et fut la mère de Marc-Antoine Colonna.

le vainqueur de Lépante. » Ce n'est point de cela qu'il s'agit! Jeanne était une reine, une déesse aux pieds de laquelle le seizième siècle vint apporter toute sa gloire. L'Académie *dei Dubbiosi*, de Venise, lui vota un temple poétique, et voici les considérants du vote : « Attendu qu'il appert de l'avis de toutes » les personnes du plus de jugement et de raison, » que l'illustrissime et excellentissime dame Jeanne » d'Aragon est douée d'une beauté *infinie* de corps et » d'âme, il convient que tous les plus beaux esprits » de l'univers se réunissent pour lui consacrer un » temple comme à une personne *toute divine, chef-» d'œuvre et image parfaite de la Divinité*, et qui, en » cette qualité, mérite véritablement d'être *adorée* » des lèvres et du cœur, pour la plus grande gloire » de celui qui a bien voulu la créer à notre époque » contemporaine. »

Que dites-vous, mesdemoiselles, de cet enthousiasme académique? Je suis sûr que désormais celles de vous qui vont au Louvre, consacreront une attention toute particulière, au portrait de Jeanne d'Aragon. Et maintenant, voulez-vous savoir la légende de ce portrait? La voici telle que la raconte M. Émile Faure dans un récent article du *Moniteur des Arts* :

« Le fameux Barberousse — le pirate — avait entendu parler de la prodigieuse beauté de Jeanne d'Aragon, et il avait pensé qu'une aussi adorable chrétienne ne ferait pas mal dans le sérail du sultan. Pour arriver à la réalisation d'un aussi noble projet, il s'en vint croiser dans les eaux italiennes, noua des relations avec quelques brigands napolitains, et, un soir d'été, tandis que Jeanne d'Aragon respirait le frais dans les jardins d'une maison de Gaëte, elle fut tout à coup saisie par quatre hommes masqués, bâillonnée et entraînée vers le rivage. Les quatre hommes n'avaient plus qu'une légère distance à parcourir, une barque était là, attendant avec ses rameurs, et, au large, le navire de Barberousse. Soudain un homme se dresse, fond sur les brigands l'épée à la main, les met en fuite et délivre Jeanne d'Aragon. Cet homme était Raphaël, qui, venu à Gaëte depuis quelques jours, avait eu aussi, ce soir-là, la pensée de venir goûter le calme et la fraîcheur du rivage, en compagnie de quelques-uns de ses élèves favoris.

» Jeanne d'Aragon, en récompense du salut qu'elle lui devait, consentit à lui laisser faire son portrait, et le premier jour où elle posa, lui donna sa main à baiser.

» C'est cette main que Raphaël s'est appliqué à rendre si parfaite qu'on la croirait plutôt sortie du rêve de l'idéal que du pâle domaine de la réalité. »

Vous voyez que l'Italie de la Renaissance ne marchandait point l'admiration à ses héroïnes. Cette Jeanne d'Aragon était, si je ne me trompe, parente ou alliée de l'illustre Victoria Colonna, marquise de Pescaire qui fut l'amie de Michel-Ange.

Mais cette digression m'a mené loin de la nomenclature un peu sèche que j'avais entreprise pour vous donner une idée à peu près complète de l'œuvre de Raphaël. Retournons-y. Aussi bien mon article s'allonge, en noir, sur les colonnes blanches que lui garde votre journal.

Nous énumérions, je crois, ce que fit Raphaël entre 1517 et 1519. Vous avez dû observer que la France était particulièrement riche en œuvres datées de cette époque. Ajoutez aux cinq toiles du musée du Louvre que je viens de vous citer le portrait de Laurent de Médicis qui est au musée de Montpellier.

C'est de 1517 à 1518 que datent les ravissantes compositions de *l'Histoire de Psyché*, sur lesquelles les élèves de Raphaël exécutèrent, après sa mort, les belles peintures de la *Farnésine*.

La Farnésine, aujourd'hui presque en ruine, presque abandonnée, était la maison de plaisance, la *villa* du banquier Antonio Chigi. Déjà vous avez vu l'Urbinate peindre, pour la Farnésine, *le Triomphe de Galatée*, qui est son chef-d'œuvre mythologique. Pour le banquier Chigi, il construisit encore et décora cette chapelle de Santa-Maria-del-Popolo, dont je vous parlais plus haut et *les Sibylles*.

La Vierge de Saint-Sixte, du musée de Dresde, la plus splendide, la plus rayonnante, la plus *divine*, à mon sens, des madones de Raphaël, est sortie de son atelier en 1518. On dirait que l'incomparable artiste, comme le cygne, jeta un sublime cri avant de mourir. Cette vierge, *l'Archange Michel, la Sainte Famille de François I*er et *la Transfiguration* sont de la dernière année de sa vie. Ils éclatent sur le monde comme un feu d'artifice de chefs-d'œuvre.

Vous le voyez, mesdemoiselles, nous sommes bien partagés; le musée du Louvre en possède deux, de ces chefs-d'œuvre consacrés par la postérité : deux dont l'un, *la Sainte Famille* de François Ier, a été souvent mis au même rang que la vierge de Dresde, et quelquefois préféré. Moi, pourtant, je n'hésite pas; je n'hésite pas, parce que l'inspiration d'une œuvre d'art, son *reflet divin*, pour ainsi dire, m'ont toujours captivé plus que la perfection des détails.

Sans doute, comme on l'a dit tant de fois, la grâce de Raphaël est inimitable. Mais la céleste sérénité de ses types, l'est plus encore. Par moments, il a si bien découvert les lois suprêmes de la beauté, que nous ne pouvons pas en concevoir une autre traduction que ses ouvrages; *la Vierge de Saint-Sixte* éblouit, fascine, et fait tomber à genoux. Assurément, si la Vierge glorieuse daignait un jour percer les nuages et apparaître, elle nous apparaîtrait ainsi.

Cette pensée, vous l'aurez plusieurs fois, mesdemoiselles, en contemplant l'œuvre de Raphaël : creusez-la bien, et vous verrez qu'elle est la dernière formule de l'admiration. Elle résume toutes nos aspirations vers le beau.

En effet, dès qu'en présence d'une œuvre d'art, notre âme ne peut plus concevoir une autre expression de l'idéal, dès surtout que cette impression persiste à travers les siècles et les générations, c'est que l'artiste, en effet, a touché les limites du possible et réalisé la perfection, relative, qu'il nous est donné de ressentir.

A propos de la madone de Saint-Sixte, dont vous verrez facilement des gravures; remarquez quelle différence sépare cette madone de *la Belle Jardinière*, par exemple. C'est ici que se manifestent bien les transformations du génie raphaélesque, ou plutôt les phases qu'il a parcourues.

Les madones florentines de Raphaël sont surtout naïves, candides, virginales. *La Belle Jardinière*, c'est la Vierge telle que dut la trouver l'ange Gabriel au jour de l'Annonciation. Les madones romaines sont surtout glorieuses. Nous ne voyons plus en elles l'image de l'élue de la terre, de la bien-aimée du Seigneur, mais la reine du ciel, rayonnant sur

le monde, son divin enfant dans les bras. Voyez *la Vierge à la Chaise, la Vierge au Poisson, la Vierge au Donataire,* et surtout cette merveilleuse madone de Saint-Sixte, selon moi, le dernier mot et la pure expression du génie propre de Raphaël.

Je dis le génie propre, car vous n'avez pas oublié, mesdemoiselles, que Raphaël fut le peintre des influences, et soit dit en passant, vous remarquerez, si jamais vous étudiez sur les originaux ou sur les gravures son œuvre complète, que ses tableaux les plus parfaits sont ceux pour lesquels il en a le moins subi.

Maintenant, on a divisé sa vie en trois époques et classé ses ouvrages par trois *manières.* Il serait plus juste, peut-être, de les classer par *influences,* si cette classification n'était pas trop compliquée. Je voudrais cependant vous citer ces influences et vous les faire apprécier dans leur succession. Ce serait long, s'il fallait ajouter à mes assertions les preuves à l'appui, et j'ai peu de place; mais, d'après ce que nous avons déjà dit sur les peintres italiens de la Renaissance, je suis convaincu que votre mémoire et votre intelligence vous suggéreront ces preuves. Je me bornerai donc à une énumération.

Je donne, comme tout le monde, à l'influence pérugineaque, toute la *première manière* de Raphaël que je prolonge un peu au delà des limites qu'on lui a récemment posées. J'attribue à l'influence de Massaccio, de Fra Bartolommeo, des Ghirlandajo, de Léonard de Vinci, du Francia, *la Madone du Grand-Duc, la Sainte Famille au Palmier, la Vierge au Chardonneret, la Vierge au Baldaquin,* notre *Vierge au Voile* du musée du Louvre, *la Dispute du Saint-Sacrement,* et beaucoup des portraits de Raphaël.

L'École d'Athènes semble libre de toute préoccupation. Les trois figures allégoriques qui dominent la *Jurisprudence* trahissent en Raphaël la première révélation du génie michel-angesque. Révélation bienfaisante, féconde, agrandissante, et qui ne devint funeste qu'au jour où l'Urbinate ne voulut pas se borner seulement à recevoir de ce génie une impulsion généreuse. *Les Sibylles della Pace, la Vision d'Ézéchiel,* l'*Isaïe, le Portement de Croix* du musée de Madrid, connu sous le nom de *Spasimo di Sicilia,* appartiennent au même courant heureux que *la Justice, la Paix* et *la Modération.* La salle d'*Héliodore,* et celle de *l'Incendie du Bourg,* plus encore, cherchent les effets dramatiques du peintre de la Sixtine, et reçoivent même l'influence de Sébastien del Piombo, un Vénitien, élève de Giorgione, que Michel-Ange s'efforçait de donner pour rival à l'Urbinate.

On a beaucoup parlé de cet antagonisme des deux grands maîtres qui jeta Raphaël hors de sa voie, et attrista Michel-Ange. Cet antagonisme fut réel, mais on a cité des traits de haine, des paroles amères, et ceci est apocryphe. Michel-Ange et Raphaël se connurent, s'estimèrent, et n'eurent d'autres rapports personnels que ceux d'une parfaite courtoisie. On en a pour preuve une anecdote raconté par Cinelli à propos des fresques de l'église *della Pace* qui avaient été commandées à Raphaël par ce même banquier Agostino Chigi, à la munificence duquel la postérité est déjà redevable de la chapelle de Santa-Maria-del-Popolo, du *Triomphe de Galatée* et de *l'Histoire de Psyché* de la Farnésine.

« Raphaël d'Urbin, dit Cinelli, avait peint pour Agostino Chigi, à Santa-Maria-della-Pace, quelques Prophètes et quelques Sibylles sur lesquels il avait reçu un à-compte de 500 écus. Un jour, il réclama du caissier d'Agostino, le complément de la somme à laquelle il estimait son travail. Le caissier, s'étonnant de cette demande, et pensant que la somme déjà payée était suffisante, ne répondit point. — Faites estimer le travail par un expert, dit Raphaël, et vous verrez combien ma réclamation est modérée. — Giulio Borghesi, c'était le nom du caissier, songea tout de suite à Michel-Ange pour cette expertise, et le pria de se rendre à l'église et d'estimer les figures de Raphaël. Peut-être supposait-il que l'amour-propre, la rivalité et la jalousie porteraient le Florentin à amoindrir le prix de ces peintures. Michel-Ange alla donc, accompagné du caissier, à Santa-Maria-della-Pace, et comme il contemplait la fresque sans mot dire, Borghesi l'interpella. « — Cette tête, répondit Michel-Ange, en indiquant du doigt une des Sibylles, cette tête vaut cent écus ! — Et les autres? demanda le caissier. — Les autres valent autant! » Cette scène avait eu des témoins qui la rapportèrent à Chigi. Il se fit raconter le tout en détail, et, commandant d'ajouter aux 500 écus pour cinq têtes, cent écus pour chacune des autres, il dit à son caissier : « — Va remettre cela à Raphaël en payement de ses têtes, et comporte-toi galamment avec lui, afin qu'il soit satisfait; car s'il voulait encore me faire payer les draperies, nous serions probablement ruinés. »

Quel rêve de gloire et de fortune que la vie de Raphaël, n'est-ce pas, mesdemoiselles? Et nous avons failli voir le peintre d'Urbin revêtu de la pourpre romaine, puisqu'au moment où il peignait la madone de Saint-Sixte et *la Transfiguration,* il avait à choisir entre le chapeau de cardinal (1) et la main de Marie Bibiena, nièce du prince de l'Église, qui fut l'ami constant de l'Urbinate.

Pourquoi mourut-il si vite, allez-vous dire, puisqu'il n'avait point épuisé la fortune, puisque son génie s'étalait alors dans toute sa puissance?

Hélas! mesdemoiselles, il était homme et voué aux lassitudes de notre pauvre nature. Tant de tableaux, tant d'études, en agrandissant son génie, avaient épuisé son corps. Précisément il ne se trouva pas robuste comme Michel-Ange et trempé pour résister à toutes les fatigues.

Fin, délicat, nerveux, élégant, l'Urbinate dont vous verrez partout le portrait, fut l'un des plus charmants cavaliers de son temps; nul ne porta mieux que lui le costume de gentilhomme de la chambre, qu'il reçut du pape Jules II; et aucun prince romain n'avait meilleur air que l'Urbinate, quand il se présentait à la cour, avec sa suite de cinquante élèves, tous brillants, polis, jeunes et gracieux comme leur maître.

Voici, d'après Missirini à Longhena, le récit exact de la mort de Raphaël :

« Raffaëlo Sanzio était d'une nature très-distinguée et délicate. Sa vie ne tenait qu'à un fil excessivement ténu quant à ce qui regardait son corps, car il était tout esprit, outre que ses forces s'étaient beaucoup amoindries, et qu'il est extraordinaire qu'elles aient pu le soutenir pendant sa courte vie. Étant très-af-

(1) Vous n'ignorez pas, je pense, mesdemoiselles, qu'il y a des cardinaux laïques.

faibli, un jour qu'il se trouvait à la Farnésine, il reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à la cour. Il se mit à courir pour n'être pas en retard. Il arriva en un moment au Vatican, épuisé et tout en transpiration : il s'arrêta dans une grande salle, et pendant qu'il parlait longuement de la fabrique de Saint-Pierre, la sueur se sécha sur son corps et il fut pris d'un mal subit. Étant rentré chez lui, il fut saisi d'une sorte de fièvre pernicieuse qui l'emporta malheureusement dans la tombe. »

Ce fut le vendredi saint, 6 avril 1520, entre neuf et dix heures du soir, et comme il était né le vendredi saint en 1483, il avait juste trente-sept ans par les anniversaires. Je ne vous décrirai pas le luxe de ses funérailles et le deuil général que sa mort causa dans Rome. Baldassare Castiglione écrivait à sa mère : « Je suis en bonne santé, mais il me semble que je ne suis pas dans Rome, puisque mon pauvre Raphaël n'y est plus. Que son âme bénie soit au sein de Dieu ! »

Ne regrettons rien, mesdemoiselles : et qui sait? Raphaël peut-être eût ressenti la fatigue de la pensée s'il n'avait succombé à celle du corps. Est-il rien de plus douloureux à contempler que la décadence d'un grand homme qui se survit à lui-même?... Rappelons-nous toujours que les anciens disaient :

Ils sont aimés des dieux, ceux-là qui meurent jeunes!

CLAUDE VAISON.

BIBLIOGRAPHIE

L'OUVRIÈRE

Par Jules Simon (1).

Nous ne partageons, certes, en aucune manière, les opinions philosophiques de M. Simon, mais dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier, il se trouve des enseignements si graves et des détails si curieux, que nous croyons devoir en extraire quelques pages pour nos lectrices. Les jeunes filles heureuses qui nous lisent y puiseront sans doute une plus tendre et plus active compassion pour ces pauvres ouvrières à qui la vie est si rude, et dont elles apprendront à connaître les labeurs, les privations, les incessantes misères et les obscures vertus.

L'auteur dit avec raison, au début de son livre, que, si les femmes riches ne travaillent pas assez, en revanche, la plupart des femmes pauvres travaillent trop. « C'est pour elles que les soins du ménage sont pénibles et absorbants. Il y a une grande différence entre donner des ordres à une servante ou être soi-même la servante; entre surveiller la nourrice, la gouvernante, l'institutrice, ou suffire, sans aucun secours, à tous les besoins du corps et de l'esprit de son enfant. Les heureux de ce monde, qui se contentent de secourir les pauvres de loin et de soulager la misère sans la regarder, ne se doutent guère de toutes les peines qu'il faut se donner pour la moindre chose, quand l'argent manque, et de la bienfaisante activité que déploie une mère de famille dans son humble ménage, pour que le mari, en revenant de la fatigue, ne sente pas trop son dénûment, pour que les enfants soient tenus avec propreté, et ne souffrent ni du froid, ni de la faim. Souvent, dans un coin de la mansarde, à côté du berceau du nouveau-né, est le grabat de l'aïeul, retombé à la charge des siens, après une dure vie de travail. La pauvre femme suffit à tout, levée avant le jour, couchée la dernière. S'il lui reste un moment de répit quand sa besogne de chaque jour est terminée, elle s'arme de son aiguille et confectionne ou raccommode les habits de toute la famille, car elle est la providence des siens en toute chose, c'est elle qui s'inquiète de leurs maladies, qui prévoit leurs besoins, qui sollicite les fournisseurs, qui apaise les créanciers, fait d'innocents et impuissants efforts pour cacher l'excès de la misère commune, et trouve encore, au milieu de ses soucis et de ses peines, une caresse, un mot sorti du cœur pour encourager son mari et pour consoler ses enfants. Plût à Dieu qu'on n'eût pas d'autre tâche à imposer à ces patientes et courageuses esclaves du devoir, qui se chargent avec tant d'abnégation et de dévouement de procurer à ceux qu'elles aiment la santé de l'âme et du corps ! Mais il ne s'agit pas ici de rêver : ce n'est pas pour le superflu que l'ouvrier travaille, c'est pour le nécessaire, et avec le nécessaire, il n'est pas d'accommodement. Il est malheureusement évident que si la moyenne du salaire d'un bon ouvrier bien occupé est de *deux francs* par jour, et que la somme nécessaire pour faire vivre très-strictement sa famille soit de *trois francs*, le meilleur conseil que l'on puisse donner à la mère, c'est de prendre un état et de s'efforcer de gagner vingt sous. Cette conclusion est inexorable, et il n'y a pas de théorie, il n'y a pas d'éloquence, il n'y a pas même de sentiment qui puisse tenir contre une démonstration de ce genre. »

Malheureusement, il n'y a rien à répliquer aux prémisses posées par M. Jules Simon; il est démon-

(1) Un beau volume. Prix : 5 fr., chez Hachette, libraire-éditeur, rue Pierre-Sarrazin, 14.

tré que le salaire des ouvriers, dans les grandes villes où le prix des loyers et des denrées a atteint des proportions fabuleuses, que ce salaire est insuffisant pour faire vivre une famille, et que le travail de la femme, des enfants, doit contribuer à amener le pain de chaque jour; seuls, échappent à cette dure nécessité les hommes de talent et qui peuvent gagner des salaires élevés; mais, en toute carrière, les hommes de talent sont l'exception, et de plus, dans le travail à la vapeur, le talent et même la force physique, qui autrefois étaient une fortune, ne servent plus à rien. La machine supplée à l'intelligence, elle supplée à la force, elle ne demande d'autre concours, de la part de l'ouvrier, que le soin, la vigilance et l'exactitude. Ces trois qualités étant du ressort des femmes, l'industrie a appelé les femmes, et leur a fait quitter le foyer domestique pour l'atelier; elle a brisé entre leurs mains le rouet et la quenouille, ces symboles du travail féminin; elle les a remplacés par le métier à vapeur qui fait en une heure la besogne d'un mois du temps jadis; elle a changé la ménagère en ouvrière, qui rapporte un salaire comme l'homme, mais ce salaire ne peut suppléer aux labeurs intelligents de la mère de famille, alors qu'elle gardait la maison et élevait les enfants. Ceci est un très-grand malheur de notre état social; on ne peut que le déplorer et tâcher d'y remédier individuellement, en secourant ces pauvres victimes du travail, en leur enseignant leurs devoirs, en préservant les jeunes filles, par la religion et l'instruction, des dangers auxquels leur position les expose.

Trois grandes fabrications occupent surtout les femmes; la soie, le lin, le coton. Nous ne parlerons pas du tissage de la soie, parce qu'en général, il se fait à domicile et laisse les femmes dans leur condition naturelle de ménagères et de mères de famille. Les ouvrières lyonnaises aiment leur état; elles sont fières de leur antique industrie qui garde en Europe un empire incontesté. Tel n'est pas le sort de l'ouvrière qui, à Lille, à Roubaix, à Rouen, à Reims, à Mulhouse, est employée dans les grandes manufactures. Voyez la fileuse de lin : « L'odeur du lin et une température qui dépasse quelquefois vingt-cinq degrés répandent dans tout l'atelier une puanteur insupportable. La plupart des ouvrières, obligées de quitter la plus grande partie de leurs vêtements, sont là, dans cette atmosphère empestée, emprisonnées entre des machines, serrées les unes contre les autres, les pieds nus, ayant de l'eau jusqu'à la cheville, et lorsque après une journée de douze heures de travail effectif, c'est-à-dire en réalité après une journée de treize heures et demie, elles quittent l'atelier pour rentrer chez elles; les haillons dont elles se couvrent les protégent à peine contre le froid et l'humidité. Que deviennent-elles si la pluie tombe à torrents, s'il leur faut faire un long chemin dans la fange et l'obscurité? Qui les reçoit au seuil de leur demeure? Y trouvent-elles une famille, du feu, des aliments? Tristes questions qu'il est impossible de se poser sans une émotion douloureuse.

» Dans quelques villes, les femmes qui ont été, pour ainsi dire, élevées dans la fabrique, ne connaissent pas d'autre situation; elles se marient, elles ont des enfants, mais ni les soins du ménage, ni les soucis de la maternité ne les détournent de la carrière qu'elles ont embrassée. Elles quittent donc leur domicile, elles sont étrangères à leurs enfants pendant toute la journée, pendant treize heures environ. Encore faut-il supposer que le domicile de l'ouvrière est situé près de l'atelier, ce qui est fort rare; la plupart du temps, il y a lieu de compter une heure pour l'aller et le retour; c'est donc en tout quatorze ou quinze heures d'absence pour la mère et de solitude pour les enfants. Il est clair que dans ces conditions, la chambre est abandonnée; elle n'est ni balayée, ni lavée, ni mise en ordre. On ne saurait le reprocher à cette malheureuse qui, au moment de son retour, trouve à peine la force et le temps de faire le souper de la famille et de coucher les enfants.

» Ainsi la femme occupée dans la manufacture ne peut plus être la providence du logis; une nécessité inflexible la prive du bonheur de donner à sa famille ces tendres soins que rien ne supplée, et qui créent des liens si puissants par la vertu du sacrifice et de la reconnaissance. Il faut qu'elle renonce à son rôle de confidente, de conseillère et de consolatrice; elle est à la fois épuisée par le travail matériel, et anéantie par l'impuissance de joindre à ses efforts ce qui en fait la grâce. Rien n'attend l'ouvrier dans sa demeure qu'une malpropreté repoussante, une nourriture insuffisante et malsaine, des enfants souffreteux, une femme dont la misère et le travail ont fait une esclave. »

C'est un douloureux tableau auquel on pourrait ajouter de plus sombres couleurs; si on dépeignait l'ivrognerie abrutissante qui enlève à cette malheureuse la meilleure part du salaire de son mari, si on scrutait la misère des femmes qui, dans les grands centres industriels, *ne vont pas en fabrique*, selon l'expression consacrée, et vivent d'un petit métier, couturières, dentellières, etc.; mais nous en avons assez dit pour exciter la compassion de nos lectrices, et pour les engager à soulager, selon leurs forces, de si grands maux. Arrêter l'émigration des campagnes, encourager au sein des villes les crèches, les asiles, les écoles qui donnent à l'enfant délaissé un foyer, un abri et de l'instruction, visiter ces pauvres mères de famille, les aider un peu, leur donner quelques bons conseils, ce sont là des œuvres auxquelles toutes les femmes peuvent s'employer.

Indépendamment de la grande industrie qui donne du pain aux ouvrières, et nous avons vu à quelles dures conditions, il existe une foule de petits métiers créés uniquement pour des femmes, chez elles, mais qui, en mettant leur moralité plus à l'abri, laissent trop à désirer pour leur bien-être. Les fileuses, dans les provinces reculées, les tricoteuses à l'estame ou au métier, les dentellières, gagnent à peine de quoi vivre; les tailleuses de cristaux, métier difficile, s'exposent à de graves affections de poitrine pour un petit salaire; les femmes qui taillent des pierres précieuses (c'est l'industrie du Jura), ne gagnent en moyenne que soixante-quinze centimes par jour. Paris est le chef-lieu des petits métiers : quelques ouvrières de talent parmi les couturières, les modistes, les fleuristes, les bimbelotières, y gagnent des salaires exceptionnels, mais la plus grande partie de ces pauvres filles qui travaillent à l'aiguille languissent dans une gêne voisine de la misère.

«Un travail d'aiguille, remarque M. Simon, est un amusement pendant une heure; s'il ne dure que

deux ou trois heures, il est à peine une fatigue; prolongé pendant treize ou quatorze heures avec une activité fiévreuse, repris chaque matin avant le jour, continué sans repos ni trêve dans le chagrin, dans la maladie, dans l'épuisement, il menace la vue et la poitrine, et quel sort fait-il à cette malheureuse femme éternellement clouée sur cette chaise, et poussant cette éternelle aiguille pendant des années et des années? Lui donne-t-il au moins du pain? Non; toutes les femmes travaillent au rabais, parce que les prix sont établis par les ouvrières mariées qui ne cherchent, dans leur travail industriel, qu'un appoint au salaire de leur mari. Les journées les plus élevées vont à 2 francs par douze heures de travail, et pour toucher ce maigre salaire, il faut être sous tous les rapports une ouvrière d'élite. Bien peu de femmes y parviennent. Il n'y en a pas une sur cent, en dehors des manufactures. La plupart s'exténuent pour gagner 5 centimes par heure d'un travail non interrompu. Ce n'est pas assez pour s'habiller et pour se nourrir. Cependant, mille ennemis menacent ces salaires dérisoires : les crises industrielles, les caprices de la mode, les maladies de l'ouvrière, celles de ses parents, la mauvaise humeur d'un entrepreneur ou d'une cliente, les longues et mortelles stations dans une antichambre. Il est triste de penser que la broderie, la dentelle, les gants, les bijoux, les fins tissus, tous ces charmants objets de la toilette des femmes, si nécessaires à notre luxe et à nos plaisirs, représentent souvent bien des douleurs. Il n'y a peut-être pas un seul de ces joyaux de la mode et de la fantaisie, dont l'histoire ne soit sanglante. »

On peut juger quelle est la condition des ouvrières dans les grandes villes, à Paris surtout, où il faut payer si cher un toit et du pain; ce mince salaire, rétréci par les chômages, leur donne à peine de quoi ne pas mourir de faim, quand elles sont seules, quand elles n'ont pas l'appui d'un père ou d'un mari. Ne méritent-elles pas compassion, ces pauvres filles isolées? ne faut-il pas les encourager, protéger les œuvres qui défendent leur innocence, exercer un salutaire patronage sur celles que l'on connaît, et tâcher, chacun dans son petit cercle, de les soulager un peu? Une commande faite à propos, un vêtement qui ne vous sert plus et qui leur évite une lourde dépense, une visite dans les temps de maladie, ce sont là des aumônes que chacun peut faire; ajoutons-y le soin de ne pas trop les marchander, de les payer comptant et de ne pas leur faire perdre, pour un caprice, un temps précieux. *Time is money*, disent les Anglais, parole vraie pour tout le monde et surtout pour les pauvres gens.

M. J. Simon termine le chapitre consacré aux ouvrières parisiennes, par un juste hommage rendu à un grand nombre de ces pauvres filles :

« Il faut les avoir vues dans leur isolement, leur dénûment, et dans leur sainte innocence, pour savoir ce que c'est que la véritable grandeur. Ceux qui vous ont visitées n'oublieront jamais les leçons que vous leur avez données, chaumières de Septmoncel où le pain manque dans la huche, où les rubis et les émeraudes roulent sur la table; ateliers de Lyon où le satin broché étale sur le métier ses fleurs éblouissantes tandis que la famille souffre avec résignation le supplice de la faim; tristes, froides, humides mansardes parisiennes où de belles et mélancoliques filles poussent l'aiguille du matin au soir, et meurent à la peine plutôt que de faillir! »

Maintenant, quel remède l'auteur propose-t-il à de si grands maux? Deux remèdes : le retour à la vie de famille, qui donne à la femme et aux enfants un protecteur dont le salaire ne soit pas absorbé par le cabaret, et pour dégoûter l'ouvrier du cabaret, cet abîme où s'engloutit d'ordinaire son cœur et sa fortune, la possibilité de posséder une propriété, d'avoir un coin de terre au soleil, qui soit à lui, qui devienne son domaine et celui de ses enfants. A Mulhouse, cette faculté pour l'ouvrier d'acquérir, par voie d'amortissement, sa maison et son jardin, a produit des effets surprenants; les ouvriers, en devenant propriétaires, sont redevenus maris et pères. Nous ne nions pas la puissance que peut avoir le bonheur sur l'âme humaine, mais pour réaliser entièrement le programme de M. Jules Simon, un peu de religion, qui apprendrait aux malheureux à supporter leur sort en vue d'une vie meilleure, une morale appuyée sur la foi, seraient-ils de trop?

ŒUVRES DE M. RAOUL DE NAVERY (1)

Lorsqu'on a fait une aimable connaissance, on est pressé de la présenter à ses amis, et de les faire jouir à son tour de la bonté de cœur, du charme de l'esprit qu'on a goûtés soi-même :

Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage!

Or, cette connaissance aimable que nous venons de rencontrer dans un de ces petits chemins, souvent bien arides, du pays de la littérature, nous accourons vous la présenter, sûre que vous goûterez son joli esprit, les couleurs vives, l'imagination dont ses récits sont parés. M. Raoul de Navery est à la fois un auteur habile, un chrétien solide et un ami qu'on est fier de rapprocher de ceux qu'on aime.

Si nous voulions caractériser le talent de M. de Navery, nous dirions qu'il met une plume souple et brillante au service d'un esprit fécond; tantôt il invente et crée, tantôt il s'approprie des faits du monde réel, qu'il anime et embellit. L'auteur a un dialogue vif et facile, des idées étendues, un style correct, coloré, auquel on pourrait demander peut-être un peu moins d'étude et un peu plus de naturel; souvent de l'esprit, souvent des larmes. Ajoutons que ses livres, irréprochables sous tous les rapports de la morale et de la religion, peuvent être lus en famille et placés entre de jeunes mains. Variés et nombreux, il s'en trouve pour tous les goûts et tous les caractères. Nous dirons un mot de chacun d'eux.

Monique la Savoisienne (2).—L'apostolat de la jeune fille au sein de la famille est le sujet de ce récit; des scènes touchantes, des descriptions pittoresques de la riche nature du Châblais donnent un vif intérêt à cet ouvrage, qui s'adresse surtout aux femmes, car c'est un cœur de femme, aussi pur que dévoué, que l'auteur a voulu peindre.

---

(1) Chez Dillet, rue de Sèvres, 15.

(2) Prix : 1 fr. 50.

Viatrice. Souvenirs des missions de l'abbé de Breteuil et de sa sœur (1). — Une jeune fille a suivi son frère aux missions de la Floride; elle l'aide à évangéliser les tribus sauvages; sa grâce et sa vertu surhumaine attirent les idolâtres vers le Dieu dont elle est l'humble servante : elle meurt martyre de son zèle. Les tempêtes, les naufrages, les épreuves de la vie du désert animent ce récit à la fois gracieux et austère.

Récits consolants (2). — C'est un recueil tout actuel, une statistique des actes nobles et vertueux accomplis de notre temps et dont le bon exemple résulte inévitablement. C'est tout à fait un livre bon à lire et à propager.

L'Ange du Bagne (3). — *L'Ange du Bagne* est l'aumônier de cet enfer terrestre. L'épigraphe du livre, empruntée aux actes des Apôtres : *Un ange parut et la lumière brilla dans la prison*, résume la pensée de l'auteur; des scènes dramatiques, une étude approfondie du bagne, une grande diversité de tons et de caractères, donnent de l'intérêt à cet ouvrage. Peut-être eussions-nous désiré, car la critique réclame ses droits, qu'un nœud plus serré reliât les différents personnages et les incidents du livre et que l'imagination ne s'égarât point dans les chemins adjacents qui ne mènent pas au but. Mais, pour n'avoir pas la perfection absolue, un livre peut encore être très-utile, et c'est l'éloge que, volontiers, nous décernons à celui-ci.

Le Chemin du Paradis (4). — Douces et charmantes nouvelles, parfumées de piété et remplies de détails gracieux. Elles répondent bien à leur titre.

Nouvelles de Charité (5). — Les œuvres charitables que notre siècle a vues naître ont donné l'idée de ces récits, placés sous les zones les plus diverses. L'Œuvre des bons livres, celle de la Sainte-Enfance, celle de la Miséricorde, ont surtout bien inspiré l'auteur.

Légendes d'Allemagne (6). — Voici un livre plus poétique que beaucoup de poèmes, car il est tout empreint de l'esprit chevaleresque et mystique qui jadis faisait errer de si gracieux fantômes aux bords du Rhin et de la Sprée. La même plume, qui a su faire parler les galériens et les sauvages, a emprunté ici le langage des vieux romanciers. On ne peut faire un choix parmi ces légendes, toutes naïves, originales et charmantes.

(1) Prix : 1 fr. 75.
(2) Prix : 1 fr. 75.
(3) Prix : 2 fr.
(4) Prix : 2 fr.
(5) Prix : 1 fr. 50.
(6) Prix : 1 fr. 50.

L'abbé Marcel (1). — Voici un tableau de notre époque : le pauvre curé de village, au milieu d'une population ignorante et grossière, s'épuisant en efforts, trop souvent inutiles, pour la civiliser et la moraliser, et n'étant secouru dans ce labeur aussi noble qu'ingrat que par une jeune fille qui consacre au bien toutes les facultés d'une intelligence brillante et les dons d'une grande fortune. C'est une sœur de *Monique* et de *Viatrice*, placée dans un milieu plus accessible et pouvant, par conséquent, exercer sur l'esprit des jeunes lectrices une plus salutaire influence.

Aglaé (2). — *Les Martyrs*, *Fabiola*, *Calista* et d'autres récits empruntés aux premiers siècles de l'Église, ont inspiré l'auteur de ce livre émouvant et dramatique. L'Église, au temps de Dioclétien, y est peinte avec amour; et le tableau des mœurs romaines, de l'ennui, de la satiété qui pesaient sur cette société vieillie, est plein de vérité. Oserions-nous signaler à M. de Navery une légère erreur? il fait chanter le *Te Deum* dans les catacombes; or, cette hymne inspirée, due, selon la tradition, à saint Ambroise et à saint Augustin, fut composée, par conséquent, soixante-quinze ans après la paix de l'Église. Théodose régnait et non Dioclétien.

Avocats et Paysans (3). — Ce livre, sorti tout récemment de la presse, est un des plus utiles et des plus agréables qu'ait écrits l'auteur. Il le destine surtout aux villageois et il leur fait comprendre, dans une série de tableaux empruntés au monde réel, combien est déplorable l'émigration des campagnes vers la ville, et combien est funeste cette soif de connaître et de paraître qui change l'honnête et utile laboureur en un citadin sans emploi, sans talent et sans avenir. Que ce livre se répande et qu'il réalise les intentions bienfaisantes de l'auteur en neutralisant tant de livres dangereux qui se lisent aux veillées de village !

On voit que, comme nous l'avons dit, M de Navery possède une imagination féconde et une palette riche et variée. Peut-être même, pour produire une œuvre complète et parfaite, devra-t-il se méfier un peu de cette facilité brillante, se restreindre dans une intrigue plus serrée, éparpiller sur un moins grand nombre de personnages épisodiques l'opulence de sa pensée. Ses livres retrouveraient en intérêt et en vérité ce qu'ils auraient perdu de variété et de fantaisie. Nous avons un vif désir de voir s'améliorer de plus en plus un talent aussi distingué et des livres aussi purs et aussi recommandables que les siens. *Noblesse oblige.*

M. B.

(1) Prix : 2 fr.
(2) Prix : 2 fr.
(3) Prix : 2 fr.



MESDEMOISELLES DE BOURGOGNE

I

On sait que l'illustre maison de Bourgogne, ayant eu pour tige Philippe de France, quatrième fils du roi Jean le Bon, finit en la personne de Charles le Téméraire, et que ce prince, en léguant avec sa fille, la meilleure partie de ses États et ses richesses à la maison d'Autriche, a préparé la puissance de Charles-Quint.

Le règne de ces ducs et du célèbre empereur leur héritier fut pour les Flandres, dont ils étaient souverains, une époque de splendeur et de prospérité. Rien n'égalait le luxe de ces princes, et les documents du temps témoignent des dépenses fabuleuses qu'ils faisaient en bijoux, en meubles et en fêtes; les encouragements qu'ils accordaient aux arts contribuèrent beaucoup à former la célèbre école flamande à laquelle nous devons les Rubens, les Van Dyck, les Rembrandt, les Teniers. La richesse des bourgeois de Gand et de Bruges est due à la faveur qu'ils accordaient au commerce; enfin, ce fut l'un de ces ducs, Philippe le Bon, qui institua l'ordre, devenu si fameux, de la Toison d'or.

Pendant que cette illustre race se transformait par l'alliance de Marie de Bourgogne, son dernier rejeton légitime et direct, avec le prince Maximilien d'Autriche, devenu depuis empereur, et que l'héritage de sa ligne masculine, désormais éteinte, passait de la maison d'Autriche aux rois d'Espagne, d'autres descendants des anciens ducs, issus d'une branche bâtarde et qui étaient autorisés à porter le nom et les armes de Bourgogne, se sont obscurément perpétués à travers les siècles et les diverses révolutions qui ont si souvent changé les destinées de la Flandre.

Vers la fin du siècle dernier, deux demoiselles, orphelines et pauvres, héritières de ce grand nom, avaient trouvé à abriter la médiocrité de leur existence dans une communauté religieuse appelée *la Noble Famille*, nom qui marque assez la destination de cet institut. Cette maison était située à Lille, rue de la Barre, dans le local où a été installé, depuis, un pensionnat qui a joui de quelque réputation.

Vers ce même temps, un gentilhomme, héritier d'une belle fortune et résidant à Douai, songeait à se choisir une compagne. Contrairement à la plupart de ceux qui sont dans le même cas, il mettait les richesses au dernier rang des conditions requises dans sa fiancée; il la voulait sans doute vertueuse, aimable et belle, s'il était possible, mais avant tout, il désirait qu'elle fût de haute et ancienne noblesse, ainsi qu'il l'était lui-même, et tenait beaucoup à ajouter une alliance extrêmement honorable à l'illustration de ses propres quartiers.

Il fit à cet égard quelques perquisitions dans la province et plusieurs personnes se réunirent pour lui indiquer mesdemoiselles de Bourgogne, comme issues d'une des plus illustres maisons de France et, dignes par leur caractère de fixer le choix d'un honnête homme, qui pût réparer les torts de la fortune à leur égard.

M. de ***, désirant étudier un peu ces demoiselles avant d'énoncer ses projets, prit je ne sais quel prétexte pour entrer en correspondance avec elles, leur vie retirée ne lui laissant pas espérer qu'il pût les rencontrer dans le monde.

La lettre du gentilhomme était trop polie pour ne pas mériter une réponse : la plus jeune des deux sœurs se hâta de décliner toute participation à cet égard. C'était une jolie personne, vive et insoucieuse, qui avait toujours évité l'application avec tout le soin possible, et ne se sentait pas très-forte sur le style épistolaire, peut-être même sur l'orthographe, au sujet de laquelle les dames de la Flandre, même les mieux nées, ne se piquaient pas alors d'être très-difficiles. L'instruction était fort arriérée dans ce beau pays; et, il faut avouer, pour l'excuse des femmes de ce temps, que leurs compatriotes du sexe masculin ne brillaient pas non plus, en général, par la science; et, prenant Molière à la lettre, en exigeaient encore moins de leurs ménagères; pourvu qu'elles sussent faire le marché, la soupe et que le rôt fût cuit à point, c'était tout ce qu'il fallait; toute autre connaissance était plutôt redoutée. Aussi une femme un peu cultivée était, à Lille, une exception malheureuse, vue de mauvais œil, non-seulement des hommes, mais aussi des personnes de son sexe parmi lesquelles elle trouvait difficilement quelque sympathie.

II

L'aînée des deux sœurs, mieux inspirée que la plupart de ses contemporaines, avait su trouver dans l'étude un aliment et une consolation. Peu favorisée des avantages extérieurs, elle ne les enviait pas plus que ceux de la fortune, et supportait bien mieux que sa sœur l'oubli du monde et la retraite du cloître.

Aimant sa sœur d'une affection pleine de condescendance, mademoiselle de Bourgogne l'aînée se chargea volontiers de répondre à la lettre de l'étranger, ce qu'elle fit avec grâce et esprit et avec une mesure pleine de convenance. L'habitant de Douai fut très-charmé de cette lettre et prit grand plaisir à continuer cette correspondance : de plus en plus épris du style de cette intéressante Lilloise, il n'hésita bientôt plus dans le projet qu'il avait formé de lui offrir sa main.

Il se rendit à Lille dans ce but, se présenta au couvent de *la Noble Famille* et demanda au parloir

mademoiselle de Bourgogne, sans désigner laquelle. Il n'y en avait qu'une à ses yeux, il ne songeait pas que l'on pût s'occuper d'aucune autre.

L'aînée de ces dames se trouvait absente en ce moment, et le visiteur fut reçu par la plus jeune, gracieuse jeune fille qui lui parut réaliser l'aimable personne de ses rêves. Enchanté de voir que l'extérieur de celle dont il espérait faire sa compagne répondait aux grâces de son esprit, le gentilhomme entreprit avec elle une conversation fort animée qui acheva de le subjuguer, et, abordant enfin la question sérieuse qui était le but de sa visite, il sollicita la main de celle dont le mérite avait déjà captivé son cœur et son esprit, et dont les grâces extérieures complétaient à ses yeux toutes les perfections.

A cette proposition, la pauvre enfant se trouva dans un grand embarras, car ce prétendant lui paraissait un mari fort souhaitable, et c'était d'ailleurs une occasion unique qu'un parti aussi avantageux pour sa position; mais la droiture de son cœur ne lui permettait pas de profiter d'une méprise à laquelle le dévouement de sa sœur se serait cependant prêté. Aussi, quoique certaine de déchoir immensément dans l'esprit de M. de ***, elle lui avoua ingénument que ce n'était pas d'elle, mais de sa sœur, qu'émanaient les lettres qui l'avaient tant charmé.

Tel est le prestige de la beauté qu'une heure de conversation avec mademoiselle de Bourgogne cadette avait détruit l'effet de toutes les épîtres de l'aînée. M. de *** assura la jeune fille que la preuve de candeur et d'humilité qu'elle lui donnait en ce moment la rendait mille fois plus intéressante à ses yeux et ce fut elle qu'il épousa.

Laquelle a eu la meilleure part, et qui oserait se prononcer? Les vicissitudes révolutionnaires ne tardèrent pas à troubler la paix du jeune ménage! Quant à mademoiselle de Bourgogne l'aînée, elle eut aussi à souffrir des malheurs de cette triste époque, mais dans une moindre proportion, car il est toujours plus facile de sortir d'embarras quand on n'a que le souci de sa propre personne. Elle trouva des ressources dans l'amitié et le respect de tous ceux qui la connaissaient; la piété et les bonnes œuvres firent constamment ses délices. L'esprit de sacrifice lui était si habituel que, toute pauvre qu'elle était, on ne la sollicitait jamais en vain; mais, toujours compatissante, elle trouvait dans ses privations le secret de venir en aide à de plus pauvres qu'elle; et les malheureux ne la quittaient jamais sans recueillir quelque témoignage d'un dévouement qui lui avait fait donner le surnom de *la Dame de Bon secours*.

J^{ne} DE GAULLE.

LA PLACE DE LA GRAND'MÈRE

Après avoir marié leurs deux fils à deux jeunes et fortes villageoises, le père et la mère Baudry étaient restés seuls à la ferme qu'ils faisaient valoir comme fermiers d'un riche propriétaire de la ville voisine.

Mathurin avait eu fort à faire pour s'habituer à l'absence de ses fils, devenus aussi fermiers; il lui avait fallu prendre un garçon à l'année, et souvent des journaliers; car le vieillard n'avait plus guère de vigueur, et le travail en aurait souffert.

Mais enfin, tantôt grondant, tantôt conseillant, le plus souvent se plaignant fort, le bonhomme avait fini par s'accoutumer à cette nouvelle disposition des choses, et avait appris à se passer des quatre bras vigoureux qui devaient désormais à d'autres leur travail incessant.

Le cœur de Jeanne était moins résigné.

Quand Mathurin disait au souper :

« Mère, la journée a été bonne; nous avons labouré tant de terre, ou récolté telle quantité...... »

La pauvre femme mesurait du coin de l'œil la table de bois blanc, et disait à part elle :

« Qu'elle me paraît vide à présent, qu'Étienne et Auguste ne sont plus là ! »

Cependant son amour n'était point égoïste; elle était heureuse de les voir prospérer, et ne souffrait que de sa solitude.

Étienne et Auguste avaient chacun une petite fille de six ans.

Les deux cousines s'aimaient beaucoup, et tout le village les admirait fort, à cause de leurs belles joues rouges, un peu hâlées par un air trop vif, et de leurs grands yeux noirs petillants de malice.

Elles avaient toutes deux d'heureuses dispositions et de l'esprit naturel; mais elles étaient élevées bien différemment.

Chez Étienne, l'aîné des deux frères, le désir de s'enrichir était le but de toute pensée et de toute action, tandis qu'Auguste et sa femme, d'un caractère généreux, vivaient tout simplement avec économie, et, une fois libérés du prix de ferme, se donnaient amplement le nécessaire, à eux, et donnaient un peu de superflu à leur enfant.

Si l'année, plus mauvaise que de coutume, obligeait de restreindre un peu la dépense, cette restriction ne se faisait sentir ni sur la part des pauvres de la paroisse, ni sur le bien-être des travailleurs; mais Auguste portait un an de plus sa veste de drap bleu, et sa femme, à force de talent et d'adresse, se faisait pour Pâques une jupe quasi neuve avec celle de l'an passé.

Étienne lui disait souvent (ils n'étaient éloignés que d'une lieue) :

« Comment se fait-il que vous ayez encore plus d'économies que nous, qui dépensons moins? »

Auguste répondait :

« Je l'ignore.»

Mais, au fond, il le savait bien.

D'abord, l'aumône enrichit, faite avec de sages proportions; puis les garçons, bien nourris et traités avec douceur chez lui, avaient autrement de cœur à l'ouvrage, et s'intéressaient autant à la prospérité de leur maître qu'à la leur.

Chez son frère, au contraire, toujours soucieux et mécontents, ils travaillaient moins et moins bien, et il avait beau les payer le moins cher possible, il avait encore moins de profit qu'Auguste sur leur labeur.

La mère Baudry hasardaitbien, par-ci par-là, quelques sages conseils; mais il est si difficile de faire avouer à quelqu'un qu'il se trompe.

Les choses allaient ainsi, lorsque le vieux Mathurin, courbé par l'âge et le travail, mourut après une longue maladie.

La ferme et le médecin payés, il se trouva que la pauvre Jeanne resta sans ressources; car, à l'époque du mariage de ses fils, la trop bonne mère leur avait partagé le petit avoir qu'elle avait eu de ses parents.

Il fut convenu entre les frères que Jeanne habiterait alternativement chez eux, six mois chaque année, et Auguste, quoique le plus jeune, réclama la faveur de posséder sa mère le premier semestre, ce qui lui fut accordé sans peine.

Les deux petites cousines étaient la plus douce distraction de la grand' mère, trop âgée pour se livrer à un autre travail qu'à des occupations qui ne la forçaient point à quitter son vieux fauteuil de bois. Marie était la fille d'Auguste, et Toinette la fille d'Étienne.

Il y avait déjà cinq mois que Jeanne était veuve, et elle pensait avec tristesse qu'il lui faudrait bientôt aller chez son fils aîné, où elle sentait que sa présence ne serait considérée que par le côté matériel, et que ses enfants, calculant même le peu de dépenses qu'elle occasionnerait, ne tarderaient pas à trouver cela pénible.

Jeanne était une femme forte de cœur; elle priait pour chasser cette triste pensée, et s'armait de courage.

Un soir qu'elle s'était assoupie en filant, elle chercha des yeux Toinette et Marie, au sortir de cette pesanteur du sommeil, et ne les vit plus près d'elle.

Mais les voix enfantines lui révélèrent leur voisinage, et son nom, prononcé par Toinette, lui fit prêter l'oreille.

Les enfants s'étaient retirées, en voyant dormir la grand'mère, et étaient assises sous l'unique fenêtre de la chambre.

« Vois-tu, disait Toinette à sa cousine, dans un mois elle viendra demeurer chez nous, et nous, qui ne sommes pas riches, ça nous fera une dépense de plus!

— Mais, répondit Marie, est-ce que nous sommes plus riches, nous?

— Je ne sais pas, mais le père disait l'autre jour : il faudra loger son lit, son armoire, la nourrir, et même l'habiller! D'ailleurs, où la placerons-nous? »

Marie éclata de rire.

« Où vous la placerez, Toinette? ah! je crois bien, elle est si grosse, déjà! D'ailleurs, si elle vous embarrasse, moi, je voudrais bien la garder ici. Je le demanderai au père et à la mère, et ils le voudront bien aussi, va; si tu savais comme elle est bonne! Elle m'apprend à lire, que monsieur le curé en a été tout émerveillé l'autre jour; elle me raconte Joseph et Tobie, qui me font pleurer.....

— Oui, Marie, mais aussi ça coûte de l'argent, une personne de plus dans une ferme!

— Mais, Toinette, est-ce qu'on pense à ça avec la grand'mère? »

Les deux enfants, interrompues par l'arrivée d'un garçon qui venait chercher Toinette, se séparèrent.

Le soir, la mère Jeanne ne mangeait point au repas; sa tête vénérable, inclinée sur sa poitrine, paraissait absorbée dans une triste pensée, et les regards de la petite Marie erraient de son père et de sa mère à sa bonne aïeule, comme pour demander une explication.

Tout à coup, avec la pénétration de son bon cœur et la naïveté charmante de son âge, elle se leva et vint se placer sur les genoux de sa grand'mère; puis, lui essuyant les yeux avec le coin de son petit tablier de toile écrue, elle lui parla à voix basse. Le père et la mère se regardaient.

« Bonne mère, dit Marie en joignant les mains, vous m'aviez promis une récompense à cause de mes progrès en lecture, et vous aussi, petit père, à cause de la chemise dont j'ai fait les ourlets avec des points bien réguliers; eh bien! je veux choisir ma récompense, voulez-vous bien?

— Voyons, enfant, dirent le père et la mère, ne comprenant rien à cette petite scène.....

— Eh bien! c'est d'avoir toujours, toujours, la grand'mère ici, et comme la récompense est bien plus grande que je ne mérite, je serai bonne et appliquée pour achever de la mériter.»

Et la bonne petite Marie attendait une réponse en embrassant la pauvre Jeanne, inondée de larmes.

Auguste réfléchissait.

La mère répondit :

« Mais, Marie, si ta cousine voulait aussi....

— Ah! mère, voilà justement pourquoi grand'-mère pleure, et pourquoi je demande ça, moi! Toinette m'a dit qu'il n'y avait pas de place assez chez elle, et je devine à présent que grand'mère à entendu.»

La jeune fermière se leva précipitamment, et prit les mains ridées de Jeanne dans les siennes.

« Pourquoi, mère Jeanne, n'avoir pas dit cela à vos enfants? Oui, vous resterez près de nous tous les jours que le bon Dieu vous garde. Ah! s'il n'y a pas de place pour vous chez Étienne, il y en aurait trop ici après votre départ! »

Auguste serra la main de sa femme sans mot dire, et tous deux embrassèrent leur fille chérie.

Le soir de ce même jour, Auguste se rendit chez son frère.

« Frère, lui dit-il sans préambule, la mère se plaît chez nous, la petite ne veut pas la quitter, te serait-il égal que nous la gardions?

— Mais à quelles conditions? objecta Étienne. »

La délicatesse naturelle du bon Auguste se révolta à cette demande qui peignait son frère tout entier.

« Je ne te demande rien, répondit-il, c'est une affaire convenue. »

Et il rentra chez lui plus heureux de sa journée que si le propriétaire lui eût remis une année de ses redevances.

Les deux cousines continuèrent de se voir fréquem-

ment ; mais Étienne et sa femme vinrent plus rarement à la ferme.

La vue de la mère Jeanne était un reproche, et ils en voulaient à Auguste d'avoir eu la pensée d'une bonne œuvre et de l'avoir accomplie.

Le temps n'en allait pas moins son pas habituel. Toinette et Marie grandissaient à vue d'œil, et étaient, sans contredit, les deux plus jolies filles de bien loin à la ronde.

Toinette était peut-être un peu plus belle que Marie, car elle se ménageait beaucoup, redoutait les travaux pénibles, et laissait sa mère se fatiguer aux champs, plutôt que de partager avec elle le poids du labeur ; tandis que Marie, vive et forte, sans se demander si son teint serait plus ou moins hâlé du soleil, ne laissait faire à sa mère que des ouvrages moins accablants, et se réservait la plus lourde tâche.

C'est que la mère Jeanne avait appris à Marie, en filant à la veillée, ou en se promenant appuyée sur elle, aux beaux soirs de l'été, ce qu'une mère fait pour son enfant, et les nuits sans sommeil qu'elle passe auprès du petit berceau d'osier, et la sollicitude qu'elle déploie à tout instant.

Marie avait compris et retenu les paroles de la grand'mère, et témoignait à ses parents toute sa reconnaissance, en leur rendant ce qu'ils avaient fait pour elle.

Et Toinette, au contraire, qui n'avait vu dans l'intérieur de sa famille que l'égoïsme, en théorie et en pratique, rapportait tout à elle, et sa mère souffrait souvent sans rien dire.

Toinette avait aussi de plus beaux atours que sa cousine, et aimait à la folie les jours de fêtes pour s'en parer.

Le goût de la danse vint à Toinette avec le goût de la parure, et, malgré les avis de sa mère, qui comprenait aujourd'hui sa faute, malgré les paternelles remontrances du bon curé qui l'avait baptisée, il fallait à Toinette les danses et les bijoux, et les plus belles coiffes de dentelles de tout le village.

C'était encore la mère Jeanne qui avait préservé Marie de ce dangereux écueil.

Avec sa longue expérience de quatre-vingts ans et sa douce parole, à laquelle l'amour qu'elle portait à sa petite fille prêtait des inflexions plus douces encore, elle lui avait fait connaître le monde et ses travers.

Il arrivait bien parfois qu'avec la pétulance des dix-huit ans, qu'elle comptait alors, Marie répondait :

« Mais, grand'mère, quel mal y a-t-il à cela ? »

Alors la bonne Jeanne faisait asseoir à ses pieds la jeune paysanne, et lui racontait ce qu'elle avait vu.

C'était Mathurine la vieille, aujourd'hui nourrie par la charité de la commune, et que Jeanne avait vue si belle et si fière ; mais pour avoir trop aimé le plaisir, elle avait commis de grandes fautes, et avait fait mourir à la peine sa pauvre mère.

C'était Geneviève, jeune encore, et si malheureuse en ménage, parce que l'étourdi François n'avait vu en elle, au jour de la noce, que sa beauté et sa coquetterie, et n'avait point trouvé, après, ce que l'homme cherche dans la compagne de sa vie, l'amour du travail, la simplicité et le dévouement.

Et mille autres preuves que Marie avait sous les yeux s'accumulaient sur les lèvres de la grand' mère, et Marie restait sage et bonne, grâce à cette grand'-mère prévoyante.

Mais comme il n'y avait point d'aïeule chez Toinette, et qu'elle avait appris à considérer comme nuls les conseils de sa mère, elle agissait à son gré.

L'été revint avec son brillant soleil et ses longues journées.

Les dimanches, l'office était terminé de bonne heure au bourg voisin, et, pour occuper la soirée, les jeunes gens du village se réunissaient dans un pré pour s'y livrer aux plaisirs de leur âge.

Les parents s'asseyaient sur de vieux troncs abattus, et regardaient ou causaient entre eux.

Toinette était la plus belle de ces réunions champêtres, ce qui ne laissait pas de flatter un peu sa pauvre mère, aveugle et imprévoyante qu'elle était !

Pierre était le plus beau garçon, et aussi le plus riche de l'endroit, ce qui ne veut pas dire qu'il le fût beaucoup.

Mais il était resté seul de six enfants à la pauvre Françoise, et il tenait de son père une petite ferme à lui, qu'il faisait valoir avec celles du bourgeois.

Pierre était un excellent garçon, un travailleur ferme, un aimable caractère, et surtout un fils dévoué. Tous les pères auraient aimé pour gendre un si hardi travailleur, et toutes les mères un si bon fils. Les jeunes filles ne le disaient pas si haut, mais aucune d'entre elles n'eût refusé la main de Pierre.

Aussi cela faisait le désespoir de beaucoup d'entre elles, quand elles voyaient Pierre ne rechercher que la belle Toinette pour danseuse, et n'offrir le bras qu'à elle, si par hasard sa mère manquait aux soirées champêtres.

Pierre y allait d'une manière si honnête et se cachait si peu pour faire sa cour à Toinette, qu'on en vint bientôt à dire, quoique Pierre n'eût jamais rien dit, que les fiançailles ne pouvaient manquer de se faire à la Notre-Dame d'août.

Il est bien entendu que Toinette laissait courir ces bruits sans les démentir.

La vaniteuse jeune fille avec laquelle l'excellent Pierre s'était toujours tenu dans les bornes les plus strictes du respect, et à laquelle il n'avait jamais laissé entrevoir l'espoir du mariage, espérait que les commères du village pourraient bien, avec leurs suppositions habillées en réalités, le décider à la prendre pour femme, et se hâter s'il y avait déjà pensé.

Et alors, qui pourrait rivaliser avec Toinette ? qui aurait de plus larges pendants d'oreilles, de plus riches croix, de plus fines dentelles ?

Et puis, pensait-elle, je n'aurai presque rien à faire. Pierre est riche, nous prendrons un garçon de plus, la vieille mère veillera au bétail et au ménage.... je serai bien heureuse.

Cependant, Pierre ne venait point demander Toinette à son père.

Un jour la femme du maître d'école, passant devant la ferme de Pierre, s'arrêta pour souhaiter le bonjour à sa mère, filant sur le seuil.

Le bonjour se prolongea beaucoup, et après le départ de la visiteuse, la bonne vieille, laissant tomber son fuseau sur ses genoux et les bras le long de son corps, s'absorba dans la réflexion. De temps en temps seulement, elle levait la tête pour voir si le jour

baissait à l'horizon, et si l'heure lui ramenait son fils.

La douce quiétude qui embellissait son visage vénérable avait fait place à une expression de tristesse et de doute.

Enfin elle se leva, décrocha au chevet de son lit un long chapelet qu'elle se mit à dire avec ferveur, et attendit plus tranquille.

Enfin Pierre revint des champs.

Le son de sa mâle voix, si agréable d'ordinaire aux oreilles de la pauvre veuve, la fit tressaillir, et quand il vint près d'elle, après ses derniers ordres aux serviteurs, elle ne leva point les yeux sur lui.

Pierre s'écria douloureusement :

« Qu'avez-vous, ma mère?

— Je suis inquiète, mon fils.

— A quel sujet, dites-le moi vite, je ne souffrirai pas......»

La mère hocha la tête.

« Pierre, mon fils, pourquoi n'as-tu pas en moi une entière confiance; en moi, qui donnerais le peu de jours qui me restent pour être assurée de ton bonheur à venir; et pourquoi ta mère apprend-elle par une voix étrangère que la fille d'Étienne sera bientôt ici la maîtresse? »

Pierre se leva d'un bond.

« Qui a jamais pu vous dire, ma mère?....

— Mon fils, écoute-moi; ne crois pas que je craigne de voir ici une autre femme commander et t'entourer de soins. Non, je sens qu'il est temps que tu cherches..... Mais, Pierre, réponds-moi, pourquoi Toinette?

— Ma bonne mère, puisque vous parlez ouvertement, je vais vous avouer la vérité entière. Je ne suis pas même d'un mot engagé envers elle; je ne sais pourquoi elle me plaît plus que toutes les autres filles que vous voyez dans nos fêtes champêtres... Je vous avoue que je n'aurais aucun éloignement à fixer mon choix sur elle, mais si je ne vous en ai pas parlé encore, ma mère, c'est que mon indécision était trop grande. Et vous croyez donc que votre Pierre serait capable de prendre une détermination si importante sans vous consulter?... Ma mère, cette pensée me fait bien de la peine. »

La veuve leva les yeux sur son fils.

Son regard franc et loyal était douloureusement attaché sur elle; son front noirci et trempé de sueur avait contracté un pli, et il avait l'air consterné.

Elle l'attira plus près d'elle, et lui dit à voix basse :

— Mon Pierre, pardonne-moi.

Le jeune homme revint à lui à cette parole.

« Vous pardonner? je vous remercie plutôt, ma mère, car vous venez de jeter dans mon esprit un doute qui lui sera peut-être salutaire. Voyons, oublions ces premières explications, et causons sans crainte. Pourquoi, mère, n'aimez-vous point Toinette?

— Mon fils, c'est que j'ai de l'expérience et un cœur de mère; mon expérience m'a appris ce que deviennent les femmes qui commencent comme Toinette, et mon cœur de mère me dit que pour être une bonne épouse, il faut avoir été une bonne fille....

— Eh bien, est-ce que Toinette...? »

Alors la mère de Pierre, intimement liée avec la mère Jeanne, et qui savait l'histoire des petites filles, la raconta à son fils; elle lui confia ensuite que plusieurs fois la propre mère de Toinette lui avait dit à elle-même :

« Que vous êtes heureuse! votre fils est pour vous ce que ma fille n'est pas pour moi. »

Puis l'amour maternel l'inspirant, elle parla éloquemment à ce fils chéri du rôle d'une femme dans un ménage, et Pierre réfléchissait.

« Mais, ma mère, dit-il après un moment de silence, car le pauvre garçon n'avait point d'éloignement pour Toinette, comme il venait de le dire, comment ferai-je alors? Je ne veux point pour femme une étrangère, et aucune fille du village ni du bourg ne me plaît comme elle?

— Est-ce qu'il faut absolument, mon fils, avoir connu au milieu des plaisirs, et là seulement, celle qu'on veut prendre pour inséparable compagne? »

Pierre ne répondit pas, et la conversation tomba.

Quinze jours après environ, l'office du dimanche terminé, la mère de Pierre lui dit :

« Mon fils, la grand'mère de Toinette est malade, je désire aller la voir, mais je suis très-fatiguée moi-même, veux-tu m'accompagner? »

Le nom de Toinette n'avait pas été prononcé de part ni d'autre pendant ces quinze jours-là.

Pierre avait travaillé et chanté comme de coutume, et semblait avoir oublié.

En un clin d'œil il eut pris le chapeau à galon de velours et la grosse canne de chêne, et on partit.

A moitié chemin, on rencontra Toinette, seule, car elle n'aimait guère la société de sa mère.

Sans se soucier non plus d'aller visiter sa grand'-mère souffrante, elle allait rejoindre de folles amies pour leur faire admirer sa beauté et son ajustement. Il est vrai qu'elle était plus charmante que jamais ce jour-là.

Du plus loin qu'elle avait aperçu Pierre et sa mère, elle avait redressé sa taille haute et svelte, mis les deux mains dans les poches de son tablier de satin noir, et souriait de la manière la plus gracieuse, mais sans baisser du tout les yeux.

Pierre la salua gravement, et la bonne vieille mère serra contre sa poitrine le bras sur lequel elle s'appuyait, comme si elle eût craint que cette jeune fille, dont l'air dégagé la blessait vivement, ne vînt lui enlever son fils.

Mais Pierre ne se détourna pas, et se contenta de pousser un léger soupir.

On arriva à la ferme d'Auguste.

Tout y était triste et silencieux.

La bonne Jeanne était assise au coin de l'âtre sur un fauteuil de bois vermoulu, mais qu'une main prévoyante avait bien rembourré d'épais oreillers.

Auguste et sa femme se levèrent pour bien recevoir Pierre et sa mère, mais Marie, assise près de sa grand' mère, se contenta d'une modeste révérence, et reprit sa place, les yeux fixés sur sa chère malade, comme pour deviner et prévenir ses moindres besoins.

On parla de choses et d'autres, de la souffrance de Jeanne, que le médecin de la ville avait déclarée peu grave, des travaux faits et à faire, du prône du matin, dans lequel le bon pasteur avait parlé des devoirs des enfants, et de mille autres choses.

« Marie, dit Jeanne d'une voix affaiblie, tu ne m'a-

vais pas parlé, mon enfant, du sermon de la grand'-messe?

— Oh! grand'mère, répondit la jeune paysanne en souriant gracieusement, c'était si naturel ce que disait M. le curé!

— Oui, reprit la vieille mère, c'est bien naturel d'aimer ses parents; mais c'est plus rare de se dévouer tellement à eux qu'on s'oublie soi-même. »

Marie quitta la chambre de sa mère.

Cette sortie permit à la bonne Jeanne de raconter tout au long à sa vieille amie les belles actions de sa petite fille.

La mère souriait et le père approuvait.

« Oui, disait Jeanne, si j'étais seule à adresser des éloges à cette chère enfant, je pourrais croire que mon amour de grand'mère m'aveugle un peu; mais il n'y a personne qui ne l'aime au village, surtout ceux qui souffrent. Si la souffrance vient du corps, Marie cherche à la soulager par de bons soins et par les aumônes qui semblent se multiplier entre ses mains, car elle a toujours en réserve quelques fruits de ses privations journalières; mais si la souffrance vient de l'esprit, elle sait parler si bien qu'elle console et calme presque toujours. »

Pierre écoutait avec avidité les paroles de la grand'-mère, et ne pouvait manquer de convenir à part soi que Marie n'était pas sans charmes.

Mais Toinette!

Elle avait pour lui de si gracieuses prévenances, elle dansait avec tant d'entrain, et son babil était si amusant!

Bref, le pauvre Pierre sortit de chez Marie avec la pensée de Toinette, et le joyeux espoir de la revoir à la danse le dimanche suivant.

La mère de Pierre ne lui parla de rien, mais elle priait beaucoup.

Jamais Toinette, qui commençait à trouver Pierre un peu long dans ses décisions, n'avait fait autant de frais de coquetterie que le dimanche suivant.

Ce fut, à sa vue, un murmure d'admiration, car elle était réellement belle.

Mais pour le regard intéressé de Pierre, le nuage imperceptible de son front ne se dissipa point assez, et, désireux de savoir ce qui l'affligeait, il se hasarda de le lui demander.

Il ne reçut d'elle que des réponses évasives, mais se promit bien de s'enquérir du fait.

Le hasard le servit à souhait.

Après une demi-heure à peine, Toinette, visiblement agitée, quitta la prairie, et Pierre s'assit pensif auprès d'un groupe de jeunes étourdies qui parlaient avec vivacité.

« Qu'a-t elle aujourd'hui, Toinette? demandait aux autres une brunette aussi folle qu'elle de la danse et du plaisir.

— Ce qu'elle a, répondit sa plus proche voisine, elle a que sa mère lui a fait de grands reproches avant son départ; elles ont parlé si fort et si haut, que j'entendais de la ferme les éclats de leur voix.....

— Mais pourquoi? objecta une autre.

— Ah! pourquoi? je n'en sais vraiment rien, mais ça va mal chez le père Étienne. Mon père à moi disait l'autre jour : Je ne voudrais pas qu'Étienne me soit redevable de rien, car il est bien dans la gêne.

— C'est pourtant un rude travailleur, hasarda Pierre à demi-voix. »

Toutes les têtes se retournèrent vers lui :

« Monsieur Pierre! »

La voisine de Toinette, jalouse d'elle comme toutes ses compagnes, ne manqua pas, dans sa malice, l'occasion de dire devant son prétendu mari ce qu'elle en savait.

« Oui, c'est un fier travailleur qu'Étienne, monsieur Pierre; sa femme aussi travaille, mais il a fallu prendre un garçon de plus depuis que Toinette ne veut plus s'occuper du bétail; et ça ne coûte pas *rien* non plus les dentelles et les corsets de velours!

— Et les tabliers de satin! ajouta une autre.

— Et, reprit une troisième, chaque fois que Toinette va à la ville, il lui faut quelque chose de nouveau, aussi est-elle fière avec nous!

— Oui, reprit sa voisine, mais aussi sa mère a pris du chagrin, elle est malade depuis quelques jours, et je sais qu'elle a appelé Toinette une fille sans cœur, quand elle a vu que, malgré sa souffrance, il fallait tout de même qu'elle vînt s'amuser. »

Ces paroles faisaient mal au pauvre Pierre; il se leva, et quitta aussi la prairie.

Comme il y avait encore deux grandes heures avant la nuit, il pensa que ce serait faire plaisir à sa mère que de passer chez Auguste, et de lui rapporter des nouvelles de la mère Jeanne. Pierre ne songeait pas le moins du monde à la pauvre Marie, mais il repassait dans son esprit les discours des jeunes villageoises sur Toinette, et il soupirait fort.

Marchant et soupirant, il arriva chez Auguste.

La grand'mère un peu plus vaillante, avait quitté son siége et se promenait appuyée sur son fils et sa belle-fille.

Marie, restée seule dans la chambre, qu'elle rangeait avec agilité, reçut Pierre avec aisance et modestie.

« Asseyez-vous là, monsieur Pierre, lui dit-elle; je suis si heureuse de voir marcher ma bonne grand'-mère, que je vais la laisser achever sa petite promenade avant de prévenir le père et la mère que vous êtes là. »

Un éclair illumina l'esprit de Pierre. Il pensa que le moment était venu de savoir au juste à quoi s'en tenir sur le compte de cette Toinette qui l'absorbait tout entier, et que sa cousine, mieux que personne, pouvait le renseigner à cet égard.

Seulement, comme le brave garçon n'était guère rusé, il ne savait comment entrer en matière.

Il se hasarda pourtant.

« Mademoiselle Marie, dit-il, en tremblant un peu, car le cœur lui battait à se briser, y a-t-il longtemps que vous n'avez-vu mademoiselle Toinette?

— Quinze jours environ, répondit Marie.

— Comment, quinze jours, c'est bien long!

— C'est vrai, monsieur Pierre; mais, depuis que grand'mère est malade, je n'ai guère quitté la ferme que pour aller aux offices, et encore je les trouvais bien longs, car j'avais hâte de revenir; à présent que nous sommes délivrés de nos inquiétudes, je pourrai aller chez ma tante.

— Mais Toinette elle-même, pourquoi ne vient-elle pas?

— Ah! monsieur Pierre, reprit vivement la charmante jeune fille, ne blâmez pas Toinette; sans doute ce n'est pas sa faute; elle aura eu de grandes occupations; nous voici dans le fort des travaux; et puis

elle envoyait un garçon demander des nouvelles.....

— Mademoiselle Marie, vous ne vous seriez pas contentée de ça, vous, n'est-ce pas?

— Moi, c'est différent, monsieur Pierre; j'ai été élevée par grand'mère, elle me manquerait autant que ma propre mère, tandis que Toinette.....

— Je crois pourtant que le même avantage lui était offert, continua Pierre, décidé à aller jusqu'au bout.

— Ce n'est pas sa faute encore! elle était si petite, et puis, elle ne savait pas comme c'est doux d'avoir là toujours une grand'mère qui vous donne de bons conseils, et qui égaye la maison quand tout le monde est aux champs. »

Pierre ne répliqua rien.

La bonne Marie, en croyant plaider la cause de Toinette auprès de Pierre, pour lequel elle connaissait son affection, mais qu'elle était loin d'avoir appréciée à sa valeur, avait plaidé pour elle-même, et le jour se faisait dans les pensées pénibles et embrouillées du bon fermier.

Le temps avait passé vite.

Auguste et sa femme rentrèrent, soutenant toujours la vieille grand' mère.

Pierre fut accueilli avec la même affabilité qu'à l'ordinaire; mais cette fois il regarda souvent Marie allant et venant sans contrainte, et lui jeta en partant un dernier regard, si long et si fixe, qu'elle en baissa les yeux.

Il se tut encore devant sa mère, mais il réfléchissait de plus en plus.

Il n'y avait plus que trois semaines avant cette Notre-Dame d'août, à laquelle les commères du village avaient ajourné la noce de Pierre et de Toinette.

On en parlait moins, mais on en parlait encore.

Sur ces entrefaites, le parrain que Toinette allait voir souvent à la ville mourut presque subitement.

C'était un honnête commerçant qui avait eu pour servante, pendant quelque temps, la mère de Toinette, et, content de son service, avait consenti à tenir son enfant sur les fonts du baptême.

Ce brave homme avait beaucoup aimé Toinette, et sa femme, qui ne lui avait jamais donné d'enfant, l'aimait beaucoup aussi.

Ils avaient fait ensemble leur testament; et, n'ayant que des parents éloignés, ils étaient convenus que celui qui survivrait à l'autre, ayant des revenus bien au-dessus de ses modestes habitudes, ferait à Toinette une rente de deux cents écus, et lui en laisserait le principal à sa mort.

Ni Toinette ni ses parents n'en savaient rien.

Aussi, quelle agréable surprise ce fut, après la sépulture du parrain, d'apprendre cette nouvelle de la bouche même de sa veuve.

Il fallut bien modérer sa joie sous le toit que la mort venait de faire si vide; mais, une fois rendue à la ferme, Toinette s'y abandonna entièrement, et alla elle-même de ferme en ferme apprendre son bonheur.

Elle se disait à part elle :

« Au moins je vaudrai Pierre, à présent! »

Et elle se réjouissait d'humilier d'un regard les malicieuses compagnes qui lui parlaient souvent de ce mariage, jusqu'alors fondé sur de simples apparences, mais que les six cents livres de revenu ne pouvaient manquer de changer en réalité.

Hélas!

L'indifférent Pierre non-seulement n'alla pas chez Étienne lui demander sa fille et ses rentes, mais il cessa même de venir à la danse du dimanche soir.

C'est que Pierre avait pris en amitié un autre chemin, le chemin de la ferme que la présence de Marie inondait de bonheur, de charme et de vertu.

Il se fit des noces au village, à la Notre-Dame d'août, mais ce furent celles de Pierre et de Marie.

Toinette était au lit avec une forte fièvre, et ne pensant guère à sa fortune nouvelle!

Elle réfléchissait que Marie avait une plus belle fortune en ce jour, et remontant, de pensée en pensée, à la différence de leur position, elle fut obligée de convenir que tout son malheur lui venait de ce qu'il n'y avait point, au foyer de son père : la place de la grand'mère.

LA BAILLÉE AUX ROSES

Du temps de nos premiers rois, le parlement, c'est-à-dire le corps qui rendait la justice, placé entre le trône et l'Église, était un des trois grands pouvoirs de l'État. Les rois avaient alors pour les membres éminents de ce corps judiciaire un profond respect, une estime toute particulière, et assistaient assidûment à leurs audiences. Il y a plus, le parlement n'était pas sédentaire à Paris, il faisait une tournée annuelle, et plusieurs princes et princesses avaient l'habitude de suivre les magistrats dans ces pérégrinations laborieuses, afin de donner plus d'éclat et de pompe à leurs arrêts.

Ce fut en 1227, pendant un de ces pèlerinages judiciaires, que fut fondée la *Baillée aux Roses*, l'une des plus charmantes coutumes dont parlent les annales parlementaires. Cette cérémonie créée par une femme et pour une femme; par une reine puissante et illustre, pour la douce et sage fille d'un premier président du parlement de Paris, avait tout à la fois la majesté de tout ce qui vient du trône, et la grâce de tout ce qui vient d'une femme.

Voici, d'après les anciennes chroniques, dans quelles circonstances cette cérémonie fut instituée.

Le parlement était convoqué à Poitiers pour y ju-

ger une grave affaire; il s'agissait de la succession du vidame de Bergerac, qui s'était marié trois fois, et avait laissé sept enfants de chaque lit; il s'agissait de décider si ceux du premier lit devaient concourir au partage dans la même proportion que ceux des deux autres; la coutume et le droit écrit des provinces de Guyenne et de Poitou étaient en désaccord dans l'espèce, et il était nécessaire de faire concorder les diverses dispositions de ces lois. Le jeune comte Philibert de la Marche avait été nommé rapporteur, mais comme on le savait plus amateur de plaisir que de travail, on comptait peu sur lui; d'ailleurs, le jeune comte, un des premiers seigneurs de la cour, avait une passion au cœur, et l'on pensait que l'amour laissait peu de temps aux graves études de la jurisprudence. On fut étrangement détrompé!

Le 6 mai 1227, la reine Blanche de Castille, veuve de Louis VIII, et régente du royaume, faisait son entrée à Poitiers, suivie des principaux seigneurs de sa cour, et des présidents et conseillers du parlement. Les rues étaient jonchées de fleurs, les maisons pavoisées, et les cris de : Vive le roi! Vive la régente! Noël! Noël! se mêlaient au bruit des cloches et au carillon de l'hôtel de ville.

Montée sur un superbe palefroi, la régente avait, à sa droite, son fils, âgé de douze ans, auquel elle apprenait ainsi le respect que les rois doivent à la justice, leçons précieuses qui firent de Louis IX le roi le plus juste, le plus sage, et lui méritèrent une gloire qui ne périra jamais. A sa gauche était Thibault, comte de Champagne; puis venaient les seigneurs de Crécy, de Xaintrailles, de Bourville et de Fécamp, les comtes de Ponthieu, de Toulouse, de Narbonne, les vidames de Chartres et d'Abbeville, et une foule d'autres gentilshommes de renom, couverts de leurs armures resplendissantes; après cette vaillante élite de guerriers, appuis et défenseurs du trône, venaient, montés sur des mules pacifiques, les présidents et conseillers du parlement.

En tête de ces graves magistrats, on remarquait Pierre Dubuisson, premier président qui, malgré ses quatre-vingts ans, venait remplir les austères fonctions de sa charge. Près de lui marchaient les Nestors de la magistrature française : Philippe de Moirol, Clément Toutemain, Ange de Saint-Préval, Jacques Saint-Burge, et d'autres conseillers plus jeunes, mais déjà connus par leur science.

Ce brillant cortége se rendit à la cathédrale, où une messe solennelle fut chantée en grande pompe; les magistrats sur lesquels on pria l'Esprit-Saint de faire descendre ses lumières, reçurent, après le roi et la régente, la communion des mains de Claude de Blaisemont, évêque de Poitiers. Après la cérémonie, le cortége reprit sa marche, et se rendit à la maison de Mathurin de Surlauve, grand argentier de la couronne.

La Régente avait voulu que dans cette vaste habitation, les parlementaires, qui amenaient ordinairement leurs familles et leurs gens, trouvassent un gîte près d'elle; elle avait désigné, pour servir de cour de justice, le champ de roses, alors en fleurs, qui entourait ce magnifique séjour qu'on avait embelli de tout le luxe de l'époque, et avait fixé au lendemain la première audience de la cour.

Le premier président, Pierre Dubuisson, habitait donc un des appartements peu éloignés de celui de la régente. Veuf depuis plusieurs années, il avait emmené avec lui sa fille Marie, sur laquelle il avait reporté toutes ses affections. Marie, douée d'une rare beauté, aussi modeste que sage, aussi remarquable par sa grâce que par son esprit, était aimée et respectée de toute la cour. C'était pour elle que le jeune comte de la Marche ressentait une violente passion : pair de France et haut justicier, il avait eu souvent besoin des lumières du premier président Dubuisson, et avait eu ainsi l'occasion de voir Marie. Depuis longtemps il lui avait avoué ses sentiments, et offert sa couronne de comte et sa pairie; mais la modeste jeune fille avait répondu à ces offres brillantes : « Monseigneur, vous êtes d'une race antique, vos aïeux vous ont laissé douze châteaux crénelés qui ornent et défendent la France; il vous faut une épouse digne de votre grandeur, et je ne suis que la fille d'un homme de science et de vertu; permettez donc que je refuse votre hommage. »

Ce noble refus, comme cela arrive toujours, avait redoublé l'ardeur du jeune comte, il avait donc appris avec bonheur la résolution de la régente d'accompagner le parlement dans son voyage à Poitiers, et d'assister à ses séances, espérant que pendant ce voyage, où il était appelé par ses fonctions à rester près de la princesse, il pourrait voir plus souvent Marie, que Blanche de Castille avait prise en affection et qui passait toute la journée près d'elle dans *l'ouvroir* où se tenait aussi Philibert de la Marche; mais le respect dû à la majesté royale ne lui permettait pas d'exprimer à Marie tout ce qu'il éprouvait. Cette contrainte le rendit imprudent, et lorsque la nuit fut venue, il osa aller dans le champ des rosiers, sous les fenêtres de Marie, et pour attirer l'attention de la jeune fille, il chanta une romance du comte Thibault de Champagne; dès la fin de la seconde strophe, la fenêtre de Marie s'ouvrit, et la jeune fille lui adressa ces mots : « N'avez-vous pas de honte, monseigneur, d'employer les heures du travail a de vaines pratiques de galanterie? vous êtes appelé demain à prononcer devant l'assemblée du parlement, sur l'honneur et sur les biens d'orphelins, et vous perdez en vains loisirs les heures du travail. Regardez autour de vous, et voyez les fenêtres éclairées des magistrats qui se préparent aux graves fonctions que vous êtes appelé à remplir; imitez-les! »

Sentant la justesse de ce reproche, le jeune comte comprit que le seul moyen d'obtenir la main de Marie était de s'en rendre digne, et retournant à son logis il se mit avec ardeur à étudier la cause qu'il devait soutenir.

A l'audience du lendemain, la première affaire appelée fut celle de la succession du vidame de Bergerac; le premier président, persuadé que le rapporteur, qui était le comte de la Marche, n'était pas en mesure, proposa de passer outre; mais la Régente, qui, la veille au soir, avait tout entendu, insista pour que la cause fût plaidée. Le comte de la Marche s'étant incliné devant la princesse, fit un rapport lumineux, clair et savant. Il présenta des conclusions basées sur les règles les plus strictes du droit, avec une éloquence qui étonnait les plus savants magistrats. Émerveillé du talent du jeune pair, le parlement accueillit ses conclusions et les adopta à l'unanimité.

« Comte, dit la Régente après l'audience, vous ve-

nez de nous donner une merveilleuse preuve de votre érudition et de votre éloquence ; nous vous en remercions, mais, soyez franc, qui vous a si bien inspiré ?

— La voix d'un ange descendu du ciel pour me rappeler mon devoir, répondit le comte de la Marche.

— Je le savais, dit la princesse, et je veux vous récompenser d'avoir suivi les bons avis que cet ange vous a donnés. Messire Pierre Dubuisson, vous êtes chancelier de France, et vous, ma douce Marie, dès demain, la cour vous saluera du nom de comtesse de la Marche. Et pour perpétuer le souvenir de cette journée, pour rappeler aux jeunes pairs de France qu'ils doivent, comme le comte de la Marche, faire tourner au profit de la justice les sentiments les plus tendres, je veux qu'en mémoire de ce qui vient de se passer, les jeunes pairs offrent chaque année un tribut à mon parlement.

— Et quel sera ce tribut ? demanda le comte de Champagne.

— Un tribut de roses, répondit la Régente ; comte de la Marche, soyez le premier à offrir ce tribut au parlement. »

En un instant le champ des rosiers fut dépouillé de ses plus belles fleurs, que le comte vint présenter dans des corbeilles aux graves magistrats.

Depuis lors, chaque année, au premier mai, le plus jeune pair de France venait offrir ce tribut au parlement. Cette naïve et touchante coutume, qu'on nommait *la baillée aux roses*, était en honneur, lorsqu'en 1541 elle donna lieu à une contestation de préséance entre le jeune duc de Bourbon-Montpensier et le duc de Nevers, tous deux pairs de France, mais dont l'un était prince du sang.

Ces deux prétendants ayant soumis leurs prétentions au parlement, elles furent soutenues par les deux plus célèbres avocats de l'époque, François Marillac et Pierre Séguier. Voici en quels termes l'arrêt du parlement raconte le sujet du procès :

« Me Marillac, pour le duc de Montpensier, a dit qu'il était question de *bailler les roses* à la cour, ainsi que les anciens pairs ont accoutumé de le faire, et que le duc de Montpensier se proposait de les bailler, attendu que, par le Roi, Montpensier avait été érigé en duché-pairie.

» Mais que le duc de Nevers, tenant en partie ledit duché, voulait, au *bail des dites roses*, précéder le duc de Montpensier, et se référait à la cour pour décider que le premier les donnerait.

» Séguier, pour le duc de Nevers, demandait la préséance sur le motif que la pairie de Nevers avait la priorité sur celle de Montpensier, et encore sur ce que M. de Nevers avait sur M. de Montpensier la priorité de réception à la cour.

» Marillac, avocat du duc de Montpensier, était d'accord sur l'ancienneté de la pairie ; mais il fallait, disait-il, considérer que le duc de Montpensier était du sang royal, et, à cette cause, avait droit de précéder au *bail des roses*.

» Séguier répliquait qu'au *bail des roses* ne fallait regarder à la qualité du sang, mais qui premier était érigé et reçu en pairie, et se devait-on gouverner selon l'ordre de l'érection et de la réception en la cour.

» Sur quoi le vendredi 17 juin 1541, le parlement rendit son arrêt portant que : ayant égard à la qualité de prince du sang, jointe avec la qualité de la pairie, la cour a ordonné que le duc de Montpensier pourra le premier bailler les roses. »

Cette contestation, qui avait excité au plus haut point la curiosité de la cour et de la ville, vous prouve le prix qu'attachaient les plus grands seigneurs à rendre hommage à la justice, et à lui payer cet ingénieux et gracieux tribut. Mais en 1589 la ligue, ne considérant plus le parlement comme cour des pairs, abolit la *baillée aux roses* et, depuis, cette cérémonie fut tout à fait oubliée.

Bussy-Rabutin raconte que sous le règne de Louis XIV le premier président de Lamoignon en proposa le rétablissement, mais que le duc de Vivonne, auquel il en parla, lui répondit :

« Monsieur le premier président, les pairs de France, qui tiennent avant tout aux prérogatives de couronne, ne s'entendent pas toujours bien avec le parlement ; croyez-moi, restons les uns et les autres dans nos limites ; n'exhumons pas d'antiques coutumes qui deviendraient, peut-être, de véritables sujets de discorde, et surtout gardons-nous, en gens sensés, de découvrir le pot aux roses. »

Un mauvais jeu de mots fit renoncer le président à son projet, et cette charmante coutume, dont l'origine était si noble et si gracieuse, fut à toujours abolie.

A. JADIN.

LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

I

« Laisse donc cette pauvre bête en paix ! finis, Angèle ! c'est mal ce que tu fais là !

— Je veux jouer, moi, je veux m'amuser ! Hue ! Galaor ! marche donc ! »

Et la petite fille donna un coup de talon dans les flancs amaigris du vieux chien. Il leva tristement la tête et s'efforça, mais en vain, de courir ; le poids, si léger, de l'enfant assise sur son dos, accablait sa faiblesse. Galaor n'avait plus de brillant et de chevaleresque que le nom. Jadis,

Jeune, vaillant et hardi,

il avait parcouru le bois et la plaine ; il avait

tenu en arrêt le lièvre timide, il avait fait palpiter d'effroi le cœur de la perdrix, inquiète pour sa couvée, il aurait tenu tête à un loup ou à un sanglier; mais maintenant, accablé par le poids des années et des fatigues, il prenait ses invalides, au beau soleil de Touraine, sur la terrasse d'une de ces riantes maisons qui dominent le gracieux panorama de la Loire. D'ordinaire, personne ne le troublait dans ce repos bien gagné, mais il était venu à l'esprit d'Angèle de choisir Galaor pour monture, et de voir quelle figure il ferait, en la portant sur son dos; or, ce que voulait Angèle s'exécutait; les années de service de l'épagneul, sa cécité, sa faiblesse ne le défendirent pas, et après avoir subi les caprices de la petite fille, il subit ses impatiences qui se traduisaient d'une manière un peu vive. Angèle, elle aussi, n'avait d'angélique que le nom, car son joli visage même n'offrait rien de céleste; le regard impérieux de ses yeux bruns, son petit nez arqué, sa bouche altière, ne retraçaient pas l'image de ces esprits qui ne sont que douceur et bonté : c'était un page, c'était un lutin, un enfant gâté, ce n'était pas un ange.

Après avoir agacé Galaor de bien des façons, la petite fille, qu'impatientait l'immobilité paralytique de la pauvre bête, l'éperonna du talon et fit claquer à ses oreilles une cravache, digne jouet d'une despote. Le chien ne bougea pas davantage, mais le bruit attira à la fenêtre ses deux sœurs aînées, Germaine et Valentine. Toutes deux, saisies de compassion en voyant les efforts impuissants de l'animal et sa tristesse résignée, se mirent à gronder leur sœur; Angèle les regarda en riant et continua de plus belle.

« Tu es méchante, vraiment, dit Valentine. Cesse donc!

— Si papa te voyait! ajouta Germaine.

— Eh bien! répondit l'enfant en détournant sa tête mutine, papa gronderait, et maman dirait que je fais bien!

— Tu obéiras...! » s'écria Valentine en ouvrant vivement la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse.

Elle saisit sa sœur et voulut l'enlever dans ses bras, mais la petite fille résista, se cramponna aux soies de Galaor, qui hurla sur un ton funèbre; et Valentine s'obstinant à son tour, la souleva, et, en dépit de ses cris de colère, l'emporta et l'enferma prestement dans un fournil.

« Qu'as-tu fait, mon Dieu! dit Germaine, et que dira notre mère!

— Ouvrez, méchante, ouvrez, j'ai peur! criait Angèle d'une voix perçante; voulez-vous bien ouvrir! je le dirai à maman!... »

Ses cris, ses trépignements attirèrent sa mère : l'oreille des mères est toujours tendue du côté où penche leur cœur.

« Qu'avez-vous fait à Angèle? dit-elle à ses filles aînées.

— Maman, Angèle tourmentait notre vieux Galaor, je l'ai prise, je l'ai enfermée...

— Maman! criait la petite voix, maman, j'ai peur; viens vite... »

Madame Darboys courut au fournil, l'ouvrit, et l'on vit apparaître Angèle, rouge, les traits gonflés par les larmes et la colère et les yeux brillants à travers ses pleurs.

« J'ai peur! » répéta-t-elle en se jetant dans les bras de sa mère.

« Le petit chevreau a plus grand peur qu'elle, » dit tout bas Valentine à sa sœur, en lui montrant une chevrette du Thibet, attachée au fond du fournil, qui bêlait sur un mode aigre et sauvage et jetait autour d'elle des regards effarés.

« C'est la méchante Valentine! dit Angèle, lorsque sa mère eut séché ses larmes sous les baisers. Elle veut toujours m'empêcher de jouer.

— Vraiment, Valentine, vous êtes dure pour cette enfant; vous ne pouvez rien supporter...

— Maman, elle faisait mal au chien de papa, je croyais bien faire en l'en empêchant.

— Vous me laisserez ce soin une autre fois : du reste, je sais que ni vous ni Germaine, n'aimez cette pauvre petite. Je m'en aperçois trop, malheureusement!

— Chère maman, interrompit Germaine en voulant s'excuser, nous aimons Angèle... mais...

— Ah! brisons là... ces scènes me font un mal affreux... allez étudier... et toi, mon petit ange, viens, rentrons... tu boiras un peu d'eau sucrée...

— Avec de la fleur d'oranger, maman. »

Et Angèle, en s'en allant, poussa du pied le pauvre Galaor, qui, étendu au soleil, cherchait à reprendre ses esprits après cette forte émotion.

« Tu vois? dit Valentine à sa sœur, c'est toujours la même chose. Oh! les préférences!

— Patience! répondit Germaine; maman nous aime bien au fond...

— Oui, au fond, mais la surface? »

II

« Je crois, mon ami, que c'est une mesure indispensable, disait madame Darboys à son mari qui l'écoutait d'un air soucieux, je m'aperçois depuis longtemps que le caractère de nos jumelles s'altère; elles ont contre leur petite sœur une antipathie vraiment incroyable, elles ne passent rien à cette enfant, Valentine surtout.

— Elle est si vive, mais si bonne! interrompit le père d'un ton indulgent.

— Eh! mon Dieu! je connais ses bonnes qualités, j'en suis heureuse; mais je voudrais que son caractère, un peu entier, pliât sous le joug d'une règle, qu'elle apprît à vivre avec d'autres enfants.

— Mais elle vit à merveille, il me semble, avec Germaine.

— Des jumelles! belle merveille! elles vivent de la même vie. Mes remarques se portent sur les relations de nos deux aînées avec Angèle.

— Ah! voilà! soupira M. Darboys.

— Elles ont contre cette enfant une jalousie sourde et qui ira croissant, si on n'en arrête le progrès.

— Et comment?

— Je vous l'ai dit : en éloignant momentanément Germaine et Valentine. Le Sacré-Cœur de Marmoutiers est si près de nous.

— Ce n'est plus la maison paternelle.

— C'est au moins une direction maternelle : nous serons tout à fait apaisés sur nos filles, elles seront bien, elles seront heureuses...

— Vous savez que mon dessein et mon désir étaient de n'éloigner de nous aucune de nos enfants.

— Sans doute ; mais à l'impossible nul n'est tenu ; et je déclare qu'il m'est impossible d'élever nos aînées...

— Suzanne, répliqua M. Darboys avec gravité, avez-vous bien réfléchi aux causes de cette impossibilité prétendue ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous ne pouvez élever vos filles aînées, qui sont bonnes et charmantes pourtant, non parce qu'elles détestent Angèle, mais parce que vous-même aimez follement cette enfant à qui vous accordez une préférence par trop visible sur ses sœurs.

— Voilà encore de vos idées ! interrompit madame Darboys avec humeur.

— Est-ce, en tout cas, une idée nouvelle ? ne vous ai-je pas dit, dès les premières années de notre petite fille, que vous l'aimiez sans raison et sans mesure et que vous lui sacrifiiez vos autres enfants ?

— Je suis donc une mauvaise mère ?

— Dieu me garde de le penser, mais...

— Mais ? achevez.

— Mais vos préférences mal justifiées vous rendent injuste.

— Angèle est si jeune !

— Elle a huit ans.

— Elle est si gentille !

— Valentine et Germaine la valent bien, et comme elles ont été élevées sans gâteries, elles sont plus tendres et plus dévouées que ne le sera jamais votre favorite.

— Convenez, Auguste, que si j'ai une petite préférence, vous n'en êtes pas exempt non plus : vous voyez la paille et vous ne sentez pas la poutre.

— J'avoue que je rends justice à mes filles : Germaine est un modèle de douceur, elle a un cœur affectueux et noble ; Valentine, j'en conviens, est quelque peu emportée, mais quelle âme généreuse !

— Quel feu vous y mettez ! et je ne pourrais pas dire que ma pauvre Angèle est caressante, gracieuse ?...

— Oui, caressante pour vous seule, gracieuse lorsqu'elle veut obtenir quelque chose : elle est égoïste, très-égoïste, mais à qui la faute ?

— A moi, voulez-vous dire ?... »

A ces mots, madame Darboys, surexcitée par cette discussion, se mit à pleurer. Son mari, comme un grand nombre d'hommes, ne résistait pas aux larmes ; c'était l'argument irrésistible qui faisait plier toute opposition.

— Voyons, ma femme, dit-il, puisque vous le voulez, et, qu'à tout prendre, l'éducation publique a ses bons côtés, nous mettrons nos aînées au Sacré-Cœur, mais j'espère qu'Angèle ira les rejoindre.

— Oh ! mon ami, Angèle est si délicate ! elle a besoin d'une surveillance continuelle. »

M. Darboys hocha la tête :

« Angèle est un peu frêle, je l'avoue, mais son régime, qui n'est réglé que par sa gourmandise, est détestable : la bonne soupe, les légumes, le rôti au réfectoire lui vaudraient mieux que les sucreries et les fruits, et si elle se levait à six heures et se couchait à neuf, elle prendrait vite la fraîcheur de son âge.

— Mon ami...

— Allons ! faisons un pacte : elle ira plus tard, quand elle aura douze ans, l'âge que ses sœurs ont aujourd'hui.

— Quatre ans de gagnés ! pensa madame Darboys. Oui, mon ami, répondit-elle ; d'ici là sa santé se formera... nous en recauserons d'ailleurs... c'est donc une affaire réglée : les classes recommencent dans huit jours à Marmoutiers...

— Oui, reprit le père avec un accent de regret ; nos enfants nous quitteront, c'est convenu, et peut-être est-ce pour le mieux, car, sont-elles heureuses ici ? je me le demande parfois.

— Eh ! mon Dieu ! je ne suis pas une marâtre, et vous, vous les idolâtrez !

— Je les aime, et j'aime Angèle aussi, quoique je voie ses défauts ; mais les devoirs de ma place m'appellent au dehors, et pendant ce temps-là mes enfants souffrent peut-être.

— Vous êtes incroyable ! Vous me jugez capable de faire du mal à vos filles ?

— Volontairement, non ; matériellement, non ; mais vous laissez à chaque heure percer une préférence injuste et qui doit froisser leur cœur. »

Madame Darboys ne répondit rien, et, après un instant de silence, son mari ajouta :

« Je préviendrai moi-même mes filles : occupez-vous seulement du trousseau, ma chère, et souvenez-vous qu'Angèle ira les rejoindre. »

Il sortit : madame Darboys demeura pensive. Elle ne pouvait se dissimuler à elle-même que les reproches de son mari étaient fondés, et elle s'efforçait de s'excuser à ses propres yeux. Il existe dans notre intérieur comme un tribunal : la conscience est tout ensemble le juge et l'accusateur, mais les goûts et les passions sont d'habiles avocats, et souvent leur voix étouffe celle de la vérité. Hélas ! pour un grand nombre d'entre nous, ce n'est qu'aux dernières limites de la vie, aux lueurs inexorables de l'éternité prochaine qu'on s'aperçoit que le juge avait raison et que l'avocat n'était qu'un sophiste adroit et perfide !

Madame Darboys se disait :

« Je n'aime pas mieux Angèle que les autres, j'aurais pour mes aînées le même dévouement, mais elle est si petite, si faible et si jolie ; elle a besoin de moi, elle ne peut se passer de mes soins ; tandis que Germaine et Valentine sont à l'âge de raison, Dieu, merci ! et puis, enfin, est-il défendu de se laisser charmer un peu par la beauté ? Angèle sera parfaitement belle ; elle est toute gentille dès à présent, jamais mes jumelles ne m'ont donné ce petit triomphe de vanité, si cher à toutes les mères... Je garderai Angèle avec moi, et j'espère, pendant ces quatre ans, que son père s'y attachera aussi, et qu'il ne mettra pas cette pauvre petite au régime du couvent... »

Pendant qu'elle rêvait ainsi, Angèle entra brusquement et vint sauter sur ses genoux. Elle avait couru ; une nuance douce et rose colorait ses joues veloutées ; ses longues tresses étaient un peu dérangées, mais elle avait cueilli dans la vigne une guirlande de pampres qu'elle avait posée sur ses cheveux : c'était, à tout prendre, une innocente et charmante Érigone, et sa mère, en voyant ce joli visage, ce regard qui, pour elle, devenait caressant, en se trouvant enlacée dans ces petits bras nus, sa mère sentit un flot de tendresse monter à son cœur ; elle étreignit l'enfant tout à son aise, puisqu'elle était à l'abri des yeux qui souvent lui demandaient compte de ses caresses, et

lui dit tout bas mille paroles d'amour semblables à celles qu'elle murmurait auprès de son berceau :

« Papa n'est pas fâché pour Galaor? demanda la petite fille.

— Non, mon ange, non; qu'est-ce qui pourrait être fâché contre toi?

— C'est bon; il me donnera quelque chose de beau quand il ira à Tours; tu le lui demanderas, dis?... »

III

« Tu n'es pas raisonnable, ma pauvre Valentine, disait Germaine en serrant la main de sa sœur. On ne nous envoie pas aux antipodes, enfin!

— C'est vrai, mais j'ai beau me raisonner, je suis triste à mourir de quitter la maison. Jamais, jamais, pensais-je, cela ne devait arriver! Je suis si attachée à tout ce qui nous entoure! »

En disant ces mots, Valentine jeta ses yeux humides autour d'elle. Le paysage était ravissant et digne d'exciter des regrets. De la terrasse du château de la Richardière (car on le sait, en Touraine, tous les châteaux ont un nom), on découvrait jusqu'aux majestueuses tours de Saint-Gatien, et, à gauche, la lanterne de Roche-Corbon jetait sur les coteaux une ombre gigantesque; en face de la terrasse, la belle et trompeuse Loire roulait ses eaux calmes, et sur les collines rocheuses qui la bordaient, on voyait l'animation de la vendange. Les grappes, couleur d'ambre et d'améthyste, tombaient sous les ciseaux, et, entre les vignobles, on distinguait à la porte des maisons creusées dans le roc, les femmes assises et occupées à broder selon l'usage de la Touraine, où tout est facile et doux, l'air, la vie et le travail même. A une grande distance, à travers l'atmosphère lumineuse de l'après-dînée, on découvrait, en suivant des yeux les méandres capricieux du fleuve, un massif d'arbres qui voilaient une tour et un corps de bâtiment : c'était l'antique abbaye de Marmoutiers, le premier monastère des Gaules, tout rempli des souvenirs de saint Martin, si cher à nos premiers rois; aujourd'hui, il appartient aux dames du Sacré-Cœur, et chaque fois que Valentine rencontrait ce détail du paysage, elle détournait la tête avec un sentiment d'impatience et de regret.

« Nous verrons de loin la maison de nos parents, lui dit Germaine pour la consoler. C'est quelque chose. Je sens que je serai contente si je puis découvrir la cime de nos grands peupliers.

— Sans doute, mais, tiens, je serais moins triste en quittant la maison, si on ne nous en chassait pas!

— Le mot est dur.

— N'est-il pas juste? n'était-il pas convenu que nous serions élevées, toutes les trois, dans la maison paternelle : notre éducation n'a-t-elle pas réussi jusqu'ici? sommes-nous moins instruites que les autres jeunes filles de notre âge?

— Nous n'avons pu faire de comparaison, répondit doucement Germaine.

— Ne fais pas la modeste, sois sincère; n'est-ce pas à cause d'Angèle que maman nous chasse? Mon père, je l'ai bien compris, nous laisse partir parce qu'il craint que nous ne soyons pas heureuses ici; il cède, pauvre père, mais il nous aime bien!

— Et notre mère aussi. Que veux-tu? elle est sous le charme de cette petite fille, et puis, franchement, de grandes filles comme nous, qui allons sur notre treizième année, ne peuvent pas être dorlotées, caressées, vantées, gâtées comme une enfant de l'âge d'Angèle.

— Je t'admire; tu justifies sans cesse une manière d'être injustifiable. D'ailleurs, ma bonne Germaine, mes souvenirs ne sont pas vieux encore; l'époque où nous avions huit ans n'est pas éloignée, et conviens que nous n'étions ni adulées ni caressées par maman. Conviens-en, je ne demande que cela!

— Ne me pousse pas, l'épée dans les reins, comme dit papa, ou bien tu me forceras à te faire une confidence.

— Dis vite!

— Eh bien, c'est qu'au moment, qui n'est pas loin non plus, de notre première communion, j'ai promis au bon Dieu de ne plus être jalouse d'Angèle...

— Tu l'étais donc! tu trouvais donc qu'il y avait quelques petits motifs!

— Ne me tourmente pas : j'ai promis d'aimer petite Angèle et de respecter toujours maman. Ne me fais pas manquer à ma promesse, Valentine, songe que je l'ai faite au bon Dieu, alors qu'il était descendu dans mon cœur.

— Et pour moi, dit Valentine avec un sourire, n'as-tu rien promis?

— Est-ce que j'ai besoin de promettre de t'aimer, toi, répondit Germaine en prenant la tête de sa sœur à deux mains, et en lui baisant le front et les cheveux.

« Allons! au moins on ne nous sépare pas, c'est une consolation, dit Valentine. J'en mourrais, si je devais te quitter, ma sœur!

— Va, sois tranquille, nous sommes ensemble pour la vie, et, tu verras, Marmoutiers ne te déplaira pas : j'ai confiance. »

En ce moment, on entendit la voix aiguë d'Angèle qui se disputait avec la femme de chambre.

« Au fait! dit Valentine avec résolution, nous serons en paix, nous aurons d'aimables compagnes et nous n'assisterons plus aux scènes dont Angèle nous gratifie à chaque instant. »

Germaine continua, par de tendres raisonnements, à calmer sa sœur, dont le caractère bouillant était irrité, à chaque heure, par de visibles injustices. Quoiqu'elle fût triste aussi de quitter leur père, si bon, si affectueux, elle comprenait que le séjour de la maison paternelle pouvait nuire à ces sentiments d'amour et de respect qu'elle voulait garder, inviolables, à sa mère, et elle se réjouissait à la perspective de quelques années passées dans une maison paisible et pieuse et sous une direction égale et douce.

« Nous en sortirons meilleures, » se disait-elle.

Le lendemain, les deux sœurs entrèrent à Marmoutiers. Germaine trouva tout ce qu'elle avait prévu; Valentine ne rencontra rien de ce qu'elle avait redouté. Le calme de cette belle demeure, l'attrayante douceur des religieuses, le recueillement qui régnait à la chapelle, l'émulation sans jalousie qui régnait dans les classes, la gaieté des récréations, tout convenait à l'âme aimante de Germaine, tout contribuait à répandre la paix dans l'âme de sa sœur, et quand, le premier jeudi après leur installation, leur père vint les voir, elles lui dirent en l'embrassant :

« Nous sommes contentes, nous sommes heureuses! »

Et elles écrivirent toutes deux à leur mère une lettre affectueuse, qui se terminait par quelques lignes gaies et caressantes adressées à Angèle.

(*La suite au prochain numéro.*) Mme BOURDON.

LA RÉCOMPENSE

« Oh! cher ange, vraiment, tu me rends trop heureuse!
Disait la tendre mère à l'enfant radieuse.
Là, sans manquer d'un mot, tu m'as dis ta leçon,
Et puis d'une gentille et touchante façon,
Ce qui vaut mieux encor, tu l'as mise en pratique.
—Quoi! maman, tu sais donc?...—Je sais, mon Angélique,
Qu'un pauvre aveugle, hier, se trompant de chemin,
Courait droit au fossé, quand, le voyant, soudain,
Une gentille enfant, une petite blonde
Que tu connais, bien sûr, vite quitta la ronde,
Sans souci du murmure et du rire moqueur
De certains étourdis qui n'ont pas son bon cœur,
Et courut au vieillard tâtonnant dans le vide,
Délaissé par l'enfant ou par le chien son guide :
— Par ici, mon pauvre homme, allons, prenez ma main,
Dit-elle, je vous vais remettre en bon chemin.
Mais, mon Dieu, vous tremblez, vous êtes las sans doute?
Peut-être avez-vous fait déjà bien longue route
Sans avoir déjeuné? Venez à la maison,
Ce n'est pas loin d'ici, car, dans cette saison,
Il fait chaud à marcher surtout à pareille heure.
Vous vous reposerez en goûtant d'un bon beurre
Qu'on a fait ce matin, et puis du pain tout frais
Aussi! D'un cidre pur, tiré pour vous exprès,
Avant tout vous boirez. Venez, venez bien vite.
Allez, ne craignez point si, moi, je vous invite,
Maman m'en saura gré, bien sûr; n'ayez point peur,
Et, fût-elle dehors, la Louison a bon cœur;
Car, imitant maman, souvent elle répète,
Chrétienne, ce dicton : Qu'il nous faut faire fête,
Au pauvre, à l'indigent, cet hôte du bon Dieu,
Et toujours lui garder sa place au coin du feu!

» Ainsi disait l'enfant, si doucement pressante,
Et le vieillard entra; malgré la mère absente,
Il eut parfait accueil, lard, fruit, cidre avec pain,
Et reposé, partit son havresac tout plein!
Oh! chère enfant, c'est bien!... Mais, ajouta la mère,
En s'essuyant les yeux, mais que pourrais-je faire,
Dis-moi, pour te prouver ce que je sens au cœur?
Va, Dieu te bénira! Mais, moi, de mon bonheur,
Pour te récompenser, que puis-je, mon doux ange?
Tu ne tiens, peu friande, à rien de ce qu'on mange
Des plus brillants chiffons, rubans ou falbalas,
Ainsi que des joujoux, tu ne fais pas grand cas,
Et je ne m'en plains point! Mais veux tu quelque ouvrage
Désiré, quelque livre ou quelque belle image
Sur qui l'œil au réveil aime à se reposer?
Ou tel meuble coquet? — Je veux, mère, un baiser! »

BATHILD' BOUNIOL.

ÉNIGME HISTORIQUE

Quelle est la femme qui inspira à un des plus grands artistes de la Renaissance une passion aussi ardente que pure, et qui est célèbre à la fois par sa piété conjugale, ses vertus et ses talents poétiques?

REVUE MUSICALE

Après avoir jeté un coup d'œil sur les ouvrages classiques que contiennent nos collections, ainsi que sur les compositions modernes que nous puisons aux meilleures sources, nos abonnées remarqueront que nous n'apportons pas moins de soins au choix de la musique de chant.

La belle partition de *la Gazza Ladra*, opéra de Rossini, que nous offrons ce mois-ci en morceaux détachés, est une des plus belles et des plus savantes pages de ce grand maître. Ainsi la cavatine pour soprano *Di piacer mi balza il cor;* le célèbre duetto pour soprano et contralto : *Ebben per mia memoria;* un autre duetto pour soprano et basso : *Come frenar il pianto;* la canzone du tenore : *Cantiamo, beviamo;* le magnifique finale : *Infelice sventurata*, et la Preghiera : *Deh! tu reggi*, sont certainement la personnification même du génie créateur et de la verve mélodique de Rossini. Ces qualités qu'il a, du reste, déployées dans la plus grande partie de ses ouvrages, étaient bien moins le résultat du travail opiniâtre que celui d'une organisation musicale de la plus rare perfection. Aussi, à chaque pas que l'on fait dans le domaine des œuvres de Rossini, trouve-t-on l'inspiration donnant la main à la science, l'entraînant à sa suite, sans jamais se laisser envelopper de ses inextricables complications; tandis que, chez certains auteurs d'un mérite pourtant incontestable, l'inspiration se traîne languissante, ne jetant que de pâles lueurs qui bientôt disparaissent, ne vous laissant que la froide admiration de la difficulté vaincue.

Nous mentionnerons, comme musique très-nouvelle, deux élégantes fantaisies, pour piano, de J. Kremer, *Chant de Gondoliers*, barcarolle, et *Chant du Cœur*, sérénade; l'*Expressive*, jolie valse de M. Alviset, et un brillant quadrille intitulé : *Impériale chasse*, par Lacout, auteur de plusieurs compositions remarquables.

M. L.

Jocrisse. — Joseph. — Méthode de M. Augustin Savard. — Nouvelles.

Nous sommes bien loin, hélas! dans l'art musical moderne, de cette manière simple et naïve, à l'aide de laquelle les compositeurs d'autrefois éveillaient, dans leur auditoire, la gaieté franche, les émotions tendres et les sentiments élevés. A l'exception de quelques maîtres qui, loin d'entraver la marche du progrès, lui ont imprimé un essor plus rapide et une science lumineuse, nous n'avons guère, aujourd'hui parmi les apôtres de la fugue et du contre-point, que des jeunes gens voués à la stérile imitation des créations inimitables, ou jetés dans la voie fatale des traditions de mauvais goût. Les théâtres, à bout de ressources, reçoivent indistinctement ce qui est bon comme ce qui est mauvais, tendant de suppliantes mains vers les astres de notre époque qui, se reposant sur leurs lauriers, nous promettent des montagnes de chefs-d'œuvre desquels on ne voit pas même poindre la plus microscopique souris. A défaut de réalités, il nous faut vivre d'espérances, nourriture très-creuse dont nos robustes appétits ont grand'peine à se contenter. Nous devons croire que le théâtre impérial de l'Opéra-Comique s'est trouvé dans un état de disette fort alarmant, puisqu'il s'est décidé à faire représenter un petit acte intitulé *Jocrisse*, dont les paroles sont dues à M. Cormon et la musique à M. Gauthier. Après avoir dépecé le volumineux répertoire de tous les *Jocrisses* de l'univers, les auteurs ont fini par découvrir dans cette friperie, de goût médiocre, un petit pourpoint assez mettable dont ils ont résolûment habillé le charmant comique Sainte-Foy, au détriment des ténors de M. Offenbach qui, certes, s'en fussent beaucoup mieux trouvés. Dans cette pièce fort courte, Dieu merci, l'oreille n'est occupée que des lazzis du libretto et du bouleversement des meubles, musique d'un nouveau genre à laquelle nous n'étions pas accoutumée. Aussi, n'avons-nous pu saisir ni une mélodie, ni un chœur, ni une note de l'orchestre dans l'ouvrage de M. Gauthier, que nous invitons à réfléchir avant de livrer à un public de choix des pochades qui n'ont pas même le mérite de l'invention.

Au Théâtre-Lyrique on a repris le *Joseph* de Méhul. M. Vieillard, dont nous déplorons la mort récente, a publié l'année dernière, dans une série d'excellents articles ayant pour titre : *Méhul et ses Œuvres*, une appréciation si judicieuse de *Joseph*, que nous croyons devoir en détacher quelques fragments pour les soumettre à nos lectrices :

« Méhul retrouva dans *Joseph* le même avantage » qu'il avait déjà trouvé dans *Stratonice*. Il eut à tra- » vailler sur une œuvre excellente. Duval, auquel on » reprochait d'avoir un mauvais style, avait dans » *Joseph*, pour ainsi dire, calqué sa phrase sur celle » des Saintes Écritures; plus austère que Baour-Lor- » mian, il avait banni de son sujet tout accessoire » profane et sa pièce n'offrait aucun rôle de femme. » Si madame Gavaudan y faisait applaudir le charme » de son jeu et la grâce de sa diction, c'était dans un » rôle d'homme, celui du jeune Benjamin. Elleviou, » dans le rôle de Joseph, était éblouissant de dignité » et d'élévation; Solié, donnait au personnage de Ja- » cob, toute l'ampleur du patriarche le plus véné- » rable.

» On peut juger combien avec un pareil personnel » soutenu par un excellent orchestre, l'œuvre musi- » cale la plus parfaite de toutes celles de Méhul de- » vait ajouter à sa gloire! Chœurs, romances, chants » religieux, couplets, finale, tout était admirable dans » ce grand poème musical qui avait à traduire les » scènes naïves de la Bible, les pompes de l'Égypte » et la grandeur sans limites du désert, image de » l'immensité. »

Malheureusement, les éléments du Théâtre-Lyrique ne permettaient pas que l'ouvrage de Méhul fût dignement interprété. On avait fondé quelque espérance sur le débutant Bazin qui, sous le nom de *Giovanni*, se présentait pour recueillir le lourd héritage d'Elleviou. Mais le Joseph du boulevard est venu, dès la première soirée, accuser une insuffisance notoire. Quoi qu'il en soit, l'orchestre s'acquitte bien de sa difficile mission, et le chef-d'œuvre de Méhul éveille, malgré la faiblesse des interprètes, l'enthousiasme des auditeurs sérieux.

Un des grands bienfaits qu'il serait important d'obtenir dans l'étude de la science musicale, pour arriver à un résultat complet, serait une méthode d'enseignement qui, de prime abord, mettrait l'élève au courant des règles de l'harmonie en même temps que des règles de la syntaxe musicale et des principes élémentaires. On vient précisément de nous envoyer un ouvrage qui nous semble réunir toutes les conditions désirables; il a pour titre : *Principes de la musique et Méthode de transposition*. Nous le devons à l'érudition de M. Augustin Savart, professeur au Conservatoire de Paris et auteur d'un traité d'harmonie.

Adopté par le comité musical du Conservatoire, ce recueil, que nous avons longuement et consciencieusement examiné dans tous ses détails, nous paraît un des ouvrages les plus complets qui existent en ce genre. L'auteur y traite avec autant de clarté que de précision l'étude si importante des intervalles, de la tonalité des modes, de la transposition, etc., etc., et nous sommes convaincue que les élèves qui suivront cette méthode, y trouveront une excellente introduction à l'enseignement de l'harmonie, cette science abstraite, surtout pour ceux dont l'éducation musicale a été mal dirigée.

— Mademoiselle Monrose, Montaubry et Prilleux ont été engagés par M. Benazet, pour un opéra comique dont Berlioz a écrit le texte et la musique et qui doit inaugurer la nouvelle salle de spectacle de Bade.

— Alexandre Batta vient d'obtenir un succès d'enthousiasme dans un concert donné par la Société philharmonique d'Angers.

— Le directeur de l'Athénée musical, M. Jules Bertaux, se propose de faire exécuter les œuvres inédites des jeunes compositeurs français et étrangers qui n'ont pu trouver accès sur nos grandes scènes lyriques. Il y aura un jury d'examen. Si ce projet est suivi de l'exécution, nul doute qu'il fera faire un pas à la science, si difficile, de la composition.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance

JEANNE A FLORENCE

Paris, 1er Mars 1862.

Les *fourriers d'été*, comme disait le vieux poète, ne sont pas encore venus, mais on sent que le printemps est proche : les jours plus longs, l'air plus doux, l'apparition des jonquilles et des violettes embaumées, tout annonce que l'hiver touche à sa fin.

Ah ! chère Florence, comme je lui donnerai de bon cœur son congé à ce triste hiver qui a vu tant de douleurs et des misères si profondes! Elle est longue la liste de tous ceux que nous ont enlevés ses jours sans soleil et sa froide bise du nord : le printemps va revenir, mais plus d'une voix qui le chantait sera muette ; dans quelques jours, l'hirondelle retrouvera son nid à l'angle du toit, mais non pas tous les habitants du logis : ici, l'enfant s'est envolé; et là, c'est la mère que des mains filiales ont couchée dans la tombe.

La dernière, et comme pour fermer cette marche funèbre, s'est éteinte récemment une grande figure,

ce Nestor de la science, trois fois académicien, ce sage et bienveillant vieillard que l'on contemplait « avec » la vénération qui saisit le voyageur à l'aspect de » ces colonnes restées debout sur les ruines d'un » monument de l'antiquité. Nous pouvions presque » saluer en lui un de nos ancêtres, a dit encore » M. Viennet, car l'Institut s'est renouvelé deux fois » sous ses yeux. »

Oui, M. Biot n'est plus, et cette perte, depuis la mort de Cuvier et d'Arago, est la plus grande qu'ait faite le monde savant, frappé à son tour comme l'était l'Église, il y a quelques mois, dans la personne du R. P. Lacordaire.

Voilà donc des places vides, des fauteuils à donner : poètes, orateurs, écrivains, sont déjà sur les rangs; mais si la présentation est aisée, le choix est difficile, et l'on assure que le docte conclave connaît, à l'heure qu'il est, d'étranges perplexités.

Allons, messieurs, décidez-vous, car votre temps est précieux et de nouvelles découvertes réclament tous vos soins : que dites-vous de ces haches antédiluviennes trouvées avec des ossements de mastodonte, et qui viennent de révéler la présence de l'homme en des temps que l'on croyait antérieurs à sa création?

Quand les oracles auront parlé, je te ferai part de leur réponse, Florence, — devrais-tu encore me traiter de vilaine savante et me reprocher de ne pas assez sacrifier au dieu de la frivolité. — Jusque-là, laissons-les s'engager dans les vastes champs de l'hypothèse, nous gardant bien de les y suivre, et donnons plutôt un regard aux travaux qui s'exécutent au château de Saint-Germain.

Ces murs qui, depuis l'enfance triste et abandonnée du grand roi, et la captivité du dernier des Stuarts, n'ont guère servi que de caserne et de pénitencier militaire, vont donner asile à toutes les antiquités *gallo-romaines* trouvées depuis des siècles : ainsi va revivre une époque dont les figures, à demi effacées, n'occupaient guère plus sérieusement l'historien que les temps héroïques de la Grèce.

Pendant que ces vestiges d'un autre âge prennent le chemin de Saint-Germain, leurs Invalides à eux, y sont recueillis avec un religieux respect, et vont devenir l'objet de la curiosité publique et de l'intérêt des archéologues, la *Cité* s'en va jetant au vent ses souvenirs avec sa vieille poussière, et livrant aux regards ses réduits les plus obscurs, ses demeures les plus mystérieuses. Le soleil, pour la première fois, prend entièrement possession de l'île; il ne serait pas néanmoins prudent de s'y aventurer, car, si les traits d'arquebuse ne partent plus des fenêtres, les pierres pleuvent de tous côtés, et cette grêle-là n'est pas moins dangereuse que l'autre.

Seule, la vieille basilique reste debout, en face du palais de saint Louis. Qui donc oserait toucher à la maison de Dieu, temple de la prière, à la demeure du saint roi, siége de la justice?

Ainsi déblayée et comme purifiée, la *Cité* va vraiment devenir le cœur de Paris, comme le bourdon de Notre-Dame en est, depuis longtemps, la voix; voix puissante, dont les accents jettent tout un peuple dans l'allégresse ou dans la consternation.

Et cependant, je regretterai longtemps ce quai tout peuplé de perroquets, de perruches et d'oiseaux des îles, qui gazouillaient au soleil, tandis que, derrière eux, se cachaient des rues sombres, étroites, fangeuses, il est vrai, mais portant encore le sceau du moyen âge. De pareilles rues faisaient tache, sans doute, au milieu des splendeurs du nouveau Paris; mais ces taches-là lui prêtaient aussi une physionomie à part, que ne lui rendront ni ses maisons somptueuses, ni ses squares fleuris.

Nos grand'mères, qui entendaient à merveille l'art de la coquetterie, n'avaient rien trouvé de mieux, pour donner à leur visage des grâces plus piquantes, que les *mouches*, ces petits points noirs qui faisaient ressortir la blancheur et l'éclat du teint : Pauvre Paris, on t'arrache tes mouches!

Ah! que ne peut-on plutôt t'enlever cette infirmité, cette plaie, ce macadam, qui te rend, à de certains jours, la plus horrible et la plus détestable des cités! Va, tu as beau faire, tu resteras, j'en ai peur, jusqu'à la fin des temps, Lutèce, la ville à la boue noire, aussi nauséabonde que dangereuse à traverser.

Pourtant il est question, pour conjurer le péril, de jeter des ponts ou de creuser des tunnels aux points les plus fréquentés des boulevards et des grandes voies; ce qui nous permettra de traverser la chaussée sans risquer notre vie, ou du moins sans être obligées de naviguer dans les marécages d'où l'on sort, tu le sais, en si piteux état.

Certes, l'idée est bonne, et je fais des vœux pour que ce projet reçoive une prompte exécution. Eh quoi! l'on a trouvé la vapeur, l'électricité, la photographie; les vitrines de nos magasins étalent aux yeux les merveilles de l'industrie et de l'art; et l'on nous couvre d'étoffes précieuses; pour nous, on emprunte à l'Arabie ses parfums, au monde entier ses richesses, et voilà que nous sommes encore contraintes, Parisiennes infortunées, de barboter comme de vrais palmipèdes; c'est, à mon avis, tout à fait humiliant.

Tandis que la pluie transforme Paris en marais, l'intelligente Marseille, la vieille mère de notre civilisation, affranchie, elle, grâce à sa position, de l'humidité et du brouillard, acclimate un habitant du désert : trompées par la solitude et le silence absolus dont on a pris soin de les entourer, et se croyant encore les voisines de l'oasis, des autruches ont consenti à couver, sous notre ciel, de beaux œufs qui viennent d'éclore et promettent à la France toute une postérité, appelée, peut-être, à rendre de grands services, non-seulement en nous donnant à peu de frais ces plumes si recherchées comme coiffures et comme ornement, mais encore en devenant une véritable monture, car il est prouvé qu'on peut dresser l'autruche à la course.

Comme les bergers des Landes, pour chevaucher dans les sables ou à travers les hautes herbes, montent sur leurs échasses, ainsi pourrait-on se servir de ces étranges coureuses qui ne volent pas, quoique ayant des ailes, mais auxquelles M. de Buffon a donné un nom qui me semble être une révélation : *échassiers*.

En attendant que nos édiles fassent pratiquer des souterrains protecteurs ou élever des ponts entre le ciel et la boue, que n'avons-nous à notre service, pour franchir les passages dangereux, quelqu'un de ces échassiers qui s'acclimatent à Marseille!

Voyons, ne te moque pas, car je finirais là mon bavardage, et tu y perdrais une nouvelle qui va te faire grand plaisir : c'est que tu pourras, désormais, aller au théâtre sans craindre les éblouissantes clar-

tés du lustre. Ce lustre traditionnel, qui remplaçait avec tant d'avantage les chandelles si bourgeoises du grand siècle, vient de s'éteindre à son tour, pour faire place à un vaste foyer de lumière, placé au faîte de l'édifice et qui, grâce à de puissants réflecteurs, inonde la salle de rayons également distribués dans toutes les parties.

A propos de lumière, j'ai encore une nouvelle invention à te signaler, celle de la *canne à gaz*, précieux appareil destiné aux mineurs, et avec l'aide duquel nous pourrons bien, quelque jour, tenter la visite des catacombes : c'est une torche plus sûre et de plus longue durée que toutes celles employées jusqu'ici.

Mais avant d'affronter ainsi les horreurs du *ténébreux séjour*, il est une promenade plus séduisante que je te proposerais bien vite si je t'avais auprès de moi. Je te mènerais admirer ces magnifiques camélias qui fleurissent en massifs blancs et roses dans les serres du jardin d'acclimatation, au milieu d'une végétation gigantesque et tout exotique, qui fait rêver aux merveilles de l'Orient.

Puis, après un coup d'œil donné à cet aquarium, dont plusieurs t'ont déjà parlé, et où s'accomplissent, sous les yeux de l'observateur surpris, tant d'étranges et de curieux mystères, je te conduirais, pour te frapper par le contraste, dans un quartier tout opposé de physionomie et de situation, rue Popincourt, 29, admirer comment les blocs massifs de nos carrières d'Algérie se métamorphosent, sous la main de l'homme, en mille objets d'art d'une délicatesse incroyable. Rien n'est léger, rien n'est gracieux comme ces coupes, ces plateaux, ces garnitures d'onyx qui joignent aux tons de l'opale ou de l'ambre la transparence du cristal. Quelle différence avec l'albâtre qui décorait autrefois si mesquinement les cheminées de nos grand'mères ?

Encore un mot, chère Florence : puisque les jours de carnaval vont se passer pour toi dans un grand calme, et que tu me demandes un jeu quelconque qui puisse te distraire ainsi que ta grand'mère, je ne sais rien de mieux qu'une boîte complète de *décalcomanie*. C'est pour toi et pour toutes nos amies que M. Dupuy, ajoutant cette ingénieuse invention à tant d'autres, a préparé ces jolies boîtes, qui renferment tous les objets nécessaires au travail : pinceaux, vernis, feuilles coloriées, rien n'y manque, pas même une explication détaillée qui permet aux moins habiles, non-seulement de tenter l'aventure, mais encore d'arriver à une réussite pleine et entière (1).

Et maintenant, sans te fatiguer d'éternelles redites sur le triste mardi gras et sur l'infortuné bœuf, je t'embrasse, comme je t'aime, du meilleur de mon cœur, t'envoyant une petite feuille de papier velin, encadrée de myosotis, sur laquelle tu pourras écrire une pensée de ton auteur favori, ou mieux encore une belle prière.

MODES.

Nous sommes bien loin du temps où c'était merveille de posséder des chemises de toile, merveille telle qu'une reine seule pouvait se permettre un pareil luxe.

(1) Ces boîtes se trouvent au bureau du journal; prix, 5 fr.

Cette bonne reine, quel étonnement serait le sien si, revenant au milieu de vous, mes chères enfants, il lui était donné de jeter les yeux au fond de vos armoires : « Je croyais être seule reine, disait avec dépit la femme du roi Philippe, visitant les riches bourgeoises de Flandre, et j'en vois des centaines autour de moi ! »

Bien sûr que la souveraine qui me revenait tout à l'heure en mémoire, en dirait tout autant à la vue de cette lingerie fine et soignée, à laquelle vous êtes si habituées que vous n'y faites plus attention.

Et ce n'est point étonnant : dès le berceau, vous êtes entourées de batiste et de valenciennes; une layette, à l'heure qu'il est, est une suite de petits chefs-d'œuvre, depuis le bonnet brodé et bien enrubanné jusqu'à la robe longue, toute garnie d'entre-deux.

Quant aux trousseaux, vous savez quels soins ils exigent, j'allais dire quelle recherche; mais si je prononce ce mot, c'est uniquement afin de vous tenir en garde contre toute exagération de ce côté : choisissez des tissus solides, beaux si vos bourses vous le permettent, de jolies toiles et de fines percales, j'y consens; ayez de ces modèles simples, mais de bon goût, dont la coupe gracieuse sera toujours de mode, je vous le conseille; enfin, garnissez vos chemises, vos camisoles, vos jupons, de ces entre-deux et de ces petites bandes festonnées dont votre journal vous donnait, le mois dernier, de si nombreux échantillons, je n'y trouve point à redire ; ce que je vous conseille d'éviter, c'est cette lingerie de mauvais aloi, riche et élégante vue à distance, mais qui, étant mal faite, n'aura pas de durée et ne vous fera ni honneur, ni profit.

Ces observations s'appliquent en particulier aux jupons qui sont une partie si essentielle de la toilette.

Je ne vois rien d'aussi ridicule qu'un jupon de grosse percale qui, voulant se donner des airs ambitieux, étale orgueilleusement une haute broderie; un simple ourlet est infiniment plus distingué; la broderie doit être réservée aux jupons qui la méritent. On peut la remplacer par des plis ou par deux rangs de volants avec tête; la tête seule se tuyaute : nous avons vu ce jupon chez madame Pauline Cobleus, 100, rue de Cléry, l'auteur du *jupon multiplé* que je vous recommande fort pour vos toilettes habillées et surtout pour vos toilettes de bal.

Vous savez quelle peine vous aviez autrefois à entasser jupon sur jupon, ceinture sur ceinture et coulisse sur coulisse; la crinoline, par son volume, vous a permis de réduire ce nombre; mais le ballonnement qu'elle produit inévitablement, sous les robes légères surtout, vous faisait désirer quelque chose de mieux.

Le *jupon multiple* nous semble éviter tous ces inconvénients : comme son nom l'indique, il se compose de plusieurs jupes superposées, étagées et montées sur une seule et même ceinture. La première jupe, celle de dessous, est faite de ce tissu *cordé* dont on se servait autrefois pour les jupons à *baguettes* que vous n'avez pu oublier; sur celle-là est adapté un volant de mousseline roide; une jupe de jaconas recouvre le tout, et pour le bal, on ajoute une dernière jupe en mousseline ou en tarlatane.

Grâce à ce nouveau système, aussi simple qu'ingénieux, vos robes tomberont gracieusement, et vous

délivrerez vos danseurs du contact si gênant des cercles d'acier.

Ce jupon, de plus, est très-peu dispendieux, puisque vous pouvez utiliser tous vos jupons de percale ou de mousseline : il suffira de les envoyer à la maison citée plus haut qui vous les organisera ainsi que nous l'expliquons.

Pour les courses à pied, conservez vos jupons de couleur ; les plus nouveaux sont encore, comme le mois dernier, ceux de flanelle grise ou de cachemire noir, sur lesquels on ajoute une bande de couleur, soutachée de noir.

Nous avons vu une bande de cachemire rouge, large de quinze centimètres, et garnie d'une haute grecque, en lacet de soie noire, qui produisait un fort joli effet, et qui est, comme vous le voyez, d'une facile et prompte exécution.

A cette grecque, vous pouvez substituer un des dessins de soutache que nos planches vous ont déjà donnés.

Quant à la façon de relever les robes sur le jupon, nous n'en savons pas de plus simple ni de plus commode que celle qui consiste à les relever à l'aide d'un ruban en caoutchouc large d'un doigt et long de 1 mètre 20. A l'une des extrémités, on coud un bouton; à l'autre, on fait une bride; puis on pose le ruban sur sa robe, au-dessous des hanches, et on le ferme à l'aide du bouton.

Tirant alors la jupe au-dessus de ce ruban, on la fait ressortir tout autour et retomber par-dessus ; et cela autant qu'on le veut. La robe se trouve ainsi relevée partout également, sans être ni chiffonnée, ni coupée : c'est, de plus, fort gracieux.

Ces nouveaux *relève-jupe* se trouvent tout préparés chez Rattier, 4, rue des Fossés-Montmartre. Vous pourrez vous en donner un pour la modeste somme de 1 fr. 25.

Grâce à votre caoutchouc, il vous sera facile de sortir avec une jolie robe sans craindre de la gâter; pour faire tomber la jupe en entrant dans un salon, il vous faudra moins d'une minute : il suffit de détacher le ruban; ou, plus simplement encore, de le remonter jusqu'à la ceinture : la jupe, n'étant plus retenue dans le haut, tombe naturellement.

Plus que jamais, au reste, il est nécessaire de relever sa robe, non que la boue de nos rues ait encore augmenté, ce qui serait difficile; mais parce que les bas de robe continuent d'être ornés avec beaucoup d'élégance, et que ce serait un crime de laisser tomber de si jolies choses dans les marécages du boulevard.

Virginie Vasseur (244, rue de Rivoli), fait énormément de *grecques*, les unes en rubans, les autres en velours.

Nous avons vu une robe de fillette, en popeline anglaise grise, ornée dans le bas d'une haute grecque, composée de quatre petits velours noirs lisérés de blanc; la manche à coude et le corsage un peu décolleté, étaient également garnis d'une grecque, mais beaucoup plus basse que celle de la jupe.

Ces nouveaux velours, ainsi bordés d'un liséré blanc, produisent un très-joli effet, en ce qu'ils tranchent moins sur les couleurs claires.

Une robe de jeune fille, en taffetas vert d'eau, en était également garnie. Sur le corsage, courait une *grecque* formant berthe; ce corsage était, de plus, orné de la ceinture dont nous parlions le mois dernier, et qui diffère de la ceinture suissesse en ce qu'elle n'offre de pointes que dans le haut; le bas, tout uni, est fixé au bas du corsage; le haut offre deux dents peu aiguës sur le devant et deux autres au bas du dos. Des piqûres en soie blanche rappellent le liséré des velours de la grecque.

Les robes de bal sont aussi très-ornées dans le bas :

Robe de tulle : jupe couverte de bouillons de tulle blanc posés de haut en bas; au bord de la jupe, un volant tuyauté en tulle mauve; au-dessus un bouillon de tulle blanc, surmonté d'une ruche en tulle mauve formant des dents; une seconde ruche, posée au-dessus de celle-ci, formait losange; le devant de la jupe garni de la même façon.

Les chapeaux sont en revanche très-peu ornés, les capotes surtout. Celles que mademoiselle Tarot, rue Sainte-Anne, 40, fait pour jeunes filles, sont, en général, tout unies. Tout au plus, ajoute-t-elle un nœud ou une draperie légère. Voici le détail de quelques modèles de cette maison :

Capote de crêpe vert, ornée d'une draperie de tulle blanc brodé, entourée d'une petite dentelle noire, et se terminant dessous par un petit nœud. Sur le côté, une rose entourée de boutons naissants.

Chapeau de crêpe gris feutre ; de côté, une plume groseille retombant sur une aigrette de dentelle noire; bavolet et brides de velours groseille.

Coiffure en tulle malines bouillonné; une touffe de myosotis forme diadème; une autre ferme la coiffure derrière la tête.

Coiffure composée d'un plissé en velours ponceau; au milieu, un nœud en ganse d'or d'où s'échappe une longue plume blanche. Cette dernière coiffure est pour jeune femme, bien entendu.

EXPLICATIONS

Planche III

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Voilette en application — 2 à 26, Alphabet élégant — 27, *Noémi* — 28, *Olindine* dans un écusson — 29, *Jenny* — 30 et 31, Parure à broder sur toile — 32, M. S., enlacés — 33, N. P. — 34, *Clémentine* — 35, *Mathilde* — 36, Pelote ou Pale au point de poste — 37 et 38, Bonnet d'enfant — 39, Mouchoir avec écusson et B. E. — 40, T. L. avec couronne de marquis — 41, *Odily*, dans un écusson — 42, E. T., enlacés avec heaume de chevalier — 43 et 44, Parure à broder sur mousseline — 45, *Hortense* — 46, J. C. avec couronne de comte — 47, *Aurélie*, dans un écusson — 48, Reine — 49, N C. — 50 et 51, Parure d'enfant — 52, M. H. dans un écusson — 53, *Blanche* — 54, *Céline* — 55, Mouchoir avec coin.

COTÉ DES PATRONS. — 56, L. C. L. enlacés — 57, *Aimée* — 58, *Marie* — 59 et 60, Parure à soutacher — 61 et 62, Parure au point de poste — 63, Cravate (moitié)—64, Croquis de la parure au point de poste et de la cravate. — 65 à 70, Petite robe d'enfant de trois à cinq ans — 71, Pèlerine soutachée — 72, Croquis d'une toilette d'enfant — 73 à 78, Costume d'enfant de six à huit ans—79 à 83, Corsage à basques pour jeune fille—84 à 87, Guêtre d'enfant—88 et 89, Collet de poupée — 90, Tricot natte — 91 et 92, Chauffe-mains — 93, Thermomètre — 94 à 97, Bourse au crochet.

COTÉ DES BRODERIES

1, Voilette en application de nansouk sur tulle d'Alençon, cordonnet et *jours*, ou bien feston léger.

2 à 26, Alphabet élégant pour mouchoirs ou linge de table, romaine ornée, plumetis ou bien cordonnet, point de poste et broderie à la minute : les pois au point de poste, les épis en broderie à la minute.

27, *Noémie*, anglaise, feston.

28, *Olindine*, dans un écusson, petite anglaise, plumetis ou broderie à la minute.

29, *Jenny*, romaine, plumetis.

30 et 31, Parure à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis, cordonnet et point de sable.

32, *M. S.* enlacés, grande anglaise, plumetis.

33. *N. P.*, anglaise, plumetis ou broderie à la minute.

34, *Clémentine*, romaine, plumetis.

35, *Mathilde*, anglaise ornée, plumetis.

36, Pelote ou pale au point de poste et broderie à la minute. On peut remplacer le motif du milieu par des initiales. Le même encadrement avec une croix au milieu ou un *M*, servirait pour une pale.

37 et 38, Bonnet d'enfant, plumetis et point de sable, ou bien broderie à la minute.

39, Mouchoir avec écusson et *B. E.*, anglaise, plumetis, feston et point de sable.

40, *T. L.*, anglaise, avec couronne de marquis, plumetis.

41, *Odily*, petite romaine dans un écusson, plumetis et feston, ou broderie à la minute.

42, E. T. enlacés, anglaise, avec heaume de chevalier, plumetis.

43 et 44, Parure à broder sur mousseline au plumetis, au feston, ou au cordonnet.

On peut mettre la mousseline double, et on la découpe alors dans l'intérieur des feuilles.

45, *Hortense*, romaine fleurie, plumetis.

46, *J. C.* avec couronne de comte, grande anglaise, plumetis.

47, *Aurélie*, dans un écusson avec petite romaine, plumetis, ou bien point de poste et broderie à la minute.

48, *Reine* (et non pas *Reiné*, comme le porte la planche), anglaise, plumetis.

49, *N. C.*, fantaisie, plumetis.

50 et 51, Parure d'enfant de cinq à six ans, feston et broderie à la minute.

52, *M. H.* dans un écusson, fantaisie, point de poste et cordonnet.

53, *Blanche*, grande romaine, plumetis.

54, *Céline*, gothique fleurie, plumetis.

55, Mouchoir avec coin nouveau, plumetis et feston.

COTÉ DES PATRONS.

56, *L. C. L.* enlacés à l'impériale, anglaise, plumetis.

57, *Aimée*, gothique, plumetis.

58, *Marie*, anglaise, plumetis.

59 et 60, Parure à soutacher sur batiste, sur nansouk ou sur mousseline.

On doit doubler la parure en jaconas avant de la broder ; puis, la soutache cousue et les deux rangs de feston terminés, on enlève le jaconas dans toute la partie qui n'est pas couverte de soutache.

La soutache doit être très-fine ; il en faut deux petites pièces.

61 et 62, Parure au point de poste, à broder sur toile ou sur batiste double. — Le col est droit et se monte sur un petit poignet. — On peut remplacer le point de poste par une fine soutache.

63, Cravate (moitié). Cette cravate, indispensable avec un col droit, se fait en taffetas, en moire ou en velours. Le petit bouquet de myosotis se brode au passé ou au point de chaînette, en soie plate ou en cordonnet ; le cœur du myosotis doit être en soie jaune, les pétales en soie bleue, les feuilles en soie verte nuancée, et les tiges de couleur bois.

Le même dessin peut s'exécuter en cordonnet noir et en perles de jais ; six perles, une sur chaque pétale et une au milieu, forment la fleur du myosotis.

64, Croquis du col droit et de la cravate brodée.

65 à 70, Petite robe d'enfant de 3 à 5 ans.

65, Devant, moitié.
66, Dos, moitié.
67, Berthe, moitié.
68, Manche, moitié.
69, Parement de la manche.
70, Croquis de la petite robe.

Cette robe se fait en piqué et se brode en soutache. Le devant du corsage, la berthe, les parements de la manche et le bas de la jupe doivent être brodés, ainsi que l'indique la planche.

Pour la jupe, on pourra se servir du dessin donné au n° 61 ou au n° 67. Cette jupe doit avoir 2 m. 10 à 2 m. 20 de large, et 40 à 50 c. de haut.

La manche, dont nous donnons la moitié au n° 68, doit être plissée à gros plis crevés, en haut et en bas, trois ou quatre de chaque côté. Les parements, — un seul est dessiné sur la planche, — servent, dans le bas de la manche, à retenir les plis crevés. Ils doivent se croiser légèrement au milieu.

La même robe peut se faire en popeline ou en cachemire. On remplace seulement la soutache blanche par une soutache de soie ou un lacet.

La petite guimpe, donnée en février, complète, avec des sous-manches en nansouk, cette jolie petite toilette.

71, Pèlerine soutachée. Nous avons dit que le vêtement le plus commode pour les enfants qui commencent à marcher seuls, c'est la grande pèlerine. Nous en donnons un excellent modèle qu'on pourra faire en piqué, en cachemire ou en popeline. — On peut remplacer le beau dessin de la planche par un simple effilé.

Ce dessin se brode mi-partie en soutache, et mi-partie en lacet : toute la guirlande est en soutache; mais le ruban qui court dans cette guirlande doit être un lacet. — Sur popeline ou sur cachemire, on peut remplacer ce lacet par un velours.

72, CROQUIS d'une toilette d'enfant.

Cette toilette se compose de la pèlerine n° 71, et d'une robe ornée dans le bas d'un dessin en rapport avec celui de la pèlerine.

Le corsage se fait montant ou décolleté; la robe est en cachemire gris, brodée en soutache bleue et en velours noir.

Une ceinture en taffetas bleu, terminée par une frange en chenille noire, complète la toilette.

73 à 78, COSTUME D'ENFANT de six à huit ans.

73, Devant.
74, Dos.
75, Côté.
76, Manche.
77, Basque.
78, Croquis.

Ainsi que l'indique le croquis, ce costume n'exige d'autre ornement que les boutons qui garnissent le corsage, et le velours qui borde la jupe, la basque, le revers et la manche.

La jupe, qui descend un peu au-dessous du genou, doit avoir 2 mètres de large et 60 centimètres de haut.

79 à 83, CORSAGE A BASQUES pour jeune fille.

79, Devant.
80, Dos.
81, Côté.
82, Manche.
83, Croquis.

Ce nouveau modèle est bordé d'une garniture tuyautée pareille à la robe, et surmontée d'un velours ou d'un ruban d'une autre couleur. — La robe que nous avons vue était en taffetas gris, et le velours pensée, de même que les boutons du corsage et des manches.

Un volant tuyauté, plus haut que celui du corsage, et surmonté également d'un velours, était posé au bas de la jupe.

84 à 87, GUÊTRE D'ENFANT.

84, Premier côté.
85, Deuxième côté.
86, Troisième côté, avec boutonnières.
87, Croquis.

Cette guêtre, destinée à un enfant de six à huit ans, se fait en drap ou en chevreau ; toutes les coutures doivent être piquées.

88 et 89, COLLET DE POUPÉE.

88, Patron.
89, Croquis.

Ce gentil modèle, de madame Herbillon, se fait en drap léger ou bien en popeline pareille à la robe. Il se borde d'un lacet ou d'un velours, et se garnit d'une petite grecque en soutache, comme celle du croquis.

90, TRICOT NATTÉ.

Ce tricot, d'une exécution facile, est très-joli pour coussin ou pour couverture.

Il se fait par bandes de deux couleurs : une bande noire, une bande rouge; ou bien une bande blanche et une bande bleue, ou de toutes autres couleurs.

Voici l'explication d'une de ces bandes, dont l'effet est donné au n° 90 :

Prenez deux petites aiguilles en bois ou en ivoire, et un moule de même grosseur, — ou bien trois aiguilles de même grosseur.

Montez le tricot sur 20 mailles.

1er TOUR. — Tout à l'endroit (en ne tricotant jamais la première maille).

2e TOUR. — 4 mailles à l'endroit (en comptant celle qu'on prend sans la tricoter). Prendre les 4 mailles qui suivent sur la 3e aiguille, les mettre en avant de l'ouvrage sans les tricoter. Tricoter à l'endroit les 4 mailles qui suivent. Tricoter, encore à l'endroit, les 4 mailles prises à part sur la 3e aiguille, et ensuite les 8 dernières : tout ce tour se fait donc à l'endroit.

3e TOUR. — Les 4 premières mailles et les 4 dernières à l'endroit, les 12 du milieu à l'envers.

4e TOUR. — Tout à l'endroit.

5e TOUR. — Comme le 3e.

6e TOUR. — Tout à l'endroit, en tricotant d'abord 8 mailles. Prendre ensuite, sur votre 3e aiguille, les 4 mailles qui suivent. Les mettre en arrière de l'ouvrage sans les tricoter. Tricoter les 4 mailles qui suivent, puis les 4 mailles prises à part sur la 3e aiguille et finir le rang en tricotant, à l'endroit, les mailles qui restent.

7e TOUR. — Comme le 3e.

8e TOUR. — Tout à l'endroit.

9e TOUR. — Comme le 3e.

10e TOUR. — Comme le 2e, et ainsi de suite.

91 et 92, CHAUFFE-MAINS. Ce petit instrument, dont nous avons expliqué l'usage dans la *Correspondance* de Février, se compose, comme on le voit, d'un cylyndre creux en métal (n° 91), qu'on emplit d'eau chaude, et d'un étui en tricot tunisien (n° 92) dans lequel on enferme le cylindre à l'aide de deux cordons passés dans les mailles du tricot.

Rien n'est plus commode pour se garantir du froid aux mains. La chaleur se conserve pendant cinq ou six heures (1).

93, THERMOMÈTRE.

Ce joli ouvrage, qui sera fort bien reçu d'un père, d'un frère ou d'un oncle, se compose d'un vrai thermomètre appliqué sur un fond de tapisserie.

La plaque sur laquelle repose le tube en verre, est en métal et percée tout autour de petits trous qui permettent de la fixer sur le canevas.

Pour cela faire, on pose sur le petit trou une paillette d'acier percée au milieu; on enfile une aiguille, on la passe dans le trou de la paillette, puis dans une petite perle d'acier ; on repasse ensuite l'aiguille dans le même trou, et la perle ne pouvant plus s'échapper, retient à la fois la paillette et la plaque.

Tout autour du thermomètre, jusqu'au premier encadrement, on recouvre le canevas de tapisserie en soie d'Alger, de couleur pensée, par exemple.

On peut, à cet effet, se servir du point suivant qui produit un joli effet ; on tend d'abord une soie depuis le commencement des rangs jusqu'à la fin; puis on recouvre un point, on pique ensuite son aiguille au-dessous de ce premier point, et on la repique dans le point à droite de celui qu'on a fait d'abord (on recouvre ainsi deux points, de biais). On pique une seconde fois son aiguille de la même façon, ce qui donne deux points exactement semblables ; puis on termine en faisant un point pareil à celui du com-

(1) Au *Plat d'Etain*, 1 (*ter*), rue Sainte-Marguerite.



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens, 1.

30e année Mars 1862

...Oosterbeeq...



Gilquin et Dupain Imp. r. des Fossés S. Jacq. 3. Paris

Journal des Demoiselles.

Paris Boulevart des Italiens, 1.

mencement, mais qui, cette fois, se trouve en bas, et couvre le 4e angle du petit carré formé de la sorte.

On applique alors autour de la plaque, en les retenant de distance en distance, avec une aiguille enfilée de soie maïs, des perles de cuir doré, blanc ou de couleur chêne, qui se vendent par bandes. Enfin, pour compléter l'ornementation, on ajoute les petites branches, également en cuir, dont la planche donne le dessin.

On les fixe sur la tapisserie par quelques points.

Il ne reste qu'à appliquer le travail sur un carton qu'on double de percaline ou de taffetas, et à border d'une petite torsade maïs ou couleur bois comme l'encadrement.

Toutes les fournitures nécessaires à l'exécution de ce thermomètre se trouvent chez madame Legras, rue Saint-Honoré, 255, au premier.

94 à 97, Bourse au crochet, nouveau modèle.

Cette bourse se compose de trois rosaces semblables à celles du n° 94, reliées entre elles par le n° 95, qui forme en même temps le fond.

Au-dessus des rosaces, on fait un petit quadrillé ordinaire : 1 colonne ou bride, 1 maille-chaînette, 1 bride, 1 maille-chaînette, et ainsi de suite, ayant soin de contrarier les brides pour former le quadrillé n° 97.

On termine par une dentelle-écaille, n° 96, composée de trois rangs.

1er rang, *or*. — 1 bride prise dans la 1re maille-chaînette, 3 mailles-chaînettes, 1 bride prise dans le même point que la première, 1 bride prise trois mailles plus loin, 3 mailles-chaînettes, 1 bride prise dans le même point que la précédente, et ainsi de suite, faisant de la sorte une écaille de 3 en 3 mailles.

2e rang, *rouge*. — 8 brides au milieu de la première écaille, 1 demi-bride au milieu de la deuxième écaille, 8 brides au milieu de la troisième, 1 demi-bride au milieu de la quatrième, et ainsi de suite.

3e rang, *or*. — 1 demi-bride sur chacune des brides du rang précédent; et quand les 8 premières brides sont ainsi recouvertes de demi-brides, on fait une demi-bride par-dessus la demi-bride du rang précédent, ce qui veut dire qu'on pique son crochet au milieu de l'écaille et non sur la demi-bride.

De cette façon les dents sont plus accentuées.

Quant aux rosaces, voici de quelle façon elles s'exécutent :

On commence par un petit rond en cordonnet noir dans lequel on fait 12 demi-brides.

Au-dessus de la première, on fait une demi-bride, 3 mailles-chaînettes, puis une demi-bride qu'on prend dans la troisième du premier rang.

On continue de la sorte, et on obtient 6 petites dents.

Au-dessus, on fait un rang de demi-brides en *or*, recouvrant toutes les demi-brides du rang précédent.

L'étoile du milieu est terminée. On fait alors les palmes qui se rattachent les unes aux autres par quelques points, et qu'on réunit ensuite, à l'aide d'une aiguille enfilée, à l'étoile du milieu.

Chaque palme se compose d'un rang de demi-brides en *cordonnet de couleur*, demi-brides qui se réunissent à leurs extrémités, et entre lesquelles on fait jusqu'à moitié des demi-brides.

Au-dessus, on fait des demi-brides en *or*.

Le n° 95 donne le détail des trois palmes du fond. Elles sont *groseille* et *or*.

Les palmes des rosaces sont toutes de couleurs différentes indiquées au n° 94.

On les entoure de deux rangs de demi-brides en *cordonnet noir*, recouvert d'un rang semblable en *or*.

Madame Legras, 255, rue Saint-Honoré, donnera à nos abonnées toutes les autres explications dont elles pourraient avoir besoin pour l'exécution de cette bourse.

Comme nous l'avons déjà dit à plusieurs, le salon de madame Legras est ouvert *chaque jeudi de 2 à 5 heures* à toutes nos amies, qui recevront dans ce cours, *tout gratuit*, des leçons de quelque ouvrage que ce soit.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de bal. — Robe de tulle blanc. Dans le bas de la jupe, un volant tuyauté en tarlatane rose; au-dessus, des bouillonnés de tulle blanc, posés de biais et arrêtés dans le haut par un large ruban de taffetas blanc. Ce ruban est bordé d'un côté par un petit tuyauté en tulle blanc; de l'autre, par un tuyauté en tarlatane rose; il est replié de manière à former des dents assez aiguës. — Corsage rond, décolleté, orné d'une berthe plissée, en tarlatane rose. — Manche courte en tulle formant de gros tuyaux. — Cheveux relevés sur les tempes et retenus derrière par un peigne en or et un nœud de taffetas. — Bracelet en corail rose.

Toilette de ville. — Robe de taffetas, garnie dans le bas d'un ornement en velours bordé de guipure. Le même ornement remonte sur le côté jusqu'à la ceinture et garnit aussi le corsage et les manches. — Chapeau de crêpe avec plume blanche et rose sur le côté. Dessous, nœud de velours.

Toilette de petite fille. — Robe de taffetas; jupe garnie d'un volant tuyauté. — Corsage décolleté carrément. — Manches courtes, ceinture à longs bouts. — Chemisette et sous-manches en mousseline.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Robe de moire antique faisant la queue, garnie de deux petits volants tuyautés. Des manches, étroites et à bande, ont un revers double, garni d'une petite bande ruchée comme le bas de la robe. — Chapeau de crêpe blanc, avec ornements de velours noir, dentelles et plumes; un paquet de fleurs roses devant; brides noires.

Deuxième toilette. — Robe forme Gabrielle comme la précédente; elle est ornée dans le bas d'une large bande de velours noir, le corsage également, ainsi que les manches à revers. — Chapeau de crêpe de couleur avec les plumes pareilles et la dentelle noire. Le bavolet est recouvert de dentelle.

PLANCHE DE TAPISSERIE.

Ce riche bouquet, échantillon du genre *grisaille*, qui est tout nouveau et dont nos amies ont la primeur, peut servir pour chaise, coussin ou pouff.

ÉPHÉMÉRIDES

17 MARS 392. — LES SAINTS MARTYRS D'ALEXANDRIE.

L'empereur Théodose avait cédé aux chrétiens d'Alexandrie un ancien temple de Bacephur; les païens, nombreux encore dans la ville, irrités de cette concession, se révoltèrent, saisirent un grand nombre de chrétiens, et, les emmenant aux pieds de l'idole de Sérapis, ils voulurent les obliger à sacrifier. Les chrétiens résistèrent, et tous furent immolés au milieu des plus affreux supplices.

Théodose arrêta la sédition; par respect pour les martyrs, il fit grâce aux meurtriers, mais il donna ordre qu'on rasât tous les temples des idoles qui se trouvaient à Alexandrie. Les cruels mystères de Mithra furent alors révélés au grand jour : on trouva dans les souterrains du temple une grande quantité de têtes d'enfants qui avaient été immolés au dieu, et quand on abattit la statue de Sérapis, la divinité chère et redoutable aux Égyptiens, on vit, au milieu des éclats de rire, sortir de la tête, une bande effrayée de souris.

Mosaïque

Ne répète pas une parole dure et offensante. As-tu entendu une parole contre le prochain? qu'elle meure en toi, bien sûr qu'elle ne te fera pas mourir.

Ecclésiastique.

Je fais consister la prudence bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer.

Lettres de Joseph de Maistre.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : **Cherchez et vous trouverez.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Adrien Margrot del. d'après Philippe de Champaigne — [illegible] Sc.

RICHELIEU.

Journal des Demoiselles — Avril 1862

LE TOUR DU MONDE DANS PARIS

Un mot d'une femme d'esprit. — Les trésors des musées. — Le Muséum d'histoire naturelle. — Les *atèles*. — Pierrot et Pierrette. — L'atèle du Muséum. — Le lynx. — Le loup-cervier. — Les serres. — L'aquarium. — La *victoria regia*. — Les fourmis de la Guyane.

« On peut, en quelque sorte, faire le tour du » monde sans sortir de Paris, » écrivait madame de Girardin, dans ses causeries du vicomte de Launay.

Elle avait raison de s'exprimer ainsi, car Paris possède tant de merveilles exotiques que l'existence entière d'une personne ne suffirait assurément pas à visiter et à étudier chacune d'elles.

D'autant plus que, tous les jours, le nombre de ces tributs ou de ces conquêtes provenant de l'étranger, va sans cesse augmentant. Le *Musée du Louvre* en regorge, malgré les quinze kilomètres de circuit qu'il représente; le *Musée de Cluny* ne sait où loger ses nouvelles acquisitions; le *Musée d'Artillerie* se trouve à l'étroit; le *Conservatoire des Arts et Métiers* manque de place; le *Muséum d'Histoire naturelle* entasse, les uns sur les autres, ses trésors arrivant de tous les points du globe.

Ne serait-il pas bien curieux de connaître un peu tant de merveilles inconnues? d'apprendre comment tel objet a été miraculeusement découvert? comment tel autre, longtemps dédaigné, a fini par prendre la plus belle place d'honneur et par faire l'admiration générale? les inventions humaines, les mœurs des plantes et des animaux provenant des pays lointains, la comparaison de ces mœurs avec leurs congénères européens, tout cela n'est-il pas plus curieux que le spectacle le plus curieux?

Tenez, par exemple, entrez au Muséum, dans la galerie des singes, et voyez-y ce quadrumane originaire du Brésil, au pelage noir et à la face cuivrée. Sa longue queue se termine par un véritable doigt; son corps, fort exigu, forme avec cette queue, ses jambes, ses bras et sa petite tête un contraste bizarre qui lui donne, au premier coup d'œil, de la ressemblance avec une gigantesque araignée.

Les *atèles* — c'est ainsi que se nomme ce singe — sont fort intelligents et fort doux; ils vivent en grandes troupes et se prêtent un mutuel secours. Au sein des forêts, où les hommes ne les inquiètent pas, s'ils rencontrent un de ces derniers, ils sautent de branche en branche pour s'approcher de lui, le considèrent attentivement et l'agacent en lui jetant de petites branches, des fruits, des morceaux d'écorce ou du sable. Si l'on blesse l'un d'eux d'un coup de fusil, tous fuient au plus haut sommet des arbres en poussant des cris lamentables; le blessé porte ses doigts à sa plaie et regarde couler son sang; puis, quand il se sent près de sa fin, il entortille sa queue autour d'une branche, et reste suspendu à l'arbre après sa mort.

Éminemment bien conformés pour vivre sur les arbres, les atèles ne descendent jamais à terre; s'ils s'y trouvent par accident, ils y marchent avec beaucoup de difficulté et de maladresse. Pour cela, ils posent leurs mains fermées sur le sol, puis ils tirent leur corps après eux, tout d'une pièce, absolument comme font les culs-de-jatte. Leur voix consiste en un petit sifflement doux et flûté, qui rappelle le gazouillement des oiseaux.

Un chirurgien célèbre de nos amis qui habite, dans les environs de Paris, une maison de campagne, entourée d'un grand parc, possède depuis sept ans deux atèles mâle et femelle.

Ces animaux vivent en complète liberté. Quand le temps le permet, ils sautent d'arbre en arbre sans jamais causer le moindre dégât; leurs plus grands excès consistent à cueillir des fruits dans lesquels ils ne mordent qu'une bouchée et qu'ils rejettent ensuite pour en prendre d'autres. Frileux à l'excès, au moindre abaissement de température, à la première goutte de pluie, ils rentrent dans une petite pièce qui leur est affectée, située en plein midi, et chauffée par un calorifère pendant presque toute l'année.

Pierrot et Pierrette—ce sont leurs noms— se montrent constamment doux et familiers. La plupart du temps, ils se tiennent dans le salon au milieu de la famille de leur maître.

Pierrot affectionne beaucoup un coin de la cheminée recouvert d'un velours épais. Une fois en possession de sa place favorite, il replie sous lui ses longs bras et ses longues jambes, s'enveloppe de sa grande queue, recouvre de ses mains ses yeux et ne tarde point à s'endormir profondément.

Pierrette, au contraire, s'assied près des deux jeunes filles de mon ami; elle semble trouver un vif intérêt à leurs travaux de broderies et de couture; leur prend souvent des mains l'ouvrage qu'elles confectionnent, l'examine avec une grande attention et le remet ensuite sur leurs genoux. Le mouvement de l'aiguille qui va et vient sans cesse, entraînant après elle un long fil toujours en mouvement, est constamment pour elle un objet d'admiration. Elle le suit du regard par un mouvement continu de la tête et des yeux. De temps en temps, elle le prend délicatement du bout du doigt placé à l'extrémité de sa longue queue et s'amuse beaucoup des tiraillements que le fil exerce sur ce doigt, à demi fermé, en manière de crochet. Mais il ne faut pas que ce fil se casse! Pierrette alors se fâche tout de bon; elle grogne, elle boude, elle saute à bas de la table et va se réfugier sur la che-

minée, près de Pierrot, où elle prend la même attitude que lui.

Mais sa rancune ne dure pas longtemps; l'ennui la saisit bientôt; elle regarde à travers ses doigts entr'ouverts, et qui feignent de cacher ses yeux, ce qui se passe sur la table; si l'une des jeunes filles la rappelle, elle résiste quelques instants, se fait prier et finit par revenir enfin, moitié boudeuse et moitié réconciliée, s'asseoir de nouveau sur la table.

Un autre de ses divertissements consiste à se suspendre par sa longue queue au lustre du salon et de rester, pendant des heures entières, dans cette attitude, la tête en bas et les bras étendus.

Pierrot, d'ordinaire, se place à côté d'elle. Si quelqu'un vient à passer, son chapeau sur la tête, au-dessous du lustre, il peut tenir pour certain qu'il sera décoiffé avec une prestesse sans égale et que son chapeau ira figurer, aussi près que possible du plafond, sur la bougie la plus élevée.

Le mystifié se fâche-t-il? Pierrot et Pierrette se hissent hors de la portée de ses coups, lui montrent, en grimaçant, leurs dents blanches et font entendre une sorte de grognement sourd, qui semble sortir de la gorge et qui a une expression fort voisine de la goguenardise.

Au rebours, prend-on en bonne part la plaisanterie? Pierrot et Pierrette ne tardent point à décrocher le chapeau, et, le tenant chacun d'une main, à le présenter à celui à qui ils l'ont dérobé; mais quand celui-ci croit le reprendre, ils le retirent brusquement et s'amusent de la déconvenue qu'éprouve leur victime. Ils finissent néanmoins par le rendre à son propriétaire et par lui demander pardon de leur espièglerie, en lui prodiguant toutes sortes de caresses.

L'année dernière, Pierrot tomba du haut d'un arbre et se blessa assez grièvement aux deux pattes de derrière.

Pierrette le rapporta sur son dos avec toutes sortes de précautions, et en jetant des cris lamentables. Arrivée au logis, toujours son fardeau vivant sur les épaules, elle chercha, de chambre en chambre, son maître qui, je vous l'ai dit, est chirurgien; et quand elle le rencontra, enfin, elle déposa Pierrot sur les genoux du docteur.

Tandis que celui-ci examinait la double blessure, la lavait et la pansait convenablement, Pierrot, pâle sous son pelage noir et jetant par intervalle de petits cris, attachait sur son maître des regards effarés; Pierrette suivait l'opération avec une incontestable anxiété.

Le pansement fini, elle rechargea de nouveau son mari sur son dos, et l'installa dans le salon sur un canapé qu'elle recouvrit de tous les coussins qu'elle put rassembler. Pierrot dormait-il? elle frappait avec colère tous ceux qui commettaient quelque bruit de nature à réveiller le malade. Pierrot se plaignait-il? elle courait près de lui, lui apportait à boire dans une tasse, lui offrait les fruits qu'elle avait cueillis dans le jardin sans y mettre la dent, et le transportait là où il voulait être transporté. Quoique d'une nature impatiente, nerveuse, et toujours prête à répondre par une tape à ceux qui lui causaient la moindre contradiction, et à Pierrot lui-même quand il jouissait d'une bonne santé, elle supportait, avec une longanimité à toute épreuve, les caprices et les exigences du convalescent.

Enfin, le grand jour de la guérison arriva; le docteur enleva les bandelettes qui recouvraient les blessures cicatrisées de Pierrot, et déclara qu'il n'en était plus désormais besoin; Pierrette examina longuement et soigneusement les pattes guéries, confirma par un grognement de satisfaction la décision du médecin, et s'élança sur un arbre en appelant après elle Pierrot.

Celui-ci, d'abord, essaya ses forces avec défiance, et, après quelques tâtonnements, sauta tout à coup d'un seul bond, par la fenêtre, du canapé sur l'arbre où l'attendait son épouse dévouée.

J'ai encore vu, hier, Pierrot et Pierrette, et je les tiens pour les deux singes les plus curieux qui soient en Europe.

Hélas! l'atèle du Muséum est loin de jouir de la liberté et du bonheur de ses deux heureux congénères! sa cage étroite ne lui permet ni de bondir, ni même de courir.

Hissé sur une branche d'arbre desséchée, et qu'on lui a donnée par commisération, il ne respire jamais d'autre air que l'atmosphère lourde de la prison qu'on appelle ironiquement le *palais des singes*, palais que l'architecte semble s'être appliqué à rendre aussi malsain et aussi incommode que possible.

Du *palais des singes*, puisque palais il y a, passons s'il vous plaît à la ménagerie des animaux féroces.

Regardez ce bel animal dont vous connaissez la riche fourrure, car la mode l'a placé et étalé, cet hiver, sur les épaules des cochers et des laquais de grandes maisons.

C'est le loup-cervier auquel les naturalistes donnent encore les noms de *felix-lynx*. Les Suédois, en outre, l'appellent *varguelue*; les Danois, *los*; les Norwégiens, *goupe*; les Russes, *zays*; les Tartares, *sylausin*; les Georgiens, *potzchori*, et enfin les Polonais, *zysostrowids*.

Le hasard m'a valu d'assister à l'arrivée, au Muséum, de ce bel animal. On introduisit dans la galerie des bêtes féroces la cage de fer, solide et étroite, qui contenait le sauvage voyageur, arrivant en droite ligne de la Pologne. On plaça, à grands renforts de bras, cette cage dans une des grandes loges, que l'on referma; enfin, à l'aide d'une sorte de crochet, on fit glisser dans sa rainure le panneau supérieur de la petite maison portative.

La cage ouverte, le loup-cervier, intimidé par tant de préparatifs, resta pendant quelques secondes au fond de la caisse où il avait passé tant de jours et tant de nuits, tantôt secoué par les cahots d'une voiture, tantôt rapidement entraîné par la locomotive d'un chemin de fer, dont la marche étrange et les sifflements fantastiques ressemblaient si peu au calme dont il jouissait dans les forêts.

Il finit par se dresser doucement sur ses pattes, souleva sa jolie tête fauve, surmontée de deux longues oreilles ornées de pinceaux de poils noirs, s'étira, montra la collerette blanche qui s'étend depuis son menton jusque bien au-dessous de sa poitrine, et, par un mouvement souple et rapide, s'élança tout à coup de la cage de fer à l'autre extrémité de la loge.

D'abord il se coucha, presque rampant, contre la cloison, et il attacha sur les gardiens et sur les deux ou trois personnes qui se trouvaient là, son regard

verdâtre empreint d'une expression à la fois sauvage et mélancolique.

Puis il se livra à deux ou trois bonds extravagants et se mit à interroger toutes les parties de sa nouvelle habitation. Après quoi il se coucha tout de son long, bâilla et commença à lisser son beau pelage parsemé de lignes d'un noir encore incertain, mais que l'âge accusera encore davantage.

Le loup-cervier a été la terreur de nos aïeux. Autrefois, on le rencontrait fréquemment en France et en Allemagne où, malgré sa beauté, il jouissait d'un renom sinistre.

Il suivait, disait-on, les voyageurs égarés, les fascinait de ses regards magnétiques, les rendait muets et, sans bouger de place, les attirait jusque sous ses ongles aigus pour les mettre en pièces et les dévorer.

Le lynx ne s'en prend jamais à l'homme.

En revanche, il attaque parfois des animaux de grande taille : des élans, des rennes, des cerfs et des chevreuils; il saute du haut d'un arbre sur leurs épaules, s'y cramponne avec ses ongles, et ne lâche prise qu'après avoir abattu sa proie en lui brisant la première vertèbre du cou. Il lui fait ensuite un trou derrière le crâne, et, par cette ouverture, lui suce la cervelle à l'aide de sa langue hérissée de petites épines.

Toutefois, il ne chasse d'ordinaire que les chats sauvages, les martres, les écureuils et les oiseaux; c'est enfin un grand ravageur d'hermines, de lièvres, de lapins et de perdrix.

Le loup-cervier, pris jeune, s'apprivoise avec une grande facilité, et contracte les habitudes de nos chats domestiques.

En 1830, une dame polonaise, vint demander asile à la France, et amena avec elle un loup-cervier. Elle l'avait trouvé dans le creux d'un arbre, un jour de chasse, et l'avait élevé avec beaucoup de soins. Aussi le *zys-ostrowids* ne quittait-il jamais sa maîtresse. En campagne, il montait en croupe sur le cheval de l'héroïque jeune femme. A Paris, dans le petit hôtel qu'elle avait acheté dans l'île Saint-Louis, il se tenait presque toujours couché à ses pieds. Gai, alerte, d'une mansuétude inaltérable, il donnait des soins extrêmes à sa toilette, lissait plusieurs fois par jour sa belle robe, et, à l'heure des repas, s'asseyait sur un fauteuil pour recevoir de la belle exilée les viandes cuites qu'elle ne dédaignait point de lui offrir de ses mains, d'une perfection merveilleuse. Bien des fois j'ai été témoin de la délicatesse avec laquelle le loup-cervier prenait du bout de ses lèvres roses les morceaux que lui présentait sa maîtresse.

Il savait, en outre, distinguer les amis de la maison, et venait au-devant d'eux en faisant le gros dos, pour solliciter leurs caresses. Lorsqu'on passait la main sur sa fourrure, un grave ronron, qui rappelait celui du chat, formait une sorte de basse étrange à ses miaulements affectueux. Il se mettait rarement en colère, mais alors sa voix prenait une expression effrayante, et il poussait des hurlements semblables à ceux des loups.

Ses passe-temps ordinaires consistaient en promenades dans le petit parc de l'hôtel. Il escaladait, avec une légèreté d'oiseau, les murs tapissés de lierres et de vignes; sautait en deux ou trois bonds sur un grand arbre qui dominait le jardin, et ne dédaignait pas de saisir les moineaux assez imprudents pour ne pas prendre la fuite dès qu'apparaissait à la porte du salon la grosse tête ronde du loup-cervier.

Quelque emporté qu'il fût dans ses jeux ou dans sa chasse, au moindre ordre de sa maîtresse, il revenait se coucher à ses pieds avec une soumission qu'on est loin de trouver toujours chez nos chats domestiques.

La cinquième année de son séjour à Paris, il fut pris d'une angine et succomba, en quelques heures, aux pieds de sa maîtresse désolée.

C'est également d'une angine, et en quelques heures, que vient de mourir le guépard que possédait la ménagerie du Muséum. Cette panthère à pattes de chien, se montrait presque aussi douce et presque aussi caressante que le loup-cervier de la comtesse polonaise.

Voulez-vous, maintenant, entrer dans les serres chaudes et vous accoter sur les bords de l'aquarium? Nous passerons ainsi du règne animal au règne végétal.

Cet aquarium, qui a environ treize mètres, et auquel on a donné la forme d'un parallélogramme à faces inégales, se compose d'un bassin en pierres reliées entre elles par du ciment romain, et de bords en ardoises qu'unissent des agrafes de cuivre. Au centre il jauge un mètre. Le long du pourtour règne une galerie d'environ soixante centimètres, qui s'élève par une pente insensible et finit par ne plus conserver qu'une hauteur de trente-cinq centimètres.

A la partie moyenne et inférieure du bassin, s'ouvrent six tuyaux de fonte, d'un diamètre de douze centimètres, et que parcourt une colonne d'eau chaude destinée à élever la température du milieu où doivent vivre les plantes. On fait usage du système à chaudière conique.

L'eau, après avoir donné le degré convenable au bassin, retombe dans la chaudière où, de nouveau chauffée, elle revient dans les tuyaux.

On doit maintenir l'eau de l'aquarium à une température constante de 25 à 26 degrés.

L'expérience a démontré qu'une température plus élevée ne devenait nécessaire que dans le cas où les conferves, cette terreur des horticulteurs, se formeraient en trop grande abondance. Alors on chauffe à 30 degrés et l'on détruit ces êtres mystérieux, moitié plantes et moitié insectes.

On combat, en outre, les conferves d'une façon plus efficace encore en mettant dans l'aquarium des cyprins dorés, qui contre-balancent l'action des plantes sur l'eau d'une part, et qui, de l'autre, détruisent une grande quantité de conferves.

Au Muséum, on fait usage d'un mélange d'eau de Seine et du canal de l'Ourcq; d'abord on avait adopté l'emploi exclusif de l'eau de pluie; plus tard, on essaya de mêler à cette eau une faible quantité d'eau de Seine; peu à peu, on arriva, sans que les plantes en souffrissent, à supprimer complètement l'eau de pluie.

On avait mis dans l'aquarium des terres provenant des îlots de la Seine. Trop compactes, on les remplaça par de la terre sablonneuse prise à Massy, qu'on mélangea à du charbon pilé pour l'assainir, et qu'on recouvrit de quelques couches de terre franche mélangée de gros silex; après quoi, on étendit sur le tout une couche de terre de bruyère. Quelques mon-

ticules dressés çà et là favorisent la pousse des jeunes plantes.

La température de l'air de la serre doit être maintenue entre 20 et 25 degrés. Le système employé permet de chauffer à volonté et séparément la serre et le bassin, ou de les chauffer tous les deux à la fois.

C'est là que fleurissent les plantes exotiques les plus rares et les plus belles : la *canne* qui produit le sucre; la *nymphæa cœrulea*, qui vient du Nil; le *scutifolia*, originaire de l'Afrique australe; la *stellata*, qu'on rencontre dans les eaux de l'Asie tropicale; l'*euryale ferox*, originaire du Népaul; la *neptunia oleracea*, cette sensitive des eaux, dont, au moindre choc, les folioles se rapprochent les unes des autres, sans toutefois se fermer complètement, et autour des tiges de laquelle se forme une sorte de liége, qui traverse les racines et rend la plante assez légère pour qu'elle flotte à la surface de l'eau.

Le *nelumbium speciosum*, lotus des anciens, pousse à côté des fougères aquatiques de la Guyane; enfin, dans un coin, sous l'eau, en cherchant un peu, on découvre tout à fait submergée, la vallisnère.

Au milieu de l'aquarium règne, sans conteste, la *victoria regia*.

La *victoria regia* provient de l'Amérique méridionale. Quand Haenke la découvrit, il tomba à genoux devant cette merveille de la création.

Les feuilles de *victoria* ne mesurent pas moins d'un mètre quinze centimètres. On en a même vu au jardin de Kiew et dans l'établissement de Veitch, à Chelsea, qui atteignaient deux mètres et même plus de diamètre.

Enfin, en 1845, dans l'Amérique méridionale, au milieu du lac Yacouna, près de Santa-Anna-Bridge, Haenke en trouva qui mesuraient de trois à quatre mètres; il ne put en charger à la fois que deux sur son bâteau.

La fleur de la *victoria* exhale un parfum qui rappelle la tubéreuse; elle fleurit la nuit, reste éclose jusqu'à dix ou onze heures du matin, se rouvre et se referme deux fois encore, pour ne plus se montrer et disparaît sous l'eau où elle produit un fruit gros comme tête d'un enfant.

Des fleurs de la serre passons à ses habitants.

Il y a au Jardin des Plantes trois sortes de souverains : les professeurs, qui gouvernent officiellement; les moineaux, qui règnent despotiquement, et les insectes qui exercent leur pouvoir occulte.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui ni des professeurs, ni des moineaux, je ne parlerai que des insectes.

Quand fut construite la serre chaude dont il s'agit, les insectes ne tardèrent point à s'emparer de cette vaste salle, constamment chauffée à haute température par un air humide, et remplie de plantes de toutes natures. Comme les pots leur offraient mille asiles divers, plus commodes, plus sûrs les uns que les autres, et parfaitement appropriés à leurs habitudes et à leurs besoins, le cloporte y pullulait, le perce-oreille y couvait et y menait à la picorée ses petits; on y trouvait des chenilles sur chaque feuille; le grillon y chantait de sa voix aiguë; les fourmis de diverses sortes y foisonnaient littéralement, depuis la grosse espèce des bois jusqu'à la petite espèce qui se creuse ses souterrains; le grillon lui-même, y traçait ses mines souterraines.

Les jardiniers avaient beau lutter et combattre, la victoire restait toujours à leurs ennemis. On en détruisait des milliers, il en reparaissait des millions.

Un jour, il arriva de la Guyane je ne sais quelle plante, dont les racines se trouvaient entourées de la terre natale et soigneusement empotées dans une petite caisse de bois.

On la plaça dans la serre de l'aquarium.

Un mois après, il ne restait plus un seul des innombrables insectes qui s'étaient impatronisés dans cette serre. Ils étaient remplacés par une armée de fourmis rouges à peine visibles à l'œil nu, dont les dernières pattes étaient plus longues que celles de leurs congénères d'Europe, et que les naturalistes nomment, je crois, *formica gracilescens*.

Aujourd'hui, ces fourmis de la Guyane se sont tellement multipliées, qu'on ne peut lever un pot de fleurs sans y voir des milliers de ces insectes, semblables à une poussière vivante, qui s'agite et tourbillonne.

Malheur à ceux que ces fourmis blessent, car leur piqûre cause presque autant de douleur que l'aiguillon d'une abeille. En vain, on a souvent recours à des fumigations de feuilles de tabac; on étouffe des peuplades de fourmis, mais on ne peut détruire leur race sans cesse renaissante.

Du reste, il est curieux de voir ces petits êtres exercer leur souveraineté dans la serre qu'ils ont conquise. Les unes creusent, sous les racines même les plus inaccessibles, leurs galeries souterraines et y élèvent leurs larves; les autres vont à la chasse, et j'en ai remarqué qui, de feuille en feuille, gagnaient jusqu'au milieu de l'aquarium et y cherchaient des aliments qu'elles rapportaient au logis commun.

En moins d'un quart d'heure, ces fourmis, grandes d'un millimètre, menaient à fin un voyage de douze à treize mètres; encore revenaient-elles souvent en portant dans leurs mandibules un fardeau deux ou trois fois plus lourd qu'elles.

Les seuls insectes que souffrent et que ne mettent pas à mort les fourmis de la Guyane, sont les pucerons. On sait que le puceron, hérissé de sortes de mamelles qui sécrètent une matière sucrée, sert à la fois de vache et de brebis aux fourmis.

Celles-ci les soignent, les parquent, les mènent aux pâturages et veillent, non-seulement à ce qu'elles ne manquent pas de nourriture, mais encore à ce que cette nourriture soit abondante et de nature à produire le plus possible de matière sucrée. A chaque instant, des fourmis transportent leurs pucerons à des hauteurs prodigieuses, placent chacun de leurs bestiaux à l'endroit le plus sain, le plus frais et le plus succulent d'une feuille, et veillent sur le troupeau comme des pâtres attentifs et intelligents.

Quand les fourmis se trouvent en trop grand nombre dans la serre de l'aquarium, elles émigrent. Le soir, après le départ des jardiniers, elles se forment en colonnes larges d'un demi-pied, et longues souvent de sept ou huit.

Puis elles se glissent sous les portes, gagnent une autre serre, livrent bataille aux insectes de toute nature qui s'y trouvent et n'épargnent rien, excepté les pucerons.

Si la température extérieure des jardins du Muséum n'était pas trop rigoureuse pour ces conquérants, avant peu d'années elles envahiraient en en-

tier cet immense parc et elles en feraient disparaître toute autre espèce d'insecte.

Vous le voyez, sans soulever les yeux de dessus ce journal, vous avez vu passer sous vos yeux des animaux et des plantes de presque tous les pays du monde.

A bientôt un second voyage autour du monde — dans Paris.

SAM.

VITTORIA COLONNA

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MARS

Au seizième siècle, à cette époque profondément agitée par les divisions religieuses et politiques, le bonheur domestique devait être rare, car on sait combien les dissensions publiques ont de retentissement au sein de la famille, et de quelles haines terribles elles ont été la cause; pourtant l'Italie, quoique remuée en tous sens par la guerre, offrait à cette époque un modèle accompli de félicité conjugale. Il semble que le poète Thompson, en dépeignant l'union de deux êtres, faits l'un pour l'autre, et goûtant les joies du cœur au milieu de toutes les joies de l'intelligence, de l'éclat du nom et de la fortune, ait voulu décrire le mariage du marquis de Pescaire et de Vittoria Colonna. « Ah ! s'écrie-t-il, parlez de vos joies, vous » qu'une larme soudaine surprend souvent quand » vous regardez autour de vous, et que rien ne frappe » vos regards que des tableaux de félicité; toutes les » affections variées de la nature se pressent sur votre » cœur. Le contentement de l'âme, le repos de la » campagne, une fortune qui suffit à l'élégance né» cessaire, l'amitié, des livres, la retraite, le travail » et le loisir, une vie utile, une vertu progressive, et » le ciel approbateur ! Telles sont les jouissances in» comparables d'un amour vertueux; c'est ainsi que » s'écoulent les moments de ces fortunés époux. Les » saisons qui parcourent sans cesse ce monde en dis» corde, retrouvent à leur retour ces deux êtres tou» jours heureux, et le printemps applaudissant à » leurs belles destinées, répand sur leur tête sa guir» lande de roses. Jusqu'à ce qu'enfin, après le jour » printanier de la vie, arrive le soir serein et doux; » toujours plus aimants, puisque leur cœur renferme » plus de souvenirs, plus de preuves de leur amour » mutuel, ils tombent dans un doux sommeil qui les » réunit encore; affranchis ensemble, leurs paisibles » esprits s'envolent vers les lieux où règnent l'amour » et le bonheur immortels. »

Vittoria ne partagea point avec son époux *ce soir serein et doux* dont parle le poète, mais le matin de sa vie réalisa au moins tous les rêves de l'âme la plus tendre et la plus ardente. Elle était fille de Fabrice Colonna, nommé par Ferdinand le Catholique, grand connétable du royaume de Naples; elle avait cinq frères, et toute sa famille semblait ne vivre que pour cette enfant qui réunissait à une grâce touchante une gravité précoce. Selon l'usage de ce temps, on la fiança, à l'âge de quatre ans, à Ferdinand-François d'Avalons, marquis de Pescaire, plus âgé que sa future d'un an seulement, et un attachement réciproque unit, dès lors, ces deux enfants destinés l'un à l'autre. Quand Vittoria eut atteint sa dix-septième année, le duc de Savoie et le duc de Bragance demandèrent tous deux sa main, et ni l'un ni l'autre n'aurait reculé devant la violence pour l'obtenir, mais le Pape, ayant été consulté sur la validité du lien qui unissait les deux fiancés, le déclara indissoluble, surtout à raison de l'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre, et ils furent mariés aussitôt.

Les contemporains de la jeune marquise de Pescaire ont souvent tracé son portrait, et célébré à l'envi sa taille légère et majestueuse, ses cheveux noirs dont les épais bandeaux faisaient ressortir la blancheur de son visage, ses yeux lumineux, la beauté et la correction de ses traits, et la douceur, l'esprit et la sensibilité qui animaient cette noble figure. La forte et solide instruction que l'on donnait alors aux femmes d'un rang distingué, avait étendu et élevé son esprit; elle avait le goût de l'éloquence et de la poésie, et quand elle écrivait, soit en latin, soit en italien, elle le faisait avec l'élégance et la grâce qui lui étaient naturelles. Son mari avait, comme elle, une intelligence cultivée : ils avaient les mêmes inclinations, les mêmes tendances, ils étaient beaux, ils étaient jeunes, ils s'aimaient, ils vivaient dans la plus belle contrée du monde, à Naples ou à Ischia; une telle existence était le rêve d'un poète : elle dura cinq ans.

La guerre troubla tout à coup cette heureuse destinée. Les Français faisaient le siége de Ravenne, car Louis XII avait caressé la chimère favorite de sa maison, la revendication des droits de Valentine de Milan son aïeule, sur le Milanais; l'Italie était en feu; le

marquis de Pescaire suivit le vice-roi de Naples, qui allait combattre les Français, et, pour la première fois, il se sépara de sa femme, non sans un déchirement mutuel. Elle lui fit de tendres adieux, et comme autrefois Panthée, elle lui donna des armes, et une tente qu'elle avait brodée et ornée de devises ingénieuses. La première campagne du marquis ne fut pas heureuse; il fut fait prisonnier par les Français, et renfermé dans une forteresse; il employa le temps de cette réclusion forcée à composer son *Dialogue d'amour*, poème en italien sur les ennuis de l'absence, qu'il dédia à Vittoria. Sa captivité ne fut pas de longue durée, il reprit les armes, et il eut des succès, surtout contre les Vénitiens, alors alliés à la France. La paix se fit, le bonheur des deux époux allait recommencer, quand la mort de Louis XII, en mettant sur le trône François Ier, y fit asseoir en même temps l'imprudence et l'esprit de conquête. La guerre reprit avec une nouvelle fureur; le Milanais était une fois encore la proie que se disputaient Charles-Quint et le roi de France; Pescaire servit dans les armées de l'empereur; la prise de Milan, la bataille de la Bicoque, Lodi, Crémone, Gênes remise en son pouvoir, le firent bientôt déclarer un des meilleurs généraux de Charles-Quint; Pavie mit le comble à sa gloire, il eut l'honneur de la journée, mais il y fut dangereusement blessé. Il se fit transporter à Milan; on ne le croyait pas en danger, et la plus séduisante tentation vint s'offrir à lui. Les princes italiens, jaloux de la grandeur de Charles-Quint, offrirent la couronne de Naples au marquis de Pescaire; Vittoria le sut; alarmée pour la véritable grandeur de celui qu'elle aimait, elle lui écrivit :

« Souvenez-vous de votre vertu, qui vous élève au-» dessus de la fortune et de la gloire des rois. Ce » n'est point par l'étendue des États ou par l'éclat des » titres, mais par la vertu seule que l'on acquiert cet » honneur qu'il est glorieux de laisser à ses descen-» dants. Pour moi, je ne désire pas être la femme » d'un roi, mais de ce grand capitaine qui a su vain-» cre, non-seulement par son courage pendant la » guerre, mais dans la paix, par sa magnanimité, les » plus grands rois! »

Quelle impression ces nobles paroles produisirent-elles sur l'âme de Pescaire? On ne peut le dire, les versions diffèrent sur ce point, qui est resté dans l'obscurité, et la mort prématurée du marquis jeta un double voile sur son secret. Peut-être les combats de son âme précipitèrent-ils sa fin, peut-être le poison lui fut-il versé, peut-être ses blessures seules suffirent-elles à déterminer son trépas, là encore, le mystère s'étend; on sait seulement que le jeune et brillant général de Charles-Quint mourut à Milan, le 4 novembre 1525, sans avoir revu sa femme, qui avait su trop tard l'imminent danger où se trouvait son mari.

Vittoria apprit en chemin, et sans la moindre préparation, qu'elle était veuve; elle tomba dans un long évanouissement, dont elle ne sortit que pour pleurer et prier. On la ramena à Naples, et elle vécut dans la plus absolue solitude, occupée de Dieu seul et de l'époux qu'elle avait perdu. Quand le deuil fut fini, sa famille la pressa de contracter un nouveau mariage, mais rien ne put la décider à abandonner ce glorieux nom de Pescaire, ni à chercher ailleurs une félicité dont l'image était restée gravée au fond de son âme. Pour se dérober aux obsessions de ses frères et de ses prétendants qu'ils encourageaient, la marquise s'éloigna du monde, et fit de sa villa d'Ischia, où elle avait été si heureuse, une solitude, peuplée par le souvenir de celui qu'elle avait tant aimé. Ce fut alors qu'elle composa ses poésies. La culture des lettres est la plus noble consolation à la douleur après la religion, et Vittoria connaissait l'une et l'autre.

« Je n'écris, dit-elle en ses premiers vers, que pour » exhaler ma douleur, mais ma douleur s'augmente » par la crainte d'amoindrir ce grand nom, qu'il faut » arracher à l'oubli.

» Quel langage emploierai-je? Sainteté, ardeur de » mon cœur, larmes dont je m'abreuve, oh! parlez » pour moi! Je gémis, je ne chante point; les larmes » étouffent ma voix; ni le temps, ni la raison, n'ont » mis de bornes à mes chagrins : mes regrets seuls » m'inspirent! »

Ce dernier vers est de la plus exacte vérité. Vittoria n'écrivit que pour parler de sa perte et du vide inconsolable qu'elle trouvait au fond de son âme. Mais son génie naturel, cultivé de la manière la plus exquise, sut varier de toutes les manières l'expression de cette peine toujours la même, et ses poésies sont citées encore aujourd'hui comme des modèles parfaits de goût et de correction, dont le style élégant et ferme est toujours d'accord avec l'élévation des sentiments. Tout ce que l'Italie renfermait d'écrivains illustres, s'enthousiasma pour Vittoria; ses talents et la dignité de son caractère, sa grâce, sa chasteté, le noble mépris qu'elle avait fait d'une couronne, enflammaient l'enthousiasme de ce peuple si sensible à la grandeur et à la beauté morales. Le railleur Arioste disait que Vittoria, en chantant son mari, avait fait plus pour sa mémoire qu'Artémise et les épouses les plus vantées; Veronica Gambara, autre femme poète, appelait la marquise de Pescaire l'*unique gloire de son siècle*; et enfin, le plus grand génie de l'Italie, le créateur austère de *Moïse* et du *Jugement dernier*, celui qui jeta dans les airs la coupole de Saint-Pierre, Michel-Ange éprouva pour Vittoria un sentiment aussi pur que passionné, le seul qu'une femme lui ait inspiré. — « Le beau, disait-il, pouvait seul allumer une telle flamme. » C'était, en effet, la beauté de l'âme, dont celle des traits n'est qu'un miroir affaibli, qui inspirait cet amour. « J'aime l'ouvrage, parce que j'aime son auteur, » disait-il encore dans ses poésies, qui n'ont eu pour objet que Dieu et Vittoria.

La marquise de Pescaire accepta cette amitié, qui ne sortait ni des usages du temps, ni de ceux de son pays; mais ni ce sentiment, ni aucune autre joie terrestre ne pouvait plus remplir son cœur : — *Qui me donnera des ailes comme la colombe pour voler au lieu de mon repos?* aurait-elle pu dire avec David. Et peu à peu, ce désir d'une solitude absolue, où s'éteindraient les bruits du monde, où elle serait seule avec Dieu, occupa impérieusement son âme. Rien ne la retenait; elle avait connu les jouissances de la terre, elle ne les désirait plus, elle n'aspirait qu'aux beautés qui ne passent pas, et cédant à ce besoin de silence et de contemplation, elle se retira successivement dans le monastère d'Orvietto et dans celui des sœurs de Sainte-Catherine, à Viterbe. Aucun vœu ne la liait, mais elle pratiquait excellemment les vertus religieuses; elle édifiait les religieuses par sa douceur, sa charité, l'égalité parfaite de son caractère et une li-

béralité sans bornes; il n'était pas une souffrance que ses magnifiques aumônes n'allassent chercher, et, se souvenant de son amour pour les lettres, elle se plaisait à protéger noblement les érudits et les poètes que la fortune n'avait pas favorisés.

La prière, les bonnes œuvres, la poésie, consacrée désormais à Dieu seul, remplirent ses dernières années; une affaire de famille la rappela à Rome, d'où elle ne sortit plus. Une maladie violente l'emporta en quelques jours, et elle expira, tranquille, confiante dans le Seigneur, et sans que sa beauté ni ses facultés eussent été altérées ni par la souffrance, ni par les années.

C'était le 16 février 1547. — Michel-Ange accourut pour contempler une dernière fois l'unique femme qu'il eût aimée, et on le vit sortir tout en larmes de la chambre mortuaire.

Vittoria a été, d'après ses ordres, ensevelie dans le cloître d'un monastère de femmes, mais la trace de son tombeau est perdue, et l'on ignore de nos jours en quel lieu repose la veuve du vainqueur de Pavie.

BIBLIOGRAPHIE

LE BON ANGE DE LA PREMIÈRE COMMUNION

Livre d'histoires.

Par M. l'abbé Postel (1).

Toutes les familles, même celles que le monde entraîne à sa suite, attachent une grande et légitime importance à la première communion de leurs enfants. En ce grand jour, le chrétien prend sa robe virile, il ratifie, en connaissance de cause, les promesses du baptême, et il promet fidélité jusqu'à la mort au Dieu qui vient de se donner à lui. Aussi, par quelle longue préparation l'Église dispose-t-elle les jeunes âmes au divin banquet! que d'instructions, de retraites, d'examens, que de purifications du cœur avant que de dire à l'enfant le mot de la divine Écriture : *Tout est préparé!* Les mères elles-mêmes s'unissent à la vie de retraite et de réflexions imposée à leur enfant; on les voit, jeunes et brillantes encore, quitter le monde et les fêtes, et n'avoir plus d'autre récréation que le catéchisme — où elles accompagnent l'enfant chéri — et les bonnes lectures qu'elles lui font faire sous leurs yeux. Elles concourent à décorer le sanctuaire intérieur où doit reposer l'hôte divin. C'est pour s'unir à cette pieuse pensée qui dirige chaque année un si grand nombre de mères de familles, qu'un prêtre, plein d'expérience et de zèle, a écrit l'excellent ouvrage dont nous parlons aujourd'hui. Ce livre comble une lacune, car on est parfois embarrassé sur le choix des livres édifiants à l'usage d'un enfant; les livres de controverse ne seraient pas à sa portée, les livres de morale fatigueraient son attention; un récit animé le captivera, et, mieux que l'exhortation la plus éloquente, allumera dans son cœur l'ardent amour du bien et de la vertu.

M. l'abbé Postel a compris cette nécessité que ne devraient jamais perdre de vue ceux qui écrivent pour les enfants. Son ouvrage se compose d'une série de dialogues entre deux enfants, le frère et la sœur, qui se disposent à la première communion, leur pieuse mère, et le vieux curé de leur paroisse, qui, tous deux, se plaisent à les éclairer et à les encourager. La grandeur du sacrement de l'autel, la préparation que sa réception demande, les vertus qu'une âme chrétienne doit pratiquer, forment le sujet de ces entretiens, que vivifient de beaux et touchants exemples, puisés dans la vie des saints, et surtout des jeunes gens et des jeunes filles, dont l'innocence et la piété ont consacré le nom. Nous croyons que cette lecture, disposée en courts chapitres, surtout si elle se fait sous les yeux d'une mère intelligente et pieuse, exercera la plus salutaire influence sur ces jeunes âmes, encore à l'entrée de la vie; que le bien sollicite il est vrai, mais que le mal tente aussi. Elles n'oublieront pas le précepte, puisque l'exemple l'accompagnait; les modèles, offerts à leur vertu naissante, les provoqueront à une généreuse émulation, et cette lecture, faite dans l'attention et le recueillement, sera l'heureux auxiliaire de la prière et des instructions publiques que l'Église prodigue à ses petits bien-aimés, durant ces jours d'attente, dont, plus tard, le mémoire est si précieuse.

Nous recommandons vivement *le Bon Ange* aux familles et aux institutions chrétiennes; c'est un recueil intéressant, qui laissera une trace durable dans l'esprit des jeunes lecteurs.

(1) Chez Adrien Leclère et Cᵉ, rue Cassette, 20, Paris.— Un fort volume, prix : 4 fr.

LECTURES HISTORIQUES

LECTURES D'HISTOIRE ANCIENNE

Par M. C. Raffy

Professeur de géographie et d'histoire (1).

Si nous avions connu, il y a deux mois, l'excellent ouvrage dont nous nous disposons à parler aujourd'hui, nous l'aurions rangé en première ligne dans la *Bibliothèque d'une jeune Fille*, et nous prions celles qui nous lisent et qui daignent agréer nos avis, de lui faire une place parmi leurs livres les mieux aimés. Peut-être nous répondront-elles : Mais nous avons appris l'Histoire ancienne; nous sortons de nos classes, l'Histoire romaine nous est familière; nous avons appris d'un bout à l'autre l'Histoire de France... Il est vrai, aimables jeunes filles, vous avez appris des noms et des dates, quelques faits même se sont gravés dans votre mémoire, mais avouez que vous ne connaissez guère la vie de ces rois dont on vous a enseigné la chronologie, que vous ignorez les mœurs, les coutumes, les habitudes de ces peuples dont toute l'histoire est résumée pour vous dans la date de quelques batailles; avouez que Hébreux, Égyptiens, Assyriens, Carthaginois, Grecs, Romains même, ne vivent pas devant vous : ils ne sont représentés à votre esprit que par des noms et des chiffres. Les anecdotes, les traits qui donnent à l'individu son caractère, et font reconnaître pour un être humain tout comme nous cet homme qui vivait il y a quatre mille ans; les descriptions pittoresques qui peignent une contrée; les détails de mœurs qui donnent la couleur à l'historien, tout cela se trouve dans de vieux auteurs grecs et romains que vous ne lisez pas, dans des auteurs français que vous admirez sur parole. Nous vivons en des temps frivoles; il est peu de femmes qui aient lu Fleury, Bossuet, Rollin, dont nos aïeules faisaient leurs délices; elles craignent, en général, les bonnes et solides lectures, et, sans s'y arrêter, elles passent à côté d'une source intarissable de plaisir, d'intérêt et d'admiration.

Un professeur distingué, qui, probablement, connaît bien notre époque, a voulu donner à la jeunesse le goût des études sérieuses en butinant pour elle, dans les meilleurs, les plus brillants auteurs de l'antiquité et des temps modernes. Il a formé de ces extraits une série de lectures qui embrassent toute l'histoire universelle et qui forment le tableau le plus varié et le plus intéressant de l'humanité tout entière. Nous ne parlerons aujourd'hui que du premier volume qui est consacré à l'Histoire ancienne.

L'auteur a emprunté à la Genèse, à Bossuet, à Fleury (2), à Lhomond, ses premières lectures sur l'histoire du peuple de Dieu et l'on passe agréablement de la concision biblique à la profondeur du style de l'évêque de Meaux et à la narration nette et simple de Lhomond et de Fleury.

L'Égypte est peinte par Hérodote et par Rollin; le premier, qui avait vu de ses yeux cette terre mystérieuse, couverte encore des monuments de ses Pharaons; le second, qui avait puisé dans l'étude approfondie de l'antiquité une science que sa simplicité seule égalait. — Strabon décrit l'Assyrie, Rollin raconte l'histoire de Ninus et de ses successeurs; c'est à Hérodote que l'auteur emprunte les premiers récits de l'histoire des Mèdes; Xénophon a été mis à contribution pour celle de Cyrus; la Lydie et son roi Crésus sont décrits et racontés par Rollin; Hérodote redit encore les expéditions de Cambyse en Afrique, l'histoire de Smerdis, plus amusante qu'un roman, et le dévouement de Zopyre; Rollin retrace la guerre que Darius entreprit contre les Scythes et qui fournit tant de rapprochements avec l'histoire moderne et la guerre de 1812; la Phénicie et Carthage sont décrites par le savant historien allemand Heeren; la Grèce par le géographe Pomponius Mela; ses temps héroïques, ses jeux, ses lois sont racontés par Rollin et par l'abbé Barthélemy; la guerre de Messénie par Pausanias; les guerres médiques sont empruntées aux historiens grecs, à Cornelius Nepos et elles se terminent par l'éloquent parallèle que Bossuet a fait de Sparte et d'Athènes; c'est Thucydide qui raconte la peste d'Athènes et le départ des Athéniens pour la Sicile; Diodore de Sicile fait l'histoire des trente tyrans; Plutarque dit comment Thèbes fut délivrée du joug des Spartiates; il raconte la belliqueuse enfance d'Alexandre; la mort du héros macédonien est empruntée à Bossuet, tandis que Montesquieu prononce sur lui le jugement de l'histoire. Polybe, Tite-Live, Rollin sont consultés pour l'histoire de la Grèce sous les successeurs d'Alexandre. Là finit l'histoire ancienne et le premier volume.

Tous ces morceaux sont courts; ils sont choisis avec le goût le plus intelligent. Dans chacun d'eux on trouve ou une description animée et vivante d'un pays, ou les mœurs d'un peuple, ou des traits intéressants et caractéristiques qui font connaître les personnages, et les gravent dans l'esprit avec un burin ineffaçable. Nous citerons, entre autres, le tableau de l'Égypte et de ses monuments, l'enfance de Cyrus, les guerres de Darius, l'énumération si brillante et si vive des peuples qui composaient l'armée des Perses, et les détails curieux et instructifs sur les voyages et le commerce des Carthaginois.

Chacun des auteurs cités est l'objet d'une notice, complète en sa brièveté; aux descriptions des voyageurs antiques l'auteur a réuni les descriptions modernes : ainsi, après avoir vu l'Égypte, décrite par la plume d'Hérodote, on lit le tableau du même pays au moment où l'armée française y descendit en 1799; on connaît Babylone et Persépolis au temps de leur splendeur, on connaît aussi leurs ruines, dont les voyageurs modernes ont tiré des sculptures, révélation de l'art chez ces anciens peuples; on visite Marathon et les Thermopyles sur les pas de Pausanias et sur ceux de Chateaubriand... On comprend combien ces rapprochements ingénieux ajoutent au puissant intérêt de ces lectures.

A la tête de chacun des chapitres se trouvent des tableaux synoptiques qui renferment l'ensemble des matières qui doivent y être traitées, les grandes divisions, les événements remarquables, les dates indispensables; ces tableaux sont comme l'abrégé d'un cours d'histoire dont toutes les parties saillantes se

(1) Chez Auguste Durand, libraire, rue des Grès, 7, Paris.

(2) Voir sur Fleury l'historien, le *Journal des Demoiselles*, année 1861.

ront développées par les plus grands écrivains des temps passés et des temps modernes.

Ajoutons que si le choix des morceaux n'a rien à redouter de l'Aristarque le plus sévère, tout l'esprit du livre est de nature à satisfaire les familles chrétiennes qui ne veulent pas que l'intelligence s'orne aux dépens de l'âme. Dans un prochain article, nous parlerons des autres volumes de cette collection, qui mérite l'attention sérieuse du critique, comme elle a droit à l'estime de la jeunesse à laquelle elle est surtout destinée.

LA VIE EN FAMILLE

Par Mlle Zénaïde Fleuriot (1).

Nos lectrices connaissent déjà, par un précédent article, les ouvrages de mademoiselle Fleuriot ; celui-ci aura le succès mérité des premiers. L'auteur n'a pas cherché son inspiration dans les grandes aventures, dans les passions violentes; ni le drame, ni la psychologie ne l'occupent habituellement; elle raconte, elle décrit les événements de la vie ordinaire, et, sans analyser les caractères, elle sait les faire vivre. Jamais, peut-être, elle n'a mieux réussi que dans son nouvel ouvrage; la famille bretonne, dont elle a raconté la simple histoire, devient, quand on a lu quelques pages, une connaissance tout à fait familière; on aime la sérieuse Mathilde, on s'intéresse aux deux jumelles, Camille et Béatrix, et on rit des malices de Guy et des réponses gentilles et naïves de la petite Edith. C'est un tableau d'intérieur qui charme et qui intéresse, et pourtant l'auteur semble avoir dédaigné de mêler à ses scènes de famille le moindre événement; peut être même pourrait-on lui reprocher de négliger les éléments dramatiques qui se trouvaient sous sa main. Elle n'a voulu raconter d'autres incidents que ceux de la vie la plus ordinaire : des enfants étudient, finissent leur éducation, paraissent dans le monde, et s'éloignent du toit paternel, entraînés par des vocations différentes. Une seule fille reste auprès du foyer délaissé et console la mélancolie de ses vieux parents. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent? Le talent de mademoiselle Fleuriot consiste à donner de la grâce et de la vie à ces incidents que l'habitude nous laisse à peine remarquer; elle abonde en détails, et pourtant ces détails ne lassent pas, et ce livre laisse dans l'esprit un bon souvenir; car il n'apporte avec lui que les enseignements chers aux familles chrétiennes.

Mademoiselle Fleuriot fait parler à ravir les enfants et les jeunes filles; c'est son public favori, et ce public doit de la sympathie à l'aimable auteur qui lui a consacré ses veilles. Nous recommandons ses ouvrages sans aucune restriction.

(1) Un beau volume format anglais, prix : 2 fr. — Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris.

LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

(Suite.)

IV

L'année s'écoula vite, car rien n'entraîne la vie comme la régularité. Comment supputer les jours quand ils sont semblables entre eux autant que les grains de sable qui tombent en silence au fond du sablier? Entre les deux *Angelus*, celui du matin et celui du soir, entre celui qui tintait au moment où s'élevait du sillon la fanfare matinale de l'alouette et celui dont les coups égaux retentissaient en même temps que la voix des troupeaux rentrant à l'étable, entre ces signaux du réveil et du repos, toutes les heures à Marmoutier étaient enchaînées par un retour régulier d'études et de délassements; la prière et le travail les consacraient tour à tour, et chassaient l'ennui, cet hôte ordinaire des jours vides et des existences oisives. Valentine et Germaine l'éprouvèrent toutes deux; cependant, la première, quand vinrent les longues journées de l'été, commença, selon l'habitude des pensionnaires, à biffer sur les colonnes de l'almanach chaque jour écoulé, et à calculer ceux qui la séparaient encore des vacances; le mois d'août lui parut démesurément long, et jamais elle n'avait vu, avec autant de gaieté, les premières nuances qui décèlent l'arrivée de l'automne. Enfin, la date souhaitée arriva; les élèves échangèrent leurs adieux; aux unes, on disait un long, un plus tendre adieu, car elles ne devaient plus revenir à Marmoutier; on leur disait :

« Nous nous retrouverons peut-être dans dix ans d'ici... qui sait? »

Aux autres on disait un *Au revoir!* joyeux, car on se reverrait dans peu de semaines; les religieuses embrassaient, faisaient des recommandations, recevaient des promesses, et, au milieu de ce tumulte, on annonça à Germaine et à Valentine que leur père les

attendait. Il les embrassa avec sa tendresse accoutumée.

« Et maman? dirent-elles aussitôt.

— Elle vous attend, mes petites, avec bien de l'impatience; mais vous savez que la voiture la fatigue, c'est à cause de cela qu'elle n'est pas venue vous chercher. En route!

— Ah! quel bonheur! » s'écria Valentine en sautant légèrement dans la voiture.

La route leur parut délicieuse; à un détour du chemin, elles distinguèrent la lanterne de Roche-Corbon, et, à ses pieds, la maison bien connue, qui se détachait, blanche, sur un fond de verdure.

« Vous voilà chez vous, mesdemoiselles, leur dit leur père en les regardant avec un aimable sourire. Entendez-vous notre vieux Galaor qui essaie d'aboyer pour vous faire fête?

— Le cœur me bat, dit Germaine en appuyant la tête sur l'épaule de M. Darboys. Que c'est bon de revenir chez soi!

— Que c'eût été bon de n'en jamais sortir! s'écria étourdiment Valentine.

— Va, ma sœur, nous ne serions pas si contentes maintenant. »

Leur père les écoutait avec un sentiment un peu triste, mais ne voulant pas le laisser paraître, il pressa le cheval, qui, quelques minutes après, entra triomphalement dans la cour de la Richardière.

Madame Darboys attendait les voyageurs sur le perron; son accueil fut bon et affectueux, car elle aimait ses deux filles aînées, seulement elle en aimait mieux une autre; elle gardait pour une autre tout ce que la sympathie et l'attrait ont de chaleur et de sourires. Elle parut voir volontiers la joie des jumelles, elle remarqua les progrès qu'avaient faits leurs manières et leur maintien; pourtant sa contenance et ses yeux trahissaient une secrète préoccupation, et lorsque, après une conversation d'un quart d'heure au salon, M. Darboys dit :

« Il faut faire monter les malles de ces enfants, et les laisser se débarrasser de leurs chapeaux. »

Sa femme répondit d'une voix précipitée :

« Vous logerez dans la chambre rouge, mes chères filles, elle est prête à vous recevoir.

— Nous n'avons plus notre chambre? demanda Valentine avec vivacité.

— Non... Angèle a été souffrante, le médecin a ordonné qu'on la changeât d'appartement... elle a votre ancienne chambre, et vraiment je ne puis pas la déloger, elle y tient beaucoup.

— C'est très-bien, chère maman, dit Germaine avec douceur, pendant que ses yeux expressifs s'attachaient sur ceux de Valentine et la suppliaient de se taire; nous nous plairons partout où vous nous mettrez. »

M. Darboys s'était éloigné, l'air mécontent, mais quand il revit ses deux filles, leur physionomie satisfaite le trompa lui-même. Pourtant, elles avaient fait un grand sacrifice : elles aimaient la jolie chambre qu'elles avaient occupée pendant cinq ans, où elles avaient leurs habitudes, qui leur rappelait mille souvenirs d'amitié, de jeux, d'études en commun; elles aimaient à voir de leur fenêtre la Loire, dont elles pouvaient suivre jusqu'à une assez grande distance les eaux paisibles et les sinueux méandres; plus d'une fois, dans le dortoir de Marmoutier, au milieu de ces jeunes filles qui leur étaient étrangères, elles avaient pensé à leur chambrette, retraite chérie et paisible, où elles vivaient seules, toujours unies, et dont elles jouissaient en pleine propriété. Maintenant, la propriété avait passé en d'autres mains; Angèle jouissait de l'immeuble et des meubles. En d'autres temps, Valentine se fût montrée vivement contrariée, et Germaine peut-être eût répandu quelques larmes, mais leur raison était éclairée par de pieux enseignements, leur caractère formé par une douce et sage discipline, toutes deux se soumirent et ne voulurent pas que leur retour dans la maison maternelle fut un moment de trouble et d'agitation.

Cependant, quand elles entrèrent dans la *chambre rouge*, Valentine soupira et dit :

« Oh! notre joli point de vue, où est-il? on ne voit ici que les poulets et les pigeons de la basse-cour, c'est peu récréatif. Cette petite usurpatrice d'Angèle!

— Laissons-la en paix, va! tant qu'on nous loge ensemble, que nous importe une chambre rouge ou verte? Je suis toujours bien, Valentine, quand tu es là!

— Et moi aussi! j'ai bien besoin de toi, car si mon sage Mentor ne m'avait pas regardée tout à l'heure, je crois que maman n'aurait pas été contente de moi!

— Pauvre mère! tâchons de la rendre heureuse, Valentine. »

Elles furent interrompues par Angèle, qui entra comme un tourbillon, sauta au cou de ses sœurs, puis les regarda de la tête aux pieds en s'écriant :

« Vous portez des robes noires? fi! que c'est laid!

— C'est l'uniforme. Tu le porteras aussi, Angèle, dans trois ans!

— Je ne veux pas! par exemple! m'affubler de cette vilaine robe et de cette grande pèlerine!

— Tu verras!

— Vous verrez, vous autres!

— Allons! Angèle, sois donc un peu angélique, ne te fâche pas, dit Germaine en lui caressant le front et les cheveux.

— Je ne me fâcherai pas, si vous me laissez voir vos malles.

— Tu peux voir, répondit Valentine, mais elles ne renferment rien de curieux : la grammaire, l'histoire sainte, nos broderies, nos aiguilles, une foule de choses qu'Angèle n'aime guère.

— C'est égal. »

Les deux jeunes filles commencèrent à ranger leur bagage dans la commode et les armoires. Angèle regardait tout, touchait à tout, s'enquérait de tout.

« Qu'est-ce que cela? dit-elle en prenant un ruban violet.

— C'est le ruban et la médaille des saints anges, tes patrons. Vois comme cela t'ira bien. »

Angèle rejeta le ruban que Germaine en riant lui avait passé autour du cou.

« Et cela? dit-elle en montrant un paquet volumineux, enveloppé, ficelé avec beaucoup de soin.

— Cela? défense d'y toucher, Angèle!

— C'est donc un secret?

— Oui, petite, un grand secret.

— Ah! je saurai bien le découvrir! je le demanderai à maman, d'abord.

— Vas-y tout de suite, dit Valentine en riant. Nous y allons aussi, nous. »

Et les deux sœurs prirent le paquet avec beaucoup

de soin, et le portèrent chez madame Darboys, à qui elles dirent un mot tout bas. Elle sourit et plaça l'objet mystérieux sur le plus haut rayon d'une armoire. Angèle ne fut pas mise dans la confidence, et s'en alla, boudeuse et déconcertée.

C'était, en effet, un innocent secret comploté entre Germaine et Valentine ; le lendemain, le premier jour des vacances, était aussi la fête de leur père, la Saint-Augustin, et elles avaient préparé un travail fait en commun et dans lequel, comme de coutume, leurs mains et leurs cœurs s'étaient unis. Valentine avait brodé le velours du buvard, Germaine avait peint à l'aquarelle deux vues de Marmoutier, représentant le monastère et la grotte de Saint-Martin, qui étaient encadrés au milieu de la couverture, et le présent fraternel devait rappeler au père de famille ses filles absentes.

Le lendemain, avant le déjeuner, elles descendirent au jardin et cueillirent une gerbe de fleurs qu'avec une fantaisie artistique et gracieuse elles disposèrent dans une corbeille rustique.

« Nous mettrons le buvard au milieu, sous cette touffe de roses et de réséda, petite Angèle donnera la corbeille, maman sera enchantée, et notre père surpris.

— Et enchanté aussi, surtout si Angèle joue bien son rôle, ajouta Germaine. Allons vite la chercher et la sermonner. »

Elles coururent chez madame Darboys ; Angèle n'y était pas : on l'habillait; cérémonie que ses caprices rendaient fort longue. Madame Darboys sourit au projet qui devait faire briller sa favorite, et elle dit à ses filles :

« Prenez le buvard, arrangez votre corbeille, je me charge de dire à Angèle comment il faudra faire... Elle est très-gentille quand elle veut. »

Germaine, se haussant sur la pointe des pieds, saisit le paquet, mais Valentine s'écria aussitôt :

« On y a touché! mon Dieu! tout est gâté!

— Mon pauvre buvard! » dit Germaine sans pouvoir dissimuler son chagrin.

Le paquet avait été défait, les enveloppes déchirées, et le buvard, saisi sans doute par des mains maladroites, était complètement gâté. Les glaces qui couvraient les aquarelles étaient brisées, le fermoir faussé, le velours et la moire souillés et ternis; madame Darboys regardait consternée et comme si un pressentiment secret lui eût révélé l'auteur du délit.

« Qui peut avoir fait cela ? dit Germaine.

— C'est Angèle! s'écria vivement Valentine; souviens-toi de sa curiosité et de ses menaces, c'est Angèle; et tenez, en voici la preuve! »

Elle montra un lambeau du tablier de foulard de la petite fille qui pendait aux ferrements de l'armoire, et sur le velours brodé, l'empreinte de deux petits doigts mignons, qui avaient laissé une trace noire.

« Angèle mangeait des mûres hier au soir, continua Valentine. Méchante enfant! nous aurions eu tant de joie à offrir à notre père ce petit souvenir! »

Germaine ne disait rien : elle regardait sa mère. Celle-ci était muette et triste; les fautes de l'enfant préférée, la nécessité de les punir, le sentiment des injustices dont un amour exclusif et passionné l'avait rendue coupable, toutes ces idées sans doute serraient son cœur et lui causaient un chagrin qu'en d'autres familles ce futile incident n'eût pas provoqué.

« Mais papa le saura, continua Valentine, et elle lui rendra compte de sa curiosité.

— Non, non ! s'écria Germaine avec élan; n'attristons pas ce jour de fête, ne faisons pas gronder Angèle !

— Tu plaisantes !

— Je te le demande comme une grâce, dit Germaine, silence! »

Jamais Germaine n'avait prié en vain; elle pouvait dire, comme la fille du tyran d'Athènes à sa sœur : « Toi qui ne m'as jamais rien refusé! » Cette fois-ci encore, après un court débat, elle triompha ; Valentine haussa légèrement les épaules et dit :

« Angèle aura les honneurs de la journée.

— C'est comme cela que je l'entends, dit Germaine en riant; elle présentera la corbeille, maman donnera son bel encrier de jaspe, et nous...

— Oui, nous ?

— Eh bien! nous chanterons ce nocturne à deux voix, que papa n'a pas encore entendu.

— C'est bien; tu as d'excellentes idées. »

Madame Darboys n'y put résister.

« Vous êtes toutes deux de bonnes et d'aimables filles, dit-elle en les embrassant ; je vous remercie pour Angèle, et je vous promets qu'elle sera bien grondée.

— Allons, tu as encore une fois raison, dit Valentine à sa sœur en s'en allant; mais sais-tu que c'est quelquefois ennuyeux d'être si sage ? »

La corbeille eut un grand succès, le nocturne fit un grand plaisir. Angèle était assise sur les genoux de son père, les jumelles debout auprès de lui; une atmosphère de paix et de douce joie régnait autour de la famille ; madame Darboys en ressentit l'influence.

« Mon ami, dit-elle, vos filles vous avaient préparé un charmant souvenir, mais il a subi une petite avarie, réparable fort heureusement : vous l'aurez dans peu de jours. »

Angèle rougit et ne dit mot ; les deux sœurs furent satisfaites, et on ne parla plus de cet incident.

V

Les vacances s'écoulèrent, mélangées de bien et de mal, de soleil et de pluie, de plaisirs et d'ennui, comme toutes les choses humaines.

Germaine et Valentine rentrèrent à Marmoutier, et ce ne fut pas sans un sentiment de bien-être qu'elles se revirent dans ces murs tranquilles, qui ne leur avaient pas promis grand bonheur, mais où elles n'avaient pas rencontré de déception. Au sein de leur famille, si chère cependant, il leur manquait quelque chose: *le penser tout haut, le parler tout bas* de l'intimité ne s'y rencontrait pas ; devant elles, leur mère souvent semblait contrainte, leur père soucieux et improbateur ; à chaque instant elles pouvaient craindre d'exciter, entre deux êtres aimés et respectés, une de ces divisions amères et profondes qui ne s'effacent plus, et elles redoutaient presque également la froideur de l'un et l'affection ardente et tendre de l'autre. Dans cette disposition, Marmoutier leur parut un lieu d'asile et de repos ; là, elles se souvenaient avec délices de la tendresse de leur père, elles voyaient leur mère sous ses traits les plus aimables. Angèle même leur apparaissait parée de ses grâces d'enfant : les côtés anguleux de la vie de famille s'effa-

çaient dans le lointain, et la douceur régulière de la vie du couvent fit de nouveau couler les jours, comme l'eau qui fuit sans obstacle et sans murmure. Cette année et la suivante passèrent bien vite. Les congés, les vacances les ramenaient à la maison paternelle; toujours elles y rentraient avec joie, et toujours les mêmes souffrances, plus marquées avec le temps, s'y laissaient sentir. La préférence de leur mère grandissait, l'omnipotence d'Angèle allait croissant, et M. Darboys semblait plus froid avec sa femme, moins indulgent pour sa petite fille, plus affectueux et plus expansif avec elles.

« Nous voyagerons, leur disait-il parfois, nous irons aux Pyrénées; j'ai besoin des Eaux-Bonnes, et dès que vous serez sorties de pension, nous irons, nous passerons les monts, nous verrons un coin de l'Espagne.

— Hélas! se disait Germaine, et maman! veut-il donc nous séparer d'elle? Faudra-t-il que notre retour amène une division dans la famille? Est-il donc impossible qu'ils nous aiment également toutes les trois, que nous les aimions également tous les deux?

L'avenir l'effrayait, elle eût voulu retenir chaque jour qui s'écoulait et qui la rapprochait de ce temps de plaisir et de liberté, qu'appelaient les vœux de ses compagnes. Elle redoutait ce qu'elle croyait voir sous les voiles de l'horizon le plus prochain; mais combien plus de motifs de trembler pour ce qu'on ignore!

L'hiver, si clément en Touraine, s'avançait vers sa fin; les jeunes filles l'avaient trouvé doux et court : leurs études devenaient de plus en plus attachantes, le travail leur était facile, leurs facultés se développaient, et les jours semblaient trop rapides pour ce besoin de comprendre et de savoir que chaque leçon excitait plus vivement. Elles étaient dans l'épanouissement de la jeunesse; quand tous les langes de l'enfance sont tombés, quand le jugement se forme, que la mémoire s'enrichit, que l'intelligence cherche à s'approprier toutes les sciences, tous les talents, comme l'abeille cherche le miel de toutes les fleurs, en ce moment enfin où le cœur lui-même commence à connaître le feu qu'il renferme et qu'il répand autour de lui. C'est la plus belle saison de la vie, le printemps de l'année, l'aube du jour; mais le printemps a ses froides pluies, l'aurore ses orages et la jeunesse ses douleurs!

Depuis quelques jours, les religieuses semblaient inquiètes, et souvent elles se groupaient aux fenêtres les plus élevées du monastère comme pour interroger l'horizon. Un vague sentiment de tristesse planait sur la maison, et peu à peu on commença à se dire tout bas :

« La Loire monte du côté de Blois! »

Mot effrayant et qui n'avait pas besoin de commentaires; dès ce moment, les classes furent interrompues, et les élèves et les maîtresses regardaient le fleuve grossi et qui roulait à pleins bords ses eaux limoneuses. Le monastère n'était pas menacé, et pourtant la terreur qui saisit l'âme en présence des forces inconnues de la nature oppressait les cœurs; Germaine et Valentine tremblaient pour les absents, elles priaient plus souvent et plus ordinairement à la chapelle; elles reçurent enfin une lettre de leur mère qui leur annonçait que tout était paisible à la Richardière; elle ajoutait :

« Ne soyez pas inquiètes de votre père, mes chères » amies; ses fonctions l'ont appelé du côté de Montri» chard, mais j'ai reçu ce matin une longue lettre de » lui, il se portait à merveille, et il m'annonçait que » la Loire reprenait son cours ordinaire. Angèle vous » embrasse, et elle me prie de vous dire qu'elle sait » très-bien le catéchisme, et que vous pourrez l'in» terroger tant que vous voudrez. Aussi j'espère » qu'elle sera admise à la première communion. — » Adieu, mes chères filles; votre père vous écrira » dès qu'il sera de retour. »

Cette lettre calma l'inquiétude qui avait saisi les jumelles; ceux qu'elles aimaient étaient en sûreté, le ciel reprenait sa sérénité, et elles se remirent à leur train de vie ordinaire. Trois jours après cette lettre reçue, un matin, on les demanda au parloir. L'heure et le jour étaient également inusités, et elles se dirent en y allant :

« Qu'est-ce? qui nous demande?

— J'ai peur! dit Germaine.

— Toute chose nouvelle me fait peur! » ajouta Valentine.

Elles reconnurent en entrant la femme de chambre de madame Darboys.

« Oh! mesdemoiselles, dit-elle, madame m'envoie pour vous ramener à la maison. Monsieur est bien malade; il vous a demandées... la voiture est à la porte, venez! »

Une religieuse entra au même instant en engageant les deux sœurs à se hâter. Tremblantes, glacées de frayeur et de chagrin, elles obéirent machinalement, se laissèrent revêtir d'un manteau et conduire à la voiture; la femme de chambre monta avec elles et répondit à des questions sans cesse interrompues par des larmes :

« Monsieur se portait très-bien en partant pour Montrichard, où il allait rejoindre les autres ingénieurs, mais, vous savez, mesdemoiselles, le Cher a débordé aussi, et il a fait beaucoup de malheurs; Monsieur, qui était à cheval, s'est vu arrêté par les eaux qui emportaient tout, les gerbes de blé, les meubles, les bestiaux, c'était comme la fin du monde. Monsieur a vu flotter un petit berceau, et vous savez son bon cœur? il s'est jeté tout de suite à l'eau, et avec beaucoup de peine il a ramené un enfant tout mignon, un innocent de six mois ou à peu près, le fils d'un petit closier, dit-on. Monsieur l'a donné à garder à de bonnes gens qui demeuraient sur la hauteur, et il est resté, lui, avec ses habits trempés d'eau. Il est rentré avant-hier avec une grosse fièvre et un grand point de côté; hier, ç'a été pire encore, et aujourd'hui... »

Les deux sœurs pleuraient.

« O mon père! dit Germaine, quelle belle action couronne sa vie!

— Ma sœur, faudra-t-il le perdre! Oh! que je voudrais mourir à sa place! »

Quand elles entrèrent dans la chambre, elles virent ce que jamais leur jeunesse n'avait vu : l'appareil de la mort; la mort du chrétien, grave et consolante, sans bravades et sans terreurs. Leur mère, à genoux près du lit, tenait une main de son mari et la baisait avec des transports de douleur; le curé de la paroisse, qui venait de donner au mourant les derniers sacrements, se tenait au chevet, arrêtant sur celui qui avait été son ami un regard ému et religieux; Angèle était assise dans un coin, muette et comme

épouvantée; M. Darboys, au milieu de ce trouble et de ces larmes, semblait jouir d'un calme inexprimable; le corps seul luttait et souffrait, l'âme planait déjà dans les régions de l'immuable sérénité.

« Mon ami, ce sont nos enfants, » lui dit madame Darboys en se penchant sur lui.

Il parut la comprendre, et un faible sourire détendit ses lèvres.

« Mes filles, dit-il d'une voix à peine entendue, je vous bénis de tout mon cœur... toutes les trois... je vous distingue encore... j'en vois deux, mais où est Angèle ? »

Sa mère alla la chercher et l'amena aux pieds du lit.

« Pensez à votre pauvre père, murmura-t-il. Ne pleurez pas ainsi... je suis heureux... le petit enfant est sauvé... Aimez bien votre mère. »

Il parla encore, mais ses paroles devenaient inintelligibles. Ses dernières forces furent employées à embrasser le crucifix, mais durant sa longue agonie aucun mouvement d'impatience ou même de douleur ne vint altérer la majesté de ses traits, de plus en plus calmes.

Le soir, les trois sœurs étaient orphelines, et deux jours après une foule immense suivait au lieu du dernier sommeil l'homme de bien, mort pour obéir au grand commandement de la loi nouvelle : *Vous aimerez le prochain comme vous-même.*

Il fallut des heures, il fallut des jours pour que Germaine et Valentine eussent la conviction de leur malheur. Il fallut que le son lugubre des cloches retentît à leurs oreilles, il fallut qu'elles entendissent, du fond de la maison désolée, le chant des funérailles; il fallut qu'elles visitassent la chambre que l'hôte aimé avait à jamais quittée, pour qu'elles fussent persuadées que leur père n'était plus avec elles.

L'affliction violente de leur mère s'épuisa bientôt dans les larmes et les sanglots; les pleurs d'Angèle étaient ceux de l'enfance et ils furent bientôt taris; la douleur des jumelles fut plus amère et plus durable.

« Nous avons tout perdu, disaient-elles, notre ami et notre père à la fois. Il n'est pas un jour de notre vie qui ne nous rappelle son affection et ses soins. Et ses lettres! ses bonnes lettres! nous n'en recevrons plus! »

Elles repassaient dans les chemins de leur vie : il n'en était pas un qui ne leur offrît quelque cher souvenir de la tendresse paternelle; elles ne pouvaient se consoler qu'en pleurant davantage et en pleurant l'une avec l'autre.

Il fut décidé, et elles-mêmes le désiraient, qu'elles retourneraient à Marmoutier : la maison de prière serait douce à leur deuil.

« Je ne suis pas décidée, dit leur mère non sans quelque embarras, à y envoyer Angèle; sa santé a besoin de grands ménagements, et je crois prudent de la garder avec moi. Elle n'a pas, d'ailleurs, pour Marmoutier, le goût que vous avez vous-mêmes : je crois que vous avez témoigné à votre tuteur le désir d'y passer dix-huit mois encore et d'y faire le cours supérieur?

— En effet, maman.

— Eh bien, s'il en est ainsi, j'y consens, répondit madame Darboys avec une satisfaction mal déguisée; vous y compléterez votre éducation, pendant ce temps je réglerai ces affaires de succession, toujours si tristes, et avant deux ans nous nous réunirons. »

Ce plan fut adopté; il n'avait pas été celui de M. Darboys, et pourtant ses filles y acquiescèrent, car elles pensaient se conformer aux volontés de leur père en faisant régner la paix dans la maison maternelle, et, l'âme à la fois triste et soumise, elles rentrèrent au Sacré-Cœur.

Ces dernières années d'études furent solidement employées, mais la gaieté pleine d'espoir de l'adolescence n'habitait plus avec elles. Elles avaient connu le chagrin, un sombre nuage était étendu sur le passé, et l'avenir ne leur offrait qu'une perspective affligeante : leur meilleur ami n'était plus, et dans le cœur de leur mère une autre avait usurpé la plus large part. Valentine surtout, nature si longtemps expansive et joyeuse, semblait fléchir sous le poids de ces tristes préoccupations; sa sœur remarquait son air soucieux, observait son silence, et s'inquiétait en la voyant souvent, au milieu d'une caresse, d'une causerie familière, s'interrompre, les larmes aux yeux, et plus d'une fois elle la pressa de questions. Longtemps elle resta muette, ou bien elle répondait simplement :

« Nous avons eu tant de peines! »

Mais un jour, pressée par l'inquiétude de Germaine, elle ne put plus résister à ses pleurs, à ses baisers, à ses demandes si tendres et si anxieuses, et elle lui dit :

« Oui, j'ai une confidence à te faire. »

Mme Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)

SCHUMANN VII

I

PETITE CAUSE, GRANDS EFFETS.

Théodore Schumann était un savant qui, à force de feuilleter les vieux livres, s'était épris de grande passion pour les vieilles gravures, dont il était promptement devenu un enragé collectionneur.

Advint qu'un jour, dans une rue de Munich, il en avisa une qu'il avait longtemps poursuivie sans suc-

cès chez tous les marchands d'estampes, et cela lui causa une si vive sensation de plaisir, qu'il en poussa un cri, lequel cri fit lever la tête à Marguerite Inhold, fille de Frédéric Inhold, le maître de la boutique devant laquelle Théodore Schumann s'était arrêté.

La gravure qui le ravissait ainsi au troisième ciel représentait une tête de sorcière, hideuse et grimaçante, et se trouvait suspendue au carreau près duquel, justement, cousait Marguerite; le cri échappé à Théodore pouvait donc aussi bien s'adresser à la vieille gravure jaunie qu'au frais visage de la jeune fille; car Marguerite avait vingt ans, et ses joues auraient pu soutenir avantageusement le voisinage de la rose de mai.

Marguerite n'eut pas un instant de doute sur la cause de l'exclamation de M. Schumann; parmi les tableaux et les gravures déchiquetées qui encombraient la boutique paternelle, elle eut beau chercher, elle n'aperçut qu'elle seule capable de causer la perturbation morale à laquelle Théodore Schumann semblait en proie.

Le quartier habité par M. Inhold et sa fille n'était point du tout celui de M. Schumann; cependant, plus d'une fois M. Schumann était venu de ce côté, et avait longuement stationné dans la boutique du marchand, finissant toujours par en emporter quelques précieuses paperasses, en échange de ses florins. Jusqu'ici Marguerite, occupée à de menus détails d'intérieur, ne s'était jamais trouvée dans la boutique lors de ces visites; seulement, en allant et venant, elle l'avait aperçu à travers les carreaux de l'arrière-boutique, et sans en être connue, elle le connaissait fort bien, d'abord pour une excellente pratique, ensuite pour un homme qui portait une montre d'or, des besicles d'or, et une très-grosse épingle d'or à sa cravate, ce qui avait fait naître en elle le vague désir de n'être point toujours retenue au dedans lors des visites d'un homme si bien pourvu d'objets en or.

Si Marguerite avait plus souvent qu'elle ne l'aurait dû, peut-être, examiné du coin de l'œil et en soulevant un rideau, la grosse épingle et les besicles d'or de M. Schumann, elle savait que les yeux cachés derrière ces éblouissantes besicles ne s'étaient jamais reposés sur elle; de là provenait, à son sens, l'étonnement de M. Schumann, étonnement qui ne la blessait en aucune façon, pas plus qu'elle ne se sentit offensée lorsque, entrant soudain dans la boutique, Théodore, sans préparation aucune, s'écria :

« Il me la faut! Il me la faut à tout prix! Où est votre père, mademoiselle? Appelez-le! appelez-le, de grâce! Je jure de ne boire ni manger que tout ne soit arrêté et conclu entre nous! Ah! de combien de vœux j'ai appelé cette journée ! »

Pendant qu'il parlait, Marguerite, poursuivant une idée subitement éclose dans sa petite cervelle, se livrait à une si singulière pantomime, tantôt faisant la révérence, tantôt rougissant, tantôt souriant et baissant les yeux, qu'à la fin M. Schumann ne put faire autrement que de s'en apercevoir, et il en resta bouche béante et la mine intriguée, comme devant des hiéroglyphes qu'il se fût donné la tâche d'expliquer.

« Ne voulez-vous point aller chercher monsieur votre père? se hasarda-t-il à demander à la fin.

— J'aurais cru, monsieur, répliqua mademoiselle Marguerite, non sans un peu de trouble, qu'avant de vous ouvrir à mon père, vous m'auriez fait l'honneur de me consulter.

— Comment, mademoiselle, c'est à vous que?...

— Thérèse, ma voisine et mon amie, m'a dit que c'était la coutume.

— Je ne vois pas trop ce que mademoiselle Thérèse vient faire en ceci, reprit monsieur Schumann, qui, tout en parlant, examinait mademoiselle Marguerite, et lui trouvait le galbe d'une jeune Margrave du seizième siècle qui reposait dans ses cartons.

— Monsieur, Thérèse m'a affirmé que lorsqu'un jeune homme conçoit le dessein de faire sa femme d'une jeune fille, il ne manque point de lui venir demander la permission de se présenter officiellement à ses parents.

— Vous dites, mademoiselle?

— Thérèse le sait bien, monsieur, attendu qu'elle se marie dans deux jours, et que c'est comme cela qu'avec elle les choses se sont pratiquées.

— Ah! les choses se sont pratiquées comme cela avec mademoiselle Thérèse?

— N'est-ce pas juste? et n'est-il pas naturel qu'il ne soit point traité du sort de la personne la plus intéressée dans la question sans qu'elle en soit un peu informée? »

Pour être collectionneur, on n'en possède pas moins les faiblesses de l'humaine espèce, c'est-à-dire entre autres, une certaine propension à ce sentiment intime qui, plus ou moins, nous meut tous, blancs ou noirs, jaunes ou cuivrés, sentiment que l'on pourrait appeler contentement de soi, et qu'on nomme brutalement vanité. Comprenant, non pourtant sans quelque peine, l'erreur où Marguerite paraissait se complaire, et très-porté à penser que c'était sur ce qu'avait pu dire monsieur Inhold à sa fille, à propos d'un collectionneur de son mérite, que mademoiselle Marguerite s'était préoccupée de lui au point d'y songer comme à un mari possible et probable, M. Schumann en éprouva une satisfaction si particulière, que, pour un moment, il en oublia la gravure, objet de sa convoitise.

Il fit plus.

« Eh bien, mademoiselle, dit-il, moitié étourdiment, moitié par entraînement, supposons que je vous consulte sur l'opportunité d'une démarche auprès de monsieur votre père, que répondriez-vous?

— Si nous ne faisons que supposer, monsieur, répliqua Marguerite, rouge comme une cerise, et ne sachant trop si elle devait pleurer ou sourire, il me semble inutile de vous avouer que cette démarche aurait eu mon assentiment. »

A cet instant, quelqu'un serait venu rappeler à M. Schumann qu'il n'était entré dans la boutique du marchand d'estampes que dans le but vulgaire d'y faire une emplette, on aurait bel et bien reçu un démenti. M. Schumann aurait affirmé qu'il était venu ce jour-là chez M. Inhold tout exprès pour lui demander sa fille en mariage, non pour aucune autre raison; que si les avantages de cette alliance ne l'avaient pas frappé jusqu'alors, maintenant ils l'aveuglaient. Devenir le gendre d'un brocanteur de vieilles images, n'était-ce pas justement ce qu'il eût dû rêver? D'ailleurs, aurait-il ajouté, et dans tous ces discours sa bonne foi eût été entière, mademoiselle Marguerite, dont le profil est identiquement celui

d'une charmante margrave du seizième siècle, n'est-elle pas bien capable de faire naître chez un honnête homme le désir de se l'attacher à jamais par les liens sacrés du mariage?

De tout cela il résulta, non le jour même, mais peu de semaines plus tard, que M. Inhold eut le plaisir de présenter à ses amis et connaissances M. Théodore Schumann, savant éminentissime, comme son futur gendre, et que, dans le courant du mois qui suivit, mademoiselle Inhold, devenue madame Schumann, se trouva, d'après les lois de la communauté conjugale, maîtresse pour moitié de la montre, de la grosse épingle et des besicles de M. Théodore Shumann.

II

ADIEU PATRIE!

Jusqu'à l'âge de trente et un ans, époque de son mariage, M. Schumann ne s'était jamais demandé s'il était pauvre ou riche. S'il se fût interrogé à cet égard, il n'aurait pas hésité à se compter au nombre des favoris de la fortune, attendu que les revenus de l'héritage paternel suffisaient et au delà, non seulement à ses besoins, mais, de plus, à ses fantaisies de collectionneur.

Après son mariage et pendant encore quatre ou cinq années, il eût pu continuer à penser de même, bien que sa maison se remplît d'anges bouffis à joues rosées.

Mais ces chérubins, continuant à augmenter en proportion inverse de son capital, lequel on dut attaquer et qu'aucune industrie ne fécondait, M. Schumann, en y réfléchissant, aurait modifié son classement, et s'il ne se fût rangé au nombre des nécessiteux, du moins se serait-il reconnu de la grande famille de ces gens à vêtements râpés qui, d'une position meilleure, n'ont gardé que les apparences.

Cela faisait que si M. Schumann était toujours possesseur de sa grosse épingle et de ses besicles, Marguerite avait perdu sa belle fraîcheur. Plus que les années, on sentait que les soucis avaient moissonné par là!

Jeune encore, elle se trouvait mère de sept garçons, dont le dernier, le petit Fritz, ainsi nommé à cause de sa taille aiguë, n'était âgé que de six ans, tandis que Pierre, l'aîné de tous, en avait quinze bien sonnés.

Lorsqu'elle avait épousé M. Schumann, toutes les vanités de Marguerite s'étaient trouvées satisfaites; elle devenait la femme d'un savant, et d'un savant passablement renté. Son sort avait fait des envieux.

La force des choses ayant terriblement modifié sa situation, Marguerite ne voulut pas rougir devant les témoins de son ancienne prospérité; lorsqu'elle vit qu'il ne restait des capitaux de son mari qu'une dizaine de mille florins, elle conçut une résolution, appuyée en Allemagne sur de nombreux exemples, elle songea à l'émigration.

« Nous éloigner de Munich! s'écria M. Schumann, lorsque sa femme lui eut expliqué ses plans; abandonner cette maison où je suis né! et ma collection, que veux-tu qu'elle devienne?

— Mon père consent à te l'acheter, ou plutôt à t'avancer dessus une somme dont vous conviendrez, et à te garder tes cartons intacts pour te les remettre à notre retour.

— Nous reviendrons donc?

— On ne part qu'afin de revenir, mon ami!

— Et où irons-nous?

— En Californie.

— Le lingot de quinze cents thalers que le voisin Dolbach a reçu de son fils te tourne la tête, ma pauvre femme!

— C'est au bout de deux ans que le fils Dolbach, abandonné à ses propres forces, s'est vu possesseur du double de cette somme, puisqu'il écrit à son père qu'il en garde une pareille par devers lui. Quel métier lui aurait chez nous procuré ce gain énorme, en deux ans?

— Fort bien! mais les enfants?

— Nous les emmenons, sauf le dernier. »

C'était auprès de leur grand poêle de faïence que causaient M. et madame Schumann, leurs trois plus jeunes garçons dormant ou étant censés dormir, non loin de là, dans la même chambre.

Aux dernières paroles de Marguerite, la tête du petit Fritz sortit doucement de dessous ses couvertures.

« Petit Fritz est chétif, reprit Marguerite; je craindrais pour lui les fatigues du voyage, outre que là-bas, le pauvre enfant ne pourrait nous rendre aucun service. Mon père, à qui j'en ai parlé, s'en chargera ainsi que de la collection. »

Leur conversation continua ainsi, le sujet fournissant d'inépuisables thèmes, lorsque, tout à coup, un bruit que déjà ils avaient cru entendre, éclata plus fort et leur fit simultanément tourner la tête du côté du lit de petit Fritz.

Ce bruit était un bruit de sanglots étouffés.

« Qu'as-tu, petit Fritz? demandèrent à la fois le père et la mère.

— Je veux devenir grand et fort comme mes frères, répondit l'enfant à travers d'abondantes larmes, afin que vous m'emmeniez comme eux chercher de l'or dans la Californie! J'en trouverai plus qu'eux, puisque si papa perd un crayon ou maman une aiguille, c'est toujours moi qui les rapporte! Je veux devenir grand... grand... grand, comme l'homme de bronze qui est sur la place! Je ne veux pas rester à pas me laisser à Munich! »
Munich! Je veux m'en aller avec vous! Je vous promets de vous trouver beaucoup, beaucoup d'or! gros comme moi, quand je serai grand! Mais il ne faut

L'enfant éprouvait un véritable désespoir; sa petite poitrine se soulevait; il contemplait ses bras blancs e frêles, et ses pleurs redoublaient. Sa mère eut une grande peine à le calmer. Quand elle y fut parvenue, elle et son mari reprirent leur conversation interrompue, mais en ayant le soin de baisser la voix.

Lorsqu'une femme se met fortement une idée en tête, il est rare qu'elle n'y persiste pas jusqu'à ce qu'elle l'ait fait triompher. Autant d'objections furent, à diverses reprises, avancées par M. Schumann contre le projet de Marguerite, autant Marguerite trouva de bonnes raisons à leur opposer. Il s'ensuivit que le voyage d'Amérique fut résolu et le départ fixé à un très-bref délai.

Malgré le chagrin qu'avait montré petit Fritz, le soir où, pour la première fois, il avait été parlé

d'émigration, Marguerite comptait le laisser à Munich. Elle s'y résignait d'autant mieux que, depuis lors, petit Fritz avait paru ne se souvenir de rien; mais voilà que le jour où l'on ferma les malles, petit Fritz fut aperçu blotti au fond de l'une d'elles, ayant auprès de lui quelques tartines de pain et de beurre qu'il avait économisées sur ses repas de la veille et de l'avant-veille, et une petite bouteille contenant la valeur d'un verre d'eau. Dans l'idée de petit Fritz, ces provisions de bouche devaient le mener jusqu'en Californie!

A cette naïveté du pauvre enfant, laquelle accusait une si forte résolution de ne se point séparer des siens, M. et madame Schumann se sentirent profondément attendris, et, tout en s'imaginant agir contre leurs intérêts et contre ceux de petit Fritz, ils ne songèrent plus à le laisser derrière eux. Ainsi que sa famille, petit Fritz émigra!

Pendant les jours qui précèdent un départ, les soins matériels dont on est accablé paralysent en quelque sorte les sentiments du cœur. Il en est de même du trajet qui se fait en diligence ou en wagon; la nouveauté des objets qui passent devant les yeux, plus rapides qu'une vision, les incommodités mêmes du transport, tout concourt à étourdir la tête et à engourdir nos facultés aimantes; mais alors que, errant sur le pont du navire que la vapeur entraîne loin de la terre connue et aimée, on suit de l'œil les dernières lignes de la côte qui se perdent à l'horizon, l'âme se réveille pour souffrir. Que le pays que l'on quitte paraît regrettable à cette heure! — Que les amis que l'on y laisse sont tendrement chéris! Comme il semble que l'on s'est hâté de partir! S'il ne dépendait que de soi, le navire tournerait bord sur bord, et ce serait avec ivresse que les projets de lointaines pérégrinations seraient abandonnés. On dirait que le cœur tout entier est resté sur cette terre qui s'efface, qui n'est plus qu'un point, qui n'est plus qu'une teinte, qui n'est plus qu'un souvenir!

M. et madame Schumann éprouvèrent dans toute sa plénitude cette amertume des regrets et de la douleur.

III

SACRAMENTO-CITY.

Nous n'avons pas l'intention d'entreprendre ici l'analyse du mal de mer, de ce mal abominable qui anéantit au point que les souffrances des êtres les plus chers vous laissent dans une indifférence absolue; les dangers qui menacent, les flots qui mugissent, le tonnerre qui gronde, la tempête qui éclate, rien ne pouvant tirer de leur accablement douloureux les passagers pris violemment de ce mal.

Obligée, par prévoyance, à une rigoureuse économie, la famille Schumann s'était installée modestement à l'avant du bateau à vapeur, là où la vague se fait le plus fortement sentir, et où les effets du mal de mer se déclarent avec le plus de rapidité et d'intensité. Aussi, dès les premières heures, tous se trouvèrent atteints, excepté pourtant petit Fritz.

Petit Fritz, que les matelots n'avaient pas été longs à prendre en affection, courait sur le pont, vif comme un écureuil, humant la brise, partageant la soupe de ses nouveaux camarades, et pratiquant de formidables brèches aux fromages de Hollande embarqués par le cook.

Petit Fritz faisait mieux : il allait sans cesse de la cabine de sa mère à celle de son père et de ses frères, et, dans la mesure de ses forces, leur rendait mille petits services. Aussi, lors de leur débarquement à New-York, Marguerite le prit dans ses bras, et, l'embrassant sur les deux joues, l'appela leur petite providence! Le cœur de l'enfant en tressaillit de généreux orgueil.

Ce fut à la fin d'octobre 1856 que la famille Schumann mit le pied sur la terre d'Amérique.

Trois semaines plus tard, ils avaient franchi les États, de l'Est à l'Ouest, et se trouvaient à Sacramento-City.

M. Schumann savait que, peu d'années auparavant, il existait sur la rive du Sacramento une réunion de quelques cabanes, espèce de village à peine habité. Lorsqu'au lieu d'un misérable village il trouva, non pas encore la ville magnifique d'aujourd'hui, avec ses palais, ses banques, ses temples et ses théâtres, mais une cité déjà très-importante, qu'on lui dit avoir été édifiée entièrement par les émigrants, il fut ébloui; pour la première fois, il augura bien de leur hasardeuse entreprise, et se laissa bercer par les plus riantes espérances; il se voyait de retour à Munich, au bout de dix ans, et rentrant en possession de ses chers albums, dont il augmentait indéfiniment le nombre, sans être poursuivi par la crainte d'obérer le trésor de la famille.

Les mêmes causes ne produisirent pas les mêmes effets chez les deux époux; ce qui avait exalté Théodore donna à penser à Marguerite. Elle observa, elle questionna, et conclut que, si des ouvriers charpentiers, maçons, menuisiers, venus en Californie pour y faire moisson du brillant métal, avaient consenti, néanmoins, à travailler à l'édification de la Cité, c'a devait induire à supposer que ces gens avaient éprouvé des déceptions graves. Quelle force, en effet, les eût pu arracher aux mines, les mines donnant ce qu'on en attendait?

Cela fit frémir Marguerite; cependant, elle garda pour elle ses inquiétudes; unique instigatrice du départ, son devoir était de soutenir, non de décourager!

Les fatigues de la traversée suivies de celles d'un voyage effectué mi-partie en wagon, mi-partie à cheval, nécessitaient un temps de repos. Ce fut M. Schumann qui, le premier, parla de commencer les explorations, d'aller à la recherche des fameux *placeres de oro*.

Ayant pris les informations que conseillait la prudence, et s'étant munie de tout ce qui leur était nécessaire, tant en ustensiles propres à fouiller le sol qu'en objets de campement et en provisions de bouche, la famille Schumann avait fixé le jour qui, selon Théodore, devait être le premier de leur fortune, le jour où l'on quitterait Sacramento-City pour le pays d'Eldorado.

Un déplorable événement retarda leur départ et manqua de réduire d'un seul coup toutes leurs espérances à néant. Ainsi que tout récemment encore, le Sacramento déborda. Écumant, grondant, impétueux, il eut envahi la ville basse avant que les habitants fussent revenus de leur stupeur!

A Sacramento-City, la plupart des maisons n'ont

qu'un étage, deux au plus. De tous côtés on voyait les toits peu élevés de ces maisons se couvrir de gens qui y grimpaient de l'intérieur, portant ce qu'ils possédaient de plus précieux : les mères leurs petits enfants, les hommes leur vieux père; ceux-ci de l'or, ceux-là des papiers. Puis, tout d'un coup, un effroyable craquement se faisait entendre en même temps que de lamentables cris! L'eau furieuse avait poursuivi son œuvre d'aveugle destruction; la maison chancelait sur sa base, s'effondrait, s'abîmait dans les flots, elle et tous les malheureux qui s'étaient entêtés à ne la point abandonner!

Si les calamités ne font point faute à l'homme, qu'il déserte ou non ses foyers, en face du péril ne manque jamais de se montrer le dévouement. A Sacramento-City, comme nous avons eu souvent l'occasion de le constater chez nous, à mesure que grandissait le danger, sortaient on ne savait d'où de généreux sauveteurs qui, à l'aide de mauvaises barques, ne cessèrent de transporter les inondés de la ville basse dans les quartiers à l'abri de l'inondation qu'alors qu'ils n'aperçurent plus sur la nappe écumeuse de mains suppliantes s'élevant vers le ciel!

Le petit hôtel où la famille Schumann était descendue se trouvant dans la ville basse, ne tarda point à se voir envahi par les flots.

La première pensée de Théodore et de Marguerite ne fut point, par bonheur, de se réfugier dans les combles; mais, l'eau ayant déjà gagné la moitié du premier étage, de fuir, eux et leurs enfants, par les échelles dressées immédiatement contre la façade extérieure de l'hôtel.

Ces échelles pourvues de forts crampons de fer s'accrochaient aux fenêtres et reposaient dans les bateaux où on les maintenait à force de bras.

Petit Fritz et ses six frères avaient pris pied au fond du bateau; leur père et leur mère les y avaient rejoints; l'échelle allait être couchée sur la barque, et l'on allait s'éloigner avec d'autant plus de hâte que, déjà, dans la maison, se faisaient entendre de sinistres craquements, lorsque, fouillant ses poches d'un air égaré, Marguerite s'aperçut qu'elle avait laissé sous son chevet le portefeuille contenant toutes leurs ressources!

S'élancer sur l'échelle vacillante, afin de rentrer en possession de ce qui était le pain et l'unique espoir de son mari et de ses enfants; il était naturel à Marguerite de le tenter.

« Perdez-vous l'esprit, pauvre femme? s'écria l'homme qui tenait l'échelle, en repoussant Marguerite.

— Ce sont nos seules ressources! rien qu'un portefeuille à prendre sous mon chevet! il ne me faudra pas une minute! Laissez-moi faire, au nom du ciel! disait Marguerite. Si vous me retenez, que voulez-vous que nous devenions? »

Mais l'homme qui, de seconde en seconde, voyait croître le danger, éloigna brutalement Marguerite et Théodore, car M. Schumann disputait à sa femme la dangereuse ascension; sourd à leurs prières, le rude sauveteur allait décrocher l'échelle, lorsqu'un spectacle qui rendit tous les assistants muets de terreur frappa leurs yeux: petit Fritz, qui n'avait perdu aucune des paroles de sa mère, gravissait les échelons avec une agilité de singe ou de mousse, pénétrait dans la chambre, reparaissait, le portefeuille aux dents, et, bientôt, le remettant à Marguerite, il lui disait à l'oreille, à travers cent baisers:

« Tu m'appelleras encore ta petite providence, n'est-ce pas, maman? »

IV

LOS PLACERES DE ORO.

Le débordement du Sacramento avait anéanti ou dispersé, non-seulement les provisions et les outils des Schumann, mais aussi tous leurs bagages apportés d'Europe. C'était un grand désastre! Ils ne se plaignirent pas pourtant, en songeant que, si leur position n'était pas plus cruelle encore, il s'en était fallu de bien peu!

Tant bien que mal, ils remplacèrent les objets perdus; puis, les plus faibles comme les plus forts, chargés de fardeaux proportionnés à leur taille, et s'appuyant sur des cannes ferrées, qui devaient les aider dans les montées, les défendre au besoin, et servir de piquets pour dresser les tentes, la caravane quitta Sacramento-City.

M. Schumann voulait s'avancer au delà des placers en voie d'exploitation, cela nécessita huit jours de marche pénible; mais on l'avait prévu, et, d'ailleurs, le but qu'on se proposait faisait oublier la fatigue aux enfants mêmes, du moins à ceux qui l'avaient pu comprendre; les autres, et notamment petit Fritz, cheminant sans s'inquiéter du pourquoi, heureux de butiner les fleurs et les fruits que leur offraient les bords du chemin.

On a chanté, non sans raison, l'hospitalité plus ou moins désintéressée des paysans. On ne saurait faire d'idylles sur les chercheurs d'or. Ce ne seront pas eux qui laveront les pieds de l'étranger et lui feront place à leur table! Un étranger est, pour eux, un homme qui leur vient ravir une portion des trésors qu'ils rêvent; c'est un parasite; c'est presque un voleur. S'ils se trouvent avec lui, face à face, ils lui tournent le dos; s'ils se voient dans le cas de lui donner des indications, ils les lui donnent erronées ou ambiguës; s'ils tiennent un précieux filon, c'est alors qu'ils gémissent le plus amèrement sur l'inutilité de leurs fouilles!

D'ordinaire, quand deux Français se rencontrent loin de la mère patrie, quand le même langage frappe leurs oreilles, leur cœur tressaille, leurs yeux se remplissent de larmes, leurs bras s'ouvrent; ce sont deux frères qui s'étreignent avec ivresse!

Les chercheurs d'or ne connaissent ni compatriotes, ni amis, ni parents! ils n'ont plus de famille et ne sont d'aucun pays : ce sont des chercheurs d'or!

Les regards étranges que jetaient sur la famille Schumann ceux dont il fallait traverser les petits établissements impressionnèrent douloureusement Marguerite; l'isolement absolu l'aurait moins effrayée que ces regards presque haineux qui la suivaient; elle sentit que, des besoins survenant, il ne fallait compter sur aucun de ces hommes à mine farouche, et elle demanda à Dieu de la laisser pauvre à jamais si l'or devait ainsi lui dessécher le cœur!

Cependant, on marchait toujours, et, dans un vallon où s'était égaré un bras du Sacramento, M. Schu-

mann détacha ses longues guêtres de voyage et prit, de l'œil, possession de ce qui l'entourait : de la vallée verdoyante dont il allait troubler la paix et bouleverser le sol, du ruisseau limpide sur les bords duquel se ferait le lavage de l'or (les moyens à l'aide desquels on procède aujourd'hui à l'extraction de l'or n'étaient point encore trouvés), enfin, de la montagne à laquelle il adosserait sa maison.

En creusant la terre afin d'y planter les piquets sur lesquels devaient s'appuyer les cloisons de branchages et le toit d'écorce de l'habitation, que l'on voulait diviser en trois parties : l'une pour le père, la mère et les deux plus jeunes garçons; la seconde pour les cinq aînés, et la troisième, la plus spacieuse, pour y déposer les moissons aurifères, M. Schumann rencontra, à soixante centimètres de profondeur, une ligne brune qui lui fit violemment battre le cœur :

« De l'or! s'écria-t-il, de l'or!

— Remercions Dieu, mes enfants, dit Marguerite, avec une autorité douce qui tempéra l'exaltation de son mari; associer sa pensée aux biens qui nous peuvent survenir, c'est le moyen de ne point se laisser corrompre par eux. »

Le terrain sur lequel devait être élevée la maison paraissant renfermer les précieuses couches, on le regarda comme sacré, et, bien que ce fût l'endroit le plus sain du vallon et le plus approprié à une habitation, on chercha un autre emplacement.

Mais Théodore, dont l'imagination semblait s'être montée à mesure que s'était calmée celle de sa femme, ne voyait, de quelque côté qu'il se tournât, que filons et brillantes parcelles, et alors il cherchait ailleurs. Dans toute la vallée il ne trouva pas dix mètres carrés de superficie qu'il pût consentir à sacrifier pour garder lui et les siens de la fraîcheur des nuits et de la chaleur des jours!

Une espèce d'assez vaste tanière ou cavité naturelle que l'on découvrit au pied de la montagne le tira de ses perplexités. On s'y disposa comme on put; très-mal, sans doute, mais, fit observer M. Schumann, outre l'immense avantage de ne pas employer inutilement un millimètre du sol, on ne perdrait point, non plus, une seule journée à faire les maçons et les charpentiers, lorsque des occupations d'un intérêt puissant réclamaient le concours de tous les bras!

En conséquence, dès la première aurore, avant même que le soleil eût doré les cimes des collines qui bornent la vallée du côté de l'orient, M. Schumann et ses deux fils aînés sortirent de la grotte, armés de pioches luisantes, et portant de grandes mannes d'osier, où l'on devait déposer toute portion de terre recélant la moindre promesse. Après l'heure de midi, qui devait être consacrée au dîner et à un repos forcé, les mannes seraient portées au ruisseau, et l'on procéderait au lavage.

Cette disposition du travail fut réglée pour ce premier jour et pour tous les jours suivants.

Le vallon où s'était arrêté M. Schumann et où des couches aurifères, certainement aperçues, avaient ébloui ses yeux et enfiévré son imagination, contenait en effet de l'or; mais en quelle proportion cet or se trouvait-il mêlé de quartz? C'est ce dont M. Schumann n'avait pas songé à se rendre compte tout d'abord.

Lorsque les gens de la campagne creusent les sillons ou dépouillent les champs de leurs épis nourriciers, ils accomplissent une rude besogne, cependant leur mine hâlée est florissante; rien chez eux ne trahit les ravages d'un travail excessif. C'est que si leurs forces corporelles sont toutes employées, du moins leur esprit est au repos. Il n'en est pas ainsi des chercheurs d'or. Les chercheurs d'or se ruinent à la fois le corps et l'âme, s'imposant des tâches impossibles, et, sans cesse, en cette situation dévorante du joueur qui croit saisir un trésor lui échappant toujours!

Au bout d'un mois de cette existence, que le Dante aurait pu ranger au nombre des supplices du neuvième cercle, M. Schumann voulut connaître, à un milligramme près, le résultat de leurs peines, et prenant avec lui ses deux fils aînés, il porta leur récolte à Sacramento-City.

Dans la crainte de perdre quelqu'une des paillettes arrachées au sol avec tant de fatigue, M. Schumann avait mal exécuté son lavage; aussi, le lingot qu'il obtint ne répondit-il pas entièrement à ce qu'il avait attendu. Ce lingot représentait une valeur de cent quatre-vingts francs.

Cent quatre-vingts francs pour un mois du travail d'un homme et de trois vigoureux garçons; il n'y a point de métier en Europe qui n'eût produit tout autant!

Néanmoins, M. Schumann présenta triomphalement à Marguerite son petit morceau d'or épuré et se remit à la besogne.

Les mois succédèrent aux mois et les saisons aux saisons. Les joues de Théodore se creusaient, son regard, autrefois droit et franc, où se lisait le calme d'un cœur pur, désormais errait de droite et de gauche, l'œil se mouvant rapidement dans son orbite ainsi qu'on le peut observer chez les bêtes fauves et chez les fous.

Plusieurs fois il était retourné à Sacramento-City, et de petits lingots avaient été ajoutés au premier, mais, tous réunis, ils formaient, au bout d'un an, une si misérable somme, que Théodore prit subitement la résolution de s'avancer plus loin encore dans les terres, et le départ fut immédiatement fixé au lendemain.

Marguerite ne répliqua pas; seulement, elle et petit Fritz échangèrent un regard plein d'angoisse!

Néanmoins, Marguerite se mit en devoir d'obéir à son mari.

Courbés sous leurs fardeaux ainsi qu'un an auparavant, mais l'espérance ne faisant plus briller à leurs yeux de décevants mirages, le père en tête et la mère fermant la marche avec petit Fritz, ils cheminaient depuis près d'une heure dans un sentier qu'avait indiqué Marguerite, comme moins pierreux et mieux tracé que les autres, lorsque, à un brusque détour, M. Schumann, poussant une grande exclamation, s'arrêta soudain!

V

MUNICH!

Il existe, dans la fertile Bavière, des jardins maraîchers disposés avec une certaine symétrie que, du premier coup d'œil, un Allemand reconnaîtra.

C'était devant l'un de ces jardins que se trouvait transporté M. Schumann, et cela pouvait bien justifier le grand cri échappé de ses lèvres et de son cœur.

En effet, dans une vallée un peu plus resserrée que celle que l'on quittait, s'étendait un carré de pommes de terre, dont les milliers de fleurs grises promettaient une abondante récole; auprès, s'élevaient les gros choux appétissants, les carottes sucrées aux fanes verdoyantes, le haricot grimpant et la fève qui repose dans sa gousse moelleuse comme en un lit de duvet. Plus loin, des plans de fraisiers entourés de groseillers, de cerisiers et de pommiers nains, n'étaient pas moins agréables à voir.

Ce n'était pas tout. Dans l'endroit le plus propice et le mieux abrité de la vallée, une espèce de chalet en pleine voie de construction se montrait achevé aux deux tiers. Que des fenêtres eussent été attachées aux ouvertures béantes et que la couverture de la maison eût été close, cela eut fait une habitation petite, sans doute, mais fort désirable pour des gens qui, pendant une année, avaient dû se contenter d'une caverne où jamais n'était entré le soleil.

Ému profondément, et comme si cette émotion brisait ses forces, en même temps qu'elle chassait loin de lui des idés dévorantes, M. Schumann sentit ses jambes fléchir et dut s'asseoir.

« Munich! murmura-t-il, alors que des larmes coulaient dans les sillons que la soif de l'or s'étaient creusés sur ses joues, Munich!... »

Mais, comment expliquer, dans un désert, ce miracle d'un champ cultivé à l'européenne et d'une habitation à laquelle on semblait avoir travaillé la veille?

Le vallon était-il donc habité?

Voici ce qui avait eu lieu :

Petit Fritz, trop jeune et surtout d'une constitution trop faible pour être employé à la recherche de l'or, avait été laissé libre d'errer dans la campagne et avait promptement découvert cette seconde vallée.

Ainsi qu'il avait vu son père prendre possession de la première, Fritz prit possession de celle-ci, non dans le but d'y chercher des couches aurifères, mais pour s'y créer un petit jardinet semblable à celui qu'il avait à Munich; puis, soit caprice enfantin, soit par crainte qu'on lui bouleversât *ses terres*, petit Fritz se tut sur sa découverte, et, dans un carré de deux mètres, réunit une notable partie des fleurs que produisait le pays; bientôt même, il en put apporter à Marguerite une véritable gerbée, et comme Marguerite s'étonnait de cette abondance et de la beauté des fleurs:

« Si tu me promets le secret, tu sauras d'où cela vient, lui dit Fritz! »

Et, le jour même, Marguerite fut conduite dans les propriétés de Sa Seigneurie Schumann, septième du nom.

La pensée qui était venue à petit Fritz, Marguerite s'en saisit, dans le but d'augmenter les ressources de la famille et de varier la nourriture. Courageuse et persévérante, chaque jour, accompagnée de Fritz, elle accomplissait le pèlerinage du jardin, ensemencé par elle et considérablement agrandi.

« Ma récolte est plus sûre que la leur, disait-elle parfois, devant les carrés verdoyants où tout croissait avec une surprenante rapidité.

— On pourrait être heureux ici, ajoutait-elle, si, au lieu de tourmenter la terre, on ne lui demandait que de remplir les granges et les celliers!...

Aux carrés de légumes, Marguerite et Fritz, car Fritz était de toutes les allées et venues de sa mère, et n'avait point senti diminuer son enthousiasme de propriétaire en voyant son jardinet devenir une véritable culture; Marguerite et Fritz, disons-nous, avaient ajouté des plans de fraisiers et des boutures de groseilliers, de pommiers et de cerisiers sauvages qu'ils avaient trouvés dans la montagne; ensuite, le jardin n'ayant plus besoin que de la chaleur des jours et de la rosée des nuits, Marguerite entreprit le chalet, qu'elle amena, non sans de grandes difficultés, au point où le trouvait M. Schumann.

Lorsque M. Schumann sortit de la rêverie où la surprise l'avait plongé, il se releva transformé. L'aspect d'un jardin qui lui rappelait sa terre natale, causait ce prodige; de plus, l'air heureux de Marguerite lui apprenant à qui était dû ce qui charmait ses yeux, au lieu de poursuivre le voyage, il proposa une halte.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la halte de la famille Schumann, dans la vallée de petit Fritz, dure encore; le chalet a été achevé et deux autres y ont été annexés; à côté du jardin maraîcher, plusieurs champs de froment allongent désormais des sillons parallèles où se succèdent les épis!

Lorsque Marguerite inspirait à son mari le désir de quitter Munich, celui qui lui eût dit que, sur les rives du Sacramento, elle bornerait son ambition à voir prospérer le grain dans son champ et les fruits dans son verger eût passé à ses yeux pour dépourvu de sens. Il en était ainsi, cependant.

Nous avons vu comment s'étaient évanouis ses rêves de fortune.

Ajoutons qu'à l'aspect de ses fils qui, tous, petit Fritz même, travaillaient de bon cœur à la prospérité de la colonie, Marguerite ne regretta jamais les lingots chimériques qui avaient un moment ébloui son imagination.

Quant à M. Schumann, il ne se résigna complètement que le jour où, par les ordres de Marguerite, lui arriva intacte d'Europe sa précieuse collection de gravures.

Dès l'instant où M. Schumann avait cessé d'être un chercheur d'or, il s'était senti redevenir collectionneur, en même temps que refleurissaient dans son âme les tendres et bons sentiments, une année endormis par la fièvre de toutes la plus pernicieuse!

Au vallon, dont M. Schumann avait traité de la concession avec le gouvernement des États, la religion des souvenirs fit donner le nom de Munich, sous lequel il est bien connu, maintenant, à Sacramento-City et aux alentours.

Mme ADAM-BOISGONTIER.



L'ANANAS ET LE CHOU

FABLE

Élevant au plus haut sa couronne brillante,
L'orgueilleux ananas, à la taille imposante,
Aperçoit près de lui : devinez? un gros chou!
A cet aspect, notre enfant du Pérou,
Cédant au poids de sa colère,
Contre la plante potagère
S'emporte et dit : « Le jardinier est fou
» D'oublier à ce point mon rang, mon caractère,
» De mettre à mes côtés, et sans égard aucun,
» Des végétaux le plus commun. »
De cet air simple et bon qu'a seul le vrai mérite,
Le chou répondit au plus vite :
« J'en fais l'aveu, je suis moins beau que toi,
» Mais conviens au moins que chez moi,
» Tout, jusqu'à ma dernière feuille,
» Que pour son pot-au-feu le malheureux recueille,
» Tout, absolument tout, trouve un utile emploi;
» Puis, je jouis de la faveur du sage.
» On ne l'a vu jamais, après certain naufrage,
» Aller planter son ananas,
» Mais on l'a vu souvent, sans pousser un hélas
» Délaisser les grandeurs, remonter au rivage,
» Et dans les transports les plus doux,
» S'écrier tout joyeux : Allons planter nos choux! »

Être utile
Vaut mieux qu'être admiré,
Depuis longtemps le fait est avéré,
Mais l'oublier est si facile
Que nous devons
Le répéter souvent au siècle où nous vivons.

VICTOR DELERUE.

REVUE MUSICALE

Notre catalogue de ce mois contient une grande quantité de morceaux de musique très-nouvelle, indépendemment des ouvrages classiques de premier ordre, tels que sonates, airs variés, à deux et à quatre mains, de Mozart et de plusieurs autres maîtres célèbres.

Parmi ces nouveautés, il faut citer *Confidence*, romance sans paroles, et *A travers Champs*, caprice, par mademoiselle Marie Darjou, dont le talent sympathique et correct a été plusieurs fois déjà soumis à notre sincère appréciation.

Souvenirs de Vichy et *Valse élégante*, de Nollet; *Inès*, de Polmartin; *Victoria*, de Mangin; et une charmante *rêverie*, du même auteur intitulée : *les Matelots*, pour chant et piano, méritent également une mention toute spéciale.

Comme musique de danse, on appréciera certainement *le Réveillon*, quadrille sur des airs anciens, par J. Strauss; *la Micheliana*, quadrille-valse, danse d'un genre nouveau, par Michell, et *Royal-Boléro*, valse de E. Moniot.

Quelques jolies romances, choisies avec soin, et une chansonnette ayant pour tire : *la Pièce de dix sous*, par Ploosen, viennent compléter la collection que nous offrons ce mois-ci aux abonnées.

M. Camille Stamaty, aussi habile exécutant que savant professeur, a fait entendre dernièrement, dans une de ces réunions intimes qu'il sait rendre utiles pour ses élèves, autant qu'attrayantes pour le public, deux nouveaux cahiers d'études, *les Concertantes*, à quatre mains, qui complètent la série d'études progressives, déjà connues sous le titre de *Chant et Mécanisme*. C'est un service de plus rendu à l'art et aux artistes par l'auteur du *Ryhthme des Doigts*.

Le succès obtenu par la première apparition de cet ouvrage, engagea l'auteur à lui consacrer une nouvelle audition, où il fut applaudi et accueilli avec autant de chaleur qu'à la première.

Dans l'une de ces séances, c'était l'auteur lui-même qui, assisté d'une pianiste distinguée, mademoiselle Picard, initiait le public au charme de ses nouvelles compositions. Dans l'autre, l'exécution en était confiée aux quatre meilleures élèves de ses cours d'artistes : mesdemoiselles Crespy, Élie, Maria et Amelina Lepierre, qui se sont fait remarquer par un parfait ensemble, ainsi que par un jeu pur et correct. Nous espérons bien avoir l'occasion d'entendre et de féliliciter de nouveau, cet hiver, ces jeunes et charmantes virtuoses.

Les Concertantes de Stamaty sont d'un style élégant et simple. La phrase s'y présente toujours franche et claire, le tour en est original, l'idée souvent ingénieuse.

En résumé, *l'Offrande du Mai, l'Ondine, l'Aimable Vieille, les Patineuses, Pomposa, Arlequinade, En Chasse*, etc., se recommandent à plus d'un titre, et nous ne doutons pas que cette œuvre consciencieuse ne soit d'une réelle utilité dans les classes du Conservatoire impérial de Musique, où elle a été adoptée.

Un voyage de quelques jours ne nous ayant pas permis d'assister aux premières représentations de *la Reine de Saba*, opéra en 4 actes de M. Gounod, nous en donnerons l'analyse le mois prochain, avec tous les détails qu'il comporte.

MARIE LASSAVEUR.

Très-honorées lectrices,

Brillat-Savarin a dit dans la *Physiologie du goût* : « Le mets le plus exquis qui nous est offert chaque » jour nous semble moins savoureux que le mets le » le plus vulgaire qui nous est offert une fois par » semaine. » Le prince de la gastronomie, à la fois philosophe et gourmand, connaissait les hommes et les choses; il avait lu La Bruyère et consulté les estomacs ; il savait allier les jouissances de la matière aux plaisirs de l'intelligence. En vertu de son aphorisme qui ne manque certainement pas de vérité, ne pouvons-nous pas nous permettre d'usurper, pour un jour seulement, la plume élégante de votre rédactrice habituelle, persuadée que vous l'apprécierez mieux, lorsque vous aurez été privées pendant un mois de ses consciencieux éloges ou de ses spirituelles critiques.

Et d'abord connaissez-vous Saint-Nazaire-du-Var, port de pêche et de refuge, situé sur les bords de la Méditerranée, à quatre lieues d'Hyères et à deux lieues de Toulon ? un non formidable va me répondre sur toute la ligne ! En effet, dans ce petit coin du monde il n'y a ni sources ferrugineuses ni établissements de bains de mer, ni splendides hôtels. C'est tout simplement un bourg de deux mille âmes dont personne ne s'occupe, et qu'aucun voyageur ne va visiter. C'est pourtant une des rares oasis de la chaude Provence, un site à la fois naïf et grandiose, une nature primitive, autrefois soulevée par les volcans, aujourd'hui verdoyante comme un jardin d'Écosse au mois de juin.

Si tous les vieux auteurs des géographies à l'usage de la jeunesse n'étaient depuis longtemps morts et enterrés, je leur ferais une rude guerre pour avoir osé dire que si le bon Dieu descendait sur la terre, ce serait à Béziers qu'il se reposerait. Non, vraiment! Je soutiens avec énergie que ce serait à Saint-Nazaire; d'abord il y serait entraîné par Notre-Dame-de-Bonne-Garde, humble et timide vierge qui, du haut de sa falaise immense, élèverait jusqu'à lui ses suppliantes mains. Et puis, en admirant cette double chaîne de montagnes, les unes chauves et rocheuses, les autres vertes et ombragées, volcans éteints dont les laves ont roulé jusqu'au fond des vallées sombres ; en arrêtant son regard sur ce magnique golfe dont les eaux bleues et transparentes baignent les blanches maisons de la petite ville phocéenne; en écoutant, aux plus rigoureux jours d'hiver, les fauvettes gazouillant dans les buissons; en voyant s'épanouir dans les prairies les violettes de Parme, les jonquilles et les muguets; en admirant, du haut des rochers gigantesques, la Méditerranée, cette mer belle et terrible, dont le calme est plein d'orages cachés, dont l'azur est plein de rêves décevants, certes, le bon Dieu ne voudrait pas d'autre terre pour poser son pied divin, d'autre ciel pour abriter son front sublime. Charmant soleil de Saint-Nazaire, brises du soir, lune vaporeuse, collines agrestes, montagnes superbes, que de pages éloquentes vous eussiez inspirées si les poètes n'avaient pas dédaigné de venir jusqu'à vous !

Quel est ce charmant coin du monde
Qu'en janvier le soleil inonde
De sa pénétrante chaleur ?
Où chaque lèvre offre un sourire,
Où chaque regard semble dire :
Reste avec nous, ô voyageur !

Petite cité phocéenne
Qu'enveloppe comme une chaîne
Un golfe aux flots harmonieux ;
Du passé tu foules la cendre,
Et ta mémoire aime à descendre
De tes enfants à tes aïeux.

Et moi j'admire toute chose
Qui parle des temps écoulés,
Comme j'aime à cueillir la rose
A l'ombre des murs ébranlés.
J'aime ta falaise rocheuse
Que vient baigner incessamment
La mer folle ou silencieuse
Où le pêcheur glisse en chantant.

J'aime tes vallons pittoresques,
Et tes montagnes gigantesques
Qui semblent des volcans éteints.
J'aime le sentier solitaire
Où le pied foule la bruyère,
Où le front penche sous les pins.

J'aime ta nature riante,
Et l'oiseau qui sans cesse chante,
Et le soleil qui toujours luit.
J'aime, dans la campagne ombreuse,
Endormir mon âme rêveuse
Aux pâles lueurs de la nuit.

J'aime ta coquette tournure,
Et les barques, sur ton eau pure,
Traçant un sillon lumineux ;
J'aime, ô modeste Saint-Nazaire !
Gardant la plage hospitalière,
Ta vieille tour aux flancs poudreux.

J'aime à suivre la blanche étoile
Qui, sous tes horizons sans voile,
Promène son globe de feu;
Phare que le marin implore,
Astre que le poète adore,
Monde qui nous parle de Dieu.

A vingt minutes de Saint-Nazaire-du-Var, sur la pointe d'une montagne immense, verte à la base, nue au sommet, se trouve une vieille église, reste imposant d'un village en ruines. Des chaumières éparses dont les cours sont obstruées de décombres, et où les figuiers poussent à tort et à travers, quelques cerceaux brisés, des amas de pierres moussues attestant que là fût jadis un château féodal, des chemins tortueux qu'on a toutes les peines du monde à gravir, une vue incomparable embrassant les gorges d'Ollioules, les ruines d'Evenos, la rade de Toulon et les vergers de Bandolles, tel est Six-Fours, l'ami et le compagnon de Saint-Nazaire.

Comment se fit-il qu'un matin, par le plus splendide soleil que puisse rêver une Parisienne égarée en Provence, une foule innombrable gravît péniblement les rampes escarpées de Six-Fours? Pourquoi ce mouvement inaccoutumé dans la campagne ordinairement solitaire et silencieuse? Pourquoi ces véhicules déposant les promeneurs au bas de la montagne, ces ânes et ces mulets chargés de femmes et d'enfants? Où allaient affluer ces flots d'habits noirs et de crinolines arrivant de toutes les localités d'alentour? Était-il question d'un pèlerinage, d'une fête champêtre, d'une noce ou d'un enterrement?

Curieuse comme toute fille d'Ève, je me mis à suivre la foule. Le temps était admirable, les rouges-gorges voltigeaient dans les amandiers en fleurs. Je questionnai une paysanne sur la cause de ce mouvement insolite ; elle me dit en patois provençal : « *Van canta à l'égliso.* » — Et qui doit chanter à l'église? — *Dout bellei dàmo*, me fut-il répondu. » Le sentier était étroit et rapide, de sorte que le bas de la montagne était encore encombré de monde, qu'on voyait déjà fourmiller la foule à son sommet. Après deux heures de marche, j'eus achevé mon ascension. On semblait attendre quelqu'un ou quelque chose à la porte de l'église; ma lassitude étant plus forte que ma curiosité, j'y entrai la première et me blottis dans une chapelle latérale. L'autel n'attendait pas le pasteur ; tout y était sombre et muet. Cependant le public entra, d'abord un à un, bientôt en foule; en dix minutes le vaisseau fut si plein qu'on eût pu jeter un grain de sable sans qu'il tombât à terre. J'entendais au dehors un bourdonnement confus qui me fit supposer qu'un grand nombre de curieux n'avaient pu pénétrer dans le sanctuaire. J'apercevais même par la porte entr'ouverte des hommes et des femmes groupés aux issues du temple, et des enfants perchés sur des oliviers rabougris qui en enveloppaient l'enceinte. Une rumeur sourde se produisit, un flot que je ne pus distinguer fit irruption dans l'église, puis tout retomba dans un silence solennel.

J'avais observé la nature vive, spirituelle, bienveillante et hospitalière des habitants de ces localités, mais j'avais cru remarquer que le sentiment des arts ne s'accordait pas chez eux avec l'enthousiasme de l'imagination. Évidemment j'allais entendre de la musique; mais quelle musique! J'avoue que j'étais en défiance.

Un accord me tira soudainement de ma méditation à la fois religieuse et philosophique ; l'orgue vibra, l'église en fut comme inondée. Je n'essaierai pas de peindre la première impression que j'en éprouvai. Qui exécutait ainsi cette musique céleste, quel doigt hardi et tendre, savant et profond, répandait cette mystérieuse harmonie dont toutes les âmes étaient troublées? Tout à coup une voix retentit, d'abord si basse et si douce, qu'on eût dit le chant d'une mère endormant son enfant, puis si suave et si pénétrante que les yeux se mouillèrent de larmes, enfin si sonore et si éclatante, que les voûtes de l'édifice semblèrent s'écrouler sur leurs colonnes vermoulues.

Parisienne et cosmopolite, j'avais entendu à Saint-Roch, à la Madeleine, dans notre antique métropole et dans la chapelle des Tuileries, bien des concerts spirituels; j'avais connu beaucoup d'artistes célèbres, et jamais l'air de *Stradella* ne me sembla chanté si admirablement.

Un second morceau succéda au premier, ce fut l'*Inflammatus* du *Stabat Mater*, de Rossini. Cygne de Pesaro ! que n'étiez-vous agenouillé comme moi dans cette humble église de village! que n'entendiez-vous les retentissements de cette sublime prière dans tous les cœurs émus et palpitants! Avec votre goût exquis, avec votre érudition profonde, vous eussiez jugé mieux que personne le charme de cette voix et la pureté correcte de ce style. Alors vous fussiez descendu du trône où la gloire vous a placé pour venir tendre une main paternelle à l'artiste qui savait si bien refléter votre génie.

Un troisième morceau termina le concert religieux; cette fois deux personnes se firent entendre, et je ne sais quel frémissement ineffable agita toute l'assemblée. A la voix de soprano s'unit, s'identifia, s'incarna pour ainsi dire une voix grave, profonde, presque mystérieuse dont tout mon être fut ébranlé; elle avait des notes de contralto si lamentables, si désespérées, si dramatiques, puis d'autres notes de mezzo si pures, si pénétrantes, si pleines de suprême espoir, qu'en l'espace de quelques minutes, l'âme parcourait, en l'écoutant, toute la gamme des sentiments humains. Lorsque les deux voix chantèrent ensemble l'*Ave Regina* d'Adolphe Adam, avec une perfection dont Meyerbeer, le roi de la difficulté vaincue, eût été enthousiasmé, je ne saurais dire ce qui se passa dans l'église. C'était un mélange confus de chuchotements et de sanglots, une oppression qui écrasait et qui ravissait à la fois, un sentiment d'admiration qui avait besoin de se traduire chez les uns par la prière; chez les autres par les larmes,

chez presque tous par des applaudissements à peine contenus.

Je me précipitai à la sortie de l'église pour apercevoir les deux personnes auxquelles je devais cette heure charmante d'émotions inattendues; la foule les enveloppait au point qu'il me fut impossible de les distinguer. J'appris un peu plus tard que l'une de ces dames (la voix de soprano) était mademoiselle Marie L., rédactrice de la revue musicale du *Journal des Demoiselles*; l'autre (la voix de contralto) était madame la générale R.., une des meilleures musiciennes qu'on puisse connaître, cachant sous les ombrages de son domaine provençal l'exquise distinction de la femme du monde, et le talent modeste, quoique immense, du véritable grand artiste.

Alors j'osai, moi très-humble, écrire à M. le directeur de votre journal, pour le prier de faire insérer dans le numéro d'avril, cet article qui n'a d'autre mérite que celui d'être absolument conforme à la plus scrupuleuse vérité.

CAROLINE DE NEVERS.

Saint-Nazaire-du-Var.

Économie Domestique

Miroton de pommes.

Prenez des pommes de reinette bien saines; pélez-les et videz-les; coupez-les en tranches, faites-les mariner pendant trois heures dans une terrine avec du sucre, de la canelle en poudre, un demi-verre d'eau-de-vie et un jus de citron. Ensuite on les égoutte. Prenez un plat qui aille au four ou sur les cendres chaudes; garnissez-le de marmelade de pommes ou de marmelade d'abricots mêlées ensemble; mettez les tranches au-dessus comme un dôme; mettez au four, ou sous le four de campagne jusqu'à ce que les tranches de pommes aient pris une belle couleur.

Madeleines.

Faites fondre dans une casserole 125 grammes de beurre frais, ajoutez-y la même quantité de farine, la même quantité de sucre en poudre, le zeste d'un demi-citron haché très-fin, une demi-cuillerée de fleur d'oranger, quatre jaunes d'œufs. On bat en neige les quatre blancs et on mêle le tout avec une cuiller. On verse cette préparation dans des petits moules, dont l'intérieur a été beurré, ou, à défaut de moules, on l'étend sur une tourtière, et on fait cuire trois quarts d'heure dans le four, ou une heure sous le four de campagne. Si on a employé une tourtière, on coupe les madeleines au sortir du four en carrés ou en triangles.

Court-bouillon Nantais.

Au lieu de composer le court-bouillon de moitié eau, moitié vin blanc, on se sert à Nantes et dans beaucoup de ports de mer, d'un court-bouillon fait moitié eau, moitié lait, sel et poivre. Cette méthode améliore beaucoup le poisson de mer, auquel seul du reste elle est applicable, car le poisson d'eau douce réclame toujours le vin blanc.

Liqueur de thé.

Faites infuser dans un quart de litre d'eau bouillante 60 grammes de thé vert de bonne qualité, et versez cette infusion avec les feuilles dans deux litres d'eau-de-vie. Après vingt-quatre heures, on filtre le mélange, on y ajoute un sirop de sucre, fait avec un demi-litre d'eau et 800 grammes de sucre, et l'on met en bouteille.

Pastilles à la violette.

Préparez dans un vase d'étain à bec, muni d'un couvercle qui s'adapte bien, une très-forte infusion de pétales frais de violettes. La dose ordinaire est de 30 grammes de pétales pour 60 grammes d'eau bouillante; l'infusion doit être prolongée jusqu'à ce que l'eau soit refroidie. Avec cette eau et une quantité suffisante de sucre en poudre, on forme une pâte de consistance moyenne, dont on remplit à demi le poêlon. On opère le mélange au moyen d'une spatule, on place le poêlon sur un feu modéré, on chauffe en remuant jusqu'à ce que la pâte devienne un peu, très-peu liquide, et alors on coule les pastilles par grosses gouttes sur des feuilles de papier très-fort, légèrement humecté d'huile d'amandes douces. Dès que les pastilles, en se refroidissant, sont devenues fermes, on les détache du papier et on les garde à l'abri de l'humidité.

Correspondance

JEANNE A FLORENCE

Paris, 1er Avril 1862.

Ma chère Florence,

Au rebours de la cigale, Paris chante après avoir dansé; les bals sont finis, mais les concerts se succèdent sans interruption, à la salle Herz, dans les salons Pleyel, et surtout au Cirque Napoléon, où se termine, avec un succès toujours croissant, la dernière série des réunions de M. Pasdeloup; ce que voyant, une ville de province, intelligente et amie des arts, Toulouse, s'est empressée de fonder à son tour des *Concerts populaires* à l'instar des nôtres, et ce premier essai a réussi complètement. Il serait vraiment à désirer qu'un pareil exemple fût partout suivi: n'est-ce pas moraliser un peuple que de lui donner le goût du beau et de lui faire connaître les œuvres des maîtres? Notre Louvre parle aux yeux, immortalisant les grandes pages de Raphaël et de Rubens; le tour de la musique devait venir; il est venu, en effet, et nous pouvons étudier à peu de frais, et sans fatigue, grâce à un choix éclairé, à une exécution remarquable d'ensemble, les meilleures productions de Beethoven et de Mozart, de Weber et de Haydn.

Heureux temps, où l'étude devient aussi facile que la science se fait aimable!

Tu sais, Florence, quelle peine nous avions, étant petites filles, à retenir le nom des plantes et des animaux de chaque pays : plus favorisées que leurs aînées, nos jeunes sœurs, en ouvrant le nouveau *Planisphère zoologique* (1), reconnaîtront d'un seul coup d'œil, grâce à de petites figures très-bien faites, les animaux particuliers à chaque contrée : le lion, l'autruche et le chameau dans les déserts de l'Afrique; l'éléphant, dans l'île de Ceylan; sur l'étendue des mers, les phoques, les harengs, les morues, et, dominant de ses gigantesques proportions tous ces anciens hôtes du Paradis, la tribu des baleines, dont un membre, sortant des régions qu'elles fréquentent d'ordinaire, se hasardait, tout dernièrement, à rendre visite à la Méditerranée, et venait prendre ses ébats dans les eaux de Port-Vendres.

C'est donc un grand musée d'histoire naturelle que ce planisphère, musée qui, sur tous les autres, a l'avantage d'apprendre, avec le nom des animaux, le nom et la situation des contrées d'où ils sont originaires, et de faire apprécier cet ordre admirable qui a placé chaque espèce dans le climat qui lui convient. C'est une vue des habitants du globe, telle qu'on l'obtiendrait s'il existait un objectif assez puissant pour en photographier toute la surface.

(1) Chez Albessard et Bérard, 8 rue Guénégaud.

J'appelle de mes vœux, maintenant, une carte *botanique* représentant de la même façon les arbres et les plantes, et je me propose, en l'attendant, de te mener visiter, à ton prochain voyage, le *jardin artificiel* planté par M. Durieux, à la porte Maillot.

Sans nous laisser arrêter par l'aspect assez peu gracieux du bâtiment, auquel rien n'était plus aisé, ce me semble, que de donner la forme et l'apparence d'une serre, ce qui aurait ajouté encore à l'illusion, nous pénétrerons dans ce petit paradis, où les vraies fleurs du bon Dieu sont remplacées par des plantes en étoffe. Et pourtant, quel éclat, quelle fraîcheur, j'allais dire quel parfum!

C'est que l'exactitude étant parfaite, l'illusion l'est aussi. Il faut s'approcher tout près des arbustes pour reconnaître la main de l'homme dans ces fleurs de batiste admirablement montées et copiées sur nature, et, vraiment, la nature ici a été prise sur le fait: à côté de la rose qui s'ouvre, laissant entrevoir les tons frais et vifs de sa corolle, sur la même tige, une autre rose dont le règne est fini, penche languissamment son calice et laisse échapper des pétales flétris qui vont joncher le sol.

Les murs sont recouverts d'espaliers chargés de fruits et de plantes grimpantes, vigne, glycine, clématite, qui se balancent sur nos têtes, et au pied desquelles s'épanouissent les fleurs de toute saison: la rose du Bengale à côté du colchique d'automne, l'iris tout près du jasmin et la violette à l'ombre du dahlia.

Des bordures de lierre, artificiel aussi, garnissent les plates-bandes et les corbeilles, comme autant de cadres d'un vert sombre qui font ressortir l'éclat des fleurs.

Tel est ce jardin, véritable chef-d'œuvre d'observation, d'adresse et de patience, dû tout entier, dans ses moindres détails, à une seule famille qui vient enfin d'achever son œuvre, après dix-huit mois d'un travail continu.

L'idée est heureuse, et l'on en tirera sans doute d'utiles applications; d'abord, le jardin de M. Durieux est comme un marché aux fleurs permanent, où l'on peut se procurer toutes les plantes désirables; ensuite, sans parler des serres d'appartement, des galeries de fêtes, que l'on décorera de la sorte à bien moins de frais qu'avec des plantes naturelles, ne pourrait-on établir, comme annexe du *Muséum*, un *Jardin botanique artificiel*, une grande galerie où l'on verrait s'épanouir simultanément, et toute l'année, la collection des fleurs de tous les climats?

Ce serait, à coup sûr, infiniment plus commode et plus favorable à l'étude que ces jardins toujours incomplets, dont le moindre inconvénient est d'offrir, à

la place de la plante qu'on se proposait d'étudier, une petite étiquette couverte d'affreux noms latins.

A côté de l'arbuste, il serait facile de donner en détail les principaux organes, fleur et fruit, que l'œil pourrait étudier, la main analyser à son aise, et la classification, si aride dans un livre, si difficile même dans un herbier, ne serait plus qu'un jeu.

Pour cela, il ne faudrait que quelques pièces de mousseline et des mains adroites, qui ne sont pas rares dans un temps où l'industrie a su atteindre un tel degré de perfection.

Aussi, que de merveilles ne sommes-nous pas appelées à contempler dans cette grande *exposition internationale* qui va s'ouvrir à Londres, le mois prochain!

Les travaux se continuent activement, et l'on peut juger du nombre de visiteurs attendus par celui des préparatifs faits à leur intention : 50,000 assiettes, 10,000 tasses de café, 8,000 couteaux de Sheffield, 6,000 mètres de nappes, ont été commandés pour les salles de rafraîchissement.

Le palais de l'exposition, rendez-vous des produits de l'art et de l'industrie du monde entier, et trois fois plus grand que celui d'Hyde-Park, est admirablement situé près des jardins d'horticulture de Kensington, entre la route de Cromwell et la route du Prince-Albert. Au centre du bâtiment, on doit ériger un obélisque pour honorer la mémoire de ce prince, si justement aimé, si pieusement regretté de sa seconde patrie, et qui fut le promoteur des expositions universelles, l'ami et le protecteur éclairé des lettres et des arts. Consacrer cette fête donnée à tous les peuples du monde par ce touchant témoignage de reconnaissance et de sympathie, c'est une noble idée, digne du grand peuple qui l'a conçue.

On dit que le chemin de fer souterrain de Londres touche à son achèvement, et que bientôt on circulera sous la grande cité aussi facilement qu'on le fait aujourd'hui dans ses voies si larges et si commodes.

Rien n'est impossible, car pendant que se termine cette entreprise, considérée jusqu'ici comme irréalisable, là-bas, au delà de l'Afrique, un prodige d'un autre genre s'accomplit : le Nil est au désert, au centre de l'isthme de Suez, et l'eau abonde dans ces solitudes brûlées que sillonnent maintenant 50,000 travailleurs.

« Nous célébrons l'arrivée de l'eau douce dans le » désert, écrivait récemment M. de Lesseps; c'est un » événement. Il y a sept ans, je devais faire la pre- » mière exploration du désert : il m'a fallu 15 jours » de préparatifs, 40 chameaux, dont 20 pour l'eau, » des tentes, des provisions de toute espèce, des gens » d'escorte, de service, le tout pour quatre personnes. » Avant d'arriver au lieu où nous nous trouvons » réunis en ce moment, nous avions employé une » quinzaine de jours, et dépensé une dizaine de mille » francs. En janvier 1862, il y a trois jours, je suis » parti du Caire dans une barque louée la veille; » après quarante heures de trajet, j'ai débarqué à » quelques pas d'ici, n'ayant dépensé que 20 francs.»

Le fait en lui-même est assez éloquent pour n'avoir pas besoin de commentaire: l'eau dans le désert, c'est l'achèvement prochain de cette entreprise déjà rêvée sous les Pharaons; et l'isthme percé, c'est le tour du monde accompli en moins de temps qu'on n'en mettait, jadis, à traverser une de nos contrées.

Quel siècle que le nôtre! que d'activité, d'intelligence, de travail, et quelle émulation entre les peuples!

Ceux-là qui n'ont point d'ancêtres deviennent, à force de patience et de labeur, un peuple puissant; et ceux que rendent fiers de glorieux souvenirs, cherchent à faire revivre leur passé, en recueillent les vestiges, en relèvent les ruines, et déchirent le sol pour lui demander les richesses qu'il leur a dérobées.

C'est ainsi que l'Italie fait, sur tous les points, pratiquer des fouilles : à Rome, à Naples, à Pompéi, comme de grandes ombres longtemps endormies et qui se réveillent soudain, apparaissent des statues, des colonnes, des monuments tout entiers.

La villa d'Horace commence à voir le jour une seconde fois, et les jardins Farnèse, fouillés avec intelligence, ont déjà restitué plusieurs des richesses qu'ils cachaient dans leur sein. En Afrique, des ingénieurs français restaurent l'aquéduc de Carthage, resté, malgré les mutilations qu'il a subies pendant des siècles, par l'effet du temps et surtout par la main des hommes, bien plus à redouter encore, une des constructions les plus remarquables de l'antiquité.

A Corfou, des recherches s'exécutent aussi, mais elles ont un autre objet, c'est de découvrir les trésors qu'Ali-Pacha, l'homme le plus riche de l'Orient, fit enfouir après avoir reçu du sultan Mahmoud le *cordon de soie*, c'est-à-dire l'ordre de se donner la mort.

Il n'est pas jusqu'à notre Paris qui ne creuse à son tour, non dans le but de retrouver des richesses qui se borneraient peut-être à quelques haches celtiques, mais afin d'asseoir solidement les grands monuments dont on le dote chaque jour : la butte Monceaux a disparu, faisant place aux hôtels du boulevard de Malesherbes; le nouvel Opéra sort de terre; notre *Bibliothèque* se continue, comme par enchantement, sans qu'on en voie arriver les matériaux, car on les apporte la nuit; le pont de fer de la *cité* s'achève; l'immense hôtel de la Paix va s'ouvrir, et l'on nous promet pour les fêtes de Pâques le chœur de Notre-Dame enfin terminé.

Les placages de marbre qui avaient transformé les colonnes du chœur en pilastres et les ogives en pleins cintres, ont été enlevés : l'abside va nous être rendue avec son ancienne beauté, telle qu'elle apparaissait aux pénitents du moyen âge, lorsque, après quarante jours de jeûnes et de mortifications, ils voyaient enfin la porte de l'église se rouvrir pour eux.

Que nous sommes loin de ce temps-là, ma chère Florence, et qu'ils seraient étonnés, ces austères chrétiens, s'ils voyaient de quelle façon nous passons notre carême, carême si doux et si tranquille que plusieurs le désirent dès le commencement du carnaval.

Aux plaisirs bruyants succèdent les réunions du coin du feu; la porte du salon, demi-close, ne laisse passer que les intimes, et la lueur de la lampe remplace les feux du lustre; on cesse de faire de la nuit le jour et du jour la nuit : la santé s'en trouve mieux, les couleurs reviennent, et l'on peut entendre sonner l'angélus, cette douce voix de la nature qui s'éveille.

L'âme rafraîchie, le corps reposé, nous allons, dans le temple, recueillir quelques saintes paroles; puis nous revenons, en méditant au fond du cœur, re-

merciant Dieu qui nous a donné la foi, la jeunesse et le printemps, et bien contentes quand notre bourse nous permet, en chemin, de faire quelque heureux.

Tel est notre carême, n'est-il pas vrai, Florence? et j'avais raison de dire qu'il n'est pas effrayant, quand on a surtout, comme moi l'espérance de retrouver, à Pâques, sa plus chère amie.

En attendant ce beau jour, ta petite Jeanne, avec sa meilleure pensée, t'envoie, pour la jeune mariée de ta connaissance, un récent ouvrage de madame Bourdon, *Léontine* (1). Cette touchante étude de la vie d'une jeune femme chrétienne inspirera, certainement, autant d'intérêt que *la Vie réelle*, relue tant de fois, et toujours avec plaisir.

MODES.

Le mois d'avril est, le plus souvent, un mois de giboulées, de vent et de pluie, aux intempéries duquel il n'est guère prudent d'exposer des toilettes printanières.

Le meilleur conseil que j'aie donc à vous donner, mes chères enfants, c'est de réserver pour le soleil de mai vos fraîches parures, achevant d'user jusque-là vos vêtements d'hiver.

Le mois prochain vous portera une planche complète de mantelets de printemps et d'été, qui répondra, je l'espère, à tous les goûts et à tous les désirs.

Celles d'entre vous qu'effraie, peut-être, cette date *si éloignée*, pourront, comme vêtement de transition, adopter le petit paletot très-court dont nous leur annoncions, cet automne, la bienvenue. Elles en verront de charmants modèles dans la maison de *Saint-Vincent-de-Paul*, 43, rue du Bac.

L'un surtout, en drap gris, avec boutons d'acier et manches étroites, a un petit air aristocratique que lui donne, je crois, sa très-grande simplicité.

L'avantage de ce vêtement, c'est de pouvoir se mettre indifféremment sur toute espèce de robes, aussi bien sur la robe de soie claire qu'on veut finir à la ville que sur la robe d'alpaga ou de foulard.

Il en est de même du collet que nous avons remarqué dans la même maison : en drap couleur Havane, il n'a d'autre ornement qu'un biais en étoffe pareille, posé sur le bord et piqué tout autour. Des bandes semblables, larges à peu près de deux centimètres, partent des épaules et du devant, et remontent, en se rapprochant, jusqu'à l'encolure.

Comme robe de printemps, vous avez le choix entre le foulard et l'alpaga. Pour ce dernier tissu, *Saint-Vincent-de-Paul* vous offrira une grande variété de nuances et de dispositions. Aux alpagas unis, gris ou noirs, tant portés jusqu'ici, vous préférerez, sans doute, les quadrillés de toutes grandeurs, bleus, mauves, verts ou blancs. Que sera-ce quand vous retrouverez sur cette étoffe si solide et si souple, les mêmes dispositions que sur la popeline d'Irlande, ces carreaux écossais aux tons riches et variés, qui conviennent si parfaitement aux toilettes d'enfants et de jeunes filles? et cela avec une grande économie, car le prix de la popeline est toujours élevé; mais je ne pourrai vous offrir cette nouveauté que dans quelques mois.

(1) Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères.

Avec ces jolies robes vous mettrez un jupon de moire de laine blanche ou écrue dite *moire anglaise*, garni au-dessus de l'ourlet d'une bande écossaise large de 15 centimètres posée de biais, et dont les couleurs rappelleront celles de la robe : vous aurez ainsi une toilette bien complète.

En attendant, vous pouvez, dès aujourd'hui, si vos mères vous le permettent et si vous avez besoin d'un jupon, choisir un de ceux dont nous parlions tout à l'heure. La bande écossaise est la plus nouvelle, mais il serait facile de lui substituer une bande en reps, de couleur unie et toujours assortie à la robe; ce qui vous obligerait peut-être à avoir plusieurs jupons.

L'*écossais* a l'avantage d'aller avec toutes les jupes. La variété, au reste, en est grande, et vous en trouverez, bien sûr, un qui vous plaira, en feuilletant l'*Album historique des différents clans* que M. Cailraud a rapporté d'Edimbourg. La plupart nous étaient complétement inconnus, et sont appelés à avoir une grande vogue, soit en robes, soit en tartans : le *macnab*, où l'*orange* domine, est d'une richesse de tons incroyable; le *gordon*, vert et bleu, conviendra bien pour jeune fille; *the tartan of the clergy*, violet et noir, est d'une rare distinction; enfin le *macpherson full dress*, heureux mélange de gris, de blanc, de noir, de jaune et d'amarante, est un des plus jolis.

Mais je m'aperçois qu'en me laissant aller à vous conter ainsi ce que j'ai vu, je m'éloigne de mon but; et suis en contradiction avec mes propres paroles : ne vous ai-je pas dit, en commençant, qu'il fallait un peu vous oublier vous-mêmes?

C'est qu'en effet, je vois arriver, avec les fleurs, une belle et douce solennité dont l'approche fait battre beaucoup de petits cœurs, et à laquelle il vous faut, vous *les grandes*, songer à bien des égards.

Quelle est celle d'entre vous qui n'a point, à côté d'elle, une jeune sœur, une cousine, une petite amie se disposant à sa première communion?

N'est-il pas juste de négliger tout autre soin, pour préparer cette toilette blanche dont le souvenir seul vous rappelle un si beau jour?

Je crois donc répondre à vos désirs en vous décrivant, en détail, une toilette complète de *première communiante*, toilette à laquelle mesdemoiselles Bauchot, 167, rue Montmartre, ont prêté le cachet de simplicité et de bon goût qu'elles savent si bien donner à tout ce qui sort de leur maison.

Robe en mousseline. — Jupe ornée, dans le bas, d'un ourlet haut de 15 centimètres, au-dessus duquel étaient espacés 7 plis d'un centimètre, séparés par un centimètre. — Corsage montant, entièrement plissé. — Manches longues et bouffantes, retenues dans le haut par un jockey plissé, et terminées par un poignet également plissé. — Autour du cou et des poignets, une petite ruche en mousseline.

Robe de dessous, en percale, tout unie et de même longueur que la robe de mousseline. — Corsage plat et montant. — Manches longues un peu moins larges que celles de mousseline.

Trois jupons : le premier un peu court, en madapolam; le deuxième en mousseline roide à carreaux, avec grand volant; le troisième en percale avec large ourlet et petits plis.

Une ceinture de mousseline à longs bouts garnis d'une petite ruche de tulle illusion; le bonnet en

tulle, avec fond *Charlotte*, garni d'une ruche très-touffue, et le voile de mousseline, très-long, très-ample, arrondi sur les côtés, complétaient cette toilette bien simple, vous le voyez, et cependant charmante.

Un mouchoir de Chapron, 11, rue de la Paix, en fine batiste, avec un ourlet à jour, le chiffre et la date, serait un joli présent à faire à l'enfant dont nous nous occupons.

S'il n'y a point, cette année, de première communiante autour de vous, adoptez, chères grandes filles, une pauvre petite enfant, — il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour la trouver, — et faites-lui, de vos mains aussi adroites que charitables, une belle robe blanche : elle comprendra bien mieux l'importance de l'acte qu'elle se dispose à accomplir, en voyant qu'une *demoiselle* prend elle-même la peine de la parer dignement pour ce grand jour.

Un de vos jupons raccourci, quelques mètres de percale, et un voile de mousseline, c'est-à-dire la valeur d'un de vos chapeaux les plus simples, voilà tout ce que cette bonne œuvre vous demande. Et encore, si votre bourse n'est pas bien garnie, vous pouvez vous réunir deux ou trois pour habiller la petite fille du bon Dieu. Mais alors, faites les choses complètement, n'oubliant ni les bas, ni les souliers, ni les gants : vos mères donneront le livre, le chapelet et le cierge, en récompense de votre travail.

Et vous serez bien contentes, je vous l'assure, plus ravies cent fois que si vous étrenniez vous-mêmes une élégante toilette.

Allons, belles demoiselles, vite à l'œuvre, et votre amie vous aimera bien !

Faut-il, à présent, au cas où l'on serait embarrassé sur le choix d'un œuf de Pâques à vous offrir, rappeler ces bijoux de Gueyton, 10, rue d'Alger, broches, boutons, boucles d'oreilles, peignes et escarcelles, bijoux infiniment moins chers que les autres, et qui ont, à un si haut degré, ce cachet artistique recherché de toutes les personnes de goût ?

Oui, n'est-ce pas ? car vous êtes assez raisonnables pour savoir borner vos désirs, et ne pas vous faire une loi de posséder, aussitôt, toutes les petites nouveautés dont je puis vous signaler l'apparition.

C'est mon devoir, à moi, de vous initier au *progrès* et de tenir au courant de toutes choses celles d'entre vous qui habitent loin de la grande ville; mais votre devoir, à vous, c'est d'être discrètes avec ceux qui vous gâtent, et de ne pas tourmenter un père ou un oncle, au sujet d'un objet qui vous tente et que vous posséderez sûrement, un jour, si vous êtes bien sages.

Mon sermon fini, après avoir répondu à la question relative aux gants, que le gant de Suède à deux boutons, gris ou couleur suède, est toujours le mieux porté, je terminerai par un renseignement utile, souvent demandé : l'adresse de la maison *Martin*, 29, rue Richer, à laquelle vous pourrez donner à nettoyer vos gants de Suède, de daim ou de chevreau : on vous les rendra, moyennant 40 centimes, remis à neuf par un nouveau procédé chimique, sans odeur et parfaitement raccommodés.

Quant aux enfants que j'ai l'air, cette fois, d'avoir mis en oubli, une de nos gravures leur étant consacrée, je vous renvoie aux toilettes que cette gravure représente, et que nous a fournies madame Deplanche, 10, rue Ménars. Vous y verrez les nouveaux modèles de chapeaux, et de gracieuses façons de robes.

Les jupes sont toujours ornées, soit de volants, soit de ruches, soit de plusieurs rangs de velours, ou bien encore d'une bande en cachemire de couleur, brodée en soutache et posée au-dessus de l'ourlet. On ajoute aux manches, un jockey semblable ; au corsage, une berthe plissée, terminée par un biais de même façon ; et l'on complète la toilette par une grande pèlerine, le *talma* d'autrefois, bordé d'une bande un peu plus étroite que celle de la jupe, et soutachée comme celle-ci.

La *grecque* qui figure sur la planche IV, (côté des patrons) peut parfaitement servir à cet usage, ainsi que les autres dessins de soutache, offerts précédemment.

Nous donnerons, le mois prochain, des explications détaillées sur le canevas *japonais*, la *mignardise*, la *serpentine* et autres nouveautés, dont nous nous contentons aujourd'hui de signaler l'apparition.

EXPLICATIONS

Planche IV

COTÉ DES BRODERIES. — BRODERIE RUSSE. — 1, Plastron pour chemise ou tablier d'enfant — 2, Explication du travail — 3 et 4, Parure à broder sur toile — 5, Mouchoir avec écusson E. H. enlacés — 6, Explication du travail — 7, J. P. — 8, Y. B., enlacés — 9, C. L. — 10, L. L. C. — 11, B. J. — 12, D. O. — 13, B. L. — 14, M. L. — 15, B. F. — 16 et 17, Parure à soutacher — 18, V. D. — 19, B. C. — 20 et 21, Bonnet d'enfant — 22, Explication du travail — 23, *Aimée* — 24, Mouchoir avec écusson et L. C. enlacés — 25, C. E. — 26, P. T. — 27, *Félicie*.

COTÉ DES PATRONS. — 1, A. M. B. — 2 à 6 *bis*, Zouave d'enfant — 7 à 11, Corsage à revers pour jeune fille — 12 à 14, Bonnet de nuit *Charlotte* — 15 à 17, Ceinture et bretelle pour petite fille — 18 et 19, Plastron pour chemise ou tablier d'enfant — 20 et 21, Plastron pour tablier d'enfant — 22, Croquis d'un modèle de tablier d'enfant — 23 à 25, Essuie-plumes — 26 à 33, Patrons de laurier-rose — 34, Col de batiste avec bordure au crochet — 35 à 38, Dessous de lampe au crochet — 39 et 40, Berthe et manche en blonde ou en guipure — 41, Tabouret anglais.

COTÉ DES BRODERIES

BRODERIE RUSSE.

La *broderie russe*, d'une exécution aussi prompte que facile, jouissant en ce moment d'une grande vogue, pour toilettes d'enfant et de jeune fille, nous croyons répondre au vœu de nos abonnées en consacrant la plus grande partie de la planche du mois à des échantillons de ce nouveau genre de broderie.

Une explication détaillée, indiquant la manière de

piquer et de diriger son aiguille, accompagne chaque dessin.

Cette broderie peut s'exécuter en coton de couleur, en laine fine, ou bien en soie. La laine anglaise est la plus généralement employée; on la trouve dans toutes les maisons de broderies, entre autres chez Charavel, passage Choiseul.

La *broderie russe* peut se faire sur toute espèce d'étoffes, mousseline, nansouk, toile, cachemire, flanelle, etc.

Nous donnons, sur la planche, un dessin de plastron, de col, de mouchoir et de bonnet, réservant, pour la grande planche de mai, une robe d'enfant et une chemisette de jeune fille.

Le plastron servira pour chemise ou pour tablier d'enfant, et se fera, par conséquent, en nansouk ou en toile; le col en mousseline ou bien en crêpe pour col de deuil, et le bonnet en mousseline ou en nansouk.

Voici le détail et l'explication de chaque dessin.

1, Plastron pour chemise ou pour tablier d'enfant.

Ce petit modèle, fourni par la maison Pauline, rue de Cléry, 100, est très-gentil et très-commode, en ce que le plastron et la manche sont d'un seul morceau.

Le n° 2 donne la manière dont la broderie peut s'exécuter :

Piquez l'aiguille en dessous, arrêtez le fil, puis faites sortir l'aiguille à la lettre A. Piquez-la au B, puis ramenez-la à la lettre A. (Ce dernier point, indiqué par la ligne ponctuée, se fait par conséquent à l'envers.) L'aiguille étant revenue à l'A, piquez-la au C, puis ramenez-la à l'A. (Ce point se fait à l'envers.) Faites un très-petit point qui réunisse les deux côtés du losange à l'A, et piquez ensuite l'aiguille de manière qu'elle se retrouve en dessous. Piquez-la au D, puis à l'E. (Le point EF qui marque le milieu du losange, se trouve ainsi fait.) Piquez l'aiguille à l'F (ce point se fait à l'envers), et faites, à l'endroit, le point FB. Allez ensuite au G (à l'envers), et revenez au B (à l'endroit). Faites le point CG (à l'endroit), et revenez au C (à l'envers). Terminez par le point CH et passez au deuxième losange qui se fait de la même manière.

On comprend, du reste, que la manière indiquée n'a rien d'absolu, et que chaque brodeuse pourra la modifier à son gré : peu importent les moyens, pourvu que le dessin soit exécuté d'une façon régulière.

3 et 4, Parure à broder sur toile, sur nansouk double ou sur crêpe.

Dans le dernier cas, on emploiera du cordonnet de soie au lieu de laine.

L'explication du dessin est au n° 6.

5, Mouchoir allant avec la parure précédente. — Écusson et *H C* enlacés.

6, Explication du dessin de la parure et du mouchoir. Nous donnons seulement l'explication de l'étoile, les autres parties du dessin n'offrant aucune difficulté.

Les lettres de repère indiquent la direction des points.

Piquez l'aiguille de manière à la faire sortir à la lettre A, puis faites, à l'endroit, le point AB.

Nous allons indiquer successivement, par deux lettres, tous les points à l'endroit; la première lettre indiquera l'endroit où l'aiguille sortira en dessus, et la deuxième lettre l'endroit où on la piquera pour la ramener à l'envers.

Le point AB étant exécuté, faites successivement les points CB, CD, ED, EF, GF, GH, IH, JI, KJ, KL, AL, SP, NQ, RO.

A l'M, faites un point qui réunisse, au milieu de l'étoile, les différents points formant les rayons.

7, *J. P.*, romaine, plumetis.

8, *Y. B.* enlacés, anglaise et romaine ornées, plumetis et point de sable.

9, *C. L.*, gothique unie, plumetis.

10, *L. L. C.*, anglaise fleurie, plumetis.

11, *B. J.*, anglaise, plumetis ou feston.

12, *D. O.*, petite anglaise, plumetis.

13, *B. L.*, gothique unie, plumetis,

14, *M. L.*, anglaise, plumetis.

15, *B. F.*, gothique, plumetis.

16 et 17, Parure à soutacher sur batiste ou sur mousseline. La partie couverte de soutache et terminée d'un côté par un feston, et de l'autre par une piqûre, doit être double. Les petits pois se font au point de poste.

Sur une parure de deuil, en crêpe ou en grenadine, on remplace les pois par des perles.

18, *V. D.*, anglaise, plumetis.

19, *B. C.*, anglaise, plumetis.

20 et 21, Bonnet d'enfant, broderie russe.

22, Explication du travail.

Piquez l'aiguille à la lettre A, et faites successivement, à l'endroit, les points indiqués par les lettres AC, AB, CB, CD, CE, FE, CF, CG, KG, KJ, IJ, HI, HC, LC.

23, *Aimée*, romaine fleurie, plumetis et point de sable.

24, Mouchoir allant avec la parure soutachée (16 et 17), écusson avec *L. C.* enlacés, plumetis.

25, *C. E.*, romaine ornée, plumetis et point de sable.

26, *P. T.*, anglaise unie, plumetis.

27, *Félicie*, anglaise ornée, plumetis et point de sable.

COTÉ DES PATRONS.

1, *A.*, *M.*, *B.*, romaine ornée, plumetis.

2 à 6 *bis*, Zouave d'enfant qu'on peut exécuter en piqué, en cachemire ou en popeline. On borde ce zouave de deux ou trois rangs de soutache, et l'on ajoute sur les devants, sur le dos (en haut et en bas) et sur la manche, le petit motif n° 6 *bis*, qui se brode en soutache.

2, Devant.
3, Dos.
4, Côté.
5, Manche.
6, Croquis.

6 *bis*, Ornement à broder en soutache.

7 à 11, Corsage à revers pour jeune fille.

7, Devant.
8, Dos.
9, Côté.
10, Manche.
11, Croquis.

Ce corsage, ainsi que l'indique le croquis, se boutonne sur le côté. Les revers se garnissent soit de petits velours, soit d'une ruche; les manches, demi-

ouvertes, doivent avoir la même garniture que le corsage.

12 à 14, Bonnet de nuit *Charlotte*, qui ne se compose que de deux parties :

12, Fond.
13, Poignet.
14, Croquis.

Sur le fond, qui est froncé tout autour, on applique le poignet, à l'aide d'une piqûre.

Tout autour du bonnet, on ajoute deux rangs d'une garniture brodée, festonnée ou simplement ourlée.

15 à 17, Ceinture et bretelle pour petite fille.

15, Ceinture.
16, Bretelle.
17, Croquis.

Bretelle et ceinture se font de la même étoffe que la jupe, piqué ou popeline, ou bien en velours noir, et dans ce dernier cas, on ajoute à la jupe, au-dessus de l'ourlet, une bande de velours noir qu'on brode, ainsi que la ceinture et la bretelle, en soutache de soie blanche, ou bien au point de chainette.

Le même dessin s'exécute, sur une robe de piqué, en soutache de coton.

On peut simplifier ce dessin en supprimant les petits trèfles et ne faisant que la grecque.

La ceinture, aussi haute devant que derrière, ferme sur le côté à l'aide de deux agrafes.

Les bretelles, qui croisent sur l'épaule, sont ajustées à la ceinture de la jupe, par-dessus laquelle on pose la ceinture suissesse.

Une chemisette plissée et des manches bouffantes complètent cette gentille toilette.

18 et 19, Plastron pour chemise ou tablier d'enfant.

Ce plastron est le même que celui du côté des broderies ; nous le répétons pour qu'on se rende mieux compte de l'effet qu'il produit.

20 et 21, Plastron pour tablier d'enfant. Ce plastron se compose de deux parties :

20, Devant.
21, Dos.

Ces deux parties se réunissent par des surjets. On ajoute, comme manche, un petit jockey semblable à ceux du n° 22,

Nous donnerons, le mois prochain, un patron de tablier soutaché qui n'a pu trouver place sur cette planche.

22, Modèle de tablier d'enfant. L'ornement de ce dernier modèle se compose d'un entre-deux brodé ou plissé, garni d'une petite bande brodée ou festonnée. Les jockeys et les poches sont garnis de la même façon.

23 à 25, Essuie-plumes.

Le n° 23 est le patron du morceau de drap qui forme le fond de l'essuie-plumes.

Le n° 24, le patron des palmes qu'on applique sur le fond.

Le n° 25, le croquis.

Pour cet essuie-plumes, on peut utiliser tous les petits morceaux de drap, de velours ou de cachemire dont on peut disposer, et aussi les restes de soutache et de cordonnet.

Celui que nous avons vu chez madame Legras, rue Saint-Honoré, 255, avait un fond de drap *rouge* (n° 23), sur lequel on avait cousu, avec du cordonnet de couleurs différentes, trois rangs de soutache :

Le premier rang (extérieur), en soutache *blanche*, cousue avec du cordonnet *rouge*.

Le deuxième rang en soutache *noire*, cousue avec du cordonnet *maïs*.

Le troisième rang en soutache *verte*, cousue avec du cordonnet *blanc*.

Sur ce fond, ainsi orné, étaient appliquées huit palmes en drap, découpées sur le modèle du n° 24.

Le milieu de chaque palme était orné de quelques points en cordonnet de couleur disposés comme ceux du modèle, et un point anglais ou point de chausson, en cordonnet de couleur, fixait les contours des palmes sur le fond de l'essuie-plumes.

Voici le détail des couleurs de chaque palme :

Drap.	Cordonnet du milieu.	Cordonnet du contour.
Blanc.	Rouge.	Bleu.
Bleu.	Jaune.	Blanc.
Noir.	Rouge.	Vert.
Jaune.	Bleu.	Noir.

Les palmes étaient alternées de la façon suivante : *blanche, bleue, noire, jaune, blanche, bleue, noire, jaune.*

Dans les intervalles compris entre les rangs de soutache et les palmes, on avait ajouté de petits pois ou des croix en cordonnet de couleur.

Il est sous-entendu que l'ordre de toutes ces nuances peut être parfaitement interverti ; chacune de nos amies suivra les caprices de son imagination, se réglant, en même temps, sur les richesses dont elle peut disposer.

Après avoir été bordé d'un velours ou d'une petite bande de crochet bouclé, en laine anglaise noire, bande imitant l'astrakan, l'essuie-plumes se pose sur un dessous en drap noir, auquel il est fixé par un petit croissant en métal qui forme poignée et se trouve chez madame Legras.

Nous avons indiqué, en décembre 1860, la manière de faire le dessous de l'essuie-plumes. Nous répétons cette explication pour les nouvelles abonnées.

Taillez cinq *ronds* de drap du diamètre de 10 centimètres, et découpez le bord, à petites dents, avec des ciseaux un peu fins.

Deux *ronds* doivent être conservés pour former le *dessus* et le *dessous* de l'essuie-plumes; il faut couper en *quatre* les trois autres pour faire les *cornets* dans lesquels on introduit les plumes qu'on veut essuyer. Chaque *cornet* se fait avec le quart d'un rond de drap, et l'on en réunit les deux côtés par quelques points.

On dispose les douze *cornets* sur un *rond* de drap, les y fixant par quelques points, et l'on ajoute dessus un second *rond* qu'on fixe de la même façon.

L'exécution du crochet bouclé n'offre aucune difficulté :

On commence par une chaîne assez longue pour suivre tous les contours des dents qui bordent le n° 23.

Piquez le crochet dans la première maille de la chaîne, et faites une demi-bride. Tournez deux fois la laine autour du crochet, et piquez le crochet dans la maille suivante, et ramenez successivement la laine dans les mailles qui sont autour du crochet. — Faites une demi-bride dans la maille suivante. — Tournez deux fois la laine autour du crochet et ramenez-la, comme tout à l'heure, dans chacune des mailles séparément.

Le rang suivant est semblable, mais on alterne les boucles.

26 à 33, Laurier-rose.

Nos abonnées trouveront les pétales tout découpés chez madame Beaussier, ou bien les découperont elles-mêmes sur le modèle de ceux que donne la planche.

Pour une branche, il faut du papier rose végétal de quatre nuances, du papier couleur bois, des cœurs et des feuilles.

Le n° 27 (en papier *rose vif*) sert à former l'intérieur de la fleur. On réunit, en les collant, les deux côtés, et l'on obtient un cornet dans lequel on introduit le cœur n° 32.

Le n° 27 (*rose pâle*) sert à former le premier rang des pétales. On découpe, sur ce modèle, *deux* pétales qu'on colle, en face l'un de l'autre, autour du n° 26.

Le n° 28 (*rose demi-vif*) sert à former le deuxième rang des pétales. On taille, sur ce modèle, *trois* pétales qu'on colle sur le premier rang, en ayant soin de les alterner avec ceux de ce premier rang.

Le n° 29 (*rose demi-vif*) sert à former le troisième rang des pétales. On taille, sur ce modèle, 6 pétales qu'on colle en deux rangs alternés.

On termine par un rang de 3 pétales n° 27, en papier rose *très-vif*.

Le n° 30 est le calice en papier couleur *bois*.

Le n° 31, le patron d'une feuille.

Le ° 32, le cœur.

Le n° 33, le croquis d'une branche montée.

Le bouton se fait à l'aide d'une bande de 4 ou 5 pétales (*rose vif*) qu'on entoure de 3 pétales n° 27 (*rose très-vif*); on termine par un petit calice en papier *bois*.

34, Col de batiste avec bordure au crochet.

Le fond du col peut être en batiste ou en nansouk tout uni, ou bien orné de pois comme l'indique le modèle. On peut aussi ajouter une petite galerie au crochet, formée de brides, qu'on applique sur le col auquel on la fixe à l'aide de deux festons, l'un en haut, l'autre en bas. Cela fait, on enlève l'étoffe derrière cette petite galerie, et l'on obtient ainsi un point à jour.

Voici l'explication de la bordure à roues : chaque roue se fait séparément avec du fil d'Alsace *D. M. C.*, n° 140.

Faire 24 chaînettes, former un rond, en attachant la dernière à la première par une demi-bride, et continuer à faire une demi-bride sur chacune des 24 chaînettes.

On casse alors le fil, laissant un bout assez long pour faire le jour intérieur de la roue, jour qui s'exécute à l'aiguille sur le modèle donné au n° 34.

Quand on a fait un nombre de roues suffisant pour entourer le col, (et ce nombre varie, bien entendu, selon la grandeur du col), on attache les roues les unes aux autres par trois points de chaque côté. Il doit ainsi rester 9 mailles libres entre chaque attache (9 mailles dans le haut de la roue, et 9 mailles dans le bas).

La petite galerie qui surmonte les roues s'exécute de la façon suivante :

1er rang. — Une demi-bride sur chacune des 3 mailles qui forment le milieu entre les 9 mailles restées libres entre les attaches — 5 chaînettes — 3 demi-brides sur le milieu de la 2e roue — 5 chaînettes, etc. — Pour l'angle du col, voir le modèle.

2e rang. — Revenir sur le 1er rang, en faisant 1 bride dans la 1re maille — 2 chaînettes — 1 bride dans la 3e maille — 2 chaînettes, et ainsi de suite.

Pour la petite bordure, on fait une demi-bride dans la 3e maille, en comptant à partir de l'attache — 3 chaînettes — 1 demi-bride dans la même maille — 1 demi-bride dans la maille suivante — 3 chaînettes — 1 demi-bride dans la même maille — 1 demi-bride dans la maille suivante — et continuer de la sorte, faisant 3 petites boucles sur chaque roue.

Pour la roue de l'angle du col, voir le modèle.

35 à 38, Dessous de lampe au crochet.

Le n° 35 est le milieu du n° 36.

Le n° 37 est le modèle d'une des dents qui entourent le n° 36.

Le n° 38 est le croquis du dessous de lampe qui se compose, comme on le voit, de six parties semblables au n° 36.

Ce dessous de lampe se fait, au crochet, en laine et en soie d'Alger : le n° 35, le 2e rang du n° 36, et les contours des festons sont seuls en *soie*, tout le reste est en *laine*.

Voici le détail des couleurs :

N° 35, en soie *rouge* (on peut se servir du bout qui reste pour fixer cette petite étoile dans l'espace laissé vide au milieu du n° 36, ou bien on arrête ce bout, et on fixe l'étoile avec une aiguille enfilée de fil fin).

Cette étoile se compose d'une petite boucle de 4 chaînettes, dans laquelle on fait 12 demi-brides. On continue, faisant 6 demi-brides sur les 6 premières demi-brides du rang précédent, et l'on arrête.

Le n° 36 se fait en laine *blanche*, en soie *mais*, et en laine *noire*.

On commence par une chaîne en laine *blanche* de 23 chaînettes, dont on réunit une partie pour former une boucle, piquant son crochet dans la 4e chaînette.

Dans cette boucle on fait 32 brides, et l'on continue, faisant 4 brides sur le bout qui reste, et finissant par 4 chaînettes sur lesquelles on revient en faisant des demi-brides pour rejoindre l'autre côté de la boucle.

Sur ce 1er rang, on fait, en soie *mais*, un rang de demi-brides.

Et sur ce rang de demi-brides, on fait, en laine *noire*, le rang indiqué au bord du n° 36 : 1 bride, 2 chaînettes, 1 bride, 2 chaînettes, etc., excepté dans le bas, où l'on ne fait que des demi-brides pour que la pointe soit bien aiguë.

Sur ce rang *noir*, on fait le premier rang de feston en laine *vert foncé*, ne commençant qu'au-dessus de la troisième bride *noire*. Chaque dent est semblable à celle du numéro 37, et se compose de sept brides prises dans la quatrième bride *noire* du rang précédent (on a commencé en faisant une demi-bride sur la troisième bride *noire*).

On fait une demi-bride sur la bride *noire* suivante, puis la deuxième dent sur la bride *noire* suivante, puis une demi-bride, et ainsi de suite.

Ce premier rang de feston terminé, on rabat les dents sur l'ouvrage, puis on fait derrière chaque dent un rang de brides *vert clair*, qu'on prend dans le rang des brides *noires* : une bride *verte* sur la bride *noire*, deux chaînettes, une bride *noire*, deux chaînettes, etc.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Sur ces brides *vertes*, on fait, en laine *vert clair*, le deuxième rang de feston, commençant sur la bride du rang précédent dans laquelle est prise la première dent de ce même rang, et continuant de façon à alterner ces dents.

Le premier rang se compose de onze dents.

Le deuxième rang n'en a que dix.

On rabat ensuite, sur l'ouvrage, ce deuxième rang de feston, puis on fait sur les brides *vert clair* un rang de brides *noires*, sur lesquelles on fait, en laine *noire*, le troisième et dernier rang de feston.

Ce rang ne se compose que de neuf dents. On fait ensuite, autour de chaque rang de feston, un rang de demi-brides, en soie *mais*, et l'on n'a plus qu'à réunir, aux endroits indiqués sur le modèle, les six parties du dessous-de-lampe.

39 et 40, Berthe et manche garnies de blonde, de dentelle ou de guipure.

Ces jolis modèles qu'on imitera facilement, à la seule inspection des croquis, nous ont été fournis par la maison Pauline, 100, rue de Cléry.

Le fond de la berthe est en tulle bouillonné; on pourrait aussi le faire en tarlatane plissée. La manche, qui doit être, comme la berthe, en tulle ou en tarlatane, se compose d'un bouillon et d'un volant recouvert de blonde ou de guipure.

41, Tabouret anglais.

Ce tabouret, plus haut de forme que les tabourets ordinaires, et par cela même plus commode, se compose d'une bande haute de 14 centimètres, longue de 105 centimètres, et d'un rond de 35 centimètres de diamètre.

Un passe-poil en maroquin réunit le rond à la bande, et deux petites oreilles, placées de chaque côté du tabouret, achèvent d'en faire un objet très-commode, tout en lui prêtant un cachet d'originalité.

Ces oreilles, en forme de demi-cercle, ont 12 centimètres de long sur 4 de haut, dans la partie la plus large du demi-cercle.

On peut faire ce tabouret avec des restes de moquette ou de reps, ou bien en tapisserie. On le remplit avec de la plume, du varech, ou tout simplement avec des copeaux qu'on arrange avec soin, bien serrés les uns contre les autres; ce qui donne au tabouret une grande consistance.

L'intérieur rempli, on ferme le tabouret avec un rond de percaline de même grandeur que celui dont nous avons donné les dimensions.

Les oreilles doivent être de même étoffe que le tabouret, et bordées d'un passe-poil en maroquin.

Un grand choix de ces petits tabourets anglais, tout fraîchement débarqués, se trouve au *Petit-Saint-Thomas*, rue du Bac. Ils sont marqués de chiffres modestes, depuis 1 fr. 45 c.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Jeune Fille et jeune Femme.

Toilette de bal. — Robe de mousseline blanche à deux jupes, garnies de volants tuyautés, également en mousseline. — Corsage rond et décolleté, avec berthe formant pointe devant. — Manches courtes formées d'un volant tuyauté. — Ceinture de taffetas avec chou et longs bouts. — Coiffure relevée avec chou de ruban sur le côté.

Toilette de ville. — Robe de taffetas, jupe bordée d'une petite ruche de velours noir et garnie, au-dessus de l'ourlet, d'une ruche semblable, formant des ondulations. — Corsage rond et montant, avec boutons de velours, et ruche de velours qui continue sur tout le devant de la jupe. — Manches à revers formant feston et garnis de ruches. — Col et cravate-amazone. — Sous-manches en batiste. — Chapeau de tulle orné d'un bouquet de fleurs des champs et d'une petite barbe de dentelle noire nouée derrière le chapeau, bavolet couvert de dentelle.

DEUXIÈME GRAVURE.

Enfants.

Toilette de petites filles. — *Première toilette*, 8 *ans*. — Robe de popeline grise; jupe ornée dans le bas de quatre rangs de velours bleu et d'une petite ruche de taffetas gris. — Corsage rond et décolleté avec ceinture Impératrice en velours bleu, et berthe garnie, comme le corsage, de velours et de ruches. — Manches courtes, bouillonnées, avec jockey garni. — Chemisette et sous-manches en mousseline. — Chapeau diadème en paille d'Italie, bordé de velours bleu, et orné de deux plumes, l'une noire et l'autre bleue. — Résille en chenille bleue.

Deuxième toilette, 4 ans. — Robe de cachemire rose, jupe garnie au-dessus de l'ourlet de quatre rangs de velours noir. — Corsage rond et décolleté, bordé de velours dans le haut, avec brandebourgs devant. — Manches courtes, formées d'un jockey et d'un volant, garnis également en velours. — Capote de taffetas blanc, avec plume rose.

Troisième toilette, 10 *ans*. — Robe *duchesse* en taffetas vert. — Jupe garnie dans le bas de trois volants tuyautés, en taffetas. — Corsage rond et décolleté, avec berthe garnie d'un volant de taffetas. — Guimpe et sous-manches en organdi. — Résille en filet de soie, couleur paille, avec nœud de taffetas vert sur le sommet de la tête.

Toilette d'enfant d'un an. — Robe en nansouk formée de bouillons et d'entre-deux, avec garniture brodée qui borde la jupe, remonte en tablier de chaque côté, et forme bretelles sur le corsage. — Manches courtes. — Ceinture à longs bouts, en taffetas. — Chapeau Gabrielle en feutre blanc, orné de plumes.

Toilette de petit garçon, 6 ans. — Costume grec en velours noir, veste et pantalon bouffant. — Guêtres de chevreau. — Chapeau de feutre avec plume. — Chemisette en batiste.

TAPISSERIE.

Cette jolie glaneuse est destinée à faire le pendant de l'*Italienne* donnée en novembre 1859.

Ce dessin, qu'on exécutera sur canevas Pénélope, peut servir pour coussin ou pour grand écran de cheminée.

On pourrait, à cet effet, poser sur de la moire ou du reps de soie le canevas, dont on tirerait les fils après l'exécution du dessin.

ÉPHÉMÉRIDES

27 AVRIL 1702. — MORT DE JEAN BART.

Il était né à Dunkerque ; son père était un pauvre pêcheur. Peu d'hommes sont plus connus et plus populaires que lui : sa mâle simplicité, son courage et sa bonté l'ont rendu cher à ses contemporains et à ses compatriotes, qui ont gardé précieusement sa mémoire. Après avoir servi pendant quelque temps dans la marine hollandaise, il revint en France quand la guerre éclata avec la Hollande, et équipa un corsaire avec lequel il fit beaucoup de mal à l'ennemi. — Instruit de ses exploits, Louis XIV l'appela dans la marine militaire, quoiqu'on n'y admit d'ordinaire que des nobles. Nommé en 1691 chef d'escadre, Jean Bart rendit les plus grands services ; étant parvenu à sortir avec sept frégates du port de Dunkerque que bloquaient étroitement les Anglais, il brûla plus de 80 bâtiments ennemis, fit une descente à Newcastle, et revint avec un immense butin. En 1694, il préserva son pays de la disette en faisant entrer à Dunkerque, malgré le blocus, une flotte considérable chargée de grains, et en reprenant un convoi important dont les anglais s'étaient emparés. Dans ce dernier combat, il attaqua à l'abordage une flotte beaucoup plus considérable que la sienne, et tua de sa main le contre-amiral. Il ne se reposa qu'à la paix de Ryswick, et mourut, peu d'années après, des suites d'une pleurésie.

Il est enterré dans l'église de Saint-Éloi de Dunkerque, et une statue, œuvre de David d'Angers, lui a été élevée sur une des places de cette ville. Le grand homme y est représenté en costume de chef d'escadre, tenant levée l'épée de commandement.

Mosaïque

L'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout.

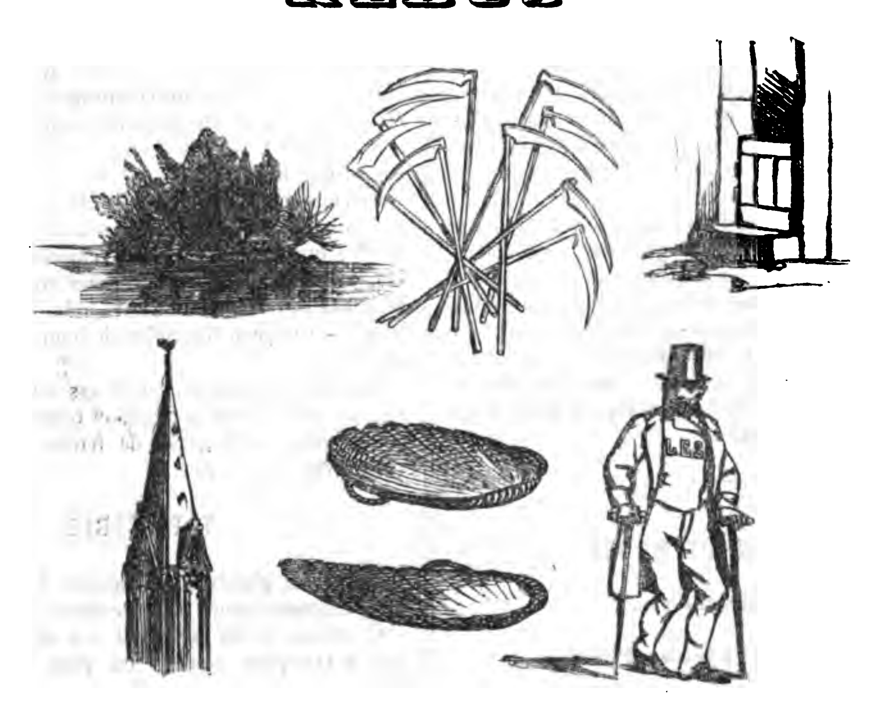
MASSILLON.

Il faut se garantir du tourment des petites choses ; c'est la maladie des gens heureux.

Mme NECKER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : **Tête de fou ne blanchit jamais.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

CAUSERIE ARTISTIQUE

PHILIPPE DE CHAMPAIGNE

Tout à coup, mesdemoiselles, nous quittons l'Italie, les magnificences un peu païennes de l'art au seizième siècle, qui se souvient de la Grèce alors même qu'il peint le Dieu de Bethléem, pour rentrer en France et y trouver un peintre austère, dont l'inspiration ne semble pas s'exhaler du fond d'un sanctuaire à colonnes de porphyre, à mosaïques d'or, mais d'une humble cellule conventuelle aux murs nus et froids.

Vous venez de voir l'Urbinate dans l'éclat de sa gloire et de son luxe; l'Urbinate marchant l'égal des princes, l'Urbinate ayant une cour. Maintenant je vous appelle à Paris, je vous dis : suivez-moi sur la rive gauche de la Seine, gravissons la montagne Sainte-Geneviève, et là, vers l'endroit où passait l'ancienne enceinte de Philippe-Auguste, où s'étendent les nouveaux jardins de Marie de Médicis, où s'élève le palais du Luxembourg, vous allez voir l'intérieur d'une famille bourgeoise. Voici devant une table frugalement servie, le père, vêtu de modestes habits de drap; en cornette de batiste, en collet monté; la mère, que l'on nomme seulement *mademoiselle*, car, en ce temps-là, ce n'était pas le mariage, mais le rang qui faisait la distinction; une bourgeoise, même grand'mère, ne devenait jamais *madame*. Puis, les enfants, les élèves, respectueusement assis au bas bout de la table entre les maîtres et les domestiques. La salle, lambrissée de chêne, est dallée en pierres blanches et noires; un des membres de la famille, assis sur un escabeau un peu plus haut que les autres, ne prend pas part au repas et fait une lecture pieuse.

Nous sommes chez Philippe de Champaigne, peintre de la reine mère, Marie de Médicis, à l'époque où Louis XIII malade mettait son royaume aux pieds de la Vierge, où Richelieu gouvernait la France, où Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, fondait le couvent de Port-Royal et devenait le père du jansénisme en France, où Descartes, retiré à la Haye, créait la philosophie moderne.

Que pensez-vous de ce temps-là, mesdemoiselles? Il est important de se le représenter pour avoir une idée juste du génie artistique qu'il dut produire. Nous ne sommes plus sous le règne brillant des Valois où, grâce à la fécondante influence de la renaissance italienne, qui avait passé les Alpes à la suite de nos armées, nous voyions se produire des architectes comme Jean Bullant et Philibert Delorme, des sculpteurs comme Germain Pilon et Jean Goujon, tandis que les peintres de l'école milanaise, amenés par Léonard, décoraient le palais de Fontainebleau et d'autres. Nous ne sommes pas encore à la période pompeuse dont Lebrun a été le peintre caractéristique, encore moins pensons-nous à Mignard et à Watteau!

Nous serions au temps le plus glorieux de notre histoire, si, en France, la gloire ne s'attachait pas surtout aux triomphes militaires; tandis que les lettres et les sciences sont honorées par Descartes, Pascal et Corneille, l'art est représenté par Philippe de Champaigne, Poussin et Lesueur.

Vous allez me demander peut-être pourquoi je quitte brusquement l'Italie pour vous ramener en France, et pourquoi je vous transporte des pompes romaines aux austérités de Port-Royal? Eh! mesdemoiselles, ce ne serait pas chose nouvelle que de vous parler de la loi des contrastes. Assurément, vous savez déjà combien les différences, les oppositions surtout, font valoir les beautés de tous genres. Une jeune fille brune éclate comme une fleur de grenadier au milieu d'un groupe de blondes; et de même une blonde au teint transparent, aux cheveux vaporeux, aux yeux d'azur, semble, parmi plusieurs brunes, comme une déesse parmi les mortelles. Pour m'en tenir à des considérations plus hautes, et ne point descendre, en causant avec vous, à des mièvreries de Keepsake, je vous dirai que les splendeurs raphaélesques m'ont ébloui; que je veux, avant de vous ramener à Florence, pour y voir André del Sarte, de vous conduire à Venise pour y admirer Titien, me reposer les yeux par les sévères beautés de la peinture ascétique.

Ai-je bien dit le mot? La peinture ascétique c'est celle de Zurbaran, le terrible moine espagnol, dont je vous parlerai plus tard : de Luis Moralès le Divin, un autre Espagnol, frère de Van Eyck par l'inspiration, bien davantage que celle de Philippe de Champaigne. Celle-ci, plus chrétienne que celle du Poussin, qui garda souvent ses inspirations païennes jusqu'en ses tableaux religieux, mais plus *réaliste* que celle de Lesueur, ne cherche jamais les effets violents;—passez-moi cette expression de *réaliste*, mesdemoiselles,

puisqu'elle rend une idée juste et ne prenez pas garde au sot emploi qu'on en fait quelquefois.

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques!

disait André Chénier. Moi, mesdemoiselles, je vais vous dire par opposition et par à peu près :

Pour décrire l'art ancien, prenons des mots nouveaux.

Donc, Philippe de Champaigne fut le *réaliste* chrétien par excellence. Il ne s'éleva pas jusqu'au ciel, du vol des voyants et des poètes; il ne nous peignit pas les splendeurs angéliques du Saint des Saints; mais il nous a montré la prière humble et recueillie des voyants simples de cœur; il nous a fait lire, sous leurs masques sévères, leur vivante pensée.

Il était Flamand d'origine et naquit à Bruxelles, en 1602. Nous le trouvons dans la même ville en 1614, étudiant la peinture, chez un peintre nommé Bouillon d'abord, puis chez un autre plus connu, Michel Bourdeaux, qui lui fit faire des paysages. C'est chez Michel Bourdeaux qu'il connut le baron de Fouquière, moitié artiste moitié gentilhomme, qui devint son troisième maître et l'amena en France.

A cause de sa naissance, plusieurs historiens ont voulu faire de Philippe de Champaigne un peintre de l'école flamande. Comme si la nationalité classait le génie! Est-ce chez vous, mesdemoiselles, ou ailleurs, que j'ai déjà conté cette anecdote qui me semble distinguer si bien la *patrie* du lieu de la naissance?

Au collége, nous avions un camarade né en France de famille anglaise. C'était par le hasard d'un voyage qu'il avait vu le jour à Boulogne au lieu de le voir à Douvres ou à Londres. Vous savez combien les Anglais sont fiers de leur nationalité. Pour taquiner le jeune Wilson, nous ne manquions jamais de lui dire :

« Mais tu n'es pas Anglais, tu es Français; tu es né en France!

— Eh! répondit-il un jour, impatienté; vous seriez né dans une écurie, vous seriez donc un cheval? »

Cette boutade me revient toutes les fois que je vois la brutale puissance des faits empiéter sur le domaine des idées. Ne vous disais-je pas, la dernière fois, que Léonard de Vinci fut Milanais quoique né à Florence? Eh bien! Philippe de Champaigne, lui, fut Français, bien Français. C'est en France qu'il fit ses excellents tableaux, ses beaux portraits; ce sont des visages français qu'il transporta vivants sur la toile. Ajoutez, et voici la meilleure raison, que sa peinture franche et solide, son génie sobre, exact et noble, sont essentiellement français. Les portraitistes allemands ont plus de minutieuse exactitude et moins de grandeur. Ils peignent mieux l'extérieur et moins l'âme. Les Flamands, plus riches et plus brillants, ne savent pas faire transparaître dans les yeux le feu intérieur de la pensée.

Car c'est le portraitiste surtout qui domine en Philippe de Champaigne. En ce genre, il n'a point été dépassé encore. A ses grands tableaux, représentant une scène historique, comme *la Cène*, comme *la Translation des restes de saint Gervais et de saint Protais*, on reproche de la froideur. Et peut-être, en effet, le célèbre janséniste n'eut-il pas ce don précieux de la *fougue* qui éclatait si puissant chez Rubens, son contemporain.

Mais j'anticipe. Je me laisse aller à poursuivre ma causerie sans méthode et au gré des pensées qui se succèdent en mon cerveau. Pourtant, je devrais, avant d'analyser le génie de Philippe de Champaigne, poursuivre l'historique de sa vie que j'avais commencé; avant de vous conduire devant son œuvre de peintre français, je ferais bien de vous dire comment il devint peintre et Français.

Au reste, si j'oubliais si facilement de vous parler de sa vie, c'est qu'elle n'eut rien que de simple. Vous l'avez dû comprendre, dès l'abord, lorsque vous êtes entrées, avec moi, dans son intérieur pieux et tranquille.

Nous l'avons donc laissé à Bruxelles, sortant de chez Michel Bourdeaux pour entrer sous la direction du baron de Fouquière qui fut, avant Poussin, le créateur du paysage historique. Ce patronage, toutefois, n'avait qu'un caractère temporaire, car le père de Philippe, voyant son fils faire de grands progrès, voulait le placer à Anvers dans l'atelier de Rubens. Mais déjà, sans doute, l'inspiration sévère du jeune Champaigne sympathisait peu avec la manière charnelle et païenne du grand Flamand. Il ne témoigna pas beaucoup d'empressement à profiter de la bonne volonté paternelle; et même il fit observer que les leçons de Rubens coûtaient cher et qu'il pourrait tirer autant de profit, au moins, du voyage de Rome, si son père voulait lui donner les moyens de l'entreprendre.

Il partit donc de Bruxelles pour Rome en 1621, à l'âge de dix-neuf ans. D'abord il vint à Paris avec l'intention de s'y arrêter quelque temps, et, pour mettre à profit son séjour, il travailla chez divers peintres, notamment chez Georges Lallemant de Nancy, qui avait aussi eu pour élève Nicolas Poussin.

Ce Lallemant n'était point un artiste consciencieux, mais un *faiseur*. Il songeait surtout à produire beaucoup de tableaux pour gagner beaucoup d'argent; et mettait à contribution le talent de ses élèves, au lieu de leur faire part du sien.

Philippe de Champaigne subit ce joug plus longtemps qu'il n'aurait dû; mais enfin, voyant qu'au lieu de se perfectionner il se perdait sous cette mercantile direction, il se retira et se mit à travailler seul.

Pourquoi ne poursuivit-il pas son voyage? Mesdemoiselles, ses biographes ne nous ont pas donné l'explication de ce changement dans ses projets. Ils nous disent seulement qu'il travailla *en son particulier* et qu'il fit des portraits. Nous en sommes donc réduits aux conjectures.

Ne fût-ce pas encore l'inclination naturelle, l'inclination inavouée de son génie qui le retint à Paris, comme elle l'avait éloigné de l'atelier de Rubens? Ou bien, faut-il attribuer l'abandon de ses projets à l'influence de quelques amitiés puissantes sur son cœur.

Lorsqu'il voulut se mettre « en son particulier », comme dit son historien Félibien, Philippe de Champaigne s'alla loger au collége de Laon. Il y fit la connaissance de Poussin qui venait d'Italie. Bientôt, les deux artistes furent amis et, comme il arrive en pareille circonstance, ils influèrent l'un sur l'autre et se donnèrent, soit par le contraste, soit par la parité de leur génie, ce complément suprême qui achève le talent.

Vers ce temps, la reine Marie de Médicis faisait dé-

corer le Luxembourg. Tandis que Rubens peignait dans la grande galerie cette histoire allégorique de la reine, que nous voyons aujourd'hui au musée du Louvre, un peintre assez médiocre, du nom de Duchesne, était chargé en chef de la décoration du reste du palais. Ne pouvant suffire aux travaux, et peut-être aussi ayant besoin de s'aider des inspirations d'autrui, il jeta les yeux sur Poussin d'abord, qui revenait de Florence et devait, par conséquent, en rapporter des souvenirs selon le goût de la Reine; puis sur son jeune ami, dont le talent de paysagiste était déjà fort apprécié.

Mais l'intendant des bâtiments, Maugis, abbé de Saint-Ambroise, remarqua bientôt que l'employé en savait plus que le patron.

« ... Il fut bien aise, dit Félibien, quand il vit la manière de peindre de Champaigne. Elle lui parut agréable et les ornements qu'il faisait plus convenables dans les endroits où il les plaçait, que ceux qu'on avait faits auparavant.

» Cette approbation ne plut pas à Duchesne, et Champaigne, qui en conçut quelque jalousie contre lui, aima mieux se retirer. Cela fut cause qu'il se rendit aux instances que son frère aîné lui faisait de retourner à Bruxelles, avec l'intention néanmoins de n'y demeurer pas longtemps, mais d'aller bientôt en Italie et de passer par l'Allemagne. Étant sorti de Paris en 1627, à peine fut-il arrivé à Bruxelles, que l'abbé de Saint-Ambroise lui fit savoir la mort de Duchesne, premier peintre de la reine mère, et le pressa si fort de retourner promptement en France, pour entrer en sa place et avoir l'entière conduite des peintres de Sa Majesté, qu'il fut de retour à Paris le 10 janvier 1628. »

Le titre de premier peintre de la Reine donnait droit à douze cents livres d'appointements et à un logement au Luxembourg. Douze cents francs, en ce temps-là, valaient à peu près douze mille francs d'aujourd'hui. C'était donc là une situation fort enviable.

Champaigne ne voulut pas voir sortir du Luxembourg la veuve et les enfants du Duchesne pour lui céder la place. Il épousa la fille aînée en 1628, et vécut longtemps avec sa nouvelle famille.

Désormais comme peintre, il est arrivé à la notoriété, au succès La reine apprit à goûter le talent sobre de Champaigne par l'éloge que lui en faisait l'abbé Claude Maugis. Toutefois, remarquant bientôt que son génie était surtout propre à l'interprétation des sujets religieux, elle l'employa pour décorer les monastères et les édifices qu'elle protégeait. Bientôt Philippe de Champaigne ne put pas suffire à ses travaux, et fut obligé de s'adjoindre des aides et de prendre des élèves.

Le cardinal de Richelieu vit à son tour les peintures de Champaigne et voulut l'employer à son service pour la décoration des châteaux de Bois-le-Vicomte et de Richelieu. On comprend combien la manière sévère et forte du peintre janséniste dut être sympathique au génie du grand cardinal.

Voyez, mesdemoiselles, la gravure qui accompagne le numéro d'avril. N'est-elle pas là, vivante et puissante, l'*Éminence rouge*, comme on disait alors? Et ne dirait-on pas que le portrait de Richelieu devait rester l'œuvre suprême de Philippe de Champaigne?

Pourtant cette sympathie d'esprit ne se rencontra pas dans les cœurs. Au moins dans celui de l'artiste, qui ne pardonna pas au ministre ses rigueurs envers la reine mère.

Ainsi Philippe, qui mit d'abord tout son zèle à servir le cardinal tant qu'il fut l'ami de sa bienfaitrice Marie de Médicis, abandonna tout à coup les travaux des châteaux, quand il la vit persécutée; et depuis lors, pour en obtenir quelque chose, l'Éminence fut obligée d'insister à plusieurs reprises et même d'envoyer relancer l'artiste par ses sous-secrétaires d'État. Sans doute, comme tous les puissants, Richelieu apprécia d'autant plus le talent de l'artiste, que celui-ci s'empressa moins de le mettre à sa disposition. Philippe de Champaigne peignit trois ou quatre fois le cardinal de Richelieu, et ce portrait, que possède le Musée du Louvre, et dont nous vous avons donné la gravure, est le dernier comme le plus parfait.

Malheureusement, bien des œuvres de Philippe de Champaigne ont été perdues. Ainsi, les premières peintures du genre sacré qu'il fit pour Marie de Médicis, au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, puis celles qu'il fit ensuite au couvent des Filles-du-Calvaire, situé près du Luxembourg, puis celles des Carmélites de la rue Chapon, quelques autres encore, et notamment le tableau qui représentait le *Vœu de Louis XIII*, que l'on voyait à Paris devant l'autel de la Vierge; d'autres tableaux de Philippe de Champaigne subsistent encore à Notre-Dame. Mais les peintures qu'il fit pour ses amis de Port-Royal, nous ont été surtout conservées. Aussi bien, tout son génie est là.

Que si nous regardons *la Cène*, nous remarquons que les disciples de Notre-Seigneur ont les traits des principaux *solitaires* de Port-Royal; ainsi, à gauche du Christ, l'abbé de Saint-Cyran; à droite, Antoine Lemaistre, sous l'apparence de saint Jean. Puis Pascal, Robert Arnauld d'Andilly, de Sacy, Nicole, etc.

Celles de vous qui vont au Louvre, mesdemoiselles, y remarqueront *la Cène* et l'agencement tranquille et grave du tableau. Mais ce qui les frappera surtout, après le magnifique portrait du cardinal, c'est *la Mère Agnès Arnauld et la sœur Catherine de Champaigne*, et le portrait d'une femme de la famille des Arnauld.

Cette puissante et nombreuse famille qui forma au jansénisme un noyau si vivace, était une famille parlementaire. Gens du monde, gens littéraires, les Arnauld tiennent à l'hôtel de Rambouillet avant de tenir à Port-Royal. Toutefois, ils conservent les mœurs fortes et simples de la bourgeoisie : voyez le costume et l'air de cette matrone! Elle ne porte pas le béguin des religieuses, mais quel mélange de distinction et d'austérité dans ce visage d'une pâleur étrange! On sent que cette femme a toutes les cultures de l'esprit, en même temps que la foi ardente qui mène à la solitude et au renoncement ses frères, ses fils, ses sœurs et ses filles.

Non, personne ne passera dans la grande galerie du Musée, sans s'arrêter devant cette figure si vivante et en même temps illuminée déjà de la lumière d'un autre monde.

Quant à cet autre tableau qui représente deux religieuses dans une cellule aux murs nus, l'une à genoux et en prière, l'autre en prière aussi sur une chaise longue, c'est un ex-voto, c'est la commémoration d'un miracle.

Mais nous avons été vite, mesdemoiselles; tout à l'heure nous installions Philippe de Champaigne au

Luxembourg, dans l'appartement du peintre ordinaire de la reine Marie de Médicis; plus haut je vous l'avais dépeint au milieu de sa famille dans son modeste intérieur. Maintenant, voici que nous sommes en face d'un vieillard, presque!

Philippe de Champaigne est veuf depuis de longues années. Son fils unique est mort. De deux filles qui lui restaient et qu'il avait placées pensionnaires à Port-Royal, l'une suit son frère dans la tombe, l'autre a demandé à ne plus quitter le couvent et à prendre le voile. Vous le voyez, tandis que l'artiste grandit et que son talent s'épure, la vie privée de l'homme s'assombrit. Philippe de Champaigne, de plus en plus religieux lui-même, ne peut blâmer les pieux sentiments de sa fille, et l'empêcher d'entrer en religion. Catherine de Champaigne est donc devenue l'une des religieuses de la mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal. Mais bientôt le mal la prend à son tour. Une fièvre lente la consumait depuis dix-huit mois et elle était abandonnée des médecins lorsque la mère Agnès, se rendant à sa cellule, s'y mit en prière avec ferveur. La mourante se joignit à sa supérieure, et, par la force de cette double prière, la santé rentra dans son corps.

Sur les murailles de la cellule, Champaigne a écrit en latin la légende de ce miracle. Voici la traduction :

« La sœur Catherine-Suzanne de Champaigne, at-
» teinte d'une fièvre qui avait duré quatorze mois,
» qui lui avait paralysé la moitié du corps et qui, par
» la gravité de ses symptômes, avait désespéré les
» médecins, s'étant mise en prière avec la mère Ca-
» therine-Agnès et ayant recouvré une santé parfaite,
» se donne de nouveau à Jésus-Christ, unique mé-
» decin des âmes et du corps. Philippe de Champai-
» gne a peint ce tableau en témoignage d'un si grand
» miracle et de sa joie, l'an 1662. »

M. Charles Blanc dit de ce tableau :

«..... C'est alors qu'il peignit ce tableau si connu des *Religieuses*, qui est son chef-d'œuvre, et qui a vraiment quelque chose de sublime. Quand on se promène au Louvre et qu'on y rencontre ce tableau au milieu, surtout, de tant de profanes *Saintes Familles* et surtout à côté des charnelles peintures de Rubens, on est saisi du sentiment qui s'empara un jour de M. Lemaistre, des Arnauld, de Sacy, de Blaise Pascal; on se rappelle ces paroles qu'ils répétaient souvent: « *Je le mènerai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.* » La vue de ce tableau, si calme et si simple, me remue jusqu'au fond de l'âme. Les deux religieuses sont vêtues de robes blanches, avec la croix sur la poitrine, et portent sur la tête un voile noir qui tombe en arrière. La mère Agnès est à genoux, tout entière à Dieu et dans la sécurité d'une sainte. La sœur Catherine-Suzanne de Champaigne, la mourante, est assise ou plutôt étendue sur une chaise-longue, les mains jointes et un petit reliquaire sur les genoux. Sa figure respire une sérénité angélique et s'illumine d'une clarté intérieure. Dans son étroite cellule pénètre un rayon à peine visible, une de ces lueurs surnaturelles qu'on ne saisit qu'avec les yeux de la grâce. En tombant sur des joues décolorées dont les tons ressemblent à de la cire vierge, le rayon d'en haut semble fixer un instant, dans le sublime regard de la sœur Suzanne, je ne sais quel mystique mélange de vie et de mort; on y voit transparaître les ravissements de l'extase ; elle est agonisante et radieuse.

» Jamais peut-être on n'avait poussé à ce point l'expression de ce qui est inexprimable. Philippe de Champaigne s'est élevé ce jour-là, sur les ailes de la foi et de l'amour, jusqu'aux plus hautes cimes de l'art.»

Dans sa jeunesse, alors qu'il se voyait surchargé de travaux et qu'il venait de se marier, Philippe de Champaigne travailla énormément et employa beaucoup d'élèves; plus tard, lorsqu'il perdit successivement sa femme et ses enfants, lorsque enfin il se retrouva seul au logis, il songea de moins en moins au gain, préférant peindre le portrait de ses amis, à faire pour le cardinal ou d'autres Mécènes des tableaux richement payés. Il avait plus de bien qu'il ne lui en fallait pour vivre, et il faisait de larges aumônes.

Aussi lorsque le cardinal lui faisait dire « qu'il pouvait librement demander ce qui lui plairait pour l'avancement de sa fortune ou des siens » il répondait simplement : « Si M. le cardinal peut me rendre plus habile peintre que je ne suis, c'est la seule chose que je demanderai à Son Éminence; sinon je me tiens satisfait de l'honneur de ses bonnes grâces. »

C'est ainsi qu'il éludait les empressements du ministre qui gouvernait la France, c'est ainsi qu'il laissait peu à peu, Simon Vouet et d'autres peintres, le supplanter et s'attribuer ses travaux.

Le portrait de Richelieu que nous avons donné le mois dernier et que cet article aurait dû accompagner, si une maladie ne m'avait empêché de l'écrire, a été peint en 1640. Pour l'avoir fait à son corps presque défendant, Champaigne n'en a pas moins, je le répète, exécuté là un de ses chefs-d'œuvre. Regardez-le, mesdemoiselles, et voyez si l'âme indomptable et hautaine du grand cardinal ne transparaît pas sous ce masque? Si les plis même de l'ample vêtement sacerdotal ne semblent pas raconter la puissance du ministre autant que la dignité du prélat? Et les mains? Elles sont blanches, nerveuses, allongées, aux doigts effilés : des mains de prince de l'Église et de gentilhomme.

Je vous l'ai dit d'abord : c'est un portraitiste surtout que Philippe de Champaigne. Ce penseur austère qui vit dans la contemplation des choses de l'âme, sait lire la pensée sous les fronts impassibles, et traduire l'expression des lumières qui passent dans les yeux, des plis fugitifs qui se marquent sur les visages; et lorsqu'on possède cette clairvoyance quelle étude est plus attrayante que celle d'une figure humaine, mesdemoiselles?

Après ce portrait en pied de Richelieu, Philippe de Champaigne consacra presque exclusivement son pinceau à ses amis de Port-Royal. Il nous reste de ce temps de sa vie des merveilles de vérité, de vie, d'expression. Tels sont les portraits de M. Lemaistre, qui fut le premier avocat de l'époque; de Lemaistre de Sacy, frère du précédent, qui est l'auteur d'une traduction de la Bible que vous connaissez peut-être et qu'il fit à la Bastille, où il avait été mis, comme Saint-Cyran à Vincennes, par les ordres du cardinal; de Robert Arnauld d'Andilly que nous voyons au Louvre et qui palpite de vie et de pensée. Si vous allez au Musée, étudiez la main qui s'appuie sur la console, elle vous apprendra ce qu'en peinture on appelle *le modelé!*

Quant aux portraits de Jansénius et de Saint-Cyran, les deux chefs du parti, ils ont un caractère spécial de sévérité, de rudesse et d'intolérance. On les reconnaîtrait entre tous les autres à cet air d'inflexible entêtement qui est particulier aux sectaires. Tous les deux d'ailleurs furent peints à l'heure suprême de la vie, pour ainsi dire, quand les modèles étaient près de leur fin. Le portrait de Jansénius a dû être fait en 1626, lors de son second voyage à Paris qui précéda sa mort de quelques mois seulement. Celui de Saint-Cyran est de 1643, l'année de l'avénement de Louis XIV; or, Saint-Cyran mourut au mois d'octobre de cette même année, et il n'était sorti de Vincennes que deux mois après la mort du cardinal, le 6 février 1643. Dans ces huit mois d'intervalle se place donc l'époque de l'exécution du portrait; le sectaire était alors dans toute sa puissance et dans tout son prestige, auquel sa détention ajoutait une auréole de martyre. Ce beau portrait appartient encore à la famille Duvergier de Hauranne de laquelle était issu l'abbé de Saint-Cyran.

L'Académie de peinture fut fondée en 1648. Naturellement Philippe de Champaigne en fit partie avec Poussin, avec Lesueur; c'était la belle époque de l'art français comme la belle époque des lettres !

Philippe de Champaigne vécut vieux, mesdemoiselles; il traversa, vous l'avez vu, la plus belle période intellectuelle de la France. Que si l'on y réfléchit un peu, quel magnifique développement de la pensée humaine on voit se produire entre 1602, date de la naissance du peintre, et 1674 date de sa mort! Descartes osant le premier délaisser les traditions d'Aristote, qui régissaient encore la philosophie, fait un appel direct à sa raison et fonde la philosophie moderne en s'écriant : « Je pense, donc je suis ! » Corneille écrit le Cid; Racine, Athalie. Pascal ouvre de nouveaux horizons aux sciences mathématiques et nous laisse les monuments de la plus admirable prose française.

Et si nous quittons les hauteurs où se tiennent les sciences, les lettres et les arts, si nous cherchons dans notre histoire l'époque qui fut la plus fertile en nobles caractères, nous verrons encore qu'il faut s'arrêter à cette période. La noblesse, écrasée par Richelieu, n'accepte point son abaissement et ne rampe point, comme elle fera tout à l'heure, quand le nom de gentilhomme sera synonyme de celui de courtisan; la bourgeoisie s'élève par l'étude et atteint, par le mérite, les sommets sociaux.

Philippe de Champaigne, mesdemoiselles, répondait par son physique à l'idée que vous avez dû concevoir de son caractère. Le type de sa figure est ferme, énergique, doux et noble. Il vécut honorablement selon sa fortune, adopta un de ses neveux lorsque son fils fut mort et que sa dernière fille fut entrée en religion. Il mourut dans une maison qui lui appartenait, près de Notre-Dame, et où il s'était retiré.

Au musée du Louvre nous avons de lui vingt et un tableaux, ce sont :

1° *Le repas chez Simon le Pharisien*; 2° *la Cène*, dont je vous ai parlé plus haut; 3° un *Christ en croix*, dont vous avez dû voir la copie dans quelque église, car il est fort répandu; 4° un *Christ mort, couché sur son linceul*, qu'on a aussi bien souvent reproduit et qui figure dans beaucoup de *tombeaux* pendant la semaine sainte; 5° *l'Apparition de saint Gervais et de saint Protais à saint Ambroise, archevêque de Milan*; 6° *la Translation des corps de saint Gervais et de saint Protais*; 7° *l'Apôtre saint Philippe*; 8° ce beau tableau des *Religieuses*; 9 et 10° deux paysages historiques; 11° *Louis XIII couronné par la Victoire*; 12° le portrait de Richelieu que nous vous avons donné le mois dernier; 13° le portrait de Robert Arnauld d'Andilly; 14° le portrait de l'artiste : Philippe de Champaigne s'est représenté debout, tête nue, de trois quarts, enveloppé d'un manteau noir, le coude gauche appuyé sur un tertre, la main droite posée sur la poitrine. Il tient de la main gauche un papier roulé sur lequel on lit la date de 1618. Derrière lui, un groupe d'arbres; dans le fond, à gauche, un paysage et la ville de Bruxelles, sa patrie, dont on distingue les principaux monuments; 15° un portrait d'homme; 16 et 17° deux portraits de petites filles; 18° un beau portrait d'une femme de la famille Arnauld; 19° deux admirables portraits sur une même toile, de Claude Perrault et de François Mansard. La main de Mansard est encore une merveille de modelé, un chef-d'œuvre. Enfin, deux tableaux représentant *l'Éducation d'Achille*. En tout, vingt et une toiles.

Je ne saurais rien vous indiquer de Philippe de Champaigne, dans les musées de province, mesdemoiselles; les galeries étrangères, elles-mêmes, sont peu riches, sauf le musée de Bruxelles qui possède dix-sept tableaux du maître. Le musée des Offices, à Florence, a un *portrait d'homme*; la galerie Pitti en a un autre. On trouve deux tableaux de Philippe de Champaigne au Belvédère de Vienne. Les collections particulières conservent beaucoup de ses portraits les plus estimés.

Claude Vignon.



BIBLIOGRAPHIE

VICTOIRE NORMAND

Par Claude Vignon (1).

Que les temps sont changés! jadis, quand un écrivain distingué taillait sa plume et revêtait d'un style élégant et noble une fiction née dans son cerveau, héros, héroïne, étaient pris toujours dans les classes les plus élevées de la société. Madame de la Fayette racontait les timides amours de la *Princesse de Clèves*, madame de Tencin la triste histoire du comte de Comminges, madame de Genlis rappelait les infortunes de la petite-fille du grand Condé, Louise de Clermont; la *Clarisse* de Richardson est tout au moins la descendante d'un *thane* saxon, *René* est bon gentilhomme, *Corinne* est fille d'un membre du Parlement, Florian seul a peint des bergères, mais quelles bergères! Aujourd'hui, tout est changé; on n'analyse plus le cœur des princesses, on ne recherche plus le côté romanesque de l'histoire des reines, mais on demande aux positions les plus obscures, aux existences les plus humbles, leurs drames et leurs secrets. Notre collaborateur, Claude Vignon, que des œuvres d'imagination très-remarquables ont placé à la tête des romanciers du jour, a obéi au goût dominant : il a cherché d'un scalpel curieux ce que l'âme d'une pauvre fille dédaignée pouvait recéler de passion et de grandeur, ce qu'une position misérable pouvait cacher de poésie, et, de quels drames des existences en apparence si vulgaires pouvaient être agitées. Il a réussi à inspirer un vif et profond intérêt; son récit, dont la trame est très-simple, est conduit avec un art délicat, les caractères sont ciselés avec une grande finesse et une grande fermeté; la beauté de la forme et l'habile contexture du drame révèlent l'écrivain de mérite et expliquent sa vogue et ses succès.

Victoire Normand tient un bureau de poste dans un pauvre village, au sein d'une des contrées les plus arides de la France. Elle vit avec sa mère, qui, irritée par de longs malheurs, lui rend la vie pénible; elle est seule, elle a subi toutes les humiliations qu'entraîne l'indigence, et elle a une âme capable de sentir et de souffrir beaucoup. Sans se l'avouer elle-même, elle aime un jeune homme, notaire de village, et presque aussi dénué de ressources qu'elle l'est elle-même. Cette peine s'ajoute à toutes celles qui la dévorent; aucune espérance, aucun avenir, pas un petit coin bleu à l'horizon, rien que la résignation, qui, il est vrai, selon la belle expression de madame Swetchine, place Dieu entre la douleur et nous. Victoire se résigne à être pauvre, isolée et méprisée des heureux; elle se trouve laide et se soumet à passer sa vie sans goûter jamais à la coupe dont toutes les âmes ont soif. Il faudrait peu cependant pour qu'elle fût heureuse. Voici son rêve :

« Quand au retour d'une excursion à Collonges, elle passait à Saint-Romain en compagnie des demoiselles de la Hautière et qu'elle voyait cette petite maison blanche, solitaire et close, elle la regardait et devenait rouge, en songeant qu'on pourrait y vivre toute sa vie, auprès de Laurent.

» Alors son imagination transformait l'aspect de cette maison, et y voyait comme par un effet de mirage, le tableau du bonheur rêvé.

» La porte de bois plein était ouverte sur le corridor dallé de carreaux rouges bien propres, et l'entrée de la maison était défendue seulement par une demi-porte à claire-voie, dont chacun pouvait lever le loquet. La seconde fenêtre du rez-de-chaussée avait aussi son volet ouvert, et pour faire pendant aux affiches de vente qui chamarraient la première, on voyait grimper autour de la seconde des liserons, des cobéas et des haricots d'Espagne qui s'en allaient fleurir jusque dans les pampres de la vigne. Derrière les vitres, apparaissaient de jolis rideaux de tricot à jour, comme ceux qu'elle avait faits pour le salon de sa maîtresse de pension à Aubusson; une corbeille de fleurs en papier, dans de la mousse, puis une femme... elle... qui cousait, assise en face des fleurs, et dont le profil avançait sous les plis du rideau soulevé...

» Deux ou trois jolis enfants grimpaient et se roulaient sur les marches de la porte, et sur le banc de pierre situé sous la fenêtre aux rideaux de tricot.

» Elle entendait leurs rires et les voyait manger des tartines de confitures...

» Et elle oubliait alors cet axiome sur lequel reposait sa résignation : Dieu ne nous a pas mis au monde pour y être heureux. »

Quelquefois, la pauvre fille, taquinée par sa mère, ne se croyant aimée de personne, à bout de force et d'espérance, s'en allait dans la lande déserte, où elle se trouvait aussi solitaire qu'Atala dans les pampas de l'Amérique. Là elle priait.

« *Notre Père*, dit-elle, *notre Père qui êtes aux cieux*.

» Elle s'arrêta un instant. Elle priait à haute voix, car dans les moments d'angoisse, on éprouve le besoin de crier à Dieu un énergique appel; il semble qu'avec la voix, la douleur s'exhale hors de la poitrine. Mais les sanglots lui coupaient la parole.

» *Que votre nom soit sanctifié*; *que votre règne arrive*.

» Elle s'arrêta encore; étreignit la croix et la mouilla de ses pleurs...

(1) Un beau volume, prix 3 francs, chez Lévy.

» *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

» Tout à coup, ses larmes tarirent. Cette pensée, cette expression de la prière que le Christ nous a léguée la frappa vivement. — Oui, se dit-elle en la paraphrasant par la pensée, que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! Que sommes-nous donc, aveugles créatures, pour oser vous invoquer en faveur de nos passions? pour oser faire monter jusqu'à vous les souhaits d'orgueil ou de terrestre amour qui affolent nos pauvres cœurs! que votre volonté soit faite!... Avons-nous autre chose à dire? Et si votre volonté, ô Seigneur, est de nous frapper toujours et sans cesse, pour tuer en nous les instincts égoïstes, courbons la tête et recevons les coups!

» Elle continua :

» *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

» Ainsi, c'est la première demande que le Rédempteur nous permet de formuler : le pain? Après que nous avons remis à Dieu le soin de notre destinée, et déposé au pied de son trône nos aspirations désordonnées, les folies de nos désirs, nous lui demandons le pain de chaque jour, c'est-à-dire l'entretien de la vie, — car nous devons vivre pour accomplir notre œuvre sur la terre, pour épurer notre âme.

» *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

» — Mais personne ne m'a offensée, se dit l'angélique créature.

» *Et délivrez-nous du mal.*

» — Ah! ceci est le cri de le faiblesse humaine. Mon Dieu, mon Dieu! délivrez-nous du mal!

» Elle resta un instant pensive, le front dans ses mains.

» — Oui, Seigneur, allégez mon fardeau, ayez pitié...

» *Ainsi soit-il!* »

Pourtant une femme, la châtelaine de ce fief mélancolique, a deviné Victoire, et elle veut lui donner une heure de joie, une heure de triomphe, elle veut que la pauvre fille connaisse aussi les sourires de la vie. Victoire est invitée à une fête champêtre chez madame de Brances; elle arrive, vêtue de sa vieille robe de pension, mais la fille de sa protectrice s'empare d'elle, avec une grâce de fée et un goût d'artiste, elle la pare, elle la transforme, et elle lui donne, ce qui est le plus difficile, le sentiment de sa beauté et la conscience de sa valeur.

« Pourtant la toilette dont madame d'Homery lui faisait cadeau n'avait rien de bien riche, ni de bien ambitieux. La jeune Parisienne remplaçait seulement la robe de percale blanche montante que, depuis sa première communion, Victoire portait aux grands jours, cette robe historique, qui perpétuellement apparaissait aux fêtes de la Vierge et aux grandes réceptions, par une autre robe blanche en mousseline, dont les manches bouillonnées dissimulaient les bras maigres de la buraliste, tandis que le corsage plissé en cœur, laissait voir son cou blanc, de la blancheur nacrée des rousses. Elle remplaçait aussi la ceinture de ruban bleu, étroit et fané, qui rappelait encore l'uniforme de la pension, par un large ruban lilas.

» Les bandeaux roides et collés aux tempes, avaient été relevés et gonflés. Actuellement, ils ruisselaient en ondes dorées autour du front pur de Victoire, et se nouaient à la nuque avec un nœud de velours noir. Çà et là, dans ces cheveux qui eussent fait à Paris la passion des artistes et semblaient appeler les rayons du soleil, madame de Brances sema des marguerites violettes, comme des points sombres qui faisaient valoir les lumières.

» De temps en temps elle s'interrompait et regardait Victoire d'un air de triomphe. Elle se disait que sur cette vie si décolorée, elle allait enfin faire briller un beau jour, un jour qui serait comme un météore, dans un perpétuel crépuscule.

» Tout en se défendant, Victoire se laissait faire et prenait une joie d'enfant à se regarder au miroir. Elle se trouvait belle. Jusqu'alors persuadée de sa disgrâce, elle redoutait de regarder son visage comme on redoute une impression pénible. Elle sentait qu'elle serait admirée, c'est-à-dire qu'elle allait trouver un sourire accueillant sur toutes les lèvres, un regard d'applaudissement dans tous ces yeux, elle qui n'avait jamais trouvé que des visages froids. »

Victoire paraît au salon, et tous s'étonnent de n'avoir pas deviné cette beauté, cachée jusqu'alors sous des robes fanées et des chapeaux de vieille date; elle chante, sa voix va au cœur; pour la première fois depuis qu'elle est au monde, elle plaît, elle se sent applaudie, et c'est sous les yeux de l'homme qu'elle aime que ce succès unique l'enivre. Mais un mot dur et méprisant, prononcé par une rivale, la rappelle sur la terre; trop d'émotions l'ont agitée, elle s'évanouit au moment où Laurent Renier s'écrie :

« Je voudrais bien en ce moment être riche et beau et valoir quelque chose, pour demander la main de mademoiselle Victoire Normand! »

Cet aveu public enchante la protectrice de Victoire; elle veut compléter son œuvre : elle marie les deux jeunes gens; leur bonheur est immense, mais toujours menacé, car de longs chagrins ont développé chez Victoire une maladie de cœur, qui laisse planer une ombre mélancolique sur le tableau de félicité qui termine le roman. N'est-ce pas là la vie humaine? plus on est heureux, plus on tremble!

Voilà la très-imparfaite analyse de cette œuvre charmante, qui n'a qu'un tort à nos yeux, c'est de n'être pas destinée aux jeunes filles. Les femmes, à qui le temps a conféré le droit de tout lire, admireront l'analyse profonde du cœur et des passions, le charme du style, net, élégant et pur, l'élévation des idées et le vif intérêt qui s'attache à ce drame entre trois ou quatre personnages. Je n'ajouterai qu'une petite critique : Claude Vignon me la pardonnera-t-il? Pourquoi l'aimable femme qui protége Victoire travaille-t-elle le *dimanche* à la robe qui doit faire le succès de la buraliste? Ce n'est qu'un détail, mais il eût été facile de l'éviter dans un roman dont l'esprit est si respectueux envers les préceptes de la religion.

M. B.

LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

(Suite.)

VI

Valentine retomba de nouveau dans son silence, comme si un pénible aveu s'arrêtait sur ses lèvres.

« Parle, je t'en conjure, lui dit Germaine.

— Je n'ose pas.

— Tu n'oses pas! ce n'est rien de grave, cependant, une plaisanterie sans doute. »

Germaine voulut sourire en disant ces mots, mais elle ne le put; elle sentait d'instinct que la vive émotion de sa sœur ne pouvait avoir qu'un motif sérieux. Ce n'était pas une faute, assurément; Valentine avait une âme si pure! c'était donc un malheur.

« Ma sœur, lui dit-elle, peux-tu me cacher quelque chose? Et si tu as des peines, n'est-ce pas mon droit de les partager?

— Eh bien, lui dit Valentine en lui prenant la main, aide-moi donc, tâche de me deviner, je n'ose parler.

— C'est donc un grand malheur que tu veux m'apprendre? Hélas! depuis la mort de notre pauvre père, il me semble que je ne tiens plus du fond du cœur qu'à une seule personne sur la terre, c'est à toi, Valentine... à toi, ma sœur, que je n'ai jamais quittée! »

En ce moment, une jeune novice qu'on avait envoyée, à cause de sa frêle santé, respirer l'air caressant de la Touraine, vint à passer devant les deux sœurs. Valentine la suivit des yeux.

« Elle avait une sœur, elle aussi, dit-elle enfin, et elle l'a quittée! »

Germaine pâlit, un frisson passa sur son corps.

« C'est donc cela! s'écria-t-elle. Quoi! Valentine, tu veux me laisser seule! tu veux te faire religieuse!

Valentine la serra dans ses bras avec une inexprimable affection.

« Toi seule me retiendrais, dit-elle, je n'ai peur que de ta peine...

— Nous ne devions jamais nous quitter. Te souviens-tu de nos projets d'autrefois?

— Si je m'en souviens, Germaine! Combien de fois les ai-je caressés moi-même! mais ce n'étaient là que des rêves d'enfants. J'ai bien vu que la vie ne s'arrangeait pas comme on le voulait, comme on le désirait. Supposons que je rentre avec toi à la maison, on voudra nous marier, l'une de nous y consentira, voilà un commencement de séparation; ton mari, car c'est toi qui te marieras, t'emmènera, ne fût-ce qu'à Tours, à Orléans ou à Poitiers, voilà l'éloignement; la distance est entre nous, nous avons une existence différente, d'autres habitudes, d'autres relations..... adieu à la vie à deux. Peux-tu nier cela?

— Mais nous pourrions rester ensemble dans la maison de notre mère?

— Franchement, est-ce possible, Germaine? Peux-tu le penser et le désirer? On ne reste pas là où le bonheur n'est pas, et tu sais bien qu'heureuses l'une par l'autre, nous souffririons cependant de mille piqûres d'épingle qui, à la longue, rendraient notre existence chez maman intolérable. Va, j'y ai bien pensé, et je me suis dit : Il faudra quitter Germaine un jour, la force des choses le voudra, eh bien! faisons au moins à Dieu un sacrifice de bonne volonté, et puisqu'il appelle, répondons-lui.

— Et tu veux te faire religieuse! »

Germaine lui jeta les bras autour du cou en fondant en larmes.

« Me quitter! répéta-t-elle encore. O ma sœur, jamais, jamais je ne l'aurais pensé.

— Je vais te dire mes raisons, répondit Valentine avec une fermeté triste qui semblait résulter de longues et sérieuses réflexions; aussi longtemps que notre bon père a vécu, l'idée d'entrer en religion m'a traversé la tête de temps en temps, mais je ne m'y suis pas arrêtée; sa mort si prompte m'a bien fait voir le néant de nos plaisirs et de nos attachements; en outre, j'ai craint, plus que je ne l'avais fait, l'époque de notre retour à la maison. La présence de mon père aurait suffi à m'adoucir bien des chagrins, à m'alléger bien des contrariétés, mais il n'est plus là, le bon Dieu l'a repris, et désormais nous serons seules avec maman et Angèle, deux partis, deux camps!

— Deux camps! ah! ma sœur, je compte bien qu'il n'y aura jamais de guerre chez nous. Tu sais que je suis du congrès de la paix!

— Grâce à ton bon caractère, il n'y aura pas de guerre, mais, crois-moi, Germaine, je me connais, et cette position que tu acceptes, toi, et dont tu sauras tirer bon parti, deviendrait dangereuse pour la paix des autres et pour la mienne. Je me connais, je me rends justice : j'ai un caractère ardent que l'injustice irrite au suprême degré, je sais aimer, mais je saurais haïr, et que deviendrais-je, mon Dieu, si un jour je haïssais cette enfant que maman nous préfère, et qui sait! maman elle-même!... Cette idée me bouleverse, et pourtant, je sens, je vois que cela ne serait pas impossible. Donc, je fuis le combat, avant d'être vaincue. Dans un autre milieu, n'ayant plus à lutter contre l'affection ou le ressentiment, guidée par de bons exemples, appuyée sur une règle qui a conduit tant d'âmes au ciel, je pourrai faire quelque bien, et tout au moins j'éviterai le mal.

— Ce sont là tes motifs? dit Germaine tristement;

ah! si maman pouvait se douter du mal qu'elle nous fait!

— Ne l'accuse pas, je te répète ce que tu m'as dit si souvent : ne la jugeons point. Certainement, la crainte de ne pas être pour elle ce qu'il faudrait que je fusse, a contribué à mûrir ma résolution, mais d'autres motifs encore l'ont inspirée. Je n'aime pas le monde, j'aimerai une vie cachée, laborieuse, je me plais avec les pauvres gens, avec les enfants... Te souviens-tu, Germaine, qu'à l'époque de notre première communion, j'allais faire le catéchisme dans les prés, aux petites filles qui gardaient les chèvres et les moutons?

— Oh! oui, parfaitement, et même tu as cousu en deux jours la robe que maman a donnée à une de tes élèves, à la petite Annette.

— C'est vrai; eh bien, c'est là ce qu'il me faut : vivre avec les petits, les instruire, les soigner, c'est là qu'est mon attrait, c'est pour cela que je veux devenir Fille de la Charité. »

Valentine avait parlé avec une décision tranquille qui ne lui était pas ordinaire; ses paroles ne naissaient pas de l'enthousiasme d'un moment, elles étaient le fruit d'une longue réflexion, de longs débats dans le huis clos du cœur; et Germaine, qui connaissait sa sœur, n'espéra pas la faire changer. Pourtant, elle le tenta : ses larmes, plus éloquentes que ses paroles, plaidèrent sa cause, mille souvenirs d'enfance furent évoqués au milieu de ses pleurs; elle rappelait les années de leur amitié, aussi longue déjà que leur vie, Valentine pleurait en l'écoutant, mais elle redisait :

« Il vaut mieux que je m'en aille! tu le verras plus tard... toi, tu vivras en paix avec notre mère et son Angèle, je ne le pourrais pas, je vous troublerais toutes; si j'obéis à Dieu, si je lui fais le plus grand des sacrifices, celui de te voir, Germaine, de vivre à tes côtés, notre famille sera bénie... et dans quelques années tu diras que j'avais raison.

— Et notre mère, sait-elle ton projet? lui dit enfin Germaine.

— Non, je compte l'en instruire en quittant le Sacré-Cœur. »

Bien des jours s'écoulèrent avant que Germaine pût s'habituer à la pensée de ne plus vivre avec sa sœur : tout l'avenir devenait obscur et confus à ses yeux, si elle ne le partageait avec Valentine, et cependant, en observant celle-ci, elle ne pouvait douter que sa vocation ne fût aussi réelle que sublime. Valentine, par humilité, n'avouait que la crainte du mal, elle ne disait pas ce désir ardent du bien dont elle était dévorée; ce besoin de dévouement et de sacrifice qui régnait dans son âme, cet amour de Dieu qui la conviait aux plus touchantes comme aux plus héroïques vertus, mais Germaine comprit que sa sœur s'était nourrie de ces paroles du Sauveur : *Tout ce que vous ferez à un de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même*, et elle n'espéra pas l'emporter sur les pauvres ni sur Jésus-Christ.

« Ma sœur, lui dit un jour Valentine, je serais plus heureuse, je partirais d'un cœur plus tranquille, si tu me disais : Je t'approuve! Ne me le diras-tu jamais?

— Pas encore, répondit Germaine; laisse-moi le temps d'accepter un tel sacrifice... Ah! si je pouvais t'accompagner.

— Tu n'es pas appelée à cette vocation; reste avec notre mère, elle aura peut-être un jour grand besoin de toi... puis, tu te marieras, tu m'amèneras tes enfants, je les aimerai. »

Germaine soupira et répéta encore :

« Nous ne devions pas nous quitter! »

Quand madame Darboys apprit la résolution de sa fille, elle parut surprise et même effrayée, car la voie rude des conseils évangéliques épouvante toujours; puis elle fit les objections d'une mère prudente. Valentine l'écouta avec soumission, lui répondit avec respect, et tout en demeurant inébranlable, elle consentit à passer une année dans la maison maternelle, afin de réfléchir et de se consulter encore avant de s'engager pour jamais. Madame Darboys avait rempli son devoir, mais si un regard avait pu plonger au fond de son cœur, peut-être y eût-il découvert une joie silencieuse. Elle l'avait avoué jadis à son mari : elle attachait un grand prix aux dons extérieurs, et la beauté d'Angèle, sa grâce enfantine avaient captivé invinciblement son cœur, elle la comparait avec amour à ses filles aînées, qui ne flattaient guère cette vanité que toutes les mères, depuis Niobé, cachent dans un recoin de leur âme; cette préférence avait grandi avec les années, s'était fortifiée par la contradiction, et l'avait éloignée peu à peu de celles qui avaient les premiers droits à son affection; aussi ne fut-ce pas sans un sentiment secret et jaloux qu'elle s'aperçut des changements que le temps, favorable à la jeunesse, avait faits en Valentine. L'enfant, laide et chétive, l'adolescente que nul ne remarquait, était devenue une belle jeune fille; il s'était produit en elle cette métamorphose que le printemps opère, quand il transforme une branche aride et noire en un bouquet rose et fleuri. Elle avait grandi; sa taille svelte, élégante, annonçait cependant la force de la jeunesse et de la santé; ses cheveux d'un blond pâle autrefois, avaient pris les reflets dorés chers à l'école vénitienne, et ils encadraient de leurs épais bandeaux un front large et plein qui semblait le siége de la candeur et de la réflexion. Ses yeux d'un bleu foncé, presque noirs, avaient dans leurs regards des étincelles et des caresses, le nez était légèrement aquilin, la bouche bien dessinée, souriait de concert avec les yeux, et le teint dont aucune fatigue n'avait altéré les douces nuances, achevait de donner à ce visage le double charme qui résulte de l'harmonie des couleurs et des lignes, et de la beauté de l'expression.

Angèle ne brillerait pas à côté de sa sœur aînée; les yeux de leur mère s'en aperçurent, et peut-être se réjouit-elle en pensant qu'elle allait s'ensevelir sous la coiffe blanche et l'habit de bure qui ont caché tant de grands noms, tant de jeunes visages, tant de brillantes espérances.

Germaine n'inspirait pas les mêmes sentiments; les années lui avaient peu donné; elle ressemblait à Valentine, moins l'éclat et la grâce souveraine; c'était la même chevelure, moins ses opulents reflets, les mêmes traits, moins leur délicate ciselure, le même teint, moins sa finesse exquise; on ne la remarquait pas, elle-même cherchait à se faire oublier.

> Tout en elle était calme; un sentiment modeste
> Réglait sa voix, son air, son silence, son geste.

Longtemps elle pouvait passer inaperçue, mais une fois aimée et connue, on ne l'oubliait plus.

VII

Cette année d'attente ne fut pas sans douceur. — Quoique les deux sœurs ne pussent jeter les yeux sur un prochain avenir sans entrevoir une séparation imminente, cependant elles jouissaient du bonheur d'être ensemble, comme on jouit de la beauté du ciel quoiqu'un nuage noir grandisse à l'horizon. Elles ne se quittaient pas ; madame Darboys allait à Tours, faisait des visites, entreprenait de petits voyages d'affaires en emmenant son inséparable compagne, Angèle, et laissant ses filles aînées au plaisir de leur solitude. Elle s'en excusait auprès de ses amies en disant :

« Je n'amène pas Germaine, elle a si peu de temps à passer avec sa sœur! il ne faut pas les séparer. Je prends Angèle avec moi : elle est si étourdie! elle dérangerait ses aînées. »

Souvent seules, elles travaillaient, elles lisaient ensemble, elles se promenaient dans ce jardin que leur père avait aimé et dont il avait dessiné les allées et les corbeilles, leur mère les trouvait attentives et souriantes; Angèle elle-même, quoiqu'elle fût riche en inventions capricieuses et changeantes, ne venait pas à bout de lasser leur patience — la patience, vertu naturelle chez Germaine, vertu acquise chez Valentine. Celle-ci, au milieu de cette existence qui appartenait encore au monde, n'oubliait pas cependant le but qu'elle s'était fixé; elle priait souvent, elle priait longtemps, et, prête à se séparer de ce qu'elle chérissait sur la terre, elle se rapprochait de Celui qui devait lui tenir lieu de tout; elle le cherchait chez lui, dans son église, elle le cherchait encore chez lui, auprès des pauvres et des malades.

Quoique la Touraine ne connaisse pas cette indigence extrême qui désole les pays voués à l'industrie, son ciel clément ne préserve pas cependant de la maladie, et Valentine recherchait aux environs de Roche-Corbon les pauvres infirmes, les enfants souffreteux, les vieillards qui trouvaient les jours si longs, et qui, assis à la porte de leurs chaumières, regardaient le soleil monter et descendre sans qu'aucune visite marquât la marche monotone des heures. Elle allait voir, ceux qui souffraient ou qui s'éteignaient dans un mélancolique abandon. Toujours elle avait pour eux une bonne parole, un présent cordial, une lecture bien choisie et des soins qui semblaient ceux d'une fille ou d'une sœur. Dieu lui avait mis au cœur cette tendresse mêlée de force qui accomplit les grandes œuvres de la charité chrétienne en ce monde. Aucun danger, aucun dégoût ne pouvait la rebuter, et toute douleur soufferte par autrui attendrissait son âme. Germaine la suivait souvent dans ses courses charitables, et elle se disait parfois qu'il serait dommage de ravir aux malheureux une telle servante et d'empêcher un cœur si grand et si pur de se consacrer uniquement à Dieu. Pourtant, ces réflexions déchiraient son âme, le temps volait, chaque jour emportait des joies intimes qui ne devaient pas revenir, l'heure de la séparation allait sonner bientôt, et Germaine n'avait pas encore fait pleinement ce grand sacrifice.

Un jour, elle cherchait sa sœur, et après avoir parcouru le jardin et le pré, après avoir examiné du regard la route qui menait à l'église, elle vit s'élever une légère fumée entre les rochers, et se souvint qu'une vieille femme malade habitait une de ces grottes et que Valentine la visitait souvent. Elle appela Angèle qui accourut en sautant, et elles se mirent en route, franchissant le coteau chargé de vignes et les rochailles où les lézards se chauffaient au soleil.

« Voilà une couleuvre, dit Angèle, j'ai peur!

— Elle a plus peur que toi; regarde comme elle se sauve, plus vive qu'un oiseau.

— C'est égal, c'est une vilaine bête; je ne suis pas comme Valentine, moi, elle n'a peur de rien!

— Il est vrai : le bon Dieu lui a donné un grand courage, et elle en aura besoin. Songe donc, Angèle, qu'elle ira peut-être dans des pays remplis de bêtes sauvages, où il y a de vrais serpents et de vrais crocodiles, qui sont un peu plus terribles que les couleuvres et les lézards.

— Pourquoi y va-t-elle?

— Pour obéir au bon Dieu et faire du bien aux malheureux. Elle soignera les malades, elle fera le catéchisme aux petits enfants, elle apprendra aux païens qu'ils ont une âme, elle baptisera les petits enfants chinois, tu sais? ceux que de méchants parents jettent à la rivière.

— Bah! répondit Angèle en faisant la moue, c'est fort ennuyeux tout cela, j'aimerai mieux, quand je serai grande comme vous autres, aller au bal, au spectacle, et faire de jolies toilettes, au lieu de cette affreuse coiffe et de cette robe de drap à gros plis que Valentine veut endosser. Et on lui coupera les cheveux encore! »

Germaine soupira en remarquant l'accent dédaigneux et dégoûté de sa jeune sœur; combien, en la trouvant si peu accessible aux sentiments pieux et généreux, ne regrettait-elle pas sa compagne, son amie fidèle, sa *jumelle*, dont les pensées rencontraient toujours les siennes! Elle garda le silence, pendant qu'Angèle continuait à énumérer les désagréments de la vie et du costume des sœurs de la Charité, et elles arrivèrent enfin au rocher qu'habitait la vieille Martine. Un vif rayon de soleil éclairait l'intérieur de la grotte et faisait paraître obscure la flamme rougeâtre qui s'élevait du foyer. Martine était couchée dans un lit qui devait sa propreté parfaite aux soins de Valentine ; la pauvre femme touchait au terme de la vieillesse, mais sa figure brune et ridée avait une expression de placidité touchante; elle regardait avec une douce attention Valentine, assise à son chevet, et qui venait d'interrompre sa lecture, en voyant entrer ses sœurs. La pauvre veuve, arrivée au terme, et la jeune fille, unies par la charité et la piété, offraient un de ces contrastes que la religion seule présente, et qui frapperait les yeux les plus indifférents. Germaine en fut émue ; elle s'avança vers le lit de Martine, qui la salua d'un sourire, et lui dit le mot familier aux paysans de la Touraine :

« Vous êtes bien mignonne de venir me voir comme cela, mam'zelle, et vous aussi, ma petite demoiselle. Vous voyez, je ne puis plus bouger, mais voilà votre sœur qui me tient compagnie... Ah! qu'elle est donc gente!

—Voyons, Martine! interrompit Valentine d'un ton suppliant.

— Si, si, il faut que je le dise et que je soulage mon cœur : j'ai des enfants que j'ai nourris, élevés, mais ils sont loin de moi... mon aîné est closier à six lieues d'ici, ma fille est mariée à Vouvray; mon ca-

det, mon pauvre petit dernier, est soldat; j'ai encore une autre fille qui est servante loin d'ici, et voilà qu'avec quatre enfants je me vois toute seule, et pauvre et malade... mais non, je ne suis pas seule, puisque mamzelle Valentine est là! elle prend soin de moi, comme si j'étais sa mère et son enfant tout ensemble, elle me tient compagnie, elle me fait de belles lectures, elle me chante de beaux cantiques, elle m'apporte tout ce qui m'est nécessaire... une fille, une servante ne ferait pas si bien qu'elle. Non, mamzelle, laissez-moi parler, je veux qu'on le sache.

— Le bon Dieu le sait, Martine, cela suffit.

— Et qui m'a fait connaître le bon Dieu, si ce n'est vous? Je l'avais bien oublié en travaillant, en peinant comme je l'ai fait toute ma vie; je ne pensais pas à lui quand je me désolais ici toute seule : vous êtes venue, vous m'avez rappris mes prières et ma religion, et vous m'parlez si bien du ciel, que c'est comme si je le voyais. Aussi, je prie pour vous, ma mignonne! je ne puis pas autre chose, et je vous bénis de tout mon cœur, comme si vous étiez mon enfant! Vous serez bénie toute votre vie pour cela!

— Merci, Martine, répondit doucement Valentine en baisant la joue ridée de la vieille femme.

— Et vous me caressez encore, dit celle-ci; vous n'êtes pas dégoûtée d'une pauvre créature comme moi! oui, Dieu vous bénira! »

Valentine, toute confuse, l'interrompit de nouveau, et s'occupa des derniers arrangements pour la nuit. Elle mit à portée de la malade son petit souper, sa boisson, elle alluma la veilleuse, couvrit le feu, rajusta les couvertures du lit, présenta de l'eau bénite à Martine, et lui dit affectueusement bonsoir.

« A demain! » dit la pauvre Martine avec un soupir et un sourire.

Les trois sœurs sortirent; Angèle s'écria :

« Qu'il fait chaud là-dedans, que tu dois t'ennuyer auprès de cette vieille infirme, ma pauvre Valentine!

— Je ne m'ennuie pas du tout, et si je m'ennuyais déjà, que ferais-je plus tard dans les hôpitaux! »

Angèle ne répondit pas et courut en avant, en égrenant çà et là des raisins dont les grappes, à demi-mûres, pendaient à portée de la main. Germaine regarda sa sœur, les larmes aux yeux, et lui serra la main.

« Je t'approuve! » dit-elle enfin après un long silence.

Valentine l'embrassa et lui dit :

« Tu prendras soin de Martine quand je ne serai plus là?

— Je te le promets. Hélas! comme le temps a fui! Onze mois écoulés déjà! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LE PROSCRIT

Opérette en un acte.

(Musique avec ce numéro.)

PERSONNAGES.

LE MARQUIS GONZALÈS.
DONA STEPHANIA, sa fille (16 ans).
EUSÈBE, soldat français.
VINCENT, MANOEL, } paysans.
ROSINE, sœur d'Eusèbe.
JULIETTE, sa fiancée.
Un exprès du Gouverneur de la province.
Paysans et paysannes.

Le théâtre représente une vallée au pied des Pyrénées. Quartier de roc sur lequel on peut s'asseoir; bouquets d'arbres, etc. Au fond, à gauche, la route d'Espagne; à droite, le village. Dans la coulisse de gauche, la montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE, JULIETTE. (*Elles entrent en scène.*)

JULIETTE. Oh! je ne me suis pas trompée!

ROSINE. Ton envie de le revoir t'aura fait prendre pour lui quelque silhouette de rocher ou quelque arbre ouvrant ses branches au soleil! Voyons, voyons... Eusèbe, mon frère, soldat français au service du roi Philippe V, comme chacun sait, est ton fiancé depuis six ans, et vous devez vous marier à son prochain congé; tu as donc le droit d'avoir pour lui de l'amitié et de rougir un peu quand on en parle. Des joues qui rougissent et des paupières qui se baissent, je ne trouve rien de gentil comme ça! Mais, pour en revenir à mon frère, tu ne l'as point vu sur la route comme tu le crois, par la raison qu'il doit être, en ce moment même, en faction l'arme au bras, sur les bords du Mançanarès ou ailleurs. Tu comprends bien que s'il avait obtenu une permission de quelques semaines ou même de quelques jours, il n'aurait pas manqué de nous le faire savoir et de nous avertir de l'heure précise de son arrivée, afin que nous fussions les premières à lui souhaiter la bienvenue. (*Eusèbe est descendu doucement, sur ce qui précède.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, EUSÈBE, *en petite tenue du temps.*

EUSÈBE. Petite sœur, je ne t'en empêche pas!

ROSINE. Ah!

JULIETTE. Que te disais-je?

ROSINE, *à Juliette.* Eh bien! tu peux te flatter de posséder de bons yeux. (*A Eusèbe.*) Ayant gravi ce rocher à la poursuite d'une de ses chèvres, elle disait t'avoir aperçu, et moi je n'y voulais point croire.

EUSÈBE, *serrant la main de Juliette.* Merci!

ROSINE. Tu la remercies de ce qu'elle a la vue longue? Bon! n'importe! Te voilà, j'en suis enchantée! et je m'en vais l'apprendre à tout le village. Comment se fait-il que tu aies obtenu un congé? Tu n'y comptais pas. Le roi Philippe est bien aimable, et, si je le connaissais, je lui dirais volontiers un grand merci. Comment te trouvais-tu là-bas? Il y fait grand chaud, n'est-ce pas? On dit que quelquefois il n'y a pas d'eau dans le Mançanarès; est-ce vrai? Un fleuve sans eau, drôle de fleuve! Et les dames espagnoles sont elles aussi jolies qu'on le prétend? Moi, je ne le crois pas. Ce sont leurs mantilles qui les font paraître jolies. Que nous mettions des mantilles et tu verras! Baste!... Nous n'avons pas besoin de mantilles, n'est-ce pas? Réponds donc! On ne peut pas t'arracher une parole!...

EUSÈBE, *riant.* Je connais quelqu'un à qui un semblable reproche ne saurait être adressé sans injustice et je vois qu'ici rien n'est changé; nos rochers sont toujours chauves, notre prairie toujours fleurie, le Gave toujours vagabond, Juliette toujours douce et charmante, et ma sœur, toujours...

ROSINE. Abstiens-toi; tu es comme les autres, tu trouves que je parle un peu.

EUSÈBE. Non, beaucoup!

ROSINE. C'est drôle! Ca ne me produit pas cet effet-là. Je ne dis rien de trop, il me semble; tout ce que je dis, il me paraît qu'il est utile de le dire.

EUSÈBE, *riant.* Diantre!

ROSINE. Qu'as-tu, ici, bouclé et cadenassé dans ce petit sac de cuir? Seraient-ce des colliers pour Juliette et pour moi? Juliette, Juliette, ça doit être des colliers! Voyons-les!

EUSÈBE. A bas les mains! on ne touche point à cela! Dépêche du roi Philippe pour le gouverneur du Languedoc.

ROSINE. Dépêche du Roi! Dis donc, Juliette, que peut-il y avoir dans la lettre d'un Roi?

EUSÈBE. Laisse mon sac, Rosine! Il paraît qu'il y a là l'existence d'un homme.

ROSINE. Brrr!

JULIETTE. L'existence d'un homme!... Et vous portez cela comme cela, attaché à votre ceinturon, monsieur Eusèbe?

EUSÈBE, *sérieux.* Cela tient peu de place et ça ne fait pas d'embarras, n'est-il pas vrai, mamselle Juliette?

JULIETTE. De sorte que c'est la grâce d'un condamné que vous avez là?

EUSÈBE. Sa grâce ou son arrêt, je n'en sais rien. On m'a dit : Porte cet ordre. Mais cet ordre on ne me l'a pas lu.

JULIETTE. Que nous ne vous retenions point; allez remplir votre office, monsieur Eusèbe!

EUSÈBE. Je suis arrivé à destination. C'est ici qu'il m'est enjoint d'attendre l'exprès de M. le gouverneur, dans les mains duquel ma missive doit être remise. Serait-il arrivé déjà?

ROSINE. Non.

EUSÈBE. Très-bien! Je rentre chez nous me débarrasser de la poussière du chemin, puis je suis tout à vous. Si l'exprès paraissait, accours me chercher, petite sœur!

ROSINE. Je n'y manquerai pas!... Je ne suis point fille à négliger une commission de ce genre. Tu peux même prendre quelque repos si le cœur t'en dit; je veille.

EUSÈBE. Merci! (*Fausse sortie.*)

ROSINE. Le bout du plumet de l'exprès ne se sera pas montré au loin que tu seras averti.

EUSÈBE. J'y compte. (*Même jeu.*)

ROSINE. Je suis de guet autant que ce grand chien que tu as ramené des Asturies, lequel, entre parenthèses, veut toujours...

EUSÈBE, *au fond, à droite.* C'est entendu!

SCÈNE III.

LES MÊMES, VINCENT, MANOEL, *Paysans et Paysannes. Eusèbe redescend.*

MANOEL. Eusèbe au pays!

VINCENT. Bonne affaire.

MANOEL. Nous parlions de toi tous les jours.

VINCENT. D'abord, parce que tu es un bon compagnon; ensuite, pour autre chose encore.

MANOEL. Oui! pour autre chose encore!

EUSÈBE. Quel air de mystère!

MANOEL. Est-ce que ta sœur Rosine ne t'a pas dit?...

ROSINE. Ah bien oui! demandez à Juliette si j'en ai eu le loisir! A peine si j'ai pu m'informer de ses nouvelles.

EUSÈBE. Qu'est-ce donc?

VINCENT. Nous nous disions comme cela : il nous faudrait ici un garçon de courage, un brave sachant manier le mousquet, Eusèbe, quoi!...

EUSÈBE. Pourquoi faire?

VINCENT. Voilà!...

MANOEL. On aime modérément à parler de ces choses.

EUSÈBE. S'il y a quelqu'un à occire, encore faut-il savoir qui!

MANOEL, *bas.* Il est peut-être de ce côté. (*Effroi général, Eusèbe excepté.*)

VINCENT, *frissonnant.* Personne ne serait flatté d'en être entendu.

EUSÈBE, *riant.* Parole d'honneur, ma curiosité est piquée au vif...

JULIETTE. Ne riez pas, monsieur Eusèbe!

EUSÈBE. Vous aussi, Juliette! Vous vous rangez dans le camp des poltrons?

JULIETTE. Ainsi que nous avons vu, vous verrez... Quand vous aurez vu, vous n'aurez plus, je crois, aucune envie de rire.

EUSÈBE. Vu, quoi? Pour l'amour du ciel, expliquez-vous! Chacun de vous a l'air de vouloir parler et s'arrête en route. Rosine, même, ne dit mot.

ROSINE. Moi, parler du revenant? Dieu m'en garde!

EUSÈBE. Un revenant!...

TOUS. Chut!

VINCENT. Nous l'avons vu, de nos yeux vu, aussi nettement que nous te voyons.

MANOEL, *avec émotion.* Ordinairement, c'est la nuit que les revenants se montrent; celui-ci choisit pour se promener dans nos cantons l'heure du plein soleil, l'heure où nous prenons notre repos du jour, l'heure de la sieste!

Ballade — N° 1.

I

Quand de feux la plaine ruisselle,
Et que le soleil radieux
Fait que la rivière étincelle
Sous l'azur éclatant des cieux;
On voit, là-bas, sur la montagne,
Se dresser un fantôme noir! (*Bis.*)
Errant partout dans la campagne, } (*Bis.*)
Il est épouvantable à voir!

II

Demande-t-il une prière?
Vient-il ici semer l'horreur?
Était-ce un preux à mine altière?
Était-ce un brigand, un voleur?
On ne sait! Mais, dans nos montagnes,
Chacun le peut apercevoir! (*Bis.*)
Il est l'effroi de nos campagnes, } (*Bis.*)
Il est épouvantable à voir!

EUSÈBE. Fort bien... mais que voulez-vous que j'y fasse?

MANOEL. Que tu le conjures! une bonne conjuration a toujours fait fuir les esprits!

EUSÈBE. Que ne l'avez-vous conjuré vous-mêmes?

VINCENT. Une conjuration n'a de puissance que prononcée d'une voix haute et ferme, et il s'est trouvé, nous ne savons comment, que, chaque fois que nous avons voulu parler au fantôme, nous étions pris d'une pituite!

MANOEL. D'ailleurs, à notre aspect, le fantôme qui se doutait du fait, se mettait à fuir à toutes jambes.

EUSÈBE, *raillant.* C'était vous qui lui faisiez peur!

ROSINE. Mon frère, ce n'est pas bien de te moquer de nous. Ce revenant n'est point du tout une imagination comme tu as l'air de le croire. Et si la petite flûte se faisait entendre...

EUSÈBE. Une flûte, à présent?

MANOEL. Oui. C'est encore une particularité de cet esprit-là. Trois ou quatre notes d'une flûte enchantée, car ça doit être une flûte enchantée, aucun de nous n'ayant jamais aperçu la flûte ni le flûtiste; donc, trois ou quatre notes de cette flûte enchantée précèdent toujours son apparition.

EUSÈBE. Par ma foi, voilà un revenant comme il y en a peu!... C'est grand dommage que je n'aie pas ici le tambour du régiment! Je régalerais votre fantôme d'un *ra* et d'un *fla*, puisqu'il aime la musique, et nous verrions un peu l'effet que cela lui produirait. L'orchestre d'un damné composé d'une petite flûte! Bien sûr, ça ne s'est jamais vu.

Chanson — N° 2.

I

Je crois savoir, et je m'en pique,
Que les sorciers et les démons,
Alors qu'ils font de la musique,
Font de terribles carillons!
Mais, entre nous, point de dispute, } (*Bis.*)
Le démon connaît plus d'un tour!
Et s'il vient au son de la flûte,
Il peut fuir au bruit du tambour!

II

Pour être neuve, la rubrique
De ce revenant musical
Ne m'en paraît que plus comique;
Au moins, est-il original!
Amateur, comme on le répute, } (*Bis*)
Cependant, je crois qu'en ce jour,
S'il venait au son de la flûte,
Il fuirait au bruit du tambour.

Le malheur est que le tambour du régiment est resté à Madrid et que, s'il m'en souvient bien, celui de la possession duquel la commune s'enorgueillit est légèrement endommagé.

ROSINE. Vraiment, c'est trop faire l'esprit fort, et je voudrais, qu'en ce moment même...

EUSÈBE. Justement! regardez... là-bas!... (*Il désigne la gauche.*)

TOUS, *fuyant à droite.* Miséricorde!

SCÈNE IV.

EUSÈBE, *seul et riant.*

Eh! ne courez pas si fort!... C'était une feinte... Ils sont loin... ils me laissent, à mes risques et périls, en tête-à-tête avec le prétendu fantôme. L'amitié est une jolie chose, mais la peur l'emporte sur l'amitié! (*Vers la droite.*) J'aventurais un faux jugement! Juliette revient sur ses pas. Bonne Juliette!... Elle a grand'peur, cependant!... Elle veut ramener Rosine. Rosine résiste. Juliette l'entraîne. Allons, ma sœur Rosine a plus de langue que de courage!

SCÈNE V.

EUSÈBE, JULIETTE, ROSINE.

ROSINE, *effarée.* Y est-il encore?

EUSÈBE. Il n'y a jamais été... mais il ne tardera pas à venir et vous prie de prendre patience. Vous êtes donc revenues voir si je comptais encore au nombre des vivants? C'est gentil à vous!...

JULIETTE. Monsieur Eusèbe ne parlez pas ainsi. (*A ce moment, on entend au loin quelques sons légers partis ou d'une flûte ou d'un gosier humain.*)

ROSINE, *tremblante.* Le signal!

EUSÈBE. Tiens! tiens!... il y a donc du vrai dans tout cela?

JULIETTE, *serrée contre Rosine.* Le voilà!

EUSÈBE. Où?

JULIETTE, *presque bas.* Sur la montagne.

EUSÈBE, *froidement.* En effet!

ROSINE. Mes jambes ne me soutiennent plus... je serais incapable de fuir!

EUSÈBE. Du calme.

ROSINE. Il approche!... il approche!...

EUSÈBE, *vers la gauche.* Non! Il s'assied comme un simple mortel; sa tête se penche sur ses mains; il regarde au loin et paraît abîmé dans une contemplation profonde. Mes enfants, votre fantôme est tout

unîment un homme que quelque raison puissante oblige à fuir la société des autres hommes; un criminel, peut-être, ou un proscrit, d'autant mieux caché dans nos montagnes qu'il ne doit point ignorer l'effroi qu'il vous cause! Cela même me donne énormément à réfléchir! Tenez, une nouvelle preuve que c'est bien un homme et non un esprit: il cueille une fleur et en aspire le parfum; il ramasse un fruit et le mange. Vous est-il possible de douter encore? Ah! le voilà qui se lève!

JULIETTE *et* ROSINE. Ciel!

EUSÈBE. Il semble faire un geste d'appel.

ROSINE. Mon Dieu!

EUSÈBE. Il se dirige...

ROSINE. De notre côté! (*La tête dans son tablier.*) Pitié! pitié, monsieur le revenant!

EUSÈBE. Non... il s'éloigne du côté opposé et je m'attache à ses pas. Il faut que mes doutes s'éclaircissent! (*Il sort en courant par la coulisse de gauche.*)

SCÈNE VI.

ROSINE, JULIETTE.

ROSINE, *de la place où elle est.* Mon frère!...

JULIETTE, *de même.* Monsieur Eusèbe!...

ROSINE. Il nous abandonne!

JULIETTE. Je n'aurai jamais le courage de regagner notre maison.

ROSINE. Juliette, Juliette, c'est notre dernière heure!

JULIETTE, *hasardant un regard à gauche.* Il a disparu!

ROSINE. En es-tu bien sûre?

JULIETTE. Regarde toi-même.

ROSINE. Jamais!...

JULIETTE, *les dents serrées.* Regarde! regarde!... s'il y était encore, est-ce que je serais aussi tranquille? (*Toutes deux examinent l'horizon sur tous les points, puis, soudainement, elles poussent un grand cri et descendent jusqu'au premier plan.*)

ROSINE. Lui! lui encore! Lui toujours! Il est là! J'ai distingué ses horribles traits!

Duo N° — 8.

(*Juliette, tremblante, est remontée un peu à gauche ainsi que Rosine.*)

JULIETTE.

Il a des yeux
Rouges et creux
Comme le diable!

ROSINE.

Il lance aux cieux
De sombres feux
C'est effroyable!

JULIETTE.

Dieu! que j'ai peur!
Quelle frayeur
Soudain m'accable!

ROSINE.

Comble d'horreur
Et de terreur!

ENSEMBLE.

C'est bien le diable!

ROSINE.

Déjà je crois ouïr
Un cri perçant la nue.

ENSEMBLE.

Déjà, je crois sentir
Sur nous sa main crochue!
Ah! que j'ai peur! (*Bis.*)
Dieu, que j'ai peur!

ENSEMBLE.

Il a des yeux
Rouges et creux, etc.

ROSINE. Il nous regarde.

JULIETTE. Un autre démon l'accompagne.

ROSINE. Tous deux viennent à nous! Juliette, Juliette, nous sommes perdues!... (*Elles se sauvent à toutes jambes par la droite en se tenant par la main.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, DONA STEPHANIA.

STÉPHANIA. N'est-il pas imprudent de nous avancer jusqu'ici, mon père?

LE MARQUIS. Nous l'avons fait plus d'une fois et nul accident n'en est résulté. Quand on est condamné à passer sa vie dans la montagne, on a soif de l'air de la plaine. (*Avec amertume.*) D'ailleurs, qui ne fuirait à mon aspect? Le marquis Gonzalès de la Cerda n'est-il point passé à l'état de revenant?

STÉPHANIA. Oh! n'importe!... Dès que nous approchons d'une habitation, je tremble...

LE MARQUIS. A tort.

STÉPHANIA. Si l'on découvrait notre retraite!...

LE MARQUIS. Il est sûr que les serviteurs du roi Louis en informeraient aussitôt les serviteurs du roi Philippe. Entre compatriotes, on se doit cela. C'est le moins que les Français de Madrid puissent attendre des Français de Paris!... Des Français à Madrid, un Français à l'Escurial!...

STÉPHANIA. Mon père, mon père, au nom du ciel! parlez plus bas!

LE MARQUIS, *à lui-même et sans répondre.* Moi, fidèle serviteur du feu roi d'Espagne, pouvais-je baiser les pieds de cet étranger?

STÉPHANIA. Hélas! il est notre roi, mon père.

LE MARQUIS. De par l'intrigue et les armées du roi Louis. Mais ni l'intrigue ni la force ne feront fléchir le marquis Gonzalès!

STÉPHANIA. Mon père!... oh! par pitié! ne prononcez pas votre nom!...

LE MARQUIS. Va... ces paysans, me livrant à mes bourreaux, il n'est point assuré qu'ils ne me rendraient point service.

STÉPHANIA. Mon père!...

LE MARQUIS. Crois-tu que la vie qui m'est faite n'est pas plus odieuse mille fois que la mort? (*Stéphania pleure.*) Si, à Madrid, te voyant à mes genoux, éplorée et suppliante, j'ai consenti à me soustraire à ma condamnation, j'ai consenti à fuir, c'est que j'espérais voir les événements changer de face et les affaires d'Espagne revenir aux Espagnols. Dès qu'il n'en est point ainsi, dès que le marquis Gonzalès n'est plus rien sur terre et qu'il ne peut vivre, désormais, qu'au triste pays d'exil, mieux vaut mourir!...

STÉPHANIA. Pauvre père, vous souffrez tant que vous

oubliez votre fille. Ce que vous regrettez surtout, c'est la patrie, je le sens trop, hélas! Mais mon père bien-aimé...

Romance — N° 4.

I

Le pays est où l'on vous aime!
Quand nous frappe un arrêt mortel,
Et qu'il faut fuir, ô peine extrême!
Son nid d'amour et son beau ciel;
Si, pourtant, une âme fidèle
A notre âme se vient unir,
La douleur en est moins cruelle; } *(Bis.)*
Souffrir à deux, est-ce souffrir? }

II

Le pays est où l'on vous aime!
Que me fait un autre soleil?
Mon soleil c'est mon amour même,
Il est toujours chaud et vermeil;
On nous peut ôter la richesse;
Nos honneurs, on les peut ravir;
Mais non d'un ami la tendresse! } *(Bis.)*
Souffrir à deux n'est plus souffrir. }

LE MARQUIS. Souffrir à deux, c'est souffrir double. (*Assis, dans une attitude de profonde douleur.*) Oui! c'est surtout mon cher pays que je regrette; ma belle et riante Espagne! Il fait froid de ce côté des Pyrénées... Et puis, en vain mes regards se portent aux alentours, je n'aperçois que de maigres prairies ou des rocs chenus. Stéphania, nos champs d'orangers et de grenadiers, où sont-ils?... Et toi, chère fille, qui me reproches de ne songer qu'à ma douleur, cesse de me faire injure en pensant que ma seule infortune me touche!

STÉPHANIA. Est-ce que je me plains, mon père?

LE MARQUIS. A seize ans, passer sa vie en une tanière de bête fauve, n'exister que par la terreur qu'on inspire! Se nourrir de fruits âcres dont on ne peut même assouvir sa faim!...

STÉPHANIA, *d'une gaîté forcée.* Ah! père, vous oubliez qu'avant-hier nous avons soupé en véritables gourmets.

LE MARQUIS. Oui, d'un oiseau mort!

STÉPHANIA. D'un oiseau oublié dans la montagne par quelque chasseur, et dont j'ai l'amour-propre de croire que j'ai fait un excellent rôti.

LE MARQUIS. Dona Stéphania employée à de tels offices!

STÉPHANIA. De tels offices peuvent noircir les doigts, cher père, mais non imprimer du déshonneur!

LE MARQUIS, *debout et l'embrassant.* Tiens, ta raison me fait rougir! Devant la misère et l'exil, je suis lâche, et le cœur fort c'est le tien. Cela ne doit plus être... Plus de plaintes, plus de regrets, plus de larmes. Moi aussi, je m'efforcerai de rappeler le sourire et les propos badins; puis, le soir, agenouillé à côté de toi, je répéterai les prières qui sortent de tes lèvres, abondantes et rafraîchissantes comme les perles de la rosée.

STÉPHANIA, *montrant le ciel.* Mon père bien-aimé, ma force, elle est là!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *au premier plan. Au fond, à gauche,* EUSÈBE, MANOEL, VINCENT, PAYSANS.

EUSÈBE, *bas aux autres.* Le voilà! et je vous le dis, c'est un homme en chair et en os tout comme vous.

MANOEL. Faut que je le touche.

EUSÈBE. Halte-là! Tu l'effaroucherais! Si je ne me trompe, tout à l'heure, quand arrivera M. l'exprès, il sera, peut-être, très-utile que nous l'ayons sous la main. Si vous l'approchiez, il fuirait dans la montagne et l'attrapperait ensuite qui pourrait.

VINCENT. Ils sont deux.

EUSÈBE. Oui. Très-probablement le père et la fille. Cette dernière, ne l'aviez-vous point encore vue?

VINCENT *et* MANOEL. Jamais!

EUSÈBE. Cela ne fait rien à la chose. Placez-vous en cet endroit et dans cet autre. Moi, je ne bouge d'ici et j'ouvre les deux yeux! (*Pendant ce qui précède, le marquis a caressé les cheveux de sa fille et elle lui a baisé les mains; puis elle a ramassé quelques fleurettes qu'elle lui a présentées. Scène muette.*)

STÉPHANIA, *bas et tremblante.* Mon père, les paysans!

LE MARQUIS. Attends! je vais en débarrasser notre chemin... qu'au moins ma réputation de fantôme nous serve. (*La tête couverte de son manteau, le marquis marche lentement sur Vincent qui, le visage épouvanté, ne recule cependant que pas à pas. Même jeu du marquis et de Manoël.*)

EUSÈBE, *ramenant les fuyards.* Hein!... mes vaillants en déroute! (*Au marquis.*) Ne vous donnez pas la peine de nous dérober ainsi vos traits, mon gentilhomme. Nous savons, désormais, que vous n'avez ni cornes, ni pieds fourchus... Il ne vous plaît pas de nous montrer votre visage? à votre aise... Nous y perdons, sans doute, mais nous respecterons votre incognito. (*Sans répondre et marchant d'un pas lent et grave, le marquis prend la main de Stéphania et veut s'éloigner.*) Pardon! que nous soyons privés du plaisir de contempler vos traits, nous pouvons à la rigueur nous y résoudre, mais nous passer de votre présence ce serait trop attendre de nous. (*Le marquis essaye de passer outre.*) Nous sommes beaucoup contre vous, monsieur, ne nous obligez point à employer la force.

STÉPHANIA, *serrée contre son père.* La force!...

LE MARQUIS, *laissant tomber son manteau.* Dix contre un! et vous portez l'uniforme français, monsieur?

EUSÈBE. J'ai cet honneur, monsieur.

LE MARQUIS. Vous vous êtes trompé d'habit, monsieur!

EUSÈBE. Hein?

LE MARQUIS. C'est celui des sbires qu'il vous fallait endosser.

EUSÈBE. Ah mais! ah mais! ça va se gâter!

VINCENT, *à lui-même.* Il parle. Décidément, ce n'est pas un démon.

MANOEL, *de même.* Il nous insulte. Décidément c'est un homme.

STÉPHANIA. Messieurs, de grâce, ne nous retenez point!... Laissez-nous libres!... Nous ne vous demandons rien de plus que notre liberté.

EUSÈBE. Vraiment, ma belle demoiselle, rien de plus?

STÉPHANIA. Nous ne sommes point des criminels, messieurs, regardez-nous!... Regardez mon père. .

est-ce là un front d'assassin ou de voleur? Eh bien! on ne retient de force que les voleurs ou les assassins!...

EUSÈBE, *ému et embarrassé.* Mademoiselle... si nous ne pensions... mais nous pensons...

STÉPHANIA, *presque agenouillée.* Au nom du ciel!

LE MARQUIS. Assez, mon enfant. Il ne faut s'humilier ainsi que devant Dieu. (*A Eusèbe.*) Si vous n'étiez dix contre moi, monsieur, je vous demanderais par quel ordre vous vous arrogez le droit de nous retenir au milieu de vous?

EUSÈBE. Quel ordre?... Monsieur, je...

LES MÊMES, ROSINE, JULIETTE, L'EXPRÈS.

ROSINE. L'exprès! l'exprès! voilà l'exprès, mon frère!...

EUSÈBE, *saluant et débouclant son petit sac.* Monsieur l'exprès, voici la dépêche qu'il m'a été enjoint de vous remettre.

L'EXPRÈS. La dépêche est adressée à M. le gouverneur du Languedoc, mais je suis autorisé à briser le sceau royal. (*Il ouvre la dépêche un peu à l'écart et lit bas. De l'autre côté se trouvent le marquis, haut et fier; et Stéphania, profondément abattue. Entre les deux groupes les paysans.*)

ROSINE, *désignant le marquis et Stéphania.* Les démons, du moins ceux que nous prenions pour des démons, car mon frère nous a fait honte de notre poltronnerie et nous a prouvé, clair comme le jour, que ce ne sont point des démons. C'est égal, Vincent, vous avez eu joliment peur, pas vrai? Vous aussi, Manëol, avouez-le! Quant à moi...

EUSÈBE. Toi, tu as retrouvé ta langue, à ce qu'on voit.

ROSINE. Oh! pour deux pauvres petites paroles.

L'EXPRÈS, *s'avançant.* De combien d'hommes le village peut-il disposer?

EUSÈBE. D'une cinquantaine d'hommes.

L'EXPRÈS. Que ces cinquante hommes battent aussitôt le pays. Un proscrit s'y cache. (*Tressaillement de Stéphania; le marquis sourit avec dédain; Eusèbe les observe.*) Ce proscrit doit être accompagné de sa fille. Il importe qu'ils soient découverts au plus tôt.

LE MARQUIS, *à Eusèbe et s'avançant.* Quand je vous disais, monsieur, que vous vous étiez trompé d'habit! (*A l'exprès.*) Le marquis Almaviva Gonzalès de la Cerda, ex-serviteur du feu roi d'Espagne Philippe V, l'homme que vous cherchez enfin, monsieur, c'est moi!

VINCENT. Un marquis!

MANOEL. Et nous le prenions pour le diable!

ROSINE. Moi, si je l'avais seulement un peu envisagé, je suis certaine que je ne m'y serais pas trompée!

LE MARQUIS, *à l'exprès.* Où faut-il vous suivre, monsieur?

STÉPHANIA, *au cou du marquis.* Mon père, je ne vous quitte point.

LE MARQUIS *à l'exprès.* Abrégeons cette scène, monsieur!...

L'EXPRÈS, *saluant.* Monsieur le marquis Gonzalès de la Cerda, le roi d'Espagne Philippe V, casse l'arrêt qui vous condamne...

STÉPHANIA. Ciel!

L'EXPRÈS, *continuant.* Vous rappelle en votre pays et vous rend vos titres et vos biens.

STÉPHANIA, Béni soit-il!

LE MARQUIS. Quelles sont les conditions attachées aux choses que vous venez de dire, monsieur?

L'EXPRÈS. L'ordre ne comporte point de conditions, monsieur.

STÉPHANIA, *à l'exprès.* Ah! monsieur, devant tant de magnanimité, quel cœur ne serait pénétré d'amour et de respect?

LE MARQUIS, *maîtrisant une grande émotion.* Monsieur, j'aurais l'honneur d'aller remercier Sa Majesté le Roi en son palais de Madrid. (*L'exprès s'incline et se retire à droite. Le marquis et sa fille s'éloignent à gauche; les paysans leur font place.*)

SCÈNE IX.

EUSÈBE, MANOEL, VINCENT, JULIETTE, ROSINE, *paysans et paysannes.*

EUSÈBE. Allons, j'aime mieux avoir apporté une grâce qu'une condamnation. Mais Sa Seigneurie aurait pu nous dire quelques paroles en manière d'adieu.

MANOEL. Il nous en veut de l'avoir pris pour un fantôme!

ROSINE. C'est montrer un bien mauvais caractère. Comme s'il n'arrivait pas mille fois dans la vie que que l'on soit pris pour ce que l'on n'est pas?

Couplet au public — N° 5.

Eh! tenez, au fond du cœur,
Tous, vous me croyez bavarde;
Ce n'est pourtant qu'une erreur,
Je l'atteste sur l'honneur.
Bavarder! fi! quelle horreur!
De bavarder je n'ai garde;
Si, ce soir, je suis bavarde, } (*Bis.*)
La faute en est à l'auteur. }

Mme ADAM-BOISGONTIER.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER

Alger, janvier 185...

Je vais quitter Alger, mon cher Henri, veux-tu partager ma tente et visiter avec moi le pays du soleil? Depuis longtemps tu as envie de le faire, hâte-toi, dans quelques années il serait trop tard. La fumée des usines aura noirci les marabouts, les chemins de fer traverseront les oasis, et les cavaliers de la plaine

attelleront aux omnibus leurs compagnons de chasses et de razzias. Viens, l'Algérie est encore belle et sauvage; à peine notre civilisation a-t-elle effleuré ses rivages; c'est un champ de bataille où la poudre parle souvent, et tous les sentiers ne sont pas battus sur le sable du désert. Viens, et je te montrerai Alger la triomphante, jetée comme un monceau de marbre blanc au fond d'un croissant d'azur. Viens, et je te promènerai de Cherchell la Romaine à Bougie la Sarrasine; des bastions de Santa-Cruz au pont d'Alcantara; des orangers de Blidah aux dattiers de Lagouath. Tu verras des Arabes, enivrés de poudre, faire bondir leurs chevaux caparaçonnés de soie; des nègres se tordre au son de la grosse caisse et des castagnettes d'airain; et, sous les sombres voûtes de la Casbah, de blanches Mauresques glisser comme des fantômes, en laissant derrière elles le doux parfum du henné. — Viens t'asseoir sous la tente de l'Arabe, sous le porche du Kabyle, et tu reconnaîtras que si la France ne marchande jamais sa gloire, elle en est parfois splendidement récompensée.

Tu es triste, fatigué ; viens avec moi rêver et dormir. Au lieu d'une chambre au plafond noirci, perdue dans une ruelle obscure, tu auras un joli pavillon de toile blanche, dressé à l'ombre d'un olivier ou d'un buisson de tamarins. Éveillé par les notes joyeuses de nos clairons, tu te lèveras gaiement, et nous irons à la fontaine regarder les jeunes filles avec leurs cruches luisantes et leurs haïks aux plis flottants. Au retour, on te donnera une épaisse peau de mouton, une pipe, une gargoulette, un livre, tout ce qu'il faut pour une longue sieste, et, moitié dormant, moitié rêvant, tu attendras que le soleil perde un peu de sa force, avant d'aller le voir étinceler sur les pics neigeux du Djurjura, ou sur les collines argentées du désert.

Le soir, au feu du bivouac, tu entendras nos chansons des jours de marche, le récit de nos courses et de nos razzias, et, quand tu quitteras cette flamme brillante qui chasse la fièvre et l'ennui, tu auras pour t'endormir le bruit sourd du vent sous la tente.

Dra-el-Mizan, février 185...

Puisque tu n'as pas voulu m'accompagner, je suis parti sans toi pour Dra-el-Mizan, un de nos postes avancés de la grande Kabylie. Franchement, tu as bien fait de ne pas me suivre; cette excursion aurait pu te dégoûter à jamais des voyages, et tu aurais été en droit de me dire que je ne te montrais rien de ce que je t'avais promis. Le jour de mon départ, il pleuvait à torrents, et, en arrivant ici, j'ai trouvé de la neige.

Je m'étais mis en route à cheval, suivi de mon ordonnance et de mon mulet chargé de tout mon mobilier. C'est seulement en voyageant ainsi qu'on est sûr de trouver chaque soir un gîte et un dîner.

Le mulet porte, attachées à son bât, deux cantines, petites caisses en bois blanc dans lesquelles on enferme ses provisions et ses effets de rechange. Par-dessus, on place la tente, la peau de mouton qui sert de lit, un pliant en toile, une table, un baril et deux couvertures. L'orge et le fourrage complètent la charge.

Une fois arrivé au lieu du campement, l'ordonnance dresse la tente, attache, auprès, le cheval et le mulet, allume du feu et prépare le dîner. Une marmite, une poêle, un gril, une cafetière et quelques assiettes en fer composent la batterie de cuisine; un couvert, une bouteille, une chope et une soupière, le service de table. On dîne, on prend son café en fumant, et on se couche avec le soleil pour se lever à l'aube. S'il fait beau, cette manière de voyager est très-agréable, on change de place chaque jour, sans sortir de chez soi; mais s'il pleut, c'est autre chose, le lit et les couvertures sont mouillés, le vent arrache la tente, et la soupe ne cuit pas !

Dra-el-Mizan barre la vallée de Boghni, une des portes de la Kabylie insoumise, et surveille le versant ouest du Djurjura. C'est à la fois un bordj, un caravansérail, et un dépôt de munitions et de vivres. Le fort, proprement dit, est carré, avec pavillons aux angles, faisant l'office de bastions; il renferme l'hôpital et le logement du commandant supérieur. — En avant, dans un camp retranché, on a bâti une maison en pierres pour le bureau arabe, et des baraques pour la garnison, qui se compose maintenant d'un escadron du 1er chasseurs d'Afrique, d'une section d'artillerie et de notre bataillon. Les baraques sont en planches qui joignent mal, et on n'a pas encore eu le temps de les carreler ; leurs toits de zinc sont froissés par le vent, et nous sommes forcés, pour être à l'abri, de nous construire, avec des couvertures, des espèces de niches dans lesquelles nous faisons dresser nos lits ; mais les poêles ne fument pas trop, les oliviers sauvages sont nombreux autour du poste, nous faisons du feu jour et nuit, nous étendons la cendre au-dessous des gouttières, et notre logement en vaut bien d'autres!

Le village est une agglomération de huttes en planches et en torchis, habitées par des marchands de comestibles et des cabaretiers. Si tu veux avoir une idée de la vie qu'on y mène, relis Fenimore Cooper, il l'a décrite bien mieux que je ne saurais le faire. Ici, comme en Amérique, on rencontre des gens venus de partout on ne sait trop pourquoi, et se livrant à des industries inconnues ailleurs. Ils pensent que l'homme se dégrade en cultivant la terre, et ils aiment mieux faire venir des salades d'Alger que d'en semer à leur porte, où elles pousseraient toutes seules. Au lieu d'acheter une bêche et une pioche, ils apportent deux ou trois tonneaux de vitriol et d'alcool qu'ils décorent du nom d'absinthe ou d'eau-de-vie ; ils se procurent une douzaine de verres, quelques bouteilles fêlées et vendent la *goutte*. Si la garnison est nombreuse, ils font à peu près leurs affaires, on a toujours soif en Afrique; mais dès que les troupes partent, ils invitent leurs voisins, qui les invitent à leur tour, les tonneaux sont bientôt vidés, la fièvre arrive, et ils reviennent, ruinés et malades, dire à la France que l'on ne trouve en Algérie que la pauvreté et la mort. Pendant les expéditions, quelques-uns suivent les colonnes, soit comme bouchers, soit comme cantiniers, mais il est rare que là aussi ils fassent fortune.

Nous autres soldats, qui savons nous plier partout et toujours à tous les genres de vie, nous trouvons le séjour de Dra-el-Mizan très-supportable. On dit tout ce que l'on pense, on fait tout ce que l'on veut, et tous les moyens sont bons, pourvu que le temps passe. On joue au wisth et au loto le soir dans les baraques, ou bien on se réunit au café Rosi pour prendre l'ab-

sinthe avant dîner ou pour attendre minuit en buvant de la bière et du punch.

Quand il ne pleut pas, les uns chassent, les autres se promènent. Pour distraire nos soldats, nous avons converti en théâtre la moitié d'une écurie, et une fois par semaine on y joue le vaudeville ou l'opéra. Avec des toiles d'emballage recouvertes de papier, nous avons fait des coulisses et des décors; un drap teint en rouge tient lieu de rideau, et avec les cercles d'une barrique nous avons construit un lustre étincelant. Les planches du génie servent de banquettes, et des guirlandes de myrte cachent les solives et les poutres. Les jours de représentation, le village entier est invité, et le beau sexe ne ménage pas les applaudissements à nos acteurs, qui, le plus souvent, ont eux-mêmes fait leurs rôles.

Benchoud, mars 185...

Mon bataillon fera partie de l'expédition préparée contre la grande Kabylie, et, en attendant la réunion de l'armée, il est campé, pour réparer la route de Tizy-Ouzou, à dix kilomètres de Dellys, près de l'embouchure du Sebaou. Dellys est une jolie petite ville bâtie sur les flancs d'une colline rocheuse qui domine la mer. Ses environs sont charmants, et les magnifiques jardins qui l'entourent l'ont fait appeler la Valence de l'Algérie.

Notre camp est établi à l'entrée de ces jardins, dans un large vallon tapissé d'une herbe courte et serrée; devant nous, la Méditerranée étincelle au soleil, et ses vagues, frangées d'écume, se recourbent en voûtes brillantes contre les hautes falaises couronnées par nos tentes; à notre droite, un bois de figuiers nous sépare des jardins, et un promontoire, aigu comme un fer de lance, nous cache la rade de Dellys; à gauche, le Sebaou glisse dans le sable jaune, et les montagnes kabyles profilent, sur l'azur mat du ciel, leurs silhouettes dentelées aux cimes neigeuses. Nous avons retrouvé le soleil d'Afrique, que les brouillards de Dra-el-Mizan nous cachaient depuis deux mois. Les liserons suspendent leurs coupes blanches et bleues aux sombres rameaux des oliviers; les feuilles grises des cactus sont émaillées d'étoiles d'or, et la brise nous apporte, des bosquets d'amandiers, une poussière rose et parfumée. Pendant le jour, nous trouvons de la fraîcheur et de l'ombre le long des sentiers qui séparent les enclos où brillent dans les arbres de petites maisons blanches, et, le soir, nous allons respirer sur la falaise un air imprégné de ces senteurs marines qui fortifient et égayent.

Les collines, qui nous font face, de l'autre côté de la rivière, sont, aussi, fertiles et pittoresques; je les ai visitées hier, et je retournerai bien souvent dans un bois d'oliviers et de trembles sous lequel serpente un bras du Sebaou. La végétation, entretenue par une humidité continuelle, y est luxuriante, et des roseaux gigantesques mêlent leurs têtes glauques aux sombres guirlandes de la vigne et du lierre. Au milieu du bois, sur un tertre nu, j'avais remarqué un trou carré, revêtu de pierres de tailles, où poussait une énorme touffe de géranium à fleurs rouges. Tout autour il y avait des grains de colliers de femmes, mêlés à des monceaux de petites lampes funéraires, et, pourtant, cette construction ne ressemblait en rien aux tombes kabyles que j'avais rencontrées; aussi, le soir même, j'en parlai à un officier du bureau arabe. Il me dit que c'était un sépulcre romain comme on en trouve beaucoup aux environs de Dellys.

Mais avant de te parler de nos préparatifs et de nos projets, je vais essayer de te donner une idée du pays que nous voulons soumettre.

La grande Kabylie, ou Kabylie du Djurjura, est le massif montagneux compris entre Aumale et Sétif au sud, Dellys et Bougie au nord. Deux fleuves la traversent, l'Oued-Sahel, qui a son embouchure à Bougie, et le Sebaou, qui se jette dans la mer, à l'ouest de Dellys. C'est dans le bassin du Sebaou que doit opérer le corps principal, sous les ordres directs du maréchal Randon.

Les bassins du Sebaou et de l'Oued-Sahel sont séparés par le Djurjura, crête rocheuse, très-épaisse, aux flancs presque verticaux, dont les sommets sont couverts de neiges éternelles, et qu'on ne peut franchir que par deux cols étroits et difficiles.

Ni les Romains, ni les Vandales, ni les Arabes, ni les Turcs n'ont pu soumettre les montagnes kabyles où se sont retirés, successivement, les habitants des plaines, refoulés par les invasions. Sous les Turcs, les tribus dont les terres arables descendaient jusqu'à la plaine, payaient l'impôt, mais elles étaient peu nombreuses et méprisées de tous.

Par leurs goûts, leurs habitudes et leur caractère, les Kabyles diffèrent essentiellement des Arabes. Ils sont grands, osseux, et souvent ont les yeux bleus et les cheveux blonds. Ils habitent des maisons construites en pierres, élèvent peu de troupeaux, plantent des arbres et s'occupent beaucoup de jardinage. Pour l'Arabe, travailler est une honte; mais le Kabyle, adroit et industrieux, fait des poteries élégantes, tisse des étoffes et confectionne de la poudre et des armes. Il n'est pas menteur et voleur comme l'Arabe, il n'est ni superstitieux ni crédule; sa femme n'est pas, à ses yeux, une créature inférieure, bonne seulement à le servir, c'est une compagne qui le suit partout, le visage découvert, et qui mange avec ses hôtes. Il est moins chevaleresque et moins brillant que son voisin, mais il est plus intelligent et moins corrompu. Lorsque la poudre aura parlé, lorsqu'il pourra se soumettre sans honte, il est plus que probable que, loin de rester comme l'Arabe un esclave ombrageux, il deviendra notre allié sincère et qu'il se civilisera au lieu de disparaître.

La Kabylie est une véritable république fédérative dans laquelle les tribus se gouvernent isolément et ne se réunissent sous un chef commun que pour résister aux invasions. Ordinairement le chef appartient à une famille influente soit par ses richesses, soit par la qualité de marabout que possèdent ses membres. Le danger passé, la ligue se dissout.

Chaque tribu se compose de plusieurs villages administrés par un *amin*, espèce de maire élu par tous. Ces amins forment une *djemma*, conseil gouvernemental présidé par l'un d'eux, nommé l'amin des amins. Les amins sont changés tous les ans. Ils doivent maintenir l'ordre et faire exécuter les lois, mais en dehors de leur charge ils sont les égaux de leurs concitoyens. Le Kabyle ne reconnaît d'autre supériorité que celle des marabouts, il s'incline devant eux seuls, et souvent on voit un montagnard en haillons se lever dans une assemblée, s'approcher du chef de la tribu, discuter avec lui et lui dire : « Tu es chef, mais moi je suis chef aussi. »

Presque toujours en guerre, ils sont exercés au maniement des armes; et des murailles crénelées entourent leurs villages, bâtis sur des mamelons escarpés, véritables forteresses qu'ils gardent comme nous gardons les nôtres. De notre camp, nous les voyons élever des retranchements et des embuscades; ils y placent des postes qui veillent jour et nuit et correspondent les uns avec les autres, au moyen de feux alternativement découverts et cachés par leurs burnous.

Un de ces postes, établi dans un marabout, en face de nos grand'gardes, a été ce matin le théâtre d'une scène étrange. Un soldat du train, après de trop nombreuses libations, se figure que sa compagnie se mettait en marche et qu'il était de cuisine. En conséquence, il part au point du jour à la recherche d'un endroit pour faire le café, traverse les grand'gardes sans être aperçu, et gravit le mamelon du marabout. Là, il tombe au milieu des Kabyles stupéfaits, qui, le prenant d'abord pour un déserteur et ensuite pour un fou, le laissent approcher; mais lui, voyant la place prise, ramasse deux de ces petites lampes de terre que l'on dépose sur les tombeaux, et s'enfuit à toutes jambes, emportant ce trophée qui devait prouver, disait-il, que sa mission avait été remplie. Revenus de leur étonnement, les Kabyles sautent sur leurs fusils..... mais il y a une providence pour les fous, et le nôtre est arrivé sain et sauf aux avant-postes. On l'a conduit au maréchal, qui n'a pu s'empêcher de rire de ses exploits, et l'a envoyé se dégriser à côté de son mulet. Les soldats regardent cette singulière ascension comme un heureux présage pour l'attaque qui peut-être commencera demain.

Alger, juillet 185.

La campagne est terminée, et la Kabylie soumise. Le fort Napoléon est presque achevé, et la route qui le relie avec Alger carrossable jusqu'à l'hiver. — On s'attendait à trouver une résistance sérieuse chez les tribus des crêtes du Djurjura, mais cette supposition ne s'est pas réalisée. Depuis le jour où nous avons quitté les Yenni, la marche de notre division n'a été qu'une longue promenade à travers des pays soumis ou qui venaient se rendre en apercevant nos avant-gardes.

En arrivant à Fort-Napoléon, nous avons trouvé une jolie petite ville, avec de nombreuses guinguettes de planches et de feuillage. On travaillait activement aux fortifications, et vers le milieu de l'automne, la place sera capable de se défendre; tous les établissements nécessaires à une garnison de trois mille hommes seront achevés. Pour descendre dans la plaine, nous avons suivi la nouvelle route qui traverse les villages enlevés par la division Renault, le jour de l'attaque. Les ravins qu'elle contourne sont charmants de fertilité et de fraîcheur, on dirait d'immenses vergers; les cabanes incendiées, il y a deux mois sont presque toutes relevées, les habitants ont repris leurs travaux, et ceux que nous rencontrons nous saluent affectueusement. Avant d'arriver à Sick-ou-Meddour, où bivouaque encore la cavalerie chargée de réunir le fourrage nécessaire à la garnison de Fort-Napoléon, nous avons passé non loin de la mosquée de Sidi Abd-el-Rhaman, un des saints les plus vénérés de la grande Kabylie; de nombreux pèlerins viennent visiter son tombeau, et tous les montagnards connaissent sa légende:

« Sous le règne de Mustapha, vivait à Alger un juste nommé Sidi Mohamed ben Abd-el-Rhaman, dont le cœur n'avait jamais failli et dont la main n'avait jamais péché. Dans les querelles et les procès, on le consultait de préférence au cadi, et le pacha lui-même avait souvent recours aux conseils du saint homme. Sentant sa mort approcher, et ne voulant pas que ses dernières méditations fussent troublées par le tumulte et les cris de la foule, il partit avec toute sa famille et s'établit au-dessus du Sebaou, dans une gorge du Djurjura. Il y mourut six mois après, et les Kabyles le déposèrent avec pompe dans un tombeau dallé d'ardoises.

En apprenant sa mort, ses compatriotes regrettèrent amèrement de l'avoir laissé partir, et jurèrent qu'il dormirait dans leurs murs. Ils savaient les Kabyles trop bons musulmans pour abandonner leur nouveau protecteur; ils les savaient aussi trop braves et trop nombreux pour céder à la violence, et ils se décidèrent à employer la ruse. Quelques hommes habiles et entreprenants gravirent le Djurjura sous prétexte d'aller prier sur la tombe de leur ami. Les Kabyles, sans défiance, les reçurent comme des hôtes envoyés de Dieu.

Le lendemain, les montagnards virent les dalles du tombeau brisées et la terre amoncelée sur la tombe qui, la veille, était recouverte d'une épaisse couche de chaux vive. Les voyageurs étaient partis en silence, ils étaient donc coupables, et deux vieillards furent envoyés à Alger pour déclarer la guerre au pacha s'il ne voulait pas rendre le corps de Sidi Abd-el-Rhaman. Mustapha, décidé à la guerre, mais voulant gagner du temps pour fortifier ses murailles et réunir ses cavaliers, répondit aux montagnards que les pèlerins étaient partis de grand matin pour ne pas recevoir de présents de ceux qui les avaient déjà trop bien traités, mais qu'ils n'avaient jamais eu la pensée sacrilége de violer l'hospitalité.

« Les chacals, leur dit-il, sont venus gratter la tombe en rentrant de la chasse, creusez-la et vous y retrouverez celui que nous avons aimé. »

Les Kabyles repartirent sans avoir dessellé leurs chevaux.

Dès que le résultat de leur mission fut connu, le scheick fit ouvrir le sépulcre en présence de tous; mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, en voyant le saint couché dans son burnous blanc!

Dieu n'avait pas voulu qu'une guerre terrible éclatât entre les amis de son serviteur, et il avait permis que le corps vénéré reposât à la fois où il avait vécu et où il était mort. Les Kabyles et les Arabes se réconcilièrent et donnèrent au marabout le nom de Bou Koubarrin, le père des deux tombeaux. »

A la maison carrée, dernière étape avant d'arriver à Alger, j'ai visité le fort qui sert maintenant de prison pour les indigènes. En traversant l'infirmerie, la sœur de Saint-Vincent-de-Paul qui me servait de guide me montra un homme de vingt-cinq ou trente ans consumé par la fièvre.

« C'est un Kabyle, dit-elle, et il est bien gentil; parlez-lui, cela lui fera plaisir. »

Je m'approchai de son lit et je lui demandai à quelle tribu il appartenait. Il se souleva sur son

coude, et après m'avoir regardé un instant, il prit ma main dans sa main brûlante et me dit :

« On ne trompe pas celui qui va mourir, et je serai mort demain. Est-il vrai que vous avez brûlé Taourirt-el-Hadjaj ?

— Oui.

— Et les Illiten ?

— Oui, toute la montagne est soumise, et les Kabyles sont devenus nos amis. Ils se sont battus comme des braves, et nous les avons traités comme tels. Le jour où il n'y a plus eu de poudre sur nos mains, il n'est plus resté de haine dans nos cœurs.

— Mon fils était trop petit pour tenir un fusil, et vous ne tuez que ceux qui se battent; il grandira si Dieu le veut. J'aurais voulu mourir avec ma chair, frappé d'une balle au cœur, mais c'était écrit. »

Le moribond était un Beni Yenni emprisonné depuis deux ans pour émission de fausse monnaie.

Les habitants d'Alger nous ont très-bien reçus, et nous aurions été heureux de passer quelques semaines dans le Paris de l'Algérie, mais il nous faut partir demain pour Cherchell, où nous devons tenir garnison.

LOUIS DE LYVRON.

(*La suite à un prochain numéro.*)

ÉNIGME HISTORIQUE

Deux fois je donnai mon nom à des batailles également célèbres, quoique, pour ma patrie, leurs résultats fussent bien différents. Je vis pâlir le croissant et grandir les léopards. A quels événements mémorables ai-je donné mon nom ?

REVUE MUSICALE

Nous avons omis le mois dernier de signaler à l'attention des abonnées plusieurs compositions remarquables. Nous les engageons donc à jeter encore les yeux sur le catalogue d'avril, qui contient un grand nombre d'œuvres nouvelles.

Notre collection de mai se distingue par deux partitions pour piano seul : *le Barbier de Séville*, de Rossini, et *les Noces de Figaro*, de Mozart. Les célèbres pages de ces deux maîtres illustres n'ont certes pas besoin d'être commentées ici pour être appréciées justement par notre jeune et intelligent public.

Un recueil d'études *chantantes et très-faciles*, dû à la plume habile de M. P. Valentin, vient grossir heureusement le nombre de nos ouvrages élémentaires. La première partie, intitulée : *les Cinq Doigts*, et la seconde, ayant pour titre : *Rhythme et Mélodie*, nous semblent, à cause de l'absence complète des octaves, devoir servir d'exercices préparatoires à toutes les méthodes.

Plusieurs sonates, par Steibelt et A. Gros; l'ouverture de *Joseph*, de Méhul ; *Dernier Adieu*, charmante fantaisie, sur une mélodie de Chopin ; et *Notre-Dame des Flots*, prière, l'une et l'autre de Brisson, sont des compositions tout à fait hors ligne.

Une belle scène dramatique, pour voix de soprano, *l'Orpheline du Liban*, par M. A. Bernardi, mérite d'être mentionnée tout spécialement.

M. L.

FROMENTAL HALÉVY. — LA REINE DE SABA. — CONCERT DE M. GUILLOT DE SAINBRIS.

Joies éphémères de la vie, terribles mystères de la mort! *ô altitudo!* disait saint Paul; heureuses jeunes filles! les plaisirs se multiplient autour de vous; les fêtes, les concerts, les parures vous offrent toutes les satisfactions qu'on rêve dans ce monde, et, pendant ces heures joyeuses, d'autres heures lugubres sonnent pour ceux que les mécomptes ont atteints, que les douleurs ont vieillis. Le printemps renaît, le soleil rayonne, les aubépines fleurissent, tandis que le même jour, au même moment, des tombes s'ouvrent, des larmes coulent, la mort apparaît avec son funèbre cortége de deuil et de cyprès.

Qui n'a pas entendu avec enthousiasme les ravissantes mélodies de *l'Éclair*, qui n'a pas été entraîné par de patriotiques élans en écoutant ce magnifique morceau de *Charles VI* : « *Guerre aux tyrans !* » dont le monde entier s'est ému? qui n'a pas tressailli d'attendrissement à la voix suave de Rachel dans la grande partition de *la Juive*? enfin, quels cœurs d'artistes n'ont pas aimé et applaudi l'auteur des *Mousquetaires*, de *Guido*, de *la Reine de Chypre*, du *Val d'Andorre*, du *Juif Errant*, de *la Magicienne* et de *Jaguarita*? et cependant, il n'est plus ce maître doué d'un génie si fécond et si complet!

O mort! sombre mystère, énigme impénétrable,
Gouffre toujours béant, faucheuse infatigable,

Dont le bras destructeur, dans les sillons humains,
S'en va glanant partout l'ivraie et les beaux grains!
Un poète chantait sur notre triste terre,
Avide, tu passas, et ta faux meurtrière
Emporta, sans pitié, dans tes antres profonds,
Ce chantre harmonieux qu'aujourd'hui nous pleurons.

Halévy avait souffert comme souffrent les supériorités dont le vulgaire est jaloux. Attaqué par une critique amère, je devrais dire par des juges inhabiles à comprendre la haute portée de ses œuvres, il n'a pas su trouver, dans sa nature mélancolique et rêveuse, la force de secouer la poussière dont l'injustice humaine cherchait à ternir son talent. Que d'exemples fatals nous avons eus des polémiques venimeuses de l'envie et de l'ingratitude d'un public léger! Nourrit avait fait, pendant vingt ans, les délices de la France artistique; mademoiselle Rachel était devenue l'idole du monde littéraire. Duprez parut; Nourrit, trop vite oublié, ne sut pas attendre, hélas! que la mort devînt la fin naturelle de son silencieux désespoir; il devança l'heure suprême, il se tua. Madame Ristori s'est montrée sur la scène; la vogue l'a suivie, la foule l'a acclamée; la grande Melpomène française, la véritable interprète de Corneille et de Racine, fut reléguée au second plan. On arracha, jour à jour, de sa couronne, une feuille de laurier pour en joncher la route où devait passer sa rivale. Sa mort prématurée eut toutes les tristesses du découragement, toutes les douleurs de la gloire éteinte. En revanche, on lui fit de magnifiques funérailles; les plus éloquents discours furent prononcés sur sa tombe; la tragédie était morte, Paris tout entier suivit le char qui portait sa cendre. Aujourd'hui on la pleure, hélas! il est trop tard!

Jacques-François-Fromental Halévy a subi la loi commune. Il ne pouvait plus obtenir qu'on jouât ou qu'on reprît ses œuvres; un écolier de l'art avait plus d'accès que lui dans les théâtres dont il avait fait la fortune. Il s'est éteint presque dans l'oubli, à Nice, où il était allé chercher un ciel plus clément. Le jour de sa mort, il se fit un grand bruit dans le monde, bruit de désespoir apparent. Chacun voulut toucher la cloche qui sonna le glas funèbre; on parla très-haut de son génie, de sa bonté, de sa gloire. Quelques amis sérieux, quelques disciples de l'art ont seuls apprécié et regretté cette lumière de l'école française qui a tant d'appelés et si peu d'élus.

— Le libretto de *la Reine de Saba*, emprunté par MM. Barbier et Michel Carré à un récit de Gérard de Nerval, nous a paru bien faible pour le cadre grandiose d'un opéra en quatre actes. Des tableaux brillants ne suffisent pas à ces sortes d'ouvrages; il faut y trouver un intérêt et des situations dramatiques qui permettent au compositeur de développer les ressources de son talent. M. Gounod a eu besoin d'une incroyable puissance et d'un art bien ingénieux pour revêtir d'une façon, quelquefois gracieuse, souvent splendide, cette pauvre aventurière qu'on appelle la reine Balkis. Il y a de ravissants morceaux dans cette partition. Nous citerons, comme le meilleur, un chant de jeunes filles juives et sabéennes dont l'effet est d'un charme infini. On ne peut se faire une idée, à moins de l'avoir entendue, de cette mélodie dont les deux parties chantantes se renvoient les diverses périodes. Les airs de ballet sont très-remarquables et l'orchestration est un chef-d'œuvre du genre le plus large et le plus correct. Mais peut-être le compositeur s'est-il trop inspiré du génie de l'école moderne dont les tendances s'éloignent de la forme classique et perceptible qui est le caractère habituel des compositions de Gounod. On ne saurait trop l'engager à suivre la voie qui lui est propre sans se laisser égarer dans les chemins hérissés de difficultés fatigantes; là, les pieds se déchirent, sans profit pour personne, et les oreilles entendent mille bruits confus qui ne forment qu'une vague et monotone mélopée dont la mémoire ne garde rien.

— Un des plus brillants concerts de l'année 1862 est, assurément, celui qu'a organisé M. Guillot de Sainbris, dans la salle Herz, au profit de l'œuvre des aveugles et sourds-muets. Outre le concours des artistes les plus éminents de Paris, tels que : madame Viardot, MM. Michot, Richomme, Th. Ritter et Sighicelli, des chœurs ont été chantés avec un ensemble et une perfection rares par les élèves de M. de Sainbris.

Guidées par un sentiment de charité bien digne d'éloges, plusieurs dames du monde ont coopéré au succès de la soirée, en se faisant entendre dans le charmant chœur de *la Reine de Saba*, que nous avons cité plus haut. Un excellent style, un goût parfait, qui indiquent des études sérieuses, des voix pleines de charme et de fraîcheur, voilà ce qu'un brillant et nombreux auditoire a parfaitement remarqué et apprécié.

Le Roi des Aulnes, cette délicieuse mélodie de Shubert, que nous connaissons tous et que nous aimons tant, a été dite par madame Viardot avec cet accent profond et pénétrant qui arracherait des larmes à l'auditoire le plus glacé. M Michot élève de M. Sainbris, a fait preuve, dans *la Chanson du Pâtre* de l'opéra de *Sapho*, d'un talent de premier ordre, plein de grâce et de poésie. Nous avons vivement applaudi le duo de *la Reine de Chypre* chanté par Michot et Bonnehée. MM. Th. Ritter, Franchomme et Sighicelli se sont maintenus à la hauteur de leur réputation, ce qui n'est pas peu dire. Enfin, un acte de la Comédie Française, joué par mesdames Aug. Brohan, Fix et par M. Talbot, a terminé, d'une façon charmante, cette délicieuse soirée.

MARIE LASSAVEUR.



Correspondance

JEANNE A FLORENCE

Mai. — Floréal. — Mois de Marie. — Jeux Floraux à Toulouse. — Exposition d'horticulture. — Jardin de M. Courtois. — L'impératrice Joséphine. — Boulevard de la Reine-Hortense. — Fontaine Médicis. — Grenouille vivante dans un bloc de charbon. — Main mécanique. — Oiseaux merveilleux. — Concert de Mlles Lepierre. — Halévy. — Henry Scheffer. — Musées. — Hôtel de la Paix. — Cours de conversation française de Mme Dumoret. — Académie Française, Octave Feuillet. — Le Père Lacordaire de M. de Montalembert. — Aquarelle de M. Dupuy. — Nouveau pèse-lettres.

Paris, 1er Mai 1862.

Vraiment, Florence, j'ai bien envie de t'en vouloir; n'est-ce pas de l'ingratitude d'apparaître et de passer, à la façon d'un météore qui traverse le ciel, quand on a été si longtemps attendue et qu'on s'est vu saluer avec tant de bonheur ?

Paris s'était fait beau pour te recevoir, s'imaginant, le pauvre ! que tu prendrais la peine de le visiter et d'aller, en personne, admirer les embellissements dont Jeanne t'a parlé tout l'hiver. Pour toi, le jardin d'acclimatation avait préparé une exposition des plus beaux volatiles; pendant qu'à deux pas de là, dans ce Pré Catelan, séjour de fêtes autrefois, et maintenant lieu tout champêtre, où le théâtre des Marionnettes est remplacé par une ferme rustique; les sons de l'orchestre, par le beuglement des vaches, on remplissait pour toi des jattes d'un lait pur, chose si rare à Paris, et qui fait, en ce moment, les délices de nos petites sœurs, aussi bien que les nôtres. Les Invalides allaient t'ouvrir leur galerie des plans en relief de nos places fortes ; Musard t'invitait à ses concerts ; enfin, l'hôtel du Louvre, tout étonné de ses nouveaux hôtes, arborait les couleurs du Japon, dont les ambassadeurs faisaient leur entrée dans la grande ville, tout surpris de se voir l'objet, non des respects, mais de la curiosité de la foule.

C'en était assez, je le croyais du moins, pour te distraire pendant un mois.

Illusion ! après huit jours, un éclair, on s'est dit adieu, et me voilà, de nouveau, en face de ma solitude. Aussi, vois-tu... mais non, je ne t'en veux pas : tes raisons étaient si bonnes ! Et d'ailleurs, pourrais-je conserver un grain de ressentiment, quand le printemps est venu, qu'une brise tiède me caresse et me ranime, et que s'est levé le plus doux de tous les mois, le joli mois de mai ?

Les tapis d'émeraude, les fleurs, les parfums, les haies toutes blanches, les massifs de lilas, le nid dans le buisson, l'espoir dans les cœurs, voilà ce qu'il nous apporte, ce gentil *Floréal* de nos pères.

Aussi, comme on l'aime, et quel accueil on lui fait ! A lui, tous les sourires et tous les chants ; à lui, l'honneur de porter le nom de la sainte Vierge, et d'appeler, au divin banquet, nos jeunes sœurs, toutes vêtues de blanc.

Mais s'il est pour nous le mois de *Marie* et le mois des *premières communions*, il est autre chose encore dans le midi, sur cette vieille terre des troubadours où l'esprit fleurit avec les roses, où le souffle poétique se respire avec l'air qui vient des montagnes, où les fêtes de l'intelligence ont seules, après celles de la religion, assez de prestige pour attirer et charmer la foule.

Ailleurs, on a la foire aux bestiaux, aux jambons, aux pains d'épices ; Toulouse a sa *foire aux fleurs*, et c'est un coup d'œil pittoresque et ravissant à la fois, que celui de cette étroite et vieille rue du *Taur*, marquée jadis par le sang d'un martyr, assez triste toute l'année, mais qui revêt, aux premiers jours de mai, une parure dont seraient jalouses nos rues les plus larges et les plus belles.

Figure-toi, Florence, s'étageant, à droite et à gauche, devant chaque maison, des gradins tout chargés de fleurs, au milieu desquelles apparaissent, çà et là, comme autant de pierreries, les aigrettes des paons au cou d'azur, à la queue chatoyante : association gracieuse qui réunit le même jour, en un même lieu, les fleurs et ces oiseaux brillants.

Et pendant que cette corbeille embaumée s'épanouit au soleil, d'autres fleurs, plus précieuses, reposent devant le Saint-Sacrement, dans l'église de la Daurade : riche bouquet aux reflets d'or et d'argent, venu là pour recevoir la bénédiction de Dieu, qui donne aux fleurs le parfum, à nous la poésie ; gerbe radieuse que l'académie des *Jeux Floraux*, perpétuant les traditions du *Collége de la gaie science*, doit distribuer aux lauréats, le troisième jour de mai.

Ce jour-là toute la ville est debout, joyeuse et parée, et les étrangers arrivent en grand nombre: c'est que dans la *cité Palladienne*, où les préoccupations d'affaires et de commerce cèdent le pas au culte des lettres et des arts, la *Fête des Fleurs*, nom poétique de la distribution des prix, est comme une institution nationale, et provoque l'intérêt de tous.

Quand les *mainteneurs* ont rapporté, en grande pompe, dans la *salle des Illustres*, l'*églantine*, l'*amarante*, la *violette*, le *souci*, le *lis*, la *primevère* et l'*œillet*, l'un d'eux prononce l'éloge annuel de Clémence

Isaure, et les élus du concours lisent à la foule attentive la pièce de vers ou le discours qui leur a mérité le prix.

Ne trouves-tu pas, Florence, quelque chose de singulièrement touchant dans cette cérémonie, et surtout dans ce vieil usage, si bien gardé depuis des siècles, de rappeler le souvenir d'une bienfaitrice «qui » semble ainsi revenir, avec chaque printemps, sou» riante et gracieuse, les mains pleines de fleurs(1)? »

La cendre des troubadours est dispersée depuis longtemps; le tombeau de dame Isaure est inconnu, son existence même contestée; la langue romane, harmonieuse et naïve, est devenue notre français, la langue universelle; mais ce qui n'a point changé, c'est le beau ciel dont Dieu favorisa cette terre privilégiée; l'inspiration poétique, doux héritage transmis de génération en génération; et ces fleurs d'or et d'argent décernées par les *mainteneurs*, aux meilleures œuvres du concours, comme elles l'étaient jadis aux *Tensons* et aux *Sirventes*.

Nous n'avons point de Jeux Floraux à Paris, et cependant le mois de mai est, pour nous aussi, le mois des fleurs, celui qu'on a choisi pour les expositions d'horticulture.

Je ne te dirai rien de l'exposition de cette année, que je n'ai point encore vue; mais je puis, en revanche, te faire connaître un jardin qui n'a pas son pareil; dont nous, Parisiennes, nous ne soupçonnons pas l'existence, tandis qu'il est bien connu de l'Angleterre, de la Russie, de l'Amérique même, qui lui empruntent les plus beaux ornements de leurs fêtes et de leurs palais.

C'est mieux qu'une serre, mieux qu'un jardin : c'est un bois de camélias, aux allées ombreuses, aux réduits pleins de mystère; des camélias comme tu en as rêvé peut-être; non plus de ces chétifs arbustes, tels que nous sommes habituées à en voir, mais des arbres, de vrais arbres, grands et forts, aux rameaux puissants, tout chargés de ce feuillage lustré et de ces fleurs au doux parfum, devant lesquelles on demeure en extase, ravi de leurs nuances variées et de la pureté de leurs contours.

Des massifs d'azalées de toutes couleurs, de rhododendrons blancs et roses, s'épanouissent au pied des arbres; des gazons, des eaux jaillissantes ajoutent leur fraîcheur aux charmes de ce lieu qu'anime un gracieux souvenir, l'ombre d'une femme sympathique entre toutes, qui présida, comme une bonne fée, à la création de ce jardin.

Ce fut *Joséphine* qui, en 1800, donna, au prédécesseur du propriétaire actuel ces camélias, alors inconnus en France, et qui lui rappelaient sa patrie.

Soixante années ont passé, traversées par des orages, des révolutions, des disgrâces; mais le jardin a subsisté; la main généreuse qui planta les arbustes a disparu, après avoir reçu et perdu un sceptre; mais les arbres ont grandi, et tandis qu'il ne reste que le nom de la princesse aimée, chaque hiver l'arbre a donné ses fleurs.

Et c'est dans un quartier perdu, à deux pas de la Bastille (2), entre le Père-Lachaise et la prison de la Roquette, que se cache, modeste comme le vrai mérite, ce jardin à la vue duquel on éprouve une étrange impression de surprise et d'admiration, et dont M. Courtois sait faire les honneurs avec tant d'urbanité. Bientôt aux camélias vont succéder les orangers, et l'on passe ainsi d'une merveille à une autre, comme en un paradis favorisé d'un éternel printemps.

Au reste, ce quartier, qu'on n'osait aborder autrefois, devient un des beaux de Paris; le temps sait accomplir tant de choses! Qui nous eût dit, par exemple, il y a quelques années, que le canal Saint-Martin, de sinistre mémoire, disparaîtrait sous une avenue spacieuse, arrosée par de nombreuses fontaines, émaillée de gazons et de massifs de fleurs, et bordée de constructions élégantes?

Il en est ainsi cependant; mais, grâce au système des compensations, peut-être, ce que Paris gagne en un point, il le perd en un autre : pendant que de vastes boulevards s'ouvrent, pendant que s'achève la promenade de la Reine-Hortense, et qu'on abandonne, aux joyeux ébats des enfants, les nouveaux parterres des Tuileries, on entame le Luxembourg malgré d'universels regrets, de puissantes réclamations, en déplaçant la fontaine de Jacques Desbrosses, à laquelle Marie de Médicis avait laissé son nom, et mutilant cette allée de platanes, l'une des merveilles du vieux jardin, si bien encadrée de pelouses accidentées et fleuries, qu'on l'appelait la vallée de Tempé.

Tant il est vrai que rien ne résiste à l'action du temps et surtout à celle des hommes! c'était, si je ne me trompe, une de mes réflexions philosophiques du mois dernier, et me voilà si confuse d'être prise en flagrant délit de radotage, que, si je le pouvais, je me cacherais bien vite à deux cents mètres au-dessous du sol, à la façon de cette petite grenouille que les mineurs de Newport viennent de découvrir, vivante, dans un filon de charbon de terre.

Le morceau de houille au centre duquel on l'a trouvée doit figurer à l'exposition de Londres, et ce ne sera pas la moindre des curiosités qui attireront l'attention, et au nombre desquelles on cite une main mécanique qui s'ouvre, se ferme, saisit et retient les plus petits objets, absolument comme une main naturelle.

Quel triste sort eût cependant été, jadis, celui de l'artiste assez sorcier pour avoir créé une telle merveille? On l'aurait brûlé, bien sûr, comme on aurait brûlé aussi cette aimable *fée aux oiseaux* qui, d'un coup de baguette, et mieux encore, d'un regard, fait exécuter à ses élèves, toujours dociles, les tours les plus surprenants.

Cardinal, Pinson, Oriental et *Calfat* sont, pour Robert Houdin, des rivaux très-redoutables, car je ne vois rien d'aussi merveilleux que la précision avec laquelle ils savent résoudre les questions ou les problèmes qu'on leur pose. A peine la cage est-elle ouverte, qu'à la voix de sa maîtresse, l'oiseau sort aussitôt, s'arrête d'abord à la vue du grand nombre de cartes disposées devant lui, et où doit se trouver la réponse; puis se met à sautiller, allant de l'une à l'autre, les interrogeant d'un petit œil scrutateur, et s'arrêtant soudain sur celle qu'il reconnaît comme étant la bonne, et qu'il retire du paquet, la re-

---

(1) *Éloge de Clémence Isaure*, par M. le marquis d'Aguesives, un des quarante mainteneurs.

(2) Rue de la Muette, 26.

tournant, au besoin, avec une vivacité pleine de grâce.

La tâche est-elle trop difficile, le problème trop compliqué? Sans se plaindre, sans impatience ni mauvaise humeur, mais un peu confus, *Pinson* rentre d'un bond dans sa cage, cédant la place à *Cardinal*, et celui-ci vient, tout modestement, résoudre la question proposée, arrachant, d'un coup de bec, la carte si bien cachée au milieu des autres que son frère n'avait pu la découvrir. Pas un moment de distraction, la séance durât-elle plus d'une heure; pas la plus légère incartade, chez ces petits sujets aussi bien disciplinés qu'instruits.

La chronologie, l'arithmétique, la géographie, rien n'est inconnu aux oiseaux de mademoiselle Van der Meersch (1), pas même l'art si français de tourner un compliment spirituel et gracieux. Aussi, comme on les applaudit, comme on les choye dans toutes les soirées où la maîtresse de maison a la bonne idée de faire appel à leur talent, pour amuser ses hôtes! N'est-ce pas, en effet, une des plus curieuses et des plus agréables récréations? Ah! petits enfants, que vos mamans seraient contentes si, toujours, elles trouvaient en vous l'obéissance, le bon vouloir, l'intelligence merveilleuse de ces gentils élèves! C'est à force de douceur, de caresses et de patience que les a si bien dressés leur habile maîtresse; pourquoi les mêmes moyens ne réussiraient-ils pas auprès de vous?

Pardon, chère amie, de cette digression un peu longue; puisses-tu bientôt connaître, à ton tour, ces oiseaux qui m'ont presque effrayée par ce que j'appellerais, volontiers, leur seconde vue: serait-il donc possible que ces petites têtes fussent douées d'une intelligence aussi développée qu'est parfait l'instrument caché dans leur gosier, et dont, mieux qu'une autre, tu es à même, en ce moment, d'apprécier les charmes; n'es-tu pas réveillée chaque matin par le rossignol et la fauvette qui, dans le silence du parc, laissent échapper ces notes d'une douceur infinie, déjà presque inconnues dans notre ville bruyante, où la pierre envahit chaque année l'espace réservé aux jardins?

Que deviendrions-nous donc si nous n'avions, pour nous consoler, des jouissances d'un autre genre? tantôt un concert, tantôt un musée nouveau; de temps à autre, une fête intellectuelle, un tournois littéraire, une réception à l'Académie.

Ainsi, tu aurais pu entendre, dans les salons Pleyel, si tu étais restée avec moi, deux artistes bien distinguées, mesdemoiselles Maria et Amélina Lepierre, ces charmantes élèves de MM. Stamaty et Massart, qui, par leur double talent de pianistes et de violonistes, obtiennent les plus chaleureux applaudissements, en même temps qu'elles s'attirent, par leur caractère si digne d'intérêt et de considération, l'estime et les sympathies de tous.

C'est qu'en France, on sait bien apprécier l'union des qualités du cœur et des dons de l'intelligence: quel deuil à la mort d'Halévy, quel pieux et flatteur hommage rendu à sa mémoire! La foule qui, pendant trois jours, assiégea les salons de l'*Institut*, où la chapelle ardente avait été placée; le concours qui se pressait sur le passage du cortége; les accents qui accompagnaient cette marche funèbre, accents tous empruntés aux chefs-d'œuvre du maître, ont dit assez de quels regrets était l'objet parmi nous l'homme de bien, l'artiste si merveilleusement doué que l'Académie Française désignait d'avance, en lui, l'un de ses membres, et que la musique le plaçait au rang de ses immortels.

En province aussi, on a vu se produire les manifestations les plus touchantes. Nice a voulu donner son nom à la rue qu'il habitait; à Marseille, la première fois qu'on reprit *la Juive*, après la mort du grand compositeur, une couronne de lauriers, enveloppée d'un crêpe, tomba sur la scène, au moment où l'ouverture venait de finir, et fut, aux applaudissements de la salle entière, déposée sur la partition.

Mais la musique n'est pas seule en deuil: la peinture vient de payer son tribut par la mort d'Henri Scheffer, l'auteur de *Charlotte Corday*, le frère de cet Ary, auquel sa ville natale, Dordrecht, va, dans deux jours, élever une statue, et dont les œuvres réunies inauguraient, il y a quelques années, l'exposition du boulevard des Italiens.

Je t'ai parlé tout à l'heure d'un musée nouveau, ma chère Florence, c'est le *musée Campana*, acheté à Rome par l'Empereur, et dont les richesses considérables, malgré la part laissée à la Russie, méritent une plus honorable mention que celle que j'en pourrais faire à la fin d'une lettre déjà si longue.

Je remets donc au mois prochain le plaisir de te mener visiter le palais de l'Industrie, où cette exposition achève de s'organiser; de te conduire ensuite dans la galerie d'Apollon, admirer la précieuse collection de bijoux qui, tous les jours, s'enrichit, ainsi que le musée Égyptien, grâce à la libéralité du comte Tyszkiewicz; enfin, de t'introduire dans l'hôtel de la Paix, dont tu pourras te figurer les proportions immenses, quand je t'aurai dit que les glaces qu'on achève de poser, placées à côté les unes des autres, couvriraient la superficie d'un hectare.

Tout est si beau, si confortable, dans ce palais des étrangers, que l'on voudrait, vraiment, arriver de Londres ou de Pétersbourg, pour user d'une hospitalité si bien entendue.

Au reste, Paris est plein d'attentions pour tous ceux qui lui font l'honneur de le visiter, et ne néglige rien de ce qui peut rendre leur séjour aussi agréable qu'utile.

C'est dans ce but que vient de s'ouvrir, pour les étrangères, un nouveau cours de conversation française (1).

Madame Dumoret, qui le dirige, et que ton brusque départ m'a empêchée de te faire connaître, est tout à la fois l'institutrice parfaite dont les connaissances variées prêtent à ses causeries autant de charme que d'intérêt, et la femme distinguée, capable d'initier les jeunes filles à tous les usages et toutes les exigences de notre monde parisien.

Je te faisais part, il y a deux mois, des hésitations de l'Académie. Elles ont cessé, les choix sont faits, et il ne reste plus de vacant que le fauteuil de M. Biot. M. Octave Feuillet, le spirituel auteur, succède à M. Scribe; M. Albert de Broglie au P. Lacordaire.

Ce nom, qui semble personnifier, à lui seul, les trois plus grandes choses qui soient au monde, la religion,

(1) Rue de Clichy, 92.

(1) Rue du Mont-Thabor, 36.

le génie et la bonté, vient d'inspirer un livre et un beau livre, simple et touchant hommage d'un admirateur et d'un ami. Tous ceux qui ont entendu le grand prédicateur, j'allais dire le grand poète, partageront l'admiration qu'il inspire à M. de Montalembert; et ceux qui ont pu le connaître, qui savent ce qu'il y avait de tendre et d'infiniment bon dans cette âme si belle et si pure, comprendront l'affection, l'enthousiasme qui se manifeste, à chaque ligne de cet ouvrage (1). Aussi, je m'empresse de te l'envoyer, en y joignant, pour toi et pour toutes nos amies, une charmante aquarelle dont tu orneras ton petit salon d'été Vois-tu rien de plus charmant que ce nid caché dans les bruyères, ombragé par des palmiers, et gardé par deux bijoux empruntés au plus riche écrin?

Tu pourras transporter ce délicieux modèle sur une jardinière, un plateau, un écran ; quand M. Dupuy aura terminé la feuille de *décalcomanie*, toute pareille à l'aquarelle qu'il fait exécuter en ce moment (2).

Et maintenant, Florence, comment trouver assez d'excuses pour cette interminable épître que je n'ose soumettre à l'épreuve de mon petit *pèse-lettres* (3).

Il est bien gentil, cependant, avec ses dimensions si modestes qu'on le prendrait pour un étui mignon; mais il accuserait, j'en ai peur, un tel excédant de bavardage, que je me sauverais bien vite sans oser t'embrasser.

Ce que je tiens à faire cependant et du meilleur de mon cœur.

MODES.

Conseils d'ordre et d'économie. — Manière d'utiliser les robes de l'année précédente. — Acquisitions nouvelles. — Toilettes de Gagelin : grande toilette, demi-toilette, toilette du matin, toilette de campagne et de bains. — Toile en fil d'aloès. — Casaques de taffetas, écharpes, châles de barége. — Emploi toujours croissant de la soutache. — Chapeaux de Mmes Bricard et Callmann : chapeaux demi-toilette; en paille belge ou en crin noir; capote de crêpe rose. — Chapeaux de paille de riz. — Coiffures de Croisat; séparateur; touffes invisibles; petits peignes ; résille. — Pommade et eau vivifiques de Binet; cold-cream. — Châle en cheveux. — Le quadrillateur de M. Roguier. — Cols brodés. — Réclamations du commerce de Nancy. — Un bal en calicot à Québec.

Savez-vous, mes chères enfants, qu'à l'instant même, je conspirais contre quelques-unes d'entre vous, celles-là dont l'impatience s'est traduite par des lettres bien gentilles, il est vrai, mais où perçait une si vive préoccupation de la toilette, que j'en suis devenue sérieuse? Serait-il vrai qu'il y en eût parmi vous pour lesquelles l'*ajustement*, comme disaient nos grand'mères, fût un si grave souci, et le choix d'une robe, une affaire d'État?

S'il en était ainsi, je devrais me taire, pendant quelques semaines au moins, afin de donner à ces petites idées folles le temps de s'évanouir et de faire place à d'autres, un peu plus conformes au bon sens.

Croyez-vous, par exemple, qu'il soit bien raisonnable, au renouvellement de chaque saison, de consacrer des journées entières à la revue de tous les magasins, courant du marchand de nouveautés dans une maison de mercerie, se chargeant d'échantillons, faisant déplier étoffes et rubans, terminant ces pérégrinations chez la couturière ou la modiste, où s'élabore avec lenteur le grand œuvre, le choix des façons et des ornements, pour rentrer enfin bien ennuyées, l'esprit vide et fatigué, dans un intérieur où la besogne laissée le matin ne s'est, bien sûr, pas faite toute seule ?

Ne valait-il pas mieux commencer par où l'on est obligé de finir, — à moins qu'on ait abdiqué toute habitude d'ordre et d'économie, — et profiter des premiers rayons de soleil pour serrer les vêtements d'hiver, et rechercher ceux de l'été dernier? C'est une recommandation que je vous fais régulièrement deux fois chaque année, je le sais; mais au risque de radoter, je vous la ferai certainement encore. M'en voudrez-vous d'une persistance fondée sur l'intérêt que vous m'inspirez, et le désir que j'éprouve de vous voir aussi parfaites que possible, c'est-à-dire simples et sensées, pleines d'ordre et de distinction?

Ainsi donc, si vous m'en croyez, vous ferez, avant de songer aux emplettes, un petit travail de révision, commençant par les vêtements qu'il vous faut quitter, fourrures, manteaux, robes de reps, et passant ensuite aux robes de l'année dernière.

Si vous avez suivi mes conseils, ces robes n'ont été replacées dans l'armoire qu'après avoir été nettoyées et remises en état : grâce à ce soin, vous pouvez vous en servir sans aucun changement. Dans le cas contraire, vous renouvelez les boutons, les garnitures, et surtout le lacet du bord, qui demande à être toujours bien entretenu.

Si le bord de ces robes est coupé, ou que les plis du haut soient tranchés, vous enlevez toute la partie avariée, et vous procédez au rallongement de la jupe de la façon suivante :

Si la robe est encore fraîche et qu'elle puisse vous faire honneur, vous découpez le bas de manière à former de grandes dents, très-peu aiguës, que vous bordez d'un gros passe-poil en taffetas; au bord vous posez une *roue* ou bande de mousseline ou de jaconas bien empesé, aussi haute que l'exige le plus ou moins de longueur de la jupe, et que vous recouvrez d'un petit volant ou garniture tuyautée, en taffetas de même couleur que le passe-poil ; la tête se cache sous les dents de la jupe. Cette garniture doit être un peu moins haute que la bande de mousseline, laquelle s'arrête, comme un ourlet ordinaire, à quatre ou cinq centimètres au-dessus des dents, et se borde d'un lacet un peu large ou d'un ruban posé à cheval.

Si la robe est grise ou noire, les ornements peuvent être en taffetas pensée, bleu, vert ou groseille; si elle est de l'une de ces nuances, les ornements seront noirs.

C'est, comme vous voyez, bien facile à faire, et Virginie Vasseur, 244, rue de Rivoli, n'a rien de mieux pour jeune fille.

Si vous voulez faire moins de dépense encore, contentez-vous de poser au bord de votre jupe, que vous ne dentelez point, une bande de cachemire ou de

(1) *Le Père Lacordaire*, par M. de Montalembert. Chez Douniol, rue de Tournon, 29.

(2) Prix de la feuille d'oiseaux en décalcomanie : 1 fr. 50.

(3) On le trouve à la papeterie de la Bourse, 88, rue de Richelieu. Prix : 2 fr. 75 c.

mousseline de laine recouverte de plusieurs rangs de soutache, cousus tout droits, ou bien formant une grecque ou des ondulations.

Voilà pour la manière d'utiliser vos robes de l'an passé; quant à celles de cet hiver, il en est plusieurs que vous devez serrer, comme je vous le disais tout à l'heure; mais il en est une autre dont je vous conseille de tirer parti sur-le-champ; c'est cette robe de taffetas clair que vous avez portée dans les soirées, qui est toute flétrie, et à laquelle les mains les plus habiles, les combinaisons les plus ingénieuses, ne pourront rendre sa fraîcheur. Faites-la teindre en noir, ce sera un dessous parfait pour une robe de barége noir, la plus commode qui soit au monde, et que chaque jeune fille devrait avoir l'été, comme elle a, de rigueur, l'hiver, une robe de taffetas noir.

Faites un corsage décolleté, avec lequel vous mettrez, à volonté, soit une pèlerine de guipure, si vous en possédez une, soit une pèlerine pareille à la robe, et garnie d'un petit volant tuyauté.

Je ne vous conseille point, pour la jupe, une multitude de volants lilliputiens; c'est bien de l'ouvrage pour vous, si vous êtes votre couturière : posez tout simplement dans le bas de la jupe cinq ou six rangs de rubans de taffetas n° 4 ou n° 5.

Votre toilette sera complète si vous ajoutez à la robe un châle ou une écharpe pareille, également garnie de rubans.

Mais je m'aperçois que je me suis tout doucement laissé entraîner sur le terrain quelquefois dangereux des acquisitions à faire.

J'y vois moins d'inconvénients, maintenant que vous avez, je l'espère, procédé à toutes les restaurations que je vous ai indiquées, et vous pouvez faire vos emplettes avec d'autant plus de confiance que vous avez laissé aux étoffes de l'année passée—vendues le mois dernier à des prix dont le bon marché n'est souvent qu'une illusion—le temps de s'écouler en des mains trop impatientes.

Vous pouvez choisir à présent, et, pour vous aider dans ce choix, je vais vous indiquer les étoffes que j'ai vues chez Gagelin, les classant d'après leur importance et les toilettes auxquelles elles conviennent :

Pour grande toilette,	taffetas fond blanc à fleurettes.
	taffetas mille raies, brodé.
	taffetas chiné à clochettes.
	taffetas perlé à petites rayures.
	taffetas damier à pointillé.
	petit pékin chiné.
	gaze de soie.
	gaze de Chambéry.
Pour demi-toilette,	popelinette rayée.
	alpaga.
	poil de chèvre.
	barége broché.
Pour toilette du matin,	toile en fil d'aloès.
	toile de Vichy.

La toile en *fil d'aloès* est un tissu charmant, aussi frais que léger, et qui se lave parfaitement.

Gagelin s'en est servi pour créer une toilette complète, bien commode pour la campagne et les bains de mer. Cette toilette se compose d'une robe tout unie, et du paletot *Dante* donné sur notre planche bleue, en grandeur naturelle, et dont notre gravure indique l'effet. Ce gracieux vêtement est orné devant, sur les côtés et sur les parements des manches, de galons de passementerie disposés en brandebourgs et terminés par un bouton ou par un grelot.

La même toilette peut se faire en piqué, mais cette étoffe a, vous le savez, l'énorme inconvénient d'être bien lourde et bien épaisse.

Pour toilettes habillées, la casaque de taffetas se porte encore, et aussi l'écharpe garnie tout autour d'un volant tuyauté ou d'une petite guipure.

L'écharpe est préférée sur une très-jolie robe, pour une messe de mariage, par exemple; mais le vêtement à manches est certainement plus commode.

Les petits châles de barége ou de grenadine ne se portent qu'en demi-toilette, à moins qu'ils ne soient pareils à la robe, et garnis de rubans, comme je l'indiquais plus haut. Quant aux châles de barége soutaché, dont on parle beaucoup, je ne vous en dirai rien aujourd'hui, sinon qu'on fait, de la soutache, un emploi qui va bientôt, j'en ai peur, toucher à l'abus : des robes, elle est descendue aux jupons, s'est étendue aux vêtements, la voilà qui monte jusqu'au chapeau et même à l'ombrelle; ne pouvant aller plus haut, il faudra bien qu'elle s'arrête.

Je viens de prononcer un mot qui est une promesse, les *chapeaux!* comment sont-ils cette année? quoi de nouveau? quels ornements? Ma réponse ne sera pas longue : regardez avec soin la gravure du mois, qui vous offre un échantillon des modes si distinguées de mesdames Bricard et Callmann, et vous permet de choisir.

A ces chapeaux élégants, de formes gracieuses, nous ajouterons le détail d'un chapeau demi-toilette qui nous a semblé réunir les qualités de simplicité et de bon goût auxquelles les Parisiennes tiennent si essentiellement. Il se fait en paille belge, en grosse paille, dite *paillasson*, ou en crin noir, et n'a d'autre ornement qu'un bavolet de taffetas noir, brodé à la main, en cordonnet maïs, et d'une écharpe pareille posée sur la passe, nouée de côté, avec un seul bout terminé par une frange. Le dessous varie : tantôt une rose carminée avec grappe de raisin noir, tantôt un nœud plat en taffetas, avec rose maïs.

Pour messe de mariage, j'aimerais beaucoup une capote de crêpe rose avec fond et bavolet en tulle blanc brodé, recouvert d'une voilette en tulle malines qui, relevée d'un côté, forme un gros chou, et de l'autre cache, dans ses plis, une touffe de roses.

Pour jeune femme, rien n'est aussi joli qu'un chapeau de paille de riz, orné d'une traverse en ruban ombré, couleur feu, autour de laquelle s'enroule une lame en paille de riz, arrêtée sur le côté de la passe, un peu haut et près du bord, par une fleur en dentelle, une fleur de datura avec son feuillage également en dentelle : c'est une élégante nouveauté.

Si je ne causais pas avec vous d'abondance, chères enfants, et si je cherchais des transitions heureuses, je serais ravie de celle qui me permet de passer facilement des chapeaux aux coiffures, et à tous les détails que j'ai recueillis pour vous chez Croisat, l'inventeur du *séparateur*, qui permet de faire soi-même, avec une grande régularité, les raies transversales aussi bien que les raies droites.

Les coiffures sont toujours très-élevées au-dessus du front, et tombent assez bas, derrière, souvent dans une résille, et souvent aussi en une grosse coque simple ou double.

Au-dessous des bandeaux, on place de petits peignes en buffle ou en écaille qui font fureur en ce moment, et dont quelques-uns à tête d'or, de perles ou de corail sont d'une grande élégance.

Toutefois, je ne vous conseille pas de les adopter si vite : la coiffure la plus simple est toujours la plus seyante à un jeune visage, et je ne vois rien d'aussi convenable que les cheveux légèrement relevés sur les tempes, et roulés dans une de ces résilles en cordonnet si fin qu'on les appelle *invisibles*.

Mais la simplicité surtout exige le soin, et je ne saurais trop vous recommander l'entretien de cette parure naturelle, qui n'en est une qu'à la condition d'être toujours parfaitement soignée. Vos pauvres cheveux ont un peu souffert pendant la saison des bals; laissez-les se reposer maintenant, et faites usage de la *pommade* et de l'*eau vivifiques*, en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu, qui leur rendront souplesse, éclat, et feront repousser ceux que vous avez perdus. C'est aussi le moment d'employer le *cold-cream* de la même maison, crème aussi douce que rafraîchissante, très-utile contre toutes ces petites éruptions, dues aux premiers rayons de soleil.

Je devrais peut-être, à présent, vous recommander de garder précieusement ceux de vos cheveux qui pourront encore tomber ; j'aime mieux attendre que vous ayez vu, à l'exposition de Londres, un châle qui n'est autre qu'un tissu de cheveux, et de bouts de cheveux encore ! On affirme qu'il est aussi solide qu'élégant, et que cette découverte va donner lieu à plus d'un nouveau genre d'industrie.

Il est une autre invention, vraiment précieuse, celle-là, et qui est appelée à changer le travail un peu routinier de la tapisserie en une œuvre tout artistique : c'est celle du *quadrillateur*, à l'aide duquel on peut reproduire sur canevas, non plus seulement ces modèles de Berlin, si souvent incorrects et incomplets comme dessin et comme nuances, mais tous les sujets de composition qu'il vous plaira de choisir : gravures, aquarelles, photographies, et même tableaux à l'huile; tous les sujets : fleurs, animaux, figures, peuvent être copiés avec une égale précision.

Le *quadrillateur*, dont vous trouverez la description complète dans un petit livret (1) que je vous conseille de vous faire envoyer, se compose d'un tissu de fils métalliques offrant la même disposition que les fils de canevas, fixé sur un châssis, et derrière lequel on place, à l'aide d'une toile maintenue sur deux rouleaux mobiles, le modèle qu'on veut exécuter. Les papiers peints, surtout, offrent un fonds inépuisable de motifs variés et gracieux, ce qui permet d'obtenir une harmonie parfaite entre les tentures et les meubles d'un appartement.

Les résultats obtenus, grâce à ce nouveau système, sont merveilleux et nous engageons vivement celles d'entre vous qui habitent Paris à visiter les magasins de madame Reguier; nous y avons vu, entre plusieurs tapisseries destinées à l'exposition de Londres, et qui sont autant de chefs-d'œuvre, le portrait de l'Impératrice, d'après le tableau de Winterhalter, qui égale les plus beaux produits des Gobelins, par la correction du dessin et par la manière admirable dont se fondent toutes les nuances *grisaille*.

Je vous engage donc à faire de petites économies, destinées à acquérir, un jour, ce *quadrillateur*, aussi commode qu'élégant, à l'aide duquel vous pourrez exécuter, sans peine, des travaux si parfaits, et dont le prix, d'ailleurs, n'est pas très-élevé; pour 30 fr., vous en aurez un portatif, renfermé dans un étui de maroquin et semblable à un nécessaire.

Vous ferez bien, aussi, au cas où vous seriez embarrassées pour offrir un cadeau à une amie, de choisir une de ces parures brodées qu'on portait beaucoup moins depuis quelque temps, et qui vont détrôner le petit col de toile, que je regrette, mais dont le règne, sans que nous nous en doutions, a jeté dans la misère des milliers de familles. Les fabricants de Nancy se sont émus enfin de voir tant de mains oisives, tant d'habiles ouvrières sans travail: une commission a été chargée de faire valoir leurs raisons, trouvées si bonnes, que toutes les femmes qui, par leur rang, font et défont les modes, ont aussitôt décidé que le col plat serait désormais réservé aux toilettes négligées, et que le col brodé reprendrait sa place sur les belles robes.

Je crois qu'elles ont bien fait, et je suis sûre qu'à votre tour, chacune dans votre sphère, vous contribuerez à accroître le travail qui, pour tant de familles, est un gagne-pain.

Que la *charité* est donc ingénieuse quand elle le veut bien ! On a beaucoup médit des *bals de charité*, alléguant qu'il était plus simple d'envoyer aux indigents le prix des toilettes qu'on y vient étaler, que de couvrir la coquetterie des dehors de la bienfaisance.

Il ne m'appartient pas de trancher cette délicate question, mais il me semble qu'on serait à l'abri de toute critique, si l'on adoptait une invention américaine à laquelle, Alceste, tout misanthrope qu'il était, n'aurait certes trouvé rien à redire.

On l'appelle le *bal en calicot*. C'est tout simplement une réunion à laquelle les dames invitées sont tenues de venir en robes de calicot, que l'on distribue aux pauvres le lendemain.

Avouez, mes amies, qu'à la fin de ces bals, d'où la coquetterie est exilée, on doit avoir le cœur plus content qu'après ces réunions où se livrent les ridicules assauts d'un luxe ruineux; ne doit-on pas dormir plus tranquille à côté de cette simple robe, transformée le lendemain en chemises ou en draps, destinés à des pauvres, qu'auprès de ces toilettes si coûteuses, presque toujours rapportées en lambeaux ?

C'est à Québec, dans cette ville au cœur toujours français et généreux, qu'a pris naissance l'idée de ce bal doublement charitable, et dont nous pourrions, peut-être, à notre tour, faire quelque utile application; ce qui ne veut pas dire que je prétende vous condamner, à tout jamais, chères enfants, aux robes de calicot; ma longue causerie d'aujourd'hui est la meilleure preuve que je puisse vous donner du contraire, et s'il vous en faut encore une autre, jetez les yeux sur la planche de mantelets et les explications qui s'y rapportent, page 159. N'y a-t-il pas là de quoi satisfaire les plus difficiles d'entre mes jeunes amies?

(1) *Le Progrès de la Tapisserie à l'aiguille par le quadrillateur*, boulev. Saint-Denis, 31. Prix : 30 centimes.

EXPLICATIONS

Planche V

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Mantelet — 3, Mouchoir avec écusson et D. D. — 4, J. D. enlacés — 5, Z. L. enlacés — 6, A. M., enlacés — 7 Entre-deux — 8, Couronne de Comte — 9, Guirlande — 10, *Ida* — 11, Écusson avec O. V. — 12, J. T. — 13, Mouchoir avec écusson et E. C. enlacés—14, G. L.—15, M. S. enlacés—16, Branche de lilas pour coin de gilet — 17, D. R. — 18, N. T. enlacés — 19, Col avec entre-deux de valencienne — 20, M. V. dans un écusson — 21, Dessin de soutache — 22, N. H. — 23, S. F. — 24, Écusson avec L. C. — 25, M. R. — 26, N. B. — 27, J. C. — 28, E. K. — 29, D. L. — 30, *Theresa*.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 6, Camisole — 7 à 13, Chemise russe — 14, Bouchon de lampe — 15 à 19, Toilette de poupée — 20, Pantoufle de poupée — 21 à 24, Valise — 25 et 26, Sac de première communiante — 27 et 28, Tabouret américain — 29 et 30, Bourse de quêteuse — 31 et 32, Dessous de bougeoir et son bougeoir — 33 et 34, Alphabet, lettres et chiffres — 35, Mouchoir avec entre-deux et écusson au crochet — 36, *Enriquetta* — 37, *Blanche* — 38, Croquis d'une table à tapisserie — 39, Devant de cheminée, treillage rustique — 40, Col mignardise — 41, Dentelle dite *serpentine* — 42, Dessin de soutache pour tablier d'enfant,

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, MANTELET à broder sur mousseline ou sur taffetas, au point de chaînette ou en soutache. Les gros pois, au plumetis ou au point de chaînette ; les petits pois, au point de poste ou sur mousseline, ou bien en perles de jais sur taffetas. On peut également ajouter de petites perles sur la partie pointillée des feuilles.

Le n° 2 indique la partie du mantelet que les dimensions de la planche n'ont pas permis de donner dans son ensemble. Les lettres de repère A B, indiquent de quelle façon le raccord doit être fait.

3, MOUCHOIR avec écusson, et *D. D.*, fantaisie, plumetis, feston et point de sable.

4, *J. D.*, enlacés, fantaisie, plumetis et cordonnet ou point de chaînette.

5, *Z. L.*, enlacés, anglaise, plumetis et point de poste.

6, *A. M.*, enlacés, romaine et anglaise, plumetis.

7, ENTRE-DEUX, plumetis, point russe ou point de poste.

8, COURONNE DE COMTE, pour linge de table, plumetis.

9, GUIRLANDE DE ROSES, pour objet de layette ou de trousseau, plumetis ou point de chaînette et point de sable.

10, *Ida*, fantaisie, plumetis.

11, ÉCUSSON avec O. V., romaine, feston et broderie à la minute.

12, *J. T.*, romaine fleurie, feston, plumetis et point de sable.

13, MOUCHOIR avec écusson et *E. C.* enlacés, petite anglaise, plumetis et feston.

14, *G. L.*, gothique, plumetis.

15, *M.* S , enlacés, anglaise, plumetis.

16, BRANCHE DE LILAS pour coin de gilet à broder sur cachemire ou sur piqué, passé et point de sable.

17, *D. R.*, gothique, plumetis.

18, *N. T.*, enlacés, plumetis.

19, COL avec entre-deux de valencienne. On pose sur l'entre-deux la mousseline qui doit former le fond du col, sur lequel on brode, au feston, le dessin indiqué. Ce dessin terminé, on coupe la mousseline aux endroits marqués sur la planche, de manière à ce qu'il ne reste plus que l'entre-deux.

20, *M. V.*, fantaisie, dans un écusson, plumetis et cordonnet.

21, DESSIN de soutache à broder au-dessus de l'ourlet d'un jupon ou d'une robe d'enfant.

22, *N. H.*, gothique, plumetis.

23, *S. F.*, anglaise, plumetis.

24, ÉCUSSON avec *L. C.*, enlacés, anglaise et romaine, plumetis et point de sable.

25, *M. R.*, gothique, plumetis.

26, *N. B.*, fantaisie, plumetis et point de sable.

27. *J. C.*, romaine ornée, plumetis et point de sable.

28, *E. K.*, grande romaine fleurie, plumetis ou point de sable.

29, *D. L.*, gothique, plumetis.

30, *Thérésa*, anglaise fleurie, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 6, CAMISOLE.
- 1, Devant.
- 2, Dos.
- 3, Manche.
- 4, Petite patte.
- 5, Poignet de la manche.
- 6, Croquis.

Cette camisole se fait en percale et n'a d'autre ornement que les 15 plis indiqués sur le patron et retenus par la petite patte piquée (n° 4). Il est bien entendu que les plis doivent se faire avant de tailler le patron, le dessus d'épaule que nous donnons n'ayant que la longueur voulue. Le col est tout simplement une bande ourlée, longue de 80 centimètres et haute de 5 centimètres. Cette bande se plisse à petits plis crevés, retenus à l'encolure par un liseré ou passepoil.

La manche est garnie, de la même façon, d'une bande longue de 50 centimètres (avant d'être plissée) et de la même hauteur que la bande du tour du cou.

7 à 13, CHEMISE RUSSE.
- 7, Devant,
- 8, Dos.
- 9, Manche.

10, Épaulette.
11, Poignet du tour du cou.
12, Poignet de la manche.
13, Croquis.

Cette chemise russe peut se faire en cachemire, en mérinos, en flanelle, en foulard ou en nansouk ; elle se brode en laine ou en cordonnet de soie ; la grecque au point de chaînette ou en soutache, et les petits motifs au *point russe*, expliqué le mois dernier.

Comme l'indique le croquis, on doit broder le devant (un seul côté suffit ; on le rabat alors sur l'autre côté, qui est simplement ourlé), la manche, l'épaulette, le poignet qui forme le tour du cou, et le poignet du bas de la manche.

Nous donnons ces deux poignets dans leur entier ; la broderie faite, on aura soin de les plier en deux, de manière à réduire leur hauteur de moitié. Les dessins du devant et de la manche ne sont donnés qu'en partie ; mais il sera facile de les compléter.

Ce dessin peut également servir pour chemise russe d'enfant ; il suffira de réduire les proportions des patrons donnés.

14 et 14 *bis*, Bouchon de lampe.
14, Croquis.
14 *bis*, Patron d'un pétale.

Ce nouveau bouchon de lampe se compose d'une de ces petites poupées de porcelaine qu'on trouve partout, et à laquelle on ajoute une belle robe confectionnée de la façon suivante :

Taillez une bande de jaconas empesé ou de mousseline bien raide, bande haute de 10 centimètres et longue de 12 centimètres. — Pliez-la en deux, de façon qu'elle soit double, et froncez-la dans le haut. — Entrez la poupée dans la jupe et serrez bien le fil autour de sa taille. — Cela fait, taillez en papier *rose* ou *rouge* 61 pétales sur le modèle 14 *bis* n° 1, creusez-les légèrement avec la boule et collez-les (avec de la gomme) sur la jupe, en commençant par le bas, et formant 5 volants superposés :

15 au 1er volant.
14 au 2e.
12 au 3e.
10 au 4e.
8 au 5e.

Les deux pétales qui restent servent à former le devant et le dos du corsage. A cet effet, on les colle sur la poupée, ayant le soin de mettre la pointe en bas.

On prend ensuite un calice de rose, on en détache les cinq parties ou sépales, et on les colle dans le haut de la jupe, ce qui achève de donner à l'ensemble de ce petit objet l'apparence d'une rose renversée.

A défaut de calice tout fait, on peut tailler soi-même en papier vert les sépales sur le modèle n° 2.

On trouvera chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu, les pétales tout découpés et des calices.

On pourra se procurer le bouchon de lampe tout fait, rue Saint-Lazare, 105, au prix de 60 centimes.

15 à 19, Toilette de poupée.
15, Mantelet.
16, Bretelle.
17, Ceinture.
18, Croquis des bretelles et de la ceinture.
19, Croquis du mantelet.

Ce petit mantelet de madame Herbillon, rue de Choiseul, 14, se fait en taffetas noir, en mousseline ou en barége pareil à la robe. Il se brode au point de chaînette ou en soutache.

Le n° 18 donne le croquis d'une gentille toilette composée d'une jupe soutachée au-dessus de l'ourlet, d'une ceinture suissesse et de bretelles également soutachées : ceinture et bretelles se font en velours noir ou bien de la même étoffe que la jupe.

Le n° 19 donne l'effet du mantelet vu du dos.

20, Pantoufle de poupée.

Les nuances des laines sont indiquées par la légende placée au-dessus du n° 17.

21 à 24, Valise.
21, Patron.
22, Côté.
23, Croquis.
24, Détail du travail.

Cette *valise* n'est autre qu'une boîte à ouvrage fort commode, très-élégante, et d'une exécution aussi prompte que facile.

Elle se compose d'une boîte en carton qu'on double de taffetas, ou de percaline, et qu'on recouvre de bandes de crochet.

Le n° 21 se taille en carton et forme à la fois le *dessus*, le *derrière*, le *fond*, le *devant*, et de plus la partie qui rabat et sert à fermer la boîte.

Le n° 22 est le *côté* ; on en taille deux sur ce modèle et on les coud au n° 21, ayant égard aux lettres de repère.

Il est bon de doubler ces deux parties (n° 21 et 22) avant de les réunir.

Le dessus de la boîte n° 24 se fait au crochet *Marie-Louise*, dont nous donnerons l'explication le mois prochain, ou au crochet tunisien, déjà expliqué, en soie d'Alger ou en laine 5 fils.

On commence par une chaîne en laine ou en soie *bleue* assez longue pour faire le tour de la boîte, et sur cette chaîne on fait 2 rangs, également en laine bleue.

8 rangs en laine blanche.
10 rangs en laine bleue.
2 rangs en laine blanche.
2 rangs en laine bleue.

Le crochet terminé, on le brode, faisant, en *chenille noire* sur le fond *bleu*, les grandes étoiles indiquées au n° 24 ; en soie plate, sur le fond *blanc*, une petite guirlande de boutons de rose : quatre points, en soie *rose* de deux nuances, forment le bouton ; les autres points, en soie verte, forment le feuillage.

Cette guirlande se fait au point de *marque* (point de tapisserie) et les étoiles au passé.

On ajoute une fine chenille *noire*, qu'on passe dans les deux rangs de laine blanche, à droite des étoiles, en suivant la direction indiquée sur la planche.

On termine en recouvrant de la même façon le premier et le dernier rang de la partie (laine blanche) ornée de la guirlande.

On fait de la même manière une bande assez grande pour recouvrir le *carré long* formant le dessus de la boîte. On casse la laine à chaque rang, et, le dessus fini, on diminue à chaque rang, afin de terminer en pointe la partie destinée à rabattre.

Le *dessous* se fait en crochet *bleu*, sans broderie.

Une chenille doit couvrir les surjets qui réunissent les différentes parties, et sert aussi à border la valise qui se ferme à l'aide d'un bouton.

On peut ajouter deux torsades qui forment *attaches*

et servent à porter au bras cette boîte à ouvrage, qu'on verra tout exécutée chez madame Legras, rue Saint-Honoré, 255.

25 et 26, Sac de première communiante.

25 est le patron dessiné.

26, le croquis du sac monté.

Ce sac se fait en cachemire ou en taffetas blanc, et se brode au passé ou au point de chaînette.

La monture doit être fort simple : une coulisse dans laquelle on passe une ganse de soie, et une petite torsade couvrant le surjet, voilà tout.

27 et 28, Tabouret américain.

27, Bande de tapisserie pouvant servir non-seulement pour tabouret, mais aussi pour chaise, coussin, coffre à bois, etc.

28, Croquis du tabouret monté, tel qu'on en trouve chez Gaudron, 12, rue Blanche.

29 et 30, Bourse de quêteuse.

29, Patron et dessin.

30, Croquis.

Nous avons vu cette bourse exécutée sur velours bleu, les nuances étaient celles qu'indique la légende : les motifs en torsade de soie blanche *couponnée* en cordonnet or (*couponné* veut dire retenu de distance en distance par un fil posé à cheval) ; les pois en cordonnet, les uns en cordonnet or, les autres en cordonnet de soie rouge et verte.

Ces pois peuvent se faire au point de poste. Nous avons déjà indiqué la manière de monter les bourses de quêteuses ; nous la répétons pour les nouvelles abonnées :

Taillez un rond de carton de dix centimètres de diamètre, et posez-le au milieu du velours (à l'envers bien entendu). Fixez-le par quelques points.

Taillez un rond de peau blanche de même diamètre que le rond de velours, posez l'un sur l'autre, et bordez d'une ganse d'or ou d'un lacet de soie placé à cheval.

Puis faites, de deux en deux centimètres, avec un poinçon, de petits trous dans lesquel on passe une torsade d'or qui sert à fermer la bourse.

31 et 32, Dessous de bougeoir et son bougeoir. Ce dessous s'exécute sur drap rouge, au passé ou au point de chaînette, en chenille ou en cordonnet de soie. Les feuilles et les tiges de couleur verte ; les fleurs blanches, rose pâle et bleues.

On double de percaline, on borde d'une chenille verte, et l'on pose, sur ce travail, le joli bougeoir dont le n° 32 donne le croquis, ne rendant qu'imparfaitement l'élégance du dessin et la pureté du style.

Ce petit bougeoir en bronze, que nous avons vu chez un lampiste, rue St-Dominique-St-Germain, 43, sert en même temps de porte-allumettes : sa partie principale s'ouvre comme une boîte, et peut contenir des allumettes et un morceau de cire ; c'est un véritable petit objet d'art, qui joint au fini du travail le mérite du bon marché ; il ne coûte que 10 francs.

33 et 34, Alphabet pour marquer le linge.

33, Lettres.

34, Chiffres.

(Par erreur, lettres et chiffres portent le même numéro.)

On pourra également se servir de cet alphabet pour broder, en soie plate ou en cordonnet, une date ou un nom, sur des *signets en carton bristol à trous.*

Ce bristol se trouve chez tous les papetiers bien assortis.

Pour un *signet*, on taille une bande un peu plus longue que le livre auquel on le destine, et large de 2 à 3 centimètres.

On brode, au point de marque, comme nous le disions plus haut, une date ou un nom sur le milieu du *signet* ; on le pose ensuite sur un ruban qu'on laisse un peu dépasser en haut et en bas ; une piqûre retient le bristol sur ce ruban.

On peut supprimer le ruban et se contenter de découper les bords du *signet*, avec des ciseaux fins, variant les dessins, selon sa fantaisie.

Nous donnerons des modèles le mois prochain.

35, Mouchoir avec écusson et entre-deux au crochet.

L'entre-deux se fait séparément et se pose au-dessus de l'ourlet. Un feston le rattache au mouchoir, à droite et à gauche. Des rosaces au plumetis retiennent, aux quatre coins du mouchoir, les entre-deux à l'endroit où ils croisent.

Une autre rosace réunit les deux parties de l'écusson.

L'entre-deux de cet écusson se fait en tournant : on commence par une chaîne, puis on rattache la dernière maille à la première, pour former un rond, et l'on fait le dessin indiqué sur la planche.

36, *Enriquetta*, anglaise, plumetis.

37, *Blanche*, anglaise, plumetis.

38, Croquis d'une table a tapisserie.

Ce nouveau modèle de petite table est fort commode pour les grands travaux de tapisserie. Il offre, en avant, une petite tablette destinée à l'ouvrage qu'on ne sait où poser le plus souvent, pendant qu'on travaille. Deux sacs profonds sont disposés de chaque côté, pour recevoir les laines et les soies, une grosse pelote, enfin, formant le milieu de la table, achève d'en faire un petit meuble complet et fort commode, auquel des pieds en fer donnent un aplomb parfait. Nous l'avons vu encore chez Gaudron, 12, rue Blanche, au milieu d'un assortiment de meubles très-gracieux.

39, Devant de cheminée, treillage rustique.

Au moment où le feu s'éteint dans les cheminées, nous croyons faire plaisir à nos abonnées, en leur indiquant une jolie nouveauté, dont elles pourront voir le modèle rue Sainte-Marguerite, 1 ter.

C'est un petit châssis en bois, encadrant un treillis dont les tringles sont recouvertes de lierre, de liserons, ou de toute autre plante grimpante, en étoffe ou en papier.

Les feuilles de lierre s'achètent par grosses, et peuvent se monter facilement sur des tiges en laiton souple qu'on recouvre de soie verte ou de papier, et qu'on dispose sur les treillages, ajoutant quelques fleurettes ou des graines.

Il suffit, pour le châssis, de prendre la mesure de la cheminée, longueur et largeur, et de faire disposer quatre petites lattes, entre lesquelles on en place d'autres plus étroites, ou de simples fils de fer, qu'on croise de manière à former un quadrillé ou treillage. C'est sur ce treillage qu'on fait courir les plantes grimpantes.

40, Col mignardise.

La mignardise, dont nous n'avons pu donner l'explication le mois dernier, est un nouveau genre de travail dû à M. Simart, rue Rambuteau, 64, chez lequel

on trouve un grand choix de dessins pour cols, pèlerines, ombrelles, voiles de fauteuil, ornements de toutes sortes.

L'exécution de ce travail est aussi prompte que facile, puisqu'il suffit de coudre, sur le dessin dont on suit fidèlement tous les contours, le petit *lacet à picots* dont notre planche indique l'effet : c'est ce lacet qu'on appelle *mignardise* et qui a donné son nom au travail.

Le lacet fixé sur le papier à l'aide de points exécutés avec du fil un peu fin, on réunit les picots à l'endroit où ils se touchent, remplissant les espaces demeurés vides par le jour dit *roue*, que tout le monde connaît, et dont, au reste, on verra le modèle au n° 40.

Les picots réunis, les *roues* terminées, on coupe le fil qui retient le lacet sur le papier, et le col se trouve fait.

Il est bon de placer, avant de commencer, le dessin sur une toile cirée ou sur du papier un peu fort.

Le col n'a pu, tout entier, trouver place sur la planche, mais il est facile de le compléter en suivant les lignes commencées et qu'on achèvera d'après les modèles de col donnés précédemment.

41, Dentelle dite Serpentine.

C'est encore une nouveauté qui n'exige ni patience ni adresse.

Comme la *mignardise*, la *serpentine* est une ganse qui se vend par petites pièces, avec cette différence, qu'au lieu d'être droite et ornée de picots, elle est tout unie, mais offre toutes les ondulations qu'on peut remarquer au n° 41; de là son nom. Au milieu de chaque petite dent, on fait, avec un petit crochet d'acier un peu aigu, deux brides, trois chaînettes, deux brides; tel est le premier rang.

Au-dessus, on ajoute un 2e rang de brides, et l'on obtient ainsi une dentelle fort gentille, très-solide, et, par conséquent, très-convenable pour les bonnets de nuit, les pantalons et les jupons.

42, Dessin de soutache pour tablier d'enfant.

Ce dessin se brode au-dessus de l'ourlet.

Le tablier doit avoir 1 mètre 40 de large, sur 50 centimètres de haut. Les ouvertures, qui ont 15 centimètres, se font à partir du haut; entre les deux ouvertures, le devant doit conserver une largeur de 80 centimètres.

Nous sommes obligés de renvoyer au mois prochain l'explication du canevas japonais.

PLANCHE DE MANTELETS

I. — PATRON GRANDEUR NATURELLE

Dante. — De 1 à 5.

1, Devant.
2, Dos.
3, Manche (dessus).
4, Manche (dessous).
5, Manche (parement).

Ce nouveau vêtement, qui n'est qu'un paletot court et demi-ajusté, se fait en drap léger, en alpaga anglais, ou bien en piqué. Il se garnit de chevrons en passementerie ou de petits quadrillés en soutache, entourés de lacet.

Pour ce paletot, il faut 2 mètres 50 d'étoffe de 1 mètre 30 de large.

II. — PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME

Giralda. — De 6 à 10.

6, Devant.
7, Dos.
8, Côté.
9, Manche (dessus).
10, Manche (dessous).

Le *Giralda* est une basquine en taffetas, droite devant, avec gros plis derrière, et pèlerine de guipure ou de *point d'Espagne*. Cette pèlerine, pointue, se termine au milieu du dos par deux glands plats. — Des ornements en *point d'Espagne* ou en passementerie, sont posés sur les plis et sur les parements des manches.

(6 mètres 50 de taffetas de 65 centim. de large.)

Adoniram. — De 11 à 14.

11, Devant.
12, Dos.
13, Jupe du dos.
14, Pèlerine.

Cette pelisse est froncée derrière, plate devant, avec une ouverture pour passer les mains; l'apiècement sur lequel se monte la jupe, est recouvert d'une pèlerine garnie de dentelle ou de guipure; au-dessus on ajoute un bouillonné ou une chicorée.

(6 mètres 80 de taffetas de 80 centim. de large.)

Nuovo. — De 15 à 16.

15, Dos.
16, Devant.

Le Nuovo n'est qu'une grande pèlerine en taffetas, garnie d'un col de dentelle et de trois volants de dentelle ou de guipure.

(4 mètres de taffetas de 60 centim. de large.)

Marguerite. — De 17 à 20.

17, Devant.
18, Dos.
19, Côté.
20, Manche.

Cette basquine demi-ajustée, est ornée d'un fichu Marie-Antoinette en guipure ou en Chantilly. Le parement de la manche est également orné de guipure ou de dentelle.

(6 mètres 50 de taffetas de 65 centim. de large.)

GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — *Giralda*. — En taffetas ordinaire, orné de passementeries et d'une pèlerine de guipure terminée par des glands. — Robe en moire gothique, jupe unie, corsage à pointe devant, postillon derrière, manches à coude. — Chapeau en paille de riz (calotte et fond) : passe claire bordée d'une bande de taffetas noir formant de gros plis sur le dessus, et qui diminue sur les côtés de manière à ne plus offrir qu'une étroite bordure; le reste de la passe est recouvert d'une dentelle noire, légèrement plissée sur le dessus, mais disposée, sur le côté, en gros tuyaux dans lesquels sont placés des boutons de rose; bavolet en tulle, avec volant de taffetas noir, bordé de dentelle; dessous, un nœud plat avec bout frangé, formant écharpe, et qui retombe sur le côté de la passe, en couvrant les fleurs à demi.

Deuxième toilette. — *Dante*. — En drap léger, garni de boutons et de brandebourgs. — Robe en taffetas chiné, jupe ornée d'un grand volant, retenu

dans le haut, par des biais de taffetas de couleur qui se croisent et forment de grandes ondulations. — Corsage demi-ouvert, boutonnant sur le côté comme un gilet, avec revers ornés de taffetas de couleur; manches demi-larges, avec jockeys et parements. — Chapeau en paille belge; la passe est garnie d'un ruban vert émeraude bordé de trois rangs de petite paille fine, et posé sur la passe assez près du bord; un autre ruban pareil au premier, mais tuyauté, s'échappe de dessous celui-ci, et garnit le milieu de la passe; bavolet en taffetas, bordé de rangs de paille. Dessous, des épis croisés.

Troisième toilette. — *Adoniram*. — En taffetas parisien dit *gros-grain*, orné de guipure. — Robe de moire à mille raies; le corsage et le devant de la jupe sont ornés de point d'Espagne. — Chapeau en crêpe blanc; la passe est bordée d'une blonde d'où sortent des marabouts qui forment couronne; bavolet de crêpe recouvert de blonde; dessous, une rose blanche.

Quatrième toilette. — *Nuovo*. — Le fond est en taffetas ou en grenadine, et les volants en chantilly ou en guipure.— Robe de taffetas Richelieu; corsage et manches ornés de biais en taffetas de couleur. — Chapeau de crin blanc; la passe est bordée d'un ruban maïs quadrillé, formant de gros plis; elle est garnie, sur le dessus, d'un fichu de dentelle noire, retenu par des grappes de raisin ; bavolet de taffetas maïs; dessous, une grappe de raisin noir dans un coquillé de blonde.

Cinquième toilette. — *Marguerite*. — En taffetas ordinaire, avec fichu Marie-Antoinette en tulle couvert de quadrillé de velours, avec perles, et bordé de dentelle; la manche est garnie d'un revers semblable au fichu. — Robe en gaze de soie; corsage décolleté avec petite pèlerine cardinale. — Capote en crêpe blanc, avec passe coulissée en taffetas rose; bavolet de taffetas recouvert de crêpe; sur la passe, près du fond, trois nœuds plats en rubans étroits, avec bouts; dessous, une rose et un nœud de taffetas.

Mosaïque

Le bonheur est comme *l'oiseau vert* qui se laisse approcher, et puis qui fait un petit saut et qu'on ne tient jamais.

Lettres de J. de Maistre.

La renoncule, un jour dans un bouquet,
A l'œillet se trouvait unie;
Le lendemain, elle eut le parfum de l'œillet;
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : **Il ne faut pas clocher devant les boiteux.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

MADEMOISELLE ULLIAC-TRÉMADEURE

Plusieurs de nos lectrices connaissent déjà sans doute la perte que nous avons faite de notre chère et respectée collaboratrice; elles auront donné de justes regrets à une personne dont la laborieuse vie a été toute consacrée à la jeunesse, et qui ne s'est servie des précieux dons de Dieu, l'intelligence et l'imagination, que pour répandre autour d'elle une vive lumière et une chaleur bienfaisante.

Mademoiselle Ulliac a raconté elle-même, dans les colonnes de ce journal, sa vie si simple et si bien remplie, et à laquelle elle avait donné pour but le travail en vue du devoir. Fille d'un brillant colonel de l'empire, elle avait connu, aux premiers jours de son adolescence, les fêtes et les splendeurs d'une cour, et si, devançant les années, elle levait le rideau de l'avenir, il lui apparaissait plein de promesses. *L'avenir porte le voile des vierges*, a dit le poète allemand Jean-Paul Richter, *mais le passé porte celui des veuves*. Bientôt fêtes et joie furent le passé pour cette jeune fille; la carrière de son père avait été engloutie dans les catastrophes qui venaient de ruiner un empire, et elle se trouva à Paris sans fortune, presque sans appui, entre une mère infirme et un père à la demi-solde. C'est dans de semblables circonstances que se révèlent les caractères énergiques et les véritables talents, et mademoiselle Ulliac trouva alors en elle-même des ressources que tous ignoraient. Elle débuta par des traductions de l'allemand, et, encouragée par de bien modestes succès, elle s'abandonna à ce qu'elle appelait naïvement, dans ses dernières années, *la fée*, à l'inspiration, et elle écrivit deux romans, dont le second surtout, *Henri ou l'Homme silencieux*, obtint un véritable succès. Dès ce moment, elle devint le soutien de ses parents; toute jeune encore, elle eut la gloire et le bonheur de faire vivre, d'une manière honorable, son père et sa mère, et d'être leur unique appui comme elle était leur unique joie; dès ce moment aussi, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle travailla constamment avec un courage que le succès récompensa. Cependant, elle l'a dit elle-même, ce travail n'était pas toujours facile, les circonstances extérieures ne le secondaient guère : elle ne travaillait pas dans une belle et tranquille bibliothèque, loin des tracas du ménage, mais dans un étroit cabinet, dérangée à chaque instant par les soins d'intérieur, par ceux que réclamait sa mère toujours malade, et par le despotisme de son père dont les agitations nerveuses annonçaient déjà l'aliénation mentale qui le frappa plus tard. De pareilles épreuves forment le talent et fortifient l'âme; quelque dure que fût cette carrière, mademoiselle Ulliac l'accepta, et l'accepta jusqu'à la fin : on le sait, elle a travaillé jusqu'aux extrêmes limites de l'âge; et jusque dans les dernières années de sa vie, elle a été la consolation et l'amie fidèle de sa vieille mère à laquelle elle n'a survécu que peu d'années; un constant labeur et une piété filiale qui jamais n'a faibli sont les deux grands exemples qu'elle nous a laissés.

Ses travaux furent accueillis avec faveur, et jouirent de ces récompenses publiques que les auteurs apprécient; ce sont là, semble-t-il, après les satisfactions intimes de la conscience, les seuls rayons qui aient lui sur cette vie laborieuse et dévouée, écoulée dans le célibat, loin du monde et loin de la fortune. Nos lectrices connaissent les principaux ouvrages de mademoiselle Ulliac : *Émilie ou la Jeune Fille auteur*, excellent livre plein d'utiles leçons; *les Jeunes Naturalistes*, dont la cinquième édition prouve le succès; *Scènes du Monde réel*, charmant recueil de nouvelles; *la Maîtresse de Maison* (1), livre amusant et spirituel sur un sujet aride, et bien d'autres encore qui ont fait la joie de l'enfance, et qui ont fourni à la jeunesse plus d'un sujet de réflexion. Le talent de mademoiselle Ulliac avait un certain air de famille avec celui de miss Edgeworth. C'était la haute raison rendue accessible par des fables ingénieuses. Son style est pur, élégant, son dialogue souvent animé; peut-être l'intelligence avait-elle grandi chez elle aux dépens de la sensibilité, mais ce fut la faute de son sort plutôt que celle de son âme.

Cette intelligence vive et brillante resta debout en elle au milieu des infirmités de la vieillesse, comme un phare dans une tour en ruines. Elle était sourde, presque aveugle, et paralysée; ses organes étaient épuisés par des labeurs et par des soucis continuels, et pourtant sa fertile imagination travaillait encore. Elle ne pouvait plus écrire, elle dictait ses *Souvenirs* à des amies fidèles, elle créait encore et se plaignait de n'avoir pas assez de plumes autour d'elle pour rendre ses pensées; c'était un admirable triomphe de l'esprit sur la matière, de l'intelligence sur la chair, que de la voir, les mains tremblantes, les yeux éteints, et dictant avec feu, avec rapidité, avec esprit, ces pages que nous avions tant de plaisir à lire. Vous doutiez-vous, chères lectrices, qu'elles étaient l'ouvrage d'une femme infirme et presque septuagénaire? Les années ne s'y faisaient sentir que par la connaissance du monde et par l'expérience!

(1) Les ouvrages de mademoiselle Ulliac se trouvent chez E. Maillet, libraire, 15, rue Tronchet, à Paris.

Cependant la mort ne se laissa pas tromper; le corps succomba enfin, et l'âme si jeune, si forte, fut délivrée. Mademoiselle Ulliac est décédée à Paris, le 15 avril, à l'âge de soixante-neuf ans. Nous qui l'avons connue, nous la regrettons, car elle était aimable, franche et bonne, mais elle laisse dans sa vie et dans ses écrits de sérieux et nobles enseignements. Les *Souvenirs d'une vieille Femme*, le dernier de ses ouvrages, et un des plus intéressants, forment deux volumes que l'on trouve courts, car on aurait voulu que l'auteur fût moins sobre de détails, particulièrement sur les dernières années de sa vie littéraire.

M. Bourdon.

LES DEUX BATAILLES DE POITIERS

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MAI

Déjà les Arabes avaient été vaincus sous les murs de Toulouse par le duc Eudon, qui, de la Loire aux Pyrénées, avait appelé sous ses étendards tous les hommes en état de porter les armes. La victoire des chrétiens avait été complète, mais leurs innombrables ennemis, qui voyaient leurs bataillons renforcés sans cesse par des recrues venues de l'Afrique et de l'Asie, passèrent encore une fois les monts, soumirent l'Aquitaine et pénétrèrent jusqu'aux environs de Tours. Ils étaient commandés par l'émir Abd-el-Rahman.

Charles-Martel, en apprenant cette nouvelle, rassembla les légions franques, et les mena rapidement vers la Touraine. L'armée arabe recula jusques auprès de Poitiers, et ce fut dans une plaine, entre la Vienne et le Clain, que ces deux peuples si différents se rencontrèrent. Ils s'envisagèrent d'abord avec curiosité. Les Arabes regardaient ces guerriers de haute stature, bardés de fer, qui, lorsqu'ils ôtaient leurs casques, laissaient voir de blancs visages et de longues chevelures blondes. Les Francs contemplaient les sauvages Africains, à la peau basanée, demi-nus ou couverts de vêtements de lin, défendus par une peau de tigre ou de léopard, montés sur des chevaux rapides, et n'ayant d'autres armes qu'un cimeterre ou des flèches. Pendant huit jours, les deux armées restèrent en présence, différant d'heure en heure, de jour en jour, d'en venir aux mains; mais enfin, Abd-el-Rahman, à la tête de sa cavalerie, donna le signal d'une attaque qui devint promptement générale. Les chances du combat se balancèrent jusqu'au soir; alors un corps de Francs prit les Arabes à dos, jeta parmi eux le trouble et la confusion; dans cette mêlée sanglante, périrent un grand nombre de musulmans, et Abd-el-Rahman lui-même. La nuit tomba sur le champ de bataille; Charles-Martel se disposait, dès l'aube du lendemain, à reprendre l'attaque et à compléter sa victoire, mais le camp ennemi était vide. Les Arabes avaient fui en silence, abandonnant leur immense butin; les Francs eurent peine à croire à ce départ, mais enfin ils furent convaincus, et l'armée victorieuse se partagea les dépouilles amassées dans les tentes. La croix et la civilisation avaient vaincu, et le duc Charles, qui avait frappé durant le combat avec une massue, dut à cette circonstance le surnom sous lequel il est arrivé à la postérité. Toute la France, délivrée de ce joug terrible qui pesait sur l'Espagne, rendit gloire à Dieu — 732.

Poitiers donna son nom à une seconde bataille, mais qui ne fut plus une victoire pour les armes françaises. Édouard III réclamait l'héritage de France que la loi salique lui refusait; déjà il avait vaincu Philippe VI de Valois aux champs de Crécy; son fils, le Prince Noir, recommença la guerre contre Jean II. Il débarqua en Guyenne, rassembla ses forces, et se porta sur Poitiers. Le 17 septembre 1356, la tête de sa colonne tomba inopinément sur l'arrière-garde de l'armée française. Celle-ci brillait du dernier éclat de la chevalerie; on ne voyait que pennons, armoiries, lances, écus, heaumes, qui redisaient tous les noms de la noblesse française. Ni chevalier, ni écuyer, ni varlet n'étaient restés au manoir. Les vassaux marchaient, mal en ordre et mal armés, sous la bannière de leurs paroisses, et le total de l'armée de Jean II s'élevait à quarante mille hommes. Le Prince Noir n'en comptait que huit mille, qui étaient la fleur de la noblesse anglaise et des hommes libres des communes; ils étaient fiers de servir le vaillant jeune homme qui avait gagné ses éperons à la bataille de Crécy. Les Français obéissaient à leur roi qui, malheureusement, était plus vaillant chevalier qu'habile général.

Avant la bataille, le cardinal de Périgord se présenta devant les deux princes pour les supplier de ne pas verser le sang humain, et de consentir à faire la paix. Il s'attacha à leurs pas, allant d'un camp à l'autre, suppliant, exhortant, portant les propositions

du prince de Galles au roi, priant les deux rivaux, au nom de Dieu et de la charité, de se faire des concessions mutuelles, et peut-être eût-il réussi dans ses pieux efforts sans l'impétuosité de Renaud de Chauveau, qui rappela mal à propos au roi Jean les offenses qu'il avait reçues des Anglais. La bataille fut décidée, et le lundi 19 septembre 1356, les deux troupes en vinrent aux mains. Le prince de Galles avait harangué ses soldats en ces termes que rapporte Froissart : « Nous ne sommes qu'en petit nombre » contre l'armée puissante de nos ennemis, mais il » ne faut pas laisser s'affaiblir notre courage. Ce » n'est pas le soldat, c'est Dieu qui donne la vic- » toire. Si nous sommes vainqueurs, notre triomphe » en sera plus éclatant; si nous devons mourir, j'ai » un père et deux frères ; vous, vous avez des amis » qui vous vengeront; ainsi ne songeons qu'à bien » combattre. S'il plaît à Dieu, vous me verrez aujour- » d'hui bon chevalier. »

Dès la première rencontre, les flèches redoutables des Anglais firent un cruel ravage dans les escadrons français, qui se trouvaient enserrés dans un défilé étroit, bordé de haies, derrière lesquelles les archers frappaient à coup sûr. Il y eut là une horrible confusion. Les hommes d'armes à pied étaient foulés sous les pieds des chevaux, les cavaliers ne pouvaient ni avancer ni reculer, et servaient de but à ces traits qui obéissaient toujours à la volonté de ceux qui les lançaient; six cents chevaliers anglais prirent à dos cette troupe éperdue et démoralisée, comme on dirait aujourd'hui; les soudoyés prirent la fuite, les écuyers abandonnèrent leurs chevaux et se dispersèrent, et les chevaliers, les barons et les comtes, frappés de vertige, jugeant la bataille perdue, se débandèrent aussi et cherchèrent leur salut dans la vitesse de la course. Seul, le roi Jean, avec une poignée de braves, résiste, et, en ce jour désastreux, il sauva au moins l'honneur français s'il ne put sauver la France. Ce ne fut qu'après un très-long combat que, blessé deux fois au visage, la tête nue, la cuirasse brisée, il se rendit enfin prisonnier à Denis de Morbec, chevalier artésien. Aux pieds de Jean gisait le sire de Charny, qui tenait dans ses bras et serrait contre sa poitrine l'oriflamme, qu'il avait défendue jusqu'au dernier souffle de sa vie; à ses côtés était son fils puîné, Philippe, qu'on appela depuis *le Hardi*, et qui avait paré, quoique blessé lui-même, les coups qu'on portait à son père.

Le Prince Noir apprit bientôt que le roi était en son pouvoir; il alla aussitôt le recevoir, et lui témoigna un respect et une courtoisie qui prouvaient que son âme était aussi noble que courageuse. Il lui offrit à dîner, et rassembla autour de lui les plus illustres prisonniers; mais il tint à honneur de servir lui-même le roi, comme l'eût fait un simple page. « Je ne suis si présomptueux, disait-il, que de m'asseoir à la table d'un si noble roi et d'un si vaillant chevalier. — Vous devez certes vous réjouir, dit-il encore à Jean, quoique la journée n'ait pas été vôtre, car vous avez acquis le plus haut renom de prouesse, vous avez surpassé tous ceux de votre côté. Je ne dis cela, cher sire, pour vous consoler, car tous mes chevaliers qui ont vu le combat s'accordent à vous en donner le prix et la couronne. »

A ces mots, le roi Jean se mit à pleurer; ce que son malheur n'avait pu faire, la douceur et la générosité de son rival l'obtint, et rarement le cœur humain s'est montré sous un plus beau jour; la stoïque antiquité n'a rien de comparable à l'attendrissement de ces deux hommes si vaillants sur le champ de bataille.

La France tout entière porta le deuil de la journée de Poitiers, et il fallut le règne prudent et bienfaisant de Charles V pour réparer tant de désastres (1).

(1) Par une inadvertance que nous nous empressons de réparer, nous avions donné, dans la *demande* de l'énigme, aux Arabes d'Abd-el Rahman, le croissant, que les musulmans ne prirent pour symbole qu'après l'avoir vu sur les monuments de Byzance, en 1453.

UN PEU DE TOUT

Eh bien ! ma chère Émilie, vous avez donc quitté cet insupportable Paris, et vous voilà dans le séjour des heureux, en province, et dans une petite ville encore ! Je connais votre charmante ville de B..., avec ses remparts peints couleur de rose, ses grosses tours qui ont l'air si bon enfant, son beffroi historique, les ruines, imposantes encore, de sa vieille abbaye, et ses prairies, si grasses, si vertes, océan de verdure dans lequel se plongent à plaisir les vaches rêveuses et tranquilles. Ah ! que vous êtes bien là, et qu'on est mal ici, sous ces premiers soleils de printemps, accompagnés d'un vent aride, au milieu de ces démolitions aussi ennuyeuses que les *remolitions* monotones qui leur succèdent! Quel bruit ! que de chariots! que d'omnibus ! que de battements de cœur lorsqu'on traverse une rue à pied, quelles angoisses lorsqu'on voit venir vers soi une énorme machine, un mastodonte jaune, qui vous menace et semble vouloir vous avaler ! Ce n'est qu'un omnibus... il m'a fait l'effet d'un monstre ! Qu'il faut aller loin pour trouver un peu d'air et de verdure!... je ne parle pas du repos : il n'existe pas à Paris. Quelle diatribe ! direz-vous. Je

ne dis pas la moitié de ce que j'ai sur le cœur, à propos de cette ville si triste en sa gaieté, si monotone en son perpétuel mouvement, et tenez! une des choses qui m'indisposent le plus contre les plaisirs populaires dont nous sommes poursuivis, contre les théâtres en plein vent, les chevaux de bois, les exhibitions de toute espèce qui abondent aux Champs-Élysées, entre autres, c'est que toutes ces baraques de saltimbanques, de paillasses, de clowns, sont annoncées de loin par un drapeau, et quel drapeau! le drapeau national. Ces couleurs qui ont triomphé sur tant de champs de batailles, que tant de braves ont défendues, qui rappellent au soldat et au marin la patrie absente, ce drapeau que l'on salue avec orgueil lorsqu'il passe, criblé des balles d'Inkermann ou de Solferino, il faut qu'il serve d'enseigne à la *Femme sauvage*, au *Veau à deux têtes*, aux farces de paillasse, qui joue pour ce peuple! N'est-ce pas jeter de la boue sur un symbole de générosité et d'honneur? Mais passons.

Vous voulez que je vous parle un peu de Paris et des nouvelles. Vous me dispenserez, je pense, de ces nouvelles qui traînent dans tous les grands journaux, depuis *le Monde* jusqu'au *Siècle* : les ambassadeurs du Japon, le procès Mirès, le cheval mécanique d'un major prussien, les vaisseaux blindés, etc. J'avoue que ces redites me sont insupportables, mais patience! de quoi vivraient donc les pauvres grands journaux s'ils n'avaient pas ces bienheureuses nouvelles, découpées à coups de ciseaux dans toutes les gazettes de l'univers, puis un bulletin de bourse, puis une quatrième page remplie par les merveilles du *Coin de Rue* ou du *Grand Condé*. Ceci m'amène à vous parler de la mode, non pour la décrire et l'expliquer, nous avons une amie chargée de ce soin, mais pour la juger. Hélas! où allons-nous! et quand donc les femmes auront-elles ce grand sens qui, au dire de madame de Maintenon, accompagne le bon goût? elles en sont loin, à en juger par leurs harnachements. Toujours des chapeaux qui menacent le ciel, et sous la passe desquels on fourre une botte de fleurs ou de fruits, selon que le propriétaire de ce *coiffage*, comme disent les paysans, cultive Flore ou Pomone; toujours des redingotes de couleur tendre, gris-perle, cendre de roses, *illustrées*, c'est le mot des journaux *ad hoc*, les unes, de boutons dorés, comme nos pères en portaient à leurs habits bleus, les autres de boutons d'acier, ainsi qu'en portaient les élégants du Directoire. Ce vêtement de dessus tombe sans former un pli, bien entendu, sur la majestueuse envergure de ces jupes sous lesquelles il semble qu'on ait ouvert un immense parapluie, selon l'expression d'un honnête Arabe, qui trouvait cela fort laid, en comparaison des robes simples et de l'antique manteau que portent les femmes de sa tribu. Quand il pleut, les femmes relèvent leur robe outre mesure pour laisser voir de petits jupons à effet; quand il ne pleut pas, les robes font l'office de balayeurs publics. Et l'on parlera du goût des Françaises!.

Parmi les événements littéraires, deux méritent une véritable attention. L'Académie a nommé, pour succéder à M. Scribe, l'auteur du *Village*, M. Octave Feuillet. Le public n'a pu qu'applaudir à ce choix. Bon goût, bon style, bons sentiments, accent de bonne compagnie, M. Octave Feuillet a toutes ces qualités, devenues si rares, et je lui ai voué un culte tout particulier de reconnaissance, pour la justice qu'il a rendue à la dévote. Vous souvenez-vous du *Village?* La dévote joue le grand rôle dans ces aimables scènes; elle est le dévouement, elle est l'amour, elle est la modestie, et le voyageur qui a tout vu, n'a rien vu de meilleur qu'elle. Nous sommes loin du roman d'il y a trente ou quarante ans, alors que la dévote était inévitablement hargneuse et acariâtre et qu'elle faisait, nécessairement, le malheur des siens. J'aime, je goûte encore dans les *Scènes et Proverbes*, *la Clef d'Or*, *le Cheveu blanc*, *la Partie de Dames*, *le Pour et le Contre*, *le Parc*, mais j'apprécie moins les œuvres romanesques, celles qui ne se passent pas dans le monde actuel, dont M. Octave Feuillet connaît si bien le langage et les mœurs. Tout ce qui est délicatesse, nuances, sentiments voilés, nobles et discrets, est de son domaine; il est hors de chez lui quand il n'est pas dans le meilleur monde. Saviez-vous que cet auteur, qui peint si bien les salons des grandes villes, ne quitte pas les champs? Il a un Saint-Sauveur-le-Vicomte, un vrai village à lui, et qui sait? il va peut-être au salut, comme son aimable dévote!

L'autre événement, c'est la publication des deux premiers volumes des *Misérables*, de Victor Hugo, œuvre d'ange et de démon. Peut-être rirez-vous de mon idée; mais il me semble que, chez Victor Hugo, tout ce qui est sentiment, appartient au bon ange; tout ce qui est intelligence, est envahi par l'esprit des ténèbres. Ainsi, dans ce livre, cette compassion profonde pour les malheureux, cette sympathie pour tout ce qui souffre sur la terre, cette tendresse ardente pour les petits, les faibles, pour les enfants, pour les êtres délaissés, méprisés, rebutés, c'est l'œuvre de l'esprit céleste. — Ce panthéisme, qui, voyant Dieu dans l'arbre et la pierre, le méconnaît dans sa plus admirable manifestation, — la religion révélée; — ces idées révolutionnaires qui le conduisent logiquement à absoudre, lui, si humain, la Terreur, les noyades de Nantes, et Lebon, et Couthon, cela, c'est l'œuvre de l'ennemi : on reconnaît sa marque. Donc, je divise ce livre en deux parties : les doctrines, souvent déplorables, — et le drame, souvent sublime.

Vous ne le lirez pas; vos vingt ans, qui sont si beaux, ne vous permettent pas de telles hardiesses. Voulez-vous que je vous dise le plan de ces deux premiers volumes? — Il y avait autrefois à D..., lisez Digne, un saint évêque, monseigneur de Miollis que son peuple appelait monseigneur Bienvenu, dont la vie n'était qu'une chaîne de saintes et douces actions. Jamais il ne rebutait personne, jamais un mot dur n'était sorti de ses lèvres, jamais une pièce d'argent n'était restée dans sa bourse, quand un malheureux pouvait la demander. Or, un jour il reçut chez lui, à sa table, un galérien qui venait de finir sa peine, et qu'on avait repoussé d'auberge en auberge, jusqu'à ce que, dans toute la ville, il n'y eût que la maison épiscopale à laquelle il pût frapper. Il fut accueilli comme un hôte et comme un frère; son cœur s'émut un peu; pourtant, au milieu de la nuit, couché sous le toit de l'évêque, il se souvient qu'il avait vu sur la table six couverts d'argent, et la brute l'emportant, il se leva, vola les couverts et se sauva. — Les gendarmes le rencontrent, et trouvant sur lui le butin qu'il venait de faire, ils le ramenèrent à l'évêque. Cel - i

avec une mansuétude angélique, sauve ce malheureux.

— Ah! vous voilà! s'écrie-t-il, je suis aise de vous voir. Eh bien! mais, je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste, et dont vous pourrez avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts?

Sauvé, comblé de bienfaits, ayant entendu de la bouche du saint évêque ces paroles : — Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu! — Jean Valjean doit devenir un honnête homme, — ou un monstre; il a le choix.

Dix ans après, une petite ville du nord de la France était toute renouvelée par la présence d'un homme dont on ne connaissait pas les antécédents; il a pris en main une industrie languissante et il a rendu la vie à ce petit pays; la grande fortune qu'il a gagnée, il la répand en bonnes œuvres, ne se réservant rien pour lui-même; on ignore son pays, on remarque seulement qu'il a pris le deuil à la mort de l'évêque de Digne. Cet homme, vous l'avez deviné, c'est le forçat libéré; M. Madelaine, maire de M..., est Jean Valjean.

Il vivait tranquille, se croyant à l'abri de toute découverte, quand il apprend soudain que devant la cour d'assises d'Arras (erreur de l'auteur, Arras n'a pas de cour d'assises), comparait, pour un vol, un malheureux dans lequel gendarmes, gardes-chiourmes, agents de police, forçats cités en témoignage, s'obstinent à reconnaître, malgré ses dénégations, Jean Valjean, disparu depuis longtemps. Que fait M. Madelaine? Après la plus terrible lutte entre sa conscience et sa volonté, il va, il se livre lui-même, il se dénonce en pleine cour d'assises, abandonnant fortune, liberté, considération justement acquise, et prêt à reprendre la casaque du forçat et les misères du bagne. Dieu le saura, cela suffit. Le second volume finit là.

A l'histoire de ce *misérable*, victime, une première fois, des sévérités pénales, victime volontaire une seconde fois, des rigueurs de sa conscience, se mêle l'histoire beaucoup moins touchante d'une pauvre fille qu'une faute a jetée dans les abîmes de la misère et du désespoir.

Voilà ce livre qui renferme des pages d'une beauté dramatique et déchirante; d'autres, de la plus ravissante poésie. Est-ce un mauvais livre? Est-ce un bon livre? Oui, oui, dans les deux cas, et selon les esprits. Certaines âmes sont comme les abeilles qui font du miel sur toutes les fleurs, même les plus dangereuses. J'en extrairai pour vous une page tout innocente, une ballade, qui rappelle les plus doux vers que l'auteur ait faits sur les enfants et pour les enfants :

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs,
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

La Vierge Marie, auprès de mon poêle,
Est venue hier en manteau brodé;
Et m'a dit : Voici, caché sous mon voile,
Le petit qu'un jour tu m'as demandé.
Courez à la ville, ayez de la toile,
Achetez du fil, achetez un dé.
Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.

Bonne sainte Vierge, auprès de mon poêle,
J'ai mis un berceau, de rubans orné;
Dieu me donnerait la plus belle étoile,
J'aime mieux l'enfant que tu m'as donné.
— Madame, que faire avec cette toile?
— Faites un trousseau pour mon nouveau-né.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

Lavez cette toile. — Où? — Dans la rivière,
Faites-en, sans rien gâter ni salir,
Une belle jupe, avec sa brassière,
Que je veux broder et de fleurs emplir.
— L'enfant n'est plus là, madame, qu'en faire?
— Faites-en un drap pour m'ensevelir.

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours. »

Voilà, ma chère, tout ce que vous verrez des *Misérables*, qui ne sont pas écrits à votre intention. Je vous sers les blancs, comme disait la pauvre madame de Girardin. Octave Feuillet à l'Académie, les *Misérables*, analysés, commentés dans tous les journaux, voilà les événements littéraires. Du reste, calme plat; tout le monde se dispose à aller à la campagne, et je fais aussi, sournoisement, mes préparatifs pour aller aux eaux. Peut-être vous écrirai-je, la prochaine fois, de Spa. Adieu, chère amie, je vous embrasse de cœur et d'amitié.

C. M.

BIBLIOGRAPHIE

Plusieurs volumes réclament depuis longtemps notre attention et jusqu'ici le manque d'espace nous a empêché d'en parler à nos lectrices. Nous venons payer nos dettes, et accorder à chacun de ces livres la mention spéciale qu'il mérite.

L'Orpheline d'Onval (1), par mademoiselle Nottret. Ce petit volume, écrit pour les jeunes filles, met en

(1) Un joli volume, 1 fr. 50. Chez Casterman, à Tournay, et chez Lethielleux, à Paris.

action une maxime bien vieille, mais qui ne sera jamais trop souvent répétée : c'est que la vertu contribue beaucoup au bonheur. Le caractère de l'héroïne du récit, Lucie, est aimable ; sa vie et ses sentiments sont racontés avec naturel ; de douces et d'excellentes leçons découlent des incidents de ce roman, qu'on peut mettre entre toutes les mains ; l'impression qu'il laissera sera toujours favorable.

Marie-Thérèse en Hongrie (1), par le comte de Locmaria. On trouvera dans ce roman historique, qui raconte les débats du règne de la fille de Charles VI, des faits d'un haut intérêt et des scènes extrêmement touchantes ; le séjour de Marie-Thérèse parmi ses fidèles Hongrois a été l'épisode le plus brillant de sa vie, et l'auteur a tracé, d'un crayon sûr et distingué, les portraits de tous ceux qui ont joué leur rôle dans ce drame, et qui ont eu, avec la jeune impératrice, des rapports bienveillants ou hostiles. Paysages, monuments, sont décrits d'après nature. L'histoire de la courageuse princesse qui lutta seule contre l'effort de quatre rois, qui sut s'appuyer sur les forces vives de sa nation, et qui conquit des armées en se montrant, un petit enfant dans ses bras, cette histoire intéresse toutes les femmes.

Olga, ou le Dévouement filial (2), par mademoiselle Emma Faucon. Cette nouvelle, qui est émouvante et bien sentie, convient surtout aux très-jeunes filles, pour lesquelles on écrit si peu. L'enfance a une bibliothèthèque complète, mais l'adolescence, à qui les contes d'enfant ne plaisent plus, que les ouvrages sérieux et didactiques n'amusent pas, l'adolescence ne compte presque pas d'auteurs qui daignent s'occuper d'elle. Serait-ce donc que la tâche est difficile? qu'il faut bien du talent pour amuser en restant simple, inoffensif et pur? une part de ce talent précieux est échu à mademoiselle Faucon, et elle en fait un digne usage.

Vie de saint Vincent de Paul (3), par l'abbé U. Maynard. Nous avons parlé en détail de ce grand et bel ouvrage, magnifique tableau de l'époque si chrétienne et si brillante que le grand saint anima de son esprit, et qui semble avoir pris pour devise les paroles de saint Paul : « La charité de Jésus-Christ me presse. » Ce tableau étendu et complet, cette biographie détaillée qui embrassait non-seulement la vie, mais les œuvres immenses de saint Vincent de Paul, n'étaient à la portée ni de toutes les bourses, ni de toutes les positions, car bien souvent le temps manque aux lectures les plus désirées. M. l'abbé Maynard a eu l'excellente idée de donner au public un abrégé de son travail ; la réduction a porté particulièrement sur les lettres et les discours de saint Vincent de Paul, et sur les considérations théologiques, politiques, économiques, dont on ne trouvera ici nulle trace. La substance du livre est restée; on y voit et les vertus du saint et les grandes œuvres qu'il a accomplies; les personnes qui ne peuvent consacrer de longues heures à la lecture, s'accommoderont fort de cet abrégé complet et intéressant d'une vie si belle. Sous ce rapport, il convient parfaitement aux jeunes filles et nous le leur recommandons avec confiance.

L'Art de converser et d'écrire chez la femme, par M. Paul Leconte. Nous recommandons à nos lectrices ce petit volume, qui, sans être un cours complet de rhétorique, renferme de judicieux conseils sur l'esprit de la conversation et sur l'art épistolaire. Toutes les femmes ont besoin de savoir rédiger une lettre, toutes seront appelées à apprécier des raisons solides dans un discours, des vérités consolantes ou terribles dans un sermon, toutes donneront quelques moments à la lecture et devront juger les livres qu'elles ont parcourus. Mais pour la plus simple correspondance, pour bien comprendre un discours, pour juger solidement le plus petit livre, il ne suffit pas de savoir la grammaire, il faut quelques notions de littérature. Or, le livre de M. Leconte est de nature à inspirer le goût de cette littérature saine qui est la compagne de la morale; les jeunes filles y trouveront d'aimables pages sur madame de Sévigné, sur madame de Maintenon, des indications curieuses sur l'histoire de la conversation en France, et quelques-uns de ces bons conseils, qui s'adressant au cœur et à l'esprit, achèvent et perfectionnent l'éducation.

(1) Un volume in-8°, prix : 2 fr. 50. Chez Putois-Cretté, rue Bonaparte, 39.

(2) Un volume, prix : 1 fr. Chez Maillet, rue Tronchet, n° 15.

(3) Un volume, prix : 2 fr. Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères.

LE CHATEAU DE HEIDENLOCH

I

MAISON A LOUER.

A quelques lieues de Heidelberg s'élevait, il y a quelque vingt ans, une petite maison de campagne habitée par le baron de Heidenloch et sa fille unique la jolie Notburga.

Le baron, quoique le seul descendant d'une famille de burgraves autrefois puissants et maîtres redoutés

de tout le pays, n'en était pas moins un modeste propriétaire, cultivant de son mieux ses champs, et dont les aïeux avaient déjà, depuis sept ou huit générations, renoncé à habiter le vieux château de Heidenloch.

Ce château, après avoir été pendant trois siècles la terreur de la contrée, ne formait plus qu'un amas de ruines. Ces ruines, du reste, justifiaient encore leur nom sinistre, qui signifie en allemand *tour des Païens*; car on prétendait que parmi leurs tours démantelées, et surtout dans leurs souterrains, erraient la nuit des spectres de trépassés et des démons hideux.

Une nuit, assurait-on, un paysan qui passait près de ces souterrains, avait remarqué qu'il s'en échappait un vent impétueux, et qu'à ce vent étrange se mêlaient des plaintes et des gémissements.

Il prit la fuite, et revint à demi mort de peur à son logis.

Cependant, malgré cette peur, il ne put bannir de son imagination la pensée qui le poussait à visiter les souterrains, et un dimanche de Quasimodo il y entra résolûment, après s'être armé du signe de la croix et avoir placé sur sa poitrine un scapulaire et des reliques.

Il entra d'abord dans une galerie étroite et droite, creusée au milieu du roc, se dirigea vers une clarté vacillante et bizarre qui brillait au loin, et arriva devant une porte fermée où se trouvait une escarboucle qui produisait cette étrange lumière.

Le cœur palpitant et le front baigné d'une sueur glacée, il frappa trois coups à cette porte. Elle s'ouvrit d'elle-même, et le paysan se trouva face à face avec quatre hommes de haute stature, assis autour d'une table ronde sur laquelle on voyait ouvert un livre relié en velours noir et garni d'or. Ces quatre hommes pâles et maigres comme des cadavres, portaient l'ancien costume allemand ; ils parurent interdits à la vue du paysan, et se mirent à trembler.

« *Pax vobis!* la paix soit avec vous! leur dit en manière de salut le paysan qui ne se sentait pas moins ému qu'eux.

— *Hic nulla pax!* il n'y a point ici de paix! répondirent-ils.

— *Pax vobis in nomine Domini,* la paix du Seigneur soit avec vous! » ajouta le paysan. »

De leur côté, ils répétèrent d'une voix faible ces lamentables paroles : *Hic non pax!*

Il s'approcha alors de la table en disant une troisième fois : *Pax vobiscum!*

Ils lui montrèrent silencieusement le livre sur lequel se trouvait écrit en gros caractères d'or : *Dies iræ!* (jour de colère).

« Qui êtes-vous? leur demanda-t-il.

— Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes.

— Que faites-vous ici ?

— Nous attendons avec effroi le jugement dernier.

— Êtes-vous vivants ou trépassés ?

— Ni vivants ni trépassés.

— Les mortels ont-ils à redouter quelque chose de vous ?

— Nous sommes les gardiens de ce lieu, et malheur à ceux qui comme toi viennent en troubler les mystères. »

Il en fallait moins pour faire tourner les talons au paysan, qui ne se fit pas dire deux fois de s'en aller, et il reprit à grands pas le chemin de sa ferme.

Il la trouva incendiée, et en voulant secourir sa femme et ses enfants, il reçut sur la tête une poutre enflammée qui le priva de la vue.

Il paya donc de son bonheur ici-bas sa fatale visite aux souterrains de Heidenloch, et désormais sans famille, réduit à la misère, privé de la vue, presque idiot, il végéta durant bien des années, mendiant au bord du grand chemin et répétant d'une voix qui faisait frissonner rien que de l'entendre :

« N'entrez pas dans les cavernes de Heidenloch. »

Donc le baron ne se souciait guère du vieux château séparé d'ailleurs de sa maison par un quart d'heure de chemin, ne produisant que de mauvaises herbes, et hanté par les esprits. Il ne s'occupait que de sa fille et de son jardin; enfin, il se rendait régulièrement à Heidelberg quatre fois l'année, afin d'y acheter une robe pour la première, et des arbustes et des fleurs rares pour le second.

Malgré le nom étrange qu'elle portait comme toutes les femmes de sa famille depuis un temps immémorial, Notburga était une charmante jeune fille, blanche et rose de visage, douce d'humeur et la meilleure ménagère que l'on connût à dix lieues à la ronde. Elle savait donner au mince revenu de son père une triple valeur, par la manière dont elle l'administrait ; le logis reluisait de propreté, depuis le grenier jusqu'à la cave: la table se recommandait par une abondance et une recherche qu'eût admirées même un gastronome ; enfin, il y avait encore au logis, quand le besoin s'en présentait, des vêtements pour les petits enfants pauvres, du pain pour les nécessiteux, et un verre de vieux vin pour les vieillards convalescents. Quant aux malades, Notburga les visitait chez eux et n'en sortait jamais que couverte de leurs bénédictions.

Or, un jour que le baron achevait de dîner, et que sa fille lui versait un excellent verre d'eau de cerise distillée, on sonna à la porte, et le petit chien de Notburga se prit à aboyer et à courir au-devant d'un étranger qui traversait l'avenue en se dirigeant vers la maison.

Le baron se hâta de boire le reste de son eau de cerise, remit son verre sur la table et se leva pour recevoir l'étranger, qui, après avoir salué et pris place sur la chaise que lui présenta Notburga, demanda brusquement au baron :

« Monsieur, voulez-vous me vendre le vieux château de Heidenloch? »

Le baron, ébahi à cette proposition, à laquelle il était loin de s'attendre, leva les yeux sur l'étranger. C'était un homme jeune encore, petit, et d'une physionomie agréable, quoiqu'il portât toute sa barbe, ce qui ne se faisait guère alors en Allemagne, et quoique ses yeux jetassent une singulière flamme à travers les verres bleus d'un grand binocle.

«J'attends votre réponse, dit l'inconnu en souriant.

— Ma foi, répliqua le baron, je suis bien embarrassé de vous la faire. Le vieux château ne me sert à rien, mais c'est l'héritage que m'ont légué mes aïeux, et je me demande si je ne démériterais point d'eux en le vendant à un étranger.

— N'est-ce que cela qui vous arrête ? Alors louez-le-moi pour quatre-vingt dix-neuf ans et trois cent soixante-quatre jours.

— Voilà un excellent moyen de tout arranger! fit le baron en se frottant les mains.

— Et combien voulez-vous me louer Heidenloch?

— Pensez-vous que cent florins par an?...

— Je veux payer en une seule fois le loyer des quatre-vingt-dix-neuf ans et trois cent soixante-quatre jours. Je vous offre quatre-vingt mille florins. »

Le baron eut beaucoup de peine à réprimer un cri de joie, et sa bonne grosse figure se couvrit d'une rougeur subite.

« Quatre-vingt mille florins! répéta l'inconnu.

— J'accepte de grand cœur.

— Attendez, ce n'est pas tout : si je trouve dans les dépendances incultes du château les trésors souterrains que j'y suppose enfouis, j'en donnerai le cinquième à mademoiselle votre fille. »

Le visage du baron se rembrunit.

« Je doute fort que vous trouviez des trésors à Heidenloch. Si vous achetez le château dans ce but, je crains que vous ne fassiez une mauvaise affaire. »

Le jeune homme sourit de nouveau.

« Ceci ne regarde que moi. Veuillez vous rendre demain à dix heures à Heidelberg, chez le notaire Kalisch. Vous trouverez vos quatre-vingt mille florins et le contrat tout prêt à signer. »

Là-dessus, le singulier personnage salua, et sans ajouter un mot partit, avec une telle promptitude que le baron ne put le reconduire ni même lui rendre son salut.

Il se laissa donc retomber sur sa chaise, but un second verre d'eau de cerise pour se rasseoir les idées, et regardant sa fille :

« Eh bien ! fit-il en secouant la tête, eh bien ! Notburga, que dis-tu de tout ceci?

— Je dis, mon père, que voici une excellente affaire qui doublera notre revenu...

— Et qui te servira de dot, ma fille. Ah! ah! maintenant tu peux épouser qui tu voudras, fût-ce même un conseiller! Quatre-vingt mille florins!... Ce qui me chiffonne, ce sont ces trésors souterrains dont il m'a parlé... Y en aurait-il en effet de cachés sous les ruines du château ?...

— Ne vous inquiétez pas de tout cela, mon père. Puisque ce jeune homme vous paie de mauvais décombres, dix mille fois la valeur de ce que vous les auriez estimés, faisons des vœux pour qu'il y trouve des monceaux d'or et de diamants!

— Tu as raison, toujours raison, ma fille. Allons, j'irai demain signer l'acte à Heidelberg. »

Tout à coup il sauta sur sa chaise.

« Son nom ? Il ne m'a point dit son nom! Serais-je dupe de quelque mystification? Aurait-on voulu se jouer de moi ?

— Et qui songerait à se jouer de pauvres gens obscurs comme nous? répliqua la jeune fille. La physionomie honnête et douce de ce jeune homme ne doit-elle pas éloigner de vous une pareille pensée! Allons, mon père, venez, suivant notre habitude, arroser vos fleurs, jusqu'au moment de nous coucher ; et alors, après avoir remercié Dieu du bienfait inespéré dont il nous comble, dormons en paix jusqu'à demain. »

II

OU L'ON FERA CONNAISSANCE AVEC UN CONSEILLER ALLEMAND.

Dormir en paix! la chose était facile à conseiller... mais à faire, hélas!

Ai-je besoin de vous dire que le baron ne ferma point l'œil de la nuit et qu'il partit pour Heidelberg une bonne heure plus tôt qu'il n'était besoin.

Il se rendit tout droit chez le notaire. A peine lui eut-il décliné son nom, que celui-ci se mit à rire. Ce rire figea le sang du baron, qui se crut de nouveau le jouet d'une mystification.

« Eh! eh! dit le notaire, petit homme qui semblait vouloir rivaliser un jour d'obésité avec la fameuse tonne d'Heidelberg, qui contient je ne sais combien de milliers de litres. Eh! eh! cette affaire ne vous paraît-elle pas un rêve?

— Si fait, vraiment! répondit le baron. Et peut-être en est-ce un, ajouta-t-il avec un sourire forcé, car je ne connais même pas le nom de mon prétendu acquéreur.

— Ma foi, je ne le savais pas moi-même hier soir, et à peine le sais-je aujourd'hui. Il est entré chez moi avec les allures que vous lui connaissez, et déposant sur mon bureau deux énormes sacs pleins d'or : « Je loue, dit-il, par bail emphytéotique le vieux château de Heidenloch quatre-vingt mille florins. Les voici. Voici encore le modèle de l'acte de location. Le baron viendra le signer demain matin; vous le payerez et vous prendrez les deux cents florins que voici pour les frais d'acte et pour vos honoraires. » Là-dessus il disparut sans attendre ma réponse.

» Quand je me trouvai un peu remis de ma surprise, je pris l'acte et le lus. Le plus habile homme de loi de l'Allemagne ne l'eût pas rédigé avec plus de soin, sauf une condition qui m'a fait éclater de rire, celle qui adjuge à mademoiselle Notburga, votre fille, le cinquième des trésors souterrains qu'on découvrira dans les terrains dépendant du château. Des trésors souterrains! ah! ah! des trésors souterrains! Ah! la bonne plaisanterie! l'excellente plaisanterie!

— Mais enfin, comment se nomme mon locataire?

— Fritz Sâal, le conseiller Fritz Sâal.

— Habite-t-il Heidelberg?

— Qui le sait? Et le sait-il lui-même? D'après les informations que j'ai prises tant bien que mal depuis hier soir, quoique jeune encore, il aurait déjà parcouru les cinq parties du monde. Tantôt ici, tantôt là, il posséderait néanmoins, aux portes de la ville, par legs de son oncle le conseiller Gewartius, un hôtel rempli de haut en bas et de bas en haut d'ossements de toute espèce, et de pierres ramassées en mille endroits divers. Mon premier clerc a affirmé l'avoir vu, cette nuit, s'arrêter à chacun des cailloux d'un chemin, les ramasser pour ainsi dire les uns après les autres, et parfois les fourrer dans ses poches. D'après les rapports de ce même clerc, quand il ne peut se procurer certaines pierres, il les fait mouler, et il aurait tout exprès entrepris le voyage de Leipzick, pour en rapporter une empreinte des fameux grès qui se trouvent près de la tour de la Vache (Kuhlburn), et sur lesquels on voit les traces d'une main avec six doigts; sans compter celles du village de Hohentregel, à la surface grisâtre desquelles on distingue des empreintes de mains et de pieds. Je rougirais de dire le prix que, dit-on, il aurait payé ces choses, dont ni vous ni moi ne donnerions un kreutzer. »

Pendant que le notaire parlait ainsi, le baron plongeait machinalement sa main dans les sacs devenus sa propriété, et en faisait tinter les belles pièces d'or qui s'y trouvaient contenues.

« N'importe d'où vient le bonheur, qu'il soit le bienvenu ! dit-il. Veuillez m'acheter, sur l'État, de bonnes et belles rentes, ou me trouver quelque excellente hypothèque qui ne me demande point trop de soins pour administrer mon revenu, et dont je puisse toucher régulièrement chaque semestre les arrérages. »

En achevant ces mots, il reprit la route de sa maison, non sans avoir acheté deux robes de soie pour sa fille et un vêtement complet en bonne étoffe pour sa vieille servante.

De retour près de Notburga, et quand la jeune fille et la servante eurent bien admiré les cadeaux que leur rapportait le baron, celui-ci se mit à raconter tout ce qu'il avait appris de mystérieux et d'étrange sur son bizarre locataire, qui prit aux yeux des deux femmes les proportions d'un personnage de légende.

Ce fut bien pis à huit jours de là, quand le conseiller vint se mettre en possession du vieux château, accompagné d'une véritable armée d'ouvriers.

On en comptait quatre cents au moins. Le conseiller commença par leur donner des ordres si lucides, si bien entendus, et à les leur faire exécuter avec tant de précision, qu'on vit comme par enchantement les ruines du château, sans rien perdre pourtant de leur physionomie pittoresque, se transformer en une habitation vaste et commode. Le conseiller s'arrangeait de manière à ce qu'une minute de temps ne pût être perdue par un des ouvriers, et à ce qu'ils ne donnassent jamais inutilement ni un coup de pioche, ni un coup de truelle. Aussi amenèrent-ils à bonne fin en une semaine la besogne de plusieurs mois.

Les maçons et les serruriers congédiés, des tapissiers presque aussi nombreux arrivèrent avec d'immenses voitures. Ils s'emparèrent de l'intérieur du château, et, toujours guidés par le conseiller, toujours sous son regard perçant, ils improvisèrent un travail qui semblait l'œuvre des fées, tant il était à la fois somptueux et sévère.

On se racontait dans tout le village et même chez le baron, les immenses galeries éclairées par le haut qu'on venait de construire, qui renfermaient une bibliothèque de plus de cent mille volumes ; et, ce qui était bien plus grave, une collection d'ossements bizarres ou gigantesques précieusement rangés sur des coussins, comme s'ils eussent été d'or massif. Sans compter des minéraux, des marbres, des pétrifications, des animaux dans des bocaux pleins d'alcool, des tiroirs regorgeant de coquillages, des cadres pleins de papillons exotiques, des animaux, des oiseaux, des reptiles si bien empaillés, qu'on les eût dit encore vivants.

Jamais nécromancien n'avait eu un laboratoire plus extraordinaire et d'un aspect plus effrayant.

Tout à coup, à cette grande agitation de quatre cents ouvriers sans cesse agissant, allant, venant, frappant, sciant, transportant, rangeant, toujours à l'œuvre, succédèrent une solitude et un silence absolus. Du jour au lendemain, on n'entendit plus personne, on ne vit plus personne, et si, chaque soir, le vieux château n'eût été éclairé de haut en bas, et jusque dans ses moindres recoins on eût pu le croire inhabité.

En dépit de l'usage, le conseiller Fritz Sâal, quand il fut installé dans sa nouvelle demeure, ne rendit aucune visite de voisinage aux propriétaires des environs. Il n'alla pas même voir le baron son propriétaire. Lorsque, par hasard, il sortait de sa demeure, c'était pour se promener à pas lents, dans la stricte circonscription du vieux château. Un gros chien de Terre-Neuve et deux hommes armés de longs outils semblables à des lances, le suivaient. De temps à autre le chien aboyait ; de temps à autre on voyait le conseiller faire un signe avec la main, et aussitôt ces hommes qui le suivaient enfonçaient dans la terre leurs outils et les en retiraient après les y avoir fait pénétrer fort avant. Le conseiller examinait avec soin la terre qui se trouvait au bout coutourné des lances dans une sorte de creux, sans doute destiné à cet usage, et en prenait des échantillons. Puis il recommençait sa promenade, pour répéter à quelques pas de là le même manége.

Les paysans, qui voyaient tout cela de loin, car personne du pays ne pénétrait dans le château, finirent par prendre leur nouveau voisin pour un sorcier qui cherchait des trésors; d'autant plus qu'on racontait des choses assez peu ordinaires sur son compte.

Ainsi, par exemple, il avait pris à son service une fille du village qui s'entendait assez bien à faire la cuisine, mais qui en revanche s'entendait fort peu à l'ordre et à la prévoyance.

Plusieurs fois elle avait oublié d'aller à la ville s'approvisionner de sucre, et un soir que le conseiller voulut prendre sa tasse de thé habituelle, il se trouva que le sucre manquait complètement au logis.

Or, la cuisinière Katt était aussi coquette que négligente, et si elle oubliait de veiller à ce que rien ne manquât dans le ménage de son maître, en revanche elle n'oubliait point de s'acheter avec les gros gages qu'elle recevait, des parures de toutes sortes.

Son maître lui dit :

« Katt, puisque malgré mes recommandations, je n'ai point encore de sucre ce soir, je vais en faire avec toutes vos robes. »

Katt sourit de cette menace qui lui parut une plaisanterie.

Mais le conseiller arracha brusquement le tablier de Katt, lui ôta un fort joli fichu de toile peinte qu'elle portait sur ses épaules, lui prit son bonnet de tulle, — un bonnet acheté de la veille, s'il vous plaît, — jeta le tout dans un marmite de terre, versa dessus le contenu d'une grande bouteille d'huile de vitriol qui servait à nettoyer les cuivres, et après y avoir ajouté de l'eau, mit le tout sur le feu.

Après quoi il se fit apporter de la craie qu'il mélangea à ce ragoût fantastique, et il laissa bouillir le tout quelque temps.

Cette singulière préparation cuite à point, il façonna un filtre en papier, s'en servit pour épurer sa préparation, laissa refroidir et dit :

« Voici d'excellente eau sucrée pour ce soir; demain j'en ferai évaporer une partie, et j'aurai du sucre excellent. »

Là-dessus il sortit après avoir bu un verre de la préparation dont il fit transporter le reste dans l'office qu'il ferma, avec le soin d'en emporter la clef.

En effet, à quelques jours de là, la liqueur s'était transformée en un sucre cristallisé et d'un blanc éclatant.

« Vous voyez, Katt, comment je fais du sucre, dit le conseiller en sucrant son thé avec son sucre de

tablier. Au premier oubli de votre part, toute votre garde-robe y passera. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que dès lors le conseiller ne manqua plus de sucre et que Katt alla raconter à tous ceux qui voulurent l'entendre quel sorcier elle avait pour maître. Et quand on lui demandait pourquoi elle ne quittait pas le service de ce réprouvé, elle alléguait la peur qu'il lui inspirait et sa crainte d'être ensorcelée par lui, si jamais elle lui donnait son congé. Elle n'ajoutait pas, la digne fille, que ce maître lui donnait en outre d'excellents gages, et qu'avec lui on pouvait impunément faire sauter l'anse du panier. SAM.

(*La suite prochainement.*)

LE RICHE MALGRÉ LUI

I

C'est un triste et douloureux moment que celui où, pour la première fois, l'enfant se trouve arraché à la vie de famille, et incarcéré dans un collége ou dans un pensionnat.

Quel changement! Plus de gâteries, plus de caresses, plus d'affection.

Une discipline inflexible, une vie uniforme; le visage sévère, trop souvent maussade des professeurs et des surveillants; la curiosité presque toujours maligne des élèves, leurs questions, leurs railleries, leurs taquineries, qu'il n'est pas rare de voir dégénérer en véritables persécutions.

Point de défense; car malheur au *nouveau* qui implore contre ses agresseurs la protection du maître: il est aussitôt qualifié d'*espion*, de *cafard*, et soumis, comme tel, à toutes les rigueurs du code draconien de la république imberbe. Combien n'obtiennent leur droit de cité qu'après une longue série d'épreuves!

Heureux donc ceux qui, dès leur arrivée, rencontrent dans cette foule hostile, ou tout au moins indifférente, un cœur bienveillant et sympathique!

Au lycée Saint-Louis, où j'ai fait mes études, je n'avais pas eu ce privilége, et le souvenir du rude apprentissage que j'avais fait de la vie écolière, — souvenir que les années n'ont point effacé — m'inspirait, en même temps qu'une compassion profonde pour les opprimés, un vigoureux esprit d'opposition contre les oppresseurs.

Je m'étais constitué le parrain et l'ami des *nouveaux*. Ce rôle était ma spécialité.

Dès que j'en voyais arriver un, je m'empressais d'aller à lui, de le consoler, de l'encourager, de lui signaler les écueils, de lui indiquer la voie à suivre pour les éviter et les moyens de se concilier l'estime des bons et de tenir les méchants en respect.

Or, ce que j'avais fait volontiers pour tous jusqu'alors, je le fis avec un véritable plaisir pour Félix Laverdière.

Comme il y avait, dans la salle d'études, un pupitre vacant à côté du mien, on le lui avait donné. Nous nous trouvâmes ainsi tout d'abord voisins, et en position de devenir promptement amis, par l'échange de petits services.

Il me plut dès les premiers instants par son air intelligent, sa physionomie douce et franche, et ses manières simples et cordiales.

A cet âge, — Félix avait douze ans et j'en avais treize, — il ne faut pas un long commerce ni une grande perspicacité pour se juger, et l'affection — une affection plus sûre, plus vraie et plus durable qu'on n'en trouve plus tard dans le monde—naît et grandit rapidement à la suite d'une première impression favorable.

Ce fut ce qui arriva entre Félix et moi. Obligés au silence, ayant à peine échangé furtivement quelques mots à voix basse, nous nous aimions déjà, ne nous étant vus qu'une heure. Mais je ne tardai pas à me convaincre que mon premier sentiment à son égard ne m'avait pas trompé; qu'il méritait mon amitié par son caractère et son cœur, et qu'en outre, sa position le rendait vraiment digne d'intérêt.

On en va juger par la conversation que nous eûmes ensemble, dès qu'il nous fut permis de causer en liberté, c'est-à-dire pendant la récréation qui suivit son arrivée.

Après lui avoir, pour le mettre à son aise, décliné mes nom, prénoms, âge, et lui avoir dit mon histoire en quelques mots :

« Et toi, lui dis-je, comment t'appelles-tu?

— Félix Laverdière.

— Ton père et ta mère habitent Paris? »

Il ne put d'abord répondre à cette question qu'en secouant la tête, tandis que deux grosses larmes coulaient sur ses joues. Enfin, faisant un effort, et d'une voix altérée :

« Non, me dit-il. Ma mère... est morte quand j'étais tout petit. Mon père habite Rennes, où je suis né. Il a été médecin militaire : maintenant, il est en retraite; mais il soigne encore des malades dans la ville, principalement les pauvres, car il est bien bon et bien charitable. Cette clientèle lui rapporte peu et

l'occupe beaucoup, de sorte qu'il n'a pu que m'amener ici et repartir aussitôt.

— Mais à Rennes, il y a un collége royal ; pourquoi ton père ne t'y a-t-il pas mis ?

— J'en ai suivi les classes comme externe pendant deux ans, mais mon père a obtenu pour moi, en sa qualité d'ancien officier, une demi-bourse à Saint-Louis; il n'a pas voulu manquer cette occasion de me faire donner une belle instruction. Hélas! c'est un grand sacrifice qu'il fait, ce pauvre père, et en me quittant, il était bien triste. Songe donc, il n'a plus ma mère et pas d'autre enfant que moi; avec cela il n'est pas jeune et il souffre souvent, car il a gagné des douleurs et des maladies dans ses campagnes... Et dire que je serai si longtemps sans le voir!... »

A ces mots Félix éclata en sanglots, et peu s'en fallut que je ne pleurasse avec lui; je retins mes larmes un peu par vanité, mais plus encore pour ne pas accroître son attendrissement douloureux en lui montrant que je le partageais.

« Allons, repris-je, lorsque je fus parvenu à calmer mon émotion; du courage! c'est affligeant, sans doute; j'en sais quelque chose; mes parents habitent aussi la province, et les premiers jours qui ont suivi notre séparation m'ont paru fort tristes et bien longs. J'ai bien pleuré et les autres se sont moqués de moi; cela leur est facile à eux : la plupart ont leur famille à Paris et la voient presque tous les jours; — mais peu à peu on s'habitue, on est distrait par le travail, par le jeu, par les nouvelles connaissances; on se fait à la vie de collége et on finit par ne pas la trouver trop désagréable; on n'a pas le temps de s'ennuyer. — Et puis, quand on n'est pas mauvais élève, on sort tous les quinze jours, sans compter les congés. — Tu as un correspondant? »

Ici Félix secoua de nouveau la tête en pleurant toujours.

« Non, dit-il; je n'ai personne pour me faire sortir; les dimanches et les jours de congé il me faudra rester ici.

— Pauvre garçon! m'écriai-je: comment! ton père n'a ni parents ni amis à Paris qui puissent ou qui veuillent s'occuper de toi? »

Il parut embarrassé de mon insistance et ne me répondit qu'après un instant d'hésitation pénible :

« Nous avons un parent — éloigné il est vrai; — pourtant il est bien de notre famille et s'appelle comme nous. Mais c'est un riche banquier, très-fier de sa fortune. Il a eu autrefois des démêlés avec mon père; je ne sais lesquels; d'après le peu que j'ai entendu dire, cela n'avait aucune importance, et c'était simplement un prétexte cherché par notre cousin, pour ne pas nous voir et pour se dispenser de nous obliger au besoin. C'était bien inutile; nous sommes pauvres, mais nous avons le nécessaire, et d'ailleurs mon père est trop fier pour rien demander à personne. Le fait est qu'il n'existe aucune relation entre eux et nous. Je dis *eux*, parce que mon cousin est marié; je crois même qu'il n'a qu'un enfant — une petite fille, si je ne me trompe.

— Et hormis ces méchantes gens, ton père ne connaît personne à Paris ?

— Personne. »

On voit que le pauvre enfant entrait dans le giron de l'université sous de fâcheux auspices, et cet isolement ne justifiait que trop sa tristesse et ses larmes.

Aussi ne me contentai-je point de chercher à le consoler par de bonnes paroles. Mon premier soin fut de l'introduire dans mon petit cercle de camarades intimes, de l'associer à nos jeux et à nos causeries et de lui procurer tous les amusements et toute l'assistance propres à lui adoucir l'amertume des premiers jours. Puis, lorsque je le connus mieux, je parlai de lui aux excellentes personnes qui remplaçaient à Paris, près de moi, ma famille absente, et qui s'empressèrent d'écrire à M. Laverdière pour lui offrir de remplir le même office à l'égard de son fils. Cette offre fut acceptée avec joie, et dès lors nous reçûmes, Félix et moi, la même hospitalité, les mêmes soins; nous partageâmes aux jours de sortie les mêmes plaisirs; il eut, ainsi que moi, une seconde famille. Notre amitié en devint plus étroite, et notre affection réciproque fut celle de deux frères qui mettent en commun leurs petits chagrins, leurs grandes joies, leurs regrets et leurs espérances.

II

Les choses durèrent ainsi trois années, agréablement coupées par les vacances, pendant lesquelles, éloignés l'un de l'autre, nous étions encore unis par le souvenir, et par l'échange fréquent de longues lettres où nous nous tenions mutuellement au courant de nos faits et gestes respectifs.

Avant de poursuivre mon récit, je crois qu'il convient de présenter à mes lecteurs et lectrices un troisième personnage. — Je me compte pour un, bien que je n'aie eu guère dans cette histoire d'autre rôle que celui de témoin et d'observateur; à peu près le rôle du chœur dans les tragédies antiques. Ce troisième personnage faisait partie du cercle d'amis où j'avais introduit Félix. Il appartenait à la même division, ou, comme on dit au collège, à la même *étude* que nous; mais il était dans la classe de quatrième, tandis que Félix et moi n'étions qu'en cinquième. Il était notre ami à tous deux, et nous avions pour lui une certaine déférence, non-seulement à cause de la légère différence d'âge qui nous séparait, mais surtout en raison de son caractère plus rassis, et des airs un peu affectés d'*homme positif* qu'il se donnait vis-à-vis de nous. Exempt des défauts, mais aussi dépourvu des qualités propres à l'enfance, Charles Bressac (c'était son nom) nous paraissait beaucoup *plus fort* que nous tous, parce qu'il ne jouait point, si ce n'est aux jeux tranquilles tels que les dames, les échecs et les dominos; parce qu'il riait rarement, parlait peu, et ne prenait part, en général, à nos causeries, que pour les amener sur des sujets sérieux, qu'il traitait seul et sans discussion : aucun de nous n'étant versé, comme il paraissait l'être, dans la connaissance des choses de la vie. C'était, du reste, malgré son caractère froid, un bon camarade, ne contrariant personne, obligeant volontiers même de sa bourse, pourvu qu'il fût certain de rentrer dans ses avances; aimant à donner des conseils, mais ramenant tout à des questions d'intérêt. Comme élève, il se montrait exact et tranquille, plutôt laborieux que studieux; car il travaillait, non par amour pour l'étude et pour le plaisir d'apprendre, mais en vue des avantages que devait plus tard lui procurer son instruction.

Il avait peu de goût pour la littérature, mais il faisait cas des sciences à cause des applications industrielles et lucratives dont elles sont susceptibles. Il promettait, en un mot, de devenir un excellent notaire, un financier ou un négociant honnête et intelligent; et, comme on le verra plus loin, il a tenu ce qu'il promettait.

L'harmonie naît, dit-on, du contraste. Félix, avec son indifférence, je dirai presque sa répugnance pour tout ce qui touchait aux intérêts matériels, avec son cœur tendre et généreux, son enthousiasme pour tout ce qui est beau, grand, utile et moral dans les lettres, les arts et les sciences; avec sa nature enfin éminemment poétique et sentimentale, offrait un type diamétralement opposé à celui que présentait Charles Bressac. Tous deux, néanmoins, s'entendaient ensemble le mieux du monde, et il s'établit même entre eux, en peu de temps, une intimité aussi étroite que le comportait le caractère réservé de Bressac.

Modeste et toujours prêt à s'effacer devant les autres, Félix accordait à notre camarade une supériorité qu'il exagérait un peu, bien qu'elle fût réelle à certains égards. Il lui demandait souvent des conseils, les écoutait et les suivait volontiers, et, pour l'ordinaire, s'en trouvait bien.

Charles était sensible à cet hommage rendu aux lumières de son esprit et à la rectitude de son jugement; il traitait bien un peu Félix comme un client vis-à-vis duquel il s'exerçait à ses fonctions à venir; mais il le traitait aussi en ami et lui savait gré de jouer de si bonne grâce un personnage qui lui était nécessaire à lui-même pour l'aider à apprendre son rôle.

Je dois cependant signaler un point sur lequel Félix, malgré sa déférence accoutumée pour les avis de Charles, demeura toujours inflexible. Je veux parler de la conduite à tenir vis-à-vis de M. Achille Laverdière, le banquier. Charles insistait souvent pour que Félix se rapprochât d'un personnage dont l'amitié pouvait être si utile et l'inimitié si dangereuse.

« Tu es sans fortune, lui dit-il un jour. Quelque profession que tu embrasses, tu auras besoin d'appui, de secours peut-être; si tu t'obstines à demeurer éloigné de ceux qui peuvent t'en donner, tu risques beaucoup de ne rencontrer, après bien des efforts, que la misère ou tout au plus la médiocrité; car je ne sache pas de carrière où l'on puisse réussir sans protections et sans argent. Si, au contraire, tu te réconcilies avec ton parent, et que tu parviennes à gagner sa bienveillance, il n'est rien que tu ne puisses espérer... Ah! si j'étais à ta place!...

— Si tu étais à ma place, mon cher Bressac, répondit Félix, j'aime à croire que tu penserais et agirais comme moi. Si mon père persiste à demeurer brouillé avec son cousin, c'est qu'il a pour cela des motifs sérieux. Mon devoir de fils est de les respecter et de ne point me faire le courtisan de ses ennemis. Ne me parle donc plus de cette affaire, sur laquelle je ne saurais être de ton avis.

— Soit, je ne t'en parlerai plus, mais tu as tort; tu ne seras jamais un homme positif et tu resteras pauvre toute ta vie!

— Tu m'y vois résigné d'avance; ma seule ambition est d'être un honnête homme comme mon père et de vivre modestement en me rendant utile à mes semblables.

— Bon! je vois ton affaire, reprit Charles avec un sourire où perçait un léger dédain, tu vises au prix Monthyon, eh bien! je te souhaite bonne chance! »

Sans se fâcher de cette épigramme, Félix parla d'autre chose, et la discussion ne se renouvela plus entre eux sur cette question; mais Charles me répéta souvent depuis :

« Notre ami Laverdière est un niais; il n'arrivera jamais à rien. »

III

Nous avions terminé notre cours de *seconde* et nous étions partis joyeux, chacun de notre côté, pour nous préparer, par un repos de deux mois, à porter dignement le titre honorable de rhétoriciens, comptant nous retrouver armés de toutes pièces à la rentrée des classes, et nous promettant de reprendre, en attendant, notre correspondance active des vacances précédentes. Mais, à mon grand étonnement, trois semaines se passèrent sans que je pusse obtenir de Félix une réponse à mes lettres. J'en reçus une enfin. Hélas! elle me remplit de tristesse. Mon ami m'annonçait qu'il ne reviendrait pas à Paris. La santé de son père s'altérait avec une rapidité croissante et ne lui permettait plus de le quitter. Il lui fallait donc faire sa rhétorique et sa philosophie au collége de Rennes, après quoi il commencerait ses études en médecine, sous la direction de son père, à l'école secondaire de cette ville. Il n'y pouvait acquérir que l'humble titre d'officier de santé; mais il se promettait d'y joindre toute la science d'un docteur, et de mériter ainsi la confiance que les clients de son père promettaient d'avance de lui accorder.

Il tint parole. Cinq années lui suffirent pour terminer ses études, passer d'une manière brillante tous ses examens et obtenir le diplôme qui lui permettait d'exercer la médecine. A l'âge de vingt-deux ans, Félix était ce qu'on peut appeler un bon médecin; il avait d'ailleurs la tenue sévère, l'air grave, doux et réfléchi, les manières à la fois affables et réservées qui, dans sa profession, contribuent au succès au moins autant que le savoir. Le docteur Laverdière, déjà presque moribond, retenu dans son fauteuil et ne pouvant plus donner de consultations qu'aux clients assez bien portants pour venir le trouver, crut pouvoir se faire suppléer par son fils auprès de ceux que la maladie retenait au logis. Il espérait que son nom, sa vieille et solide renommée, l'estime et la sympathie qu'il avait su conquérir, pendant sa longue et honorable carrière, seraient pour Félix une recommandation suffisante, et qu'on s'empresserait de l'accepter pour son successeur.

Malheureusement, sa clientèle (je parle de la clientèle payante, qui était la moins considérable) avait éprouvé une diminution sensible depuis que ses infirmités l'avaient obligé de restreindre le nombre de ses visites. Plusieurs de ses confrères avaient mis à profit sa mauvaise santé pour se faire agréer par les personnes les plus exigeantes : par celles qui, pour leur argent, veulent un médecin prêt à se déranger au moindre signe; et lorsqu'on avait su que M. Laverdière préparait son fils à le suppléer et à lui succéder, ces messieurs n'avaient pas manqué de mettre en

avant le peu de garantie qu'offrirait un médecin si jeune, si peu expérimenté, et qui n'avait pas même le titre de docteur. Aussi lorsque Félix se présenta pour la première fois chez les anciens clients de son père, il fut froidement accueilli par la plupart.

Les pauvres gens, auxquels M. Laverdière n'avait jamais demandé aucune rétribution, se montrèrent presque seuls fidèles à sa dynastie.

Cette concurence déloyale de la part de ses confrères, et cette défection générale des clients sur lesquels il avait compté pour assurer l'avenir de son fils, auraient empoisonné les derniers instants et hâté la fin du vieillard, si Félix ne les lui eût soigneusement cachées. Tandis que son cœur était plein d'un morne découragement et que la misère s'installait près du foyer, le brave jeune homme montrait à son père un front serein, l'assurait que tout allait au mieux, parcourait les rues de la ville pendant la journée et souvent s'absentait encore le soir, sous prétexte de visites qu'il ne faisait point. Il s'imposait les plus cruelles privations pour que M. Laverdière ne s'aperçût pas de la diminution des ressources, et avait soin de garder quelques pièces d'or — toujours les mêmes — afin de les faire sonner dans sa poche. Il réussit, par ces pieux artifices, à dissimuler jusqu'à la fin la triste vérité. M. Laverdière mourut dans ses bras en le bénissant, et le sourire sur les lèvres.

Le lendemain, Félix dépensait, pour rendre à son père les honneurs funèbres, les quelques louis que son ingénieuse piété filiale lui avait fait conserver si soigneusement, tant que le vieillard avait vécu. Il lui fallut ensuite congédier la vieille servante, vendre, pour payer ses dettes, la maison qui l'avait vu naître et la plus grande partie du mobilier. Ces sacrifices accomplis, il s'établit dans un petit logement situé dans le quartier le plus pauvre de la ville, au milieu de sa clientèle !

IV

Cependant nous avions suivi, Charles Bressac et moi, sans nous perdre de vue, des routes différentes. Tandis que je me livrais à l'étude des sciences, des lettres, de la philosophie, Charles, aux yeux de qui tout travail, dont le résultat ne se traduit pas immédiatement en espèces sonnantes, est un travail nul, un passe-temps de songe-creux, Charles s'était d'abord inquiété de trouver une position qui lui rapportât un peu d'argent dans le présent et lui en promît beaucoup pour l'avenir.

Il était entré en qualité de commis chez une fraction d'agent de change, s'était promptement mis au fait des affaires financières et des spéculations de Bourse, s'était créé des relations dans le monde des « manieurs d'argent », et n'avait pas tardé à quitter son premier emploi pour en prendre un beaucoup plus important chez un banquier. Ce banquier n'était autre que M. Achille Laverdière, le cousin de notre ami Félix.

Bressac était, comme je l'ai dit, laborieux, exact, intelligent, et il avait, pour le genre de travaux qu'il avait adopté, une aptitude remarquable. Aussi lui fallut-il peu de temps pour se rendre utile, presque nécessaire dans la maison Laverdière, et pour devenir, de la part de son patron, l'objet d'une bienveillance particulière. Il fut admis à sa table, invité à ses soirées; il se montra aimable et de bonne compagnie ; toujours prêt à tenir sa place, soit dans un quadrille, soit à une table de jeu ; empressé auprès de madame Laverdière; d'une galanterie respectueuse auprès de mademoiselle Sophie, jeune personne de seize ans, qui ne dédaignait pas de le distinguer dans la foule des adorateurs qu'attiraient autour d'elle sa beauté, son esprit — et le chiffre d'un million, auquel les gens les mieux informés évaluaient sa dot.

En un mot, au salon comme dans les bureaux, Charles Bressac était l'homme indispensable et incomparable, le modèle des cavaliers et des commis, et sa jeunesse, loin de lui être reprochée comme au pauvre Félix, était au contraire un de ses principaux éléments de succès. On disait de lui : il ira loin, ce qui signifiait : il sera riche; et les fidèles sectateurs du dieu Plutus prodiguaient à l'envi leur encens à ce futur pontife de leur divinité.

Je dois ajouter tout de suite, à la louange de Bressac, que ses débuts, si heureux et si pleins de brillantes promesses, ne l'éblouissaient nullement et n'éveillaient point en lui ce misérable orgueil qui caractérise les parvenus et ceux qui se croient sur le point de parvenir.

Il n'avait, du reste, rien de commun avec les gens de cette espèce, presque tous ignorants et sans autre mérite qu'une habileté mercantile,—très-compatible avec une organisation vulgaire et avec une conscience fort accommodante sur la question du licite et de l'illicite.

Charles appartenait à une famille distinguée ; son esprit était cultivé, son éducation avait été dirigée avec sagesse. Bien qu'il professât la morale de l'intérêt, il était au fond généreux, bienfaisant et serviable. Égoïste par système, il ne l'était pas par sentiment ; s'il se faisait une loi de rechercher et d'employer tous les moyens légitimes d'arriver à la fortune, il n'entendait pas être seul à en profiter, et, en toute occasion, il songeait à ses parents et à ses amis autant qu'à lui-même.

Ainsi ce n'était pas en vue de son seul intérêt qu'il avait préféré la maison Achille Laverdière à toute autre de même importance où il eût pu entrer aussi aisément et se faire une position non moins avantageuse. Ce n'était pas non plus par un sentiment de pur égoïsme qu'il avait manœuvré de manière à ce que son patron n'eût, pour ainsi dire, plus rien à lui refuser.

« Mon cher A., me dit-il un soir, en s'établissant dans un fauteuil au coin de mon feu et en allumant un cigare, tu sais que j'ai toujours désapprouvé, tout en la respectant, l'obstination avec laquelle le docteur Laverdière et son fils se refusent à faire aucune tentative pour se rapprocher de leur cousin. Leur situation actuelle est déplorable : un vieillard mourant, un jeune homme luttant, sans aucun espoir raisonnable de succès, contre une misère croissante, et menacé de mourir de faim; lui et son père ne me paraissent pas excusables, quoi qu'on en dise, de persister dans leur hostilité à l'égard du seul homme dont ils puissent espérer, et dont, en qualité de parents, ils aient droit de réclamer l'assistance. Dans quelques mois, dans quelques jours, peut-être, le père de notre ami aura succombé au mal qui le ronge, et Félix, seul au monde, sans autre ressource que son titre et son savoir de médecin, sera réduit à

la dernière détresse. — Que pouvons-nous, toi et oi, par nos ressources personnelles, pour le tirer du gouffre? — Rien, ou presque rien. Félix a de l'intelligence, du zèle, du savoir, — tout ce qu'il faut pour parvenir, moins le levier sans lequel tous ces moyens sont insuffisants : l'argent. Pour réussir, il faut qu'il quitte son pays où il ne saurait être prophète; qu'il vienne à Paris compléter ses connaissances médicales, prendre le titre de docteur, et, ce qui n'est pas moins essentiel, se créer des relations parmi les gens en position de le faire valoir.

— Il serait fort à souhaiter, répondis-je, que Félix pût faire ce que tu dis, mais quels moyens ?...

— Je me suis précisément occupé de les trouver, interrompit Charles, et je crois y avoir réussi. J'ai parlé de Félix à mon patron; je lui ai vanté ses qualités, ses talents; j'ai appuyé sur l'amitié qui l'attache à moi et sur les liens de parenté qui l'unissent à M. Laverdière. J'ai dépeint, le plus chaleureusement possible, le triste et touchant tableau de ce jeune homme enchaîné par la piété filiale au chevet d'un vieillard moribond; s'imposant les plus rudes labeurs et les plus dures privations, pour accomplir jusqu'au bout son œuvre sainte, pour fermer les yeux de son père sans que celui-ci puisse seulement soupçonner la désolante réalité. J'ai eu le bonheur de me faire écouter; M. Laverdière prétend néanmoins ne pouvoir, par des motifs sur lesquels il ne s'explique point, faire aucune avance à Félix tant que vivra son père; mais une fois celui-ci mort — ce qui, hélas! ne saurait tarder — il promet de s'intéresser efficacement au sort de notre ami, de l'appeler à Paris et de le mettre à même de poursuivre sa carrière sans préoccupation de l'avenir.

— Tout cela, s'il le veut et si je le puis, a dit M. Laverdière.

Et comme je souriais à cette parole :

— Il ne faut jamais, a-t-il repris, être trop positif dans nos promesses, car il peut, alors que nous y pensons le moins, survenir un événement qui nous mette dans l'impossibilité de les tenir... mais il faut espérer que rien ne m'empêchera de réaliser celles que je vous fais pour Félix.

« Je l'observais attentivement comme il parlait, ajouta Bressac, et je crus voir un nuage passer sur son front lorsqu'il prononça ces dernières paroles. Je sais d'ailleurs qu'en ce moment l'état de ses affaires n'est pas aussi satisfaisant qu'il le désirerait. Mais ce n'est qu'une crise à traverser, et je suis très-éloigné de croire que sa prospérité soit sérieusement compromise. Espérons-donc que bientôt notre cher camarade nous aura rejoints et que le *trio* du collége Saint-Louis sera de nouveau réuni pour ne plus se dissoudre. Vous reconnaîtrez alors que mon positivisme est bon à quelque chose. »

Deux jours après, je reçus la lettre cachetée de noir qui m'annonçait la mort du docteur Laverdière.

Félix était alors trop absorbé par la douleur d'une si grande perte pour me parler d'autre chose. Ce fut seulement quelques jours plus tard que, dans une nouvelle lettre, il me peignit son dénûment extrême et le sombre horizon qui se déroulait devant lui.

Je m'empressai d'envoyer cette lettre à Bressac, en le conjurant de presser l'exécution des promesses qu'il avait obtenues de son patron.

MANGIN.

(La suite au prochain numéro.)

NOS ENNEMIS INTIMES

I

Madame de Pallermay et sa fille adoptive, Pauline de Miellis, venaient d'être surprises dans leur promenade par un de ces orages d'automne qui éclatent soudain, avec accompagnement de pluies torrentielles. Elles se hâtèrent de rentrer dans un petit salon riant, coquet, qui offrait dans les moindres détails de son ameublement la mesure du goût exquis de celle qui l'habitait, et dont les fenêtres ouvraient sur un jardin tracé à l'anglaise. Les deux femmes prirent leur place habituelle près de l'une des fenêtres. Madame de Pallermay s'assit dans un fauteuil à dos renversé, et approcha d'elle un petit meuble chargé de ces mille objets qui servent aux ouvrages de femme; Pauline se plaça en face d'elle, et prenant un journal à demi déplié, elle y jeta un instant les yeux comme pour chercher l'endroit où on l'avait abandonné, et en recommença la lecture à haute voix.

Un étranger qui fût en ce moment entré dans le salon, aurait cru voir une mère et sa fille, car bien qu'il n'y eût entre elles aucun lien de parenté, il existait dans leur taille et dans le dessin de leurs traits, quelque chose qui se fût volontiers appelé une ressemblance. Pauline avait à peine vingt ans. C'était une belle personne au teint mat, aux cheveux noirs, aux yeux rêveurs, à la physionomie calme. Elle s'animait rarement, ce qui trompait le plus grand nombre; on la croyait sérieuse, parce qu'elle montrait peu de vivacité, et qu'elle avait dans le port et dans l'air une certaine dignité froide qui allait bien à son genre de beauté. Madame de Pallermay paraissait

âgée de cinquante ans. Ses moindres mouvements décelaient une femme comme il faut, sa physionomie une femme d'esprit. Et à ces dons naturels qui rendaient sa société charmante, elle joignait ce que l'on appelle vulgairement un cœur d'or.

La conduite qu'elle avait tenue envers Pauline en était une preuve. Pauline de Miellis, orpheline et pauvre, avait devant elle une de ces destinées sans joies, sans espérances terrestres, qui sont le partage de beaucoup.

A l'âge où le caractère se forme, où le cœur a besoin de tendresse, elle resta seule, livrée à des parents qui lui étaient étrangers.

La Providence lui envoya un soutien en la personne de la meilleure amie de sa mère : Madame de Pallermay se chargea de l'adolescente, et l'éleva comme sa propre fille. Pour lui amasser une petite dot et demeurer en même temps juste avec ses fils, l'un brillant officier de lanciers, l'autre jeune magistrat plein d'avenir, elle s'était retirée à sa petite terre des Étangs et y vivait avec économie. La jeune fille reconnaissait ce dévouement par la plus vive affection. Son caractère un peu vif et porté à l'indépendance ne se pliait peut-être pas aussi complètement que madame de Pallermay l'aurait désiré, à toutes ces petites exigences de la vie qui sont le prélude de difficultés plus graves; mais, à part ce défaut, nourri par une éducation mal dirigée dans son principe, c'était une charmante fille, maintenue dans une sage ignorance des plaisirs qu'elle ne devait pas goûter, et préparée à mener, sans qu'il lui en coûtât trop, l'existence obscure et modeste dans laquelle sa position de fortune la plaçait.

Pauline lisait agréablement, sa prononciation était distincte et sa voix avait de la justesse dans ses inflexions; cependant, à une certaine hésitation, à une lenteur inusitée, madame de Pallermay devina que ce jour-là la lecture l'ennuyait.

« C'est assez, Pauline, dit-elle avec bonté; tu parais toute distraite aujourd'hui, mon enfant, et cette partie du journal n'est vraiment pas intéressante, je finirai cela plus tard. »

Pauline, évidemment fort satisfaite, replia le journal, prit sa tapisserie, et se mit à y travailler en silence.

Madame de Pallermay la regardait d'un air pensif et avec un regard pénétrant, particulier aux femmes dont l'expérience est venue compléter la perspicacité naturelle. Sur ce jeune visage dont elle traduisait les plus fugitives impressions, elle trouvait une expression nouvelle dont elle ne se rendait pas bien compte.

Son front se plissait sous ces rides factices qui tracent des lignes si peu profondes sur les fronts de vingt ans; son pied battait le parquet, et ses yeux interrogeaient furtivement la pendule. Quand l'aiguille, dans sa marche lente mais sûre, marqua quatre heures, un désappointement profond se peignit sur ses traits.

« Monsieur de Colmar ne viendra décidément pas aujourd'hui, dit-elle d'une voix qui vibrait de dépit.

— Il est fort occupé, répondit madame de Pallermay avec sa placidité habituelle.

— Cependant il n'a pas manqué sa visite de semaine depuis trois mois, ma tante. »

Pauline appelait ainsi madame de Pallermay, à laquelle, en raison de ses bontés pour elle, elle ne voulait pas donner le titre cérémonieux de madame.

« La longueur des jours lui permettait ce petit voyage, répondit la vieille dame.

— Ainsi cet hiver il se privera de sa partie de piquet?

— Je le croirais volontiers. Autrefois il détestait les cartes, et je l'ai trouvé bien aimable d'avoir l'air de les aimer pour plaire à une vieille femme. »

En ce moment un coup de sonnette retentit.

« Le voici sans doute, dit Pauline dont l'agitation se calma tout à coup, il aura à nous expliquer ce retard. »

Ce n'était pas la personne qu'elle attendait. Une servante se présenta avec une lettre. Elle était adressée à madame de Pallermay qui la prit, l'ouvrit et la lut.

Si Pauline avait examiné en ce moment le visage de sa mère adoptive, elle y eut surpris l'expression contenue mais profonde d'une joie mêlée d'un peu de surprise.

« Cette lettre est de M. de Colmar, fit-elle en relevant les yeux sur Pauline après quelques minutes de réflexion, j'y trouve la révélation de son goût subit pour le piquet. »

Et changeant soudain de ton, elle ajouta d'une voix grave et pénétrée :

« Il ne s'agit de rien moins que d'une demande en mariage. Veux-tu épouser M. de Colmar ? »

La jeune fille laissa tomber sa tapisserie sur ses genoux et devint pâle d'émotion.

« Lis, reprit la vieille dame en lui tendant la lettre. Il n'y a pas à s'y tromper, ce cœur, un cœur loyal et généreux, mon enfant, t'appartient tout entier. »

Pauline lut et demeura silencieuse.

« Te déplaît-il ? » demanda madame de Pallermay sans paraître s'inquiéter d'une réponse qu'elle devinait.

« Non! » dit franchement Pauline qui se remettait de son trouble.

Et elle ajouta, en saisissant une des mains de madame de Pallermay entre les siennes :

« Oh! chère tante, quel bonheur d'ailleurs ce serait pour moi que de rester près de vous ! »

Madame de Pallermay l'embrassa et trouva tout simple ce cri sorti du cœur de l'orpheline. Puisqu'elle s'était faite sa mère, il était juste qu'elle tremblât à la pensée de voir séparer par l'espace leurs deux existences unies jusque-là.

« Ainsi, ce mariage te convient? reprit-elle; cela doit être; mais je voudrais être sûre que tu l'envisages sous tous ses aspects. Tu n'as pas vu le monde, cet excellent Gustave est le seul homme qui t'ait prodigué ces soins, ces petites attentions qui flattent toujours, et je crains que tu ne t'abuses sur son compte. Il est laid.

— Laid ? fit vivement Pauline.

— Oui. On s'habitue vite à cette figure ouverte; on découvre sous cet extérieur épais, presque commun, de rares qualités d'esprit et de cœur, mais enfin l'enveloppe est là, et l'illusion ne peut exister longtemps.

— Cette laideur m'est si peu désagréable, ma tante, que je ne me l'avouais pas. Et puis, est-il vraiment laid? Il a le front haut, les dents belles...

— Ma chère amie, si M. de Colmar devient ton mari, je serai enchantée de te le voir regarder avec

des yeux prévenus; mais toute ton indulgence présente ne lui donne pas ces avantages frivoles de l'extérieur qui lui ont été refusés. Cela ne diminue en rien sa valeur personnelle, ainsi n'en parlons pas et passons à son âge. Il n'est plus jeune.

— Oh ! fit encore la jeune fille que chaque révélation étonnait sincèrement.

— Il a trente-sept ans, mon enfant. Or, un homme de cet âge est grave pour une femme de vingt ans, et si chacun n'est pas résigné à l'avance aux concessions à faire, la bonne entente n'est pas possible. A l'âge de M. de Colmar, un homme regarde la vie sous son jour sérieux, pratique, et n'a que faire des poétiques enfantillages de sa compagne. Cela ne nuit en rien à l'affection qu'il lui porte, il pourra même s'y prêter complaisamment, mais seulement pour un temps. Je suis vraiment désolée d'arracher aussi cruellement les ailes à tes illusions, ma pauvre enfant, mais il le faut! Avant d'épouser Gustave de Colmar, il est nécessaire que tu regardes sainement les choses. Son cœur est dévoué, son caractère excellent, ses principes solides; sans être un homme extraordinaire il ne manque pas d'esprit, mais c'est un homme dont la vie a été austère, qui doit sa fortune à son travail, et je t'en avertis, le mari fera souvent place à l'industriel. Tu ne pourras, au gré de tes désirs, changer ses goûts et ses habitudes, et l'insuccès en ce genre de tentatives engendre le dépit. Il n'est rien de plus dangereux que de parer quelqu'un de qualités imaginaires, c'est pourtant le faible des imaginations vives, et j'aime mieux lever le voile un peu brusquement, que de te voir souffrir de tes propres découvertes et augmenter peut-être le nombre des femmes incomprises, des cœurs froissés et des esprits aigris. Ta pauvre mère a dû une partie des souffrances de sa vie à certaines déceptions auxquelles elle n'était pas préparée, tant s'en fallait. Tu lui ressembles, et avant de faire un choix dont dépendra le bonheur de ta vie, je veux t'obliger à toucher du doigt les aspérités que je devine sur ce chemin qui te paraît si uni.

— Je vous assure, ma tante, que je ne prête rien gratuitement à M. de Colmar, dit Pauline vivement, je le vois parfaitement tel qu'il est.

— Je ne sais trop. Enfin, laissons ce sujet, et parlons de la position inespérée que ce mariage te fait. Cette lettre contient des chiffres éloquents. Encore quelques années, et M. de Colmar se trouvera à la tête d'une très-belle fortune. Son désintéressement est complet, on dirait qu'il s'estime heureux d'avoir cette fortune à t'offrir. Tu devras reconnaître cette générosité par ta conduite envers certains membres de sa famille; voici pourquoi : Gustave, orphelin comme toi, a été élevé par deux tantes qui possédaient une petite fortune. N'en ayant pas lui-même, il dut se choisir une carrière. Son goût le portait vers l'industrie, mais les moyens d'action lui manquaient. Poursuivi par la pensée de créer cette usine qui prospère, il osa demander à ses tantes de capitaliser leur fortune pour la lancer dans les hasards d'une spéculation. Le sacrifice était énorme, et cependant les dévouées créatures n'hésitèrent pas, elles lui abandonnèrent tout, c'est donc grâce à elle qu'il est devenu ce qu'il est. Il ne l'oublie pas, sa reconnaissance est profonde, et celle qu'il épousera devra la partager. S'il ne s'est pas marié plus tôt, c'est qu'il craignait d'une part que sa femme ne trouvât triste d'habiter avec deux vieilles femmes infirmes; de l'autre qu'elle ne manquât envers elles sinon d'égards, du moins de ces complaisances affectueuses que leur vieillesse et leur position réclament. Voilà encore, mon enfant, ce à quoi il faut réfléchir sérieusement. En acceptant courageusement, et chrétiennement surtout, les devoirs qui te seront imposés, tu seras heureuse avec cet homme au cœur dévoué, que tout le monde estime et qui se fait aimer de tous ceux qui l'approchent. Tu vois maintenant ta tâche dans toute son étendue, il ne faut pas en détourner volontairement les yeux, mais regarder en face ces obligations qu'avec l'aide de Dieu tu rempliras sans peine. Dans quelques jours tu me donneras une réponse définitive. »

On appela en ce moment madame de Pallermay, et elle quitta l'appartement. Pauline, les yeux baissés, les deux mains croisées sur son ouvrage, restait inactive et songeuse.

II

Quelques jours après cette conversation, on annonçait, dans le salon de madame de Pallermay, M. de Colmar. Un homme aux cheveux bruns, à la taille épaisse, d'une tournure assez gauche, mais portant sur sa figure cette expression franche, honnête et loyale qui plaît même aux gens qui accordent aux grâces de l'extérieur une valeur démesurée, se présenta. C'était sa première visite comme fiancé, et Pauline, par cet instinct d'innocente coquetterie qui se révèle à certains moments de la vie, avait soigné sa simple toilette sans qu'il y parût, et n'avait jamais été plus jolie. La robe était fraîche, bien faite, et ses beaux cheveux arrangés avec un certain art. Aux premières paroles qu'elle prononça, on eût pu reconnaître une certaine émotion dans sa voix. M. de Colmar paraissait sincèrement heureux et mit bientôt la conversation sur les projets d'avenir.

« Mes tantes qui ne vous connaissent pas vous aiment par anticipation, mademoiselle, dit-il. Ce matin elles arrangeaient par la pensée vos appartements à Valhaut. Elles me questionnent sur vos goûts, vos habitudes, comme si je les connaissais; enfin, c'est une joie, un bonheur dont vous ne vous faites pas une idée.

— Avez-vous écrit à votre famille à Paris? demanda madame de Pallermay.

— Oui, madame, et je leur promets une visite. Vous ne connaissez pas Paris, mademoiselle?

— Non, dit Pauline, je n'ai qu'envie de le connaître.

— Eh bien, que diriez-vous d'un voyage? C'est la mode, vous savez. Je serai d'ailleurs à vos ordres, nous irons où vous voudrez, en Allemagne, en Italie!

— Ou en Orient, ajouta plaisamment madame de Pallermay. Mon cher ami, vous allez faire voyager l'esprit de cette jeune fille en pure perte, et plus que de raison. Croyez-moi, laissez-la d'abord s'installer à Valhaut, et plus tard...

— Oh! pourquoi plus tard? s'écria Pauline vivement, il faut faire comme tout le monde.

— Certainement, dit M. de Colmar.

— Et votre usine, Gustave?

—J'ai, vous le savez, pour contre-maître un homme qui m'est tout dévoué; une absence d'un mois, de

deux mois même ne peut me nuire, et Valhaut est triste l'hiver.

— Je ne demande que le voyage de Paris, ajouta Pauline.

— Et vous le ferez! s'écria gaiement M. de Colmar sans prendre garde à l'air désapprobateur de madame de Pallermay.

— Ainsi, c'est entendu? dit la jeune fille avec un un mouvement de joie.

— C'est entendu, n'en parlons plus!

— Puisque vous êtes bien décidés à voyager, dit madame de Pallermay, je suivrai votre exemple. Quand je vous aurai remis entre les mains mes droits sur ma fille, Gustave, j'irai voir ma sœur.

— Et quand nous reviendrons, nous vous retrouverons aux Étangs, ma tante.

— Probablement.

— J'en serai doublement heureux, ajouta M. de Colmar, car Valhaut, je le crains, ne vous paraîtra pas gai, mademoiselle. Il n'y a pas de société aux environs, toute l'année ; je ne vois que mon recteur, un digne prêtre, mais peu divertissant pour une jeune femme, le notaire, un jeune homme assez timide, et le maire, un paysan mal dégrossi. »

Pauline allongea sa lèvre rose et puis sourit.

« Mais la résidence est jolie, dit-elle. J'ai traversé le bourg un jour d'été, il m'a paru bien situé.

— Oh ! la situation est magnifique.

— Si nous faisions une visite à vos tantes, Gustave? dit madame de Pallermay ; tout le monde ignore encore votre mariage, et j'ai hâte de leur présenter Pauline.

— Vous avez là une charmante idée, madame, et si mademoiselle y consent, rien n'est plus facile. Mon cabriolet peut nous contenir tous, et le plus cher désir de mes tantes sera ainsi réalisé. J'aurai aussi le plaisir de vous présenter un nouvel habitant du Valhaut, ajouta-t-il en se tournant vers Pauline. Vous avez souvent témoigné devant moi le désir de monter à cheval. C'est pourquoi je vous ai acheté une monture, une petite jument grise très-douce, avec laquelle vous pourrez venir aux Étangs.

— Vous la gâterez, je crains, dit madame de Pallermay.

— Que voulez-vous ? à la campagne il faut bien se donner ces petits plaisirs. En sera-ce un pour vous, mademoiselle ?

— Un très-grand, s'écria Pauline, et je vous remercie d'y avoir songé. Si vous le voulez bien, ma tante, nous partirons tout de suite. »

Les préparatifs ne furent pas longs, et on se mit en route. Au bout d'une heure, la voiture s'arrêta dans un petit bourg. Quelques chaumières se groupaient autour d'une église au clocher de pierre. Une maison lourde et flanquée de bâtiments neufs s'élevait à une portée de fusil de l'église. Les dames étaient descendues de voiture et s'en étaient approchées. Elles traversèrent un grand jardin aux allées droites, aux larges plates-bandes, aux arbres moussus et rabougris, et entrèrent. M. de Colmar, qui les conduisait, les fit passer par un couloir étroit et assez obscur, les avertissant quand il fallait monter ou descendre, et ouvrit la porte d'une grande pièce très-simplement meublée. Deux vieilles femmes s'y trouvaient. Elles portaient toutes les deux le costume semi-monastique des femmes âgées du dernier siècle, de grands bonnets empesés et tuyautés, une robe et un châle noirs. L'une était assise sur une chaise longue, et ses jambes paralysées s'appuyaient sur un tabouret; l'autre, dont les lunettes vertes aux quadruples verres cachaient complètement les yeux, trottinait sans bruit dans la chambre; Pauline eut un frisson en s'avançant dans cette sombre pièce. M. de Colmar présenta ces dames; la paralytique se souleva sur son fauteuil, et sa sœur ôta ses lunettes pour fixer ses yeux obscurcis sur le visage jeune et charmant de Pauline. Puis elles prirent chacune une de ses mains et lui parlèrent avec effusion du bonheur qu'elles éprouveraient à la voir devenir l'épouse de leur bien-aimé neveu. La cordialité de leur accueil remit Pauline, et l'impression de tristresse qu'elle avait éprouvée s'effaça. Elle se montra gracieuse, affable, et écouta complaisamment les discours prononcés par les voix chevrotantes de ses futures tantes. On visita la maison. et M. de Colmar fit rouler le fauteuil de la paralytique qui désirait assister à cette visite. Pauline trouva tout bien et admira sincèrement l'ordre qui se faisait remarquer partout. Puis elle descendit avec sa tante dans la cour. Un vieux domestique — dans cette maison tous les visages étaient ridés et les cheveux grisonnants — lui amena son cheval. Elle le caressa avec une joie d'enfant, le fit trotter, afin d'admirer la grâce de ses mouvements et de voir onduler sa crinière, s'assit sur la selle qu'elle trouva commode, et remercia encore une fois son fiancé de son attention. Il se faisait tard, et la visite de l'usine fut remise à un autre jour. M. de Colmar, que ses ouvriers faisaient demander, ne put lui-même les reconduire. Au moment où la voiture tournait le chemin du bourg, l'habitation, l'usine, le domaine entier de M. de Colmar parut une dernière fois à leurs yeux.

« Eh bien? » demanda madame de Pallermay, qui avait suivi avec une certaine inquiétude les impressions diverses qui s'étaient peintes successivement sur le visage de la jeune fille.

Pauline soupira.

« Cet intérieur est triste, dit-elle, et mon cœur s'est serré en entrant dans cette vieille maison, mais cependant j'espère y être heureuse; il est si bon! »

III

Pauline de Miellis est devenue madame de Colmar. Son mariage s'est accompli sans fêtes, sans bruit, et le lendemain on s'occupait des préparatifs de voyage. Le soir même, le jeune couple partait pour Paris, où habitait une partie de la famille de Colmar. Les deux femmes emballaient chacune de son côté; car, comme on se le rappelle, madame de Pallermay quittait aussi les Étangs ce jour-là.

M. de Colmar était allé prendre congé de ses tantes et donner ses derniers ordres. Il ne reparut que pour le déjeuner auquel assistaient quelques amis venus de la ville voisine. Ce repas d'adieu fut gai; on porta des toasts aux nouveaux mariés, on célébra leur bonheur, un vieux monsieur récita un épithalame qu'on applaudit pour l'intention, les vers étaient détestables; puis les convives partirent, moins une jeune femme amie de pension de Pauline et qu'elle devait ramener dans l'après-midi.

« Je suis fâchée de t'enlever encore ton mari, vint dire madame de Pallermay à la jeune femme, mais on

vient de fermer le premier étage, et je serais aise de savoir si je puis ajouter foi aux protestations d'Antoine au sujet de cette mesure de prudence. A mon retour, je n'aimerais pas à trouver ma maison pillée.

— Mais votre gardien, ma tante ?

— Mon garde habite le pavillon, et si la maison n'était pas solidement fermée, les voleurs auraient beau jeu; allons, Gustave, laissez ces dames finir cette caisse, et venez, car l'heure presse. »

M. de Colmar suivit madame de Pallermay, qui le conduisit dans un cabinet du premier étage. Les persiennes complètement fermées le rendaient obscur; elle ouvrit la fenêtre tourna les baguettes mobiles par lesquelles passèrent de minces rayons lumineux, et s'asseyant :

« Nous n'avons pas besoin d'y voir davantage, dit-elle, et j'ai toute confiance en la prudence de mon vieil Antoine; donc je vous ai fait venir pour causer; prenez un siége et causons. »

M. de Colmar s'assit.

« Mon cher Gustave, reprit madame de Pallermay, je ne veux en aucune façon jeter un pavé sur votre enthousiasme pour votre jeune femme; mais je me suis considérée comme la mère de Pauline, je l'aime comme ma fille, et j'ai à cœur de la voir heureuse; c'est pourquoi je tiens à vous donner quelques sages conseils qui me sont dictés par la connaissance que j'ai de vos deux caractères. Ainsi je commence par vous recommander de ne pas prolonger d'une semaine votre séjour à Paris.

— J'ai la ferme intention de n'y rester que trois semaines, répondit M. de Colmar. »

Madame de Pallermay sourit.

« Je le sais, dit-elle, mais depuis quelques jours je m'aperçois que vos fermes intentions subissent bien des modifications. Enfin c'est tout simple, mais votre faiblesse en ceci aurait un fâcheux résultat. Ce voyage de Paris est une maladresse, une grande maladresse! Il eût été mieux de passer votre lune de miel à Valhaut. La campagne est encore agréable; dans la disposition d'esprit où Pauline se trouve, elle s'y fût plue, elle se fût occupée de vos vieilles parentes, de son ménage, de sa maison, et, après quelques mois passés dans cet intérieur pour y prendre racine, si je puis parler ainsi, vous eussiez pu l'emmener ailleurs. Valhaut ne lui étant plus étranger, elle y fût revenue comme on revient chez soi. Au lieu de cela, pour suivre une mode et un peu pour l'amour-propre de montrer à votre famille votre jeune et jolie femme, vous l'emmenez à Paris, vous lui faites connaître les plaisirs vifs qui produisent une très-forte impression sur les imaginations de vingt ans, et puis, en plein hiver, vous l'établissez dans un lieu solitaire qu'elle n'a pas encore habité. Ne craignez-vous pas de voir l'ennui se mettre de la partie? ne redoutez-vous pas la longueur de ces jours et de ces soirées? Mon cher ami, à votre âge, avec vos goûts, vos habitudes, vos occupations, vous trouvez Valhaut charmant; c'est votre création, votre univers, et je comprends votre prédilection; mais n'allez pas être assez naïf pour croire que votre femme va tout de suite la partager. Je vous ai soumis ces réflexions en temps opportun, et si vous vous le rappelez, j'ai beaucoup appuyé sur la différence de vos goûts, différence plus superficielle que réelle, sans doute, et provenant d'âges différents.

— Mais, madame, permettez-moi une observation: Pauline a habité la campagne; elle l'aime.

— Ah! que les hommes sont incrédules! sachez bien, mon cher Gustave, que presque toutes les jeunes filles protestent de leur amour pour la campagne. C'est joli à dire, et d'ailleurs la campagne pour elles, c'est se promener à l'ombre, surveiller l'épanouissement de leurs fleurs, porter un chapeau coquet et s'en aller bien vite quand arrivent les mauvais jours. »

Devenir la femme d'un industriel, d'un homme sérieusement occupé d'affaires sérieuses, diriger un nombreux personnel, tenir compagnie à de vieilles femmes, en un mot, remplir d'austères devoirs, c'est autre chose. Et, à la campagne, rien ne distrait, rien n'arrache une femme au poids de ses obligations, elle est là, seule avec elle-même.

— Mon Dieu! dit avec angoisse l'excellent homme, voulez-vous m'insinuer que je ne pourrai rendre Pauline heureuse?

— Telle n'est pas ma pensée. Pauline a d'excellentes qualités, mais une imagination prompte à s'exalter. J'ai combattu cette disposition autant que je l'ai pu, et, j'en ai la ferme conviction, elle sera à la hauteur de la mission qu'elle a acceptée. Mais le fond reste, et je la connais. Pour se trouver malheureuse, il lui suffira de croire qu'elle doit l'être; jugez de l'action qu'aurait sur elle un mauvais exemple, un mauvais conseil, une mauvaise direction. Ces choses ne s'écrivent pas, et je dois vous les dire. N'oubliez jamais sa grande jeunesse, et cependant ne la traitez pas comme un enfant dont les caprices n'auraient pas de portée. Pour ce qui est des choses sérieuses, raisonnables, ne lui cédez pas; votre âge vous en donne le droit. Si elle estime votre caractère, elle n'aura jamais la pensée de vous résister. Qu'il soit bien entendu que votre séjour à Paris ne peut se prolonger. Accordez-lui surtout tout ce qui pourra embellir son habitation; on ne déserte pas son nid quand on se plaît à l'arranger. Veillez sur ses lectures, sur ses relations, ne l'abandonnez pas trop à elle-même.

— Oh! fit Gustave scandalisé.

— Mais naturellement vous le ferez. Jusqu'ici votre usine a absorbé tous vos instants, et au fond vous portez à vos machines l'intérêt le plus tendre. En cela, il faudra modifier vos habitudes, soigner davantage votre extérieur, et accepter pour l'amour d'elle les occasions qui se présenteraient de rompre la monotonie de votre vie. »

Au moment où madame de Pallermay résumait ainsi ses conseils, une voix fraîche s'éleva dans l'escalier.

« Gustave, Gustave! mais venez donc, disait-elle, nous avons les doigts meurtris et les pointes n'entrent pas. »

M. de Colmar se leva précipitamment et courut vers la porte; puis revenant soudain vers la vieille dame, il lui prit la main.

« Merci de vos bons avis, dit-il rapidement; sur mon honneur je les suivrai ! »

Et il alla rejoindre sa femme.

IV

Madame de Pallermay, après un mois passé chez sa sœur, dans le midi de la France, avait subitement modifié ses projets. Son fils aîné, substitut du procu-

reur impérial, à Valence, s'était marié, et elle avait consenti à donner au jeune ménage une partie du printemps. Puis elle était tombée malade; son départ avait été retardé de jour en jour, et l'été avançait.

Elle recevait assez fréquemment des nouvelles de Pauline, qui avait passé presque tout l'hiver à Paris, et qui la priait bien instamment de revenir aux Étangs. Elle prit enfin la résolution de repartir, mais ses enfants conçurent le projet de lui faire visiter quelques villes de la Savoie, nouvellement devenue française. Cette petite excursion ne lui déplaisant pas, elle écrivit à madame de Colmar pour lui annoncer la prolongation de son séjour dans le midi. Le matin même du jour où elle devait partir pour Chambéry, elle reçut deux lettres timbrées de la ville voisine de Valhaut.

La première était ainsi conçue :

« Votre nouvelle décision me désespère, chère tante, et puisque vous ne revenez pas, je ne garderai pas plus longtemps un secret qui me tue. Je suis malheureuse! malheureuse à en mourir! Ma vie, dans cet affreux bourg, est un martyre. M. de Colmar ne comprend pas ou ne veut pas comprendre ce que je souffre. Il est dur, emporté, indifférent, il refuse d'accéder à mes plus simples désirs, il veut m'enfouir ici, où je ne vois personne, où l'ennui dévore mes journées. Ses tantes me détestent et l'excitent contre moi; tous les gens du bourg, tous ses ouvriers me haïssent et ne se gênent pas pour dire que leur maître a été malheureux dans son choix; ma femme de chambre les entend tous les jours tenir les propos les plus outrageants. Et je ne puis obtenir justice! Il m'a fallu faire des scènes pour obliger M. de Colmar à renvoyer ses vieux serviteurs qui ne pouvaient souffrir ma pauvre Mélanie, sans doute parce qu'elle me restait attachée. J'ai dû, en quelque sorte lui donner à choisir entre eux et moi. C'est odieux, n'est-ce pas?

» Je ne sais à quoi attribuer le changement qui s'est produit en Gustave. Il se néglige, il est morose, grondeur, et ne quitte pas son usine. Son intention bien arrêtée est de rester cet hiver à Valhaut; je tremble d'y penser. Pourquoi ne ferions-nous pas comme vous et ne passerions-nous pas la mauvaise saison en ville? Pourquoi! parce que cela me distrairait et qu'il ne veut pas se déranger pour si peu.

» Toutes ces tracasseries, dans ma position, me font un mal affreux. Chère tante, arrivez bien vite, qu'au moins j'aie quelqu'un à qui dire mes chagrins, quelqu'un qui m'aime, qui me plaigne et qui m'aide à supporter une vie insupportable.

» Votre fille affectionnée,

» Pauline. »

Madame de Pallermay soupira, et, brisant le cachet de l'autre lettre, elle lut :

« Madame,

» J'ai, je le sens, gardé trop longtemps le silence envers vous, et je ne me décide à le rompre qu'en apprenant votre départ pour la Savoie. Hélas! il est pénible de se plaindre des gens qu'on aime; mais, vous l'avez dit, vous vous regardez comme la mère de Pauline, et je veux espérer que vos conseils auront quelque influence sur elle. Je serais le plus malheureux des hommes, si j'avais un reproche à me faire; mais je vous le jure, madame, je n'ai été que trop faible peut-être, et, à part les dernières scènes qui m'ont si fort irrité que j'ai dû ressaisir une partie de mon autorité, je ne puis m'accuser du changement qui s'est produit en Pauline. Nos précédentes lettres n'étaient que mensonges. Il y a six mois que nos dissensions ont commencé, et depuis, notre intérieur est plein de trouble. Je le confesse, j'ai eu tort de me laisser fléchir par les prières de Pauline, et de rester trois mois à Paris. Valhaut lui a semblé d'autant plus triste, et elle n'a pas paru s'y plaire un seul jour.

» Elle s'est liée avec une de mes parentes, jeune femme frivole et railleuse qui ridiculisait notre manière de vivre, qui la plaignait entre mesure, et qui, dans ses lettres, j'en suis sûr, ravive comme à plaisir les regrets que lui a laissés sa vie de Paris. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour lui rendre l'existence agréable, j'ai consenti à ce qu'elle amenât à Valhaut sa femme de chambre, malgré les engagements pris avec la fille de mon contre-maître, à laquelle cette place était promise. Peu après, pour plaire à cette jeune fille, il m'a fallu faire maison nette, renvoyer de vieux serviteurs qui n'avaient jamais quitté ma famille et qui nous étaient dévoués. Ces bouleversements domestiques ont indisposé mes tantes contre Pauline, qui d'ailleurs n'avait pour elles qu'un froid respect, bien différent des égards qui leur sont dus et qu'elle leur avait tout d'abord témoignés. Après plusieurs scènes regrettables, elle a exigé qu'on fît ménage à part : la vue de leurs infirmités la dégoûtait. J'ai encore consenti à cela, et cependant le désespoir de mes tantes me navrait le cœur. J'ai voulu croire que ces caprices, cette humeur bizarre tenaient à l'état de sa santé, mais désormais il m'est impossible de me faire illusion; c'est un parti pris, et je ne sais en vérité ce qui m'a ainsi aliéné le cœur de ma femme et a transformé son caractère. Elle ne quitte plus son appartement, et nous vivons en étrangers. Rien ne l'intéresse, elle critique amèrement mon activité, ma tenue, comme si pour visiter mes ouvriers je ne pouvais porter mon costume simple et commode. Maintenant elle veut passer l'hiver à la ville, que mes intérêts en souffrent ou non; mais je ne ferai pas à la paix ce dernier sacrifice. Et ici ce ne sont pas seulement mes intérêts qui sont en jeu. Il m'est impossible d'abandonner mes tantes auxquelles je dois tant et dont ma présence est le seul bonheur. Ah! madame, s'il en est temps encore, rappelez-la à de meilleurs sentiments. Qu'elle n'exige pas de moi des actes que réprouverait ma conscience, que l'union soit rétablie entre nous quand naîtra ce cher petit enfant dont j'attends la venue avec une si grande impatience! Malgré ses torts, j'aime Pauline; dans ses étranges procédés je ne veux voir qu'une irritation passagère dont la cause m'échappe, mais il est temps que cela finisse. De part et d'autre on se blesse, on se contrarie et le mal s'aggrave. J'espère, madame, en votre retour et en votre prudente intervention.

» Votre respectueux et bien affectionné serviteur.

» G. de Colmar. »

Après avoir pris connaissance de ces deux lettres, madame de Pallermay fit appeler sa belle-fille et lui annonça que des affaires importantes réclamant sa présence en Bretagne, elle se voyait forcée de renoncer à son voyage de Chambéry et de repartir le lendemain. Toutes les instances échouèrent contre cette détermination soudaine, et, quatre jours plus tard, elle arrivait aux Étangs et envoyait un exprès à Valhaut pour prévenir M. et madame de Colmar qu'elle irait leur demander à dîner le lendemain.

L'exprès arriva à l'issue de l'une de ces scènes dont les suites peuvent troubler l'existence entière et dont plus tard, mais quelquefois en vain, on voudrait effacer les traces avec ses larmes. Pour décider son mari à passer à la ville les mois d'hiver, Pauline lui avait fait proposer un logement qui réunissait toutes les convenances. Il l'avait refusé, et cependant pareille occasion ne devait plus se présenter.

Alors elle avait livré un ardent, un dernier combat. Il était demeuré inflexible. D'abord son refus avait été formulé avec tous les ménagements possibles; il avait essayé de faire vibrer les cordes sensibles du cœur de Pauline, et tenté un rapprochement en lui disant que pour lui plaire il ferait tous les sacrifices, il négligerait ses plus chers intérêts, mais qu'il ne pouvait abandonner ses vieilles tantes, que cette ingratitude révolterait. La jeune femme, égarée par ces funestes influences dont son mari n'était pas assez perspicace pour découvrir la source, imposa encore une fois silence à la voix de sa conscience, et se roidit contre cet arrêt. Elle éclata en plaintes injustes, en reproches immérités; la discussion s'anima. M. de Colmar, poussé à bout, céda à un mouvement de vivacité, se plaignit amèrement à son tour, et déclara que désormais il serait le maître. Pauline, émue jusqu'à la colère, se leva et lui montra la porte du geste.

« Sortez, monsieur, dit-elle, et sachez bien que je ne supporterai plus ces indignités. Ce soir vous serez vraiment le maître sous ce toit, le seul, car je n'y serai plus. »

Cette étrange menace fit évanouir le courroux du pauvre mari. D'une voix radoucie, il voulut protester. Tout fut inutile, il dut s'éloigner; la position de Pauline lui faisant craindre de prolonger une scène de cette violence.

La jeune femme, après son départ, envoya chercher une voiture et commença fiévreusement ses préparatifs. Elle avait proféré une menace folle, il fallait qu'elle s'accomplît, et quelles que fussent sa révolte intérieure et son agitation, elle se sentait effrayée. Les Étangs lui parurent un paradis ouvert pour la recevoir. Elle traça à la hâte, en quelques lignes froides, hautaines, son adieu à son mari, et, mettant son chapeau, elle sortit de son appartement. Comme elle passait devant la chambre de M. de Colmar elle s'arrêta; le bruit d'un soupir étouffé avait frappé son oreille. Quelque chose comme un remords la prit au cœur, une de ces bonnes, de ces généreuses inspirations qui sauvent quand on les suit, lui vint.

Quitter sa maison, son mari, à la veille de le rendre père, abandonner lâchement son poste, torturer, par son égoïste amour-propre, un cœur dévoué, était-ce assez odieux? Elle posa sa main gantée sur le bouton de la porte.

Gustave est là, il souffre, pensa-t-elle; je vais entrer, je lui dirai : oublie mes exigences, mes ridicules menaces, et que la paix règne entre nous.

En ce moment sa femme de chambre s'approcha d'elle.

« Les vieilles demoiselles veulent emprisonner madame, dit-elle rapidement et à voix basse; Jérôme est mis en faction à la porte de son appartement, et notre voiturier a été renvoyé de la cour. Venez vite, car bien sûr plus tard on s'opposerait à notre sortie de cette vilaine prison. »

Il n'en fallut pas davantage pour faire évanouir les bonnes résolutions et pour fortifier l'esprit de révolte. Pauline se redressa l'orgueil au front, sortit, monta précipitamment en voiture, et dit d'une voix brève au cocher :

« Aux Étangs. »

Madame de Pallermay, en voyant arriver Pauline seule et en cet équipage, pressentit la vérité, mais se garda bien de le laisser voir.

« Quelle imprudence, fit-elle, après l'avoir embrassée. Comment Gustave a-t-il permis cette escapade? Dans l'état où tu te trouves, c'était à moi à aller te voir. »

Pauline, d'abord embarrassée, se décida à faire de suite un aveu complet. D'une voix entrecoupée par les sanglots, elle raconta ses griefs, peignit, sous les plus sombres couleurs, sa vie à Valhaut et finit en déclarant qu'elle n'y retournerait pas.

Madame de Pallermay la regardait, et l'expression d'abord sévère de son visage s'adoucit. Elle devinait, sous le flux de ces paroles confuses, sous l'amas de ces accusations sans gravité, plutôt une erreur de caractère, un emportement irréfléchi qu'une résolution criminelle. Et puis avec sa pâleur, ses traits fatigués, ses beaux yeux pleins de larmes, la jeune femme était si touchante, que sa mère adoptive pensa qu'il y aurait cruauté à lui faire entendre la vérité dans toute sa force. L'ébranlement de ses nerfs inquiétait d'ailleurs un peu l'excellente femme. Aussi sans se prononcer, sans témoigner le moindre désir de prolonger un entretien pénible, elle dit à Pauline de se regarder comme chez elle, en attendant que ce malentendu se fût arrangé, et la conduisant dans son ancien appartement, elle fit appeler sa femme de chambre. Son nom était revenu plusieurs fois dans le récit décousu de la jeune femme, c'était Mélanie qui lui avait rapporté tel ou tel propos, c'était pour garder Mélanie qu'elle avait exigé le renvoi des vieux domestiques, ce qui, en indisposant contre elle les demoiselles de Colmar, avait été le signal des hostilités.

Quand Mélanie entra, madame de Pallermay la regarda de cet œil pénétrant qui allait jusqu'à l'âme. C'était une femme de vingt-cinq à trente ans, à la tournure leste, aux yeux vifs, au sourire moqueur, à la toilette prétentieuse.

Ce muet examen déconcerta la hardie soubrette, quelque chose comme de la confusion parut sur ses traits, et baissant les yeux, elle se mit à déshabiller sa maîtresse en silence.

Comme Pauline se couchait, le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour.

« Qu'est-ce? dit madame de Pallermay, en s'approchant d'une fenêtre; une visite peut-être? »

Et s'interrompant elle-même :

« Ah! étourdie que je suis, dit-elle, j'avais oublié l'ordre donné à Antoine aussi bien que l'affaire très-pressante qui m'appelle en ville. Je ne serai pas longtemps, mais je ne puis remettre cette course. A ce soir, mon enfant, demain nous causerons sérieusement, raisonnablement. »

Elle sortit de la chambre, et s'étant fait apporter ses vêtements de sortie, elle monta dans sa voiture qui prit le chemin de la ville.

« C'est bien véritablement en ville que va madame, dit Mélanie qui, cachée derrière le rideau de la fe-

nêtre, épiait le départ de la voiture; elle tourne le dos à Valhaut. J'aurais pourtant parié que cette affaire était une invention. »

C'était en effet vers la ville que le vieil Antoine avait l'ordre de se diriger, mais arrivée hors de la portée de tout regard indiscret, madame de Pallermay fit rebrousser chemin. Valhaut était son but. En y arrivant, elle descendit de voiture, donna ordre de l'attendre, gagna à pied la maison de M. de Colmar, et se fit conduire dans son appartement. Elle l'y trouva assis, le front dans ses deux mains devant une table sur laquelle était dépliée la lettre de Pauline. Quand, à l'entrée de madame de Pallermay, il releva la tête, des larmes coulaient sur ses joues brunies.

« Mon cher Gustave dit affectueusement la vieille dame, ne prenez pas trop à cœur cette folle équipée. Tout s'arrangera, mais il faut agir et traiter énergiquement cette faiblesse morale dont Pauline s'est laissé atteindre. Ne dites rien, ne vous défendez pas, je sais qu'il n'y a pas de votre faute. Je ne vous demande que de me conduire dans la chambre qu'elle habitait. »

M. de Colmar se leva et l'y conduisit.

Madame de Pallermay parcourut l'appartement du regard, il y régnait un certain désordre de mauvais augure. Point de traces de ces ouvrages délicats qui occupent si utilement les loisirs d'une femme; rien d'ébauché, rien de commencé, une chambre luxueuse mais sombre, et comme imprégnée d'ennui.

Elle s'approcha du lit; sur un guéridon qui y touchait étaient un bougeoir et un livre. Elle prit le livre et regarda le titre.

Puis se tournant vers M. de Colmar :

« Je m'en doutais, dit-elle. La cause secrète et inavouée de ces coupables velléités d'indépendance, de cet incurable ennui qui ont conduit Pauline dans la voie fatale où elle s'est définitivement engagée aujourd'hui; la voici. Imprudent que vous êtes! pendant que vous vaquiez à vos affaires, vous ne vous êtes pas inquiété de ce qu'elle pouvait faire de son temps dans ce calme et immobile Valhaut où elle tombait de Paris en regrettant sa chute; vous avez laissé cette jeune imagination s'exalter par la lecture de ces ouvrages qui, dans l'ombre, minent les principes les plus sacrés; vous avez permis une correspondance avec cette jeune femme dont le caractère léger vous inspirait de la défiance; vous avez souffert sous votre toit cette servante effrontée qui sapait par ses bases votre bonheur domestique, et vous vous étonnez de la révolte de cette enfant qui s'est éprise de l'agitation de la vie parisienne, qui s'est relâchée de ses habitudes et que l'ennui tuait. »

Elle ouvrit le volume au signet et lut :

« Son mari entra. Il était d'une laideur repoussante, avec ses yeux louches, son teint bourgeonné, son nez épais contre lequel s'épanouissait une verrue qui... »

Elle s'interrompit, et dirigeant son doigt contre la tempe gauche de M. de Colmar :

« La vôtre est à la joue, dit-elle. »

Et elle reprit :

« Qui prenait d'effrayantes proportions. Et c'était à ce malotru aux idées étroites, à ce dévot ridicule, à cet homme vulgaire que la destinée de cette femme jeune, belle, adorée, aux pieds de laquelle le monde eût déposé tous les hommages, était à jamais liée. C'était à rendre fou de douleur. »

Madame de Pallermay ferma le livre.

« Quand je pense, dit-elle tristement, que c'est contre de pareilles sottises que sont venues échouer les bonnes résolutions de Pauline, je ne puis m'empêcher de lui en vouloir.

— Elle s'ennuyait, dit M. de Colmar en hésitant, c'est un terrible mal que l'ennui.

— Dans ce cas, le remède était pire que le mal. Une femme, d'ailleurs, ne doit jamais s'ennuyer dans son intérieur, et aux Étangs, grâce au sage emploi qu'elle faisait de ses heures, elle n'a jamais connu l'ennui. Je le dis avec regret, elle a fait un triste usage de la liberté relative dont elle pouvait jouir.

— Sa mauvaise santé a peut-être contribué à....

— Gustave, ne la défendez pas, sa conduite n'a pas d'excuse, et elle mérite une sévère leçon; il faut d'un coup détruire ce mal jusqu'à sa racine. Voulez-vous vous fier à mon expérience et à la connaissance que j'ai de son caractère? »

M. de Colmar inclina la tête en signe d'assentiment.

— Veuillez vous asseoir à ce secrétaire, reprit la vieille dame, voilà du papier, de l'encre, une plume; écrivez, je dicte :

« Madame,

— Oh! fit l'excellent homme, je ne pourrai jamais.

— Il faut que cela soit, on ne joue pas avec ses devoirs, on ne quitte pas sa maison pour une contrariété. Si, innocent, vous vous mettez à ses genoux, elle daignera peut-être vous pardonner, et n'essaiera pas de maîtriser ses impressions une autre fois. Il ne faut pas que cette scène se renouvelle, il y va de votre bonheur. On prononce en justice des séparations qui ont débuté ainsi.

— Dictez, fit M. de Colmar, que ces dernières paroles avaient terrifié.

« Madame,

» Il vous a plu d'abandonner votre maison, votre mari, au mépris de tous vos devoirs. Qu'il soit fait selon votre volonté. Seulement en attendant la naissance de cet enfant sur lequel je maintiendrai mes droits, veuillez ne pas divulguer le véritable motif de votre absence, le public en sera assez tôt instruit.

» G. de Colmar. »

— Madame, ne redoutez-vous pas l'effet que pourra produire cette lettre sur Pauline? demanda M. de Colmar avec anxiété. Songez à sa position, laissez-moi en adoucir les expressions.

— Non, c'est bien ainsi.

— Un post-scriptum, rien que quelques lignes.

— Non, vous dis-je, elle devinerait que vous êtes prêt à capituler. »

Il fallut en passer par là. La lettre fut pliée, cachetée, et envoyée sur-le-champ par un domestique à cheval.

Madame de Colmar s'était endormie après le départ de sa tante, et comme celle-ci entrait dans son appartement pour s'informer de ses nouvelles et lui souhaiter le bonsoir, elle la trouva à demi éveillée, tenant un papier que lui tendait Mélanie.

« De qui est cette lettre? demanda négligemment madame de Pallermay.

— De M. de Colmar, répondit Pauline, il m'écrit

sans doute pour me rappeler à Valhaut, pour combattre ma résolution; il sent ses torts, mais il est trop tard. Mélanie, apportez-moi une lumière, je n'y vois pas assez. »

La femme de chambre obéit. Pauline déplia la lettre avec une certaine lenteur dédaigneuse et la lut. Un étonnement profond se peignit sur ses traits.

« Eh bien! ce pauvre Gustave est-il éloquent dans ses prières demanda madame de Pallermay. Non? c'est donc en vain qu'il prodigue les doléances. Mon enfant, je ne connais pas encore vos démêlés bien à fond, je sais seulement que tu as fait un acte que je ne veux pas qualifier, mais puisque Gustave s'humilie jusqu'à t'adresser une prière, ou il faut qu'il soit coupable ou qu'il pousse la bonté jusqu'à l'extrême faiblesse. »

Pauline ne répondit pas. Les yeux baissés, le front rouge, elle froissait le papier entre ses doigts. Cet acte de sévère justice était pour elle d'une éloquence écrasante; elle avait allumé l'incendie, l'effroi venait, car à cette lueur sinistre d'un orage prêt à éclater, sa conduite lui apparaissait sous son véritable jour.

Le soir même M. de Colmar recevait le billet suivant :

« La conscience s'éveille, le cœur s'inquiète, mais quoi qu'il arrive, ne vous présentez sous aucun prétexte aux Étangs, avant qu'elle ne vous y appelle. »

VI

Une semaine passa. Pauline, triste, malade, luttait péniblement contre son orgueil qui se mettait en travers des secrets désirs de son cœur. A la réflexion, l'étrange conduite de son mari lui paraissait terriblement significative. Elle avait compté au moins sur une visite; elle ne demandait plus que cela et, bien que deux lieues seulement le séparassent des Étangs, il n'y avait point paru. Or, une fois les passions calmées, les faits se montrent tels qu'ils sont, et auprès de madame de Pallermay, qui ne lui parlait que le langage de la saine raison, elle ne pouvait s'exciter à froid contre cet homme qu'il lui eût été si facile de rendre heureux.

A Valhaut on n'était pas plus tranquille et, le matin du huitième jour, quiconque eût vu M. de Colmar eût été saisi d'une profonde pitié. Ce n'est plus cet homme au maintien calme, à la démarche ferme et lente, à la physionomie reposée et sereine que nous connaissons. Malgré un vent violent, sous lequel autour de lui se tordent les arbustes et qui fait craquer les branches des grands cerisiers, malgré la pluie glacée qui mêle ses ondées aux rafales furieuses, il arpente, tête nue, une des allées de son jardin. Son pas est saccadé, ses traits expriment un agitation extrême et douloureuse; il tourne autour de ses murs, barrières de pierre qu'il n'ose franchir, comme un lion autour de sa cage, et au moindre bruit qui se fait entendre dans la cour, où une voiture attelée attend, il accourt haletant, frémissant, fou d'impatience. Contre les vitres d'une fenêtre du premier étage, s'appuient deux visages mornes, désolés, inquiets. Sous le regard atone qui suit chacun des mouvements de M. de Colmar, on dirait deux vieux portraits dont le temps a terni la couleur et jauni la toile. Ce sont les vieilles tantes. Elles savent ce qui torture en ce moment leur neveu; elles connaissent la nature du message arrivé le matin, mais dans leur affection égoïste, elles ne pensent qu'à lui. Jamais elles ne l'ont vu dans cet état, et la pluie tombe, et le vent pénètre jusqu'à la moelle des os. Un fantôme se dresse devant elles, c'est la fluxion de poitrine à laquelle il s'expose, et elles le font prier, mais en vain, de rentrer. Il ne voit rien, il n'entend rien, une idée fixe absorbe tout son être. Tout à coup, le galop d'un cheval se fait entendre; M. de Colmar demeure un instant immobile, l'oreille tendue et le cœur palpitant. Puis il se précipite vers la porte extérieure et l'ouvre. En apercevant un homme qui accourt à cheval, il passe sa main sur son front, que mouillent la pluie et la sueur, et veut s'élancer en avant. Ses jambes roidies s'y refusent. Sa main reste tendue vers le messager, qu'y dépose un billet, simple feuille de papier pliée en quatre. Il l'ouvre et lit :

« Gustave, pardon : viens embrasser ta fille. »

Et voilà cet homme qui éclate en sanglots, qui pleure comme un enfant. Après avoir éprouvé les tortures de l'enfer, n'est-il pas tombé sans transition dans les joies du ciel? Les vieux visages ont changé de fenêtre; il lève vers eux ses yeux humides, agite le papier par un geste qui traduit son bonheur et s'élance dans sa voiture qui s'éloigne rapide.

En arrivant aux Étangs il trouva dans le vestibule madame de Pallermay qui l'attendait. Ils s'embrassèrent avec effusion.

« Dans la chambre rouge, dit-elle, votre entrevue ne doit pas avoir de témoins; allez mon ami. »

Il monta et ouvrit une porte sans bruit; pourtant, sa main tremblait bien fort. Pauline, soulevée sur ses oreillers, le front penché, les mains jointes, contemplait avec une indéfinissable expression d'amour son premier-né, un ange aux yeux encore fermés, que madame de Pallermay avait à dessein et pour un instant déposé sur son lit. Quand la porte se referma, elle leva les yeux; ses lèvres s'entr'ouvrirent sous un ineffable sourire et son regard redit : Viens! M. de Colmar marcha vers elle. Une véritable tempête d'émotions grondait en lui. Arrivé près du lit, il ouvrit les bras comme pour enserrer la mère et l'enfant dans une même étreinte, mais, se rappelant soudain leur faiblesse, il n'osa pas et tombant à deux genoux devant elles, il prit la main qui lui était tendue et la couvrit de baisers. Il y eut une minute d'un silence éloquent; un regard plein de pardon d'un côté, plein de promesses de l'autre fut échangé et ce fut tout. Madame de Pallermay reparut au bout de quelques instants. Elle passa l'inspection du berceau et dit à Gustave :

« Apportez-moi l'enfant. »

Il se releva et, avec des précautions infinies, il prit la frêle créature entre ses mains robustes, puis, le pied hésitant, les épaules courbées comme si ce léger fardeau lui eût paru de plomb, il alla le déposer entre les bras de la vieille dame. Il demeura debout, suivant de l'œil tous les petits préparatifs obligés. Quand la tête de sa fille reposa sur l'oreiller bordé de dentelle, il toucha sa joue de ses lèvres et les rideaux bleus retombèrent.

On se rapprocha de Pauline qui regardait émue.

« J'ai envoyé ce matin chercher à Valhaut certains objets indispensables, dit madame de Pallermay; j'en avais dressé une liste pour vos tantes, Gustave. Ils

sont arrivés, les voilà. Et elle se tourna vers une commode sur laquelle étaient jetés, pêle-mêle, des vêtements et de la lingerie. On a même apporté ceci, ajouta-t-elle, en prenant un livre jaune, sale, déchiré et en l'offrant à Pauline. La jeune femme fit un mouvement du bras pour le repousser.

— Ne me montrez pas ces affreux livres, ma tante, dit-elle ; ils m'ont fait bien du mal. En arrivant à Valhaut, j'aurais triomphé de l'ennui que j'éprouvais et j'aurais peu à peu repris mes habitudes de travail, si je n'avais pas recouru à ce remède empoisonné. Je n'avais jamais lu un mauvais roman; certains conseils et la curiosité m'ont perdue. Là, j'ai trouvé des victimes qui me ressemblaient, disait-on, et quelles victimes ! A dater de ce jour, mes pratiques religieuses ont été négligées, mes obligations repoussées. Ils m'avaient rendue malade d'ennui, de dégoût, de tristesse sans cause. Sans une protection visible de Dieu, qui sait où se fussent arrêtées mes folles imaginations?

— Ainsi, de ce côté encore, plus de danger, dit madame de Pallermay; désormais, nous nous défierons de ces ennemis intimes dont l'action invisible est si fort à redouter. Ce ne sera pas là que tu iras chercher des enseignements pour élever ce petit être dont l'âme t'est confiée, n'est-ce pas ?

— Oh ! fit Pauline avec horreur.

— Au feu! s'écria M. de Colmar en saisissant le volume et le lançant dans la cheminée, au feu ce livre infernal qui prêche la révolte aux femmes et qui ridiculise les maris, même quand ils donneraient leur vie pour les rendre heureuses. »

Madame de Pallermay se pencha vers Pauline.

« J'ai eu la méchanceté de lui lire le passage où il était question de ce pauvre mari qu'une verrue défigurait, dit-elle.

— Ah ! et qu'a-t-il dit?

— Rien.

— Quoi, ma tante, il a été assez généreux pour ne pas vous dire que je lui avais fait une scène pour l'obliger à la faire disparaître ?

— Ma femme, tu parles trop, dit tendrement M. de Colmar.

— C'est vrai, appuya madame de Pallermay. Allons, pas un mot de plus, ajouta-t-elle avec autorité. J'ai plusieurs lettres à écrire, je vais m'y mettre; Gustave va se débarrasser d'un second ennemi intime, en signifiant son congé à Mélanie qui fait partie de cette catégorie de serviteurs lâchement flatteurs et misérablement envieux qu'on ne doit jamais admettre sous son toit; puis il annoncera, de son côté, la naissance de sa fille. Toi, ma chère Pauline, tu vas essayer de dormir. »

Tout cela étant très-sagement ordonné, personne ne songea à émettre un avis contraire.

Ainsi se dissipa le nuage menaçant qui avait obscurci le ciel de la félicité domestique du jeune ménage. Pauline demeure toujours à Valhaut; elle s'y plaît. Tous les cœurs qu'elle s'était aliénés par son indifférence, ont été tout naturellement ramenés vers elle. Les ouvriers de l'usine et leurs familles sont devenus l'objet de sa sollicitude; elle console les souffrants, elle veille sur les faibles. Quand elle paraît parmi eux, on la salue avec un sourire et elle aime car elle se sent aimée. Elle s'intéresse désormais à toutes ces choses auxquelles, bien à tort, elle avait voulu demeurer étrangère. Il n'est pas jusqu'aux habitants du bourg chez lesquels elle ne découvre des droits à son intérêt. Cette grande indulgence a peut-être sa source en ceci : On admire, on choie certaine petite fille blonde qui va parcourant, d'un pas rapide, le bourg, son domaine, et cela touche la mère au cœur.

A l'intérieur, la paix est solidement établie. Les vieilles tantes raffolent de l'enfant et qualifient leur mère d'excellente petite femme. Pauline, heureuse enfin dans ce milieu dont elle est la gaieté et le charme, a compris le sérieux de la vie. L'ennui n'a plus de prise sur elle; elle marche d'un pas ferme dans sa voie de femme chrétienne et trouve bonne la destinée que lui a faite la Providence ici-bas. Elle voudrait effacer de la mémoire de son mari jusqu'au souvenir de sa faute passée.

Zénaïde Fleuriot.

(Anna Édianez.)

REVUE MUSICALE

Quoique nos catalogues s'augmentent, chaque mois, d'un certain nombre de morceaux de musique nouvelle, il ne faudrait pas en conclure pour cela, qu'on puisse se former un talent complet, sans l'étude de la musique classique et la connaissance approfondie des grands maîtres, qui doivent être nos modèles.

Une page de ces hommes illustres, longuement méditée, souvent reprise, travaillée avec soin, produira de plus heureux résultats que la plupart de ces fantaisies modernes, écloses dans les imaginations de quelques compositeurs de notre époque.

Aussi, est-ce avec une extrême attention, que nous présidons aux choix de notre musique nouvelle. Si nous l'offrons à nos abonnées, c'est que nous sommes certains qu'elles y trouveront une diversion agréable, sans influence nuisible aux études classiques, qu'il faut considérer comme indispensables.

Dans notre collection du mois, nous citerons la *Berceuse*,

d'Anschütz, et *Sérénade de Castille*, par A. Samire; toutes deux pour violon ou violoncelle, avec accompagnement de piano.

Souvenir de Vichy, polka artistique; *Valse élégante*, par E. Nollet; *Le Triolet*, polka de A. Mutel; *Carillon*, par C. Mougin; *Elfride*, polka-mazurka, de Henry Kawalski; et une belle valse, sur *il Furioso*, opéra de Donizetti, par E. Mangin, sont aussi des compositions hors ligne.

Les jolis quadrilles intitulés : *Rondes Populaires*, sur des airs anciens, par H. Marx; *les Dragons Français*, *la chasse à courre*, *la Meute*, par de Saint-El; et *Train de Plaisir au Havre*, par A. Certain, nous paraissent extrêmement dansants et comptent déjà bon nombre de succès.

Deux remarquables *Valses de Salon*, l'une de V. Mallet, opéra 6: l'autre, ayant pour titre : *La Violette de Parme*, par Madame Thalamont, se distinguent par la grâce et l'originalité des motifs.

Le Sommeil de l'Enfant, par A. Mutel; puis *Nacelle vagabonde*, par Henon, mélodies pour chant et piano, nous semblent des plus heureusement inspirées.

LA FILLE D'ÉGYPTE, opéra comique en deux actes.

THALBERG. — ANNA MEYER.

Parlerons-nous de quelques ouvrages sans importance, représentés récemment sur nos théâtres lyriques? De quel intérêt serait, pour nos jeunes lectrices, l'analyse de ces pastiches qui n'ont vu le jour, hélas! que pour mourir sans avoir charmé personne. M. Jules Beer, neveu de l'illustre auteur des *Huguenots*, s'est peut-être, dans sa dernière composition, *la Fille d'Égypte*, trop vivement préoccupé des traditions de sa famille. Le grand maître qu'il a pris pour modèle, sait appliquer les phrases syllabiques, les effets de rhythme, les modulations heurtées, à des sujets choisis avec intelligence; il lui faut des libretti pleins de sève, d'originalité, de passion et de contrastes. Sa musique est remplie de mouvements grandioses, bizarres et imprévus. Si l'on y sent parfois l'âpreté du travail, souvent aussi l'inspiration y ruisselle. Il ne saurait se contenter pour épancher les flots qui fermentent dans son cerveau puissant, d'une historiette vulgaire et d'un cadre restreint, il a besoin de grands drames et de larges chemins, où les autres compositeurs se perdraient infailliblement. Qu'ils suivent donc les sentiers modestes où se trouveront pour eux quelques fleurs à cueillir, et qu'ils ne tombent pas dans l'imitation exclusive et fatale des maîtres dont ils ne sauraient avoir les grandes allures. Plus de simplicité, plus de modestie surtout, aurait sauvé cette pauvre *Égyptienne* qui n'est en définitive qu'une sœur difforme de la Carmen de Mérimée. Le luxe ambitieux des triples croches dont M. Beer l'a affublée a été un fardeau trop lourd pour sa constitution chétive. La pauvrette n'est pas morte; mais elle boitera jusqu'à la fin de ses jours. Les Lilliputiens de l'art devraient-ils se permettre de revêtir la lourde armure des géants?

Ce qui nous semble bien plus intéressant que ces essais, c'est le retour de Thalberg, dans notre monde musical. Le grand artiste avait renoncé aux ovations parisiennes; il s'était bâti un nid d'algues sur les bords de la Méditerranée; là, vivant d'art et de souvenirs, il semblait avoir oublié jusqu'aux échos lointains de nos cités populeuses.

Tout à coup il reparaît. Aussitôt le bruit se répand qu'on va organiser, pour l'entendre, plusieurs séances musicales; toute l'aristocratie de l'art est en émoi; on se questionne, on se renseigne et l'on apprend enfin que le virtuose apporte à la France, sa patrie d'adoption, les créations charmantes que lui ont inspirées les horizons napolitains.

C'est dans la salle d'Érard, qu'eut lieu le premier concert de Thalberg. D'autres séances suivirent, qui firent révolution dans Paris. Malheureusement, les scènes étaient si étroites et le public si nombreux, qu'une immense quantité de personnes ne put y trouver place. Voici pourquoi nous causerons longuement, avec nos jeunes lectrices, de cet artiste éminent qu'elles n'ont peut-être pas eu le bonheur d'entendre, et qu'il faut qu'elles connaissent cependant, afin d'apprendre à saluer le génie, lorsqu'il se rencontre, et le talent quand il passe.

En 1835, Thalberg exécuta sur le piano des symphonies de Mozart et d'Haydn, à la société des Concerts de Paris. Je prends parmi les comptes rendus de cette époque, le premier qui me tombe sous la main :

« Le premier orchestre du monde venait de jouer » le *Fidelio* de Beethoven, et l'on tremblait pour le » jeune pianiste qui allait affronter un voisinage si » terrible. L'inquiétude était dans le cœur de ses » amis. Lui seul conservait sa confiance. Dès les » premières mesures, toutes les anxiétés disparurent. » On comprit qu'il y avait en Thalberg un grand maître, un chef d'école qui apportait les éléments » d'une révolution complète dans l'art de jouer du » piano. Tout parut neuf en lui : grâce, charme, » difficultés vaincues. Le piano, sous ses doigts, » semblait un orchestre; des effets de sonorité inconnus jusqu'alors, excitèrent l'enthousiasme général, » le public ne savait pas précisément ce qui distinguait » Thalberg des autres pianistes; mais on sentait qu'il » jouait du piano autrement que ses devanciers; car, » il réalisa des effets dont nul n'avait donné l'idée » avant lui. C'était quelque chose de grand, d'inattendu, d'immense. Par une magie dont on ne pénétrait pas le mystère, il occupait à la fois l'âme et » le clavier. »

Une longue série d'années s'écoule, nous entendons Thalberg en 1862 et les mêmes impressions, profondes et vivaces pénètrent la foule qui ne peut réprimer des cris d'admiration.

Pourquoi donc restons-nous froids devant tant d'artistes de talent qui, chaque jour, peuplent les salles de concert? Pourquoi, après ces brillantes soirées où l'oreille est abreuvée d'harmonie, rentrons-nous dans nos maisons muettes, en poussant un soupir de satisfaction? Des sons criards ou discordants ont-ils trompé notre attente et choqué notre goût? Le pianiste a-t-il joué trop vite ou trop lentement? La prima-donna a-t-elle eu quelque chat dans le gosier? Non : tout nous a semblé correct, nous avons

tout admiré; mais admirer seulement la musique, c'est bien peu de chose! Il faut sentir, il faut être remué, il faut rire, il faut pleurer, il faut que le doigt de l'artiste fasse frémir toutes les cordes du cœur. Sans cela, le piano est ennuyeux comme un conte répété deux fois. Le sentiment éprouvé et transmis, telle est la condition de toute organisation musicale complète. — Là seulement est le génie qui parle à toutes les intelligences, l'âme du maître qui fait vibrer toutes les âmes. Voilà ce que fait Thalberg, avec cette simplicité modeste qui est le cachet de la vraie supériorité. Point de mouvements fébriles, point de ces airs inspirés qui trahissent le musicien en sous-ordre. Une majesté sereine, une simplicité sans prétention dont l'effet moral enchante et captive à la fois, ainsi se montre ce grand artiste que tant de palmes attendent.

Thalberg est né poète; non parce qu'il fait des vers, je ne sais pas s'il a jamais aligné deux alexandrins, mais parce qu'il sent et fait sentir la poésie de l'art. Chacune de ses notes, est un mot, une phrase, un sentiment qu'il exprime. Il sait être tendre, dramatique, lamentable, ou bien gracieux, suave, mélancolique; quelquefois vif, original et joyeux. Il est ce qu'il veut être, il prend possession de son auditoire, il l'émeut, l'attriste ou l'égaie; mais il le charme toujours. Voici le génie mêlé au talent, l'un vient de Dieu, l'autre est né du travail.

La jeune pianiste Anna Meyer marche à pas de géant sur les traces des grands maîtres. A l'âge de onze ans, elle exécute, avec un goût exquis, des morceaux dont la difficulté semble au public de la salle Herz le plus étrange phénomène. Ne vous arrêtez pas en si beau chemin, pauvre petit ange! un bel avenir vous attend; mais travaillez sans fatigue, sans secousse, et surtout sans orgueil, car une fois les roses cueillies, il pourrait bien hélas! ne vous rester que les épines.

Le dimanche 18 mai, dans la salle des concerts du collége Louis-le-Grand, le comité du Progrès Artistique a clos ses concerts de l'année par une séance justement remarquée.

Le président, M. Lefèvre, compositeur distingué, ayant lu un rapport des travaux de la saison, rapport sobre et lucide, et une médaille d'argent ayant été décernée à madame Agar (de l'Odéon), pour le concours que, tout l'hiver, elle a bien voulu prêter aux matinées offertes par le comité, MM. Lancien (de l'Opéra) et Poincet se sont fait entendre sur le violon et le violoncelle; madame Agar a dit la magnifique *Ode à Napoléon II*, avec une rare perfection; mademoiselle Adam-Boisgontier a interprété l'air du *Billet de Loterie*, de Nicolo, avec sa voix souple et pure, et un style où l'on reconnaît l'élève de M. de Sainbris; M. Hermann-Léon a fort bien chanté un air du *Cheval de Bronze*, sauf qu'il y eût fallu un peu plus de gaieté; mademoiselle L. Chardon a tenu le piano avec ce tact et cette habileté qui décèlent l'artiste consommée; et mademoiselle F. Paul a joué avec talent le délicieux concerto en *sol mineur* de Mendelssohn. Enfin, M. Bloch a dit de façon à dérider les esprits les plus chagrins, trois chansonnettes comiques, puis avec mademoiselle Adam-Boisgontier, un très-joli duo bouffe (*Lucette et Blaise*).

Marie Lassaveur.

Correspondance

JEANNE A FLORENCE

Mademoiselle Ulliac-Trémadeure, *Souvenirs d'une vieille Femme*. — Bonnes œuvres : La charité pendant le mois de mai; les orphelins de Syrie et la vente à l'hôtel de la Présidence; prêts au travail, Société du Prince Impérial; l'Œuvre des ramoneurs. — *La mer*. — *Londres illustré*.

Paris, 1er juin 1862.

Si ma dernière lettre était beaucoup trop longue, celle-ci sera courte, chère amie; et, cependant, que de choses j'avais à te dire! Depuis un mois, à ton intention, je butinais de tous côtés, rassemblant des matériaux pour t'en faire une chronique complète, et me réjouissant d'avance du plaisir de causer longuement avec toi.

Mais voici qu'au moment de les mettre en œuvre, un scrupule m'a saisie : j'ai si peur de devenir pour ma chère Florence une correspondante importune, ou bien de lui paraître égoïste en usurpant, par mon babil, une place assurément mieux occupée par d'autres, que je n'hésite pas à sacrifier stoïquement ma

moisson, pourtant si riche, de souvenirs et de nouvelles, pour me renfermer dans les plus modestes limites. N'est-ce pas là du dévouement?

Nous nous quittions bien gaiement, le mois dernier, sans nous douter que nous venions de perdre une bonne et respectable amie, cette femme distinguée, à qui les lettres, aussi bien que l'éducation, doivent une affectueuse reconnaissance, et que regretteront longtemps ceux qui, comme nous, l'ont intimement connue.

Il y a vraiment parfois de singulières coïncidences et d'étranges rapports! Au moment même où mademoiselle Ulliac-Trémadeure s'éteignait après de longues souffrances, disparaissait aussi cette maison du boulevard Mont-Parnasse qu'elle habita longtemps, et où, tout enfants, nous la vîmes pour la première fois.

Le jardin dont elle aimait à offrir les fleurs, le petit bois où, pendant l'été, elle allait penser et lire, ce salon où filait sa vieille mère infirme, et ce cabinet de travail où elle écrivit tant de bons et beaux livres, tout s'en est allé en même temps qu'elle, et nous ne pouvons plus saluer, en passant, que la place de cette modeste retraite.

Il est des vies heureuses, écloses, pour ainsi dire, sous un rayon de soleil, dont chaque heure est éclairée par une joie, par un plaisir, qui se poursuivent et s'achèvent au sein des plus douces affections, et dont on peut dire avec le poète :

Rien n'en trouble la fin : c'est le soir d'un beau jour.

Il en est d'autres qui ne sont qu'un long enchaînement d'épreuves et de labeurs, sillon péniblement creusé et tout arrosé de sueurs et de larmes. La vie de mademoiselle Ulliac doit être mise au nombre de ces dernières, marquée, comme elle le fut, de ce double sceau du travail et de la douleur que ne portent pas les heureux de la terre, mais qui devient, au sortir de ce monde, l'auréole réservée aux élus.

D'autres, déjà, ont écrit l'histoire de celle qui n'est plus, analysé ses ouvrages et rappelé les couronnes décernées à ses œuvres dont on a dit si justement « qu'elles avaient un parfum de sagesse et de » morale, et convenaient à tous les âges comme à » toutes les positions. »

Je n'ajouterai donc rien : est-il besoin d'ailleurs d'une biographie si complète pour l'amie dont la mémoire est encore toute vivante au fond des cœurs, et dont les bonnes œuvres forment comme un concert au-dessus de sa tombe?

Mais nous relirons ensemble ces *Souvenirs* dont nous avons eu les prémices, esquisse d'une carrière si bien remplie; nous chercherons à profiter des leçons qu'elle nous offre, nous préparant, par le spectacle d'épreuves supportées avec dignité et courage, à celles que Dieu pourra nous envoyer.

En attendant, et pour suivre son exemple, venons en aide, de toutes nos forces, à ceux qui souffrent; associons-nous à ces inspirations généreuses qui se multiplient autour de nous : chaque jour, il en surgit une nouvelle.

C'est ainsi que le mois de mai a vu successivement le *Concert de Bienfaisance* donné, dans le Cirque-Napoléon, au profit de l'œuvre de *Notre-Dame-des-Arts*; la *Fête de la Sainte-Enfance*, célébrée dans la chapelle des Lazaristes; une soirée musicale à l'hôtel Lambert, au bénéfice des Polonais pauvres; la loterie dont le produit était destiné à ces *jeunes filles incurables* auxquelles l'œuvre de *Notre-Dame des Sept-Douleurs* prodigue les soins les plus tendres; enfin cette réunion à laquelle s'ouvraient les salons de *la Présidence*, vente brillante où de belles dames, transformées en marchandes, quêtaient pour les quinze cents orphelins qu'ont faits les massacres de Syrie, pauvres enfants qui attendent de nous les bienfaits de l'éducation.

Quand il suffit de donner *un franc* par an pour coopérer à cette œuvre, devrait-il y avoir, dans nos familles, un seul enfant qui n'y participât? Quelle joie de penser que cette petite offrande, cette pièce d'un franc, dont nous faisons si souvent un inutile emploi, passe la mer et devient là-bas, sous le ciel de l'Orient, le pain qui nourrit le corps et l'âme!

Toujours ingénieuse, la charité se transforme au besoin pour faire accepter ses bienfaits : tout à l'heure elle donnait, et la voilà qui prête, réunissant, dans une vaste association, tous les enfants au-dessous de dix-huit ans qui, par la bien minime cotisation de *dix centimes* par semaine, pourront faciliter à l'ouvrier, à l'artisan, dans un moment de détresse, l'achat des instruments, ou matières premières nécessaires au travail, ou lui avancer les secours accidentels dont les familles laborieuses ont si souvent besoin.

Petites pensionnaires et vous collégiens au cœur généreux, laisserez-vous s'instituer une pareille œuvre sans en devenir les membres? *Prêts au travail!* Savez-vous que derrière ces mots-là, il y a deux leviers bien puissants, le travail et la charité?

Songez à ce pauvre artisan qui se désespère en entendant ses enfants lui demander du pain, et en considérant ses deux mains, ces mains à qui Dieu donna la force, que le travail rendit habiles et qui dorment impuissantes sur ses genoux, faute d'argent pour renouveler l'outil, le gagne-pain, brisé par accident ou mis hors de service par un long usage.

Votre offrande arrive, et tout aussitôt le travailleur reprend sa besogne, le bruit régulier du métier anime de nouveau la mansarde où rentrent, avec l'espoir, le courage et la vie.

Telle est la *Société du Prince Impérial*, et je trouve une exquise délicatesse dans la pensée qui confia cette œuvre à l'enfance, comme si la fierté de l'homme habitué à vivre de son travail devait moins souffrir en recevant le bienfait, non d'un homme comme lui, mais d'un être innocent et faible.

Chers enfants, vous ne possédez rien, en effet, puisque l'argent même dont vous pouvez quelquefois disposer, c'est votre père qui en est le maître. Et pendant bien des années encore, il en sera ainsi; mais les heureux que vous faites, les larmes que vous essuyez, la joie que procurent aux pauvres votre douce voix, vos bonnes paroles, tout cela est à vous, bien à vous, c'est votre richesse.

«Pour les pauvres! disait un évêque, en tendant sa bourse à un homme égoïste et avare.

— J'ai les miens, répond durement celui-ci.

— Eh bien, continue l'homme de Dieu, donnez-les-moi.»

Les pauvres étaient toute la richesse de l'évêque, qu'ils soient aussi la vôtre.

J'aurais bien encore, sans sortir du domaine de cette charité si féconde, plusieurs jolies choses à te dire, chère Florence, et entre toutes, la première communion, dans l'église des Carmes, des petits ramoneurs, ces hirondelles d'hiver, comme on les a appelés, transformés pour un jour, en beaux enfants bien vêtus.

Ce fut un curieux moment que celui qui suivit cette toilette, toilette faite consciencieusement par ceux-là mêmes qui s'étaient occupés de les instruire et de les préparer : débarrassés de cette enveloppe toute noire à laquelle ils étaient si bien habitués que plusieurs croyaient naïvement l'avoir reçue en naissant, ils s'entre-regardaient avec étonnement, ne pouvant comprendre qu'ils eussent, eux aussi, des mains blanches et des joues roses, « absolument comme les petits *mossous*. »

Cet innocent mouvement de vanité satisfaite ne dura guère, car pendant toute la cérémonie, ils édifièrent l'assistance par leur recueillement, leur maintien modeste et l'attention profonde avec laquelle ils écoutèrent la touchante allocution d'un illustre prélat (1).

Bien gâtés, comblés des grâces de Dieu et des plus affectueux témoignages d'intérêt, les pauvres petits enfants durent, un instant, se croire transportés dans ce paradis dont on leur enseignait le chemin.

Ah! qu'il leur reviendra souvent en mémoire ce beau jour où tout le monde les aimait et leur parlait doucement!

Mais je m'aperçois, chère amie, qu'en dépit de mes bonnes résolutions, je tourne au bavardage, peut-être même au sermon, et cela dans un moment où tu n'as sans doute plus le loisir de m'entendre, tout occupée que tu dois être de tes préparatifs de départ.

Heureuse Florence qui va voir, de ses yeux, cette grande exposition dont on parle tant autour de moi! Je voudrais bien être du voyage, et passer le détroit en si bonne compagnie; car loin de m'inspirer de l'effroi comme à cette aimable causeuse qui « aurait affronté plus aisément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres et le bruit des trompettes, que de voir de grosses vagues la marchander et la mettre à loisir à deux doigts de sa perte (2) », la mer a toujours été une de mes passions; aussi ai-je lu avec grand plaisir un petit livre dont elle est le sujet, et dont un chapitre surtout, *les Jardins de la mer*, m'a vivement frappée, en me révélant l'existence d'une végétation plus éclatante et plus variée que la nature si riche des contrées tropicales (3).

Surtout en partant pour Londres, n'oublie pas d'emporter deux volumes de cette charmante collection qui s'enrichit tous les jours sous la direction de M. Adolphe Joanne, le *Guide des Voyageurs à Londres*, et le *Londres illustré*. Grâce au talent, à l'expérience et au soin scrupuleux avec lequel ils sont rédigés, ces livres permettent aux touristes, en donnant sous une forme gracieuse et attrayante des renseignements aussi exacts que précis, de voyager d'une manière plus fructueuse, plus intéressante et moins dispendieuse qu'on ne peut le faire sans eux (1).

(1) Monseigneur le nonce apostolique.

(2) Madame de Sévigné à sa fille.

(3) *Les Phénomènes de la Mer*, par Élie Margollé, chez Dubuisson, rue du Coq-Héron, 5. Prix, 60 cent.

C'est aujourd'hui que j'espérais t'envoyer, ainsi qu'à nos amies, la première partie du *cache-pot* que tu aurais eu ainsi dans son entier le 1er juillet. Mais, hélas! j'avais compté sans le temps que réclame l'exécution d'un aussi ravissant objet d'art; prends donc patience jusqu'au mois prochain, et laisse-moi t'embrasser comme je t'aime, de tout mon cœur.

MODES.

Préparatifs de départ. — Soins à donner à l'appartement. — Conseils aux jeunes filles. — Tenue du matin. — Emploi des vieilles robes de barége. — Toilettes d'été. — Vogue du crêpe. — Le *postillon*. — Chapeaux d'été. — *Moissonneuse* de madame Deplanche. — Modes d'enfant. — Amazone. — Rêne de sûreté. — Cheval mécanique. — *Porte-serviettes*. — *Sèche-chaussures*.

Le moment est mal choisi, peut-être, pour venir causer avec vous, mes chères enfants; votre petite chambre en désordre, les meubles couverts de housses les étagères dégarnies, les fenêtres sans rideaux et votre visage impatient, tout me dit qu'il vous tarde de quitter Paris.

Ingrates que vous êtes! oubliez-vous donc que vous avez passé un hiver tranquille dans cette chambre dont vous voudriez être loin : bien close, elle vous a garanties de la bise; coquette et parée, grâce aux soins de votre bonne mère et de vos amies, elle vous semblait riante et confortable, quand tout était, au dehors, froidure et ténèbres. Et maintenant que le soleil l'inonde, que vous pouvez ouvrir vos fenêtres toutes grandes, pour laisser entrer, avec un air tiède, le parfum des acacias, vous songez au départ, et vous ne rêvez plus que la campagne et les prés verts.

Avez-vous, au moins, pris le temps de tout ranger dans cet intérieur que vous serez heureuses de retrouver à l'automne? Je vous conseillais, le mois dernier, de passer soigneusement en revue vos vêtements d'hiver avant de les serrer; faites de même à l'égard de votre chambre; mettez tout en ordre : armoire, chiffonnier, table à ouvrage; époussetez avec soin les moindres recoins des tiroirs, si vous ne voulez constater, au retour, des dégâts qui vous désoleront. Vos rideaux sont enlevés des fenêtres, mais avez-vous pensé à envelopper les galeries dorées que flétrit la poussière, et les franges de laine auxquelles les insectes font, pendant l'été, une guerre à mort? Vos siéges capitonnés ont-ils été bien brossés et saupoudrés de poivre avant d'être recouverts de housses?

Je vous invite à vous acquitter vous-mêmes de cette besogne qui exige une certaine adresse et surtout beaucoup de soin : ce sera votre apprentissage à ce rôle de maîtresse de maison que vous remplirez, j'en

(1) Chez Hachette, 14, rue Pierre-Sarrasin.

ai peur, avec beaucoup de gaucherie, si vous ne vous accoutumez de bonne heure à veiller à l'entretien de la chambrette qui, pour l'instant, est tout votre domaine.

J'ai connu une jeune fille, fort gâtée de toutes les façons, qui ne confiait à personne le soin de faire sa chambre, et jamais boudoir ne fut mieux tenu. Ses petites mains blanches ne trouvaient rien d'humiliant à faire son lit, à brosser les tapis, à épousseter les meubles, et elles étaient si promptes qu'en moins d'une heure le ménage était fini.

Je crois cette habitude excellente, non-seulement au point de vue de l'hygiène qui prescrit, le matin, un exercice modéré, mais aussi parce qu'une femme ne doit rien ignorer de ce qui peut la rendre utile ou agréable à ceux qui l'entourent.

En cas de maladie d'un père ou d'une mère, par exemple, il vous sera doux de les soigner vous-mêmes et de ne point recourir à des mains étrangères. C'est toute une science que celle de faire bien un lit, une chambre, sans bruit et sans poussière, et cette science, que possèdent si rarement les domestiques, est précieuse aux malades dont les nerfs délicats s'irritent facilement.

Rien n'est aussi fatigant, pour un malade, que de voir autour de lui, dans la chambre, un domestique aller et venir, déranger bruyamment les meubles et soulever des tourbillons de poussière.

Vous, au contraire, mes enfants, vous vous acquitterez de cette tâche avec cette adresse que donne l'affection et qu'on ne peut attendre que de vous.

Il y a, d'ailleurs, dans cet exercice, un troisième avantage, celui de vous rendre plus indulgentes pour le service de vos gens, et de vous faire apprécier le temps et le travail qu'il exige. On se plaint beaucoup des domestiques à l'heure qu'il est; à qui la faute? Je ne sais, mais je me rappelle que nos grand'mères étaient servies avec respect et dévouement : peut-être avaient-elles un secret que nous avons perdu.

Surtout, mes enfants, si vous êtes assez grandes personnes pour vous passer de femme de chambre, ayez une toilette de circonstance, et respectez-vous assez pour ne jamais porter une robe déchirée. Faites un fourreau de toile si vous voulez; c'est, au reste, ce que je trouve de mieux; mais qu'il soit propre et soigné. Je n'admets pas qu'une jeune fille distinguée porte, le matin, une vieille robe de ville, fût-ce même une robe de soie, si cette robe est en mauvais état.

Le peignoir du matin peut se composer d'une jupe et d'un zouave, ou bien d'une jupe avec corsage froncé et pèlerine; la jupe doit être beaucoup moins longue que la robe de l'après-midi, car je ne sais rien d'aussi ridicule que de porter une robe à queue dans l'exercice des fonctions de femme de ménage.

La toile de Vichy, les percales, les coutils, sont parfaits pour ce genre de robe.

Votre coiffure aussi demande un certain soin : en vous levant, au lieu de laisser vos cheveux tomber en désordre, retenez-les dans une résille jusqu'à l'heure de votre toilette.

Mais, allez-vous dire, que faire des robes qu'on ne peut plus mettre dans la journée, si vous les bannissez de la toilette du matin? Les donner peut-être?

Non, mes enfants, pas avant de les avoir remises en état. J'ai toujours trouvé que c'était un singulier mode de faire la charité que de passer des robes usées à de pauvres femmes qui n'ont, la plupart du temps, ni l'adresse, ni le loisir de les raccommoder.

Il est si simple de défaire cette robe, de la repasser, la nettoyant, s'il est besoin, de mettre de côté ce qui est usé, et de se servir du reste pour confectionner une robe de petite fille ou un jupon.

Vous pouvez tirer parti des moindres morceaux, taillant dans les manches ou dans le corsage un petit bonnet, une brassière, un fichu.

Voulez-vous un moyen d'utiliser vos vieilles robes de barége? De la jupe, avec une carde d'ouate, vous confectionnez un couvre-pied parfait, aussi chaud que léger.

Quant au corsage, après l'avoir défait, vous le déchirez ou coupez en bandes très-étroites, d'un demi-centimètre environ, que vous tricotez avec de grosses aiguilles de bois (tricot ordinaire), et vous faites ainsi des couvertures très-solides qui trouveront bien leur emploi à l'entrée de l'hiver.

Mais, en vérité, mes pauvres enfants, si vous attendiez de nouveaux détails sur vos toilettes d'été, vous avez été, jusqu'ici, singulièrement déçues.

C'est qu'à la vue de vos caisses closes, j'ai pensé que tout était au grand complet et que ma longue causerie du mois de mai vous avait largement suffi.

Voulez-vous encore quelques descriptions de toilettes?

En voici deux entre lesquelles vous pouvez choisir :

La première en gaze de Chambéry, petite rayure blanche et noire; jupe unie, avec large ourlet surmonté de cinq rangs de ruban de taffetas bleu. Corsage plissé, un peu ouvert, manche large et bouffante. Ceinture à longs bouts, nouant derrière.

La deuxième en organdi; jupe également unie avec un haut ourlet ayant pour tête un entre-deux de guipure ou de dentelle noire. Écharpe pareille, ourlée tout autour, avec un entre-deux.

S'il vous reste, de cet hiver, des robes de taffetas uni, bleu ou rose, pas assez fraîches pour les porter encore, faites-en une robe de dessous, conservant les manches courtes et le corsage décolleté, mais supprimant, devant et derrière, les pointes de ce corsage. Par-dessus, mettez une robe de mousseline à pois, tout unie, corsage montant, manches longues; ajoutez une ceinture flottante; et vous avez, à peu de frais, une délicieuse toilette.

Le crêpe est très à la mode cette année, pour garnitures surtout. Nous avons vu une robe de taffetas mauve, garnie dans le bas de trois rangs de volants tuyautés, en crêpe de même couleur et bordés d'un liséré de taffetas noir. L'écharpe, pareille à la robe, avait les bouts arrondis et était garnie comme la jupe.

Pour robe de mariée, le crêpe est également bien joli, soit qu'on en garnisse une jupe de taffetas blanc, soit qu'on recouvre cette jupe d'une autre, tout unie, en crêpe.

Sur toutes vos robes légères, mousseline, organdi, tarlatane, vous pouvez ajouter une nouvelle ceinture avec basque plissée derrière, ceinture qui s'appelle *postillon*, et peut, à elle toute seule, donner à la robe la plus simple, un cachet original.

Elle est en taffetas noir, bordée d'une tresse en or, et se lace devant, également avec une ganse d'or : deux boutons de métal, posés derrière, complètent

l'ornement du *postillon* dont nous vous donnerons l'effet le mois prochain.

Surtout, mes belles demoiselles, soyez prudentes dans le choix de votre chapeau d'été : défiez-vous des chapeaux *marins*, *canotières* ou autres de la même famille; ils sont loin d'être bien portés; prenez plutôt une *moissonneuse*, aux bords larges et arrondis, ornée d'un ruban de taffetas noir et d'un bouquet de fleurs des champs.

C'est aussi, pour petite fille, la coiffure la plus seyante. Nous avons vu chez madame Deplanche, rue Ménars, 6, une bien jolie *moissonneuse* en paille d'Italie, avec plume blanche sur le côté et touffe de boutons de rose.

Les chapeaux des petits garçons sont généralement en paille belge, noire ou blanche, avec fond et bords plats.

Leur costume est la blouse ou la veste; et, pour petite fille, la jupe, la chemisette et le zouave.

Au reste, il n'y a rien de nouveau quant à la forme des robes d'enfant. Corsage décolleté plat ou plissé, orné de berthes ou de bretelles, et comme vêtement, la basquine ou le petit collet de taffetas, ou encore, avec les robes légères, un mantelet de mousseline nouant derrière.

Avec une robe décolletée, vous pouvez mettre une pèlerine ou un fichu Marie-Antoinette, en tulle, en mousseline, en tarlatane ou en crêpe lisse, orné de guipure ou de garnitures tuyautées sur lesquelles on ajoute de petits velours noirs.

Quelques-unes de vous m'ont demandé un modèle d'amazone : faites-le en drap, ou, plus simplement, en alpaga; le corsage avec pointe devant et postillon derrière, et les manches étroites à coudes.

A celles-là, je suis heureuse d'annoncer que, grâce à un nouveau système, aussi simple qu'ingénieux, les chevaux rétifs seront facilement domptés : c'est une *rêne de sûreté* qui diminue à volonté la puissance du cheval sans lui imposer, comme le mors, des souffrances dont le résultat est quelquefois de surexciter sa fureur plutôt que de la calmer.

Qui sait? le secret d'Alexandre pour dompter Bucéphale n'était, peut-être, que la connaissance du *strangulateur* dont se servent aussi les Indiens pour les chevaux sauvages.

Au reste, cet appareil deviendra fort inutile le jour où le *cheval mécanique* que l'on vient, dit-on, d'inventer, aura fait son entrée dans le monde et remplacé le cheval qui palpite et qui hennit. Mais ce jour-là doit-il vraiment venir?

Je ne sais; mais je vous conseille, en l'attendant, d'être bien prudentes sur vos coursiers.

Voyez un peu où conduit le bavardage : sous le prétexte spécieux de vous annoncer des nouveautés, j'ai rempli beaucoup de papier et j'allais oublier le chapeau qui complète votre toilette d'amazone : vous pouvez choisir entre le castor qui est de toute saison, avec voile de dentelle, et le chapeau de paille noire avec longues plumes. Le col de batiste, donné sur la planche des patrons (de 12 à 15), ira parfaitement avec ce costume.

Avant de partir, allez voir chez Gombervaux, rue Casimir-Périer, 2, deux objets destinés à votre cabinet de toilette et qui, venus d'Angleterre, réunissent les conditions d'hygiène et de confortable que l'on entend si parfaitement à Londres. C'est un *porte-serviettes* et un *sèche-chaussures* dont j'ai fait l'épreuve et que je déclare les plus commodes du monde.

Sur ce, mes enfants, je vous souhaite un bon voyage et beaucoup de plaisir.

EXPLICATIONS

Planche VI

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Pale — 2 et 3, Parure élégante — 4, M. P. — 5, *Mélina* — 6, Coin pour mouchoir de chasseur — 7, P. F. — 8, R. B. — 9 et 10, Parure d'enfant — 11, M. L. — 12, *Julia* — 13, L. T. — 14, *Flora* — 15, *Agathe* — 16, E. D. — 17, F. G. — 18, Coin de mouchoir — 19, Mouchoir application — 20, Ombrelle — 21, J. I. C. — 22, A. R. — 23, A. R. — 24, Coin pour mouchoir de chasseur — 25, Petite garniture — 26, Mouchoir simple.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 3, Capulet — 4 à 6, Pèlerine de jeune fille — 7 à 11, Capeline—12 à 15, Col amazone et son fichu — 16 à 19, Chemise de baby — 20, Sac à laines — 21 à 24, Cravate et fanchon au crochet — 25 à 28 Petit panier, paille et ruban — 29 à 35, Porte-allumettes *hotte*, paille et ruban — 36 à 39, Chausson d'enfant — 40 et 41, Signet en bristol — 42 et 43, Pèse-lettres — 44, Crochet *Marie-Louise*.

COTÉ DES BRODERIES.

1, PALE à broder sur mousseline au plumetis ou au cordonnet; ou bien en fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

Le même dessin peut servir pour pelote; on remplace alors, par un chiffre, les étoiles du milieu.

2 et 3, PARURE ÉLÉGANTE, à broder sur mousseline, point de poste, ou bien plumetis et point de sable.

Le même dessin, en supprimant la bordure, peut se broder sur nansouk double ou sur toile.

4, *M. P.*, anglaise, plumetis.

5, *Mélina*, anglaise, plumetis.

6, COIN DE MOUCHOIR pour chasseur, plumetis, cordonnet fin et point de sable.

7, *P. F.*, gothique, plumetis.

8, *R. B.*, fantaisie, plumetis ou broderie à la minute.

9 et 10, Parure d'enfant à broder au feston sur nansouk double; on peut ne laisser qu'une épaisseur entre les deux rangs de feston.

11, *M. L.*, romaine ornée, plumetis et point de sable.

12, *Julia*, fantaisie, plumetis et point de sable.

13, *L. T.*, anglaise, plumetis.

14, *Flora*, anglaise, plumetis.

15, *Agathe*, plumetis,

16, *E. D.*, anglaise, plumetis.

17, *F. G.*, gothique, plumetis.

18, Coin de mouchoir, plumetis et point de sable.

19, Mouchoir, application de batiste sur tulle d'Alençon, cordonnet et jours.

20, Ombrelle à soutacher, ou à broder au point de chaînette.

21, *J. L. C.*, romaine ornée, plumetis et point de sable.

22, *A. R.*, fantaisie, plumetis et point de sable.

23, *A. R.*, anglaise, plumetis.

24, Coin de mouchoir de chasseur, plumetis et cordonnet.

25, Petite garniture pour objet de layette ou de trousseau, plumetis et feston.

26, Mouchoir simple, feston, plumetis et point de sable.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 3, Capulet.
1, Devant.
2, Dos.
3, Croquis.

Ce capulet se fait en cachemire blanc, rouge ou bleu, et se garnit, comme l'indique le croquis, d'un velours et d'une dentelle noire; une *imitation* suffit parfaitement.

Taillez un carré de 80 centimètres; pliez-le de manière à former une pointe double; séparez les deux pointes et enlevez à l'une, pour la rendre plus petite que l'autre, 2 ou 3 centimètres de chaque côté, posez ensuite les deux pointes l'une sur l'autre, et faites une encolure, ainsi que l'indique les numéros 1 et 2; enfin cousez un liséré autour de cette encolure, et ajoutez le velours et la dentelle.

La pointe qui se relève pour former capuchon doit être garnie de velours à l'endroit et à l'envers.

Le capulet est aussi commode qu'élégant, pouvant garantir à volonté soit la tête, soit les épaules, ou bien les deux à la fois.

4 à 6, Pèlerine de jeune fille.
4, Devant.
5, Dos.
6, Croquis.

Cette pèlerine, destinée à une robe décolletée, se fait en mousseline, en tulle, ou bien en étoffe pareille. La robe, taffetas ou barége.

On la garnit, comme on le voit au nº 4, de deux velours, entre lesquels on fait courir une soutache ou un velours très-étroit.

On peut remplacer cet ornement par un volant tuyauté, ou bien une ruche à la vieille.

7 à 11, Capeline.
7, Pointe de dessus (moitié).
8, Passe.
9, Bavolet.
10, Fond.
11 Croquis.

Cette capeline, qui se fait en cachemire, comme le capulet donné plus haut, se compose d'une passe unie, avec fond, d'une pointe et d'un bavolet brodés.

La pointe est brodée tout autour (nº 11), le bavolet ne l'est que dans le bas.

Le dessin n'a pu être continué dans son entier; mais l'indication qu'en donnent les nºs 7, 8 et 9, permettra de le compléter facilement.

La guirlande du nº 8 ne doit pas être brodée sur la passe, comme on pourrait le croire; elle est destinée à la deuxième moitié de la pointe du dessus du bas de la tige (à côté de la lettre 13), et doit se raccorder avec la guirlande du nº 7 (à l'angle gauche du bas de la planche.)

Cette guirlande de bleuets peut se broder en cordonnet de soie de couleur, au passé ou au point de chaînette : les bleuets en soie bleue, les calices couleur bois et le feuillage vert; une coulisse, avec ruban, serre le fond de la capeline. Les lettres de repère indiquent la manière d'assembler les différentes parties du patron. Des brides en ruban servent à attacher cette capeline qu'on trouvera toute faite chez Dieulafait, boulevard des Capucines. C'est une charmante nouveauté, plus élégante peut-être que le capulet, mais aussi d'une exécution moins facile.

12 à 15, Col amazone et son fichu.
12, Devant du fichu.
13, Dos du fichu.
14, Col amazone.
15, Croquis.

Ce petit col droit, avec pointes rabattues, se fait en mousseline double ou en batiste.

Les pointes se font à part et s'ajoutent ensuite au col droit.

Ce col, très-gracieux, ne va bien qu'à la condition d'être monté sur un fichu dont l'encolure ne laisse rien à désirer; c'est pour cela que nous donnons un patron complet.

16 à 19, Chemise de baby.
16, Devant.
17, Dos.
18, Manche.
19, Croquis.

Cette petite chemise se fait en toile ou en batiste, et se festonne tout autour.

20, Sac a laines.

Ce sac est fort commode pour contenir les laines à tapisserie; le patron n'a pu trouver place sur cette planche; nous le donnerons le mois prochain.

21 à 24, Cravate et Fanchon au crochet.
21, Fanchon.
22, Cravate.
23, Détail du travail.
24, Croquis donnant l'effet des deux objets.

Prenez un crochet de bois ou d'ivoire et deux écheveaux de laine anglaise, un écheveau blanc et l'autre de couleur, bleu ou mauve, par exemple.

Commencez par une chaîne de 112 mailles (A. B.), et sur cette chaîne faites 28 petits carreaux, de 3 brides chacun, les séparant par une maille chaînette.

Au deuxième rang, diminuez de deux carreaux, 1 au commencement, 1 à la fin, et continuez de la sorte, en diminuant chaque rang jusqu'à ce qu'on arrive à n'avoir plus qu'un carreau.

Le nº 23 donne le détail du travail qu'on entoure d'une dentelle faite de la manière suivante :

Le fond de la fanchon est en laine blanche; prenez la laine de couleur et faites 9 brides dans chacun des trous qui séparent les carreaux. Ce rang terminé, prenez de nouveau de la laine blanche, et faites une demi-bride sur chaque bride du rang précédent.

Le nº 22 indique le détail de la cravate, le nombre de rangs et le nombre de carreaux composant les rangs, nombres que l'on peut au reste modifier, selon la longueur et la largeur que l'on veut obtenir.

Ces deux petits objets offrent beaucoup d'avantages : l'exécution en est prompte et facile, et, grâce à leur légèreté, au peu de volume qu'ils présentent, on pourra toujours s'en munir dans les promenades du soir, et se garantir ainsi de la fraîcheur et de l'humidité.

Le nº 24 indique la manière de poser la fanchon, la pointe sur le devant du sommet de la tête.

On peut, à cette fanchon, ajouter des barbes qui se font sur le modèle de la cravate.

25 à 28, Petit Panier, Paille et Rubans.

25, Tour du panier.
26, Fond.
27, Chalumeau avec sa graine (longueur exacte).
28, Croquis.

Prenez une demi-feuille de carton bristol, une pièce de petit ruban de taffetas ou de satin, des chalumeaux en paille, et un paquet de graines fantaisie, blanches ou colorées.

(Les chalumeaux se trouvent chez les rempailleurs de chaises, et les graines chez tous les marchands de fournitures de fleurs.)

Taillez deux ronds en bristol, l'un sur le patron nº 25, et l'autre sur le nº 26.

Le nº 26 forme le fond et doit par conséquent rester plein; le nº 25 forme le tour du panier; on doit donc enlever toute la partie intérieure, ne laissant que la surface entourée de deux lignes et couverte de trous.

C'est dans ces trous, faits avec un poinçon, qu'on introduit les chalumeaux, dont la base se fixe dans les trous correspondants du nº 26.

Il est donc bien essentiel que les deux cartons soient percés d'un nombre égal de trous.

Les chalumeaux ainsi disposés, on prend un ruban qu'on passe alternativement dessus et dessous un chalumeau, ayant soin de contrarier les rangs, de manière à former un quadrillé semblable à celui du nº 28.

On introduit ensuite, dans la partie supérieure de chacun des chalumeaux, une graine qui forme tête.

On termine en ajoutant une anse, formée d'un laiton recouvert d'un ruban.

A défaut de ruban, on peut se servir, pour faire ce panier, de bandes étroites en papier de couleur satiné, ou bien en papier doré ou argenté.

29 à 35, Porte-Allumettes, *hotte, paille* et *rubans*.

29, Partie inférieure de la hotte.
30, Partie moyenne.
31, Partie supérieure.
32, Graine.
33 et 34, Chalumeaux (longueur exacte).

Ce petit porte-allumettes se fait d'après le même système que le panier que nous venons de décrire.

On taille, en bristol, trois parties sur le modèle des nºs 29, 30 et 31, ayant soin de percer, avec un poinçon, les trous indiqués et qui doivent servir à l'introduction des chalumeaux.

Cinq de ces chalumeaux, qui forment le dossier de la hotte, doivent avoir la longueur du nº 33, et passer successivement dans les trous des trois parties nºs 29, 30 et 31.

Les autres, taillés sur le modèle nº 34, garnissent le tour de la hotte.

Les chalumeaux se terminent, comme ceux du panier, par des graines (nº 32).

Ces graines, au reste, peuvent être supprimées.

Hottes et paniers, de toutes grandeurs, se trouvent, rue de la Fidélité, nº 23.

35 à 39, Chaussure d'enfant.

36, Côté ou quartier.
37, Dessus.
38, Semelle.
39, Croquis.

Cette petite chaussure se fait en cachemire ou en piqué, et se brode en soutache ou au point de chaînette.

Le nº 39 indique la manière d'assembler les différentes parties de cette chaussure, qui se ferme sur le côté à l'aide de trois boutons.

La semelle se taille en peau blanche et se double de flanelle à l'intérieur.

Chaque partie doit être bordée d'un petit ruban de fil ou de soie; un surjet, fait à l'envers, sert à réunir ces parties.

40 et 41, Signet.

40, Détail du travail.
41, Croquis du signet.

Ce signet, dont nous parlions le mois dernier, se fait en *bristol à trous*. Ce genre de bristol se trouve, de toutes les couleurs, chez les papetiers bien assortis.

On taille une bande de la longueur et de la largeur qu'on veut donner au signet; puis, avec des ciseaux fins, ou mieux un canif, on enlève un certain nombre de trous, de manière à former un petit dessin, quadrillé ou autre, formant la bordure du signet.

Les parties noires du nº 40 indiquent ce qui doit être enlevé.

42 et 43, Pèse-Lettres.

42, Pèse-Lettres fermé.

43, Le même, ouvert, avec la lettre dont il doit indiquer le poids.

Cet instrument, dont il a été question dans la *Correspondance* de mai, est aussi commode que mignon. Fermé, il a la forme d'un étui de quelques centimètres de longueur; ouvert, il offre un cylindre qui, entraîné par la lettre qu'on y suspend, s'allonge plus ou moins, en indiquant, au moyen d'une échelle graduée, le chiffre qui donne le poids exact de la lettre.

On le trouve à la papeterie de la Bourse, rue Richelieu, 88.

44, Crochet Marie-Louise.

Ce crochet, que nous annoncions le mois dernier, consiste en demi-brides prises l'une dans l'autre, et qui ne diffèrent des demi-brides ordinaires que par la manière dont le crochet est piqué, manière indiquée au nº 44.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de mariée. — Robe de crêpe avec dessous de taffetas; jupe ornée de ruches formant festons, en taffetas ou en crêpe, retenues par de gros choux pareils et garnies de dentelle. — Corsage montant, à pointes, avec ruches plus petites que celles de la jupe et disposées de façon à former une veste grecque. — Manches bouffantes, larges au poignet, ornées de ruches et de dentelles. — Guirlande en fleurs d'orangers et fleurs de pommiers.

Toilette de jeune fille.—Robe de gaze de Chambéry. — Jupe ornée de ruches de taffetas.— Corsage rond, décolleté, avec ceinture à longs bouts; manches ouvertes ornées de nœuds et de ruches. — Guimpe et sous-manches en organdi. — Résille en filet de soie noire.

Toilette de petite fille. — Robe de taffetas, ornée de velours noir. — Corsage décolleté. — Manches courtes. — Guimpe en mousseline.

TAPISSERIE.

Ces beaux moutons *grisaille*, qui ressortent si bien sur leur fond d'azur, feront un délicieux sujet de chaise, de coussin, d'écran ou de dessus de guéridon.

On peut les exécuter sur canevas, satin ou reps, en laine, en soie ou en perles.

Mosaïque

Depuis des siècles on se figure que le bonheur est une grosse belle pierre précieuse qu'il est impossible de trouver, que l'on cherche, mais sans espérance. Point du tout, le bonheur, c'est une mosaïque composée de mille petites pierres qui, séparément et par elles-mêmes, ont peu de valeur, mais qui, réunies avec art, forment un dessin gracieux. Sachez comprendre avec intelligence les jouissances passagères que le ciel vous envoie, et vous aurez une existence agréable. Pourquoi toujours regarder à l'horizon, quand il y a de si belles roses dans le jardin que l'on habite ! Eh mon Dieu? ce qui empêche de trouver le bonheur, c'est peut-être de le chercher.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

—

Dieu a voulu qu'aucun bien ne se fît à l'homme qu'en l'aimant.

P. LACORDAIRE.

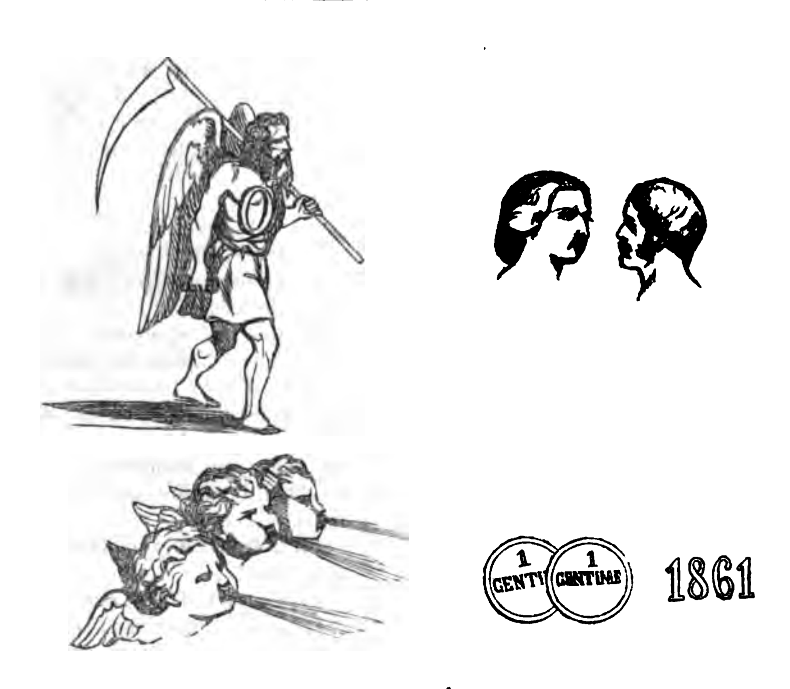
—

Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec le bonheur qui se perd dans ce monde.

DUC DE LÉVIS.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : **Entre l'arbre et l'écorce ne mettez pas le doigt.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens. 1.



A. Nargeon del.t d'après André del Sarte — Nargeon sculp.t

RETOUR DE TOBIE

Journal des Demoiselles — [illegible]

[illegible] Imp. [illegible]

CAUSERIE ARTISTIQUE

ANDREA DEL SARTO

LE MUSÉE CAMPANA

Nous voici de retour en Italie, mesdemoiselles: tout à coup l'austère vision que j'avais évoquée pour rafraîchir vos yeux fatigués de merveilles disparaît, ne vous laissant pour souvenir qu'une impression réconfortante. Vous avez un instant quitté l'atmosphère embaumée, fleurie, lumineuse, où passa Raphaël, pour respirer celle de Corneille.

Nous venions presque, d'ailleurs, d'épuiser l'admiration. Partant des premiers efforts de l'art, des inspirations à la fois grandioses, terribles et naïves des peintres du Campo-Santo, nous avions successivement gravi les cimes où montèrent, portés par les ailes de la foi et du génie, l'angélique moine de Fiesole, Masaccio, Léonard, Michel-Ange, Raphaël. Après ces demi-dieux de la Renaissance, quel maître italien pouvons-nous admirer sans descendre? Ils ont touché au sublime, et Dieu ne permet pas à l'homme de le franchir. Nul ne dira le mot des profondes pensées endormies sous le front pensif et les discrets regards de Vinci. Nul n'osera traduire ou répéter les épopées titanesques de Michel-Ange. Raphaël seul eut des émules, mais non pas des égaux.

Tandis qu'il triomphait à Rome, où Michel-Ange aussi régnait, Andrea del Sarto, que l'on pourrait assez justement appeler le Raphaël florentin, sortait, comme Francia, comme Verocchio, comme Ghirlandajo, d'une boutique d'orfévre, pour devenir l'un des premiers artistes de son temps.

Il se nommait, de son nom de famille, Andrea Vannucchi. — A présent, mesdemoiselles, je vais vous rappeler qu'il ne faut pas le confondre avec Pietro Vannucci que je vous ai fait connaître sous le nom de Pérugin. — Son père était tailleur, de là son surnom de *del Sarto*.

On voit encore à Florence la maison dans laquelle on prétend qu'il naquit, et les cicerones ne manquent point de la désigner aux étrangers comme tant d'autres souvenirs de la gloire passée. On vous montrera, si vous allez à Florence, la pierre où montait Dante pour réciter les vers de la *Divine Comédie*, la chaire où prêcha Savonarole, lorsqu'il ne prêchait pas sur la place publique. Vous admirerez alors le culte de ce peuple pour ses souvenirs patriotiques, et l'amour profond qu'il porte à ses grands hommes.

Nous n'avons pas en France l'idée de la passion avec laquelle un Italien prononce : « Il nostro Leonardo! il nostro Alighieri! il nostro Raffaello! » Et si quelqu'un s'avisait de dire avec un pareil feu : « Notre Corneille! » nous le regarderions avec stupéfaction. Nous donnons ici, sous le prétexte que quelques hommes illustres y ont été ensevelis, le nom païen de Panthéon à une église froide et délaissée où ne vont même pas prier les habitants de la paroisse qui préfèrent s'agenouiller sous le jubé de Saint-Étienne-du-Mont. Et qui va donc au Panthéon, si les âmes pieuses n'y vont guère? Y voit-on nos patriotes? A Florence, vous trouverez Santa-Croce, la vieille église bénie où chaque instant du jour exhale une prière, où chaque dalle usée couvre une tombe glorieuse.

Il y a presque de la rivalité entre les capitales de l'Italie au sujet de leurs grands hommes qui sont bien véritablement des demi-dieux. Et sans aller jusqu'aux capitales, on peut dire que chaque église, chaque monastère, chaque palais, vante, avec une ardeur jalouse, les perfections de son héros.

Et ces artistes, ces poètes, ces savants tant glorifiés après leur mort, furent aussi fêtés de leur vivant. Vous l'avez vu par les causeries précédentes, l'Italie n'est pas le pays des génies méconnus.

Pourtant la fortune ne se montra pas également favorable à tous les maîtres. Si la gloire vint toujours à qui la mérita, l'or demeura partial. Tandis qu'à Rome les tableaux de Raphaël n'avaient plus de prix, et que Michel-Ange, appelé à les estimer par le ban-

quier Antonio Chigi, les évaluait comme vous savez, Andrea del Sarto, quoique goûté des amateurs, peignait à Florence ses plus belles œuvres pour un prix inférieur. L'un était un prince, l'autre demeura longtemps un artisan. Pourquoi? En tous temps et en tous pays on a vu de ces anomalies étranges. Aujourd'hui encore, nous voyons des prix bien différents rémunérer le talent d'artistes que la postérité mettra peut-être au même rang; et puis, certaines natures sont faites pour le triomphe comme d'autres pour la lutte. Il semble que Raphaël, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, ait été porté par la destinée. Il monte au Capitole tout droit, sans franchir de barrières, sans se heurter aux obstacles. Le fils du tailleur, lui, l'apprenti orfévre, se traîne d'abord dans l'obscurité, puis, lorsqu'il en sort, reste longtemps rivé à cette lourde chaîne de la misère qui le força de se mettre aux gages de moines intéressés ou de donataires économes.

Enfin nous l'en voyons sortir. Un prince, passionné pour les arts, désespérant d'enlever à leur patrie les rivaux tout-puissants de Léonard de Vinci, paie magnifiquement les tableaux du Raphaël florentin, et l'emmène à Paris où il le couvre de richesses et d'honneurs.

Cependant l'artiste abandonna, bientôt pour retourner dans sa ville natale, et y finir misérablement comme un banqueroutier, cette nouvelle patrie qui voulait l'adopter.

Je m'arrête, mesdemoiselles, en m'apercevant que je résume la vie de mon héros, quand je devrais d'abord vous en raconter les détails.

Donc, André Vannucchi naquit à Florence en 1488, tandis que Léonard de Vinci fondait l'école milanaise, que Michel-Ange grandissait à Florence, à la cour des Médicis, et que Raphaël, enfant, jouait sur les genoux de sa mère. Voyez donc comme tous ces héros de l'art furent contemporains? Le premier qui naît de la pléiade admirable et inimitée, c'est Léonard en 1452. Le second, c'est Fra Bartolommeo en 1469. Puis Michel-Ange vient au monde en 1474, et Raphael en 1483. Tous vivent sous les mêmes règnes et s'épanouissent en même temps, comme la gerbe d'un feu d'artifice. Quand Andrea del Sarto mourut, en 1529, Michel-Ange n'avait pas encore peint le *Jugement dernier*; mais Raphaël était mort depuis dix ans, Léonard et Fra Bartolommeo depuis treize.

Dès son adolescence, le fils du tailleur fut distingué par les connaisseurs qui reconnurent en lui l'étoffe d'un grand artiste. Il faut vous faire observer ici, en manière de parenthèse, que l'art, élevé si haut par les maîtres contemporains, ne marchait pas d'un mouvement égal dans toute l'école florentine. Ainsi, aux mêmes dates d'exécution que les chefs-d'œuvre de Léonard, de Raphaël et de Michel-Ange, vous pouvez voir quantité de tableaux encore primitifs pour ainsi dire. Ne vous ai-je pas fait remarquer que Pérugin, par exemple, tenait à Florence une école rivale de celle de Michel-Ange? D'autres peintres moins illustres parmi nous, mais célèbres au delà des monts, maintenaient contre le développement néoplatonicien, l'art des Bellini, des Ghirlandajo, des Pinturicchio : et tous n'étaient pas des Fra Bartolommeo ou des Francia. L'école du Pérugin eut des représentants cinquante ans après la mort de Raphaël, et, pour tout vous dire, au temps où parut Andrea del Sarto, la masse des peintres florentins était dans cette donnée pérugînesque plus que dans le courant des grands maîtres.

Ce fut pourtant des œuvres de ceux-ci que s'inspira le fils du tailleur, et même le caractère de sa peinture est avant tout une grande largeur et une aisance admirable. Rien qui sente la gêne, rien de cru, rien de stéréotypé; au contraire, un moelleux de dessin, une harmonie de couleur, un naturel de pose parfait, et qui pourtant ne touche pas au *joli*, ce terrible écueil où vient échouer l'art lorsqu'il arrive à la décadence. Il y a bien de la distance encore entre les types d'Andrea del Sarto et ceux du Guide et de Carlo Dolci. Pourtant comme ceux-ci acheminent à ceux-là! Ah! mesdemoiselles, vous le savez déjà, le Capitole est près de la roche Tarpéienne!

Les Florentins ont surnommé del Sarto le peintre sans défauts : *Senza errori*. Peut-être, en effet, ce titre lui convient-il. Sans avoir la divine inspiration du Sanzio, il en a la grâce; sa couleur est plus chaude et plus fondue.

Bientôt donc les véritables amateurs le distinguèrent à Florence, et lui commandèrent des tableaux, mal payés d'abord, mieux payés ensuite. Sa réputation s'étendit; avec les riches commandes ne vint point la fortune! Andrea del Sarto manquait d'ordre et ne savait point compter; il menait un peu cette vie de bohême qu'on a depuis reprochée à beaucoup d'artistes. Par malheur encore, il s'éprit d'une veuve coquette, Lucrezia del Fede, et l'épousa. Lucrezia le rendit jaloux et l'induisit en de folles dépenses; il était toujours, grâce aux exigences de cette femme, dans une position précaire. C'est pourquoi les offres brillantes de François Ier le trouvèrent accessible; ses amis lui conseillaient tous de fuir Lucrezia. Il partit.

Mais bientôt le mal du pays le prit, et aussi le désir de revoir sa dangereuse épouse. Il persuada au roi de l'envoyer en Italie pour y acheter plusieurs des chefs-d'œuvre artistiques que produisait la bienheureuse contrée. François Ier lui donna une grosse somme d'argent!... Andrea jura sur l'Évangile de revenir; hélas! pourquoi faut-il une tache sur la probité de ce grand artiste! Andrea del Sarto dépensa en folles prodigalités pour Lucrezia l'argent du roi de France... Il mourut de la peste, misérable, déshonoré, abandonné, car Lucrezia s'enfuit de peur de la contagion.

Celles de vous qui verront les musées d'Italie, trouveront dans toutes les dernières œuvres d'André del Sarto, même dans ses Saintes Familles, le portrait de cette funeste Lucrezia. Elle n'avait point pourtant le type pur et divin qui convient aux Vierges, il s'en faut; mais la beauté païenne des filles d'Hérodiade.

Mais, que parlé-je des musées d'Italie! Si vous habitez Paris, si vous y venez, et laquelle d'entre vous n'est pas destinée à y venir un jour? vous pourrez voir le visage de Lucrezia au musée Napoléon III, que la voix publique continuera d'appeler, bon gré malgré, le *Musée Campana*.

La récente ouverture de ce musée est un événement artistique dont je devrais vous entretenir, quand bien même son souvenir ne viendrait pas se jeter à la traverse de mon sujet.

Qu'est-ce donc que le musée Napoléon III? — Une riche collection que l'Empereur a achetée au pape pour la somme immense de cinq millions de francs. — Qu'est-ce que le musée Campana? — Cette même

collection qui avait été formée à Rome par le marquis Campana, directeur du Mont-de-Piété! L'amateur passionné dépensa, pour l'acquérir, sa fortune entière d'abord; puis, quand elle fut engloutie, son ardeur chercheuse ne s'arrêta pas. Il fouillait toujours, par habitude, par besoin, les couvents, les palais, les ruines antiques... et, sa bourse vide, il osa toucher au trésor que l'État lui avait confié. Sans doute il voulait rembourser les emprunts forcés... Et qui sait si André del Sarto, aussi, ne voulait pas plus tard racheter sa concussion? — Toujours est-il que le marquis Campana se vit accusé de malversation et condamné par le gouvernement romain. Sans doute il avait mérité ce châtiment qui brisa sa carrière... mais personne ne songea pourtant à le comparer au misérable qui franchirait les limites de la probité dans un ignoble but de lucre. D'ailleurs il expie, aujourd'hui, bien cruellement sa faute. Et ce ne doit pas être la moins cruelle de ses expiations, que de voir les merveilles, qu'il avait rassemblées avec tant d'efforts, aller à l'étranger?

Le musée Campana donc, est arrivé de Rome, il y a quelques mois, et a été ouvert au public le 1er mai, dans le Palais de l'Industrie. Il se compose de peintures des maîtres, surtout des maîtres italiens des écoles primitives; de sculptures antiques et de sculptures de la Renaissance: de tombeaux et de vases étrusques; de vases et de bijoux antiques, de ces merveilleuses faïences italiennes de la Renaissance, qu'on appelle des majoliques.

Dans quelles salles voulez-vous d'abord que je vous conduise? — Chez les peintres, n'est-ce pas? Aussi bien, je vous parlais de del Sarto, et je vous disais que nous trouverions au musée Campana, un reflet du visage de Lucrezia del Fede. C'est la Vierge d'une Sainte Famille inscrite sous le n° 465. Mais nous y trouverons aussi notre héros, Andrea del Sarto, peint deux fois par lui-même. Avec la *Sainte Famille* déjà citée, une des plus belles du maître, le musée Campana nous donne encore une *Sainte Catherine* fort belle.

Au musée du Louvre, nous avons d'Andrea del Sarto la *Charité* qu'il peignit en France pour François Ier, et deux *Saintes Familles*.

Nous étions pauvres, donc, et la nouvelle collection Napoléon III va compléter, pour nous, l'œuvre d'Andrea del Sarto comme elle complète tant d'autres œuvres, comme elle éclaire bien des pages obscures de l'histoire de l'art.

Ainsi nous avons dans la collection Campana outre les peintures propres de del Sarto, deux tableaux de son école dont l'un est la copie de la fameuse *Vierge au Sac*, du couvent de l'*Annunziata*, qui passa pour le chef-d'œuvre d'Andrea.

Je voudrais vous mener à Florence, mesdemoiselles, et vous y faire connaître notre héros qui, là seulement, se montre tout entier dans la multiplicité de ses travaux. Mais, puisque nous sommes au musée Campana maintenant, restons-y.

Nous entrons donc dans les galeries de peinture: venez avec moi.

Et d'abord nous voici parmi les byzantins — car un judicieux classement a fait ranger les tableaux par rang de date. Remarquez ces figures longues, plates, raides et noires qui se détachent en silhouettes sur un fond d'or? Bien. Ici les formes semblent sortir de leur gaîne comme une chrysalide au point d'éclore: c'est Cimabue qui paraît avec son école. Tout à coup les personnages se groupent, se mouvementent, s'animent. Giotto ouvre l'ère de la Renaissance.

Puis, voici venir toute la série des peintres giottesques: Buffalmacco, Giottino, Taddeo Gaddi, Antonio Veneziano, Orgagna, Spinello d'Arezzo, Simon Memmi, etc. Et que d'artistes de cette époque, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous!

Après Beato Angelico, commence la période que vient clore Masaccio, en passant par Benozzo, Gozzoli, Paolo Uccello, Fra Filippo Lippi; puis celle qui conduisit au Vinci, à Michel-Ange, par Ansanno di Pietro, Cosimo Roselli, Antonio Pollajuolo, Mariotto Albertinelli, Sandro Botticelli, Verrochio, Lorenzo di Credi, Ghirlandajo, etc.

Les Florentins ne sont pas seuls représentés au musée Campana. Cette école ombrienne, si féconde, d'où sortit Raphaël, nous livre, pour la première fois, ses trésors avec des tableaux de Vitale de Bologne, de Paolo d'Avanzi, de Lorenzo di Venezia, de Gentile di Fabriano, de Nicolas Alunno di Foligno, de Giovanni Santi, le père de Raphaël; de Pérugin, son maître; du délicieux Francia de Bologne, enfin de Melozzo de Forli, un artiste hors ligne, un maître puissant et fécond, jusqu'à présent totalement inconnu.

Précisément, nos musées, si complets d'ailleurs, manquaient des œuvres riches et intéressantes des artistes primitifs d'Italie. Aujourd'hui nous n'avons plus rien à envier aux collections étrangères.

Les écoles vénitienne, ferraraise et lombarde apportent aussi leur contingent au musée Campana. Moins fort que celui des Florentins et des Ombriens, il complète pourtant admirablement la phalange artistique de la renaissance italienne. Ainsi nous avons des peintures de Squarcione, de son fils adoptif le Mantegna, si bien représenté au musée du Louvre, et qui fut le père de cinq fils tous bons peintres; des Crivelli, inconnus ici auparavant; des Bellini, de Vittore Carpaccio, de Girolamo di Santa-Croce, parmi toutes celles des anciens Vénitiens. Les Ferrarais apportent les Lodovico Mazzolini, autrement dit Mazzolini da Ferrara, des Dominique Panetti, etc., et les Lombards quelques épaves des œuvres dispersées des élèves du Vinci.

Cette collection des maîtres primitifs, la plus complète qui existe, est la plus importante partie du musée Campana, au point de vue de l'histoire de l'art. Mais ce musée vient encore apporter des merveilles de la grande époque.

Ainsi Andrea del Sarto commence la série des maîtres contemporains de Raphaël. Parmi ceux-ci, je dois vous citer une femme, Plautilla Nelli, élève de Fra Bartolommeo, dont le Louvre ne possédait rien et qui donne à la collection Campana une *Annonciation* et une *Sainte Famille*; Giuliano Bugiardini qui nous apparaît aussi pour la première fois, et dont voici un portrait de Michel-Ange. Les œuvres des peintres, dans la collection Campana, sont classées par rang de dates. En suivant les salles de l'école florentine, vous irez donc, mesdemoiselles, depuis les prédécesseurs de Cimabue jusqu'à Carlo Dolci et autres peintres du dix-septième siècle.

De même pour les autres écoles. Seulement vous observerez que de toutes celles qu'a réunies le musée Campana, l'école florentine est la plus complète. Il

faut aussi reconnaître mesdemoiselles, qu'elle a été la première, la plus nombreuse et la plus puissante des écoles d'Italie.

Ce sera pour celles de vous qui pourront aller visiter ce nouveau musée, un grand enseignement que d'étudier le musée Campana dans son nouveau mode de placement. Elles verront l'art naître, grandir et décroître dans chaque école, avec son génie particulier.

A Venise, depuis le Squarcione jusqu'au Tiepolo, en passant par les Bellini, le Titien, Sebastiano del Piombo, Paul Veronèse, le Frangipane, Morani et Canaletto, cet émule de notre Claude Lorrain.

A Milan, et dans les écoles du nord de l'Italie, depuis Léonard, qui fournit à la collection Campana un portrait de lui-même et une reproduction de la *Vierge aux Rochers* que vous connaissez, jusqu'au Corrège et au Parmesan.

L'école napolitaine; pour ne pas manquer à son rang dans ce cortége des gloires de l'art, a envoyé deux des sauvages et grandioses batailles de Salvator Rosa.

Bologne et l'Ombrie qui transforment leurs manières après Francia et Raphaël, nous amènent les Carrache, Michel-Ange, le Caravage, Prosper Fontana et sa fille Lavinia qui fit à Rome des travaux importants sous le pontificat du pape Grégoire XIII, et dont la collection Campana possède deux Vierges et un portrait d'elle-même; Guido Reni dit *le Guide*, le Guerchin, Elisabetta Sirani, autre femme qui a peint aussi son portrait, le grand Dominiquin, l'Albane et Carlo Maratta.

Mais l'Italie seule n'a pas payé son tribut à la collection Campana. Voici l'Espagne avec Huno, Joseph Ribera, Zurbaran, Murillo, etc. Voici la Flandre avec Quintyn Metzu, Breughel, Van Dyck, Teniers, Rubens. Voici la France avec Poussin, Claude Gelée le *Lorrain*, et Philippe de Champaigne dont je vous parlai la dernière fois.

Passons. Hélas! je n'ai pas le temps de vous arrêter avec moi autant que je le voudrais dans ces salles de peinture. Pourtant, combien j'aimerais à m'y attarder en votre compagnie, causant de celui-ci et de celui-là, étudiant les races et les hommes!

Vous voulez, n'est-ce pas, que nous entrions aux salles de sculpture? vous voulez voir les riches majoliques, les merveilleux bijoux, les vases étrusques, les tombeaux, etc. ? Marchons donc.

Je vous ai parlé de cette ancienne école de sculpture pisane qui régénéra l'art et commença la renaissance en Italie. Nos musées, malheureusement, ne possèdent point d'œuvres des maîtres pisans, et la plupart des sculptures florentines ne nous étaient connues que par des moulages. Avions-nous des Lucca della Robbia? Bien peu. Maintenant, nous sommes riches.

Nous avons de Jacopo da Spoleto, une Vierge à l'Enfant en bois peint et doré; d'André de Pise plusieurs figures en marbre; de Ghiberti et de son école, trois admirables bas-reliefs; de Donatello et de son école, une quinzaine de morceaux; de Verrocchio le maître de Michel-Ange, deux terres cuites, dont l'une émaillée.

Avec les terres émaillées, c'est-à-dire les faïences, nous voici en présence du grand Lucca della Robbia, dont le nom et les œuvres vous arrêtent partout en Toscane. Nous ne nous faisons guère d'idée en France de ce genre de sculpture peinte, si fort en faveur au delà des monts. De récents essais pour introduire la faïence dans la décoration des monuments n'ont point trouvé bon accueil devant le public. Peut-être bien le public n'a-t-il pas eu raison, mesdemoiselles.

Ses jugements ne sont pas sans appel, et généralement il commence toujours à s'insurger contre les choses nouvelles.

Quoi qu'il en soit, les faïences peintes furent au temps de la renaissance en Italie, l'une des branches les plus importantes de l'art décoratif. Pas de petite ville en Toscane et en Ombrie qui n'ait sur la façade de son *dôme* de marbre, ou de ses monuments civils, des médaillons, des bas-reliefs, des statues de faïence. A Pistoja, par exemple, l'hôpital est entièrement entouré d'une frise où des saints de faïence tous différents d'attributs, de vêtements et d'attitudes forment comme une sorte de procession.

Cette frise colossale est, je crois, le chef-d'œuvre de Lucca della Robbia. La légende raconte que Lucca a caché dans une des têtes le secret de son art merveilleux. Mais dans laquelle? — Mystère! Les chercheurs, les curieux en se promenant devant l'hôpital interrogent les blancs visages des saints et se demandent quel front recèle le manuscrit précieux. Mais depuis quatre siècles on n'a pu former que des conjectures. Et la solution du problème reste introuvable.

Lucca della Robbia, mesdemoiselles, naquit en 1388 et mourut en 1430. Il fut vous le voyez, contemporain des premiers artistes de la Renaissance, c'est-à-dire d'Orgagna, des Memmi, de Fra Angelico.

Quand vous aurez bien remarqué les statues de faïence vous entrerez avec plus d'intérêt encore dans les salles des majoliques, c'est-à-dire des faïences de luxe et d'usage qui étaient la vaisselle des riches italiens du quizième siècle. Ici tout est merveille : depuis les plats avec fruits en relief émaillés des couleurs naturelles que vous connaissez sans doute, car il s'en trouve dans beaucoup de collections d'amateurs, jusqu'aux plats à reflets dont l'émail resplendit de toutes les couleurs du prisme. Ici vous vous arrêterez fascinées. Est-ce de l'or fondu avec de la pourpre qui fait ce ton semblable à un rayon de soleil? Est-ce de l'acier coulé dans du saphir qui donne ce vernis incomparable où se joue une lumière irisée?

Sans doute les vieux alchimistes fondeurs de métaux qui cherchaient l'or potable ont donné aux émailleurs le secret de ces vernis singuliers et fascinateurs.

Mais les vernis recouvrent le plus souvent des peintures de prix, d'après les maîtres; d'autres fois des arabesques prodigieuses. Puis les vases prennent des formes élégantes, sveltes, gracieuses, ils s'incrustent de bijouterie...

Parlons bijoux. Voici dans la grande salle, sous une vitrine, les bijoux antiques de la collection Campana. Il faut *faire queue* avant de parvenir à les voir. Mais cela en vaut la peine. Savez-vous, mesdemoiselles, qu'ils travaillaient l'or merveilleusement ces anciens? Que leurs bracelets, leurs colliers, leurs épingles qui ne brillent pas par la valeur des pierres autant que les nôtres sont des objets d'art? Les bijoux greco-étrusques ont une finesse de travail, une perfection de ciselé, une élégance de formes qui pour moi les font supérieurs à tous les diamants du monde!

Je voudrais vous les faire voir ces bijoux et je vou-

drais qu'ils vous tentassent, ce serait une preuve que vous aimez l'art dans toutes ses manifestations. D'ailleurs, je n'aurais pas le remords de vous avoir inspiré des désirs impossibles à satisfaire. On refait des bijoux étrusques plus beaux, et aussi purs que ceux-ci, trouvés dans les tombeaux. Oui, à Rome aujourd'hui l'or se travaille comme cela. Si vous y allez, achetez un bijou. Si quelqu'un des vôtres y va, priez-le de vous rapporter une simple épingle de ce travail, et non point l'éternelle mosaïque de Saint-Pierre.

Passons encore cependant; il nous reste peu de temps à causer ensemble. Nous voici dans une salle étrusque. Des vases! il y en a des milliers tous purs de formes, purs de matière et de décoration. Ce n'est pas la richesse des faïences de Forli, d'Urbin ou de Faenza. On n'y voit pas d'émaux brillants nuancés de toutes les couleurs du prisme, ni de figures en relief. Rien que des figures au trait, traçant sur un fond noir leur silhouette rougeâtre. Et quelle perfection suprême cependant!

Tout cela vient aussi des tombeaux. On continue toujours les fouilles en Toscane. De temps en temps, on ouvre un de ces tombeaux dont vous pourrez voir au musée Campana les représentations exactes. Alors, cet asile de la mort, fermé à l'air depuis tant de siècles, nous révèle les secrets de l'antiquité. Nous les surprenons dans ses plus intimes retranchements.

Un tombeau étrusque est une sorte de chambre carrée dont les murs sont peints ordinairement d'un ton uni et ornés, en manière de bordures, d'arabesques, de grecques, etc. A l'entour se rangent les urnes funéraires, les lampes, les statuettes de terre cuite, les vases qui formaient comme *les honneurs* des morts. Quand on ouvre un de ces tombeaux, il apparaît ainsi dans son intégrité. Mais l'air extérieur n'a pas plus tôt passé sur ces couleurs qui semblent fraîches et vives qu'elles s'éteignent; touché ces étoffes qu'elles tombent en poussière! Les objets de terre ou de métal seuls subsistent. Aussi se hâte-t-on de reproduire ces tombeaux par la photographie, le dessin, la peinture, etc. Ce sont ces *fac-simile* que nous offre le musée Campana.

Celles de vous qui pourront aller voir ce musée y passeront des heures délicieuses et se rendront compte de l'influence énorme qu'il va exercer sur l'éducation artistique de la France. Quant à celles qui, moins heureuses, seront réduites à s'en former une idée par leurs lectures, j'ai fait pour elles ce que je pouvais dans un article si restreint. Il faudrait des volumes pour servir de glose au musée Campana.

D'ailleurs je ne veux pas finir cet article sans vous répéter que les plus belles œuvres d'André del Sarto se trouvent à Florence au couvent de l'Annonciation, aux Offices et au musée Pitti. Comme Fra Bartolommeo, on ne peut bien le connaître que dans son pays. Les musées français, y compris la collection Campana, nous en donnent une idée mais ne nous le révèlent pas.

J'aurais voulu aussi vous dire un mot du Rosso et du Primatice qui furent comtemporains d'André et qui furent après lui les plus brillantes étoiles de l'école de Fontainebleau. Il faut donner ce nom à cette colonie d'artistes ramenés d'Italie par François Ier, abrités par lui dans sa plus chère résidence et qui jetèrent tout à coup sur la France les lumières de l'art.

Primatice fut chargé par François Ier de remplir la mission à laquelle avait failli Andrea del Sarto. Il revint, lui, chargé de trésors, et nous devons à ses soins la majeure partie des tableaux et statues du Louvre, qui forment la collection dite de François Ier. Le Primatice était né à Bologne, mais toute sa vie artistique s'écoula en France. Il faisait à Fontainebleau et à Paris une quantité de travaux de peinture et de sculpture. Malheureusement beaucoup ont été détruits, et je ne pourrais citer de lui comme authentiques que les peintures décoratives de la galerie de Henri II, à Fontainebleau.

Le Rosso, rival de Primatice, ne put vivre à côté de lui sans le haïr, et réciproquement. S'il nous reste aujourd hui si peu d'œuvres de ces maîtres, la faute en est à eux, qui détruisaient mutuellement leurs ouvrages par envie et par colère. Vous trouverez à Fontainebleau peu de peintures du Rosso; le musée du Louvre vous montrera deux tableaux de lui.

D'Andrea del Sarto nous avons au Louvre, outre la *Charité* que je vous ai déjà citée, deux *Saintes Familles*, achetées par François Ier, l'une à André del Sarto lui-même, pour un prix royal, l'autre à des marchands qui la vendirent cher après l'avoir payée un prix infime à l'artiste.

Vasari raconte ce détail entre tant d'autres.

J'aurais bien voulu encore, mesdemoiselles, avant de quitter Florence et les Florentins de cette époque, vous parler de ce Giorgio Vasari qui fut élève de Michel-Ange et d'Andrea del Sarto, devint bon peintre et bon architecte, et écrivit pour la postérité cette précieuse *Histoire des Peintres* qui éclaire le glorieux passé de l'art et fournit tant de matériaux à l'étude. Mais, quoi! l'espace se rétrécit devant moi et puis le temps me presse. Je pars tout à l'heure pour Londres, où je vais chercher des impressions dont je vous ferai part sur l'exposition internationale. Sachez donc seulement que Vasari, talent facile plus que puissant, a exécuté en Italie pour Clément VII, Paul III, Jules III, Alexandre et Cosme de Médicis, Pie V et Grégoire XIII, d'immenses travaux de peinture et d'architecture; qu'il décora encore les palais de plusieurs riches particuliers; et qu'enfin nous avons au Louvre quatre tableaux de lui.

Claude Vignon.



BIBLIOGRAPHIE

LECTURES TIRÉES DE L'HISTOIRE ROMAINE

Par M. Raffy (1).

Si l'histoire ancienne, toujours un peu confuse, inspire cependant un vif intérêt dans ces lectures empruntées aux meilleurs écrivains anciens et modernes, à combien plus forte raison l'histoire du peuple romain, plus rapproché de nous, auquel nous devons en partie notre langue, nos lois, nos usages, offre-t-elle de charmes dans ces pages, écrites, ou par les témoins de tant de grandeur, ou par ceux qui, dans les siècles modernes, ont jeté sur Rome, ses grands capitaines et ses illustres orateurs, le coup d'œil le plus profond et le plus sagace! Les jeunes filles qui connaissent de l'histoire romaine quelques noms: ceux des sept rois, ceux des Scipions, ceux des Gracques, apprendront dans l'excellent ouvrage que nous leur recommandons, les faits curieux, les détails de mœurs et de caractère qui se graveront à jamais dans leur mémoire, et à une chronologie sèche et aride succédera un tableau animé et vivant qui les captivera mieux que ne le ferait une fiction. En général, la jeunesse préfère les *histoires* à *l'histoire*, et, il faut en convenir, il n'est pas d'étude plus aride que celle de ce squelette sans âme et sans physionomie que l'on décore du nom d'histoire dans les pensionnats de demoiselles; il n'est rien de plus ennuyeux que ces noms barbares de gens et de lieux auxquels on ne peut rattacher une idée; rien de plus fatigant que ces dates, auxquelles manque le synchronisme qui les rendrait intéressantes. Pour connaître l'histoire, il faut savoir certainement la chronologie, il faut se familiariser avec les noms, avec la géographie, mais il faut autre chose encore, il faut pénétrer jusqu'à la moelle des hommes et des choses, et cette connaissance intime, on ne peut l'acquérir que par la lecture. C'est là le complément de l'éducation, c'est à ce fructueux travail que peuvent être consacrées quelques heures de ces années qui séparent l'adolescence de la jeunesse, la pension du mariage. Des lectures de différents genres, solides, bien digérées, sont, à coup sûr, ce qui peut le mieux étendre l'intelligence d'une jeune fille, développer ses facultés, la désabuser des plaisirs frivoles, et occuper son temps d'une manière sérieuse et amusante à la fois. Or, pour l'histoire, les choix que M. Raffy a faits dans tous ceux qui ont tenu la plume depuis Moïse jusqu'à nos jours, forment le cours le plus intéressant et le plus méthodique. Les lectures d'*histoire romaine* n'ont rien à envier à l'histoire ancienne; Tite-Live, le sincère Plutarque, le brillant Florus, Polybe, Salluste, Suétone et le maître de tous les historiens, Tacite, ont fourni leur part à cette gerbe magnifique, et deux écrivains modernes, l'un assis dans la chaire des docteurs, l'autre sur le siége des magistrats, Bossuet et Montesquieu, portent sur la politique des Romains, sur les causes de leur puissance, sur les motifs de leur chute, ces jugements qui sont le droit de la postérité. Si nos jeunes lectrices veulent suivre nos conseils, elles liront avec plaisir, et, j'ose le dire, avec une espèce de passion, ces pages qui retracent ce qui s'est fait de plus remarquable parmi les hommes. Rien de long, rien de superflu dans ces extraits qui ne sont que la fleur des annales romaines, et, pour les bien comprendre, il faut connaître déjà l'enchaînement des faits, il faut être familier avec la chronologie et la géographie, que l'on a appelées justement les deux yeux de l'histoire. C'est donc un livre dédié, non aux intelligences qui déchiffrent à grand'peine le rudiment de la science, mais à celles qui, plus avancées, veulent approfondir ce que jusqu'alors elles ont effleuré. A celles-là, nous promettons profit, instruction, délassement, car si le fond de ces études est grave, la forme en est toujours agréable, parce qu'elle est toujours éminemment littéraire.

Dans un prochain article, nous parlerons des deux derniers volumes de ce cours d'histoire; ils sont consacrés au moyen âge et aux temps modernes.

M. B.

(1) Un fort volume, prix : 2 fr. 75, par la poste, 3 fr., chez Auguste Durand, libraire, 7, rue des Grès, Paris.



LE RICHE MALGRÉ LUI

(SUITE.)

V

A mon grand étonnement, une semaine s'écoula sans que je reçusse de réponse; j'allai plusieurs fois chez Bressac sans pouvoir le rencontrer. Je me décidai enfin à l'aller chercher à son bureau.

L'huissier à qui je m'adressai avait la mine toute bouleversée, et refusa de me laisser entrer, en me disant que M. Charles était dans le cabinet de M. Laverdière, et occupé avec lui d'affaires très-urgentes.

Ces circonstances étranges me causèrent une vive inquiétude. Je me rappelai avec effroi ce que Charles m'avait dit, dans notre dernière entrevue, de la crise qui pesait sur la maison Achille Laverdière, et je ne doutai pas que cette crise n'eût pris un caractère des plus graves.

Mes appréhensions n'étaient, hélas! que trop fondées.

Le lendemain je vis entrer chez moi Bressac, pâle, défait, consterné. Il se laissa tomber sur une chaise.

« Tout est perdu, me dit-il, la maison Achille Laverdière a cessé ses paiements. Ce n'est pas seulement une faillite, c'est une banqueroute où j'ai craint un instant de me trouver compromis. M. Laverdière a pris la fuite. Plusieurs personnes haut placées et des maisons importantes sont enveloppées dans ce désastre. Le malheureux ne sera pas ménagé. C'est à la fois, pour lui et les siens, la ruine et le déshonneur.

— Et pour toi, lui demandai-je, n'auras-tu pas à en souffrir?

— Oh! pour moi, ce n'est que fâcheux : j'ai l'habitude de me tenir toujours en garde contre les retours de fortune. Toutes les personnes tant soit peu initiées aux affaires de mon ci-devant patron savent que si elles ont tourné de la sorte, ce n'est pas ma faute. Ma considération reste donc intacte. Quant à ma situation matérielle, grâce aux ressources que je tiens de ma famille et à celles que j'ai su me créer par moi-même, elle me permet d'attendre assez tranquillement une bonne occasion de me faire une nouvelle position. Aussi n'est-ce pas de moi que je m'inquiète, mais de notre pauvre ami Félix, dont le nom me semble en vérité une amère ironie, et dont je m'étais vainement flatté d'améliorer le sort présent, et d'assurer le bonheur à venir.

— Encore, observai-je, faut-il nous féliciter de ne lui avoir rien dit de tes démarches; nous lui aurons du moins épargné une cruelle déception, et nous pouvons espérer que son courage, son talent, sa persévérance, triompheront enfin des difficultés qui entravent sa carrière. A te dire vrai, ce n'est pas lui que je trouve le plus à plaindre en cette circonstance. Je ne parle pas de M. Laverdière qui ne subit que la conséquence de ses fautes et de sa témérité; mais sa femme, sa fille, hier riches, fêtées, flattées, aujourd'hui vouées à la misère, à la honte, à l'abandon! que vont-elles devenir?

— Elles sont, en effet, bien malheureuses, et c'est pour l'orgueilleuse madame Laverdière une leçon plus cruelle que je ne la lui eusse souhaitée. Quant à sa fille, c'est une noble enfant, et qui mérite d'être heureuse; mais la destinée est aveugle, et trop souvent frappe l'innocent avec plus de rigueur que le coupable..... Pauvre Sophie! pour elle aussi, j'avais espéré... »

Il n'acheva pas. Sa tête se pencha sur sa poitrine, et il demeura quelques instants dans un morne silence. Puis il passa sa main sur son front, se leva brusquement, et me serrant la main :

« Ne crois pas, dit-il, que leur malheur m'éloigne d'elles. J'ai déjà essayé de pénétrer auprès de madame Laverdière, et je lui ai fait dire qu'elle pouvait disposer de moi et compter sur mon dévouement. Je crains maintenant qu'elle n'ait vu là qu'une politesse banale et une offre peu sincère. Je vais m'y prendre autrement. Au revoir. »

J'appris bientôt après, que n'ayant pu arriver jusqu'à madame Laverdière, l'*égoïste* Bressac n'avait point renoncé à assister dans leur infortune les personnes dont il avait naguère partagé la prospérité. Il s'était adressé à sa mère, il lui avait peint, dans les termes les plus touchants, la position affreuse et imméritée de la femme et de la fille du banquier. Madame Bressac avait aussitôt écrit à madame Laverdière pour la supplier d'accepter, dans sa tranquille résidence de province, un asile où elle et sa fille trouveraient des cœurs sympathiques, des soins affectueux, et le respect qu'on doit à l'adversité.

Cette lettre n'arriva pas même à son adresse. Dans l'intervalle, nous sûmes par les journaux que M. Laverdière s'était d'abord enfui en Belgique, laissant à Paris sa femme et sa fille. A peine de l'autre côté de la frontière, il avait été saisi d'un transport au cerveau, et, dans un accès de délire, s'était précipité par la fenêtre d'une chambre d'auberge. On ajoutait qu'à cette nouvelle, madame et mademoiselle Laverdière avaient aussitôt quitté Paris, abandonnant leur hôtel et leur mobilier, et ne gardant que leurs bijoux et quelques épargnes; qu'elles s'étaient transportées d'abord sur le lieu de l'événement et qu'après avoir rendu au défunt les derniers hon-

neurs, elles s'étaient dirigées vers l'Allemagne, sans qu'on pût savoir en quel lieu elles s'étaient retirées.

Trois mois plus tard, et lorsque ces douloureux événements étaient déjà oubliés, plusieurs journaux insérèrent simultanément la nouvelle suivante :

« Nous apprenons que madame Laverdière, veuve du banquier dont la ruine et la fin tragique ont si vivement ému le public, vient de mourir à Munich, où elle était restée seule, sa fille ayant dû accepter une place d'institutrice dans une famille russe. On n'hésite pas à attribuer la fin prématurée de madame Laverdière aux suites du coup terrible qui l'avait frappée il y a peu de temps. »

VI

Ces tristes nouvelles parvinrent à Félix au fond de sa province et l'affectèrent douloureusement. Outre que la banqueroute de M. Achille Laverdière imprimait une tache au nom qu'il portait, il ne pouvait songer, sans une compassion profonde, à ces deux femmes précipitées si soudainement du faîte de l'opulence dans la misère et dans l'exil, et dont l'une succombait à son chagrin, tandis que l'autre se voyait réduite à échanger, pour un travail presque servile, les brillants loisirs de sa jeunesse.

Il eût voulu être riche afin de pouvoir réparer ou atténuer ce désastre, et il en vint à se reprocher le sentiment de fierté qui, en le laissant étranger à cette famille infortunée, lui interdisait d'offrir au moins à l'orpheline les consolations d'une fraternelle amitié.

Hélas! il n'avait pas trop de tout son courage et de toute sa résignation pour supporter son propre malheur et suivre d'un pas ferme son rude chemin. Sa profession, tout en lui imposant d'austères devoirs, des travaux sérieux et de grandes fatigues, lui rapportait à peine de quoi vivre. Sa clientèle était nombreuse, mais composée presque entièrement de gens nécessiteux desquels il ne pouvait se résoudre à exiger même la plus légère rétribution. « Cela m'ôterait, m'écrivait-il, la seule satisfaction qui me soit donnée, celle de faire quelque bien, de soulager les souffrances des malheureux, de conserver à des mères leurs enfants, à de pauvres familles leur père et leur soutien.

— Voilà bien les jeunes médecins! s'écriait Charles; ils ont tous la prétention de remplir une mission, un apostolat, au lieu de reconnaître qu'ils ont besoin de se faire payer leurs visites et leurs ordonnances tout comme un artisan de se faire payer ses journées. »

Quant à lui, prêchant d'exemple, il s'était empressé, comme on dit, de *remonter sur sa bête*, et de la lancer au trot sur le chemin de la fortune.

Je dis *au trot* pour continuer la métaphore, parce que Charles n'était pas homme à prendre le galop témérairement. Il préférait une allure moins rapide et plus sûre, et, en toutes ses actions, il avait coutume, suivant le précepte du sage, de se hâter — sans se presser.

M. Achille Laverdière lui avait laissé, avant de prendre la fuite, des pouvoirs en règle pour gérer sa maison et agir en toute occasion comme il le jugerait convenable. Charles s'était ainsi trouvé, au milieu du désastre, en possession d'une autorité des plus embarrassantes : à peu près celle du lieutenant à qui un général laisserait, en désertant, le commandement d'une armée en déroute.

Malgré le peu de cas que madame Laverdière avait paru faire de ses offres de services, malgré la disparition de cette dame et de sa fille, Charles avait fait bonne contenance; il avait accepté bravement le rôle qui lui était échu, et n'avait pas craint de s'interposer entre la mémoire de son patron et la vengeance des personnes que cet infortuné avait enveloppées dans sa ruine.

Il avait présidé au règlement de tous les comptes, dressé lui-même et déposé, au nom du défunt et de ses associées, un bilan qui n'était pas celui d'une banqueroute, mais d'une simple faillite, aussi honorable qu'une faillite peut l'être. Il n'avait, à la vérité, rien ménagé, pour faire en sorte que les ayants droit perdissent le moins possible. Tout ce que possédait M. Laverdière avait été vendu; Bressac lui-même avait fait figurer son propre actif dans celui de la maison; il ne restait plus rien, rien que l'honneur : mais c'était beaucoup!

« Je puis répéter, disait Charles, le mot célèbre de François Ier après la bataille de Pavie : avec cette différence que le roi chevalier fut emmené à Madrid, et que moi je n'irai pas à Clichy. Mon malheureux patron lui-même, s'il revenait, serait blanc comme neige et libre de refaire sa fortune, et notre cher Félix n'aura désormais à rougir d'aucun membre de sa famille. »

Charles avait accompli une bonne action; il n'en tirait aucune gloire, et assurait qu'il n'avait fait qu'agir conformément à son intérêt. Sa conduite, à la fois généreuse et habile dans ces différentes circonstances, le posa dans le monde de la finance comme un homme hors ligne. Ce fut à qui louerait ses talents et ses vertus. De brillantes propositions lui arrivèrent de tous côtés. Il accepta celle d'un agent de change qui lui offrait de le mettre de moitié dans ses affaires, et s'engageait à lui céder sa charge au bout d'un certain temps. Cet arrangement fut conclu, et ni l'un ni l'autre des contractants n'a eu lieu de le regretter. L'agent s'est retiré au jour dit avec un avoir net de deux millions, et Charles Bressac est maintenant encore à la tête d'une des meilleures maisons de la capitale.

Dès qu'il vit le visage un instant assombri de la Fortune redevenir souriant pour lui, Charles voulut que Félix eût sa part des faveurs de la déesse. Il lui offrit, à titre de prêt, pour ne point heurter sa délicatesse, une pension annuelle de 2,000 francs, en l'engageant à venir se fixer à Paris pour y suivre les leçons des grands maîtres, et y prendre le titre de docteur, objet de son ambition. Mais Félix n'accepta, à grand'peine, que la moitié de la somme offerte, et voulut rester au milieu de ses pauvres clients qui, « s'il quittait la ville, disait-il, ne trouveraient pas un autre médecin pour leur donner des soins gratuitement. »

« Décidément, s'écria Charles en recevant cet ultimatum, ce garçon ne deviendra jamais riche, à moins qu'il n'y soit forcé et contraint de par la loi. »

La persistance de notre ami à rester pauvre en dépit de toutes les tentatives était, comme on va le voir, plus grande encore que Charles et moi ne pouvions l'imaginer.

Trois ans environ s'étaient écoulés depuis les événements que je viens de raconter. Après la publication par les journaux de la mort de madame Laverdière et du départ de sa fille pour la Russie, on n'avait plus entendu parler de ces deux dames, et les recherches faites par Bressac pour retrouver l'orpheline, à laquelle il avait quelques comptes à rendre, étaient demeurées complétement infructueuses. Même l'acte mortuaire de madame Laverdière n'avait pu être trouvé à Munich. Quant à mademoiselle Sophie, nul ne pouvait dire dans quelle partie de la Russie elle s'était rendue, et les renseignements pris par les représentants de la France dans les principales villes de cet empire n'avaient amené aucun éclaircissement.

L'opinion la plus généralement admise parmi les personnes qui avaient connu cette malheureuse famille, était que la pauvre enfant n'avait pu survivre à ses parents, et que le chagrin l'avait tuée comme sa mère, en quelque coin ignoré où l'on n'avait peut-être pas su qui, ni de quel pays elle était. Aussi lorsque par hasard, dans un salon, la conversation tombait sur ce sujet, on ne manquait pas de répéter quelques phrases banales sur la fragilité des choses humaines. Mais le souvenir des Laverdière était à peu près effacé de tous les esprits, et l'on ne se doutait, ni ne se souciait qu'il y eût ou non de par le monde quelqu'un de cette famille. Elle n'était pourtant ni éteinte ni sur le point de s'éteindre encore.

Je reçus un jour de Félix une lettre dont voici le contenu :

« Mes bons et chers amis (il s'adressait toujours collectivement à Bressac et à moi), je vous donne en mille à deviner entre vous deux la nouvelle..... mais vous ne devinerez pas ; lisez donc et admirez !

» Premièrement, j'ai reçu avant-hier la visite de M. le maire de la ville de Rennes. Grande fut ma surprise de voir entrer chez moi ce magistrat en habit noir et cravate blanche. Il ne lui manquait que son écharpe pour être au complet de sa grande tenue ; mais il devait avoir dans sa poche cet insigne de sa dignité.

» Il me fit, le plus civilement du monde, un salut que je lui rendis de mon mieux, en lui offrant mon unique fauteuil, et le priant de me vouloir bien dire ce qui me procurait l'honneur de le recevoir.

— Monsieur le docteur, me dit-il.....

— Pardon, monsieur le maire, interrompis-je, vous me donnez là un titre qui ne m'appartient pas...

— Vous le méritez, monsieur, par votre savoir, par votre dévouement à l'humanité. »

Je m'inclinai de nouveau.

« Monsieur, reprit-il, permettez-moi de vous adresser une question.

— Faites, monsieur le maire, et croyez que j'y répondrai en toute sincérité.

— Je n'en doute pas. Voici ma question. Vous reste-t-il, que vous sachiez, quelque parent proche ou éloigné dans ce monde ou dans l'autre ?

— Dans l'autre ? répétai-je, ne comprenant pas bien.

— Pardon, fit le magistrat, je m'exprime mal et vous prie de m'excuser. J'aurais dû dire dans l'ancien ou dans le nouveau monde.

— Je ne me connais plus, répondis-je, aucun parent. Il y avait encore à Paris, il y a trois ans, une famille Laverdière de même souche que celle de mon père. Vous savez sans doute par quelle triste série de catastrophes elle a été anéantie... Je ne vois donc pas... à moins que le frère de M. Achille Laverdière....

— Ah ! M. Achille avait un frère ?

— Oui, monsieur, je ne l'ai jamais connu, mais je me rappelle maintenant avoir autrefois entendu dire à mon pauvre père que c'était un assez mauvais sujet qui, brouillé avec les siens, à la suite de quelques incartades, avait quitté la France pour aller chercher fortune au delà des mers. Mais on ignorait quelle route il avait prise, et depuis une vingtaine d'années on n'avait jamais eu de lui aucune nouvelle.

— Vous rappelez-vous le prénom de ce cousin ?

— Henri, si je ne me trompe.

— C'est bien cela ! s'écria le maire. »

Et il tira de sa poche une grande enveloppe marquée de plusieurs timbres.

« Eh bien, monsieur, ajouta-t-il, j'ai à vous apprendre d'abord que M. Henri Laverdière laisse, tant en espèces qu'en excellentes valeurs industrielles, trois cent trente mille dollars. Avant de mourir, il a fait savoir à qui de droit que sa famille était originaire de Rennes, et, dans un testament dont on m'a expédié copie, il a exprimé le désir que sa fortune retournât à ses héritiers naturels, s'il en avait encore, ou, dans le cas contraire, fût déposée entre mes mains pour être employée à telle fondation d'utilité ou de bienfaisance que le conseil municipal jugerait à propos d'arrêter. C'eût été pour moi, vous le comprenez, monsieur, une grande satisfaction de voir la cité que j'ai l'honneur d'administrer, bénéficier d'un legs aussi important. Mais croyez bien qu'il me sera doux aussi de le remettre à un homme comme vous, qui ne peut faire de sa richesse qu'un noble usage. »

Tandis que notre maire me débitait ce discours, j'examinais avec attention au recto, au verso et à la tranche, les papiers qu'il m'avait présentés. Ils étaient d'une irréprochable authenticité.

» Sur l'invitation du respectable chef de la municipalité rennoise, nous nous rendîmes aussitôt chez le notaire pour y remplir les formalités voulues, et deux heures après, je tenais entre mes mains une liasse volumineuse de banknotes, de titres, d'actions, etc., représentant une somme ronde d'environ seize cent mille francs. Le maire allait se retirer lorsque je le retins.

» Monsieur le maire, lui dis-je, puisque me voilà riche, je compte quitter Rennes dans quelques jours pour me rendre à Paris où j'ai de chers amis, et où je pourrai me livrer avec plus de profit à mon penchant pour les sciences. Mais avant de partir, je désire, d'une part, payer à la mémoire de mon père un juste hommage en me conformant à ses intentions bienfaisantes ; d'autre part assurer aux pauvres, dont j'étais le médecin, la continuation des soins qu'ils recevaient de moi. Veuillez donc accepter ces cent mille francs dont je fais don à la ville, et qui seront affectés, par votre entremise, à l'organisation d'un service de santé gratuit pour les indigents. »

» Je vous fais grâce des louanges et des remercîments que me valut, de la part de M. le maire, cet

acte bien simple, bien naturel et bien peu méritoire.

» Un acte de donation fut, en conséquence, dressé et signé, et déposé chez le notaire.

» Il y a donc en France un millionnaire de plus : que dis-je? un millionnaire et demi! et ce richard, c'est moi, moi Félix Laverdière, si pauvre hier, mes chers amis, que, pour ne pas vous affliger, j'étais obligé d'accepter vos fraternels bienfaits.

» Étrange aventure, en vérité! Il y a donc des oncles d'Amérique! ces êtres, que j'ai crus longtemps imaginaires, *Deos ex machinâ* des romanciers et des vaudevillistes, ne sont donc pas un mythe!

» En vérité, cet événement est si singulier et tellement inattendu, que je n'y puis croire encore, et j'en suis plus étonné, plus effrayé que joyeux.

» Que vais-je faire de tant d'argent? Heureusement que vous êtes là, mes bons amis : vous m'aiderez, n'est-ce pas, à porter ce lourd fardeau de l'opulence? Dans deux jours je serai près de vous. Je me hâte de quitter ma ville natale pour me soustraire aux compliments, aux congratulations dont je ne manquerai pas d'être assailli dès que la grande nouvelle sera connue; et nul doute que dès demain les journaux de la localité en régaleront leurs lecteurs, en l'accompagnant de pompeux dithyrambes sur l'acte de générosité magnifique par lequel j'ai inauguré ma nouvelle condition d'homme riche. Il me faudrait accepter des dîners du préfet, du maire, etc., rendre ces dîners, porter des toasts, prononcer des discours, que sais-je encore! Aussi je ne pars pas, je fuis, je cours me réfugier dans vos bras..... »

J'avais à peine parcouru cette lettre, que je pris en hâte mon chapeau; je descendis quatre à quatre mon escalier, je m'élançai dans une voiture de place et me fis conduire grand train chez Bressac, où j'arrivai haletant d'émotion, et lui tendant la miraculeuse lettre.

« Hé bien, me dit-il, j'avais autrefois prédit à Félix le prix de vertu; c'est un oncle d'Amérique qui s'est chargé de le lui décerner; à la bonne heure! cet oncle a fait les choses grandement.

Allons de ce pas au Café de Paris, commander un dîner digne de la circonstance. »

MARCEL.

(*La suite au prochain Numéro.*)

LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

(Suite.)

VIII

Le jour des adieux était arrivé, et dans le parloir des Sœurs de la Charité de Tours, Valentine, qui venait de finir un court postulat, s'entretenait une dernière fois avec sa famille, avant que de partir pour le *Séminaire*, nom que les filles de Saint-Vincent donnent à leur maison de noviciat. Les moments coulaient vite, la dernière heure approchait de sa fin; on avait mille choses à se dire, et pourtant, on ne parlait pas. Germaine était appuyée sur l'épaule de sa sœur, leurs mains étaient unies; madame Darboys tenait l'autre main de sa fille, Angèle était debout entre elles, moitié curieuse, moitié émue.

« Tu pars demain! après-demain, je ne te verrai plus! dit Germaine d'une voix brisée.

— Je serai avec toi par la pensée, toujours! lui répondit Valentine en l'embrassant avec effusion. Ma sœur, ma bien-aimée, ne m'ôte pas mon courage... il m'en faut aussi pour te quitter. »

Germaine se tut : elle ne pouvait parler sans pleurer, et elle craignait que ses larmes ne retombassent sur le cœur de Valentine.

« Maman, dit celle-ci, me permettez-vous de vous recommander Germaine? elle aura bien besoin d'amitié : nous n'avions jamais été séparées! »

Madame Darboys, en cet instant suprême, était plus troublée qu'elle ne s'y serait attendue elle-même; elle sentait qu'une fibre se brisait dans son cœur en voyant partir cette enfant qu'une préférence injuste contribuait peut-être à bannir du foyer maternel. Elle la regrettait en ce moment, elle se souvenait combien elle était aimable, et elle la perdait par sa propre faute... Un secret embarras glaçait sur ses lèvres les paroles d'une affection tardive, et elle réfléchissait pendant que Valentine, en embrassant Angèle, lui disait :

« Adieu, petite Angèle! sois bien sage, bien gentille pour notre mère, et ne tourmente pas Germaine! aime-la un peu, dis, le promets-tu?

— Oui, répondit Angèle d'un ton bref; mais pourquoi t'en vas-tu? reste avec nous! avec qui jouerai-je aux dames, maintenant? Germaine ne sait pas jouer, elle!

— Ma fille, dit enfin madame Darboys à voix basse, il est temps encore. Veux-tu rester avec nous?

— Cela ne se peut pas, ma chère maman, le bon Dieu me veut ailleurs... adieu, maman, pardonnez-moi mes torts, et priez pour moi!

— Ma pauvre Valentine, répondit madame Darboys fort émue, je n'ai rien à te pardonner, mais toi-même... tu m'as peut-être trouvée sévère... j'espère que tu n'as rien contre moi, mon enfant?

— Oh! maman, pouvez-vous le penser! je n'emporte d'autre souvenir que celui de vos bontés...

— Oh! mon Dieu! s'écria Germaine, en se jetant dans les bras de sa sœur, l'heure est écoulée! »

Deux Sœurs âgées, qui devaient accompagner Valentine jusqu'à Paris, venaient d'entrer en silence. C'était le signal.

« Adieu! maman, mes sœurs! Germaine, ce n'est pas pour toujours, nous nous reverrons! »

Une dernière fois elles s'étreignirent, et Valentine, rappelant sa fermeté, s'éloigna avec ses deux compagnes. Germaine était seule désormais. Le retour à la Richardière eut quelque chose de cette impression cruelle qui suit la mort d'un être aimé; elle cherchait partout sa sœur, dans cette chambre où elles avaient vécu ensemble, dans ces allées que tant de fois elles avaient parcourues, appuyées l'une sur l'autre, dans ces sentiers qui menaient à l'église ou aux maisons des pauvres; elle tentait de se créer une courte illusion, en appelant : Valentine! Valentine! mais elle ne trompait pas longtemps sa douleur, et lorsque, levant les yeux vers l'horizon, elle voyait les clochers de Saint-Gatien, et qu'elle se disait que Valentine ne vivait plus à leur ombre, que le lendemain, elle ne pourrait plus l'aller chercher dans cette maison où elle avait préludé à des devoirs austères; quand elle se répétait que Valentine était loin, qu'elle allait appartenir à la famille religieuse, à d'autres soins, à d'autres destinées; qu'elles étaient séparées enfin, alors sa peine se réveillait plus amère que jamais, et elle souffrait, au fond de l'âme, d'une de ces blessures que le temps, ce grand charmeur, ne guérit jamais entièrement.

Pendant quelques jours, madame Darboys fut plus sérieuse qu'à l'ordinaire, et elle traita Germaine avec une douceur affectueuse et condescendante que, d'habitude, elle n'avait pas avec sa fille aînée. Angèle, un moment sérieuse et surprise du départ de sa sœur, reprit bien vite ses allures d'enfant gâtée, ses petits rires, ses moqueries et ses impérieux caprices. Elle suivait partout sa mère, en visites, en affaires, dans ses courts voyages à Tours, et Germaine ne se voyait pas arrachée à cette solitude qu'elle cherchait et qui laissait un libre cours à ses chagrins.

Cependant, elle avait d'autres amis qui l'aimaient et prenaient à son sort un vif intérêt, et parmi eux, tendres comme le sont des vieillards pour la jeunesse, son tuteur, M. Félix Darboys, et sa sœur mademoiselle Honorine. L'oncle Félix, comme on le nommait dans la famille, oncle paternel de M. Darboys, portait avec vigueur ses soixante-quinze ans, et ni son corps ni son âme ne fléchissaient sous le poids; il chérissait les filles de son neveu, mais dès longtemps il avait remarqué et déploré la préférence qui favorisait Angèle et reléguait à l'ombre ses deux sœurs. Plus d'une fois il s'en était expliqué avec madame Darboys, mais il avait échoué contre ce doux entêtement, cette opiniâtreté calme avec lesquels elle accueillait les observations qui ne lui plaisaient pas. D'instinct, Angèle craignait le vieil oncle et ses regards scrutateurs; il avait un talent tout particulier pour mettre en relief ses défauts et ses caprices, et quand il avait fait ressortir ainsi quelque gros péché, il regardait la mère en hochant la tête, et ses yeux gris, brillants sous d'épais sourcils, disaient :

« Que vous en semble? Voilà cependant votre favorite! »

Un jour, après le dîner, il envoya Angèle au jardin où Germaine se trouvait déjà, et, d'un ton sérieux, il s'adressa à madame Darboys :

« Ma nièce, dit-il, je ne vous ai, rendez-moi justice, ni blâmée, ni contrariée, lorsque vous avez adopté pour Angèle un système d'éducation tout différent de celui de ses sœurs. Vous avez voulu la garder, soit! j'espérais que vous l'auriez instruite et élevée vous-même, et vous étiez certes très-capable de réussir dans cette entreprise, mais je m'aperçois, n'importe par quelle raison, qu'Angèle est restée dans une ignorance honteuse. L'autre jour elle m'écrit un billet émaillé de fautes d'orthographe; tout à l'heure, au dessert, vous avez vu? je l'ai poussée un bout, et elle nous a dit bravement des hérésies en fait d'histoire et de géographie... franchement, cela n'est pas tolérable dans votre position et à notre époque. De mon temps, on était moins difficile, mais aujourd'hui!

— C'est un grand souci pour moi, mon oncle, répondit madame Darboys; j'ai désiré garder Angèle, j'étais veuve, j'avais besoin de consolations... je pensais bien faire... »

Elle attendait un mot d'encouragement, mais M. Félix ne l'octroya point. Elle poursuivit :

« Je n'ai pu m'occuper d'Angèle d'une manière aussi soutenue que je l'aurais désiré, mes affaires m'en ont empêchée, mais je lui ai donné des maîtresses, celles qui sont en vogue à Tours.

— Et vous n'en avez pas gardé une?

— Il est vrai; ces *misses* sont d'une exigence! je vous assure, mon oncle, qu'il nous faut avec elles cette patience angélique que nous serions en droit de demander pour nos enfants.

— Hum! hum! »

Le vieillard toussa pour se dispenser de répondre.

« Nos idées se rencontrent, du reste, poursuivit madame Darboys, j'étais fort préoccupée d'Angèle, car voici un billet de miss Emma, qui me mande que ses occupations multipliées l'empêcheront de venir à la Richardière. Je la regrette, elle enseignait fort bien.

— Je ne veux sonder ni les reins, ni les cœurs, répondit M. Félix, en m'informant du vrai motif qui a déterminé miss Emma, quoiqu'il me soit revenu quelque chose de la façon impertinente dont Angèle traite ses institutrices, n'importe! revenons à notre point de départ. Il faut que votre fille acquière le léger vernis que le monde et la famille demandent. Je ne suis pas ambitieux pour elle; je ne veux pas que, comme ses sœurs, elle lise Schiller et Métastase à livre ouvert; pourvu qu'elle en sache un peu plus que le héros d'un opéra comique de ma jeunesse,

Qui sait lire, écrire et compter,

c'est assez, je me tiendrai pour très-content. Mais ce peu là est indispensable.

— Je suis de votre avis.

— On ne la marierait pas sans cela : un mari, une belle-mère, sont parfois des êtres fort exigeants.

— Comment faire? cette pauvre petite n'a pas grand goût à l'étude.

— Je le crois. Vous lui avez laissé toujours la bride sur le cou!

— Je ne me soucie pas d'introduire dans mon intérieur une institutrice à demeure : c'est une source d'ennuis...

— Voulez-vous un bon conseil? dit brusquement l'oncle Félix. Demandez à Germaine de s'occuper un peu de sa jeune sœur, elle le fera, et le fera avec amour.

— Vous croyez qu'elle y consentirait?

— Vous allez le voir, dit l'oncle Félix en se levant. Germaine! Germaine! »

Germaine, qui brodait sur la terrasse, accourut :

« Ma fille, lui dit l'oncle en lui prenant la main, n'est-ce pas que tu voudras bien t'occuper un peu de l'éducation d'Angèle, et lui enseigner l'indispensable en grammaire, en histoire, etc.? c'est un service que tu nous rendras à tous.

— Si maman et vous, le désirez, mon oncle, j'y consens de tout mon cœur, répondit Germaine.

— Je t'en saurai bon gré, chère amie, dit madame Darboys. Et tu lui feras un peu travailler son piano, n'est-ce pas?

— Si je le puis, maman. »

Cette nouvelle occupation fut, pour Germaine, un sujet forcé de distraction à une peine toujours vive au fond de son cœur, mais, en l'acceptant, elle avait prévu les petites contrariétés, les coups d'épingles que ses rapports avec Angèle amenaient toujours. Elle lui donnait ses leçons avec le zèle, la persévérance et la douceur qu'elle apportait à toutes choses, mais son zèle était refroidi, sa persévérance et sa douceur découragées par la mauvaise volonté et la froideur moqueuse de son élève. Indocile, distraite, d'humeur discutante et contrariante, souple pour échapper, roide pour résister, Angèle exerçait de toutes les manières la vertu de sa sœur : une ou deux fois, Germaine crut devoir se plaindre à sa mère, mais ses observations, si modérées qu'elles fussent, se virent accueillies de façon à ce qu'elle ne les renouvela plus.

« Mon Dieu! Germaine, je ne vous ai pas obligée, d'autorité, à vous occuper de votre sœur, mais puisque vous vous plaisez à lui consacrer quelques instants, ayez donc un peu de patience avec cette pauvre petite; *plus fait douceur que violence*, ma fille, souvenez-vous-en! »

Germaine s'en souvint et se le tint pour dit. Une personne la devinait, la comprenait et compatissait à ses chagrins. Cette personne c'était mademoiselle Honorine, la sœur de l'oncle Félix. Vive, alerte, un peu brusque comme son frère, portant, comme lui, avec gaieté le fardeau des années, elle aimait la jeunesse et surtout elle aimait Germaine; elle s'intéressait à son avenir, elle désirait la marier, afin de la sortir de ces lieux où ne se trouvait pour elle ni sympathie, ni tendresse, car, de quelque discrétion que la jeune fille voilât ses peines, sa vieille amie les avait devinées et s'en indignait.

« Pour peu que cela dure, lui disait-elle parfois, tu feras comme moi, ma pauvre Germaine, tu ne te marieras pas.

— Que voulez-vous que j'y fasse, ma tante? répondait Germaine en souriant.

— Tu n'as donc pas envie de changer d'état?

— Je ne dis pas cela.

— Oui, il faudrait une occasion favorable; il faudrait chercher, s'informer... au lieu de cela, ta mère dit à ses amies, tout bas à l'oreille, qu'elle pense bien que tu n'as pas la vocation du mariage, que tu es trop sérieuse, trop réfléchie... que tu n'aimes que la prière, l'étude et le travail...

— Eh bien! chère tante, je ne puis me plaindre ni du peintre, ni du portrait.

— Laisse donc! est-ce tout cela qui fait venir les maris? oui, si on les choisissait parmi les sept sages! Elle aurait dû te conduire dans le monde, ta mère.

— Je ne m'en soucie pas.

— Elle attend, pour y retourner, les dix-huit ans d'Angèle et ta *grande majorité*, ma pauvre enfant.

— Je ne m'en plains pas, ma bonne tante, le monde n'a aucun attrait pour moi...

— Ta, ta, ta, et quand tu arriveras à trente, à quarante ans, *sans alliance*, comme disent les vieilles épitaphes de l'église, crois-tu que ce sera fort gai?

— J'en prendrai mon parti comme vous avez pris le vôtre, tante.

— J'avais un bon frère que je n'ai jamais quitté.

— Hélas! si Valentine était restée, je n'aurais pas songé à me marier!

— C'est à cause de cela, parce qu'elle n'est plus là qu'il faut y penser; j'en parlerai à ta mère! »

Mademoiselle Honorine, avec ce zèle pour le mariage que, seules, les vieilles filles professent, stimula en effet madame Darboys, mais elle n'obtint pas grand'chose. Deux ou trois partis se présentèrent, ils ne convenaient pas à Germaine : elle les refusa, et sa mère, sans se préoccuper davantage du soin de l'établir, reporta sur l'avenir d'Angèle tout ce qu'il y avait dans son âme d'activité et de maternelle sollicitude.

Angèle touchait à ses dix-huit ans; sa belle jeunesse en fleur tenait les promesses de son enfance, et quoiqu'elle n'eût pas la beauté, la grâce virginale de Valentine, sa jolie tête fière et animée charmait les yeux; elle avait une tournure élégante, une parole vive et facile, et elle devait à la patience persévérante de sa sœur une éducation ordinaire et quelques talents agréables. Madame Darboys se résolut à conduire ses deux filles dans le monde, mais se conformant au programme qu'elle avait rédigé elle-même, elle donnait à Germaine, qui lui abandonnait la direction de sa toilette, l'apparence d'une personne d'un âge mûr et qui a renoncé aux frivoles plaisirs de la jeunesse. A Angèle étaient réservées les robes légères, les couronnes de bluets et de pâquerettes, les ornements vaporeux qui s'accordent avec le printemps de la vie; Germaine, vêtue d'une robe de soie, avec une coiffure sévère et des bijoux, semblait, sérieuse et même un peu triste comme elle l'était toujours, ne faire acte de présence dans les fêtes que par déférence pour sa mère et par amitié pour sa sœur.

« Elle me désole! disait parfois madame Darboys à ceux qui lui parlaient de sa fille aînée, elle refuse tous les partis, et je crains bien qu'elle n'aille rejoindre sa pauvre sœur Valentine. »

Ce bruit se propageait et le silence et l'isolement se faisaient autour de Germaine sans qu'elle s'en inquiétât beaucoup. Le monde la laissait indifférente; elle y jouissait de la beauté et des succès d'Angèle, sans que la moindre jalousie troublât son cœur, car ce

n'était pas là qu'elle avait mis sa joie. Elle préférait mille fois aux visites, aux soirées, aux concerts, aux bals, sa vie de tous les jours à la Richardière, ses travaux, le soin de l'église et celui des pauvres, legs précieux que lui avait fait Valentine, et enfin, sa correspondance avec cette sœur aimée, qu'elle suivait de loin dans ses occupations pénibles et saintes et à qui elle rendait un compte si fidèle de son propre cœur. Un coin cependant demeurait voilé, c'était celui qui regardait Angèle et madame Darboys : Germaine ne voulait ni se plaindre ni affliger Valentine, éloignée d'elle et qui ne pouvait plus la consoler, et d'ailleurs, avec une déférence toute filiale, elle communiquait à sa mère toutes les lettres qu'elle écrivait, et s'interdisait par là des épanchements doux et dangereux.

Ces confidences, mademoiselle Honorine aurait voulu les provoquer, mais le respect et le devoir avaient mis un double sceau sur les lèvres de Germaine; elle écoutait les philippiques de sa tante, souriait parfois, mais n'acquiesçait jamais.

« Et Angèle se mariera avant toi ! répétait mademoiselle Honorine comme une autre Cassandre.

— Je le désire, si cela fait plaisir à maman.

— Elle ne sait pas ce qu'elle désire; elle jalousera son gendre! et petite Angèle, qui n'est pas un modèle de respect, ne ménagera guère sa chère maman, lorsqu'elle ne sera plus en tutelle.

— Chère tante, vous voyez tout en noir!

— Et le moyen de voir couleur de rose! tu verras : j'ai entendu certains bruits...

— Quoi donc, ma tante?

— Je ne m'explique pas; quand il y aura une nouvelle positive, tu la sauras. »

Deux jours après, la vieille demoiselle vint trouver Germaine à l'heure où elle la savait seule :

« Que t'ai-je annoncé? dit-elle.

— Des nouvelles, ma tante.

— Eh bien, oui, voilà un parti pour Angèle, et un parti excellent.

— Tant mieux! dit Germaine du fond du cœur, ma mère en sera si heureuse!

— Connais-tu madame d'Emmeryn?

— Sans doute, c'est une personne de grand mérite; elle a un fils.

— Un fils unique, charmant, ayant de grandes espérances d'avenir dans son administration, bien élevé, parfait enfin... voilà le mari qui se propose pour mam'zelle Angèle... est-elle née coiffée!

— Ma tante, il faut que je vous embrasse pour cette bonne nouvelle! je serais si heureuse du bonheur de ma petite sœur : elle est mon élève, enfin!

— Tu es trop bonne, vraiment, répondit mademoiselle Honorine avec un peu d'humeur, tu mourras fille, c'est moi qui te le dis; en attendant, mon frère amènera ici demain M. Léopold d'Emmeryn et sa mère.

IX

Madame d'Emmeryn, après sa visite à la Richardière, s'était enfermée dans sa chambre, et elle écrivait :

Tours, 20 mai 18...

« Ma bonne sœur,

» J'ai promis de te raconter l'entrevue qui doit avoir une si grande influence sur l'avenir de mon fils. Tu sais que j'ai retrouvé en madame Darboys une ancienne compagne de pension : ne te souviens-tu pas de la jolie Suzanne Herbin, à qui ses parents envoyaient tant de fruits, de gâteaux et de *rillettes* de Tours? Eh bien! Suzanne est devenue madame Darboys; son mari, homme de cœur et de mérite, est mort il y a quelques années, et elle est restée veuve avec trois filles. L'aînée, une charmante personne, m'a-t-on dit, s'est faite Sœur de Charité; sa sœur jumelle ne s'est pas mariée, et Léopold a fort remarqué, l'hiver dernier, dans le monde, la troisième, mademoiselle Angèle. Position et fortune nous convenaient; j'ai donc tenté une démarche auprès du tuteur, et cette après-midi, il nous a menés faire une première visite à sa nièce et à ses pupilles.

» Le petit castel de la Richardière, que ces dames habitent, est dans une position ravissante, au bord de la Loire, et nous avons trouvé les trois châtelaines sur une terrasse qui domine un point de vue délicieux. Le parterre descendait en pente et ses corbeilles variées, remplies de roses, d'asters, de verveines, de géraniums rouges, de cyclamens blancs, encadrés de lierres, de pervenches, ressemblaient à un beau tapis de Smyrne, jeté sur le sol. Tu sais combien l'ordre et le bon goût ont de prix pour moi! Or, à la Richardière, mes yeux furent conquis tout de suite, tant il y avait de simplicité élégante, d'ordre, de bonne tenue, et ce n'était pas, du moins je le pense, une décoration à la Potemkin. L'accueil, quoique réservé, fut aussi bon que nous pouvions l'attendre : madame Darboys est tout à fait aimable, tellement aimable même, que je dois me mettre en garde contre cette bonne grâce de l'esprit qui me captive toujours. Rien que de voir un être humain me parler, me regarder, je me sens gagnée à sa cause; à plus forte raison quand les yeux me sourient, quand la bouche me dit des paroles gracieuses et qu'on a sérieusement l'intention de me plaire. Mais passons.

» Les deux filles de madame Darboys étaient à côté d'elle; l'aînée ourlait et marquait des serviettes, Angèle faisait je ne sais quel ouvrage de fantaisie. Elle est bien jolie, Angèle! et les regards de Léopold me disaient qu'il était du même avis. Cependant, son amour naissant ne l'a pas empêché de se montrer ce qu'il est, un garçon aimable et distingué dont sa pauvre mère est toute fière. Tu sais que nous ne sommes plus au temps où l'amour faisait perdre la parole et la raison. Pendant que nous causions et que nous épuisions de notre mieux les sujets de conversation que l'on peut aborder dans une première visite, j'observais celle qui paraît destinée à devenir ma fille. Elle est très-incontestablement jolie, petite et gracieuse, brune au teint mat avec des yeux espagnols et de beaux cheveux dont les tresses noires et brillantes pourraient faire un manteau à sa petite personne; elle a de l'esprit, son accentuation nette et rapide ne déplaît pas et elle semble enfin justifier l'amour idolâtre de sa mère. Comme elle en est aimée! A côté d'elle, sa sœur aînée ne brille pas: Germaine a vingt-trois ou peut-être vingt-quatre ans; elle n'est pas belle, elle n'est pas laide non plus, on ne peut être laide avec une telle expression de bonté, de douceur et d'intelligence. On dit qu'elle ne veut pas se marier, qu'elle a refusé grand nombre de partis et qu'elle se voue aux bonnes œuvres; c'est con-

mage, en vérité, car elle ferait une charmante et excellente femme.

» Il m'a paru qu'elle s'occupait du ménage, car c'est elle qui nous a fait servir des rafraîchissements; ce parterre, dont j'admirais les dispositions, c'est elle qui l'a dessiné d'après les croquis de son père et qui en surveille la culture. Peut-être n'est-elle pas la fille la mieux aimée, mais, à coup sûr, elle est la plus aimante; tu sais que notre vieux Plutarque divisait les amis en *aimés* et en *aimants*, Angèle est l'aimée, mais Germaine est l'aimante; elle a, en parlant à sa mère, ce ton doux, respectueux, tendre même, qui nous touche, nous autres mères, et que nous ne retrouvons pas toujours dans la génération actuelle. Elle paraît beaucoup aimer Angèle; elle cherchait à la mettre en lumière, en s'effaçant elle-même dans l'ombre autant qu'elle le pouvait; elle a très-peu parlé, et sa modestie jette un triple voile sur un esprit et un cœur qu'il faut deviner. Je me sentais attirée vers cette jeune personne, d'autant plus qu'elle semble un peu mélancolique : peut-être aspire-t-elle à rejoindre sa sœur dans la vie religieuse... j'en aurais mille regrets, car elle serait un guide parfait pour Angèle, et, j'en suis sûre, une sœur dévouée pour mon fils. Ah! si les fils avaient les yeux de leurs mères! ce n'est pas à l'enfant de dix-neuf ans, si gentille qu'elle soit, qu'ils adresseraient leurs vœux... la jeune fille sérieuse, éprouvée déjà par les peines de la vie, qui a donné à sa famille des gages d'affection et de dévouement, ne serait-elle pas une plus digne compagne?... je ne veux pas m'arrêter à ces pensées, elles me prépareraient des regrets, et je vais employer toute ma philosophie à voir les bons côtés de l'union qui se prépare. Léopold est sorti enchanté de notre visite : il n'avait vu qu'Angèle; la figure douce, modeste et voilée de Germaine lui avait échappé. Il est ravi de madame Darboys, et je prévois, chère sœur, que bientôt nous t'inviterons à la noce de ton neveu. Je ne suis pas mécontente; toutes les convenances de fortune, de position, d'âge, d'éducation, se rencontrent dans ce mariage; Léopold le désire, et mon goût ne doit pas prévaloir sur le sien. Il a trente ans, il est plein de raison et de lumières, donc, son choix ne saurait être mauvais. Mais pour moi, je l'avoue, à côté de la séduisante Angèle, j'ai entrevu une âme dont la beauté efface les agréments de la première jeunesse et fait oublier les yeux brillants, la taille fine et les dix-neuf ans de ma future belle-fille, et pour ne te rien cacher, si la suite confirme ce que j'ai entrevu, j'aimerai Angèle parce qu'elle sera la femme de Léopold, mais en regrettant Germaine. — Voilà la vie, chère amie; jamais de bonheur sans ombre, ni de vœux complètement réalisés. Si cette aimable Germaine ne se marie pas, j'en ferai mon amie : ne sera-t-elle pas la tante de ces petits êtres en qui je reverrai mon fils enfant? Ah! les yeux noirs d'Angèle me plairont bien chez ma petite-fille!

» Adieu, chère sœur, je t'embrasse comme je t'aime et je recommande nos projets à tes prières.

» D'Emmeryn. »

La sympathie, se sent et se devine : c'est une chaîne électrique qui va d'une âme à l'autre. Germaine comprit l'intérêt qu'elle inspirait à madame d'Emmeryn, par celui qu'elle ressentait elle-même pour cette personne bonne, distinguée et simple, mais elle voila de son mieux ce sentiment; elle s'étudia à rester inaperçue, obscure, à n'attirer sur elle ni l'attention de la mère, ni celle du fils, et jamais jeune femme jalouse ne mit plus de soin à éclipser sa rivale, que Germaine n'en employa pour cacher sa grâce, ses talents, son esprit, ce qui la rendait digne enfin d'amour et d'amitié. Elle abhorrait jusqu'à la pensée d'être un obstacle au bonheur d'Angèle, et de déranger ces projets d'avenir sur lesquels leur mère fondait tant d'espérance.

» Je ne te comprends pas, ma petite, lui disait mademoiselle Honorine avec sa vivacité ordinaire, dès que madame d'Emmeryn et son fils arrivent, te voilà muette comme un poisson; tu ne prends plus de part à la conversation, sauf pour répondre aux questions indispensables; tu tires l'aiguille comme si tu en attendais le pain du jour, et non-seulement tu te montres peu aimable, mais tu réponds à peine aux amabilités de madame d'Emmeryn, qui te couve des yeux. Pardonne à ta vieille tante; mais, vois-tu, cette manière d'être me crispe les nerfs, moi qui aurais voulu que tu parusses aux yeux de Léopold et de sa mère ce que tu es, qu'ils connussent ta valeur... alors, alors, qui sait ce qui serait arrivé?

— Eh quoi? chère tante, répondit Germaine avec un sourire.

— Que Léopold aurait vu clair, et qu'au lieu de s'affoler de cette petite qui n'a pour elle que ses printemps, il se serait tourné de ton côté, il t'aurait aimée... Ah! ma pauvre Germaine, c'était là ce qu'il te fallait! Mari, belle-mère, tout était au mieux...

— Et maman! repartit Germaine, ma chère maman qui désire tant ce mariage pour Angèle! je l'aurais donc affligée, contrariée, en coquettant ainsi avec la mère et le fils!

— Ah! voilà donc ton secret! c'est par vertu que tu te fais insignifiante et maussade!

— Je ne sais, ma tante, si l'on peut appeler vertu un sentiment aussi naturel, que de ne pas vouloir troubler le bonheur d'autrui pour le seul plaisir de paraître aimable.

—Et madame d'Emmeryn, qui t'aime, ne te trouves-tu pas un tant soit peu ingrate envers elle?

— Non, chère tante, je ne le serai jamais envers ceux qui veulent bien avoir de l'amitié pour moi, et si, comme je l'espère, madame d'Emmeryn devient la belle-mère d'Angèle, si nous nous voyons plus intimement, je saurai bien lui prouver mon affection.

— Tu es une bonne âme! comment se peut-il que ta mère soit aussi injuste!..

— Ma tante!» Mademoiselle Honorine se tut devant l'air suppliant de Germaine, elle l'embrassa et s'en alla en hochant la tête.

Les visites de Léopold devenaient plus fréquentes : il était sous le charme, et Angèle, qui s'en apercevait, nouait avec cette adresse que possèdent les filles d'Ève, les rets dont elle désirait le voir enveloppé. Jamais on ne l'avait vue aussi aimable; la présence de Léopold la transformait; quand il était là, elle trouvait, au moment voulu, des prévenances pour sa mère, des paroles gentilles et douces pour Germaine; alors les domestiques n'avaient plus à craindre ses brusques apostrophes, faites d'une voix si haute et si dure; les caprices, l'humeur, la bouderie, les silences sans motif avaient disparu; le désir de plaire

et d'attacher avait fait des miracles, et madame d'Emmeryn elle-même, en dépit de son expérience, se laissa séduire.

— C'est une enfant gâtée, se dit-elle, mais on en fera quelque chose. Et Léopold, qui en est épris, aura de l'empire sur elle, enfin!

La demande fut faite et agréée, et Angèle, toute radieuse, porta au doigt une petite bague ornée de perles, que Léopold y avait passée, en attendant l'anneau bénit, symbole de l'alliance sainte que rien ne peut rompre. — J'aurais voulu marier Germaine la première, disait madame Darboys, en annonçant le mariage à ses amies, mais elle ne l'a pas voulu... je la crois destinée au célibat; elle regardera les enfants d'Angèle comme les siens...

Cette idée n'avait rien qui déplût à madame Darboys, et peu à peu, à force de l'insinuer aux autres, elle y crut elle-même; des désirs cupides que jamais elle n'aurait conçus pour son propre compte, se firent jour dans son âme; n'était-il pas naturel qu'Angèle réunit un jour sur sa tête la fortune de toute sa famille, et que, déjà, on la fît jouir d'une plus large part, elle qui allait vivre dans le monde et qui peut-être, avant peu d'années, serait mère de plusieurs enfants?... Ces pensées fermentèrent dans l'esprit de madame Darboys, et la passion l'aveuglant de plus en plus, elle en vint à admettre et à exécuter un projet dont jadis l'idée seule l'eût indignée. C'est la marche ordinaire: le cœur qui ne rejette pas de suite la tentation en devient bientôt l'esclave.

X

« Je voudrais vous parler, Germaine, dit mademoiselle Honorine en entrant un matin chez sa nièce, et d'un ton plus sérieux qu'à l'ordinaire.

— Je suis à vos ordres, ma tante.

— Sommes-nous bien seules?

— Tout à fait : maman se promène avec Angèle dans le verger.

— Bien! Maintenant, Germaine, parlez-moi franchement : avez-vous connaissance de la demande que madame Darboys a adressée à mon frère?

— Je ne sais rien, ma tante.

— Ah! je m'en doutais!... Remontons *ab ovo*, comme on dit. Vous n'ignorez pas, mon enfant, que mon frère Félix possède une jolie fortune qu'il a gagnée dans le commerce, et que, de tout temps, il vous l'a destinée, à vous trois, les seuls enfants de la famille. Moi, plus âgée que lui, si j'avais le malheur de lui survivre, je n'aurais besoin de rien, mon petit revenu suffirait, et au delà, à mes besoins. Donc, c'était chose réglée, et souvent il l'avait dit à feu votre père. Eh bien, savez-vous ce que madame Darboys a fait?

— Non, ma tante... Dites, vous me faites peur!

— Elle est allée trouver mon frère, et après l'avoir enjôlé par beaucoup de paroles caressantes, elle l'a engagé à assurer à Angèle, dès à présent, au contrat, la plus forte partie de son bien, et sous prétexte que Valentine est religieuse, que Germaine ne se mariera pas, elle a voulu vous frustrer, pauvres enfants, de votre légitime héritage. »

Germaine était une nature généreuse; l'argent, pour elle, était l'accessoire et non le principal de la vie, mais en ce moment, pour la première fois, une question d'argent la troubla profondément. Ces paroles : *ta mère a voulu te frustrer*, en retentissant à ses oreilles, y réveillaient un monde de souvenirs: les préférences dont elle avait souffert dans son enfance, et qui lui avaient fait verser ses premières larmes, Valentine, qui s'était volontairement exilée de la maison maternelle, les années de l'adolescence et de la première jeunesse qui venaient de s'écouler pour elle, tristes et assombries, à côté d'une mère dont l'âme était ailleurs, mille petits événements de la vie journalière qui tous avaient laissé une empreinte douloureuse au fond de son cœur, son avenir dont nul n'avait pris souci, les projets avares qu'on bâtissait sur elle, sans l'avoir même interrogée, tout l'irritait, et une impatience amère, que jamais elle n'avait connue, agitait son cœur.

« Qu'en dis-tu? dit mademoiselle Honorine, te révoltes-tu enfin contre tant d'injustices?

— Ah! ce n'est pas bien! s'écria Germaine en versant des larmes et avec un serrement de cœur qu'elle n'avait pas encore éprouvé. Si mon père vivait!

— Il ne le souffrirait pas; mais sois tranquille, cela n'aura pas lieu : je vais endoctriner mon frère, il m'écoute quand je le veux!

— Madame d'Emmeryn et son fils ont-ils demandé cet accroissement à la dot de ma sœur?

— Du tout, ils ignorent absolument cette combinaison; ta mère n'agit ainsi que pour augmenter l'aisance de sa bien-aimée, pour qu'Angèle soit plus indépendante et plus riche. Tout pour elle, c'est sa devise. »

Germaine allait parler, mais elle se retint; l'heureuse habitude du respect scella ses lèvres. Mademoiselle Honorine déclama, dans un long monologue, contre les préférences et les injustices, puis, l'heure s'avançant, elle embrassa Germaine et s'en alla.

Germaine passa la journée la plus pénible : une contrainte qu'elle n'avait jamais éprouvée la glaçait à l'aspect de sa mère, elle ne répondit pas aux badineries d'Angèle qui, par hasard, était d'une humeur toute gaie et toute charmante; après le dîner, elle s'excusa de les accompagner dans une visite, et lorsqu'elles furent parties, elle s'en alla seule avec la liberté de la campagne, jusqu'à l'église, lieu d'asile autrefois, toujours lieu de refuge pour les âmes blessées.

La maison de Dieu était déserte; le soleil couchant, entrant par la porte toute grande ouverte, dorait le tabernacle et animait de ses chauds rayons les anges adorateurs, prosternés aux côtés de l'autel; un faible parfum d'encens disait que le salut venait de se terminer, et il semblait entendre, sous la voûte sonore, les dernières vibrations de l'orgue. Germaine sentit pénétrer en elle un peu de ce calme et de ce recueillement; elle se mit à genoux, elle réfléchit et pria longtemps. Ce fut une heure dont elle se souvint toute sa vie.

En sortant de l'église, elle prit le petit sentier frayé entre les tombes gazonnées des paysans, et qui menait au tombeau de son père. Aux bras de la croix de marbre blanc s'enlaçaient de nombreuses couronnes; deux frênes pleureurs laissaient traîner leur mélancolique feuillage sur la pierre autour de laquelle s'épanouissaient, éphémères et belles, des fleurs que Germaine renouvelait sans cesse. Elle

appuya sa tête contre la croix, et dit à voix basse :

« Mon père, que me conseilles-tu?... toi qui as donné ta vie pour un pauvre petit enfant, me conseillerais-tu de disputer une somme d'argent à ma sœur! Oh! non, tu me le dis : *Il vaut mieux donner que recevoir* ... je le ferai pour toi, mon père, et pour le bon Dieu qui me met cette pensée au cœur... »

Elle se releva, et resta longtemps encore, perdue dans ses réflexions. Une douce paix succédait dans son âme à cette agitation dont elle avait tant souffert, elle, si étrangère jusqu'alors aux sentiments d'aigreur et de colère. Elle cueillit sur la tombe une branche d'héliotrope, et se dit :

« Je la conserverai en mémoire de ce jour; elle me dira d'aimer toujours, d'aimer en dépit de tout...»

Près de la maison et dans l'avenue qui y conduisait, Germaine rencontra son oncle Félix qui se promenait en attendant le retour de ses nièces. Elle alla vers lui, passa doucement son bras sous le sien, et lui dit :

— Mon bon oncle, maman vous a adressé une petite requête; souffrirez-vous que je joigne ma prière à la sienne?

— Que veux-tu dire, Germaine? répondit le vieillard étonné.

— Notre chère petite Angèle se marie; elle fait un mariage brillant, qui, un jour peut-être, l'obligera à une grande représentation; elle aura besoin d'argent... cher oncle, puisque vous voulez bien nous considérer comme vos héritières, faites un avantage à notre sœur : Valentine et moi nous y applaudirons de toute notre âme. »

L'oncle Félix raffermit ses lunettes, et dardant des regards encore pénétrants sur le calme visage de Germaine :

« Est-ce sérieux ce que tu me dis là?

— Très-sérieux, mon oncle.

— Tu ne veux donc pas te marier?

— Je ne dis pas cela, mais j'ai des goûts modestes.

— Tu ne tiens pas à l'argent?

— Je ne le crois pas, mon oncle, l'argent n'est bon qu'à faire le bonheur d'autrui. »

Le vieillard arpenta l'allée d'un air rêveur.

« Et cela te fera plaisir qu'au contrat j'assure à Angèle une somme supérieure à celle que tu auras?

— Un plaisir extrême, mon oncle. »

Elle disait vrai, car toutes les joies de la générosité et d'un noble triomphe sur soi-même dilataient en ce moment son cœur. Le monde à soulever lui eût paru léger.

« Et si je le faisais, tu ne maudirais pas un jour le vieil oncle?

— Jamais! je l'en remercierais et l'en bénirais tous les jours.

— Pourquoi me fais-tu cette demande? Allons, Germaine, parle franchement.

— Pour prouver à ma mère et à ma sœur que je les aime. »

Il se tourna vers elle, les larmes aux yeux.

« C'est bien, mon enfant, lui dit-il; tu vois les choses de ce monde de leur vrai point de vue, tu apprécies l'argent pour ce qu'il vaut. Je ferai ce que tu me demandes... »

Elle lui baisa la main avec une joie si vive et si sincère qu'il en fut ému de nouveau :

« Je tiendrai un juste milieu, continua-t-il, qui te permettera de satisfaire ton cœur, mais sans accorder toutefois à ta mère tout ce qu'elle m'a demandé. Valentine aussi aura de l'argent pour ses bonnes œuvres... et toi, Germaine, garde ton amour à ta mère; elle en aura besoin plus tard, et quand je ne serai plus avec vous, ma fille, pense quelquefois à moi... Tu m'as donné ce soir une émotion qui m'a rajeuni de dix ans... »

Il l'embrassa encore, pendant qu'elle le remerciait avec effusion; Léopold arrivait en même temps du bout de l'avenue, elle le salua, et se hâta de rentrer chez elle, car elle avait soif de solitude, après tout ce petit drame qui venait de se jouer au fond de son cœur. Le lendemain, mademoiselle Honorine revint; elle serra la main de Germaine et lui dit :

« Je sais tout, quelle folie! et monsieur mon frère qui croit ne pouvoir mieux te récompenser qu'en te laissant faire!

— Oh! ma tante, qu'il a raison! je suis si heureuse depuis hier!

— Alors tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; on est heureux, enchanté, ravi, sauf votre servante. Au revoir, Germaine! »

La jeune fille réussit à calmer sa vieille amie, mais mademoiselle Honorine persista à répéter :

« C'est une folie de générosité, et dont personne ne te saura gré, ma petite. »

Mais Germaine avait une source de contentement intérieur et elle ne désirait pas les louanges des autres. Il lui suffisait que sa mère sût un jour le sacrifice et qu'alors elle eût, pour sa fille aînée, une bénédiction de plus. Quant à Angèle, Germaine n'en attendait rien et elle n'avait nul désir que sa sœur fût instruite d'un dévouement que peut être elle n'aurait pas compris. Elle ne parla de rien et attendit paisiblement le jour du contrat.

Les deux familles étaient rassemblées : le notaire, conformément à la loi, lisait le contrat que les deux époux écoutaient avec distraction, Angèle parce qu'elle ne comprenait pas, et Léopold parce qu'il était tout à Angèle. Mais à l'énoncé de l'avantage fait par l'oncle Félix à la jeune épouse, les parents devinrent attentifs; madame Darboys rougit et ne parut pas mécontente; madame d'Emmeryn rougit aussi en fronçant les sourcils, et son visage prit une teinte de mécontentement bien prononcée; Germaine seule restait calme et contente. Quand l'acte eût été lu jusqu'à la dernière ligne et que tout le monde eût signé, madame d'Emmeryn s'empara de mademoiselle Honorine; on les vit causer ensemble longuement, intimement, et l'on entendit la mère de Léopold dire à demi-voix, avec une expression indéfinissable de regret et d'affection :

« C'est Germaine, jaurais dû le deviner. Ah! pourquoi, pourquoi!... »

Elle n'en dit pas davantage, mais mademoiselle Honorine avait compris.

XI

Le lendemain du mariage, pendant que les nouveaux époux et madame Darboys étaient allés rendre visite à l'oncle Félix, Germaine s'assit à son petit bureau et se mit à écrire à Valentine :

« Chère et bonne sœur,

» Le grand jour est passé : Angèle est maintenant madame Léopold d'Emmeryn.

» Tu auras bien prié pour nous et avec nous pour que cette chère petite sœur soit heureuse et qu'elle rende heureux celui qui l'a prise pour compagne et dont elle est si tendrement aimée. Il sera pour elle, je le crois, un appui, un ami indulgent et fidèle, tout ce que doit être enfin l'homme à qui l'on confie sa vie et avec qui l'on doit s'acheminer vers le ciel.

» C'est là un grand bonheur, mais toute médaille a son revers. Maman a trouvé qu'Angèle était bien jeune et bien inexpérimentée pour prendre la direction d'un ménage; de plus, elle eût souffert de rester à la Richardière après le départ de l'enfant qui ne l'a jamais quittée, de sorte qu'il a été résolu que nous irions nous établir à Tours, et vivre en commun avec les jeunes époux. Le déménagement se fera avant l'hiver... Nous allons donc quitter cette chère maison!... Ma bonne Valentine, à cette pensée mon cœur se serre, et il me semble que je perds tout, en quittant ces lieux où nous avons vécu ensemble, où nous avons vu notre père, où les pierres, les arbres, les vieux meubles ont un langage familier, et disent: « Te souviens-tu? » Tu me blâmeras peut-être, toi, si détachée des choses du monde, mais tu me plaindras aussi, car tu sais bien que je ne vis que par mes affections, et quand certaines affections sont englouties dans le passé, qu'elles ne sont plus qu'une ombre, comment ne pas s'attacher aux lieux où elles furent une douce et puissante réalité!... La Richardière va passer en d'autres mains; je ne parcourrai plus ces allées où nous avons vu notre père, cette chambre où il se mourait, si confiant et si calme, ni ces deux chambres que nous avons successivement occupées, toi et moi, en de beaux jours où nous ne pensions pas que rien pût nous séparer jamais... Dieu le veut! il faut bien le vouloir aussi, et voir les bons côtés de l'avenir qui se prépare.

» Je ne quitterai pas maman, je verrai fréquemment madame d'Emmeryn qui, je te l'ai dit, me plaît beaucoup, mais je regretterai la société de notre oncle Félix et de notre bonne vieille tante. Voilà que nous nous éloignons d'eux, et ils ne pourront guère, à leur âge, venir vers nous... Encore un sacrifice! N'en parlons plus, parlons de toi. Tu es heureuse, Valentine, et ta dernière lettre peignait la pure joie de ton âme. Je te suis toujours en idée dans ta vie active : quand l'*Angelus* m'éveille au matin, je me dis : depuis deux heures Valentine est levée; que de bonnes pensées elle a eues déjà! Plus tard, je te suis dans ton hôpital, toujours debout, toujours agissante, et ne voyant pas s'écouler une minute de ta journée sans que tu aies fait quelque bien. Quelle moisson pour le ciel et quelle paix dans ton cœur! Ah! Valentine, c'est la meilleure part, je le comprends depuis que je connais mieux le monde, mais tous ne peuvent pas y aspirer.

» Tes pauvres vont bien, sauf la vieille mère Martine qui s'en va doucement vers le royaume des pauvres; elle parle souvent de toi; elle garde précieusement le Christ que tu lui as donné, et elle me prie de lui faire la lecture dans les mêmes livres que tu lui lisais jadis. Tous les samedis, après la messe, je porte au tombeau de notre père un bouquet tout blanc en ton nom, et le dernier samedi, j'ai été bien touchée, en voyant suspendue à la croix, une couronne d'immortelles, au milieu de laquelle étaient ces mots: *Au sauveur de mon enfant!*

» — C'est une paysanne du côté de Montrichart qui a apporté cela, me dit le fossoyeur; elle tenait un petit mignon à la main, elle l'a fait mettre à genoux sur la pierre, et il a dit tout haut son *Pater*. Puis la mère lui a dit : C'est pour ce bon monsieur qui t'a tiré de l'eau, Jean, et le petit enfant a baisé la croix!»

» Je pleurais, ma sœur, mais c'étaient de bonnes larmes, et je suis sûre qu'à tes yeux aussi, cette humble couronne sera bien précieuse.

» Je me suis distraite en t'écrivant, mais voilà que les tristes pensées reviennent; il faut donc quitter la Roche-Corbon et ce tombeau, où repose le bon père qui nous a tant aimées, et ces pauvres qui nous connaissent depuis l'enfance... Prie pour moi, j'en ai besoin. Adieu, chère Valentine, je t'embrasse mille fois. Ne m'oublie pas, sœur chérie. Adieu.

» Germaine. »

Madame Darboys, à qui Germaine communiqua cette lettre, la parcourut et dit en soupirant :

« Il est fâcheux, en effet, de quitter la Richardière, mais pouvons-nous laisser la pauvre Angèle toute seule, elle, si jeune, si ignorante du monde?... J'espère, Germaine, que vous vous en ferez une raison.»

M. Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)

LE CHATEAU DE HEIDENLOCH

(Suite et fin.)

III

VISITE AU CHATEAU

On s'habitue, à la longue, dit-on, aux choses qui d'abord ont paru les plus pénibles et les plus étranges. Cependant, après dix-huit mois ou deux ans de séjour au vieux château, le conseiller Fritz se trouvait plus que jamais le point de mire de la curiosité des paysans ses voisins, et même des bourgeois de Heidelberg.

Il faut bien avouer que ce singulier personnage ne

faisait rien comme un autre, et qu'il se complaisait à s'entourer des mystères les plus provoquants pour la curiosité. Ainsi, par exemple, un matin, il fit ravager sans pitié un potager et un jardin fruitier afin d'en enlever la terre qui était une fort belle argile. Des ouvriers enfermèrent ensuite cette argile dans de grandes caisses soigneusement closes, et on en expédia d'abord cent mille kilogrammes, puis deux cent mille, puis cinq cent mille, puis un million. Mais où expédiait-on cette argile? Là était la question. Le conseiller escortait lui-même chaque convoi jusqu'au chemin de fer le plus voisin, et c'était seulement dans une gare fermée qu'il écrivait, avec un pinceau, sur les caisses, le lieu de leur destination.

Pendant que ces envois s'accomplissaient, le conseiller, avec la célérité qu'on lui connaît, faisait bâtir tout un village à deux cents pas du château et sur la partie du sol où ne se trouvait pas la fameuse argile. Rien n'y manquait : ni une chapelle, ni une école, ni des boucheries, ni des boulangeries. Puis, un beau matin, il arriva une véritable armée de mineurs parlant un idiome allemand, qu'on ne comprenait pas sans peine, même à Heidelberg. Venus de je ne sais où, ils se logèrent aussitôt dans le village récemment construit, et, comme ils y trouvaient à bon compte le logement, la viande, le pain et toutes les choses nécessaires à la vie; comme leurs enfants y recevaient gratuitement l'éducation et que des médecins, payés par le conseiller, soignaient gratuitement les malades, naturellement ils se tinrent à l'écart des paysans du voisinage dont ils n'avaient pas besoin et dont ils ne savaient guère ni comprendre ni parler la langue.

D'ailleurs, ces rudes travailleurs passaient les jours et les nuits à creuser d'immenses fosses au fond desquelles ils ne tardèrent même point à demeurer douze heures chaque jour.

Si bien que, peu de temps après, le conseiller expédia encore plus de houille qu'il n'expédiait de sa fameuse argile, et qu'il fallut qu'il construisît à ses frais un tronçon de chemin de fer de deux ou trois kilomètres, qui pût communiquer du château même à la gare la plus voisine.

Or un kilomètre de chemin de fer coûte un million.

Sa petite armée de travailleurs, ses manières de faire à lui, la fameuse histoire du tablier de Katt, racontée, répétée, commentée, grossie, défigurée, et surtout l'isolement dans lequel le conseiller s'appliquait à faire vivre ses ouvriers, et vivait lui-même, ne justifiaient que trop les bruits de sorcellerie qui couraient sur son compte.

Aussi ne fut-ce point sans émotion qu'un beau jour mademoiselle Notburga, qui se trouvait seule au logis, vit entrer le conseiller, à qui elle n'avait point parlé depuis le jour où il était venu demander, en location, le vieux château.

Il salua profondément la jeune fille, s'informa de la santé du baron, et, tout en exprimant le regret de ne point le rencontrer, il ajouta que c'était à mademoiselle Notburga qu'il avait affaire.

Celle-ci rougit jusqu'au blanc des yeux, et présenta un fauteuil au conseiller qui s'y assit et ôta ses lunettes bleues pour essuyer la poussière que la route y avait déposée. Notburga eut bien de la peine à réprimer un cri de surprise, car le visage du conseiller, débarrassé de ces vilains verres qui cachaient ses yeux, devenait vraiment charmant. Le conseiller semblait alors à peine âgé de trente ans, et sa physionomie possédait autant de distinction que d'intelligence et de douceur.

« Mademoiselle, dit-il en souriant de l'expression de surprise que Notburga ne pouvait cacher, je viens tout bonnement m'acquitter d'une dette. Je vous dois le cinquième des trésors cachés que je puis découvrir dans l'enceinte du vieux château et voici le montant de cette redevance que j'ai l'honneur de vous apporter. »

En s'exprimant ainsi, il déposa sur la table de travail de Notburga un petit coffret en bois des Iles, se leva, prit respectueusement congé de la jeune fille et s'en retourna à Heidenloch.

Peu d'instants après, le baron rentra et trouva sa fille, la tête appuyée sur ses mains et qui n'avait point encore songé à ouvrir le coffret.

Tandis qu'elle racontait la visite du conseiller, le baron faisait tourner la clef et trouvait dans la boîte un bon de *quarante mille florins*, payable à vue chez le plus riche banquier de Heidelberg.

« Mais ce diable de conseiller est donc sorcier comme on le dit! s'écria le baron.

— Peut-être! répondit une voix qui fit pâlir l'excellent homme; il se retourna brusquement, et se trouva face à face avec le conseiller.

— Baron, dit-il en riant, je suis revenu sur mes pas, parce qu'il m'a paru qu'une châtelaine devait connaître sa châtellenie. Or, comme mademoiselle Notburga possède le cinquième de mes trésors souterrains, n'est-il pas de son intérêt et de son devoir de visiter les lieux où ils se trouvent et les hommes qui les exploitent pour elle? »

Le baron hocha la tête et Notburga laissa échapper un mouvement de joie.

« Donc, si vous le permettez, continua le conseiller, j'aurai l'honneur de vous recevoir demain dans votre château de Heidenloch. Vous y passerez la journée, je l'espère, et avant de nous séparer, nous causerons d'un nouveau projet qui me trotte en tête. Donc, je vous attends demain à midi. »

Et il disparut comme il était venu, sans que le baron et sa fille, étourdis par l'invitation à brûle-pourpoint du conseiller, l'eussent vu s'en aller plus qu'ils ne l'avaient vu arriver.

L'invitation du conseiller avait cela d'étonnant que c'était la première fois que le mystérieux personnage permettait à quelqu'un du pays de pénétrer chez lui. Aussi, la nouvelle s'en répandit-elle dans tout le village : les uns blamèrent le baron de ne point avoir refusé une invitation faite par un homme d'un renom aussi douteux que le conseiller; les autres prétendirent que c'était s'exposer à de grands dangers que de pénétrer ainsi dans un repaire où Dieu et aussi peut-être, hélas! le diable savaient seuls ce qui se passait; enfin! Le lendemain le baron trouva aux fenêtres, et sur son passage, tous les habitants du pays pour le voir, lui et sa fille, se diriger vers le vieux château, et en passer le seuil.

Le conseiller attendait ses hôtes sur les limites extrêmes du territoire qu'il avait loué. Notburga remarqua avec joie qu'il ne cachait point ses yeux derrière ses vilaines lunettes bleues, et le baron se demanda si le jeune homme, distingué de manières et de figure, qui lui serrait la main, était bien le sin-

gulier personnage qui semblait prendre à cœur de justifier la réputation d'étrangeté sinistre qu'on lui faisait à vingt lieues à la ronde.

Pendant que le baron ruminait tout cela, le conseiller offrait son bras à mademoiselle Notburga, et la conduisait vers son habitation.

Ce n'étaient pas des ruines, ce n'était pas même un château, que cette antique masure, naguère si désolée. C'était un palais qui semblait bâti par des fées. Le luxe d'un roi s'y unissait à l'élégance d'un artiste, et les yeux du baron ne pouvaient s'ouvrir assez grands pour admirer tant de merveilles! Quant à Notburga, quelque admiration qu'elle ressentît, elle éprouvait encore plus d'étonnement des propos spirituels et graves à la fois du conseiller.

Après un déjeuner exquis, et qui dura peu de temps, en dépit de la coutume allemande qui veut qu'on reste longtemps à table, et qu'on y vide bon nombre de bouteilles, le conseiller, qui ne buvait que de l'eau, et qui n'avait touché qu'à deux ou trois plats, se leva, et proposa à Notburga, de commencer la visite projetée des trésors souterrains.

Il la conduisit d'abord dans le jardin d'où l'on continuait d'enlever des masses d'argile.

« Voici, dit-il en prenant une poignée de cette argile, qui se trouvait presque à fleur de terre, voici un véritable trésor, mademoiselle, c'est du kaolin, une substance chinoise, que votre vieux château possède en abondance.

Regardez! Le kaolin est une matière terreuse, très tendre, blanche, et qui se compose de silice, d'alumine, de potasse, de magnésie, de chaux, d'oxyde de fer et d'eau.

Le kaolin sert à fabriquer la porcelaine, industrie dont la découverte paraît remonter, en Chine, à plus de deux mille ans, avant l'ère chrétienne, et qui n'a été importée en Europe, par les Portugais, que vers le quinzième siècle.

Depuis un ou deux siècles, on a découvert de rares dépôts de kaolin en France, en Russie, en Allemagne. Or, vous pouvez juger de l'importance et de la valeur du gisement à peu près inépuisable de cette matière sur lequel se trouve bâti le vieux château. Il y en a pour plus de mille ans d'exploitation.

Là-bas, ce sont des mines de houilles d'une richesse incalculable, et d'une qualité exquise. Vous avez pu en juger au déjeuner, puisque les essences de fruits avec lesquels étaient confectionnées les crèmes et les compotes, provenaient de cette houille. »

Le baron leva sur le conseiller des yeux effarés.

« Eh! mon Dieu, oui! répondit celui-ci, je fais du sucre avec le tablier de ma cuisinière, et des liqueurs délicieuses avec de la houille. A dîner, je vous fabriquerai, si vous le voulez, de la glace au milieu d'un creuset rougi à blanc. »

IV

LES SOUTERRAINS DU CHATEAU.

Le baron était un excellent homme, agriculteur intelligent, et fort épris de la culture des fleurs; mais son éducation avait été quelque peu négligée sous le rapport des sciences naturelles. En outre, élevé par une vieille nourrice qui lui avait embarbouillé le cerveau, dès sa plus tendre enfance, de contes de magiciens, et vivant d'ailleurs au milieu d'une population pour laquelle les sorciers et leurs maléfices étaient de vrais articles de foi, il se sentait, près du conseiller, en proie à une défiance mêlée de peur. D'abord, il ne lui semblait pas naturel qu'un homme eût découvert, en quelques mois, dans un terrain jusque-là reconnu stérile, une couche de kaolin et des mines de houille. Après cela, le tablier devenu du sucre, le charbon devenu de l'essence de poires et d'ananas, la glace qui devait être fabriquée dans un creuset ardent, lui trottaient par la tête, et peut-être à l'heure qu'il était, eût-il donné quelque chose pour se trouver à cultiver paisiblement dans son jardin ses dahlias et ses tulipes, au lieu de parcourir ce grand diable de château en compagnie de son bizarre locataire.

Notburga, au contraire, ne s'était jamais de la vie sentie si heureuse. Appuyée sur le bras de M. Fritz, car, dans sa pensée, elle commençait à l'appeler de ce nom amical, et non plus de conseiller,—elle s'amusait des promenades qu'elle faisait avec lui, des objets qu'il lui montrait, et des paroles qu'il lui disait. Elle eût voulu que la journée ne finît jamais. Aussi, quand elle vit le baron tirer sa montre à chaque instant, et en interroger les aiguilles, elle se sentit devenir toute triste.

« — Ah çà, baron, vous figurez-vous que vous allez sortir sitôt de mes griffes? demanda en riant le conseiller. Vous, et mademoiselle Notburga, vous êtes mes prisonniers jusqu'à la nuit close et même au delà. Arrangez-vous en conséquence, et prenez patiemment votre mal.

— Les chemins ne sont guère bons, objecta le baron; et s'y risquer la nuit...

— Est-ce que la nuit existe quand je ne le veux pas? Je n'arrêterai pas le soleil, comme Josué, mais je créerai un autre soleil, et si, pour vous en retourner, vous ne voyez point, à minuit, aussi clair qu'en plein midi, je veux ne plus revoir jamais ni mademoiselle votre fille, ni vous, ce qui serait le plus grand chagrin que je pusse ressentir! Je vous aime tant... tous les deux!... que je voudrais ne plus jamais me séparer de vous... Soupons donc, baron, nous reprendrons cet entretien plus tard. »

Malgré l'excellent repas qu'on lui servit, malgré les vins exquis qui surchargeaient la table, le baron se sentait devenir de plus en plus mal à son aise.

« Voici le moment de fabriquer la glace, dit le conseiller. Faites-moi apporter des ateliers de fonderie, un moufle incandescent, Katt. »

Et comme Katt le regardait d'un air effaré, il sortit et revint quelques instants après avec deux forgerons portant un énorme fourneau ou moufle, plein de feu et rougi lui-même à blanc.

Il versa ensuite dans ce creuset en platine, soumis à toute la violence du feu, une substance qui répandit dans la salle à manger une forte odeur de soufre, jeta sur cette substance de l'eau qu'il prit dans une carafe, retira le creuset de dessus le fourneau et le vida sur un plat. Il tomba sur ce plat un magnifique morceau de glace.

«Nous pourrons, maintenant, boire aussi frais que nous le voudrons,» dit-il, en entourant de cette glace singulière une bouteille de vin de champagne.

Le baron se sentait de plus en plus mal à son aise.

Ce fut bien pis, quand au sortir de table, le conseiller dit de sa voix vibrante :

« Baron, vous connaissez déjà ce que j'ai fait du domaine de vos aïeux, à la surface du sol ; il faut maintenant que vous voyiez ce que j'en ai fait sous le sol. Pour commencer, nous allons descendre à cent mètres sous terre. »

Le baron fit un geste d'effroi, mais avant qu'il eût pu prononcer un seul mot, il vit la table disparaître comme par magie, et il sentit sous ses pieds le parquet s'ébranler doucement.

La clarté du ciel et des étoiles qu'on entrevoyait à travers les rideaux des fenêtres, fit place a une obscurité profonde ; une légère fraîcheur succéda à l'atmosphère chaude qui enveloppait le conseiller et ses hôtes, et un tout petit choc ébranla la pièce.

« Nous voici arrivés ! dit le conseiller en ouvrant une porte qui laissa voir l'entrée d'une galerie noire, vous êtes à cent mètres du sol ; un sol uniquement composé de grès, tenez, regardez plutôt ! »

Le baron porta autour de lui des regards peu rassurés.

« C'est ici, baron, au sein même de la terre, que nous allons voir les êtres les plus étranges qui aient habité notre globe, avant la création de l'homme.

Quant aux différentes couches dont se compose l'écorce de ce globe, vous en avez remarqué, et vous pourrez en remarquer encore dans ma galerie de géologie, tant que vous le voudrez, des échantillons placés dans l'ordre de leur formation.

Cette galerie est l'abrégé de l'histoire de la formation du globe.

Vous y verrez d'abord les terrains *primitifs* de la cristallisation de granit pur, de roches granitiques, de schistes micacés et talqueux, de roches amphiboleuses.

Ces terrains forment le squelette de la terre, produit par le refroidissement après la fusion originelle.

Ils contiennent en filons des pierres précieuses, du marbre statuaire, du cristal de roche, du cuivre et de l'or.

Viennent ensuite les terrains *intermédiaires* ou *métamorphiques*, formant passage entre les terrains ignés et les terrains stratifiés ; ils renferment le kaolin, le quartz à verre et des marnes siliceuses.

Les roches *plutoniques*, éruptions puissantes du feu central, terminent la *première époque* du globe terrestre.

Les *terrains de transition* avec leurs schistes, leurs calcaires, leurs grès variés, ouvrent la seconde époque.

La terre, considérablement refroidie et purifiée, s'est couverte alors de végétaux qui ont produit le terrain houiller.

Les masses de houille que l'on trouve dans les profondeurs du sol témoignent de la richesse de la végétation primitive.

L'anthracite, les houilles indépendantes, mélangées de grès et de schistes noirs, constituent la masse des terrains de transition, où l'on trouve des formations de soufre, de mercure et quelques filons métalliques.

L'atmosphère de la terre s'était purifiée, les gaz qui la constituaient se trouvaient en partie liquéfiés, l'eau coulait à la surface de la croûte terrestre, et les terrains *sédimenteux* pouvaient se former.

Le *premier* des terrains *secondaires*, le Pencéen, est composé de roches calcaires d'un rouge pâle, teintes de blanc qui donnent des chaux excellentes et de très-beaux marbres.

Pendant la *seconde* période, les volcans, encore d'une très-grande puissance, vomirent les roches volcaniques *anciennes* ; ces roches se distinguent des roches *plutoniques* en ce que de nombreuses cavités les boursoufflent et les percent comme nos laves modernes.

La *troisième* époque commence avec la formation des terrains secondaires : *Cambrien, Silurien, Dévonien* et *Jurassique*, où apparaissent pour la première fois des fossiles exclusivement nautiques, et particulièrement des crustacés, des polypiers, des poissons et des oiseaux (reptiles volants).

On n'y trouve aucune trace d'animaux *terrestres*, ce qui est une preuve que les animaux marins ont été créés les premiers. Le cirque de Gavarnie, les tours de Marboré, en France, sont de magnifiques calcaires de cette formation.

Le terrain *crétacé, inférieur* et *supérieur*, avec ses gypses, ses pierres lithographiques, ses lignites, ses grès incrustés de coquilles, clôt la troisième époque.

Alors apparaissent les animaux *terrestres* qui marquent la *quatrième* époque de l'histoire du globe. On les retrouve dans le terrain tertiaire, et la science constate parmi ses fossiles les débris des grands mammifères primitifs.

C'est à la fin de la période tertiaire que s'est formé le *diluvium*, témoin du déluge universel.

Les alluvions postdiluviennes et modernes sont représentées dans mon musée par leurs roches principales, les galets, les stalactites et les travertins.

Commençons par examiner le squelette des animaux. Comme vous le voyez, je les ai disposés dans des galeries creusées au milieu même des terrains de la nature de ceux où l'on a trouvé ces êtres dont les espèces ont sans doute à jamais disparu de la terre. Tous sont gigantesques ; car, avant que Dieu ne créât l'homme, il fallait que les habitants de notre globe fussent robustes pour vivre au sein de la rude nature qui les entourait.

Cette collection m'a donné bien du mal à former, mais, grâce à Dieu, elle est aussi complète que possible ; ni l'or, ni les voyages, ni les fatigues ne m'ont coûté pour la rassembler. Enfin, d'habiles montages reproduisent fidèlement, et à s'y méprendre, tous les originaux que je n'ai pu me procurer.

Maintenant, par un coup de ma baguette, je vais ressusciter ces monstres. Vous allez les voir, non plus gisant là comme d'inertes squelettes, mais tels que le Créateur les a produits, avec leurs formes, leurs couleurs et leurs mouvements. Je vous ai promis leur visite, les voici. »

En parlant de la sorte, il feignit de rajuster la mèche de craie qui donnait une si belle clarté, mais il l'éteignit, et une obscurité profonde, une vraie nuit noire, entoura tout à coup le baron et sa fille.

Au même instant, une clarté douce apparut peu à peu comme un point, et tout au fond, tout au fond de la galerie, qui pouvait compter une vingtaine de mètres de longueur, des objets d'abord confus se dessinèrent au milieu d'un cercle lumineux, et prirent insensiblement un aspect et un corps. C'étaient des arbres étranges, tels que n'en produit plus aujourd'hui la

terre, et des rochers de grès rouge qui se dressaient au bord d'une mer immense.

Notburga ne put retenir un cri de terreur. Un monstre moitié serpent, moitié poisson, était sorti tout à coup de l'eau, et semblait s'avancer, menaçant, vers elle. Il mesurait au moins dix mètres, et se traînait péniblement sur la vase à l'aide de quatre grosses pattes courtes. En abordant la rive, il parut voir le conseiller et ses hôtes; il brandit vers eux un cou long de quatre à cinq mètres, semblable à un serpent et ouvrit une gueule immense, garnie de dents aigrës, longues comme la main.

Le baron eût préféré se trouver tout autre part; sa fille s'appuyait tremblante sur le bras de son père.

« Soyez sans crainte, mademoiselle, dit le conseiller, ce monstre que l'on nomme plésiosaure ne s'occupera pas longtemps de nous, car j'aperçois un labyrinthodon qui va lui tailler de la besogne. »

En effet, de l'autre côté du rivage, un crapaud de taille à lutter avec le plésiosaure, et aussi haut qu'un éléphant, arrivait en rampant; il ouvrit une gueule énorme; le plésiosaure voulut fuir, mais il ne le put; le batracien géant le fascinait par une puissance mystérieuse et magnétique, et l'attirait invinciblement à lui.

« Profitons de leur combat pour gagner au large, et remontons bien vite vers une couche de terrain plus élevée, dit le conseiller en ramenant Notburga et son père dans le petit salon, dont il ferma la porte. »

Le baron tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil, et essuya son front que baignait une sueur froide.

Notburga elle-même était pâle et un peu tremblante.

Fritz qui feignait de ne pas s'apercevoir de leur émotion, rouvrit la porte.

« Nous voici dans les terrains de la troisième époque de la quatrième période de la création, dit-il. Beaucoup d'êtres vivaient à cette époque, leurs squelettes fossiles sont nombreux, vous le voyez; néanmoins, les proportions de leur taille diminuent sensiblement. Voici même des os pétrifiés d'oiseaux aquatiques, les uns à pattes palmées comme nos canards, les autres montés sur de longues jambes comme nos échassiers. Ces débris, qui forment un animal moitié lézard, moitié poisson, appartiennent à l'ichtyosaure dont je vais évoquer le spectre, ainsi que ceux du mégalosaurus, ou des crocodiles géants qui pullulaient alors sur la terre. Mais voyons d'abord notre ichtyosaure. »

La lumière s'éteignit, et, comme tout à l'heure, apparut à l'extrémité de la galerie un paysage composé, cette fois, de cycas géants, de prêles et de fougères; ces plantes, si petites aujourd'hui, étaient plus hautes que nos plus hauts chênes modernes.

Un ichtyosaure semblait dormir sur le sable; son dos, sur lequel tombaient les rayons du soleil, brillait des couleurs les plus éclatantes, et chatoyait comme une immense pierre précieuse.

Tout à coup un sifflement formidable, ressemblant à celui qui s'échappe d'une machine à vapeur, retentit dans les airs; l'ichtyosaure ouvrit ses grands yeux et voulut regagner l'eau, mais avant qu'il y fût parvenu, un dragon, un véritable dragon, comme ceux qu'on décrit dans les contes de fées, un dragon dont les ailes mesuraient au moins cinq ou six mètres d'envergure, se rua sur l'ichtyosaure, reprit son vol, et enleva sa proie dans ses griffes redoutables, tout en le frappant et en le déchirant de son bec.

« Eh! eh! baron, que pensez-vous de cette chasse? demanda le conseiller; ce vol ne vaut-il pas bien le vol d'un faucon et d'un héron? Quel bel oiseau de proie que ce ptérodactyle dont le bec égale en longueur deux à trois mètres, dont le corps est diapré de si riches teintes, dont le cou robuste a la force et la souplesse d'un boa, et dont les dents pointues équivalent, en proportion et en force, à la baïonnette des grenadiers de la garde autrichienne! Comme le gaillard vous mange cet ichtyosaure grand de sept à huit mètres!

— Tout cela est bien merveilleux, mais bien horrible! murmura Notburga, qui se sentait défaillante.

— Alors remontons vite à la surface de la terre, s'écria le conseiller en donnant un signal.

— Une autre fois, dit-il, nous verrons le reste des animaux fossiles que j'ai l'art de ressusciter; il y a parmi eux des taupes grosses comme des éléphants, des éléphants gros comme des montagnes et recouverts d'une toison longue et fourrée à la manière des brebis; et puis des chiens et des tigres de la taille d'un cheval, et mille autres choses qui déconcer ent tout à la fois la raison et l'imagination humaines. »

Il achevait à peine ces paroles que le petit salon se trouvait tout à fait remonté au niveau du château. Notburga, pâle et défaillante, s'élança vers la fenêtre pour ne pas tomber évanouie.

« Voyons, voyons, chère demoiselle, dit le conseiller avec une sollicitude paternelle, ne prenez donc point au sérieux mes innocentes plaisanteries. D'un mot je peux tout vous expliquer et vous faire sourire de vos terreurs.

Le salon montant et descendant où vous êtes, est fait à l'imitation de tous ceux qui se trouvent dans les hôtels de New-York. Rien de plus simple que leur mécanisme inventé pour qu'on puisse habiter tous les étages sans plus de fatigue que si l'on se trouvait logé au rez-de-chaussée.

Quant aux apparitions des êtres fossiles ressuscités, elles ne sont autre chose que des verres de fantasmagorie perfectionnés par un opticien de mes amis.

— Et le sucre fait avec les hardes de votre cuisinière Katt, et la glace faite dans un creuset? demanda le baron, qui ne croyait pas un mot de ces explications.

— Un jeu d'enfant, une plaisanterie d'élève en chimie. J'aurais pu également changer en sucre de la sciure de bois et du papier; je pourrais même en faire de l'eau-de-vie, de l'ether, du vinaigre : il me suffirait de recourir à la distillation. Le chimiste Braconnot, un Français, a le premier opéré ces merveilles. Il y est arrivé en voyant que son tablier, éclaboussé par de l'acide sulfurique, présentait partout où il avait été atteint, les caractères d'une brûlure sans carbonisation.

« Ma serviette, se dit-il, est trouée par l'acide sulfurique sans cependant être carbonisée... Quelle en est la cause? Là-dessus il prit le chiffon de toile qu'il broya avec de l'acide sulfurique. Il obtint, d'abord, une matière gommeuse, soluble dans l'eau; il la satura par la craie, la soumit à l'évaporation, et obtint alors une gomme sucrée analogue à la gomme arabi-

que. Vingt et un grammes de chiffons secs lui donnèrent vingt-six grammes de cette gomme exempte d'acide sulfurique; c'est-à-dire plus de gomme que de chiffons.

» Au lieu de saturer par la craie la dissolution mucilagineuse de bois, de paille ou de linge dans l'acide sulfurique, si on l'étend de plusieurs fois son poids d'eau et qu'on la fasse bouillir environ dix heures, alors on peut être assuré que toute la matière gommeuse est convertie en sucre; il ne s'agit plus que de séparer ce sucre de l'acide, en neutralisant celui-ci par de la craie. La liqueur, filtrée et évaporée en consistance de sirop, donne vingt-quatre, heures après, des indices de cristaux, et au bout de quelques jours, le tout se solidifie en une seule masse de sucre cristallisé et passablement pur.

» Pour cela, on le presse fortement dans un linge usé, on le fait cristalliser une seconde fois. Il ne devient d'un blanc éclatant qu'après avoir été traité par le charbon animal.

— Et la crème à la houille?...

— Il y a de tout dans la houille, même des essences pour confectionner la confiserie. Lorsqu'on distille cette houille, on en obtient trois corps: l'un solide, le coke; l'autre liquide, le goudron; le troisième gazeux, l'hydrogène carboné.

On en récolte encore des eaux dont on extrait, en abondance et à bas prix, l'ammoniaque, d'un usage général dans l'industrie, qu'à la fin du siècle dernier on achetait des Orientaux au poids de l'or, et qu'on prétendait ne pouvoir s'obtenir que de la fiente des chameaux.

Vous connaissez l'emploi immédiat du coke et de l'hydrogène, l'un éclaire, l'autre chauffe.

Quant au goudron, tel qu'il sort de la cornue, son emploi est moins immédiat. On avait voulu le substituer à l'asphalte pour la construction des trottoirs; il manquait de solidité et de résistance; les pieds s'enfonçaient dans ses couches noires, à peu près comme aujourd'hui dans le lait du macadam; seulement on n'en sortait pas avec autant de facilité.

Pour tirer parti du goudron de houille, il fallut donc le distiller à nouveau.

La chimie d'abord, l'industrie ensuite obtinrent de cette matière, jusqu'alors inutile, des liquides possédant une densité et des propriétés variées à l'infini: depuis une huile légère, ayant à peine le poids de l'alcool, jusqu'à la naphthaline, solide, lourde, nacrée, et qui joue un rôle, souvent efficace, dans la guérison des maladies de la peau.

Les hydrocarbures produits par la distillation du goudron de houille forment une famille de substances propres à détacher les étoffes, telles que l'éthérine, la carburine et la benzine. Cette dernière jouit d'une grande popularité. Il n'est point d'habitant de Heidelberg qui n'en possède un flacon; pas une boutique qui n'en étale des bouteilles à ses vitrines.

La seconde distillation du goudron enfante une autre famille, celle des gazogènes. Mêlés à l'alcool, ils remplacent jusqu'à un certain point l'huile à brûler, et sont connus sous le nom de gaz liquide.

Presque seuls jusqu'à présent, ils possèdent la propriété de dissoudre le caoutchouc; ils causent, soit dit en passant, l'odeur infecte qu'exhalent les vêtements enduits de cette substance.

Enfin, soumis à certaines réactions, distillés à nouveau, mais à l'éther, ils deviennent des essences d'un parfum délicieux, et que la confiserie parisienne, la première du monde, emploie pour donner à ses bonbons le goût de la fraise et de l'ananas.

Le rhum, le cognac, ne reçoivent trop souvent leur bouquet que de quelques gouttes de la dernière de ces essences.

On obtient encore du goudron de houille une matière tinctoriale analogue à l'une des couleurs si précieuses qu'on retire de la garance.

Diverses propriétés des produits de la houille, observées et étudiées, ne tarderont sans doute point à valoir de nouveaux progrès à l'industrie. La tannerie, entre autres, opérera un de ces jours, en quelques heures, des résultats qu'elle n'obtient qu'après de longs mois de travail. Le principe sur lequel reposent ces futurs procédés existe en théorie, mais son application reste encore insuffisante. On se trouve arrêté par un de ces obstacles invincibles que le hasard finit le plus souvent par écarter, quand, vaincu, le génie humain y renonce.

Mais revenons à nos bonbons.

Les dragées à l'essence de pomme, de poire, de coing, de melon et tant d'autres, les bonbons anglais devenus populaires et que débitent les épiciers, ne doivent leur arome qu'à des combinaisons d'éther butyrique, avec du vinaigre, de l'acide valérianique ou de l'acide coccinique, extrait de la noix de coco.

L'éther butyrique n'est lui-même qu'un produit combiné de l'acide butyrique.

Or, cet acide s'obtient par la distillation des matières organiques en décomposition, telles que le fromage et les viandes.

Ajoutons, pour rassurer les dégoûtés, qu'on peut le préparer encore par la métamorphose que le sucre, l'amidon et d'autres matières analogues éprouvent au contact de substances azotées de nature à agir comme ferment.

Arrivons maintenant à la glace faite dans un fourneau incandescent. Rien de plus simple.

Dans une capsule de platine, rougie à blanc, on verse quelques grammes d'acide sulfureux anhydre (c'est-à-dire sans eau).

Cet acide, qui bout à dix degrés au-dessous de zéro, passe à l'*état sphéroïdal*, et se maintient à une température de onze degrés.

Si on projette de l'eau sur le *sphéroïde*, formé par l'acide sulfureux, cette eau, mise en contact avec un corps d'aussi basse température, se solidifie, se gèle instantanément, comme vous l'avez vu.

— Qu'est-ce donc que l'état sphéroïdal?

— Quand vous projetez un liquide sur une surface incandescente, ce liquide, quel qu'il soit et de quelle hauteur qu'il tombe, ne mouille pas cette surface, c'est-à-dire qu'il ne vient pas au contact avec elle, qu'il ne la touche pas.

Il prend la forme globuleuse et reste à une température constante, inférieure à son point d'ébullition, quelle que soit l'élévation de température du milieu qui l'entoure.

— Grâce à Dieu, vous n'êtes point un sorcier, mais un savant, dit le baron; j'aime autant cela. Et la fameuse lumière qui lutte avec le soleil, et qui doit tout à l'heure nous faire voir clair en plein minuit?

— Vous l'avez vue dans notre promenade souter-

raine. Un appareil des plus simples la produit à l'aide de deux gaz, de l'hydrogène et de l'oxygène, qui viennent s'allumer sur un simple morceau de craie.

— Allons, ma fille, fais tes préparatifs de départ, j'ai d'autant plus hâte de reprendre le chemin de notre maison et de voir cette splendide lumière, que minuit va sonner, et que toutes ces émotions m'ont singulièrement fatigué.

— Bientôt, je l'espère, dit Fritz en plaçant galamment sur les épaules de Notburga le manteau de la jeune fille, bientôt, je l'espère, vous n'aurez plus, baron, à quitter le vieux château lorque vous vous sentirez fatigué.

— Et quand cela, conseiller ?

— Quand, cher baron ? quand vous serez mon beau-père, dans un mois ! »

Cette fois Notburga faillit s'évanouir tout de bon ; Fritz la reçut dans ses bras, et après qu'elle eut repris ses sens :

« Ne savez-vous pas que je vous aime depuis longtemps, mademoiselle Notburga ? ne savez-vous point que si je suis venu tirer de ses ruines le vieux château, c'était pour vivre près de vous ?

— Je l'avais compris, Monsieur Fritz, répondit-elle en laissant tomber sa main dans la main du jeune homme.

— Je vois qu'il ne me reste plus qu'à dire *amen*, conclut le baron. Je veux bien qu'elle devienne votre femme, mon ami, mais je vous préviens que je ne compte point quitter ainsi ma fille, et qu'il vous faudra me donner un logis au château.

— Vous en aurez le plus bel appartement, répondit le conseiller. Mademoiselle Notburga, appuyez-vous sur mon bras, et permettez-moi de vous reconduire chez votre père, jusqu'à ce que le même toit puisse nous réunir tous les trois. »

Ils reprirent le chemin de la petite maison, et quand ils furent arrivés devant la porte :

« Vous m'avez indignement manqué de parole, Fritz, s'écria le baron, je n'ai pas vu le moindre rayon de votre fameux éclairage, et sauf l'obligeance de la lune, j'aurais pu mettre le pied dans plus d'une ornière. »

Il fallait que Fritz et Notburga se dissent quelque chose de bien grand intérêt, car ni l'un ni l'autre n'entendit le reproche railleur du baron.

SAM.

LA MARGUERITE AU LIVRE

En visitant, un jour, mon jardin dépouillé,
Où les oiseaux frileux ne trouvaient plus de gîte,
Surpris, je m'arrêtai près d'une marguerite
Qui se montrait encor dans le gazon mouillé.
« Eh mais ! que fais-tu là, lui dis-je, ma petite ?
L'hirondelle est allée à l'Orient vermeil ;
Les grillons sont muets ; les brillants scarabées,
Par novembre engourdis, commencent leur sommeil;
Sous la bise du nord les feuilles sont tombées,
Et de tes pâles sœurs les corolles courbées
Ne disent plus : « Il m'aime ! » et pleurent le soleil.»

La fleur me répondit : « Dieu permet que je vive
Quelques instants de plus, ami, pour que ta main
Me sauve de l'hiver qui menaçant arrive;
Je suis la poésie aimante et fugitive;
Cueille-moi vite, hélas ! je dois mourir demain. »

Voilà pourquoi, chez moi, la pauvrette est venue
Se cacher dans ce livre, entre deux feuillets blancs ;
Elle est toute fanée, aujourd'hui... mais sa vue
A mon cœur attendri rappelle le printemps.

ALEXANDRE DEPLANCK.

ÉNIGME HISTORIQUE

Deux villes ont porté le même nom ; toutes deux célèbres dans l'antiquité, l'une par ses vastes et mystérieux monuments qui, aujourd'hui encore, alimentent les musées de l'Europe ; l'autre par les grands hommes qu'elle a produits et par les scènes tragiques qui se sont passées dans ses murs... Toutes deux sont en ruines. — Quelles sont-elles ?

REVUE MUSICALE

Notre catalogue de ce mois contient de très-beaux morceaux de musique d'ensemble de Beethoven, Haydn, Mozart, Hummel, Pixis, Osborn et Lafont, Daussoigne-Méhul, etc. On y remarquera aussi de la musique à quatre mains, classique et moderne; puis, pour piano seul, quelques-unes des pages célèbres de Chopin; de délicieuses fantaisies dues aux incontestables talents de Dohler, Lacombe, Fumagalli, Gottschalk, Dancla, Brisson, Sowinski, Leduc, etc., au nombre desquelles il faut citer, comme grande nouveauté, une belle transcription de Neustedt, sur l'opéra de *Rose et Colas*.

La collection des morceaux de danse n'est pas moins variée. Les noms d'Arban, Strauss, Cramer, Marx, Brisson, Liouville, Leduc, Dancla, Mouiot, Delasseurie, etc., sont tous connus et aimés du public; nous nous bornerons donc seulement à signaler les deux nouveaux quadrilles : *Rose et Colas*, sur l'opéra de Monsigny, par Arban; et *le Diable à Quatre*, sur la musique d'Adam, par J. Strauss, ils nous semblent appelés à obtenir toute la vogue de leurs devanciers.

Comme musique de chant, nous donnons tous les morceaux détachés de la belle partition de Rossini, *la Cenerentola*. — Le grand air de Clorinda, *Sventurata mi credea* (sop.); le brillant rondo de *Cenerentola* : *Nacqui all' affano al pianto* (contr.), et sa délicieuse canzonetta : *Una volta c'era un Re* ; un air de ténor, digne d'une première chanteuse à roulades; de magnifiques airs de basse; des duos, des ensembles d'une beauté admirable, voilà, nous en sommes certaine, des éléments de nature à inspirer une grande confiance dans le choix de nos œuvres musicales.

FÉLICIEN DAVID. — LALLA ROUKH.

La soif d'émotions violentes, qui est un des caractères de notre époque, a eu de fâcheuses influences sur les arts comme sur la littérature. Dans le domaine restreint de la musique primitive, on devait assurément développer les germes d'une science plus complète, et lier avec intelligence les traditions anciennes où se remarquaient de grandes pages, aux libertés du théâtre moderne. Le mouvement dramatique, au lieu de distribuer avec sagesse les éléments dont il attendait tous ses effets, a jailli impétueusement comme un fleuve, renversant tout sur son passage, n'épargnant aucun système, sacrifiant les vieilles écoles, dominant de son bruit formidable les regrets et les plaintes qu'on accordait au passé; puis le torrent est devenu une mer envahissante, sur les rivages de laquelle nul fruit savoureux ne pouvait mûrir, nulle fleur suave ne pouvait éclore. Dans les opéras comme dans les livres, l'action est véhémente et brutale ; ce ne sont plus les sentiments qu'on cherche à éveiller, ce sont les convulsions qu'on veut faire naître. Le public, stimulé sans cesse par une fièvre d'émotions fortes, reste froid devant les manifestations tranquilles de la nature et de la vérité. Le poème a fait place au drame, la grâce des sentiments délicats à la rude étreinte des passions terribles On veut aujourd'hui les tempêtes, la foudre, le déluge, le cataclysme, tout ce qui effraie, tout ce qui menace, tout ce qui écrase. Il faut, convenons-en, un génie humain bien supérieur pour atteindre à la hauteur de tels éléments.

La littérature, imbue de pareils principes, laissera-t-elle des traces durables? La musique, marchant dans ce chemin fatal, créera-t-elle une école adoptée par l'avenir? Je ne le crois pas, et bien d'autres, sans être prophètes, ne le supposent pas davantage. Un état trop longtemps anormal conduit à l'agonie, et l'agonie précède la mort. La musique est donc malade : quelques savants médecins essaient vainement de lui prescrire des remèdes, on lui conseille le calme et la diète; mais sa nature tapageuse et affamée se refuse à ces sages avis. Voici venir un docteur illustre qui, sous le titre de *Lalla-Roukh*, lui rédige la plus magnifique des ordonnances. Espérons qu'elle sera suivie, et que la moribonde, entourée des soins intelligents de la faculté-*ès-arts*, reprendra peu à peu sa place au soleil.

Il y a des génies immenses, des génies aux ailes d'aigle qui atteignent presque le ciel : *Gluck*, *Mozart*, *Beethoven*, *Weber*, *Rossini*, sont de ce nombre ; il y a des génies plus modestes qui se posent sur la cime des grands arbres, et jettent au monde de tendres et mélodieuses notes dont tous les cœurs sont pénétrés. *Félicien David* appartient à cette catégorie. Apercevant un coin de terre à sa convenance, il s'y installe, le parfume de fleurs, le peuple d'oiseaux et de brises, l'inonde de rayons de soleil. Toujours intime, souvent profond, rarement abstrait, jamais obscur, il produit l'effet qu'il veut produire, sans fatigue et sans effort; il chante, et tout se tait pour l'écouter; il agite ses ailes sous un azur limpide, n'approchant la terre que pour y verser un flot d'harmonie fraîche et sereine.

La création de l'opéra d'*Herculanum* a été presque une chute pour l'éminent auteur du *Désert*. Il avait rêvé les horizons immenses, les sphères inaccessibles, et sa force lui faisant défaut au milieu d'un trop vaste espace, il s'affaissa peu à peu, non sans effeuiller quelques-unes de ses illusions, non sans

porter atteinte à celles du public. Le libretto de *Lalla Roukh*, emprunté à un poème de Thomas Moore, et approprié avec beaucoup d'art au talent poétique et tendre de Félicien David, a permis au célèbre compositeur de ressaisir le sceptre qu'un souffle d'ambition malheureuse avait arraché de ses mains. Une fiction orientale pleine de grâce et d'originalité l'a merveilleusement inspiré. Dans la partition de *Lalla Roukh*, tout porte, tout pense, tout pénètre; il y règne un mélange adorable de sentiments délicats, de poésie vraie, de nuances harmonieuses; on y remarque aussi une grande puissance dramatique, un rhythme élégant, et des rayonnements superbes; ses mélodies sont ravissantes de simplicité, et ses effets d'orchestre admirables de grandeur. Nous n'entreprendrons pas d'analyser, morceau par morceau, les éléments de cet ouvrage, qui est positivement un chef-d'œuvre; il faudrait remplir vingt colonnes de cet humble journal pour donner une idée, confuse encore, du mérite de chacun des fragments qui le composent. Nous engageons nos jeunes lectrices à aller entendre l'opéra, ou plutôt à se procurer la partition chez l'éditeur Girod, boulevard Montmartre, n° 16; avec un pareil trésor elles pourront affronter les ardeurs du climat méridional ou le froid des contrées alpestres; elles pourront courir à travers les prés fleuris ou s'enfermer aux jours d'orage : n'auront-elles pas dans la mémoire les airs charmants de *Lalla Roukh*, et dans leurs chambres closes un piano pour en exécuter les magnifiques accords?

Envolez-vous donc dans l'air pur, mutines abeilles, voici le temps des pâquerettes et du soleil; allez retrouver, en bourdonnant, les champs et les forêts, les vallées et les montagnes; mais de peur de ne pas trouver, loin de votre alvéole parisienne, le suc qui doit nourrir votre talent en herbe, emportez, sous vos ailes, le butin musical dont Félicien David vient de doter l'Opéra-Comique.

MARIE LASSAVEUR.



Économie Domestique

Petits soufflés au fromage.

(HORS-D'ŒUVRE.)

Faites cuire ensemble 200 grammes de fécule, 100 grammes de beurre très-frais, et 5 décilitres de crème avec un grain de sel. Quand le mélange est bien lié, ajoutez une pointe de muscade et un peu de parmesan râpé. Laissez refroidir à moitié, et incorporez-y 12 jaunes d'œufs. Un quart d'heure avant de servir, mêlez-y 8 blancs d'œufs battus en neige très-ferme et 200 grammes de parmesan râpé. Vous avez fait à l'avance de petites caisses en papier d'office, légèrement beurrées; mettez-y les soufflés, faites cuire un quart d'heure au four à une chaleur douce. On sert les soufflés très-chauds, sur un plat garni d'une serviette.

Génoises.

(PATISSERIE DOMESTIQUE.)

On met dans une terrine 200 grammes de sucre, 6 œufs entiers, 125 grammes de farine, autant d'amandes douces pilées, autant de beurre frais fondu, un grain de sel. Il faut battre le tout ensemble, de manière à obtenir une pâte souple et lisse, qu'on étend de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs sur une tourtière ou une feuille d'office. La cuisson achevée et de belle couleur, on saupoudre la génoise de sucre et on peut l'orner de filets d'angélique et de cerises confites, ou bien on la découpe en losanges et on l'orne de même.

Sirop de fraises.

Mettez dans un vase de faïence une certaine quantité de fraises des bois ou des quatre saisons, bien épluchées, arrangez-les par couches, et entre chaque couche semez du sucre en poudre très-largement. — Laissez ce mélange à la cave pendant vingt-quatre heures, versez le mélange sur un tamis de crin, à travers lequel le jus s'écoule. Ce jus est mis dans des bouteilles qu'on fait chauffer au bain-marie; après six ou sept minutes d'ébullition, retirez du feu, laissez refroidir les bouteilles, cachetez-les et conservez-les à la cave.

Eau-de-vie de Gayac.

DENTIFRICE.

C'est une des meilleures essences que l'on puisse ajouter à l'eau avec laquelle on se rince la bouche. On la prépare en mettant dans un flacon ordinaire 64 grammes de gayac râpé et en remplissant avec de l'eau-de-vie de bonne qualité. On laisse infuser pendant quinze jours, on filtre la liqueur, et on la conserve dans de petites bouteilles bien bouchées.

Correspondance

UNE SOIRÉE CHEZ JEANNE

C'est dans le petit salon qui précède sa chambre à coucher que Jeanne a réuni ses amies dans une soirée de travail et de causerie; on ne se rassemble plus autour de la lampe, mais auprès d'une fenêtre qui ouvre sur des jardins, et laisse voir un large pan du ciel bleu de juin. La chambre de Jeanne est simple : des chaises et des fauteuils couverts en perse blanche à dessins lilas, des rideaux de la même étoffe, un guéridon, un bureau-bibliothèque, une table à ouvrage la meublent suffisamment; sur la cheminée, deux coupes en marbre contiennent des fleurs, et une petite pendule, aussi de marbre blanc, indique les heures que le travail rend si courtes ; les portraits de famille sont renfermés dans un joli album; l'ordre, l'arrangement, la simplicité respirent dans cette retraite et la rendent tout à fait aimable; Jeanne a su se préserver du superflu, que le bon goût approuve si rarement; sa toilette, pour recevoir ses amies, est également modeste et sans éclat.

Elle porte une robe d'alpaga couleur Havane, ornée, au bord de la jupe et des manches, d'une grecque en ruban noir; un col et des manches de toile, brodés en noir; une épingle ancienne, en argent orné de grenats, lui sert de broche; ses cheveux noirs, légèrement relevés sur le front, puis tressés près de l'oreille, forment par derrière un nœud retenu par un peigne d'écaille.

Dans ce simple costume, Jeanne peut agir à l'aise, elle lit, elle écrit, elle travaille, elle donne un coup d'œil à la cuisine; sa toilette est assez soignée pour recevoir une visite, assez sombre pour agir librement dans le ménage; en ce moment, elle dépose sur une table les sirops et les petits gâteaux destinés à ses amies, après avoir déployé sur le guéridon les planches de son journal, qu'elles vont décrire ensemble. On sonne, et Adrienne entre dans toute la fraîcheur d'une toilette de printemps. Jeanne l'embrasse et l'admire : son amie porte une robe de taffetas à mille raies, bleu et blanc, garnie de deux petits volants qui semblent retenus par un lacet de soie bleue; son écharpe est de la même étoffe que sa robe et garnie aussi par le bas de deux volants; ses manches sont en tulle bouillonné et, au lieu de col, une petite ruche de soie; son chapeau de tulle bouillonné n'a d'autre ornement qu'une touffe de roses blanches; ses gants de Suède sont gris très-clair; son ombrelle de moire blanche est doublée de bleu, et sous son chapeau on voit les grosses nattes de ses cheveux blonds.

« Tu es belle! lui dit Jeanne.

— Trop belle?

— Non pas, puisque ta toilette n'est pas en désaccord avec ta position. Je ne trouve jamais belle une jeune fille pauvre, chargée d'ornements et de bijoux; mais je trouve très-belle l'Impératrice, alors même qu'elle porte tous les diamants de la couronne. Chaque chose à sa place!

— A la bonne heure! Et qui attends-tu?

— Mes autres amies, Lucie et Blanche, et puis, Thérèse, tu sais, la gentille Thérèse?

— Oui, et je serai bien aise de les voir.

— Les voilà, je pense. »

Elles entrèrent, en effet, groupe frais et charmant qui réjouissait les yeux comme tout ce qui est jeune, simple et gracieux. Les deux sœurs, Blanche et Lucie, étaient vêtues de même : une robe de poil de chèvre chiné noir et blanc, avec une courte casaque pareille à la robe, bordée de cinq rubans de velours noir, et une garniture pareille ornait la casaque. Un chapeau de crin blanc, garni d'un ruban de velours noir retenant une touffe de grenades, un col droit en toile piquée, retenu par une petite cravate de taffetas noir, des manches avec des poignets de toile piquée complétaient leur toilette. Leurs ombrelles étaient en soie de Chine écrue doublée de vert et leurs gants couleur chamois.

« Et Thérèse? dit gaiement Jeanne après avoir embrassé tour à tour ses amies et les avoir débarrassées de leurs chapeaux.

— Simplicité, c'est sa devise, dit Blanche; examinons-la un peu.

— Regardez, répondit Thérèse en riant, vous ne verrez rien que de très-conforme à ma fortune, qui n'est pas grande, et à la volonté de ma bonne mère, qui n'aime que les choses modestes. Une robe de barége anglais, à carreaux lilas et blancs, faite par moi-même, et garnie au bas d'un petit volant, surmonté d'un rouleau en forme de câble, un col et des manches de mousseline brodée, une petite cravate verte en taffetas, un chapeau de très-grosse paille avec un bouquet de violettes, un petit collet de taffetas noir, bordé d'une ruche à la vieille, voilà tout, et c'est très-peu, comme vous voyez.

— Ce tout est charmant, dit Adrienne; le soin et l'harmonie donnent la vraie distinction à la toilette.

— Asseyons-nous et causons maintenant, dit Jeanne.

— En travaillant.

— Oui, ma chère Lucie, et je vois que votre belle tapisserie avance beaucoup.

— J'y ai bien travaillé ces jours derniers, car je veux la finir pour la Saint-Jean; vous savez que c'est un fauteuil destiné à mon grand-père.

— Et vous, chère Blanche, qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vue?

— J'ai travaillé pour mon frère, qui est parti pour Rome; j'ai fait ses malles, mais avant que d'y arranger son linge, je l'ai *revu et corrigé* de manière à ce qu'il ne lui manque pas un bouton, pas un point, pas un iota! je ne voulais pas qu'il fît de péché d'impatience en allant assister à la canonisation des saints martyrs.

— C'est une bonne idée que vous avez eue là, mademoiselle, dit Adrienne, et dorénavant je vous imiterai : mon père est parti, lui aussi, pour Londres, mais je confesse que je n'ai pas eu la pensée d'examiner son bagage. Une autre fois, je ferai mieux; vivre, c'est apprendre. Et toi, Thérèse, as-tu beaucoup travaillé?

— Un peu : j'aide maman en tout; je suis son ombre, sa doublure, si vous voulez; je fais ma chambre, je raccommode du linge ou des bas, j'aide notre domestique, aussi, ne puis-je pas entreprendre de longs et beaux ouvrages.

— Tu en fais de plus utiles, répondit Adrienne. Pour moi, la musique me prend assez de temps, et puis, je me suis éprise d'une bonne œuvre que je voudrais bien vous faire connaître, mesdemoiselles.

— Parle, dit Jeanne, tu as la parole et tu auras le verre d'eau de l'orateur.

— Eh bien! c'est l'*Œuvre de l'Adoption* pour les pauvres petits enfants orphelins; y a-t-il quelque chose au monde de plus triste que d'être enfant, indigent et sans père ni mère? l'œuvre de *l'Adoption* sauve chaque année de l'abandon un grand nombre de ces petites créatures. Chaque associée donne cinquante centimes par an.

— J'en suis! dit Jeanne.

— Et moi aussi, dirent Lucie et Blanche.

— Merci, je vais vous enregistrer. Avec toutes ces petites pièces de cinquante centimes, recueillies une à une par les zélatrices, l'œuvre adopte des orphelins et des orphelines qui lui sont recommandés; elle les place jusqu'à l'âge de huit ans dans d'honnêtes familles, et, à partir de cet âge, elle les fait élever dans les orphelinats déjà existants. L'Œuvre n'a pas de frais à faire, pas de maisons à entretenir, pas de personnes à payer, elle peut faire beaucoup d'adoptions. Comprenez-vous?

— Oui, répondit Thérèse; et tu es zélatrice, Adrienne?

— Oui, ma chère, et j'ai trois listes remplies.

— Veux-tu m'en donner une? je quêterai aussi pour les orphelins.

— Que tu es bonne! Je t'enverrai les *Annales de l'Œuvre de l'Adoption*, et tu verras, tu l'aimeras aussi. J'ai assisté l'autre jour à un départ d'orphelins; on les conduisait à l'ancienne abbaye de Prémontré, près de Soissons, où ils seront élevés, et ils étaient si gentils, si reconnaissants, ils m'ont embrassée... j'étais bien payée de mes démarches...

— Et de tes privations, interrompit Jeanne avec douceur, car j'ai ouï dire que dernièrement tu t'étais privée d'une certaine robe...

— Ah! interrompit Adrienne en rougissant, ne me force pas à parler, Jeanne, ni à révéler tes secrets!

— Et Florence? demanda Lucie, as-tu de ses nouvelles?

— Et de grandes nouvelles! Florence se marie, chères amies!

— Florence se marie, et en province?

— En province, et avec l'espoir d'être très-heureuse, encore.

— Vas-tu à la noce, petite Jeanne? demanda Blanche.

— Oui, ma chère amie, et cette petite soirée, il faut l'avouer, est une soirée d'adieux. Mon père et ma mère sont fatigués de Paris, et nous allons passer quelques mois, et qui sait? davantage, peut-être, en Lorraine... »

Tous les fronts se rembrunirent; Jeanne était aimée, et elle sentit en ce moment, au milieu de ses amies, ce que peut coûter une séparation. Pour les distraire et les animer un peu, elle fit servir le thé, mais la liqueur charmante qui égaie sans enivrer, n'obtint pas son effet accoutumé, et la conversation languissait jusqu'au moment où, après quelques questions sur le mariage prochain de Florence, Lucie dit :

« Et sa toilette?

— Ah! voilà! je ne vous en ferai pas un mystère. Florence aura une robe de gros de Naples blanc, avec trois ruches de crêpe blanc; le corsage boutonné et garni d'une ruche en crêpe blanc, formant berthe; une ceinture de taffetas blanc nouée derrière, les manches à coude, avec une ruche en crêpe blanc à l'intérieur, des manches ouvertes en dentelle d'Angleterre et le col pareil; un voile en tulle illusion tombant jusqu'au bas de la robe, un diadème de fleurs d'oranger; pas un bijou : un livre d'heures couvert en ivoire, rien de plus, si ce n'est sa jolie figure et son air modeste. Et moi, qui serai de la noce, j'aurai une robe en taffetas rose glacé en blanc, avec un seul petit volant tuyauté en crêpe rose; le corsage à revers, garni de ruches de crêpe rose; écharpe pareille à la robe avec les pans garnis d'un volant en crêpe rose; un chapeau de paille de riz avec touffe de boutons de roses et d'herbes; cette touffe retenue par une petite écharpe de crêpe rose; les manches et le col en tulle orné de petites valenciennes... Serons-nous bien?

— Ravissantes! Et ta mère, que mettra-t-elle?

— Robe de gros de Naples gris perle broché blanc et noir; elle a choisi un beau semé de tulipes; la robe est tout unie; col et manches en point d'Alençon; un châle carré en dentelle noire et un chapeau de blonde blanche avec deux plumes blanches en pouff; pour le dîner, coiffure de blonde blanche avec du géranium rouge et des raisins noirs. Ne sera-ce pas une délicieuse mère?

— Son aimable figure n'aurait pas besoin de toutes ces belles choses. Mais il est donc vrai, Jeanne, tu t'en vas?

— Hélas!

— Et à qui céderas-tu la plume?

— A la plus digne! tenez, à celle qui expliquera le mieux nos planches! Commençons.

Les jeunes filles s'assirent autour du guéridon et commencèrent à décrire leurs travaux mensuels :

EXPLICATIONS

Planche VII

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 3, Dessins à soutacher — 4 à 7, Garnitures pour layette ou trousseau — 8 et 8 *bis*, Bonnet d'enfant — 9, E. D, — 10, *Eudoxie* — 11, K. avec couronne de marquis — 12 et 13, Parure application — 14, *Fanny* — 15, *Zoé* — 16, H. J. — 17, Écusson avec H. V. — 18, Écusson avec J. L. — 19, D. E. — 20, J. V. — 21, Coin de mouchoir avec E. B. enlacés et couronne de vicomte — 22, H. M. enlacés avec couronne de comte — 23, D. D., enlacés.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 8 *bis*, Paletot vareuse — 9 à 14, Robe et zouave soutachés — 15 à 20, Saute-en-barque pour poupée — 21 à 27, Ceinture postillon — 28 à 31, Chapeau de *Baby* — 32 à 34, Jackson pour *Baby* — 35, Sac à laines — 36 à 37, Corbeille à papiers — 38 et 39, Signet — 40, Mitaine — 41, Manche — 42, Sèche-chaussures.

COTÉ DES BRODERIES

1, Dessin à soutacher, pour robe garnie en tunique.

2, Dessin à soutacher, pour robe ou manteau.

3, Dessin à soutacher, pour robe garnie en tunique.

4 à 7, Garnitures au feston et plumetis pour objets de layette ou trousseau.

8, Bonnet d'enfant en application de nansouk sur tulle d'Alençon, cordonnet et jours.

9, *E. D.*, anglaise, plumetis.

10, *Eudoxie*, fantaisie plumetis et cordonnet.

11, *K.*, grande anglaise avec couronne de marquis, plumetis, cordonnet et point de sable.

12 et 13, Parure, application de nansouk sur tulle Alençon, cordonnet ou feston léger.

14, *Fanny*, plumetis, cordonnet et point de sable.

15, *Zoé*, fantaisie plumetis, cordonnet et point de sable.

16, *H. J.*, anglaise, plumetis.

17, Écusson avec *H. V.*, plumetis cordonnet et point de sable.

18. Écusson avec *J. L.*, plumetis et cordonnet.

19, *D. E.* enlacés, anglaise, plumetis.

20, *J. V.*, gothique, plumetis.

21, Mouchoir, au coin *E. B.* enlacés, avec couronne de vicomte, plumetis, cordonnet et point de sable.

22, *H. M.* et couronne de comte, enlacés, plumetis cordonnet et point de sable.

23, *D. D.* enlacés, anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 8 *bis*, Paletot vareuse.

1, Devant.
2, Revers.
3, Poche.
4, Dos.
5, Manche, dessus.
6, Manche, dessous.
7, Col.
8, Croquis du devant.
8 *bis*, Croquis du dos.

Ce vêtement négligé se fait en drap léger, garni d'un double rang de soutache.

9 à 14, Robe avec zouave.

9, Devant.
10, Dos.
11, Manche.
12, Parement.
13, Quille de la robe.
14, Croquis.

Ce costume du matin, simple et commode pour la campagne, se fait en popeline ou alpaga anglais soutaché. Nous donnerons dans la planche d'août le dessin pour le bas de la robe.

15 à 20, Saute-en-barque pour poupée.

15, Devant.
16, Dos.
17, Manche.
18, Parement.
19, Col.
20, Croquis.

Ce petit vêtement se fait en drap léger garni de soutache.

21 à 27, Ceinture postillon.

21, Devant.
22, Côté du devant.
23, Dos.
24, Côté du dos.
25, Croquis du devant.
26, Croquis du dos.
27, Croquis de l'effet de la ceinture.

Nous avons déjà parlé de cette ceinture dans le numéro de juin.

28 à 31, Chapeau de *Baby*.

28, Passe.
28 *bis*, Croquis du travail.
29, Fond.
30, Bavolet.
31, Croquis.

Ce petit chapeau se fait en piqué; le bavolet est garni d'un double rang de soutache et d'un petit effilé. La passe est en crochet bouclé. On a vu dans le numéro d'avril comment on exécute ce crochet.

Pour faire cette passe, on monte une chainette de 128 mailles.

1er rang. — 160 demi-brides; pour faire ce rang de 160 mailles sur 128, il en faut faire 3, maille pour maille et prendre la 4e et la 5e dans la même, ainsi de suite jusqu'à la fin du rang.

2e rang et les 14 suivants en crochet bouclé. On fait à tous les rangs 1 maille chaînette avant de commencer et 1 maille chaînette en finissant, afin que chaque rang soit augmenté de 2 mailles pour suivre la forme du patron.

17e rang. — Crochet bouclé.

Il faut couper le fil à la fin de chaque rang et commencer toujours du même côté.

Le crochet bouclé se fait en coton chaîne no 10 et en ficelle anglaise un peu plus fine. On fait un rang de chaque couleur. La chaîne, le rang de demi-brides et le 1er rang, sont en ficelle anglaise. Cette passe peut aussi s'exécuter tout en blanc.

On fait les plis indiqués sur le patron 29, puis on pose la passe sur le côté des plis ; on réunit le bavolet avec le fond et le petit côté de la passe, puis on fait une coulisse sur cette couture.

32 à 34, Jackson pour *Baby*.

32, Corsage.

33, Épaulette.

34, Croquis.

Cette petite chemise est en batiste ou en toile; elle a 50 centimètres de hauteur ; il faut piquer les plis des deux côtés sur une hauteur de 16 centimètres, tailler sur le patron no 32, et arrêter les plis par une piqûre qui sépare le corsage du bas du jackson. Les larges raies noires, sur le patron, indiquent l'intervalle des plis.

35, Sac a laines.

Il faut : tailler un rond en carton de 23 centimètres de diamètre; deux bandes, l'une en cachemire soutaché ou en velours, l'autre en taffetas ou satin de 90 centimètres de longueur. La bande de soie doit avoir 21 centimètres de hauteur et la bande de velours 12 centimètres.

On taille deux ronds en taffetas de 25 centimètres de diamètre, on réunit les deux bandes et un des ronds en laissant le velours en dedans, puis on pose le carton et le second rond en soie; lorsqu'il est cousu de manière à enfermer les remplis sur le carton, on retourne le sac. Il faut, avant, avoir fixé les deux bandes, de 15 en 15 centimètres, par une soutache posée dans la hauteur de la petite bande.

36 et 37, Corbeilles a papiers, en osier, brodée en laine.

38 et 39, Signet.

38, Signet.

39, Légende du signet.

On a vu dans le numéro de juin, comment on exécute les signets en carton bristol.

40, Mitaine au crochet. Commencez la mitaine par le 7e rang, en comptant du bas; les six autres et la dentelle se font quand la mitaine est terminée.

Montez une chaîne de 126 mailles.

Il faut bien remarquer que, lorsque nous dirons seulement : 1 bride dans la 1re, 2e ou 3e maille, ce sera pour indiquer qu'il faut, pour faire la bride, piquer le crochet dans la 1re, 2e ou 3e maille, du rang précédent, en comptant de la dernière bride ou demi-bride qu'on viendra de faire.

1er rang. — Fermez votre chaîne par 1 bride en piquant le crochet dans la 1re maille de la chaîne, 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 17 fois (1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.).

2e rang. — 1 bride en piquant le crochet dans la 2e maille du 1er rang, 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 17 fois (1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m. 2 m. ch.).

3e rang. — 18 fois (1 bride dans la 5e maille, 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.).

4e rang.—10 fois (1 bride dans la 5e maille, 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.), terminez la 11e fois par 1 seule m. ch.; 3 fois (1 b. dans la 5e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch.), 5 fois (1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.).

5e rang. — 10 fois (1 bride dans la 5e maille, 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.), terminez la 10e fois par 1 seule m. ch. 3 fois (1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch.), 1 b. dans la 7e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch. 2 fois (1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.)

Le travail indiqué jusqu'à cet endroit, depuis le commencement du 5e rang, étant le même pour commencer tous les rangs jusqu'au 20e rang, nous ne donnerons plus l'explication que pour le pouce, c'est-à-dire la fin de tous les rangs, le pouce se faisant en même temps que la mitaine, jusqu'à l'endroit où on le ferme.

Fin du 5e rang. — 1 bride dans la 5e maille, 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m. 2 m. ch.

Fin du 6e rang. — 1 bride dans la 5e maille, 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 3e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch.

Fin du 7e rang. — 1 bride dans la 5e maille, 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 4e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 4e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch.

Fin du 8e rang. — 2 brides dans la 5e maille, 3 m. ch., 1 b. dans la 1re m. 2 fois (2 m, ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m.) 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 2 b. dans la 1re m., 2 m. ch.

Fin du 9e rang. — 1 bride dans la 5e maille, 1 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 3 fois (3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m.), 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch.

Fin du 10e rang. — 1 bride dans la 5 maille, 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 3 m. ch., 3 fois (1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch.), 1 b. dans la 2 m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.

Fin du 11e rang. — 1 bride dans la 5e maille, 1 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 3e m., 3 m. ch., 3 fois (1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch.), 1 b. dans la 2e m., 2 m.

ch., 1 b. dans la 3ᵉ m., 1 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch.

Fin du 12ᵉ RANG. — 1 bride dans la 5ᵉ maille, 3 m. ch., 1 bride dans la même m., 4 fois (2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m.), 2 m. ch. 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch.

Fin du 13ᵉ RANG. — 2 brides dans la 5ᵉ maille, 5 fois (3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m.), 3 m. ch., 2 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch.

Fin du 14ᵉ RANG. — 1 bride dans la 5ᵉ maille., 1 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 3 m. ch., 5 fois (1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch.), 1 b. dans la 2ᵉ m., 1 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch.)

Fin du 15ᵉ RANG. — 2 brides dans la 5ᵉ maille, 1 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 3 m. ch., 5 fois (1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch.), 1 b. dans la 2ᵉ m., 1 m. ch., 2 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch.

Fin du 16ᵉ RANG. — 2 brides dans la 5ᵉ maille, 2 m. ch., 1 b. dans la 3ᵉ m., 3 m. ch., 5 fois (1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch.), 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 2 b. dans la 3ᵉ m., 2 m. ch.

Fin du 17ᵉ RANG. — 1 bride dans la 5ᵉ maille, 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 4ᵉ m., 3 m. ch., 5 fois (1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch.), 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch, 1 b. dans la 4ᵉ m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch.

Fin du 18ᵉ RANG. — 1 bride dans 5ᵉ maille, 2 m.-ch., 1 b dans la même m., 6 fois, (2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m.), 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch.

Fin du 19ᵉ RANG. — 1 bride dans la 5ᵉ maille, 3 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 6 fois, (2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m.), 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch.

Fin du 20ᵉ RANG. — 7 fois. (1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch.) Ici vous laissez la mitaine pour terminer le pouce. Vous le fermez en piquant le crochet pour faire votre 1ʳᵉ bride dans la 41ᵉ maille. Vous comptez vos mailles en revenant sur le rang que vous finissez, vous faites 6 rangs en continuant le dessin.

Dentelle.

1ᵉʳ RANG. — Après avoir fait les 2 mailles chaînettes qui terminent votre rang, vous piquez le crochet dans la 4ᵉ maille et vous faites 1 demi-bride; 2 fois (2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m. 3 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 demi-bride dans la 5ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 4ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 demi-bride dans la 4ᵉ m.).

2ᵉ RANG. — 4 fois (3 m. ch., 1 b. dans la 7ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 7ᵉ m.).

3ᵉ RANG. — 4 fois (1 b. dans la 5ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 1 b dans la 5ᵉ m.).

Le pouce ainsi terminé, vous attachez votre fil à l'endroit où vous avez fermé le pouce et vous faites 10 fois (1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch.); terminez la 10ᵉ fois par 1 seule m. ch., 3 fois (1 b. dans la 7ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch.), 1 b. dans la 7ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch., 4 fois (1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 2 m. ch.)

Faites 5 rangs comme celui que nous venons d'expliquer, puis la dentelle comme celle du pouce.

Reprenez le bas de votre mitaine pour le terminer.

Faites le 1ᵉʳ rang de ce côté semblable au 1ᵉʳ rang que vous avez déjà fait en piquant les brides dans les mêmes mailles que celles du 1ᵉʳ rang.

Le dessin étant pour cette partie de la mitaine comme celui expliqué au 3ᵉ rang, nous ne nous occuperons que des augmentations qui sont placées la 1ʳᵉ sous le pouce, la 2ᵉ après avoir fait 8 fois le dessin, on revient à la 1ʳᵉ en faisant encore 8 fois le dessin après l'augmentation.

Augmentations, 1ᵉʳ rang.

1 bride dans la 5ᵉ maille, 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 2ᵉ m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., les deux augmentations se faisant de même nous donnons l'explication d'une seule.

Augmentations, 2ᵉ rang.

1 bride dans la 5ᵉ maille, 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 4ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch.

Augmentations 3ᵉ rang.

1 bride dans la 5ᵉ maille, 2 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 4ᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch.

Augmentations 4ᵉ rang.

1 bride dans la 5ᵉ maille, 3 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5ᵉ m., 3 m. ch., 1 b. dans la 1ʳᵉ m., 2 m. ch.

Le dernier rang n'a pas d'augmentation.

La dentelle comme celle du haut de la mitaine.

Cette mitaine ainsi que la manche dont nous allons donner l'explication s'exécutent en cordonnet de la grosseur du *coton* nº 100.

Quand la mitaine est terminée, passez un petit caoutchouc dans le rang où commence le poignet. Les augmentations du pouce, se trouvant posées du côté opposé pour la mitaine gauche, vous vous aiderez de la droite que vous venez de faire.

41. MANCHE AU CROCHET. Commencez par le 3ᵉ rang. Montez 140 mailles chaînettes.

Il faut remarquer, comme à la mitaine, que, lorsque nous disons 1 bride dans la 1ʳᵉ, 2ᵉ ou 3ᵉ maille, nous voulons indiquer qu'il faut piquer le crochet dans la 1ʳᵉ, 2ᵉ ou 3ᵉ maille du rang précédent en comptant de la dernière bride ou demi-bride qu'on vient de faire.

1ᵉʳ RANG. — Fermez la chaîne en piquant dans la 1ʳᵉ maille pour faire 1 bride, 3 mailles chaînet

1 b. en piquant le crochet dans la 2e m., 2 m. ch., 19 fois (1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.)

2e RANG. — 1 bride dans la 2e maille du 1er rang, 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 19 fois (1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.)

3e RANG. — 10 fois (1 bride dans la 5e maille, 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3e m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch.)

4e RANG. — 10 fois (1 bride dans la 7e maille, 2 m. ch., 1 b. dans la 1er m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch.. 1 b. dans la 1re m., 1 m. ch., 1 b. dans la 7e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m. 1 m. ch.).

22 rangs comme le 4e.

27e RANG. — 10 fois (1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m. 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b, dans la même m., 1 b. dans la 7e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m.).

28e RANG. — 10 fois (1 bride dans la 6e maille, 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch.; 1 b. dans la 2e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 1 grande b. dans la 6e m., 3 m. ch., 1 grande b. dans la 2e m.).

Vous faites la grande bride en tournant la soie 2 fois autour du crochet, et en tirant le fil 4 fois au lieu de 3 dans la bride ordinaire.

29e RANG. — 1 maille chaînette 4 fois (1 b. dans la 9e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 9e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch.), 1 b. dans la 9e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 9e m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch. Reprenez au commencement de la parenthèse pour faire la seconde moitié du rang.

30e RANG. — 4 fois (1 bride dans la 7e maille, 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 7e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch.), 1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch.. 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 7e m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 4e m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch.

Reprenez au commencement du rang pour faire l'autre moitié.

31e RANG. — Faites 4 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang. 1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m. 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 7e m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 4e m., 1 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch.

Reprenez au commencement du rang pour faire la seconde moitié.

32e RANG. — 4 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang. 1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch. 1 b. dans la 5e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch. Faites la seconde moitié comme la 1re.

33e RANG. — 4 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang, 1 bride dans la 7e maille, 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5me m., 1 m. ch. Faites la seconde moitié du rang comme la première.

34e RANG. — 4 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang, 1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 m. ch., 1 b. dans la 7e m., 3 m. ch., b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 1 m. ch. Faites la seconde moitié comme la première.

35e RANG. — 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang, 1 m ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m. La 2e moitié comme la 1re.

36e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 27e rang, 2 m. ch., 1 b. dans la 5e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m.

La 2e moitié du rang comme la 1re.

37e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 28e rang, 2 m. ch., 1 grande b. dans la 5e, m., 3 m. ch., 1 grande b. dans la 2e m.

Faites la 2e moitié du rang comme la 1re.

38e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 29e rang, 1 b. dans la 2e m., 1 b. dans la 1re m., 1 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1. m. ch.

Faites la 2e moitié du rang comme la 1re.

39e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang, 1 b. dans la 3e m., 1 b. dans la 1re m., 1 m. ch., 1 b. dans la 3e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch.

Faites la 2e moitié du rang comme la 1re.

40e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang, 1 b. dans la 3e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 1 m. ch, 1 b. dans la 3e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch.

Faites la 2e moitié du rang comme la 1re.

41e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang, 1 bride dans la 3e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 1 m. ch.. 1 b. dans la 4e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m.

Faites la 2e moitié du rang comme la 1re.

42e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 27e rang, 1 b. dans la 4e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 b. dans la 4e m. 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m.

Faites la 2e moitié comme la 1re.

43e RANG. — Faites 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 28e rang, 1 b. dans la 6e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 1 grande b. dans la 6e m., 3 m. ch., 1 grande b. dans la 2e m.

Faites la 2e moitié comme la 1re.

44e RANG. — Faites 1 m. ch. 5 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 29e rang, 1 b. dans la 6e m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la même

m., 1 m. ch., 1 b. dans la 6e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 1 m. ch.

Faites la seconde moitié comme la première à partir de la parenthèse.

45e RANG. — 22 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 30e rang, ne faites pas la m. ch. en terminant la 22e fois.

46e rang comme le 45e.

Dentelle.

47e RANG. — 22 fois le dessin enfermé dans la parenthèse du 27e rang.

48e RANG. — 22 fois, 1 b. dans la 6e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans le 2e m., 2 m. ch., 1 bride dans la même m., 3 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la même m., 2 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 1 b. dans la 6e m., 3 m. ch., 1 b. dans la 2e m.

49e RANG. — 1 b. dans la 7e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 3e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 2e m., 2 m. ch., 1 b. dans la 1re m., 2 m. ch., 1 b. dans la 3e m., 1 b. dans la 7e m.

Reprenez le bas de la manche, faites 2 rangs comme le 2e rang et la dentelle de la mitaine.

42. SÈCHE-CHAUSSURES en chêne ciré, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de jeune femme. — Robe de taffetas uni garnie de quatre rangs de velours. — Corsage plat à pointes et à revers. — Sous-manches organdi, ornées de ruches noires et blanches dont une formant poignet. — Capote crêpe blanc, avec touffe de roses.

Toilette de petit garçon. — Veste zouave et jupe popeline soutachée. — Chemisette et sous-manches jaconas. — Pantalon orné de plusieurs petits plis.

Toilette de jeune fille. — Robe taffetas ornée de ruches posées en biais. — Corsage décolleté. — Manches demi-ouvertes. — Petite pèlerine pareille à la robe, garnie également de ruches en taffetas. — Guimpe et sous-manches en organdi terminées par un bouillonné formant poignet, dans lequel est un velours. — Chapeau de paille orné d'une touffe de fleurs et plumes.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Robe de soie ou de foulard de l'Inde; petit volant tuyauté bordé d'un liséré. Corsage rond. Sur le corsage, une bande de guipure ayant un transparent de couleur, ou sans autre transparent que celui de la robe. Manches ayant pour revers trois rangs de guipure doublée de même que celle du corsage. Col droit ou ruche de valenciennes. — Soulier de maroquin, de la couleur de la robe, à talons et à bouffettes.

Deuxième toilette. — Robe de soie. — Paletot de taffetas noir, gros grain; une ruche de taffetas rehaussée de guipure; la ruche forme col dans le haut. — Chapeau de paille; petite touffe de plumes dessus et dessous la passe.

CACHE-POT.

Nous envoyons dans son entier, à nos abonnées, le cache-pot dont nous devions donner la première partie le mois dernier. Elles n'auront donc rien perdu à attendre; seulement ce pauvre numéro de juin s'est trouvé d'une maigreur à laquelle nos lectrices ne sont pas habituées, mais qu'elles trouveront suffisamment rachetée, nous l'espérons du moins, par le numéro de juillet.

Il faut réunir ces deux parties avec de la colle, en ayant soin de les ajuster de manière à cacher entièrement les parties blanches, et à bien raccorder les sujets. La colle doit être mise sur les mots *Journal des Demoiselles*, etc., et les deux filets blancs de côté opposé devront être coupés à l'aide d'une règle et d'un canif, alors *le raccord* s'opère très-exactement.

ÉPHÉMÉRIDES

25 JUILLET 1506. — INCENDIE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Le tonnerre causa cet incendie qui dévora la flèche en charpente et fondit les six cloches qui y étaient suspendues. Cet accident détermina le chapitre à faire reconstruire la flèche en pierre. Une inscription en caractères gothiques retrace ainsi le fait :

« Je fus jadis de plomb et de bois construict
» Grand, hault et beau, et de somptueux ouvrage,
» Jusqu'à ce que tonnerre et orage
» M'ha consommé, dégasté et détruict. »
Le jour de Sainte-Anne, vers six heures de nuict,
En l'an compté mille cinq cents et six,
Je fus brûlé, démoli et recuict,
Et avec moi de grosses cloches six.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : **Autant de têtes, autant de sentiment.**

RÉBUS

VENIR	VENT	PIR
A UN	VIENT	UN !

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

LES DEUX VILLES DE THÈBES

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JUILLET



La Thèbes égyptienne était déjà célèbre à l'époque d'Homère, qui a chanté les cent portes de cette ville merveilleuse, non moins peuplée qu'elle était vaste, puisque les anciens disaient qu'elle pouvait faire sortir dix mille combattants par chacune de ses portes. Son origine se perdait dans la nuit des temps; les prêtres égyptiens eux-mêmes avouaient qu'ils ne savaient rien de positif à cet égard, mais ils affirmaient que Thèbes existait longtemps avant Menès, premier roi d'Égypte; elle était ce que Moscou est pour les Russes, la métropole religieuse, tandis que Memphis jouait le rôle de Saint-Pétersbourg, et se trouvait être la ville des rois. Bâtie sur la rive orientale du Nil, le fleuve sacré, elle était remarquable surtout par ses temples et par ses sépultures, et elle étendait sur un espace de douze lieues, dans une espèce de cercle enserré par des montagnes, les magnificences de ses monuments. On y admirait surtout un palais, auquel on arrivait par quatre avenues, à perte de vue, bordées de sphynx de granit rose, d'une taille colossale, conduisant à de gigantesques portiques. Une salle de ce palais était soutenue par cent vingt colonnes entremêlées d'obélisques; les murs étaient couverts de sculptures hiéroglyphiques et de peintures dont l'éclat se devine encore, de nos jours, après tant de siècles. Les tombeaux des rois étaient creusés dans les rochers qui entouraient la ville; ils formaient des galeries ornées de sculptures et de fresques de la plus grande richesse. De nos jours, les Arabes campent sur les débris de cette ville immense, et souvent ils se réfugient dans les hypogées où dorment tant de dynasties de rois; on retrouve, au milieu de leurs huttes passagères, ces immortels débris que ni le temps, ni les guerres, n'ont pu faire disparaître de la surface de la terre; à *Kourneh*, on voit les deux colosses de soixante pieds de haut, que l'on appelle le monument de Memnon, et auxquels l'antiquité attribuait un prodige touchant: Memnon, mort au siége de Troie, fils de l'Aurore, soupirait lorsqu'il voyait sa mère, c'est-à-dire qu'un son harmonieux s'exhalait de cette statue, lorsque les premiers rayons du jour tombaient sur elle, prodige très-explicable par l'habileté des prêtres et des mécaniciens. A *Luxor*, on voit encore deux palais, dont l'un fut bâti par le Pharaon Aménophis; à *Karnac*, au nord de Luxor, on voit les restes d'une immense avenue, bordée de sphynx à têtes de béliers, et un temple qui est peut-être le monument le plus ancien de la terre. Des colosses, des obélisques, des bas-reliefs, frappent d'étonnement par leur nombre et par leurs dimensions; ces débris doivent plus de majesté encore à la solitude qui les environne. Quelques rares voyageurs, les Arabes indifférents, à qui il ne faut ici-bas qu'une tente, sont les seuls êtres humains qui visitent les restes de Thèbes. L'imagination s'étonne d'autant plus devant ces immobiles ruines que la splendeur de la nécropole remonte aux époques les plus obscures de l'histoire, alors que la théocratie régnait en Égypte, et que depuis cette ère lointaine, les conquérants perses, macédoniens, romains, lui ont tous porté des coups funestes, mais sans pouvoir l'anéantir. Les chrétiens occupèrent ses temples sous Théodose; les Arabes en firent des mosquées; aujourd'hui le sacrifice divin ne s'y accomplit plus, la voix du muezzin ne s'y fait plus entendre, mais victorieux des siècles, temples et palais sont encore debout et conservent, dans leurs mystérieuses sculptures, les antiques annales du genre humain. Un échantillon dépaysé de cette architecture étrange orne la place de la Concorde, à Paris.

Thèbes, ville de la Grèce, capitale de la Béotie, sur les bords de l'Ismène, donna le jour à Pindare, à Épaminondas, à Pélopidas, à Corinne, et peut-être à Hésiode. Une antique tradition en attribuait la fondation à une colonie phénicienne, 1,500 ans avant Jésus-Christ; cette colonie construisit un fort autour duquel se groupèrent des habitations, qui furent ceintes d'une muraille percée de sept portes. Thèbes devint grande et prospère. Une foule de temples magnifiques, d'édifices et de statues en ornaient l'intérieur. De l'éminence couronnée par la citadelle, jaillissait une source qui était conduite dans la ville par des canaux souterrains. Les habitants de Thèbes, comme ceux d'Athènes, étaient divisés en trois classes: citoyens, étrangers, esclaves. Placée à la tête de la confédération béotienne, elle était en quelque sorte la capitale du pays. Aujourd'hui cette grande cité, si célèbre dans les tragiques grecs et dans l'histoire, n'est plus qu'une chétive bourgade, siége d'un évêché grec.

Thèbes occupe une grande place dans l'histoire fabuleuse de la Grèce. Ce fut là que Penthée fut mis en pièces par les Bacchantes, parce qu'il s'opposait à l'introduction du culte de Bacchus; les princes de Thèbes, petits-fils de Cadmus, fournirent à Euripide et à Sophocle les sujets les plus pathétiques. Laïus, roi de Thèbes, périt des mains de son propre fils Œdipe. Les deux fils qu'Œdipe eut de son union avec Jocaste, sa mère, qu'il ne connaissait pas, Étéocle et Polynice, s'entre-tuèrent dans un combat singulier; Antigone fut condamnée à mort par le tyran Créon, pour avoir rendu à son frère les devoirs de la sépulture, et l'on ne peut prononcer ces noms sans évoquer le souvenir de la plus belle et de la plus touchante poésie que la plume des hommes ait tracée. Eschyle, dans ses *Sept Chefs devant Thèbes*, Sophocle, dans son *Œdipe roi*, et son *Antigone*, ont donné à Thèbes l'immortalité que le génie, et surtout le génie sorti des entrailles de la nature humaine, imprime à ses œuvres.

Thèbes, qui avait pris une part active aux guerres médiques, prétendit, ainsi qu'Athènes et Sparte, à la suprématie en Grèce, et, pour l'obtenir, elle ne craignit pas de s'appuyer sur les Perses. Cette ambition fut déjouée; les Spartiates s'emparèrent de la forteresse de Cadmée, mais ils abusèrent du pouvoir à un tel point, que Pélopidas et Épaminondas les renversèrent facilement (378 ans avant J. C.). Dans la guerre qui suivit, Thèbes eut presque toujours le dessus sur Sparte, et sous les ordres de leurs deux célèbres généraux, les Thébains remportèrent les victoires de Leuctres et de Mantinée qui placèrent leur ville au premier rang parmi les États de la Grèce. Ils attirèrent dans leur alliance la plupart des peuples du Péloponèse, tandis que Sparte n'était soutenue que par les Athéniens qui ne lui accordaient que de faibles secours. La mort du grand Épaminondas, à Mantinée, mit un terme à ces succès, et la puissance des Thébains, qui avait eu pour appui les talents et les vertus d'un seul homme, ne tarda pas à déchoir. Ils se liguèrent en vain contre Philippe de Macédoine et contre son fils; Alexandre les terrassa; en vain encore ils se liguèrent contre Mithridate et contre Rome, mais ces efforts de courage et de patriotisme qu'excitait la mémoire de leur gloire passée, demeurèrent impuissants. Thèbes subit la loi du vainqueur et souffrit tellement qu'elle disparut peu à peu. Au temps de Pausanias, de cette ville magnifique il ne restait que la citadelle bâtie par le fils de Cadmus. Aujourd'hui, il ne reste rien!

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS

Par Mme Félicie d'Ayzac.

(1er article.)

Parmi nos anciennes et fidèles abonnées qui se souviennent des commencements de ce journal, plus d'une sans doute a gardé mémoire des vers mélodieux et des articles pleins d'érudition et de talent que madame Félicie d'Ayzac lui a donnés. Depuis longtemps elle s'était tue; nous avions tous regretté le silence d'une collaboratrice aussi distinguée qu'aimable; nous savions que sa vie était entièrement consacrée à de nobles devoirs, et que le travail seul la délassait du travail. En effet, madame d'Ayzac après avoir été dame dignitaire de la maison de Saint-Denis, et après avoir apporté à l'éducation des élèves de la Légion d'honneur le concours de ses vertus et de ses talents, n'a cherché de délassement aux labeurs de toute sa vie que dans des études que les bénédictins, ses prédécesseurs dans cette royale abbaye, n'auraient pas dédaignées. Il semble qu'elle soit devenue l'âme de ce monument religieux qu'elle connaît dans ses moindres détails, dont toutes les pierres lui sont familières et chères. Elle en a étudié l'architecture, et elle a donné au monde savant de précieux travaux sur la symbolique du moyen âge; elle en a étudié l'histoire et elle sait au juste à quelle époque appartient chacune des parties de cette immense demeure, et, pénétrant plus avant, elle a cherché dans les chartes, dans les manuscrits, dans les écrits contemporains, toute l'histoire des princes qui ont fondé, des abbés qui ont gouverné l'abbaye de Saint-Denis, des religieux qui y ont vécu, des cérémonies qui s'y sont accomplies et de tous les événements dont elle fut le théâtre pendant un espace de plus de mille années. L'existence des religieux bénédictins revit sous sa plume savante et brillante, car madame Félicie d'Ayzac joint une érudition profonde à un sentiment poétique très-vif; elle a ce qu'il faut pour comprendre les monuments de nos ancêtres, un cœur de chrétienne, le savoir d'un archéologue et les yeux d'un poète.

Nous lui empruntons quelques-uns des traits principaux de l'histoire de cette abbaye, si célèbre dans les annales de la France, et qui a eu la singulière fortune, après avoir servi de maison d'éducation aux fils de nos rois, d'être aujourd'hui l'asile d'une brillante jeunesse, dont les pères, à des titres divers, ont bien mérité de la patrie, essaim de colombes réfugié

dans les murs du vieux monastère des Gaules et qui égayent de leurs chants joyeux ces cloîtres célèbres où se gardait l'oriflamme, où les reines recevaient la couronne et où les rois avaient leurs tombeaux.

« L'abbaye de Saint-Denis, dit madame d'Ayzac, n'est pas seulement un des plus anciens sanctuaires que la France ait jamais comptés, l'un des plus illustres foyers de la discipline et des sciences, le mémorial le plus remarquable de la piété de nos rois : c'est aussi le lieu du royaume où, jusqu'au quatorzième siècle, tous les actes importants de la monarchie reçurent comme leur sanction et leur consécration la plus solennelle. La basilique de Saint-Denis ne fut pas seulement une nécropole où vinrent s'ensevelir tour à tour les races royales, elle fut aussi le témoin de beaucoup de drames célèbres, la retraite où nos souverains venaient respirer au milieu des grandes tribulations et des grandes joies de leur âme; elle leur ouvrit ses trésors dans des conjonctures calamiteuses; aussi fut-elle honorée de leur faveur particulière et de leurs plus grandes largesses; elle dut ces grâces aux noms vénérés de ses saints patrons, au dépôt sacré de leurs restes, talisman respectable et sacré que le vandalisme du siècle dernier crut vainement anéantir, et qui, parmi les vicissitudes que le monastère a subies, semble n'avoir jamais cessé de le protéger.

» A son avénement au trône, en 628, Dagobert Ier érigea une magnifique église à la place de l'oratoire que les premiers fidèles avaient élevé au lieu où reposaient les reliques de saint Denis et de ses compagnons; il édifia aussi pour les religieux attachés à la garde du saint tombeau un monastère digne de ce somptueux monument et de sa propre magnificence. Une maladrerie et un hospice ou une hôtellerie pour les voyageurs ou les étrangers, furent adjoints à l'abbaye, et afin de consommer dignement son œuvre, Dagobert appela de Saint-Martin de Tours et de Saint-Maurice d'Agaune en Valois, une colonie de religieux qui vinrent, en 636, inaugurer dans l'abbaye la régularité claustrale et la règle de saint Benoît.

» Les successeurs de Dagobert héritèrent de son affection pour le monastère de Saint-Denis; Charlemagne et Charles le Chauve se distinguèrent par leurs libéralités, mais ce ne fut qu'à partir de Hugues Capet que tous les rois de France furent inhumés dans son enceinte. Le roi Robert passait avec les religieux tous ses moments de liberté; il se plaisait à chanter au chœur, réglant avec son sceptre les cadences de la musique sacrée. On a attribué à ce roi, poète et musicien, la composition de la presque totalité de l'office de saint Denis, tel qu'on le lisait dans le Bréviaire de l'abbaye; on conçoit donc l'empressement qu'il mettait à présider au chant des hymnes et des séquences dues à son inspiration et qu'il avait notées lui-même.

» L'homme qui fit le plus pour l'abbaye de Saint-Denis, et celui dont la renommée jeta sur elle le plus d'éclat, est le célèbre abbé Suger. Il y fut offert tout enfant et il y fut élevé avec Louis VI; on sait sa brillante jeunesse, ses faits d'armes chevaleresques, son éclatante conversion et ses illustres amitiés, les voyages qui l'entraînèrent quatre fois au delà des Alpes et les travaux que lui coûtèrent la réforme de Saint-Denis et la reconstruction de la basilique; ce grand ministre, le conseiller et le tuteur des rois, s'occupait aussi avec un zèle infatigable du salut de ses religieux et du bonheur de ses vassaux; toutes ses vues étaient grandes et généreuses, et l'abbaye de Saint-Denis s'éleva, sous sa domination, à un degré de splendeur qu'elle ne dépassa plus. Cependant tous les rois la favorisèrent et notamment Philippe-Auguste, saint Louis et son fils Philippe le Hardi; pendant les malheurs de la France, elle donna ou prêta aux rois les magnificences de son trésor; elle contribua pour mille royaux d'or à la rançon de Jean II, et elle souffrit de tous les malheurs publics. Deux de ses abbés, Philippe de Villette et Philippe de Gamaches, prirent une part active aux agitations intestines des règnes de Charles VI et de Charles VII; le premier subit deux fois la prison pour la cause de Charles VI et disparut dans le massacre des Armagnacs en 1418; le second contribua, pendant l'occupation anglaise, à la défense de Meaux et à la conservation de Compiègne.

» Au seizième siècle, sous François Ier, l'abbaye fut mise en commende et déclina dès lors; Louis XIV s'empara des biens dévolus à l'abbé, et il en dota la maison de Saint-Cyr, institution qui, par une coïncidence singulière, avait le même but que la maison des élèves de la Légion d'honneur. La révolution française décida la chute de l'abbaye où refleurissaient cependant la ferveur, l'étude, les lettres; quarante religieux quittèrent la maison où ils avaient espéré abriter leur vie et leur mort; le trésor, incomparable par les objets d'art qui le composaient, fut spolié, les tombes royales violées, les beaux bâtiments du monastère furent changés en hôpital jusqu'à ce que, en 1805, après la victoire d'Austerlitz, Napoléon conçut la noble pensée d'ouvrir un asile aux filles des membres de la Légion d'honneur que les guerres de cette époque faisaient trop souvent orphelines. Le château d'Écouen et l'antique abbaye de Saint-Denis se virent désignés, en 1809, pour cet usage; en 1815, Écouen fut rendu à son propriétaire et Saint-Denis resta en possession de ce jeune printemps qui ramenait la vie sous ses voûtes séculaires. »

Voilà, en peu de mots, l'histoire de l'abbaye de Saint-Denis.

Quelle vie menaient ces religieux, investis de toute la faveur des rois et seigneurs de tant de terres et de tant de fiefs? La vie la plus austère, d'après la règle de saint Benoît : l'abstinence était continuelle, le silence rarement rompu, le vêtement simple et pauvre, le travail et la prière incessants, le sommeil court et interrompu par les offices de la nuit, l'obéissance exacte et les moindres fautes réprimées avec une grande rigueur; ces religieux n'avaient d'autres plaisirs que leurs études, quelques promenades dans le charmant pays qui s'étendait autour de leur retraite et le spectacle des imposantes cérémonies qui avaient lieu dans leur basilique.

Pour ces cérémonies, empruntons à madame Félicie d'Ayzac la description des plus remarquables :

LA LEVÉE DE L'ORIFLAMME

« Le 24 juin 1190, tout était en grand émoi dans les bonnes villes de Paris et de Saint-Denis. La route qui reliait l'une à l'autre fourmillait d'une affluence considérable de populaire dans ses plus beaux habits

de fête, s'essoufflant à gagner chemin ou s'arrêtant tout ébahi devant les magnificences dont rayonnait la basilique. Le roi Philippe-Auguste s'était renfermé dès la veille dans l'abbaye de Saint-Denis pour se préparer, dans le recueillement du cloître, à la solennité du jour. Le roi, croisé depuis deux ans, touchait au jour de son départ et venait commettre à la garde du plus digne, du plus loyal, du plus vaillant d'entre ses nobles, l'insigne qui devait rallier les armées chrétiennes aux champs de bataille de l'Orient. Avant neuf heures, la grande porte de la basilique ouvrant sur le cloître, livrait passage à la communauté tout entière, revêtue de ses plus somptueux ornements de chœur, s'avançant sur deux longues files, précédée des insignes accoutumés. Des flots d'encens remplissaient les nefs; un chœur, où les voix vibrantes des novices encore enfants s'unissaient aux chants graves des religieux, faisait monter jusqu'à la voûte ces modulations angéliques, connues du seul sanctuaire de Saint-Denis. Déjà les acclamations de : *Noël!* suivies d'un long silence plein d'émotion, avait annoncé l'arrivée de Philippe-Auguste. Le roi franchit le seuil de la basilique, suivi des princes, des barons et des plus nobles seigneurs de tout le royaume. La plupart portaient comme lui le signe du prochain pèlerinage.

» Le roi s'agenouilla sur le marbre, au pied du tombeau des saints martyrs, se dépouilla de sa couronne, ôta sa ceinture, laissa rassembler par derrière et relever ses longs cheveux, et reçut des mains des deux plus jeunes novices les *fiertes* qui contenaient les saintes reliques. Une messe solennelle commença aussitôt pour implorer de Dieu le succès des armes françaises, et l'heureux retour des croisés. Tous les fronts durent s'incliner et tous les cœurs battre plus vite quand on vit le roi, dévoué à tous les périls d'une expédition hasardeuse, s'avancer dans le sanctuaire pour recevoir le saint sacrement de l'Eucharistie. Le noble comte désigné pour porte-oriflamme vint le recevoir après lui....

» Le saint sacrifice achevé, l'étoffe de l'oriflamme détachée de sa lance, fut apportée avec respect par le religieux-chevecier, et placée sur les corporaux étendus sur l'autel. Une voix s'éleva : « Seigneur, incline ton oreille aux prières de notre humilité, et par l'intercession du benoïst Michel, ton archange, et de toutes les vertus célestes, donne-nous l'ayde de ta dextre, afin que, comme tu as bény Abraham triomphant contre les cinq roys, ainsi il te plaise bénir et sanctifier cette enseigne, laquelle est portée pour la deffense de la saincte Eglise contre la rage de ses ennemis....... » Le prélat se tut, et le roi, qui était demeuré jusqu'à ce moment prosterné, se leva, monta les marches de l'autel, reçut des mains de l'archevêque de Sens l'écharpe croisée, le bourdon et la panetière, marques de son pèlerinage; ensuite il prit de sa propre main l'oriflamme : « Diex, reprit alors d'une grande voix, celle de toute l'assistance, par sa grâce et par les prières de notre glorieux patron, monseigneur saint Denis, nous doict avoir noble victoire de tous nos ennemis! » Le roi, baisant alors sur la bouche le comte resté à genoux, lui remit la noble bannière, et reçut de lui le serment accoutumé de garder et de défendre l'oriflamme jusqu'à la mort. Les barons et les seigneurs du royaume s'approchèrent alors en ordre et vinrent, chacun en son rang, baiser, *comme reliques et choses dignes*, l'enseigne révérée sous laquelle ils allaient marcher. »

Nous abrégeons cette intéressante description qui, comme tout ce qui sort de la plume de madame d'Ayzac, est à la fois élégante et savante. Disons un mot des cérémonies funèbres qui, à la mort des rois, s'accomplissaient dans la basilique de Saint-Denis.

CÉRÉMONIES FUNÈBRES.

« Après les funèbres préliminaires de l'embaumement commençaient les tristes magnificences des funérailles. Le cercueil, voilé d'un ample drap d'or, était introduit dans la chambre *du trépas*, et posé sur le lit mortuaire, dérobé à tous les regards par une splendide draperie traînante. La salle était tendue de tapisseries somptueuses. Cette exposition durait dix-huit jours.

» Pendant les six premiers jours de l'exposition, la table du roi demeurait dressée et était servie des mêmes mets et par les mêmes officiers que pendant la vie du prince défunt. A la place d'honneur, devant cette table, s'élevait le lit de parade de ce qu'on nommait *l'effigie*; il était garni d'un matelas de satin, couvert d'un drap de fine toile de Hollande portant soixante aunes de long, et d'un autre drap d'or frisé, rehaussé d'une double bordure, l'une d'hermine mouchetée, l'autre de toile blanche unie. *L'effigie*, ou statue en pied, moulée en cire et de grandeur naturelle, rappelait autant que possible les traits du roi défunt. Elle était revêtue de tous les insignes royaux : une chemise de toile fine brodée en soie noire, une camisole de satin rouge cramoisi, une tunique de satin azurée semée de fleurs de lis d'or, le manteau royal de velours *violet azuré*, semé de fleurs de lis d'or, bordé d'hermine et agrafé sur l'épaule droite par un joyau de grand prix; au cou le grand ordre du roi; sur la tête un petit bonnet de velours, et par-dessus, la couronne royale étincelante de pierreries; aux jambes, des bottines d'or, semelées de satin rouge cramoisi; telle était la parure de l'effigie..... »

» Un mois, jour pour jour après le décès du roi, commençaient les funérailles. Le cercueil était présenté d'abord à Notre-Dame de Paris, où un service solennel était célébré, puis il était porté à Saint-Denis sur les épaules des *Hannouars* ou marchands de sel de Paris qui avaient ce privilége. Le cercueil était surmonté de l'effigie, surmontée elle-même d'un dais de brocart, porté par les procureurs du parlement; un immense cortége de rois d'armes, de seigneurs, de barons, de prélats, de prêtres, de magistrats, environnait la dépouille royale, qui était reçue à l'entrée de la basilique par toute la communauté assemblée. Durant quarante-huit jours, le cercueil restait déposé dans une chapelle ardente, pendant que jour et nuit, les moines psalmodiaient l'office des morts. Le quarantième jour, on présidait à l'inhumation, et l'abbaye de Saint-Denis se remplissait alors de tout ce que le royaume avait de grand et d'illustre.

» Après la messe et l'oraison funèbre, commençaient les dernières prières. Le cercueil est descendu de l'estrade du catafalque par douze gentilshommes de la maison du roi; quatre dignitaires portent les coins du drap d'or; le cercueil est déposé au bord du caveau royal. Le grand aumônier récite les prières, il

bénit l'entrée du caveau, et l'on y descend le cercueil sur lequel on répand un peu de terre. Au loin règne un morne silence. Soudain un cri sort du caveau : c'est la voix d'un héraut d'armes qui crie de ses profondeurs aux rois d'armes *qu'ils viennent faire leur office*. La même voix se fait entendre appelant successivement par leur titre et leur nom les cinq écuyers, et leur enjoignant d'apporter les éperons!... les gantelets!... l'écu du roi!... la cotte d'armes!... le heaume! Chacun des écuyers s'approche et jette dans le caveau ces divers insignes. Au même appel, un grand dignitaire s'avance et jette sur le cercueil le manteau royal; les capitaines des gardes jettent leurs enseignes, le grand écuyer l'épée royale; les princes du sang jettent le sceptre, la main de justice et la couronne royale; le grand chancelier et les maréchaux de France jettent les bâtons, insignes de leurs charges; le premier président du parlement de Paris déchire sa simarre, la jette, et recule aussitôt. Seule la bannière de France reste debout.

Un cri lugubre monte du sein du caveau : « Le roi est mort! » Trois fois le cri est répété avec ces mots : « Priez pour son âme... » Tout à coup, le héraut bondit, sort du caveau avec allégresse, et, avec une intonation de triomphe, crie par trois fois : « Vive le roi! » Les fanfares retentissent dans les airs; les trompettes et les tambours, les hautbois et les clairons proclament le règne nouveau... »

Tels étaient les grands spectacles offerts aux méditations des solitaires.

« Nulle part en France, le cérémonial n'était porté à une perfection aussi raffinée que dans l'abbaye. L'irruption d'une Cour nombreuse dans les solennités d'éclat, les flots de princes, de princesses, de courtisans, de chevaliers, d'écuyers, de pages, de hérauts d'armes; la présence des grands corps de l'Etat entraînés sur les pas du roi; le grand appareil qui se déployait dans tout le vaisseau de l'église et envahissait jusqu'aux stalles des religieux, rien de tout cela ne déconcertait un instant un seul d'entre les moines, chargé d'agir avec ses frères ou de s'acquitter de fonctions individuelles. Revêtus de frocs de velours noir ou d'amples chapes tissues d'or, dignes, recueillis en eux-mêmes, inaccessibles à tout autre sentiment qu'à celui des pompes augustes dont ils étaient les ministres, les mains chargées de saints objets ou d'attributs étincelants du feu de l'or et des pierreries, ils exécutaient avec une rare noblesse et sans la moindre hésitation des évolutions compliquées et uniques dans le royaume. L'abbaye de Saint-Denis ne le cédait, quant à la splendeur des cérémonies, pas même à Notre-Dame de Reims, parée de toutes ses pompes dans les jours de sacre des rois... »

C'étaient là de beaux spectacles, dont nous ne pouvons plus, dans les temps prosaïques où nous vivons, nous faire une juste idée, mais ce qui était plus beau, c'était, au milieu des richesses et des grandeurs, la fidélité de ces religieux à leurs saints engagements. La puissance de la religion qui consolait les solitaires parmi les déserts de la Thébaïde fortifiait ceux-ci contre les séductions du siècle et la faveur des rois, et quand la révolution les chassa de leur retraite, ils furent au milieu du monde des modèles de vertu et d'austérité.

Dans un prochain article, nous achèverons de faire connaître la belle œuvre de madame Félicie d'Ayzac, à qui l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de décerner une médaille d'or (1).

(1) L'histoire de l'abbaye de Saint-Denis se vend chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères. Prix 20 francs. Par la poste, 22 fr. 50.

LE RICHE MALGRÉ LUI

(SUITE.)

VII

Nous attendîmes le lendemain avec une impatience fébrile, et longtemps avant l'heure où devait arriver le convoi qui portait notre ami et sa fortune, nous nous promenions, Charles et moi, sous le péristyle du débarcadère, accusant la lenteur des aiguilles et celle de la locomotive, également insensibles à nos injustes reproches.

Enfin, le coup du sifflet du mécanicien et le roulement sourd des wagons se font entendre. Le débarcadère ouvre ses vomitoires, et du sein de la foule un jeune homme s'élance vers nous. C'est Félix; bien changé par les années, par la maturité de l'esprit, par les veilles, par les chagrins et les travaux, mais conservant toujours cette physionomie à la fois grave et naïve, cet œil limpide et doux que nous lui avions connus autrefois.

Le bonheur de nous revoir, de songer surtout que nous ne devions plus nous séparer, nous empêcha longtemps de penser à autre chose. Je suis certain que Félix, en ce moment, avait totalement oublié sa richesse; et ce fut seulement lorsque nous nous trouvâmes avec lui dans un élégant petit salon du *Café de Paris*, en face d'une table bien servie, que le parfum appétissant des mets et l'aspect réjouissant des flacons vermeils changèrent le cours de nos idées et les ramenèrent vers les choses de la vie matérielle.

« Je vois avec plaisir, dit Charles, que l'on a suivi mes instructions; le dîner est présentable et les vins se laissent boire.

— Comment donc! mon cher Bressac, c'est un festin princier! En vérité tu as fait des folies!

— Bah! fit Charles, ce n'est pas tous les jours fête; et puis, ajouta-t-il en riant, tu ne vois donc pas qu'il y a là de ma part un profond calcul d'intérêt? En traitant bien, moi agent de change, un capitaliste aussi considérable que toi, — je *chauffe* un client, — car j'espère bien que ta clientèle m'est acquise.

— Hélas! mes chers amis, dit Félix, je ne suis rien moins que capitaliste; je suis tout aussi pauvre qu'il y a huit jours.

— Quoi! m'écriai-je; mais cet héritage!...

— On t'a donc dévalisé en chemin?... dit à son tour Bressac.

— On ne m'a point dévalisé; mais j'ai réfléchi.

— Réfléchi! à quoi? »

Charles et moi, nous avions laissé tomber nos fourchettes; notre appétit avait disparu; nous nous regardions avec stupeur, nous demandant si ce pauvre Félix n'était pas devenu fou.

« Ah çà! voyons, reprit Bressac, pas de mauvaises plaisanteries. Ce que tu nous mandais dans ta lettre n'était ni un rêve ni un conte, n'est-ce pas? Ton oncle ou ton cousin Henri Laverdière, est bien mort à Philadelphie, laissant trois cents et tant de mille dollars, qui t'ont été fidèlement remis par le maire de ta ville?

— Tout cela est très-réel, répondit Félix, mais...

— Je parie, interrompit Charles, qu'il ne s'est pas contenté de donner cent mille francs aux pauvres; que, réflexion faite, il a donné aussi le reste!...

— Laisse-le donc s'expliquer; voyons, Félix, tu n'as pas fait une telle folie, n'est-ce pas?

— Non, et je regrette presque d'avoir donné cent mille francs.

— Par exemple, m'écriai-je, voilà qui m'étonne plus que le reste; toi, Félix, te repentir d'une bonne action! cela renverse toutes mes idées!

— A ton tour, dit Charles en s'adressant à moi, laisse-le s'expliquer. Lui seul peut nous donner le mot de cette énigme.

— Le mot est simple, dit Félix : Je regrette d'avoir disposé, même pour une bonne action, de ce qui ne m'appartient pas. Je ne suis pas l'héritier de M. Henri Laverdière.

— Et qui donc est-ce? fit Charles. Serait-ce moi, par hasard, ou notre ami A.?

— C'est madame Achille Laverdière et sa fille.

— Que dis-tu! as-tu appris qu'elles vivent encore?

— Non; mais je puis l'apprendre un jour ou l'autre; car, après tout, la mort de madame Laverdière n'est pas un fait bien avéré, et celle de sa fille est encore plus douteuse. Donc, jusqu'à ce que l'une et l'autre aient été confirmées d'une manière authentique et positive, je ne saurais me considérer comme le légitime propriétaire de la fortune laissée par mon cousin Henri. Cette fortune n'est qu'un dépôt tombé en mes mains, et mon devoir est, non-seulement de la laisser intacte, mais encore de faire tout au monde pour retrouver, si elles vivent, les personnes à qui elle appartient, afin de la leur restituer. »

Ce noble langage me rassura tout à fait sur le compte de Félix, et je vis que sa raison était aussi saine et son cœur aussi généreux que jamais.

« Assurément, dit Charles d'un air pensif, il y a du vrai dans ce raisonnement, et je conçois que l'absence de preuves matérielles de la mort de madame et de mademoiselle Laverdière te laisse des scrupules; ces scrupules, toutefois, ne doivent pas te faire regretter un acte de libéralité conforme aux intentions du défunt, et auquel, je n'en doute pas, madame et mademoiselle Laverdière eussent souscrit de grand cœur. Quant au reste du capital, il faut le placer sûrement — j'en fais mon affaire — et se tenir prêt à le rendre intact, le cas échéant, à qui de droit. En attendant, tu peux toujours jouir du revenu, en mettre de côté, chaque année, la moitié ou plus, et t'assurer ainsi provisoirement une médiocrité dorée, qui établira, entre ta pauvreté d'hier et ton opulence future, une transition très-supportable.

— Ton amitié pour moi, répondit Félix, t'empêche de voir les choses sous leur véritable jour. Si je ne suis pas propriétaire du capital, comment le serais-je du revenu? L'un ne m'appartient pas plus que l'autre et je ne désire pas qu'ils m'appartiennent jamais. Si, comme je l'espère encore, ma cousine Sophie a survécu à ses parents, cette fortune lui ira bien mieux qu'à moi. La pauvreté, je puis le dire comme le poète,

> La pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute,
> Je l'aime, c'est ma sœur...

ou pour parler en prose : j'ai été élevé avec elle et j'y suis habitué. Il y a plus, lorsqu'un instant j'ai pu croire qu'elle m'avait quitté, après le premier éblouissement je me suis senti tout triste. Vous le savez, la faim n'est pas pour moi la mauvaise conseillère dont parle Virgile : bien au contraire, elle me stimule au travail, et le travail c'est tout à la fois la pensée, la science, l'action; c'est la vie! — Oh! qu'elle vienne cette jeune fille dont les premières années s'écoulèrent au sein du luxe et des plaisirs! elle doit pleurer sa richesse perdue comme je regrettais, moi, ma pauvreté sainte!... J'aurais dû rester dans ma ville natale, au milieu de mes égaux qui m'aimaient. J'ai cédé au vertige, à l'amitié aussi, et me voilà près de vous. J'y resterai donc, mais non pas pour mener une existence oisive et inutile. Avec ce que je sais et avec votre aide, mes amis, je gagnerai mon pain de tous les jours; en même temps, je redeviendrai écolier, et j'espère acquérir les lumières et les titres qui me manquent. Vous voyez que j'ai, tout comme un autre, mon petit grain d'ambition. Buvons donc aux succès et à la gloire du futur docteur Laverdière!

— *Semper eris Felix!* s'écria Charles en élevant son verre. J'entends par là que tu seras toujours le Félix que nous connaissons; et, ma foi, tu ferais bien! Voltaire, si je me souviens bien, disait du fameux discours de Jean-Jacques, contre la civilisation, que cela donnait envie de marcher à quatre pattes.— En vérité, tu me donnerais presque envie aussi de manger du pain bis et de boire de l'eau claire! »

La conversation continua sur ce ton enjoué jusqu'à une heure avancée. Il fallut enfin songer au repos. Nous ne voulûmes pas souffrir que notre ami allât coucher à l'hôtel; il consentit sans trop de difficulté à accepter l'hospitalité que Charles lui offrit,

et à en user jusqu'à ce qu'il eût trouvé un logis où il pût s'installer définitivement.

VIII

Je franchis, pour abréger mon récit, un espace d'environ deux ans.

Félix occupait, rue Racine, en plein Quartier Latin, à cent pas du siége de la Faculté, un bien modeste appartement composé d'une antichambre et de deux petites pièces, dont l'une était sa chambre à coucher, l'autre son cabinet de travail et de consultations. Sur une plaque en cuivre, fixée à la porte de la rue, les passants pouvaient lire ces mots :

Docteur-Médecin au troisième étage;
Consultations de midi à 3 h.

Et sur la porte même de son logement on voyait son nom précédé du titre nouvellement acquis.

Ainsi qu'il l'avait résolu, Félix, vivant du produit de leçons données à de jeunes étudiants et de quelques visites faites çà et là, Félix avait poursuivi avec ardeur et succès la tâche qu'il s'était imposée et que ses études antérieures lui rendaient facile.

La manière brillante dont il avait passé ses examens; sa thèse de docteur, rédigée avec talent et clarté et soutenue avec éclat devant ses juges; plusieurs mémoires très remarquables adressés par lui à l'Académie, et dans lesquels il jetait une vive lumière sur des points importants et obscurs, l'avaient signalé à ses égaux au si bien qu'à ses maîtres, comme un sujet hors ligne. On le citait dans l'école « comme un jeune médecin donnant les plus belles espérances. » L'avenir, en un mot, semblait lui sourire, mais de loin encore.

La clientèle ne se formait qu'avec une extrême lenteur, et le savant et zélé docteur s'estimait heureux lorsque au bout du mois il avait pu récolter une cinquantaine d'écus.

Voilà pour ce qui le concerne.

D'autre part, l'héritage du cousin Henri, confié aux mains habiles et loyales du financier Charles, avait prospéré, grâce à l'accumulation des intérêts, dividendes et bénéfices produits par des placements avantageux. Non-seulement la brèche faite naguère par la générosité de Félix était comblée, mais le capital était presque doublé. C'était une fortune magnifique.

« Encore quelques années, disait Charles, et le docteur Félix sera riche à rendre jalouse toute la tribu d'Israël. Car il faudra bien qu'enfin il se décide à jouir d'un patrimoine dont personne ne peut lui contester la possession. S'il restait en quelque coin du monde une personne ayant à faire valoir des droits sur ce riche héritage, il y a longtemps qu'elle eût répondu aux appels réitérés que, par nos soins, la presse a fait retentir en toutes les langues et par tous les pays. Maintenant, les scrupules de Félix ne sont plus que puérils. »

Je dois avouer que j'étais un peu de son avis ; je pensais que notre ami, tout en restant fidèle à sa résolution et en laissant parfaitement intacte la fortune dont il se considérait seulement comme dépositaire, eût pu du moins accepter, ne fût-ce qu'à titre d'usufruit, la plus-value résultant des opérations heureuses de Bressac.

Mais Félix nous laissait dire, ne répondait plus à nos arguments et restait inébranlable.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir que je me trouvais chez lui et, qu'assis de chaque côté de la cheminée, nous explorions ensemble, selon notre chère habitude, les hautes régions de la science et de la philosophie, un vigoureux coup de sonnette vint brusquement interrompre notre causerie.

« Allons! s'écria Félix, un client à cette heure! voilà les agréments du métier! »

Il courut ouvrir, et rentra bientôt après suivi d'un individu qu'à son costume et à son air, je n'hésitai pas à classer *a priori* dans l'honorable corporation des portiers — pardon! je veux dire des concierges.

« Monsieur le docteur? demanda cet homme.

— C'est moi, répondit Félix.

— Fâché de vous déranger, monsieur; mais c'est pour une de mes locataires, qui est bien malade depuis plusieurs jours, comme qui dirait d'une fièvre *célébrale*. Elle fait une vie, c'te femme, que tous les locataires s'en plaignent. Sa fille, qu'est avec elle, n'osait pas envoyer chercher de médecin, parce que ces gens-là, vous savez, ça n'est guère riche et ça n'a pas beaucoup le moyen de payer; mais enfin, voyant qu'ça allait toujours *de plus pire en plus pire :* Monsieur Pierre, qu'elle m'a dit la demoiselle, je vous en prie, tâchez de trouver un médecin qui consente à venir voir ma mère; nous sommes pauvres, mais tout ce que j'ai, je le donnerai pour qu'on la sauve!» Alors me v'là parti là-dessus, et j'*en ai déjà fait deux des médecins*, qui étaient sortis, ou qui ont fait dire qu'ils l'étaient; vous êtes le troisième, monsieur; alors, si c'était un effet de vot' bonté de venir donner quéqu' remède à la malade, quand ça ne serait que pour l'empêcher de crier et de vouloir se jeter par la fenêtre?...

— J'y vais de suite, dit Félix. Quel est le nom de cette dame?

— Madame Dupré, monsieur, au *cintième*, la porte en face l'escalier.

— Et l'adresse?

— Rue d'Enfer, 57.

— C'est bien, je vous suis.

— Alors, comme ça, monsieur, je puis dire que vous allez venir?

— J'y serai aussitôt que vous. »

Il s'habilla en toute hâte; nous sortîmes ensemble et je l'accompagnai jusqu'à la maison indiquée par le messager.

Cette maison était de sombre apparence et démesurément haute. A travers les barreaux de la porte, l'œil plongeait dans une allée étroite et longue, qu'éclairait encore la flamme mourante d'un quinquet fumeux, et au bout de laquelle on apercevait les premières marches d'un escalier presque vertical. Félix s'engagea dans ce passage avec la résolution d'un homme accoutumé à fréquenter la demeure du pauvre, et je regagnai mon logis en faisant de tristes réflexions sur l'inégalité des conditions sociales.

IX

Le lendemain matin de bonne heure, j'étais chez Félix; je le questionnai sur cette visite, comme cela m'arrivait souvent, car je m'intéressais à son art autant que lui, et j'aimais à l'entendre exposer le ré-

sultat de ses observations, qui étaient toujours celles d'un philosophe autant que d'un médecin.

« Je ne sais, me répondit-il, si, en te faisant part de mes impressions, je ne commettrai pas une sorte d'indiscrétion ; car ou je me trompe fort, ou le spectacle que j'ai eu hier sous les yeux, est celui d'une grande et mystérieuse infortune dont je devrais peut-être respecter le secret.

— Tu augmentes ma curiosité, lui dis-je ; tu sais que ce n'est point une curiosité banale et que, si en me révélant cette infortune, tu me montrais aussi la possibilité de contribuer avec toi et nos amis à la soulager, tu pourrais compter sur mon concours actif comme sur ma discrétion.

— J'en suis certain, répliqua Félix après avoir réfléchi quelques instants; et d'ailleurs, comme je ne sais que ce que j'ai vu et que tout autre eût pu voir comme moi, je n'ai, après tout, aucun motif de m'astreindre vis-à-vis de toi à un silence qu'on ne m'a point recommandé.

— Parle donc, cher ami, je t'écoute.

— Conformément aux indications du concierge, je gravis les cinq premiers étages de cette haute maison où tu m'as vu entrer, et qui en a bien six ou sept, et je frappai doucement à la porte que je trouvai en face de moi. Une jeune personne m'ouvrit : c'était mademoiselle Dupré.

Je ne saurais dire si elle est précisément belle ou même jolie; son vêtement, d'une extrême simplicité, ses cheveux abondants, mais rejetés et noués en arrière sans aucun soin, son teint pâli, ses yeux rougis par les veilles et les larmes, sa physionomie enfin, où l'on ne pouvait lire d'autre expression que celle d'une douloureuse anxiété, tout cela n'était point de nature à faire valoir ses agréments. Mais le désordre même de sa toilette et l'angoisse peinte sur son visage, me faisaient voir en elle la personnification de la tendresse filiale en deuil, et me pénétrèrent sur-le-champ d'une respectueuse sympathie.

Le souvenir de l'excellent père que j'ai vu mourir dans mes bras, se réveilla plus vivement en moi en présence de cette jeune fille dont la mère était presque mourante...

Je déclinai ma qualité de médecin. Mademoiselle Dupré me fit entrer aussitôt dans une première pièce qui sert tout à la fois d'antichambre et de salle à manger. A droite, une porte vitrée entr'ouverte laissait voir une de ces cuisines comme on n'en trouve qu'à Paris, dans les petits logements destinés aux ménages pauvres. En face de la porte d'entrée, une porte pleine donnait accès à la chambre à coucher qui, avec la salle à manger et la cuisine, complète tout l'appartement. Cette chambre est assez spacieuse et d'une propreté parfaite. Une grande alcôve, ornée de rideaux blancs à bordure bleue, renferme les deux lits de la mère et de la fille, placés parallèlement. De grands rideaux, pareils à ceux de l'alcôve, et de petits rideaux de mousseline garnissent les fenêtres, entre lesquelles est placé un piano-buffet en bois de palissandre, surmonté d'une petite bibliothèque-étagère; celle-ci est chargée de livres dont la plupart sont reliés avec luxe. Les autres pièces de l'ameublement sont aussi en palissandre, autant que j'ai pu voir, et d'une forme élégante; mais les chaises et l'unique fauteuil sont revêtus d'une étoffe de laine commune, qui évidemment a remplacé depuis peu le velours ou la soie qui en couvrait autrefois le siége et le dossier.

Je ne dois pas oublier de dire que devant une des fenêtres se trouve un métier à broder, et devant l'autre une table où gisaient pêle-mêle des cahiers de musique manuscrite, des estampes à demi coloriées, un encrier, des plumes, des couleurs, des pinceaux, en un mot, tous les instruments propres à des travaux, interrompus sans doute par la maladie de madame Dupré.

Enfin, quelques dessins et tableaux, accrochés aux murs et disposés avec goût et symétrie, m'ont paru être des œuvres de maîtres.

— Assurément, dis-je à mon ami, cet intérieur n'accuse pas une pauvreté vulgaire. On y reconnaît sans peine ces habitudes d'ordre et d'élégance qui, chez les gens (surtout chez les femmes) d'une condition élevée, survivent à tous les désastres. Sans aucun doute, ces meubles de prix, ces objets d'art qui remplissent l'humble réduit de ces deux femmes, sont les débris d'une opulence subitement évanouie; et les travaux auxquels il leur faut se livrer maintenant pour gagner le pain de chaque jour, ce sont leurs délassements d'autrefois. Si nous étions en 93, je n'hésiterais pas à voir en ces dames Dupré deux *ci-devant* ruinées par la confiscation, privées de leur protecteur par la guillotine ou par la baïonnette des Bleus, et se cachant sous un pseudonyme plébéien pour échapper à la persécution.

— Je t'ai décrit les choses, reprit Félix; je reviens aux personnes. Avant de pénétrer auprès de la malade, j'avais retenu la jeune personne dans la première pièce pour la questionner sur l'état de sa mère, sur les circonstances qui ont précédé, sur les symptômes qui ont accompagné sa maladie. Ce rapide interrogatoire m'a permis de constater premièrement que les manières et le langage de mademoiselle Dupré sont d'une personne bien née et bien élevée; qu'elle a pour sa mère une tendresse pleine d'abnégation, et qu'elle lui prodigue les soins les plus assidus et les plus touchants. J'ai appris en second lieu que la maladie de sa mère est la suite de grands chagrins, mais sur la cause desquels la jeune personne ne s'est pas expliquée.

L'état de madame Dupré était des plus alarmants; je n'eus point de peine à y reconnaître tous les symptômes d'une fièvre cérébrale arrivée à son paroxysme. Elle venait d'éprouver une crise terrible, et se trouvait dans l'abattement profond qui succède à ces violentes secousses.

C'est une femme de quarante-cinq ans environ ; son visage a dû être beau; on voit qu'il a été flétri par la souffrance bien plutôt que par le temps. Ses traits n'offraient d'ailleurs d'autre expression que celle de l'égarement et de la stupeur.

Je lui pratiquai une abondante saignée ; je prescrivis le traitement à suivre et les précautions à prendre jusqu'au lendemain, et je m'efforçai de rassurer, de consoler la jeune fille qui, debout au chevet de sa mère, la contemplait avec des yeux pleins de larmes, dans l'attitude du désespoir et du découragement.

— La maladie, lui dis-je, a maintenant dépassé sa période croissante. Madame votre mère, grâce à une constitution robuste, y a résisté; le plus grand danger me paraît donc passé, et sans oser vous dire encore

que je réponds de la malade, j'ai tout lieu d'espérer que nous parviendrons à lui conserver la vie et à lui rendre la santé. Seulement sa guérison sera lente.

— Hélas! monsieur, me répondit-elle en se laissant tomber sur une chaise, pourvu que mes forces ne me trahissent pas!...

J'observai alors plus attentivement le visage de la pauvre enfant, amaigri et pâli par des fatigues excessives, par de longues et anxieuses insomnies, — qui sait? — peut-être aussi par de cruelles privations. J'eus peine à contenir mon émotion.

— En effet, mademoiselle, lui dis-je, vous êtes souffrante, vous aussi. Au nom de votre mère, qui a besoin de vos soins et de votre affection, je vous supplie de vous ménager, de vous faire assister auprès d'elle...

— Assister?... répéta-t-elle en secouant la tête, tandis qu'un amer sourire errait sur ses lèvres pâles; nous n'avons, monsieur, ni parents, ni amis. Nous sommes seules au monde... »

Quel sort étrange et fatal, pensai-je, est donc celui de ces deux femmes?

Mademoiselle Dupré parut s'apercevoir du douloureux étonnement que me causait ce lamentable aveu, et regretter de l'avoir laissé échapper. Elle reprit, en essayant de donner à sa voix un accent moins plaintif:

— Ma mère et moi, nous vivons tout à fait retirées et... nous ne connaissons personne à Paris.

— N'avez-vous pas dans votre maison quelque voisine qui puisse vous aider? Dans une situation aussi grave et aussi digne d'intérêt que celle où vous êtes, des étrangers même, je n'en doute pas, s'empresseraient de vous prêter assistance.

— Nos voisins, monsieur, sont des ouvriers. Les femmes qui habitent cette maison sortent le matin pour aller travailler et ne rentrent que le soir pour prendre leur repas et se reposer; ou si elles restent au logis, c'est pour soigner leurs enfants et s'occuper de leur ménage : elles n'ont point de temps à dépenser pour des inconnues... d'ailleurs, on nous accuse d'être fières, parce que nous nous tenons à l'écart... Nous avons eu tort peut-être... pauvres que nous sommes, nous n'aurions pas dû dédaigner la société des pauvres... mais ma mère l'a voulu ainsi.

Je demeurai silencieux quelques instants.

Je ne pouvais plus douter que les dames Dupré ne fussent victimes d'une catastrophe qui, des échelons supérieurs de la société, les avait précipitées tout à coup dans la misère, et réduites à la condition de ces pauvres artisans au milieu desquels il leur fallait vivre sans qu'elles pussent se résoudre à se mêler à eux, à accepter, encore moins à implorer d'eux des services qu'elles ne pouvaient payer; trop fières, trop dignes aussi pour s'exposer à l'humiliante pitié des gens, autrefois leurs égaux, leurs courtisans ou leurs obligés, et qui, maintenant, refuseraient de les reconnaître ou leur jetteraient de loin leur aumône.

Ma pensée, involontairement, s'éloigna du tableau navrant que j'avais sous les yeux, pour se porter vers des personnes dont la destinée, semblable à celle de madame Dupré et de sa fille, dut se dénouer ainsi au sein de la misère par la maladie, le désespoir et la mort. Tu devines que je songeais à la femme et à la fille du banquier Laverdière.

Cette digression de mon esprit fut rapide comme l'éclair, et lorsque je revins du passé vers le présent, je me sentis en proie à une indicible émotion. Je fus sur le point de tendre mes bras à mademoiselle Dupré comme à une sœur et de lui dire : Reposez-vous sur moi; à partir de ce moment, votre mère a deux enfants pour l'aimer et la soutenir. Je ne pus même retenir un mouvement qui, sans doute, n'échappa pas à la jeune fille, car elle tressaillit; nos regards se rencontrèrent pour s'abaisser aussitôt. Elle ne pouvait avoir deviné ma pensée, mais à coup sûr elle avait deviné mon sentiment; ses joues se colorèrent légèrement; elle releva les yeux vers moi, et, après quelques instants d'hésitation :

— Vous le voyez, monsieur, me dit-elle; nous sommes bien malheureuses... Effrayée par le danger imminent que courait ma mère, j'ai pris sur moi d'envoyer chercher un médecin... Elle ne l'eût pas voulu si elle eût été en état de vouloir... car je ne sais quand nous pourrons reconnaître vos soins...

Je me hâtai de l'interrompre.

— Je vous en conjure, mademoiselle, lui dis-je, pas un mot de plus sur ce sujet! Mon unique désir est de vous conserver votre mère, et, puisqu'il ne m'est pas donné de ramener ici le bonheur, d'y ramener du moins la santé. Je serai assez récompensé si j'y puis parvenir, et je vous le répète, je n'en désespère pas. Mais vous, mademoiselle, je vous en conjure de nouveau, ménagez vos forces...

— Oh! répondit-elle en se levant, ne songez pas à moi, monsieur, vous me rendez la force en me rendant l'espérance. Merci, mille fois merci!... vous voyez, je suis forte...

La pâleur de son visage, l'éclat fébrile de ses yeux, le tremblement nerveux de ses membres démentaient ses paroles. J'aurais dû insister, la supplier, lui ordonner même — j'en avais le droit comme médecin — de se reposer jusqu'au matin, tandis que je resterais à veiller sa mère... je ne l'ai pas osé.

Je me suis retiré lentement, en annonçant que je reviendrais aujourd'hui, et je suis rentré chez moi triste, inquiet, mécontent de moi. Je n'ai pas dormi un seul instant... Mais la matinée s'avance, et il me tarde de savoir comment mes malades auront passé la nuit.

X

Nous sortîmes ensemble, et Félix se dirigea vers la rue d'Enfer. Arrivé au numéro 57, il franchit rapidement les cinq étages et frappa à la porte. Quelques instants se passèrent : on n'ouvrait point. Il frappa encore et attendit : personne ne vint. Alarmé, il heurta plus fort, puis il prêta l'oreille; il crut entendre de faibles sons plaintifs, mais rien ne bougeait.

Il descendit, interrogea le concierge qui affirma que mademoiselle Dupré n'était point sortie.

Il fit monter cet homme avec lui; plusieurs locataires de la maison, attirés par le bruit et flairant quelque événement extraordinaire, se joignirent à eux et se réunirent sur le carré. On frappa, on appela de nouveau, mais sans plus de succès que la première fois.

« Il faut aller chercher le commissaire, dit quelqu'un.

— Allez, répondit Félix, mais en attendant, donnez-moi un ciseau et un marteau.

— Pour quoi faire?

— Eh! pardieu! pour ouvrir la porte : ces deux malheureuses femmes sont peut-être mourantes en ce moment; il n'y a pas une minute à perdre. Allons! donnez vite, je suis médecin, je prends tout sur moi. »

Ce ne fut pas sans peine que Félix obtint d'un des ouvriers habitant la maison les outils nécessaires pour accomplir l'effraction que les circonstances rendaient urgente.

La porte céda bientôt à ses efforts. Il entra suivi seulement de deux femmes qui pénétrèrent avec lui dans la chambre à coucher. Là on trouva mademoiselle Dupré étendue sans connaissance devant le lit de sa mère. Celle-ci, dont les idées étaient obscurcies et les forces épuisées par la fièvre, s'agitait en proférant des paroles incohérentes, entremêlées de gémissements, et appelait de temps en temps sa fille pour lui demander à boire...

On s'empressa d'abord auprès de la jeune fille, on la mit au lit, et on parvint à lui faire reprendre l'usage de ses sens.

« Ma mère! où est ma mère?... Telles furent ses premières paroles; mais moi, qu'ai-je donc? comment suis-je dans mon lit? »

Elle voulut se lever, on la retint doucement. Elle regarda autour d'elle, et mettant la main sur son front comme pour recueillir ses idées :

« Ah oui, dit-elle, je comprends, la force m'a manqué, je me suis évanouie; combien de temps? je ne sais... Hélas! que va devenir ma mère!

— Rassurez-vous et calmez-vous, mademoiselle, lui dit Félix, votre mère est déjà un peu mieux qu'hier soir. Ni elle ni vous ne manquerez des soins qui vous sont nécessaires. Je vais y pourvoir à l'instant. »

Le commissaire de police était arrivé sur ces entrefaites.

« Il faut, dit-il à Félix, faire transporter ces deux femmes à l'hôpital

— A l'hôpital! s'écria mademoiselle Dupré, ma mère à l'hôpital! oh! non, non, monsieur, de grâce! Laissez-moi me lever; je ne suis pas malade, moi, je puis encore soigner ma mère.

— Chut! chut! tenez-vous tranquille, dit une voisine, on y est très-bien à l'hôpital; j'y ai bien été, et je n'y suis pas morte, comme vous voyez.

— Je vous demande un peu, murmura une autre, ça n'a pas le sou, et ça aime mieux mourir chez soi que d'aller guérir à l'hôpital. Si ce n'est pas une pitié!

— Silence! dit Félix d'un ton d'autorité. Puis, s'adressant au commissaire de police :

— Permettez-moi, monsieur, d'insister pour que ces dames restent dans leur domicile : je suis leur médecin et me charge de pourvoir à tout.

— Fort bien, monsieur, répondit le magistrat, je m'en rapporte à vous.»

Tous deux s'éloignèrent après avoir fait retirer les curieux. Une des voisines seulement fut priée de rester auprès des malades jusqu'au retour du docteur qui ne se fit pas attendre.

Il revint accompagné d'une de ces dignes femmes qui, sous l'habit religieux, se vouent au service des malades et des pauvres, et apportent, dans l'accomplissement de cette mission bienfaisante, un zèle si louable et une si précieuse expérience.

Une autre sœur vint le soir remplacer la première jusqu'au matin, et ainsi de suite. Grâce à cet arrangement, mademoiselle Dupré put réparer, par quelques jours de repos, ses forces épuisées, sans que sa mère cessât un seul instant de recevoir les soins actifs qu'exigeait son état.

La science et le dévouement de Félix firent le reste. Au bout d'une quinzaine de jours, la jeune fille avait repris son travail, et madame Dupré était en pleine convalescence, ce qui n'empêchait pas notre ami de continuer ses visites et même de les prolonger chaque jour davantage. Il n'avait plus de remèdes à prescrire ni d'ordonnances à rédiger, mais il avait toujours de sages conseils à donner pour que la convalescente ne s'exposât pas à une rechute par quelque imprudence, et que mademoiselle Jeanne (c'était son nom) ne compromît pas sa santé par un excès de travail ou par de trop longues veilles.

Le jour vint pourtant où, madame Dupré étant tout à fait rétablie, il dut reconnaître qu'il n'avait plus, comme médecin, rien à faire auprès d'elle, encore moins auprès de sa fille, qui avait repris toute la fraîcheur de la jeunesse et de la santé. Elle était charmante ainsi.

Ce n'était point ce qu'on nomme une beauté accomplie, mais ses cheveux bruns et soyeux tombaient sur un cou rond et blanc; ses yeux bleus brillaient à la fois de vivacité et de douceur; sa bouche fine et rose avait un sourire souvent mélancolique, mais toujours bienveillant; sa taille était souple et pleine de grâce, ses mains étaient blanches et délicates, ses pieds petits et cambrés, sa voix mélodieuse et sympathique; tout l'ensemble de sa personne avait un charme si chaste et si puissant à la fois, qu'en la voyant on ne songeait point à examiner si les lignes de son visage avaient ou non la correction de la statuaire antique.

Félix, d'ailleurs, l'avait vue durant un mois dans cette intimité qui est un des beaux priviléges du médecin, et dans des circonstances exceptionnelles. Elle lui était apparue avec tout le prestige d'une sensibilité touchante, unie à un courage presque héroïque, et son malheur même avait ajouté un attrait de plus à tant de qualités et de vertus, bien faites pour produire sur un cœur comme celui de Félix une impresion ineffaçable.

XI

Ce fut donc avec une émotion poignante qu'un jour, obéissant à la voix de sa conscience, Félix alla prendre congé de madame Dupré, lui déclarant que les secours de l'art médical lui étaient désormais inutiles.

« Il ne me reste plus, ajouta-t-il, qu'à former des vœux pour que vous n'ayez jamais besoin d'y recourir, et que cette visite soit la dernière que vous receviez de votre médecin.

— De notre médecin, oui, s'écria Jeanne vivement, mais... »

Sur un regard froid et sévère de sa mère, elle s'arrêta court, la rougeur au front.

Madame Dupré prit à son tour la parole. Elle ne fut avare envers Félix ni de remercîments ni d'é-

loges; mais elle ne dit pas un mot qu'il pût prendre pour une invitation directe ou indirecte à continuer comme ami les visites qu'il avait faites jusque-là comme médecin. En revanche elle insista sur son regret de ne pouvoir lui payer sur-le-champ ses honoraires, et assura qu'elle ferait tous ses efforts pour s'acquitter envers lui le plus tôt possible.

Le pauvre Félix ne s'attendait à rien moins qu'à ce discours. Il l'écouta jusqu'au bout avec l'attention d'un homme qui se croit le jouet d'une hallucination, et qui veut savoir combien de temps elle durera. Peu à peu cependant il reconnut que c'était bien madame Dupré, sauvée par lui de l'hôpital et de la mort, qui lui signifiait ainsi son congé. Étourdi, stupéfait, incapable de trouver ni une idée, ni une parole pour répondre, il se tourna instinctivement vers la jeune fille.

Celle-ci était en proie à un trouble extrême. Elle regardait sa mère avec des yeux hagards et pleins de larmes; ses lèvres entr'ouvertes s'agitaient sans articuler aucun son, et il était difficile de dire si elle faisait effort sur elle-même pour résister à l'explosion de ses sentiments, ou si, au contraire, elle cherchait en vain à triompher de l'émotion qui étouffait sa voix et paralysait ses mouvements.

Enfin, lorsque sa mère eut cessé de parler, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Félix et qu'ils y virent briller comme un éclair d'indignation, elle s'élança tout à coup vers lui, et lui saisissant les deux mains :

« Oh! notre bienfaiteur et notre sauveur, s'écria-t-elle, pardonnez à ma mère! pardonnez-nous..... Nous sommes bien malheureuses! »

« Cet élan spontané, ces paroles chaleureuses de Jeanne, ses larmes brûlantes tombant sur mes mains qu'elle serrait dans les siennes, sont les dernières choses dont l'impression me soit restée claire, distincte, ineffaçable, me dit Félix qui arriva chez moi éperdu, à la suite de cette scène étrange. Il me semble bien que madame Dupré est intervenue de nouveau, mais je n'ai ni compris ni même entendu ce qu'elle disait : tout mon être était absorbé dans la muette contemplation de celle qui m'avait fait rêver le bonheur, et que peut-être je ne verrai plus.

» Jeanne, comme effrayée de sa propre audace, n'osait plus ni prononcer un mot, ni lever les yeux sur sa mère ou sur moi. Elle était restée immobile, mais ses larmes continuèrent de couler à travers ses longs cils sur ses joues empourprées. Puis elle dégagea ses mains que je pressais encore dans les miennes, et s'enfuit à l'autre extrémité de la chambre en se cachant le visage, et en s'efforçant de comprimer ses sanglots.....

» Alors une sorte de vertige s'est emparé de moi, ma vue s'est obscurcie, je suis sorti en chancelant, en me heurtant à tous les meubles, et en murmurant quelques mots sans suite dont je ne me souviens même pas. Comment suis-je venu ici? Je l'ignore, et je me demande si je ne suis pas sous l'influence d'un mauvais rêve.... Oh! si cela est, éveille-moi, mon ami, je t'en conjure, éveille-moi! »

Et le pauvre garçon se frappait le front de ses poings fermés. Son désespoir me navrait d'autant plus que je ne savais que faire ni que dire pour le calmer.

La conduite de madame Dupré me paraissait inqualifiable : si ce n'était pas celle d'une insensée, c'était le fait d'une personne profondément ingrate, égoïste et cruelle, et je me perdais en conjectures sur les motifs qui avaient pu la pousser à bannir ainsi tout à coup de chez elle celui à qui elle eut dû vouer une éternelle reconnaissance. En ce moment, la porte s'ouvrit, et Charles Bressac entra, l'air joyeux et triomphant.

« Ah! pardieu! dit-il en apercevant Félix, tu te trouves là fort à propos, cher docteur; j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : ta fortune.... future, vient de s'accroître de vingt mille francs; j'avais vendu, il y a huit jours, cent actions de... Mais qu'y a-t-il? tu es pâle comme un mort... Es-tu malade? Que t'est-il arrivé? Parle donc, tu m'effraies avec tes yeux fixes et hagards!... »

Je le mis au fait de ce qui venait de se passer entre Félix et les dames Dupré. Il m'écouta gravement comme il avait coutume de faire chaque fois que nous le consultions sur quelque affaire importante, et demeura quelques instants pensif après que j'eus fini de parler.

« C'est étrange en effet, dit-il, et cette madame Dupré est un monstre d'ingratitude, à moins que la maladie à laquelle elle vient d'échapper n'ait altéré ses facultés mentales.

— Non, non, dit Félix en secouant la tête : la maladie n'a laissé aucune trace, et madame Dupré n'est point folle.

— Ma foi, tant pis pour elle, dit Charles; j'aime mieux les fous que les méchants.

— Ne l'accusons pas légèrement, reprit Félix; sans doute de puissantes raisons ont inspiré sa conduite, et elle n'a cédé qu'à regret à une inexorable nécessité. Ce cri échappé à Jeanne : « Pardonnez-nous, nous sommes bien malheureuses! » ce cri n'en est-il pas une preuve!

— Ce bon Félix! s'écria Charles, je le reconnais là; toujours indulgent, toujours porté à nier le mal, à affirmer le bien. Hélas! mon pauvre ami, que tu connais peu l'humanité! Mais voyons; il ne s'agit pas de pleurer et de soupirer; il faut d'abord avoir le mot de l'énigme, et cela ne me paraît pas devoir être bien difficile.

— Comment cela?

— Rien de plus simple. Tu aimes mademoiselle Dupré?

— Oh! de toute mon âme, s'écria Félix.

— Bon, continua Charles; excellente raison pour ne pas abandonner la partie au premier échec. Je continue : tu aimes mademoiselle Jeanne, et tu en es aimé.

— Aimé! moi! aimé d'elle! Charles, le crois-tu vraiment?

— Belle question; tu en doutes?

— Je ne puis croire à tant de bonheur!

— Allons, fit Charles en souriant, tout à l'heure il se mourait de douleur, à présent le voilà si heureux qu'il ne peut croire à son bonheur. Je reprends : mademoiselle Jeanne t'aime, cela est évident; notre ami A. ne vient-il pas de me dire qu'au moment où sa mère t'a donné si gracieusement ton *exeat*, elle s'est élancée vers toi en versant des larmes, qu'elle t'a serré les mains avec effusion... . que sais-je encore?..... Et tu demandes si tu es aimé! Allons, tu es un enfant!

— Soit.... Mais le moyen de savoir?...

— Mon avis est qu'il faut prendre, comme on dit, « le taureau par les cornes. » J'abonde dans ton sens : « N'accusons pas légèrement madame Dupré d'ingratitude, disais-tu, il y a un instant. Sans doute, elle n'a agi comme elle l'a fait que sous l'empire d'une nécessité cruelle, inexorable. » Tout bien examiné, tu avais raison. Il est évident que si madame Dupré veut t'éloigner, c'est qu'elle a, ou croit avoir pour cela des raisons sérieuses. Eh bien! ces raisons, il est important de les connaître, et le seul moyen de les connaître, c'est de les demander. Retourne chez ces dames et demande tout simplement à la mere la main de sa fille. Qui sait si ce n'est pas faute d'avoir pris plutôt ce parti que tu t'es attiré l'arrêt de bannissement qui t'a frappé. Après tout, madame Dupré ne te connait pas, et peut bien ne vouloir pas souffrir auprès de sa fille, les assiduités d'un jeune homme dont elle ignore les intentions. Suis donc mon conseil; si ta demande est rejetée, madame Dupré ne pourra moins faire que de t'expliquer son refus. Mais ce refus n'est rien moins que vraisemblable.

— C'est vrai, s'écria Félix; je puis, je dois faire ce que tu dis. Oh! je la reverrais donc! Charles, mon bon Charles, quelle idée tu me donnes là!

— Ma foi, il n'est pas nécessaire d'être sorcier ni homme de génie pour trouver cet expédient, et j'offre de gager que feu M. de La Palisse, de naïve mémoire, eût été, en pareil cas, tout aussi malin que moi, à moins qu'il ne fût aussi amoureux que toi.

— Le fait est que ce moyen si simple ne m'était pas venu à l'esprit.... Mais peut-être madame Dupré refusera-t-elle de m'expliquer.....

— Bah! je suis sûr, au contraire, qu'il lui tarde de le faire. Demain donc, mon cher Félix, tu connaîtras ce grand secret qui, je l'espère, n'est pas aussi terrible que tu le supposes. D'ailleurs, tu te rappelles la fable du Sphynx du chemin de Thèbes, qui se précipita dans les flots aussitôt qu'Œdipe eut deviné sa charade. Cela signifie, si je comprends bien l'idée du poète grec, que les difficultés les plus formidables disparaissent d'elles-mêmes, dès qu'on en connaît la cause. Courage donc! nous nous retrouverons ici demain soir, et je ne doute pas que tu ne nous arrives aussi joyeux que tu étais triste il y a un instant.

MANGIN.

(*La suite au prochain Numéro.*)

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER

(SUITE.)

Staouëli, août 1839.

Nous sommes campés aujourd'hui au couvent de Staouëli, où commence la presqu'île de Sidi-Ferruch. La route que nous avons suivie ce matin, bordée par les cottages des riches marchands de la ville, serpente sur la crête des collines du Sahel, à travers de grands villages et d'immenses champs de tabac. Elle est couverte de poussière, et je suis arrivé au bivac malade de chaleur et de fatigue. Deux heures de sommeil sous un buisson m'ont remis, et j'ai profité de la fin de la soirée pour aller au couvent des trappistes.

C'est un grand bâtiment, triste et sans caractère. Il n'a de pittoresque que les trois palmiers sous lesquels se tint, pendant la bataille, l'agha des janissaires, cet Ibrahim qui devait si facilement nous jeter à la mer, et qui, le soir, rentrait au galop dans Alger, disant, pour excuser sa défaite, que chacun de nos soldats était lié à son voisin par une chaîne de fer. Malheureusement on voit trop que la cour a été faite pour ces palmiers, et l'on demande, avant de s'occuper des constructions qu'ils écrasent, pourquoi ils ont été enfermés là.

Nos premières victoires sur le sol africain sont trop connues de tous, il est inutile que je t'en parle. Je préfère te raconter l'histoire d'un vieil ermite du pays.

La rade de Sidi-Ferruch est une baie peu profonde, à l'ouest d'une langue de sable semée de broussailles, et terminée par une falaise surmontée d'un marabout et du vieux phare espagnol de Torre-Chica. Avant notre invasion, ce marabout était un pèlerinage célèbre, mais depuis que le saint a laissé les *infidèles* débarquer en paix, on ne vient plus prier sur sa tombe, et bientôt on oubliera jusqu'au nom de Sidi-Ferruch.

Jadis vivait à Coleah, la ville sainte, un homme pauvre et vertueux qui passait sa vie à cultiver un petit jardin. Comme Dieu écoutait toutes ses prières, il fut appelé Sidi-Effroudj, ou le libérateur. Les Hadjoutes le comblaient de présents, et il amassa d'immenses richesses; mais un jour il les distribua aux pauvres, et il vint s'établir près des ruines de Torre-Chica, pour prier Dieu dans la solitude.

Un matin il aperçut, mouillé dans la rade, un

vire espagnol dont les vergues étaient couvertes d'étoffes blanches. Il crut voir un vaisseau marchand étalant sa cargaison, et il se rendit à bord dans l'intention de faire quelques achats. Le capitaine le reçut avec déférence, et, après lui avoir fait reconnaître que ces pièces d'étoffe n'étaient que les chemises de l'équipage étendues pour sécher, il lui offrit le café. En causant avec son hôte, Sidi-Effroudj s'endormit. Le capitaine poussé par l'esprit du mal, se prit à songer à l'argent que lui procurerait une pareille capture. Pour échapper à la tentation, il ordonna à ses gens d'être prêts à débarquer son visiteur dès qu'il s'éveillerait, mais lorsque la brise de terre s'éleva, Sidi-Effroudj dormait encore. La cupidité l'emporta sur l'honneur dans l'âme du capitaine, et il partit avec le marabout.

On marcha rapidement pendant toute la nuit, et, quand la dernière étoile pâlit, la vigie signala une terre à l'avant. Se croyant aux Baléares, le capitaine se leva joyeux, mais il reconnut dans le brouillard la silhouette de Torre-Chica.

« N'écoute jamais le démon, dit le marabout, il donne toujours de mauvais conseils. Depuis hier je connaissais ta trahison, mais j'étais fatigué et ne me suis pas dérangé, sachant que Dieu veillerait sur moi. » Le capitaine, épouvanté, le reconduisit à son ermitage, et remit à la voile.

Le navire marcha tout le jour et toute la nuit. Le matin il se retrouva encore au-dessous de Torre-Chica, et malgré le gouvernail, s'arrêta près de la falaise. Le marabout égrenait son chapelet sur la pointe la plus avancée. Il cria à l'équipage : « Les nuits sont froides pour un vieillard, vous avez mon burnous, rendez-le moi. » Le burnous fut rendu et le bâtiment repartit aussitôt.

Poussé par le vent du sud, il avait parcouru la moitié de sa route au coucher du soleil, mais le lendemain, au lieu d'entrer à Valence, il était pour la troisième fois dans les eaux de Torre-Chica.

« Je n'ai plus rien à toi, dit le capitaine, tu m'avais pardonné, pourquoi ne pas me laisser partir?

— Ah! tu n'es pas très-coupable, répondit Sidi-Effroudj, un de tes matelots a, par inadvertance, gardé mes babouches, et les galets du rivage me déchirent les pieds. »

Cherchell, août 1857.

Me voici à Cherchell, et je m'installe comme si je devais y passer l'automne. Je crains pourtant qu'il ne nous faille partir bientôt. Le repos n'est pas fait pour nous; comme le Juif errant, nous passons partout et nous ne nous arrêtons nulle part. On emploierait des mois entiers dans la vieille cité romaine, sur ses collines devenues muettes, et dans les rues de la nouvelle ville silencieuse et triste comme un cimetière. Ici l'on peut rêver à l'aise, il n'y a que des ruines et des souvenirs. La capitale de Juba n'est plus, et notre colonie n'est encore qu'un village. Dès que l'Algérie se réveillera, Julia Cæsarea retrouvera son ancienne splendeur; on recreusera son port, on relèvera ses aqueducs, on rétablira ses bains. Cherchell verra de nouveau les navires prendre sur ses quais les blés de la Mitidja, et les oisifs trouveront dans sa baie tranquille le repos et la santé.

Mais avant de te parler de la ville que je connais à peine, je vais te conter mon voyage. Depuis Staouëli jusqu'à Coleah, la route longe la mer dont elle est séparée par de petites collines. Avant le Mazafran, elle traverse un pays plat et laid; après l'avoir franchi, elle serpente dans des ravines boisées et sur des pentes sablonneuses.

Tu as entendu parler de la Chiffa, ce torrent indomptable qui descend de l'Atlas par des gorges sauvages, et qui court dans la Mitidja, entraînant à chaque crue ses digues et ses ponts. A trois lieues de la mer, elle tombe dans une large vallée presque horizontale, et là, elle se creuse tous les ans un nouveau lit à travers un inextricable fourré; elle se grossit de deux ruisseaux et devient le Mazafran, rivière calme et profonde. Les anguilles abondent dans ses eaux bourbeuses, mais les pêcheurs y sont rares; car, des bois du Mazafran, sortent les fièvres les plus tenaces de la province d'Alger.

En quittant les marais, on trouve un village témoin de luttes sanglantes avec les cavaliers de la plaine, et l'on pénètre dans la grande forêt qui entoure Coléah. Elle est presque entièrement composée d'oliviers sauvages aussi gros que des noyers, entremêlés de myrtes énormes et de chênes verts monstrueux. Ces arbres sont reliés entre eux par des vignes vierges et par des lianes de toutes les couleurs et de toutes les tailles, qui en font un massif impénétrable, coupé en deux par la route d'Alger. De distance en distance, de grands palmiers montrent leurs têtes rondes et légères que la brise de mer a jaunies, et des trembles argentés tracent, dans le feuillage obscur, les courbes capricieuses du ruisseau qui les abreuve. Dans les clairières plantées d'orge et de maïs, hennissent quelques chevaux maigres, auprès de tentes sales et déchirées. C'est tout ce qui reste des Hadjoutes, les maîtres de la Mitidja. Ils ont lutté quinze ans, et maintenant, dispersés, ruinés, relégués dans les fourrés déserts et dans les plaines arides, ils n'ont plus ni chevaux, ni fusils, ni moutons. On ne les a pas soumis, on les a écrasés. Ceux qui vivent encore errent misérables et farouches, et bientôt ils auront entièrement disparu. Tant qu'un Arabe sera un Arabe, il ne se pliera pas plus à notre domination qu'à nos coutumes. Notre genre de vie lui est antipathique, nos lois lui semblent injustes, ses mœurs et sa religion l'empêcheront toujours de vivre en paix parmi nous. C'est une belle et noble race; mais son temps est venu. Elle doit reculer devant les peuples du Nord qu'elle a fait trembler autrefois.

Sur ce vaste champ de bataille, on touche du doigt cette décadence; les villages n'ont plus de portes, les blockaus plus de garnison; l'ennemi n'existe plus. Avant d'entrer à Coleah, on passe devant deux de ces blockaus inutiles qui montrent de nobles cicatrices sur leurs murs lézardés. Les portes sont criblées de balles, les arêtes des meurtrières sont enlevées, et de larges taches noires, au pied des murailles, indiquent la place où nos sauvages ennemis allumaient des feux pour enfumer nos soldats. On arrive ensuite à l'enceinte de Coléah. Comme Blidah, sa voisine, la ville aux marabouts vénérés, aux gaouïa savantes, Coléah la sainte n'est plus qu'une garnison

française. Les mosquées de l'une se sont écroulées comme les palais de l'autre, et la tempête venue de l'occident a chassé devant elle les riches pèlerins. Nous n'avons épargné que ces grands arbres, et si, comme les Arabes le prétendent, Sidi-Embareck son patron, revient les nuits d'orage, il doit retrouver dans les ravins d'Ank-Djemmel les ombrages qu'il aimait.

C'est une illustre famille que celle des Embareck, forte par le bras et par la prière. Ses membres sont vénérés comme saints, redoutés comme soldats, et il n'y a pas un Mockrani qui ne sache l'histoire de Sidi-Embareck:

A la fin du seizième siècle, un hardi cavalier des Hachems ayant excité la jalousie du cheik de la tribu, fut forcé de s'enfuir pour échapper à la mort. De ses immenses richesses, il ne conserva que son cheval, et deux de ses serviteurs seulement le suivirent dans l'exil.

Il avait à Milianah de nombreux amis qui s'étaient souvent arrêtés dans sa tente; il alla leur demander l'hospitalité; mais quand il frappa à leur porte, son burnous était déchiré et son cheval maigre; ils ne voulurent pas le reconnaître.

Le riche n'a point d'amis, ceux qui l'entourent sont comme les sauterelles, ils s'envolent dès qu'il n'y a plus rien à manger.

Sidi-Embareck vendit son cheval, renvoya ses compagnons, et se loua comme laboureur chez un habitant de Coléah nommé Ismaël. Loin de blasphémer, il s'inclina devant la volonté divine, et travailla avec courage. Il en fut promptement récompensé. Un jour que, vaincu par la fatigue, il s'était endormi, il vit à son réveil le champ ensemencé tout entier. Les bœufs avaient d'eux-mêmes tracé les sillons. Le lendemain il s'endormit encore, et sa tâche se fit comme la veille. Il voyait en songe des palais lumineux dont les murs étaient couverts de maximes et de préceptes tels que l'ange Gabriel en dictait à Mahomet; il traversait les cieux sur des chevaux brillants comme la lune et qui faisaient jaillir sous leurs pieds des flocons de nuages; il entendait chanter les étoiles, et il mêlait sa voix aux prières des bienheureux. Pendant ce temps, les anges guidaient ses bœufs, les hirondelles semaient son blé, et les perdrix chassaient les mouches qui se posaient sur son visage.

Un jour, Ismaël prévenu que Sidi-Embareck dormait au lieu de travailler, partit pour le surprendre en fraude. Il le trouva couché, les yeux fixés sur le soleil, mais la charrue traçait sans conducteur des sillons profonds et réguliers; il tomba aux genoux de son serviteur et lui dit :

« Je serai l'esclave et toi le maître, tu es l'ami de Dieu, tous mes biens sont à toi. »

Sidi-Embareck fut bientôt comblé de présents, mais loin de les entasser, il les donnait aux pauvres. Sa bourse était comme la rosée pour les moissons, et sa main toujours ouverte. Quand il mourut, on éleva sur sa tombe une mosquée aux colonnes plus hautes et plus minces que les palmiers de Biskara. Quelques années plus tard, un tremblement de terre détruisit Coléah, et creusa un ravin à la place d'une colline. La mosquée seule resta debout, et on donna Sidi-Embareck pour patron à la nouvelle ville élevée sur les ruines de l'ancienne.

Depuis, il l'a toujours protégée; il en éloigne la foudre et la peste. Quand le tonnerre gronde, il vient la visiter sous la forme d'un lion noir, et il rugit devant la porte de ceux qui ne donnent pas aux pauvres. Malheur à celui qui reste sans pitié et n'écoute pas ses menaces, sa face jaunit et ses yeux s'éteignent.

Au moment où nous dressions nos tentes, nous recevions la visite des officiers du 1er zouaves, nos vieux compagnons de courses et de razzias. Ils venaient nous inviter à voir leur jardin justement célèbre dans toute l'Algérie. Quand le général Lamoricière commandait les zouaves, on lui donna, à l'ouest de la ville naissante, quelques hectares de broussailles, destinés à la culture des légumes nécessaires à son régiment. Il les fit défricher, trouva des sources, et, à côté d'un riche potager, fit planter des arbres et semer des fleurs. Depuis, chacun s'en est occupé, officiers et soldats, et maintenant, les arbres les plus rares et les fleurs les plus précieuses remplacent les lentisques et les genêts épineux.

Il est difficile de trouver un terrain mieux approprié à sa destination. C'est un ravin à pentes, douce d'un côté, rocheuse et escarpée de l'autre, au fond duquel écume entre des pierres énormes un torrent qui ne tarit jamais Sur le versant cultivable, les allées sont bordées de rigoles en briques, couvertes de cresson et de trèfle d'eau. Ces frais ruisseaux se réunissent tantôt dans un large bassin couronné de nénuphars, tantôt dans une grotte tapissée de fougères mouchetées, tantôt sous les racines d'un saule pleureur d'où elles retombent en cascade. Le lit du torrent est rempli de lauriers-roses, de grenadiers, de tamarins et de grands roseaux à l'aigrette blanche et légère. Au milieu des rochers de l'autre versant végètent, tordus et enchevêtrés, des cactus aux fleurs rouges, des raquettes, des cierges et de vigoureux aloès aux feuilles satinées. Ces plantes, brûlées par le soleil, cachent les allées; çà et là le rocher montre sa tête calcinée, les feuilles ont des dards, les fleurs ont des épines; c'est la nature africaine dans toute sa férocité, en face de ses productions les plus parfumées et les plus gracieuses. Si on a le courage de s'aventurer dans ce raccourci du désert, que de fraîches places on trouve pour rêver sous les roches inclinées au milieu de cette végétation qui sent le soleil! Je préfère le désert au jardin, mais, par leur contraste, ils se font ressortir l'un l'autre. Du reste, rien de convenu, le goût a été le seul maître, la nature le seul architecte, et les zouaves sont, à juste titre, fiers de leur jardin presque autant que d'une victoire.

Ma journée se passa en promenades, et à huit heures, on nous offrit un punch dans un rond-point entouré de citronniers et de belsombras. Des lanternes vénitiennes, un lustre formé de bayonnettes, des carabines servant de candélabres illuminaient le lieu de la réunion, et, les armes frappées par la lumière, lançaient dans les allées des éclairs bleuâtres. Les fanfares jouaient nos refrains d'Afrique et de Crimée, et les verres se choquaient gaiement au milieu des chansons et des lazzis. Bien souvent ils se vidèrent, et, quand sonna la diane, il nous semblait voir flamber dans les massifs des bols de punch gigantesques et d'immenses escaliers de marbre blanc

se trouvaient là où la veille nous n'avions vu que du sable fin et uni. Une heure après, nous étions en route pour Marengo.

Rien n'est pénible comme une marche le lendemain d'une joyeuse nuit, les paupières alourdies se ferment, les jambes roidies heurtent les pierres du chemin, les oreilles bourdonnent, et les lèvres couvertes d'une couche de poussière se gercent comme par le froid. Aussi je n'ai guère vu le pays que nous avons traversé pendant la matinée. Il me semble vaguement que nous avons suivi une vallée bordée d'escarpements boisés, puis une plaine de palmiers nains, puis enfin les bois du lac Alloula. Mes souvenirs ne deviennent positifs qu'à la grande halte, près de l'habitation d'un ancien chirurgien militaire. Il fallait avoir les goûts d'un pionnier ou d'un poète bien plus que ceux d'un médecin pour se fixer à l'entrée d'une forêt presque infranchissable, et sur les bords *du père de la mort*, comme disent les Arabes. Ce lac était encore, il y a un an, une flaque d'eau saumâtre de deux lieues de long sur une de large, bordée de roseaux et parsemée d'îlots recouverts de débris de plantes aquatiques. L'hiver, il présentait une belle nappe bleue, demeure de prédilection des flamands aux ailes roses, des demoiselles de Numidie aux fines aigrettes et des canards sauvages aux reflets métalliques. L'été, ce n'était qu'un marais infect, surmonté de cette huile irisée qui surnage sur nos étangs lors qu'on y fait rouir le chanvre. Maintenant il est presque entièrement desséché et il sera bientôt remplacé par une immense prairie.

Nous devions passer la nuit à l'extrémité occidentale du lac, près de la fontaine de Sidi-Rachel, la seule de tout le pays qui donne de l'eau à peu près potable; mais au coucher du soleil, les moustiques nous assaillirent. Les chevaux brisaient leurs entraves, les chiens hurlaient de douleur, et les soldats, furieux, trépignaient en jurant. Ces moustiques sont de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les tailles; les uns ressemblent à de petites mouches grises, les autres ont une grosse tête avec un corps fluet roulé en spirale, ceux-ci des pattes énormes, ceux-là des ailes bourdonnantes; tous possèdent un nombre illimité de trompes, d'aiguillons, de scies, de vrilles, d'emporte-pièces; tous sont agiles et insatiables, et chaque blessure se transforme en une grosse ampoule qui ne disparaît qu'après trois ou quatre jours de démangeaisons brûlantes. Notre déroute fut complète, et il fallut abandonner le champ de bataille à nos ennemis.

Pendant la halte à Sidi-Rachel, j'ai eu le temps de visiter le tombeau de la Chrétienne, énorme cône de briques, bâti sur un mamelon près des ruines romaines de Tipaza. Les antiquaires y voient la sépulture des rois de Mauritanie, les Arabes lui donnent une foule d'origines plus ou moins merveilleuses, et leurs légendes, peut-être aussi vraies que les dissertations des savants, sont certainement plus amusantes. Parmi celles que l'on m'a racontées, en voici une moins connue que les autres:

Bien avant la naissance du Prophète, lorsque de hautes murailles ceignaient Cherchell, et que Blidah n'était qu'une forêt d'orangers, il y avait à Cadix un roi chrétien aussi sage dans les conseils qu'ardent à la bataille. Un jour qu'il visitait sa flotte, souveraine de la Méditerranée, une bouffée du vent du sud, tout imprégnée des parfums de l'Afrique, fit voltiger la bannière royale.

« Que je voudrais, dit alors la reine, vivre au pays où les roses et les jasmins ont un parfum assez pénétrant pour que leur haleine puisse traverser la mer sans perdre sa douceur. Si vous me donnez, mon maître, un bouquet de ces belles fleurs, je paierai chaque brin de jasmin d'un sourire. »

Un mois après, la flotte était de nouveau réunie, mais les galères avaient quitté leur parure de fête; elles partaient pour conquérir les jardins à l'haleine embaumée. Dès qu'ils eurent gagné la pleine mer, les matelots virent un point rouge se détacher de la côte d'Espagne et s'avancer vers eux. Au coucher du soleil, ce point rouge était devenu une tartane aux ailes de pourpre. La reine avait voulu partir aussi, et elle venait rejoindre son époux lorsqu'il ne pouvait plus l'éloigner.

Le lendemain, la tartane aux voiles de pourpre jetait l'ancre la première dans la baie de Tipaza. La plage était déserte, et tous les chrétiens avaient débarqué, lorsqu'une tempête terrible éclata. La flotte chargée encore des chevaux et des vivres, fut broyée contre les rochers, et la tartane, bondissant sur les vagues, fut seule épargnée.

Tout à coup un sombre nuage arriva en rasant la plaine; c'était l'émir avec ses cavaliers plus nombreux que les sauterelles que le simoun apporte du désert. Rapides comme elles, ils environnèrent les chrétiens embarrassés dans leurs armures, et les percèrent de leurs flèches. Les chevaliers tombaient par centaines près de leurs lances inutiles; quand vint le soir, le roi dangereusement blessé, avait vu succomber ses plus braves guerriers; il voulut faire embarquer la reine, mais elle lui dit : « Mon beau sire, vous avez besoin de moi pour soigner vos blessures, et, si vous devez mourir, je veux mourir avec vous. » Elle était si belle qu'on ne pouvait rien lui refuser, et la tartane retourna sans elle chercher du secours à Cadix.

Mais les flèches tombaient toujours comme une pluie d'orage sur le camp des chrétiens; le roi fut tué l'épée à la main, et il ne resta auprès de la reine qu'un petit nombre de chevaliers meurtris et épuisés.

« Respectez la Chrétienne aux cheveux d'or, dit l'émir, elle brillera comme une étoile dans le harem du sultan. »

Il s'avança pour la saisir, mais un jet de sang vermeil rougit ses étriers. La reine avait préféré la mort à l'infamie, et venait de rejoindre son époux bien-aimé. « Qu'on m'apporte sa tête, dit l'émir, elle séchera sur les murs de mon palais près de celle de l'insensé qui croyait nos flèches sans pointes et nos chevaux sans jarrets. » L'ordre cruel allait s'exécuter, mais une vapeur brûlante sortit de terre, les chevaux emportèrent dans la plaine leurs cavaliers aveuglés, et une voix fit entendre ces mots : La femme qui meurt pour celui qu'elle aime est bénie du Seigneur, et sa tombe est sacrée. » Le nuage dissipé, on vit à la place du camp une pyramide de pierres, autour de laquelle voltigeaient des mouches aux ailes brillantes. La reine avait un sépulcre inviolable et pouvait dormir en repos.

Longtemps après, un dey pensant trouver un trésor sous le vieux monument, ordonna de renverser la pyramide. Au premier coup de pioche, une flamme

brilla sur le tombeau sacré, les moustiques du lac quittèrent les roseaux, et les profanateurs périrent sous leurs terribles aiguillons. Le génie du lac est le gardien du tombeau de la Chrétienne, et un sort pareil attend quiconque y portera une main sacrilége.

Je n'ai pas essayé de violer le tombeau de la belle Espagnole, et pourtant j'ai failli être dévoré par ses fidèles défenseurs qui m'ont poursuivi jusqu'à Marengo.

Marengo est un grand village avec une place carrée plantée d'arbres, c'est tout ce que j'en connais; arrivés la nuit, nous en sommes repartis avant le jour. Nous avons traversé, le lendemain, une plaine qui, vue par le brouillard du matin, ressemblait à un lac grisâtre. Quelques torrents bordés de trembles, deux ou trois petites fermes, des bouquets de lentisque, des tentes groupées en rond déchiraient çà et là, le voile de vapeurs que la brise faisait onduler, et auquel le soleil donnait les teintes de l'arc-en-ciel. Le soir nous couchions à Zurich, véritable village de l'Oberland, avec des filles aux cheveux cendrés et des vieillards aux longues pipes. Il est entièrement habité par des Suisses, et l'on est tout étonné de ne pas apercevoir sur ses chalets peints en rouge, l'ours de Berne et les versets de la Bible.

LOUIS DE LYVRON.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

(**Suite.**)

« La vie est un long adieu. » Ceci a été dit depuis longtemps, et Germaine l'éprouva après tant d'autres qui en ont fait la triste expérience. A mesure qu'on avance dans le chemin, les compagnons de voyage vous abandonnent, et descendent silencieusement le mystérieux sentier qui mène à d'autres rives; on ne revoit pas les mêmes paysages, on quitte, et de nos jours surtout, les lieux où l'on eût aimé vivre, et l'on dit adieu, non-seulement au bonheur, mais à ses souvenirs et à ses vestiges.

Un déchirement de cœur saisit la jeune fille en délaissant, pour n'y plus revenir, cette maison chérie, ces jardins où il lui semblait voir errer la forme légère de Valentine; cette église où toutes deux avaient fait leur première communion, et près de laquelle leur père dormait dans son lit de terre; ces aspects si familiers à ses yeux, et où chaque groupe d'arbres, chaque pli de terrain lui rappelaient quelque chose. Et les bons amis du village avec lesquels on avait échangé tant de visites et tant de petits services, et les pauvres à qui elle s'était attachée! Et la longue chaîne des habitudes brusquement rompue... où et comment se renouerait-elle? Et dans ce grand sacrifice, que de détails pénibles! Madame Darboys, pour se conformer aux goûts d'Angèle, avait vendu son mobilier qui lui semblait de forme surannée, et Germaine vit s'en aller, un à un, les vieux meubles pour lesquels elle avait ce respect que l'on garde aux témoins de son enfance. Tirés de leur place ordinaire, étalés au grand jour, ils paraissaient vieux et laids, et pourtant elle les regrettait, et aucune pendule, *bronze d'art*, aucun meuble de bois de rose ou de chêne sculpté, aucune tapisserie d'Aubusson, ne valaient à ses yeux la pendule de marbre et de cuivre, la table de famille, le bureau de bois d'acajou sur lequel son père travaillait, et les fauteuils un peu roides où, tout enfant, elle se blottissait avec sa sœur. Elle sauva quelques-uns de ces meubles, les plus précieux à ses yeux, et les garda pour sa chambre; le reste de la maison de Tours fut arrangé de la façon la plus nouvelle, de manière à contenter les yeux d'Angèle qui, en automne, de retour d'un long voyage dans le midi, vint enfin s'y installer.

Madame Darboys la reçut avec un transport de joie. Elle avait souffert loin de l'enfant chérie; une correspondance, chose toujours incomplète, et plus incomplète encore quand Angèle tenait la plume, ne l'avait pas consolée; elle décomptait les jours, et quand elle la vit, quand elle l'étreignit, sa passion de mère éclata en larmes, en baisers, en paroles entrecoupées. Angèle se montra riante, riante comme la situation que Dieu lui avait donnée. Elle revenait d'un voyage de plaisir, son mari l'aimait et ne la contrariait jamais, elle entrait dans une demeure élégante où tous ses désirs semblaient prévus; l'hiver allait lui offrir une série de fêtes où elle paraîtrait jeune, jolie, parée des présents de sa corbeille : tout était au mieux, et elle eut quelques caresses pour sa mère, un sourire pour Germaine, un mot aimable pour madame d'Emmeryn. Léopold semblait très-heureux de revoir sa famille, ancienne et nouvelle, heureux d'être chez lui, heureux de retrouver son travail coutumier, ce labeur, ces études, seule chose peut-être qui lui manquât dans son voyage de noces et qu'il regrettait même sous l'influence de l'astre qui ne luit qu'une fois, de la sereine lune de miel.

Sous ces premières impressions, Germaine se gronda elle-même, elle pensa que trop d'appréhensions nées d'un sentiment hostile à sa sœur l'avaient trompée,

et que la vie serait plus douce et plus facile qu'elle ne l'avait cru. Elle s'abandonna à cet espoir, et chercha à se créer, dans la maison de sa sœur, quelques habitudes, comme on cherche à s'établir de son mieux sous une tente, lorsqu'on prévoit qu'elle est plantée pour longtemps.

Mais au bout d'un mois ou deux après le retour d'Angèle, elle fut frappée, par des observations journalières, réitérées, du changement qui se faisait dans l'humeur de madame Darboys. Jusqu'alors elle avait eu un caractère aimable, égal, assez enjoué, et dont le charme expliquait même l'attachement constant de Germaine : avec Angèle à ses côtés, elle eût défié le monde entier, et les plus grands malheurs ne l'eussent pas fait sortir de sa sérénité naturelle; son cœur était rempli et ne demandait rien de plus. Maintenant Angèle était là, et sa mère paraissait agitée, soucieuse, souvent elle avait les yeux rougis comme si elle eût veillé et pleuré ; un silence morne remplaçait cette expansion dans laquelle elle racontait volontiers le plan de sa journée, les nouvelles de la ville ou celles que le journal avait apportées le matin. Il arrivait même qu'elle répondait à Angèle avec une aigreur brusque que celle-ci n'avait jamais connue, et qu'elle ne recevait pas avec un grand respect. Ce n'était rien parfois, une de ces bagatelles que chaque jour amène, qui glissent inaperçues parmi les gens qui s'aiment, et sont prétexte à querelle dans les familles désunies.

« Angèle, sortiras-tu ce soir?

— Je ne sais, maman... il n'y a rien de décidé.

— Ah! je comprends! tu ne me mets pas dans tes secrets; je ne dois plus être au courant de ce que tu fais... c'est trop juste! Qu'est-ce qu'une mère?

— Eh! mon Dieu, maman! à qui en as-tu? Je te fais des secrets! Tu ne dois plus être au courant! Mais si ce n'est pas de l'inquisition, c'est de la persécution!

— Angèle!

— Ah! vois-tu, c'est ennuyeux, à la fin... je ne puis pas être traitée comme une petite fille!... Léopold le dirait bien aussi... il pense tout à fait comme moi... »

Ce dernier mot distillait le poison dans le cœur de madame Darboys. Elle était jalouse, d'une jalousie inavouable, cruelle, qui la rongeait en silence, et qui remplissait ses jours et ses nuits d'amertume, jalouse enfin de l'affection que sa fille éprouvait pour Léopold... Elle l'avait donnée avec joie, et maintenant elle eût voulu la reprendre, cette enfant qui ne lui appartenait plus, et qui prodiguait à un autre des sentiments que leur nouveauté faisait ressembler à de la passion. Angèle aimait Léopold parce qu'elle en était encensée, adulée, et elle avait pour lui des attentions, une déférence qui navraient le cœur de la malheureuse mère. Jamais l'indolente affection que celle-ci avait reçue en retour de vingt ans de dévouement et de sacrifices n'avait ressemblé à cette préoccupation constante, à ce laisser-aller gracieux, à cette tendresse familière que la jeune épouse montrait à celui qui l'avait fait sortir de l'enfance, et si légitime que fût cet amour, madame Darboys n'en pouvait supporter l'expression. Elle sentait combien sa jalousie maternelle était condamnable et ridicule, et elle la cachait, mais c'était cacher dans son sein un serpent qui la dévorait sans qu'elle osât se plaindre. Son caractère s'aigrit, sa gaieté s'étouffa sous des larmes dévorées en silence, ses manières perdirent leur douceur, elle brusquait et grondait Angèle, relevait avec malveillance les opinions exprimées par Léopold, et quant à Germaine, elle la ménageait moins que jamais. Angèle, malheureusement, n'avait pas apporté la patience en dot, et elle répliquait à sa mère avec la liberté de leurs rapports, avec la familiarité que tant d'indulgence et d'adoration avait autorisée. Madame Darboys se taisait alors, et s'avouait vaincue, elle faisait même de timides efforts pour regagner une affection sans laquelle elle ne pouvait vivre; elle suivait sa fille, elle lui disait des choses douces, agréables, tendres; elle prévenait ses désirs de toilette, ses fantaisies de maîtresse de maison, et ne se montrait rassurée que, lorsque le front d'Angèle éclairci, avait projeté un rayon sur le sien. Mais ce calme était de peu de durée; un mot de la jeune femme à son mari soulevait parfois un nouvel orage, à la suite duquel madame Darboys achetait la paix par de nouvelles concessions.

Ces débats répandaient une certaine gêne dans cet intérieur qui eût pu être si heureux et si calme. Léopold qui, peut-être, avait pressenti la cause des agitations de sa belle-mère, s'observait en sa présence, tâchait de ne pas prêter le flanc, et surtout il évitait d'adresser à Angèle quelques-unes de ces paroles qui attestent une intimité exclusive. Angèle se taisait fréquemment, mais son silence n'était pas exempt de bouderie; madame Darboys, gaie ou triste par soubresauts, selon que sa fille lui avait souri ou l'avait boudée, amenait toujours le malaise avec elle; Germaine seule paraissait tranquille. Une longue habitude de sentiments refoulés et de souffrances concentrées ne lui permettait pas de trouver sa position difficile.

Les repas surtout étaient devenus pénibles. Un morne silence y présidait souvent; Léopold se taisait parce qu'il voulait éviter tout sujet de dispute, Angèle parce qu'elle était mécontente, sa mère parce qu'elle était triste, Germaine parce qu'elle ne trouvait rien à dire. Cependant il arrivait que, par politesse, elle croyait devoir tenter quelques efforts pour dissiper ces nuages et animer la conversation; elle disait un mot de la pluie et du beau temps (heureuse ressource des gens embarrassés!), ou d'une visite reçue, ou d'un livre qu'elle avait lu; Léopold seul relevait le gant, et un petit entretien amical s'engageait entre eux. Pendant qu'ils causaient, Angèle s'enfonçait dans sa maussaderie, et madame Darboys se plongeait dans ses tristes pensées.

Bientôt ce fut Léopold qui provoqua sa belle-sœur. Il trouvait en elle les ressources d'un esprit cultivé, nourri de solides lectures; elle avait des richesses d'intelligence qu'Angèle ne possédait pas, et le jeune homme se laissa aller au plaisir si naturel d'échanger quelques idées. Il aimait à causer de littérature, et Germaine qui, dans sa solitude de la Richardière avait beaucoup lu, aimait à lui donner la réplique. Un jour ils parlaient du théâtre allemand qu'ils connaissaient bien tous les deux; Léopold vantait Goëthe, elle préférait Schiller; il citait *Goëtz de Berlichingen* et ses beautés chevaleresques, elle répondait par *Guillaume Tell* et ses beautés alpestres, tous deux s'animaient sans remarquer l'air désapprobateur et dé-

daigneux d'Angèle, et la physionomie soucieuse de madame Darboys.

« Eh bien! ma sœur, je vous lirai *Goëtz*, dit Léopold en se levant de table, et je vous forcerai au moins de convenir que c'est beau, et que le génie de Goëthe est allé jusqu'à la naïveté. »

Le lendemain, madame Darboys se trouvait seule avec Germaine, qui brodait tranquillement, et elle lui dit tout à coup d'un ton bref :

« Germaine, j'ai une observation à vous faire.

— Dites, maman.

— C'est que je vous engage à ne pas accaparer la conversation, comme vous le faites depuis quelques jours; il n'est pas convenable qu'une jeune fille paraisse instruite comme un pédant de collége, et puis, ne sentez-vous pas qu'Angèle pourrait être offensée de ces apartés avec son mari?

— Un aparté, maman! mais je ne parle à Léopold qu'aux heures des repas, quand nous sommes tous rassemblés!

— C'est égal, je maintiens mon observation.

— J'avoue, maman, que je ne croyais pas l'avoir méritée. »

Germaine n'en dit pas davantage; elle renferma dans son cœur des sentiments tumultueux qui demandaient à se faire jour; jamais injustice ne lui avait fait autant de peine, et n'avait porté une si vive atteinte à sa délicatesse et à sa fierté. Madame Darboys, gênée elle-même par ce qu'elle venait de dire, s'éloigna, et sa fille, demeurée seule, pleura en silence et pleura longtemps. Elle eut besoin de déposer cette injure au pied du crucifix, et elle ne reprit son calme qu'après s'être plainte à Dieu comme on se plaint à un père, mais depuis ce moment, elle désira quitter une maison où ses intentions les plus pures devenaient si facilement suspectes, et où, donnant à ceux qui l'entouraient les noms sacrés de frère, de sœur et de mère, elle n'avait cependant ni protecteurs ni amis!

Madame Darboys n'avait fait cette exécution que pour complaire à l'enfant chérie; à ce prix elle avait acheté un raccommodement, car Angèle boudait et se taisait depuis plusieurs jours.

Germaine, se tenant pour avertie, évita les occasions de parler et de paraître que Léopold cherchait à lui offrir, et fatigué, il se dit à la fin :

« Elle serait bien aimable, si elle voulait, ma chère belle-sœur, mais elle est fantasque comme la lune! »

XII

A dater de ce moment, Germaine se renferma de plus en plus dans cette vie intérieure dont elle connaissait les mélancoliques jouissances. Sa chambre devint son univers; elle y trouvait son petit oratoire, ses livres, ses crayons, son aiguille, tout ce qui pouvait adoucir ses chagrins et abréger le cours des heures, et elle s'informait le moins possible des révolutions domestiques qui l'affligeaient, mais sur lesquelles elle n'exerçait aucune influence. Elle lisait souvent *l'Imitation*, qui donne de si suaves consolations aux âmes solitaires, et de si judicieux conseils à ceux qui ont à souffrir du caractère d'autrui. D'autres distractions lui étaient réservées : mademoiselle Honorine venait la voir souvent le matin, et lui apportait toujours un beau bouquet cueilli à Roche-Corbon; le soir, madame d'Emmeryn apportait fréquemment son ouvrage, et pendant que madame Darboys et les jeunes mariés allaient dans le monde, elle s'installait auprès du feu de Germaine. Celle-ci n'avait plus de motifs pour ne pas se livrer, avec le charme de son esprit et de son cœur, à l'aimable femme qui recherchait son amitié, et quelle que fût la distance d'âge qui les séparât, il s'était noué entre elles une véritable et douce affection. Mademoiselle Honorine y contribuait bien un peu; elle aussi était devenue l'amie de madame d'Emmeryn, et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, elle lui parlait de Germaine, et peu à peu, sans le vouloir, elle révélait ce que la jeune fille avait toujours caché, le secret intime de ses vertus et de ses peines. Ces confidences attristaient madame d'Emmeryn; déjà, son expérience de femme de cinquante ans l'avait éclairée sur le caractère d'Angèle, elle avait vu jusqu'au fond de cette âme égoïste et légère; elle avait deviné, par une intuition de mère, la jalousie maternelle de madame Darboys; elle avait assisté même à quelques petites scènes d'intérieur, de chagrin impérieux et jaloux d'une part, d'impatience et de dédain de l'autre, et elle avait tremblé pour la félicité de son fils.

« Il a passé à côté du bonheur, se disait-elle en soupirant; ah! si j'avais mieux connu Germaine, je l'aurais obligé à être heureux! »

Ces idées la préoccupaient souvent et, discrètement, elle parlait de l'avenir de Germaine à mademoiselle Honorine.

« Nous voudrions, mon frère et moi, la voir mariée, disait la vieille demoiselle en galopant sur son dada favori, mais il paraît que ce n'est pas l'avis de madame Darboys, car elle ne cesse de répéter, à qui veut l'entendre, que Germaine n'a pas le goût du mariage.

— Est-ce la vérité?

— Eh! madame, Germaine est trop délicate et trop noble pour rêver creux des romans d'amour, et si elle ne se marie pas, elle en prendra son parti, ainsi que j'ai fait, mais jamais elle n'a annoncé sa résolution de rester en célibat. Et, je vous le demande, qu'est-ce qui l'engagerait à rester fille? de quel agrément jouit-elle? quelle amitié lui témoigne-t-on? Madame Darboys ne pense qu'à Angèle, ne voit qu'Angèle; elle l'aime tant, qu'elle en est jalouse! elle passe sa vie à quereller sa fille et à l'adorer... Pendant ce temps, que fait Germaine? elle est seule, ainsi que le *passereau sur un toit*, comme dit le livre de prières. Nous sommes trop vieux, Felix et moi, pour recevoir du monde, faire des relations qui nous missent à même de lui choisir un bon mari, et c'est, je l'avoue, mon plus grand chagrin que de la voir rester fille, elle qui ferait une si bonne femme.

— Elle se marierait, répéta madame d'Emmeryn toute pensive; c'est bon à savoir. »

Depuis cette conversation, elle eut de fréquentes et mystérieuses conférences avec mademoiselle Honorine et même avec l'oncle Félix, et puis enfin un soir, sachant qu'Angèle, sa mère et Léopold étaient allés au bal, elle s'en vint trouver Germaine :

« Vous restez donc au logis quand les autres vont au bal? chère Germaine, lui dit-elle.

— Comme Cendrillon, et vous voyez, madame, que comme elle aussi, j'ai de belles visites. Je n'aime pas le bal, vous le savez.

— Et je vous en loue, ma chère. Allons... me voilà bien établie dans le fauteuil que vous voulez bien appeler le *mien*, le feu est comme je l'aime, les rideaux sont baissés... ne trouvez-vous pas que c'est l'heure aux confidences?

— Si j'en avais à faire, je ne pourrais pas choisir un meilleur moment.

— Et si j'en avais, moi, vieille femme de cinquante ans?

— J'écoute, madame.

— Ma bonne Germaine, vous savez mon amitié pour vous? eh bien! le titre d'amie ne me suffit pas, je voudrais vous appeler ma cousine ou ma nièce, et j'en ai trouvé le moyen... consentirez-vous? »

Germaine rougit et dit en balbutiant:

« Je ne sais pas si je vous comprends, madame.

— Parlons sérieusement, chère amie. Je voudrais, comme mademoiselle Honorine, vous voir mariée, et j'ai pensé à un bon et digne jeune homme, mon proche parent, le fils de ma cousine germaine, ce qui ferait de vous ma nièce à la mode de Bretagne. Il vous a vue, et il est du même avis que moi. Vous l'avez vu aussi : vous souvenez-vous d'Armand Leglève qui était votre voisin de table, il y a quinze jours?

— Oui, madame.

—Il n'est pas brillant, il n'est pas homme du monde, mais je réponds de lui cœur pour cœur! il a un esprit solide et judicieux, une instruction très-approfondie; ses manières, vous avez pu en juger, sont tout bonnement simples et polies; c'est un chrétien et un chrétien pratiquant, et l'âme la plus affectueuse, la plus dévouée qu'il y ait sous le soleil. Vous seriez heureuse et appréciée, ma chère Germaine. Maintenant, venons-en à la position : elle est simple et solide comme Armand lui même. Il est orphelin, il jouit d'une jolie fortune, nette et liquide, et, pour employer son temps et son intelligence, il s'est fait nommer juge de paix dans une des résidences champêtres de notre Touraine. Il passe sa vie à faire du bien et à étudier la flore du pays, car il a un goût prononcé pour la botanique. Vous voyez, c'est un mélange de magistrat et de savant, qui promet à une femme la vie la plus tranquille et la plus honorable; de plus, sa piété fervente convient à la vôtre... que vous dirai-je? il me semble qu'il remplacera Valentine auprès de vous... Qu'en pensez-vous? »

Germaine avait écouté avec une attention profonde; elle leva les yeux sur madame d'Emmeryn, et lui dit :

« M. Leglève a choisi un bon ambassadeur.

— Ah! ma chère fille, ma chère nièce! s'écria-t-elle en l'embrassant à dix reprises, vous consentiriez!

— Parlez-en à ma mère, chère dame.

— Dès demain! votre oncle Félix est prévenu; il connaît Armand, il l'aime beaucoup... et vous voudrez bien aller vivre à la campagne?

— Avec plaisir; j'aime la vie des champs.

— Oh! qu'Armand sera heureux! et vous aussi, Germaine, je vous le promets en son nom! Mon Dieu, j'ai envie de pleurer! mon pauvre Léopold! »

Elle se tut, elle aussi était jalouse, mais c'était de ce bonheur qui s'annonçait si pur, et qu'elle ne pouvait plus donner à Léopold.

Madame Darboys, prise à l'improviste, ne trouva rien à objecter, sinon qu'il fallait consulter Germaine, et quand celle-ci eut acquiescé modestement à la demande qui lui était faite, la maison fut ouverte à M. Armand Leglève.

Madame d'Emmeryn ne s'était pas trompée, et bientôt Germaine reconnut dans cet homme un peu timide, un peu gauche peut-être, l'âme et l'esprit qui lui convenaient et qui pouvaient remplacer la plus chère affection de sa vie, celle de Valentine. Envisagés avec lui, le chemin semblait sûr et la vie facile; il avait cette douceur et cette bonté qui donnent tant de charme à l'existence à deux, la loyauté qui rassure et la noblesse de cœur qui rend la femme fière de son époux. Il la comprenait et l'aimait; elle l'aima à son tour, et pendant les six mois qui s'écoulèrent jusqu'à leur mariage, elle oublia le passé et ses chagrins, et il ne manquait aux perspectives riantes de l'avenir que deux figures aimées, son père et Valentine!

M. Bourdon.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

Quand on aura jeté un coup d'œil sur les œuvres classiques de notre catalogue d'août, on remarquera une belle collection de morceaux de musique nouvelle pour piano seul, sur les motifs du ballet d'Adam, *le Diable à Quatre*. Plusieurs compositeurs, séduits par la grâce et la verve des principaux morceaux de cette jolie partition, les ont tour à tour reproduits sous diverses formes. Ainsi nous devons à J. Herz une *valse brillante*, et une remarquable mazurka; — à Fessy, un *grand galop* et une *polka* des plus originales; — à Crezinski, une *polonaise* d'un bon style et une *mazurka nouvelle*; — enfin à Strauss, une *polka-mazurka* et un brillant *quadrille*. La magnifique partition de *Don Juan*, de Mozart, en feuilles détachées, complète notre collection. Cet opéra, représenté en 1787, a été, avec *la Flûte enchantée*, la première création du genre romantique et fantastique, *Don Giovanni*, opéra semi-seria, — car c'est la partition italienne que nous donnons — renferme des pages d'une véritable beauté. Il y a une grande quantité d'airs et plusieurs duos ravissants. Tout le monde sait que *La ci darem la mano* est un chef-d'œuvre de grâce, de fraîcheur et de sentiment. Les deux trios *Ah! chi mi dice mai!* et *Ah! taci ingiusto core*, ainsi que le quatuor *Non ti fidar, ó misera*, sont d'impérissables monuments de cette gloire qui a coûté à l'illustre Mozart, malgré tout son génie, tant de luttes et de déceptions.

Mozart mourut en composant son *Requiem*, qu'il laissa inachevé. Il avait alors trente-cinq ans.

M. L.

ROSSINI

Il y avait à la fin du siècle dernier, dans la petite ville de Pesaro, bâtie en amphithéâtre sur le golfe de Venise, un pauvre et honnête joueur de cor, nommé Joseph Rossini, marié à une jeune femme qui n'avait, pour toute fortune, qu'une voix médiocre et un joli visage; quand venait la saison des foires, le couple quittait Pesaro, et parcourait tous les bourgs de la Romagne, le mari faisant sa partie dans les orchestres improvisés, la femme chantant passablement les rôles de seconda donna sur les théâtres en plein vent. Lorsque arrivait l'automne, les deux artistes s'en retournaient vers la ville natale, où ils subsistaient le reste de l'année du produit de leur industrie nomade. Quoique pauvres, ces deux jeunes gens vivaient heureux et ne s'inquiétaient guère de l'avenir, lorsqu'il leur naquit le 29 février 1792 un bel enfant qu'ils appelèrent Joachino Rossini.

D'après Stendhal, Rossini n'aurait commencé à apprendre la musique qu'à l'âge de douze ans. Selon Fétis, qui assure le tenir du maestro lui-même, il accompagnait dès sa dixième année son père et sa mère dans leurs excursions artistiques et jouait tant bien que mal la deuxième partie de cor. Ses parents, s'apercevant qu'il avait une belle voix, le présentèrent un jour au professeur Angelo Tesei qui le prit en amitié, lui enseigna le piano, et le mit en état de gagner quelque argent en chantant des soli de soprano dans les églises de Bologne. Au bout de deux ans, son éducation musicale était déjà fort avancée; il lisait à première vue les morceaux les plus difficiles, et comme il était fort joli garçon, il pouvait espérer de débuter comme ténor sur une des scènes italiennes.

Ce fut vers cette époque, qu'attaché en qualité de directeur des choristes à une troupe ambulante, Rossini se promena de Lugo à Ferrare, et de Forli à Sinigaglia, toujours pauvre, mais toujours insouciant. Admis au Lycée de Bologne le 20 mars 1807, il reçut de Stanislas Mettei, savant professeur de contrepoint, les premières leçons de composition musicale. Mais les longues études ne convenaient guère à cette organisation pétulante, rêvant alors le plaisir et non la gloire, les voyages et non la fortune. Quand Rossini en était à sa dernière pièce de monnaie, il faisait une cantate qu'on exécutait à grand orchestre, qu'on payait peu en général, mais qui pourtant lui assurait un mois ou deux d'indépendance et de loisir. A mesure que vint l'âge, les besoins devinrent plus impérieux, et divers projets d'opéra naquirent dans son cerveau. Le premier, qui fut représenté à Venise, fut *la Cambiale di matrimonio*, et obtint quelques succès. — Les nombreux ouvrages qui inondèrent alors tous les théâtres de l'Italie, *l'Inganno felice*, *Ciro in Babylonia*, *la Scala di seta*, *la Pietra del Paragone*, *l'Occasione fa il ladro*, *Sigismondo*, *il Figlio per azzardo*, et plusieurs autres dont les noms sont aujourd'hui tout à fait oubliés, commencèrent non la fortune, mais la réputation de Rossini. Le jeune maître atteignait sa vingt et unième année, lorsqu'il révéla toute la puissance de son génie dans une œuvre qui fit une telle fureur en Italie, qu'en un instant, dans les salons, dans les rues, dans les églises, le public italien n'eut plus qu'une voix pour chanter les délicieuses mélodies de *Tancrède*. Cet immense et légitime succès fut suivi d'un autre triomphe qui, dans le genre bouffe, se produisit avec un grand éclat sur le théâtre de Venise sous le titre de *l'Italiana in Algeri*. Vif, espiègle, étourdi, spirituel, paresseux dans son activité, Rossini pliait son talent à toutes les exigences des impresarii, des chanteurs et du public. Presque toujours applaudi à outrance, adoré comme un Dieu dans tous les pays qu'il traversait, le jeune fou avait pris de son importance une si haute opinion, qu'il écrivait à sa mère des lettres dont la suscription était formulée ainsi : « *All' ornatissima Signora Rossini, madre del celebre maestro, in Bologna.* » S'il avait tort de l'écrire, il n'eut pas tort de le penser, car Rossini était devenu, vers cette époque, l'idole des Italiens. Malheureusement, le succès qui donne dans toutes les villes de ces États une immense célébrité, ne produit que des bénéfices minimes. Le fameux Barbaja, directeur du théâtre de San-Carlo, à Naples, offrit 12,000 fr. par an à Rossini, à la condition qu'il lui composerait deux opéras nouveaux par an : le maëstro fut ébloui de ces offres splendides qui le font rire aujourd'hui, lorsqu'il se rappelle cette joyeuse et insouciante période de sa vie passée; la voix de mademoiselle Colbrand était alors dans tout son éclat; il créa, pour cette cantatrice, dont plus tard il fit sa femme, l'opéra d'*Elisabetta* représenté en 1815. De 1815 à 1822, Rossini écrivit successivement *Otello*, *Armida*, *Mosé*, *Ricciardo e Zoraïde*, *Ermione*, *la Donna del Lago*, *Maometto secondo* et *Zelmire*. S'il fallait analyser, une à une, les beautés incomparables de ces œuvres que tout l'univers a admirées, il faudrait noircir cent feuillets de ce journal, et nous ne nous étonnons pas que M. Stendhal ait fait paraître sur le même sujet deux volumes auxquels nous renvoyons nos lectrices, ne pouvant leur donner ici qu'un aperçu du caractère et des travaux de Rossini. La fécondité incroyable du compositeur croissait avec sa renommée. En même temps qu'il composait ses opéras à Naples, il courait à Rome où il faisait jouer, pour la cérémonie du carnaval, un opéra seria intitulé *Torvaldo et Dorlisca*, qui n'eut qu'un demi-succès. La même année, dans la même ville, l'impresario du théâtre Argentina lui apporta le livret du *Barbier de Séville*, en lui demandant une partition. Or, ce livret avait été déjà mis en musique par Paësiello. Rossini accepta la tâche difficile de faire oublier le vieux maître napolitain; les Romains, offensés de cette audace, sifflèrent outrageusement la première représentation. Honteux le lendemain d'avoir nié la valeur d'un chef-d'œuvre de gaieté, de grâce, de finesse, de style, de verve comique, en un mot d'une des plus grandes productions de l'art moderne, ils accueillent l'ouvrage par des acclamations inimaginables, et portent l'auteur en triomphe; *le Barbier de Séville* se promène à travers l'Italie, passe les mers, et fait le tour du monde. En 1817 parut la *Cenerentola*, œuvre charmante représentée plus tard à Paris, et dont nous avons tous apprécié le mérite. Puis suivirent *la Gazza Ladra*, *Adélaïde di Borgogna*, *il Califo di Bagdad*, *Eduardo e Cristina*, *Bianca e Faliero*, et *Matilde di Sabran*, cinq partitions dont quelques-unes comptent de grandes beautés. En 1822, Rossini quitta Naples pour aller faire jouer à Venise l'opéra de *Semiramide*. Le succès de ce magnifique ouvrage si justement aimé en France fut de prime-abord bien au-dessous de son mérite. Si les Vénitiens ne pou-

vaient s'empêcher d'y reconnaître une grande élévation de style, ils prétendaient que la naïveté, la fraîcheur, la grâce négligée qui formaient le caractère principal du talent de Rossini, ne s'y montraient plus. Le compositeur, disaient-ils, s'était germanisé; blessé de cette froideur, le maestro accepta les offres brillantes que lui faisaient l'Angleterre; il passa cinq mois à Londres, occupé de concerts qui lui rapportèrent la somme énorme de 250 mille francs, et vint se fixer à Paris où M. de La Rochefoucauld lui confia la direction du Théâtre Italien avec de magnifiques appointements. En 1827, Rossini reprit son *Maometto secondo* qui fut corrigé et enrichi de l'admirable scène de la bénédiction des drapeaux, puis représenté à l'opéra sous le titre du *Siége de Corinthe*. En 1828, parut *le Comte Ory*, page légère et gracieuse dont chaque mélodie est restée dans notre souvenir.

Enfin nous assistâmes à la représentation de *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre de la musique contemporaine. « Le génie du grand artiste, dit Fétis, y avait subi une dernière et complète transformation. Conservant tout le feu, toute la verve et toute la grâce italiennes, il avait acquis plus de fini dans les détails, plus de majesté dans la facture, plus de ces qualités enfin dont l'ensemble compose ce qu'on appelle le grand style. »

Une foule de mélodies ravissantes, des sonates, des fantaisies, des morceaux d'église parmi lesquels nous ne citons que le sublime *Stabat Mater* dont l'élévation, les beautés magistrales et le sentiment religieux surpassent tout ce qui a été créé en ce genre; enfin *les Titans*, dernière production du maître, page vigoureuse, remplie de modulations grandioses, telles sont les œuvres enfantées par ce cerveau puissant, sujet d'étonnement et d'admiration pour le monde. Demi-dieu par le génie, presque roi par la fortune, le cygne de Pesaro se repose, l'aile doucement pliée sur un nid de mousse, bercé par les rêves harmonieux du passé, et entouré des sollicitudes de la génération moderne.

Marie Lassaveur.

LA LIANE ET LE TAMARIN

« De grâce, laissez-moi pousser sous votre ombrage;
Je suis faible, chétive; au moindre vent d'orage,
Je me verrai broyée et morte sans retour;
 Et ma reconnaissance,
 Qui sait? peut-être un jour,
Au double vous paiera de votre bienfaisance.
Je parerai de fleurs votre front vénéré;
Et quand les ans hâtifs, s'accumulant sans cesse,
Courberont votre corps, pour vous je deviendrai
 Un bâton de vieillesse. »
Au tamarin *des hauts*, géant de nos forêts,
Pauvre liane un jour tenait pareil langage.
La voilà qui grandit, faible d'abord, après
Enlaçant, enlaçant chaque jour davantage
De ses nœuds redoublés le tronc et les rameaux.
Oh! quel plaisir de voir, si légers et si beaux
De la plante à souhait les longs replis s'étendre,
Au vert sombre de l'arbre unissant leur vert tendre,
Et couronnant son front de fleurs d'or et de feu!
 Séduisante merveille!
Paradis enchanteur des oiseaux du bon Dieu!
Doux réservoir de miel où la petite abeille
 Vient s'enivrer et s'ébaudir.

La liane a tenu largement sa promesse;
Mais le vieil arbre, hélas! ne dut s'en applaudir.
Privé d'air, de soleil, déplorant sa faiblesse,
Il périt étouffé par le frêle arbrisseau.

Cette liane, ami, la voulez-vous connaître?
Au fond de votre cœur cherchez bien, et peut-être
La verrez-vous cachée en son humble berceau.

F. Saint-Amand,
Créole de l'Ile-Bourbon.

Économie Domestique

Confiture d'abricots entiers.

Les abricots ne doivent pas être très-mûrs ; on les fend avec soin pour enlever le noyau. On prend un kilogramme et un quart de beau sucre par kilogramme de fruit ; on met le sucre cassé dans la bassine avec un demi-litre d'eau par kilogramme ; lorsqu'il est fondu, on le clarifie, et on fait cuire au *grand boulé*. Quand le sucre est à ce point de cuisson, on y place les abricots entiers, on active le feu, puis, au bout de quelques instants, on retourne délicatement les fruits, afin qu'ils cuisent de tous les côtés. Lorsqu'ils sont cuits, ce qui se reconnaît à leur transparence, on retire la bassine du feu, et, avec une fourchette, on enlève les abricots qu'on dépose dans des pots à confiture. On fait cuire de nouveau le sirop, en y ajoutant le jus que les abricots ont déposé dans les pots, on pousse jusqu'au grand boulé, puis avec ce sirop, on achève de remplir les pots.

(*Maison rustique des Dames.*)

Crème à l'orge et aux amandes.

Prenez une poignée d'orge mondée, faites-la cuire à l'eau et pilez-la avec une amande amère et douze amandes douces bien épluchées. — Passez à travers le tamis de soie, faites cuire doucement dans du lait jusqu'à consistance d'une bouillie claire, ajoutez du sucre et de la fleur d'orange. Cette crème ou bouillie est très-adoucissante dans les irritations de poitrine.

Ratafia de noyaux

(Recette demandée.)

Mettez dans une cruche, jusqu'à moitié de sa hauteur, des noyaux de pêches et d'abricots, achevez de remplir avec de l'esprit-de-vin. Laissez infuser pendant six semaines, en exposant la cruche aux rayons du soleil. On casse alors environ un quart de noyaux qu'on remet dans la cruche avec les amandes et les coquilles, et l'on fait macérer de nouveau à la même température. Après ce temps, on soutire la liqueur pour y ajouter partie égale d'eau dans laquelle on aura fait fondre 150 grammes de sucre par demi-kilogramme. On laisse encore digérer à froid le mélange pendant dix jours avant de filtrer la liqueur et de la mettre en bouteilles.

Correspondance

Paris, 10 juillet 1862.

Ma chère Émilie,

Notre aimable Jeanne me cède sa plume, quoique je ne sois pas *la plus digne*, à coup sûr; elle me délègue le soin de vous parler aujourdhui, à vous, ma bonne petite, qui représentez toutes nos amies. Que vous dirai-je de Paris ? Il n'y a plus de Parisiens dans Paris; ils sont au village, aux eaux, aux bords de la mer, ils cèdent aux étrangers leur ville brillante et brûlante. Ceux qui restent se réunissent, les grands seigneurs, dans des réunions du matin, des *lunchs* d'une élégance extrême; les bourgeois, dans les jardins et dans les squares qui offrent au moins une image de la campagne absente, et de belles fleurs admirablement cultivées, à défaut de bluets et des coquelicots émaillant la mer ondoyante des blés.

Et que fait-on dans ces petites réunions d'amis? on cause, on parle des mariages, qui sont nombreux et sur lesquels chacun donne son avis, comme s'il faisait partie du conseil de famille ; on cite le mariage de M. A..., qui épouse en secondes noces une belle Brésilienne, et qui a renouvelé l'ancienne et triste coutume de se marier à minuit, heure du mystère et des crimes ; celui de M. de C..., nom célèbre, avec

mademoiselle de F...; celui du vicomte de la F... avec mademoiselle de N... et *tutti quanti*; on parle de l'Exposition de Londres et du musée Campana, deux sujets inépuisables, mais dont je ne vous entretiendrai point, puisqu'une plume savante et souple s'en est chargée.

Quand la cour était à Fontainebleau, on y a dansé; l'impératrice portait à l'un des derniers bals, une robe de tulle blanc, brodée de paille, un diadème de bluets avec des papillons en diamants. On parle toujours un peu des *Misérables*, mais c'est un bruit qui s'éteint; l'intérêt du drame ne s'est pas soutenu. Un petit volume de M. Armand de Pontmartin, *les Jeudis de madame Charbonneau*, a été l'occasion de plus d'une grosse querelle, car les célébrités du jour, à peine voilées sous des noms transparents, y sont traitées de la manière la plus acerbe. J'ai applaudi, je l'avoue, à quelques-unes de ces exécutions; d'autres, en me faisant de la peine, m'ont étonnée, et surtout je n'aime pas à voir madame de Girardin traînée sur la claie. Elle n'a pas fait tout le bien qu'elle eût pu faire, sans mériter cependant ces ignominies.

Pendant que Paris se tait, les provinces sont en fête. Elles ont des courses, des cavalcades, des régates, des concours de musique, des cérémonies religieuses, comme à Limoges; des amusements profanes, comme à Lille. La petite ville de Coventry, en Angleterre, célébrait, il y a peu de jours, la mémoire de lady Godiva (1), dont votre journal vous a jadis raconté la légende. Cette femme, qui a vu sa mémoire perpétuée dans sa patrie, de siècle en siècle, avait fait un acte extraordinaire de dévouement pour sauver ses vassaux d'un impôt auquel ils étaient condamnés, et le 15 juin dernier, la vieille cité du Warwickshire s'était transformée pour l'honorer.

Un cortége, qui rappelait toutes les anciennes traditions de la contrée, parcourait les rues de la ville; deux hérauts, en tabars richement brodés, le précédaient; des bannerets, armés de pied en cap, entouraient un Saint Georges à cheval; des corporations, vêtues de costumes antiques, défilaient en bon ordre; le prince Noir, le jeune et terrible Édouard, chevauchait au milieu de ses écuyers et de ses pages, et enfin, sur un palefroi magnifique, entourée de pages et de damoiselles, arrivait lady Godiva, l'héroïne du jour. Celle qui la représentait était si belle, ses longs cheveux lui formaient un si riche manteau, elle avait au front une si splendide couronne, que les *policemen* devaient la protéger contre l'admiration de la foule. Voilà une jolie fête en l'honneur de la vertu d'une femme!

Spa, 20 juillet.

Je continue ma lettre à Spa, chère Émilie. Que n'y sommes-nous ensemble! il faut voir de ses propres yeux cette charmante vallée, semée de maisons blanches et que nos pères appelaient le Café de l'Europe. Le chemin de fer nous a amenés de Paris en quelques heures. Et que de pays nous avons vus! L'Ile-de-France, la Picardie, l'Artois, la Flandre, le pays de Namur et enfin les Ardennes. A partir de Liége, la route est délicieuse; on traverse la vallée de la Vesdre, qui est quelquefois un ravin, quelquefois un jardin, toujours un paradis, a dit un touriste. C'est le pays des Carlovingiens, les noms des villages le disent: Landen, Héristal, Pepinster; voici Franchimont dont le château en ruines, vieux *burg* démantelé par Charles le Téméraire, a été fondé par Charles Martel. Le grand empereur d'Occident a chassé le loup et le sanglier dans ces forêts; ne voit-on pas courir les limiers sous les chênes et les mélèzes, et Fastrade, la femme qu'il a le mieux aimée, ne chevauche-t-elle pas à ses côtés? Mais ce n'est qu'une vision. Le chemin de fer nous jette à Spa, et la civilisation vient au-devant de nous sous la forme de cicerones importuns et d'hôteliers empressés « Voulez-vous une *voiturette* (style du pays)? voulez-vous une blanchisseuse? voulez-vous l'*Hôtel d'York?* l'*Hôtel d'Orange*, l'*Hôtel Britannique*, l'*Hôtel des Quatre Saisons?* » Oui! nous voilà installés, et j'oublie les désagréments de l'arrivée, en contemplant ce doux et délicieux paysage, ces rochers abruptes, d'un ton de bronze, couronnés de la plus splendide végétation; j'oublie tout en écoutant les gazouillements de ces ruisseaux, qui, de tous côtés, bondissent en écumant sur des fragments de roche; j'oublie tout en respirant cet arôme sain et suave des forêts... une pluie récente l'a rendu plus pénétrant; il pleut encore; un rideau humide voile l'horizon, c'est égal, je me couche ravie, et le lendemain, je me réveille avec empressement. Il faut voir, il faut aller, il faut connaître. Ma première visite est pour l'église; c'est tout naturel; à côté, voici la fontaine du Pouhon, à laquelle Pierre le Grand a dû la santé; elle mériterait un plus beau monument. Une longue rue, toute bordée d'hôtels, de magasins et surtout de boutiques d'objets en bois de Spa, nous conduit à la *Promenade de Sept heures*. Figurez-vous, chère Émilie, trois avenues d'ormes et de chênes centenaires, bordées, d'un côté, par un ruisseau qui joue au torrent et dont on entend au loin la voix de cristal, et de l'autre, par des rochers qui portent à leur sommet une chevelure touffue d'arbres et de buissons et, cachés à leurs pieds ou suspendus à leurs flancs, des chalets rouges, des cottages blancs couverts de lierre, des maisons de toutes les formes, de toutes les couleurs, attrayants ermitages destinés à tenter les étrangers. Au bout de la promenade, un large et sinueux sentier vous mène au haut de la montagne et vous fait planer sur un horizon si vaste qu'il a pris une teinte bleuâtre, comme la mer. Sous ces beaux ombrages se rencontrent toutes les nations: Russes, Anglais, Écossais, Autrichiens, Belges, Français, jusqu'au Maure d'Alger qui vend aux belles voyageuses des colliers de sequins et des babouches brodées. Là on voit aussi les échantillons des modes les plus excentriques: des burnous écarlates, des toques de formes impossibles, des panaches de toutes les couleurs, arborés sur des têtes de quinze à soixante ans; toutes les modes à éviter se rencontrent au pied de la montagne d'Annette et Lubin. Les étrangers qui viennent à Spa ne manquent pas de faire le *tour des Fontaines*, et ils ont bien raison, car le site de la Géronstère, celui de la Sauvenière ne s'oublient pas. Nulle part peut-être la nature ne se montre aussi gracieuse. La source du Tonnelet, si bonne pour les petits enfants malades, est dans un lieu plus sauvage, mais comme les yeux se baignent dans cet océan de verdure! on va voir aussi la belle cascade de Coo, mais j'avoue que le charme de ces eaux jaillissantes est gâté pour moi par l'affreuse population qui vous poursuit et vous

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1852.

offre, moyennant quelques sous, de jeter un chien vivant dans l'eau tourmentée, afin que vous ayez le plaisir de voir s'il survivra ou non. Pauvre chien! c'est le jumeau du chien du Pausilippe... il paraît que les mauvaises idées comme les mauvaises herbes poussent partout.

Ce qui dépoétise Spa, c'est le jeu, le jeu public, redoutable, effréné. Je n'oublierai pas ces figures de joueurs et de joueuses, qui perdaient or et argent d'un air si froid et si morne, et qui, un instant plus tard, se précipitaient vers la porte avec des mouvements de rage qu'ils ne pouvaient plus dissimuler. Et le lendemain les retrouvait encore devant le tapis vert, jouant jusqu'au dernier louis, jusqu'à la dernière pièce de cinq francs. A propos du jeu, sur un banc de la promenade où je déchiffrais les noms écrits par des voyageurs, j'ai vu, dessiné au crayon, un pistolet avec ces mots : *la dernière mise*... à côté, une autre main avait écrit : *Montagnes et collines, bénissez le Seigneur!* le bien germe aussi partout auprès du mal.

Non loin de Spa nous avons vu Chaudfontaine, dont le site est peut-être plus frais et plus pastoral, et où l'on vit mieux et à meilleur compte, considération qui n'est pas sans valeur, ni pour la bourse, qui a horreur du vide, ni pour l'esprit, qui n'aime pas à être pris pour dupe. La Vesdre, rapide, bouillonnante, donne de la vie aux paysages de Chaudfontaine.

Je quitterai bientôt ce pays délicieux, où l'air est si pur et l'horizon si beau, mais je ne l'oublierai pas. Comme vous êtes une correspondante un peu... un peu paresseuse, j'étais bien tentée, chère Émilie, de vous rappeler au sentiment de vos devoirs en vous rapportant un porte-plume, une boîte à timbres, une sébile à sable, un buvard, et autres ornements de chancellerie, en *bois de Spa*; mais je n'en ferai rien et vous aurez autre chose qui ne sera pas une épigramme.

Adieu, chère Émilie; pardonnez au décousu de ma lettre; avec vous, je pense tout haut. Adieu et mille tendresses.

MODES.

Les robes d'alpaga et de toile de Chine, avec collet ou burnous pareil à la robe, sont indispensables en voyage; les nuances fauvette et nankin sont les plus en vogue, elles ont l'avantage de pouvoir s'orner en velours, ou en rubans de toutes nuances. Quatre velours disposés en festons, arrêtés par des carrés en velours croisés, forment un très-joli ornement.— On peut les garnir aussi d'un seul petit volant tuyauté, surmonté d'un velours ou d'un ruban. L'ornement du corsage et des manches doit rappeler, en miniature, celui du bas de la robe.

Le paletot pareil à la robe, est aussi un vêtement très-commode en voyage, mais il faut se garder de le faire trop court. Nous avons vu une jolie voyageuse partant pour Biarritz, avec une robe gris-acier; la jupe était unie, le corsage à revers, et pointe devant et derrière; les revers étaient noirs ainsi que ceux des manches; le paletot était garni d'une grecque en soutache noire, et les revers noirs comme ceux de la robe. Le chapeau destiné à accompagner cette toilette, était un chapeau impératrice en paille d'Italie, avec une touffe de plumes noires et rouges, posée sur le devant, un ruban noir autour du chapeau, et une ruche de ruban rouge en dessous.

Ce même chapeau en paille noire avec plumes blanches et noires, est d'un très-joli effet avec un costume d'amazone en alpaga ou piqué nankin.

Le chapeau moissonneuse est aussi un très-joli modèle. Le nœud de dentelle à pans tombant derrière est indispensable avec cette forme de chapeau. On les fait soit en paille d'Italie, soit en paille de riz. La dentelle, qui entoure le chapeau avant de se nouer par derrière, retient un bouquet de roses placé un peu sur le côté; la ruche de dessous en dentelle.

Les jeunes filles portent beaucoup de robes garnies et cependant les jupes unies sont aussi fort jolies. Nous citerons une charmante toilette se composant d'une robe en taffetas vert clair, la jupe et le corsage sans aucun ornement; les manches demi-ouvertes sont seules garnies d'un petit volant tuyauté. L'écharpe est en taffetas vert-clair, également bordé d'un petit volant tuyauté. On met avec cela un col en mousseline brodé, et les sous-manches en mousseline ayant sur le côté un bouillonné qui garnit l'ouverture de la manche. Le chapeau qui convient avec cette toilette est en paille de riz avec bavolet garni de dentelle noire; le bavolet et les brides sont de la même nuance que la robe, l'ornement du chapeau est mêlé de dentelle, et le dessous est garni de grosses marguerites blanches avec le cœur noir.

Les cols parisiens en toile ou batiste, les bouillonnés avec poignets pareils au col sont charmants avec les toilettes négligées. Nous recommandons aussi les gants de Saxe.

Nous citerons, pour jeune fille, un délicieux négligé : robe d'alpaga chamois, garnie dans le bas d'un petit volant tuyauté en ruban vert, surmonté de sept ou neuf petits rubans verts, peu écartés, sur lesquels sont posés, de distance en distance, de petits velours lisérés de blanc, partant du volant et montant un peu au-dessus du dernier ruban. Un paletot dont le devant et les manches sont ornés comme la robe, et garni seulement d'un petit volant tuyauté en ruban vert dans le bas; à ce costume, ajoutez un chapeau cloche en paille d'Italie orné d'une plume noire et de velours noir lisérés de blanc.

Les foulards de l'Inde font de charmantes robes pour demi-toilette; la gaze de Chambéry pour grande toilette.

Une large bande en taffetas noir ornée de médaillons entourés de dentelle noire et blanche, posée sur une robe en taffetas mauve est d'un très-joli effet. Les volants à plis creux font aussi un ornement très-distingué. Pour compléter une toilette, on peut mettre une pointe en taffetas noir brodé au passé, garnie d'un ou deux rangs de dentelles de Chantilly, et un chapeau en tulle blanc, avec des touffes de fleurs et de plumes blanches.

Un petit collet en grenadine velours, avec un volant pareil, sur la tête duquel est posée une ruche en taffetas blanc recouverte de dentelle noire, est une charmante fantaisie qui peut se mettre avec une robe légère.

Pour toilette de soirées, les robes se font en tulle blanc ou de nuances claires; la jupe est ornée de ruches en tulle et de guirlandes de fleurs et de feuillage, ou en tunique, avec des ruches en tulle posées sur la

robe de dessous ; la tunique relevée par des touffes de fleurs. La coiffure doit être assortie à la garniture de la robe.

Une robe en tarlatane blanche avec berthe, la robe, la berthe et les manches ornées de bouillonnés, et une simple guirlande de petites fleurs dans les cheveux, font une très-jolie toilette pour jeune fille.

Les chapeaux pour demi-toilette sont en paille d'Italie, en crin noir ou blanc, avec ornements dessus et dessous en fleurs, et plumes noires ou de toutes nuances.

L'azuline est une charmante couleur, mais gardez-vous d'emporter une robe de cette nuance, si vous devez passer quelque temps au bord de la mer; vous auriez la triste surprise de lui voir perdre sa fraîcheur et se tacher, sous l'influence de l'atmosphère humide et salée.

Le détail de la lingerie est très-important dans la toilette d'une femme distinguée, aussi nos lectrices seront-elles heureuses d'apprendre que madame Legras, rue Saint-Honoré, n° 255, vient de recevoir un grand assortiment de broderies suisses d'un travail admirable ; la variété des jours, dont l'exécution est irréprochable, ajoute encore à la beauté de ces broderies.

Pour toilettes d'enfants, nous indiquerons pour petite fille de quatre à cinq ans, une robe en popeline écossaise ornée dans le bas de velours posés en biais; le corsage est à bretelles avec une pointe qui remonte sur le devant de la chemisette ; les bretelles et la pointe sont garnies de velours noirs. La chemisette et les manches sont en mousseline avec un petit velours passé dans le haut de la chemisette et dans le bas des manches; le chapeau est en paille d'Italie, un peu relevé des côtés et orné de fleurs des champs.

Pour petit garçon de six à sept ans, nous citerons une veste flottante en casimir bleu, ornée de grelots de même nuance ; le pantalon demi-long, est pareil à la veste, et également orné de grelots le long de la couture ; le col et les manches sont en toile blanche; le chapeau matelot complète ce petit costume.

Nous avons remarqué aussi une fort jolie toilette pour petite fille : une robe en taffetas bleu rayé, la jupe est garnie dans le bas d'un petit volant plissé ; le corsage décolleté carrément est orné d'une berthe nouant derrière et également garnie d'un petit volant. La chemisette et les manches suisses vont très-bien avec cette forme de robe. Le chapeau est en paille d'Italie, orné de plumes noires et bleues.

EXPLICATIONS

Planche VIII

COTÉ DES BRODERIES. 1, Mouchoir avec écusson et L. L., enlacés — 2, *Robert* — 3, Garniture — 4, B. L., enlacés — 5, *Paul* — 6 et 7, Parure — 8, Ecusson avec E. L. — 9, D. D., enlacés — 10, M. R. — 11, Dessin à soutacher — 12 à 15, Garnitures — 16, L. O. — 17, C. F. — 18, *Marie* — 19, Fond de bonnet — 20, T. D. —21, Coin de cravate — 22, E. M. — 23, T. P. — 24, S. U. — 25, R. S., enlacés—26, H. B.—27, Mouchoir avec M. T. 28 et 29, Parure parisienne — 30, D. H.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 5, Corsage montant — 6 à 9, Canezou — 10 et 11, Chausson d'enfant en crochet tunisien — 12 et 13, Blague en velours — 14 et 15, Ornement religieux — 16, Dessin à soutacher — 17 et 18, Col en crochet guipure — 19, Résille invisible — 20 et 21, Corbeille au crochet — 22, Sachet de lavande — 23 et 24, Porte-aiguilles — 25, Bourse avec perles — 26, Dentelle en tricot.

COTÉ DES BRODERIES

1, MOUCHOIR avec écusson et *L. L.* enlacés, plumetis et cordonnet.

2, *Robert*, plumetis.

3, GARNITURE pour objet de layette ou de trousseau, plumetis et feston.

4, *B. L.* enlacés, plumetis.

5, *Paul*, plumetis.

6 et 7, PARURE, plumetis et feston sur mousseline.

8, ÉCUSSON avec *E. L.*, plumetis et cordonnet.

9, *D. D.* enlacés à l'impériale, plumetis.

10, *M. R.*, romaine, plumetis.

11, DESSIN à soutacher pour robe d'enfant.

12 à 15, PETITES GARNITURES, plumetis et feston.

16, *L. O.*, anglaise, plumetis.

17, *C. F.* avec semé, gothique, plumetis et cordonnet.

18, *Marie*, plumetis.

19, FOND DU BONNET D'ENFANT, donné sur la planche de juillet, application.

20, *T. D.*, grande anglaise, pour taie d'oreiller, plumetis.

21, DESSIN pour coin de cravate, plumetis.

22, *E. M.*, anglaise, plumetis.

23, *T. P.*, fantaisie, plumetis et cordonnet.

24, *S. U.*, anglaise, plumetis.

25, *R. S.* enlacés, plumetis.

26, *H. B.*, romaine, plumetis.

27, MOUCHOIR avec *M. T.*, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

28 et 29, PARURE PARISIENNE, plumetis et cordonnet.

30, *D. H.*, romaine grande, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 5, CORSAGE MONTANT.

1, Devant.

2, Petit côté du dos.

3, Dos.

4, Manche.

5, Croquis du corsage.

On pose un velours ou un petit volant sur la couture et au bord de la manche.

6 à 9, Canezou.

6, Devant.

7, Dos.

8, Manche.

9, Croquis du canezou.

Ce canezou se fait en mousseline ou en organdi. Prenez une bande de 50 centimètres de hauteur sur 80 de largeur; faites un ourlet et 12 plis larges d'un centimètre, en laissant un demi-centimètre d'intervalle entre chaque pli, et taillez le devant sur le patron n° 6. Le devant, ainsi que le dos, se fronce légèrement dans la ceinture. On garnit les manches et le tour du cou d'une ruche en mousseline ou d'une valencienne avec engrêlure, dans laquelle on passe un velours.

10 et 11. Chausson d'enfant en crochet tunisien avec bord en imitation de fourrure.

10. Patron de la semelle.

11. Croquis du chausson.

Ce petit chausson se fait en laine en 4 fils et le bord en laine en 10 fils. On sait que, dans le crochet tunisien, chaque rang se compose de deux rangs, un en montant les mailles sur le crochet et un en les redescendant par une chaîne.

Montez 20 mailles chaînettes, faites 24 rangs de 15 mailles, les 5 dernières ne se relevent qu'en faisant le dessus du pied.

25e rang. — Relevez vos 15 mailles sur le crochet, puis vos 5 mailles chaînettes et les 15 mailles du 1er rang, en ayant soin de piquer le crochet dans la maille tunisienne; vous aurez ainsi 35 mailles, que vous descendrez comme les rangs précédents.

26e rang. — 16 mailles, 3 mailles ensemble, 16 mailles.

27e rang. — 15 mailles, 3 mailles ensemble, 15 mailles.

28e rang. — 14 mailles, 3 mailles ensemble, 15 mailles.

Diminuez ainsi de 2 mailles au milieu, à chaque rang, jusqu'au 38e rang, il vous restera 11 mailles quand ce rang sera terminé.

Pour faire une maille passée, piquez dans la 1re maille et faites passer votre laine dans les 2 mailles qui se trouvent sur votre crochet.

39e rang. — 1 maille passée, montez 2 mailles, 3 mailles ensemble, 2 mailles, descendez votre rang.

40e rang. — Terminez le chausson en faisant 8 mailles passées, faites en haut du chausson 14 fois 1 maille chaînette et 1 demi-bride. Ce rang doit servir de coulisse et soutenir le bord.

Semelle. — Les augmentations en descendant se font en ajoutant 1 maille chaînette à la fin du rang; pour les faire en montant, on pique le crochet dans la maille chaînette qui est avant la dernière maille tunisienne du rang précédent.

Montez 7 mailles.

1er rang. — 7 mailles, 1 augmentation en descendant.

2e rang. — 7 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

3e rang. — 9 mailles, 1 augmentation en descendant.

4e rang. — 9 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

Du 5e au 10e rang. — 11 mailles.

11e rang. — Piquez le crochet dans la 3e maille tunisienne, pour diminuer d'une maille, 6 mailles, 2 mailles ensemble.

Du 12e au 16e rang. — 9 mailles, à la fin du 16e rang, faites 1 augmentation en descendant.

17e rang. — 9 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

Du 18e au 22e rang. — 11 mailles.

23e rang. — Piquez le crochet dans la 3e maille tunisienne, 6 mailles, 2 mailles ensemble.

24e rang. — Piquez le crochet dans la 3e maille tunisienne, 4 mailles, 2 mailles ensemble.

Terminez en faisant toutes les mailles passées, comme au 40e rang du chausson. Réunissez le chausson à la semelle par un surjet à l'envers.

Bordure. — Prenez une petite règle plate d'un centimètre et demi de hauteur, faites, avec la laine en 10 fils, 30 demi-brides, en passant à chaque maille la laine autour de la règle, serrez fortement la chaîne formée par les demi-brides. Coupez la laine du côté opposé à la chaîne, retirez la règle et peignez vos bouts de laine avec un peigne fin, en maintenant la chaîne; faites ainsi 3 bandes de 30 demi-brides, réunissez-les par un surjet en faisant un point dans chaque maille et peignez de nouveau. Posez cette fourrure par un surjet sur la coulisse.

Ganse. — Coupez 3 bouts de laine en 4 fils de 60 centimètres, nouez-les ensemble aux deux extrémités. Avec une grosse épingle, attachez une des extrémités sur une pelote ou sur un objet qui offre de la résistance; laissez sortir à peu près le tiers de l'épingle; passez à l'autre bout une grosse aiguille à tricoter, en dessous du nœud, et tournez l'aiguille de manière à réunir vos trois laines en une seule très-serrée; prenez une seconde aiguille à tricoter, placez-la au milieu de votre ganse, en rapprochant la première aiguille de l'épingle, passez la ganse dessous et ramenez l'aiguille, qui se trouvera arrêtée en la posant sur l'épingle, tournez avec la seconde aiguille en sens inverse; lorsque votre ganse vous paraît serrée suffisamment, c'est-à-dire plus qu'elle ne doit l'être réellement, car, après avoir ôté les aiguilles, elle se déroulera un peu, retirez la seconde aiguille, faites un nœud à chaque bout et retirez l'épingle et la première aiguille; passez cette ganse dans la coulisse du chausson; tournez une laine 15 fois autour d'une carte ayant 2 centimètres et demi de hauteur, coupez la laine pour retirer la carte, ouvrez la ganse au-dessus du nœud pour y passer votre petite mèche de laine, placez le nœud de la ganse au milieu de la mèche, que vous pliez de manière à égaliser tous les bouts, tournez une laine deux fois autour de ce petit gland, et faites un double nœud, en enfermant le nœud de la ganse qui grossit la tête du gland. Peignez ces glands comme la fourrure.

12 et 13. Blague en velours.

12. Patron d'un des côtés.

13. Croquis.

Cette blague, composée de quatre parties semblables, se brode en soutache et ganse d'or; lorsque la blague est brodée, on réunit les quatre parties, on taille quatre morceaux de peau blanche très-fine sur la ligne intérieure du patron n° 12, ces morceaux s'assemblent par des surjets sans rempli; puis on fixe la peau au-dessus, à la pointe et aux quatre angles

du fond; pour terminer le haut on enferme la peau dans l'ourlet.

On peut se procurer, pour 13 francs, la blague dessinée et tout ce qui est nécessaire pour exécuter cet ouvrage, chez Mme Legras, rue Saint-Honoré, 253. En ajoutant 5 francs, on recevra les glands pour la garniture.

14 et 15, Ornement religieux.

14. Orfroi.

15. Chaperon.

Le dessin de cet ornement s'exécute en découpes de drap d'or bordées ainsi que nous allons l'indiquer.

L'intérieur du rond du milieu se fait en satin vert, et l'intérieur de ceux des extrémités en satin cerise. Les croix sont bordées de *paillettes torsadées* en or, celle du milieu est en outre surmontée d'un *gros frisé* en argent; les quatre découpes rondes aux angles des croix, ainsi que celles du milieu, sont bordées en *cannetille* d'argent mat. Les trèfles qui sortent du dessin se brodent en soie violette, le *pied* en chenille rose vif; ceux de l'intérieur qui se brodent en chenille verte, sont bordés en *cannetille* d'argent; on pose des *paillettes torsadées* en argent sur les nervures. L'ornement qui entoure les ronds est bordé à l'extérieur de *paillettes torsadées*; à l'intérieur, le rond du milieu est bordé d'une chenille cramoisie enroulée d'un *petit frisé* en argent, et ceux des extrémités d'une chenille verte enroulée d'un *frisé* en argent.

Les crochets qui avancent sur le fond du milieu et qui sont aux extrémités, sont entourés à l'intérieur d'une chenille violette, et à l'extérieur d'un *gros frisé* en or. Les *griffes* les plus rapprochées des ronds sont bordées à l'extérieur d'un *gros frisé* en or, et à l'intérieur d'une chenille marron; les dessous en soie bleu ciel, lisérés en *frisé* d'argent. Les *griffes* terminant le dessin sont bordées à l'extérieur de *paillettes torsadées* en or, l'intérieur et les dessous se font comme aux autres *griffes*. Les *pieds* des *trèfles* du milieu sont entourés d'un *gros frisé* en or.

Le dessin du chaperon dont nous donnons le quart s'exécute à peu près comme celui de l'orfroi, le *pied* des *trèfles* est bordé des deux côtés d'une chenille verte et les *crochets*, qui retombent sur le rond, d'un *frisé* en or; les *pieds* des *découpes rondes* sont faites en *cannetille* d'or mat, ou *bouillon perlé*.

Le chiffre est bordé à l'extérieur de *paillettes torsadées*, et à l'intérieur d'une chenille cerise enroulée d'un *petit frisé* d'argent, la croix en chenille violette enroulée d'un *frisé* en argent.

Les *découpes* en drap d'or se collent sur l'étoffe avec de la colle d'amidon très-cuite. Si l'on veut faire la broderie en relief, on fixe les *découpes* d'un côté et on passe de l'ouate dessous avant d'arrêter le second côté; les *découpes* doivent être taillées un peu plus larges pour la broderie en relief que pour la broderie appliquée.

Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui voudraient se livrer à ce travail le petit traité de broderie de M. Lemoine (1). — Cette brochure renferme tous les renseignements qui pourront faciliter ce genre d'ouvrage, l'emploi des instruments, les différentes broderies, tout y est expliqué d'une manière si claire que, sans avoir aucune notion sur ce travail, on pourra à l'aide de ce traité exécuter les dessins les plus riches.

16, Dessin à soutacher.

Bas de la robe avec zouave, donnée en juillet.

17 et 18, Col en crochet guipure pour deuil.

17, Patron du col.

18, Détail du travail.

Ce col se fait par étoiles détachées, en cordonnet de la grosseur du coton C. B. n° 150.

1er rang. — Faites une chaîne de 10 mailles; piquez votre crochet dans la 4e maille chaînette (en partant de celle que vous avez sur le crochet), et retirez le fil une seule fois dans la maille, 2 mailles chaînettes, 1 bride dans la 1re maille chaînette que vous avez faite en commençant, 6 mailles chaînettes, piquez le crochet dans la 4e maille chaînette (en partant de celle que vous avez sur le crochet), et retirez le fil une seule fois dans la maille pour former un petit picot, 2 mailles-chaînettes, 1 bride dans la même maille que la bride précédente, 6 mailles-chaînettes, formez un picot, 1 bride dans la même maille que la précédente. Continuez ainsi de manière à avoir 6 brides prises dans la même maille, séparées chacune par un picot. Pour terminer le rang vous piquez le crochet dans la 4e maille chaînette de la 1re bride et vous retirez le fil une seule fois dans la même maille.

2e rang — 12 mailles-chaînettes, dont 3 forment la 1re bride, 1 bride en piquant le crochet dans la 2e bride du rang précédent, 9 mailles-chaînettes, + 1 bride dans la bride suivante, 9 mailles-chaînettes, retournez au signe + jusqu'à la fin du rang; piquez le crochet dans la 4e maille de la 1re bride et retirez le fil une seule fois dans la maille.

3e rang. — + 3 demi-brides prises dans le jour formé par les 9 mailles-chaînettes du rang précédent, 4 mailles chaînettes formant picot, 3 demi-brides prises dans le même jour, 4 mailles-chaînettes formant picot, 3 demi-brides prises dans le même jour, 4 mailles-chaînettes formant picot, 3 demi-brides prises dans le même jour, retournez au signe + pour finir le rang, et faites ainsi 3 picots au-dessus de chaque jour formé par les 9 mailles-chaînettes du rang précédent.

Les étoiles se composent de six branches, mais celles qui sont placées autour du cou ne doivent avoir que cinq branches; nous n'en donnerons pas l'explication, elles se font de la même manière. On réunit ces étoiles en fixant tous les picots; il faut avoir soin de coudre un picot placé au milieu d'une branche avec le picot d'une autre étoile placée également au milieu d'une branche.

19, Résille invisible en filet. — Prenez un moule ayant 11 millimètres de circonférence et du cordonnet anglais de la grosseur du coton C. B. n° 100. Ayez soin d'assortir la nuance à la couleur des cheveux.

1er rang. — 22 mailles.

23 rangs en faisant deux mailles dans la dernière maille de chaque rang, pour augmenter d'une maille par rang, 15 rangs en faisant deux mailles dans la dernière maille des rangs pairs, afin d'augmenter tous les deux rangs d'une maille, 15 rangs en prenant tous les deux rangs les deux dernières mailles ensemble, pour diminuer d'une maille tous les deux rangs. Placez ces diminutions du même côté que les augmentations des 15 rangs précédents. Ces 30 rangs,

(1) Le traité de broderie se vend chez M. Lemoine, 11 rue Saint-Maur-Saint-Germain. Paris: 75 c.; départements : 80 c.

augmentés et diminués d'un seul côté, sont pour former le dessus de la tête et la partie qui enferme les cheveux, 23 rangs en diminuant d'une maille à la fin de chaque rang, 1 rang sans diminution.

Pour terminer la résille, vous faites six rangs autour des quatre côtés du filet. Passez un petit caoutchouc rond dans le dernier rang.

20 et 21, **Corbeille** au crochet.

20, Patron du fond de la corbeille.

21, Corbeille en laine sur grosse ganse ronde nommée *bourdon* (bourdon n° 4).

Fond de la corbeille. — Tout le travail se fait en demi-brides sur la ganse. Faites une chaîne de 16 mailles, prenez la ganse que vous enfermez dans chaque maille de crochet. Vous aurez soin à chaque maille de piquer le crochet dans une maille de votre chaîne. Les 16 mailles terminées, vous faites 8 augmentations en prenant 8 mailles dans la même; puis vous tournez de l'autre côté de la chaîne; vous faites 16 mailles et 8 augmentations à l'autre bout. Faites 6 autres rangs en prenant 8 fois 2 mailles dans une, à chaque extrémité pour faire les augmentations; vous aurez ainsi un ovale de la grandeur du patron. Coupez votre ganse.

Pied de la corbeille. — Prenez votre fond à l'envers et rattachez votre laine et votre ganse. Faites un rang sans augmentation. Il faut pour ce rang piquer le crochet, non pas dans le haut de la chaîne, qui se présente devant vous, mais dans l'autre fil de la chaîne, qui se trouve derrière votre ouvrage. Faites un second rang en faisant des augmentations toutes les 9 mailles. Ces 2 rangs terminés, coupez la ganse et arrêtez la laine, et reprenez votre corbeille de l'autre côté en piquant le crochet dans le second fil de la chaîne. Vous faites 2 rangs sans augmentation, puis le 3e rang avec une augmentation toutes les 9 mailles et le 4e rang sans augmentation. Ceci fait, vous commencez le premier rang de dessins. Couvrez 4 centimètres de ganse avec 20 mailles sans piquer le crochet dans aucune autre maille. Vous serez plus sûres de faire le dessin régulièrement en marquant vos 4 centimètres avec une épingle. Quand vos 4 centimètres de ganse sont couverts de laine, faites 4 mailles en prenant la première dans la 7e maille du rang précédent et les trois autres dans les mailles suivantes : couvrez 4 centimètres de ganse avec 20 mailles et rattachez ce dessin par 4 mailles comme nous venons de l'expliquer. Continez ainsi jusqu'à la fin du rang. Vous aurez 16 dessins. Coupez votre ganse.

Pour faire le rang qui sépare les deux dessins, vous rattachez votre laine et votre ganse dans la 9e maille du 1er dessin; faites 4 mailles dans les 9e, 10e, 11e et 12e mailles du 1er dessin. Couvrez 2 centimètres de ganse avec 10 mailles, faites 4 mailles dans les 9e, 10e, 11e et 12e mailles du 2e dessin, couvrez 2 centimètres de ganse avec 10 mailles, continuez jusqu'à la fin du rang.

Le second rang de dessins se fait comme le premier, seulement les dessins sont un peu plus grands. Faites 4 mailles dans les 4 premieres du rang précédent; couvrez 5 centimètres de ganse avec 24 mailles, faites 4 mailles en prenant la première dans la 11e maille et les trois autres dans les mailles suivantes; continuez de la même manière pour vos seize dessins. Coupez votre ganse.

Rattachez votre laine dans la 11e maille du premier dessin, faites 4 mailles dans les 11e, 12e, 13e et 14e mailles du 1er dessin, couvrez 3 centimètres de ganse avec 14 mailles, faites 4 mailles en prenant la 1re dans la 11e maille du 2e dessin; continuez jusqu'à la fin du rang. Faites le 2e rang sans augmentation en prenant dans toutes les mailles du rang précédent.

Avant de commencer le 3e rang, il faut faire les anneaux qui sont placés de chaque côté de la corbeille. Coupez à l'autre bout de votre ganse 14 centimètres, et formez un anneau en faisant la couture aussi mince que possible, puis vous couvrez cet anneau de laine comme les autres rangs de votre corbeille. Vous coupez un autre bout de 4 centimètres que vous cousez de la même manière, mais en le cousant vous enfermez le grand anneau dans le petit que vous couvrirez de laine, à l'exception de la couture qui se trouvera à l'envers de la corbeille et par conséquent enfermée dans la doublure. Faites votre second anneau de la même manière.

Vos deux anneaux terminés, vous passez votre ganse dans les deux petits anneaux, et vous faites le troisième rang du haut comme le précédent, en arrêtant les anneaux aux deux extrémités. Coupez votre ganse pour commencer le feston du haut.

Rattachez votre laine dans la sixième maille du rang précédent, en partant du milieu de l'un des anneaux, qui sont placés de côté. Vous laissez passer un bout de ganse d'un centimètre en dedans de la corbeille, vous couvrez 3 centimètres de ganse avec 15 mailles, vous piquez votre crochet dans la 11e maille du rang précédent (il faut compter les mailles en partant de celle à laquelle vous avez rattaché la laine), tirez la laine une seule fois dans cette maille; vous pliez la ganse de manière à laisser une boucle d'un centimetre en dedans de la corbeille afin que les deux côtés du feston se trouvent posés verticalement sur le dernier rang; vous recommencerez à couvrir 3 centimètres de ganse avec 15 mailles en arrêtant chaque dent de feston comme nous venons de l'expliquer; vous aurez 26 dents de feston autour de votre corbeille.

La doublure se fait en taffetas; il faut avoir soin de la fixer au bord de manière à couvrir tous les bouts blancs du feston. Vous coupez un morceau de carton sur le patron n° 20, et vous placez cet ovale dans le fond de la corbeille après l'avoir recouvert de taffetas. Cette corbeille exécutée en laine noire et doublée de taffetas groseille est d'un très-joli effet.

22, **Sachet de lavande.** Prenez de la lavande bien fleurie; choisissez les tiges les plus flexibles. Vous réunissez un nombre impair de fleurs (quinze par exemple), vous les attachez en bas des fleurs avec un fil doux mais un peu gros; vous prenez un petit ruban de satin très-étroit nommé *comète*, vous nouez ce ruban sur le fil en laissant le bout le plus court de 20 centimètres; vous pliez les tiges l'une après l'autre, en passant l'une sur le ruban et l'autre dessous; vous faites ainsi tout le tour avec le bout le plus long des deux, vous laissez le plus court en dedans du sachet. Quand vous avez plié les quinze tiges, votre ruban se trouve placé de manière à passer sur la 1re tige; vous faites faire un second tour à votre ruban en ayant soin de passer en dessous les tiges qui étaient en dessus au tour précédent, et en dessus celles qui étaient en dessous; vous lacez ainsi les tiges jusqu'au haut des fleurs. Vous tournez le ruban

deux fois en serrant toutes les tiges ensemble, vous faites un nœud avec l'autre bout du ruban et vous coupez les tiges comme l'indique le dessin de la planche. Ce sachet conserve très-longtemps son parfum.

23 et 24, PORTE AIGUILLES en crochet russe. Prenez du fil d'or n° 10 en 2 fils et du cordonnet ponceau.

Faites une chaîne de 45 mailles avec votre cordonnet.

1er RANG. — 45 demi-brides.

2e RANG. — Faites 1 maille-chaînette et 45 demi-brides en crochet russe. Pour faire ce point, il faut piquer le crochet non pas dans le haut de la chaîne qui se présente devant vous mais dans l'autre fil de la chaîne qui se trouve derrière votre ouvrage. Ce crochet fait une petite côte en long. Faites 2 rangs en cordonnet comme le précédent; prenez le fil d'or, faites 2 rangs de crochet russe, puis 4 rangs de crochet russe en cordonnet, 2 rangs de crochet russe en fil d'or; continuez ainsi 4 rangs de cordonnet et 2 rangs de fil d'or jusqu'à ce que vous aurez 6 raies ponceau et 5 raies d'or. Faites 2 rangs de demi-brides ordinaires en cordonnet pour marquer le milieu puis reprenez l'autre côté que vous commencez par 4 rangs de crochet russe en cordonnet, 2 rangs de crochet russe fil d'or; vous ferez aussi 6 raies ponceau et 5 raies d'or.

Vous coupez deux petits morceaux de carte de 3 centimètres et demi sur 5 centimètres et un morceau de ruban de taffetas ou de moire de 7 centimètres et demi sur 5 centimètres, en ayant soin d'ajouter les remplis. Vous placez les deux morceaux de carte sous le crochet russe, vous cousez la doublure par un petit surjet tout autour. Il faut jeter un fil de chaque côté des deux rangs de demi-brides qui marquent le milieu, afin de maintenir les deux petites cartes. Vous mettez deux morceaux de flanelle que vous découpez à petites dents ou que vous bordez d'un petit ruban très-étroit; pour les retenir au milieu, vous fixez en haut et en bas du porte-aiguilles un petit ruban, puis vous attachez un caoutchouc ponceau au bord, comme vous l'indique le dessin de la planche.

25, BOURSE MARQUISE au crochet avec perles et fermoir d'acier. Il vous faut pour cette bourse 3 masses de perles n° 4 ou 5. La manière d'enfiler les perles est bien simple: vous passez votre soie à l'aide d'une aiguille dans le milieu des brins de coton qui tiennent les perles, vous retirez l'aiguille, et votre soie reste ainsi dans le coton; vous faites alors glisser tout le rang de perles dans la soie sans aucune difficulté. N'enfilez que quatre rangs de perles chaque fois.

Commencez par 6 mailles chaînettes en plaçant une perle dans chaque maille, excepté dans la première. Pour placer la perle, vous la faites glisser contre votre dernière maille, et vous prenez la soie avec le crochet en dessus de la perle. Elle se trouve placée à l'envers; vous ferez ainsi tout le dessin de votre bourse à l'envers.

1er RANG. — Toute la bourse se fait en demi-brides. Pour placer les perles dans ces mailles, vous tirez une première fois votre soie, vous faites glisser la perle et vous reprenez la soie par-dessus la perle. Vous mettrez une perle dans chaque maille de ce rang. Faites 3 mailles dans la 2e maille-chaînette, 3 mailles dans la 3e maille-chaînette, 3 mailles dans la 4e maille-chaînette, 3 mailles dans la 5e maille chaînette, 2 mailles dans la 6e maille-chaînette, vous aurez 14 mailles.

2e RANG. — Faites 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la première maille, 1 maille avec perle dans la maille suivante, × 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la maille suivante, 1 maille avec perle dans la maille suivante; retournez au signe × pour finir le rang. Vous aurez 22 mailles. Le dessin se répétant 7 fois, nous ne donnerons plus l'explication que du 7e de la bourse. Toutes les augmentations se trouveront placées les unes au-dessus des autres, et seulement au commencement de chaque dessin.

3e RANG. — 2 mailles unies dans la même maille, 2 mailles avec perles. Continuez 7 fois le dessin (vous aurez 29 mailles).

4e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille unie, 2 mailles avec perle. Continuez (36 m.).

5e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (43 m.).

6e RANG. — 2 mailles unies dans la même maille, 2 mailles avec perles, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (50 m.).

7e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perles (57 m.).

8e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (64 m.).

9e RANG. — 2 mailles unies dans la même maille, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perles, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (71 m.).

10e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perles, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (78 m.).

11e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle une maille unie, 2 mailles avec perle (85 m.).

12e RANG. — 2 mailles unies dans la même maille, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (92 m.)

13e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (99 m.).

14e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (106 mailles).

15e RANG. — 2 mailles unies dans la même maille, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (113 mailles).

16e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille

unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (120 mailles).

17e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (127 mailles).

18e RANG. — 2 mailles unies dans la même maille, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (134 mailles).

19e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (141 mailles).

20e RANG. — 1 maille unie et 1 maille avec perle dans la même maille, 1 maille avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle, 1 maille unie, 2 mailles avec perle (148 mailles).

Faites deux rangs unis sans augmentation, puis vous ferez un autre rond pareil, et vous réunirez ces deux ronds par une couture au crochet, c'est-à-dire en faisant 1 demi-bride dans chaque maille, en piquant le crochet dans les deux ronds à la fois. Vous ne laisserez que juste la place du fermoir; ensuite vous ferez la frange. Attachez votre soie au commencement de votre couture, enfilez une longueur de 5 centimètres de perles comme nous vous l'avons indiqué plus haut et arrêtez votre soie dans la 4e maille en formant une boucle de perles; enfilez encore 5 centimètres de perles, passez-les deux fois dans la boucle précédente, et arrêtez votre soie dans la 4e maille en partant de l'autre boucle, continuez ainsi la frange jusqu'à la fin de votre couture.

26, DENTELLE EN TRICOT.

Avant de commencer cette dentelle, il est important que nos lectrices comprennent bien les différentes expressions employées dans ce genre de travail, aussi nous allons leur donner de nouveau l'explication de chaque espèce de maille.

Maille à l'endroit. — C'est la maille ordinaire que l'on fait pour le tricot mousse.

Maille à l'envers. — Cette maille se fait en mettant le fil devant l'aiguille de la main droite; les deux aiguilles doivent rester placées vis-à-vis l'une de l'autre. On prend la maille, on jette le fil autour de l'aiguille, et l'on retire ce fil dans la maille en passant l'aiguille de la main droite en-dessous de l'autre. Si l'on en a plusieurs de suite à faire à l'envers, on laisse le fil devant l'aiguille, mais si c'est une maille à l'endroit que l'on veut faire après, il faut remettre le fil derrière l'aiguille en le passant dessous.

Deux mailles ensemble à l'endroit. — On fait cette maille en piquant l'aiguille dans la 2e maille d'abord, ensuite dans la première; on la termine en sortant le fil dans les deux mailles à la fois. De cette manière on n'a plus qu'une maille au lieu de deux.

Surjet simple. — Il se fait en prenant la 1re maille à l'endroit sans la tricoter; ensuite on tricote la 2e maille, on pique l'aiguille de la main gauche dans la maille que l'on n'a pas tricotée, et l'on fait passer la maille tricotée dans cette maille. Elles n'en font plus qu'une comme les deux mailles ensemble.

Surjet double. — On prend la 1re maille sans la tricoter, on fait deux mailles ensemble comme nous venons de l'expliquer, et l'on rejette la maille qui n'est pas tricotée par-dessus cette maille, comme nous l'avons dit pour le surjet simple. Ce surjet diminue deux mailles.

Jetée. — On met le fil devant l'aiguille comme pour faire la maille à l'envers. La jetée fait une augmentation et en même temps un jour.

Rabattre 1, 2 ou 3 mailles. — On prend 1 maille sans la tricoter, on tricote la 2e, on jette la 1re par-dessus la 2e comme pour le surjet. Si l'on a une seconde maille à rabattre, on tricote une maille à l'endroit, on jette encore la maille précédente par-dessus cette dernière maille, et ainsi de suite pour toutes les mailles rabattues.

Montez 13 mailles.

1er RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, un surjet double, 1 jetée, 1 maille à l'endroit, 1 jetée, 2 mailles à l'endroit. Vous devez avoir 14 mailles sur votre aiguille.

2e RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 1 maille à l'endroit, 1 jetée, 3 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 4 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 maille à l'endroit. Vous devez avoir 15 mailles sur votre aiguille.

3e RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple. 1 maille à l'endroit, 2 mailles ensemble, 1 jetée, 5 mailles à l'endroit, 1 jetée, 2 mailles à l'endroit. Vous devez avoir 16 mailles sur votre aiguille.

4e RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 1 maille à l'endroit, 1 jetée, 7 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 maille à l'endroit. Vous devez avoir 17 mailles sur votre aiguille.

5e RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet double, 1 jetée, 9 mailles à l'endroit, 1 jetée, 2 mailles à l'endroit. Vous devez avoir 18 mailles sur votre aiguille.

6e RANG. — Rabattez 6 mailles, 1 maille à l'endroit, 1 jetée, 2 mailles à l'endroit, 2 mailles ensemble, 1 jetée, 3 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 maille à l'endroit. Vous devez avoir 13 mailles sur votre aiguille.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

1, CARRÉ.

2, BANDE ou entre-deux.

3. CARRE.

4, ÉCRAN, dessin chinois; cet écran se fait en soie, et se met sur transparent.

5, BANDE.

6, BORDURE.

7, BANDE.

Tous ces dessins peuvent s'exécuter au crochet ou filet brodé.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens

30e année Août 1862

Desterbecq, Rue du Luxembourg 10 bis Porte de Cologne — S B Fuller 61 Pall Mall London — Desterbecq

DEUXIÈME CÔTÉ.

Tulle à mailles rondes.

Le tulle à mailles rondes se brode comme le filet, en ayant soin de faire le point dans le sens de la lisière; on peut garnir le tulle de différentes manières, soit par un ourlet dans lequel on passe un effilé, ou autour duquel on pose une dentelle en filet, soit par un feston pris dans le dessin, et découpé.

1, CARRÉ pour pelote ou voile de fauteuil.
2, NAPPE D'AUTEL.
3, DENT LLE.
4, PETITE DENTELLE.
5, ROND pour voile de fauteuil ou tabouret de piano.
6, ENCADREMENT.
7, PETITE DENTELLE.
8, 9 et 10, ENTRE-DEUX.
11, PETITE DENTELLE.

MODÈLE DE TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin de tapisserie pour coussin ou tabouret, pouvant s'exécuter également sur fond blanc.

Nous donnons aussi aujourd'hui le premier quart d'un abat-jour, représentant un incendie, il est d'un très-bel effet à la lumière; nos abonnées recevront les trois autres parties les mois suivants.

DÉCALCOMANIE.

Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur indiquant quelques-unes des nouvelles feuilles, publiées pour la décalcomanie, et, en leur donnant encore la manière d'employer la charmante invention de M. Dupuy, pour transformer les objets les plus simples en objets de luxe.

Après avoir recouvert le dessin d'une couche légère de vernis, on le laisse sécher quelques instants, puis on le pose sur l'objet que l'on veut décorer; on prend un morceau de drap humide, on le pose sur le dessin, et on le frotte avec un couteau à papier, en partant du milieu et se dirigeant vers les bords, de cette manière il ne se fera aucun pli, ce qui est très-important pour que le dessin se trouve fixé sans aucun défaut.

Si le dessin doit être fixé sur un objet qui n'offre pas une surface plate, avant de le poser, il faut, avec des ciseaux, fendre le papier tout autour du dessin, et dans l'intérieur, partout où le papier reparaît; on évitera ainsi les plis qui se formeraient sans cette précaution. Le drap enlevé, on passe un blaireau imbibé d'eau sur le papier qui, une ou deux minutes après, se détache entièrement; avec le même blaireau, on lave le dessin sur lequel on pose légèrement un papier buvard, afin d'enlever l'humidité.

Voici maintenant la liste de quelques-unes des nouvelles feuilles.

Le n° 42, *Petits sujets chinois*, composés de groupes de personnages et de paysages et exécutés d'après des dessins originaux, tirés de la collection du Louvre, 3 fr. 50.

Le n° 43, *Grand nid d'oiseaux des Tropiques*. Nos abonnées connaissent déjà cette composition pleine de fraîcheur, car elle a paru dans notre numéro du mois de mai dernier. Ce sujet peut s'appliquer sur une grande boîte en bois de Spa, sur la plaque supérieure d'un foyer de cheminée, sur un écran en satin, etc. Deux sujets à la feuille, 3 fr. 50.

Le n° 46, *Dessus de boîte indien*. Cette feuille, décalquée sur du bois de Spa, est du meilleur effet, surtout après que l'objet ainsi décoré est passé dans les mains du vernisseur. On peut découper cette feuille de manière à décorer des boîtes de toutes grandeurs, notamment des boîtes à châle, des corbeilles de mariage, etc. La feuille, 3 fr. 50.

N° 49, *Paysages et sujets Watteau*. Vingt sujets à la feuille. 3 fr. 50.

N° 50, *Papillons, mouches, insectes*. Grande collection de coléoptères de toutes dimensions. Quatre-vingts sujets. 4 fr. 50.

N° 52, *Vierge à l'Enfant et Sacré-Cœur de Marie*. Deux sujets religieux d'une douceur et d'un fini d'exécution qui ne laissent rien à désirer. On applique ces sujets sur des vases, des médaillons en porcelaine blanche, etc. Douze sujets à la feuille, 4 fr. 50.

N° 53. Le même sujet en *camaïeu*, c'est à dire en une seule teinte dégradée, 4 fr. 50 la feuille.

N° 55, *Cachepot*. Le même qui a paru dans notre numéro de juillet. La paire, 4 fr. 50.

M. Dupuy tient à la disposition de nos abonnées des cachepots en porcelaine blanche, fabriqués en vue de la dimension de ce dessin. Ils valent 8 fr. la paire.

N° 57, *Guirlande d'éventail* (douze à la feuille, 4 fr. 50), pouvant s'appliquer aussi à la décoration des appartements, car M. Dupuy se propose d'éditer une série de sujets pour la décoration d'un cabinet de travail, d'une bibliothèque, d'une salle à manger, etc. C'est dans ce but qu'il vient de faire paraître le n° 56.

N° 56, *Sous le masque*. Sujet de panneau de porte, qui a obtenu une mention honorable à l'exposition de Londres. Applicable également à la décoration d'un écran en satin ou de tout autre objet. Le pendant de ce sujet est sous presse. Le sujet, 3 fr. 50.

Nous enverrons *franco* par la poste, le catalogue complet et la manière d'opérer, à toutes les personnes qui nous en feront la demande.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune femme. — Robe de taffetas, garnie de deux volants à plis creux, ornés d'une petite guipure noire. — Pardessus en taffetas pareil à la robe, garni d'une guipure noire. — Chapeau de paille d'Italie, orné dessus et dessous de touffes de fleurs et grappes de raisin.

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas gris perle garnie de rubans de nuance un peu plus foncée. — Corsage avec revers en taffetas de même nuance. — Mantelet en mousseline avec volant festonné. — Guimpe et sous-manches en mousseline. — Chapeau en tulle à fond mou, avec touffes de fleurs et épis dessus et dessous.

Toilette de petite fille. — Robe de piqué blanc soutaché en noir. — Corsage décolleté carrément. — Manches courtes et berthe pareilles à la robe. — Guimpe plissée et manches en organdi.

ÉPHÉMÉRIDES

30 AOUT 1483. — MORT DU ROI LOUIS XI.

Louis XI succomba à une longue maladie, pendant laquelle il avait montré une extrême frayeur de la mort, tant qu'elle lui parut lointaine, et une fermeté royale dès qu'elle lui parut inévitable. Il avait invoqué le secours de saint François de Paule, auquel il demandait des miracles ; il avait fait venir la sainte ampoule, et s'était aussi environné de tous les secours humains, prodiguant l'or et les charges à son médecin Coictier. Enfin, on osa lui dire que le terme de sa vie était arrivé. Il fit venir son fils, qui était à Amboise, lui donna de sages avis, le recommanda, à cause de son jeune âge, à ses serviteurs et particulièrement à madame Anne de Beaujeu, sa fille ; puis, il reçut les sacrements avec piété et parla d'un grand sens jusqu'au dernier soupir. Il ordonna lui-même sa sépulture, qu'il avait choisie à Notre-Dame-de-Cléry, et nomma ceux qui devaient assister à ses funérailles. Il mourut, ainsi qu'il l'avait désiré, un samedi, 30 août, à l'âge de soixante et un ans.

Ce prince spirituel et sagace favorisait les lettres, il a augmenté la bibliothèque Royale, et il accueillait bien les savants. A la bataille de Montlhéry, il avait montré une brillante valeur. — Sous son règne, le royaume de France s'était agrandi de la Provence, d'une partie de la Bourgogne et de presque toute la Picardie. « Cela est grand et illustre, dit Bossuet; mais d'avoir tourné la religion en superstitions, de s'être si étrangement abandonné aux soupçons et à la défiance, d'avoir été si rigoureux dans les châtiments et d'avoir aimé le sang, sont des qualités d'une âme basse et indigne de la royauté. »

Il avait eu deux femmes : Marguerite d'Écosse et Bonne de Savoie.

Mosaïque

Le chien ne sait pas ce qu'il ne sait pas, et vous, homme intelligent, vous le savez. Quel privilége sublime que ce doute !

DE MAISTRE.

ANAGRAMME.

Retournez-moi, vous me logez.
Transposez-moi, sans grands efforts,
Ou bien je sucre, ou bien je mords.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : **Après un souvenir vient souvent un soupir.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LONDRES ET L'EXPOSITION

A VOL D'OISEAU

D'abord, de la foule et du bruit. Savez-vous l'anglais, mesdemoiselles? — Oui, assurément. — Tant mieux pour vous. Moi, je le sais fort peu et je l'entends moins encore. En sorte que quand je suis parvenu à demander à un policeman ce que je désire savoir, je ne comprends pas ce qu'il me répond. C'est un grand défaut à nous autres Français d'apprendre si difficilement les langues étrangères et de les parler si mal. Dès que vous voyagerez, vous serez frappées de cette observation. En effet, vous verrez les Russes par exemple, s'exprimer facilement en trois ou quatre idiomes pour le moins. Les Anglais parlent le français et surtout l'italien. Nous autres, dès que nous dépassons le sol de la patrie, nous voilà forcés de chercher un interprète ou d'ouvrir à chaque instant un dictionnaire de poche; enfin, nous finissons par nous expliquer par signes. Mais je sais que depuis quelques années, de grands efforts sont faits en France pour que l'étude sérieuse des langues vivantes entre dans toute bonne éducation. Comme vous appartenez à la génération qui s'élève, je ne doute pas que sur le sol anglais, entre autres, vous ne fassiez déjà bien meilleure figure que moi et mes contemporains.

Dès que du paquebot vous descendez à Douvres ou à Folkestone, vous vous sentez en plein sous l'influence anglaise. C'est net, c'est tranché. — Tout à l'heure vous étiez en France, dans un pays où chacun s'empresse à la première question de renseigner son voisin, où l'administration des chemins de fer et des paquebots est avenante et protectrice au voyageur. Ici, demandez des renseignements sur tel ou tel service, personne ne vous répondra, à moins que par une chance providentielle vous ne tombiez du premier coup sur le chef de ce service. Alors on vous dit un mot bref et c'est tout. Quant aux administrations de chemins de fer, elles ne s'occupent de rien autre que de faire marcher leurs locomotives. Les voyageurs peuvent d'ailleurs s'arranger comme ils veulent, pour retrouver leurs bagages qu'on n'enregistre pas, pour monter en wagon, pour descendre aux buffets. Nul ne leur dit rien. On ne les parque pas dans une salle d'attente comme chez nous, on ne les classe pas dans tel ou tel compartiment; mais s'ils manquent le train, tant pis pour eux.

A l'arrivée du train, les bagages sont jetés pêle-mêle sous un vaste hangar, et les quatre ou cinq cents personnes qui descendent du train se précipitent à la recherche de leurs colis et se font faire place, plus ou moins facilement, en jouant des coudes. On conquiert un commissionnaire *comme on peut*, un *cab* ou *carriage si on peut*, et fouette cocher!

Voilà ce que c'est, mesdemoiselles, que le *self government* appliqué à la vie matérielle. Tout ce que font pour vous l'administration et la force publique c'est d'accrocher çà et là sur les murailles une pancarte où vous lisez en anglais et en français :

« *Prenez garde aux voleurs.* »

Voilà! vous êtes avertis ; maintenant, défendez-vous. L'esprit anglais tient en germe dans ce simple avertissement. Comptez seulement sur vous-même ; faites-vous place, allez droit à votre but et ne vous embarrassez pas d'autrui.

Donc, mesdemoiselles, vous voici lancées dans Londres. Vous traversez d'abord la Tamise au pont de Londres et vous voyez de tous côtés une forêt de mâts. Puis, vous entrez dans la Cité, la Cité de Londres, cette ville à part, centre du commerce du monde, où le peuple anglais se retranche dans sa force et dans son indépendance ; dont le lord maire garde les clefs, et où n'entre la reine, aux jours de cérémonie, qu'après avoir reçu ces clefs du lord-maire devant *Temple-Bar*.

Est-ce un dimanche que vous arrivez à Londres? Toutes les boutiques sont closes, et sur les larges trottoirs de Cheapside et du Strand, les passants paraissent clair-semés. Alors vous êtes saisies d'une sorte de tristesse à la vue de toutes ces maisons noires qui semblent en deuil. — Est-ce au contraire, un jour de la semaine? — La foule silencieuse, mais compacte, circule sur les trottoirs avec un pas particulier. Ce n'est ni le pas irrégulier du Parisien qui tour à tour flâne ou se dépêche, ni le pas de course. C'est un pas net, précis, régulier, rapide sans être pressé. Et tout le monde a ce même pas. En sorte que les uns n'embarrassent pas les autres. Si les coudes ici encore jouent leur rôle, il semble que ce soit par habitude plus que par nécessité. Les voitures aussi remplissent la chaussée ; c'est comme à Paris, sur les boulevards, un jour de fête. Mais il y a cette différence que ces voitures ne font point embarras, pas plus que la foule ne fait rassemblement ; tout cela marche, et marche vite.

Vous sortez de la Cité par une grande porte ; c'est Temple-Bar. Vous voilà dans le Strand, dans Oxford street, Regent street ou Piccadilly, car je suppose que

vous allez chercher votre gîte dans le West-End. Alors, l'aspect de la ville change, dans les rues longues, larges et droites ; il y a encore beaucoup de monde, mais point de foule. Et puis tout à l'heure vous ne voyiez guère que des hommes ; la Cité étant le centre des affaires, les femmes n'y vont guère ; d'autant plus que ces banquiers, ces commerçants qui y ont presque tous leurs bureaux, n'y demeurent point. A quatre heures ils prennent le chemin de fer, l'omnibus ou leur cab et retournent à leur maison d'habitation, soit aux environs de Londres, soit dans le West-End.

Le West-End n'a point chez nous d'équivalent parfait ; car la Chaussée-d'Antin ne contient pas les parcs somptueux, les squares verts, les larges rues, les habitations confortables de ce quartier aristocratique de Londres. C'est un West-End que nous bâtit à Paris M. le préfet Haussmann sur les hauteurs de Monceaux et de Passy.

Dans le West-End vous retrouverez l'élégance des magasins et des toilettes comme dans la Chaussée-d'Antin, à Paris. Les maisons toujours noires — car à Londres, l'atmosphère faite de brouillards et de fumée, habille bientôt de crêpe le ciment le plus pur ; — les maisons s'alignent avec une régularité monumentale. Elles ne sont pourtant ni hautes ni grandes, car vous savez sans doute qu'à Londres chaque famille a sa maison particulière. Mais le porche est généralement soutenu par quatre colonnes. Ce porche s'avance jusqu'au trottoir pour couvrir un étroit passage qui mène à la porte et forme comme une espèce de pont-levis au-dessus d'un fossé qui règne au-devant de toute la maison. Une grille borde ce fossé le long du trottoir. Dans le fossé sont les fenêtres et les portes des cuisines, qui, à Londres, sont toujours creusées en sous-sol.

Toutes les portes des maisons sont closes, bien entendu. Un marteau de cuivre resplendissant apparaît au milieu du panneau de chêne de la porte. De temps à autre, vous voyez des gens venir soulever ce marteau. Ceux-ci le lèvent et le laissent retomber une fois seulement. On ne se presse pas de leur ouvrir : ce sont de pauvres domestiques. Cet autre frappe deux coups distincts ; on ne lui ouvre pas du tout : c'est le facteur, et en frappant il a glissé ses lettres et ses journaux dans la boîte au-dessous du marteau. Un troisième arrive et frappe fort un grand nombre de coups. Vite, on vient ouvrir ; c'est un visiteur et un *gentleman* ou une *lady*.

Vous voyez là le premier symptôme de la hiérarchie qui règle tout en Angleterre. En France, l'égalité semble être notre premier besoin social. En Angleterre, c'est la liberté politique et individuelle que veut avant tout la nation ; d'égalité, point. La morgue se glisse dans les rangs les plus inférieurs ; le domestique d'un gentleman ne fraye point avec celui d'un boutiquier, et ainsi de suite pour toutes les castes sociales. Maintenant, le titre de gentleman n'a point en Angleterre la même signification qu'en France notre mot de gentilhomme, dont il semble la traduction littérale. Qui dit gentleman ne dit point noble ni seigneur, mais seulement un homme bien élevé, un homme du monde exerçant les professions que nous appelons libérales. La classe des *lords* prime, bien entendu, celle des *gentlemen*.

Mais je n'ai point la prétention de vous faire connaître en un seul article la constitution sociale de l'Angleterre. Passons-donc, et si vous le voulez, entrez avec moi dans une de ces maisons anglaises si confortables, si propres qu'elles font envie.

Au rez-de-chaussée nous trouvons d'abord le drawing-room que vous traduisez littéralement : la chambre à dessiner ; c'est en effet une sorte de parloir à grand vitrage, où travaillent en commun les membres de la famille ; les uns lisent, les autres dessinent ou font de la musique. Au premier, vous trouvez le salon et les appartements de réception. — Les chambres à coucher sont au second généralement, ainsi que la *nursery* ou chambre des enfants.

Il n'y a point de luxe dans les chambres à coucher où vous savez que jamais n'entre un visiteur. Les salons ne sont pas, comme chez nous, encombrés de meubles, et si un grand tapis n'en couvrait le parquet, ils paraîtraient même très-nus et très-froids avec un canapé, quelques fauteuils, une console et un guéridon pour tout ameublement. Aux murs du drawing-room s'accrochent des peintures et des dessins ; sur les meubles vous voyez des fleurs, des ouvrages commencés, de la musique éparse, toute sorte de choses enfin qui racontent que la vie de la famille s'écoule là. C'est la pièce intéressante et intime de l'habitation, celle qui synthétise le *at home* anglais.

Mais comme on comprend bien le sens de cette expression, devant cette maison bien close qui semble tenir de la forteresse et du sanctuaire, par ce fossé qui la précède, la grille qui la défend, les voiles discrets qui couvrent hermétiquement le vitrage du drawing-room, les fleurs qui encadrent les fenêtres !

Toutes ces maisons anglaises ont des balcons, mesdemoiselles, et d'élégants balcons. Mais jamais vous ne verrez personne s'aventurer à venir s'y pencher ou même y cueillir une fleur. Surtout ne vous avisez pas d'y paraître, ni de montrer votre profil à une fenêtre entr'ouverte. Vous auriez commis une grave infraction aux lois de la pudeur britannique. Les balcons ici sont un ornement d'architecture, voilà tout.

Au reste, si vous vous avanciez une fois à un balcon, vous ne recommenceriez pas assurément, car le vent vous saupoudrerait, non pas de poussière grise, il n'y en pas à Londres, grâce aux pluies qui arrosent le macadam plus que de raison bien souvent, et aux voitures d'arrosement public qui s'empressent de faire de la boue dès que le ciel n'en fait pas, — mais de poussière noire, de cette poussière grasse que lance la fumée et qui s'arrête sur les vêtements et les visages. Autant de fois vous sortez à Londres, autant de fois il faut vous débarbouiller à grand renfort de cold-cream et de savon. On ne s'étonne plus, alors, que les Anglais aient inventé les meilleurs savons. La nécessité, comme vous savez, est mère de l'industrie.

Si vous voulez respirer, allez à *Hyde-Park*, à *Regent's-Park*, à *Green-Park*, etc., etc. Là, sous d'admirables ombrages, sous des pelouses de *ray-grass* — un gazon tel que nous n'en ferons jamais chez nous, quand nous arroserions du matin jusqu'au soir, — vous croirez un moment sentir autre chose que la fumée de charbon de terre.

Mais vous allez me dire que vous ne me demandez de vous mener ni à Hyde-Park voir les jeunes ladies chevaucher les cheveux au vent sous la garde de leurs pères, de leurs frères ou de leurs maris, ni au bois de Boulogne voir défiler les équipages, mais à l'expo-

sition universelle de Londres : *international exhibition*.

Allons-y donc, mesdemoiselles. Aussi bien, de Hyde-Park à Cromwell-road il n'y a pas loin, pas loin pour Londres. A Paris, je croirais aller de la Madeleine à la Bastille.

Voilà ce grand palais... Un immence cube de briques surmonté de deux grands dômes de verre. C'est bien laid. Entrons. C'est bien grand! Quelle nef gigantesque! que de galeries, de salles et d'escaliers! L'exposition universelle de Paris en 1855 ne semblait pas occuper le quart de cet espace, et le palais de cristal de Londres, en 1851, la moitié.

Ah! le Palais de Cristal! j'ai prononcé le grand mot! Où est le Palais de Cristal? demandent en entrant les visiteurs. Comme c'était plus beau, plus noble, plus éblouissant!...

Et l'on se lamente en songeant à cet immense édifice de verre qui renfermait en une serre babylonienne une partie des arbres de Hyde-Park, et des oiseaux, et des fleurs mêlées aux produits industriels de toute l'Europe. Le Palais de Cristal maintenant a été transporté à Sydenham, au milieu de splendides jardins et en regard d'un des plus beaux points de vue de l'Angleterre. On en a fait un monument sans analogie, car aucun de ceux qui ont illustré l'antiquité et la renaissance, ni la Grèce, ni l'Italie, ni l'Égypte, ni l'Assyrie, ne nous ont laissé la tradition d'une telle agglomération de merveilles.

Au fronton de ce palais unique il faudrait écrire : Au génie humain *exegit monumentum*. En effet, toutes les nations antiques et modernes semblent y avoir transporté leurs chefs-d'œuvre.

Les nations modernes ont fourni les matériaux de fer et de cristal du palais. Leur génie a créé les atmosphères différentes qui font croître de ce côté les palmiers d'Égypte, de cet autre les fleurs des tropiques. Leur industrie remplit les salles du Scheffield, de Birmingham, de France, etc. Elle fournit les matériaux d'une exposition universelle perpétuelle.

Mais l'antiquité, mais la renaissance ont transporté là leurs chefs-d'œuvre. Parlez du Palais de Cristal à ceux qui reviennent de Londres, mesdemoiselles, ils vous diront : « C'est la merveille de l'Angleterre! »

En effet, si vous allez à Londres, n'eussiez-vous que vingt-quatre heures à y passer, il faut voir le Palais de Cristal! Le Palais de Cristal est plus intéressant que l'exposition tout entière. Quittons donc, si vous le voulez, Cromwell-road, où nous n'avons fait qu'entrevoir l'immense bazar que l'Europe ouvre cette année à Londres. Nous y reviendrons ensuite pour y rester longtemps.

Prenons le chemin de fer à London-Bridge ou à à Pimlico. Nous arrivons à Sydenham, et bien avant d'arriver, nous apercevons à l'horizon, s'il fait du soleil, les voûtes du palais qui lancent mille feux; le palais est assis sur une hauteur; la réverbération du soleil sur la crête des toits les découpe en silhouette et fait comme une broderie de feu dans les nuages.

Vous arrivez. Après avoir traversé les tourniquets... Ah! mesdemoiselles, les tourniquets dépoétisent tout en Angleterre! Toujours à l'entrée de n'importe quoi se trouvent un tourniquet et un ou deux gardiens d'icelui. Allons! *one shilling only!* et vous entrez.

A Sydenham, vous entrez par les jardins. Jardins superbes, où les massifs, les gazons, les pièces d'eau succèdent aux terrasses et aux labyrinthes. Jardins où vous trouverez reconstruite la nature antédiluvienne que la science a recréée. — Vous savez, mesdemoiselles, qu'avec un des os des animaux primitifs que gardent nos muséum, Cuvier reconstruisait un mastodonte. Dans les roseaux des jardins de Sydenham vous trouverez l'ichthyosaure et le mégalosaure, comme tout à l'heure dans le palais vous allez rencontrer les sphinx d'Égypte et les statues d'Isis et d'Osiris.

Mais, au-dessus des fontaines, devant le palais, le long d'un espace qui n'a pas moins de 1,700 pieds, qu'est-ce que cette ligne sur le ciel? — Mesdemoiselles, c'est la corde de Blondin, le fameux acrobate dont assurément vous avez entendu parler. Quand les journaux nous racontaient ses prouesses au-dessus des chutes du Niagara, nous n'y croyions pas. — Eh bien, tous les jours, à Sydenham, pour *one shelling only*, on peut voir Blondin exécutant des tours de force que l'imagination n'oserait concevoir. — Ceci soit dit en passant; car j'espère que vous aimerez mieux, comme moi, voir la chapelle de Saint-Laurent de Florence, dont je vous ai tant parlé à propos de Michel-Ange, que les sauts du plus fameux saltimbanque du monde.

Quels rapports, allez-vous dire, entre le palais de Sydenham, Blondin et la chapelle des Médicis? Mesdemoiselles, ôtons de là Blondin, et entrons dans le palais, si vous voulez bien.

Une immense nef s'ouvre devant vous; lumineuse comme le ciel lui-même et remplie de verdure et de fleurs. Entre les lierres qui grimpent le long des légers piliers, voilà des statues modernes et des moulages sur statues antiques; au fond, c'est un grand bassin avec de splendides nénuphars, des joncs et des roseaux rares. — De chaque côté de la nef se succèdent des salles qui se communiquent. Il y en a bien une trentaine. Chacune de ces salles appartient à une époque et à une nation. Voilà d'abord la salle italienne. C'est précisément la chapelle de Saint-Laurent qu'on a prise pour type de l'art italien de la Renaissance. La voici telle qu'elle est à Florence; même grandeur, même disposition. Vous pouvez croire en vérité que vous êtes dans la sacristie de Saint-Laurent. Sur le tombeau de Julien de Médicis voilà les statues de la Nuit et du Jour. En face, l'Aurore et le Crépuscule; puis le *Pensieroso*; puis la *Pietà* de Michel-Ange à côté. Vous verrez dans le vestibule une copie parfaite des fresques de Raphaël au Vatican, le *Moïse* de Michel-Ange fait pour le tombeau de Jules II, et les portes de bronze de Saint-Marc de Venise.

En sortant de la salle italienne, nous entrons dans la salle de la Renaissance. Vous y trouverez la façade de l'hôtel Bourgtheroude de Rouen, la jolie fontaine du Château de Gaillon, les portes du baptistère de Florence, de Ghiberti; les *Trois Grâces*, de Germain Pilon; les tombeaux de Marie Stuart et d'Élisabeth d'Angleterre, etc.

Deux salles vous montrent ensuite les merveilles de l'art gothique en Angleterre et en France.

Vient ensuite le gothique allemand avec les façades des cathédrales de Nuremberg et de Cologne, des tombeaux, des statues.

Tout cela est rendu avec cette fidélité scrupuleuse

et cette précision qui sont propres au caractère anglais.

Mais out à coup l'air devient tiède et parfumé. Une atmosphère nouvelle vous entoure; une végétation inconnue sort de terre. Nous sommes dans les cours byzantines, égyptiennes, assyriennes.

Dans la cour d'Assyrie voici la reproduction du palais de Khorsabad avec les taureaux et les lions ailés que l'on a moulés sur ceux de notre musée du Louvre; puis des colonnes venues de Suze et de Persépolis.

Dans la cour égyptienne voici les colonnes et les bas-reliefs d'un temple contemporain de Ptolémée; puis, dans une sorte de parvis, voici parmi les végétaux sacrés de l'antique royaume d'Osiris, les sphinx, les animaux consacrés aux dieux et la colonnade du temple de Philoë.

En quittant les statues gigantesques élevées par les Pharaons, les ibis aux longs cous qui se détachent en noir sur des murailles rouges, les fleurs de lotus qui s'élancent de l'eau des bassins d'Égypte, nous entrons en Espagne au temps que les Maures y avaient établi leur empire.

L'Alhambra nous apparaît; l'Alhambra, merveille parmi les merveilles.

Tout ce que l'imagination peut rêver d'arabesques entrelacées, d'enroulements d'or, de pourpre et d'azur, combinés en dessins à la fois éclatants et harmonieux, ne saurait donner une idée des guillochages, des ciselures, des reliefs diaprés qui forment le fond des murailles de *la cour des Lions* et des trois pièces qui restent de l'Alhambra. Ce sont ces trois chambres, avec la cour des Lions, que l'on trouve reproduites au Palais de Cristal dans leur exacte grandeur et avec une fidélité qui confond les voyageurs : « On croirait, me disait un Espagnol avec lequel je visitais le Palais de Cristal, que c'est l'Alhambra lui-même transporté là par la baguette d'une fée. Comme ceci, l'Alhambra semble fait d'hier, tant sont fraîches toutes ces décorations féeriques. » Mesdemoiselles, je cherche à vous donner une idée de l'Alhambra. Y réussirai-je? Ce que je trouve de plus exact est de vous dire que chaque pan de muraille paraît couvert d'un cachemire en relief, et que les pendentifs, les clefs de voûte, semblent la frange brodée ou les glands de ce cachemire teinté des riches couleurs de l'Orient.

Depuis tant de siècles il est resté le même, ce palais des rois maures qui témoigne d'une civilisation accomplie. C'est une épave somptueuse qui imprime sur la terre le cachet d'un grand peuple. Hélas ! ce peuple, il a paru et disparu comme un météore. D'où venait-il ? où allait-il ?... Il avait ses poètes, ses artistes, ses empereurs... voici leur palais.— Une bataille l'a dispersé...

Cherchez-vous son histoire? Lisez *les Mille et une Nuits*.

Oui, assurément, c'est dans une alcôve semblable à celle de l'Alhambra que Scheherazade contait les beaux contes que vous savez...

Mais rappelez-moi donc à l'ordre, mesdemoiselles! c'est-à-dire à l'exposition universelle. Non! pas encore pourtant. — Il nous faut traverser la salle des Grecs, celle des Romains et celle de Pompéi. Après l'Égypte, après l'Assyrie, après Florence, il faut voir la Grèce de Périclès, la Rome d'Auguste et celle de Dioclétien. Nous rêvions tout à l'heure des Abencerrages; reconstruisons maintenant ces villes de plaisance, ensevelies dix-sept siècles sous la lave du Vésuve.

Croyez-vous, mesdemoiselles, que ce soit vraiment une grande chose que ce palais de Sydenham? Microcosme gigantesque où l'on traverse en une heure toutes les zones, toutes les civilisations, tous les chefs-d'œuvre. Oui! c'est un des prodiges du monde moderne, et non pas peut-être le moins étonnant!

Donc, nous rentrons dans Londres, et nous retournons à Cromwell-road. Ici, nous trouvons encore les tourniquets, bien entendu. Nous payons un shilling, deux shillings six pence ou cinq shillings, suivant ses jours. Admettons que nous tombons un jour à un shilling, le jour du peuple; car le jour à un shilling en Angleterre, cela représente ici nos jours à vingt centimes. Il faut du courage pour attendre son tour au tourniquet, pour entrer, pour se frayer une route dans la cohue compacte qui remplit le palais du bas jusques en haut. Que de monde ! que de bruit! Enfin, nous avons dépassé le seuil, et nous voici devant *Chinese Fountain*. Cette fontaine de faïence, le plus beau spécimen des produits de l'Angleterre, mérite assurément l'admiration. Mais pourquoi l'appelle-t-on *Fontaine Chinoise?* Rien n'est chinois ici, ni la forme ni le fond.

L'eau qui tombe des vasques est parfumée; parmi les jets d'eau les fleurs s'épanouissent. Des bancs sont rangés à l'entour. Quand il n'y a pas trop de foule, les jours à cinq shillings, par exemple, c'est un délicieux endroit pour venir se reposer. A la suite de *Chinese Fountain* se déploie la grande nef bariolée de mille drapeaux, diaprée de toutes les couleurs. Çà et là, le long des piliers de fonte, s'alignent des statues. De chaque côté de la nef sont de vastes salles, de longues galeries qui se répètent au premier étage. Des milliers d'industries se groupent dans cette nef et dans ces salles, et s'échelonnent dans les galeries. Pourrons-nous jamais voir tout cela?

Non, mesdemoiselles, il ne faut pas y prétendre, d'autant plus que cette nef, pour être le centre du palais, ne représente pas le quart de l'exposition. Et puis, ce serait une puérile entreprise que celle d'enfermer l'industrie européenne de 1862 en quelques colonnes de votre journal.

Il vaut mieux se borner, et donner une idée juste de ce qu'on veut décrire. J'attirerai donc seulement votre attention sur les beaux-arts, sur les industries artistiques et sur celles qui, sans toucher directement à l'art, éveillent plus spécialement l'intérêt des femmes.

Je vous parlerai bronzes d'art, porcelaines, meubles, tapis, faïences, cachemires, dentelles et soieries. Après... quoi ?—Un peu lingerie, broderies, cristaux, etc. Nous ferons ensuite une tournée sérieuse dans les salles des beaux-arts, et j'imagine que votre curiosité sera satisfaite.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS

Par Mme FÉLICIE D'AYZAC.

(Deuxième article.)

L'analyse d'un ouvrage intéressant est une œuvre pénible. On parcourt ces pages, déjà lues et connues; on y retrouve mille beautés, des faits intéressants, des descriptions charmantes, des réflexions neuves et judicieuses; on voudrait faire goûter aux autres ces pages de choix, et on ne le peut : la matière et le temps nous bornent; il faut glaner où l'on voudrait moissonner, et au lieu d'un type complet, n'offrir au public qu'un squelette qui ne peut donner une idée de la pensée vivante de l'auteur. C'est ce qui nous arrive avec madame d'Ayzac; mille choses nous captivent dans son livre : détails curieux sur l'existence qu'on menait dans les cloîtres—saintes légendes—descriptions brillantes des paysages de l'Ile-de-France—savantes études sur l'architecture de l'abbaye—recherches profondes sur les travaux des religieux, soit comme hommes de lettres, soit comme artistes... Que choisir? Un lien étroit rassemble et coordonne tout l'ouvrage, et il semble que le disséquer, c'est le gâter, c'est commettre une faute de goût impardonnable.

Nos lectrices nous excuseront, et nous leur rappellerons que si, pénétrées d'un vrai désir de s'instruire, elles veulent se former une idée précise des mœurs, des sentiments et de l'existence tels qu'ils étaient dans les monastères des Gaules, nul livre, mieux que celui de madame d'Ayzac, ne peut les en informer. Elles y trouveront un intérêt et une poésie qu'on ne soupçonnerait pas. Quand on sort de cette lecture, il semble qu'on ait vécu sous ces voûtes antiques, conversé à demi-voix dans le cloître avec ces hommes des anciens âges, qu'on ait prié au pied des autels où ils priaient eux-mêmes, qu'on ait erré dans les galeries pavées de leurs sépultures, ou que, dans un jour d'été, on se soit reposé, non loin des tours de Saint-Denis, dans ces bois qui ont vu passer Dagobert, Charlemagne et saint Louis.

Une autre population anime maintenant l'antique monastère, et celle-là est bien chère au cœur de madame d'Ayzac. Les filles des Légionnaires occupent les bâtiments claustraux, qui furent rebâtis dans le dix-huitième siècle, et qui ont subi, sous l'impérieuse loi de la nécessité, plus d'une mutilation que l'auteur déplore; mais quelque attachée qu'elle soit au souvenir du passé, ceux du jeune troupeau, auquel elle a consacré ses talents et ses veilles, ont aussi bien du charme à ses yeux. Ce fut le 6 août 1809, que l'empereur et l'impératrice vinrent visiter pour la première fois l'établissement consacré aux filles des braves soldats emportés par la guerre. « Un légitime enthousiasme accueillit partout leur passage. L'empereur revint plusieurs fois revoir ses enfants; son front s'éclaircissait toujours en entrant dans ce sanctuaire de paix et de candeur : il se plaisait à y surprendre la surintendante, les dames et les élèves, par la soudaineté de son arrivée, et apparaissait tout à coup sans autre annonce qu'un piqueur, qui le précédait de quelques minutes dans les classes pendant l'étude, et au parc pendant la récréation. Ce fut dans une de ces visites que, trouvant les élèves occupées à des travaux d'aiguille, il demanda à une espiègle et jolie enfant combien il fallait d'aiguillées de fil pour coudre toute une chemise : —Sire, répondit-elle sans embarras, il n'en faudrait qu'une seule, pourvu qu'elle fût assez longue.

» Treize grands chanceliers de la Légion d'honneur et cinq surintendants ont administré successivement la maison impériale de Saint-Denis. Sous leur paternelle administration, ce bel institut a franchi, sans en être atteint, les révolutions de ce siècle, mais si les orages politiques l'ont épargné, bien des jugements malveillants et des critiques sans fondement ont été hasardés sur lui. Nous n'avons pas la pensée d'écrire ici un seul mot pour une justification inutile; nous nous contenterons de dire que ces jugements ont trois causes : la jalousie inexorable qu'éveille naturellement tout ce qui est noble, grand et beau; le fait exceptionnel de quelques élèves indignes d'avoir vécu dans une maison dont elles ont eu le malheur de repousser les enseignements et les exemples; enfin, l'ignorance de l'état réel de cet institut. Les préventions injustes contre lui n'ont jamais manqué de tomber dès qu'il a été mieux connu.

« Saint-Denis, écrivait un homme de lettres qui était » venu visiter la maison sous l'impression de préventions défavorables, Saint-Denis est un couvent pour la » règle, c'est un pensionnat pour l'éducation; la société et les familles lui doivent une égale reconnaissance. Un fait parle plus haut que toutes les paroles pour faire l'éloge de cette maison : toutes les » institutrices sont d'anciennes élèves; les maris des » femmes élevées à Saint-Denis y envoient leurs filles; » les mères sorties de cette institution lui confient » leurs enfants. »

Nous avons cru devoir enregistrer cette justification, que motivent, en effet, les calomnies semées et accueillies contre la maison de Saint-Denis, et à qui les longs services, l'expérience et la vertu de madame d'Ayzac donnent une grande valeur.

Le livre qu'elle vient de publier est aussi une défense de l'institut qui lui est si cher : il respire une piété élevée, unie à de profondes connaissances historiques et littéraires, un sentiment exquis de tout ce

qui est noble et grand; celle qui l'a écrit a puisé dans la maison de Saint-Denis, dont elle fut élève, ces généreux sentiments et ces rares connaissances; elle les a légués à son tour aux enfants qu'elle a dirigées; et en concluant que cet esprit chrétien est celui de la maison, on trouve qu'elle fait honneur à la France, comme l'auteur de ce livre fait honneur à son sexe tout entier. M. B.

LA FEMME COMME IL LA FAUT

Par le R. P. Marchal

De la Société de Marie (1).

De tous les temps, les législateurs et les moralistes se sont occupés de l'éducation comme étant la base de la société; mais les écrivains de nos jours, plus rationnels, avant de s'occuper de l'enfant, s'occupent de la mère, cette première et puissante éducatrice; et c'est parce que, selon l'expression de Joseph de Maistre, la femme a la plus belle des missions, celle d'élever sur ses genoux un honnête homme, que les orateurs et les auteurs chrétiens prennent un si grand souci de notre développement intellectuel et moral. Ils veulent faire des mères pour la génération à venir. Aussi que de livres à notre usage! que d'auteurs qui écrivent pour nous! les uns, comme le P. de Ravignan, tracent les règles de la vie chrétienne au milieu du monde; les autres, comme l'abbé Bautain, étudient les situations délicates et difficiles où une femme peut se trouver placée, et lui donnent des conseils pleins de tact et d'expérience; d'autres encore, comme l'abbé Lecourtier, dans sa *Retraite des Dames*, nous signalent nos défauts, nos fautes de tous les jours; bref, les bons livres à l'usage des femmes abondent, que ce soient des romans ou des œuvres didactiques, et voici un écrivain respectable qui nous consacre encore le fruit de ses loisirs. *La Femme comme il la faut* est, on le conçoit de reste, la femme formée à l'école du christianisme, dont le caractère s'est adouci et élevé à la fois par la pratique de la religion, qui, sévère pour elle-même, sait toujours être indulgente et aimable pour autrui, et qui honore son Dieu en s'acquittant des devoirs qu'il lui impose. Fille, épouse, mère, maîtresse de maison, parente, amie, cette femme s'inspire en toute chose de ses sentiments religieux, *car la piété est utile à tout*, et chaque jour elle cherche à faire, sinon plus, au moins mieux, à accomplir avec plus de perfection les actes dont se compose la trame de sa vie, et à purifier de tout alliage ses sentiments et son cœur. Mais comment arriver là? Le P. Marchal essaye de nous l'apprendre en nous instruisant de la grandeur de notre mission ici-bas, et des devoirs qu'elle nous impose. Son livre est écrit d'un style facile, chaud, qui part du cœur et qui y arrive, et on y trouve une véritable connaissance de la société de nos jours. Je citerai une page qui a de l'à-propos à une époque où, dans les grandes villes, la misère prend des proportions si affligeantes et si redoutables :

« Quand le Seigneur vous demande un sacrifice pour secourir une infortune, il vous offre l'occasion de procurer à votre cœur la plus douce des jouissances. *Il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir.* C'est notre divin Sauveur qui a prononcé cette parole. Elle peut étonner bien des âmes, mais elle n'en reste pas moins une incontestable vérité.

» Quand Dieu fit le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. L'égoïsme ne vint qu'après, et ce fut le péché qui l'y mit. Non, ce n'est ni le génie, ni la gloire, ni l'amour, qui mesurent l'élévation de notre âme, mais c'est bien plutôt la bonté. C'est elle qui donne à la physionomie de l'homme son plus invincible charme, et constitue, d'une manière toute spéciale, notre ressemblance avec le Père céleste que l'humanité se plaît à nommer le bon Dieu! Or, savez-vous ce que Dieu fait quand il vous demande une bonne œuvre par une inspiration généreuse? il vous offre l'occasion de mettre en activité ce magnifique attribut qui constitue le fond de notre être. « Tiens, mon enfant, nous » dit-il, je connais ton cœur, je sais qu'il a soif de » plaisir, mais ce plaisir auquel tu aspires, ce n'est » point dans les vaines joies du luxe et du monde » qu'il se trouve. Crois-moi, laisse à d'autres les folles » jouissances qui ne font, en nous enivrant, que » nous susciter des remords. Goûte bien plutôt du » plaisir que l'on éprouve à faire des heureux. Depuis toute l'éternité, je ne fais que cela, et je ne » m'en lasse jamais. Bois un peu de ce vin qui réjouira ton âme. Ouvre ton cœur et ta bourse, » comme j'ouvre chaque jour les trésors des cieux » pour en répandre la rosée. Je pourrais t'épargner » ce plaisir et me passer de toi, mais je me souviens » d'avoir mis dans ton cœur la bonté, c'est pour cela » que je n'ai point voulu épuiser la coupe, pour te » laisser la joie de m'aider à la vider. » — Il en coûte, je le sais, pour accomplir dans une large mesure le précepte de la charité. Le courant de l'égoïsme n'est pas toujours facile à remonter; mais s'ensuit-il, pour cela, que le plaisir en soit moins doux? Loin de là, car nous trouvons dans cette lutte l'occasion d'ajouter au plaisir qui résulte d'une magnifique victoire remportée sur ce qu'il y a de plus vil en nous. Nul ne se repentit jamais de s'être montré trop généreux. L'homme miséricordieux fait du bien à son âme. Chères sœurs, dont Dieu plaça le berceau au milieu de l'opulence, essayez un peu si l'Esprit-Saint, en nous disant cette parole, nous a menti. Vous ne savez que faire, dites-vous? eh bien, sachez vous distraire de cet ennui, remplissez votre cœur et votre existence par des bienfaits. La solitude vous accable; donnez-vous pour compagnie les malheureux. L'existence vous pèse, rendez-la légère en prenant le fardeau de vos frères. Vous pleurez, séchez vos larmes en séchant celles d'autrui. Vous n'avez pas trouvé le bonheur à recevoir, voyez si, comme Jésus-Christ, vous ne trouverez pas le bonheur à donner..... »

Nous ne citerons pas le chapitre sur *la mode*, nos lectrices le trouveraient sévère; mais si elles le lisaient dans l'ouvrage même, où il n'est qu'une déduction

(1) Chez Régis Ruffet et comp., rue Saint-Sulpice, 38. Un joli volume in-12.

es premiers principes posés par l'auteur, cette sévérité leur paraîtrait de la justice. J'en dirai autant d'un autre chapitre sur l'*intempérance de la langue*; il renferme d'excellentes choses, des conseils judicieux.

Nous engageons nos lectrices à accorder quelques moments à ce livre, qui leur apprendra bien des choses sur elles-mêmes, et sur leurs obligations envers Dieu et envers le prochain. L'auteur connaît le cœur et le monde, et plus d'une des lectrices a dû s'écrier, à certains conseils ou certaines observations : C'est pour moi qu'il a écrit cela!

M. B.

LE RICHE MALGRÉ LUI

(Suite et fin.)

XII

Cette fois, hélas! malgré sa perspicacité habituelle, Charles Bressac se trompait dans ses prévisions.

Le lendemain, bien avant l'heure où la jeune fille avait coutume de sortir, Félix se promenait lentement sur le trottoir qui longe la grille du jardin du Luxembourg. Ses yeux ne quittaient pas la porte étroite et sombre que naguère il franchissait chaque jour, le cœur palpitant d'une douce émotion.

Maintenant, il avait besoin de rassembler tout son courage pour se décider à y pénétrer.

« Oserai-je jamais, se disait-il, me présenter devant elles ? Voudront-elles seulement me recevoir ? Que faire? renoncer à la voir, à éclaircir les doutes qui me torturent? c'est impossible! Ah! quel que soit le sort qui m'est réservé, je veux le connaître...

Il hésita quelques instants, puis tout à coup, avec le geste que dut faire César en passant le Rubicon, il franchit la rue, s'élança dans l'allée et ne s'arrêta qu'en haut de l'escalier. Mais là, il hésita encore, pâle et tremblant, comme s'il eût été sur le point de commettre un crime.

Il prit pourtant le cordon de la sonnette, le lâcha, le reprit, le laissa retomber encore... Il allait s'en aller peut-être, tout en frémissant de douleur et en maudissant sa timidité, lorsqu'une voisine, entendant piétiner sur le carré quelqu'un qui n'entrait nulle part, vint pour voir et le reconnut.

« Ah! c'est vous, monsieur le docteur!

— Oui, je... viens...

— Ces dames sont chez elles. Je viens de les voir rentrer. »

La retraite devenait impossible; il fallut sonner.

Ce fut Jeanne qui vint ouvrir. A la vue de Félix, elle ne fut ni moins émue ni moins troublée qu'il ne l'était lui-même. Elle ne put d'abord que lui tendre en tremblant une de ses mains, tandis que de l'autre elle cherchait en vain à cacher les larmes qui tombaient de ses yeux.

Puis, sans prononcer une parole, elle l'introduisit auprès de sa mère, qui le reçut avec un embarras visible.

« Pardonnez-moi, madame, dit Félix, d'oser me présenter encore ici, au risque d'encourir votre ressentiment. Je n'ai pu supporter plus longtemps l'exil que vous m'avez infligé. L'œil d'une mère est clairvoyant; vous avez deviné, sans nul doute, le tendre et profond attachement que j'ai conçu pour mademoiselle Jeanne; mais vous savez aussi combien il est respectueux et pur. Pourtant vous l'avez proscrit sans pitié. Qu'y a-t-il donc? Quel mauvais génie, quelle fatalité entre vous et moi ? Ah ! s'il faut qu'au risque d'en mourir, j'étouffe cet amour dans mon cœur, je suis prêt à subir mon sort avec résignation; mais que je sache au moins comment j'ai mérité un tel supplice !

— Mérité !... s'écria madame Dupré; hélas! qu'avez-vous mérité sinon notre éternelle reconnaissance?

— Ne parlons point de reconnaissance, mais s'il est vrai que vous me croyiez digne de quelque estime et de quelque amitié, à quoi donc faut-il attribuer cette résolution cruelle qui me brise le cœur.

— Cruelle, en effet, monsieur! cruelle pour vous et pour moi aussi, je vous le jure! Pourtant, ne m'accusez pas, et croyez bien que de graves, que d'impérieux motifs ont pu seuls me dicter une telle conduite envers vous, mon bienfaiteur, et envers ma fille. Je me suis souvenue de ce que Jeanne elle-même avait oublié en s'abandonnant, sans réflexion, aux mouvements de son cœur. Je me suis souvenue de la fatalité qui pèse sur nous, et j'ai voulu briser, étouffer à sa naissance un attachement qui, pour tous deux, ne peut être qu'une source de chagrins et de regrets.

— Quoi! s'écria Félix en se tournant avec angoisse vers Jeanne, n'êtes-vous pas libre?

— Libre! murmura la jeune fille d'une voix étouffée : non, je ne suis pas libre... je ne dois jamais me marier.

— Jamais! que dites-vous?

— Cela vous paraît étrange, reprit madame Dupré. En effet, notre sort est bien misérable... plus misérable encore qu'il ne semble, car la pauvreté est le moindre de nos maux. Ah! plût au ciel que nous eussions été toujours pauvres! mais nous étions riches,

très-riches, il y a quelques années, et nous étions heureuses ! Le présent et l'avenir paraissaient nous sourire également ; tout conspirait pour nous charmer et nous endormir dans une trompeuse sécurité. Hélas ! comment aurions-nous pu sentir l'abîme qui se creusait sous nos pas? Comment aurions-nous pu voir l'orage qui s'amoncelait à l'horizon et qui allait fondre sur nous? Nous ne savions rien du monde, rien que ses joies et ses éblouissements! Quel songe et quel réveil!... Un accident funeste, imprévu, nous a enlevé mon mari. Incapables d'administrer notre fortune, nous nous trouvâmes grevées de dettes considérables, énormes, qui n'ont pu être payées et qui nous mettent à la merci de nos créanciers. Ceux-ci daignent nous laisser le chétif mobilier que vous voyez ici, soit par pitié, soit plutôt parce que le prix qu'ils en retireraient serait loin de suffire à acquitter les frais du jugement et de la saisie. Ils nous laissent aussi le morceau de pain que nous gagnons péniblement; mais sans doute ils ne nous perdent pas de vue, et le jour où ils pourront croire que nos ressources dépassent ce qu'il faut strictement pour ne pas mourir de faim, ils s'abattront sur ce superflu qui leur appartient. Il nous faudrait une fortune égale au moins à celle que nous avons perdue, pour conquérir, en la leur livrant tout entière, le droit de conserver nos modestes épargnes. Ainsi, une sujétion honteuse et la misère — la misère toujours, jusqu'à notre dernière heure — tel est désormais notre partage! Vous le voyez, dans une telle situation, l'isolement est un impérieux devoir, une nécessité à laquelle rien ne peut nous soustraire. »

Félix avait écouté la mère de Jeanne avec une attention avide et une émotion croissante.

Frappé d'abord de l'analogie singulière qui existait entre l'histoire de la famille Dupré et celle des Laverdière, il s'était demandé si, par un de ces enchaînements bizarres qu'amène parfois la marche des événements, il ne se trouvait pas en face de sa propre cousine. Mais la fin du récit avait fait évanouir cet éclair d'espérance; dès lors une autre idée s'était emparée de son esprit et l'avait jeté dans des perplexités poignantes.

« Une fortune! pensait-il; il faudrait une fortune pour les sauver... et je suis pauvre, moi aussi... je dois rester pauvre! et pourtant si je voulais... »

Comme ces personnages des légendes du moyen âge, auxquels le malin esprit vient offrir des trésors et toutes les jouissances terrestres à la condition de lui livrer leur âme pour l'éternité, il n'avait qu'à dire *oui*, qu'à étendre la main pour saisir du même coup la richesse et le bonheur. Il n'avait qu'à vouloir pour rendre à celle qu'il aimait, avec le repos, avec l'honneur, peut-être, un sort plus prospère, plus brillant que celui qu'elle avait perdu. Il n'avait qu'à vouloir, et de ce misérable réduit où se consumait sa jeunesse, où se flétrissait sa beauté, il la transportait dans un palais et l'entourait de toutes les félicités, de toutes les joies de la famille, de tous les enchantements de l'opulence; en un mot, il réalisait pour elle, comme par un coup de baguette magique, une féerie des *Mille et une Nuits*.

En présence d'une semblable tentation, quelle vertu n'eût pas été ébranlée ?

Cependant, par un héroïsme suprême, il parvint à chasser de son esprit la vision qui le fascinait, et, prenant les mains de madame Dupré :

« Eh quoi ! lui dit-il, vous avez pu penser que votre malheur m'éloignerait de vous, que j'hésiterais un seul instant à partager votre sort, à prendre ma part du fardeau qui pèse sur vous? D'ailleurs, pourquoi désespérer? qui sait si quelque jour, à force de travail, de persévérance, ou par quelque circonstance imprévue, je ne parviendrai pas à vous rendre la tranquillité ?... Je suis jeune, j'ai beaucoup étudié, mes maîtres et mes égaux m'accordent quelque mérite; j'ai de bons amis dont l'appui ne me fera pas défaut, et...

— Je sais, répliqua madame Dupré, qu'il n'est rien de grand et de généreux qu'on ne doive attendre de votre noble cœur. Je ne doute pas que votre savoir et votre talent ne vous appellent à de belles destinées. Mais c'est pour cela que je ne dois pas accepter le sacrifice que vous m'offrez, et vous imposer une tâche à laquelle toute une vie de labeurs et d'abnégation suffirait à peine. Non, monsieur, je ne disposerai point ainsi de votre avenir. Et quand même je consentirais à me rendre coupable d'un tel acte d'égoïsme ; ma fille n'y consentirait jamais.

— Non, jamais ! répéta la jeune fille d'une voix pleine de larmes. »

Vainement Félix insista, supplia.

« Il faut nous séparer, dit enfin madame Dupré. Vous voyez bien qu'elle souffre horriblement; ses forces sont à bout; pour dernière preuve de votre amour, donnez-lui du moins l'exemple du courage et de la résignation! Adieu.

— Adieu! » murmura Jeanne.

Félix comprit qu'il fallait céder, ou plutôt il obéit instinctivement, car le trouble de son esprit était trop grand pour lui permettre de raisonner ses actes ou de peser ses paroles. Il répéta d'une voix sourde le dernier mot de Jeanne : Adieu! comme un criminel, entendant l'arrêt qui le condamne à la peine capitale, répète ce mot : la mort!

Et il sortit.

XIII

La soirée était avancée lorsqu'il arriva chez moi.

Nous l'attendions avec une vive anxiété, nous demandant s'il fallait augurer bien ou mal de ce retard. Nous poussâmes une exclamation en le voyant apparaître pâle comme un spectre, le désespoir peint sur le visage.

« Qu'as-tu? que s'est-il passé? m'écriai-je en courant à lui, tandis que Charles, plus calme, l'observait silencieusement.

— C'en est fait! me répondit-il, tout est perdu!

— Allons! dit Charles, te voilà bien!

— N'as-tu pu la voir? lui demandai-je.

— Si, je l'ai vue.

— Et elle t'a dit qu'elle ne t'aimait point? demanda Charles, déjà remis de sa première émotion et résolu d'opposer, comme de coutume, sa philosophie réaliste au désespoir romanesque de notre ami.

— Si elle ne m'aimait pas, répondit Félix, son indifférence me donnerait peut-être la force de l'oublier.

— Mais comme elle t'aime, reprit Charles, tu es inconsolable; c'est logique.

— En vérité, Charles, il y a des jours où tu me ferais douter de ton cœur... le moment est mal choisi pour plaisanter!

— Je ne plaisante pas; je fais une chose dont tu me parais, pour le quart d'heure, tout à fait incapable : Je raisonne.

— Cela t'est facile!

— Dieu merci! et c'est une faculté dont je compte bien me servir à ton profit. Voyons... celle que tu aimes, et qui t'aime, est donc mariée?

— Non.

— Alors ton désespoir n'a pas le sens commun. Je m'en doutais bien et me voilà rassuré. Maintenant, causons sérieusement. Mais d'abord, il m'est avis, docteur, que tu ferais bien de te prescrire à toi-même un bol de vin chaud que notre ami va nous préparer. En attendant, recueille tes idées, et, lorsque tu auras bu un verre de cette excellente tisane, tu nous diras, comme la jeune fille de la chanson « ce qui cause ton tourment », et nous trouverons bien un moyen de te tirer d'affaire. »

La bonne humeur communicative de Bressac produisit sur l'esprit impressionnable de Félix son effet accoutumé. Le sourire reparut sur ses lèvres en même temps que son cœur cédait à ce besoin impérieux que nous avons tous de ressaisir l'espérance, alors même qu'elle nous paraît chimérique et trompeuse.

Bientôt après, conformément à l'ordonnance de Charles, le vin chaud fumait dans nos verres. Félix en but quelques gorgées et commença le récit de son entrevue avec les dames Dupré.

Charles avait repris tout son sérieux. On eût dit un magistrat écoutant la déposition d'un témoin dans une affaire épineuse ou tragique. Il interrompait de temps à autre le narrateur pour lui faire préciser quelque détail, pour lui faire répéter une phrase, un mot, un geste.

Lorsque Félix eut cessé de parler :

« C'est tout? lui demanda-t-il; tu n'as rien dit à madame Dupré de l'héritage laissé par ton oncle d'Amérique, et qui, doublé, ou peu s'en faut, à l'heure qu'il est, par mes opérations, suffirait, j'imagine, pour désintéresser ses créanciers et vous assurer à tous trois une existence honnête?

— Je ne lui en ai rien dit.

— Fort bien; mais tu y as pensé?

— Je l'avoue, l'idée de cet or qui est là sous ma main, avec lequel je pourrais payer la rançon de ces deux femmes et acheter mon bonheur, cette idée m'a un instant obsédé, mais je l'ai repoussée.

— Et tu persistes à la repousser?

— Oui.

— Alors, cesse de te plaindre, dit Bressac en haussant les épaules. Tu es un vrai Don Quichotte de probité, et s'il te plaît de te faire casser les reins par les ailes d'un moulin à vent, je ne puis, à toute force, t'en empêcher. Quoi! tout ce qui peut faire le bonheur de la vie est à ta portée, et tu refuses! Tu te fais le bourreau de toi-même et de celle que tu prétends aimer! Il est donc vrai que la vertu, lorsqu'elle dépasse les limites assignées par la nature, devient folie et cruauté! »

Je joignis mes conseils à la véhémente argumentation de Charles; car, bien que j'eusse d'abord approuvé les scrupules de Félix, je trouvais qu'en présence des circonstances actuelles, et après le résultat décidément négatif des tentatives faites pour retrouver la femme et la fille de M. Achille Laverdière, ces scrupules étaient au moins exagérés.

Félix d'abord ne répondit pas, et nous crûmes remarquer sur son visage des signes d'hésitation.

« Eh bien, lui demandai-je, que comptes-tu faire?

— Que sais-je? dit-il. »

Et de la soirée nous n'en pûmes tirer d'autre réponse.

Le lendemain, Bressac se rendit chez Félix, portant sous son bras un portefeuille richement garni de billets de banque et d'autres valeurs, dont le total s'élevait à un chiffre considérable. C'était la fortune du *pauvre* docteur.

Il le trouva assis à son bureau, une plume entre les doigts, le front appuyé sur la main gauche, les yeux fixés sur une feuille de papier à lettre parfaitement blanche.

— Que fais-tu là? lui demanda-t-il.

— Tu le vois, j'écris, ou plutôt je vais écrire.

— A mademoiselle Dupré?

— Non. Je crois qu'il vaut mieux écrire à sa mère. Qu'en penses-tu?

— C'est mon avis; et que vas-tu lui dire?

— Je cherche.

— Ah! tu cherches? Eh bien, je vais t'aider.

— Voyons, je t'écoute.

— Si tu écrivais à la fille, je ne m'en mêlerais point, et je te conseillerais simplement de t'abandonner aux inspirations de ton cœur; mais puisque c'est à la mère que tu t'adresses, je crois, sauf correction, qu'elle sera plus sensible à des chiffres qu'à des phrases sentimentales. Ces chiffres, je les apporte. »

Et il étala sur le bureau le contenu du portefeuille.

« Qu'est-ce là? s'écria Félix en se reculant, comme si on eût mis devant lui une nichée de serpents.

— Pardieu! c'est ton petit avoir. Il est assez rondelet, comme tu vois. Quel dommage qu'il en doive passer une partie aux mains des créanciers de madame Dupré! Mais après tout, ses dettes sont peut-être moins grosses que nous ne l'imaginons.

— Arrière, tentateur! fit Laverdière en se détournant comme Hippocrate devant les trésors du grand roi. Reprends cela, Bressac, je n'en veux pas.

— Comment! je te croyais décidé?

— Je suis décidé à ne pas disposer de ce qui ne m'appartient pas. »

Bressac fit un geste d'impatience. Puis, sans insister davantage, il reprit les papiers et les remit dans le portefeuille.

« Allons, dit-il, tu es incorrigible, et je vois bien qu'il faudra quelque jour que nous fassions ton bonheur malgré toi, si nous ne voulons te voir mourir sur la paille.

— Que veux-tu dire, et comment prétends-tu faire mon bonheur malgré moi?

— C'est mon secret. Et maintenant écris à madame Dupré.

— Que faut-il lui écrire?

— Est-ce que je le sais, moi? Dis-lui tout ce que tu voudras; seulement, promets-moi de me communiquer sa réponse, que, du reste, je connais d'avance.

— Je te le promets.

— Bien ; j'y compte. Maintenant, je te quitte, car voici l'heure de la Bourse. »

Je ne reproduirai pas la longue lettre que Félix écrivit à madame Dupré. Cette lettre était très-éloquente, très-pathétique, digne en tout d'une meilleure cause. Malheureusement, la cause était insoutenable et perdue d'avance, comme l'avait pensé Bressac.

La réponse de madame Dupré ne se fit pas attendre. Elle était bienveillante, pleine des expressions de la plus vive gratitude et des regrets les plus sincères, mais la conclusion en était péremptoire et n'admettait pas de réplique.

Félix n'eut pas le courage de porter cette lettre à Bressac; il la lui envoya par la poste, sans y joindre un seul mot de commentaire.

Charles, aussitôt après en avoir pris connaissance, vint me trouver.

« Tu sais au juste, me dit-il, l'adresse des dames Dupré?

— Sans doute; rue d'Enfer, n° 57. Que veux-tu faire? Répondre à cette missive?

— Non pas, mon cher : en fait de lettres, je n'estime que les lettres de change. Je compte aller de ce pas présenter mes civilités à l'auteur de cette épître, et lui demander l'explication de ce mystère qui me tracasse et me donne de singulières idées. Si ce que madame Dupré a dit et écrit à Félix est vrai, s'il n'y a en effet d'autre obstacle à leur mariage que des dettes considérables, cet obstacle sera facile à lever.

— Comment cela?

— Rien de plus simple. La succession Laverdière, capital et intérêt compris, s'élève à 2,286,028 francs; cela, c'est inviolable et sacré; mais la fortune de Félix, *telle que je la lui ai faite pour lui*, est de 3,440,800 francs. Il y a donc une différence de 1,854,772 francs, dont je ne dois compte à personne, pas même à notre ami. C'est de l'argent que j'ai gagné, moi, Charles Bressac, par mon industrie et mon travail, et dont, après tout, je suis libre de disposer. Je prends donc sur moi d'en faire usage pour soustraire les dames Dupré à la tyrannie de leurs créanciers. S'il y en a trop, tant mieux; s'il n'y a pas assez, j'ajouterai le surplus de mes deniers propres, à moins que la somme ne soit par trop colossale, afin de laisser intact, comme c'est mon devoir, le patrimoine futur de Félix, ou de mademoiselle Sophie Laverdière, ou de l'un et de l'autre. Approuves-tu ce coup d'État?

— Heureux, mon cher Bressac, répondis-je en lui serrant la main, trois fois heureux celui qui peut avoir pour ami un égoïste tel que toi! Malheureusement, ces égoïstes-là sont rares.

— Parce que les imbéciles sont nombreux, et que les neuf dixièmes des gens sont bêtement égoïstes. Ainsi tu m'absous?

— Je t'admire. Mais à te dire vrai, je ne crois pas bien fermement aux dettes de madame Dupré. Des dettes, après tout, n'ont jamais empêché une fille d'épouser un homme qui la prenait sans dot. Les dettes sont personnelles; on ne prend point le bien des enfants pour payer les dettes des parents; et si ceux-ci meurent insolvables, le passif qu'ils laissent après eux n'est nullement obligatoire pour les héritiers, qui ont la faculté de refuser la succession, si les créanciers se montrent trop exigeants. Si madame Dupré n'avait qu'une raison semblable pour refuser sa fille à Félix, cette raison ne saurait balancer un seul instant toutes celles qui militent en faveur de notre ami, et qu'elle est loin de méconnaître. Remarque bien qu'elle ne parle plus de dettes dans sa lettre, et qu'elle allègue *des circonstances plus fortes que toute volonté et toute puissance humaine*, sur lesquelles elle se garde bien de donner la moindre explication. Il y a donc, comme on dit, quelque chose là-dessous, et sans doute quelque chose de grave; peut-être une tache, une flétrissure indélébile.... Quant à moi, je suis souvent tenté de croire que le nom de Dupré est un nom d'emprunt, et que ces deux malheureuses femmes sont la veuve et la fille de quelque grand criminel, ou d'un bourreau, ou.....

— Ou d'un banqueroutier, interrompit Charles, qui, tout en m'écoutant, relisait et semblait étudier avec une grande attention la lettre de madame Dupré.

— J'entends, repris-je; tu supposes que ces dames pourraient bien n'être que madame et mademoiselle Laverdière? J'y avais pensé il y a longtemps, et la même idée était venue aussi à Félix. Mais toutes réflexions faites, cette hypothèse ne me paraît rien moins que fondée.

— Qu'a-t-elle donc de si invraisemblable?

— Elle est en contradiction, premièrement, avec le départ bien constaté de ces deux dames pour la Belgique, puis pour l'Allemagne aussitôt après la mort de M. Achille Laverdière ; deuxièmement, avec la nouvelle publiée par tous les journaux, et qui n'a jamais été démentie, de la mort de madame Laverdière, et du départ de sa fille pour la Russie. En troisième lieu, comment admettre, si l'une et l'autre vivaient et étaient demeurées à Paris, qu'elles n'eussent rien appris de la réhabilitation du banquier? Comment admettre surtout qu'elles ne se fussent pas présentées pour réclamer l'héritage de leur parent mort en Amérique? qu'elles n'eussent pas répondu aux appels que les mille voix de la presse ont fait retentir dans tous les coins du monde habité, pour les inviter à venir prendre possession de cette bonne aubaine? Comment admettre enfin que Félix, leur propre cousin, qui porte le même nom qu'elles, ait vécu pendant deux mois dans leur intimité sans qu'une reconnaissance ait eu lieu entre elles et lui?

— Mon ami, tu raisonnes comme un docteur en Sorbonne, me dit Charles, les yeux toujours attachés sur la lettre; mais je me trompe fort si je n'ai déjà vu cette écriture-là quelque part! J'en veux avoir le cœur net. Tu dis rue d'Enfer, n° 57?

— Eh! pardieu, je t'y conduis et t'attends dans le Luxembourg, car il ne me tarde pas moins qu'à toi de connaître le mot de cette énigme. Mais, j'y pense, si nous emmenions Félix? Le pauvre garçon doit être sur le gril de saint Laurent. Si tes prévisions se réalisent, nous aurons abrégé son martyre.

— D'une heure ou deux au plus.

— Soit, mais une heure ou deux de souffrance de moins et de bonheur de plus dans la vie d'un homme, je ne trouve pas que ce soit à dédaigner.

— Tu as raison..... »

Et il examina de nouveau l'écriture de la lettre, comme pour supputer, d'après la forme des caractè-

res, les chances pour et contre; et cet examen l'ayant affermi dans ses espérances :

« Allons le chercher, » s'écria-t-il d'un air résolu.

Sa voiture l'attendait en bas; nous y montâmes, et en quelques minutes, nous fûmes chez Félix.

« Ah! mes amis, s'écria-t-il dès qu'il nous vit, je suis bien malheureux!

— Cela se voit de reste à ton air, mon pauvre garçon, lui dit Bressac. Ah! l'amour en fait de belles, et je rends grâces aux dieux qui m'ont préservé de ce fléau!

— Toi, Charles! observai-je; mais il me semblait que tu avais été autrefois amoureux de mademoiselle.....

— Chut! Est ce que je suis amoureux, moi! Je suis un homme *d'argent*, c'est entendu.

— Tu es un homme d'or, repris-je.

— Soit, cela vaut mieux encore; mais il ne s'agit pas de moi. Mon cher docteur, nous venons te chercher.

— Ah! de quoi s'agit-il? dit Félix d'un air distrait.

— Il s'agit... d'un malade.

— Faut-il prendre ma trousse?

— C'est inutile, répondit Charles en riant. Prends seulement ton mouchoir, c'est de bonne précaution.

— Mais que signifie tout cela?

— Viens, te dis-je.»

Il se laissa emmener comme un enfant.

Mais grand fut son émoi lorsqu'il vit la voiture entrer dans la rue d'Enfer, et s'arrêter devant la maison où demeurait madame Dupré.

« Quoi! s'écria-t-il, c'est là que vous me conduisez? après cette lettre!...

— Du calme, fit Charles, du calme, mon cher Félix; c'est moi qui vais d'abord parlementer avec l'ennemi. Toi, en compagnie de notre ami A., tu te promèneras de long en large ou de large en long, à ta guise, de l'autre côté de la rue, en face de cette maison, et tu entreras en scène, s'il y a lieu, quand je te ferai signe.

— Mais au moins me diras-tu ce que tu?... »

Charles avait déjà disparu.

Félix alors se tourna vers moi, m'interrogeant d'un regard ébahi. Je ne crus pas devoir lui dévoiler les projets de Bressac, ni lui faire part des soupçons que celui-ci avait conçus relativement à l'identité de madame et de mademoiselle Dupré avec la femme et la fille du banquier Laverdière. Je me contentai de lui dire que Charles avait recueilli, sur le compte de ces deux dames, des renseignements confidentiels que sa démarche auprès d'elles avait pour but de vérifier, et que si, comme on avait lieu de l'espérer, ces renseignements étaient exacts, il se faisait fort d'obtenir sans difficulté, pour Félix, la main de mademoiselle Jeanne.

— Des informations prises par Charles, ajoutai-je, il résulterait que madame Dupré, loin d'être ruinée et perdue de dettes comme elle le dit et le croit, serait, au contraire, fort riche. »

Le visage de Félix, devenu d'abord radieux, s'assombrit de nouveau à ma dernière phrase.

« En vérité, dit-il en secouant tristement la tête, s'il en est ainsi, me voila tombé de Charybde en Scylla. Hier, elles se trouvaient trop misérables pour moi; qui sait si aujourd'hui elles ne me trouveront pas trop pauvre pour elles! »

Bien que le temps écoulé depuis que Bressac nous avait quittés n'eût pas été long, il nous avait paru tel; enfin nous entendîmes nos noms prononcés à plusieurs reprises par une voix forte qui partait d'une région supérieure. En levant les yeux, nous vîmes, à une fenêtre du cinquième étage, notre cher ambassadeur en train d'exécuter, à notre intention, une pantomime télégraphique des plus animées.

Je saisis Félix par le bras et l'entraînai après moi. En quelques bonds, nous atteignîmes le sommet de l'escalier.

« Venez, venez donc! s'écriait Charles, qui avait perdu toute sa gravité, et qui riait et pleurait en même temps : ce sont elles! »

Il faut renoncer à peindre la scène qui suivit.

Saisi, emporté, étouffé, embrassé par madame Dupré, par Charles, par moi-même, le pauvre Félix ne pouvait répondre que par des gestes suppliants et des paroles entrecoupées. Peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît. Puis ce fut le tour de Charles, qui était intervenu au moment le plus critique, et avait amené cet heureux dénoûment.

XIV

Dans les prétendues dames Dupré, Bressac avait d'autant plus aisément reconnu la femme et la fille de son ancien patron, que l'écriture de la lettre adressée à Félix ne lui laissait déjà que peu de doutes.

Les dames Laverdière, je leur restitue désormais leur vrai nom, ne furent pas, de leur côté, médiocrement surprises en voyant entrer chez elles celui qui avait été jadis leur commensal le plus agréable et, qui plus est, leur meilleur ami.

Après les exclamations, les marques de joie, et ce dialogue incohérent, début inévitable d'une semblable entrevue, Charles mit, en peu de mots, madame et mademoiselle Laverdière au fait de ce qui s'était passé depuis leur subite disparition. Il leur dit comment il était parvenu à sauver du déshonneur le nom du malheureux banquier, et à liquider sa faillite à la pleine satisfaction de tous les créanciers. Il leur dit les vains efforts qu'il avait faits pour retrouver leurs traces, même après que les journaux eurent annoncé la mort de l'une et le départ de l'autre pour la Russie. Il leur apprit la mort de leur oncle et beau-frère Henri Laverdière, et le sublime désintéressement de notre ami Félix, qui, au risque d'en mourir de chagrin, allait renoncer à la main de celle qu'il aimait plutôt que de consentir à accepter une fortune dont il ne se considérait pas comme le légitime possesseur.

A ce récit, Jeanne ne put exprimer que par des larmes et des exclamations l'élan de son amour et de son admiration.

« Mais c'est donc un saint que ce jeune homme! dit madame Laverdière, vivement émue aussi. Je lui devais déjà la vie, et vous savez trop de quelle ingratitude j'ai payé son dévouement et ses bienfaits! Ah! j'en souffrais cruellement, croyez-le bien, et ce n'était pas de gaieté de cœur que je brisais ainsi l'amour de ces deux pauvres enfants! J'ai grand besoin de me justifier à vos yeux, aux siens surtout... Mais me pardonnera-t-il? Comment pourrai-je expier mes

torts et lui témoigner ma profonde, mon éternelle gratitude?...

— Eh! chère madame, s'écria Bressac, rien au monde ne vous est plus facile et ne vous sera plus doux, j'en suis persuadé. N'avez-vous pas près de vous la seule récompense, l'unique trésor qu'il ambitionne? et ne comptez-vous pour rien la joie qu'il aura d'apprendre qui vous êtes, et de vous mettre en possession des richesses qui vous appartiennent? Pour un cœur comme le sien, ce sont à la fois toutes les félicités, et c'est lui, vous le verrez, qui vous remerciera à genoux de les lui donner!

— Oh! ma mère! monsieur Bressac! sanglotait Jeanne, en proie à cette sorte d'angoisse que produit l'excès d'un bonheur inattendu, c'est trop! oh! c'est trop! Je veux le voir! Faites-le venir, je vous en conjure!

— Oui, ma fille, oui, monsieur Charles va... Mais non! c'est à nous de l'aller chercher; viens, Jeanne, viens!

— Ma bonne mère, est-ce possible! Oh! alors, vite, vite, allons! »

Et nu-tête, les cheveux en désordre, sans châle, elle allait entraîner sa mère.

« Arrêtez, chère enfant! s'écria Bressac en prenant la jeune fille par la main et la conduisant vers la fenêtre; j'ai tout prévu, et votre Félix n'attend qu'un signal de moi pour venir se jeter à vos pieds. »

Le lecteur sait avec quels transports Félix fut accueilli. Ce fut un déluge de larmes, un concert de bénédictions et de cris d'allégresse.

Par quelle combinaison de circonstances bizarres madame Laverdière et sa fille, restées à Paris sous un nom d'emprunt, alors que l'une passait pour morte, et qu'on croyait l'autre en Russie, avaient-elles ignoré jusqu'alors ce qu'il leur importait si fort de savoir, et qui était de notoriété publique? Pourquoi, le hasard les ayant rapprochées de leur cousin au moment où la maladie et la misère les réduisaient à la dernière extrémité, avaient-elles refusé leur confiance à un jeune homme qu'elles se plaisaient à proclamer leur bienfaiteur, dont elles connaissaient le noble caractère, et que tout conspirait à leur faire accepter comme leur protecteur naturel? Nous l'ignorions encore.

Madame Laverdière comprit que mes deux amis avaient, à des titres divers, le droit d'attendre d'elle un éclaircissement, une réponse explicite à ces deux questions.

« Mes amis, dit-elle, lorsque j'appris la mort de M. Laverdière, je partis réellement pour la Belgique avec ma fille. Ne sachant rien des affaires de mon mari, je ne doutais point qu'une ruine complète et un déshonneur ineffaçable l'eussent conduit au tombeau. L'idée ne me vint point que son désastre pût être réparé, ou sa mémoire réhabilitée. Qu'allions-nous devenir, veuve et fille d'un banqueroutier?... N'étions-nous pas frappées du même opprobre que lui? Ne nous accuserait-on pas, avec une apparente raison, d'avoir contribué par notre faste, par notre élégance, par nos prodigalités, à creuser le gouffre où il s'était englouti? Et lorsque les faibles ressources sauvées de notre naufrage seraient épuisées, comment échapperions-nous à la misère? Nulle miséricorde, nul appui à espérer de personne. Félix était le seul membre vivant de notre famille; une ancienne et grave querelle plaçait entre lui et nous une barrière infranchissable, et d'ailleurs il était trop mal partagé pour nous être d'aucun secours. Quant à vous, Charles, qui nous eût dit que, tandis que nous nous abandonnions au découragement, vous étiez occupé de sauver une cause en apparence perdue sans recours, et de donner un si bel exemple de fidélité au malheur?

» De tous ceux qui, au temps de notre splendeur, nous entouraient de leurs hommages, de leurs flatteries, de leur amitié vraie ou feinte, je n'attendais rien qu'un mépris impitoyable, tout au plus de l'indifférence ou une compassion humiliante et stérile. Ma fille, tout en mêlant ses larmes et ses plaintes aux miennes, était loin, la pauvre enfant, de sentir comme moi toute l'horreur de notre situation, et le besoin de vivre et d'espérer, heureux privilége de la jeunesse, était chez elle plus fort que la douleur. Fallait-il me laisser mourir de chagrin, la livrer sans défense à toutes les suggestions du désespoir et de la misère?... D'ailleurs, je subis moi-même, au bout de quelque temps, l'influence de cet instinct de conservation qui nous fait endurer les maux les plus affreux plutôt que de renoncer à la vie.

» Je résolus donc de vivre, mais je résolus en même temps de *mourir au monde*, de supprimer autant que possible, pour les autres et pour nous-mêmes, tout souvenir du passé, et de demeurer dorénavant complètement étrangère à la société où notre nom seul était devenu un signe de réprobation.

» S'il nous fût resté quelque débris de notre fortune, nous eussions pu nous réfugier à l'étranger, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, que sais-je? Mais nous étions sans aucune ressource, et nous ne pouvions compter, pour vivre, que sur le travail de nos mains. Or je n'ai jamais eu l'esprit entreprenant; l'inconnu m'épouvante, et rien ne me souriait moins que d'aller tenter l'aventure dans un pays éloigné, dont la langue nous serait étrangère, où tout serait nouveau pour nous, et où rien ne nous garantissait que nous parviendrions à nous créer des moyens d'existence.

» Tout bien considéré, je me décidai à revenir à Paris.

» Je convertis en espèces tous les objets de quelque valeur que nous possédions, et je fis racheter à la vente de notre hôtel de quoi meubler ce petit logement, que je louai sous le nom de madame Dupré. Ma fille se nomme Sophie-Jeanne; on l'avait toujours appelée du premier de ces deux noms; je voulus qu'elle portât désormais le second, sous lequel vous l'avez connue, Félix. Pour dernier acte de renoncement, et afin de nous soustraire à toute recherche, d'anéantir tout soupçon de notre présence à Paris, je fis publier dans quelques journaux la nouvelle de ma mort à Munich, et celle du départ de ma fille pour la Russie.

» Nous prîmes, Jeanne et moi, le simple costume de la classe à laquelle nous appartenions désormais, et nous nous présentâmes ainsi chez quelques marchands d'estampes coloriées, de broderies et de musique, pour demander du travail. On nous mit à l'essai; notre talent fut trouvé plus que suffisant. La jeunesse de Jeanne, sa grâce et ses manières distinguées inspirèrent d'ailleurs de l'intérêt et de la sym-

pathie. Nous pûmes donc nous croire à l'abri du besoin et en état de nous suffire à nous-mêmes.

» Hormis les personnes qui nous donnaient du travail et avec lesquelles nous n'avions que les rapports strictement indispensables, nous ne voyions âme qui vive. Nous parlions peu entre nous; au dehors, nous étions muettes et sourdes. La lecture et la musique étaient nos seules distractions; encore n'y pouvions-nous donner que de rares et courts moments; et quand je parle de lecture, je dois ajouter que nous nous abstenions avec une sorte d'horreur de celle des journaux, ce qui vous explique, mes amis, comment tous vos efforts pour nous retrouver par ce moyen sont demeurés sans effet.

» Nous nous serions peut-être accoutumées à cette existence laborieuse, obscure et solitaire, si elle n'eût été empoisonnée, pour moi surtout, par les lugubres souvenirs du passé. La ruine et la mort de mon mari avaient été des coups trop violents, et leurs conséquences pesaient trop lourdement sur nous pour que l'équilibre de mon organisation et de mes facultés n'en ressentît pas une longue et dangereuse altération.

» J'étais sujette à de fréquentes indispositions, à des accès de mélancolie, d'abattement ou d'irritation qui me rendaient le plus souvent incapable d'aucune occupation suivie.

» Un jour, je tombai tout à fait malade. J'essayai de lutter contre le mal par la force de ma volonté, et tant que je conservai l'usage de ma raison, je m'opposai formellement à ce qu'on envoyât chercher un médecin. Près d'un mois se passa ainsi. Jeanne, épuisée de fatigue et presque sans cesse occupée de moi, ne pouvait plus donner que peu d'instants à son travail. Nos minces économies étaient dépensées, et mon état s'aggravait de jour en jour. Ce fut alors seulement qu'elle se décida, sous sa propre responsabilité, à faire appeler un médecin.

» Vous vîntes, mon cher Félix, et nous fûmes sauvées. Nous ignorions qui vous étiez. Nous ne l'avons su que par la lettre que vous m'avez écrite récemment, et qui était signée en toutes lettres du nom de notre famille. Longtemps vous n'aviez été pour nous que *le docteur*. Un jour vous eûtes, je ne sais plus à quel propos, l'occasion de dire votre prénom, — que Jeanne a retenu de suite, ajouta la narratrice en souriant et en regardant sa fille. Dès ce moment, vous fûtes *le docteur Félix*.

» Vous veniez chaque jour nous voir; vous passiez avec nous de longues heures, toujours trop vite écoulées. Malgré notre résolution de ne voir personne, nous nous laissions involontairement captiver par le charme de cette douce intimité.

» Mais bientôt je m'aperçus à des signes non douteux que Jeanne vous inspirait un sentiment beaucoup plus vif et plus tendre qu'un médecin n'en éprouve pour une... cliente, et la chère enfant ne chercha point à me cacher qu'elle aussi vous aimait.

» Cette découverte me jeta dans d'affreuses perplexités. Que faire? Jeanne ne pouvait devenir votre femme sans que vous connussiez notre nom, et ce nom était déshonoré, flétri par une banqueroute. Vous le révéler, c'était nous exposer à essuyer de votre part un affront que toute votre délicatesse n'eût pu réussir à atténuer. Je fis promettre à ma fille de renoncer à vous, de garder inviolablement notre fatal secret, et pour arrêter, s'il en était temps encore, les progrès de votre amour, je n'attendis qu'une occasion de vous éloigner. Vous me l'offrîtes vous-même en m'annonçant que ma complète guérison rendait désormais vos soins inutiles... Ah! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert en vous débitant, d'un air que je m'efforçai de rendre glacial et hautain, ce long et méchant discours, sous lequel j'enveloppai bien gauchement la sentence qui bannissait loin de nous notre seul ami... Pardonnez-moi, Félix! pardonnez-nous aussi la fable que nous imaginâmes, lorsque vous vîntes nous demander compte de notre ingratitude, pour excuser à vos yeux mon inconcevable conduite... Oui, je le reconnais à présent, une fierté excesssive et mal entendue m'aveuglait; déjà les remords avaient commencé pour moi, et quelque jour j'eusse été contrainte par ma conscience de femme et de mère à écouter la voix de mon cœur, à vous rappeler et à tout vous avouer.... Notre bon Charles vous a épargné de plus longues souffrances, à moi de cruels remords... Dites, mes enfants, dites, me pardonnez-vous? »

Pour toute réponse, Jeanne et Félix se jetèrent en pleurant dans les bras de madame Laverdière.

« Ma foi, dit Charles, c'est bien banal, ce que je vais dire, mais ce jour est et restera le plus beau de ma vie. »

Un mois plus tard, Jeanne était la femme du docteur Félix Laverdière, et tous deux prenaient possession d'un charmant hôtel dont Charles avait fait l'acquisition pour eux. Ils l'occupent encore actuellement avec madame Achille Laverdière, et un quatrième personnage dont la naissance est venue, il y a quelques mois, mettre le comble à leur félicité.

« Eh bien, me dit Charles, comme nous entrions avec les jeunes époux dans ce séjour élégant et somptueux : le voilà heureux et riche, mais *riche malgré lui*.

— Et grâce à toi, égoïste que tu es! répliqua Félix, qui avait entendu ce mot.

— Égoïste, en effet, répondit Bressac, car c'est le plus grand plaisir que je me sois jamais donné.

ARTHUR MANGIN.



LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

(Suite.)

XIII

Le jour du mariage était arrivé ; Germaine, émue, sérieuse, fermait d'une main agitée les agrafes de sa robe blanche ; déjà elle portait dans ses cheveux le bouquet d'oranger, et sa mère arrangeait les plis du voile qui devait compléter la toilette des épousailles. Angèle, debout auprès de la cheminée, et en grande parure, ne prêtait pas beaucoup d'attention à sa sœur ; elle regardait avec attention un écrin où scintillaient une broche et des boucles d'oreilles de diamants qui jetaient des feux irisés à chaque mouvement qu'on leur imprimait. Angèle les faisait jouer, les éloignait, les rapprochait, et en paraissait singulièrement préoccupée.

« Tu vas mettre la broche ? dit-elle enfin à Germaine.

— Non, pas maintenant ; je la mettrai pour le dîner.

— Ah !... C'est vraiment une étrange idée que de te donner des diamants, à toi, qui comptes passer ta vie au village !

— Aussi, Angèle, M. Leglève n'a-t-il pas acheté ces diamants-là ; ce sont ceux de sa mère, je te l'ai dit hier.

— Eh ! je le sais bien ! on est heureux d'épouser quelqu'un qui peut mettre des brillants dans la corbeille, tandis que d'autres... »

Elle jeta un regard dédaigneux et fâché sur les bracelets qu'elle portait aux bras, et qui n'avaient de valeur que celle du goût qui les avait choisis.

« Un bracelet de mosaïque, un autre de petites turquoises, c'est peu... reine de Golconde...

— Mais, Angèle, interrompit Germaine, à qui cet entretien faisait de la peine, tu te souviens que tu as désiré deux cachemires... un blanc et un noir... tu as eu l'option entre des bijoux et des châles...

— Mes châles, j'en suis fatiguée déjà... des diamants, à la bonne heure !... »

Si Germaine en ce moment avait pu disposer de ces étincelants bijoux qu'on lui avait donnés la veille, elle les eût offerts à sa sœur... Quels trésors pouvaient valoir cette joie intérieure qu'elle avait au fond de l'âme, et quels trésors n'eût-elle pas donnés pour que rien ne dérangeât l'harmonie de ses pensées, et qu'aucune note discordante ne vînt troubler cet intime concert ?... Madame Darboys souffrait aussi des réflexions chagrines de sa fille, qui révélaient un désir qu'elle ne pouvait satisfaire sur l'heure ; volontiers, elle eût invoqué la lampe d'Aladin pour jeter aux pieds de la jeune femme les joyaux merveilleux qu'il apporta à la fille du calife ; et du moins elle enregistra dans sa mémoire le souhait qui devenait pour elle, comme tous les caprices de son enfant, un ordre impérieux.

Angèle avait refermé l'écrin et l'avait jeté sur la table.

« Et pas de voyage de noces non plus ? poursuivit-elle.

— Comment ! pas de voyage de noces ! répondit Germaine avec animation, et nous allons à Cambrai pour y voir Valentine !

— A Cambrai ! une des plus tristes villes de France ! beau voyage !

— Eh ! qu'importe la ville, pourvu que j'embrasse Valentine !

— Tu es contente ? c'est à ravir ; pour moi, je suis allée aux Pyrénées, et je ne trouvais pas que ce fût trop ! On n'a qu'une lune de miel et qu'un voyage de noces.

— Chère Angèle, interrompit sa mère, il est temps d'aller mettre ton châle et d'avertir ton mari. Toute la famille est au salon.

— La tribu des Leglève aussi ? Nous allons voir de curieuses figures ! Pardon, Germaine, Armand n'est pas mal...

Elle s'en alla en riant, et Germaine put renouer le fil de ses pensées douces et graves à la fois. Elle était calme comme toujours, et son maintien était le miroir de son cœur, inondé de tranquillité et de confiance. Les larmes même qu'elle versa en recevant la bénédiction nuptiale, en sentant la main qui devait la conduire dans la vie serrer tendrement la sienne, ces larmes étaient pleines de charmes, et durant toute cette journée elle n'eut qu'un seul moment d'émotion pénible, ce fut en se séparant de sa mère, qui, elle aussi, pleurait comme elle avait pleuré le jour du départ de Valentine.

Au retour de son voyage de noces, pieux pèlerinage au doux pays de l'amitié, Germaine vint aussitôt prendre possession de sa maison, cette chère maison où elle entrevoyait toute une existence de bonheur. Fatiguée par le bruit et la poussière des grandes routes, elle eut comme une vision de paix quand, au détour d'une route, son mari lui montra un beau village qui s'étendait à mi-côte, et désignant une maison un peu à l'écart, dont la façade blanche souriait entre les arbres, il lui dit :

« Voilà notre maison, Germaine ! ma bonne et chère femme, sois-y la bienvenue ! »

Il était impossible de rêver un site mieux fait pour abriter le bonheur. Ce grand village situé entre Chinon et Richelieu, sur le bord d'une petite rivière qui porte à la Loire ses eaux transparentes, réunit tout ce qui crée la beauté des paysages, le soleil, la verdure, l'ondulation des terrains et le mouvement des eaux. La demeure de M. Leglève était séparée de la dernière ferme du village par un immense verger dont les noyers et les pommiers ployaient déjà sous le poids des fruits; la maison, quoique ancienne, était très-riante; elle était bâtie en une pierre blanche à qui le temps avait donné des teintes d'ambre; au nord, un lierre la revêtait de sa verdure éternelle; au midi, les cobéas, les glycines, le chèvre-feuille, la clématite s'enlaçaient jusqu'au faîte et encadraient les fenêtres de leurs guirlandes variées. Sur le perron, des géraniums pourpres et des jasmins blancs éblouissaient les yeux, et Armand montra à sa femme un banc préparé, à l'ombre, et au milieu des fleurs.

« Nous nous asseoirons là le soir, dit-il, et nous verrons le soleil se coucher derrière la châtaigneraie.»

Ils entrèrent dans la maison. Germaine l'aimait déjà avant de l'avoir vue, elle l'aima davantage après en avoir pris possession. Tout était simple cependant: le salon n'avait que d'anciens meubles et de grands portraits, mais il ouvrait sur le parterre, d'où montait l'odeur des roses; la chambre à coucher était modeste, mais toute blanche et toute riante; la salle à manger était vaste, meublée à l'antique, et son plafond laissait voir de solides poutres de chêne, mais elle donnait sur cette belle châtaigneraie qu'à cette heure le soleil éclairait de ses derniers feux. Dans le cabinet d'Armand, on voyait les trésors des soirées d'hiver, les livres anciens et nouveaux, les classiques et les romantiques rassemblés sans dispute dans une vaste bibliothèque... Puis il fallut voir le reste de la propriété, le parterre fleuri comme un immense bouquet, le verger aux petites pentes gazonnées.

« Nos enfants y joueront! » dit encore Armand en serrant la main de sa femme. Les bosquets qui promettaient de charmantes promenades, et le potager qui promettait, lui, de bons dîners, Germaine admirait tout, les roses, les pêches, les abricots et les choux-fleurs; elle trouva des mots d'amitié pour les domestiques, des caresses pour les chiens d'Armand, et des appels familiers à la chèvre, aux pigeons blancs et aux petites poules anglaises dont elle se proposait de prendre soin elle-même. Elle était heureuse enfin, et le souvenir de Valentine, qu'elle venait de voir heureuse aussi, ajoutait à sa joie.

On ne décrit pas le bonheur; on ne peut pas raconter cette douce monotonie des jours heureux, ni ces événements de chaque jour, si petits aux yeux des indifférents, si grands pour ceux qui aiment. — Une courte absence que des lettres ont adoucie, une promenade dans les champs, la première violette trouvée à l'aurée des bois, une lecture faite en commun, où le même mot, la même pensée ont éveillé dans deux cœurs la même émotion, et enfin, le plus saint des bonheurs, la naissance de l'enfant longtemps désiré, longtemps attendu; le mariage de Germaine lui donna toutes ces joies, et, avec une âme faite pour les comprendre, elle vivait loin du monde qui distrait, dissipe, détourne et met souvent de petits plaisirs à la place de grands bonheurs : échange digne des sauvages, qui donnent de l'or pour de la verroterie. Rien ne fut perdu pour Germaine, ni dans les intimes douceurs d'une vie à deux, ni dans les premières et incomparables jouissances de la maternité, car au bout de trois ans, deux berceaux, deux hôtes nouveaux, occupaient sa maison et son cœur. Elle racontait elle-même son bonheur à Valentine, sans crainte d'exciter en elle des sentiments d'envie, car elle savait que sa sœur avait placé plus haut que la terre son amour et ses espérances.

C..., Mai 18

« Chère et bonne Valentine,

» Armand est au prétoire et juge les petits débats de nos paysans; Gabrielle dispose des moutons de bois sur un vrai gazon; Marcel dort à poings fermés dans son petit berceau; je suis seule, je suis libre, et je viens causer un peu avec toi. Tu ne doutes pas que je ne sois heureuse de la naissance de ce second enfant, si désiré! C'est un motif de reconnaissance de plus envers le bon Dieu, qui m'a beaucoup enlevé et beaucoup rendu; aussi, combien je le remercie, combien je le prie pour ceux que j'aime! Quand je me vois dans cette paisible maison, au milieu de ce paysage qu'un peintre envierait, quand j'entends, comme en ce moment, le rossignol prolonger ses roulades sous mon bosquet de lilas et de seringat; quand je pense à mon mari, si bon, si parfait pour moi, âme jumelle que ta tendresse semble animer, à mes petits enfants qui seront la couronne de notre vie, alors mon cœur déborde de gratitude, et j'ai besoin de prier... Tu m'as dit que tu éprouvais la même chose en pensant à ta vocation, en considérant par quels admirables ressorts Dieu t'a menée où il te voulait; en voyant ces manifestations directes de la Providence à ton égard, que tu ne pouvais que t'abîmer dans ta reconnaissance. Chère sœur, dans des voies différentes, nous nous comprenons toujours!

» Une seule chose me peine et m'inquiète, c'est la position de notre mère. Je la trouve triste, soucieuse; elle vieillit, et elle a perdu cette charmante gaieté qui donnait tant d'entrain à ses manières et à sa conversation. Elle ne se plaint jamais de rien ni de personne, et pourtant je ne la crois pas heureuse, et je n'ose rien demander; tu sais bien, toi, qu'elle ne me répondrait pas.

» Angèle se porte bien maintenant; elle a souffert longtemps, à la suite de la naissance de son fils, qu'elle n'a pas nourri; ce petit Raoul est un enfant délicat et beau; je trouve qu'il ressemble à notre mère; tu sais, les ressemblances sautent d'une génération. Maman et madame d'Emmeryn se le disputent, elles en raffolent, et elles remplissent si bien leur métier de grand'mères qu'Angèle n'a plus rien à faire pour l'enfant qu'à l'aimer. Tu vois, sa vie continue comme elle a commencé, — dans les sentiers faciles. — Son mari se livre tout aux exigences de son emploi. Je le crois un peu ambitieux. Ce n'est pas lui qui se contenterait d'être juge de paix à C...! et nous, nous trouvons notre sort si beau!

» Voilà Marcel qui s'éveille et m'oblige à te quitter. Adieu, ma sœur, ma Valentine; je t'embrasse mille fois. Prie pour Armand, pour les deux petits enfants et pour ta sœur. » GERMAINE LEGLÈVE.

» Gabrielle, d'elle-même, demande souvent à embrasser ton portrait. Dans un an ou deux, je te la conduirai. »

En écrivant ainsi à Valentine, Germaine déversait sur le papier toute son âme, mais non toute sa pensée. Elle ne voulait pas jeter de l'inquiétude dans l'âme de sa sœur en lui révélant ce qu'elle savait sur sa mère et Angèle ; elle ne voulait pas donner à celle qui avait choisi pour lot le travail et le sacrifice, une peine ajoutée en surcroît à l'austérité de sa vie, et elle gardait pour elle les échappées de lumière qui lui venaient parfois sur l'intérieur de madame Darboys. C'était par mademoiselle Honorine ou par madame d'Emmeryn que, sans qu'elle les eût sollicités, ces renseignements lui venaient.

« Il paraît, disait la vieille demoiselle, que madame Angèle a soif de régner ; elle a signifié à votre mère que désormais elle conduirait elle-même la maison et que les gens n'auraient plus d'ordres à recevoir que d'elle seule.

— Et maman a cédé ?

— N'est-ce pas son habitude ? N'est-elle pas la très-humble et très-obéissante servante d'Angèle ? Ne craint-elle pas, avant tout, de lui déplaire et de rendre l'habitation commune impossible ?

— Mais enfin, quel motif ? maman est une admirable ménagère.

— C'est justement cela qui a déplu. On la trouve un peu économe, un peu *regardante* ; elle n'est pas au niveau du progrès, elle n'adopte pas volontiers les inventions du luxe ; on trouvait sa manière de faire étroite et mesquine. Angèle va nous changer tout cela ! Ce qui fait que désormais votre mère sera chez ses enfants, et non ses enfants chez elle.

— Tant pis ! répondit tristement Germaine.

— C'est fort possible, mais que voulez-vous ? Madame Darboys a tort de vieillir et d'avoir de vieilles idées et de vieilles routines ; on a tort de vieillir quand on dépend d'une fille égoïste.

— Dépend !

— Oui, dépend, elle dépend par le cœur ; c'est là que sa chaîne est rivée. Que ne fait-elle pas pour se concilier un doux regard d'Angèle ! L'autre jour encore, c'était la fête de votre sœur ; elle a trouvé sur sa toilette, au moment de s'habiller, deux boutons de diamants, qui lui complétaient son écrin. C'était une petite attention de madame Darboys.

— Et Léopold, que dit-il ?

— Pas grand'chose. Il est tout à son affaire et s'inquiète peu de l'intérieur de sa maison. Entre nous, Germaine, il n'a pas trouvé ce qu'il avait rêvé. »

Germaine soupira, car elle pensait à madame d'Emmeryn, qui avait mis en ce fils unique son amour et sa joie, et qui souffrait certainement en ne le voyant pas heureux ; elle comprenait mieux que jamais le cœur d'une mère, à côté du berceau de Marcel. Du reste, madame d'Emmeryn ne lui cachait pas ses peines ; son amitié pour Germaine était trop grande pour n'être pas confiante, et quelquefois elle lui disait :

« Mon fils a eu son idéal tout comme un autre, mais il s'est aperçu que son idéal n'était qu'une illusion. Il eut goûté le bonheur domestique ; sa femme et ses enfants eussent tenu la plus grande place dans sa vie, mais votre sœur ne l'a pas compris. Elle aime d'abord elle-même, puis le monde, parce qu'elle y a quelque succès. Son intérieur est vide et froid. Raoul est aux mains d'une bonne, mon fils ne le voit guère ; quand il rentre à l'heure des repas, il assiste soit à une petite scène qu'Angèle fait à la mère, soit à une grosse scène qu'Angèle fait à ses domestiques ; et lorsqu'il n'y a pas de nuages dans l'air, toute la conversation roule sur le monde, la toilette, etc., etc. Exemple : Il y avait hier vingt tables de jeu chez madame A... — Madame B... avait de belles dentelles de Chantilly ! Comment ces gens-là font-ils pour soutenir un tel luxe ? — Voilà le quatrième chapeau que madame C... étale de cette saison. Vous comprenez, Germaine, qu'il faudrait autre chose à mon fils, qui est homme de cœur et d'intelligence.

— Pourquoi n'a-t-il pas essayé de former un peu ma sœur ?

— C'eût été trop difficile. On n'agit pas facilement sur les êtres secs et froids ; le marbre cède aux coups de marteau, mais Léopold ne voulait pas être marteau.

— Ni enclume ? dit Germaine en souriant à demi.

— Ni enclume. Il a mis sa vie ailleurs, dans l'ambition. »

Madame d'Emmeryn avait vu clair dans l'âme de son fils ; dégoûté du foyer domestique, il avait demandé au travail et au succès un aliment pour l'activité de son âme, et il cherchait l'avancement avec cette âpreté que les employés de l'État connaissent seuls, et auprès de laquelle la soif d'argent d'un banquier juif n'est qu'une légère velléité. Ce qu'on veut fortement, on l'obtient : Léopold avança sur place, et puis, enfin, il obtint ce qu'il désirait ardemment, sa nomination à Paris, dans un des postes les plus importants du ministère dont il dépendait.

Madame Darboys vint annoncer elle-même cette nouvelle à Germaine.

« Et vous suivrez Angèle, ma chère maman ? lui dit Germaine, toute troublée de ce changement de situation.

— Comment veux-tu qu'elle fasse, la pauvre petite ? la voilà avec deux enfants, Raoul, qui est un peu malingre, et Louise, qui n'a que deux mois ; un déménagement, un emménagement, mille petites difficultés qui accompagnent une nouvelle existence... A Paris, elle devra voir un peu le monde, à cause de son mari... je lui serai nécessaire, et elle m'a bien priée de rester... »

Le visage de la pauvre mère s'irradia à ce mot : être nécessaire à Angèle avait été le but de toute sa vie.

« Je reverrai Valentine, continua-elle, puisque la voilà au Val-de-Grâce ; cela me fera bien plaisir. Et toi, Germaine, tu viendras nous voir ?

— Si je le puis, dit-elle ; quand j'aurai fini la nourriture de ma petite Marie.

— Elle vient à ravir ; les enfants d'Angèle ne sont pas aussi robustes que les tiens, Germaine... »

La conversation alla ainsi en propos décousus, sans que Germaine osât, sans que sa mère voulût aborder le fond de la situation ; aucune confidence ne s'échangea. Madame Darboys, à aucun prix, n'eût avoué à Germaine qu'elle n'avait pas trouvé dans sa fille préférée ce retour tant attendu, tant désiré, et Germaine avait et trop de fierté pour presser la confiance de sa mère et trop de délicatesse pour vanter son bonheur devant celle qui portait tant de tristesse au fond de l'âme et parfois tant de larmes voilées dans les yeux.

Elles se quittèrent ainsi, sans que ces deux cœurs,

séparés depuis longtemps, se fussent réunis et confondus; mais le soir, Germaine pleura, la tête appuyée sur l'épaule d'Armand, et à sa prière du soir, elle ajouta deux mots : « Mon Dieu, veillez sur maman! Mon Dieu, donnez-moi pour tous mes enfants un égal amour! »

Les lettres qu'elle reçut de sa mère et d'Angèle ne lui disaient rien d'intime; elle sentait qu'un coin de leur vie demeurait caché. Angèle parlait de Paris, elle s'amusait parfois à le décrire, et elle énumérait volontiers les brillantes relations que la position de son mari lui avait faites. Madame Darboys écrivait brièvement; elle parlait de la difficulté de se loger, des ennuis que donnaient les domestiques, des petites maladies de Raoul et de Louise, puis, elle terminait brusquement par quelques mots de politesse pour Armand, d'amitié pour sa femme et les petits enfants, et dans toutes les lettres elle évitait avec soin tout détail personnel.

« C'est une âme fermée, disait quelquefois Armand.

— Pour nous, répondait sa femme, non sans tristesse, car la situation de sa mère était, pour elle, l'épine cachée sous les roses, une de ces pointes qu'on retrouve au fond de sa pensée et qui empêchent le bonheur d'ici-bas d'être complet.

Valentine, pendant quelque temps, avait pu lui dire de leur mère ce qu'elle savait et surtout ce qu'elle devinait, mais on venait de l'éloigner de Paris; elle était nommée supérieure d'un des hôpitaux de Toulouse. Elle non plus n'avait rien obtenu de la confiance de sa mère, et elle avait emporté, en quittant Paris, une vive inquiétude.

Un soir de juin, Armand et sa femme étaient assis sur la terrasse, d'où ils voyaient le soleil se coucher dans sa gloire; leurs enfants jouaient à deux pas sur le gazon; tout était paisible dans leur âme et autour d'eux, quand une domestique apporta un paquet de lettres, de brochures et de journaux.

« Voilà votre courrier, madame, dit gaiement Armand en mettant sur les genoux de sa femme une lettre et un journal.

— C'est de Valentine, dit-elle avec joie. »

Elle lut d'abord à voix basse, puis, arrivant au bas de la seconde page, elle lut d'un regard et dit vivement à son mari :

« Écoute, voici ce qu'elle dit :

« En quittant Paris, j'avais prié ma sœur Vincent de faire de temps en temps, et selon que la règle le permet, une petite visite à notre mère. Cela me rassurait un peu, car, bien que notre mère soit chez sa fille et son gendre, elle me semblait isolée dans ce grand et insouciant Paris. Deux fois, la sœur Vincent m'avait fait dire qu'elle trouvait ma mère en bonne santé, mais aujourd'hui elle vient de m'écrire elle-même; elle me dit qu'à parler franchement, elle croit notre mère ou très-malade ou très-malheureuse... Elle l'a vue pleurer, et lorsque la sœur, avec toute la chaleur de son bon cœur, lui a demandé si elle avait quelque peine, elle a répondu que ce n'était qu'un malaise nerveux. Notre mère n'était pas nerveuse, Germaine. Que se passe-t-il? Je suis retenue ici par mon obédience, je ne puis pas courir à Paris, et cependant tout mon cœur m'y porte... le bon Dieu veut ce sacrifice de moi, il faut se soumettre..... Mais toi, ma bien-aimée Germaine, tu es libre, et ton cœur t'inspirera ce qu'il faut faire.

» Adieu, chère sœur, embrasse tes chers enfants pour moi, et dis à ton mari, à mon bon frère, que je prie toujours pour celui qui rend ma Germaine heureuse.»

— Il faut partir, il faut aller à Paris, dit Armand avec décision.

— Je le pensais, répondit Germaine. Hélas! comment vais-je trouver ma pauvre mère?

— Fort malheureuse, probablement; loin de son pays, entre un gendre indifférent et une fille d'un caractère personnel, pour ne rien dire de plus.

— Et que faire alors? Comment améliorer cette position?

— Tu feras pour le mieux, ma chère femme; ton cœur te dictera une bonne pensée, et, tu le sais, si ta mère était fatiguée de Paris, elle a toujours chez nous une maison ouverte. Je t'autorise à le lui dire.

— Armand, que tu es bon! s'écria Germaine en l'embrassant.

— Il faut partir demain, reprit-il. J'aurai grand soin des enfants, tu verras!

— Te quitter! les quitter! dit-elle en soupirant... Ah! si ce n'était pas pour ma mère! »

Ses trois enfants rentrèrent au même instant; elle les saisit, les embrassa, et dit aux aînés :

« Je vais aller voir votre grand'maman.

— Il faut l'amener ici, maman, répondit Gabrielle, je lui dirai toutes mes fables.

— Je mettrai mes tourterelles dans sa chambre pour qu'elle s'amuse bien, ajouta Marcel stimulé par les paroles de sa sœur.

— Tu lui diras que ces petits innocents l'invitent, » ajouta Armand en prenant les enfants dans ses bras et en les emportant en triomphe vers la chambre à coucher.

M. Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)

ÉNIGME HISTORIQUE

Quelle est la femme artiste dont les œuvres charmèrent la brillante société du dix-huitième siècle, en Angleterre, en France, en Italie, et au nom de qui se rattache le souvenir d'un grand malheur et d'une aventure étrange et romanesque?

LA SYRIE

INTRODUCTION

Vers la fin du mois d'octobre 1860, un homme de haute stature, enveloppé dans un vieux manteau et la tête couverte d'un bonnet grec, gravissait d'un pas chancelant la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille; arrivé sur la plate-forme, il s'arrêta pour admirer le magnifique panorama qui se déroulait à ses regards; mais, ébloui par les derniers rayons du soleil, qui se reflétaient en gerbes étincelantes sur le miroir des ondes, il se servit de sa main droite, comme d'un abat-jour, pour chercher dans l'espace un point imperceptible à des yeux moins perçants.

Cette main, qu'il porta péniblement à son front, était enveloppée d'un mauvais mouchoir de couleur; la gauche, soutenue par une écharpe de laine noire, nouée au tour du cou, reposait inerte sur sa poitrine. Une barbe touffue, mélangée de noir et de blanc, ne permettait guère de remarquer en son visage que deux yeux brillants comme des escarboucles et un nez aquilin, finement modelé. Le manteau, légèrement entr'ouvert, laissait apercevoir le canon d'un pistolet et le manche d'un poignard; et, quoique ce personnage ne parût point en état de faire aisément usage de ces armes, sa rencontre subite dans un chemin moins fréquenté aurait fait peur à bien des gens.

Après quelques minutes de contemplation silencieuse, l'étranger gravit lentement les degrés qui conduisaient à la chapelle, il y entra et se prosterna sur le pavé. Que se passa-t-il alors dans le cœur de cet homme à l'œil menaçant, à la mine étrange? Dieu seul le sut; mais lorsqu'il se releva, tremblant de fièvre et épuisé de fatigue, de grosses larmes coulaient le long de ses joues; il les essuya avec la manche de son paletot, jeta autour de lui un regard farouche, et, s'approchant d'une femme âgée, qui priait au pied de l'autel, il lui dit quelques mots à voix basse. La vieille dame était sourde; ne comprenant pas les paroles de cet homme, elle le prit pour un mendiant, et, tirant de sa poche une pièce de cinquante centimes, elle la lui offrit sans lui répondre. L'étranger tressaillit à cette aumône; un éclair jaillit de ses yeux, il parut hésiter; puis, baissant la tête sur sa poitrine avec une expression navrante d'humiliation douloureuse, il accepta la pièce qu'il serra comme il put avec sa main malade, et sortit la tête basse, le cœur gonflé de soupirs.

Arrivé sur le cours Bonaparte il entra dans un cabaret, but un verre de vin, paya avec la monnaie de la pièce qu'il venait de recevoir, demanda à la marchande si elle connaissait madame Donnar, et, sur sa réponse négative, il se dirigea vers la rue de Paradis.

Le soleil se plongeait dans la mer, et les oiseaux, gazouillant leur chant du soir, se réfugiaient sur les branches des arbres; le crépuscule succédait au jour, le gaz commençait à s'allumer sur toutes les lignes. L'étranger, réconforté par le verre de vin qu'il avait bu, marchait à grands pas, et, sortant de la ville, il se trouva bientôt en pleine campagne. L'obscurité devint alors complète et il avait quelque peine à reconnaître son chemin, mais un quart d'heure plus tard la lune se leva lentement dans les cieux, les ténèbres devinrent moins sombres, et, au moment où l'astre des nuits se dégagea des nuages massifs, la lumière envahit l'espace, et les sentiers déserts, les champs coupés de blés et de vignes, la cime des arbres et les collines plantées d'oliviers se dessinèrent comme par enchantement. L'inconnu n'hésita plus alors sur la route qu'il devait suivre; il tourna à droite et courut assez longtemps, plutôt qu'il ne marcha, vers une maisonnette isolée, à moitié cachée par l'ombre de deux grands platanes. Une allée de mûriers servait d'avenue à cette modeste demeure, et la grille de fer, qui en fermait habituellement l'entrée, était ouverte, il la franchit avec précipitation; la maison lui apparut alors tout entière avec ses murs fraîchement blanchis, ses volets verts, ses cinq fenêtres de façade et sa porte, ornée d'un marteau bien luisant. Une lumière brillait à l'une des fenêtres du premier étage; le voyageur l'aperçut, et, quel que fût le motif secret qui le fit agir, il tressaillit et mit la main sur son cœur pour en comprimer les battements, puis il s'assit sur un banc de pierre, comme si le courage lui manquait au terme de sa course.

Quoiqu'il ne fût encore que dix heures du soir, le plus profond silence régnait dans ce logis; aucun bruit, aucune voix ne s'y faisait entendre, et, sans la faible clarté de la lampe, à travers la jalousie, on aurait pu croire la maison déserte. L'inconnu écouta longtemps, collant son oreille contre les fentes des volets fermés; puis il fit le tour de l'habitation, et, remarquant partout le même silence, il se décida enfin à soulever le marteau de la porte.

Ce faible coup retentit à peine et personne n'y répondit; l'étranger frappa de nouveau, plus fort cette fois. Un léger bruit se fit entendre alors à l'étage supérieur, la fenêtre s'ouvrit et une voix de femme demanda :

« Qui est là?

— Ouvrez, dit l'inconnu, en faisant effort pour parler, j'apporte à madame Donnar des nouvelles de son fils.

— Madame Donnar? ce n'est point ici, répondit la femme en refermant prudemment la fenêtre, après

avoir jeté un coup d'œil de méfiance sur le visiteur nocturne.

— Comment ! ce n'est point ici, dites-vous ? s'écria l'inconnu avec une agitation croissante.

Et comme on ne lui répondait plus, il perdit toute mesure, et se mit à carillonner à grands coups de marteau.

Alors un vieillard, coiffé d'un bonnet de coton, montra sa large face à travers un vasistas, et d'un ton de mauvaise humeur :

« Que diantre ! dit-il avec un accent provençal des plus prononcés, on ne réveille pas les gens à pareille heure ! que venez-vous faire ici ? répondez clair et net, ou filez au plus vite.

— Monsieur, dit poliment l'étranger, qui commençait à reconnaître sa faute, je demande madame Donnar, à qui appartient cette campagne.

— Je m'appelle Gosselin, et la bastide est à moi, dit l'homme au bonnet de coton.

— Vous l'avez donc achetée de madame Donnar ? reprit l'autre avec instance.

— Non pas de madame Donnar, mais de M. Lesturgeon, l'adjoint de la mairie, mais qu'est-ce que cela vous fait, après tout ?

— Madame Donnar ?... attendez-donc, reprit la voix de femme; oui, je me rappelle maintenant, la bastide lui a appartenu jadis, mais il y a longtemps de cela, et elle a été vendue plusieurs fois depuis.

— Et qu'est devenue madame Donnar ? reprit le voyageur d'une voix altérée.

— Je la crois morte de l'an dernier. »

Un bruit sourd se fit entendre; les deux époux regardèrent par la fenêtre et, à la clarté de la lune, si brillante en ce moment qu'on eût pu lire à sa lumière, ils aperçurent le voyageur gisant, comme une masse inerte, sur les dalles du perron.

« Diable ! dit le mari, le voilà étendu comme un porc, qu'allons-nous faire de cet ivrogne ?

— Le secourir ! s'écria la femme en s'élançant dans l'escalier; ivre ou non, il ne sera pas dit qu'un chrétien se soit trouvé malade à notre porte sans que nous lui soyons venus en aide. »

En un clin d'œil la bonne femme avait tiré le verrou, et, munie d'un flacon de vinaigre, elle le faisait respirer à l'inconnu, soulevant sa tête, frottant ses tempes, dénouant sa cravate, et, bien qu'un peu troublée en apercevant le poignard et le pistolet, qui sortaient à demi de la poche du paletot, elle n'en continua pas moins son œuvre charitable.

Cependant le vieillard, s'étant vêtu à la hâte, descendit à son tour, et, voyant tous les efforts de sa femme impuissants à ranimer l'étranger, il le chargea sur ses épaules avec une force extraordinaire pour un homme de son âge, et le déposa sur un grand divan, tenant tout le fond du salon, comme on en voit beaucoup dans les maisons de campagne des environs de Marseille. Pendant ce temps, les autres habitants du logis, réveillés en sursaut par tout ce mouvement inusité, accoururent avec précipitation pour en connaître la cause; ce fut d'abord la tante Véronique, vieille fille sexagénaire, longue et maigre créature, qui apparut tout essoufflée, en camisole étroite et en jupon court; puis la grosse servante les pieds nus, la mine effarée, ses cheveux noirs et gras s'échappant en désordre de son serre-tête d'un blanc douteux, et la gentille Miette, la fille de la maison, surprise par le bruit

> Dans le simple appareil
> D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

qui s'était, par décence, entortillée dans sa couverture; la réunion nocturne de tous ces braves gens, ainsi équipés, les aurait fait rire de bon cœur si l'état du malade n'eût pas absorbé toute leur attention.

« Cet homme n'est pas ivre comme je l'avais cru d'abord, dit le père Gosselin avec un soupir comique, et c'est tant pis pour lui, ma foi ! car, s'il était ivre, ce serait l'affaire de quelques heures, et je saurais comment m'y prendre pour le dégriser; mais il me semble au plus mal et je n'entends rien à sa maladie.

— Il lui faudrait un médecin, dit miss Véronique, mais où le chercher à cette heure ? »

La petite Miette, qui était d'un caractère déterminé, offrit tout de suite d'aller à Aubagne avec la servante, afin de ramener le docteur, mais le père Gosselin fit remarquer, avec raison, qu'il n'était pas convenable de laisser courir ainsi cette jeunesse pendant la nuit.

« Donne-moi ma grosse veste et mon bâton ferré, et va te mettre au lit, dit-il à Miette, je pars pour Aubagne, et malgré mes soixante-dix ans, j'y arriverai plus tôt que vous ne le feriez toutes deux.

— Tu es bon comme le bon pain, lui dit sa femme avec tendresse; va, mon ami, et reviens au plus vite. »

Il était à peine au bout de l'allée de mûriers que l'inconnu ouvrit les yeux, et, les refermant presque aussitôt :

« C'était un rêve, dit-il d'une voix faible, le bonheur n'est plus fait pour moi. »

Miss Véronique courut à la cuisine et fit chauffer un bouillon que le malade avala d'un trait; il parut alors reprendre des forces.

« Je reconnais bien le salon, dit-il en regardant autour de lui; mais où est ma mère ?... ma mère... je veux ma mère ! allez la chercher.

— Nous ne connaissons pas votre mère, dit madame Gosselin, dites-nous son nom et sa demeure ?

— Vous vous moquez de moi, reprit l'inconnu en se levant à demi et en promenant ses yeux hagards sur les quatre femmes groupées autour du divan. Ah ! je me souviens ! s'écria-t-il tout à coup en jetant un cri douloureux, on m'a dit qu'elle était morte !... morte ! morte ! » répétait-il avec désespoir.

Sa poitrine se souleva, ses dents claquèrent, un frisson convulsif agita tous ses membres; il garda quelques instants le silence, mais son visage s'empourprait, ses yeux grands ouverts prenaient une expression effrayante, une fièvre ardente faisait circuler le feu dans ses veines; bientôt sa raison s'égara tout à fait et les discours les plus incohérents s'échappèrent de ses lèvres; il menaçait et priait tour à tour, parlant tantôt en français, tantôt en provençal, mais le plus souvent dans une langue étrangère, à laquelle Miette elle-même ne pouvait rien comprendre, quoiqu'elle fût la polyglotte de la famille, ayant appris à sa pension un peu d'anglais et d'italien. Il poussait des cris de rage et de désespoir qui glaçaient de terreur. Madame Gosselin voulut renvoyer sa fille dans sa chambre pour l'arracher à ce spectacle, mais Miette, qui avait du cœur, ne consentit point à quit-

ter sa mère et sa tante dans un moment pareil. Enfin des pas pesants se firent entendre au dehors, le sable cria sous le bâton ferré du père Gosselin, et le brave homme entra dans le salon, ramenant avec lui le docteur Simonnet.

Ce médecin était un jeune homme établi depuis peu dans le pays, et dont on vantait beaucoup le savoir et le zèle; il s'approcha de l'inconnu et lui adressa plusieurs questions sans pouvoir en tirer de réponse.

« Il est bien malade, en effet, et hors d'état d'être transporté, dit-il aux Gosselin, qui l'interrogeaient avec une certaine anxiété; puisque vous avez commencé à le soigner, ayez la charité de continuer quelque temps encore; je viendrai le voir tous les jours et je vous avertirai dès qu'on pourra l'envoyer à l'hôpital ou chez ses parents, si nous parvenons à les découvrir. En attendant il faut le déshabiller et le mettre au lit; restera-t-il sur ce divan ou avez-vous une chambre à lui donner?

— J'offre la mienne de bon cœur, dit Miette, ma bonne tante m'accordera bien l'hospitalité pour quelquelques nuits, comme elle l'a déjà fait plusieurs fois.

— Très-volontiers, chère enfant, quoique mon canapé soit un peu dur.

— Dur ou non, peu m'importe, pourvu que le malade soit à son aise; je dors partout, moi.

— Je le crois sans peine, mademoiselle, dit le médecin; avec votre excellent cœur et votre belle santé le sommeil doit être paisible en tout lieu. »

La jeune fille sortit en courant, emmenant avec elle la servante afin de préparer le lit et la chambre; puis le père Gosselin et le docteur se mirent en devoir d'y transporter l'étranger, tombé, depuis quelques instants déjà dans un état de prostration complète; ces deux hommes robustes parvinrent, non sans peine, à le débarrasser de ses vêtements, mais quelles ne furent pas leur surprise et leur pitié en voyant les horribles blessures qui couvraient tout son corps. Sa main gauche était affreusement mutilée, deux doigts manquaient à la droite; plusieurs plaies mal cicatrisées sillonnaient ses bras et sa poitrine, et deux entailles profondes, allant du cou à la chute des reins et d'une épaule à l'autre, formaient sur son dos une croix sanglante.

« D'où vient ce malheureux et quels sont les barbares qui l'ont mis dans cet état? dit le docteur épouvanté; est-ce un coupable? est-ce une victime? qui nous découvrira ce mystère? »

Il fouilla rapidement dans les poches du paletot qu'il venait d'enlever et n'y trouva que vingt-cinq centimes de notre monnaie, un peu de tabac à fumer dans une blague en cuir, un poignard, un pistolet et un portefeuille crasseux qu'il ouvrit avec précipitation. Plusieurs papiers étaient renfermés dans ce portefeuille; le jeune médecin les examina l'un après l'autre avec la plus grande attention.

« Eh bien! que vous ont appris ces paperasses? demanda le père Gosselin, qui partageait l'émotion du docteur.

— Rien, dit celui-ci, tout cela est de l'hébreu pour moi et je ne comprends goutte à ces caractères étranges; il ne nous reste plus qu'à essayer de guérir ce pauvre homme, et peut-être alors saurons-nous la vérité sur son compte. »

Il se mit à panser toutes les blessures avec une adresse et une patience qui faisaient autant d'honneur à son humanité qu'à son talent de chirurgien; puis il prépara lui-même une potion calmante, recommandant de la faire prendre au malade par cuillerée à café de demi-heure en demi-heure, et il s'en alla en promettant de revenir le lendemain.

Les Gosselin étaient d'honnêtes gens dans toute la force de l'expression. Portefaix de père en fils sur le port de Marseille, ils avaient amassé, à la sueur de leur front, une fortune assez ronde, qui aurait permis au dernier rejeton mâle de la famille de se faire avoué, avocat, médecin, ou de vivre en bon bourgeois de ses cinq ou six mille francs de rente; mais l'oisiveté ne convenait nullement à la rigoureuse nature de Marius Gosselin; il avait appris de son curé que les descendants du premier homme, condamnés au travail dans la personne d'Adam, ne pouvaient impunément se soustraire à cette loi de la nature, et il était de ces bonnes familles d'artisans, comme on en trouve encore quelques-unes dans le midi de la France, qui, loin de rougir de leur condition, se font gloire de suivre l'état que leurs pères ont honoré par leur probité et par leur intelligence. Marius Gosselin porta donc le sac, chargea et déchargea les bâtiments, ainsi que l'avaient fait ses ancêtres; il s'acquit dans sa corporation une réputation méritée; il eut même l'honneur de devenir syndic des portefaix, et ce ne fut qu'à l'âge de soixante ans, que, frais et robuste encore, par une conséquence de sa vie active et de ses mœurs irréprochables, il consentit enfin à prendre un peu de repos. La Roselière était alors en vente, il acheta cette jolie bastide et il jouissait en paix, dans sa verte vieillesse, de l'estime des honnêtes gens et de la tendresse de tous les siens.

Madame Gosselin, un peu moins âgée que son mari, était, comme lui, saine d'esprit et de corps, grasse, fraîche, avenante, tout entière à ses devoirs de mère de famille, toute disposée à rendre service à ses voisins et à secourir les malheureux. Mademoiselle Miette, leur plus jeune enfant, la seule de leurs cinq filles qui ne fût point mariée, avait hérité de toutes les qualités maternelles, et la tante Véronique était une pieuse personne, qui passait en prières et en méditations tout le temps qu'elle ne consacrait point au travail et aux bonnes œuvres. L'étranger trouva dans cette famille chrétienne l'hospitalité la plus généreuse; madame Gosselin ou sa belle-sœur ne quittaient point le chevet de son lit; elles alternaient pour le veiller pendant la nuit; Miette préparait elle-même les tisanes et les cataplasmes; le vieillard le soulevait dans ses bras robustes, pour qu'on pût remuer ses coussins et ses matelas; un fils chéri n'aurait pu recevoir dans la maison paternelle des soins plus assidus.

Après trois jours de délire, la fièvre du malade commença à se calmer, et le docteur Simonnet déclara qu'on pouvait sans péril le transporter à l'hospice; mais madame Gosselin prétendit que cela lui paraissait fort douteux, et que, d'ailleurs, le plus difficile étant passé, elle voulait avoir la gloire tout entière et soigner l'inconnu jusqu'à complète guérison. Le fait est que l'excellente femme s'était attachée à cet infortuné et qu'elle éprouvait un chagrin véritable à l'idée qu'il ne pourrait pas recevoir à l'hôpital

tous les soins qui lui étaient si nécessaires. Il avait repris connaissance, mais quelque désir qu'éprouvassent ses hôtes de savoir son nom et son histoire, nul ne l'interrogeait à ce sujet, de peur de raviver, sans le vouloir, quelque triste souvenir et d'occasionner une nouvelle crise; et lui, tout faible encore de la secousse qu'il venait d'éprouver, il gardait le silence, se contentant de remercier par quelques phrases fort courtes, ou tout simplement par un sourire. Un jour cependant que le père Gosselin demandait avec une certaine impatience une petite serpe pour couper des branches mortes, et que sa femme la cherchait en vain dans tous les meubles de la maison :

« Avez-vous regardé dans le placard de la petite chambre du grenier? » dit le malade, qui la suivait des yeux.

Puis, comme épuisé par ce peu de paroles, il laissa retomber sa tête sur son oreiller et parut s'endormir.

Madame Gosselin, frappée d'étonnement, courut raconter à Miette et à Véronique ce qu'il venait de dire.

« Comment sait-il qu'il y a une petite chambre dans le grenier et un placard dans cette chambre, lui qui n'est pas sorti de son lit depuis qu'il est entré chez nous? disait la bonne femme avec des exclamations de surprise; ce n'est ni vous, ni moi, ni personne de la famille qui avons été lui parler de cette chambre, dans laquelle nous n'entrons presque jamais, et dont la clef est dans ma commode.

— C'est bien extraordinaire en effet, dirent la tante et la nièce. »

Ce qui leur parut encore plus merveilleux, c'est que la serpe se trouva en effet dans le placard.

Madame Gosselin ne put contenir plus longtemps sa curiosité; elle retourna près du malade, et, s'étant assurée qu'il ne dormait point :

« J'ai retrouvé la serpe que je cherchais, lui dit-elle, mais comment saviez-vous qu'il y a au grenier une chambre et un placard?

— Il n'est pas un coin de ce logis que je ne connaisse aussi bien que vous, dit l'étranger avec un triste sourire, pas un seul arbre, pas un seul pli de terrain de ce domaine qui ne réveille en mon cœur de chers et douloureux souvenirs.

— Vous y êtes donc venu autrefois?

— Il est bien juste, madame, que je vous dise qui je suis, quelque pénible qu'il soit pour moi de vous raconter mon histoire, dit l'étranger avec un profond soupir.

— Pas aujourd'hui, monsieur, interrompit l'excellente dame en remarquant l'altération des traits de son malade, vous nous conterez cela plus tard, lorsque vous serez assez bien rétabli pour pouvoir faire un tour de promenade dans le jardin.

— Vous êtes un ange, madame; que Dieu vous bénisse, vous et les vôtres! qu'il vous rende au centuple tout le bien que j'ai reçu de vous! reprit-il en essuyant ses yeux humides de pleurs qu'il ne pouvait plus retenir.

— Allons, allons, point d'émotion, dit la bonne femme attendrie, tout cela agace les nerfs et retarde la guérison; j'ai fait pour vous ce que vous auriez fait pour mon fils en pareille circonstance; que le bon Dieu nous bénisse! car nous avons tous besoin de son aide; dormez, mangez, reprenez des forces et ne vous mettez en peine de rien. »

Le sacrifice que madame Gosselin venait d'accomplir, en retardant le moment de satisfaire sa curiosité, lui était peut-être plus pénible que les nuits sans sommeil qu'elle avait passées au chevet du malade; mais c'était une femme vraiment pieuse, qui s'était habituée de bonne heure à se vaincre elle-même et à sacrifier son plaisir ou son intérêt au bien du prochain; elle se contenta de rapporter à sa fille et à sa belle-sœur les paroles de l'inconnu et de faire avec elles mille conjectures plus ou moins vraisemblables sur le compte de cet homme.

Le jour désiré vint enfin où le convalescent, appuyé sur le bras du docteur Simonnet, put faire quelques pas dans l'allée de mûriers; on savait alors depuis la veille qu'il se nommait Ferdinand Donnar. La fièvre l'avait quitté tout à fait, ses plaies étaient guéries et les forces lui revenaient à vue d'œil; il était évident qu'il ne pouvait accepter longtemps encore l'hospitalité des Gosselin, et le moment était venu de connaître ses projets et de savoir si on pouvait lui être utile à l'avenir. Le docteur, qui avait prouvé son zèle par une assiduité moins méritoire peut-être qu'on ne le croyait généralement, était aussi désireux que les habitants de la Roselière de connaître les événements qui avaient réduit à un état si digne de pitié celui qu'il se flattait d'avoir arraché à la mort; mais, imitant leur délicatesse, il ne questionna point l'étranger, et, sa promenade finie, il le fit asseoir en plein air dans le grand fauteuil que Miette avait apporté pour lui.

C'était par une de ces magnifiques journées d'automne, si délicieuses dans le midi de la France; les grandes chaleurs avaient cessé, le froid ne se faisait pas encore sentir; à peine quelques feuilles jaunissantes commençaient à mêler leur pâleur à la fraîche verdure des arbres, rajeunie par les pluies de la Saint-Michel; la treille, sous laquelle les habitants de la bastide étaient rassemblés, avait conservé tous ses pampres, au milieu desquels pendaient encore de grosses grappes de raisins dorés; les cigales ne faisaient plus entendre ce petit cri aigu et monotone dont elles saluent les brûlants rayons du soleil d'été, mais les pinsons et les chardonnerets gazouillaient dans l'épaisseur du feuillage, et la brise apportait sur ses ailes les senteurs fortifiantes du thym et du romarin, qui croissaient en abondance sur les collines.

« Tenez, docteur, je ne crois pas qu'il y ait au monde de meilleurs raisins que ceux-là, dit Miette, offrant au médecin une des grappes vermeilles qu'elle venait de cueillir en se hissant prestement jusqu'aux barres de fer qui soutenaient le treillage; il me tarde bien que notre malade puisse en manger à son tour, et je lui en garde quelques-unes des plus belles. »

Donnar releva sa tête qu'il tenait depuis quelques instants appuyée entre ses mains, et, jetant sur la jeune fille un regard attendri :

« Merci de toutes vos bontés, mademoiselle, dit-il, j'ai mangé bien souvent de ces muscats, mais je suis persuadé que ceux que vous me réservez me paraîtront plus délicieux encore... Combien de fois, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même, j'ai grimpé, moi aussi, sur ces barres de fer pour cueillir de ces belles grappes! J'étais presque enfant alors, j'étais aimé, j'étais heureux! Ce bonheur, il ne tenait qu'à

moi d'en jouir longtemps, et je l'ai perdu par ma très-grande faute, et Dieu m'a puni par d'affreux malheurs des égarements de ma jeunesse. Laissez-moi vous dire ma vie tout entière, à vous tous, qui avez été si charitables à mon égard, ces aveux me soulageront et vous me conseillerez pour l'avenir. »

Il se fit un grand silence, les siéges se rapprochèrent et Donnar commença son histoire, qui réunit plusieurs jours de suite ses auditeurs à la même heure et à la même place, car son état de faiblesse et la vive émotion que ses récits réveillaient quelques fois dans son cœur ne lui permirent pas de la leur raconter tout d'un trait.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

FLEURS ET PAPILLONS

Seigneur le vent, poussé peut-être par le malin esprit qui prend toute forme, hélas! s'amusait un jour à tourmenter les fleurs d'un beau jardin.

« Je ne comprends pas, leur murmurait-il, votre résignation à souffrir les traitements que vous inflige votre maître le jardinier; ne voyez-vous pas qu'il réprime vos jolis instincts, vous ôte vos grâces naturelles, et vous prive du peu de liberté dont vous pourriez jouir? Le bel instituteur que vous avez là, vraiment! »

Les fleurs restèrent muettes d'étonnement à ces paroles, mais un volubilis, très-expansif par nature, ne put retenir son indignation.

« Nous serions bien ingrates, seigneur, si nous n'aimions pas celui qui nous élève avec tant de zèle et d'affection.

« Si vous saviez à quel point il vous rend ridicule, sur cette tenaille autour de laquelle il vous contraint à tourner, honnête et simple volubilis, vous ne le défendriez pas avec tant de chaleur, repartit le vent; prend-il le moindre souci de vos volontés? il vous tire d'un côté, vous rogne de l'autre. Est-ce là vivre? J'ai rencontré ce matin votre cousin le liseron; c'est lui qui est heureux! Il va selon ses caprices, fait un bout de chemin à terre, s'enroule par ici, se détord par là, entre dans une haie, grimpe sous sa verdure, sort par le faîte, la dégringole par sauts et par bonds en s'étalant et en la couvrant de ses belles fleurs, qui sourient au soleil et aux oiseaux, avec lesquels elles semblent jouer à cache-cache. Comparez donc sa joyeuse existence à la vôtre? »

Un gros œillet, voisin du volubilis, donna raison au vent, de l'éventail sur lequel il était solidement attaché.

« Il est certain, dit-il au volubilis, que vous n'êtes à l'aise que par les chemins, vous autres rustiques; il n'en est pas ainsi de nous, fleurs délicates, nous ne pouvons vivre que dans les jardins, et grâce aux plus grands soins, vos têtes légères n'ont pas besoin d'appui; les nôtres, surchargées d'ornements, briseraient leur tige si elles n'étaient soutenues.

— Vous appelez soutien cette corde qu'on vous met au col? vous êtes philosophe, ami œillet, reprit le vent, mais pourquoi trancher du grand seigneur avec le volubilis? vous descendez de paysans comme lui, ne vous déplaise; vos ancêtres, simples comme les liserons, n'habitaient pas les champs, mais les forêts, où je vois tous les jours vos parents; vous pouvez ne pas les renier, toutefois, car ils sont charmants dans leur sauvagerie. L'éducation vous a enrichis, je n'en disconviens pas; elle a quintuplé votre corolle, l'a dotée de couleurs et de parfums, mais, pardonnez à ma franchise, vous n'avez pas la grâce délicate de vos aïeux, et, pour tout vous avouer, vous êtes bien un peu roide, ainsi étalés sur vos claies et la tête prise dans vos carcans. »

Le volubilis ne fut pas fâché de voir humilier l'œillet; il avait subi maintes fois les dédains de cet enrichi, qui le traitait de plante de petit état, vivant de peu, s'accommodant de tout, et poussant comme l'herbe; qui est la *piétaille* des *végétations*, comme chacun sait.

Mais unis ou désunis, le vent avait touché juste, et fait des deux voisins deux ennemis au jardinier. Volubilis et œillet s'agitaient avec colère, essayant d'échapper à leurs liens; ce que voyant le vent, il fit une pirouette et courut attaquer des lis qu'il aborda en les saluant jusqu'à terre.

« Qui osez-vous enchaîner à ces rudes tuteurs qui ressemblent à des piloris, seigneurs, leur dit-il en mugissant? vos tiges puissantes ont-elles besoin de secours? la nature, en vous créant, a-t-elle oublié un seul de ses dons? elle vous a donné la noblesse qui vous fait rois, la vigueur et la force qui maintient votre royauté, et la grâce irrésistible qui vous assure le sceptre de la beauté. Attenter à la liberté du lis, c'est plus qu'un outrage, c'est un crime de lèse-majesté. »

Les lis sont fiers, ils frémirent d'indignation, et comme le volubilis et l'œillet, cherchèrent à se séparer de ces rudes et grossiers bâtons qui les étreignaient de la tête aux pieds; le vent, pendant leurs vains efforts, agitait méchamment les feuilles de leur base pour leur faire mieux sentir l'immobilité de leur tige. Sûr de leur avoir aussi soufflé l'esprit de révolte, il se tourna vers des rosiers réunis devant

les lis, et leur dit, avec l'accent de la plus tendre compassion :

« Chers rosiers, votre triste sort m'attendrit. Qu'aviez-vous fait à votre maître pour qu'il vous condamnât à vivre sur le squelette de vos pères les églantiers, et à prendre cette sotte figure de boule si contraire à vos mœurs? Ainsi posés sur votre pied grêle, vous ressemblez à ces grotesques à grosse tête : pourquoi ce maître a-t-il changé votre nature exubérante? N'eussiez-vous pas été plus beaux encore si on eût laissé vos branches s'élever ou retomber autour de vous avec leur gracieuse élégance? Qui se fût plaint du trop grand nombre de vos fleurs, joie des yeux et délices de l'odorat? Je ne puis, sans gémir, entendre le cri aigre de la serpette qui vous mutile, et voir la brouette emporter vos branches coupées dans la fraîcheur de la jeunesse. »

Les rosiers, à ces dernières paroles, sentirent, par souvenir, les nombreuses blessures que le jardinier leur avait faites, et le nommèrent leur bourreau.

Le vent, les voyant suffisamment courroucés, vola vers des chèvrefeuilles qui tapissaient un vieux mur; le jardinier lui avait fait beau jeu, il ne permettait pas à ces échevelés d'obstruer l'étroit sentier tracé le long de la muraille, et attachait toutes les branches qui s'échappaient et pendaient dans l'air.

« Que vois-je! fit le vent en sifflant et s'adressant au chèvrefeuille; vous, né pour folâtrer comme ces jolis animaux dont vous avez reçu le nom, on arrête vos élans vers la liberté avec des clous et à coups de marteau? Vous deviez courir d'arbre en arbre et les parer de vos belles girandoles d'or, d'argent et de rubis : quel traître a changé ainsi votre sort? Je ne vois ici qu'esclavage et contrainte; c'est indigne! indigne, en vérité! »

Il en avait dit assez. Se baissant alors sur des bordures de buis :

« Pauvres nains, leur dit-il, vous seriez de magnifiques arbustes si on ne vous rognait pas impitoyablement! »

Les buis n'ont pas beaucoup d'amour-propre; des murmures coururent néanmoins dans leurs rangs. Ils se disaient les uns aux autres : « De quel droit nous fait-on petits quand nous étions nés pour être grands?... »

Ce n'était pas mal raisonner pour des buis.

Le vent, continuant sa ronde de sabbat, alla rire au nez des touffes de pois de senteur attachés en bottes.

« Votre maître vous a-t-il abrutis à ce point que vous ne sentez plus le désir de voltiger dans l'air, mes mignons parfumés? oubliez vous que vous êtes les papillons des fleurs! »

Aucune plante vêtue, taillée, rognée, élaguée ou attachée, n'échappa à ses sarcasmes ou à ses flatteries dangereuses, qui allaient au même but; les révolutions enflant alors sa voix, il décocha à toutes les fleurs cette dernière raillerie :

« Continuez à vous laisser enlaidir et torturer, mes chères dupes, et bon courage... »

Ce dernier trait exaspéra les fleurs, elles crièrent en chœur : « délivrez-nous!... »

C'était ce qu'attendait le vent, car, par une loi imposée à tout tentateur, il lui fallait, pour pouvoir faire le mal, le consentement de ses victimes; ce consentement obtenu, il ne perdit pas de temps; s'élevant aussitôt dans un gros nuage noir qui flottait à l'horizon, il le transforma en ouragan, poussa le nuage sur le jardin, où il mena lestement la délivrance des fleurs, grondant, sifflant, mugissant; il brisa tous les liens, arracha grillages, éventails, tuteurs, renversa le vieux mur; le nuage creva après la bourrasque, et une pluie torrentielle détrempa la terre et la réduisit en boue.

Les fleurs, fouettées et tordues par la tempête, trouvèrent bientôt qu'elles avaient trop de liberté; leurs feuilles, séparées, violemment et leurs tiges tournoyaient dans les tourbillons de la rafale; leurs têtes brisées tombaient dans la boue; volubilis, œillets, rosiers, lis, pois de senteur étaient couchés à terre; le chèvrefeuille gémissait étouffé sous la muraille; toutes regrettaient à cette heure d'avoir appelé l'orage. Le jardinier accourut, et son désespoir, en voyant le désastre, apprit aux blessés et aux mourants combien il les aimait.

« Hélas! disait-il, je les avais préservées jusqu'ici de tout danger; faut-il les voir victimes de ce sinistre imprévu. Des fleurs dans la boue sont des fleurs mortes, je ne pourrai les sauver, » continuait-il tout en essayant de les relever et de les secourir. Vains efforts, elles mouraient flétries!

Que semble-t-il de ces fleurs? Ne représentent-elles pas la folle jeunesse, avide de liberté, qui s'affranchissant de tous liens et de tous devoirs, n'obéit plus qu'à ses passions, ces orages de l'âme, qui la flétrissent avant le temps, et l'engloutissent quelquefois dans les boues de ce monde?

Mme Sophie Mullet-Surville.

SYMPHONIE

Beau lac, j'ai vu de ce bois sombre
Tes flots s'embraser au soleil,
Ils brillaient de couleurs sans nombre,
De bleu, d'orangé, de vermeil.

Mais cet azur, ces roses vives,
Cet or qui serpente là-bas,
Ces rayons qui baignent tes rives,
O lac, ne t'appartiennent pas.

Les couleurs dont ton eau rayonne,
Le soleil en toi répété,
Cet éclat qu'un beau jour te donne,
Tu le dois à ta pureté,

A tes ondes immaculées,
Comme les neiges des sommets;
Dans la source et l'âme troublées,
Les cieux ne se peignent jamais!

VICTOR DE LAPRADE.

REVUE MUSICALE

Notre catalogue de septembre contient, comme les précédents, de la musique d'ensemble, un très-grand nombre de morceaux pour piano à quatre mains, et pour piano seul, une collection très-variée de danses de tous les genres, dus aux meilleurs auteurs classiques, et aux plus remarquables compositeurs de l'époque.

Comme musique de chant, on trouvera la célèbre partition italienne des *Nozze di Figaro*, de Mozart, en morceaux détachés. Ce chef-d'œuvre de l'opera buffa a eu un tel retentissement sur nos scènes lyriques et dans le monde entier, que nous croyons inutile de rien ajouter, puisque les titres de chacun des morceaux qui le composent sont inscrits à la page du catalogue, et qu'ils doivent être familiers à tous ceux qui s'occupent de musique.

M. L.

Parmi les étrangers qui vont demander à Nice un climat plus généreux que celui de Paris, de Londres et de Saint-Pétersbourg, il en est peu qui ne connaissent Villefranche, le port militaire de la ville au ciel clément. Quand, après vingt minutes de marche, on a gravi la pente aride qui conduit au sommet du Montboron, le regard plonge avec étonnement dans le golfe limpide qui forme ce port majestueux, l'étroite presqu'île qui le borne à l'est se détache hardiment de la côte, et va se terminer par une pointe rocailleuse que surmonte un phare. Au pied du spectateur, Villefranche s'étale coquettement en éventail sur son rocher baigné par les vagues; des fermes, des villas, des châteaux, des oliviers gigantesques, de hauts caroubiers et des citronniers vigoureux, d'immenses blocs de granit, des bergers assis à l'ombre pendant que les chèvres broutent l'herbe parfumée; tout ce pêle-mêle harmonieux et frais, élégant et rustique, forme le plus charmant tableau du monde. L'œil s'y repose de la vue des coupoles des monuments et des cathédrales qui rappellent la civilisation; l'âme se régénère à ce silence plein de poésie. Les facultés se doublent pendant cette heure de méditation; aussi cherche-t-on et trouve-t-on facilement tous les détails qui composent ce gracieux et pittoresque ensemble; c'est alors qu'on distingue un bâtiment qui semble flotter sur les ondes, une chapelle dont la cloche appelle les voyageurs à la prière, et une suite de toitures couvertes de mousse qui vont aboutir au corps de logis principal. C'est le lazaret de Villefranche.

Par une nuit étoilée du mois d'août 1843, un homme muni d'un papier signé de l'intendant de la province et accompagné de quatre bateliers, entra dans une chambre du lazaret, fit enlever un cercueil qui y était renfermé, et le fit apporter dans un canot qui s'éloigna à force de rames. On longea la Corniche à petites journées, on s'arrêta à Bordighiera, à San-Remo, à Savone et sur d'autres points de la côte. Dès que l'embarcation approchait du bord, les douaniers en faisaient le siége.

« Que portez-vous là? demandaient-ils d'un air menaçant.

— Nous portons un homme mort, répondait le patron de la barque. »

Les hommes du fisc retournaient le corps pour s'assurer qu'il n'était pas bourré d'objets de contrebande, puis retournaient à leur cabane, laissant le bateau sinistre continuer silencieusement sa marche. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Gênes, où nul ami ne vint l'attendre, où nul glas funèbre ne retentit à son approche. Alors les mêmes hommes qui avaient apporté le cercueil, le chargèrent sur leurs épaules, la nuit, toujours la nuit, et lentement, sans bruit, s'asseyant parfois en chemin, reprenant leur route avec courage, ils arrivèrent dans le duché de Parme où le cercueil fut descendu dans le caveau de la villa de Gajone.

L'homme qui commandait aux bateliers, c'était le fils de Paganini, le corps renfermé dans le cercueil, c'était celui de Paganini lui-même.

Et Gênes l'avait vu passer sans le saluer; Gênes, sa patrie, Gênes à laquelle il avait légué son violon de prédilection, son fameux Guarnerius, Gênes, l'ingrate, ne fit pas une prière devant ses cendres immortelles. C'est qu'aussi le talent du grand artiste n'était pas de nature à être compris par la foule, à être aimé par les Italiens; c'était un génie presque allemand, grave, bizarre et mystérieux. Les motifs légers ne convenaient pas à la nature sauvage de ses idées. Il ne se préoccupait pas de l'impression populaire, il ne faisait pour le monde aucun sacrifice à sa propre inspiration; vaste, profond, abstrait pour la foule, mystique pour les hommes qui savaient le comprendre, il s'abandonnait à sa rêverie. Quoiqu'il ait composé beaucoup de musique, il exécutait sur son violon les plus belles créations de Beethoven, de Mozart et d'Haydn. Et alors, quel charme, quelle ampleur, quelle pureté, quelles larmes! Il y avait dans cette âme un principe, je ne sais quoi de tendre et de terrible qui la dévorait.

Le public en écoutant ses plus délicieux accords, s'imaginait n'avoir devant lui qu'une merveilleuse mécanique, il ne voyait que des doigts agiles, un bras qui faisait mouvoir un savant archet. Il ignorait quel trouble profond, quelle exaltation intime agitait cet être maladif quand le docile instrument traduisait sa pensée en accents pleins de douleur. Ceux-là seuls qui ont étudié la figure de l'illustre Génois, quand il exécutait quelque chant mélancolique, devinaient le génie ardent qui usait cette enveloppe fragile.

On ne sait pas quelles émotions agitent les grands artistes quand ils sont sous l'empire de l'inspiration. Notre violoncelliste Batta n'a jamais joué en public sans être malade après ses concerts; Liszt avait de graves accès de fièvre nerveuse; Alard de même. La musique tua Chopin. Quand vous voyez un instrumentiste parfaitement allègre et dispos, après une longue séance musicale, dites hardiment que ce n'est pas un artiste, mais seulement un habile mécanicien.

Nicolas Paganini naquit à Gênes en 1784. Son père, qui tenait une boutique de facteur sur le port, le traitait avec une grande sévérité. Beaucoup de détails intéressants sur son enfance nous sont donnés dans un excellent article de M. Frédéric Lacroix, qu'il serait trop long de reproduire et auquel nous renvoyons les plus curieuses de nos lectrices. Nous nous bornerons donc aujourd'hui à leur apprendre qu'à douze ans Paganini était déjà un virtuose des plus extraordinaires. Après s'être initié à la belle méthode d'Alteranda Rolla, il reçut les leçons de Giacomo Costa, premier violon de la ville de Gênes, et étudia la composition sous la direction de Ghiretti. Ses progrès furent rapides. Toutes les capitales de l'Europe voulurent l'entendre. Il prit alors son violon et son archet et fit le tour du monde. Puis, un jour, il disparut, renonça à la musique, au moins aux yeux de la foule, acheta un domaine et se fit agriculteur. Peut-être les soins que réclamait une santé chancelante furent-ils le motif de ce revirement soudain; mais le génie qui animait ce corps parlait plus haut que la prudence : après quatre ans de solitude, Paganini reparut dans le monde et y obtint des succès qu'il serait impossible de décrire. Sa fortune, s'accroissant de jour en jour, était devenue colossale. L'avare Génois ne se montra jamais artiste sous le rapport de la générosité, et c'est une des bizarreries de sa nature. Sa vie était dénuée de toute élégance, ses amis malheureux ne reçurent jamais de sa part aucun service d'argent; aussi sut-il accumuler les millions. Ce fut une tache dont la réputation du grand musicien ne se lavera pas.

Paganini, se sentant gravement malade, alla demander au climat de Nice un adoucissement à ses souffrances; mais le corps était épuisé : la lame avait usé le fourreau. Il mourut le 27 mai 1840, à cinq heures du soir.

Une sorte de fatalité mystérieuse avait pesé sur cet homme, pendant sa vie; cette même fatalité sembla le suivre après la mort. Des discussions et même des procès furent entamés entre l'héritier et le clergé à l'occasion des funérailles. Ses restes, qu'on avait embaumés, furent déposés dans le lazaret de Villefranche, où ils demeurèrent trois mois. C'est alors que le pape ayant donné gain de cause aux réclamations du fils, ordonna que le père serait inhumé dans la sépulture qu'on avait préparée pour lui dans sa villa de Gajone.

Marie Lassaveur.

Économie Domestique

Croûte aux fruits.

Beurrez le fond d'une tourtière, arrangez y des tranches de pain bien larges, épaisses d'un centimètre au plus, de manière à couvrir le fond exactement partout.

Choisissez des pêches ou des abricots bien mûrs, ouvrez-les, ôtez-en les noyaux et placez le fruit sur les tranches de pain. Mêlez ensemble du beurre bien frais et du sucre râpé, remplissez avec ce mélange l'espace vide laissé dans le fruit par les noyaux. Placez la tourtière sur un feu doux, mettez le four de campagne au-dessus. Semez à plusieurs reprises du sucre en poudre sur les fruits. Quand ils sont cuits sans être brûlés et que les croûtes sont dorées, on sert.

Correspondance

THÉRÈSE A MADELEINE

C'est donc décidément à moi, ma chère amie, que vous donnez le soin de remplir, par notre correspondance, le vide que l'absence de vos amies vient de laisser autour de vous. Plus âgée de quelques années, je n'aurais pas osé vous l'offrir, mais vous insistez avec tant d'amitié, que j'accepte avec le même empressement. — Ma gaieté et ma résignation, dites-vous, sont nécessaires à votre tristesse en ce moment. D'accord; je vais tâcher de vous égayer un peu. Votre tristesse, du reste, est passagère; vous regrettez le couvent où vous avez été élevée, je comprends cela. Vous savez combien j'eus de chagrin aussi lorsque je quittai ces bonnes religieuses, absolument des mères pour nous. Mais enfin, ni vous ni moi, nous n'avions dessein de prendre le voile; il fallait donc tôt ou tard sortir des grilles pour aller au milieu du monde, où nous sommes appelées.

Vous me dites que ma destinée est plus heureuse que la vôtre : je ne sais; c'est l'habitude des esprits inquiets d'envier toujours l'existence des autres. Méfiez-vous de cela. D'ailleurs, vous pourriez vous tromper; il est vrai cependant que vous avez déjà raison quant au bonheur que j'ai trouvé en revenant près d'une mère que j'adore, et qui ne vit que pour moi. Vous n'avez jamais connu la vôtre, chère Madeleine, et vous allez vivre avec une grand'mère âgée, qui peut-être, par cela seul, effraye un peu vos dix-huit ans. Moi je ne m'en effrayerais pas du tout; j'aime les vieux parents, les vieux amis de la famille; la jeunesse a un si beau rôle auprès d'eux! J'espère que vous avez bien compris tout ce qui vous est imposé à cet égard. Si le devoir est rigoureux, il y a autour de ce devoir austère, une douceur ineffable, et beaucoup de bonheur à donner et à recevoir.

Vous allez, m'a-t-on dit, être chargée de tenir la maison, d'y commander aux domestiques, inviter et recevoir, l'été au château de Vandeuil, l'hiver dans la jolie maison de la rue de Courcelle. Ce serait à moi de vous envier, moi dont l'existence est si incertaine, la fortune si mince, et l'avenir...... grave! Mais j'ai ma mère, et ne vous envie rien; d'ailleurs, ce n'est pas mon système. J'aime ce que j'ai, le reste n'est pas à moi, je n'y regarde seulement pas. Vous avez aussi l'éducation de votre jeune sœur Lucile à diriger; elle vient de faire sa première communion, et j'admire madame de Raimes, qui, vous chargeant de tant de choses, vous donne le rôle de gouvernante par-dessus le marché, comme hors-d'œuvre. Pourquoi ne pas la laisser au couvent comme vous? Enfin elle a voulu vous réunir, c'est peut-être très-bien pensé; c'est, du moins, pour vous, une chère et douce compagnie, qui remplira votre vie. Deux sœurs! que c'est doux d'avoir une sœur!

Mais Lucile n'a que treize ans à peine; aimera-t-elle notre correspondance, et s'y intéressera-t-elle comme nous? Allons, j'essayerai. Je suis plus âgée, mais enfin je n'ai pas encore les cheveux blancs, Dieu merci! et ne suis pas plus sérieuse que vous; je crois même que je le suis moins.

« La gaieté est la preuve d'une bonne âme, » a dit Fénelon. Je l'ai pris au mot; j'ai la prétention d'avoir un bon caractère, parce que je suis gaie et rieuse. Voyez un peu comme l'orgueil me tient.

Enfin je vais tâcher d'égayer un peu, par mon babillage, votre vie de château; je vous donnerai des détails sur nos anciennes amies, ce qu'elles font, ce qu'elles ont trouvé dans ce monde, où elles sont allées, comme nous, chercher le bonheur dans l'inconnu. je vous dirai si elles l'ont trouvé; et si *oui*, je vous enverrai l'adresse et le secret, afin de le trouver comme elles.

Le château de Vaudeuil, que vous habitez, n'est pas la plus belle demeure de France, je le sais, mais il est placé dans un pays magnifique, cette Franche-Comté, sœur cadette de la Suisse, presque aussi belle que son aînée. Vous êtes dans le Jura, et quelles montagnes! Si elles ne sont pas aussi hautes que la Jung-Frau, je les trouve plus vertes, plus pittoresques cent fois. Pour être une belle montagne, il n'est pas nécessaire d'avoir deux mille neuf cents toises, etc., etc., plus ou moins, n'importe, je ne sais en vérité de quelle hauteur précise est cette formidable reine des monts européens; je n'ai pas envie d'y aller voir. Je vous conterai quelque jour mon voyage au Vignemale, dans les Pyrénées. C'est très-beau, très-beau à moi, d'avoir eu le courage de gravir ces solitudes où l'on ne respire presque plus, où l'on ne voit ni plantes ni habitations; plus d'oiseaux, plus de chant, plus rien! Dieu et devant nous l'immensité... J'eus si peur, un moment, que je faillis mourir, suffoquée et désespérée. Je pleurais, j'appelais papa, maman, comme les petits enfants. Mon père, qui était avec moi, me fit aussitôt *ramasser* (c'est le mot en usage dans ces montagnes). Bref, j'étais un peu folle, et je serais devenue tout à fait, si

on m'y eût laissée plus longtemps. Je vous conterai cela un autre jour.

Mais vos montagnes n'ont rien de si redoutable; elles se déploient devant vos fenêtres, le soir, empourprées de rose et de violet, qu'une vapeur bleuâtre embellit encore aux reflets dorés du soleil.

Vous allez vivre en châtelaine, planter des fleurs, quelquefois des arbres, et même des choux, si vous êtes édifiée de la vertu de Caton.

Pour moi, je reste à Paris une grande partie de l'été, et vous mettrai au courant des nouvelles. Je n'en sais guère, parce que tout le monde est parti. Je sais cependant que la princesse Marie-Clotilde voulait absolument nourrir le prince son fils; elle a même essayé; mais elle fut prise d'une fièvre très-forte, et dut y renoncer. C'était une bien belle résolution pour une jeune princesse; je regrette qu'elle n'ait pu réussir; j'en ai autant de chagrin qu'elle. J'aurais trouvé cette jeune nourrice charmante; il me semble que ses vertus, son admirable caractère en auraient reçu leur apothéose.

Le jour où le prince fut ondoyé, l'Impératrice, venue de Saint-Cloud, assistait à la cérémonie, ainsi que le Prince Impérial. Voilà que tout à coup le prince voulut porter son petit cousin; on refusa d'abord, mais enfin on y consentit. Le prince prit l'oreiller de dentelle sur lequel reposait le nouveau-né, puis, bien doucement, piano piano, avec des précautions infinies, il arriva au lit de la princesse et posa son fils près d'elle en lui disant : Tenez, ma cousine, voilà votre petit garçon; il n'a rien dit, il a été bien sage. Vous voyez, je ne l'ai pas laissé tomber. Le prince contait cela à tout le monde, le soir, en rentrant au palais de Saint-Cloud.

La princesse Pia, sœur cadette de Marie-Clotilde, épouse le roi de Portugal. On m'a conté qu'à cette occasion quelqu'un semblait regretter que la princesse Clotilde n'eût pas une couronne comme sa jeune sœur : « J'en suis bien heureuse, dit-elle; le jour de ma première communion, j'ai demandé à Dieu de ne jamais monter sur un trône. »

J'ai à vous apprendre le mariage de M. de S..., âgé de soixante-quinze ans, avec Mlle de***. Il est fort riche. La fiancée n'a que vingt ans; elle est très-jolie. On dit qu'elle aura une robe de dentelle qui coûte dix-huit mille francs.

Méditons cela, ma chère Madeleine; Dieu nous garde de nous croire heureuses en prenant une pareille route! On parle aussi d'un autre mariage ministériel, à peu près dans le même genre. J'ai vu de merveilleux bijoux pour la fiancée, qui est extrêmement jolie; elle n'a pas dix-neuf ans. Entre autres parures éblouissantes, j'ai remarqué une guirlande de feuilles de houx tout en diamants; les grains de houx, d'un rouge pourpre, sont en rubis. A côté de ces magnificences, dont ni vous ni moi nous n'envions la splendeur, je veux vous conter, avant de finir ma lettre, ce que j'ai appris à propos d'un autre mariage. Les deux fiancés s'aiment depuis longtemps. Mille obstacles s'opposaient à leur union : le jeune homme était fort riche et la jeune fille ne l'était pas; la mère de M.*** refusait son consentement. Enfin ils se marient. Lorsque vint le moment de parler de trousseau et de corbeille, le jeune homme, heureux de parer le joli visage qu'il aime, projetait tout bonnement des dépenses folles. Mlle Louise D*** s'y refusa avec obstination, disant qu'elle n'accepterait aucun bijou trop cher. Elle finit par avouer qu'un jour, en priant la sainte Vierge, elle avait promis, si son mariage réussissait, de donner aux pauvres tout l'argent qu'on destinerait à sa parure.

Les sages l'ont blâmée : voilà le monde. Elle eût accepté cent mille francs de diamants, personne n'aurait rien dit.

MODES.

Vous ne comptez sans doute pas sur de longs détails de toilette ; ce mois, vous le savez, est peu favorable à ce qui vous intéresse tant; il n'y a rien de nouveau pour l'été, et l'on ne s'occupe pas encore de l'automne. Cependant, nous vous signalerons quelques toilettes qui nous ont paru charmantes et qui pourraient être modifiées selon la saison.

L'été ayant eu peu de durée, les robes de mousseline qu'on avait préparées si fraîches et si jolies, ont été peu portées ; les robes de barége ont eu plus de succès. Elles sont ornées de volants dans le bas de la jupe ; le corsage, décolleté, se met avec une pèlerine garnie d'un volant bordé, comme ceux de la jupe, d'un ruban de taffetas.

Les manches pour robes légères sont bouffantes et plissées en haut et en bas, ce qui forme un bouillon descendant jusqu'à l'avant-bras ; les plis du bas sont retenus par un poignet assez large pour laisser passer aisément la main. On coud au bord de ce poignet une dentelle ou une bande de mousseline double plissée et haute de 5 à 6 centimètres.

Les robes de taffetas conservent leur vogue, et dernièrement nous avons vu une jeune femme qui en avait une fort jolie gris clair, ornée de nœuds bleus posés sur le haut des manches et de distance en distance au-dessus du volant de la jupe et du mantelet-écharpe; ce dernier en même étoffe que la robe. Un chapeau de tulle bouillonné avec une guirlande de muguet posée sur le bord de la passe, complétait cette toilette élégante.

Cette garniture de nœuds pourrait être en taffetas noir sur une robe plus foncée ou en velours sur une robe de soie noire.

Les chapeaux de crin commencent à s'orner en couleur foncée, bleue, par exemple; une simple bride rehaussée d'un petit ruban plissé, un bavolet de crêpe blanc garni de ce même ruban; dessous des bluets et des herbes, le tout fait un chapeau très-coquet.

Comme toilette simple et négligée, nous vous recommandons une robe d'alpaga gris ornée sur le devant de la jupe de pattes de ruban vert diminuant de longueur en arrivant à la ceinture et s'élargissant vers le haut du corsage ; sur les manches à coude en haut et en bas des demi-pattes dont les pointes se regardent; puis un mantelet-écharpe, avec des demi-pattes comme aux manches, garni d'un volant de 5 centimètres de haut, et bordé d'un ruban vert.

Le costume suivant peut se porter soit en voyage, soit à la ville, soit à la campagne ; il est en poil de chèvre à rayure noire formant carreaux, et comprend: une jupe avec un petit volant tuyauté dans le bas et surmonté de trois rangs de lacet noir, un gilet formant pointe bordé de noir et boutonné jusqu'en haut;

une veste garnie d'une ruche posée à demi sur le bord; au-dessous, deux rangs de lacet, lacet également sur les coutures des petits côtés du dos, et autour des entournures.

Les manches, ouvertes à partir du coude, sont aussi garnies d'une ruche.

Il serait facile de varier cet ornement en mettant du ruban ou du velours, et en choisissant une couleur qui serait en harmonie avec la robe; une robe de taffetas pourrait être faite ainsi, et serait charmante si, à la place de la ruche d'étoffe posée sur la veste, on mettait une guipure.

Le petit paletot large et la rotonde vont parfaitement avec ce costume, qui n'admet pas la casaque ajustée.

Si septembre nous réservait quelques beaux jours, et que vous eussiez une invitation à la campagne, rien ne conviendrait mieux qu'une robe de mousseline à gros pois garnie de petits volants à tête et festonnés. Il en faut trois à la jupe; la tête de chaque volant est retenue par une petite passementerie de coton; le corsage est décolleté, et la pèlerine à deux volants croise un peu sur le devant; les manches, larges et fermées au poignet, ont dans le haut un volant jockey; le bas est bouillonné en long à partir de l'avant-bras.

Une jeune femme porterait avec cette robe un châle de dentelle noire et un chapeau de paille de riz; une jeune fille, une écharpe pareille à la robe, et un chapeau de crin doublé et orné de rose.

Avec les robes claires, les gants de Suède sont de très-bon goût.

Espérons que l'automne nous dédommagera des beaux jours que nous avons tant attendus.

EXPLICATIONS

Planche IX

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Nappe d'autel, application — 2, L. P. — 3, H. C. — 4, *Victoire* — 5, *Luce* — 6, *Justine* — 7, H. C. — 8, B. H. — 9, *Maria* — 10, M. B. — 11, R. F. — 12, M. R. — 13, P. B. — 14, *Poliska* — 15, T. M. — 16, Coin de mouchoir avec écusson et B. J. — 17 et 18, Parure à broder sur mousseline — 19, Bande pour jupon ou pantalon — 20, N. S. — 21, M. O. — 22, Dessin au plumetis pour robe longue — 23, Dessin à soutacher — 24, Écusson avec M. J. C. — 25 et 26, Parure à broder sur nansouk ou sur toile — 27, Mouchoir avec écusson et R. N.

COTÉ DES PATRONS. — 1 et 2, Mantelet-écharpe — 3 à 12, Veste et gilet — 13 à 16, Guimpe d'enfant — 17 à 21 bis, Costume de bain de poupée — 22 et 23, Sac à éponge — 24 et 25, Manche à coude — 26, 26 *bis* et 27, Panier à ouvrage — 28 et 29, Manchettes plates — 30 et 31, Col au crochet pour enfant — 32, Col plat — 33, Croquis de pliant — 34, Guipure — 35, Dessin d'application — 36, Dessin pour portière.

COTÉ DES BRODERIES

1, Nappe d'autel, application de nansouk sur tulle, feston, cordonnet et jours.

2, *L. P.*, grande anglaise, plumetis.

3, *H. C.*, anglaise fleurie, plumetis.

4, *Victoire*, anglaise, plumetis.

5, *Luce*, anglaise, plumetis.

6, *Justine*, anglaise, plumetis.

7, *H. C.* enlacés, anglaise ornée, plumetis.

8, *B. H.*, gothique, plumetis.

9, *Maria*, anglaise, plumetis; les pois au point de poste.

10, *M. B.*, grande gothique fleurie, plumetis, point de sable; les pois au point de poste.

11, *R. F.*, gothique, plumetis.

12, *M. R.*, grande anglaise, plumetis.

13, *P. B.* enlacés, grande anglaise, plumetis, point de sable; les pois au point de poste.

14, *Poliska*, anglaise, plumetis.

15, *T. M.*, anglaise fleurie, plumetis, point de sable; les fleurs en broderie à la minute.

16, Mouchoir avec écusson et B. J., plumetis et point de sable.

17 et 18, Parure à broder sur mousseline, plumetis, point de sable et jours.

19, Bande à broder au-dessus de l'ourlet, pour pantalon ou jupon, plumetis, point de sable; les pois au point de poste.

20, *N. S.*, gothique, plumetis.

21, *M. O.*, gothique, plumetis.

22, Dessin à broder au-dessus de l'ourlet d'une robe longue; plumetis, feston et jours.

23, Dessin à soutacher sur jupon de percale, immédiatement au-dessus de l'ourlet. La soutache sera en coton blanc ou en laine noire.

Cette broderie peut être faite sur une bande que l'on rattache au jupon au moyen de plis qui dissimulent la couture.

24, *M. J. C.*, dans un écusson, plumetis; les dents au feston, les pois au point de poste.

25 et 26, Parure à broder sur nansouk double ou sur toile, plumetis, point de sable, les petites fleurs en broderie à la minute.

27, Mouchoir avec écusson et R. N., plumetis, feston, point de sable; les pois au point de poste.

COTÉ DES PATRONS.

1 et 2, Mantelet-écharpe.

1, Patron, moitié; le bas est replié, ce qui est indiqué par des points.

Ce mantelet se garnit d'un petit volant de 5 à 6 centimètres de haut, bordé d'un ruban. Il doit descendre sur les épaules comme une écharpe.

2, Croquis.

3 à 12, VESTE ET GILET pour jeune fille de douze à quinze ans.

3, Devant de la veste.

4, Petit côté.

5, Dos.

6, Manche, ouverte à partir du coude.

7, Croquis du devant de la veste.

8, Croquis du dos de la veste.

9, Gilet, devant.

10, Dos; se fait en percaline et se lace derrière.

11, Croquis du devant du gilet.

12, Croquis du dos.

(Voir aux Modes pour la garniture de la veste et du gilet. La pointe du dos de la veste doit poser sur la jupe.)

13 à 16, GUIMPE à manches pour enfant de quatre à cinq ans.

13, Devant.

14, Dos.

15, Ceinture.

16, Croquis.

Cette guimpe se fait unie ou plissée. Si elle est unie, on la coupe telle que le patron; elle se met en dedans d'un corsage décolleté, et la manche blanche forme bouillon. Si elle est à plis, il faut mettre le double de largeur et ne la tailler que lorsque les plis auront été faits. Elle pourra ainsi être portée avec une simple jupe sans corsage. Les plis s'arrêteront à la ceinture; ce qui dépassera formera volant et sera garni d'un entre-deux et d'une valencienne. On posera par-dessus une ceinture et des bretelles en velours noir ou en ruban assorti à la robe.

Le haut de la guimpe et les poignets de la manche seront garnis d'un entre-deux et d'une valencienne.

17 à 21 *bis*, COSTUME de bain de poupée.

17, Corsage, moitié du dos, moitié du devant.

18, Ceinture.

19, Poignet du haut du corsage.

20, Manche.

21, Pantalon.

21 *bis*, Croquis.

Ce costume en laine noire est garni d'un petit lacet rouge sur les coutures du pantalon et au corsage. Le bonnet en toile cirée est un simple rond ayant 10 centimètres de diamètre; on pose autour une ruche en ruban de laine rouge.

22 et 23, SAC à éponge en toile cirée.

22, Rond du sac qui se borde d'un ruban de laine rouge, dans lequel on passe une coulisse.

23, Croquis.

24 et 25, MANCHE à coude.

24, Manche.

25, Revers, qui peut être simulé par un ornement quelconque.

Ce même patron pourrait servir pour manches de mousseline ou de nansouk; on ajouterait au bas des bouillonnés en long, retenus par un entre-deux et fermés au poignet par un entre-deux et une valencienne.

26 à 27, PANIER A OUVRAGE.

26, Bande au crochet en cordonnet noir; se pose autour du panier.

26 *bis*, Petite bande au crochet pour l'anse du panier.

27, Croquis du panier.

Le fond, l'anse et les côtés doivent être taillés en carton et recouverts des deux côtés de soie bleue ou cerise; le sac est en soie.

Le fond a 15 centimètres carrés, chaque côté 15 centimètres de longueur sur 7 de hauteur; l'anse 32 centimètres de longueur sur 1 centimètre et demi de largeur; le sac a 15 centimètres de hauteur y compris l'ourlet de 5 centimètres, et 60 centimètres de largeur.

On fait au bas de l'ourlet un petit point pour former la coulisse, dans laquelle on passe un ruban ou une ganse de soie. Le haut de l'ourlet forme tête.

On réunit les côtés par un surjet fait à l'envers et qui se trouvera en dedans du panier; on les joint de même au fond. On applique ensuite la bande de crochet qu'on a eu soin de fermer; puis on coud le sac au bord du panier, toujours à l'envers, et l'on a soin de laisser au milieu des deux côtés parallèles, opposés au sens dans lequel se tire la coulisse, une petite place libre pour l'anse que l'on coud au bord du panier et en dedans, et sur laquelle on a fixé la petite bande de crochet.

On orne le haut et le bas du panier d'une torsade de soie.

Il faut pour le fond, les côtés et le sac, 1 mètre de soie de 60 à 65 centimètres de large.

28 et 29, MANCHETTES plates ou POIGNETS.

28, Poignets.

29, Revers.

30 et 31, COL au crochet pour enfant.

30, Col.

31, Même travail grossi.

Commencez à *A*, faites 30 mailles-chaînettes, sur lesquelles vous revenez faisant 30 demi-brides; puis, de l'autre côté de la chaînette *B*, faites 27 brides, 4 demi-brides; la quatrième forme la pointe de la dent *C*; sur les 30 demi-brides, faites 3 demi-brides et 27 brides (tous les mats se font ainsi); vous êtes à *D*, faites 4 mailles-chaînettes, 1 boucle, 1 maille-chaînette, 1 boucle (il ne faut qu'une maille-chaînette entre chaque boucle); 9 mailles-chaînettes, la cinquième se prend dans la huitième du rang mat; 1 boucle, 1 maille-chaînette, 1 boucle; 11 mailles-chaînettes, la sixième se prend dans le rang mat, huit mailles plus loin que la première fois; 1 boucle, 1 maille-chaînette, 1 boucle, 6 mailles-chaînettes, la dernière se prend dans le rang mat huit mailles plus loin que la dernière fois; 1 boucle, 5 mailles-chaînettes, la troisième se rattache à la chaînette du dessus; trois boucles qui forment le petit trèfle du bas *E*, 5 mailles-chaînettes, 1 boucle, 6 mailles-chaînettes, et l'on revient à *F* comme on est descendu, en ayant soin de rattacher les chaînettes avant et après les boucles.

Quand ce rang à jours est terminé, on recommence le mat par 30 mailles-chaînettes, et à la huitième maille, à la seizième et à la vingt-quatrième du premier rang de brides, on prend les chaînettes laissées libres du rang à jours, afin de former les losanges.

Lorsque le col est fini, on fait deux rangs de mailles-

chaînettes à l'encolure. On ajoute un bouton et une bride pour fermer le col.

32, Col plat. Nous recommandons ce patron, qui va parfaitement.

33, Croquis de pliant.

Ce meuble, devenu très-élégant, sera bientôt dans tous les salons; il est en bois doré; le siége est en tapisserie. La bande doit avoir 55 centimètres de longueur sur 35 centimètres de largeur; mais de chaque côté il faut 5 centimètres d'uni, le dessin ne doit donc avoir que 45 centimètres de longueur sur 35 de largeur.

On trouve des montures dorées ou non chez Crochin, tapissier, rue Saint-Lazare, 57.

34. Guipure.

Ce travail se fait sur filet et s'exécute facilement avec un peu d'attention. Le point est des plus simples, la conduite de l'ouvrage offre seule un peu de difficulté, mais la personne qui aura fait exactement le moindre petit dessin pourra entreprendre ensuite le plus compliqué.

La grosseur du fil avec lequel on travaille doit être la même que celle du filet. Si le filet est en fil, on se sert de fil plat; s'il est à la mécanique, on se sert de fil d'Irlande. Le fil qui entoure les fleurs et les relie entre elles doit être plus gros.

Il est essentiel que le fil et le filet soient de même sorte, s'il en était autrement cela produirait un mauvais effet au blanchissage.

Il faut tenir son ouvrage tendu sur la main, ce qui est facile en écartant les doigts.

Deux choses sont à observer : 1° les points doivent toujours être contrariés, comme dans une reprise, et il ne faut jamais passer plus de deux fois dans le même carreau, c'est-à-dire deux fois horizontalement, deux fois verticalement.

Pour placer son dessin, il faut compter comme pour la tapisserie; il est prudent d'indiquer le milieu du carré par un fil de couleur.

Le côté sur lequel on commence l'ouvrage est l'envers, le second point et le damier du tour se font à l'endroit. Ceci n'est pas de rigueur, le tout pourrait être fait du même côté, l'essentiel est que les nœuds soient bien cachés.

2° Il ne faut pas attacher son fil en commençant; il en est de même dans le courant de l'ouvrage. On laisse des bouts assez longs pour faire des nœuds, aussi imperceptibles que possibles, lorsqu'on a fini chaque motif du dessin ou lorsqu'on a fait quelques points.

Il est bien entendu que ces nœuds doivent être faits au commencement de chaque ligne.

Une partie de l'ouvrage montre l'effet du travail complètement terminé, C; l'autre partie fait voir l'effet du point en reprise B.

Pour entourer les fleurs et faire des queues, on passe deux fois : la première fois on fait un simple tracé avec lequel le fil se croise la seconde fois et produit l'effet d'une petite torsade. Pour ce travail on attache le fil en commençant et à chaque nouvelle aiguillée.

Pour comprendre comment on procède, suivez la marche de la feuille qui n'est pas terminée, A; placez le dessin devant vous de manière à ce que la partie finie soit à droite. Partez de 1, montez jusqu'à 2 et redescendez à 1 en contrariant le point, entrez dans 3 en passant sous le fil du filet et montez à 4, redescendez à 3 et entrez dans 5 en passant sur le fil du filet. Montez jusqu'à 6 et redescendez à 5, entrez dans 7 en passant sous le fil et dans 8 en passant sur le fil (ce qui forme l'angle), puis allez à 9 en contrariant avec les fils qui sont déjà tendus, revenez à 8, montez à 10 et redescendez à 8, entrez dans 11 en passant sous le fil et dans 12 en passant sur le fil (angle), allez à 4 et revenez à 12. Montez à 13 et redescendez à 12; entrez dans 14 en passant sous le fil et dans 15 en passant sur le fil (angle); allez à 6 et revenez à 15, montez jusqu'à 16, redescendez à 15; entrez dans 17 en passant sous le fil et dans 18 en passant sur le fil (angle), allez à 10 et revenez à 18; entrez dans 19 en passant sous le fil, allez à 13 et revenez à 19; entrez dans 20 en passant sur le fil, allez à 21 et revenez à 20; entrez dans 22 en passant sous le fil et dans 16 en passant sur le fil (angle). Prenez la boucle en dessous, entrez dans 23 en passant sous le fil, descendez à 13 et revenez à 23; entrez dans 24 en passant sur le fil, descendez à 10, remontez à 24; entrez dans 25 en passant sous le fil, puis dans 21 en passant sur le fil (angle) et prenez la boucle en dessous, descendez à 6, revenez à 21; entrez dans 26 en passant sous le fil et dans 27 en passant sur le fil (angle), allez à 13 et revenez à 27; descendez à 4, remontez à 27; entrez dans 28 en passant sous le fil et dans 2 en passant sur le fil, allez à 10, revenez à 2, prenez la boucle en dessous; entrez dans 29 en passant sous le fil et dans 30 en passant sur le fil, allez à 6, revenez à 30; passez à 31 en passant sous le fil, allez à 4 et revenez à 31; entrez dans 9 en passant sur le fil, prenez la boucle en dessous; entrez dans 32 sous le fil et revenez à 1 sur le fil (angle), puis nouez les deux bouts de fil, celui du commencement et celui qui est dans l'aiguille.

Avant de faire le petit damier, il faut faire tout autour du carré un rempli de deux carreaux dont un doit être retenu par le damier.

Le fil qui encadre le dessin se fait en torsade comme le tour des fleurs.

Plus le filet est fin, plus le travail est joli.

Ce carré de guipure peut servir pour dessus de lit, d'édredon ou de fauteuil, en l'alternant avec des carrés de batiste ou de nansouk.

35. Dessin d'application de soie ou de drap sur reps, drap ou moire pour coussin, bande, tapis de table.

Après avoir copié ce dessin sur papier, on pose la soie ou le drap sur ce papier légèrement gommé et que l'on aura soin de laisser sécher avant de découper — il est compris que la soie doit être posée sur le côté où n'est pas le dessin — on gomme également la place de l'étoffe sur laquelle on met l'application.

Pour fixer la soie sur l'étoffe, on fait autour de chaque motif un point de chausson en grosse soie noire ou de couleur tranchante sur l'étoffe.

Le dessin que nous donnons aujourd'hui, en admettant que le fond soit blanc ou bleu, peut se faire ainsi : les feuilles noires, les nervures et les tiges or; les graines rouges et les queues noires; les trèfles, boutons-d'or, les tiges noires; le cordonnet autour du noir serait or; autour de l'or, noir; autour du rouge, or. Les couleurs peuvent du reste être variées selon le goût de la personne qui fait l'ouvrage.

Lorsqu'on veut donner plus de luxe au dessin, on applique des pierreries de diverses couleurs préparées



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens.1.

exprès pour ce genre de travail et que l'on trouve chez madame Legras, rue Saint-Honoré, 255.

Madame Legras ouvrira le mois prochain un cours de couture qui aura lieu le jeudi à la même heure que le cours des petits travaux à l'aiguille, et qui sera dirigé par une personne spéciale. On appréciera cet avantage qui permettra à toute jeune personne de faire elle-même ses robes, ses confections et tous les objets appartenant à la toilette.

Nos abonnées pourront dorénavant s'adresser pour toutes sortes d'acquisitions à madame Legras qui mettra à satisfaire leurs demandes tout l'empressement possible.

36, PORTIÈRE LOUIS XV.

Bouquet de roses, de géranium, de reine-marguerite, de lis, de ne-m'oubliez-pas et de fleurettes se reliant de côté à l'ornement du tour ; le tout est noué par un ruban noir ; le fond est vert d'eau.

Cette portière doit être encadrée d'une bande de velours ou de reps grenat, vert ou bleu, selon l'ameublement, de 20 à 30 centimètres de largeur et formant panneau en haut et en bas. Au lieu de velours ou de reps, on pourrait faire la bande en tapisserie vert d'eau.

Nous donnons aujourd'hui le premier médaillon, les deux autres paraîtront prochainement.

Cette portière échantillonnée, coûte chez madame Legras, de 60 à 70 francs, laines et soies comprises.

Nos abonnées recevront, avec le numéro de ce mois, le second quart de l'ABAT-JOUR, et le dessin d'un COIN POUR TAPISSERIE.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de jeune fille. — Robe de foulard de l'Inde, ornée d'un large bouillonné. — Corsage décolleté. — Manches arrondies et ceinture longue, garnies d'un bouillonné. — Pèlerine en mousseline bordée d'une bande festonnée et froncée. — Sous-manches en mousseline, poignet garni d'un coquillé festonné.

Toilette de petit garçon. — Blouse en popeline garnie de quatre velours noirs, séparés par un rang de boutons d'acier. — Manches à revers. — Ceinture en velours. — Pantalon demi-long pareil à la blouse, ayant deux velours sur le côté, et huit ou dix boutons d'acier. — Sous-manches en nansouk. — Col et manchettes en toile.

Toilette de jeune fille. — Robe en alpaga, deux ruches également en alpaga posées au-dessus de l'ourlet. — Corsage montant. — Manches à revers. — Collet pareil à la robe, garni de deux ruches. — Chapeau de crin orné de violettes. — Sous-manches en organdi. — Col plissé.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Robe de tarlatane blanche, à petit volant dans le bas, surmonté de sept rangs de velours noirs; une draperie en tarlatane est relevée de distance en distance par des agrafes de velours. La pèlerine est en guipure noire. — Chapeau canotier avec une rose devant; une longue plume tournant derrière.

Deuxième toilette. — Robe de soie unie. Collet de soie ou de cachemire soutaché et garni de dentelle très-haute. — Chapeau de paille blanche; touffe de fleurs et de dentelle noire; bavolet double.

ÉPHÉMÉRIDES

14 SEPTEMBRE 1321. — MORT DU DANTE.

Il était né à Florence en 1265, d'une famille noble, et lui-même se distingua dans les armes et les ambassades. Après la mort de la belle Béatrix, qui inspira ses poésies, il se maria; mais son mariage ne fut pas heureux. Dans la querelle des Blancs et des Noirs, il s'enrôla parmi les Blancs, et ce parti étant vaincu, une première sentence le condamna à l'exil et à la confiscation de ses biens ; une seconde, à être brûlé vif. Dante, proscrit, vint en France, où il fréquenta l'Université et les écoles de théologie. De retour en Italie, il mourut à Ravenne, laissant à la postérité son admirable trilogie : *l'Enfer, le Purgatoire, et le Ciel.*



Mosaïque

Agrandissements successifs de la France.

La *Picardie*, l'*Ile-de-France*, l'*Orléanais*, formaient le domaine originaire de la couronne.

Le *Berri* fut ajouté, par achat, sous Philippe Ier.

La *Touraine*, par confiscation, sous Philippe-Auguste.

La *Normandie*, par confiscation et conquête sous Philippe-Auguste.

Le *Languedoc*, par héritage, sous Philippe III.

Le *Lyonnais*, par acquisition, sous Philippe le Bel.

La *Champagne*, par mariage, sous Philippe le Bel.

Le *Dauphiné*, par donation, sous Philippe VI.

Le *Poitou*, l'*Aunis*, la *Saintonge*, le *Limousin*, par conquête, sous Charles V.

La *Guyenne*, par conquête, sous Charles VII.

La *Provence*, par héritage, sous Louis XI.

La *Bourgogne*, par retour à la couronne, sous Louis XI.

Le *Maine* et l'*Anjou* par héritage, sous Louis XI.

La *Bretagne*, par mariage et traité, sous Louis XII.

La *Marche*, l'*Auvergne*, le *Bourbonnais*, par confiscation, sous François Ier.

Le *Béarn* et le comté de *Foix*, patrimoine de Henri IV.

Le *Roussillon* et l'*Artois*, par conquête sous Louis XIII.

L'*Alsace*, la *Flandre*, la *Franche-Comté*, le *Nivernais*, par conquête sous Louis XIV.

La *Lorraine*, par traité sous Louis XV.

La *Corse*, par achat, sous Louis XV.

Le *comtat Venaissin* fut réuni à la France, par une déclaration de l'Assemblée législative, en 1791 ; le traité de Lunéville confirma cette réunion.

La *Savoie* et *Nice*, par traité sous Napoléon III.

—

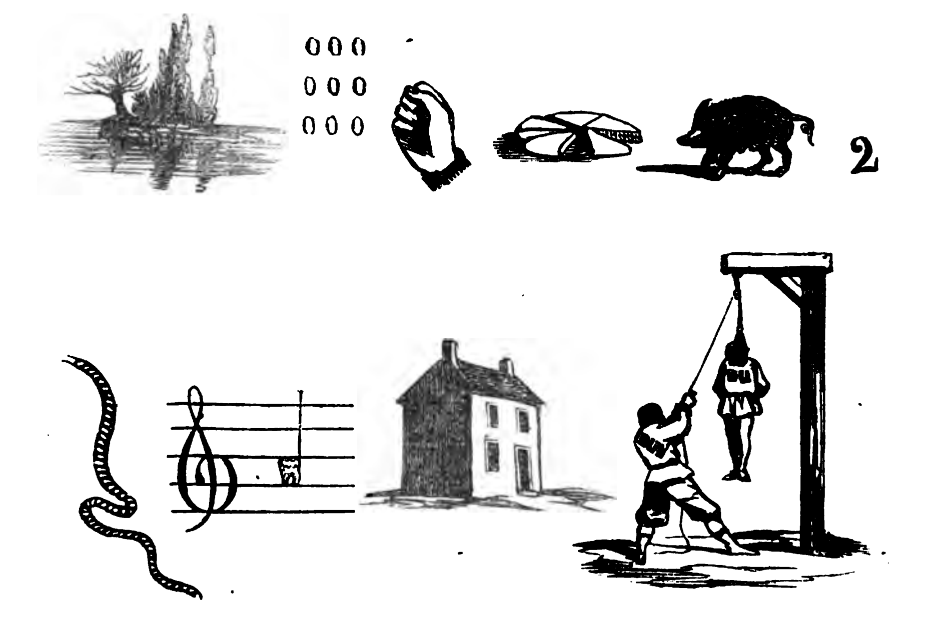
Un devoir rempli laisse quelquefois dans l'âme un sentiment qui ressemble au remords, celui de n'avoir pas assez fait.

GOETHE.

Anagrammes d'Août : CHIEN, NICHE. — MIEL, LIME.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : **La Fortune aide aux audacieux.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LONDRES ET L'EXPOSITION

A VOL D'OISEAU

Mesdemoiselles, me voici fidèle au rendez-vous; nous nous étions promis, vous le savez, le mois dernier, de nous retrouver près de la *chinese fountain*, cette fontaine de faïence anglaise qui n'a rien de chinois du tout.

Si nous levons les yeux, des milliers de drapeaux diaprés de toutes les couleurs, *tranchés*, *coupés*, *écartelés*, pavoisent de tous côtés le transept et les galeries. Si nous les abaissons, des milliers de produits divers, faïences et cristaux, cuivres et argents, étoffes et bijoux, ustensiles de ménage et objets d'art, cotonnades et soieries, fleurs et outils de précision, etc., etc., nous éblouissent. Pourtant un certain ordre est observé. Chaque nation a sa place marquée, et range ses produits en groupe; précisément la diversité des produits étonne le regard et ne lui révèle pas, au premier abord, l'ordre qui a présidé au classement général.

Deux divisions bien tranchées cependant ont été réservées pour les machines et pour les beaux-arts, j'entends surtout pour la peinture, car la sculpture a été un peu disséminée partout.

Eh bien, mesdemoiselles, je vous ai dit que la foule était grande à l'Exposition. Voulez-vous savoir entre toutes les galeries, les nefs, les transepts, où elle se trouve le plus épaisse? Précisément dans la galerie des machines et dans les salles des beaux-arts.

Cette coïncidence vous étonnera peut-être. Elle vous donne pourtant une idée assez juste de l'esprit anglais. Il ne faut pas croire, comme on l'a dit beaucoup jadis, que l'esprit anglais soit peu accessible au sentiment artistique. La nation anglaise, au contraire, aime et goûte les arts.

Jadis, elle ne les comprenait pas, parce que l'inspiraton artistique ne lui est pas naturelle, et que nulle éducation ne venait opérer le peuple anglais de sa cataracte. Mais, maintenant, l'éducation artistique de l'Angleterre est faite, et elle se complète encore chaque jour. L'Angleterre, qui ne le possédait pas d'intuition, a *appris* le sentiment du goût.

Les hautes classes qui connaissaient les chefs-d'œuvre de l'art, et s'en étaient depuis longtemps approprié la meilleure partie, les ont montrés aux classes secondaires. Des sociétés se sont fondées dans les principales villes du royaume, et ont porté jusque dans les rangs du peuple la science de l'histoire de l'art et le culte des beautés de la plastique.

Enfin le résultat est complet, et ce résultat ne manque pas d'intérêt si l'on en considère toutes les conséquences. Ainsi voyez, mesdemoiselles, les galeries des beaux-arts regorgent de spectateurs, à Londres, comme la galerie des machines; chez nous, au contraire, à une Exposition universelle, remarquez où les spectateurs sont le plus clair-semés : précisément dans les galeries des beaux-arts et dans les galeries des machines.

Étrange anomalie, n'est-ce pas? car enfin, nous sommes un peuple artiste, nous autres! nous avons un passé qui vaut dix fois celui de l'Angleterre, malgré Hogarth, Lawrence, Gainsborough, etc. Nous avons un riche présent même, auquel l'Angleterre emprunte parfois ses meilleures inspirations. Ce génie du goût que les Anglais acclimatent à force de soins sur leur sol, a le nôtre pour patrie!

Oui, mais chez nous, je vous l'ai déjà fait observer en diverses circonstances, l'art est, pour ainsi dire, non le patrimoine universel, mais le privilége de quelques-uns. Combien ne voyez-vous pas de gens bien élevés d'ailleurs, instruits même, relativement, qui disent en passant devant un musée : « Moi, je ne m'y connais pas, en peinture, » ou « en sculpture. » On avoue cela tout simplement, tandis qu'on aurait bien de la honte, par exemple, s'il fallait avouer qu'on ne sait pas l'orthographe. Il semble, chez nous, que l'étude élémentaire des arts, comme celle des sciences, soit une spécialité.

Ainsi ce sont des *spécialistes* que nous voyons parcourir avec intérêt les galeries des beaux-arts et celles des mécaniques. Le gros de la foule court aux étoffes, aux porcelaines, aux dentelles, aux bijoux, etc., choses secondaires, après tout, car la grandeur d'un pays ne se manifeste-t-elle pas d'abord dans les créations du goût? ensuite dans les créations du savoir? Et la première manifestation du goût, c'es l'art, comme la plus importante manifestation du savoir, c'est la création de forces qui doublent ou suppléent celles de la nature.

Chez nous, les grands artistes sont compris d'un noyau d'adeptes; les ingénieurs qui construisent des machines prodigieuses sont appréciés d'un plus petit nombre encore. En Angleterre, la masse se passionne pour tels ou tels artistes, pour tel ou tel sys-

tème de locomotive ou de machine à tisser, à filer, à faire le papier, à travailler le coton. Toutes ces choses sont prônées et discutées avec une ardeur égale dans les académies et les meetings.

Oui, mesdemoiselles, c'est un grand pays que l'Angleterre ; chaque citoyen s'y intéresse passionnément à la chose commune; chaque citoyen ambitionne pour son pays toutes les gloires. On disait : Les Anglais sont de grands manufacturiers, mais ils n'entendent rien aux questions d'art et de goût. Ils ont besoin de nous, de l'Italie, de l'Allemagne même. Eh bien, ils ont voulu être artistes, ils le sont devenus; ils ont voulu créer des œuvres de goût, et ils nous en montrent à leur exposition.

Il faut bien nous l'avouer, c'est surtout en reconnaissant ses imperfections qu'on s'en corrige. Le peuple français quelquefois a l'esprit frivole ; il court volontiers à ce qui l'amuse plus qu'à ce qui l'instruit; il compte trop sur son génie naturel et sur l'inspiration, qu'il croit trouver toujours présente, ne prenant point garde cependant que d'autres peuples avancent dans sa voie et vont l'atteindre tout à l'heure.

L'Exposition universelle de Londres de 1862 doit donner l'éveil à la France ; tous les esprits sérieux s'en sont émus. Il sera bon aussi que la masse intelligente de la nation sorte de son insouciance et prenne la peine de s'instruire, et cesse de compter sur les spécialistes pour la renseigner.

N'allez pas croire, d'après ce qui précède, mesdemoiselles, que la France occupe à l'exposition un rang secondaire ; non, certes. Seulement, proportion gardée, de notre Exposition de 1855 à celle de Londres en 1862, les progrès ont été plus grands, dans certaines branches, chez les Anglais que chez nous. Si nous avons fait dix pas, ils en ont fait trente. A supposer donc que nous ayons encore de l'avance sur eux, nous ferons bien de régler notre marche sur la leur.

Les progrès de l'Angleterre sont particulièrement sensibles dans les industries artistiques, les formes et les décorations des faïences, les formes et le travail précieux de l'orfévrerie de la maison Elkington. Il est vrai que, lorsque l'on demande quel artiste a fait tel modèle d'un goût pur, d'un travail précieux, on vous répond par un nom français. Mais si les Anglais ne savent pas encore créer, il faut avouer qu'ils savent bien choisir, ce qui est la moitié du talent.

Ils avisent nos meilleurs artistes et nous les enlèvent à force d'argent. Ces artistes installés chez eux formeront des artistes anglais. Ils font enfin chez nous ce que fit jadis François Ier en Italie. Avec Léonard, le Primatice et le Rosso, il jeta les premiers fondements d'une école française.

Mais avant d'entrer dans le domaine des industries artistiques, je voudrais vous conduire aux galeries des beaux-arts proprement dits, « *fine arts department*. » Aussi bien, nous y resterons quelque temps, puisque c'est la partie de l'Exposition que je me suis particulièrement proposé de vous faire connaître. Nous irons ensuite voir l'Exposition de l'industrie française, puis nous terminerons en jetant un rapide coup d'œil, — hélas! nous n'aurons pas le temps d'étudier en détail! — nous jetterons, dis-je, un rapide coup d'œil sur les plus intéressants produits des autres nations avant de nous séparer.

Je ne vous mènerai pas dans la galerie des machines, je craindrais que la promenade ne vous intéressât guère; au moins faudrait-il, pour qu'elle vous devînt attachante, que vous eussiez les premiers éléments de mécanique, et ce n'est point ici le lieu ni le moment d'entreprendre une étude qui veut des développements.

Toutefois il est bon que vous sachiez sommairement que la France tient un rang digne d'elle dans le grand tournoi des arts industriels, et que les machines envoyées par M. Farcot, notre premier constructeur, soutiennent le parallèle avec les meilleures machines anglaises.

Montons maintenant aux galeries des beaux-arts, et commençons par voir l'école anglaise, puisque, aussi bien, elle tient ici le premier rang et la première place.

A tout seigneur tout honneur.

Soit dit en passant, on a un peu reproché aux Anglais d'avoir largement développé leur Exposition des beaux-arts aux dépens de celle des autres nations qu'ils invitaient à prendre part à la joute. Les Anglais se sont montrés peu hospitaliers, il n'y a qu'un cri en Europe là-dessus; et si Londres veut organiser, dans quelques années, une nouvelle Exposition universelle, il faudra qu'elle change ses errements, sous peine de voir les producteurs de toutes les nations rester sourds à son appel.

Les Anglais, pour donner une haute idée de leur école nationale aux visiteurs étrangers, ont dépeuplé leurs musées et leurs collections particulières. Tous leurs peintres, depuis Hogarth, tous leurs sculpteurs, ont été convoqués pour enrichir l'Exposition. Assurément, qui a bien étudié l'Exposition des beaux-arts de 1862, peut se faire de l'école anglaise une idée juste et complète.

Or, mesdemoiselles, pour connaître l'école anglaise, il faut aller en Angleterre. Jamais les Anglais ne laissent sortir de leur île les tableaux de leurs maîtres. Cherchez dans tous nos musées, cherchez en Italie, en Allemagne, en Russie, excepté peut-être dans quelques collections particulières, vous ne trouverez point de tableaux anglais.

On voit d'abord l'école anglaise naître avec Hogarth, et chercher avant tout le caractère des types et des physionomies; chercher la grimace avant de chercher la beauté; puis, l'art s'élevant, voici venir les grands portraitistes anglais, ceux qui ont su allier la vérité avec la grâce, Reynolds et Gainsborough; après eux Lawrence, le Gérard de l'Angleterre; puis voici Morland, Constable, John Crome, Bonnington, les paysagistes auxquels notre nouvelle école de paysage doit plus d'une inspiration ; Calcott, l'excellent peintre de marine; John Martyn, un peintre, un poète que l'Angleterre n'apprécie pas à sa valeur, car elle devrait en être fière cette patrie de Shakspeare; puis Turner, puis Wilkie, et, en nous approchant toujours du temps présent, Mulready, Ward, Leslie, Maclise, Landseer, enfin l'école tout à fait actuelle des *préraphaélites*. Je vous expliquerai tout à l'heure le mot et l'école, mesdemoiselles, c'est chose grave! On boxe, en Angleterre, pour ou contre les préraphaélites; demandez à vos frères et à vos cousins ce que c'est que la *boxe* anglaise, ils vous mettront au courant.

Reynolds et Gainsborough sont des portraitistes admirables dont la réputation européenne n'a pas besoin de confirmation. Maintenant leur génie est-il uniquement national? car toujours ils procèdent de Van Dyck, dont ils furent les successeurs, de Rigaud, de Largillière, dont ils furent les contemporains. C'est en Flandre, en Italie et en France que ces admirables artistes ont cherché leurs inspirations. On peut les appeler plus exactement des Anglais faits peintres que des peintres anglais; et les types qu'ils ont spécialement rendus rappellent la patrie bien plus que leur manière.

Mais qu'il n'en est pas de même de John Martyn, par exemple! John Martyn est un génie à la fois national et individuel : national, il appartient bien à la patrie de Shakspeare; individuel, car il ne procède d'aucun maître ni d'aucune école. André Orgagna ne lui a point appris à manier l'épouvante; Vander Meulen, le peintre des batailles, ne lui a point inspiré l'art de développer, dans une toile d'un mètre, des espaces infinis et des foules innombrables.

A l'Exposition de 1862, nous ne trouvons qu'un seul tableau de John Martyn : c'est *le Festin de Balthazar*. La toile est moyenne et la scène immense, comme toujours dans les œuvres de ce grand artiste. Je ne vous décrirai pas, mesdemoiselles, *le Festin de Balthazar*. Aussi bien, les gravures *à la manière noire*, que vous trouverez facilement en France, vous donneront non-seulement *du Festin de Balthazar*, mais de l'œuvre entier de Martyn, une idée complète. J'oserai même dire que vous serez plus frappées par ces gravures que par les tableaux, qui s'écaillent et poussent au noir. Ces scènes bibliques du peintre anglais sont grandes comme la Bible elle-même. John Martyn est un peintre épique. Il a vu dans ses rêves l'antique Babylone; il a entendu le cri d'agonie de Jésus-Christ lorsque le voile du temple se déchira.

Demandez à connaître les gravures de l'œuvre de John Martyn, mesdemoiselles, car aucun autre peintre ne saurait vous donner une idée de celui-là.

L'école anglaise moderne, nous l'avons vue chez nous en 1855. Nous la revoyons à Londres plus nombreuse, mais non plus riche, car ils nous avaient montré, comme on dit vulgairement, le dessus du panier. Seulement, depuis 1855, le *préraphaélisme* a fait de grands progrès.

Qu'est-ce que le *préraphaélisme?* Mesdemoiselles, cela ressemble beaucoup à ce qu'on appelle chez nous le *réalisme*. Au reste, voici d'abord le raisonnement des préraphaélites :

« Depuis Raphaël et ses émules, disent-ils, on a un type convenu pour toutes choses; les peintres n'ont cherché qu'à marcher à la suite; ils prennent constamment pour type et pour terme de comparaison les créations de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard et de tous les peintres enfin des grandes époques de l'art. Mais d'où ceux-ci se sont-ils inspirés? De la nature. Revenons à ce point de départ. Faisons table rase de tous les principes convenus. Reconstruisons un art nouveau, d'après le témoignage de nos yeux seulement. »

Et ils se sont mis à l'œuvre. Par exemple, un peintre préraphaélite se met devant un arbre et le copie. Mais il le copie feuille par feuille, avec une exactitude, une minutie dont des Anglais seuls sont capables. Et les brins de gazon! Ils sont comptés! De ces paysages, s'ils veulent faire des tableaux de genre, ils y ajoutent des figures peintes dans le style de M. Courbet.

Il y a des préraphaélites aquarellistes comme il y a des préraphaélites peintres à l'huile. Vous savez, mesdemoiselles, quelle supériorité ont les peintres anglais dans la peinture à l'eau : « *water-colours?* » Ils produisent en ce genre des tableaux d'une puissance singulière et qui ne sauraient pâlir devant les plus chauds effets de l'huile.

Quelle que soit la valeur du raisonnement sur lequel ils étayent leur système, nous devons aux préraphaélites des œuvres de valeur. Ils ont des paysages prodigieux. Il faut que je vous cite, parmi les œuvres des aquarellistes, celles de M. Warren, qui leur doit une réputation bien méritée; parmi celles des peintres à l'huile, celles de M. Brown, qui ont une vie étrange, un réalisme dont je ne pourrais vous donner l'idée avec des mots. Assurément, ces peintres apportent de précieux matériaux à l'art de l'avenir; puis encore MM. Brett, Whaite, Moore, Dyce, M'Callum, Cole, etc.

MM. Millais, Hunt et Hughes sont-ils préraphaélites? Assurément, bien qu'ils aient des caractères particuliers en dehors de ceux de l'école. Chez nous, en 1855, on remarqua beaucoup les tableaux de M. Millais. C'était une peinture comme on n'en avait jamais vu, et la première impression ne leur était pas favorable. Puis, peu à peu, les yeux éblouis d'abord, s'accoutumaient et s'attachaient, par une sorte d'attraction magique, à cette peinture si vivante qu'elle semblait montrer la vie elle-même, à travers une vitre.

Les tableaux les plus remarquables que nous retrouvons ici de MM. Millais et Hunt sont ceux que nous avions admirés en 1855. M. Millais, depuis ce temps, a changé de manière, et d'une façon assez fâcheuse. Il brigue les lauriers des imitateurs de M. Courbet.

Malheureusement, mesdemoiselles, les bornes de cet article ne me permettent pas d'entrer dans beaucoup de détails. L'école anglaise demanderait à elle seule une longue et profonde appréciation. Je suis obligé d'effleurer seulement mon sujet.

Pourtant je voudrais vous faire saisir les caractères généraux de la peinture anglaise : d'abord, comme dans toutes les écoles du Nord, en général, une grande recherche de la vie; plus d'observation du détail que de la masse; plus de préoccupation d'imiter la nature que de parvenir à la beauté.

Ce n'est pas que beaucoup de peintres et de sculpteurs anglais ne s'occupent de faire des études d'après l'antique, et ce qu'on appelle des académies. Mais ils ne sont pas, il s'en faut, les maîtres de l'école.

Un caractère singulier de la peinture anglaise lorsqu'elle arrive à la couleur et à la vigueur, c'est de produire l'effet d'une tapisserie des Gobelins. Je n'ai point l'intention de faire de cette remarque une critique; au contraire. Jadis je crois vous avoir fait quelques observations sur la puissance de coloris des tapisseries et sur leur relief bien supérieur à ceux qu'obtient ordinairement la peinture. Mais cet effet de tapisserie, dans les remarquables œuvres de MM. Johnston, Smith, Solomon, Lidderdale, etc., ne prouverait-il pas, comme certain effet de papier peint que j'ai observé dans des œuvres moins réussies, que

les Anglais deviennent coloristes par la science, l'étude, les procédés, plus que par l'inspiration?

Avant de passer des galeries anglaises dans la travée qui nous a été réservée à l'Exposition universelle de Londres, je veux pourtant, mesdemoiselles, vous citer comme tableaux remarquables à plus d'un titre *a Volunteer*, de M. O'Neil; *Peg Woffington's visit to Triplet*, de miss Solomon; *Nameless and friendless*, de miss Osborn; les marines et un paysage de M. Hook; les portraits de M. Watts.

Et vous rappeler, parmi les peintures des maîtres que la renommée a consacrés : les animaux de Landseer, les compositions dramatiques de Maclise; les œuvres de Leslie; celles de Mulready, de Turner, de Wilkie, de Ward, de Calcott, etc.

Je veux aussi vous dire un mot de la sculpture anglaise qui, elle aussi, de tous les musées, de toutes les collections particulières, s'est donné rendez-vous à l'Exposition universelle.

Plus encore que la peinture, la sculpture anglaise a un caractère *sui generis*. Mesdemoiselles, excusez ce latin que vos pères et vos frères vous expliqueront, et que je ne pouvais exactement rendre par aucune expression française. Si l'on ne reconnaissait pas une statue anglaise à sa structure générale, à sa *physionomie*, pour mieux dire, on la reconnaîtrait à sa froideur, à son insignifiance, à sa sécheresse. Toutefois, sur cet ensemble pauvre se détachent beaucoup d'œuvres d'une valeur relative et quelques œuvres d'une valeur absolue et indiscutable.

Citons parmi celles du passé artistique de l'Angleterre, les bas-reliefs de Flaxman et son bouclier; l'admirable statue de Wilberforce, par Joseph, qui vaut presque notre statue de Voltaire, par Houdon; une bonne statue de John Dalton, par Chantrey; des figures inspirées de l'antique par Wyatt, Banks et Nollekens.

Parmi celles de son présent : *A Girl reading*, de Macdowell, ravissante figure de jeune fille, en même temps naïve, pudique, et gracieuse; *Psyche abandoned by Cupid*, du même maître; *Sabrina*, de M. Marshall, dans les mêmes données de jeunesse et de grâce; la *Memory*, de M. Brodie; *Lalage* de M. John Bell. Toutes figures qui réalisent le *joli* en sculpture. Enfin quelques études d'un goût pur, dues à MM. Cardwell, Baily, Earle, Foley, Lough et Mekes.

Mesdemoiselles, en sautant des salles des beaux-arts réservées à l'Exposition anglaise, nous voici chez nous.

Si vous le voulez, nous nous y arrêterons peu. Aussi bien nous n'avons pas convoqué le ban et l'arrière-ban de notre école pour faire un envoi magistral à l'Exposition universelle. Ce que nous trouvons à Londres, vous le connaissez déjà; nous avons vu ensemble, à nos derniers salons, la plupart de ces tableaux et de ces statues. Toutefois, quelques-uns des maîtres de notre école ont envoyé un joyau de leur écrin. Ainsi M. Ingres expose à Londres *la Source* — une merveille! — son chef-d'œuvre peut-être. De feu Ary Scheffer, le peintre des âmes, voici *Saint Augustin et Sainte Monique*. De Paul Delaroche, un autre maître qui savait aussi marquer les pensées sur les visages, voici la *Marie-Antoinette*, la *Vierge en contemplation devant la couronne d'épines* et l'admirable portrait de M. Émile Pereire. De Decamps, trois tableaux. De Delacroix, *l'Évêque de Liège*. De Meissonnier, cinq tableaux. De Robert-Fleury, *Louis XIV* et le *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*. Enfin de Gleyre, *le Soir de la vie*, ce poëme de mélancolie qui est vraiment un des chefs-d'œuvre de notre école, et qu'il faudra voir, mesdemoiselles, si vous ne le connaissez pas, au musée du Luxembourg, où il rentrera en venant de Londres.

A ces tableaux ajoutez donc ceux que nous avons remarqués ensemble à nos trois derniers salons et vous aurez l'Exposition de Londres.

Notre sculpture triomphe aussi à Londres avec les œuvres de MM. Gumery, Lequesne, Cavelier, Jaley, Czauck, Cabet, Loison, Rude, Iselin, Oliva, etc. — Comme la peinture, la sculpture française n'a guère envoyé que des œuvres dont j'ai eu déjà l'occasion de vous parler.

Terminons seulement notre revue de l'école française, par cette conclusion : C'est qu'avec son envoi restreint, elle est la plus riche. C'est surtout, que la statuaire française est de beaucoup la première de l'Europe.

La Belgique, comme richesse, vient après la France; ici encore nous connaissons la plupart des tableaux exposés. A chacun de nos *salons* nous voyons concourir MM. Willems, Stevens, Portaels; et M. Gallait et M. Leys ont remporté chez nous quelques-uns de leurs plus beaux succès. Cette école riche et solide est enfin sœur de la nôtre, et tient aussi le haut bout dans l'art européen.

A la France, à l'Angleterre et à la Belgique il faut joindre l'Allemagne, et nous aurons les quatre grandes puissances artistiques du monde.

L'Allemagne, artiste d'instinct et de conscience, envoie ces beaux dessins, ces *cartons* magistraux qui promettent des œuvres grandes par la pensée comme par l'exécution, et qu'il vaut mieux voir pourtant que ces œuvres mêmes, bien souvent gâtées par une peinture creuse et un coloris froid et criard en même temps.

Beaucoup des artistes allemands dont nous voyons à Londres les tableaux et les statues nous sont déjà connus, et, sauf quelques exceptions que je vais me hâter de vous signaler, les tableaux de cette école, tous estimables dans le détail, ne tranchent cependant pas assez, par des qualités originales, sur l'ensemble de l'Exposition, pour que cette rapide revue leur consacre une longue appréciation.

La perle de l'écrin, selon moi, c'est une marine de M. Andreas Achenbach. *A sea-piece*, dit le livret. Plus on regarde cette marine plus on l'admire, elle a quelque chose de fascinateur.

Je nommerai ensuite un paysage italien de M. Albert Flamm. Le *Galilée* de M. Hausmann; une *Résurrection de la Fille de Jaïre*, de M. Richter. *Les trois Marie au Saint-Sépulcre*, d'Anna Schleh; et les compositions du baron Von Blomberg, pour l'illustration du Dante, qui sont curieuses, même après celles de Gustave Doré.

La sculpture allemande nous montre son chef-d'œuvre en réduction. C'est le *Monument du grand Frédéric*, par Christian Rauch.

Passons rapidement. Aussi bien j'approche des bornes de cet article, et les nations dont je veux vous parler encore n'occupent qu'un rang secondaire dans l'art.

La Suisse nous montre de bons paysages. Décidé-

ment, je vous le répète, mesdemoiselles, car je crois vous l'avoir dit déjà en une autre circonstance, le *paysage* est la seule branche de l'art véritablement en progrès de nos jours.

L'Italie a eu de si beaux jours, que ses envois modernes aux Expositions nous en paraissent plus pauvres encore qu'ils ne sont. L'école romaine nous montre trois bons portraits. — Et puis? — Et puis c'est tout, mesdemoiselles.

L'Autriche, en revanche, qui englobe une partie de l'école allemande, a le droit de s'enorgueillir des beaux cartons de M. Vogler et de M. Von Fürich, où la science s'unit à l'inspiration; des dessins de M. Warsaw; des paysages de MM. Von Thoren, Schäffer, Raffalt, Von Lichtenfels; de deux portraits de MM. Engert et Pchrotzberg, et d'un bon tableau de genre de M. Neuställer.

L'Espagne est bien pauvre. Madrazzo, le Dubuffe de l'Espagne, est mort, et nous n'avons pas à Londres de portraits de lui. Nommons parmi les peintres de cette école MM. Gisbert, Lozano, Manzano, Mirabent, et passons.

Aussi bien, le Portugal ne nous arrêtera pas.

Retournons vers le Nord. Je ne vous dirai pas, comme un philosophe du siècle dernier :

C'est du Nord, maintenant, que nous vient la lumière:

mais je vous dirai que du côté du Nord se trouve un peu plus de verve et de caractère.

Allons en Hollande. Nous regarderons en passant les tableaux de genre très-abondants, et qui recommencent, avec un peu de sécheresse et beaucoup de minutie, l'ancienne école des Miéris, des Gérard Dow, des Terburg. Voyons surtout les marines. C'est là le vrai triomphe de ce peuple qui vit de la mer et malgré la mer, en lui disputant pied à pied le sable de ses dunes. La Hollande a encore d'excellents paysages, et je ne saurais passer sous silence les noms des trois maîtres qui signent les principaux : MM. Burnier, Israëls et Kuytenbrouwer.

C'est à la Suède qu'appartiennent deux des plus belles marines de l'Exposition, et toutes deux sont signées du nom de M. Larsson. Un peu plus de grandeur à l'une, un ciel plus heureux à l'autre, ce seraient deux chefs-d'œuvre. Il faut citer ensuite, dans les envois de la Suède, les beaux portraits de mademoiselle Amalia Lindegren, et une vue du grand canal de Venise, par Palm.

La mer inspire aussi l'école norwégienne. Mais comme cette nature du Nord a un éclat particulier! le soleil est rouge, — comme à Naples il est blanc, — la lumière semble sans ombres. On reconnaît bien là ces zones glacées où la nuit noire est inconnue et où les jours s'éteignent entre deux crépuscules. L'exposition de la Norwége nous surprend par ses lueurs boréales, — puis nous intéresse surtout lorsque nous avons vu les toiles de MM. Baade, Bennetter et d'Eckersberg.

Le Danemark, en 1855, m'avait particulièrement intéressé par ses portraits, portraits étonnants de vie et prodigieusement étudiés. MM. Schiott et Gertner étaient les maîtres. Je ne vois à Londres que le beau portrait de la mère de M. Gertner et un autre portrait de vieille femme par M. Monnies. En revanche, j'y trouve un superbe paysage de M. Skovgaard, élégant, noble et vrai; — une marine magistrale de M. Sorensen, et un remarquable intérieur de M. H. Hansen.

La sculpture danoise, avec les œuvres de Thorwaldsen, occupe à l'Exposition de Londres un des premiers rangs. Il faut encore signaler un bon groupe *Hercule et Hébé*, par M. Jerichau.

Que vous dirai-je de la peinture russe, sinon que c'est une peinture cosmopolite? Sauf quelques paysages qui rendent bien cette nature du Nord dont je vous parlais plus haut, ces soleils aux longs rayons obliques, ces neiges à perte de vue des steppes, rien d'original dans l'envoi de la Russie. Quelques bons tableaux cependant, quelques portraits, mais sans caractère national.

Mesdemoiselles, nous voici au bout de notre revue artistique... non, cependant; n'oublions ni les États-Unis ni la Turquie. La Turquie n'a qu'un peintre à Londres, M. Mussurus-Bey. Mais c'est un excellent peintre qui a pris la palette de Diaz, ou plutôt auquel les tons riches, puissants et étoffés des tapis de Smyrne ont appris le secret de la couleur; qui peint largement, grassement; qui a exposé cinq tableaux, remarquables tous les cinq, et qui fera bien, enfin, de paraître à Paris, au prochain salon.

Les États-Unis se présentent avec deux tableaux qui certainement arrêteraient les observateurs, quand bien même ils auraient passé sans voir les *Paysans italiens* et la *Vénus* de M. Page. Je veux parler de deux petites toiles de M. Hays, qui semblent contenir l'immensité. L'une représente une fourmilière de bisons, et l'autre une ville de furets. Ce n'est rien; seulement, quand on a vu cela on a compris l'Amérique, et les savanes infinies, et les prairies incommensurables. C'est un autre monde, et tout à coup on s'y sent transporté.

Il y aurait un grand intérêt dans l'étude d'une Exposition universelle des beaux-arts, rien qu'à suivre les différents caractères des peuples dans leurs manifestations artistiques. Hélas! nous avons été obligé de passer bien rapidement, mesdemoiselles; heureux si j'ai pu dans cette course vous donner une idée succincte, mais juste, du génie de chaque nation.

Maintenant quittons les galeries des beaux-arts, et redescendons au rez-de-chaussée de l'immense palais. En chemin nous allons traverser les galeries de photographie; nous constaterons avec intérêt les immenses progrès que fait cet art, né d'hier, qui déjà prend une si grande influence sur les autres arts. Voici des photographies fixées par le charbon, en voici d'autres transportées sur émail; en voici de microscopiques, en voici de grandes comme nature. Ainsi, la photographie va devenir aussi durable que la gravure, aussi inaltérable que les émaux; ainsi elle se prête à tous les besoins. Disdéri est toujours, chez nous, celui qui fait faire à l'art photographique les plus grands progrès, et je n'ai rien vu dans les expositions étrangères qui soit supérieur à ses envois.

Si nous parcourons d'abord la grande nef de l'Exposition, nous serons arrêtés par les splendeurs des cristaux de Bohême, étincelants comme des pierres fines, élégants et délicats comme des fleurs; puis par cette orfévrerie d'Elkington dont je vous ai déjà parlé et qui devient vraiment digne des belles époques de l'art; puis par des mosaïques, en pierres dures à fleurs et fruits en relief, qu'on dirait venues

de Florence et que la Russie fabrique; — par les faïences anglaises; par les cristaux anglais aussi, qui sont fort beaux; par les meubles anglais solides, confortables et grandioses; par des marqueteries de fer, d'or et d'argent venues d'Espagne.

Mais, malgré l'immense progrès artistique de la Grande-Bretagne, malgré les merveilles isolées qu'apportent à l'ensemble quelques nations, c'est la France qui étale à l'Exposition universelle les trésors les plus nombreux et les plus parfaits.

Dès l'entrée de notre salle apparaissent, au-devant des tapisseries d'Aubusson, les meubles de MM. Fourdinois, dignes des plus beaux jours de la renaissance. La cheminée de M. Fourdinois père a déjà paru à Paris en 1855; mais le meuble d'ébène incrusté de M. Fourdinois fils paraît pour la première fois, et fait le plus grand honneur à l'industrie artistique française. Imaginez-vous, mesdemoiselles, le mélange délicat et savant des bois et des marbres les plus rares et les plus beaux; les incrustations d'ivoire dessinant sur l'ébène de fines arabesques; des bijoux d'argent oxydé formant les boutons des tiroirs; enfin une merveille. Et savez-vous qui va posséder cette merveille digne d'être mise sous verre dans un musée? — M. Philipps, un simple bijoutier anglais qui l'a payée 35,000 francs. — Cela vous fait l'effet d'une somme, n'est-ce pas? Vous croyez peut-être que c'est cher? Eh bien, en considérant le travail qu'a dû coûter ce meuble, et sa valeur intrinsèque, c'est pour rien!

Voici maintenant les meubles de M. Grohé, admirables de goût, de pureté, de dessin, de style; puis un superbe lit de M. Fournier; la belle cheminée en marbre noir et bronze de M. Marchand.

Chaque pas que nous faisons dans l'Exposition française nous montre de plus belles choses; mais je ne veux vous arrêter que devant celles qui tiennent de l'art leur principal intérêt. Les bronzes sont, à coup sûr, les premiers, et cette industrie, purement française, car nulle nation n'approche de nous pour la fonte des bronzes; cette industrie a son premier représentant dans M. Barbedienne, dont vous connaissez depuis longtemps les belles réductions de l'antique, dont l'Exposition de Londres nous montre les admirables émaux cloisonnés, les bronzes de fonte légère, les repoussés d'argent. M. Barbedienne a exposé aussi un meuble renaissance qui doit compter parmi les chefs-d'œuvre de l'envoi français.— Il a été vendu comme celui de M. Fourdinois, 35,000 fr. — Mais s'il quitte également la France, c'est au moins pour aller dans une demeure royale : Saïd-Pacha l'a acheté.

Plus de vingt fondeurs de bronze mériteraient notre attention; malheureusement nous n'avons plus que quelques lignes à consacrer à cette revue, et il nous faut voir la manufacture de Sèvres, les Gobelins, l'orfévrerie Christofle, les faïences artistiques, les bijoux.

Les Gobelins et Sèvres, nos deux manufactures impériales, occupent la place d'honneur à notre Exposition. Ici encore nous sommes sans rivaux. L'Angleterre fabrique à bon marché des tapis confortables, des faïences relativement jolies... mais lorsqu'on se trouve en face de nos porcelaines changeantes et fondues, de nos émaux, de nos vases magnifiquement décorés, rien ne subsiste plus à côté.

L'orfévrerie Christofle, qui occupe le centre de notre Exposition, montre aussi une multitude de pièces remarquables. Je vous citerai le grand surtout de la ville de Paris, la serrurerie des appartements de l'Impératrice; mais ici l'Angleterre nous oppose la rivalité devenue formidable d'Elkington.

A la suite d'Avisseau, de Tours, toute une pépinière de disciples de Bernard Palissy s'est formée. Puis, après avoir refait les terres vernissées du grand maître, ils ont cherché le secret des faïences italiennes, et l'ont trouvé; depuis les terres cuites émaillées de Lucca della Robbia, jusqu'aux faïences des fabriques ombriennes. MM. Devers, Jean, Lavalle, peuvent être à bon droit fiers de leurs succès.

On admire encore, à l'Exposition française, l'onyx d'Algérie, dont MM. Pallu et Cie sont parvenus à faire des vases, des coupes, des verres d'un merveilleux travail.

La bijouterie française prime de beaucoup les bijouteries étrangères. — Si les bijoux romains ne figurent pas à l'Exposition, je ne les ai pas vus. Nos bijoux d'or et de pierres fines deviennent artistiques. Certains bijoutiers, parmi lesquels je vous citerai MM. Cassignon frères, refont les bijoux anciens avec une telle perfection, qu'on ne pourrait s'y reconnaître. Quand je dis refont, j'entends exprimer qu'ils s'inspirent des bijoux merveilleux de la renaissance, pour en créer des nouveaux dignes des précédents.

Et puis, mesdemoiselles, je veux, avant de clore cet article, vous parler des cachemires français de M. Frédéric Hébert, qui peuvent certainement compter parmi les objets d'art. Devant une telle perfection de tissu, une telle pureté de dessin, le cachemire des Indes n'existe plus. Je n'hésite pas à vous signaler comme des chefs-d'œuvre deux châles de M. Frédéric Hébert, où le coloris, le dessin, la finesse tout est irréprochable.

Nos fabriques lyonnaises ont des soieries superbes, parmi lesquelles brillent celles de MM. Bérard, Poncet et Cie, Schulz et Brébant Salomon.

Je pourrais encore vous parler dentelles, car les dentelles sont aussi des objets d'art, et broderies, car les broderies vous intéressent particulièrement, mais j'ai atteint, j'ai dépassé même les bornes de cet article. Rêvez des merveilles, et vous ne risquerez point d'exagérer l'habileté des fabricants français.

CLAUDE VIGNON.



ANGÉLICA KAUFFMAN

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE SEPTEMBRE

Un pauvre artiste nomade, né au Voralberg, et qui courait de ville en ville pour utiliser son pinceau, Jean-Joseph Kauffman, eut une enfant dont les dispositions précoces étonnaient son père; il les cultiva autant qu'il le put, et à l'âge de onze ans, Angélica se servait avec adresse du crayon et du pastel; elle était bonne musicienne, annonçait une charmante voix, et l'on ne savait si elle deviendrait un peintre célèbre ou une musicienne inspirée. L'âge ajouta à tous ces dons celui d'une extrême beauté; on voulait la pousser au théâtre, mais ses parents et elle-même craignirent une vie d'aventures, et elle quitta la musique pour se dévouer entièrement à la peinture.

L'existence errante de son père la conduisit en Italie; Angélica s'y forma par les conseils de Winckelman, le célèbre archéologue; elle s'exerça à la gravure à l'eau-forte et ses travaux commencèrent à être connus et goûtés du public. A Venise, elle connut une dame anglaise, lady Wentworth, passionnée pour les arts, qui l'emmena en Angleterre. Elle y arriva, déjà précédée de sa réputation; l'aristocratie la prit sous sa protection. Elle réussissait surtout dans le portrait, genre que les Anglais ont toujours tenu en grande estime, et toutes les célébrités de la Grande-Bretagne posèrent devant elle. La fortune et la renommée lui souriaient lorsqu'un grand malheur vint troubler la sérénité de sa vie.

Elle avait rencontré dans les salons de Londres un jeune étranger qu'on disait d'origine suédoise, qu'on appelait le comte de Horn, et qui avait toutes les séductions de la fortune, de l'esprit et de l'éloquence la plus persuasive. Il demanda et obtint la main d'Angélica; mais, hélas! le mariage était à peine célébré qu'on apprit que le prétendu gentilhomme n'était qu'un misérable aventurier, un valet qui avait pris le nom d'un de ses anciens maîtres, et qui, voyant Angélica sur le chemin de la fortune, avait cherché à s'en faire aimer pour l'épouser. Elle fit rompre ce malheureux mariage, mais elle ne se consola point. Ses amis l'entourèrent, le travail et la célébrité lui offrirent de puissantes distractions; pourtant, ce ne fut qu'au bout de treize ans, que, cédant aux instances de ceux qui s'intéressaient à elle, et pour ne pas rester seule, elle consentit à épouser un vieil ami de son père, le peintre italien Antonio Zucchi.

Toute la vie d'Angélica fut consacrée à la peinture. Portraits et scènes historiques, ses productions sont plus gracieuses que fortes; son coloris est pâle, son dessin souvent indécis, mais elle possède à un haut degré la délicatesse et l'élégance. On connaît d'elle *Télémaque et Eucharis*, série de scènes gravées en couleur, et qu'on trouvait fréquemment dans les vieux salons d'autrefois.

Angélica survécut à son mari et à sa fortune, mais elle eut le bonheur de ne pas survivre à sa renommée et jamais ce doux talent n'avait connu la critique. Elle mourut à Rome en 1807, le 5 novembre; à l'âge de soixante-six ans; l'Académie de Saint-Luc lui fit de somptueuses funérailles. Le musée du Louvre possède d'elle le portrait d'une *Dame avec sa fille*.



BIBLIOGRAPHIE

LAURENTIA

HISTOIRE JAPONAISE

Par lady Georgiana Fullerton

Traduit de l'anglais par Mme Édouard de la Boulaye (1).

Cet ouvrage, qui se trouve de circonstance, en ce moment où l'Église vient de placer sur les autels les saints martyrs du Japon, a été écrit il y a quelques années; l'étude approfondie de l'histoire des missions dans l'extrême Orient l'a inspiré, et l'auteur a trouvé, pour son âme enthousiaste et fervente, plus d'un noble sujet dans le caractère japonais, si ardent et si fier, dans la foi héroïque de ces chrétiens dont l'Église naissante périt, étouffée dans le sang, et dans le récit de ces persécutions, dont rien n'a dépassé l'horreur, ni égalé la sublimité, car inflexibles furent les bourreaux, indomptables furent les martyrs. Le Père Charlevoix appelait le Japon l'*Angleterre de l'Asie;* peut-être ce mot a-t-il été un motif de plus pour exciter la sympathie d'une femme qui chérit sa patrie, presque autant qu'elle chérit cette autre patrie, la religion, qu'elle soutient par ses écrits et dont elle est une des gloires les plus douces et les plus suaves.

Tous les événements de *Laurentia* sont vrais, quoiqu'ils ne soient pas d'une exactitude complète quant à l'ordre chronologique. L'auteur a essayé de tracer une histoire de l'Église du Japon au seizième siècle et de faire connaître, sous la forme du roman, le caractère particulier des Japonais convertis au christianisme; tous les sentiments vertueux, les traits magnanimes qui se rencontrent dans ces pages, ont eu leurs semblables dans les annales de cette chrétienté qui ne dura que soixante ans, qui périt, non par le manque de foi ou la tiédeur de ses membres, mais parce qu'il ne demeura plus un prêtre pour le service de la religion et bien peu de chrétiens pour en perpétuer la mémoire. *Les chants avaient cessé!* reprendront-ils jamais? c'est le secret de Dieu, mais l'espérance est une vertu, et l'on peut espérer.

Laurentia, l'héroïne du livre, retrace le caractère ardent, enthousiaste de son peuple : chrétienne dès l'enfance, elle aspire au martyre, elle presse, elle raille presque la foi plus faible de son frère, le peintre Mathias, qui jeune, frêle, portant une âme timide dans un corps délicat, redoute la souffrance et tremble devant la mort.

(1) Chez Lethielleux, rue Bonaparte, 66, à Paris, et chez H. Casterman, rue aux Rats, Tournai. Un joli volume in-12, prix : 1 fr. 50.

Laurentia brave les dangers avec une intrépidité singulière, mais un autre sentiment abat ce courage et humilie cette soif du martyre, que l'orgueil corrompait. Elle aime un jeune homme chrétien comme elle, et, dès ce moment, les pensées du bonheur terrestre, s'emparant de son âme, y font pâlir les espérances du ciel. Heureuse fiancée, elle allait devenir heureuse épouse, quand la persécution est déclarée partout l'empire ; Mathias, son frère, est condamné à mourir, mais la crainte l'emporte, il s'enfuit. Cependant le gouverneur de Xemo a déclaré que si un seul des martyrs échappait, tous les autres chrétiens de la province seraient massacrés à sa place. Au jour du supplice, le nombre fut complet. Isafaï, le fiancé de Laurentia, avait pris la place de Mathias, et lui-même, libre encore, révèle son généreux dessein à celle dont il est si tendrement aimé.

« Ne me parlez pas! s'écria Laurentia; ne répétez pas ces paroles! oh! Mathias! Mathias! nom fatal!... cela ne peut pas être, cela ne sera pas!

— Laurentia, mon amie, je vous ai vraiment beaucoup aimée, et depuis longtemps!... Je vous aimai dans les ténèbres de l'incrédulité, et à la lumière de la vrai foi; je vous aimai pendant l'absence et dans le chagrin, dans l'espérance et dans la joie... Jamais pourtant mon cœur ne s'est senti si heureux qu'aujourd'hui; jamais il n'a battu d'une émotion si douce, même dans les heures les plus radieuses de ma vie... Ne me regardez pas si tristement! d'où vient cette expression si douloureuse, ma bien-aimée? Il n'y a pas lieu de pleurer. Ce jour est bien plus beau que celui du mariage... la plus grande bénédiction que la terre puisse donner... Réjouissez-vous donc, car je vais à Dieu par la voie la plus sûre...

— Et vous abandonnez une femme dont le cœur est brisé!

— Dieu vous guérira, ma bien-aimée! il vous relèvera, il vous aimera! j'ai prié pour vous, Laurentia, j'ai prié pour moi... voilà quelle a été sa réponse.

— Dieu vous a entendu et exaucé. Mais auriez-vous demandé pour moi cette affreuse grâce de vous voir mourir en la place de mon frère! Suis-je condamnée à rester dans ce monde que vous quittez si joyeusement, Isafaï?

— Enviez-vous mon bonheur! »

Il paraît, en effet, si heureux de ce double sacrifice fait à son Dieu pour son ami, qu'elle-même se calme.

« Isafaï, dit-elle, je veux offrir aussi mon sacrifice à Dieu! j'ai été faible et aveugle... Une passion terrestre a caché à ma vue, pendant quelques instants, les réalités de la foi... Maintenant, je suis capable de m'élever avec vous, au-dessus des craintes et des espérances terrestres! je sens se rallumer dans mon âme ce feu qui m'enflamma jadis. Oui, je puis m'a-

genouiller, vous bénir, vous remercier, Isafaï, de ce que vous allez mourir pour mon frère! je sais que vous ne mourrez pas en vain : le sang d'un martyr a sauvé souvent une âme de l'enfer! N'est-ce pas assez pour donner du courage et de la force à un cœur de bonne volonté? Non, je n'ai plus peur de moi... un moment, je l'avoue à vos pieds, j'ai craint d'éprouver comme de la haine pour mon frère, si vous mouriez pour lui, mais cette crainte est passée, elle ne reviendra plus... »

Elle suit Isafaï jusqu'au lieu du martyre, mais quand elle l'a vu mourir, elle passe sa vie dans la solitude, avec Dieu et avec ses souvenirs.

Une autre jeune fille, Grâce Ucomdono, joue dans ce roman le rôle le plus touchant et dont tous les traits sont empruntés à l'histoire. Elle instruit et baptise la jeune reine d'Arima, captive dans les murs dorés de son palais, qui n'a jamais vu le visage d'un autre homme que son époux, et qui n'a pu recevoir que d'une femme la doctrine du christianisme et le sacrement qui régénère. Cet épisode, ainsi que celui d'Isafaï, est tout à fait historique, et il donne une idée de ce qu'était chez ce peuple jaloux, l'existence des femmes, avant que le Christ les eût conviées à la liberté. La reine d'Arima avait été attirée à la religion par la douleur : une loi cruelle lui avait enlevé son fils unique, parce qu'il était né aveugle et elle croyait que l'enfant avait péri dans les flots : Grâce lui apprend que, recueilli par des chrétiens, l'enfant vit, qu'il a recouvré la vue et qu'il est baptisé :

« La terre est un ciel pour moi, s'écrie la pauvre mère, si l'enfant vit, s'il a reçu le baptême!

» — Il est baptisé, répondit Grâce vivement émue. C'est un noble enfant chrétien : l'innocence brille sur son beau front et resplendit dans son doux regard. Son aspect est vraiment royal.

» Les larmes de la mère avaient été passionnées; passionnées furent ses actions de grâces. La blessure était cicatrisée, le vide douloureux rempli, l'angoisse dévorante terminée.

» — Baptisé! répétait-elle à voix basse, en regardant Grâce, et comme plongée dans une contemplation muette.

» Fixant ensuite les yeux sur le talisman qui était sur ses genoux :

» — Il a touché son cou! » se disait-elle avec un accent d'inexprimable tendresse.

» Tout à coup, elle se lève comme pour jeter le charme dans le brasier allumé au milieu de la chambre.

» — Que faites-vous? s'écria Grâce en arrêtant son bras.

» — C'est une chose maudite, répondit la reine. Puis-je aujourd'hui refuser ce sacrifice à mon Dieu? Oh! Grâce, je voudrais mourir de reconnaissance à ses pieds!

» — Mais ne détruisez pas ce signe, qui peut servir à établir l'identité de votre enfant.

» — Vous imaginez-vous, Grâce, que je veuille réclamer cet enfant? oh! jamais, jamais! mes yeux ne le verront pas en ce monde. Grâce, je connais le roi; la mort ou une sévère prison m'attend, car je lui dirai que je suis chrétienne, et chrétienne jusqu'à la mort. Alors, si son épée ne perce mon cœur, elle sera toujours dirigée contre ma poitrine et je vivrai chaque jour dans l'attente de ma condamnation. Et vous pensez que, si cela m'était possible, je réclamerais mon enfant pour l'abandonner à un père païen? Pouvez-vous croire que j'exposerais son âme à un pareil danger pour le plaisir de reposer mes yeux fatigués sur son visage chéri, pour le bonheur de sentir ses petites mains autour de mon cou et de pouvoir enfin étancher la soif qui me consume depuis tant d'années? Oh! non, mille fois non! Pour toutes les joies du monde, fût-ce même pour échapper au long martyre qui m'attend, je ne voudrais pas redemander mon fils. Mais vous le verrez, Grâce, vous lui parlerez de sa mère, vous lui direz que ma vie est toute remplie de sa pensée, vous lui direz que sa mère chrétienne souffrira avec joie toutes les tortures, s'il peut atteindre, lui, cette demeure où un jour elle espère s'asseoir à ses pieds. Oh! oui, Grâce, à ses pieds... Il doit être bien au-dessus de moi dans le ciel, mon enfant baptisé, élevé à l'ombre du sanctuaire, aux pieds de Jésus, dans les bras de Marie! Portez-lui ma bénédiction, Grâce, et recevez la mienne, ô vous la plus chère des amies... »

On peut juger par ces extraits du talent de lady Fullerton, et combien elle a mis dans ses livres d'âme, de tendresse, de foi et d'ardeur. Son génie mélancolique, et sans doute éprouvé par les peines de la vie, s'est attaché avec passion à cette histoire douloureuse des missions de l'Orient; elle a retracé avec une admirable fidélité, le caractère et la grandeur d'âme des martyrs, mais en évitant, et nous reconnaissons là un grand sens littéraire, de faire un vain pastiche de mœurs et de langage. Elle a été très-sobre de couleur locale, décor facile que les livres de voyages nous fournissent à bon compte, elle a fait parler ses Japonais simplement comme des hommes et des chrétiens; le cœur humain est le même partout; il bat pour les mêmes causes en Europe comme en Asie, et le même langage peut s'appliquer aux mêmes affections.

Nous recommandons à toutes les jeunes filles le livre de lady Fullerton; il ne fera naître que les pensées les plus saintes et les plus pures; la traduction en est aussi élégante que fidèle.

LECTURES HISTORIQUES

Lectures d'Histoire de France et d'Histoire du Moyen Age

Par M. C. Raffy (1).

Nous avons lu les deux premiers volumes; au point où nous en sommes, les siècles ont passé, les grands empires ont disparu; on ne parle plus de l'Égypte, la mère des sciences, ni de l'Assyrie, ni de la Perse; la Judée est presque déserte, la Grèce est livrée au despotisme impérial, aux révolutions de palais et aux disputes théologiques; Rome n'est plus qu'une ombre qui tremble au pas des Barbares;

(1) Chez Durand, 7, rue des Grès, Paris. Un fort volume, 3 fr. 50 c.

de l'Orient et du Nord, on voit d'autres nations qui arrivent, qui s'agrandissent, qui s'éclairent, qui se fondent, et qui forment les peuples modernes. La puissance a passé en d'autres mains : comme le soleil, elle marche toujours d'Orient en Occident; l'histoire embrasse un plus vaste territoire; il n'est plus, comme autrefois, de peuples sans historiens, tels n'étaient les habitants de l'Indoustan ou de la Tartarie ; les nouveaux venus sur la scène du monde ont le pressentiment de leur gloire; les bardes dans les forêts germaniques, les religieux dans les monastères des Gaules, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, enregistraient avec soin les annales de leurs contemporains, et grâce à eux, on ne manque pas de détails sur leur histoire. Ce volume, consacré à nos ancêtres, est donc intéressant pour nous à plus d'un titre.

C'est à Machiavel que l'auteur emprunte le récit des invasions des Barbares; les Francs et le caractère de leur conquête est raconté par Augustin Thierry; Grégoire de Tours nous dit la bataille de Tolbiac, la conversion de Clovis, et le meurtre des enfants de Clodomir; c'est à Éginhard que sont empruntés les récits sur les rois fainéants et les maires du palais; les auteurs modernes qui ont fouillé les anciens documents nous disent : Fauriel, les invasions des Arabes en France, Mignet, la conversion de l'Allemagne par le zèle de saint Boniface, Fleury nous parle de Mahomet, et Villemain de la civilisation arabe au dix-neuvième siècle; Ozanam nous peint Charlemagne et sa cour savante et polie; mais c'est à Guillaume de Jumièges, auteur presque témoin de ces événements, qu'est pris le récit de la descente des Normands et du baptême de Rollon. L'avénement de Hugues Capet est extrait de la chronique du moine Richer; les Normands à Naples sont racontés par l'Italien Cantu, et les Normands en Angleterre par Augustin Thierry.

Mathieu d'Édesse et Guillaume de Tyr racontent avec énergie les malheurs de la terre sainte qui furent la cause des croisades; c'est à M. Guizot que l'on doit l'histoire de l'affranchissement des communes; Guillaume le Breton chante la victoire de Bouvines; Joinville nous parle de son maître et de son ami, le saint roi Louis; c'est avec Mignet que nous étudions l'avénement des premiers Valois; Machiavel nous parle de Venise; l'allemand Hurter, du pape Innocent III; Müller, de l'affranchissement de la Suisse et de ses guerres contre l'Autriche; puis nous revenons en France; Froissart nous redit les guerres avec l'Angleterre, et nous donne le portrait de Duguesclin; il retrace le meurtre de Clisson et la démence de Charles VI; la Jacquerie est racontée et presque célébrée par Augustin Thierry, tandis que Lingard peint la révolte de Wat Tyler; Jeanne d'Arc apparaît sous les traits les plus touchants, et le volume se termine par la chute de l'empire d'Orient et la prise de Constantinople racontées par Hammer, Vertot et Michaud. C'est la fin du moyen âge.

Nous le disons encore, il n'est pas de lecture plus attachante que celle de ces morceaux de choix, dus à tant d'écrivains illustres, et retraçant les faits les plus dramatiques de l'histoire. C'est une espèce de festin intellectuel dont le *menu* a été dirigé avec un tact et une intelligence parfaits, et qui donnerait le goût des études historiques aux esprits les plus prévenus. Nous croyons que les mères de famille, voire même les pères, nous sauront gré de leur avoir fait connaître un livre qui donne au travail l'attrait d'une récréation, et qui, sérieux comme un ouvrage scientifique, est en même temps brillant comme un ouvrage littéraire, tout en restant intéressant comme une fiction. Nous dirons quelques mots du quatrième volume.

LECTURES D'HISTOIRE

LECTURES D'HISTOIRE DE FRANCE

ET

D'HISTOIRE DES TEMPS MODERNES

Par M. C. Raffy (1).

Ce dernier volume est le plus étendu de la collection, et il n'est pas le moins fécond en intérêt et en tableaux dramatiques. Il prend le monde à la chute de Constantinople et le conduit jusqu'à la Restauration. Que d'événements se pressent dans ces trois siècles et demi! Un nouveau monde ajouté aux anciens continents, la découverte de l'imprimerie, la réforme et les révolutions, les guerres sanglantes qui l'ont suivie; les règnes brillants des Médicis, de Léon X, de Louis XIV, produisant des chefs-d'œuvre artistiques et littéraires que l'on peut égaler à ceux de l'antiquité, la révolution française ébranlant au cœur les monarques de l'Europe et les anciennes institutions, et un autre César faisant oublier par ses conquêtes la tristesse des discordes civiles. Ce sont là seulement quelques traits des mouvements qui ont agité le monde durant cet espace de temps si court et si rempli. L'auteur de l'excellent ouvrage dont nous rendons compte à nos jeunes lectrices, a, comme de coutume, pour former son tableau, emprunté les touches les plus vraies et les plus caractéristiques. Tous les grands historiens modernes se retrouvent dans ce volume, avec des morceaux de choix où éclatent, ou leur esprit judicieux, ou la profondeur de leurs observations, ou l'éclat de leur style, ou le mouvement pittoresque de leurs descriptions. Nous citerons, parmi ces extraits, la bataille de Granson, par le suisse Müller; la mort de Gaston de Foix, par Guichardin; le combat de Cérisolles, par Montluc; les portraits de Luther et de Melanchton, par Bossuet; le procès de Strafford, par Guizot; la journée des Barricades, par le cardinal de Retz; le portrait de Guillaume III, par Macauley; la bataille de Fontenoy, par Voltaire; la mission de Washington, par Guizot; le portrait de Mirabeau, par Villemain; le passage du mont Saint-Bernard, par Thiers; et enfin, magnifique couronnement de l'œuvre, d'admirables pages de Bossuet sur la conduite de la Providence.

(1) Chez Aug. Durand, 7, rue des Grès, Paris. Un très-fort volume, prix : 4 francs.

Ces quatre volumes, de la lecture la plus facile et la plus agréable, donnent à la fois une idée juste et nette de l'histoire du monde et de tous les annalistes qui ont légué à la postérité le fruit de leurs travaux. L'éloquence du récit en grave les faits dans la mémoire, la variété des faits captive l'imagination, et l'histoire, ainsi racontée par les grands maîtres, devient aussi aimable qu'elle est sérieuse. Ah! que la jeunesse de notre temps serait donc ingrate si elle ne s'instruisait pas quand de généreux esprits travaillent si bien pour elle!

Ajoutons à cette imparfaite analyse du travail de M. Raffy, que le même éditeur a publié un excellent *Programme d'Histoire universelle*, par M. Desdevises du Dézert; cet ouvrage sera très-utile aux mères et aux institutrices, en ce qu'il comble les lacunes qu'offrent tout naturellement les *lectures historiques*, et que, sous une forme précise et substantielle, il réunit tout ce que l'on doit connaître de l'histoire de tous les pays et de tous les peuples (1).

M. B.

(1) Le *Programme d'Histoire universelle* se trouve chez Aug. Durand, 7, rue des Grès, Paris. Un fort volume, prix : 4 francs.

LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

(Suite.)

XIV

Quand Germaine arriva à Paris, la soirée était avancée; elle avait besoin de repos, et elle se fit conduire directement à l'hôtel. Après avoir écrit un mot à son mari, elle se coucha; mais le sommeil ne vint pas la trouver : le but de son voyage, la visite qu'elle devait faire le lendemain, le souvenir des chers absents, la préoccupaient trop vivement, et elle entendit, bien avant l'aube, les premiers bruits de la grande ville qui allèrent grandissant, et contrastaient avec le solennel silence de la campagne dont elle avait l'habitude.

Elle se leva de bonne heure, chercha une église pour y entendre la messe, où elle pria comme on prie quand on est loin des siens et chargé d'une affaire importante; puis, vers midi, une voiture la mena à la maison de sa sœur, dans le quartier brillant de la Nouvelle-Athènes. Son cœur battait, elle se sentait agitée d'une émotion insurmontable en demandant madame Darboys à l'élégante femme de chambre qui vint lui ouvrir la porte.

« Ah! madame Darboys! répondit la soubrette d'un ton dégagé, elle est là, elle; car, pour madame, elle ne m'a pas encore sonnée. Voulez-vous me suivre, madame? »

Germaine traversa une antichambre, une salle à manger, un petit salon, meublés avec un goût original; elle entrevît d'un coup d'œil des tableaux, des armes, des dressoirs chargés de porcelaines, des tentures éclatantes, des fleurs, des bronzes, mille objets d'art et de fantaisie enfin, qui annonçaient qu'Angèle obéissait fidèlement aux prescriptions de la mode. Elle franchit encore un obscur couloir, et la femme de chambre frappa à une porte, en disant sans autre cérémonial :

« Voilà une dame qui vous demande, madame.

— Entrez! dit une voix que Germaine n'avait jamais entendue sans un sentiment de respect et de crainte. »

La porte s'ouvrit, et Germaine se trouva, tout émue, en présence de sa mère. Madame Darboys était assise près de la table; elle se leva, et avant qu'elle eût pu faire un mouvement, sa fille l'avait serrée dans ses bras, en répétant à plusieurs reprises :

« Maman! ma chère maman! que je suis heureuse de vous voir! »

Sa mère répondit à ces mots par une faible étreinte et un baiser, et retombant sur son fauteuil, elle se prit à pleurer. Germaine n'osa rien dire; mais elle ne put croire que la joie de la revoir fit couler ces larmes! Bientôt, cependant, madame Darboys reprit un peu d'empire sur elle-même, elle tendit la main à sa fille, et lui dit avec douceur :

« Je suis bien heureuse de votre visite, mon enfant, mais elle m'a un peu surprise, et je suis devenue si sottement nerveuse.... »

Elle n'acheva pas : de nouvelles larmes lui coupèrent la voix.

« Vous voyez, reprit-elle encore, je n'ai plus ma belle santé de Touraine, l'âge vient, on est plus impressionnable...

— Ma chère maman, dit Germaine avec franchise, c'est là ce qui m'amène à Paris. Valentine, en partant pour Toulouse, vous avait laissée un peu souffrante; une de ses compagnes lui a écrit que vous sembliez pâle et maigre; bref, comme l'ami du Mo-

nomotapa, j'ai fait de mauvais rêves à votre sujet, et Armand, me voyant inquiète, m'a engagée à venir vous voir. Me voilà! et bien heureuse d'être avec vous!

— Quoi! vous étiez tous préoccupés de moi! dit madame Darboys avec une espèce de surprise.

— Oui, maman; vous nous écriviez si rarement!

— Ah! c'est que... à Paris, le temps vole... et puis mes yeux faiblissent... »

Ces paroles un peu incohérentes furent interrompues. La porte s'ouvrit brusquement; une petite fille, jolie, bien qu'un peu maigre et chétive, entra en sautant, regarda l'étrangère avec curiosité, et dit du ton impérieux d'un enfant gâté :

« Grand'mère, habille-moi! il est près de midi, et je ne suis pas encore arrangée.

— N'est-ce pas un peu de ta faute, Louise? répondit madame Darboys avec douceur; tu t'es échappée ce matin pendant que je te coiffais.

— Qui est cette dame? dit l'enfant, dont les yeux vifs et mobiles ne quittaient pas Germaine.

— Je suis ta tante, mon enfant, répondit Germaine en l'attirant vers elle et en l'embrassant, et je suis chargée de t'embrasser pour tes petits cousins de Touraine.

— Ils ne sont pas ici? nous irions jouer ensemble aux Tuileries.

— Ils viendront une autre fois, dit la grand'mère; viens maintenant, que je te lace et te mette ta robe. »

L'enfant se laissa faire assez docilement, et pendant que madame Darboys s'occupait de sa petite-fille, Germaine se hasarda à jeter un coup d'œil autour d'elle. La chambre où elle se trouvait était grande, mais obscure et triste; elle ouvrait sur une de ces mornes cours parisiennes, puits auxquels il ne manque que de l'eau, cavernes où le soleil ne vient pas salir ses rayons, et où l'œil ne rencontre que des murs gris, des pavés et des toits que couvrent les bataillons de moineaux jaseurs. Le mobilier qui garnissait la chambre était vieux, négligé et manquait d'ordre et d'harmonie; aucune des magnificences que Germaine avait entrevues dans le salon d'Angèle ne s'était glissée jusque-là, et, intérieurement, elle compara ce qu'elle voyait à l'élégance champêtre de la Richardière et aux richesses artistiques qui s'étalaient, à deux pas, sous le même toit. L'alcôve renfermait deux lits : un grand et un petit, ce qui annonçait que Louise partageait l'appartement de sa grand'mère. Ces lits n'étaient pas faits, la chambre n'avait pas été arrangée; un modeste déjeuner, servi, Germaine le remarqua, dans des tasses et des assiettes écornées, se trouvait intact sur la table, et, à côté, on voyait un vieux journal et un livre de prières entr'ouvert.

Ce regard rapide jeté autour d'elle fit faire à Germaine les plus tristes réflexions; la brusquerie de la petite Louise, le ton cavalier qu'elle prenait avec madame Darboys, en engendraient d'autres : sa mère, négligée, abandonnée, semblait être la servante de cette enfant; c'était donc là le sort qu'elle était venu chercher à Paris! Que d'humiliations et de chagrins ce seul examen faisait pressentir et deviner!

La toilette était finie; l'enfant s'échappa, en disant :

« Je vais faire des courses avec ma bonne avant que maman soit levée; adieu, ma tante! »

Et la mère et la fille se retrouvèrent seules.

Elles allaient reprendre cet entretien qui avait tant de peine à se nouer, quand Louise revint, l'air mécontent et le verbe haut :

« Ma bonne ne veut pas me mener avec elle, parce qu'il est trop tard, dit-elle; grand'mère tu vas venir me promener, n'est-ce pas?

— Je ne le puis pas, mon enfant, répondit madame Darboys; ta tante est ici, et puis, vois, je n'ai pas même déjeuné.

— Ah! bien, moi, je ne veux pas rester à la maison quand il fait si beau; il faut venir tout de suite, tout de suite! »

Germaine intervint dans le débat.

« Il faut! je veux! dit-elle; jamais les petits cousins de Touraine ne parlent ainsi, Louise; obéissez donc à votre grand'mère, et sans répliquer encore!

— Je ne veux pas! répéta l'enfant en frappant du pied; je veux sortir; je veux qu'elle vienne avec moi! Je le dirai à maman qu'elle n'a pas voulu sortir! »

Germaine sonna : la femme de chambre accourut.

« Emmenez Louise, dit-elle d'un ton ferme; j'ai besoin de parler à ma mère, et prévenez ma sœur que je la verrai dès qu'elle sera levée. »

La femme de chambre tira l'enfant de force jusqu'en dehors de la porte; mais de là, on entendit ses cris, ses pleurs, mêlés d'exclamations de colère:

« Méchante! je le dirai à ma petite mère! Laissez-moi rentrer dans la chambre, je le veux! »

Germaine fit glisser le verrou, les cris de l'enfant s'éloignèrent.

Madame Darboys regarda tristement sa fille, et lui dit :

« Vous m'avez délivrée d'un grand ennui; merci, Germaine. Aujourd'hui, du moins, je serai tranquille. »

Germaine se mit à genoux auprès de sa mère, lui baisa la main, et, avec une tendresse que jamais elle n'avait osé lui témoigner, elle lui dit :

« Maman, que se passe-t-il ici? Vous n'êtes pas heureuse?

— Heureuse! hélas! »

Et la pauvre mère laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa fille; son cœur débordait, et les confidences en jaillirent avec les larmes.

« Parlez, maman! lui dit Germaine en la tenant embrassée; je suis ici au nom de Valentine et d'Armand! Confiez-vous à nous!

— Mes enfants, je vous ai méconnues toutes les deux; mais qu'Angèle vous a vengées! Non, ma chère Germaine, ne m'interrompez pas, ne me défendez pas contre moi-même : il est juste que je m'accuse avant que d'accuser cette enfant que je vous ai préférée. Si je ne l'avais pas tant aimée, elle m'eût respectée davantage... Voyez cette chambre, Germaine : c'est ici que je vis reléguée... toujours seule, sans distractions, sans amis, sans consolations... pendant qu'Angèle court le monde ou donne des fêtes dont le bruit parvient jusqu'à moi!

— Vous ne la voyez donc jamais?

— Si, répondit madame Darboys en souriant avec amertume, je la vois aux repas, quand elle dîne

chez elle, et quelquefois un moment, le matin, quand... »

Elle n'acheva point.

« Je croyais, poursuivit Germaine, que vous aviez les mêmes relations ?

— Non, Germaine ; elle m'a menée, en arrivant à Paris, chez quelques personnes influentes, auprès desquelles, sans doute, ma présence faisait bien ; ces dames me font une visite à la nouvelle année, je la leur rends, et tout se borne là... Le monde que voit Angèle est composé de jeunes femmes, frivoles comme elle, et lorsqu'elle les réunit, elle m'a fait comprendre que j'étais de trop, qu'une femme de mon âge assombrissait et déparait ces assemblées élégantes et riantes : « Tu ne t'amuseras pas, me dit-elle, je n'ai que des jeunes femmes, je te ferai servir chez toi ! » Et, agissant de la sorte, insensiblement, elle m'a exilée de son cercle et confinée chez moi...

— Et Léopold ? demanda Germaine, qui écoutait avec la plus pénible attention.

— Léopold ! je le vois peu, et il ne s'occupe guère de ce qui se passe chez lui : il est écrasé de travail et talonné par l'ambition ; deux motifs qui le rendent indifférent aux incidents ordinaires de la vie ; parfois, dès huit heures du matin, il est en conférence avec son ministre ; il déjeune au ministère, il dîne en toute hâte, et passe ordinairement ses soirées au travail. D'ailleurs, est-ce à lui que je pourrais me plaindre d'Angèle ? il ne sait pas ce que je souffre, mais toi, Germaine, tu l'as deviné !

Germaine leva les yeux sur sa mère ; les peines cuisantes, les soucis, étaient gravés sur ce visage qu'elle avait connu si doux et si riant ; si le malheur mûrit les jeunes gens, il hâte la décadence de ceux qui ont passé le midi de la vie, et de sa dure main, il avait poussé madame Darboys aux portes de la vieillesse. Ses cheveux blanchis, ses yeux creusés, sa taille courbée, pour les indifférents, étaient l'effet de l'âge ; pour sa fille, ils étaient le sûr indice d'une longue et secrète infortune.

« Je suis changée, n'est-ce pas ? dit-elle en surprenant le regard de sa fille attaché sur elle. J'ai tant souffert ! Vous avez des enfants, Germaine, et vous savez combien on les aime ! Vous comprendrez ce qu'on souffre lorsqu'on n'obtient d'eux ni respect, ni amour, ni confiance... J'ai trop accoutumé Angèle à compter sur moi, elle sait trop avec quelle tendresse elle est aimée, et elle ne m'épargne pas... Quand je parle, je ne suis pas écoutée, mes réflexions sont reçues avec dédain, mes conseils refusés avec brusquerie ; je ne compte ni dans son cœur ni dans sa maison ; ses domestiques m'obéissent à peine ; ses enfants, mes petits-enfants ! me percent le cœur... Pauvres créatures innocentes ! on ne leur a pas appris le respect, ils ne sont que des copistes !

« Vous vous êtes donc chargée de Louise, ma mère ? c'est une grande fatigue pour vous...

— L'enfant était négligée, elle souffrait ; j'ai offert à Angèle de la prendre avec moi, elle y a consenti.

— Je le comprends ; mais elle eût pu, au moins, vous loger d'une manière convenable.

— Il m'importerait peu si j'étais satisfaite de ma fille. Quand le cœur est riche, qu'importent les murs et les meubles ! Mais... »

Elle s'arrêta : le souvenir de ses peines lui arrachait de nouvelles larmes ; l'ingratitude avait creusé dans ce cœur de mère une source intarissable.

« Angèle peut changer, dit Germaine avec douceur ; consentez-vous à ce que je lui parle, ma mère ?

— Elle saurait que je me suis plainte d'elle, non ! non ! D'ailleurs, ma pauvre Germaine, vos avis, vos représentations, ne feraient qu'effleurer son âme ; il se fait trop de bruit autour d'elle pour qu'elle revienne à moi.

— Alors, maman, répondit Germaine avec élan, venez à nous ! Je vous apporte l'invitation de mon bon Armand, notre maison vous attend ; accordez-nous quelques mois, le plus possible ; quittez ce Paris où votre santé s'est altérée, revenez en Touraine ; mes enfants seront si heureux de vous voir ! Consentez-vous, dites ? »

Madame Darboys paraissait très-émue, et de son propre mouvement, elle embrassa Germaine, et lui dit en lui serrant les mains :

« Eh quoi ! tu voudrais bien de ta mère ! ton mari m'invite, tes enfants m'attendent, tu veux me faire du bien, à moi, moi, qui dans ton enfance... qui, plus tard encore...

— Chère maman, interrompit Germaine d'un ton suppliant, je ne me souviens que de vos bontés ! mais donnez-m'en une nouvelle preuve : acceptez notre invitation !

— Mon enfant, je me livre à toi, répondit madame Darboys ; rends-moi un peu de bonheur, tu le pourras désormais. »

Elle s'interrompit, comme si un souvenir pénible l'eût soudain frappée.

« Germaine, reprit-elle, pendant quelque temps je dépendrai entièrement de toi : j'ai engagé mon revenu de deux années pour Angèle... elle devait... son mari ignorait ces dettes... j'ai payé... »

Germaine baisa la main de sa mère, et sans l'interroger davantage, elle lui dit :

« Vous nous appartenez maintenant ! je vais l'écrire à Armand, afin qu'il soit aussi heureux que je le suis moi-même...

— Madame est levée et attend madame, dit la femme de chambre en entr'ouvrant la porte. »

« Ne dites rien à Angèle ! » fut le dernier mot de madame Darboys, et il prouvait une fois de plus le joug sous lequel elle fléchissait.

Germaine trouva sa sœur dans une charmante chambre à coucher, qui semblait copiée sur quelque gravure du dix-huitième siècle, et la toilette de la jeune femme elle-même était inspirée par la fantaisie artistique chère aux caprices de notre époque. L'accueil d'Angèle fut quelque peu embarrassé, mais il céda devant la franchise et la bonté de Germaine : celle-ci garda un silence absolu sur ce qui venait de se passer, et ne témoigna à sa sœur que l'amitié simple et indulgente qu'elle trouvait au fond de son cœur. Elles s'embrassèrent, elles causèrent de leurs enfants, Germaine avec une tendresse intime, Angèle avec un sentiment de vanité qu'expliquait la présence du beau Raoul, assis aux pieds de sa mère.

« Et tu passeras quelques jours avec moi ! nous te montrerons Paris ! » dit enfin Angèle, enchantée de cette perspective, qui lui promettait des promenades et des parties de plaisir.

Germaine acquiesça à tous ces projets de l'air le

plus aimable; il lui semblait que la paix de la famille exigeait ces légères concessions, et d'ailleurs, elle trouvait au fond de sa pensée une pitié compatissante pour cette jeune femme, gâtée, adulée dès l'enfance, et que la fougue des plaisirs emportait si loin du véritable bonheur. En la voyant ainsi, jolie mais délicate, gracieuse mais frêle, fatiguée par les fêtes, cachant peut-être sous un sourire des soucis et des remords, Germaine ne lui en voulait plus; elle redevenait la petite Angèle, à qui les deux sœurs étaient habituées à tout pardonner, et Germaine sentait que dans toutes les fautes, il y a beaucoup de malheur, et qu'à côté du blâme il doit se trouver une place pour la pitié.

Le dîner réunit toute la famille. Léopold parut charmé de revoir Germaine, qui lui parla de sa mère avec une affection et un respect dont il fut vivement touché. Il lui tendit la main en disant :

« Vous êtes toujours aimable et bonne, ma sœur, et je suis bien heureux que ma mère vous ait non loin d'elle !

— Et moi, ajouta madame Darboys, je vous annonce, mon cher Léopold, et à toi aussi, Angèle, que je compte aller passer quelques mois en Touraine, chez Germaine. Ma santé n'est pas bonne, l'air du pays la remettra.

— Je vous approuve, répondit Léopold avec politesse, mais j'espère que vous nous reviendrez.

— Quoi! maman, tu nous quittes! s'écria Angèle avec une surprise inquiète qu'elle ne put dissimuler. »

Mais Germaine prit la parole avec un enjouement qui détourna les soupçons de sa sœur.

« Je t'enlève maman, lui dit-elle; tu ne dois pas être seule en jouissance de mère, petite Angèle! mes enfants ne cessent de me demander *grand'mère*, mon mari désire la voir, tante Honorine parle d'elle sans cesse et dit qu'elle veut la revoir avant de mourir : tu vois que nous sommes en nombre, et que tu ne peux nous résister.

— Je ne m'y oppose pas, dit Angèle de son air le plus gracieux; pendant ce temps, je ferai arranger l'appartement de maman, qui est un peu négligé.

— Et moi, où irai-je? demanda Louise.

— Toi! on te mettra en pension, répondit la jeune mère avec un regard impérieux.

— Et pendant les vacances, tu viendras avec Raoul, faire vendange chez nous; ton père et ta mère t'amèneront, dit encore gaiement Germaine.

— Pour moi, j'accepte! répondit Léopold; j'avoue qu'un voyage en Touraine me sourirait beaucoup : je suis las de chiffres, de rapports et de commissions, et je ferais volontiers une cure de repos et de bon air. Qu'en dis-tu, ma femme?

— Tu viendras, Angèle! je te promets d'inviter en ton honneur le ban et l'arrière-ban de nos amis, et de te donner des fêtes dont on parlera dans Landerneau ! »

Angèle sourit, et, arrangé de cette manière, le départ de madame Darboys parut chose toute naturelle.

Germaine passa quelques jours à Paris, se prêtant avec complaisance à toutes les volontés de sa sœur, qui la conduisait là où elle désirait aller elle-même, et qui semblait, en entassant, comme Ossa sur Pélion, les courses, les promenades, les visites aux églises, aux musées, aux monuments gothiques et modernes, avoir surtout pour but d'éloigner tout entretien, toute explication qui l'aurait mise mal à l'aise. Elle avait peur de Germaine, et elle tâchait de l'étourdir et de la conquérir, et celle-ci, qui ne croyait pas le moment opportun ni pour un conseil ni pour un reproche, se laissa amuser de la meilleure grâce du monde. Elle alla partout, combla les enfants de jouets et de caresses, elle offrit un charmant souvenir à sa sœur, elle parla longuement à Léopold de madame d'Emmeryn, et, en secret, elle soutint la résolution chancelante de sa mère, qui, chaque fois qu'elle se trouvait avec Angèle, paraissait ne pouvoir pas la quitter.

Le soir, rentrée dans sa chambre d'hôtel, elle se délassait en priant Dieu, en faisant à tête reposée une petite lecture, et, en écrivant à Armand et à Valentine, elle disait à celle-ci :

« Nous partons dans deux jours; j'emmène maman en Touraine. Oh! que tu as eu raison de me faire venir à Paris ! elle se mourait de chagrin et d'abandon; mais elle revivra sous l'air natal, au milieu de mes chers enfants... Te souviens-tu qu'un jour tu me disais : « Notre mère aura peut-être besoin de toi? » ce jour est venu, j'en bénis Dieu. J'ai vu ta digne compagne, sœur Vincent, et je l'ai bien embrassée, elle qui a été la fidèle et silencieuse consolatrice de notre mère. Ton esprit veillait sur elle, même en ton absence. Adieu, sœur chérie. Quand te reverrai-je? quand t'embrasserai-je? »

Le jour du départ arriva, et, quels que fussent les torts d'Angèle, une profonde douleur oppressait le cœur de sa mère en la quittant. Elle la tint longtemps embrassée en lui parlant tout bas, et ses larmes coulèrent quand elle baisa les têtes étonnées et curieuses des deux enfants.

Germaine l'entraîna vers la voiture.

« Vous nous reviendrez? » dit Léopold.

Madame Darboys répondit par un geste indécis, pendant que ses yeux s'arrêtaient avec passion sur sa fille, émue elle-même en ce dernier moment.

Germaine serra la main de son beau-frère, jeta un baiser à sa sœur, dit d'une voix ferme au cocher : « Partez! à la gare de l'Ouest! » et, triomphalement, elle enleva sa mère.

Le jour baissait quand elles arrivèrent à C..., et le ciel, la campagne, la maison, semblaient parés pour les recevoir. Armand les attendait à la grille; elles descendirent de voiture, et, après qu'il eut tendrement embrassé sa femme, il fut tout à sa belle-mère. Ils traversèrent le jardin embaumé et resplendissant; au perron, les trois enfants, parés de leurs plus fraîches toilettes, les attendaient; ils poussèrent des cris de joie : « Maman! bonne maman! » et la petite Marie s'avança la première sur ses petits pieds chancelants, et présenta à sa grand'mère un bouquet derrière lequel se cachait sa tête blonde.

La chambre de madame Darboys était la plus riante de la maison; elle était arrangée avec un soin exquis et selon le goût connu de celle qui devait l'habiter. Un portrait d'Angèle, aux trois crayons, esquissé autrefois par Germaine, était suspendu près du lit; des fleurs ornaient le balcon, et par les fenêtres entr'ouvertes arrivait l'odeur des foins récemment coupés...

Marcel avait suivi sa mère, et il dit d'un ton mystérieux :

« Je vais poser mes tourterelles au milieu des fleurs pour que grand'mère les voie demain matin... et je viendrai leur faire de petites visites... »

Le dîner avait aussi un aspect de fête : le beau linge, l'argenterie, les porcelaines, décoraient la table comme en un jour de grande réception, et les plus beaux fruits de Touraine formaient, entremêlés de fleurs, un surtout qu'aurait envié un dessert royal.

« C'est un banquet ! dit madame Darboys en souriant à demi.

— De joyeux avénement, répondit gaiement Armand; il y a si longtemps que nous désirons vous avoir près de nous ! »

Le soir, sur la terrasse, quand les étoiles scintillaient et tremblaient dans le ciel, quand un souffle léger faisait bruire les feuilles et apportait avec lui le parfum des prairies, quand un doux silence régnait, que Gabrielle s'était endormie sur les genoux de sa grand'mère, et que Marcel essayait encore de réciter *le Lapin et la Sarcelle*, en ce moment de calme, que Paris était loin ! combien les ennuis, les dégoûts se perdaient déjà dans le passé ! qu'il était facile d'oublier de tristes jours ! Angèle elle-même était oubliée de tous, sauf du cœur de sa mère; pourtant celle-ci goûtait tout ce que le repos, le bien-être et l'affection ont de délices, et, reconnaissante, elle prit la main de sa fille et de son gendre, et leur dit :

« Que je suis bien ! merci ! »

M. Bourdon.

(*La fin au prochain Numéro.*)

LA SYRIE

I

Je suis né dans cette maison, à la porte de laquelle je serais mort le mois dernier, sans votre généreuse assistance; mon grand-père maternel, qui l'avait fait bâtir, la donna en dot à sa fille unique lorsqu'elle épousa François Donnar, courtier royal à Marseille. Je n'ai jamais connu mon père, emporté à l'âge de trente-cinq ans par une fluxion de poitrine. Sa femme, qu'il laissait grosse et inconsolable, quitta la ville et vint se réfugier dans cette bastide, où ma grand'mère, veuve aussi depuis peu de temps, ne tarda pas à la rejoindre. Quand je vins au monde, mon premier cri fut la première joie qui tempéra ces deux grandes douleurs; ma mère, qu'on craignait de voir succomber à son chagrin, se rattacha à l'existence et vécut de ma vie ; l'amour maternel envahit son cœur comme un torrent impétueux et n'y laissa plus de place vide; sans doute elle regrettait encore son mari, mais elle pouvait prononcer son nom sans fondre en pleurs, et elle prenait soin de sa santé pour que son lait fût salutaire à son enfant. Je fus ainsi, pendant plusieurs années, l'objet de toutes ses pensées, le but unique de ses actions; c'était pour moi, et afin que je fusse riche un jour, qu'elle s'occupait de ses affaires, pour moi qu'elle faisait recaver (1) ses terres et planter ses arbres fruitiers ; je couchais dans sa chambre, elle ne me quittait pas d'une minute, elle eût volontiers mis ses mains sous mes pas pour m'épargner les aspérités du chemin, elle eût donné son sang et sa vie pour ajouter à mon bonheur. Comme elle était jeune, riche et belle, plusieurs négociants de Marseille la demandèrent en mariage, mais elle refusa leurs propositions, afin de se consacrer tout entière aux soins qu'elle me prodiguait. Pauvre mère! comme j'ai mal reconnu tant de dévouement et d'amour ! je l'aimais bien cependant, mais les enfants s'habituent si facilement à être l'objet d'une espèce d'idolâtrie qu'il semble qu'elle leur soit due ; tous les sacrifices de leurs parents leur paraissent choses naturelles, par cela même qu'ils n'ont eu aucune peine à les obtenir, et ils jouissent, ou plutôt ils abusent de tant de bienfaits sans penser à les mériter et quelquefois même sans en être reconnaissants. Ma grand'mère n'était pas plus prévoyante que sa fille dans sa conduite à mon égard; leur excessive tendresse les aveuglait sur les défauts de mon caractère et les portait à regarder comme des gentillesses, ou tout au moins comme des enfantillages tout à fait excusables, l'indocilité, la violence et la paresse dont je commençais à faire preuve. Tout alla assez bien cependant jusqu'à l'époque où l'on sentit la nécessité de s'occuper sérieusement de moi. Jusqu'alors les paroles caressantes que je leur adressais de temps en temps, des baisers rendus aussitôt avec usure, un pardon demandé au besoin avec la certitude de l'obtenir sans peine, comblaient de joie ces deux excellentes femmes, et leur faisaient dire à tout propos que leur Ferdinand avait la tête vive, mais que son cœur était parfait.

Ma mère me donna des leçons de lecture, avec accompagnement de joujoux et de bonbons, et, comme j'appris à lire assez promptement, elle se figura que

(1) Recaver, expression provençale. Faire des fosses d'un demi-mètre environ dans la terre avant d'y planter la vigne.

j'avais un esprit remarquable et qu'il fallait plutôt se préoccuper de l'influence fâcheuse que pouvait exercer sur ma constitution une intelligence si précoce que d'en hâter le développement. Grâce à ce système d'éducation, auquel je me soumettais avec une merveilleuse docilité, j'arrivai à l'âge de treize ans sachant à peine lire et écrire, mais je n'en étais pas moins persuadé, comme ma mère et ma grand'mère, qu'il y avait en moi l'étoffe d'un grand homme, et que je n'aurais qu'à le vouloir un jour pour faire briller à tous les yeux les facultés admirables que le ciel m'avait départies.

Une seule personne dans ma famille ne partageait point cette confiance présomptueuse, c'était mon oncle et subrogé-tuteur; il venait nous voir très-souvent et il tourmentait ma mère, qu'il affectionnait fort, pour qu'elle me mît au collége, assurant qu'elle me gâtait beaucoup trop et que je n'apprendrais rien auprès d'elle. Ses instances devinrent si vives, à mesure que je grandissais davantage, qu'on se décida enfin à suivre son avis; mais cette résolution une fois arrêtée, il fallut plus de six mois pour prendre des renseignements sur les différentes maisons d'éducation de Marseille et de ses environs, afin de choisir en connaissance de cause, puis trois mois encore pour faire les préparatifs convenables, ma mère trouvant toujours qu'il manquait quelque chose à mon trousseau. Je partis enfin, baigné de ses larmes et ne pouvant retenir les miennes, quoique les discours de mon oncle eussent depuis quelque temps éveillé dans mon cœur un vague désir de me trouver au milieu de camarades de mon âge et d'essayer d'une vie nouvelle.

La pension que l'on m'avait choisie jouissait à cette époque d'une certaine réputation dans le département des Bouches-du-Rhône; elle portait le nom singulier de Menpenti (je m'en repens), qui lui venait du château dans lequel elle se trouvait établie.

Mon oncle m'accompagna seul pour éviter à ma pauvre mère une scène trop attendrissante; il me présenta au directeur et repartit presque aussitôt, me recommandant d'être bien sage, et de beaucoup travailler pour regagner le temps perdu. Je lui promis tout ce qu'il voulut, et comme c'était l'heure de la récréation, j'allai rejoindre mes condisciples dans la grande cour, où une cinquantaine de bambins jouaient par petits groupes, les uns aux billes, les autres à la balle, tandis que les plus âgés affectaient de se promener gravement, comme des hommes faits. Aucun d'eux ne s'occupa de ma petite personne, ce qui me parut souverainement impertinent. Voyant que, loin de m'offrir de partager leurs plaisirs, mes nouveaux camarades m'adressaient à peine quelques paroles, je m'emparai sans façon de la première balle que je pus saisir, et je me mis à en jouer en la faisant rebondir très-haut. Le propriétaire de la balle la réclama, et je refusai obstinément de la rendre, accoutumé que j'étais à voir tout céder à mes caprices; il voulut alors la reprendre de vive force, et comme je faisais plus de résistance qu'il ne s'y était attendu, il tomba sur moi à coups de poing, ce qui me transporta de colère. Cette fureur doubla ma vigueur naturelle; je renversai mon adversaire, quoiqu'il eût deux ans de plus que moi, et je lui rendis avec usure les coups de poing dont il m'avait gratifié. C'est ainsi que je fis connaissance avec mes nouveaux compagnons, et les enfants, comme les hommes, sont si naturellement enclins au mal que cette manière de débuter au pensionnat me valut de suite une certaine considération parmi les mauvais sujets; ils me regardèrent comme un des leurs, et m'admirent à partager tous leurs jeux. Mais si je brillais dans les récréations, il n'en fut pas de même à la classe; loin de montrer au grand jour cette capacité remarquable dont ma mère se plaisait à me croire doué, je ne fis preuve au contraire que d'ignorance, de paresse et d'indocilité; mon temps se passait à ne rien faire ou à empêcher les autres de s'appliquer au travail; le jour de la distribution des prix, qui aurait pu devenir pour moi une occasion de procurer de vives jouissances à ma bonne mère, et de lui témoigner ma gratitude de tous les bienfaits dont elle m'avait comblé, fut pour elle au contraire un jour d'humiliation et de douleur; d'autres mères étaient fières de leurs fils, et posaient sur leur tête, avec une délicieuse émotion, les couronnes qu'ils avaient méritées; la mienne avait beaucoup de peine à retenir ses larmes, et son doux visage portait l'empreinte de la tristesse. Honteux, confus, et vivement peiné du chagrin dont j'étais la cause, j'ajoutai à tous mes torts celui de chercher à les couvrir par un mensonge; je criai à l'injustice, et je persuadai à ma mère que le mauvais vouloir de mon professeur m'avait privé des récompenses qui m'étaient dues; elle se plaignit au directeur, dont le témoignage, tout à ma charge, ne put l'éclairer sur mon compte. Elle m'emmena donc à la Roselière, très-irritée contre mes maîtres, et il ne fallut rien moins que l'ascendant de mon oncle sur son esprit pour la décider à me renvoyer à Menpenti, après la fin des vacances.

« Mon garçon, me dit Joseph Donnar en me reconduisant à la pension, je n'ai pas été dupe de tes mensonges, et il y a longtemps que je sais à quoi m'en tenir sur ce qui te concerne; tâche de te mieux conduire à l'avenir, ou c'est à moi que tu auras affaire. »

Je ne lui répondis point, mais mon orgueil révolté rugit au fond de mon âme, et je conçus contre mon oncle un fatal ressentiment, qui devait éclater dans la suite.

Je pouvais encore secouer ma paresse et regagner le temps que j'avais gaspillé jusqu'alors; mais il aurait fallu pour cela de grands efforts, et je fus trop lâche pour les tenter; je croupis dans mon indolence, je me traînai honteusement à la queue de ma classe, peu estimé des bons élèves et négligé des maîtres, qui ne s'intéressent guère qu'à ceux dont les progrès peuvent leur faire honneur; je continuai à porter la dissipation parmi mes camarades, à me faire gloire d'être à la tête des mauvais sujets, à lever en toute occasion l'étendard de la révolte. Un jour que j'avais poussé à bout, par mes réponses impertinentes, la patience d'un répétiteur, ce jeune homme eut le tort de se laisser emporter par la colère, et de me lancer un dictionnaire à la tête. Transporté de fureur, je tombai sur lui comme un forcené, je lui portai plusieurs coups du canif que j'avais à la main, et je l'aurais peut-être tué sans l'intervention de cinq ou six de mes camarades, qui, se jetant sur moi au risque de se blesser eux-mêmes, me retinrent le bras de vive force, et parvinrent à me désarmer.

Effrayé de mon action, je sortis presque fou, je courus au jardin, j'escaladai le mur dont la crête était garnie de morceaux de verres cassés; puis, les jambes et les mains tout écorchées, je me jetai sur la grande route, et je m'enfuis comme un voleur dans la direction de la Roselière.

II

Les expressions me manquent pour peindre la douleur et la consternation de ma mère et de ma grand'mère lorsqu'elles me virent arriver meurtri, sanglant et hors d'haleine; je racontai mon équipée, on me mit au lit, on bassina ma tête, on pansa mes mains et mes jambes, on me dorlota pendant huit jours, et il ne fut plus question pour moi de retourner à Menpenti; le malheureux répétiteur, qui avait cédé à un mouvement d'impatience, fut malade plusieurs semaines de suite de mes coups de canif, et perdit une place qui lui était nécessaire peut-être.

Grâce à mes légères blessures, mon oncle n'osa point m'adresser les reproches que je méritais; il fit cependant à ma mère de nouvelles représentations, l'engageant à me placer dans un autre établissement; mais je déclarai que je ne voulais plus être pensionnaire, et la pauvre femme, qui commençait à s'inquiéter de mon ignorance, prit le parti de quitter sa chère retraite et de venir s'installer à Marseille pour me faire suivre, comme externe au lycée, les cours des classes de français.

Cette détermination aurait pu être profitable à un jeune homme moins perverti que je ne l'étais déjà; mais, dans la disposition d'esprit où je me trouvais alors, la vie dissipée qu'on mène aisément dans une grande ville, la liberté dont on me laissa jouir, et, par-dessus tout, l'exemple et les discours de quelques mauvais sujets hâtèrent ma décadence morale; j'oubliai les principes religieux que l'on m'avait inculqués dès l'enfance, et, secouant le frein salutaire qui pouvait seul me retenir, j'abandonnai les exercices de piété les plus indispensables à un chrétien, je ne priai plus matin et soir, je n'allai plus à la messe le dimanche, et je m'efforçai de ne plus croire aux vérités que j'avais apprises au catéchisme, afin de n'avoir pas à redouter le Dieu vengeur, dont la crainte aurait troublé mes plaisirs.

Je ne m'appesantirai point sur ces tristes années de ma jeunesse dans lesquelles je me livrai à tous les entraînements d'une vie désordonnée. La coupe du plaisir a beaucoup de lie, je trouvai bien de l'amertume au breuvage avant de l'avoir épuisée, un vide affreux s'empara de mon âme, et je crus pouvoir le combler par des émotions de plus en plus fortes. Dès que j'eus atteint l'âge de vingt et un ans, j'exigeai mes comptes de tutelle, et je dévorai en quelques mois toute la fortune que mon père et mon grand-père avaient péniblement acquise. J'abreuvai mes parents d'amertume, je les fis rougir de mes débordements, ne conservant de tous les principes qu'ils avaient voulu m'inculquer que les lois fort élastiques de l'honneur, tel qu'on le comprend dans le monde; les plaisirs auxquels je me livrais avec toute la fougue de mon âge ne me rendaient pas heureux cependant, mais je n'avais point l'énergie nécessaire pour rompre avec mes mauvaises habitudes; j'étais comme ces ivrognes qui se grisent, non pour le plaisir de boire, mais pour perdre la raison. Lorsque l'argent me manqua, j'eus recours à la générosité de ma mère, ou, pour mieux dire, à son excessive faiblesse. Elle me donna par petites sommes, qui étaient entre mes mains comme une goutte d'eau tombée dans le sable, le fruit de ses économies de vingt ans, de ses privations peut-être! Elle était retournée à la campagne où j'avais refusé de la suivre, sous prétexte de chercher une occupation dans le commerce, et je ne venais guère la visiter que pour lui demander de nouveaux sacrifices. Mon oncle s'opposait en vain à ces prodigalités funestes, elle reconnaissait la sagesse de ses observations, lui promettait d'être plus prudente à l'avenir, me faisait de vives remontrances, et me refusait quelquefois plusieurs heures de suite l'argent que je sollicitais, mais sa tendresse aveugle finissait toujours par l'emporter sur sa raison.

Un soir, j'allai la trouver pour lui arracher une somme de douze cents francs que j'avais perdue la veille à la bouillotte. Il était cinq heures environ, et je comptais repartir de suite après dîner, devant payer mon créancier le soir même, dans une maison tierce où je lui avais donné rendez-vous.

Ma mère et ma grand'mère étaient toutes deux au salon, occupées à travailler selon leur habitude; elles poussèrent un cri de joie en me voyant.

« Tu as bien fait de venir, dit mon aïeule, ton oncle nous a apporté des grives qu'il a tuées à la Cabane; nous les mangerons à dîner, ce sont les premières de la saison, et je me souviens que tu les aimes.

— Ce n'est pas pour manger des grives que je suis venu, leur dis-je, mais pour vous voir, et aussi pour vous demander un petit service, ma chère maman, ajoutai-je avec embarras.

— Que veux-tu donc encore? » me dit ma mère en prenant un air sérieux, car elle prévoyait déjà qu'il allait être question d'argent.

Je lui racontai ma perte de la veille, et la nécessité où j'étais de payer ces douze cents francs tout de suite.

« Mais je ne les ai pas, s'écria-t-elle avec désespoir, et quand je les aurais, je ne te les donnerais point; tu es toujours le même, ton oncle a cent fois raison, tu ne nous laisseras de repos que lorsque tu nous auras réduites toutes deux à mourir à l'hôpital!

— Mon oncle! toujours mon oncle! c'est donc lui qui vous rend si dure à mon égard? »

Elle me regarda avec des yeux pleins de reproches, dont la douloureuse expression me fit rougir de honte et de regrets.

« Calmez-vous, lui dis-je plus doucement, cette demande sera la dernière, je vous le jure, et je n'insisterais même pas davantage si les dettes de jeu n'étaient dettes sacrées. Il vous est bien facile de vous procurer ces douze cents francs, soit en les empruntant à quelque ami, soit en vendant quelque chose; je ne veux pas d'ailleurs que vous m'en fassiez présent; prêtez-les-moi seulement pour un an ou deux, je vais avoir enfin une excellente place chez un négociant de Marseille, et j'économiserai pour vous rembourser. »

Il n'y avait de vrai dans ce discours que le désir que je venais de concevoir de travailler réellement; la place n'existait encore que dans mon imagination,

mais ma pauvre mère allait se prendre une fois de plus à mes paroles trompeuses, et déjà je la voyais faiblir, lorsque la porte s'ouvrant tout à coup, mon oncle se montra sur le seuil, rouge de colère et d'indignation.

« Imposteur! s'écria-t-il avec mépris, chez qui l'as-tu trouvée, cette place? Y a-t-il à Marseille un seul négociant qui voulût te confier un emploi? Ce n'est point assez d'avoir mangé tout ton bien, tu veux ruiner aussi ta pauvre mère et la faire mourir de chagrin pour la punir de t'avoir trop aimé! »

Stupéfait de cette vigoureuse apostrophe, je demeurai comme suffoqué de douleur et de rage, mais recouvrant enfin la parole :

« De quoi vous mêlez-vous? lui dis-je grossièrement; est-ce que je vous ai demandé quelque chose? je vous sais bien trop avare pour m'adresser jamais à vous; gardez votre bien et laissez-moi tranquille.

— Certainement je le garderai, mais ce ne sera pas pour toi; dès ce moment je te déshérite, quoique tu sois le fils de mon frère; je te renie pour mon neveu, je voudrais pouvoir t'ôter mon nom que tu déshonores.

— Moi! je déshonore votre nom! m'écriai-je indigné, et qu'ai-je fait pour cela? ai-je eu des démêlés avec la justice? ai-je tué ou volé quelqu'un? »

Ma mère et ma grand'mère faisaient tous leurs efforts pour nous calmer, mais sans pouvoir y parvenir.

« Misérable! chez qui la conscience a perdu tous ses droits, et qui ne vois plus le déshonneur que dans les délits dont la punition appartient à la justice! reprit mon oncle avec amertume. Et que fais-tu, mauvais garnement, quand tu dépenses ta vie dans de coupables excès? lorsque tu exploites ta pauvre mère, et qu'à force de mensonges tu lui escroques de l'argent qui lui serait si nécessaire à elle-même?

— Prenez garde, lui dis-je en me contenant à grand'peine, un homme d'honneur ne peut se laisser insulter de la sorte.

— Toi, un homme d'honneur? reprit-il en s'exaltant toujours davantage; dis plutôt un débauché, un lâche! »

Ces dernières invectives furent la goutte d'eau qui fait déborder le vase; ma rage ne connut plus de bornes, je m'élançai comme un furieux sur le frère de mon père, et je le frappai au visage. Ma mère et ma grand'mère voulurent me retenir, et, comme dans cette espèce de délire je me débattais entre leurs mains, ma grand'mère, qui m'avait saisi par le bras, fut renversée sur le carreau, et sa tête vénérable alla frapper, en tombant, le bord aigu d'une table de marbre. Ma mère se précipita pour la secourir, et, la voyant sans connaissance, elle poussa des cris déchirants. Pâle d'horreur et d'effroi, je voulus aider à relever ma grand'mère, mais ma mère me repoussant avec un geste terrible :

« Tu as frappé ton oncle et tué ta grand'mère, dit-elle, sors d'ici pour n'y plus rentrer!

— Ma mère! m'écriai-je avec désespoir.

— Je ne suis plus ta mère, je te renonce pour mon fils! sors, te dis-je, tu me fais horreur! »

J'obéis en baissant la tête, et je m'éloignai la mort dans l'âme, chancelant comme un homme ivre, heurtant à chaque instant contre les pierres du chemin. Tout ce qui venait de se passer me paraissait comme un mauvais rêve, je me croyais sous le poids d'un affreux cauchemar.

Cependant le grand air rafraîchit mon cerveau et me rendit un peu de calme; je commençai à réfléchir à ce qui venait d'arriver, et je me dis que le plus pressé était d'appeler un médecin. Prenant alors ma course vers Marseille, je franchis en moins d'une heure la distance qui m'en séparait, je sonnai à la porte du docteur Vincent, et, prenant une voiture de place, je le conduisis à fond de train jusqu'à la Roselière, où je le fis entrer, mais je n'osai en franchir le seuil, tant le regard courroucé de ma mère était encore présent à mon souvenir. Je m'assis à l'écart sur un banc de pierre; la nuit était venue, tout était silencieux à la maison; j'attendis dans une mortelle angoisse la sortie du médecin; le temps qui s'écoula me parut un siècle, ma tête était en feu, je me figurais que mon aïeule était morte sur le coup, et que ma mère était tombée dangereusement malade. Enfin j'entendis du bruit dans le vestibule, j'aperçus la clarté d'une lampe, et je me rejetai vivement derrière un platane de peur de me trouver face à face avec mon oncle; la porte s'ouvrit en effet, et je ne vis que notre vieille servante accompagnant seule le docteur. Je m'avançai vers lui, et je lui demandai d'une voix tremblante comment il avait trouvé la malade.

« Mal, fort mal, me dit-il en secouant la tête, la blessure au front n'est pas dangereuse, mais la chute a occasionné une forte secousse, il y a congestion au cerveau, et le grand âge de cette dame me laisse peu d'espoir de la tirer d'affaire. »

Je n'eus pas le courage de lui adresser de nouvelles questions, mes jambes fléchissaient. Je le laissai partir en lui recommandant de venir de bonne heure le lendemain; j'entrai alors dans l'écurie, où je passai sans sommeil le reste de la nuit. De temps en temps je sortais de ma retraite, je rôdais comme une âme en peine autour de la maison; souvent j'allais écouter sous les fenêtres de ma grand'mère; il régnait dans l'appartement un profond silence; une fois seulement j'entendis des sanglots, je crus qu'elle avait rendu le dernier soupir, que ma mère pleurait sa mort en maudissant celui qui l'avait causée, et cette pensée me rendit fou de douleur.

Enfin le jour parut, notre vieille servante ouvrit la fenêtre de la cuisine, je passai la tête à travers les barres de fer, et je lui demandai des nouvelles.

« Ah! c'est vous, me dit-elle en tressaillant; quelle peur vous m'avez faite! Il en va toujours de même là haut, ma pauvre maîtresse est au plus mal, nous l'avons veillée toute la nuit, votre mère et moi, elle ne nous a pas dit un seul mot; ah! Ferdinand, quel malheur! mais comme vous voilà pâle! entrez donc prendre une goutte de café, cela vous fera du bien.

— Non, non, lui dis-je, je n'entrerai point; d'ailleurs, j'ai trop de chagrin, je ne pourrais rien avaler.

— J'en étais bien sûre que vous seriez très-affligé de tout ceci, car vous êtes bon au fond, quoi qu'en dise votre oncle; mais ne vous désolez pas d'avance, ce n'est pas votre faute si madame est tombée, et d'ailleurs tant qu'il y a vie, il y a espoir.

— Adieu, Nanon, lui dis-je, un peu soulagé par ces dernières paroles; aie bien soin de ma pauvre mère, et parle-lui de moi de temps en temps. »

Je m'éloignai les larmes aux yeux, en pensant aux moyens de réparer mes fautes; je fis cent projets, mais tous étaient inexécutables; j'étais sans ressources pécuniaires, je n'avais ni savoir ni expérience, et mon oncle avait dit vrai : aucun négociant de Marseille n'aurait voulu me confier un emploi, tant ma réputation était mauvaise. Il aurait fallu faire amende honorable de mes excès, racheter mon passé par une conduite exemplaire, et attendre du temps et de ma persévérance dans le bien une réhabilitation toujours difficile. Je n'eus pas le courage de suivre cette voie lente mais sûre, je craignis les sarcasmes de mes compagnons de débauche, et par-dessus tout la faiblesse de mon caractère; j'étais si facile à me laisser entraîner au mal! Je me figurai qu'il ne me restait plus d'autre ressource que de quitter mon pays pour chercher fortune.

« Ma mère elle-même m'a chassé, me disais-je, elle est irritée contre moi, elle ne m'aime plus! J'aurais beau lui promettre de me corriger, elle ne me croirait point, et je ne dois reparaître à ses yeux que lorsque je pourrai lui donner des preuves de mon repentir. Dans une ville où je ne connaîtrai personne, où l'on ne sera point prévenu contre moi, où je serai à l'abri des moqueries et des mauvais exemples de mes camarades, il me sera plus aisé de changer de vie. »

Et sans réfléchir aux nouveaux chagrins dont j'allais abreuver ma pauvre mère, je résolus de m'éloigner au plus vite. Je vendis à la hâte mon mobilier, mes livres, une partie de mon linge et de mes bijoux, et je me procurai ainsi une somme ronde de deux mille francs; je payai ma dette de jeu, cause de tant de malheurs, et, trouvant au port de Marseille un bâtiment de commerce prêt à mettre à la voile pour le Levant, je partis sans prévenir personne.

III

C'est un spectacle grandiose que celui de la Méditerranée étincelant sous les rayons d'un soleil ardent, autour de la planche fragile qui vous sépare de l'abîme, lorsque la terre de France est encore sous nos yeux, qu'une brise favorable gonfle les voiles, et que la vapeur, s'élevant dans les airs, mêle son blanc et léger nuage à la fumée noire et parsemée d'étincelles que vomit incessamment la machine; mais je voyais alors toutes ces choses comme ne les voyant pas; mes regards restaient fixés sur la campagne, toutes mes pensées étaient concentrées sur les êtres si chers que j'abandonnais pour longtemps, pour toujours peut-être!... Tout à coup un léger canot sillonna la rade, amenant à bord je ne sais quel passager en retard. J'eus un instant le désir de me précipiter dans cette embarcation pour regagner le quai, mais avant que j'eusse pris une décision, le battement de l'eau et le bruit des rames faisant voler le canot sur la mer m'avertit qu'il était trop tard, et je ne pourrais dire encore aujourd'hui si j'en fus satisfait ou affligé.

Cependant les matelots allaient et venaient sur le pont, mettant toute chose à sa place et achevant les derniers préparatifs; le pilote était à la roue du gouvernail, et tous les hommes à leur poste; le capitaine donna l'ordre du départ, la vapeur cessa de siffler, j'entendis les coups de piston, d'abord lents, puis plus rapides; le mouvement de la machine ébranla le navire, et nous nous éloignâmes du port. Bientôt l'antique colonie des Phocéens ne se montra à nos yeux que comme une masse confuse dont on ne pouvait plus distinguer les édifices; les côtes elles-mêmes disparurent à nos regards, et nous ne vîmes plus que le ciel et la mer. Alors seulement je songeai à prendre possession de la cabine qui m'était destinée, mais au moment où je me disposais à descendre dans l'entre-pont, une main osseuse se posa sur mon épaule, et, me retournant aussitôt, je me trouvai face à face avec un petit homme sec qui, attachant sur moi son regard oblique :

«Bonjour, mon cher monsieur Donnar, dit-il d'une voix de fausset; quel bon vent vous amène ici? Allez-vous à Smyrne ou à Beyrouth ?

— Je vais où il me plaît, et je ne me souviens pas de vous avoir vu nulle part.

— Eh quoi! vous ne reconnaissez point Abraham Bacridi, qui a eu l'honneur de vous prêter dix mille francs, il y aura quatre ans le mois prochain?

— Oui, oui, je me le rappelle maintenant, de l'argent pour lequel vous m'avez pris quarante pour cent d'intérêt.

— C'était pour rien, mon cher monsieur Ferdinand, absolument pour vous être agréable; on s'expose beaucoup à prêter à un mineur; mais votre figure me revenait, et je m'étais senti tout de suite une certaine inclination pour vous. »

Ce Bacridi était un enfant d'Israël qui faisait à la fois le commerce et l'usure, et auquel un de mes camarades m'avait adressé dans le temps. Je ne devais avoir en lui aucune confiance; cependant, dans l'état d'isolement où je me trouvais alors, je me laissai entraîner à lui raconter une partie de mon histoire. Le petit juif m'écoutait avec attention; lorsque j'eus confessé ma ruine presque totale, il quitta tout à coup ses façons obséquieuses, et prit un air important et protecteur; mais je lui dois cette justice qu'il ne continua pas moins à m'assurer de ses bonnes dispositions à mon égard.

« Il faut vous livrer au commerce, me dit-il; avec de la conduite et de l'activité, il n'est pas rare d'y faire en peu de temps une fortune considérable; parmi ces négociants de Marseille qui envoient leurs vaisseaux aux quatre coins de l'univers, beaucoup ont commencé comme vous; j'ai de bonnes relations à Beyrouth, je vous trouverai un emploi convenable. »

Le vent fraîchissait cependant, et le mal de mer, qui commençait à me tourmenter, m'obligea à me coucher. Je fus extrêmement malade pendant le temps que dura la traversée, je ne songeai plus au passé, je ne pensai plus à l'avenir; absorbé par la souffrance, j'étais inerte comme un ballot de marchandises, et l'on m'aurait poussé du pied dans la mer sans que j'eusse la force d'opposer aucune résistance.

Enfin les flots se calmèrent à l'approche des côtes, et je pus monter sur le pont. Il était six heures du matin; les blanches cimes du Liban, de la montagne des neiges, comme l'appellent les Arabes, s'offraient à mes regards couronnées de légers nuages; nous entrions dans la rade de Beyrouth (1). Cette ville

(1) «Beyrouth s'élève dans une position salubre et char-

nous paraissait assise au milieu d'un massif de verdure, sur une colline peu élevée, dont le pied baigne dans la mer.

A mesure que nous avancions, je distinguais les flèches aiguës, les terrasses, les minarets, les ruines moresques et les tours crénelées, élevées jadis par les Sarrasins.

Le juif Bacridi, qui ne me perdait pas de vue, me fut d'un grand secours pour me mettre en règle avec l'autorité musulmane; il m'indiqua aussi une espèce d'auberge dans laquelle je dus attendre le résultat des démarches qu'il ferait pour me trouver une place. J'employai ce temps à visiter la ville, dont les rues voûtées, sales, étroites, tortueuses, et les maisons de pauvre apparence, aux persiennes souvent remplacées par des paillassons, ne me donnaient point une haute opinion des magnificences de l'Orient.

Beyrouth, dont l'origine remonterait, suivant quelques anciens auteurs (1) jusqu'à Gigarsi (2), cinquième fils de Chanaan, fut jadis peuplée par une colonie de Sidon, qui lui donna le nom de Beryte; elle prit plus tard celui de Julia-Félix, en l'honneur de la fille d'Auguste, lorsqu'elle devint colonie romaine (3). Le tremblement de terre qui, en 566, la renversa de fond en comble, détruisit sa prospérité (4); mais elle était de nouveau florissante quand elle tomba au pouvoir des Sarrasins, qui la conservèrent jusqu'en l'année 1111, époque à laquelle Baudoin I[er] s'en rendit maître, et tira de la forêt de pins, qui subsiste encore aujourd'hui à une petite distance de la place, le bois dont il avait besoin pour construire ses machines de guerre (1). Le sultan Saladin, qui reprit Beyrouth en 1187, en fit pendant dix ans la capitale musulmane de la Syrie, mais les croisés, vainqueurs, à la bataille de Kasmieh, des troupes de Malek-Adhel (2), poussèrent jusqu'à Beyrouth, et, la voyant abandonnée par les Sarrazins, ils s'en emparèrent sans coup férir, et ils eurent le bonheur d'y retrouver vivants dix-neuf mille chrétiens faits prisonniers pendant la guerre; elle devint ainsi tributaire des croisés, et fut érigée en seigneurie sous la suzeraineté des rois de Jérusalem.

Plus tard, les Druses s'en emparèrent; leur célèbre émir Fakreddin y périt en la défendant contre le sultan Amurath IV, et les Turcs, vainqueurs des Druses, l'ont conservée sans interruption jusqu'à l'occupation des troupes égyptiennes de Méhémet-Ali, qui s'y maintinrent peu d'années, et en furent chassées en 1840 par les Anglais et les Autrichiens, auxiliaires du sultan.

Voilà en peu de mots ce que j'appris alors de l'histoire de Beyrouth, non pas dans les livres que je ne consultais guère, mais de la bouche d'un savant religieux européen, que je rencontrai par hasard à Reas-Beyrouth, où j'étais allé par désœuvrement visiter des souterrains renfermant d'anciens tombeaux taillés dans le roc, que l'on dit avoir jadis contenu les dépouilles de quelques chefs phocéens. Je vis aussi, dans mes promenades, des fragments d'ouvrages attribués aux Sarrasins, et le palais de style italien, bâti par Fakreddin vers la fin du seizième siècle; à vrai dire, tout cela m'intéressait médiocrement, j'étais bien plus désireux de connaître les ressources commerciales de la ville. Le religieux m'apprit qu'elles augmentaient chaque année, et que Beyrouth était devenu le centre du commerce de toute la Syrie.

« Quoique sa rade soit peu sûre, me dit-il, les bâtiments turcs, français, anglais, autrichiens, la sillonnent à chaque instant; la Grèce, la Russie, la Hollande, l'Italie y envoient leurs vaisseaux apportant, les uns des tissus de fil et de coton, les autres des objets de fer ou d'acier, quelques-uns des denrées coloniales, du riz, du papier, des bois de construction; ils en rapportent en échange l'orge et le froment de Jaffa, de Caïffa, de Tripoli, la soie du Liban, la laine d'Alep, des plumes d'autruche, des peaux de chèvre et de buffle, du ricin, de la graine de lin, de l'asphalte, de la coloquinte, de l'anis, des oranges, des citrons et beaucoup d'autres denrées qui alimentent les marchés des autres contrées de l'univers; aussi presque toutes les puissances européennes ont-elles des consuls dans cette ville, dont la population est environ de quarante à quarante-cinq mille âmes, parmi lesquelles on compte un

---

mante, près de l'embouchure d'une petite rivière du même nom, sur le côté septentrional d'un promontoire considérable. C'est l'entrepôt principal du commerce de la Syrie, l'échelle de Damas, la quatrième place commerçante des côtes de l'empire ottoman. Son port est cependant comblé par les sables et tout à fait détruit; mais à quelque distance est une baie sûre qui forme un des meilleurs mouillages de la côte.

» L'activité de ses relations avec l'Europe, les nombreux consuls, agents consulaires, négociants industriels et marins de l'Occident, dont elle est le séjour passager ou habituel, lui donnent un caractère plus européen qu'oriental. »

(1) Entre autres Sanchoniaton, dont le nom signifie *ami de la vérité*, né à Tyr, et le plus ancien historien après Moïse.

(2) Elle portait alors le nom de Géris.

(3) C'est dans cette ville qu'Hérode l'Arcaloxite, le même qui ordonna plus tard le massacre des nouveau-nés de Bethléem, fit condamner à mort ses deux fils Alexandre et Aristobule, qu'il accusait de conspirer contre lui à cause du ressentiment qu'ils avaient conçu de la mort violente de l'infortunée Marianne, leur mère. Antipater, un autre des fils d'Hérode, qui avait contribué à la condamnation de ses deux aînés, fut tué dans sa prison par l'ordre de son père; ce qui faisait dire à Auguste qu'il aimerait mieux être le pourceau d'Hérode que son enfant.

(4) Quoique Beyrouth soit bâti sur l'emplacement de Beryte, la ville romaine devait être beaucoup plus étendue, car on trouve au delà de l'enceinte des Sarrasins plusieurs fragments de colonnes antiques, des bains, un aqueduc, des puits taillés dans le roc, et le reste du théâtre d'Agrippa.

C'est à Beyrouth que Vespasien, proclamé empereur par son armée, reçut les félicitations des députations de l'empire, et qu'en retournant de Jérusalem, Titus fit immoler un grand nombre de Juifs dans les fêtes données à l'occasion de sa victoire. Cette ville était appelée par Justinien la mère et la nourrice de la loi, parce qu'elle possédait plusieurs écoles de droit.

(1) Le géographe arabe Edrési, dit monseigneur Mislin, écrivait dans le douzième siècle :

« Au midi de Beyrouth il existe une forêt de pins, qui s'étend jusqu'au mont Liban, sur un espace de douze milles dans tous les sens.

» Ainsi, cette forêt ne fut pas plantée dans le dix-septième siècle par l'émir Fakreddin, comme l'assurent M. de Lamartine, Volney et tant d'autres. »

(2) La bataille de Kasmieh fut livrée entre Tyr et Sidon.

tiers de Musulmans, Turcs ou Arabes, à peu près autant de Grecs schismatiques, et l'autre tiers composé de catholiques, Maronites ou Arméniens (1).

Une des choses qui m'amusaient le plus pendant mes longues promenades sur les quais étroits et dans les environs de la ville, ou dans mes stations chez les limonadiers que l'on trouve aux coins de presque tous les carrefours, c'était de voir les longues files de chameaux attachés par une corde à la queue l'un de l'autre, s'avançant lentement en faisant résonner leurs clochettes, et surtout la diversité des costumes de cette foule de gens qui défilaient sous mes yeux. On y voyait des Grecs avec des justaucorps chargés de broderies, leur fustanelle ou tunique de laine blanche descendant jusqu'aux genoux, et la calotte rouge sur la tête; des Druses, vêtus d'une espèce de blouse sans manches, rayée de blanc et de noir, en partie recouverte par une tunique de toile, retenue autour de la taille par une ceinture à franges, qui contient des poignards et des pistolets. Ces Druses sont coiffés d'un turban et chaussés de souliers rouges, relevés en pointe par le bout; des moucres (2) du Liban avec leurs vestes aux vives couleurs, chamarrées de broderies, les manches fendues et tombantes sur les bras; des Bédouins enveloppés de leurs burnous; des Turcs conservant encore l'ancien costume national, la robe rayée flottant en plis onduleux, le large tuban sur la tête, la ceinture de cachemire autour des reins; d'autres Turcs, qui ont adopté les vêtements étriqués des européens, mais reconnaissables à leur bonnet de drap rouge, et peu à l'aise dans leurs pantalons et dans leurs paletots mal portés; ce sont peut-être les plus sûrs changements auxquels auront abouti les réformes d'Abdul-Medjid. Les femmes surtout excitaient ma curiosité; elles ont le visage entièrement couvert d'un morceau de gaze de couleur sombre; elles portent un burnous de laine blanche dans lequel elles s'enveloppent tout entières, ce qui leur donne l'air de fantômes.

Il y avait trois jours déjà que j'arpentais la ville en tous les sens, lorsque je fus abordé, près de l'église des Jésuites (3) par le juif Bacridi, qui vint à moi d'un air solennel.

« Je viens de vous chercher à votre auberge, me dit-il, pour vous donner une heureuse nouvelle; j'ai enfin trouvé votre affaire, une place excellente et bien rétribuée.

— Ah! je vous suis bien reconnaissant de votre obligeance, dis-je, croyez bien que je n'oublierai jamais ce service. Où dois-je me présenter pour entrer en fonctions?

Je vous le dirai plus tard, me répondit-il d'un ton mystérieux; venez maintenant chez moi, mon jeune ami, il faut d'abord que je m'entende avec vous sur un point important. »

Je le suivis tout joyeux, mais un peu intrigué de ses dernières paroles, dans une petite rue sale et étroite, où l'air circulait avec peine, et nous arrivâmes à une porte basse, dont le juif avait la clef; elle ouvrait sur un corridor obscur, au bout duquel se trouvait une seconde porte, plus solide encore que la première. Bacridi y frappa trois coups, et une jeune fille vint ouvrir. Elle était revêtue du riche costume bariolé de rouge et de jaune que les femmes israélites portent les jours de fête dans l'intérieur de leur maison, et elle me parut extrêmement belle, mais le petit juif ne me permit pas de la considérer longuement.

« C'est ma nièce, me dit-il en m'entraînant dans une cour carrée, ornée d'orangers et de citronniers, dans laquelle un jet d'eau entretenait une agréable fraîcheur; les gens de ma nation sont peu nombreux à Beyrouth, mais ma famille tient le premier rang parmi eux. »

Il me fit traverser ensuite une galerie parée de marbre blanc, et me conduisit dans une salle longue et étroite, entourée de divans écarlates, et magnifiquement ornée de peintures aux vives couleurs, de glaces de Venise dans leurs cadre d'or ciselé, de vases de porcelaine et de moelleux tapis; le luxe de cet appartement était si peu en rapport avec la pauvreté extérieure de l'habitation, que je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque.

« Il n'est pas bon que les Musulmans puissent se douter que nous jouissons d'une certaine fortune, me répondit-il en clignant de l'œil; si l'extérieur de cette maison était aussi beau que l'intérieur, ils s'imagineraient que nous regorgeons de richesses, et le gouvernement turc lèverait sur nous des contributions si considérables qu'elles nous ruineraient de fond en comble; mais entrons dans mon cabinet, nous y traiterons l'affaire qui vous concerne. »

Le cabinet de Bacridi était une petite pièce simplement meublée à l'européenne; il y avait un grand bureau à cylindre, un fauteuil de cuir et quelques chaises ordinaires; il me fit asseoir près du bureau :

« La maison de commerce dans laquelle je puis vous placer, me dit-il, fait beaucoup d'affaires avec Marseille, vous y seriez chargé de la correspondance française, les appointements sont de quatre cents piastres pour la première année, et, si l'on est content de vous, comme j'ai lieu de le croire, vous auriez l'année prochaine un intérêt dans la maison.

— Cela me convient à merveille, et je vous prie de me conduire chez ce négociant, dis-je en me levant pour partir.

— Doucement, reprit le petit juif; je vous ai averti qu'il fallait prendre quelques arrangements préliminaires.

— Et quels sont ces arrangements? repris-je un peu inquiet.

— Vous sentez bien, mon jeune ami, qu'il m'a fallu perdre plusieurs heures et prendre beaucoup de peine pour trouver cette bienheureuse place; les temps sont mauvais, et quelque désir que j'éprouve de vous rendre service, je ne puis cependant sacrifier mes intérêts au point de ne pas exiger de vous quelque léger dédommagement.

— Combien vous faut-il? lui dis-je; vous savez que je ne suis pas riche.

Aussi n'est-ce pas de l'argent que je vous demande, mais seulement votre signature au bas de ce petit papier. »

Et il me présenta un acte en forme par lequel je

(1) Il s'y trouve aussi quelques juifs, mais en petit nombre.

(2) Muletiers.

(3) Les jésuites, les Maronites, les Grecs, les franciscains et les capucins ont chacun une église à Beyrouth; ce sont les capucins qui administrent la paroisse catholique.

lui abandonnais, pendant une une année entière, la moitié des appointements que je devais toucher.

Je vis bien que, malgré ses protestations d'amitié, le juif m'exploitait comme autrefois, mais c'était à prendre où à laisser; j'étais alléché d'ailleurs par la perspective d'avoir l'année suivante un intérêt dans la maison de commerce, et je signai sans faire aucune observation.

« C'est bien, me dit le petit homme, les bons comptes font les bons amis. Maintenant que nous sommes en règle, je vais vous présenter à votre patron. »

Nous traversâmes de nouveau la galerie, et j'aperçus encore une fois la belle juive occupée dans la cour à cueillir les fleurs d'oranger; elle me salua d'un air gracieux, qui me fit oublier pour un instant les exigences par trop usuraires de son oncle.

L'accueil du négociant turc fut froid et sévère, autant pour Bacridi que pour moi; il avait une mine rébarbative et parlait la langue franque, composé informe de trois ou quatre idiomes du Midi. Grâce à l'italien et au provençal que je savais parfaitement, je parvins à comprendre ce langage; je reçus donc ses instructions, et j'entrai en fonctions le jour même.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

LES DISPUTES

A UN AMI

Écoutons la voix de l'expérience :
Sans nous y mêler, laissons le torrent
Rouler dans la fange un flot dévorant;
Vivons d'amitié, d'art et de science.

En parlant ainsi je ne prêche pas
L'oubli des devoirs ni l'indifférence;
On peut rester ferme en sa conscience
Et ne pas nourrir d'irritants débats.

Du cœur, de l'esprit concentrant la sève,
Mieux vaut la garder pour un grand moment
Que l'éparpiller ainsi vainement
Et se quereller pour l'ombre d'un rêve.

Le mal qu'on se donne à tout discuter
Affermit chacun dans ce qu'il préfère.
Tout cœur loyal porte une foi sincère
Qu'on doit en autrui savoir respecter.

Puisque c'est la loi que Dieu nous impose
Qu'il nous faut toujours différer un peu,
Il est imprudent de s'en faire un jeu
Quand on est d'accord sur toute autre chose.

La dispute ébranle et trouble l'esprit,
Et le cœur blessé souvent la déplore :
L'arome des fleurs au vent s'évapore ;
Le plus doux nectar agité s'aigrit.

Lorsque dans un bois le troupeau s'égare,
Il n'en peut sortir qu'ayant aux buissons
Laissé déchirer ses blanches toisons ;
Heurté, le fruit perd son duvet si rare.

Gardons la fraîcheur de nos sentiments
Au lieu d'agiter le destin des trônes;
Pour les jeunes fronts tressons des couronnes;
Suivons dans les prés nos rêves charmants.

Parlons des vertus qu'avec toi j'admire;
Élevons nos cœurs, charmons nos loisirs
En évoquant l'art aux divins plaisirs
Et la poésie au noble délire.

Surtout, fermons bien l'oreille et le cœur
A ces êtres vils, taquins ou moroses,
Qui vont profanant les plus saintes choses
Et sèment partout le propos menteur.

La concorde est rare autant qu'elle est bonne :
Dès qu'on en découvre un peu quelque part,
Le vulgaire y plonge un jaloux regard
Et n'a de repos que s'il l'empoisonne.

Soyons, contre lui, prêts à tout venant;
Quand, depuis longtemps, comme nous l'on s'aime,
Admettre le doute est presque un blasphème;
Traversons la vie en nous soutenant.

JULES CANONGE.



REVUE MUSICALE

Tous les échos du monde musical retentissent des délicieuses mélodies de *Lalla Roukh*, et les compositeurs, heureux de puiser à une mine aussi féconde, s'empressent de les livrer à l'admiration du public sous toutes les formes usitées. On pourra s'en convaincre en jetant les yeux sur notre catalogue de ce mois, qui, parmi un choix varié d'œuvres nouvelles, contient, entre autres, des morceaux d'ensemble, de brillantes fantaisies, et des danses d'un succès assuré, le tout sur des motifs de cet opéra déjà célèbre.

La fantaisie pastorale, pour piano et violon, intitulée *Lalla Roukh*, par Ad. Hermann, est d'une simplicité à la fois grave et douce, où l'on sent que le compositeur s'est habilement pénétré du sentiment véritable de cette musique rêveuse et imitative. — Six autres morceaux, également pour violon, avec accompagnement de piano, par F. Giraud : *Premier air varié; Rêverie*, morceau de salon; *Regrets; Canzonetta; Air varié*, en si bémol; *Fiore et Farfalla*, seront infiniment goûtés par les amateurs sérieux. *Rayon d'espoir; une Larme*, mélodie élégiaque; et une belle *Fantaisie romantique*, par A. Samie, méritent une mention particulière.

Plusieurs recueils d'études pour le piano figurent dans nos colonnes. Celles de C. Dupart sont *faciles, progressives et chantantes*, et forment trois cahiers, contenant chacun vingt-cinq études. Elles peuvent être considérées comme travail préparatoire aux *études de style*, de E. Nollet, comme aux remarquables recueils d'*études d'expression*, de A. Mansour, et dont le mérite est déjà constaté par de légitimes succès.

Dans notre collection de morceaux de musique pour piano seul, on trouvera l'*Ouverture de Lalla Roukh*, par Félicien David, ce premier joyau d'un écrin où chaque perle est un bijou rare et précieux. — Puis des fantaisies où se retrouvent les plus séduisants motifs de cette partition, par Ketterer, Neustedt et Magnus; des danses, sous le titre de *Lalla Roukh*, par Arban, Musard, Mara et Ettling, telles sont les principales compositions que nous offrons ce mois-ci aux abonnées.

L'éminent professeur-compositeur Bonoldi, parti pour l'Italie depuis plus d'un mois, nous annonce son prochain retour, et il s'occupera, en arrivant, de la publication de plusieurs nouvelles compositions italiennes et françaises. On n'a point oublié la belle mélodie intitulée *Marie Stuart*, et tant d'autres non moins remarquables, dont M. Bonoldi a été l'auteur si heureusement inspiré.

M. L.

ADOLPHE NOURRIT

Nous empruntons à la plume érudite de M. Blaze de Bury quelques détails sur le chanteur intelligent, laborieux et dévoué, dont le nom devint si populaire en France. Tous l'ont entendu, tous l'ont applaudi, et cette consécration unanime du succès, il la devait non-seulement à son talent magnifique, mais encore à la dignité de sa personne et à la noblesse de son caractère.

Nourrit débuta, en 1821, par le rôle de Pylade dans l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. Sa voix fraîche et juvénile, son heureuse organisation musicale et son nom déjà célèbre à l'Académie royale, lui concilièrent en peu de temps la faveur du public. A vrai dire, la carrière dramatique de Nourrit ne date guère que de l'arrivée en France de Rossini; alors seulement le jeune chanteur se débarrasse de l'emphase de l'ancienne école, et grandit sous le souffle de l'inspiration du maître. Ce fut avec un immense enthousiasme qu'on entendit Nourrit dans les rôles de *Néoclès, Aménophis, le Comte Ory, Arnold.* Dans certaines parties de *Guillaume Tell,* Duprez l'a supassé, mais sans jamais le faire oublier. A Duprez, le cantabile du premier acte, la cavatine du troisième, le grand style dans le récitatif; mais à Nourrit, l'expression sublime du trio, le sentiment du caractère, la composition harmonieuse de ce rôle qu'il idéalisait à la manière des héros de Schiller. Nourrit avait fait de son art un sacerdoce, il se portait au-devant de toute gloire naissante ou méconnue, il ne fit jamais défaut au génie, ni même au talent. Tel Nourrit s'était montré à l'égard de Rossini, tel Meyerbeer le trouva zélé, actif et intelligent. C'est de l'illustre maître de Berlin que le chanteur français devait tenir ses plus beaux rôles. *Robert le Diable* fut le plus grand triomphe de Nourrit. On n'oubliera jamais sa voix énergique et fière, son attitude imposante, son enthousiasme sacré dans les magnifiques scènes de la fin. Que de talents sont venus s'y briser, talents de novices et de maîtres ! Élevé sous l'influence du génie de Gluck, il avait passé à Rossini en ménageant la transition, gardant certaine allure italienne prise dans la familiarité de Garcia. Nourrit est un des rares comédiens dont le nom restera dans l'histoire de l'Académie royale de musique, parce que ce nom ne peut se séparer du mouvement accompli dans l'art pendant les vingt années qui viennent de s'écouler. Nourrit était un chanteur français dans la plus sé-

rieuse acception du mot, le chanteur d'un peuple auquel les émotions musicales ne suffisent point, et qui cherche dans un opéra l'intérêt du poème et le prestige du caractère. Nourrit aimait les lettres : De Maistre, George Sand, Lamennais, se disputèrent son esprit. Il passait de Platon à Descartes, de Saint-Simon à Spinosa, et s'enivrait de philosophie comme un autre s'enivre d'opium. Il révéla à la France le génie de Schubert. Un jour, deux ou trois de ces *lieds* sublimes qui sans lui peut-être seraient ignorés encore, lui tombèrent dans les mains; dès lors il ne parla plus que de Schubert, et le chanta partout avec cette inspiration, cette verve, cet enthousiasme divin qu'on n'a pas retrouvés depuis.

L'engagement de Duprez devait porter à Nourrit un coup terrible, dont il ne se releva pas. Jamais, en effet, dans la plénitude de sa confiance, il ne lui était venu à l'esprit qu'il pût se rencontrer un être assez hardi pour vouloir lui disputer le premier rang. Il se sentait si puissamment affermi de tous côtés, si bien réellement maître de la sympathie de tous! Aussi qu'on se figure le désespoir affreux qui dut le prendre lorsqu'il sut à n'en pas douter que Duprez, précédé du bruit de ses triomphes de Naples et de Milan, allait être engagé à l'opéra. Partager, dans la force et la maturité de l'âge et du talent, ce qu'on a tenu seul pendant quatorze années, sentir la faveur du public passer sur la tête d'un autre, se voir de jour en jour dépossédé, ce fut horrible! On tint conseil : Rossini décida que devant un tel affront, Nourrit devait se retirer, et il se retira, le malheureux! disant adieu à ses plus chères espérances, brisé dans sa carrière, et pourtant plein de vie et de jeunesse, de voix, de talent et d'ambition. Son visage s'altérait, une fièvre nerveuse le consumait. Un soir, il chantait *la Muette*, la représentation allait son train accoutumé à travers les applaudissements, lorsque tout à coup on vient lui annoncer que Duprez est dans la salle. Aussitôt Nourrit hésite, pâlit, la voix lui manque, et le spectacle s'interrompt.

Cependant sa dernière représentation arriva, grande et solennelle soirée à laquelle rien ne manqua, ni les trépignements d'enthousiasme, ni l'affliction générale. Toute cette multitude d'élite, qui l'avait suivi dans sa carrière avec tant de sollicitude et d'amour, était venue pour lui rendre honneur; tandis que la salle entière applaudissait, les plus illustres personnages de ce temps se pressaient dans sa loge pour lui serrer la main; et lorsqu'à la fin, entouré du groupe de ses camarades, il parut pour la dernière fois sur le théâtre de ses triomphes, cent bouquets trempés de larmes tombèrent à ses pieds. Jamais comédien ne s'était retiré avec tant d'honneur et de gloire; mais il fallut s'en tenir là.

Nourrit rêva de chanter en Italie, mais il n'avait pas les qualités que les Italiens affectionnent. Qu'importe au public de Naples ou de Milan l'expression vraie, la composition du caractère, le sentiment du rôle? Il lui faut, avant tout, des cavatines; si vous lui demandez ses opinions sur la mise en scène, il vous dira qu'il se passionne pour les grands gestes, les habits chamois, et les plumes aux vives couleurs. Que pouvait-il faire à *San-Carlo*, entouré de gens qui devaient s'étonner de le voir dépenser en pure perte tant d'énergie et de généreuse inspiration? Alors il pensait à son public de l'Opéra, à ses amis et à la France, qu'il ne devait plus revoir!

Dès ce moment, il tomba dans une sombre mélancolie. Chaque jour une goutte de plus s'épanchait dans le vase d'amertume, et quand son cœur fut plein, il se tua. Cruelle mort! qui n'est point, comme on l'a prétendu, le résultat d'un instant de désespoir, mais de deux années d'angoisses et de morne tristesse. Qui peut savoir, en effet, tout ce qu'a souffert cet homme avant d'en être venu à se briser le crâne sur les pavés?

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance

THÉRÈSE A MADELEINE

Je ne saurais vous dire, ma chère Madeleine, combien je suis occupée de vous; je vous sais chargée de tant de devoirs, vous avez tant de choses à faire et si peu de conseils! Vous arrivez dans une maison où l'on n'a jamais entendu parler d'ordre et d'économie; à quoi sert-il donc de vivre de longues années, si l'on n'a pas un peu appris à compter avec soi-même, ou tout au moins avec sa cuisinière? Cependant, l'ordre est une qualité précieuse! il donne du bonheur et surtout bien du repos dans la vie.

Quand je pense à l'état de dénûment où vous avez trouvé cette pauvre madame de Resmes! livrée à des domestiques qui la trompaient, appauvrie par le désordre qu'ils avaient mis chez elle. Vous allez être bien heureuse de lui rendre l'existence plus douce, elle vous en aimera davantage.

Comptez sur moi, ma bonne amie, pour vous conseiller dans tout ce que je pourrai. Plus âgée que vous de plusieurs années, aidée par les exemples que je reçois chaque jour d'une mère incomparable,

j'essayerai de vous guider dans cette route difficile où vous entrez avec tant de zèle, de cœur et de résolution.

Le premier succès à obtenir et celui qui rétablira l'équilibre, c'est l'ordre. Il paraît que votre grand'mère n'y entendait rien du tout; il faut donc la remplacer dans ce premier soin. L'amour de l'ordre èt de l'économie est le cachet de la femme sérieuse et bien élevée. On doit l'avoir à tout âge; quand on ne l'a pas étant jeune, on ne l'aura jamais. Vous en voyez la preuve autour de vous.

Mais quand je dis l'ordre, j'entends qu'il soit raisonné et sérieux; autrement, si vous vous chargez à la fois de trop de choses, vous finirez par n'en faire aucune convenablement. Allez d'abord au plus pressé. Vous trouvez une maison bouleversée; la cuisinière volait et dépensait beaucoup trop; il faut la remplacer par une femme sage, économe, en qui vous puissiez avoir, je ne dirai pas une confiance aveugle, c'est toujours une sottise, mais dont vous connaîtrez au moins la probité et la sagesse. Quant à ses talents, voilà ceux que j'exigerais : qu'elle sache faire parfaitement une cuisine simple, tirer parti de tout, et qu'entre ses mains un plat de la veille ne se reconnaisse plus. Qu'il soit toujours excellent et bien dressé, comme disent les cordons bleus. Avec ce secret, le poulet de votre basse-cour vaudra le chapon du Mans, et les petits poissons de la rivière la truite saumonée du Rhin.

L'économie ne consiste pas seulement à dépenser le moins possible; c'est l'A B C de la raison, auquel pourtant peu de gens savent se résoudre; mais enfin c'est le catéchisme de la bonne éducation. Ce qu'on oublie de mettre en première ligne, c'est de savoir tirer parti de tout, habilement. Une femme de chambre qui raccommode bien une robe est, selon moi, plus utile que celle qui en sait faire une neuve.

Du reste, ces deux talents sont précieux; il faut seulement qu'ils soient réels, parce que le mauvais ouvrage ne profite à personne. Qu'importe que vous fassiez vos robes vous-même si elles sont mal faites et vous donnent l'air d'un fagot? Tout au contraire, si vous êtes habile, c'est de toutes les économies la plus productive et la plus intelligente. Je mets cependant au-dessus encore la qualité précieuse de remettre en état un chapeau qu'on a beaucoup porté, ou une robe de l'année précédente, et de les rajeunir habilement afin d'éviter d'en acheter d'autres.

Votre vie, dites-vous, a besoin d'être ranimée par la pensée des devoirs que vous avez à remplir, car elle est triste. Je le sais : tout le monde autour de vous a plus ou moins quatre-vingts ans, comme votre grand'mère, n'est-ce pas? L'âge d'une maîtresse de maison influe sur tous les caractères qui en dépendent; mais d'après ce système, puisque vous êtes devenue la première maîtresse, vos dix-neuf ans feront pencher la balance et mettront l'équilibre. Gardez votre gaieté, Madeleine; la raison et la sagesse n'exigent pas qu'on la méprise; au contraire. Vous êtes l'âme, le soleil, l'étoile polaire de tout votre petit cercle, par conséquent reine. Vous savez que la royauté oblige, elle a des devoirs; le premier de tous, c'est de faire le bonheur de ceux qui dépendent d'elle. Remplissez celui-là, et les autres viendront tout naturellement.

Parlez aux domestiques avec bonté; vous n'en avez que deux; mais, en eussiez-vous vingt, il faudrait de même observer rigoureusement cela. Je ne connais pas un son plus discordant que celui d'une voix de jeune fille brève et dure quand elle adresse un ordre ou une réprimande. De plus, c'est d'un goût détestable. Jadis les gentilshommes bâtonnaient leurs laquais, et les grandes dames donnaient des soufflets à leurs femmes de chambre, témoin mesdames de Montespan, de Créqui et beaucoup d'autres. Aujourd'hui cela ne se ferait qu'à la condition d'en recevoir immédiatement en retour, ce qui ne serait pas gai.

Vous observerez surtout que les domestiques mal menés, mal nourris, traités sans considération, sans égards, servent toujours mal. Je crois là-dessus n'avoir pas vu d'exceptions.

Je ne vous dis rien, chère Madeleine, à propos de votre grand'mère; je sais ce que vous lui portez de respect et de tendre affection. Je vous trouve heureuse d'avoir à soigner une aïeule très-âgée, qui, à chaque instant du jour, réclame quelque chose de vous. La jeunesse n'a jamais tant d'éclat que lorsqu'elle se place ainsi en rayons lumineux en face de la vieillesse. A vous la force, à elle la faiblesse; voilà pourquoi d'immenses respects, des attentions de tous les moments vous sont dictés par le cœur et par la religion tout à la fois, d'ailleurs toujours en harmonie ensemble. J'indique seulement en passant et comme vous parlant à l'oreille, combien, à propos de religion, vous avez de devoirs à remplir auprès de Mme de Resmes. Je sais combien vous souhaitez de la ramener à des sentiments pieux et plus dignes de son âge et de ses vertus. Je n'ajoute rien. Je connais votre piété et j'espère tout du secours de Dieu; c'est de là que lui viendra la lumière. Dieu le voudra ainsi pour votre bonheur et le sien.

Vous me demandez quelques détails sur ce que je fais à Paris. Rien de nouveau. Ma bonne mère est toujours infirme et malade; âme sainte et sublime qui ne tient plus à la terre que pour moi. Je reste auprès d'elle; nous sortons en voiture deux fois la semaine, parce qu'elle ne peut plus marcher; mais c'est une dépense que nous ne pourrions faire tous les jours.

Je lis beaucoup; je travaille; vous savez que jamais une ouvrière n'entre chez nous, de manière que j'ai à soigner notre linge, mes robes à faire et à rajeunir, comme je vous le disais tout à l'heure; et enfin toute la maison à diriger et à conduire. Il est vrai que notre peu de fortune ne la fait pas bien considérable; mais enfin on a toujours beaucoup à faire quand on veut que tout soit bien ordonné. Et il faut, avant tout, que ma mère ne manque absolument de rien.

Je ne puis aujourd'hui vous parler de moi avec plus de détails; mais puisque vous me le demandez avec tant d'instance, je vous promets une autre fois de vous écrire une longue lettre.

Vous verrez quelle sainte et admirable mère Dieu m'a donnée, et vous comprendrez pourquoi j'ai toujours refusé et je refuserai toujours de me marier, devant lui consacrer ma vie tout entière, et trop heureuse d'avoir à la lui donner.

MODES.

Voici le moment où la plupart d'entre vous, après

avoir passé quelque temps loin de chez elles, vont rentrer dans leurs habitations.

Avant d'aller voir vos amies pour leur annoncer votre retour, ayez soin de remettre tout en ordre dans votre maison. Retirez les housses de vos fauteuils, faites poser vos tapis et vos rideaux, après avoir examiné si malgré les précautions que vous avez prises avant votre départ, les papillons n'ont pas commis quelques dégâts. Vous aurez aussi à mettre de côté les robes que la saison avancée ne vous permet plus de porter; faites blanchir celles qui sont empesées avant de les arranger; quant aux robes qui sont encore de saison, après les épreuves du voyage, elles doivent réclamer quelques réparations, afin que vous puissiez les porter jusqu'au moment où vous prendrez les étoffes d'hiver; je ne saurais trop vous recommander, pour rendre au bas de vos robes le brillant du neuf, ou pour enlever les taches, l'emploi du bois de Panama; vous séparez ce bois en morceaux très-minces, vous le mettez dans l'eau, et vous le faites bouillir pendant dix minutes; si votre étoffe est d'une nuance solide, vous pouvez employer cette eau très-chaude; sinon laissez-la un peu refroidir; prenez une brosse douce, et frottez la partie que vous voulez nettoyer, puis vous passerez un fer chaud sans laisser sécher complétement votre étoffe. Vos chapeaux auront également besoin d'être rafraîchis; frottez les brides avec un petit morceau de flanelle imbibé d'un mélange d'alcool et d'ammoniaque, et vous leur rendrez leur nuance primitive; si vos fleurs ont besoin d'être changées, vous trouverez un très-joli assortiment de roses et de chrysanthèmes chez madame Baussier, 43, rue Richelieu.

Les robes se font généralement à taille ronde, corsage plat, les manches étroites du bas. Une très-jolie robe que j'ai vue, était en taffetas bleu garnie dans le bas d'un volant à plis creux au-dessus duquel est posée une large guipure sur transparent blanc; le corsage était uni, la manche à coude, demi-ouverte, étroite du bas, garnie d'une petite guipure sur transparent, et une autre formant jockey. Pour robe négligée, on peut faire la manche longue, aussi large du bas que du haut, froncée dans le bas sur un poignet en velours noir, d'où partent cinq bandes de velours de dix centimètres sur lesquels la manche est froncée. On fait beaucoup de robes unies.

La maison Gagelin offre de charmantes nouveautés d'automne à sa nombreuse clientèle; ce sont des taffetas pointillés de couleurs foncées, et d'autres chinés et quadrillés de toute nuance, pour jeune fille; des taffetas double chaîne ombrés, des moires antiques rayées; une étoffe nouvelle qui aura un grand succès, le taffetas guipure; ce taffetas imite parfaitement la guipure sur transparent; enfin Gagelin, qui a toujours la primeur des nouveautés, possède en ce moment une étoffe vraiment surprenante, c'est une moire velours. Rien ne peut être comparé à ces magnifiques feuilles de velours semées sur une moire antique, et qui en font un chef-d'œuvre de l'industrie. Les nuances *gris-sarde* et *vésuve* sont les plus en vogue cette année.

Les chapeaux ainsi que les robes se font en gris et nuance havane. J'en ai vu un fort joli; il était en taffetas havane orné de quatre petites plumes de même nuance, formant nœud sur le côté; au milieu du nœud une fleur retenue par un biais en tulle brodé. Les jeunes filles portent beaucoup de capotes froncées.

J'ai remarqué, pour petite fille, une charmante robe en popeline bleu azuline; sur chaque couture de la jupe est posée une bande en popeline, pareille à la robe, soutachée en noir, et garnie tout autour d'une bande plissée bordée d'une soutache noire; chacune de ces bandes est large de dix centimètres, et descend jusqu'à l'ourlet seulement; le corsage plat est décolleté en rond, garni autour des épaules d'un double poignet soutaché, et bordé d'une bande plissée descendant sur le corsage; la ceinture à pointe remontant sur le devant est également soutachée et garnie d'une petite bande plissée, ainsi que les manches courtes et bouffantes qui sont aussi garnies dans le bas d'un petit poignet soutaché.

J'ai vu pour petit garçon, un charmant costume anglais; la jupe, en popeline écossaise, est plissée à la taille; une petite veste en drap bleu, avec gilet pareil bordé d'une passementerie noire; une toque écossaise en velours noir, bordée d'un velours écossais, complète ce costume.

Vous recevrez, avec le numéro de ce mois, la planche de patrons de manteaux. Ayant entendu quelques-unes de mes amies se plaindre de la difficulté qu'elles ont à retirer les patrons qu'elles veulent employer, je vais vous indiquer un moyen bien simple d'y parvenir. Posez votre feuille de patrons sur une planche ou une grande table, prenez du papier végétal, et fixez-le sur le patron que vous voulez retirer, avec de petites pointes d'acier à tête en cuivre appelées *punaises*, que vous trouverez chez tous les papetiers; tracez avec un crayon les contours de votre patron, coupez avec soin votre papier végétal sur les lignes de crayon, puis appliquez-le de nouveau sur un papier fort que vous couperez après avoir tracé les contours, vous aurez ainsi vos patrons parfaitement exacts sans avoir gâté la planche de votre journal, comme vous le feriez en vous servant d'épingles. Vous pouvez aussi retirer les dessins de broderies, et les imprimer vous-même sur votre étoffe. Après avoir tracé votre dessin sur le papier végétal, vous posez sur une planche ou sur un grand carton, du papier à décalquer, que vous trouverez à la maison Susse, place de la Bourse, 31; vous mettez votre étoffe sur le papier à décalquer, et sur votre étoffe le papier végétal, dont vous avez eu soin de ne pas découper les contours, afin de pouvoir fixer le tout sur la planche en dehors du dessin au moyen des petites pointes d'acier. Ceci fait, vous en suivez tous les contours du dessin, avec un poinçon en ivoire, et lorsque vous retirez votre étoffe, le dessin s'y trouve parfaitement reproduit.

Passons à la planche de broderies. — Les soirées sont fraîches. On rentre volontiers au salon; asseyons-nous autour de la grande table et travaillons.

EXPLICATIONS

Planche X

COTÉ DES BRODERIES. 1 et 2, Parure, plumetis — 3, Écusson avec M. D. — 4, C. D., gothique — 5, Bande pour jupon — 6, Ecusson avec M. V. enlacés — 7, Mouchoir et écusson avec A. L. enlacés — 8, Petite bande pour cravate — 9 et 10, Parure parisienne — 11, E. B., anglaise — 12, J. B., gothique — 13, Mouchoir, application — 14, V. R., anglaise — 15, B. V. enlacés — 16, L. B., anglaise — 17, A. D., pour taie d'oreiller — 18, Petite bande pour cravate — 19, Écusson avec C. C. — 20, Bande pour jupon — 21, Écusson avec O. N. — 22, Écusson avec P. P. enlacés.

COTÉ DES PATRONS. — 1 et 2, Bonnet, plumetis — 3, B. R., gothique — 4, *Ina*, plumetis — 5, M. C. E. W., anglaise — 6, C. S. W., gothique — 6 *bis* à 12 *bis*, Robe de petite fille — 13 à 17, Chapeau — 18 à 20, Pantoufle en crochet tunisien — 21 et 22, Col en crochet russe — 23, Pelote de poche — 24, Signet — 25, Châle en tricot — 26, Étoile au crochet avec glands.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Parure, plumetis et feston sur mousseline.

1, Col.

2, Manchette.

3, Écusson avec *M. D.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

4, *C. D.*, gothique, plumetis et cordonnet.

5, Bande pour jupon, plumetis.

6, Écusson avec *M. V.* enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

7, Mouchoir et écusson avec *A. L.* enlacés, plumetis, cordonnet et feston.

8, Petite bande pour cravate de mousseline, plumetis et cordonnet. Prenez une bande de mousseline de 1 mètre 20 centimètres de long sur 18 centimètres de large, brodez les deux extrémités et garnissez-les d'une valencienne.

9 et 10, Parure parisienne, plumetis et point de sable ou point de poste.

11, *E. B.*, grande anglaise plumetis pour linge de table.

12, *J. B.*, gothique, plumetis et cordonnet.

13, Mouchoir, application de batiste sur tulle, avec jours.

14, *V. R.*, anglaise, plumetis.

15, *B. V.*, enlacés, plumetis.

16, *L. B.*, anglaise, plumetis, pour taie d'oreiller.

17, *A. D.*, romaine, plumetis et cordonnet, pour taie d'oreiller.

18, Petite bande pour cravate de mousseline, plumetis, feston et jours.

19, Écusson avec *C. C.* enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

20, Bande pour jupon, plumetis et point de sable.

21, Écusson avec *O. N.*, fantaisie, plumetis et feston.

22, Écusson avec *P. P.*, enlacés, plumetis, feston et point de sable.

COTÉ DES PATRONS

1 et 2, Bonnet du matin, plumetis et point de *sable*.

1, Fond du bonnet.

2, Passe du bonnet.

3, *C. R.*, gothique, plumetis et cordonnet.

4, *Ina*, fantaisie, plumetis et cordonnet.

5, *M. C. E. W.*, anglaise, plumetis.

6, *C. S. W.*, gothique, plumetis et cordonnet.

6 *bis* à 12 *bis*, Robe d'enfant.

6 *bis*, Devant.

7, Petit côté.

8, Dos.

9, Manche.

10, Parement de la manche.

11, Fichu Marie-Antoinette.

12, Croquis de la robe devant.

12 *bis*, Croquis de la robe, dos.

Cette petite robe peut se faire en popeline, garnie d'une petite ruche posée au bas de la jupe, autour du fichu et du parement de la manche.

13 à 17, Chapeau.

13, Passe.

14, Calotte.

15, Bavolet.

16, Fond.

17, Croquis du chapeau.

Taillez 3 centimètres en plus autour du fond (patron n° 16), posez ce fond sur la forme du chapeau, en faisant de petits plis de distance en distance; jetez un fil à 2 centimètres et demi du trait indiqué sur le patron, et placez la calotte sur ce fil ; posez la passe, puis le bavolet, en formant deux plis doubles.

18, 19 et 20, Pantoufle en crochet tunisien.

18, Semelles.

19, Détail du travail de la semelle extérieure.

20, Croquis de la pantoufle.

Prenez de la laine de Saxe en 5 fils.

Cette pantoufle, d'un travail facile, se commence par le bout du pied. Montez 15 mailles ; consultez le travail du petit chausson en crochet tunisien, n°s 10 et 11 de la planche d'Août, pour les augmentations en montant et en descendant, et les mailles passées.

1er rang. — 15 mailles, 1 augmentation en descendant.

2e rang. — 15 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

3e RANG. — 17 mailles, 1 augmentation en descendant.

4e RANG. — 17 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille, 1 augmentation en descendant.

5e RANG. — 19 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

6e RANG. — 21 mailles, 1 augmentation en descendant.

7e RANG. — 21 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille, 1 augmentation en descendant.

8e RANG. — 23 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

9e RANG. — 25 mailles, 1 augmentation en descendant.

10e RANG. — 25 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

11e RANG. — 27 mailles, 1 augmentation en descendant.

12e RANG. — 27 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

13e RANG. — 29 mailles, 1 augmentation en descendant.

14e RANG. — 29 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

15e RANG. — 31 mailles, 1 augmentation en descendant.

16e RANG. — 31 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

17e RANG. — 33 mailles, 1 augmentation en descendant.

18e RANG. — 33 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

19e RANG. — 35 mailles, 1 augmentation en descendant.

20e RANG. — 35 mailles, 1 augmentatian en montant, 1 maille, 1 augmentation en descendant.

Au 21e RANG, 14 mailles.

Vous commencez ici un des côtés du talon de la pantoufle. Pour le deuxième côté, vous ferez les augmentations et les diminutions en sens inverse, vous laissez un intervalle de 11 mailles au-dessus du pied; vous faites une augmentation en montant pour avoir vos 14 mailles au second côté.

22e RANG. — 14 mailles, 1 augmentation en descendant.

23e RANG. — 13 mailles, 2 mailles ensemble.

24e et 25e RANGS. — 14 mailles.

Répétez quatre fois ces quatre rangs.

38e RANG. — Comme le 22e.

39e RANG. — Comme le 23e.

Du 40e au 46e rang, 14 mailles.

47e RANG. — 10 mailles. Vous laissez 4 mailles que vous prenez au rang suivant.

48e RANG. — 14 mailles.

Pour le second côté au 47e rang, vous montez vos 14 mailles et vous en redescendez seulement 10. Vous les remontez ensuite pour former votre 48e rang, et vous descendez alors les 14 mailles. Vous réunissez les deux côtés à l'envers par un surjet ou par des mailles passées au crochet.

Les 11 mailles au-dessus du pied vous servent à monter la patte; faites 3 rangs, en diminuant d'une maille de chaque côté à tous les rangs; vous terminez par des mailles passées prises dans vos cinq mailles.

Lorsque la pantoufle est terminée, vous faites le petit feston indiqué sur le croquis n° 20. Attachez votre laine dans la maille au creux de la patte, et faites tout autour de la pantoufle : 1 maille-chaînette, 3 demi-brides prises dans la 2e maille, 1 maille-chaînette, 1 maille passée dans la 2e maille.

La semelle se fait en laine noire sur bourdon.

Montez une chaîne de 75 mailles, sur laquelle vous ferez 75 mailles, en enfermant votre ganse que vous couperez. Posez un second rang de ganse, en partant de la 33e maille, faites tourner votre ganse après avoir fait 3 mailles dans une, redescendez de l'autre côté, faites 3 mailles dans une et 43 mailles. Coupez votre ganse; ce côté doit former le bout du pied. — Laissez un intervalle de 13 mailles, posez votre ganse, et faites 9 mailles, 2 mailles dans 1; 1 maille — 3 mailles dans 1. — 1 maille — 2 mailles dans 1; vous commencez ainsi à former le talon, vous faites trois tours, en faisant à chaque tour, du premier côté du bout du pied, 2 mailles dans la 2e maille avant les augmentations du rang précédent, et 3 mailles dans la première maille de l'augmentation; au second côté, 3 mailles dans la 3e maille de l'augmentation du rang précédent, et 2 mailles dans la 2e maille après cette augmentation. Du côté du talon, au premier rang, 3 mailles dans la 1re maille de la 1re augmentation, 3 mailles dans la 2e maille de la 2e augmentation, 3 mailles dans la 2e maille de la 3e augmentation. Aux deux autres rangs, faites 3 mailles dans la 2e maille de chaque augmentation.

Pour terminer, avant de couper la ganse, vous la ramenez à la hauteur à laquelle vous l'avez posée du côté du talon. Vous aurez au talon et au bout du pied 9 ganses, et au milieu 7. Faites tout autour de la semelle un rang de demi-brides. Si votre point est trop serré et que votre semelle ne suive pas exactement la ligne extérieure du patron n° 18, vous pourrez ajouter au talon et au bout du pied quelques augmentations, en ayant soin de les placer auprès de celles indiquées dans l'explication que nous venons de donner.

Taillez un carton sur la 2e raie du patron n° 18, pour la semelle intérieure, prenez un morceau de finette de laine ou de flanelle plus grande que le carton, passez un fil fort autour, posez le carton sur l'envers de l'étoffe, serrez votre fil et faites quelques points lacés, afin de la maintenir.

Taillez ensuite sur votre pantoufle une doublure en finette de laine, en ajoutant les remplis. Posez au-dessous des mailles formant le feston qui termine la pantoufle, un caoutchouc très-étroit, vous ne lui faites pas suivre les contours de la patte, vous le faites passer d'un creux à l'autre. Vous fixez votre doublure au-dessus par un point en côté, au pied du feston, en ayant soin de cacher le caoutchouc. Du côté qui doit être cousu à la semelle, vous réunissez le dessus et la doublure par un surjet. Vous posez la pantoufle sur la semelle intérieure avec des épingles, et vous les réunissez par des points en côté en dessous de la semelle, presque au bord. Vous fixez ensuite la semelle en bourdon à la pantoufle, par des points arrière pris sur les demi-brides.

21 et 22, COL en crochet russe.

Ayant donné l'explication du crochet russe pour le porte-aiguilles, nos 23 et 24 de la planche d'Août, nous indiquerons seulement la disposition du col.

Prenez du fil d'Irlande C B n° 150.

Montez une chaîne de 18 mailles, et faites 172 rangs en crochet russe pour le fond du col. L'encadrement à jours se fait par 1 bride, 1 maille-chaînette, 1 bride, 1 bride, 1 maille-chaînette dans le haut, en plaçant les brides au-dessus de chaque côté. Sur le côté on fait six fois : 2 mailles-chaînettes, 1 bride dans la 3e maille ; et 2 fois : 2 mailles-chaînettes, 1 bride dans la même maille. Du côté de la garniture, 2 mailles-chaînettes et une bride au-dessus de chaque côte.

Montez pour la garniture une chaîne de 23 mailles et faites :

1er rang. — 23 demi-brides.

2e rang. — 4 demi-brides prises dans la 1re maille, 22 mailles crochet russe.

3e rang. — 23 mailles crochet russe.

4e rang. — Comme le 2e.

5e rang. — Comme le 3e.

6e rang. — Comme le 2e.

Il faut 52 dessins pour la garniture du col; chaque dessin se compose de 8 rangs.

1er rang. — 11 fois : (1 bride, 1 maille-chaînette), 1 bride.

2e rang. — 4 demi-brides dans la 1re maille, 22 mailles crochet russe.

3e rang. — 23 mailles crochet russe.

4e rang. — Comme le 2e.

5e rang. — Comme le 3e.

6e rang. — Comme le 2e.

7e rang. — Comme le 3e.

8e rang. — Comme le 2e.

Réunissez les deux parties par 1 rang de mailles passées à l'envers, en fronçant un peu au coin, c'est-à-dire en mettant deux dessins de la garniture au-dessus des augmentations de l'encadrement du fond du col. Les mailles passées se font en piquant le crochet dans une maille de la garniture et une maille du fond, et tirant le fil. Pour tourner le coin, il faut à chaque maille passée prendre deux mailles de la garniture.

23, Pelote de poche.

Cette pelote se fait en taffetas ou en velours. Taillez deux ronds en carton de la grandeur du modèle figuré sur la planche, puis deux morceaux de taffetas plus grands que vos cartons, de 2 centimètres tout autour. Passez un fil à points devant, autour de votre taffetas, posez un carton au milieu, et serrez le fil que vous arrêtez solidement, en faisant quelques points lancés d'un côté à l'autre. Vous recouvrez le second carton de la même manière, et vous réunissez ces deux ronds par un surjet tout autour, sur lequel vous piquez les épingles qui se trouvent alors renfermées entre les deux cartons.

24, Signet.

Ce signet se fait en papier satiné bleu et blanc; il est pareil des deux côtés.

Coupez deux bandes de papier bleu de 18 centimètres de long sur 2 millimètres de large, et ayez soin de couper vos bandes bien droites sans ondulations. Coupez 6 bandes de papier blanc de 3 centimètres de long et de la même largeur que les bleues. Toutes les bandes sont de la même largeur; les petits carrés figurés sur la planche vous donneront cette mesure. Pliez toutes vos bandes en deux, afin de leur donner la moitié de leur longueur. Prenez vos deux bandes bleues que vous posez l'une à côté de l'autre, en les plaçant en sens contraire, c'est-à-dire en mettant les deux bouts de l'une à côté du pli de l'autre, en ayant soin que les deux bouts dépassent le pli dans la hauteur. Vous prenez une bande blanche pliée également, vous enfermez les deux bouts de votre première bande bleue entre les deux bouts de la bande blanche, puis vous passez les deux bouts de la bande blanche dans le pli de la deuxième bande bleue. Tournez votre signet de l'autre côté. — Vous prenez une autre bande blanche, vous enfermez dans les deux bouts de cette bande ceux de la bande bleue qui a le pli en haut, et vous passez les deux bouts blancs ensemble dans l'autre bande. Vous posez ainsi vos six bandes blanches en plaçant les bouts une fois à droite et une fois à gauche.

Coupez deux bandes blanches de 9 centimètres, pour faire les bras de la croix, et douze bandes bleues de 3 centimètres, pliez vos bandes comme vous l'avez déjà fait; posez vos deux bandes blanches dans la croix comme vous l'avez fait pour les petites bandes, et placez six bandes bleues à l'un des bras, comme vous les avez placées au haut de la croix. Lorsque vos six bandes sont posées, vous les rapprochez contre les deux grandes bandes bleues, et vous faites l'autre bras de la même manière; vous tirez ensuite les deux bandes blanches par les bouts qui dépassent pour serrer vos petits carrés ; vous tirez également vos petites bandes bleues. — Coupez douze bandes blanches de 3 centimètres, et continuez à les poser de même en dessous des bras de la croix.

Coupez six bandes blanches de différentes grandeurs; deux bandes de 4 centimètres, deux bandes de 6 centimètres et deux bandes de 8 centimètres; placez-les toujours de la même manière en commençant par les plus courtes, pour former les marches. Vous coupez ensuite des bandes bleues ; quatre bandes de 4 centimètres et demi, quatre bandes de 4 centimètres et quatre bandes de 3 centimètres. Vous passez de chaque côté de la croix deux des plus grandes bandes bleues, dans les six bandes blanches, et vous tirez les deux bandes blanches qui forment la marche du haut. Ensuite vous prenez les quatre bandes bleues de 4 centimètres et vous en passez deux de chaque côté dans les quatre bandes blanches, vous tirez les deux bandes blanches du milieu qui forment la seconde marche ; puis vous passez les quatre petites bandes qui vous restent, deux de chaque côté, dans les deux autres bandes blanches que vous tirez également. Vous serrez tous vos petits carrés en tirant vos bouts de bandes dans tous les sens, et vous découpez ces bouts en petites dents comme la planche vous l'indique.

25, Chale carré en tricot léger.

Prenez 250 grammes de laine cachemire et deux aiguilles en buis ou en ivoire ayant 18 millimètres de circonférence.

Montez 201 mailles.

1er rang. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit (1 jetée, 1 maille sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit; prenez la maille que vous n'avez pas tricotée, avec l'aiguille de la main gauche, et rejetez-la par-dessus les deux mailles à l'endroit). Répétez 65 fois le dessin compris dans la parenthèse et terminez par 3 mailles à l'endroit.

2e rang. — 1 maille sans la tricoter — tout le rang à l'endroit.

3e RANG. — 1 maille sans la tricoter, — 1 maille à l'endroit ; répétez 66 fois le dessin compris dans la parenthèse du 1er rang et terminez par 1 maille à l'endroit.

4e RANG. — Comme le 2e.

5e RANG. — 1 maille sans la tricoter, — 66 fois le dessin du 1er rang et terminez par 2 mailles à l'endroit.

6e RANG. — Comme le 2e.

Recommencez au 1er rang.

Faites un carré de ce tricot et mettez-y une frange Diva que vous ferez ainsi : prenez une laine d'un mètre environ que vous enfilez dans une aiguille; coupez huit brins de laine de un centimètre et demi, formez une petite boucle avec votre laine, posez cette boucle sur votre doigt en dirigeant le bout enfilé de votre côté et le plus petit bout du côté opposé; mettez vos huit brins de laine derrière la boucle, puis tournez votre longue laine autour en passant votre aiguille dans la boucle et serrez le nœud en dessous du petit bouquet de laine en ayant soin de placer le nœud au milieu. Vous attachez vos petits bouquets de deux en deux centimètres avec votre longue laine, et lorsque vous êtes au bout de cette laine vous fixez cette frange autour du châle en surfilant; laissez deux centimètres et demi d'intervalle entre chaque point d'arrêt, et mesurez dix centimètres de frange pour chaque boucle. Vous recommencerez ce petit travail tout autour de votre carré, et vous aurez une frange légère et fournie en rapport avec le châle. On peut les faire de plusieurs couleurs, mais le blanc est toujours plus joli.

26. ÉTOILES au crochet avec glands pour voile de fauteuil, couvre-pieds ou dessus d'édredon.

Si vous voulez exécuter cette étoile pour voile de fauteuil, prenez du fil d'Irlande n° 80, et pour couvre-pieds ou dessus d'édredon, du coton n° 20.

Montez une chaîne de 12 mailles, fermez la chaîne par 1 maille passée en piquant le crochet dans la 1re maille de votre chaîne; faites 3 mailles-chaînettes qui formeront votre 1re bride et 23 brides. Enfermez votre chaîne dans le pied des brides; faites 1 maille passée en piquant le crochet dans la 3e maille-chaînette de la 1re bride.

2e RANG.—2 mailles-chaînettes—5 fois : (5 mailles-chaînettes, 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 5e maille en partant du crochet). 2 mailles-chaînettes, 3 demi-brides.—Répétez 8 fois.—Les 3 demi-brides à chaque raccord se font sur les 24 brides qui renferment la chaîne. Lorsque vous terminez le 8e raccord, ramenez votre fil par des mailles passées jusqu'à la 3e maille du picot du milieu pour commencer le rang suivant.

3e RANG. — 8 fois (11 mailles-chaînettes et 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 3e bride du picot du milieu de chaque raccord). Pour terminer, vous faites 1 maille passée en piquant le crochet dans la 1re maille-chaînette du rang.

4e RANG. — 1 maille-chaînette, 1 demi-bride, 31 fois (3 mailles-chaînettes, 3 demi-brides). 3 mailles-chaînettes, 1 demi-bride, 1 maille passée en piquant le crochet dans la 1re maille-chaînette du rang.

5e RANG. — 3 mailles passées, 1 maille-chaînette; ✕ 3 fois (5 mailles-chaînettes, une demi-bride dans la 5e maille du crocht du crochet). Une bride double prise dans la 9e maille, 3 fois (5 mailles-chaînettes, 1 demi-bride dans la 5e maille en partant du crochet), 1 bride double prise dans la même maille que la 1re bride double, 3 fois (5 mailles-chaînettes, 1 demi-bride dans la 5e maille en partant du crochet), 1 demi-bride prise dans la 9e maille, 1 maille-chaînette, 1 demi-bride dans la 6e maille ✕. Répétez 8 fois le travail compris entre les deux signes ✕; la dernière demi-bride du 8e raccord se fait par une maille passée, en piquant le crochet dans la 1re maille-chaînette du rang.

Intervalles. — Formez une chaîne de 4 mailles, fermez-la en piquant le crochet dans la 1re maille et tirant le fil.

1er RANG. — 1 maille-chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 1re maille de la chaîne, 3 fois (2 demi-brides dans la même maille). Faites 1 maille passée en piquant le crochet dans la maille-chaînette qui commence le rang.

2e RANG. — 1 maille-chaînette, 1 demi-bride dans la 1re maille-chaînette du rang précédent. 7 fois (2 demi-brides dans la même maille). 1 maille passée en piquant le crochet dans la 1re maille-chaînette du rang.

3e RANG. — 1 maille-chaînette. 4 fois (7 mailles-chaînettes, 1 demi-bride dans la 4e maille). Faites 1 maille passée en piquant le crochet dans la maille-chaînette qui commence le rang, pour former la demi-bride du 4e raccord.

4e RANG. — 1 maille-chaînette, 1 demi-bride. 4 fois : (3 mailles chaînettes, 2 demi-brides, 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la même maille, 1 demi-bride, 3 mailles-chaînettes, 2 demi-brides, 1 demi-bride dans la même maille, 1 demi-bride). Au 4e raccord vous ne faites pas les 2 dernières demi-brides, vous piquez votre crochet dans la maille-chaînette qui commence le rang et vous tirez le fil.

Si vous voulez réunir vos étoiles et vos intervalles avec le crochet, avant de faire la maille qui doit être cousue, vous piquez le crochet dans la maille de l'étoile ou de l'intervalle que vous voulez y joindre, et vous tirez le fil. Vous éviterez ainsi le travail fort ennuyeux de réunir toutes ces étoiles à l'aiguille.

Lorsque votre housse est terminée, avant de poser les glands, vous faites autour un rang de mailles-chaînettes et un rang de brides; attachez votre fil dans le 5e picot. — Faites 10 mailles-chaînettes, 1 bride dans le 3e picot, 10 mailles-chaînettes, 1 maille passée dans le 3e picot. Faites une bride double à l'endroit où se joignent deux étoiles.

Gland. — Prenez du coton C B n° 15; faites une ganse comme celle du petit chausson nos 10 et 11 du mois d'août, avec deux fils de 40 centimètres; pliez la ganse lorsqu'elle est terminée, faites un nœud au bout, et un double nœud au milieu; prenez un carton de 8 centimètres, tournez votre fil 40 fois autour, coupez d'un côté pour retirer le carton en ayant soin de maintenir les fils, afin d'éviter qu'ils se séparent; posez votre ganse au milieu de la mèche; tournez un fil deux fois autour, de manière à serrer le gland entre les deux nœuds, celui du haut sert à grossir la tête du gland; faites 10 points de feston, sans les serrer, en piquant l'aiguille dans le fil tourné autour du gland; aux rangs suivants vous piquez l'aiguille dans les boucles formées par les points du rang pré-



Giralda

cédent; faites 7 rangs; lorsque votre dernier rang est terminé, vous passez votre fil dans toutes les mailles et vous serrez autour de la ganse; vous avez ainsi la tête de votre gland enfermée dans un filet à mailles plus rapprochées que celles indiquées sur la planche; faites quelques points autour de la ganse pour fixer le filet, passez votre aiguille au milieu du gland, puis avec des ciseaux égalisez tous les fils.

TAPISSERIE.

Ce dessin, d'un genre tout différent de ceux que nous donnons habituellement, est très-joli pour coussin et peut être aussi disposé pour chaise.

PLANCHE DE MANTEAUX

Patrons réduits au dixième.

Mantelet Céline. — 1, Devant.
2, Dos.

Ce mantelet se fait en velours noir, garni d'une guipure, surmontée d'une passementerie; il est bordé sur l'envers d'une petite ruche Solferino, en ruban n° 4, formant transparent. A l'apiècement est posé une passementerie formant pèlerine.

Canova. — 3, Dos.
4, Devant.
5, Manche.
6, Parement.

Ce manteau se fait en velours noir avec petit col en passementerie ; les ornements du parement et du dos sont en passementerie.

Lalla-Roukh. — 7, Dos.
8, Devant.

Ce manteau se fait en drap de Vienne; trois larges guipures sont posées en biais. Il est bordé tout autour d'une petite ruche posée sur l'envers du manteau.

Mindha. — 9, Moitié du manteau.

Ce manteau se fait en drap, bordé d'un lacet de soie; à l'apiècement, une passementerie forme pèlerine et se prolonge jusqu'en bas du manteau; elle est retenue au milieu du dos par un bouton en passementerie.

Patron grandeur naturelle.

Tyrolien. — 10, Dos.
11, Devant.
12, Dessus de la manche.
13, Dessous de la manche.
14, Collet.

Ce manteau se fait en drap; les manches et les poches sont garnies d'une passementerie. Deux rangs de passementerie forment bretelles et sont ornés de boutons assortis.

GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Mantelet *Céline* en velours noir, orné de guipure et passementerie. — Robe de taffetas double chaîne. — Chapeau en velours épinglé, orné dessus d'une plume, et dessous de feuilles en velours.

Deuxième toilette. — Manteau *Canova.* — Robe de moire antique rayée. — Chapeau en velours, orné dessus d'un oiseau et d'une draperie en velours de deux tons ; dessous, nœuds de velours également de deux tons.

Troisième toilette. — Manteau *Lalla-Rouk.* — Robe de satin. — Chapeau piqué orné de velours et plumes dessus et dessous.

Quatrième toilette. — Manteau *Mindha.* — Robe de reps. — Capote de taffetas, bordée de velours épinglé, ornée dessus et dessous de nœuds de ruban mélangé d'herbe brillanteé.

Cinquième toilette. — Manteau *Tyrolien.* — Robe en taffetas pointillé. — Capote froncée en taffetas, ornée de velours et blonde, fond plissé en travers, dessous guirlande de fleurs en velours.

Je vous envoie, j'espère, ma chère amie, assez de travaux pour occuper vos journées pendant le mois d'octobre. — Mais vous n'êtes pas encore satisfaite. Eh bien, voici le troisième et quatrième quart de l'abat-jour dont vous avez déjà reçu la moitié. — Joignez les quatre parties ensemble, et le soir, en travaillant auprès de votre lampe, pensez un peu à moi.

Votre amie.

ÉPHÉMÉRIDES

1er OCTOBRE 1767. — MORT DE LÉON MÉNARD, HISTORIEN.

Né à Nimes, d'une famille de robe, Ménard dévoua toute sa vie à l'histoire de sa patrie. Il fit, à ses frais, des voyages, des fouilles, des recherches, qui anéantirent son patrimoine, mais qui lui permirent de publier en sept volumes une *Histoire de Nîmes*, dont les documents sont d'un prix inestimable. Le septième volume est consacré aux antiquités romaines, dont Nîmes est si riche, et il est orné de précieuses gravures.

Léon Ménard eut peu à se louer de ses concitoyens : il mourut pauvre et négligé.

Mosaïque

Dates de quelques inventions célèbres.

Avant Jésus-Christ : le gnomon, découvert par les Chinois; la peinture monochrome, par les Corinthiens; l'équerre, par Théodore de Samos; la vis sans fin, la poulie mobile et les miroirs ardents, par Archimède ; le papier de soie, par les Chinois; la précession des équinoxes, par Hipparque.

Après Jésus-Christ : les cloches, dues à Panis Pantin de Campanie, an 400; les moulins à vent, à un Arabe; le feu grégeois, inventé par un Grec, an 670; le papier de coton, par un habitant de Constantinople; l'horloge, par le pape Sylvestre II, an 992; les notes de musique, par Guy d'Arezzo, 1024; les lunettes, par Alexandre Spena, de Pise, 1296; les canons, 1338; l'étamage des glaces, 1346; la gravure en creux, 1410; la peinture à l'huile, par les frères Van Eyck, 1415; l'imprimerie, 1450; la découverte de l'Amérique, 1492; le vrai système du monde, dû à Copernic, 1500; le sucre de betteraves, à Olives de Serres, 1605; le télescope, à Jauren, lunetier de Middelbourg, 1609; le baromètre, 1626; les lois de la pesanteur, 1666; le ressort spiral des montres, 1684; le paratonnerre, dû à Franklin, 1757; l'aréostat, dû aux frères Montgolfier, 1783; le télégraphe aérien, en 1792; la vaccine, en 1800.

—

Les hommes les plus sages ont leurs *dadas* (*hobby-horses*), leurs magots, leurs médailles... Pourvu qu'un homme se promène tranquillement sur son dada, sans vous obliger ni vous, ni moi, à monter en croupe derrière lui, dites-moi qu'est-ce que cela vous fait?...

STERNE.

—

Quand on n'est pas bon, à quoi est-on bon?

X. MARMIER.

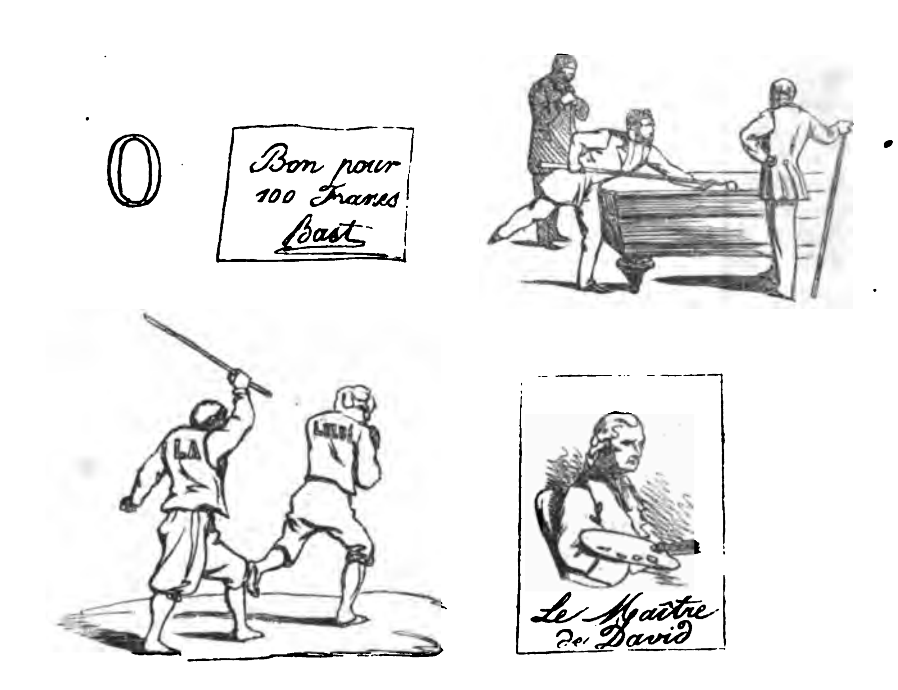
—

ÉNIGME.

Tout paraît renversé chez moi;
Le laquais précède le maître,
Le manant passe avant le roi,
Le simple clerc devant le prêtre;
Le printemps vient après l'été,
Noël avant la Trinité.
— C'en est assez pour me connaître.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : **Il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

HISTOIRE NATURELLE

HISTOIRE D'UN SAULE

I

RETOUR AU PAYS NATAL.

L'amour du pays natal est un des sentiments les plus persévérants du cœur humain. Le temps et l'éloignement, « ces deux pères de l'oubli, » comme disait Sterne, ne peuvent rien même pour l'affaiblir; les natures les moins délicates et les moins sensibles en subissent les effets avec une violence extrême. La nostalgie, ou le mal du pays, exerce des ravages fatals parmi les exilés, et les fait souvent exposer leur vie pour revoir un instant, au prix de mille périls, le toit de leur mère et les lieux où s'est écoulée leur enfance. *Revoir Mytilène et mourir!* s'écriait le poète grec Alcée, qui languissait dans le bannissement auquel l'avait condamné le tyran Pittacus.

Quoique, grâce à Dieu, l'exil ne m'ait jamais condamné à vivre loin de ma patrie, de longs voyages, des devoirs impérieux et sacrés m'avaient retenu pendant près de trente ans loin du village où je suis né.

Aussi, du jour où je pus conquérir un peu de liberté, je partis précipitamment pour ce petit coin de terre bien-aimé dont la pensée venait si souvent, par son souvenir, faire battre mon cœur et remplir de larmes mes yeux.

Hélas! trente ans d'absence apportent bien des changements, je vous l'assure, et de tristes changements.

A peine arrivé, je cherchai du regard la maison de ma mère, de ma mère, hélas! rappelée par Dieu longtemps avant mon départ.

La petite maison, avec son toit de chaume sur lequel se jouaient toujours des pigeons, ses volets gris, sa porte basse, et son banc de pierre où nous nous asseyions le soir, ma mère et moi, avaient disparu pour faire place à une immense usine qui les avait engloutis avec cinq ou six autres habitations. Il ne me restait même pas la consolation de retrouver la place où s'élevait autrefois cette demeure bien-aimée!

Personne ne me reconnaissait, car ceux-là qui me connaissaient en ma jeunesse avaient quitté le pays, ou reposaient dans le cimetière au pied de l'église. J'essayai en vain de déchiffrer leurs noms sur les croix de bois qui surmontaient leurs fosses et qui tombaient en poussière, consumées par la pluie et par les années.

Dans une tristesse que je ne saurais exprimer, mais que vous devez comprendre, je sortis du village et je me mis à errer à travers la campagne, jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât à m'arrêter et à m'asseoir sur le rebord d'un fossé au fond duquel coulait un ruisseau rapide et d'une extrême limpidité. Quoique profond, on pouvait distinguer jusqu'au moindre des cailloux blancs et rouges dont se composait son lit. Les plantes aquatiques le tapissaient de leurs grandes plaques vertes; des bandes d'épinoches allaient et venaient, affairées, turbulentes, cherchant celles-ci une proie, celles-là un coin favorable pour construire leur nid, car ces petits poissons construisent des nids dans les herbes de l'eau comme les fauvettes dans les haies des jardins.

Le premier poisson que je pêchai, moi que le sort réservait à pêcher la baleine dans les mers du Nord, et l'irex dans les mers de l'Inde, le premier poisson que je pêchai, dis-je, fut une épinoche. J'avais six ans, et ma sœur quatre, et mon ami Bernhard huit. Ma sœur détacha une des épingles qui attachaient son fichu, un joli fichu rose avec des fleurs blanches; Bernhard, qui se piquait d'adresse, courba l'épingle en forme d'hameçon; moi, je perçai un pauvre petit ver de terre qui sortait du gazon, et avec un bout de fil ramassé à terre et une baguette cassée à un arbre voisin, nous fabriquâmes un semblant de ligne, qui ne nous en fit pas moins sourire d'orgueil.

Puis je jetai l'hameçon et son appât dans l'eau. Comme nos regards, à tous les trois, suivaient les mouvements du pauvre vermisseau, qui se tordait de douleur! Comme nos cœurs battirent d'émotion quand une épinoche s'approcha de l'épingle, sembla flairer ce qu'elle portait, et finit par happer le ver en le secouant pour l'entraîner. J'enlevai la ligne par un mouvement brusque, et l'épinoche tomba à nos pieds sur l'herbe. Elle se débattait, elle ouvrait sa gueule mignonne avec des mouvements convulsifs. Bernhard battait des mains et jetait des cris de joie. Ma sœur, chère et excellente créature, leva sur moi ses grands yeux bleus, prit l'épinoche dans ses petits doigts, et se penchant sur le bord du ruisseau, remit doucement dans l'eau la bestiole. Celle-ci, ranimée tout à coup par le contact de son élément vital, partit comme une flèche et se cacha dans une masse de cresson.

Bernhard et moi, nous regardâmes ma sœur d'un air mécontent, car nous ne voyions pas sans ennui nous échapper une si belle proie. Mais l'enfant me sourit, sourit à mon camarade, et tirant de sa poche une grosse pomme que ma mère lui avait donnée, elle l'approcha de mes dents et, par une contrainte câline, m'obligea à y mordre.

Il me semble encore voir le regard limpide de ma

sœur et sentir la saveur à la fois acide et sucrée de la pomme. Après quoi Louise fit mordre la pomme à Bernhard et la mordit elle-même à belles dents, en plein milieu du fruit, que nous croquâmes ainsi tour à tour jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un petit trognon. Bernhard, le dernier qui en mangea, le jeta en plein milieu de l'eau; le morceau y tomba en tournoyant d'abord à la surface, qu'il sillonna par des milliers de cercles, puis il descendit lentement jusqu'à ce qu'il s'arrêtât entre deux cailloux, l'un d'un gris transparent comme une agate, l'autre d'un rouge vif et rude. Pendant ce temps-là, les cercles de la surface s'étaient effacés et l'on n'y voyait plus une seule ride là où naguère nous en admirions tant.

Cependant le soleil commençait à tomber d'aplomb sur nos têtes, et il nous fallait aller chercher un abri contre ses ardeurs à l'ombre d'un vieux saule semblable à celui qui me protége de son ombre. Nous nous assîmes tous les trois sur ses grosses racines déchaussées, le dos tourné au ruisseau.

En fouillant avec la baguette, débris de ma ligne, dans le sable sur lequel reposaient nos pieds, Bernhard trouva un grand clou à tête large et bizarrement découpée. Il me le montra, et après avoir discuté longtemps de l'usage que nous en ferions, nous finîmes par décider qu'il fallait l'enfoncer dans le tronc du saule. Ce qui fut dit fut fait. Aussitôt, m'armant d'une grosse pierre en guise de marteau, je me mis à frapper sur ce morceau de fer, non sans m'émerveiller de ma force à le faire pénétrer toujours de plus en plus avant, jusqu'à ce qu'il n'en restât rien dehors que la tête. Louise applaudissait à mes efforts, battait des mains à chaque coup de pierre, et me regardait avec un sentiment d'admiration dont s'accommodait fort ma vanité d'enfant. Bernhard eût bien voulu aussi frapper avec la pierre, mais j'eus la cruauté de ne pas lui en donner le plaisir.—Et pourtant, répétait-il à chaque instant, c'est moi qui ai trouvé le clou!

En évoquant ces souvenirs, je regardai le saule dans ses moindres parties. Tout à coup je jetai un cri de surprise et mes yeux se mouillèrent d'attendrissement : Un clou! Oui, c'était bien le clou que j'avais enfoncé trente ans auparavant dans le saule. En dépit de la rouille qui donnait un ton rougeâtre à sa tête triangulaire, je le reconnaissais à l'ébréchure du côté droit que lui avait faite un coup de pierre mal asséné!

Comme les années ont changé le pauvre arbre! A peine lui reste-t-il un peu de bois à demi consommé dans ses flancs entr'ouverts. Il ne vit plus, il ne tient plus à ses racines que par son écorce épaisse et rugueuse, qui, elle-même, s'en va par écailles quand on la touche un peu rudement. Cependant de gros rameaux couronnent encore sa tête, s'étendant çà et là comme des bras qui tiendraient des poignées de baguettes vertes, souples et ornées de feuilles étroites! O cher saule! combien je me sens heureux de te retrouver après tant d'années d'absence! Je te reconnais! Tu es le seul souvenir vivant et debout de mon enfance! Quand les tombes se montrent muettes pour moi, toi tu me parles et tu évoques les vrais souvenirs des jours heureux et à jamais perdus! Eh bien, jusque-là, tu es le seul ami que je retrouve, je ne te quitterai point de la journée! Je resterai près de toi jusqu'à la dernière heure de mon séjour au pays natal!

Et en parlant ainsi, je m'adossai à un autre saule, en face de celui-là, comme autrefois Bernhard, ma sœur et moi nous l'avions fait, et je me mis à prier Dieu et à le remercier d'avoir changé mon amertume en joie, et fait disparaître l'isolement qui me poignait si douloureusement.

II

LE SAULE.

Ainsi placé en face de ce saule qui évoquait, pour moi, vieillard, les souvenirs de mon enfance, je me laissai aller peu à peu à une profonde rêverie dont me tira un léger bruit dans l'eau.

Au pied des racines tortueuses de l'arbre, une petite tête futée, avec deux grands yeux noirs pleins de vivacité, regarda autour d'elle, s'assura que nul péril ne pouvait la menacer, et un joli animal s'élança sur la rive herbue.

C'était un rat d'eau.

Il s'assit, fit une toilette minutieuse, peigna de ses pattes de devant ses longues moustaches, et se mit ensuite à fourrager çà et là des brins de foin et des débris de roseaux dont il forma une petite botte qu'il emporta ensuite dans un terrier dont l'entrée se trouvait cachée par une touffe d'herbes aquatiques.

Il revint ensuite, rassembla de nouveaux matériaux plus souples et plus secs, sans doute pour garnir l'intérieur de son nid, quand tout à coup je le vis qui laissait échapper de sa gueule le fardeau qu'il y tenait. Ses yeux se fixèrent avec terreur sur les souches noueuses qui formaient, au pied du saule, la naissance des robustes racines de cet arbre. Soudain une grande couleuvre s'élança comme un trait sur la pauvre bête, la saisit de sa bouche armée de dents aiguës et l'enlaça des replis de son corps souple et nerveux.

Le rat d'eau jeta un cri si désespéré que je me levai précipitamment; la couleuvre effrayée lâcha sa proie et rampa avec rapidité vers le trou d'où elle était sortie et se perdit parmi le gazon et les pierres.

Quant au rat, il resta encore là pendant une seconde, haletant, éperdu; puis, d'un bond, il s'élança dans le ruisseau, plongea et disparut.

Je repris ma place, et bientôt, les yeux fixés sur les plus hautes branches du saule, j'aperçus une chenille à tête plate en forme de cœur, avec deux longues cornes. Cinq bandes obliques se dessinaient sur chaque partie de son corps bleuâtre. Tandis que je cherchais à quelle espèce elle pouvait appartenir, deux papillons qui vinrent tout à coup tournoyer au-dessus de l'arbre, résolurent mes hésitations. L'extrémité de leurs antennes était fauve; des tons bleus et violets chatoyaient sur leurs premières ailes d'un gris brun, et au milieu de ces ailes se dessinaient des espèces d'yeux. C'étaient des papillons Mars, charmante espèce appartenant à la famille des nymphéales et baptisée du nom barbare d'*ilia apatura*.

Il fallait que ces beaux insectes eussent été chassés de leur retraite par quelque accident, car ils sont crépusculaires, et d'habitude ne se montrent qu'à la tombée du jour.

Sur les branches inférieures du saule, et les plus rapprochées de l'eau, picorait une autre chenille plus grosse, le dos chagriné et d'un vert tendre, le ventre

et les flancs bleuâtres. Ces flancs portaient sept lignes blanches obliques; les pattes de la chenille étaient vertes et rosées, enfin une sorte de corne verdâtre se dressait sur l'extrémité de sa queue et donnait à l'animal quelque chose de bizarre.

Cette chenille est d'une grande beauté, mais elle produit un papillon plus beau encore.

En effet, le smérinthe ou demi-paon mesure une envergure qui atteint jusqu'à quarante lignes (1); le dessus de ses premières ailes est d'un gris tantôt rougeâtre, tantôt violâtre, avec des ondes légèrement obscures et trois espaces bruns irréguliers, dont deux sur le milieu. Le troisième occupe le bord, à partir du sommet; à son extrémité se détachent deux pointes noires.

Sur le dessus des secondes ailes, d'un rouge carmin taché de brun, apparaissent deux grands yeux bleus à prunelles et à iris noires; quant au corselet, ses formes se recouvrent d'une sorte de pourpoint gris avec une figure brune représentant un T renversé. L'abdomen accuse une nuance plus foncée.

Je suivais les mouvements de la grande et belle chenille du *smérinthe*, et je réfléchissais aux métamorphoses mystérieuses qu'elle avait déjà subies et qui l'attendaient encore, depuis l'œuf microscopique d'où elle était sortie, elle géante parmi ses sœurs, jusqu'à sa transformation d'être rampant en momie vivante, puis en papillon, quand tout à coup un de ces rapides coups de vent, si fréquents au bord des ruisseaux que ne protégent point de hautes berges, se rua sur le saule, l'enveloppa d'un tourbillon impétueux, le secoua comme s'il eût voulu l'arracher, et fit trembler et s'agiter toutes les branches du pauvre arbre. Le choc invisible le heurta si violemment que plusieurs de ses feuilles, brusquement arrachées, vinrent me frapper au visage; je portai machinalement la main à mon front, et je sentis qu'un insecte, apporté avec les feuilles, s'était attaché à mes cheveux.

Dès que j'effleurai cet insecte de mes doigts, il s'exhala de son corps une odeur de rose prononcée, et je vis que j'avais touché un capricorne (*aromia moschata*), joli insecte d'un vert bronzé et le front orné de longues antennes qui ressemblent à des bambous infiniment petits.

Je posai délicatement, sur le revers de ma main, l'insecte parfumé, et, dans le mouvement que je fis pour me rasseoir commodément et contempler à mon aise cette bestiole, qui vit de la sève du saule et qui rivalise d'émanations exquises avec la rose, le bout de ma chaussure heurta une pierre qui se dérangea et laissa à découvert trois ou quatre insectes noirâtres. Alors un parfum de pomme de reinette s'unit au parfum du capricorne. Je reconnus du premier coup d'œil que j'avais affaire au *staphylin odorant* (*velleius odorans*).

Comme ses congénères, ce *staphylin* est un carnassier qui ne se nourrit que de proies vivantes et de chenilles surtout; on le reconnaît à sa couleur d'un noir mat, à ses courtes élytres, recouvertes de petits points serrés, à la finesse de son abdomen, qui se dresse en l'air à la moindre alarme, et à ses pattes légèrement épineuses.

Tandis que je jouissais réellement d'un de ces repas de parfums inventés par Swift dans son *Gulliver*, une odeur odieuse les absorba brusquement et leur substitua une puanteur cadavéreuse.

Hélas! ma main s'était appuyée sur des insectes de la même famille que le *staphylin odorant*, sur des *staphylins dilatés* (*velleius dilatatus*).

Ceux-ci hantent les végétaux en décomposition, et la bande que j'avais si malencontreusement dérangée se tenait cachée sous un champignon pourri qui lui donnait à la fois le vivre et le couvert.

Les *staphylins* sont des insectes brutaux, féroces, qui se dévorent entre eux, comme je pus bientôt le voir, car ils s'en prirent mutuellement l'un à l'autre du bouleversement de leur champignon, et s'attaquèrent avec une extrême furie.

Ils cherchaient à se saisir, non par le corps ou par les pattes, mais à la jonction de la tête et du premier anneau de leur corselet, de manière à ce que le malheureux qui se trouvait ainsi pris ne pût faire usage de ses mandibules acérées et tranchantes. Malheur à celui qui se trouvait dans cette position fatale! en quelques secondes sa tête tombait tranchée, et le vainqueur dévorait son corps palpitant.

De huit staphylins qui combattaient, il n'en resta bientôt plus que quatre; ces quatre, leur repas sacrilége terminé, s'attaquèrent ensuite entre eux, si bien qu'une minute après, il n'en survivait que deux acharnés l'un contre l'autre et que ne put même séparer une pincée de sable que je leur jetai.

Tout à coup, un gros scarabée doré sortit du gazon, et, en deux coups de ses redoutables mâchoires, eut raison des staphylins, dont il fit sa proie, puis il retourna paisiblement dans les hautes herbes, comme un sauvage peau-rouge revient au fond de ses prairies après avoir insoucieusement porté le pillage et la mort dans un établissement européen.

A ce drame ne tarda point à succéder, grâce à Dieu, une scène plus gaie, car la nature a ses clowns comme elle a ses tragiques.

Un second coup de vent, en secouant de nouveau les branches du saule, jeta sur le sable un taupin noir qui tomba malheureusement sur le dos.

Or, les pattes de cet insecte, courtes, comprimées, en partie contractées, unies sans épine avec les tarses (extrémités terminales des pattes) filiformes, ne lui permettent pas de se relever lorsqu'il git sur le dos.

Le taupin se mit donc à faire ce que les saltimbanques appellent des *sauts de carpe* jusqu'à ce qu'il pût enfin retomber sur ses pattes, regagner la tige du saule et y reprendre sur une feuille son festin de pucerons interrompu.

Pour parvenir à exécuter ces sauts qui s'élèvent à quatre ou cinq centimètres, je vis le taupin contracter ses pattes en les serrant contre le dessous du corps, baisser intérieurement la tête, et son corselet, très-mobile, se rapprocher ensuite de cette dernière partie de l'arrière-poitrine. Le corselet, la tête et le dos se heurtant avec force contre le sol contribuent, par leur élasticité, à faire élever perpendiculairement le corps de l'insecte.

Les jongleries du taupin terminées, tout redevint calme et immobile autour de moi, et mon attention se porta sur l'intérieur du tronc du saule, intérieur rempli de bois en décomposition et ressemblant à une sorte de poudre à gros grains.

En remuant un peu du bout de ma canne ces débris

(1) Environ 9 centimètres.

végétaux, je mis à découvert une dizaine de *cossus-perd-bois* (*cossus ligniperda*), grandes chenilles nues qui possèdent la faculté de dégorger une liqueur âcre nauséabonde, et à laquelle, à tort ou à raison, on attribue la propriété de ramollir les fibres du bois.

Je pris deux ou trois de ces chenilles que j'étendis sur l'herbe. Dès l'instant qu'elles eurent constaté que j'étais bien résolu à ne pas les laisser se replonger dans le saule, elles se mirent immédiatement à filer une sorte de toile pour s'abriter contre l'air, dont elles redoutent singulièrement le contact.

Elles s'habillèrent littéralement de ce costume improvisé, et devancèrent ainsi l'époque où elles revêtent un semblable vêtement, car les habiles fileuses, si semblables à des vers, après avoir tissé, pour s'y transformer en chrysalide, une coque revêtue de poussière de bois, se transforment en un grand papillon noirâtre, sombre, les ailes recouvertes de dessins étranges qui ressemblent à des caractères mystérieux.

Côte à côte avec les chenilles de cossus se trouvaient les larves du *cerf-volant* (*lucanus cervus*).

Le *cerf-volant* est le plus gros des coléoptères (qui ont des ailes-gaîne) de France. Son nom de *lucanus* lui vient des anciens et signifie *bœuf*; ceux-ci trouvaient qu'il ressemblait à un mammifère; les modernes, de leur côté, ont trouvé plus juste de le comparer à un cerf.

En effet, chez le mâle on remarque une grosse et forte tête ornée de mandibules non moins fortes, arquées comme les cornes d'un bœuf et dentelées comme les bois d'un cerf.

A l'état de larve, le cerf-volant est une sorte de gros ver blanc qui se nourrit de la sève extravasée par les arbres malades; il devient un agent très-actif de destruction forestière. A l'état d'insecte parfait, c'est un gros lourdaud d'insecte, volant mal, grimpant mal, marchant plus mal encore et n'apparaissant que le soir. On ignore à quel usage peut servir ce développement formidable en apparence et inoffensif en réalité des mandibules du mâle. Elles ne scient point, elles ne coupent point, elles ne brisent point et ne forment qu'un moyen fort incomplet de défense.

Dans la partie la plus sèche et la plus solide de l'écorce du saule, une bande de *fourmis fuligineuses* avait fondé son petit royaume.

Elles y avaient formé une série d'habitations composées d'un grand nombre d'étages de cinq à six lignes de haut, séparés par des planchers qui avaient tout au plus l'épaisseur d'une carte à jouer, et divisés en une grande quantité de loges, soit par des cloisons, soit par des colonnettes très-rapprochées.

Les insectes avaient taillé les cloisons dans le sens des fibres ligneuses, de sorte qu'elles offraient au regard des portiques concentriques irréguliers.

Je ne savais assez admirer l'intelligence qui présidait à la construction des pilastres, qui, larges de la base et du sommet s'amincissaient et s'arrondissaient au milieu.

Tandis que j'étais en contemplation devant ces merveilleuses constructions, je sentis une main qui se posait sur mon épaule, je tournai vivement la tête et je reconnus le docteur Bernhard, mon plus ancien ami, le camarade inséparable de ma jeunesse!

SAM.

(*La suite au prochain Numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL D'UN JEUNE MÉNAGE

Par M. PIERSON

Président de chambre à la Cour Impériale de Nancy (1).

Un grave magistrat, qui est père et qui dédie son livre à sa fille chérie, vient d'employer les courts moments prélevés sur des devoirs austères, à écrire un petit livre pour les jeunes époux, et il y a mis le sens, l'expérience et la science du cœur que la vie donne à ceux qui savent profiter de ses leçons. Les mœurs des anciens jours, la simplicité, l'honneur, la piété respirent en ces pages qui protestent énergiquement contre les tendances de notre époque, et qui disent aux jeunes gens : Le bonheur n'est pas dans l'argent, il n'est pas dans les plaisirs, il n'est pas dans le luxe, il est dans les affections permises et dans l'union avec Dieu. Écoutez ces conseils sur la *vie d'intérieur* :

« S'entretenir de tout ensemble, faire converger les volontés vers le but le plus agréable à tous deux, ne regarder comme ses plus doux plaisirs que ceux qui peuvent être partagés, ne pas éprouver de peine qui ne soit confiée pour être adoucie par un cœur dont elle devinera aussi le chagrin; manifester franchement un mécontentement qui, dissimulé et nourri par un souvenir amer, finirait par ressembler à de la haine, aimer si bien et si loyalement que jamais soupçon injurieux, défiance jalouse ne viennent tourmenter le cœur qui l'éprouverait et blesser l'époux qui en serait l'objet; se rendre enfin l'habitude de vivre ensemble si douce et si intime que le toit conjugal soit la demeure par excellence; que, loin de lui on rêve au doux accueil qui nous y attend, et

(1) A Nancy, chez tous les libraires; un petit volume.

que le bonheur de s'y retrouver surpasse toutes les autres jouissances, voilà la vie d'affection et de confiance qu'il faut aux époux...; deux âmes qui doivent n'en former qu'une ne peuvent être trop rapprochées; les deux époux seront d'autant plus heureux, qu'ils vivront plus ensemble. Que la vie intérieure, que ses devoirs comme ses plaisirs deviennent donc la base sur laquelle s'élèvera cet édifice que les vents ne renverseront point.

» Quelquefois, de jeunes époux regardent la première année de leur mariage comme une époque qui doit être consacrée au plaisir, et la première habitude qu'on leur voit prendre, c'est de ne plus passer une soirée chez eux. Quand ensuite les assujétissements de la naissance des enfants viennent à retenir quelque temps chez eux ces mêmes époux, c'est une gêne qu'ils brûlent de voir cesser; on reprend aussitôt des habitudes que le temps ne fera que fortifier, et qui deviendront un tel besoin, que la soirée passée chez soi sera une triste exception; que le tête-à-tête du mari et de la femme sera regardé comme fastidieux et plein d'ennui. On reviendra volontiers chez soi pour y manger et y dormir, mais à part cela, tout le plaisir que l'on attend doit venir du dehors. Sous le toit domestique, il n'y a que des devoirs pénibles à remplir, des enfants dont il faudrait diriger l'éducation, des domestiques à surveiller, une comptabilité à tenir, des affaires à soigner; c'est un fardeau dont il faut chercher à se débarrasser ou à rendre le poids le plus léger possible... Imprudents attendez quelques années, et bientôt les soucis remplaceront la foule rieuse et légère qui vous entourait. Des enfants mal élevés feront à votre cœur plus d'une cruelle blessure; la mauvaise conduite de vos domestiques vous causera mille tourments, et les résultats d'une administration négligée exerceront sur le bien-être de la famille une influence plus funeste encore. Alors des plaintes, des querelles, des reproches. Les paroles seront d'autant plus aigres, que les reproches seront mieux fondés, et le rétablissement de l'ordre d'autant plus difficile, que des habitudes invétérées ne se changent guère... A voir cette persistance des esprits légers et mondains à ne se trouver bien que hors de chez eux, on serait tenté de croire que la vie qu'ils se sont créée est le meilleur calcul en fait de bonheur, et qu'en eux il faut voir les privilégiés d'ici-bas. Ne vous y méprenez pas, le bonheur n'est pas le plaisir; sachez distinguer les douces émotions du cœur des jouissances de la vanité...

» Une foi conjugale qui emprunte à la foi religieuse son dévouement et son indissolubilité; des parents honorés et respectés; des enfants élevés au bien par une éducation grave et ferme; des domestiques soumis et fidèles; une économie inspirée par la modération des désirs, dirigée par un esprit d'ordre inaltérable, tout ce qui fait enfin le bonheur de la famille et sa gloire, voilà les besoins moraux qu'il faut satisfaire, voilà le signe infaillible du progrès. »

Nous voudrions copier tout entier le chapitre des *Enfants* et celui des *Domestiques*, mais nous espérons que nos jeunes lectrices, mariées ou fiancées, se procureront *le Manuel du jeune ménage*, et se pénétreront de ces conseils si paternels et si judicieux à la fois.

LES JEUNES FILLES

Par Mme Brisset des Nos (1).

Les jeunes filles, dans ce livre, sont peintes par quelqu'un qui les connaît, et la société par quelqu'un qui l'a vue; l'expérience, la finesse d'observation rendent plus pénétrants les sages conseils que l'auteur offre à ses lectrices. Ils ne disent rien de bien neuf, car la morale ne change pas; vraie, elle est éternelle, et quelles que soient les découvertes de notre temps, on n'a pas trouvé un meilleur appui que Dieu, un autre but que le ciel, un plus noble emploi de la vie que le devoir et le travail, un plus saint amour que celui de la famille; mais ces vérités immortelles ne perdent jamais à être dites et redites, surtout lorsqu'on les présente sous une forme vive, délicate et fine. C'est le cas de madame Brisset des Nos, et parmi ses conseils, nous avons particulièrement remarqué ceux qu'elle adresse aux jeunes filles qui sont obligées de se frayer une carrière par leur propre travail. Rien de plus judicieux et de mieux étudié, et ces bons avis dont tant de jeunes personnes ont besoin, font désirer que le livre qui les renferme se propage et prenne sa place dans toutes les bibliothèques paroissiales; il fera du bien, et c'est là, sans doute, le vœu que renfermait l'âme de l'auteur quand ces pages utiles ont été tracées.

MARCELINE

Par Mme de Chabreuil (2).

Ce petit roman, d'un auteur hier inconnu, nous a charmé par sa distinction, sa simplicité et la piété dont il est empreint. Marceline traverse les rudes épreuves de la pauvreté, de l'isolement, du travail, sans que son espoir en Dieu fléchisse, et sans que l'humble courage dont est armé son cœur de chrétienne vienne à faiblir. De douces leçons émanent de ce récit, que la sobriété et la clarté de son style mettent à la portée de toutes les intelligences. Nous recommandons ce bon livre aux institutrices comme livre de prix, et aux personnes qui cherchent à propager les saines lectures. C'est un ouvrage solide et agréable à la fois.

JEUX ET EXERCICES DES JEUNES FILLES

Par Mme de Chabreuil (3).

La même plume a tracé un livre curieux, qui ren-

(1) Un volume in-12. Chez Régis Ruffet, 38, rue Saint-Sulpice.

(2) Chez Mame, à Tours, un beau volume in-8°. — Prix: 80 c.

(3) Chez Hachette, un volume avec 55 vignettes, prix : 2 francs.

ferme l'histoire et la description de tous les jeux en usage parmi les enfants et les jeunes personnes. C'est une encyclopédie complète où rien n'est omis, et qui est divisée avec une grande méthode : — les jeux d'action, — jeux avec jouets, — les jeux d'adresse, — les jeux d'esprit, — les rondes.

Chaque jeu a sa petite histoire; on nous dit par qui il fut inventé, et souvent même, sans citer le noble jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, ces origines se perdent dans la nuit de l'histoire, ou se rattachent à des noms connus et célèbres, qu'on est tout surpris de trouver là; chacun a ses lois qu'il faut connaître pour que le jeu ait vraiment tout son intérêt; les jeux d'esprit sont mis en action d'une manière ingénieuse qui aide à les faire comprendre; de charmantes gravures sur bois aident aussi aux explications, et rendent ce petit volume tout à fait agréable.

L'auteur le dédie surtout aux mères, et dans la préface, elle leur dit : « Sans donner aux jeux une trop grande place dans l'éducation, nous ne pouvons leur refuser d'en faire partie, et nous conseillons à la mère attentive de s'en servir quelquefois comme d'auxiliaires pour la grande et difficile mission qu'elle a reçue de la Providence. Considérés sous ce rapport, les jeux n'ont plus rien d'inutile ni de trop puéril. C'est pourquoi nous engageons les mères à y assister, et même à les diriger le plus souvent qu'elles le pourront. Nous nous servirons, pour appuyer notre sentiment, de l'autorité d'un pieux écrivain : « *Jouez et chantez avec vos enfants, ou du moins voyez leurs jeux avec complaisance, et écoutez leurs chants d'un air satisfait, pourvu qu'il ne s'y trouve rien qui blesse la modestie.* » (Le P. Ambroise de Lombez.)

Madame Necker de Saussure a dit aussi : « Si les jeux de gymnastique ne sont pas propres à instruire, ils peuvent l'être à développer. Parmi les jeux d'esprit, quelques-uns demandent de la présence d'esprit et de la rapidité de repartie; d'autres, une analyse des idées pareille à celle qu'on emploie dans les sciences d'investigation, d'autres des efforts de mémoire.»

Appuyés sur de telles autorités, nous sommes bien en droit, chères lectrices, de vous recommander le livre de madame de Chabreuil.

M. B.

SANS BEAUTÉ

Par Mme Zénaïde Fleuriot (1)

Sans Beauté est un titre piquant, car de toute éternité, depuis que l'on fait des romans, depuis *Théagène et Chariclée* jusqu'au volume paru hier chez Lévy ou chez Hachette, les héroïnes sont pourvues de toutes les grâces, et notre siècle, qui a tout changé, est resté fidèle à cette ancienne coutume. Mademoiselle Fleuriot a osé prendre pour principal personnage un vrai laideron, qui ne brille que par l'esprit, le caractère et la noblesse du cœur, et elle a su répandre beaucoup d'intérêt sur ses aventures. Gabrielle n'a plus de mère; son père la laisse subordonnée à tous les caprices d'une marâtre, à laquelle nous reprocherions volontiers un peu trop de férocité; contrariée dans tous ses goûts, déçue dans tous ses projets, Gabrielle trouve l'occasion de déployer une grande force d'âme et de dévouement, et, juste retour des choses d'ici-bas, elle finit par épouser celui qu'elle aime, et par avoir une somme de bonheur égale à ses infortunes. Ce joli récit, auquel l'esprit et la vivacité ne font pas défaut, captive le lecteur, mais un peu plus de sensibilité ne nuirait pas au tableau. *Sans Beauté* est écrit en forme de Mémoires, et l'on conçoit difficilement que Gabrielle raconte, d'un ton aussi dégagé, la ruine de sa famille, les torts de sa belle-mère, et enfin la folie et la mort de son père. Un mot parti du cœur serait-il de trop sous la plume de celle qui décrit de pareils tableaux? J'avoue que le portrait en caricature de la bonne tante qui a tenu lieu de mère à Gabrielle ne me plaît pas beaucoup : Gabrielle montre-t-elle de l'intelligence en se moquant d'une imperfection physique, et ne fait-elle pas suspecter son cœur, puisque celle dont elle plaisante a tous les droits à son amour? Mademoiselle Fleuriot écrit pour les jeunes filles, elle ne doit pas flatter des défauts trop chers à la jeunesse, et nous lui signalons ce léger tort : puisse-t-elle accepter notre conseil ami : il est né d'un vif intérêt pour son talent qui, en s'épurant, peut faire un très-grand bien. Le goût de l'esprit est dangereux, la plaisanterie est difficile, et peut-être le spirituel auteur de *Sans Beauté* devra-t-elle réagir contre les tendances qui la portent à glisser sur les choses du cœur, et à appuyer fortement sur le côté comique des personnages et des événements. On ne doit introduire dans les livres d'éducation ni *M. Cryptogame*, ni *M. Vieux-Bois*, et Topffer n'a pas confondu son crayon avec sa plume. M. B.

(1) Chez Dillet, rue de Sèvres, 15. Prix : 1 fr. 50.



LES TROIS SŒURS

SCÈNES DE FAMILLE

(Suite et fin.)

XV

Les jours, les semaines, les mois s'enchaînèrent, et dans leur douce monotonie, ils enlacèrent si bien madame Darboys, qu'elle parut oublier et Paris et ses chagrins passés ; elle subissait la contagion du bonheur paisible qui régnait autour d'elle, comme on subit, même dans les plus violentes agitations de l'âme, l'influence du calme religieux qui plane sous les voûtes d'une église, ou de ce grand silence qui remplit les forêts. Angèle n'était pas oubliée, les mères n'oublient pas; peut-être ce cœur dont elle avait été tant chérie, cachait-il encore une secrète blessure, un regret silencieux, une inquiétude qui veillait toujours, mais au moins l'extérieur de la vie de madame Darboys avait repris son calme et sa dignité; et, entourée de ses enfants affectueux et dévoués, de ses parents, de ses vieux amis, occupée de ses petits-enfants dont elle était aimée, elle avait une part de bonheur, et si elle pleurait encore, c'était devant Dieu seul, car ses larmes eussent affligé Germaine. Or, Germaine avait désormais conquis l'amour de sa mère.

Ce n'était qu'au moment où arrivaient les lettres d'Angèle qu'on pouvait s'apercevoir que ce sentiment maternel, si puissant autrefois, ne s'était pas éteint sous les froides eaux de l'ingratitude. En recevant ces lettres, madame Darboys rougissait comme une jeune fille ; elle les lisait, elle les relisait, elle cherchait à deviner entre les lignes, à faire rendre à chaque phrase tout le sens qu'elle pouvait contenir, commentant chaque mot, analysant chaque expression, essayant même d'interroger les caractères biffés ou raturés, mais souvent, après ce minutieux travail, elle pliait le papier d'un air découragé et le remettait dans son enveloppe.

Les lettres d'Angèle étaient froides comme elle, embarrassées et gênées comme la situation qu'elle s'était faite, courtes, comme celles des gens de loisir qui n'ont jamais le temps, et elles laissaient après leur lecture une empreinte de mécontentement et de tristesse. Et pourtant, elles étaient toujours désirées, toujours attendues, et le moment du courrier excitait toujours chez la mère de Germaine une espèce d'émotion. C'était une âme qui sans cesse avait soif et qui ne se désaltérait pas complètement. Germaine entrevoyait la situation de sa mère ; elle comprenait qu'il y avait dans ce cœur une place que sa tendresse et ses respects ne remplissaient pas ; elle s'en affligeait parfois, mais la sécurité de sa conscience, la satisfaction du devoir accompli la rassuraient et mettaient constamment la sérénité sur son front et la consolation dans ses paroles.

Depuis longtemps on n'avait pas reçu ces lettres si désirées, et l'heure du courrier devenait tous les jours, pour madame Darboys, une heure d'émotion. Elle guettait de loin le facteur, *l'espérance en uniforme*, comme on l'a nommé, elle distinguait son pas, son coup de cloche, et, répondant à sa propre pensée, elle disait tout haut :

« Le voilà ! »

Mais les jours succédaient aux jours, sans que la petite écriture de sa fille parût sur une adresse. Un matin, on était au déjeuner, quand on apporta le tribut journalier, des lettres, des billets et des journaux — événement chez nos pères, habitude et besoin de notre temps.

« Voilà une lettre pour vous, ma mère, dit Armand en passant à madame Darboys un grand pli carré, au cachet rouge, qui n'avait pas les allures coquettes de la correspondance d'Angèle.

Madame Darboys le prit négligemment; elle était déçue et n'attendait pas grand chose de cette missive, qui avait l'air de sortir d'une étude de notaire ou d'un bureau d'agent de change. Elle l'ouvrit cependant, y jeta les yeux, devint pâle et recula sa chaise dans l'ombre, comme pour fuir le jour et les regards. Quand elle eut lu lentement deux pages d'une écriture serrée, elle les relut encore, plia la lettre et la mit dans sa poche sans rien dire.

« Maman, dit Germaine qui avait reçu aussi son courrier, voici une nouvelle inattendue, une bonne nouvelle! Angèle vient nous surprendre ce soir. Tenez, voici ce qu'elle me dit :

« Ma chère Germaine,

» Je voudrais passer quelques jours avec toi et notre mère, et comme je connais tes goûts hospitaliers, je m'annonce sans façon. Je serai chez toi, lundi, 14, au soir.

» Adieu, je t'embrasse bien, ainsi que maman.

» Amitiés à ton mari. »

« Elle sera la bien-venue, dit Armand. Il faut faire préparer sa chambre, chère amie.

— J'y vais, » répondit Germaine étonnée du silence de sa mère.

Elle avait cru que cette visite inattendue lui aurait causé la joie la plus vive, et madame Darboys semblait absorbée dans des pensées tristes; pourtant, interpellée de nouveau par sa fille, elle répondit quelques mots sur le plaisir qu'elle aurait à revoir

Angèle, puis elle quitta la chambre sans parler de la lettre qu'elle avait reçue elle-même.

« Ta mère semble préoccupée, dit Armand.

— En effet, et il faut qu'elle le soit à un haut degré pour que l'arrivée d'Angèle ne l'émeuve pas davantage.

—Elle aura reçu quelque mauvaise nouvelle, mais, tu sais, ma bonne femme, que tant qu'elle sera avec nous, les coups de la fortune ne l'atteindront pas. »

Germaine serra la main de son mari avec une affection reconnaissante que les années avaient redoublée au lieu de l'émousser, et laissant sa mère à la solitude qu'elle cherchait, son mari aux affaires qui le réclamaient, elle s'en alla rejoindre ses enfants et faire disposer, en hâte, l'appartement d'Angèle.

Tous attendirent le soir avec impatience; on avait retardé le dîner, et madame Darboys allait d'une chambre à l'autre, prêtant l'oreille au moindre bruit, s'arrêtant, faisant taire les enfants, lorsque le pavé de la route criait sous un essieu ou lorsqu'on entendait au loin un claquement de fouet; et pourtant, si près de revoir son enfant chérie, elle ne paraissait pas joyeuse. Germaine donnait un dernier coup d'œil à sa maison et à son dîner, Armand se promenait au jardin, les enfants jouaient, sans s'inquiéter ni de l'heure avancée, ni de la visite attendue. Enfin, un galop de chevaux et un tintement de grelots se firent entendre, un nuage de poussière s'éleva au-dessus de la route, une voiture glissa rapidement sur l'allée sablée, et Angèle se trouva sur le perron, entre sa sœur et sa mère. Germaine l'embrassa cordialement, et madame Darboys avec une émotion extrême, en répétant à plusieurs fois :

« Ma chère Angèle ! ma pauvre enfant!

— Et tu nous arrives toute seule, chère petite? dit enfin Germaine. Tu as laissé ton mari à Paris?

— Oui.

— Et tes enfants?

— Ils sont en pension tous deux ; ils vont bien. »

Germaine, toute préoccupée du soin de faire les honneurs de sa maison, ne remarqua pas le ton bref et saccadé de ces réponses; mais lorsque toute la famille fut assise autour de la table, et que la clarté vive des lampes illumina le visage d'Angèle, elle fut attristée du changement qu'elle y remarqua. Une maigreur extrême la défigurait, en durcissant les lignes de son visage et en creusant dans ses tempes, autour de ses yeux et de sa bouche des ombres profondes, et quoiqu'elle fît effort pour paraître animée, elle apparaissait à la fois fatiguée, malade et triste. La vivacité même avec laquelle elle soutenait la conversation et parlait des petites nouvelles du jour et des mille riens de la route, cette vivacité sentait plus la fièvre que la gaieté. Germaine, qui l'observait, ne se laissa tromper ni par le feu du regard, ni par l'animation nerveuse de la parole, et, sûre que sa sœur dissimulait une souffrance réelle, elle se tut et devint triste; madame Darboys semblait aussi en proie à une grande préoccupation ; peu à peu, l'ardeur et l'enjouement d'Angèle tombèrent, et comme un feu d'artifice qui s'éteint et ne laisse après lui que des cendres noires, elle se tut, un abattement extrême se laissa voir dans son maintien, son front devint soucieux, et, se plaignant de la fatigue du voyage, elle demanda la permission de se retirer.

« Je t'ai mise auprès de notre mère, lui dit Germaine en la conduisant à sa chambre ; vois, cette porte donne dans son appartement.

— Je te remercie ; bonsoir, bonsoir, ma sœur! »

Elle se laissa aller dans un fauteuil, et dit, en fermant les yeux :

« Quelle tranquillité chez toi ! tu es heureuse, Germaine?

— Oui, bien heureuse, répondit celle-ci; mais toi, tu sembles fatiguée... il faut rester un peu avec nous, le bon air, la vie calme te feront du bien... Entends-tu ? » ajouta-t-elle en lui baisant le front.

Le lendemain, au retour de la messe matinale, Germaine alla, comme elle en avait l'habitude, dans la chambre de sa mère. Elle trouva madame Darboys encore couchée, et Angèle assise auprès du lit. Toutes deux paraissaient fatiguées, comme on l'est après une nuit d'insomnie et d'agitation, et madame Darboys parlait d'un ton à la fois animé et suppliant.

« Vous dérangé-je, maman? demanda Germaine.

— Non, ma fille, entrez. »

Germaine s'assit auprès de sa sœur.

« Il faut tout lui dire, il faut qu'elle le sache! dit encore madame Darboys en s'adressant à Angèle.

— Il le faut bien, répondit celle-ci avec un geste hautain.

— Ma chère Germaine, continua leur mère, il nous arrive un grand malheur... je n'ai pas eu le courage de vous l'apprendre,... lisez cette lettre que j'ai reçue hier. »

Germaine reconnut la lettre carrée, elle la prit et lut :

« Madame,

» Lorsque je suis devenu le mari d'Angèle, vous n'ignorez pas combien je l'aimais, et avec quelle ardeur et quelle sincérité je voulais son bonheur. Je ne pense pas qu'elle ait eu à se plaindre de moi : je lui ai donné toute l'affection d'un honnête homme, une position honorable, une grande liberté, et les deux enfants que Dieu nous a envoyés auraient dû resserrer des liens qu'il n'entrait pas dans ma pensée de briser jamais. Vous avez vécu avec nous, et, j'en appelle à votre témoignage, Angèle m'a-t-elle rendu en bonheur domestique ce que je lui apportais d'amour et de dévouement? Je l'ai trouvée froide et légère, femme du monde bien plus que femme d'intérieur, mère négligente, épouse sans tendresse et n'ayant ni indulgence, ni sympathie pour mes goûts, pour mes habitudes, pour les besoins de mon intelligence et de mon cœur. Cependant, j'ai supporté sans me plaindre les défauts de son caractère; j'ai fait taire parfois un juste mécontentement, et ce n'est qu'après plusieurs années d'essais toujours réitérés, ce n'est que lorsque mes dernières illusions ont été dissipées, lorsque j'ai vu que la félicité paisible de la famille m'était interdite, que je me suis jeté dans des idées d'avancement et d'ambition, donnant un but à mon esprit, puisque mon cœur n'en avait plus... Je ne demandais plus à ma femme qu'un peu de douceur et de liant dans nos relations, et, s'il était possible, de l'affection pour nos enfants. Était-ce trop?

» Vous savez combien, à Paris, Angèle s'est laissée aller aux goûts dissipants et dispendieux du monde. Plus d'une fois, je l'ai avertie du danger qu'elle faisait courir à sa réputation et à ma dignité, en négli-

geant des relations honorables et sérieuses pour une société de jeunes gens et de jeunes femmes, fous de plaisir, et ne gardant aucune mesure ni dans leurs actions, ni dans leurs dépenses. Angèle se railla de mes avis ; elle continua à passer sa vie en fêtes, en parties, en voyages, abandonnant ses enfants aux domestiques et sa maison au désordre. Je patientai encore, mais quand vous nous eûtes quittés (et je ne recherche pas ici les motifs de votre départ), mes sujets de plainte devinrent plus sérieux. Angèle avait fait des dettes, je les payai ; Angèle avait lié une amitié étroite avec une femme dont l'honneur était gravement entaché, je lui défendis de la revoir, elle ne tint compte de mes ordres, et, il y a peu de temps, en dépit d'une défense formelle, Angèle s'est rendue aux bains de mer, en compagnie de cette amie, femme dont le contact salit et dont l'affection déshonore.

» Ma patience était à bout : en l'absence d'Angèle, je vérifiai ses notes et ses livres de ménage, je trouvai de nouvelles dettes, causées par un goût effréné de luxe et de toilette : j'aurais pu pardonner, mais sa désobéissance, son manque de respect pour mon nom, avaient comblé la mesure. J'y suis décidé : — nous nous séparerons à l'amiable, sans éclat, mais aussi sans retour. Je dois sauvegarder ma dignité et l'avenir de mes pauvres enfants.

» Louise et Raoul sont en pension ; Angèle ira vous rejoindre et elle conviendra avec vous, madame, du lieu de son séjour. Je préférerais qu'elle pût vivre sous votre tutelle, mais, sans doute, elle réclamera et plus de plaisir et plus de liberté.

» Cette résolution que j'ai mûrie longtemps m'afflige, surtout à cause de ma mère ; je sais combien le malheur de son fils lui sera cruel... Elle m'afflige aussi pour vous, madame, à qui Angèle est si chère ; mais je fais appel à votre justice et à vos souvenirs, et j'ose espérer que vous ne refuserez pas d'accueillir avec l'expression de mes regrets, celle de tout mon dévouement respectueux.

» LÉOPOLD D'EMMERYN. »

Germaine était consternée, en achevant cette lettre. Elle osa à peine lever les yeux sur sa mère, qui sanglotait, et sur Angèle, qui détournait la tête d'un air à la fois hautain et triste.

« Est-ce sans remède ? dit-elle enfin.

— Je ne crois pas que M. d'Emmeryn revienne sur sa décision, répondit Angèle d'une voix brève. Il est fort orgueilleux, fort entêté de ses droits et de son nom, comme il dit... C'est au retour de ce petit voyage de Dieppe qu'il m'a annoncé ce qu'il voulait, ce qu'il prétendait...

— Ce voyage était une étourderie, conviens-en, ma pauvre enfant, dit madame Darboys.

— Eh oui, cent fois oui, j'en conviens : je n'aurais pas dû m'absenter sans l'assentiment de Léopold, ni aller avec mistress O'Brien, puisqu'elle lui déplaisait. Elle m'a entraînée. Je le confesse : cela ne suffit-il pas ?

— Et ces dettes ? demanda Germaine. Sont-elles considérables ?

— Je ne saurais le dire... j'ai fait comme les autres femmes de mon âge et de ma position ; on ne peut pas voir le monde sans se laisser aller à quelques dépenses.

— Ce n'est rien, les dettes, dit madame Darboys avec empressement, je les paierai ; j'économiserai... ne t'en inquiète pas. »

Au milieu de ce chagrin, elle paraissait heureuse de pouvoir se dévouer encore une fois à sa fille. Celle-ci l'embrassa.

« Tu es bien bonne, maman. »

Madame Darboys tint un instant sur sa poitrine cette tête charmante encore malgré sa pâleur, et, comme si la caresse de son enfant eût ranimé l'espoir dans son âme, elle s'écria :

« Tu ne peux pas vivre séparée de ton mari et de tes petits enfants ! il faut trouver un moyen. Dis ce que tu penses.

— Eh bien ! répondit Angèle en fixant sur sa sœur aînée un regard embarrassé, une seule personne possède de l'empire sur Léopold, c'est sa mère. Si elle voulait nous réunir, elle le pourrait !

— Tu entends, Germaine ! dit madame Darboys du ton de la prière. Tu pourrais, toi que madame d'Emmeryn aime tant, tu pourrais les rapprocher. Elle ne te refusera rien... tu es sa parente, d'ailleurs, par ton mariage.

— Oui, ma mère, répondit lentement Germaine ; oui, sans doute, mais avant que de m'engager, je voudrais demander à Angèle si elle désire sincèrement un rapprochement ? »

Angèle garda le silence.

« Parle, Angèle, dit sa mère en lui prenant la main ; ne voudrais-tu pas te réunir à ton mari et à tes petits enfants ? Veux-tu passer ta vie dans la solitude ? C'est une douleur, c'est un danger, ma fille ! Et tes enfants, que feront-ils sans leur mère ?... »

Ce dernier mot fondit la glace qui enserrait ce cœur orgueilleux.

« Mes pauvres enfants ! dit-elle, tandis que deux larmes roulaient sur ses joues ; mon beau Raoul ! et Louise, qui est si espiègle et si vive. Certainement je ferais tous les sacrifices pour les retrouver... Et mon mari ! crois-tu, Germaine, que je ne l'aime pas ? Il m'a bien un peu négligée pour ses travaux, pour sa carrière, comme il disait... il est pour quelque chose dans les griefs pour lesquels il me condamne, mais enfin, que me reproche-t-il ? d'avoir fait des dettes et d'avoir eu des connaissances un peu légères... c'est vrai, mais je n'ai pas eu d'autres torts.

— Et s'il consentait à une réconciliation, accepterais-tu les conditions qu'il te ferait ? dit encore Germaine en insistant.

— Il le faudrait bien : le sort d'une femme séparée est trop humiliant...

— J'ai ta promesse ? ta promesse positive ?

— Puisque je te le dis !

— Eh bien ! je verrai ce soir même madame d'Emmeryn.

— Ma bonne Germaine ! s'écria madame Darboys qui avait suivi avec anxiété le dialogue de ses deux filles, que de reconnaissance !... Rends à ta pauvre sœur sa position, son mari, ses enfants, jamais tu n'auras fait œuvre meilleure.

— Si le succès dépend de moi, dit Germaine en embrassant sa mère, vous n'aurez pas de longues inquiétudes. »

XVI

L'entretien de Germaine avec madame d'Emmeryn

durait depuis longtemps, et ce n'était qu'à grand'-peine, à force d'instances et de supplications affectueuses, que la jeune femme avait obtenu enfin le succès de la cause qu'elle plaidait avec tant de chaleur et avec des larmes si sincères.

« Ce n'est que pour vous, Germaine ! si je ne vous aimais pas comme ma fille, si je ne tenais pas à vous donner, dans une circonstance aussi grave, une marque de mon affection, j'aurais persisté, car j'approuvais la résolution de Léopold à l'égard de votre sœur. Vous ne savez pas, il ne l'a jamais dit qu'à moi seule, combien cette femme l'a rendu malheureux. Cœur affectueux, il n'a pas trouvé de retour ; homme d'ordre et d'honneur, il a vu le gaspillage dans ses affaires, le décousu dans sa vie et dans sa maison, son crédit entaché même par des dettes folles ; jaloux de la pureté de son nom, il a vu Angèle s'afficher avec des femmes perdues de réputation, et se rendre elle-même l'objet du blâme et des quolibets de la foule; père tendre, éclairé, il a vu ses enfants négligés, abandonnés à des soins vulgaires et leurs petits cœurs gâtés par des éducations d'antichambre... Ce ne sont là que les grands traits du tableau... et si j'entrais dans le détail !

— Mais Angèle se repent, elle est éclairée par le mécontentement de son mari... elle se corrigera... »

Madame d'Emmeryn secoua la tête :

« Angèle a été gâtée dès l'enfance : c'est de la préférence de votre mère que datent les graves défauts de son caractère : l'égoïsme et l'orgueil... Votre pauvre mère a été punie elle-même par l'enfant de sa prédilection...

— Elle se joint à moi pour vous implorer en faveur d'Angèle ! interrompit Germaine en pressant les mains de madame d'Emmeryn.

— Elle est mère, je la reconnais là ! Mais revenons à ce que je disais : puis-je espérer qu'Angèle se corrige et crée à mon fils une vie supportable ?

— Oui, madame, je l'espère : Angèle n'avait jamais souffert, elle souffre en ce moment, elle regrette ses enfants et son mari : c'est une grande école de réflexion et de sagesse. J'ai votre promesse : vous daignerez écrire à Léopold ?

— Je ferai mieux, j'irai à Paris.

— Angèle promet de se soumettre à toutes les conditions.

— Je le dirai à mon fils.

— Et, chère madame, espérez-vous ? Puis-je porter quelque consolation à ma mère ?

— Mon fils ne m'a jamais rien refusé, mais dans une affaire aussi grave, où son nom et l'avenir de ses enfants sont engagés, que fera-t-il ?...

— Oh ! espérons et prions Dieu !

— Je vois que vous allez le gagner à votre cause, Germaine ! recommandez-lui votre sœur, elle a besoin de prières. »

Elles se séparèrent, et Germaine revint, comme la colombe, en apportant avec elle un peu d'espoir. Ses bonnes paroles furent reçues avec enthousiasme par sa mère, avec une gratitude embarrassée par Angèle. Son âme, cuirassée d'orgueil, ne voulait pas montrer les angoisses dont elle était dévorée ; elle croyait vaincre la douleur en la bravant, mais dans le silence des nuits, lorsqu'elle pensait à son avenir perdu, à la vie qui s'étendait longue devant elle, et où elle serait seule, toujours seule, sans enfants, sans mari, sans considération, alors cette âme se détendait, des pleurs silencieux coulaient sur l'oreiller, le sommeil fuyait devant ces tristes images, et quelquefois un cri de supplication : — Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! s'échappait de ces lèvres que le dédain fermait d'ordinaire en présence de sa mère et de sa sœur. Toutes les nuits d'Angèle étaient troublées par ces idées pénibles qui se reproduisaient même dans les songes, et souvent, levée avant l'aube, elle voyait les premiers rayons du soleil frapper à ses rideaux, et elle entendait, dans le silence du matin, les chants de l'alouette qui s'élevaient du sillon, et le cri bizarre et mélodieux des merles qui, causaient d'un arbre à l'autre. Un matin, elle était debout à sa fenêtre, regardant d'un œil distrait ces beautés du réveil, lorsqu'elle vit Germaine qui, d'un pas léger, traversait le jardin, et prenait le chemin de l'église. Les derniers coups de la messe tintaient dans le petit clocher comme une voix qui appelait doucement et qui disait : Venez, avant les travaux du jour, venez à l'autel, venez, vous qui êtes fatigués et accablés, venez, vous serez soulagés, venez.

« Si j'allais, se dit Angèle, il fait si beau, l'air me fera du bien... »

Elle mit à la hâte son chapeau et son châle, et chercha autour d'elle un livre de prières. Il ne s'en trouvait pas. N'importe, elle va, elle traverse le jardin brillant de rosée, elle monte le sentier ombragé, elle arrive à la vieille église, basse et sombre, entourée de son petit cimetière verdoyant, elle entre. La messe était commencée ; deux ou trois paysans, quelques vieilles femmes et quelques jeunes filles, des enfants qui se préparaient à la première communion, formaient l'assistance ; Germaine était en avant, à sa place habituelle ; elle ne vit pas sa sœur qui s'agenouilla au fond de l'église, tout étonnée de se trouver là. Elle ne pria pas beaucoup, mais elle se calma dans ce calme ; des pensées douces et sereines lui vinrent, elle songea à ses enfants, elle songea à leur père, sans colère et sans amertume. Au moment de la communion, Germaine se leva et alla à la sainte table. Angèle, qui depuis longtemps avait perdu de vue les saintes coutumes de la vie chrétienne, en fut étonnée, et se demanda quelle grande fête on célébrait ce jour-là. Mais on ne pouvait pas s'y tromper : aucune solennité particulière n'avait inspiré la piété de Germaine : c'était un vendredi, un jour tout ordinaire, et il fallait que la communion fût, pour madame Leglève, un besoin de l'âme, une douce habitude pour en approcher ainsi sans que l'Église conviât, par ses pompes, au saint banquet. Mais l'expression du visage de Germaine, lorsqu'elle se releva après avoir reçu la sainte hostie, étonna plus encore sa jeune sœur. Ce visage, sans beauté et sans éclat, resplendissait de paix et de joie ; il semblait qu'il portât écrit, en tous ses linéaments, les paroles sacrées : *J'ai trouvé celui que mon cœur aime !*

« Comme elle semble heureuse ! se dit Angèle. Je ne lui ai jamais vu cette figure radieuse... »

Elle réfléchit encore en silence, réflexions qui valaient une prière, méditations qui, dans leur vol, élevaient peu à peu son âme vers le ciel. Germaine ne sortit qu'après une longue action de grâces ; elle fut rejointe sous le portail par sa sœur. Elle parut surprise et contente : elle n'était plus sur le Thabor,

mais sa physionomie avait toujours une douceur et une franchise attrayantes.

« Te voilà, dit-elle, tu as voulu profiter de cette magnifique matinée? »

Angèle répondit peu, mais après un court silence, elle dit :

« Tu viens de communier? tu communies donc souvent?

— Oui, on me le permet ainsi.

— Et cela te fait plaisir?

— Beaucoup; c'est mon soutien, ma force; si j'ai quelques peines ou quelques doutes, je les porte au bon Dieu, il les soulage et les dissipe.

— Tu es bien heureuse! »

Elle se tut encore, et Germaine la laissa à ses pensées.

« A qui te confesses-tu? dit-elle brusquement.

— A mon curé.

— Est-il bien?

— Tu l'as vu; c'est un homme âgé, plein de lumières, d'expérience.

— Mais est-il bon?

— Très-bon, très-doux, c'est un père... »

Elles arrivaient au jardin; les enfants, frais comme des boutons de rose, accouraient au-devant de leur mère; Angèle regarda un instant ce groupe, enlacé dans un délicieux embrassement, puis elle détourna la tête et gagna précipitamment sa chambre. Le reste du jour, elle parut silencieuse, mais vers le soir, elle demanda à Germaine un livre d'heures. Celle-ci lui ouvrit sa petite bibliothèque sans faire une observation.

Deux jours après, au moment où, de grand matin, elle entrait à l'église, elle vit sortir du confessionnal vermoulu du vieux curé, un flot de taffetas gris et le coin d'un mantelet noir qu'elle connaissait bien. Les larmes lui vinrent aux yeux; elle se jeta à genoux, et jamais hymne d'actions de grâces ne sortit d'un cœur plus profondément ému. Aucune joie de la terre ne peut se comparer à ces subites illuminations qui révèlent les prodigieuses miséricordes de Dieu, rayons de lumière qui font pressentir une meilleure vie.

Elle ne voulut pas attendre la sortie de sa sœur, car elle redoutait tout ce qui aurait pu inspirer quelque méfiance à ce cœur ombrageux, mais à peine fut-elle revenue chez elle, qu'Angèle vint la trouver. Elle aussi paraissait heureuse!

« Tu m'as vue, » dit-elle.

Germaine l'embrassa à plusieurs reprises, avec une tendresse de mère pour son enfant.

« Je t'ai vue, répondit-elle, et j'ai bien remercié le le bon Dieu. Es-tu contente?

— Oui, répondit Angèle gravement, je suis satisfaite. J'ai tout dit à ce bon curé... il m'a consolée, encouragée... Je dois retourner auprès de lui dans huit jours... Je veux lui dire toute ma vie depuis ma première communion... Je vois clair en bien des choses maintenant... »

Germaine ne l'interrogea point; elle craignait de compromettre l'œuvre divine, le travail délicat que le Maître souverain opérait dans cette âme; mais, toute la journée, Angèle fut plus simple et plus aimable qu'à l'ordinaire, et elle eut pour madame Darboys un ton de déférence auquel celle-ci n'était pas accoutumée. Vers le soir, elle dit tout bas à Germaine :

« Le curé a exigé que j'écrive à mon mari : je l'ai fait, je me suis humiliée. C'est ce qui m'a le plus coûté.

— Courage! lui dit Germaine, Dieu récompensera cette victoire que tu as remportée sur toi-même.

— Il me rendra mes enfants?

— Prions pour cela.

— Je voudrais tant les revoir! Ah! Germaine, le bonheur était là! Dieu m'avait tout donné, et je n'ai connu le prix de rien!

— Confiance! il peut te rendre des biens que tu apprécieras désormais...

— J'espère si peu! vois, nous n'avons pas de nouvelles de madame d'Emmeryn! »

Il était vrai, les jours se passaient sans rien amener, et Germaine pensait, sans oser le dire, que Léopold n'avait pas cédé à sa mère, et que celle-ci tardait à leur annoncer un arrêt irrévocable. Madame Darboys s'affligeait en secret, et d'autant plus qu'elle trouvait son enfant plus aimable et plus aimante qu'autrefois; Germaine et son mari étaient inquiets, et Angèle ne craignait plus de laisser voir ses angoisses. Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ de madame d'Emmeryn, sans qu'elle eût donné de ses nouvelles, et l'espérance avait fait place à un profond découragement.

« Il a méprisé ma lettre et mes prières, dit Angèle à sa sœur, je ne l'aurais pas cru, lui qui m'aimait tant autrefois!

— Te repens-tu de l'avoir écrite?

— Non, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir négligé une tentative possible de réconciliation.

— Et si Léopold persiste, que feras-tu?

— Je louerai une petite maison dans ton voisinage, et je prierai maman de venir demeurer avec moi... J'ai des torts envers elle, j'ai besoin de les réparer... et peut-être que Léopold me laissera voir de temps en temps mes pauvres enfants..... »

Elle se tut; l'on devinait sous son silence un profond déchirement de cœur, et Germaine ne put s'empêcher de penser que bien des torts étaient expiés par de semblables regrets.

— Croirais-tu, reprit Angèle, qu'au moment où Léopold se montre si sévère pour moi, je me reprends à l'aimer, et que je l'aime plus peut-être que je ne l'ai jamais fait? Je le crains, je le respecte et je l'aime. Ah! s'il me revenait! »

Elle soupira, et par un mouvement intime qu'elle n'avait jamais eu, elle appuya la tête sur l'épaule de Germaine.

« Ma sœur, dit-elle, tu es heureuse, et tu mérites bien le bonheur. Je suis sûre que Valentine est heureuse aussi, mais moi, moi si favorisée jadis!...

— Je vous annonce une visite! dit Armand en ouvrant brusquement la porte-fenêtre qui descendait au jardin. Tu n'as pas entendu la voiture, ma chère amie?

— Je n'ai rien entendu, nous causions..... »

Angèle s'était levée, et, comme les moindres événements l'agitaient, elle tremblait. Un homme venait sur les pas de son beau-frère, elle poussa un cri, s'élança vers lui en disant :

« Léopold! Léopold! »

Il la reçut dans ses bras, la pressa fortement sur sa poitrine :

« Me pardonnes-tu? dit-elle d'une voix faible. Peux-tu me pardonner?

— Tout, répondit-il, tout, ta lettre a tout effacé!

— C'est si vrai ce que je te disais!...

— Regarde, lui dit-il, je ne suis pas seul!»

Et il lui montra Raoul et Louis qui l'avaient accompagné.

Madame d'Emmeryn et madame Darboys entraient au même instant ;

« Je suis en paradis! dit la pauvre Angèle en joignant les mains; Léopold, que tu es bon! »

Elle embrassa les enfants avec passion, et puis elle les poussa dans les bras de Germaine :

« Embrassez votre tante, dit-elle d'une voix étouffée, et aimez-la bien, je lui dois tout. »

Elle leva les yeux vers sa mère, qui la regardait, heureuse de son bonheur :

« Que j'ai à réparer, dit-elle, et que j'ai à aimer! »

Quand elle fut plus calme, elle s'assit entre sa mère et madame d'Emmeryn, et elle dit à Léopold avec beaucoup de grâce :

« Et les conditions?

— Elles te plairont, je l'espère. Nous quittons Paris.

— Quel bonheur!

— Nous revenons à Tours, où je viens d'être nommé, et nous y vivrons tranquillement, honorablement. Cela te va-t-il?

— Peux-tu en douter?

— Louise fera son éducation à Marmoutier, et Raoul à Pontlevoy; y consens-tu?

— Certainement. Et maman? ne viendra-t-elle pas avec nous?

— C'est tout mon désir, répondit Léopold.

— Halte-là, je réclame pour ma femme et pour moi! interrompit Armand.

— J'irai chez Angèle et chez Germaine, répondit madame Darboys d'une voix émue; ne les aimé-je pas également? »

Ses deux filles l'embrassèrent; on ne parla plus beaucoup ce soir-là; quand les cœurs vibrent à l'unisson, on n'a pas besoin de paroles.

Germaine, contre son habitude, veilla assez avant dans la nuit; elle écrivit à Valentine le récit de tout ce qui s'était passé : « Que Dieu est bon! disait-elle en finissant. Il a, par sa délicate miséricorde, rendu à notre famille plus de bonheur qu'elle n'en pouvait espérer : notre mère, devenue vraiment mère pour toi et pour moi (car nous ne faisons qu'un), finira ses jours entourée de tendresse et de respect; notre sœur, éclairée sur ses devoirs, le cœur purifié par une véritable conversion, sera pour Léopold et pour ses enfants tout ce qu'ils peuvent souhaiter; moi-même, je verrai ma félicité accrue par la leur, et déjà, en ce moment, je sens une paix si délicieuse, une si tendre affection pour le bon Dieu et pour tous ceux qu'il m'a donnés à aimer, que le ciel seul peut être meilleur. Remercions Dieu ensemble, ma bien-aimée Valentine; je voudrais que cette lettre fût déjà entre tes mains, afin que toutes deux, nous puissions avoir mêmes pensées, mêmes actions de grâces, et répéter, de commun accord : Que Dieu est bon! »

Mme Bourdon.

LA SYRIE

(Suite.)

IV

C'était une rude épreuve pour un garçon habitué, depuis sa première jeunesse, à une indépendance absolue, que d'obéir à un maître étranger, et de gagner son pain à la sueur de son front; mais les mauvaises dispositions des musulmans à l'égard des chrétiens en général me la rendirent plus dure encore. Quoique, d'après les conventions stipulées par Bacridi, je ne me crusse obligé qu'à correspondre avec les négociants français, on ne m'employait pas moins dans la maison aux corvées les plus abjectes et les plus pénibles; et, lorsque je refusais de me soumettre à ces travaux réservés à la plus basse domesticité, mon patron m'assurait que telles avaient été ses conditions avec le juif, et que tout cela était encore trop doux pour un chien de chrétien.

Il y avait loin de ces aménités aux tendresses et aux douceurs de la maison paternelle; et, après quatre semaines de patience et d'humiliations, je me mis à la recherche de Bacridi, que j'avais vainement demandé chez lui; je le rencontrai près d'un bazar, et, lui remettant la moitié de l'argent de mon mois, que je venais de toucher, je lui déclarai que je me trouvais trop malheureux chez Mohammet-Abd-Allah, et que j'avais l'intention de me soustraire à cette servitude.

« Mais vous n'y pensez pas, mon jeune ami! s'écria le petit juif, en me regardant avec ses yeux perçants; ce sera partout la même chose, chaque état a ses inconvénients, et les commencements sont toujours un peu difficiles; mais on s'habitue à tout dans ce monde, et au bout de quelques mois de travail et de persévérance, vous aurez acquis la confiance du pa-

tron et l'amitié de vos camarades, et vous recueillerez les fruits de votre bonne conduite.»

Il continua longtemps à m'exhorter de la sorte, un prédicateur n'aurait pas mieux parlé, mais voyant enfin que je demeurais insensible à son éloquence :

« J'aurais voulu vous trouver plus raisonnable, me dit-il, car puisque vous persistez dans cette folie de vouloir quitter Mohammed, il faut bien que je vous avertisse qu'il ne dépend pas de vous de rompre le marché que nous avons conclu, à moins que vous ne puissiez me payer à l'instant même neuf cent quatre-vingt-seize francs quarante-deux centimes que vous me devez encore, d'après l'acte signé de votre main; faute de quoi je serai forcé, bien à regret, croyez-le, d'avoir recours à la justice du kaïd. »

J'avais entendu parler vaguement de cette justice expéditive, et le mot seul me donna le frisson; moi, si récalcitrant jadis dans ma famille, si impatient de tout joug, je courbai la tête devant cet usurier, et j'allai reprendre la dure chaîne que j'avais moi-même rivée.

Un autre chagrin s'ajoutait encore aux humiliations dont j'étais sans cesse abreuvé. En arrivant à Beyrouth, j'avais écrit à ma mère une lettre dans laquelle j'avais essayé de faire passer tous les sentiments de repentir et d'amour dont mon âme était remplie; je la suppliais avec larmes de me pardonner tous mes torts, et de me donner des nouvelles de mon aïeule, et j'attendais sa réponse avec une inexprimable impatience. Suivant le calcul que je faisais plusieurs fois par jour, cette réponse aurait dû arriver depuis quelque temps déjà, et chaque courrier, venant de France, augmentait mon angoisse. Comment pouvait-il se faire que mon excellente mère fût insensible à mes supplications et à mes larmes? Avais-je donc perdu sans retour cette tendresse sans bornes dont elle m'avait donné tant de preuves, ou avais-je été frappé par un malheur plus grand encore? Ces pensées désespérantes absorbaient tellement mon esprit qu'elles me rendaient quelquefois insensible à la fatigue et aux injures.

Un jour que je venais de porter au bazar un lourd ballot de marchandises, j'aperçus, marchant devant moi sur le quai, un jeune matelot, dont le costume et les allures toutes provençales, me firent éprouver beaucoup d'émotion; il me sembla qu'une bouffée d'air de France était venue dilater mes poumons et m'apporter les parfums de la patrie absente. Je doublai le pas pour devancer celui qui venait de réveiller dans mon âme tout un monde d'idées, et, me retournant tout à coup, je distinguai son visage, et je me jetai dans ses bras.

« Quoi! vous ici, monsieur Ferdinand! » s'écria-t il, un peu étonné de cette vigoureuse accolade.

C'était le fils d'un petit épicier d'Aubagne, chez qui mes parents achetaient souvent du sucre ou d'autres denrées. J'avais joué plusieurs fois avec le jeune Alphonse lorsque j'étais moi-même tout petit; mais depuis que j'étais devenu homme, et que je dépensais ma fortune avec d'autres camarades plus riches et plus élégants, je regardais le pauvre Alphonse du haut de ma grandeur, et c'est à peine si je lui rendais son salut lorsque je le rencontrais sur la place; mais en le voyant à Beyrouth, à six cents lieues de mon pays, il me sembla que c'était un ami intime, un frère que je retrouvais. Il arrivait de Marseille, et devait repartir le lendemain pour un voyage de long cours.....

Au risque de me faire accabler de reproches par Mohammed-Abd-Allah, je résolus de ne pas quitter Alphonse de tout le jour; je l'invitai à dîner, et je le questionnai en tremblant sur l'état de ma famille. Il me dit que ma grand'mère était morte des suites d'une chute qu'elle avait faite à la campagne, que ma mère avait été bien malade de fatigue et de chagrin, mais qu'elle commençait à se mieux porter, et qu'il l'avait vue deux jours avant son départ, comme elle sortait de la messe, appuyée sur le bras de Nanon.

Je fus vivement affecté de la mort de mon aïeule, mais j'éprouvai un grand soulagement à penser que ma bonne mère était maintenant mieux portante, et je me tins pour assuré de recevoir bientôt une de ses lettres. Cependant les jours, les mois entiers s'écoulèrent sans m'apporter cette consolation; je ne savais comment m'expliquer un pareil silence.

Comme j'étais toujours de plus en plus malheureux dans la maison de Mohammed, je résolus d'économiser tant que je le pourrais sur mes appointements, afin de payer le juif, et de quitter une position qui m'était devenue insupportable. Ce ne fut qu'après huit mois de privations et de rage concentrée que je parvins à réaliser ce projet; j'offris aussitôt mes services à un négociant grec, auprès duquel la vie était plus supportable; malheureusement il fit banqueroute au bout de l'année, et je dus chercher à me pourvoir ailleurs. J'entrepris alors différents petits commerces pour mon propre compte, mais la malédiction du ciel était sur moi, je ne pouvais réussir à rien. Ainsi que l'enfant prodigue de l'Évangile, j'expiais rudement les égarements de ma jeunesse, et, comme lui, j'eus bien souvent la pensée de retourner dans la maison de ma mère, et de lui dire, en tombant à ses pieds :

« J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, mettez-moi au nombre de vos serviteurs.» Et plût à Dieu que j'eusse cédé à ce bon mouvement! je me serais épargné les affreux malheurs qui ont à jamais brisé mon existence; une fausse honte et le vague espoir de triompher enfin de la mauvaise fortune m'empêchèrent alors d'exécuter ce projet, et je continuai à végéter et à souffrir d'autant plus que je n'avais pour adoucir mes peines ni l'affection d'un ami, ni les consolations de la foi; car je n'étais chrétien que de nom, mettant en oubli, depuis longtemps, les saintes croyances de mes pères, comme on se débarrasse d'un bagage inutile et gênant, et ne remplissant plus aucun des devoirs que la religion nous impose.

Les seules choses qui me fussent de quelque secours pour me faire supporter la vie étaient ma jeunesse et mon étourderie naturelle; je me désolais aisément, il est vrai, mais la moindre distraction me faisait oublier mes chagrins. Je les retrouvais bientôt plus poignants encore; souvent la douleur traversait mon âme comme une aiguille acérée, et je fondais en pleurs en pensant à mon isolement et à ma détresse, et il me prenait des désirs insensés de me brûler la cervelle ou de me jeter à la mer; mais que le plus léger espoir se glissât dans mon âme, il y faisait l'effet d'un rayon de soleil pénétrant tout à

coup dans une chambre obscure; tout changeait d'aspect autour de moi, et les perspectives les plus sombres se teignaient de riantes couleurs.

Un jour que, me trouvant dans mes humeurs noires et ne sachant que devenir, je n'étais pas encore sorti de chez moi à onze heures du matin, j'entendis frapper à la porte, et, croyant que c'était le garçon de l'hôtel, jeune Grec avec lequel je causais quelquefois, je criai d'entrer sans me lever du divan sur lequel j'étais étendu, et qui me servait à la fois de lit et de siége. La porte s'ouvrit en effet, et je me levai précipitamment en apercevant un étranger qu'à sa tournure et au ruban rouge qui décorait son habit je reconnus pour un Français.

« Est-ce à M. Donnar que j'ai l'honneur de parler? » dit-il en examinant ma chambre, comme surpris du délabrement de mon étroit réduit.

La misère rend timide, ceux du moins qui n'ont pas été habitués dès l'enfance à en porter le joug; ce fut donc avec un sentiment de malaise intérieur que je lui offris de s'asseoir.

« Je vous apporte une lettre de madame votre mère, » me dit-il en prenant place sur le divan.

Un cri, parti du cœur, s'échappa de mes lèvres.

« Ma mère! vous avez vu ma mère! dis-je en serrant sa main, que j'aurais baisée volontiers.

— J'ai eu l'honneur de dîner avec elle à Marseille, chez des amis communs; et, comme elle a appris que j'allais à Beyrouth, elle m'a prié de vous voir, et elle est venue elle-même chez moi la veille de mon départ pour me remettre sa missive. »

Il ouvrit son portefeuille, et me donna la lettre de ma mère que je portai involontairement à mes lèvres; j'étais si ému que je pouvais à peine entretenir la conversation; l'étranger s'aperçut de mon trouble, et, se levant presque aussitôt :

« J'aurai le plaisir de vous voir plus longuement une autre fois, me dit-il; voici mon adresse : venez me trouver demain matin, nous causerons de la France et de choses qui vous concernent. »

A peine était-il sorti que je tirai le verrou pour n'être point dérangé, et, décachetant la précieuse lettre, je la dévorai d'un coup d'œil; puis je la relus de nouveau, avec une émotion impossible à décrire.

Ma mère, dans son inépuisable bonté, laissait percer clairement le chagrin que lui causait mon absence, et se montrait disposée à oublier tous mes torts, pourvu que je me conduisisse mieux à l'avenir; elle m'engageait même à retourner auprès d'elle, ne désespérant point de me réconcilier avec mon oncle, quoiqu'il parût toujours très-irrité contre moi. Du reste, elle m'avait écrit deux ou trois fois déjà. Comment se faisait-il que ses lettres ne me fussent point parvenues? Le hasard seul les avait-il empêchées d'arriver à leur adresse, ou une main ennemie m'avait-elle privé de cette consolation? Je fis à ce sujet diverses conjectures, mais c'est un mystère qu'il ne m'a pas été donné d'éclaircir.

Une traite de deux mille francs sur une maison de commerce de Beyrouth accompagnait la lettre de ma mère; cette générosité, dont j'étais si peu digne, et qui venait si à propos, me toucha jusqu'aux larmes; j'allai recevoir mon argent, je fis un bon dîner, ce qui ne m'était pas arrivé depuis plusieurs mois, et je passai sur le quai pour m'informer s'il y avait un bâtiment prêt à mettre à la voile, bien décidé à aller reprendre ma place au foyer maternel, dussé-je subir de nouveau les reproches et les injures de mon oncle. Il se trouva que le paquebot devait partir dans trois jours; c'était plus de temps qu'il ne m'en fallait pour faire mes préparatifs de voyage; j'allai prendre le café dans un petit établissement au bord de la mer, puis je me couchai tout joyeux, mais j'eus beaucoup de peine à m'endormir, et, quand le soleil vint enfin clore ma paupière, je rêvai que j'arrivais à la Roselière, et que Nanon me cachait dans l'une des chambres de la bastide pour préparer sa maîtresse à la nouvelle de mon retour.

La voix du muezzin de la mosquée voisine, qui, du haut du minaret, appelait les musulmans à la prière, fit évanouir ce doux songe. Les premières lueurs de l'aurore éclairaient faiblement ma chambrette; elle me parut plus gaie qu'à l'ordinaire; je me levai à la hâte, et, me rappelant le rendez-vous de la veille, je fis ma toilette avec soin pour aller rendre sa visite à M. d'Alpanin; c'était le nom de l'étranger qui m'avait apporté de si bonnes nouvelles.

Il logeait à une petite distance de la ville, dans une *locanda* située au milieu d'un jardin, qu'une haie de cactus séparait seule de la plage. On était au commencement du mois d'avril, tous les arbustes étaient en fleurs, toute la plaine verdoyante; une brise légère balançait mollement la sombre verdure des pins et les branches des mûriers, couverts de feuilles nouvelles; le soleil n'avait point l'ardeur dévorante de ses rayons d'été, mais jamais plus de flots de lumière n'avaient inondé la terre et la mer, jamais le ciel d'Orient ne m'avait paru si magnifique; la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais ce jour-là me faisait voir la ville et les environs sous un aspect tout différent de celui que je lui connaissais.

Je trouvai M. d'Alpanin en grande conversation avec sept à huit guides ou drogmans turcs, grecs, druses ou arabes, qui cherchaient à lui faire agréer leurs services.

« Posez vos conditions par écrit, lui dis-je en le tirant à l'écart pendant qu'il me souhaitait la bienvenue, ces gens-là trompent autant qu'ils le peuvent.

— J'en ai fait l'expérience à mes dépens, me répondit-il avec le sourire plein de bienveillance qui lui était familier; j'ai été leur dupe l'année dernière dans un voyage à Jérusalem, et peut-être le serai-je encore cette fois, malgré toutes les précautions que je me suis promis de prendre. »

Il continua à adresser des questions à ces Orientaux de différentes races, et il finit par faire choix d'un jeune Arabe nommé Mustapha, avec lequel il régla les conditions d'un traité, qui fut signé de part et d'autre.

« Connaissez-vous le Liban, jeune homme? me dit M. d'Alpanin, lorsqu'il eut congédié tout son monde.

— Moi! lui répondis-je avec un soupir, je n'ai jamais dépassé les arches du pont de Nahr-Beyrouth (1).

— Eh bien, venez avec moi, si vous n'avez rien de mieux à faire; vous me paraissez un bon garçon, je serai charmé de vous avoir pour compagnon de route.

(1) Le Mageras des anciens. C'est à l'embouchure de cette rivière, souvent presque sans eau durant l'été, que les bâtiments en station devant Beyrouth viennent chercher un abri pendant la mauvaise saison. Le port de Nahr-Beyrouth paraît être de construction romaine.

Cette proposition, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me surprit infiniment; je fus même sur le point de refuser tout d'abord, tant elle s'accordait peu avec mes projets de la veille, mais je réfléchis aussitôt qu'elle n'en retarderait l'exécution que de deux mois tout au plus, que c'était une occasion unique de visiter la plus belle partie de la Turquie d'Asie, que j'avais beaucoup plus d'argent qu'il n'en fallait pour ce voyage et pour payer ensuite mon passage sur le paquebot.

« Eh bien ! faut-il rappeler Mustapha et lui demander un second cheval ? me dit mon tentateur.

— Je suis confus de tant de bonté, lui répondis-je.

— Touchez là, reprit-il en me tendant la main, et allez faire au plus tôt vos préparatifs, car nous partirons demain de très-bonne heure. »

Quel est l'homme de vingt-cinq ans dont l'idée d'un pareil voyage n'eût pas remué le cœur et exalté l'imagination ? Je connaissais peu l'histoire de Syrie, mais je savais que c'était une terre fertile en grands souvenirs ; j'avais lu la *Jérusalem délivrée* et quelques morceaux détachés de l'*Histoire des Croisades*, et mon cœur avait tressailli maintes fois au récit des hauts faits de ces héros chrétiens qui avaient arrêté le torrent de l'islamisme, prêt à engloutir l'Europe entière.

Mes préparatifs furent bientôt terminés ; ma garderobe n'était pas considérable, elle tenait aisément dans une seule valise. J'achetai un bon fusil chez un armurier de Beyrouth, je pris sur moi le poignard et deux pistolets dont j'étais possesseur, je fis ample provision de balles, de poudre et de plomb, et, dès le lever de l'aurore, je m'acheminai vers le lieu du rendez-vous. Mustapha m'y avait précédé cependant ; il était déjà dans la cour avec ses moukres, deux jeunes hommes forts et robustes, vêtus de larges pantalons serrés aux chevilles, et retenus à la taille par une ceinture de laine rouge ; ils portaient des vestes jaunes, chamarrées de broderies noires ; leur tête était couverte d'un turban sale, et leurs pieds nus dans des babouches. Deux chevaux de peu d'apparence étaient destinés à nous servir de montures ; il est juste de dire que celui de Mustapha ne valait pas beaucoup mieux.

M. d'Alpanin se montra charmé de mon exactitude ; il mit lui-même la dernière main à l'arrangement de nos bagages sur le dos de trois mulets, qui portaient aussi des sacs d'avoine et nos provisions de bouche ; nous montâmes à cheval, les moukres nous escortant, et nous nous mîmes en route.

V

La Syrie moderne, que nous nous proposions de parcourir, forme un triangle dont un côté s'appuie sur la Méditerranée à l'ouest, un autre sur l'Euphrate au nord-est, et le troisième sur le désert de l'Arabie (1).

Les habitants de cette contrée sont très-différents d'origine, de religion et de coutumes. Envahie tour à tour par les Persans, les Israélites, les Grecs, les Sarrasins, les croisés et les Turcs, la Syrie n'a pas de nationalité propre, mais chacune des races qui l'ont successivement occupée a laissé des descendants ; les derniers vainqueurs sont en possession des places militaires ; un grand nombre d'Arabes habitent la campagne, et des tribus nomades de Bédouins (1), de Kourdes (2), de Turcomans (3), de Tzingaines ou Bohémiens (4), la parcourent dans tous les

(1) La Syrie moderne s'étend du 31° degré de latitude nord au 37°, et comprend, outre la Syrie antique, la Phénicie et la Palestine.

Elle était naguère divisée en quatre pachaliks, ceux d'Alep, de Tripoli, d'Arc et de Damas, dont les gouverneurs, tributaires de la Porte, avaient le titre de pachas à deux queues ; depuis l'avénement du sultan Abd-ul-Médjid, la Syrie forme trois eyalets : celui d'Alep, celui de Cham, ou Syrie propre, et celui de Sayda, comprenant la Phénicie et la Palestine. Les Hébreux donnaient à cette contrée le nom d'Aram, qui veut dire pays élevé, les Arabes l'appellent Bar-el-Châm (rive gauche), en opposition avec l'Yemen ou le pays de la droite, dénomination en rapport avec la position de la Mecque, où tout fervent musulman doit aller en pèlerinage au moins une fois en sa vie.

(1) Arabes pasteurs, vivant sous des tentes qu'ils transportent d'un lieu à un autre.

(2) Les Kourdes habitent l'ancienne Assyrie, qui s'étend au sud de l'Arménie ; ils parlent la langue persane mêlée de plusieurs mots arabes et chaldéens. La religion mahométane s'allie chez eux à diverses superstitions, qui semblent des restes de la croyance des mages. Ils révèrent, selon les Turcs, le diable, c'est-à-dire le mauvais principe, l'Ahriman des anciens Perses. Environ cent mille Kourdes sont chrétiens-Nestoriens. Quoique ces peuples soient en apparence tributaires de l'empire ottoman, ils portent peu de respect aux ordres du sultan et de ses pachas. Ils ont établi dans leurs montagnes une espèce de gouvernement féodal. Chaque village a son chef qui est vassal du prince de la tribu. Toute la nation paraît divisée en trois factions principales. Les petites tribus se révoltent souvent contre les princes et les détrônent quand elles en ont la force. Les guerres, naturelles à cet état d'anarchie, ont séparé de la nation un grand nombre de familles, qui ont pris la vie errante des Turcomans et des Arabes. Elles se sont répandues dans le Diarbekire, dans les plaines d'Erzeroum, d'Éresian, de Sivas, d'Alep et de Damas. On estime que toutes leurs peuplades réunies passent 140,000 tentes, c'est-à-dire 140,000 hommes armés.

Ils ont le teint blanc, la physionomie spirituelle, la taille avantageuse, mais ils sont voleurs et brigands, et vendent leurs filles à prix d'argent.

(3) Les Turcomans, originaires des bords orientaux de la mer Caspienne, se sont d'abord établis dans l'Arménie majeure, appelée pour cette raison Turcomanie, mais leur amour pour la vie errante en a amené plusieurs hordes dans l'intérieur de l'Asie mineure. Ils ont adopté la langue turque et un espèce de mahométisme grossier. Leurs femmes filent des laines et font des tapis. Quant aux hommes, toute leur occupation est de fumer et de veiller à la conduite des troupeaux. Sans cesse à cheval, la lance sur l'épaule, le sabre courbé au côté, le pistolet à la ceinture, ils sont des cavaliers vigoureux et des soldats infatigables. Ils ont souvent des discussions avec les Turcs, qui les redoutent.

On peut compter environ 30,000 Turcomans, errant dans les pachaliks d'Alep et de Damas.

(4) Les Bohémiens (les zigeuner, zingari et gitanos des Allemands, des Italiens et des Espagnols), que l'on confond souvent en France avec les bohêmes, au grand déplaisir de ces derniers.

« Leur couleur, leurs traits, leur langue, qui a beaucoup de mots sanscrits, leurs mœurs et leurs traditions, tout fait croire qu'ils viennent des zinganes des bouches de l'Indus, et qu'ils ont été chassés de leur patrie à la suite des dévastations de Tamerlan.

sens; les Maronites, les Druses, les Métoualis y constituent de petites nations souvent ennemies. Tout cela forme une population de plus de deux millions d'habitants, dont environ douze cent mille sectateurs de Mahomet, trois cent cinquante mille catholiques, deux cents mille schismatiques, deux cent mille juifs, trois cent mille Druses, et cent cinquante mille Métoualis, Jezidis (1) ou Kalbiès (2).

Le climat de la Syrie est aussi extrêmement varié, et suivant que l'on parcourt le littoral, la plaine ou la montagne, on éprouve tantôt une chaleur humide qui vous pénètre et vous énerve, tantôt les dévorantes ardeurs de l'Arabie déserte, tandis que les cimes du Liban, couvertes de neiges éternelles, répandent dans l'intérieur une fraîcheur salutaire. C'était vers cette dernière région que nous portions nos pas, laissant sur notre droite la forêt de pins que l'on croit communément plantée par Fakhreddin pour arrêter les sables, et côtoyant de préférence les bords de la mer, dont les vagues écumantes mouillaient quelquefois les pieds de nos chevaux, tandis que les sables dorés qu'elle dépose sur la plage, s'amoncelant en hautes dunes, nous forçaient plus souvent encore à nous tenir à une assez grande distance du rivage. Cette route pittoresque, parsemée d'anémones et de crocus à moitié cachés dans le sable, et animée par le passage fréquent des caravanes qui se dirigent vers Beyrouth ou Saïda, était charmante à parcourir.

Nous aperçûmes bientôt la baie de Djunié, où Sésostris s'est jadis embarqué pour son expédition du Kittim; c'est là aussi que l'escadre combinée des Anglais et des Autrichiens déposa sur le rivage, au mois de juin 1840, les troupes destinées à combattre Ibrahim Pacha, dont l'armée victorieuse, maîtresse de Beyrouth, de Saint-Jean-d'Acre et de presque toutes les villes du littoral, menaçait de soustraire la Syrie tout entière à la domination du sultan.

Comme nous arrivions à une petite distance du village, deux jeunes garçons, avertis par les chants de nos muletiers, sortirent d'une maisonnette isolée, en déployant devant nous des tissus de soie et d'or que l'on fabrique à Djunié et dans les environs. M. d'Alpanin fit l'acquisition de plusieurs pièces de ces belles étoffes aux vives couleurs, qu'il se proposait d'offrir en France à des personnes de sa famille. J'achetai pour mon compte, et à très-bon marché, un superbe mouchoir rouge à fleurs d'or que je destinais à ma mère; et, enchantés de nos emplettes, nous nous mîmes à gravir les premières rampes du Liban, exposés quelquefois à nous casser le cou dans le sentier presque à pic et couvert de cailloux mouvants que Mustapha nous faisait parcourir, sans se mettre en peine de savoir si nous pourrions nous maintenir en équilibre sur les bâts qui nous servaient de selles. Grâce à la sûreté de pied de nos maigres montures, habituées à de pareilles ascensions, nous arrivâmes enfin, sains et saufs, sur le plateau élevé où nous devions passer la nuit, et ce fut avec une satisfaction bien sentie que nous mîmes pied à terre. Les moukres s'occupèrent aussitôt d'établir notre khan, c'est-à-dire de dresser nos tentes à l'ombre d'un caroubier, non loin d'une source limpide qui, s'échappant à petit bruit des flancs de la montagne, se précipitait en flots argentés de rocher en rocher, formant ainsi d'admirables cascatelles, que les rayons du soleil faisaient scintiller de mille feux. Les khans sont de plusieurs sortes en Syrie : il en est de connus et qui ont été préparés par d'anciens voyageurs; ce sont de petits retranchements, entourés d'un mur de pierres sèches, où chacun fait à son gré quelque nouvel arrangement; ils sont toujours situés près d'une source d'eau vive, ou tout au moins d'une citerne; d'autres, beaucoup plus grands, entourés de murs élevés, et renfermant à l'intérieur quelques arbres fruitiers, sont des propriétés privées. Leurs possesseurs guettent les voyageurs au passage, leur louent cette espèce de caravansérail auprès duquel ils habitent, et se mettent à leur disposition pour leur procurer des vivres. Le khan tout à fait improvisé, que Mustapha nous faisait établir, n'était protégé que par le caroubier dont les branches touffues nous abritèrent; mais, de la hauteur où il était situé, les contrastes les plus étonnants se présentaient à nos regards. C'étaient tantôt des rochers à pic, au haut desquels se balançaient majestueusement le cèdre et le mélèze, et dont la vigne grimpante décorait les anfractuosités; tantôt des forêts de pins jetées sur le penchant des montagnes, des gorges sombres, de collines verdoyantes plantées de figuiers, d'oliviers et de mûriers nains, de petites prairies émaillées de

» Plus nombreux en Turquie que partout ailleurs, ils sont errants et vagabonds; quelques-uns vivent dans des casernes ou dans des trous qu'ils se creusent dans la terre. Aventureux, rusés, dégoûtants de saleté, sans besoins, peu soucieux de l'avenir, ils vivent de fruits, principalement d'aulx et d'oignons, comme tous les orientaux; quelquefois d'herbes et de racines, rarement de viande, à moins que leur bonne fortune ne leur fasse rencontrer quelque animal mort; aucune viande, quelque hasardée qu'elle soit, ne leur répugne. Ils sont naturellement gais, aimant la musique et la danse; ils se produisent dans les foires comme musiciens, jongleurs et hercules, tandis que leurs enfants volent ou mendient, et que les femmes disent la bonne aventure. Quelques-uns cependant se livrent à l'agriculture et à des arts industriels. Il y a plusieurs castes parmi eux. Leur religion est à peu près nulle : ils se disent chrétiens ou musulmans, selon les circonstances; ils n'ont ni temples ni maison de prière, et s'inquiètent moins encore des choses de l'autre vie que de celle-ci. Ils ne s'allient qu'entre eux, et leurs mœurs sont d'ordinaire fort dépravées. » Mgr Mislin.

(1) « Les Yésidis habitent la montagne isolée de Sindjar, dont les flancs, arrosés d'eaux vives, s'ornent de dattiers et de grenadiers; ils ont quelques villages, mais la plupart vivent sous des tentes en tissus de poil de chèvre. Cette peuplade arabe se divise en un grand nombre de tribus indépendantes, ayant chacune leur chef, qui prend le titre de prince. Ces tribus parlent le kourde. Les guides sont les plus dangereux ennemis des musulmans; ils attaquent les caravanes et tuent sans pitié ceux qui les conduisent, surtout lorsque ce sont des mahométans : c'est, à leurs yeux, une action méritoire; ils ménagent, au contraire, les chrétiens. On porte leur nombre à 200,000, et à 3,000 cavaliers et 6,000 fantassins celui des guerriers qu'ils peuvent mettre en campagne dans leurs guerres continuelles contre les pachas. Leurs cheveux longs et sales, leur barbe qu'ils ne rasent jamais, leur donnent un aspect hideux. La secte à laquelle ils appartiennent a été fondée par un cheik nommé Yézid. Ils adorent Dieu et regardent le diable comme une divinité déchue. Ils boivent du vin avec excès, en témoignage de mépris pour les commandements de Mahomet; enfin, leur religion est un mélange du christianisme et des superstitions orientales.

(2) Les Kalbiès adorent le chien.

fleurs et coupées avec art par des bouquets d'arbres fruitiers; de nombreuses terrasses, soutenues par des murs de pierre sèche; à nos pieds Beyrouth, qui ne nous paraissait plus que comme un point dans l'espace, une coquille dans une corbeille de verdure; puis la plaine immense se confondant avec la mer.

M. d'Alpanin tira son album et se mit à dessiner ce magnifique paysage; moi, qui savais à peine tenir un crayon, je m'assis à l'écart sur un bloc de granit, et, tandis que les moukres faisaient du feu pour rôtir un quartier de mouton que nous avions apporté, j'allumai un cigare et je m'abandonnai nonchalamment au charme d'une rêverie sans but bien arrêté, songeant à ma famille, à mon retour en France, et formant de vagues projets, difficiles à réaliser, tout en suivant des yeux la fumée légère qui se perdait dans les airs.

J'étais encore dans cet état de béatitude paresseuse et hébétée que l'opium procure aux Chinois et que nous demandons au tabac, lorsque la plus agréable vision s'offrit à mes regards. J'aperçus une jeune fille descendant un sentier bordé de précipices, dans lequel les chèvres seules semblaient pouvoir s'aventurer. Elle était vêtue d'une tunique de laine blanche et d'une petite veste brodée, retenue autour de la taille par une écharpe de soie; son voile, rejeté en arrière et flottant au gré de la brise, laissait à découvert son visage brillant de jeunesse et de fraîcheur; un de ses bras, gracieusement arrondi, soutenait sur sa tête un vase de forme antique; on eût dit une de ces filles des patriarches, dont la Bible nous a laissé de suaves descriptions. Elle s'avançait d'un pas léger, caressant de temps en temps, de sa main restée libre, un mouton plus blanc que la neige, qui la suivait pas à pas, et dont la queue, d'une grosseur remarquable, était ornée d'un ruban rose. Arrivée près de la fontaine, où elle allait puiser de l'eau, comme autrefois Rébecca, la jeune fille effleura, des plis de sa blanche tunique, le massif d'arbres verts qui me dérobait à ses regards. Était-ce un rêve ou une réalité? je ne le savais pas bien, mais je n'osais faire un seul mouvement de peur de la voir s'évanouir comme un songe.

La belle inconnue ayant rempli son vase jusqu'aux bords, le déposa sur le rocher, et, s'asseyant près de la source, elle se mit à jouer avec son mouton, en le caressant et en lavant, de ses mains un peu brunies par le soleil, la magnifique toison de l'animal.

Tout à coup des sons argentins, s'élevant vers le ciel, retentirent de toute part dans la montagne; les cloches des églises et des monastères, si nombreux dans le Liban, sonnaient l'Angelus du soir: C'était la première fois, depuis mon départ de France, que j'entendais cet appel à la prière, et, quelque indifférent que je fusse alors à la religion, je m'en sentis tout ému. La voix du muezzin, qui me réveillait à Beyrouth au milieu de la nuit en récitant quelques versets du Koran, m'avait toujours désagréablement frappé; ce chant triomphal de l'islamisme m'agaçait les nerfs. Les cloches, au contraire, avaient été mêlées à toutes les joies de mon enfance; elles me rappelaient le temps où nous pressions le pas pour arriver à la messe du prône ou au catéchisme de la paroisse; elles avaient retenti en joyeux carillon le jour où, le cœur pur, et paré d'habits neufs, j'avais fait ma première communion sous les regards attendris de mes bons parents. Combien de fois nous nous étions arrêtés au milieu d'une promenade pour écouter leur voix puissante, célébrant un hymen ou sonnant un glas funèbre!

« Qui se marie donc aujourd'hui? disait ma mère, c'est un tel ou une telle sans doute. Que Dieu bénisse leur union et leur donne de bons enfants! »

Ou bien :

« La pauvre Michèle était très-malade hier au soir, c'est pour l'agonisante que l'on sonne; » et, joignant mes petites mains ensemble, elle me faisait réciter une courte prière pour le salut de l'âme qui allait paraître devant Dieu.

Pendant que ces souvenirs se pressaient dans mon esprit, la jeune fille s'était levée, elle avait marqué son front du signe de la croix, et, les yeux vers le ciel, elle récitait tout bas une prière qui devait être celle dont ma mère et ma grand'mère avaient l'habitude de saluer trois fois par jour la vierge pleine de grâce. Cette confraternité de croyance et de coutumes avec les seules personnes qui m'avaient été réellement chères au monde remplit mon âme d'une indicible émotion. O bizarrerie du cœur humain! moi, si sceptique et si railleur, ou, pour mieux dire, esclave si abject de mes passions que, pour les satisfaire, j'avais abjuré tout sentiment religieux, et cherché dans l'incrédulité un refuge contre les remords de ma conscience, je sentis mes yeux se mouiller de larmes à la vue d'un enfant récitant l'Angelus!

« Eh bien! que faites-vous donc là, jeune homme? » dit tout à coup M. d'Alpanin en s'appuyant sur mon épaule.

Je me levai tout confus, comme s'il avait pu lire dans mon âme, et, dissimulant mon trouble sous un air dégagé :

« J'examinais curieusement ce gracieux échantillon des femmes du pays, lui dis-je en lui montrant du doigt la jeune fille, qui remontait lentement le sentier, toujours suivie de son mouton; et, ce qui m'a surtout étonné dans ses faits et gestes, c'est de lui voir faire le signe de la croix et réciter l'Angelus.

— Et pourquoi cela vous a-t-il étonné? me répondit mon grave compagnon; ne savez-vous pas que les Maronites, qui peuplent le Liban, sont de fervents chrétiens?

— J'ignore tant de choses, monsieur, qu'il me faut bien avouer mon ignorance; qu'est-ce donc que ces Maronites qui vivent en bons chrétiens sous la domination des musulmans? »

M. d'Alpanin m'apprit alors que la nation maronite remontait au commencement du cinquième siècle. A cette époque, me dit-il, un moine nommé Maron vint s'établir au sommet d'une montagne, près des ruines d'un temple païen, dont il fit une chapelle. Un grand nombre de fidèles, attirés par sa réputation de vertu, venaient lui demander des conseils, et lorsqu'il mourut (1), en odeur de sainteté, ses disciples bâtirent une église qui fut consacrée sous son invocation, et y déposèrent son corps. Ils construisirent aussi un grand nombre de monastères, dont le plus célèbre, situé sur les

(1) Sa fête (dit monseigneur Mislin) est marquée le 14 février dans le ménologe des Grecs.

bords de l'Oronte, près de la ville d'Apamèe, portait le nom de Saint-Maron. Il devint comme la métropole des Syriens orthodoxes qui, repoussant les hérésies des eutychiens et des nestoriens, demeurèrent inébranlablement attachés à la foi des apôtres (1), et c'est de là qu'ils commencèrent à être appelés Maronites. La lutte énergique des disciples de saint Maron contre les hérétiques leur attira des persécutions de tout genre, et beaucoup d'entre eux scellèrent de leur sang la foi de Jésus-Christ. Un de leurs moines, nommé Jean, que sa piété, son savoir et son zèle infatigable avaient fait surnommer le second Maron, alla à Rome avec le légat du pape et fut consacré patriarche par Honorius Ier. De retour dans son pays il convertit un grand nombre de jacobites et se retira avec eux sur le Liban, dont les montagnes abruptes et presque inaccessibles devinrent dès lors un lieu de refuge pour les Syriens persécutés.

Sous le califat de Moaviah, quatrième successeur de Mahomet, les Maronites étaient déjà assez nombreux pour repousser avec succès les attaques des Sarrasins, et, après les avoir défaits dans une sanglante bataille, ils soutinrent contre eux, pendant sept années consécutives, le siége de Hadet, leur ville principale, qui fut enfin prise par trahison et renversée de fond en comble. Échappés en petit nombre à ce désastre, ils se retirèrent à Bescharri, qui devint leur capitale, et ils continuèrent à défendre énergiquement leur nationalité et leur indépendance contre les forces très-supérieures de leurs ennemis. L'empereur grec Justinien II, après avoir obtenu leur aide contre les musulmans, fit la paix avec ces mécréants, et leur livra par trahison douze mille de ses vaillants alliés.

Il y eut ensuite pour les Maronites deux ou trois siècles de paix et de prospérité, sous la domination

(1) « Plusieurs auteurs du plus haut mérite, tels que Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre et le cardinal Baronius, adoptant le sentiment très-suspect de l'annaliste arabe Eutychius, disent que les Maronites tirent leur nom d'un hérétique appelé Maron, de la secte des Monothélites, dont ils ont suivi les erreurs pendant cinq siècles; mais que, l'année 1182, toute cette nation, composée de plus de quarante mille hommes, rentra dans le sein de l'Église.

» Les Maronites rejettent cette opinion; elle a été victorieusement combattue par un de leurs écrivains les plus distingués, P. Nairon, dans les différents ouvrages qu'il a publiés à Rome, à la fin du dix-septième siècle.

» Selon cet auteur, avant la naissance des hérésies qui ont désolé l'église d'Orient, on appelait *syriens*, tous les chrétiens répandus dans la vaste province qui s'étend de l'Égypte jusqu'à la Cilicie; mais, lorsque les différentes sectes se furent formées, elles portèrent le nom de leurs chefs : ce fut alors que les syriens séparés de l'Église prirent le nom de *nestoriens*, de *jacobites* et autres semblables.

» Si ce nom de Maronites eût désigné une secte quelconque, comme celui d'eutychiens ou de nestoriens, l'Église ne l'aurait pas conservé aux Maronites après leur prétendue conversion; car les eutychiens et les nestoriens convertis ne sont plus eutychiens ni nestoriens. — Une autre preuve, rapportée par Nairon, est celle qui se trouve dans les annales même d'Eutychius, où il est dit que les jacobites, voulant désigner les empereurs Héraclius (à l'époque où il était encore orthodoxe) et Constantin Pogonat comme n'étant pas des leurs et comme ennemis des Monothélites, les appellent Maronites. » (Mgr Mislin.)

des Ommiades et des premiers Abbassides; mais, vers la fin du dixième siècle, lorsque les Druses, sectateurs farouches du calife Hakem, qui s'était fait adorer comme un dieu, s'enfuirent d'Égypte à la mort de leur infâme divinité (1), les Maronites furent contraints de céder une partie de leur territoire à ces bandes féroces, qui l'envahissaient sur tous les points.

A l'époque des croisades, les chrétiens du Liban saluèrent avec enthousiasme leurs frères dans la foi (2) et quarante mille des leurs, disent les chroniques, périrent en combattant avec les croisés.

Ils firent partie du royaume de Jérusalem, et au treizième siècle ils envoyèrent à Louis IX, alors sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, une armée de vingt-cinq mille hommes et des présents de toute espèce. En recevant ce généreux secours le saint roi écrivit à leur chef une lettre mémorable que l'histoire nous a conservée, et dans laquelle il déclare regarder les Maronites comme faisant partie de notre nation et ayant droit à la protection de la France (3). Depuis

(1) « Les Pathimètes venaient de consolider leur pouvoir sur l'Égypte, l'Arabie et la Syrie, lorsque Hakem devint calife à l'âge de onze ans, pour le malheur de ces pays et la honte de l'humanité. Un jour ce monstre voulut se faire reconnaître comme Dieu, et il trouva aussitôt seize mille adorateurs; tant il est vrai qu'il n'y a pas de limite à la dégradation des hommes! Un Turc dépravé, surnommé Durzi, fut le premier prophète de cette religion scandaleuse, et c'est de lui que les Druses ont pris leur nom; encore aujourd'hui ils conservent religieusement sa mémoire, quoiqu'ils aient supprimé en grande partie les infamies de son culte. Hackem fut assassiné; mais sa religion allait si bien aux sales appétits de ses sectateurs, qu'ils préférèrent s'exiler plutôt que de se soumettre aux avis et aux menaces de son successeur pour les faire revenir à l'islamisme. C'est alors qu'ils se réfugièrent dans le Liban au commencement du onzième siècle. » (Mgr Mislin.)

(2) Une foule de chrétiens et de pieux solitaires, qui habitaient le Liban, accouraient pour visiter leurs frères d'Occident, leur apportaient des vivres et les conduisaient dans leur route. » (Michaud, *Histoire des Croisades.*)

Suivant Raymond d'Agiles, à l'époque des croisades, un peuple de soixante mille chrétiens habitait le Liban. « Ces chrétiens servirent de guides aux pèlerins, et leur indiquèrent trois routes pour arriver à Jérusalem; la première par Damas, route facile, presque toujours en plaine, et qui ne manquait pas de vivres; la seconde par le Liban, dans laquelle on était en sûreté et on trouvait des provisions, mais elle était trop pénible pour les bêtes de somme; la troisième le long de la mer, remplie de défilés, où cinquante musulmans auraient pu, s'ils l'avaient voulu, arrêter le genre humain tout entier. Cependant, disaient les chrétiens aux pèlerins, si vous êtes cette nation qui doit s'emparer de Jérusalem, vous devez, d'après l'Évangile de saint Pierre, passer le long de la mer, quoique cette route vous paraisse impossible à suivre. » (*Bibliothèque des croisades*, t. I, p. 40.)

(3) « Nous sommes persuadés, écrivait le saint roi à l'émir des Maronites, que votre nation est une partie de la nation française, car son amitié pour les Français ressemble à l'amitié que les Français se portent entre eux. En conséquence, il est juste que vous et tous les Maronites jouissiez de la même protection dont les Français jouissent près de vous, et que vous soyez admis dans les emplois, comme ils le sont eux-mêmes. Nous vous invitons, illustre émir, à travailler avec zèle au bonheur des habitants du Liban… Quant à nous et à tous ceux qui nous succéderont sur le trône de France, nous promettons de vous donner, à vous

ce temps le gouvernement français, fidèle à ce protectorat moral, a pris plusieurs fois fait et cause pour les chrétiens du Liban, souvent opprimés, soit par les Druses, soit par les Turcs. François Ier, Louis XIV, Louis XV renouvelèrent authentiquement cette charte de protection (1) ; et lorsque le général Bonaparte reçut devant Saint-Jean-d'Acre, comme autrefois saint Louis, une députation de Maronites, il les accueillit avec la même faveur, et leur dit qu'il les *reconnaissait comme Français de temps immémorial* (2).

C'est donc au milieu de compatriotes que nous allons nous trouver, et, s'il faut en croire les voyageurs qui ont avant nous exploré le Liban, peu de gens dans notre belle France exercent aussi noblement les devoirs de l'hospitalité; mais malheureusement ils ne sont pas les seuls qui habitent la montagne, et j'oubliais de vous dire que Mustapha prétend avoir flairé dans les environs un camp de kurdes ou de bédouins maraudeurs, et que nous pourrions bien avoir des coups de fusil à échanger cette nuit.

« A la bonne heure ! m'écriai-je en portant la main sur mes pistolets avec une vivacité qui fit sourire M. d'Alpanin, je ne serais pas fâché d'avoir une histoire de brigands à raconter dans mon pays.

— En attendant, venez prendre des forces pour les combattre, reprit mon compagnon, le souper est prêt, allons nous mettre à table. »

Cette table était une grosse pierre plate, sur laquelle le rôti, cuit à point, fut déposé sans plus de façon; nous nous assîmes à terre, et comme les fatigues du voyage avaient aiguisé notre appétit, nous fîmes honneur au festin, dont Mustapha et les muletiers dévorèrent les restes. Le repas terminé, nous glissâmes chacun deux balles dans nos fusils, nous examinâmes nos pistolets, et, tandis que Mustapha ravivait le feu et que l'un de ses moukres se mettait en devoir de monter la garde pour la sûreté de tous, nous nous retirâmes sous nos tentes, afin d'y goûter un repos dont nous avions vraiment besoin; mais, à ma grande surprise, j'eus beaucoup de peine à m'endormir sur ma peau de mouton étendue à terre. Ce n'était point la dureté de ma couche qui éloignait de moi le sommeil, car j'avais perdu depuis longtemps les habitudes de bien-être contractées jadis dans la maison maternelle, mais les pensées tumulteuses qui se pressaient dans mon esprit me tenaient éveillé malgré moi. Serions-nous attaqués par les brigands? quel serait leur nombre, et nos moyens de défense étaient-ils suffisants ? L'attente du combat, la prévision des dangers à courir enflammaient mon imagination sans m'alarmer (le péril et l'imprévu ont toujours des charmes pour la jeunesse), et je commençais à trouver la nuit trop paisible, lorsqu'un long hurlement retentit tout à coup dans le silence de la montagne. D'un seul bond je fus sur pied, et, saisissant mon fusil, je sortis de la tente.

« Ce n'est que le cri du chacal, » me dit notre sentinelle.

Comme il prononçait ces mots, il me sembla distinguer à travers les broussailles deux yeux ardents braqués sur nous avec une effrayante fixité. Était-ce un être humain ou une bête féroce qui se cachait ainsi pour nous épier et nous surprendre ? J'ignorais alors que les lions, les tigres et les ours ont presque entièrement disparu du territoire de la Syrie, que la panthère, l'once et le sanglier, que l'on rencontre encore dans le Liban, n'y sont pas même très-nombreux et je crus avoir affaire à quelque monstre aussi redoutable que ceux dont le capitaine Gérard s'occupait à purger l'Algérie. De quelque nature que fût l'ennemi, je l'attendais d'ailleurs de pied ferme, mon fusil à la main, prêt à m'en servir au premier mouvement hostile, lorsqu'une détonation d'arme à feu m'apprit que j'avais été prévenu par le jeune moukre chargé de la garde du kan; il avait aperçu, comme moi, les yeux suspects, et il tirait à tout hasard pour donner l'alarme et pour réveiller nos compagnons. Ceux-ci se levèrent aussitôt, et, bien armés, nous explorâmes ensemble tous les alentours. Des feuilles froissées, plusieurs menues branches rompues, décelaient en effet le passage d'un homme ou d'un animal à travers les buissons, et nous suivîmes ces traces presque jusqu'au ruisseau ; mais alors aucun indice ne put nous mettre sur la voie de ce visiteur nocturne. S'était-il enfui par le sentier bordé de précipices, au risque de tomber dans les gouffres béants dont l'obscurité voilait la profondeur, ou s'était-il réfugié dans une caverne voisine ?

Nous nous tînmes sur nos gardes jusqu'au matin; mais, soit que l'ennemi, se voyant découvert, eût renoncé à ses projets d'attaque, soit pour tout autre motif, rien ne troubla plus, cette fois, le calme de notre campement.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

---

et à votre peuple, protection comme aux Français eux-mêmes, et de faire constamment tout ce qui sera nécessaire pour votre bonheur. »

(1) Au seizième siècle, les capitulations de François Ier firent reconnaître officiellement le droit de protectorat de la France à l'égard des Maronites.

Louis XIV écrivait, le 28 avril 1649, du château de Saint-Germain :

« Nous prenons et mettons par ces présentes, signées de notre main, en notre protection et sauvegarde spéciale, le révérend patriarche et tous les prélats, ecclésiastiques et séculiers, chrétiens maronites qui habitent dans le mont Liban ; nous voulons qu'ils en ressentent l'effet en toutes occurrences, et, pour cette fin, nous mandons à notre amé et féal ambassadeur du Levant, et à tous ceux qui lui succéderont en cet emploi, de les favoriser, conjointement ou séparément, de leurs soins, offices, instances et protections, tant à la Porte de notre très-cher et parfait ami le Grand Seigneur, que partout ailleurs que besoin sera, afin qu'il ne leur soit fait aucun mauvais traitement, etc. »

Louis XV renouvela en 1737 cette charte de protection.

(2) « Ce protectorat moral de la France sur les Maronites, dit M. Louis Énault, a été en toute circonstance reconnu par la Porte. Les Turcs, trop faibles pour maintenir la paix et la justice dans leur malheureux État, eurent du moins assez souvent le bon sens de permettre que l'on fît pour eux ce qu'eux-mêmes ne pouvaient pas faire. Souvent dans les pièces de leur chancellerie, on pouvait lire ces mots significatifs : *La nation maronite franque, les Maronites francs.*

UNE LEÇON DE FOI

« Soyez la nourrice de mes pauvres enfants, douce chenille verte, » disait une mère papillonne, qui venait de déposer ses œufs sur la feuille de chou où l'insecte rampait. Je ne sais quand ces pauvres petits viendront au monde, je me sens malade et abandonnée; si je meurs, qui les soignera? Que ce soit vous, je vous en supplie; comprenez bien ce qu'il leur faudra, ma bonne chenille; ils ne pourront vivre de votre grossière nourriture; vous leur donnerez, de bon matin, des sucs de fleurs et leur ferez boire un peu de rosée, puis vous les laisserez voler autour de vous, ils ne s'élèveront pas bien haut d'abord, et vous pourrez les surveiller encore. Quel malheur que vous ne puissiez voler aussi! Hélas! je n'ai plus la force de chercher l'une de mes pareilles pour lui confier mes enfants; je ne sais qui m'a poussée à venir les déposer sur cette feuille, triste berceau, pour de jeunes papillons! Faites de votre mieux, ma bonne chenille, soyez tendre pour ces pauvres petits et prenez pour récompense la poussière d'or de mes ailes... Ah! comme je souffre!... vous vous souviendrez... pour la nourriture...»

La papillonne expira en disant ces paroles.

La chenille, qui n'avait pu placer un oui ou un non, se trouva fort embarrassée auprès des petits œufs.

« La pauvre dame a choisi une jolie nourrice, pensa-t-elle, et j'ai là une belle affaire sur les pattes! Y a-t-il du bon sens à charger quelqu'un qui rampe, d'élever des enfants qui volent? Ou son esprit s'égarait, ou il y a des gens bien simples sous des vêtements brodés!... »

La papillonne était morte, les œufs étaient là! La chenille avait un bon cœur; elle se résolut à veiller sur les orphelins.

Déjà inquiète, elle ne dormit pas de la nuit et la passa à tourner autour de son précieux dépôt, dans la crainte qu'il ne lui arrivât malheur. Tout en faisant sa ronde, elle réfléchissait et se dit au petit jour :

« Deux têtes valent mieux qu'une, en si grave circonstance; consultons quelque sage animal sur ce qu'il convient de faire. Le chien de la maison rode encore dans le jardin, mais il est si brusque dans ses mouvements qu'il pourrait bien balayer, d'un revers de sa queue, ces pauvres petits, avant que je me sois expliquée avec lui. Le chat viendra ici se chauffer au soleil, mais il est si égoïste qu'il ne daignera pas s'occuper d'œufs de papillon! Qui donc choisir?... »

Et la bonne chenille cherchait... cherchait... Elle se souvint alors d'une alouette qui demeurait dans le champ voisin et qui passait souvent près d'elle.

« Elle vole si haut, qu'elle doit en savoir long, » pensa-t-elle. Pour une chenille qui ne quitte pas sa feuille de chou, voler haut, est une suprême faculté qui en implique bien d'autres!...

La chenille appela alors une abeille cherchant fortune, et la pria d'aller prévenir l'alouette qu'elle avait à lui parler (on s'oblige entre insectes). L'abeille partit aussitôt et l'alouette arriva. La chenille lui conta son aventure et lui demanda conseil; comment pourrait-elle élever de petites créatures qui lui ressemblaient si peu? « Vous le sauriez peut-être la haut? » ajouta-t-elle timidement.

« *Peut-être!* » répéta l'alouette, et l'alouette s'envola.

La chenille fut bien un peu étonnée du laconisme de l'alouette, mais comme elle s'élevait tellement dans l'espace et que sa voix allait toujours s'affaiblissant, la chenille pensa qu'elle voulait prendre avis de plus instruit qu'elle encore.

« Je serais curieuse de savoir ce qu'elle voit, entend et rencontre là-haut; ce doit être des merveilles car à ses gazouillements joyeux on la croirait ravie. Elle ne raconte rien de ses voyages, elle est mystérieuse, l'alouette; parlera-t-elle cette fois? »

Et la chenille, les yeux toujours fixés sur ses futurs nourrissons, attendait la voyageuse avec une grande impatience; elle entendit de nouveau son joli chant; il se rapprochait vite, l'alouette accourait à tire-d'aile.

« Nouvelles! nouvelles! superbes nouvelles! ma mie, dit l'oiseau, mais les croirez-vous?

— Je crois tout ce qu'on me dit, se hâta de répondre la chenille.

— Eh bien, donc, sachez d'abord que ces petites créatures (fit-elle en désignant les œufs de son bec), mangeront... Que pensez-vous qu'elles mangeront?

— Le suc des fleurs, leur mère me l'a dit.

— Leur mère s'est trompée. Vous leur donnerez une nourriture plus simple et à votre portée.

— Je n'ai que ces feuilles, reprit la chenille découragée.

— C'est justement ce qu'il leur faudra; devinez ce que deviendront ces œufs?

— Des petits papillons, bien sûr.

— Ils naîtront chenilles, ma bonne amie; chenilles, entendez-vous?

— Si vous disiez vrai, leur mère m'aurait prévenue et n'eût pas été si inquiète.

— Elle ignorait sans doute leur sort.

— Avouez que vous plaisantez?

— Non, je parle très-sérieusement.

— On s'est moqué de vous, alors.

— Si vous n'avez pas confiance en moi, pourquoi me consultez-vous? reprit l'alouette à moitié fâchée.

— Je crois ce qu'on me dit, répéta la bonne chenille.

— Oui-da! et vous niez mes premières paroles! Vous ne saurez pas alors ma dernière nouvelle; elle

est belle, et elle vous concerne... adieu. Et l'alouette agitant ses ailes fit mine de s'en aller.

— Attendez-donc, chère alouette, dit la chenille prise d'une vive curiosité ; je vous répète que je crois tout ce qu'on me dit... de raisonnable, s'entend.

— Laissez-moi partir, alors, car c'est invraisemblable quoique vrai.

— Dites tout de même, reprit la chenille avec prière. »

L'alouette se laissa gagner.

« Eh ! bien donc, sachez que vous serez un jour papillon, mère chenille.

— Cruelle! pouvez-vous rire de ma misérable condition; que vous ai-je fait pour me railler ainsi!... repartit la chenille indignée. Je sais bien que ce corps long et lourd ne pourra jamais former des ailes revêtues de couleurs éclatantes et que je ne m'élèverai jamais dans les airs! Je n'ai besoin que du simple bon sens pour être assurée que c'est impossible !

— Si vous planiez comme moi sur la terre, vous ne croiriez pas à l'impossible. De ces hauteurs, je vois et j'admire des choses qui confondent ma raison.

— Soyez confondue, tant que vous voudrez, répliqua la chenille en colère, et allez conter à d'autres qu'à moi, que les œufs de papillon deviennent chenilles et que les chenilles deviennent papillons; vous aurez volé trop haut et la tête vous aura tourné, chère amie, ajouta l'insecte essayant de railler.

— Pauvre folle, qui te crois sage, reprit l'alouette avec pitié; pauvre folle, qui nie ce que tu ne peux comprendre et qui n'a pas confiance dans ce qui vient d'en haut?

— Ne pourrait-on donner un autre nom à cette confiance? demanda la chenille d'un ton goguenard.

— On l'appelle *la foi,* » répondit gravement l'alouette.

Un léger bruit sur la feuille de chou attira l'attention de la future nourrice et, tournant la tête vers les œufs, elle aperçut huit ou dix chenilles, ressemblant à des brins de fil, que le soleil venait de faire éclore, sorties de leur coque, elles s'agitaient, redressaient leur petite tête noire et la frappaient contre la feuille qu'elles essayaient à mordiller.

La surprise, puis la joie, remplit le cœur de la chenille; le premier miracle prédit par l'alouette venait de s'accomplir, celui qui la concernait pouvait se réaliser aussi.

« Ah! chère alouette, dit-elle, j'ai maintenant la foi. »

A partir de ce jour, la croyante, pleine d'espérance, supporta les misères de la vie en songeant au bonheur qui l'attendait; elle parlait souvent à son entourage du temps où elle volerait dans les rayons de lumière et le ciel bleu. Elle passait pour avoir la tête dérangée.

Au moment où elle s'enferma dans sa chrysalide, que ses pareilles croyaient son tombeau, elle dit avec sérénité à ses amies :

« Je vais prendre mes ailes! »

Ces paroles furent attribuées au délire; ses amies, prises de compassion, lui disaient adieu et murmuraient : Pauvre bête!...

Mme Sophie Mallet-Surville.

LE ROUGE-GORGE DE KERANROUX

A MADEMOISELLE MARIA DE L...

Quand Jésus, alors solitaire,
Au bord du Jourdain se rendit,
Sur le Dieu promis au Calvaire,
Une colombe descendit.

Paul, vieilli dans la Thébaïde,
Trouvait aux fentes d'un rocher
Le pain que d'une aile rapide
Un corbeau venait y cacher.

L'oiseau naquit pour le message,
Il va de l'homme à l'Éternel,
Et son étape de voyage
Est entre la terre et le ciel.

Vous le savez, à l'heure même
Où vous disiez dans votre cœur :
« Pensons au Maître qui nous aime,
Dressons un autel au Seigneur, »

Un rouge-gorge sur la pierre
S'arrêtait, oubliant ses bois,
Et la maison de la prière
S'élevait au bruit de sa voix.

Les ouvriers, la châtelaine,
Écoutaient du petit chanteur
Le cri joyeux, la note pleine
Et d'harmonie et de douceur.

Il vint ainsi toute une année,
Constant, aimable, familier,
Et la chapelle terminée
Il y pénétra le premier.

Il mêlait son hymne aux louanges
De la châtelaine à genoux ;
On eût dit la voix de deux anges
Qui priaient ensemble pour nous.

Cet oiseau, la bonté céleste,
Semblait l'envoyer, le bénir ;
Mais un jour, présage funeste,
On ne le vit plus revenir.

Oh ! triste, bien triste présage,
Car, pour les malheureux aussi,
Le doux absent était l'image
De celle qu'il aimait ici !

Ami que l'enfance révère,
On sait que plus sombre autrefois,
Le rouge-gorge au mont Calvaire,
Gémissait autour de la croix.

Et lorsque la tête divine,
Pâle et mourante se courbait,
Il recueillit sur sa poitrine
La goutte de sang qui tombait.

C'est votre histoire, noble femme,
Si grande par la charité !
Vous pleurez de toute votre âme
Sur la croix de l'humanité.

Et pressant d'une étreinte pure
Les affligés entre vos bras,
Vous essuyez chaque blessure
De ceux qui souffrent ici-bas.

Toujours le malheur vous attire ;
Où trouver un réduit caché,
Un obscur chevet de martyre
Que votre amour n'ait point cherché ?

Oui, comme cet oiseau sans doute,
O notre exemple ! ô notre sœur !
Vous avez en vous une goutte
Du sang généreux du Sauveur !

Aussi nous que le ciel emploie,
Ouvriers faibles et nouveaux,
Nous vous saluons avec joie,
Toujours mêlée à nos travaux.

Devant vous chacun plein de zèle
Veut poser sa pierre à son tour,
Cependant vous avez une aile
Qui doit vous emporter un jour.

Ces prières mélodieuses
Qui couvrent nos accents confus,
Ces soupirs, ces larmes pieuses,
Un jour nous ne les aurons plus.

Que ce jour soit bien loin encore,
N'imitez point l'oiseau perdu,
Quelques mois fidèle à l'aurore,
Et puis vainement attendu.

Nous savons que votre sagesse
Au ciel, par de là le tombeau,
En secret vous montre sans cesse
Les trésors d'un monde plus beau.

Ah ! vers ce monde de lumière,
Ne vous hâtez point de voler !
On ne trouve que sur la terre
Des malheureux à consoler.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Octobre 1845.

ÉNIGME HISTORIQUE

Quel est le prince qui fut fait prisonnier à l'âge de onze ans, que la poésie consola dans le cours d'une longue captivité, et qui, devenu roi, périt par le poignard en dépit des efforts héroïques que fit sa femme pour le sauver?

Économie Domestique

Choux rouges en étuvé.

Faites-en ôter les feuilles extérieures, qu'ils soient hachés menu. Ajoutez-y un oignon coupé en tranches minces, du poivre, du sel, et faites cuire à l'étouffée dans du bouillon, ou préférablement du jus. Quelques minutes avant de servir, épaississez-les avec un bon morceau de beurre roulé dans la farine et ajoutez un soupçon de vinaigre.

Quartiers de coings confits.

Prenez de beaux coings bien mûrs, coupez-les en quatre, ne les épluchez pas, mais retirez-en les cœurs et jetez-les à mesure dans une bassine d'eau bouillante, à laquelle on aura mêlé le jus de deux citrons. Quand les coings sont attendris, on les passe dans l'eau fraîche, on les pare et on les met dans une terrine contenant un sirop de sucre refroidi. On les couvre d'un rond de papier. Après cinq heures, on fait bouillir ce sirop, et on le verse bouillant sur les coings. Le lendemain, on le fait bouillir de nouveau, en y ajoutant un peu de sucre, et on le verse de nouveau sur le fruit. On renouvelle la même opération huit jours de suite, seulement à la dernière on emploie du sirop nouveau, on y laisse chauffer les coings sans ébullition pendant un quart d'heure, et on verse dans les pots.

Eau de Botot.

(Recette demandée.)

Faites infuser, pendant huit jours, 40 grammes de semence d'anis, 10 grammes de girofle, 10 grammes de canelle concassée, et 5 grammes d'huile volatile de menthe dans un litre d'eau-de-vie. On filtre le mélange et l'on ajoute à la liqueur ainsi obtenue, 5 grammes d'alcoolat d'ambre.

Correspondance

THÉRÈSE A MADELEINE

Château de Verneuil, 15 octobre.

Mon Dieu, ma chère amie, que vous êtes obligeante et affectueuse pour moi ; quelle bonne petite maman vous faites ! Je tâcherai de mettre à profit les conseils que vous me donnez ; je veux devenir une perfection, ne fût-ce que pour vous faire honneur.

Vous me demandez une longue lettre? mais qu'aurai-je à vous dire? une pauvre campagnarde comme moi à une Parisienne comme vous? « Quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi. » Nous passerons l'hiver ici; je commence notre installation. C'est une perspective assez triste de rester tout un hiver à la campagne; mais j'en ai pris mon parti gaiement. Ma grand'mère est si bonne pour nous! je m'occuperai d'elle; je soignerai l'éducation de ma sœur Lucile, qui m'est confiée; j'ai aussi beaucoup de soins au dehors; le village est pauvre; il y a de grandes misères et bien des malheureux. Point d'école, pour ainsi dire; tout à l'abandon; jugez quel bien nous pouvons faire; car bonne maman, malgré sa modeste fortune, faisait beaucoup d'aumônes; seulement elle les faisait mal, s'en rapportant à ses domestiques, auxquels elle disait : Donnez ceci, donnez cela à tel ou tel pauvre; mais généralement ils gardaient ceci et cela pour eux. Maintenant, nous allons nous-mêmes les voir; je les connais par leurs noms, presque tous, et sais ce qu'il faut à chacun.

Voulez-vous écouter une petite histoire qui vous intéressera, j'en suis sûre? vous verrez qu'aux champs comme à la ville on a ses peines et ses douleurs.

Le 8 septembre dernier, c'était la fête du pays. — Lucile et moi nous nous réjouissions de passer une journée un peu gaie, de danser, de rire et d'entendre les violons. J'avais mis une jolie robe fond blanc, à fleurs roses; Lucile une toilette bleue qui lui allait à ravir. Bonne maman nous avait fait cadeau de deux chapeaux neufs, et nous partîmes enchantées. La fête était établie dans une de nos plus belles prairies, encore verte comme au mois de mai; un soleil splendide dorait la cime des grands bois d'alentour; et les ondes de la petite rivière, au bord de laquelle on dansait, étaient brillantes comme des diamants. J'avoue sans détour, que je m'amusais; mais au plus beau moment, j'aperçus au loin une jeune fille nommée Louison; sa vue seule me rappela une promesse que je lui avais faite et parfaitement oubliée. Ma grand'mère sourit en me regardant; je n'hésitai pas; j'allai droit à la petite Louison et lui dis qu'elle pouvait compter sur ma promesse, et que j'étais toute prête à la tenir.

J'avais rencontré Louison, quelques jours auparavant; elle pleurait; je lui demandai la cause de son chagrin; elle me dit qu'elle aurait bien voulu aller à la fête qui se préparait, mais qu'elle était chargée par M. le curé de garder la mère Duval, infirme et presque folle; puis, qu'elle n'avait rien à mettre. En effet, je vis la pauvre enfant toute en guenilles. Je lui dis d'abord que pour une robe, je la lui donnerais certainement, et qu'elle vînt la chercher au château le soir même; ce qu'elle fit. Quant à la mère Duval, je promis de venir prendre sa place auprès d'elle pendant quelques heures, afin que Louison pût danser comme ses autres compagnes.

Vous jugez de sa joie. Je lui aurais donné les vaches et les veaux de notre étable, qu'elle n'eût pas été plus contente. Aller à la fête! la pauvre Louison! avec une belle robe neuve, un petit châle blanc et un tablier noir! C'était le bonheur pour cette fille si rebutée, si pauvre, à peu près stupide, comme celle qu'elle prétend garder. Le jour venu, dans mon enthousiasme campagnard, j'oubliai complètement ma promesse, mais Louison n'oubliait pas; ayant mis sa belle toilette, peigné ses cheveux pour la première fois, laissant la pauvre Duval toute seule, elle arriva devant moi, comme Banquo au festin de Macbeth.

Je devais tenir ma parole et m'y résignai sans hésiter; je me rendis chez la mère Duval. — J'arrivai bientôt à la cabane isolée; cette pauvre femme était assise sur un banc de bois vermoulu; sa tête était penchée sur ses mains amaigries. De longs cheveux gris couvraient son visage. Hélas! on l'appelait autrefois la belle Duval; le nom même lui en reste encore; mais aujourd'hui, à peine âgée de quarante-cinq ans, le chagrin l'a mise dans cet état d'abrutissement et de souffrance, elle fait mal à voir; elle me regarda sans témoigner aucune surprise ni joie; j'allai m'asseoir un peu loin d'elle, et me mis à cueillir des bruyères roses, fleurs que j'aime énormément. J'avais heureusement apporté un livre pour ma grand'mère; je le retrouvai dans ma poche avec plaisir; sans cela je me serais bien ennuyée. Le son du fifre et de la grosse caisse s'entendait au loin; ici, le silence le plus absolu. Les petits oiseaux chantaient, dans le grand chêne qui ombrage la chaumière, au-dessus de cette âme désolée qui n'entend plus

rien des bruits et des intérêts de ce monde. La mort de sa fille l'a mise en cet état, et voici comment.

Jeune encore et la plus belle femme du canton, Germaine Duval resta veuve, n'ayant pour toute famille qu'une fille unique, nommée Solange. Elle aimait cette enfant avec passion; la petite aussi, aimait tendrement sa mère. Cet amour si grand qui existait entre elles, cet accord si parfait, les vertus dont elles donnaient l'exemple au village, les avaient placées au-dessus des autres, et tout le monde les aimait. Elles étaient très-pauvres; mais l'ouvrage ne les rebutait pas. Cependant, Solange, attaquée de la poitrine, était souvent malade; et la pauvre mère voyait son état sans pouvoir y remédier, à cause de son extrême pauvreté. Solange avait vingt ans, lorsqu'un événement inattendu sépara pour toujours ces deux cœurs si unis.

Un riche fermier de la Beauce n'ayant point d'enfants, et ne voulant pas adopter quelqu'un dans son pays natal, vint trouver le curé de Verneuil, dont il était l'ami, en le priant de lui indiquer la plus sage, la plus pieuse des jeunes filles de son village, afin qu'il pût l'emmener près de sa femme, et l'adopter pour leur enfant, en lui laissant tout son bien. Le curé n'hésita pas, il proposa Solange. Restait à lui faire accepter cette offre, ainsi qu'à sa mère. Solange et Germaine refusèrent obstinément. Ce refus donnait encore plus d'estime pour elles; le fermier insista, même refus; il employa à la fin un argument irrésistible et qui réussit. A Germaine, il représenta la mauvaise santé de sa fille, le bien qu'elle allait ressentir en vivant sinon dans une maison riche, au moins où régnaient l'abondance et la paix; à Solange, qu'elle faisait la fortune de sa mère, en la sauvant de la misère dans ses vieux jours. Ces réflexions décidèrent les deux pauvres femmes, et elles se séparérent.

Mais on ne put obtenir de Germaine de venir vivre chez le fermier. — Non, disait-elle, il suffit que ma chère enfant soit heureuse, et qu'elle ait tout ce qu'il lui faut près de vous. Je reste où je suis née; je n'irai demander mon pain à personne, j'ai le travail. Elle était alors pleine de force et de santé.

On persuada facilement à Solange que sa mère changerait d'avis au bout de quelques mois d'absence; et elle partit résignée.

Dans tout le canton et les villages voisins, on ne parla tout l'hiver que de la fortune de Solange et du bonheur de la mère Duval. Lorsqu'on rencontrait cette pauvre femme par les chemins, loin de remarquer le changement qui déjà se faisait en elle, on l'accueillait en riant, et les mères, envieuses, lui disaient avec amertume : « T'es ben heureuse, la Duval, ne fais donc pas la triste; ça fait pitié, vois-tu? » Elle détournait la tête, et avec un sourire forcé, répondait doucement : «Ah! oui, je suis ben heureuse, allez! » Puis elle passait afin qu'on ne la vît pas pleurer!

Cependant Solange, bien établie chez le fermier Claude, chérie de sa femme et de lui, s'en allait doucement pour l'éternité, sans qu'on y prît garde. Les bons fermiers l'aimaient sans doute, mais, paysans avant tout, ils ne connaissaient de malades que ceux qui sont déjà morts. « Avant la dernière journée, disaient-ils, on est toujours bon à quelque chose. » A bien dire, ils ne se doutaient seulement pas des progrès que la maladie faisait en elle. Bref, au bout d'un an, ne pouvant plus se lever, accablée de l'ennui de ne pas voir sa mère, trop ignorante encore pour raisonner et bien juger l'avenir heureux qui les attendait; travaillant toujours sans se plaindre, on ne vit son état désespéré que lorsqu'il n'était plus temps d'y porter remède. Solange mourut un beau soir d'été, doucement et paisiblement, après avoir rempli ses devoirs religieux, et en prononçant tout bas le nom chéri de sa mère.

Le fermier, au désespoir, offrit à Germaine Duval la fortune qu'il devait donner à Solange, mais elle ne voulut jamais entendre parler de lui, et refusa constamment les secours qu'il lui envoyait, le regardant, disait-elle, comme l'auteur de tous ses maux.

La solitude, la douleur, amenèrent peu à peu la mère Duval dans l'état où elle est aujourd'hui. On finit par la délaisser et l'oublier tout à fait, et sans M. le curé, elle serait morte déjà au pied de quelque buisson, dans l'impossibilité où elle est de s'occuper de quoi que ce soit au monde.

Voilà, ma chère Thérèse, l'histoire de cette pauvre mère; j'essayai vainement de lui parler même de sa fille; elle est hors d'état de rien entendre. Je vais la voir souvent. Nous ne la laisserons manquer de rien, jusqu'au jour où elle n'aura plus besoin de nous, ce qui n'est pas éloigné; heureusement pour elle.

Nous allons demain faire une visite à madame de Senneville; il y a grande chasse et grand dîner au château : c'est une demeure magnifique. Je n'ai jamais vu une grande chasse avec tant de monde, et je suis contente d'y aller. Je vous raconterai cette visite dans ma première lettre. Tenez-moi un peu au courant de ce qui se passe à Paris; on revient petit à petit. Vos nouvelles seront bien reçues des solitaires qui vous aiment et vous embrassent.

MODES.

Quel bonheur, chères enfants, de nous retrouver toutes, babillant et travaillant à la lueur de la même lampe; combien les veillées ont toujours eu de charmes à mes yeux, et surtout à cette époque de l'année, où chacune de nous, après s'être absentée pendant l'été, est empressée de faire part à ses amies de toutes ses impressions depuis qu'elle les a quittées.

Maintenant mesdemoiselles, à l'œuvre, l'hiver s'avance à grands pas; ne nous laissons pas surprendre par lui sans nous être mises en garde contre ses rigueurs.

Il est bon de nous occuper d'abord des robes de fatigue; à cet effet, le reps et le drap romain doivent figurer à la première place. Voyez combien nous sommes favorisées : plus de ces garnitures si coûteuses et réellement si ennuyeuses à disposer au bas des jupes; un simple ourlet dans lequel il est toujours bon d'enfermer une bande de crin, afin de donner du soutien à la jupe. Lorsque vous faites l'achat d'une étoffe pour manteau ou pour robe, je ne saurais trop vous recommander ce que j'ai déjà fait si souvent, de ne pas économiser sur la qualité ni sur la quantité; songez bien que vous regretterez tôt ou tard ce qui, aujourd'hui, vous aura paru une économie; si vous prenez

une étoffe de qualité inférieure, elle sera promptement défraîchie et usée; si vous retranchez un lé sur une jupe, votre robe toute neuve qu'elle sera, aura l'air d'une vieille robe, grâce à son peu d'ampleur; puis, de quelle ressource vous vous privez pour la refaire à l'avenir.

Une charmante petite toilette négligée que je vous recommande est: une robe en popeline de laine marron, avec corsage montant à taille plate et ronde, la manche longue et fermée, montée au corsage par un seul pli recouvert d'un jockey et au poignet également par un seul pli. Un pardessus gris très-foncé ou noir, demi-ajusté sans poche, la manche étroite du bas, la manche et le manteau bordés d'une bande de peluche ou ornés d'une passementerie; un petit col en nansouk avec broderie russe, les manchettes assorties.

Pour compléter cette toilette, une capote en épinglé noir, la passe garnie des deux côtés d'un velours vert numéro 4 tuyauté; le bavolet bordé en biais et sur les côtés d'un velours vert, et en bas du même velours tuyauté ne dépassant pas le bavolet; dessous, boutons de roses mêlés de nœuds en velours noir. C'est avec regret que je vois abandonner les fleurs et feuilles en velours qui seront moins portées cet hiver.

Décidément, chère Lucie, vous vous croyez millionnaire; mais mon enfant, comment votre petite bourse pourra-t-elle répondre à tous vos projets? D'abord cette robe de soie rose que vous portiez l'année dernière peut être convertie en robe de dessous; mettez dessus votre robe de tarlatane, ornée de trois volants tuyautés de huit centimètres, et chaque volant surmonté d'un ruban rose, numéro 4, tuyauté de même; le corsage orné d'une draperie garnie ainsi que les manches d'un petit volant en taffetas rose, la ceinture nouée derrière, bordée d'un même petit ruban tuyauté; placez dans vos cheveux une guirlande de petites roses et vous aurez une toilette délicieuse. Pour petite soirée, ayez une robe en taffetas rayé ou quadrillé, faites la jupe unie, la taille ronde avec ceinture nouée derrière; le corsage décolleté avec pièce d'épaule, une guimpe en mousseline ou organdi avec manches pareilles.

Quant à Louise qui a toujours été madame Raison, je lui conseille de porter encore sur sa robe bleue, le joli fichu qu'elle a brodé l'hiver dernier; bien qu'un peu moins moderne, ce sera encore très-convenable.

Pour toilette de visite, vous pouvez mettre une robe en taffetas ou popeline de soie, un collet en velours noir orné de passementerie, un joli col brodé en mousseline, manches assorties. Une capote en poult de soie, la passe et le bavolet bordés d'un velours noir, orné dessus de nœuds en velours noir, le dessous en tulle bordé d'un velours noir numéro 0, remplaçant la blonde, les joues tuyautés, le haut coquillé et mélangé de petites fleurs posées un peu sur le côté.

Les robes se feront très-simplement cet hiver; mais n'allez pas vous imaginer, mes enfants, que vous devez mettre de côté celles que vous avez pris tant de peine à soutacher et à garnir de petits velours l'année dernière, car on les portera certainement encore. Les conseils que je vous donne sont pour les robes neuves que vous avez à vous faire; les manches peuvent être garnies d'une passementerie que l'on disposera aussi sur le corsage, en forme de pèlerine pointue devant et dans le dos.

Je vais aussi vous indiquer un charmant petit coin-du-feu; il est en drap gris demi-ajusté, bordé tout autour d'une bande en drap noir ou velours de quinze centimètres, de dix seulement autour du cou, découpée en petites pattes rondes de huit centimètres; sur chaque patte est posé un bouton en passementerie ou velours; cet ornement figure un revers boutonné, la manche est étroite, elle est bordée dans le bas de la même bande de dix centimètres ainsi que celle de l'encolure.

Une robe de moire antique bleue rayée, un cachemire et un chapeau en velours épinglé blanc, orné d'une draperie en tulle mélangée de roses, composent une charmante toilette de visite pour jeune femme.

Les coiffures se disposent en guirlandes mélangées de fleurs, velours et dentelle ou blonde, noire ou blanche, selon les circonstances.

N'oublions pas, mes chères amies, que l'hiver qui nous promet tant de plaisirs, est pour le pauvre le temps le plus dur à passer. Gardez-vous de jeter les objets qui vous paraissent hors de service, voyez quel parti vous pouvez tirer des débris de votre garde-robe pour couvrir de pauvres enfants destinés à passer presque nus cette affreuse saison. Ne perdez rien; depuis longtemps je songe à vous proposer de nous réunir une fois par semaine et d'apporter tout ce qu'il nous sera possible, pour confectionner des petits vêtements et des layettes. Vous savez déjà combien *l'œuvre du Vestiaire* a répandu de bienfaits dans plusieurs grandes villes; si beaucoup de personnes sont privées par leur éloignement, de se joindre à cette œuvre, chaque petite société de jeunes filles, peut dans son entourage préserver beaucoup de familles contre les rigueurs du froid.

Savez-vous, mesdemoiselles, ce qui m'a remis cette idée en mémoire? c'est la planche de notre journal, qui nous donne un patron de bas pour enfant; comme il nous sera facile de transformer en bas neufs des bas que nous pensions n'être plus bons à rien! nous pourrons même, en choisissant les meilleures paires et faisant une couture en point de bas au milieu de la jambe, avec deux paires en fabriquer une pour quelque malheureuse mère de famille qui n'a pas moins besoin que ses enfants d'avoir les pieds garantis.

Puisque je me sens en humeur de sermonner, j'ai une grave recommandation à vous faire, mes chères enfants: novembre n'est pas loin de décembre, et le 1er janvier arrive à la fin de ce sombre mois. Commencez donc dès aujourd'hui à dresser vos plans pour les petits cadeaux que vous avez à offrir.

Pour une mère, une grand'mère, une tante, une sœur, une cousine, vous n'êtes jamais embarrassées: les cols, mouchoirs ou bonnets brodés; les pelotes en tricot ou crochet, les paniers à ouvrage et les mille petits riens qui composent la toilette des femmes, vous fournissent un choix varié.

Mais vient le tour du père, du grand-père, de l'oncle, du frère, et je vous entends toutes, disant: Que faire? on ne sait que donner! Le catalogue est bien vite épuisé! Allons, je vais vous aider, et vous serez étonnées de la quantité d'objets qu'il vous sera facile d'exécuter: Des bourses, pantoufles, brioches en crochet ou tricot, voiles de fauteuil, essuie-plumes, pelotes de bureau, calottes en velours soutachées ou au crochet, porte-journaux, cache-nez, cordons de sonnettes, lambrequins de cheminées, dessous de lampes, écrans, ronds

de serviette, jardinières brodées sur canevas japonais ou ordinaire; je m'arrête car la place me manquerait pour vous nommer ici tout ce que vous pouvez choisir; j'ajouterai cependant à regret les blagues et porte-cigares, présents toujours reçus avec tant de plaisir par un frère; ne pouvant espérer lui faire perdre cette vilaine habitude si répandue aujourd'hui, offrez-lui au moins un objet qui lui soit agréable. Vous pouvez encore joindre à la liste que je viens de vous donner, tous les objets en bois de Spa, tels que porte-monnaie, écrans, porte-cigares, baguiers, boîtes, les coupes, tasses, assiettes, vases, etc. sur lesquelles vous fixerez des fleurs, des oiseaux, de petits sujets en décalcomanie. A ce propos, je vous rappellerai que vous en trouverez un très-grand choix à l'administration de notre journal, qui vous enverra gratis le catalogue, suivant votre demande. — N'aurez-vous pas de charmantes étrennes à offrir à vos parents? Des éventails ornés de guirlandes et de bouquets détachés sont aussi fort jolis.

Vous me croyez peut-être à la fin de mon long discours; vous vous trompez, mesdemoiselles; je voudrais obtenir de vous toutes, la promesse de ne faire aucun présent de petits ouvrages qui ne soit fait entièrement par vous; c'est pour cela que je vous engage à commencer de suite; je ne sais rien de plus triste pour une jeune fille que de ne pas savoir terminer un ouvrage. On est tout zèle pour le nouveau, on *commence* avec ardeur, mais *finir* est bien difficile. Lorsqu'on remet à entreprendre les travaux qu'on veut offrir, on est obligé de les faire terminer, ou même, on les fait faire entièrement et on reçoit sans rougir de honte des éloges si peu mérités; j'espère que vous êtes toutes à l'abri d'un pareil reproche. Je veux cependant vous conter une petite anecdote au sujet de cette habitude, qui, malheureusement, paraît si naturelle à tant de jeunes filles.

La charmante Caroline L..., malgré ses nombreuses qualités était paresseuse. Tous les ans cependant, elle offrait à son grand-père, un cadeau fait par elle; il l'exigeait. Mais elle ne parvenait jamais à exécuter ce travail elle-même; elle le donnait à terminer et ne croyait pas commettre une action si blâmable; elle avait agi ainsi depuis son enfance, et ne se rendait pas compte qu'elle trompait son aïeul.

Une année cependant, Caroline ayant passé l'hiver auprès de lui, il fut témoin de sa nonchalance. Le jour de l'an approchant, il commença à se douter que sa petite-fille ne pouvait faire elle-même les petits objets qu'elle lui donnait toujours au 1er janvier. Il la plaisanta affectueusement, sur la persuasion qu'il avait, que cette fois elle n'aurait pas terminé ses cadeaux. Le grand jour venu, elle arriva triomphalement avec une paire de pantoufles en tapisserie, que la veille elle avait achetée; le malicieux grand-père la reçut en félicitant Caroline et s'excusant de son injustice à son égard; puis il lui dit qu'il voulait lui apprendre un nouveau travail pour lequel les nuances qu'elle avait employées dans les pantoufles, conviendraient parfaitement, et l'engagea à lui apporter *le reste de ses laines.* Ces paroles furent un coup de foudre pour la pauvre jeune fille qui fut obligée de tout avouer.

Maintenant prenons toutes nos planches de l'année et faisons chacune notre choix.

Remarquez mes chères amies, que nous trouvons encore dans notre journal, une charmante aquarelle représentant des oiseaux venus tout exprès des rivages lointains, pour servir de modèles à celles qui, parmi nous, savent peindre. Ne pourrons-nous pas en offrir une copie comme cadeau d'étrennes, et faire encadrer celui-ci pour orner notre petite chambre?

EXPLICATIONS

Planche XI

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Bonnet d'enfant, application — 3, L. C. — 4, Écusson avec C. C. — 5, Mouchoir avec écusson et B. L. — 6, *Louise* — 7 à 32, Alphabet — 33 et 34, Parure application — 35, *Clotilde* — 36, Taie d'oreiller — 36 *bis*, A. J. enlacés — 37, *Alice* — 38, W. M. — 39, M. C. avec couronne de vicomte — 40, Écusson avec *Uranie* — 41, *Élisabeth* — 42, Écusson avec E. C. enlacés — 43, Nappe d'autel — 44, *Éva* — 45, L. G. — 46 et 47, Parure — 48, Écusson avec A. J. C. — 49, *Marie* — 50, M. C. enlacés — 51, Mouchoir avec écusson et C. V.

COTÉ DES PATRONS. — 1, Écusson avec S. F. S. — 2, L. M. — 3, *Aimée* — 4, Porte-cigares — 5, M. L. — 6, H. C. — 7, *Manuela* — 8, J. J. C. enlacés — 9, V. A. enlacés — 10, *Ludovic* — 11, A. D. avec couronne de baron — 12 à 22, Costume de petit garçon — 23 à 29, Guimpe de poupée — 30 et 31, Fichu de poupée — 32, J. P. — 33 à 37, Bas d'enfant — 38 à 39 *bis*, Essuie-plumes — 40 à 50. Dahlia — 51 et 52, Rond de serviette — 53, Filet brodé en biais ou crochet égyptien — 54 et 55, Dentelles en filet — 56, Bande pour coffre à bois — 57, *Dolorès* — 58 et 59 Tricot velours — 60, Sachet.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Bonnet d'enfant, application.
1, Passe.
2, Fond.

3, *L. C.*, fantaisie, plumetis, cordonnet et point de sable.

4, Écusson avec C. C. enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

5, Mouchoir avec écusson et B. L., plumetis cordonnet et point de sable.

6, *Louise*, fantaisie, plumetis, cordonnet et point de sable.

7 à 32, Alphabet, anglaise, plumetis.

33 et 34, Parure application.

33, Col.

34, Garniture pour manche.

Cette parure peut se faire en application de batiste sur tulle, ou en plumetis, feston, cordonnet et jours, sur mousseline.

35, *Clotilde*, gothique, plumetis et cordonnet.

36, Taie d'oreiller, plumetis, feston et point de sable.

36 *bis*, *A. J.* enlacés, plumetis ou feston.

37, *Alice*, plumetis et cordonnet. Il faut supprimer la petite feuille placée par erreur en dessous du c, et qui forme cédille.

38, *W. M.*, romaine, plumetis et point de sable.

39, *M. C.*, romaine, grande pour taie d'oreiller, avec couronne de vicomte, plumetis, cordonnet et point de sable.

40, Écusson, avec *Uranie*, plumetis.

41, *Élisabeth*, anglaise, plumetis.

42, Écusson avec E. C. enlacés, plumetis.

43, Nappe d'autel, application de nansouk sur gros tulle.

44, *Éva*, plumetis et cordonnet.

45, *L. G.*, anglaise, plumetis et point de sable.

46 et 47, Parure, plumetis et feston.

48, Écusson avec A. J. C., plumetis et cordonnet.

49, *Marie*, fantaisie, plumetis, cordonnet et point de sable.

50, *M. C.* enlacés, plumetis et feston.

51, Mouchoir et écusson avec C. V., plumetis, cordonnet, point de sable et feston.

COTÉ DES PATRONS

1, Écusson avec S. F. S., plumetis et cordonnet.

2, *L. M.*, plumetis et cordonnet.

3, *Aimée*, plumetis et cordonnet.

4, Porte-cigares.

Ce dessin se brode au passé, sur velours, drap ou cuir de Russie. Les feuilles, le chiffre et l'ornement du bas se font en soie verte, les fleurs en soie violette, les nervures et les tiges en fil d'or.

5, *M. L.*, romaine, plumetis et point de sable.

6, *H. C.*, plumetis et point de sable.

7, *Manuela*, plumetis et cordonnet.

8, *J. J. C.* enlacés, plumetis et cordonnet.

9, *A. V.*, plumetis et cordonnet.

10, *Ludovic*, plumetis et cordonnet.

11, *A. D.*, anglaise, avec couronne de baron, plumetis et cordonnet.

12 à 22, Costume d'enfant.

12, Veste, devant.

13, Veste, dos.

14, Collet de la veste.

15, Manche de la veste.

16, Gilet, devant.

17, Gilet, dos.

18, Poche du gilet.

19, Pantalon, 1er côté.

20, Pantalon, 2e côté.

21, Ceinture du pantalon.

22, Croquis du vêtement.

Ce petit costume se fait en drap, gris ou bleu foncé, bordé d'un galon; les boutons ou grelots sont en passementerie.

23 à 29, Guimpe de poupée.

23, Devant.

24, Dos.

25, Manches.

26, Poignet de la manche.

27, Ceinture.

28, Poignet du haut de la guimpe.

Ce patron compose le poignet du devant, et la moitié de celui du dos; prenez 13 centimètres pour le devant, et il vous restera 6 centimètres pour la moitié du dos.

29, Pièce d'épaule.

Cette petite guimpe se fait en organdi; le poignet du haut et celui des manches sont garnis d'une petite bande festonnée en coton blanc et rouge. Les raies indiquées sur les patrons servent à former les plis.

30 et 31, Fichu de poupée.

30, Devant.

31, Dos.

33 à 37, Bas d'enfant.

33, Dessus du pied.

34, Jambe.

35, Talon.

36, Semelle.

37, Détail du travail.

Ce croquis indique la manière de faire le point de bas. Piquez l'aiguille dans la première maille, et faites-la sortir dans la maille suivante; faites de même à la partie supérieure. Piquez l'aiguille dans la maille de la partie inférieure, d'où sort votre coton, et faites-la sortir dans la maille suivante; faites de même pour la partie supérieure, et continuez ainsi en faisant toujours un point en haut et un point en bas.

Il faut faire le point de bas à toutes les parties, où il est indiqué sur les patrons, par de petites dents.

Pour tailler votre bas et votre semelle, il faut avoir soin de plier votre morceau sur la même maille, dans toute la longueur, et de poser cette partie, sur le côté du patron qui n'a pas de rempli.

Lorsque votre bas est taillé, sur les patrons n°s 33 et 34, et les deux morceaux qui forment le talon, sur le patron n° 35, vous réunissez les 2 parties du talon au bas de la jambe, par un point de bas, de la lettre A., à la lettre B. Arrêtez les remplis de la jambe et ceux du talon à l'envers par un point de chausson; faites une couture en surjet à l'envers, dans toute la longueur de la jambe et du talon. Lorsque vous êtes au bout du rempli du talon, vous continuez à le fermer par un point de bas.

Arrêtez le rempli du talon et celui du pied; taillez la semelle sur le patron n° 36, arrêtez les remplis, et fixez la semelle au talon, par un point de bas de la lettre D., à la lettre C.; faites de même de l'autre côté. Fermez le bout du pied par un point de bas, ainsi que l'indiquent les patrons, d'un rempli à l'autre; puis vous faites de chaque côté un surjet, à l'envers, comme vous l'avez fait pour la jambe.

38 à 39 *bis*, Essuie-plumes en crochet.

38, Patron du drap, faisant le dessous de l'essuie-plumes.

38 *bis*, Patron des cornets.

39, Croquis.

39 *bis*, Dessin de l'esssuie-plumes.

Pour exécuter ce petit ouvrage il faut 3 grammes de fil d'or, 3 grammes de cordonnet noir, et 3 grammes de cordonnet bleu.

Ce dessin de mosaïque a été pris dans l'église Saint-Jean, à Ravello (près Salerne). La planche ne peut pas bien reproduire ce petit objet, qui fait un très-joli ornement de bureau.

Le n° 39 *bis* ne représente que la moitié du dessin.

Faites 12 mailles chaînettes en cordonnet noir, fermez votre chaîne, et faites 2 demi-brides dans chacune de vos mailles; ce qui vous donnera 24 mailles. Tous les rangs sont en demi-brides. Au 2e rang faites 4 mailles sur 3 mailles du rang précédent; il vous faudra pour cela faire 2 mailles dans la même, puis 2 mailles, prises chacune dans une maille, vous aurez 32 mailles.

Au 3e rang vous prenez le fil d'or et vous faites 8 fois 1 maille noire et 4 mailles d'or, sur 4 mailles du rang précédent. Vous continuerez ainsi en plaçant les augmentations au milieu du dessin en or, jusqu'au 9e rang, où vous laisserez votre cordonnet noir, pour prendre votre cordonnet bleu. Vous devez avoir au 8e rang, huit fois 9 mailles d'or et une noire.

Faites 10 rangs en continuant les augmentations au milieu des 8 grandes pointes seulement, et en suivant le dessin de la planche. Au rang qui termine les pointes vous devez avoir 16 fois 9 mailles bleues et une maille d'or.

Pour le rang suivant, reprenez votre cordonnet noir. Vous faites ce premier rang noir sans augmentation; 32 fois 4 mailles d'or et une maille noire, en plaçant les mailles noires sur les mailles d'or, qui terminent les pointes, comme l'indique le bas du dessin qui se trouve sur la planche. Au 2e rang noir, vous avez 32 fois 4 mailles d'or et 2 mailles noires, ces deux dernières sont prises dans la maille noire du rang précédent. Au 3e rang faites 32 fois 3 mailles d'or sur les 3 premières mailles du rang précédent, et 3 mailles noires sur la 4e maille d'or et les deux mailles noires. Le 4e rang est comme le 3e. Au 5e rang faites 32 fois 2 mailles d'or sur les 2 premières mailles d'or du rang précédent, et 5 mailles noires sur la dernière maille d'or et les 3 mailles noires; vous aurez 32 augmentations à ce rang. Vous terminerez l'essuie-plumes comme la planche vous l'indique, mais sans faire d'augmentation; au dernier rang du dessin vous devez avoir 32 fois 1 maille d'or et 6 mailles noires. Faites 2 rangs noirs unis, puis vous entourez ce rond d'une écaille en or, qui se fait ainsi : 7 brides prises dans la même maille, 1 maille passée dans la 3e maille, en partant de celle où se trouvent vos 7 brides; puis 7 brides dans la 3e maille, et 1 maille passée, faites ainsi jusqu'à la fin du rang. La maille passée se fait, en tirant le fil, une seule fois, dans la maille où vous avez piqué le crochet et dans celle qui est sur le crochet.

Pour monter l'essuie-plumes vous taillez un rond en drap sur le patron n° 38, vous le découpez tout autour en petites dents, comme vous l'indique la planche, et vous faites un petit trou au milieu pour passer le bouton, qui sert à le tenir; ensuite vous taillez 8 cornets en drap, sur le patron 38 *bis*, que que vous découpez également sur le côté arrondi. Fermez ces cornets par un petit surjet, et réunissez-les, en plaçant toutes les petites coutures en-dessous. Vous les fixez ensuite sur votre rond en drap, et vous placez votre rond en crochet sur les cornets après l'avoir doublé de taffetas léger.

Le rond en crochet doit être de la même grandeur que celui en drap; s'il se trouvait plus grand ou plus petit il faudrait augmenter ou diminuer les patrons.

40 à 50, Dahlia blanc en papier.

40, 41, 42, 43 et 44, Patrons des pétales.

45, Patrons des dessous.

46, 47, 48 et 49, Patrons des feuilles.

50, Croquis de la branche montée.

Pour faire ce dahlia, il faut découper 12 ronds sur le patron n° 40, 4 sur le n° 41, 4 sur le n° 42, 2 sur le n° 43 et 2 sur le n° 44; on prend ensuite une pince et avec le côté simple, on arrondit tous les pétales que l'on vient de découper, après avoir avec les pinces formé les nervures en appuyant sur un morceau de caoutchouc. C'est ce que l'on appelle *griffer*; puis on leur donne la forme d'un petit cornet, en repliant soigneusement l'un sur l'autre, les deux côtés du bas du pétale auxquels on aura fait une légère coupure; il faut que tous ces petits cornets soient faits bien régulièrement. Les pétales les plus petits doivent être très-fermés, et les suivants doivent s'ouvrir graduellement jusqu'au dernier rang.

Lorsque tout est ainsi préparé, on couvre légèrement de colle de pâte le cœur du dahlia, et l'on enfile un des ronds, n° 44, en le recourbant sur le cœur le plus possible; puis toujours avec de la colle de pâte, on fixe les autres ronds les uns après les autres en finissant par les plus grands et en ayant soin de contrarier les pétales.

Quand tous les ronds sont enfilés, on colle sous la fleur deux ronds en papier *serpente* vert, et un troisième en papier gros vert. Ces ronds se taillent sur le patron n° 45. On donne à ces dessous une forme très-renversée en les pliant et en les recourbant avec les doigts.

La fleur terminée, on fait le bouton qui se compose de six ronds, taillés sur les patrons nos 42, 43 et 44. Ils se disposent comme ceux du dahlia, sur le cœur du bouton, qui est semblable à celui de la fleur, et l'on y ajoute les dessous. Puis on découpe les feuilles en papier vert sur les patrons nos 46, 47, 48 et 49. Pour monter la branche, on devra prendre pour modèle celle dessinée sur la planche.

Si quelques personnes désiraient trouver des pétales tout découpés et nuancés, elles pourront s'adresser à Mme Beaussier, 45, rue de Richelieu, qui leur fournira tout ce qui sera nécessaire.

51 et 52, Ronds de serviette.

51, Rond.

52, Croquis.

Ce rond se fait sur laiton; le travail est le même que le crochet sur bourdon.

Prenez de la laine de Saxe, faites une chaîne de 60 mailles, puis vous faites le premier rang de crochet en piquant dans cette chaîne et en enfermant le laiton; vous devez couvrir 18 centimètres de laiton. Fermez le cercle en piquant le crochet dans la première maille du rang précédent. Avant de commencer chaque rang, il faut arrondir le laiton. Pour le second rang, vous prenez maille pour maille. Faites ainsi 9 rangs, en ayant soin d'égaliser souvent

le laiton, afin que le rond conserve sa forme. Cette opération sera plus facile si vous pouvez vous procurer un rouleau en bois que vous passerez dans le rond.

Prenez de la laine noire lamée pour border le rond des deux côtés. Faites une demi-bride en piquant le crochet dans une maille de la chaîne du premier rang. Faites une demi-bride en piquant le crochet dans la chaîne du second rang; faites ainsi maille pour maille, jusqu'à la fin, une demi-bride dans la chaîne du premier rang et une demi-bride dans la chaîne du second rang; vous aurez un picot très-joli dont la planche ne peut donner qu'une idée imparfaite. Lorsque vous avez terminé votre rond, vous brodez les trois rangs du milieu avec la laine lamée noire; chaque point se fait en piquant l'aiguille en dessous, dans la chaîne du rang inférieur, puis en dessus, dans la maille correspondante du rang que l'on veut broder. Faites deux points sur le quatrième rang, deux points sur le sixième, en les plaçant en dessous des points que vous venez de broder; puis deux points au rang du milieu, dans les deux mailles suivantes. Faites ainsi jusqu'à la fin deux points au quatrième rang, deux points au sixième, placés les uns au-dessus des autres, et deux points au cinquième rang, en contrariant avec ceux des rangs pairs.

53, Filet brodé en biais ou crochet égyptien.

Ce filet se fait sans augmentation ni diminution. Nous donnerons sur la première planche bleue des dessins pour rideaux et dessus d'édredon. Le coin qui figure sur notre planche est pour indiquer le moyen d'exécuter ces mêmes dessins au crochet.

Faites votre chaîne de 3 mailles par carré; ensuite commencez votre premier rang par une demi-bride dans la première maille; puis 4 mailles chaînettes, une demi-bride dans la troisième maille, en partant de la dernière demi-bride; 4 mailles chaînettes, une demi-bride dans la troisième maille; continuez ainsi jusqu'au bout du rang que vous terminez par 2 mailles chaînettes et une bride prise dans la deuxième maille. Au second rang, faites 5 mailles chaînettes pour commencer, puis une demi-bride en piquant le crochet dans les deux mailles du milieu, qui forment le jour du rang précédent; 4 mailles chaînettes, une demi-bride dans les deux mailles au milieu du jour suivant; continuez jusqu'au bout du rang qui se termine toujours par 2 mailles chaînettes et une bride prise dans la demi-bride qui se trouve au commencement du rang précédent. Pour faire les carrés pleins qui forment le dessin, il faut remplacer les 4 mailles chaînettes par 4 brides prises dans la demi-bride du rang précédent. Ce nouveau genre de crochet est très-amusant à faire et est très-joli pour voile de fauteuil.

54, Dentelle en filet.

Il faut des moules de trois grosseurs pour cette dentelle; le plus petit est celui qui a servi pour l'objet que l'on veut garnir, le second doit être le double et le troisième doit être trois fois aussi gros que le premier.

Faites 3 rangs avec le petit moule, ensuite vous prenez le troisième moule et vous faites 4 mailles dans la même: laissez-en une d'intervalle et faites 4 mailles dans la même, continuez jusqu'au bout du rang. Les deux rangs suivants se font avec le petit moule en prenant maille pour maille.

Remarquez que le rang fait avec le gros moule a trois grandes mailles rapprochées, et une quatrième qui sépare chaque dessin. Pour le rang que vous avez à faire maintenant, gardez votre petit moule et faites une maille dans chacune des trois mailles qui se trouvent au-dessus des grandes; passez-en une, et recommencez à faire une maille dans chacune des trois mailles qui suivent; finissez ainsi votre rang, vous avez trois mailles par dessin. Au rang suivant, vous faites une maille dans chacune des deux mailles qui se trouvent les plus rapprochées, passez-en une, puis continuez à faire une maille dans chacune des deux mailles les plus rapprochées, finissez le rang en faisant toujours deux mailles par dessin.

Pour le dernier rang, il faut charger votre navette en mettant le fil ou la soie en trois, pour rendre le bord plus solide; vous prenez le second moule et vous faites une maille par dessin en passant une maille chaque fois.

55, Dentelle en filet.

Cette dentelle se fait avec les deux moules les plus petits qui ont servi pour la dentelle n° 54. Faites 3 rangs avec le petit moule, puis 1 rang avec le gros moule, en faisant toujours 3 mailles dans la même. Au 5e rang, vous reprenez le petit moule et vous faites votre maille en passant la navette dans les trois mailles à la fois. Le 6e rang se fait comme les trois premiers. Pour le 7e, prenez votre gros moule et faites 7 mailles dans la même, passez 3 mailles et faites 7 mailles dans la même; continuez jusqu'à la fin du rang; maintenant faites avec votre petit moule, une maille dans chacune des 7 mailles du rang précédent, en ayant soin de faire passer celle qui sépare chaque écaille, dans la maille du milieu des 3 mailles, que vous avez passées au 7e rang. Le dernier rang se fait aussi avec le petit moule, maille pour maille.

56, Bande en tapisserie pour coffre à bois.

Ce dessin se trouvant séparé en deux parties par les bandes noires bordées de maïs, les fonds sont de nuances différentes; l'étoile bleue est sur fond ponceau et l'étoile ponceau sur fond blanc. Le ponceau et le maïs sont en soie d'Alger. Ce dessin nous a été donné par madame Legras, qui pourra vous procurer cette bande échantillonnée avec addition de points lancés et noués.

57, *Dolorés*, plumetis.

58 et 59, Tricot, velours.

58, Envers du tricot.

59, Endroit du tricot.

Ce tricot se fait en laine en 5 fils, avec des aiguilles en acier de moyenne grosseur, et un moule de la grosseur d'un crayon ordinaire. L'échantillon que nous donnons est très-facile; il peut servir pour bande ou carré, pour coussin, fauteuil ou tapis. Tous les dessins de tapisserie peuvent être exécutés en tricot de ce genre, seulement ceux qui ont le moins de nuances sont les plus faciles.

Prenez de la laine blanche et de la laine bleue. Montez 26 mailles; faites 2 rangs de tricot-mousse en laine blanche. Gardez toujours la même laine blanche pour faire la trame de votre tricot et prenez une autre laine blanche et une laine bleue. Faites trois mailles, dont une sans la tricoter; prenez votre laine bleue et votre moule que vous placez à côté de l'aiguille de la main droite; faites une maille avec votre laine blanche qui tient à votre tricot, mais avant de sortir votre aiguille



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1

dans la maille il faut placer votre laine bleue autour du moule et de l'aiguille; ensuite vous faites passer votre aiguille dans la maille, en retirant en même temps la laine bleue et la laine blanche; faites la maille suivante de même, en jetant la laine qui fait la trame, la première, sur l'aiguille, puis la laine bleue autour du moule et de l'aiguille, et retirant les deux laines ensemble dans la maille; vous continuez à faire 5 mailles bleues, puis 5 mailles blanches avec une autre laine que celle de la trame, puis encore 5 mailles bleues et 5 mailles blanches; terminez par trois mailles simples à l'endroit. Retirez le moule et faites un rang à l'endroit, en prenant à la fois les deux laines qui se trouvent dans chaque maille. Au rang suivant commencez encore par 3 mailles à l'endroit, dont une sans la tricoter, et prenez votre moule et votre laine bleue, que vous avez coupée au bout de l'autre rang, ainsi que votre seconde laine blanche; faites ce rang comme celui que nous venons d'expliquer; vous aurez cinq fois ces deux rangs pour compléter les carrés représentés sur notre planche. Le second rang de carrés se fait en plaçant les carrés blancs au-dessus des bleus et les bleus au-dessus des blancs. Quand votre bande est terminée, vous coupez toutes les boucles formées par le moule en bois, et vous égalisez vos laines pour rendre votre travail bien uni.

Nous avons dit que vous pouviez prendre des dessins de tapisserie pour ce tricot. Pour suivre ces dessins il faudra regarder votre tricot à l'envers; vous avez la bande de tapisserie n° 56, sur la même planche, qui nous servira d'exemple : faites toujours 2 rangs à l'endroit pour commencer et 3 mailles de chaque côté. Maintenant que vos trois mailles sont faites, prenez la laine brun clair, et faites une maille, après avoir jeté sur votre aiguille la laine de votre trame comme nous l'avons expliqué; faites une maille maïs, 2 mailles noires, une maille maïs, une maille brun clair. Vous pouvez continuer ainsi en comptant un point pour une maille. Je vous engage cependant à ne pas faire vos bandes très-larges, elles seraient très-difficiles à tenir.

60, Sachet.

Le fond du sachet se fait en satin bleu, le médaillon du milieu en velours noir brodé au passé; lorsque votre médaillon est brodé, fixez-le au milieu du satin et entourez-le d'une petite ganse noire ou or; taillez quatre morceaux de velours noir, la bande marquée au bord du sachet vous servira de patron; posez cette bande sur le satin à la distance indiquée, bordez l'intérieur avec une ganse semblable à celle du médaillon; vous la faites descendre et formez un nœud aux angles pour cacher les coutures. Taillez un morceau de satin bleu sur le sachet; et pour la doublure deux en satin blanc; prenez de la ouate sur laquelle vous aurez jeté de la poudre d'iris, ou tout autre parfum; piquez votre satin blanc en losange sur la ouate, et le satin bleu sur une ouate très-mince, réunissez chaque partie du sachet à sa doublure par un surjet, et les deux parties par un surjet sur un des grands côtés; vous bordez le tout d'une ganse plus grosse que celle de l'intérieur.

PLANCHE DE TULLE.

1, Semé pour rideau ou dessus d'édredon.
2, Dessus de chaise.
3, Semé.
4, Coin pour nappe d'autel, rideau ou dessus d'édredon.

Ainsi que nous l'avons dit au mois d'août, le tulle se brode comme le filet; il faut passer l'aiguille trois fois dans un sens, trois fois dans l'autre pour former un joli point de reprise; ayez soin de placer les points toujours dans la même direction. Quant aux petites étoiles, les points de toutes les branches partent du jour que forme le milieu.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune femme. — Robe en taffetas double chaîne, garnie dans le bas d'un volant tuyauté, surmonté d'une guipure sur transparent blanc; la manche est également garnie d'une guipure sur transparent. — Chapeau en velours épinglé, orné de trois biais en velours et d'une touffe de plumes, deux biais en velours sur le bavolet. Dessous, nœuds en velours et blonde.

Toilette de petite fille. — Robe en popeline, ornée d'une bande en taffetas, bordée des deux côtés d'une ruche, corsage décolleté avec châles, ceinture anglaise. — Manche et guimpe en nansouk. — Collet ouaté pareil à la robe. — Chapeau en velours orné de plumes.

Toilette de jeune fille. — Robe en reps. — Pardessus en drap velours. — Capote en taffetas à fond plissé en travers, bavolet en velours noir, chou en velours noir dessus; dessous nœuds de velours mélangés de petites fleurs.

ÉPHÉMÉRIDES

19 NOVEMBRE 1600. — ENTRÉE DE MARIE DE MÉDICIS A AVIGNON.

Henri IV, pendant la guerre qui précéda sa prise de possession du trône, avait reçu de grandes avances de Ferdinand, grand-duc de Toscane, et il lui avait promis d'épouser sa nièce Marie de Médicis. Cette princesse était alors d'une grande beauté. Les négociations durèrent plusieurs années, et le mariage ne fut célébré que le 25 avril 1600. La nouvelle reine s'embarqua à Livourne pour Marseille, et elle chemina de fête en fête jusqu'à Avignon, où elle fut reçue avec une magnificence extraordinaire. Le roi la reçut à Lyon, mais l'impression de part et d'autre fut peu favorable. Henri trouva que Marie n'était plus belle et que son esprit ne rachetait pas ce qui lui manquait de grâce et d'agrément ; et elle trouva le roi trop vieux; ils furent mécontents l'un et l'autre. Le roi repartit pour Paris et la laissa seule continuer son voyage d'apparat.

Mosaïque

Dévouement d'une femme.

Le chevalier de Hagenbach gouvernait pour Charles le Téméraire la petite ville de la Ferrette, en Alsace; ses exactions avaient irrité le peuple, qui se révolta; mais Hagenbach triompha de cette rébellion, et vingt-cinq bourgeois furent condamnés à perdre la tête. Quatre d'entre eux avaient subi leur sentence, le cinquième avait la tête posée sur le billot, quand tout à coup sa femme s'élança sur l'échafaud, repoussa le bourreau, coupa les liens de son mari, l'enlaça de ses bras, le couvrit de son corps, et imposa tellement au chevalier par son désespoir et son courage, qu'il fit grâce au condamné. Les spectateurs, entraînés par l'exemple, délièrent les vingt et une autre victimes et les emmenèrent loin du lieu du supplice. Hagenbach ne s'y opposa point, et sa clémence aurait mérité un meilleur sort; peu de temps après, le peuple de la Ferrette le mit à mort.

—

Dans les grandes comme dans les petites choses, l'irrésolution nous fait perdre bien souvent l'occasion d'être utile. Tandis que nous nous demandons : — Dois-je, ne dois-je pas faire ceci? l'instant s'envole, la fleur du bonheur que nous aurions pu donner se fane, et souvent les larmes du regret ne peuvent la ranimer.

FRÉDÉRICA BREMER.

—

C'est faire un premier et un grand pas vers le bonheur que de savoir le distinguer et le séparer de la fortune.

Vicomte DE NUGENT.

—

Pour le mondain, vieillir, c'est s'éloigner de la terre; pour le chrétien, c'est se rapprocher du ciel.

PETIT-SENN.

—

Amour de mère! le reste n'est que vent.

Proverbe espagnol.

Mot de l'Énigme d'Octobre : ALPHABET.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : **Au bon joueur la balle lui vient.**

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

HISTOIRE NATURELLE

HISTOIRE D'UN SAULE

(Suite.)

III

LES FOURMIS

A la voix de mon ami Bernhard, je ressentis quelque chose de la joie qu'Adam dut éprouver, dans la solitude du paradis terrestre, lorsqu'il entendit le premier accent d'Ève que Dieu venait de créer. Je sentis s'évanouir l'isolement douloureux que j'éprouvais dans mon pays natal, si longtemps perdu pour moi, retrouvé si tristement après tant d'efforts et d'aspirations pour le revoir ! Des larmes s'échappèrent de mes yeux, coulèrent en abondance, et soulagèrent enfin ma poitrine du pénible poids qui l'oppressait.

Après les premiers instants donnés à l'émotion, nous pûmes enfin échanger quelques paroles, et, tous les deux, assis en face du saule, nous nous apprîmes mutuellement quelle avait été notre destinée réciproque pendant près d'un demi-siècle de séparation.

Comme moi, Bernhard n'avait point revu le lieu de sa naissance depuis de longues années. Entraîné par le goût des voyages et par la nécessité de se conquérir une petite fortune, il avait erré dans toutes les parties du monde, heureux quand il avait pu, comme moi, consacrer à l'étude de l'histoire naturelle quelques heures dérobées aux devoirs et aux affaires.

Tandis que nous devisions ainsi, tour à tour riant et nous attendrissant, mes yeux, malgré moi, et sans que j'y prisse garde, se dirigeaient machinalement vers la fourmilière que j'observais à l'arrivée de mon ami.

« Ah ! me dit ce dernier en interrompant son récit, ces fourmis bâtissant, picorant et amassant de la provende pour l'hiver, te semblent aussi intéressantes que moi parcourant les deux mondes pour assurer un peu d'aisance à ma vieillesse. Franchement tu as raison. D'ailleurs, me voici arrivé au dénoûment de mon récit, et tu vois que ce dénoûment est heureux, puisqu'il me réunit à un ami d'enfance ! »

Je souris à ces paroles et lui tendis une main qu'il serra d'une étreinte affectueuse.

« Tu étudies les fourmis, reprit-il, et moi je les ai étudiées partout, car je les ai retrouvées partout : en Afrique, en Amérique, dans les Indes, et jusque dans les solitudes des îles de l'Océanie. Tu as dû en voir autant de ton côté. Puisque la Providence nous réunit, eh bien, réunissons aussi le résultat de nos observations, et faisons comme au temps de notre enfance, où nous échangions les pommes de notre goûter et nos instruments de pêche. »

En disant ces mots, il regarda autour de lui, s'élança sur la berge, et en revint son chapeau rempli d'un nid de *fourmis grosse-tête*, qui se distinguent des autres espèces par le volume de leur tête, la noirceur luisante de leur peau et la grandeur de leur taille.

Après avoir constaté que les fourmis qui habitaient le tronc d'arbre s'étaient toutes dirigées à quelques vingtaines de pas pour y ramasser les graines d'un tilleul qui jonchaient la terre, — la récolte était abondante, et tout le monde travaillait, — il vida son chapeau à l'entrée du tronc creux.

Une fois rendues à la liberté, les *grosses-têtes* se hâtèrent de prendre possession de la fourmilière qui se trouvait en ce moment déserte, et elles s'y installèrent avec leurs cocons, et même quelques pucerons enlevés en même temps qu'elles.

On sait que les pucerons sont les bestiaux des fourmis qui les font prisonniers, et qui les élèvent dans leurs habitations pour traire et boire la liqueur sucrée que sécrètent ces insectes hérissés de mamelons.

L'installation à peine terminée, survinrent quelques-unes des autres fourmis chargées de butin. Elles voulurent rentrer, mais les *grosses-têtes* les repoussèrent brutalement. Renversées par les envahisseuses, les deux premières qui s'approchèrent de leur habitation s'empressèrent de rebrousser chemin, toutefois sans quitter leur fardeau. Elles ne s'arrêtèrent qu'après s'être éloignées d'un demi-mètre environ.

Là, elles retinrent celles de leurs compagnes qui suivaient la même route qu'elles, et il ne tarda pas à se former, en ce lieu, un rassemblement nombreux. L'agitation était grande parmi tout ce petit monde, mais on discutait sur place et sans prendre de détermination. Enfin il survint deux fourmis beaucoup plus grosses; on s'empressa autour d'elles,

on leur rendit probablement compte de l'état des choses, puis la scène changea. Les fourmis se massèrent, les deux plus grosses au centre, et toute la bande, précédée par deux éclaireurs, c'est-à-dire par deux fourmis marchant de front à quatre ou cinq centimètres en avant, s'ébranla et s'avança en bon ordre vers la fourmilière.

Les deux éclaireurs formant l'avant-garde s'arrêtèrent à l'entrée de la forteresse. Averties de leur approche, les grosses-têtes sortirent et s'élancèrent au-devant de leurs ennemies, la tête élevée et les mandibules entr'ouvertes; les deux éclaireuses ne les attendirent pas, et rejoignirent précipitamment et prudemment le gros de la troupe, qui, prenant peur, s'enfuit également en toute hâte jusqu'au lieu de la première station.

Une fourmi très-volumineuse vint les rejoindre. Elle circula de groupe en groupe, échangea çà et là des attouchements d'antennes, puis s'étant entourée d'une dizaine de fourmis, elle s'éloigna. Je la vis se diriger du côté de la fourmilière, mais elle la contourna prudemment à distance, passa à droite, puis en arrière; enfin elle s'arrêta à une vingtaine de centimètres sur la gauche.

Là elle creusa l'intérieur du saule avec ses mandibules; une ouverture parut presque aussitôt; elle y pénétra tranquillement, et nous ne la revîmes plus.

Aussitôt celles qui la suivaient se divisèrent en deux bandes: les unes se mirent à agrandir l'ouverture dans laquelle leur grosse compagne avait disparu, les autres allèrent chercher le reste de la troupe; celle-ci s'ébranla tout entière, arriva en ligne droite sur la nouvelle entrée, et gagna les cellules souterraines.

Une heure après, l'entrée improvisée n'existait plus, et la fourmilière était débarrassée des *grosses-têtes* qui l'avaient envahie. Celles-ci, attaquées sur leurs derrières par les *mineuses* et poussées dehors, avaient pris honteusement la fuite.

Une fois la citadelle reconquise, un certain nombre de fourmis mineuses se placèrent en sentinelles à l'entrée de la fourmilière, et veillèrent à sa sûreté.

« Tu le vois, me dit Bernhard, il résulte de ce que nous venons d'observer, d'abord la conviction de la faculté que possèdent les fourmis de se communiquer leurs idées, et ensuite la preuve de leur obéissance à des chefs ou des doyens d'âge. Je te ferai remarquer aussi le fait de la grosse fourmi qui connaissait seule la partie du terrain correspondant aux cellules les plus élevées de la fourmilière.

» N'en conclus-tu pas comme moi que les fourmis possèdent le moyen de communiquer et même de causer entre elles?

— Tu as raison, lui dis-je. En effet, supposons un moment que les fourmis n'aient aucun moyen de se faire comprendre de leurs compagnes : comment les deux premières mineuses, après avoir été battues par les grosses-têtes, seraient-elles parvenues à empêcher d'avancer celles qui les suivaient? Pourquoi la plus grosse fourmi, si elle n'avait été avertie de l'obstacle qui se trouvait à l'orifice de la fourmilière, et du danger que l'on courait à s'en approcher, serait-elle allée ouvrir une autre entrée, et cela en se tenant prudemment à distance de la première? Comment encore aurait-elle rassemblé autour d'elle des fourmis? Comment enfin un passage étant pratiqué, ces dernières auraient-elles pu en donner avis au reste de la bande et l'y amener?

— Quant à leur obéissance à des chefs ou doyens d'âge, la conduite de cette grosse mineuse qui choisit une douzaine de fourmis sans fardeau, et qui, suivie par elles, prend l'initiative de démasquer une entrée probablement inconnue de ses compagnes, n'est-elle pas l'action d'un chef?

— Donc, non-seulement les fourmis devisent entre elles, mais encore elles obéissent aux ordres que leur transmettent des chefs. J'ai vu l'autre jour sortir de la demeure commune une fourmi hercule plus volumineuse que ses sœurs. Elle marchait du pas lent de la vieillesse, ou bien avec la démarche grave d'un chef; elle ne s'avançait pas très-loin, ne travaillait pas, et semblait se trouver là seulement pour respirer l'air au dehors.

» En la pressant entre les doigts, je reconnus que son corps était couvert de poils nombreux, longs et de couleur fauve, et lorsque je la replaçai près de sa demeure, les autres fourmis s'approchèrent d'elle, la caressèrent avec les antennes, avec les pattes de devant, lui léchèrent tout le corps pendant plusieurs minutes, et lui firent une espèce de toilette, égards et soins exceptionnels que n'échangent jamais entre elles des fourmis d'un volume ordinaire.

» Un jour, ayant enlevé une centaine de fourmis avec un petit nombre de cocons, j'allai les placer dans un lieu découvert; l'une des fourmis resta près des cocons, et se promena paisiblement et sans s'éloigner. C'était la plus grosse. Les autres allèrent à la découverte, prolongeant plus ou moins leurs excursions. De temps en temps elles revenaient au point central, et chacune, s'approchant de la grosse fourmi, conversait longuement avec elle en échangeant des attouchements d'antennes. Elles lui parlaient sans doute du résultat de leurs recherches, et prenaient ses ordres. Elles abordaient rarement, au contraire, leurs autres compagnes, et elles les quittaient presque aussitôt. Là encore, qu'est donc cette grosse fourmi, sinon un chef, un doyen d'âge?

— L'obéissance des fourmis à des chefs, reprit Bernhard, ne saurait paraître invraisemblable, alors qu'il est certain que les fourmis noires cendrées obéissent parfois à des maîtres d'une autre espèce, aux fourmis amazones, par exemple, et leur servent d'esclaves.

—En effet, continuai-je, P. Huber a raconté le premier les mœurs des fourmis amazones ou légionnaires, qui ne creusent jamais la terre, ne portent jamais de fardeaux, et laissent ces soins à des fourmis noires-cendrées ou à des mineuses enlevées à leur mère-patrie, alors qu'elles sont encore à l'état de chrysalides, et renfermées dans des cocons. Ces noires-cendrées et ces mineuses, ainsi transportées dans la demeure des fourmis amazones, deviennent leurs esclaves; elles les nourrissent, soignent leurs larves et creusent les cellules. Les amazones ne remplissent d'autre tâche que d'aller de temps en temps enlever de nouveaux esclaves aux fourmilières des noires-cendrées et des mineuses les plus proches.

» On voit souvent, près de l'entrée d'une fourmilière, quelques fourmis d'un jaune rougeâtre se chauffant au soleil, se promenant oisives tout à l'entour de leur demeure, ou se faisant porter par des



Adrien Nargeot del.r d'après Le Titien

Journal des Demoiselles — Octobre 1862 30e année N°

fourmis noires ou brunâtres. Dans le même lieu, des fourmis, pareillement noires ou brunes, s'occupent à introduire des substances alimentaires à l'intérieur de l'habitation souterraine, ou bien à en extraire de la terre.

» C'est une fourmilière mixte, composée de fourmis amazones et de fourmis noires-cendrées ou de mineuses.

» Les premières savourent le *far niente*, les secondes exécutent tous les travaux. Faites prisonnières, tandis qu'elles étaient encore à l'état de chrysalides, elles s'habituent facilement à une domesticité dans laquelle elles sont nées; c'est dans les fourmilières de leurs maîtres qu'elles sortent en effet de leur enveloppe, et qu'elles s'initient à la vie réelle. L'exemple des fourmis de leur espèce qui les ont précédées les porte naturellement à subir la même servitude.

» Lorsqu'on met à découvert les cellules profondes de ces fourmilières mixtes, on n'y rencontre, en fait de mâles ou de femelles, que des fourmis de l'espèce des amazones.

» Les fourmis amazones, en effet, se gardent bien d'enlever aux noires cendrées ou aux mineuses des cocons de mâles ou de femelles. Ces insectes exigeraient de grands soins, et les larves qui en naîtraient devraient être longtemps nourries avant de devenir des ouvrières utiles. Par suite du même calcul, tout en laissant de côté les fourmis adultes, les amazones n'enlèvent les larves qu'à l'état de chrysalides, c'est-à-dire lorsqu'elles doivent ne plus avoir besoin d'aliment jusqu'au moment où elles seront capables de se les procurer elles-mêmes.

» Les amazones commencent au mois de juin à exécuter leurs razzias; elles se mettent d'abord en marche vers les quatre heures de l'après-midi, mais elles avancent chaque jour ce moment d'un espace de temps approximativement égal à la diminution que subit la durée du jour à partir du mois de juin. Enfin elles ne sortent que pendant les grandes chaleurs.

» Une demi-heure, une heure avant le moment d'une expédition, des fourmis amazones quittent déjà la fourmilière, et se préparent à la marche en se léchant les pattes, et en se brossant les antennes et les mandibules; elles vont, elles viennent, elles sortent, elles rentrent, évidemment impatientes de partir. Tout à coup l'ouverture de l'habitation vomit des fourmis à flots pressés. Elles s'élancent en avant, ardentes à la marche; chacune d'elles semble vouloir dépasser celle qui la précède. Elles s'arrêtent quand elles rencontrent sur leur passage une fourmilière de noires-cendrées ou de mineuses; alors elles s'éparpillent pour examiner un peu le terrain si elles parviennent à découvrir l'entrée de la fourmilière, elles y pénètrent avec une impétuosité sans égale, puis on voit celles qui continuent à entrer se croiser avec celles qui sortent, et qui portent un cocon dans leurs mandibules. Le pillage et le rapt terminés, toutes regagnent leur demeure; elles y portent les cocons enlevés, ou bien, si elles savent que la fourmilière envahie en contient encore un grand nombre, elles le jettent devant les fourmis leurs esclaves, qui les attendent pour les emporter, et elles se hâtent de retourner dans la fourmilière.

» En retournant chez elles, les amazones s'arrêtent d'ordinaire une ou plusieurs fois. Huber suppose que ces haltes ont pour but de donner aux retardataires le temps de rejoindre le gros de la bande; quant à moi, je pense qu'elles s'arrêtent ainsi lorsqu'elles arrivent sur une fourmilière de noires-cendrées ou de mineuses dont les habitantes, pillées lors des premières excursions, prennent la précaution de fermer hermétiquement les portes de leur demeure pendant les jours et aux heures que celles-ci choisissent de préférence pour leurs razzias. Les amazones font halte pour chercher quelque entrée mal close.

» En expédition, elles forment une bande très-longue. Cette bande n'est pas conduite par des chefs, car elle n'a jamais à sa tête de grosses fourmis. Celles qui se trouvent en avant n'y restent que peu de temps; elles reviennent bientôt en arrière, et opèrent ce mouvement en parcourant une ligne courbe sur les côtés de la cohorte. Huber a cherché en vain quel est le but de ce mode de faire; voici l'explication que j'en trouve.

» Les entrées des fourmilières des noires-cendrées ou des mineuses ne sont parfois découvertes ou forcées que par les amazones qui se trouvent au milieu ou même aux derniers rangs du corps d'expédition. Celles qui marchent en tête, et qui sont souvent en avance d'un quart d'heure de marche sur le gros de la troupe, ne seraient donc pas averties de la découverte sans le mouvement de retraite qui les ramène les unes vers les autres; elles marcheraient indéfiniment en avant. Aussi les amazones, une fois qu'elles sont chargées, regagnent-elles directement et au plus vite leur habitation.

» Même lorsqu'elles ne sont pas conduites par des chefs, elles ne marchent pas au hasard; elles tendent à un point déterminé, et savent d'avance le chemin qu'elles auront à suivre.

» Un jour, dit un observateur génevois, M. Bernard, j'avais apporté, dans une maison que j'habitais, un nid de fourmis noires-cendrées renfermant beaucoup de cocons destinés à la nourriture des fauvettes et des rossignols de ma volière. Ce nid était contenu dans un mouchoir fermé avec soin, et je l'avais déposé dans une chambre du deuxième étage.

» Dans l'après-midi, au retour d'une promenade, je trouvai jardiniers et domestiques en grand émoi; la maison se trouvait envahie par toute une armée de fourmis amazones venues du jardin, et qui, montant au deuxième étage, pillaient le contenu de mon mouchoir. Comment l'existence de ces cocons leur avait-elle été révélée? Aucune trace habituelle de fourmis n'ayant pu les mettre sur la voie, elles avaient probablement été instruites du chemin à suivre par quelqu'une des leurs, qui était allée à la découverte, ou bien par des fourmis noires-cendrées, leurs esclaves. Je soupçonnerais plutôt ces dernières, car elles sortent beaucoup, et ne craignent pas d'aller au loin butiner, tandis que les amazones ne s'éloignent guère de leur demeure, si ce n'est lors de leurs expéditions belliqueuses. Je voyais souvent dans la maison des fourmis noires-cendrées; il n'en était pas de même des autres espèces que je ne rencontrais jamais.

» Mais tu ne m'écoutes plus; que regardes-tu là avec tant d'attention au pied du saule?

IV

LES IULES.—LES PHILOSCIES.—LES PERCE-OREILLES. — LES STAPHYLINS. — LES ARAIGNÉES.

— Ce sont ces Iules des sables (*Iulus subulosus*). En voici un avec ses deux cents pattes et son corps semblable à un ruban froncé et de couleur brune, en arrêt devant une philoscie des mousses qu'elle attaque et qu'elle dévore.

— Quel caractère distingue cette philoscie des cloportes, des porcellions et des armadilles ?

— Les antennes des premiers ont sept articles, et la philoscie en compte huit ; du reste, elle présente à peu près la même physionomie que le cloporte vulgaire, et partage, ou peu s'en faut, son organisation et ses habitudes, c'est-à-dire qu'elle affectionne les lieux humides, qu'elle fuit la lumière, qu'elle se nourrit de substance végétale en décomposition, et qu'elle ne sort guère de sa retraite que par la pluie.

» A moins qu'un danger ne la menace, la philoscie porte ses œufs renfermés dans une poche placée sur sa poitrine; quelques naturalistes prétendent qu'elle veille sur ses petits comme une poule sur ses poussins.

— Et comme une forficule ou perce-oreille sur ses jeunes petits. Regarde, en voici une qui mène sa couvée à la picorée ; tandis que les petits gourmands mangent les débris d'un limaçon écrasé gisant là-bas près du nid des fourmis, elle se tient aux aguets, et relève au moindre péril, en signe de menace, les deux pointes recourbées et aiguës qui terminent son corps.

—Voici un staphylin qui s'approche de la couvée. Lui aussi, il relève sa queue noire, et comme un ogre, il saisit de ses mandibules un des enfants de la forficule. Celle-ci accourt, tient tête au staphylin — qui, grâce à Dieu, est de petite espèce — et l'oblige à lâcher sa proie et à reculer. Elle lui prend le corps dans ses pinces, elle se cramponne à lui, elle le mord avec ses mandibules, elle le terrasse, il tombe, il se débat expirant dans la poussière, il meurt; la forficule est blessée au corps, car le staphylin l'a mordue profondément; mais n'importe, elle court à ses petits, elle les amène près du cadavre de l'ogre, elle invite tous ces petits-poucets à dévorer le staphylin, et ceux-ci ne se le font point dire deux fois.

» Voyez comment ils expédient cette curée. En vain des fourmis veulent venir en prendre leur part, la mère est là qui tient les pillardes en respect; elle les repousse, à l'aide de ses antennes et de ses pattes, à la manière d'un taureau faisant tête à une bande de chiens.

— Voici encore un insecte chasseur. C'est cette araignée qui a tendu sa toile au-dessus de ce ruisseau large de plus de trois mètres, quatre câbles retiennent cette toile à chacune des rives.

» Comment un insecte, de la grosseur d'un pois, qui ne sait point nager, qui a horreur de l'eau, a-t-il pu fixer les extrémités d'un si long fil à des distances immenses pour lui ?

—J'ai souvent observé, dis-je, le manége des araignées de cette espèce qu'on reconnaît à une belle croix blanche qui se dessine sur leur dos replet. Elle commence par grimper sur une branche élevée du saule, puis elle fixe un câble qui effleure l'eau, puis, suspendue à l'extrémité de ce cable, elle lui donne un mouvement d'oscillation progressif, et peu à peu elle atteint la rive opposée.

» La hardie acrobate se cramponne alors à un brin d'herbe, grimpe, sans lâcher sa corde, le long d'un arbuste, et l'amarre à une branche; bientôt dix fils nouveaux convergent au milieu du premier; tu peux les distinguer sur la toile de l'araignée que voici, en regardant attentivement. Il ne reste plus qu'à les enlacer les uns aux autres par de larges mailles, et c'est ce que l'insecte fait.

» Veux-tu te donner une preuve de l'intelligence des araignées ? fais comme j'ai fait un jour dans des circonstances tout à fait pareilles, coupe la branche qui sert de principal point d'appui à l'un des bouts du grand câble.

» La toile, quand je fis cette expérience, se détendit aussitôt et flotta au gré des vents. L'araignée, dans les premiers moments, parut déconcertée, et même effrayée, se blottit en boule, et demeura une minute environ dans la plus profonde immobilité; mais le courage ne tarda point à lui revenir. N'entendant aucun bruit dans les alentours, elle s'avança d'abord lentement et avec précaution, puis peu à peu avec hardiesse et vivacité, pour constater la nature des dégâts, et savoir s'ils étaient irréparables.

» Quand elle eut bien examiné et parcouru dans toute sa longueur la branche coupée, elle se mit à construire sur-le-champ un nouveau système d'amarrage qui rendit à sa toile une solidité complète. Peu à peu les fils détendus se retendirent, et la toile reprit sa force, son étendue et son élasticité, car il faut que cette longue toile composée de quelques fils longs de trois mètres, puisse résister aux chocs du vent; tu jugeras de leur force en posant le doigt dessus. Avant qu'ils ne se brisent, il faut que ce doigt appuie lourdement, sans cela ils restent intacts.

— Tandis que cette araignée chasse au filet, voici d'autres araignées qui chassent à courre, interrompit Bernhard. On nomme, je crois, ces Nemrods à la petite patte des araignées-loups ; les meilleurs chiens ne sauraient lutter avec elles de ruse et d'instinct. Vois, elles se sont associées au nombre de six; quatre poursuivent et relancent un petit carabe qui ne paraît point disposé à se laisser prendre, qui court de son mieux, qui fait des détours; elles le suivent, elles s'acharnent à sa poursuite, elles le rabattent vers leurs complices qui se tiennent à l'affût. Pauvre petit carabe, les traîtresses, cachées derrière une motte de terre, le saisissent, l'égorgent, et attendent leurs quatre complices pour commencer la curée.

— Mais quelle est donc cette espèce de petit sac que porte sur son dos une des chasseresses ? Aurait-elle une gibecière ? »

En parlant ainsi, je pris l'insecte que je désignais, et le plaçai avec précaution sur le bout de mon doigt; je l'examinai avec la loupe que je porte toujours avec moi ; juge de ma surprise, cette poche contenait environ soixante œufs.

« Des œufs ! m'écriai-je, des œufs !

— Oui, repartit Bernhard en examinant à son tour l'insecte. Maintenant que voici cette araignée bien repue, dépose-la sur l'herbe, et tu la verras se diriger vers un endroit des racines du saule à la fois

tiède et humide, où le vent et les insectes ne puissent nuire à sa couvée. Elle demeurera là un jour ou deux, et le moment favorable venu, elle tirera un à un de son sac les œufs qu'il contient, et elle les ouvrira délicatement avec ses mandibules, afin de faciliter aux nouveau-nés la sortie de leurs coques.

» Une fois cette nichée venue à point, elle se mettra immédiatement, comme la forficule, à les mener à la picorée, et, de plus qu'elle, à leur enseigner les ruses de la chasse. A la moindre alerte, elle les rassemblera et les replacera sur son dos, et dans la poche qu'elle a pris soin d'agrandir. Quand ils pourront se suffire à eux-mêmes, elle les congédiera et cessera de s'en occuper. »

Tandis que nous devisions ainsi, le jour commençait à baisser, les insectes disparaissaient, les oiseaux qui nichaient parmi les rameaux du saule ou dans ses racines, un torcol et un pic entre autres, rentrèrent dans leur nid; les papillons nocturnes commencèrent à tournoyer et à voleter autour de l'arbre et au-dessus du ruisseau, puis au loin les cloches de la ville sonnèrent huit heures.

Je tendis la main à Bernhard.

« Mon ami, lui dis-je, voici le moment de regagner le chemin de fer, toi pour t'en retourner vers le Nord, et moi pour rejoindre le Midi. Remercions Dieu, qui nous a réunis un moment dans notre doux pays natal, au pied de ce saule encore tout parfumé des souvenirs de notre enfance.

» Nous avons pu admirer pendant quelques heures les œuvres de Dieu rassemblées au pied de cet arbre; espérons que sa bonté divine nous accordera encore une fois cette faveur. »

Nous nous serrâmes la main, et nous nous éloignâmes en silence.

SAM.

ÉCOLE VÉNITIENNE

NAISSANCE DE L'ÉCOLE. — LES BELLINI. — GIORGIONE. — TITIEN

C'est ici, mesdemoiselles, entre toutes les écoles de la renaissance, celle où triomphent la couleur et la magnificence. La couleur avec Titien, la magnificence avec Paul Véronèse.

Mais avant de parler du chef de l'école vénitienne, peut-être faudrait-il vous faire assister à la naissance de cette école, à l'éclosion de son génie particulier.

L'histoire de l'art se lie toujours intimement à l'histoire politique des nations et à leurs mœurs. Voyez Venise naître et grandir au moyen âge. Voyez-la tenir le sceptre du monde au commencement de la renaissanee. Venise, au temps de sa grandeur, jouait en Europe le rôle que joue maintenant l'Angleterre.

Elle tenait aussi le sceptre de la mer. Elle étendait aussi son influence jusqu'aux confins du monde civilisé.

En ce temps-là, l'Orient était la source de toute lumière et de toute civilisation. L'Orient avait à la fois l'héritage de l'empire romain et les richesses asiatiques. Venise entretenait un commerce actif avec Constantinople. Sur ce marché, arrivaient les riches étoffes tissées par les Maures; dans les palais de la capitale du bas-empire, les débris de l'art antique se heurtaient aux richesses de l'Inde. Il y avait encore quelques manuscrits échappés à l'incendie d'Omar; quelques peintures qui inspiraient les artistes de l'école dite byzantine, ce chaînon qui lie l'antiquité à la renaissance.

Les Vénitiens ramenèrent d'Orient des mosaïstes pour décorer la basilique de Saint-Marc, sur le modèle de la mosquée de Sainte-Sophie. Ils ramenèrent aussi des peintres. Tandis que le reste de l'Italie sommeillait encore dans une nuit profonde, quelques lueurs artistiques se succédaient en Vénétie. Les tapis de Smyrne, les mosaïques, les étoffes aux tons chauds et harmonieux, apprenaient aux yeux vénitiens la gamme des couleurs. L'idée de la forme leur vint d'un tout autre côté.

Si Venise entretenait des relations fréquentes et suivies avec l'Orient, elle était en commerce réglé avec les Flandres — encore un pays de luxe et de négoce. — Van-Eyck, l'inventeur de la peinture à

l'huile, et peut-être le plus mystique, le plus spiritualiste des peintres, vint à Venise. Il y attira Albert Dürer; tous deux y rencontrèrent les mosaïstes d'Orient et les peintres Giottesques qui venaient de Padoue, et s'étaient établis à Murano. Bientôt on parla de l'école de Murano. Squarcione et Mantegna vinrent à Venise, et introduisirent dans cette influence germanico-byzantine l'élément antique. Squarcione revenait de Florence et de Grèce; il rapportait une masse de documents et de fragments précieux. Par l'étude de la bosse, il donna aux figures un relief jusqu'alors inconnu, tandis que Mantegna enseignait à l'école vénitienne les raccourcis, la perspective et l'art de draper noblement les personnages.

Les Vivarini d'abord, les Bellini ensuite, profitèrent de ces travaux, et firent progresser l'école vénitienne. En même temps parurent les Vittore Carpaccio, Rocco Marconi, Marco Bazaïti, puis Palma Vecchio, Antonio Veneziano, et Cima da Conegliano, excellents peintres religieux de l'époque mystique.

Les Bellini sont regardés comme les fondateurs de l'école vénitienne; pourtant la couleur ne fut pas leur qualité dominante, pas plus qu'aux Ombriens, et à tous ces artistes de la première heure, dont la manière gardait un peu de la roideur byzantine, comme le papillon garde aux ailes des froissures en sortant de la chrysalide.

Titien, qui vécut tout un siècle, vit grandir et décroître l'école vénitienne. Il est élève de Bellini, mais son véritable maître, et le vrai fondateur de l'école vénitienne, ce fut son contemporain, son condisciple et son ami, Giorgione.

Giorgione, ou plutôt Giorgio Barbarelli, dit Giorgione, à cause de sa grande taille, de sa grande peinture et de ses grandes manières,— on sait que la terminaison en *one* est, dans la langue italienne, le contraire du diminutif, — Giorgione naquit à Castelfranco, dans la Marche Trévisane, en 1478. Doué pour les arts, il se fit bientôt remarquer également par sa belle voix, son talent pour jouer du luth, et sa vocation de peintre.

Il travaillait chez les Bellini lorsqu'il eut occasion de voir des tableaux de Léonard de Vinci. Aussitôt une révélation se fit en lui, et l'école vénitienne naquit. Il brisa ses lisières d'écolier en comprenant la liberté de la composition et la magie du clair-obscur. Au milieu du luxe de Venise, en voyant chatoyer les tapis et les étoffes d'Orient, en étudiant la dégradation des tons dans les mosaïques, il devina le secret de la couleur.

Tout à coup parurent ces portraits merveilleux que Byron a chantés; ces portraits fiers, énergiques, hardis et vivants, qui étaient dignes de leurs modèles : Bayard, Gonzalve de Cordoue, Gaston de Foix.

Il fut le peintre de ces hommes. Vous savez l'histoire, mesdemoiselles; n'est-ce pas qu'il fallait un pinceau libre et puissant pour peindre Bayard? Giorgione dessinait plus magistralement qu'aucun peintre les têtes hardiment campées, les draperies fougueuses, les cheveux soulevés par le vent. Il peignait les riches étoffes avec une vérité admirable; sachant à la fois dégrader les moindres nuances et les réunir en un seul ton, chaud et intense, saisir tous les détails et les fondre en une seule masse.

Giorgione enfin, je le répète, fut le père et le fondateur de l'école vénitienne; il fut le maître et surtout l'inspirateur de Titien. Il serait son égal peut-être si la mort ne l'eût pris à trente-quatre ans, au milieu de ses succès.

Tiziano Vecelli, *le Titien*, naquit à Cadore, dans le Frioul, en 1477. Dès sa première enfance, il montra d'étonnantes dispositions pour les arts. « Il était peintre avant d'être né, » disait de lui le Giorgione. Lorsqu'il eut dix ans, un de ses oncles, Antoine Vecelli, qui habitait Venise, le prit avec lui pour l'envoyer à l'école de Sébastien Zuccato, maître mosaïste.

Celui-ci découvrant chez son jeune élève un génie supérieur à celui d'un ingénieux arrangeur de pierres, d'un maître en l'art de fabriquer ces tapisseries de pierres qui traversent les siècles sans rien redouter de la vétusté et des intempéries, le conduisit lui-même à Gentile Bellini.

Ce même Gentile, mesdemoiselles, qui fut envoyé à Constantinople au Grand-Seigneur, de la part de la sérénissime république, pour y représenter les arts. Ne vous ai-je pas raconté ce qui lui advint? et comment un jour le sultan décapita prestement, de sa propre main, un esclave, pour appuyer quelques observations qu'il avait à faire touchant une *Décollation de saint Jean* ?

Titien suivit d'abord les conseils et les exemples de Gentile Bellini; puis il se fatigua d'être emprisonné dans les doctrines un peu rigides de ce maître. D'ailleurs il ne tarda pas à remarquer que Giovanni Bellini, frère de Gentile, avait une manière bien plus large d'entendre l'art. De l'atelier de Gentile, il passa dans celui de Giovanni. Il y rencontra Giorgione.

De ce moment, bien que les deux jeunes peintres fussent du même âge, Giorgione devint le véritable initiateur du Titien, qui se mit à peindre «*gagliardamente e con molta prestezza,*» comme disait Ludovico, son ami.

Les premiers ouvrages du Titien que l'on vante sont le portrait de Catherine Cornaro, reine de Chypre, et celui d'un gentilhomme de la famille Barbarigo. N'était son nom qu'il inscrivit au bas, on les eût pris pour des Giorgione.

Sur ces entrefaites, et tandis que la réputation des jeunes peintres allait grandissant, la seigneurie de Venise vota la décoration de l'entrepôt des Allemands « *fondaco de Tedeschi*, » majestueux monument dont une façade regarde le *Canal grande*, et l'autre la *Mercerie*. Cet entrepôt venait d'être reconstruit après un incendie, et la république, en le faisant reconstruire, y voulut essayer les fresques extérieures, à l'imitation de la manière génoise. — A Gênes, on couvrait alors les édifices de peintures du haut en bas. On voit encore sur quelques-uns des palais de marbre de la reine de la Méditerranée des façades entières couvertes de peintures, à demi ruinées par le temps.

Ce qu'on peignait sur les murs, c'étaient des batailles, des épisodes historiques, et souvent, sur les habitations particulières, des scènes racontant l'origine de la famille, ou les hauts faits de ses principaux membres, quelquefois aussi des épopées bibliques.

Ces derniers sujets furent choisis par Titien et Giorgione, auxquels la seigneurie de Venise confia la décoration de l'entrepôt des Allemands. Titien était alors moins connu que le Giorgione, qui avait con-

quis, comme je vous l'ai dit plus haut, la faveur du monde à Venise, par ses talents divers, et par ses façons élégantes et magnifiques. On lui livra la façade de l'édifice qui regarde la *Mercerie*, tandis qu'on offrait à Giorgione la façade qui regarde le grand canal.

Mais lorsqu'on découvrit les peintures, l'admiration fut générale; on mit cependant en parallèle le talent des deux émules. Giorgione fut trouvé plus fougueux; Titien plus sage et plus parfait; chacun eut ses partisans, et tous deux grandirent dans l'opinion. Il est faux, comme le racontent quelques auteurs, que Giorgione vaincu se retira du monde dévoré de chagrin, et mourut tué par son échec.

Giorgione n'échoua point, il ne connut pas les revers; il mourut de chagrin à trente-quatre ans, cela est vrai, mais d'un chagrin de cœur, et non d'un chagrin d'orgueil.

Ces belles peintures murales du *fondaco de Tedeschi*, ont été effacées par le temps. Nous ne pouvons plus voir aujourd'hui la célèbre *Judith* du Titien. Le monument, toutefois, est encore debout; on en a fait un bureau de finances.

Ces entrepôts étaient les maisons nationales des peuples qui commerçaient habituellement avec Venise. Dans toutes les villes commerçantes dont la splendeur date de la renaissance, on trouve ces sortes de palais de la marchandise. Cela tenait à la fois de l'ambassade et de la Bourse, du comptoir et de l'entrepôt.

Voilà Titien devenu célèbre. Il avait trente ans. Son génie s'était éveillé plus tard que celui de Giorgione, comme vous voyez; car Giorgione, né la même année que Titien, était depuis longtemps en possession de la faveur publique lorsqu'il mourut.

Après les peintures du *fondaco de Tedeschi*, Titien fit une suite de dessins bibliques, connue sous le titre de *Triomphe de la foi*, qui montra son talent sous tous ses aspects et dans toute sa puissance. Puis la célèbre *Assomption* de l'église des frères mineurs, dont Schiavone a donné une admirable gravure.

Cette *Assomption*, d'un caractère peu spiritualiste, peu religieux, en ce sens que la peinture religieuse demande avant tout des types élevés, et que ceux du Titien sont vulgaires, a pourtant un étrange caractère de grandeur. L'air dans lequel la composition semble se mouvoir, l'admirable lumière qui la baigne, révéleraient le maître quand bien même l'exécution large et hardie et l'intensité de la couleur n'éclateraient pas superbement.

En voyant ce tableau cependant, mesdemoiselles, on ne s'étonne point que les frères mineurs, accoutumés à prier devant les peintures ascétiques des Bellini, s'en soient effrayés au premier abord, et n'aient voulu l'accepter que lorsqu'ils surent qu'un des ministres de l'empereur Charles-Quint en offrait une somme considérable.

Charles-Quint! le voilà prononcé ce nom d'empereur qui se maria tant de fois au nom du Titien! Charles-Quint, vous le savez, mesdemoiselles, ramassait le pinceau du Titien, et répondait à l'artiste qui s'excusait : « Titien ne mérite-t-il pas d'être servi par César? » Charles-Quint, se promenant publiquement avec son peintre, lui faisait prendre la droite. Charles-Quint, enfin, disait à ses courtisans, jaloux de l'immense faveur du peintre : — « N'oubliez pas que je puis faire à volonté des ducs et des comtes comme vous, tandis qu'il n'y a que Dieu qui puisse créer un peintre comme Titien. »

Titien connut la gloire et le succès pendant plus de soixante-dix années. Aussi serait-il aussi difficile de nombrer ses triomphes que d'énumérer ses œuvres.

Essayons cependant de rappeler succinctement ses principaux ouvrages :

D'abord le tableau votif de la famille Pesaro, où la composition étonne à la fois par sa liberté et par sa grâce. C'est un des meilleurs tableaux du Titien, qui comprenait mieux l'apothéose de la couleur et de la chair que celle de l'ascétisme monacal.

Puis le *Jugement de Salomon*, du Palais de Justice de Vicence; puis la décoration du palais Quinani; puis *Frédéric Barberousse baisant les pieds du pape Alexandre III*, grande composition historique qui ornait la salle du grand conseil, mais qui a malheureusement été dévorée par un incendie; puis encore les décorations admirables qu'il fit à Ferrare pour le duc Alphonse d'Este, et qu'Augustin Carrache appela « les premiers tableaux du monde. »

L'Assomption qu'il avait peinte pour les frères mineurs, à Venise, fit parvenir jusqu'à Rome sa réputation. Léon X régnait. Il eut envie d'attirer à sa cour le peintre vénitien, et cette envie redoubla quand le pontife eut vu le portrait du cardinal Bembo, peint par Titien.

Ah! mesdemoiselles, c'est comme peintre de portraits que Titien est surtout admirable. Nul n'a rendu comme lui la vie palpitante et chaude; nul n'a su donner aux visages ce relief et cette couleur. Rembrandt a imprimé le sceau de la pensée sur les fronts humains; Holbein a compté les poils de la barbe et les pores de la peau. Philippe de Champaigne a rendu dans leur vérité noble et fière les types de son temps; mais Titien ajoute aux siens je ne sais quel caractère triomphal et quelle plénitude de vie. Il les entoure d'une atmosphère lumineuse; il les modèle d'une main large et sûre. Il est le maître encore parmi les maîtres.

Tandis qu'à Rome Michel-Ange sculptait le Moïse, que Raphaël peignait les chambres du Vatican, Léon X appela donc Titien.

Mais Titien était Vénitien dans l'âme; il aimait cette ville de plaisir et de luxe; il aimait la cour de poètes et de savants qu'il s'y était faite; cette cour où brillait l'Arioste, Paul Jove, Balzamo, Navagero, Sannazas, et ce même cardinal Bembo, l'ami des artistes, poète aimable lui-même, dont j'ai déjà eu l'occasion de vous citer le nom dans des articles précédents.

Et puis, le maître aimait surtout son doux intérieur. Titien s'était marié à une jeune Vénitienne nommée Lucie, dont il avait trois enfants. Lucie était charmante; les enfants, bébés blonds et roses, s'ébattaient autour de leur père, et lui faisaient des chaînes de leurs petits bras mignons.

Titien ne répondit point à l'appel de Léon X. Et d'ailleurs avait-il le temps de s'échapper de Venise? Les patriciens de la sérénissime république se disputaient son temps et ses travaux; le grand conseil lui livrait les vastes murailles de ses palais; les cardinaux, les princes, les empereurs, lui demandaient en foule leurs portraits.

François Ier voulut l'attirer en France comme le pape voulait l'attirer à Rome; mais le roi de France ne put obtenir que son portrait. C'est ce portrait, mesdemoiselles, dont nous vous présentons aujourd'hui la gravure.

Je vous l'ai dit, il serait impossible d'énumérer les ouvrages de Titien. A peine puis-je vous nommer les plus célèbres. Parmi ceux-ci, je dois vous citer le *Saint Pierre martyr*, qu'il fit pour l'église San-Giovanni e San-Paolo, tableau où l'énergie dramatique de la composition atteint le style épique. nous l'avons possédé au temps du premier empire comme tant d'autres chefs-d'œuvre. Les traités de 1815 l'ont rendu à Venise et à l'église Saint-Jean et Saint-Paul.

Au temps de la gloire de la république vénitienne, un riche étranger vit ce tableau et en offrit un prix exorbitant, dix-huit mille écus. Ce fut alors que le sénat, dans la crainte que les propriétaires de l'œuvre ne se laissassent séduire, rendit une ordonnance qui défendait de faire sortir le tableau du territoire de la république, *sous peine de mort*.

Ne dirait-on pas qu'il s'agissait du palladium de Venise ?

Mais un autre tableau du Titien eut un triomphe étrange; je veux parler d'une *Sainte Trinité* que l'artiste peignit, à l'âge de soixante-dix ans, pour Charles-Quint, et qui devait avoir la gloire de suivre le cercueil vide de l'empereur, du couvent de Saint-Just à l'Escurial. Dans ce tableau, toute la famille impériale était représentée à genoux, et priant dans la plus humble attitude. Charles-Quint s'éprit de cette composition religieuse, aussi sévère, aussi mélancolique, aussi sereine que pouvait le concevoir Titien, encore dans la force de son talent, mais déjà revenu des vanités mondaines. Il commanda lui-même que la *Sainte Trinité* du Titien l'accompagnât jusqu'à sa dernière demeure; ce fut alors que, pour marquer au peintre son estime et sa satisfaction, il le fit comte, palatin, chevalier de l'Éperon d'or, et noble, lui et ses descendants.

A soixante-dix ans, Titien était encore dans la force de son génie. Beaucoup de ses plus beaux portraits datent de cette époque. Il avait encore trente ans à vivre, trente ans à remplir de succès et de gloire. Lorsqu'il mourut, à quatre-vingt-dix-neuf ans, il tenait le pinceau de sa main décharnée pour peindre ce tableau du *Christ déposé de la croix*, qui fut achevé par Palme-le-Vieux, et qui ne trahit point une sénile faiblesse.

Ses quatre-vingt-dix ans étaient sonnés lorsque Vasari, l'allant voir à Venise, le trouva travaillant à des dessins, des cartons, des tableaux, préparant les travaux des frères Zuccato, mosaïstes, les petits-fils de son premier maître; de son fils Horace, du Tintoret et de Paul Véronèse, qui exécutaient sous sa direction les décorations de la salle du grand conseil; instruisant Corneille Cort, jeune graveur flamand, auquel on doit les plus belles gravures d'après Titien.

Quelle vie, mesdemoiselles! Ne vous semble-t-il pas qu'elle a quelque chose de titanique? Au temps des patriarches seulement, on voit de ces existences qui absorbent et personnifient une époque.

Tandis que Titien voit un siècle, Raphaël meurt à trente-sept ans. Ainsi la destinée, à la fois avare et prodigue, semble se jouer de la raison humaine.

Mais ne comparons pas Raphaël et Titien : trop de distance les sépare. A l'un l'inspiration divine, la beauté surhumaine, la réalisation de l'idéal. A l'autre l'exubérance de la vie, la plénitude de la forme, le sang qui circule, la chair qui palpite, la couleur qui flamboie ou se fond en tons incomparables dans le clair-obscur. Raphaël a vu le ciel entr'ouvert; Titien n'a connu que les beautés terrestres.

Et pourtant Michel-Ange, Léonard, Raphaël, Titien, Rubens, Rembrandt, Murillo, sont les sept grands peintres du monde.

Un portrait de Titien! c'est une illustration dans une famille, savez-vous bien, mesdemoiselles? N'en avait pas qui voulait! Titien, durant sa longue carrière, a eu le temps, à peine, de peindre les empereurs, les rois, les princes, les capitaines, les cardinaux, les poètes, les artistes, ses contemporains. De Charles-Quint il a fait trois portraits. « *Titien m'a donné trois fois l'immortalité,* » disait le monarque; puis voici Philippe II et son lieutenant, le duc d'Albe; don Carlos, enfant, qui plus tard devait mourir condamné par son père; François Ier, Gonzalve de Cordoue, Antoine de Leva, Alphonse d'Avalos, marquis de Guast; Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue; les doges Grimani, Gritti, Pietro Lando, Marc-Antoine de Trévise et Francesco Venerio, qui régnèrent durant sa longue vie; puis le cardinal de Sonami, le cardinal de Trente, le cardinal de Médicis, don Diego Urtado Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint à Venise; le marquis de Pescaire, François Sforze, duc de Milan; le sultan Soliman; le duc d'Urbin, la duchesse et leur fils, etc.

Puis voici venir les poètes, les artistes, les amis : l'Arioste, André Vésale, Daniel Barbaco, Pierre l'Arétin, Paul Jove, l'historien; Sansovino, le sculpteur, etc.

Mesdemoiselles, j'ai nommé l'Arétin, un triste personnage qui, le premier, dans les temps modernes, usa de sa plume comme d'un instrument de fortune, et en fit tour à tour un encensoir et un poignard. Il est à regretter que cet homme peu estimable ait été l'ami du Titien. Le grand peintre resta pur devant l'histoire, mais un homme de génie ne devait jamais accoler son nom à celui d'un coupe-jarret immoral.

Malheureusement Titien, que je vous montrais plus haut si bien installé dans une délicieuse famille, devait trop tôt voir se rompre ce léger réseau d'affections, qui contient le bonheur. Sa femme mourut jeune; ses enfants se dispersèrent. L'un, l'aîné, Pomponius, devint prêtre et chanoine de l'église de Milan; Horace se fit peintre, et nous l'avons vu tout à l'heure travaillant sous la direction de son père; la fille, cette belle créature dont Titien a fait un portrait bien connu et bien admiré, épousa Cornelio Sarcinelli.

Le besoin d'intimité, de distractions peut-être, lui fit accueillir l'amitié de l'Arétin et de son compagnon Sansovino, le grand sculpteur vénitien. De ce moment, Titien laissa envahir sa vie tranquille par le faste et le bruit. Sa maison, tenue par sa sœur Orsa Vecelli, depuis la mort de sa femme, s'ouvrit au plaisir, au luxe, à la dépense. Une société de plaisir s'y forma. On y donna des fêtes magnifiques. Un des convives assidus de ces réunions, Pricianese, écrivait

à l'un de ses amis, la description d'une de ces fêtes :

« Je fus invité, au mois d'août, à un grand festin, chez messer Tiziano Vecelli, grand peintre, comme chacun sait, et amphitryon des plus charmants, pour célébrer cette manière de fête qu'on appelle, je ne sais pourquoi : « Ferrer l'août, *ferrare agosto.*» Nous étions dans un jardin délicieux, situé à une extrémité de Venise, au bord de la mer, du côté où l'on aperçoit la jolie petite île de Murano. En attendant que la table fût dressée sous les ombrages, et que la chaleur du jour fût tombée, nous visitâmes la maison du peintre, remplie des plus merveilleux tableaux du monde. Puis, quand vint la fraîcheur du soir, nous vîmes tout à coup la mer se couvrir de gondoles chargées de musiciens et de chanteurs qui commencèrent une sérénade qui se prolongea jusqu'au milieu de la nuit. Quant au festin, il fut aussi délicat que bien ordonné; les vins fins et les gais propos n'y manquèrent point... et comme on me remit inopinément, au dessert, votre bonne lettre, où vous vantez la langue latine aux dépens de la langue toscane, l'Arétin s'emporta, et fit en paroles une sortie des plus brillantes, en attendant de confier à l'encre et au papier son courroux littéraire. Enfin tout se passa en joie et en liesse. »

Il n'y eut pas de faveur dont les Vénitiens ne comblèrent le Titien de son vivant, pas d'honneurs qu'ils ne lui rendirent après sa mort. Il était exempt d'impôts; il était traité comme le roi de Venise, cette ville républicaine qui semblait vouloir abdiquer son orgueil aux pieds de son peintre.

Titien mourut de la peste en 1576. Une loi d'utilité publique prescrivait alors de détruire, sans leur rendre les honneurs funèbres, les corps des pestiférés; mais le sénat ne voulut pas que Titien subît la loi comme un simple citoyen; quelles qu'en pussent être les conséquences, on lui fit de magnifiques funérailles. Il fut enseveli dans l'église *de Frari*; et près de cinquante ans après, un monument lui fut élevé par Palme-le-Jeune dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul.

Titien laissait une fortune énorme. Son fils aîné Pomponius la recueillit presque tout entière, car Horace Vecelli ne survécut pas longtemps à son père. Pomponius était dissipateur. Bientôt il ne resta plus rien des richesses amassées par le peintre de Charles-Quint.

Les tableaux du Titien sont nombreux, mesdemoiselles; tous les musées des grandes capitales de l'Europe en sont pourvus.

A Paris, au musée du Louvre, nous avons vingt-deux tableaux du Titien; la plupart sont des tableaux de sainteté : *la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint Étienne, Saint Ambroise* et *Saint Maurice*; une Sainte Famille connue sous le nom de : *la Vierge au Lapin*; une autre Sainte Famille : *les Pèlerins d'Emmaüs; la Vierge, l'Enfant Jésus, Sainte Agnès* et *Saint Jean; le Christ entre un soldat et un bourreau*, ce tableau n'est pas authentique; *un Couronnement d'épines; un Christ au tombeau; Saint Jérôme à genoux devant un crucifix; une Session du conseil de Trente.*

Nous n'avons qu'un seul tableau profane, *Jupiter et Antiope.*

Mais nous sommes riches en portraits; il y en a dix au Louvre, dont sept sont authentiques : ce sont ceux de François Ier; d'Alphonse d'Avalos, marquis de Guast; d'une jeune femme à sa toilette; un portrait d'homme qu'on suppose être celui de l'Arétin; deux autres portraits dont les originaux sont inconnus, et dont un, celui d'un jeune homme, est célèbre sous le nom de *l'Homme au gant.*

A Rome, au palais Borghèse, on rencontre plusieurs tableaux du Titien, car, dans sa vieillesse, le peintre vénitien se laissa entraîner vers la ville de Raphaël.

A Florence, à Brescia, à Milan, à Parme, à Turin, les tableaux du Titien sont nombreux et choisis.

Munich, Dresde, Vienne, Londres, Madrid, Anvers, n'ont rien à envier à la France et à l'Italie. Enfin, mesdemoiselles, les collections particulières possèdent aussi de beaux Titien. On évalue son œuvre à plus de six cents pièces. Comme tous les grands artistes de ce temps, il fut un infatigable travailleur, car, remarquez-le en passant, mesdemoiselles, c'est une mode toute moderne qu'ont prise certains esprits malades de rêver sans cesse et de n'agir point. Ces colosses de la peinture, ces artistes immenses que nous n'avons point encore atteints, il s'en faut, produisaient beaucoup et n'érigeaient point en vertu le nonchaloir et la stérilité. Ils étaient féconds parce qu'ils étaient richement organisés, parce qu'ils sentaient beaucoup et vite. Ceux qui se perdent dans les spéculations et s'abîment dans l'inertie sont en général des artistes manqués qui n'ont point de véritable vocation.

CLAUDE VIGNON.



JACQUES I, ROI D'ÉCOSSE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE NOVEMBRE



Le petit-fils de Bruce, Robert III, régnait en Écosse. Il était déjà vieux, faible de corps, faible de caractère, et il restait sans défense contre les ennemis acharnés et puissants qui environnaient son trône et menaçaient ses enfants. Parmi ces ennemis, le plus redoutable était son propre frère, le duc d'Albany, qui convoitait la couronne dont le séparaient les deux fils de Robert, et pour y arriver, il ne recula ni devant l'astuce, ni devant l'assassinat. L'héritier d'Écosse, David, duc de de Rothsay, était un jeune homme brillant, chevaleresque et plein d'avenir, mais qui paya le tribut à la fougue et aux passions de la jeunesse. Son oncle profita de ses fautes, les agrandit aux yeux du faible monarque, et, quoique le jeune prince eût déjà rendu des services à l'État, il se vit livré à Albany, qui avait obtenu d'un père abusé la permission de le tenir enfermé pour vaincre l'esprit de désordre dont on le croyait possédé.

Dès qu'il fut en la puissance d'Albany, celui-ci n'hésita plus. Rothsay fut traîné et muré dans un cachot du château de Fackland, et là, on le laissa périr dans les tortures et la faim. Walter Scott a raconté, dans une belle scène, le moment où Robert III apprend, de la bouche de son propre frère, la mort de son fils, de son héritier :

« .... Comment! s'écria le roi effrayé, quel est ce nouveau malheur? Rothsay?... ce doit être, c'est Rothsay!... parle, quelle nouvelle folie a-t-il faite? quel nouveau malheur l'a frappé?

» —Monseigneur, mon souverain, folies et infortunes sont maintenant finies pour mon pauvre neveu.

« — Il est mort! il est mort! s'écria le père dans une affreuse angoisse. Albany, comme frère, je te conjure... Mais non, je ne suis plus ton frère! Comme roi, je te commande de me dire la vérité! »

Albany balbutia :

« Les détails ne me sont qu'imparfaitement connus... Mais ce qu'il y a de certain, c'est que mon infortuné neveu a été trouvé mort dans son appartement... mort subitement... à ce que j'ai ouï dire.

« — O Rothsay! ô mon cher David! plût à Dieu que je fusse mort pour toi! Mon fils! mon fils!

» Ainsi parla, en répétant les paroles expressives de l'Écriture, le père privé de toute espérance; il arrachait sa barbe blanche et ses cheveux gris, pendant qu'Albany, silencieux et tourmenté par sa conscience, n'osait interrompre la violence de son chagrin. Mais l'excès de la douleur du roi se changea presque subitement en furie.

» — Et voici donc la fin de tes remontrances morales et de tes punitions religieuses! Mais le père abusé qui livra son fils entre tes mains, qui livra l'innocent agneau au boucher, est roi, et tu le reconnaîtras à tes dépens. Le meurtrier demeurera-t-il en présence de son frère, chargé du sang du fils de ce frère? Non!... Non!... Holà, ho! venez ici!... Mac-Louis! gardes! Trahison! meurtre! Prenez les armes si vous aimez Stuart!

» Mac-Louis avec plusieurs gardes se précipita dans l'appartement.

» — Meurtre et trahison! s'écria l'infortuné monarque. Gardes, votre noble prince... Ici, son chagrin et son agitation interrompirent l'ordre fatal qu'il voulait donner. A la fin il reprit sa phrase interrompue :

» — Une hache et un billot dans la cour, sur-le-champ! Arrêtez...

» Ce mot lui étouffa la voix.

» — Arrêter qui? mon noble souverain.

» Mac-Louis qui, voyait le roi dominé par un accès de colère si différent de sa douceur habituelle, était disposé à croire sa raison troublée momentanément.

» — Qui arrêterai-je, mon noble souverain? répéta-t-il; je ne vois ici que le royal frère de Votre Majesté, milord duc d'Albany.

» — Cela est vrai, dit le roi, tandis que sa colère s'apaisait, très-vrai... qui, Albany? l'enfant de mon père... il n'y a ici que mon frère... O Dieu, faites-moi surmonter la tentation... *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons! Sainte-Marie, priez pour nous...* »

Nous sommes obligés d'abréger cette scène où l'auteur a mis en jeu les plus fortes passions du cœur humain : la vengeance et l'esprit de religion, la douleur paternelle et l'astuce d'un meurtrier ambitieux. Quoi qu'il en soit, Albany reçut du parlement d'Écosse des lettres de grâces pour la mort de son neveu; et le vieux roi, ne croyant pas son dernier enfant, le petit prince Jacques, assez en sûreté

derrière les murailles d'une forteresse écossaise, voulut l'envoyer en France, à la cour de Charles VII, son fidèle allié. Il se sépara de lui avec des larmes amères, et ne le revit jamais. Le vaisseau qui portait l'enfant royal fut pris par un corsaire anglais, et Jacques fut mené à Windsor, où le roi Henri IV le fit garder avec soin, tout en le faisant instruire et élever aussi bien que possible, et mieux probablement qu'il ne l'eût été en Écosse.

Robert III ne survécut que d'un an à ce triste accident. La régence tomba entre les mains d'Albany, qui ne fit aucune démarche pour délivrer son neveu, et qui gouverna l'Écosse d'une manière prudente pendant un long espace de temps. A sa mort, son fils Murdach hérita du pouvoir et l'aurait probablement conservé aux dépens de son cousin Jacques, toujours captif, sans un événement domestique qui changea le cours de ses idées. Murdach avait un fils nommé Walter, dont la fougue et l'insolence le rendaient malheureux. Un jour ce jeune homme arracha à son père un faucon favori qu'il portait sur le poing, selon la coutume de l'époque, et, dans un mouvement de colère, il tordit le cou à cet oiseau.

Le père, offensé, leva le doigt et dit :

« Puisque vous n'avez pour moi ni respect ni obéissance, je ferai revenir d'Angleterre quelqu'un qui saura bien nous contraindre tous à obéir ! »

Il tint parole, et il entama une vive et sérieuse négociation pour la délivrance de Jacques, et en 1419, le jeune prince fut rendu à la liberté. John, duc de Bedford, lord-protecteur d'Angleterre, y mit une seule condition : c'est que le jeune roi d'Écosse épouserait une Anglaise. C'était aller au-devant des vœux de Jacques, qui aimait tendrement et depuis longtemps lady Jane de Somerset, petite-fille de Jean de Gand. Il l'épousa à Londres; les Anglais le conduisirent en pompe jusqu'à la frontière d'Écosse, où le régent Murdach le mit en possession du pouvoir royal.

Peu de princes en Europe pouvaient égaler Jacques Ier, sous le rapport physique et intellectuel. La plus brillante éducation, due aux soins du roi d'Angleterre, avait fait de lui un chevalier accompli, un prince prudent et politique et dont l'esprit était orné de toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir en ce temps-là. Il aimait la poésie et la cultivait avec succès; elle avait fait avec la musique, sa sœur, sa consolation durant les années de sa captivité. Son caractère était loyal et religieux, mais il avait sur l'autorité des idées peu en harmonie avec la situation de son pays. Il trouva l'Écosse en proie aux plus affreux désordres, causés par les orgueilleux barons qui se croyaient indépendants de la couronne et se faisaient la guerre aux dépens du pauvre peuple, auquel on ne laissait ni biens ni repos. Jacques n'hésita point : il fit arrêter tous les fauteurs de ces troubles, il y adjoignit les princes de la maison royale qui avaient pris part à la mort du duc de Rothsay, son frère ; il n'épargna personne, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer le courage de ce jeune homme, qui, bien moins pour venger ses propres injures que pour sauver son pays, osa appliquer les rigueurs de la loi à de si redoutables sujets. La noblesse fut décimée, le pays calmé, mais Jacques assuma sur sa tête la haine des fils de ces barons, judiciairement exécutés à Stirling.

Le pays fut tranquille pendant quelques années, et Jacques gouverna avec sagesse et modération, mais en ayant soin toujours de tenir la noblesse assujettie à la couronne. — Il était chéri du peuple et haï des grandes familles, qui n'attendaient qu'un instant favorable pour faire éclater leur vengeance.

Le roi passait l'hiver de 1435 à Perth. Il avait donné à souper à plusieurs gentilshommes, et il venait de se retirer dans son appartement, lorsque le couvent des Dominicains, qui servait de résidence royale, fut soudain envahi par une troupe de trois cents hommes qui cherchaient le roi pour l'assassiner. Pendant que la reine Jane essayait de le faire évader, une jeune dame, lady Catherine Douglas, passa son bras dans les anneaux de la porte, afin d'arrêter les meurtriers : ce frêle obstacle fut brisé; la reine défendit son mari avec des efforts de lionne, lui-même opposa une résistance désespérée, mais inutile. Il tomba percé de coups. Ses assassins périrent au milieu du supplice. — Une de ses filles, Marguerite d'Écosse, mariée à Louis XI, malheureuse comme tous les Stuarts, mourait peu de temps après en répétant tristement : — Fi de la vie ! qu'on ne m'en parle plus !

BIBLIOGRAPHIE

LETTRES ET PENSÉES DE M. JOUBERT

A côté de l'histoire officielle qui nous dit les noms des rois et des ministres, la date des batailles et des traités de paix, histoire que tous doivent connaître et que tous apprennent sur les bancs de l'école, il est d'autres aspects de l'histoire des nations, réservés aux esprits curieux et délicats. Les savants s'inquiètent des progrès que, de siècle en siècle, la science a pu faire; les érudits et les lettrés s'occupent de la littérature et de ses transformations à travers les âges ; les esprits distingués s'enquièrent de l'histoire de la société domestique qui a exercé, surtout dans les

temps modernes, une si vive influence sur la politique et sur les lettres. L'hôtel Rambouillet n'a-t-il pas imprimé son cachet sur le règne de Louis XIV? La révolution générale des idées et des principes qui a bouleversé la fin du dix-huitième siècle n'a-t-elle pas été enfantée dans les réunions des encyclopédistes? Madame Tallien n'a-t-elle pas, dans son salon et avec ses amis, préparé la chute de la Terreur? — Les salons de la Restauration, ceux de madame de Duras, de madame de Pastoret, ont-ils été sans influence sur la politique et sur les idées de ce temps-là? Elle serait intéressante, l'histoire de ceux qui n'ont rien voulu être, qui n'ont rien publié, dont le nom n'a été connu que dans un cercle restreint, et dont le génie ou les vertus ont cependant rayonné sur un immense horizon! M. Joubert est un de ces personnages de second plan, qui était pourtant placé au premier rang par le petit cénacle d'amis dont se composait son public, public choisi, du reste, puisqu'on y comptait M. de Fontanes, M. de Bonald et Chateaubriand. Il a vécu inconnu, et il a été connu depuis sa mort, ressemblant en cela à cette noble femme, en chemin pour l'immortalité, à madame Swetchine, dont nous avons parlé déjà, et à plusieurs reprises, dans les colonnes de ce journal.

Rien n'a été plus ordinaire et moins éclatant que la vie de M. Joubert. Il était né, en 1754, à Montignac, petite ville du Périgord; il y fit de bonnes études, qu'il compléta à Toulouse. Jeune encore, il vint à Paris, il y eut quelques relations avec Diderot, et un instant il partagea ses opinions philosophiques; ce fut là l'unique tort de sa vie, mais ce tort ne fut pas de longue durée; Joubert revint bientôt aux idées spiritualistes, et par elles à la religion catholique, dont il a admiré et pratiqué les dogmes, et dans laquelle il est mort. Au milieu du tumulte de Paris, il noua de solides amitiés; celle qui l'unissait à M. de Fontanes date de cette époque. Il passa les années de la révolution dans une petite ville du Sénonnais, à Villeneuve-sur-Yonne, où il s'était marié, et où il vécut dans la retraite, au milieu d'une famille qu'il chérissait, pendant une grande partie de sa vie. L'attrait de son commerce, la supériorité de son esprit, lui avaient concilié de brillantes relations, dont il n'usa jamais que pour faire du bien aux autres; et de tendres attachements, qui firent les délices de sa vie. Chateaubriand disait de lui : « Homme d'un es-» prit rare, d'une âme supérieure et bienveillante, » d'un commerce sûr et charmant, d'un talent qui » lui aurait donné une réputation méritée, s'il n'avait » voulu cacher sa vie; homme ravi trop tôt à sa fa-» mille, à la société choisie dont il était le lien; » homme de qui la mort a laissé dans mon existence » un de ces vides que font les années et qu'elles ne » réparent point. »

Fontanes, demandant à ses dieux pénates d'écarter de chez lui les importuns, s'écriait :

> Mais si Joubert, ami fidèle
> Que depuis trente ans je chéris,
> Des cœurs vrais le plus beau modèle,
> Vers mes champs accourt de Paris,
> Qu'on ouvre! j'aime sa présence;
> De la paix et de l'espérance
> Il a toujours les yeux sereins...
> Que de fois sa douce éloquence
> Apaisa mes plus noirs chagrins!

Ce fut en 1824 que Joubert, dont la santé avait toujours été délicate, fut ravi à ses amis. Quatorze ans plus tard, sa veuve se décida à publier un *Choix* de ses pensées, publication dont le soin fut confié à M. de Chateaubriand. Cette édition fut tirée à un petit nombre d'exemplaires, mais pourtant elle se vit presque aussitôt connue et répandue dans le public; on s'en passait des copies, les journaux en imprimaient de longs fragments, et tous les gens de goût demandèrent qu'une nouvelle publication, plus complète, leur fît mieux connaître ce rare esprit qui n'avait voulu se communiquer qu'à quelques intimes.

Ce vœu a été exaucé; on a réuni la *Correspondance* de Joseph Joubert, ses pensées, ses maximes, en deux volumes, précédés d'une touchante notice écrite par M. Paul de Raynal, un de ses neveux. C'est un livre destiné à toutes les bibliothèques d'élite et qui justifie tout à fait l'impression laissée par Joubert chez ceux qui l'avaient le mieux connu. Nous butinerons pour vous quelques *Pensées* qui vous laisseront peut-être le désir de lire et de méditer plus tard ce livre qui peut être placé à côté de Pascal et au-dessus de Vauvenargues.

« On connaît Dieu par la piété, seule modification de notre âme par laquelle il soit mis à notre portée et puisse se montrer à nous.

» On ne comprend la terre que lorsqu'on a connu le ciel. Sans le monde religieux, le monde sensible offre une énigme désolante.

» La piété est une sagesse sublime qui surpasse toutes les autres, une espèce de génie qui donne des ailes à l'esprit. Nul n'est sage s'il n'est pieux.

» Quand Dieu se retire du monde, le sage se retire en Dieu.

» Nous voyons tout à travers nous-mêmes. Nous sommes un milieu toujours interposé entre les choses et nous.

» On n'est jamais médiocre quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentiments.

» Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres et que le jour ne peut frapper d'en haut. Rien n'y vient du côté du ciel.

» Les questions montrent l'étendue de l'esprit, et les réponses sa finesse.

» Nous perdons toujours l'amitié de ceux qui perdent notre estime.

» Quiconque éteint dans l'homme un sentiment de bienveillance le tue partiellement.

» Il faut faire du bien, lorsqu'on le peut, et faire plaisir à toute heure, car à toute heure on le peut.

» Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient.

» Les vertus religieuses ne font qu'augmenter avec l'âge; elles s'enrichissent de la ruine des passions et de la perte des plaisirs. Les vertus purement humaines, au contraire, en diminuent et s'en appauvrissent.

» Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari.

» Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux avec qui l'on vit chez soi.

» La politesse est la fleur de l'humanité. Qui n'est pas assez poli n'est pas assez humain.

» La vertu est la santé de l'âme ; elle fait trouver de la saveur aux moindres feuilles de la vie.

» Nos moments de lumière sont des moments de bonheur ; quand il fait clair dans notre esprit, il y fait beau.

» Qu'a donné Dieu au roitelet ? il l'a rendu content.

» L'indulgence est une partie de la justice.

» Rien de ce qui ne transporte pas n'est poésie. La lyre est, en quelque manière, un instrument ailé.

» La perfection se compose de minuties. Le ridicule n'est pas de les employer, mais de les mettre hors de leur place.

» Bossuet emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes. Le langage des rois, des politiques et des guerriers ; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau ; le vieux et le nouveau ; le trivial et le pompeux ; le sourd et le sonore, tout lui sert, et de tout cela il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont, comme ses mots, variées, communes et sublimes. Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présents, comme toutes les choses et tous les mots. — C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit.

» La vieillesse aime le peu, et la jeunesse le trop.

» Un peu de tout, rien à souhait : grand moyen d'être modéré, d'être sage, d'être content.

» Les enfants ne sont bien soignés que par leurs mères, et les hommes que par leurs femmes. »

On nous demande souvent des indications pour des livres d'enfants, nous citerons à ce sujet ce que dit Joubert, ce critique si éminent et si difficile, des ouvrages de Berquin, trop dédaignés aujourd'hui :

« Berquin excella dans un art où personne, avant lui, n'avait prétendu exceller, celui de parler aux enfants le langage le plus propre à leur plaire, et dont leur jeune esprit s'est fait secrètement un modèle. Cet âge, comme tous les autres, a son idiome, et cet idiome a ses élégances. Son caractère est d'être mêlé de justesse et de naïveté. Cette langue qui leur est particulière, les enfants savent la trouver dans la langue commune, et sont industrieux à l'en extraire. C'est une chose à remarquer que le nombre de mots qui, dans les langues même les plus ingrates, servent à signifier les mêmes pensées ou les mêmes objets, surtout lorsqu'il s'agit des qualités ou des sentiments. Observez les êtres humains que l'éducation n'a pas soumis à l'uniformité, et vous verrez avec quelle variété, non-seulement chaque idiome, mais chaque dialecte est parlé. Les pauvres surtout, et les enfants s'en forment un, composé d'expressions toutes très-connues, et qu'ils arrangent cependant d'une manière si nouvelle, que celles de l'enfant se ressentent toujours de son âge, et celles du pauvre de sa fortune. Les uns et les autres, se plaisant à oublier leur misère et leur faiblesse, aiment quelquefois à entendre parler magnifiquement ; mais si l'on entretient les enfants de leurs jeux, et les pauvres de leur misère, on ne les contente qu'en en parlant comme ils voudraient en parler eux-mêmes, c'est-à-dire naïvement et pathétiquement. Encore faut-il, pour les satisfaire, être naïf et pathétique avec plus d'élégance qu'ils ne pourraient l'être eux-mêmes ; il faut qu'on réalise à leur oreille et à leur esprit le modèle idéal que chacun d'eux porte secrètement en soi. C'est là ce que Berquin a fait pour ses petits amis. On a dit de lui avec beaucoup de vérité :

> De l'enfance naïve observateur fidèle,
> Il parla son langage en s'exprimant mieux qu'elle.

Et ce n'est pas seulement son langage qu'il sait imiter, il peint avec plus d'exactitude encore et de perfection ses manières et ses humeurs ; en sorte qu'il offre en même temps aux enfants le tableau de ce qu'ils imaginent et celui de ce qu'ils sont. Il leur donne à la fois le plaisir du modèle et celui du miroir. »

Il faut se borner, mais, après avoir lu ces Pensées de Joubert, ne trouvez-vous pas qu'on augmente, rétrospectivement, le petit cercle d'amis dont il était la vie et les délices ? Le livre fait chérir l'auteur (1).

JEUNES TÊTES ET GRANDS CŒURS

Par Mme Émilie Carpentier (2).

Nous avons rendu compte il y a deux ans d'un joli volume de mademoiselle Carpentier, destiné aux petites filles ; elle vient de lui donner un frère jumeau, destiné aux garçons, pour lesquels on n'écrit guère. Elle a puisé dans l'histoire les sujets de ses intéressants récits ; les enfants y verront des enfants devenus plus tard des hommes célèbres : — François Ier, Linnée, le grand Condé et Molière, Henri IV, Louis XIV, sont les héros de ces petits drames, qui révèlent tous une instruction de bon aloi et une intelligence parfaite des mœurs d'autrefois. Il y aura plaisir et profit à la fois pour les lecteurs de cet agréable volume, que nous recommandons aux mères, aux tantes, aux sœurs aînées, qui voient grandir autour d'elles de *jeunes têtes* qu'il faut meubler et de jeunes cœurs avides de salutaires leçons.

CONTES DU DOCTEUR SAM

Par Samuel Berthoud.

Voici, pour les étrennes, un livre aussi bon à lire que joli à voir, à la fois album pour la table du salon, livre de lecture très-amusant pour la veillée, livre de science aimable et de douce morale pour la bibliothèque. Le docteur Sam a mêlé dans ses récits

(1) Deux beaux volumes, chez Didier, 35, quai des Augustins. Prix : 7 francs.

(2) Paris, passage des Panoramas, 38, chez Vermot. Un joli volume avec gravures sur acier.

les merveilles de la nature, qu'il aime tant, aux descriptions des anciennes mœurs, qu'il connaît si bien, et il n'est pas un des douze contes dont se compose ce beau volume qui n'ait sa leçon et son attrait. Rien de plus pur ni de plus aimable ne peut être offert à une jeune fille, et les fines illustrations, les belles gravures qui accompagnent le texte placent ce livre dans une catégorie très-distinguée et tout à fait à part des ouvrages illustrés et vulgaires, qui cachent sous une couverture dorée d'affreuses images, sans invention et sans dessin, et un texte qui n'est pas fait pour être lu, tant il est insignifiant et puéril. — Nos lectrices n'auront pas une semblable déception en achetant *les Contes du docteur Sam.* L'esprit et les yeux seront également satisfaits; je n'ajouterai rien de plus : M. Samuel Berthoud étant un de nos collaborateurs, il semble qu'on doive garder en famille une certaine modestie.

LA SYRIE

(Suite.)

Aux premières lueurs de l'aurore, Mustapha fit préparer le café, les moukres pansèrent les chevaux, et nous continuâmes péniblement notre excursion au milieu des rochers et des précipices; moi, tout désappointé d'avoir vu s'achever d'une manière si pacifique une nuit qui s'était annoncée pleine d'émotions, et nos guides, au contraire, fort enchantés d'en être quittes pour la peur. Une heure plus tard, nous étions en vue du village de Ghosta, composé de plusieurs groupes de maisons sans aucun alignement et d'une irrégularité tout à fait pittoresque; nous faisions halte sous un arbre isolé, qui formait à lui seul un berceau de verdure, et M. d'Alpanin dépêchait l'un des muletiers vers un riche Maronite, pour lequel il avait une lettre de recommandation. La réponse ne se fit pas attendre ; le fils aîné de Bou-Mazen vint lui-même à notre rencontre pour nous inviter, avec le plus bienveillant empressement, à nous reposer chez lui. C'était un homme de belle taille, portant le turban vert, rayé de pourpre et d'or, des chrétiens maronites. Son père et ses frères nous attendaient dans la cour de la maison, l'une des plus belles du village, pour nous souhaiter la bienvenue; ils nous introduisirent aussitôt dans une grande salle voûtée, où l'on nous fit asseoir à terre sur des coussins. Le plus jeune fils de notre hôte nous couvrit la tête d'un voile brodé d'or et de soie, tandis qu'une de ses sœurs nous faisait respirer la fumée des parfums qui brûlaient dans une cassolette d'argent; ils nous aspergèrent ensuite avec de l'eau de rose et nous offrirent, de la main gauche, en portant la droite sur leur cœur, un petit verre d'une liqueur très-parfumée et quelques instants après le café et les pipes.

La conversation s'engagea bientôt en langue arabe, que M. d'Alpanin parlait couramment et que je comprenais assez bien, et nous apprîmes de Bou-Mazen que nous arrivions précisément chez lui au milieu d'une fête de famille, l'une de ses brus étant récemment accouchée d'un sixième enfant, que l'on devait baptiser le jour même. J'acceptai avec joie la proposition qu'il nous fit d'assister à la cérémonie religieuse, sans me douter de l'influence à la fois heureuse et malheureuse qu'elle devait avoir sur ma destinée. La marraine arriva bientôt ; elle était accompagnée de son père et de son frère ; le premier, grand et fort, d'une physionomie franche et bienveillante qui inspirait la confiance et l'affection; l'autre, jeune garçon de dix ans à peine , dont les yeux vifs et les joues fortement colorées annonçaient une santé robuste. Quant à la personne qui le suivait, elle était si bien enveloppée dans le voile épais qui la couvrait de la tête aux pieds, qu'elle me fit l'effet d'un fantôme; des cris joyeux accueillirent cependant sa présence, les femmes de la maison se précipitèrent à sa rencontre et l'emmenèrent dans la chambre de l'accouchée en riant et en jasant toutes à la fois. Nous nous rendîmes ensuite à l'église, petit édifice sans aucun style, surmonté d'un clocheton en maçonnerie de trois ou quatre pieds de haut, dans lequel deux cloches aux sons argentins carillonnaient à toute volée. Les femmes, enveloppées de leurs voiles blancs et faisant bande à part, nous suivaient à peu de distance.

En pénétrant dans le lieu saint, nous aperçûmes le curé du village, qui nous attendait agenouillé devant le sanctuaire; il était coiffé d'un large turban et vêtu d'une ample robe d'un bleu foncé, dont les manches fort courtes laissaient apercevoir les manches, plus longues et plus étroites, d'une veste de même couleur; dès qu'il nous vit venir il entra dans la sacristie et en sortit peu de temps après revêtu des habits sacerdotaux. Une cuve de cuivre avait été placée devant un autel orné de fleurs naturelles. Le parrain, qui était un des oncles de l'enfant, prit le nouveau-né dans ses bras; mais, au cri plaintif poussé par la chère petite créature, la marraine se pencha vers lui pour l'apaiser, et son voile entr'ouvert, laissant apercevoir son radieux visage, je crus reconnaître la jeune fille que j'avais admirée la veille près de la source du caroubier. C'était une illusion sans doute,

mais elle prêtait à mes yeux profanes un plus puissant intérêt à l'auguste cérémonie.

Le prêtre cependant récitait de longues prières, faisait les onctions du saint-chrème et multipliait les signes de croix; l'enfant fut ensuite plongé nu dans la cuve et reçut les immersions consacrées par le rite maronite; puis, enveloppé d'une robe blanche et porté par son parrain, il fit deux fois le tour de l'église à la suite du curé, qui chantait des litanies en langue syriaque (1). La cérémonie terminée, nous retournâmes à la maison de Bou-Mazen dans le même ordre que nous avions suivi pour nous rendre à l'église, c'est-à-dire entièrement séparés de la troupe féminine. On nous offrit encore des liqueurs, du café et des chibouks; nous nous lavâmes les mains dans une grande aiguière d'argent incrustée d'émaux (2) qu'un domestique tenait devant nous, tandis qu'une jeune fille faisait couler sur nos doigts l'eau parfumée, contenue dans une cruche de forme antique, et que sa sœur nous présentait pour les essuyer une serviette brodée d'or et d'argent. Ces gracieuses coutumes avaient alors pour moi l'attrait de la nouveauté, et je me croyais transporté au temps des patriarches.

On servit le repas sur une table d'ébène, n'ayant pas plus d'un pied de haut, autour de laquelle chacun se plaça à sa guise, les uns assis sur des coussins, d'autres accroupis sur leurs talons, les autres à demi couchés, et l'on commença à manger avec les doigts, sans couteaux ni fourchettes, les mets un peu étranges étalés devant nous : c'étaient des volailles farcies de raisins secs et de pistaches; des viandes hachées avec assaisonnement d'oignons, de pommes d'amour et du piment rouge, des pilaus de riz saupoudrés de poivre et de karick, des concombres farcis et nageant dans l'huile.

Au dessert, composé de fruits, de gâteaux et de confitures, et que les domestiques apportèrent sur des plateaux, la femme de Bou-Mazen, ses filles et ses brus entrèrent dans la salle; elles avaient quitté leurs voiles et étaient vêtues de leurs plus beaux atours. La mère était coiffée d'un tantour d'argent doré, orné de ciselures; c'est une espèce de corne d'un demi-mètre de haut, d'où s'échappaient plusieurs boules d'argent, attachées au tantour par de petites chaînes dorées et descendant sur les reins, le tout à demi couvert par un voile de gaze blanche, fixé au sommet de la corne et retombant des deux côtés du visage. Cette coiffure incommode, dont l'usage est très-ancien dans le pays, ne manque pas d'une certaine majesté (3). Les jeunes femmes avaient la tête couverte d'un tarbouche de velours rouge (1), brodé d'or et de pierreries d'où s'échappaient, avec les longues tresses de leur chevelure noire, des chaînes d'or garnies de sequins, qui leur couvraient les épaules. Des vestes rouges ou bleues, soutachées d'or ou d'argent, et ouvertes sur une chemise de soie, laissaient apercevoir la ceinture aux vives couleurs qui retenait sur les hanches leur large pantalon rayé; leurs pieds étaient nus dans des brodequins rouges ou jaunes. Elles me parurent toutes fort belles de formes et de fraîcheur; la jeune marraine surtout me semblait charmante, non que ses traits délicats fussent plus réguliers que ceux de ses compagnes, ses yeux plus grands ou sa taille plus élevée, mais son regard était si doux, les longues franges de ses paupières s'abaissaient si modestement, il y avait tant de candeur sur son visage, tant d'harmonie dans l'ensemble de sa personne et je ne sais quelle intime et mystérieuse ressemblance avec la nature angélique, telle que nous nous la figurons dans nos plus beaux rêves, qu'il était impossible ne ne pas en être ravi. Ces dames prirent sur les plateaux les fruits et les confitures apportées par les domestiques et les offrirent à la ronde, en posant la main droite sur leur cœur avec un geste plein de grâce; puis elles préparèrent les narguilés, en tirèrent elles-mêmes quelques bouffées de fumée et nous les présentèrent. La conversation roula sur la France,

(1) « Le syriaque est pour les Maronites la langue savante, et l'Arabe la langue vulgaire; le syriaque est pour eux ce que l'arabe est pour les Turcs ou le latin pour nous. » (Mgr Mislin.)

(2) Les aiguières dont on fait usage en Orient ont un couvercle percé de petits trous, qui permet à l'eau de s'écouler dans un double fond, de manière à ce qu'on ne voie pas l'eau dont on s'est déjà servi.

(3) « Des personnes instruites, dit monseigneur Mislin, donnent une origine païenne à cette étrange coiffure, et citent des médailles anciennes qui représentent une déesse, la tête surmontée d'un haut tube, avec cette inscription : *Venus Libanensis*. C'est sans doute là le motif qui a engagé un évêque maronite à interdire cette coiffure dans son diocèse, comme un objet de luxe inconvenant et superstitieux. On serait porté à croire que la forme des tantours, que l'on attache inclinés sur l'oreille, et dont l'extrémité évasée leur a fait donner le nom de kebbé (vase), n'est pas sans analogie avec la corne d'abondance de la mythologie. Les Arabes disent que pour les justes proportions de cette façon de corne, il faut qu'elle puisse contenir dans sa partie supérieure un *monde* de grains, c'est-à-dire deux kilogrammes et demi. — On remarque une troisième espèce de tantour chez les Métoualis de la plaine de Balbek; il est beaucoup plus petit que les autres et s'ajuste mieux à la tête.

» Dans plusieurs familles de cheiks et d'émirs, il était d'usage d'allonger la corne des femmes à plusieurs époques solennelles, par exemple, à celle de la naissance et du baptême du premier garçon, ou à certains anniversaires de la famille; on conçoit alors comment elle a pu atteindre les dimensions qu'on remarque quelquefois, et pourquoi elle s'éloigne tant de la mitre, de la tiare et du cidaris des Hébreux. En effet, nous voyons que tous les ornements dont se para Judith pour aller dans le camp d'Holopherne sont encore exactement ceux des femmes syriennes, et parmi ces ornements se trouve cette coiffure élevée : *Elle mit une mitre sur sa tête.* »

(1) Les filles riches de la montagne ornent leur tête d'un petit bonnet brodé en or, ou d'une espèce de diadème, auquel pendent des chaînes garnies de pièces d'or, qui leur couvrent toutes les épaules. Ce bonnet est souvent la partie la plus importante de leur dot. Les autres n'ont de chaque côté de leur bonnet qu'une rangée de monnaies en argent; selon leur goût ou leur fortune. Cette coiffure est très-commune, on la retrouve dans toute la Syrie. Il en est déjà fait mention dans le Cantique des Cantiques (1, 9, 10). En Arabie, les femmes et les filles portent des coiffures rendues sonores par la quantité de pièces de monnaies ou d'anneaux creux dans lesquels on met de petites pierres. Le bruit qu'elles font en marchant doit annoncer l'approche d'une femme comme il faut, comme chez nous le frôlement des robes : partout la vanité se ressemble, et elle descend dans les infiniment petits. » (Mgr Mislin.)

sur l'agriculture, sur les progrès de l'industrie; Bou-Mazen, qui possédait dans les environs une filature de soie, nous proposa de la visiter; on amena les chevaux et comme un jeune garçon, qui avait accompagné la marraine, mettait le pied à l'étrier d'un petit air résolu, celle-ci s'approcha de lui pour lui recommander de ne pas faire d'imprudence dans les chemins périlleux que nous allions parcourir.

« Je me charge de veiller sur votre frère, si vous voulez bien me le confier », lui dis-je.

Le jeune garçon jeta sur moi un fier regard qui semblait repousser ma protection, mais sa sœur me remercia par un charmant sourire ; je m'attachai donc aux pas de l'enfant, et, pour lui faire agréer une surveillance dont il n'avait réellement pas besoin, tant il était ferme sur ses étriers, je me mis à lui parler de guerre et à lui raconter des batailles; il m'écoutait avec avidité, ses yeux intelligents brillaient comme des escarboucles et nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. Un peu plus tard Ben Kawen, son père, s'approcha de nous, et, avec l'air de simplicité et de bonhomie qui lui était naturel, il me fit une foule de questions sur l'état actuel de l'Europe, sur la politique de la France et sur nos sentiments religieux; je lui répondis le mieux que je pus, surpris, au dernier point, de la justesse de ses réflexions, et faisant tous mes efforts pour ne pas lui laisser deviner mon ignorance.

« J'espère, me dit-il, comme nous arrivions à la filature, que toi et ton ami, vous nous ferez la grâce de nous visiter dans notre pauvre demeure ; mon père, le cheik Jean Kawen, qui jadis a fraternisé avec vos soldats sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, sera tout heureux de revoir des frères de France. »

Je lui répondis, en lui témoignant ma gratitude, que je ferais part à M. d'Alpanin de son invitation, et que je ne doutais pas qu'il n'en fût flatté.

Bou-Mazen nous montra sa filature en vrai propriétaire; il nous fallut visiter toutes les parties de l'établissement qu'il dirigeait avec une rare intelligence, et dont l'état prospère faisait honneur à la fois au maître et aux ouvriers, tous laborieux, honnêtes et dévoués. Nous retournâmes ensuite à Ghosta où nous passâmes la nuit, et le jour suivant, après beaucoup de salutations et de souhaits réciproques de félicité, nous nous mîmes en route avec Ben Kavven, son jeune fils et Élia, sa charmante fille. Elle avait repris le grand voile qui la dérobait aux regards, et, malgré la contrainte qu'il devait imposer à ses mouvements, elle montait avec beaucoup d'aisance un petit cheval bai, qui semblait tout fier de son léger fardeau. Je tremblais en la voyant galoper avec une hardiesse pleine de calme, tantôt dans le lit d'un torrent desséché, tantôt dans le sentier tortueux, longeant le bord des précipices. Nous chevauchâmes ainsi pendant deux grandes heures, montant et descendant des côtes arides, traversant des gorges profondes, jusqu'à ce que tout à coup, en sortant d'un étroit défilé, nous aperçûmes, comme une oasis dans le désert, une petite plaine entourée de rochers, parmi lesquels s'élevaient des oliviers d'une grosseur telle que je n'en avais jamais vu de pareils en France, et de beaux sapins à l'éternelle verdure. Huit ou dix maisons d'assez chétive apparence, disséminées sans art au milieu de champs de blé, de vignes et de plantations de mûriers, formaient un petit village; la principale de ces maisons, carrée et fortifiée comme un ancien château, était celle de Kawen. Son fils nous avait précédé de quelques instants pour l'avertir de notre visite, et, comme nous entrions dans la cour, le cheik s'avançait à notre rencontre. Il avait alors quatre-vingt-deux ans passés, et cependant le feu de ses regards annonçait encore une mâle énergie, tempérée plutôt par l'humilité chrétienne que par les défaillances de l'âge. Il ne portait pas la barbe, comme les mahométans, les Maronites ayant l'habitude de se raser le menton, mais sa longue moustache blanche couvrait une partie de son visage ; sa haute taille, un peu courbée par le poids des ans et par les travaux de l'agriculture, conservait une majesté native, qui commandait le respect.

« La paix soit avec vous! nous dit-il en mettant la main sur son cœur, soyez les bienvenus dans cette demeure, tout ce que nous possédons est à votre service. »

Il nous fit entrer dans le sélamik (1) ; la vieille servante de la maison, qui avait porté tour à tour dans ses bras les enfants et les petits-enfants de son maître, vint aider Élia et son frère à nous recevoir selon le cérémonial d'usage; on nous offrit, comme chez Bou-Mazen, la liqueur, le café et les pipes, puis la jeune fille, débarassée de son voile, sortit de la salle pour aider les domestiques à préparer le repas du soir. Je la suivis des yeux dans la cour où elle faisait allumer un grand feu pour rôtir sur des charbons ardents le chevreau le plus gras qu'on avait pu trouver dans le troupeau, et pour faire cuire les minces galettes que l'on sert en guise de pain ; je ne pouvais m'empêcher d'admirer la grâce majestueuse avec laquelle elle présidait à ces soins de ménage; on eût dit une princesse d'Homère entourée de ses suivantes. Pendant que j'étais en contemplation devant elle, le vieux cheik, son fils et M. d'Alpanin se livraient, en fumant leurs pipes, à une conversation assez animée, à laquelle je pris peu de part; mon silence, dont la cause véritable échappait à la sagacité de ces bons Maronites, fut attribué par eux à une respectueuse réserve devant des hommes plus âgés que moi, et me mit dans leurs bonnes grâces.

Le soleil cependant baissait à l'horizon; bientôt son disque enflammé disparut derrière les cimes les plus élevées du Liban; je vis alors déboucher, par un sentier étroit, de grands troupeaux de moutons suivis de leurs bergers et une longue file de laboureurs vêtus d'une longue casaque à manches courtes, coiffés d'un bonnet rouge entouré d'un fichu retombant sur les épaules et portant leurs instruments aratoires. Les uns entrèrent dans la cour du cheik, les autres continuèrent leur route vers les maisons du village. Tous ces travailleurs paraissaient forts et bien constitués; l'air pur de la montagne colorait leurs joues de l'incarnat de la santé; la simplicité de leurs mœurs, l'innocence de leur vie prêtaient à leurs visages un air de calme, de douceur et de force, qui formerait un étrange contraste avec l'agitation fiévreuse et les figures hâves et pâles des ouvriers de nos grandes villes.

On apporta le souper ; nous nous assîmes tous les

---

(1) Le *sélamik*, la salle où l'on reçoit les hôtes. C'es toujours la plus grande et la plus belle de la maison.

cinq sur nos talons, autour d'une table abondamment pourvue de viandes rôties, de légumes, de laitage et d'un vin délicieux récolté dans les environs. Élia resta debout pour diriger les serviteurs et pour nous servir elle-même. Je souffrais intérieurement de voir cette noble fille remplir à notre égard les soins dévolus en Europe à la domesticité, et M. d'Alpanin pensait certainement comme moi, car il fit tous ses efforts pour la décider à prendre place auprès de nous, mais elle résista à ses prières et continua à veiller à tous nos besoins. Notre repas terminé, on alluma les chiboucks, et, pendant que nous fumions, les domestiques et les laboureurs s'assirent paisiblement à la table que nous venions de quitter. Ce mélange de familiarité et de respect, ces mœurs patriarcales, dont nous nous éloignons de plus en plus, me surprenaient et me charmaient à la fois.

Les veillées ne se prolongent pas longtemps chez les peuples primitifs ; à peine eut-on enlevé la desserte que maîtres et serviteurs allèrent chercher le repos sur leurs couches peu moelleuses. Les nôtres avaient été dressées dans la meilleure chambre de la maison, sur un épais tapis qui couvrait entièrement le plancher, et nous nous couchâmes sans plus tarder quoique l'aiguille de nos montres marquât à peine neuf heures du soir.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

Il ne sera pas inutile de rappeler à nos lectrices, au moment des renouvellements, les avantages que leur offre le *Journal des Demoiselles*, avec le supplément de musique qui y est annexé :

Moyennant une somme de 7 *francs*, ajoutée au prix ordinaire de l'abonnement — et 8 francs pour les départements — on reçoit, avec le journal, pour *cinquante francs* de très-bonne musique, *prix marqué;* éditée dans les principales maisons de Paris, et qu'on a le droit de choisir parmi les œuvres nombreuses autant que variées qu'annoncent nos catalogues, chaque mois. — Pour avoir la même musique en dehors de l'abonnement au *Journal des Demoiselles*, il faudrait payer une somme égale au prix que coûte le journal lui-même avec son supplément de musique : soit 17 francs au lieu de 7 francs. Le journal seul, étant de 10 francs.

L'année touche à sa fin, et notre dernier catalogue de musique serait d'un médiocre intérêt pour les abonnées si nous n'anticipions sur 1863, en nous occupant, ce mois-ci, des nouveautés musicales qui vont faire leur apparition, dans nos colonnes, à l'occasion du premier janvier.

Les célèbres nocturnes de Chopin, op. 9, 15 et 32, arrangés par Battman, pour piano et orgue, sont des œuvres d'une valeur tellement incontestable, qu'il suffit de les mentionner. — Plusieurs fantaisies de Leduc, pour orgue-mélodium, sur des motifs d'opéras, nous semblent écrites avec une grande expérience de cet instrument et sont d'une exécution assez facile. — Un choix de beaux morceaux pour piano et violon, pour flûte et piano, et pour piano à quatre mains. — Parmi les compositions pour piano seul, il faut citer, comme œuvres de talent, *le Chant d'une Mère*, rêverie, par Wackenthaler ; *Tendresse*, quatrième rêverie de Battmann ; *la Chasse* et *Une Fête champêtre*, deux morceaux de genre, par Leduc ; *les Reflets*, rêverie nocturne, par Delaseurie ; *Un Pensiero*, romance sans paroles de Barringer ; et *Dans la Vallée*, fantaisie-étude, par E. Simonat.

Notre collection de quadrilles et de danses de toutes sortes est des plus richement variées. On sait que les quadrilles de Leduc, toujours très-brillants, sont généralement d'une facile exécution. Tels sont *l'Électrique*, *Souvenirs d'Angoulême*, *les Jeux de l'Enfance*, *les Fifres de la Garde*, ainsi que deux jolies valses, du même auteur, ayant pour titres : *la Princesse Michel*, et *les Bords de la Marne*. Toutes ces danses sont à deux et à quatre mains. — Le quadrille de Hoffmann, *les Chevaux de bois*, et la polka de Chevrier, *Silence et Tapage*, promettent d'avance à leurs auteurs de légitimes succès. — Un recueil de douze morceaux de danse, intitulé *Mythologie musicale* ; *Marguerite*, polka-mazurka, et *Fidès*, valse allemande, sont encore de remarquables compositions, dues à la plume habile de J. Yung. — Comme musique de chant, on trouvera *l'Ange gardien*, mélodie, de Botte, *la Bouquetière de Marly*, bluette, et *le Noël des Enfants*, joli duettino, par Leduc ; *Joie et Tourment*, berceuse, et *Que dit la vague?* romance, toutes deux de A. Perronnet, ce sont de charmantes pages, qui nous paraissent mériter une mention spéciale.

Mademoiselle Victorine Cornette, fille et élève de M. Cornette, chef de chant au théâtre de l'Opéra-Comique, a ouvert un COURS DE PIANO dans les salons de M. Vygen jeune, facteur de pianos, rue d'Hauteville, 12.

Les études sont divisées ainsi :

ÉTUDE DES CLASSIQUES *anciens et modernes.*
LECTURE MUSICALE.
TRAVAIL D'ENSEMBLE.

Nous recommandons particulièrement à nos lectrices cette artiste dont nous apprécions hautement le rare talent, le goût exquis et la méthode d'enseignement.

Longtemps professeur au couvent du Sacré-Cœur, elle s'y est créé un nom qui l'a suivie dans le monde des artistes sérieux et des vrais amateurs de bonne musique.

Ce court éloge est l'expression d'une conviction basée sur la connaissance approfondie du talent musical de mademoiselle V. Cornette.

Les parties séparées de la mazurka parue dans notre numéro de Novembre se trouvent chez Ikelmer, édit., rue de Rougemont, 11.

Avant de commencer la série des comptes rendus de l'hiver, ce qui d'ailleurs n'aurait qu'un médiocre attrait pour nos lectrices, puisque les nouveautés musicales sont encore ensevelies dans les limbes des théâtres parisiens, nous allons leur raconter un épisode qui se passa sur le chemin de fer d'Orléans, le 27 octobre de l'an de grâce 1862.

Obligée, pour une affaire de famille de me rendre à Étampes, cette première et monotone étape de la Beauce, je partis à 11 heures et demie du soir. Seule dans le wagon réservé aux dames, je m'applaudissais de ma bonne fortune; c'est si doux de s'étendre pour dormir sur de moelleux coussins sans être gênée ni interpellée par personne! Déjà sept ou huit villages avaient disparu devant les vitres, comme des éclairs dans un ciel noir, lorsque le ralentissement du train m'annonça un temps d'arrêt.

On était à Saint-Michel, seule station du train-poste avant Étampes. Tout à coup on ouvre la portière, et deux hommes à mines rébarbatives se précipitent dans le wagon qu'ils referment brusquement, sans me laisser le temps de crier gare!

J'admire la délicatesse de messieurs les administrateurs, qui réservent pour le sexe faible un compartiment fermé au sexe fort, mais qui, lorsque les besoins du service se font sentir (c'est la formule traditionnelle), dérobent au public l'écriteau indicateur et entassent sans cérémonie les filles d'Ève et les fils d'Adam. Du coin obscur où je m'étais blottie, j'examinais attentivement les voyageurs, et les péripéties lugubres du drame Poinsot me revenaient en mémoire; il me semblait que ces deux hommes avaient les yeux hagards, les visages sinistres, et je crus voir luire dans leurs mains des lames de poignards tachées de sang!

« Ainsi, dit l'un d'eux à son compagnon d'une voix qui me sembla sortir des profondeurs d'une caverne, vous ne renoncez pas à votre déplorable système?

— Non, certes! répondit l'autre; lui seul va droit au cœur. »

Je frissonnai de tous mes membres.

« Oui, vous faites pleurer, gémir, crier, cela vous plaît, cela vous enthousiasme, cela vous exalte, ô misérable vanité du monde! moi, plus humble, je préfère le silence au bruit, l'obscurité à la lumière. En certain lieu, l'éclat devient du scandale, et le scandale est un danger. »

Je sentis mes cheveux se hérisser sur ma tête.

« Madame, me dit tout à coup le plus âgé de ces inconnus en s'approchant de moi jusqu'au point de frôler ma robe et en me fixant avec des yeux qui me parurent des escarboucles, croyez-vous à l'efficacité de la prière?

— Monsieur... mais... pourquoi?... »

Il me fut impossible d'en dire davantage, je crus ma dernière heure venue, ma langue restait collée à mon palais.

« Pardonnez-moi cette question à laquelle je suis sûr que vous répondrez affirmativement, » reprit l'inconnu.

Une lueur d'espoir éclaira ma pensée. Je trouvai la voix plus douce.

« Certes, monsieur, je crois à l'efficacité de la prière, je suis chrétienne, et qui mieux vaut, bonne chrétienne. »

On voit que la parole m'était revenue avec la sécurité.

« Eh bien, madame, ajouta l'étranger, lorsque vous êtes agenouillée dans le temple des fidèles, trouvez-vous qu'il soit pieux, convenable ou nécessaire qu'on vienne troubler les muettes manifestations de votre foi par des chants d'opéra ou de mélodrames?

— Mais, monsieur, je n'ai rien entendu de semblable en pareil lieu.

— Ne voyez-vous pas, madame, reprit le second étranger, que mon très-cher frère traite de musique de mélodrame les messes de Palestrina et le *Stabat Mater* de Rossini!

— Mon enfant, continua le premier interlocuteur, nous avons heurté cent fois nos opinions et nos idées sur ce grave sujet, sans les appuyer de raisonnements solides et d'explications suffisantes. Le temps et le loisir nous ont manqué pour cela. Ce voyage va me permettre d'entreprendre l'œuvre de votre conversion, aussi allez-vous m'écouter avec attention.

— A condition, répondit le jeune homme, que si je vous accorde les bénéfices de l'exorde, vous me laisserez la gloire de la conclusion.

— Soyez notre juge, madame, dirent ensemble les deux respectables prêtres que leurs manteaux, moins encore sans doute que les dispositions sinistres de mon esprit m'avaient fait confondre avec de modernes Mandrins.

— Il y a quelque chose de profondément douloureux, dit alors le plus âgé des voyageurs, à voir aujourd'hui la pompe et les vanités mondaines prendre partout la place des vertus modestes que le Christ a enseignées à l'homme, s'afficher dans les palais, s'imiter dans les mansardes et descendre en flots mélodieux jusque sous les voûtes de nos sanctuaires. Pourquoi semer dans la terre sacrée, pourquoi arroser de l'eau sainte le grain de l'orgueil, dont les racines multiples deviennent si difficiles à extirper? Pourquoi ces solennités musicales, dans le temple où l'on veut se recueillir?... La prière est humble et silencieuse; elle se choque des élégances de l'art et des exaltations de la pensée. Elle ne doit être ni définie ni distraite; elle aime les lueurs crépusculaires et les calmes mansuétudes de la méditation. Que le chant qui l'accompagne ne l'arrache donc jamais au milieu austère dans lequel elle se meut sans trouble. Partie de la terre, elle montera jusqu'au ciel, à travers les profondeurs silencieuses du sentiment divin. Elle n'a pas besoin pour cela de vos tumultueux battements d'ailes, ni des clartés éblouissantes de vos splendides girandoles. De quel droit venez-vous apporter dans le sanctuaire de Dieu le trouble de vos rêveries mondaines? Pourquoi ces éclats dramatiques qui forcent la pensée à sortir de son état pur, à quitter sa route tranquille pour suivre les impressions diverses que donne une pensée inconnue? Pourquoi me jette-t-on de vive force dans une voie étrangère à mes propres élans? Voici ce que produit pourtant la musique dramatique dans nos modernes églises. Veut-on entendre un concert spirituel? On se rend à Saint-Roch ou à Saint-Thomas-d'Aquin. Bien entendu, la toilette est de rigueur. Les saluts et les sourires s'échangent, l'orchestre est nombreux et savamment dirigé. La messe est composée par Cherubini ou Niedermeyer. Arrivé à certaines pages où se révèle le génie profane des grands compositeurs, on s'émeut, on s'a-

gite, on s'exalte, on voudrait applaudir, on voudrait crier ; mais là, sous les yeux de l'auditoire, il y a une image à la fois désolante et sublime devant laquelle s'arrête toute bruyante manifestation ; c'est le Christ pantelant sur sa croix avec des clous dans les mains et une couronne d'épines sur la tête!... Alors on étouffe en soi les cris d'admiration, on croise sur sa poitrine les mains qui s'apprêtaient aux bravos, mais les voûtes du saint édifice frémissent d'un sourd murmure qui se produit en dépit de tous les efforts. Et qui fait naître ce murmure, répondez-moi, je vous prie, est-ce un sentiment religieux ? est-ce une admiration mondaine?

— C'est, répondit le jeune ecclésiastique sans hésitation, c'est une extase toute chrétienne, la phase des sentiments humains qui nous rapproche le plus de la divinité.

Pourquoi, lorsque la pompe éclate dans nos sanctuaires, lorsque le génie s'y manifeste à chaque pas sous les formes de la sculpture, de la peinture et de l'architecture, pourquoi la musique, celui des arts qui s'assimile le plus aux sens mystérieux des textes sacrés, pourquoi la musique serait-elle resserrée dans les limites du formulaire scolastique ? Brisez les colonnes et les statues de nos églises, couvrez d'un voile noir les tableaux de nos grands maîtres, éteignez les lustres étincelants , revêtez la robe des cénobites, et les psalmodies monotones du plain-chant conviendront à l'austérité monastique dont j'aime l'ascétique grandeur ; mais pour la foule qui peuple nos cités, il faut une musique appropriée à ses mœurs, à ses usages, à son éducation, à ses sentiments. Il faut que la tiédeur religieuse s'anime et se vivifie par l'initiation, il faut que l'âme reçoive la lumière au lieu de s'endormir dans une espèce de pieuse somnolence qui n'est ni l'espoir, ni la foi, qui est l'engourdissement des facultés pensantes. Les Grecs, qui sont nos maîtres en littérature, en architecture et en sculpture, n'ont presque rien créé en musique. Depuis la fin du treizième siècle jusqu'en l'an 1590, il ne s'est produit que quelques cantilènes populaires, et le plain-chant des églises dont de rares fragments seulement sont devenus immortels. Nulle trace d'expression, d'enthousiasme ni d'élévation ne se fait remarquer dans la multitude de messes et de motets qui virent alors le jour. L'art manquait des ressources matérielles dont il a besoin. Pouvait-il substituer aux traditions étroites qu'il prenait pour modèles, les formes variées que produit l'enchaînement des sons, lorsqu'il manquait d'instruments pour créer les combinaisons harmoniques. Non, votre méthode, cher et respectable ami, convenait aux temps anciens et ne saurait convenir aux temps modernes, essentiellement différents des premiers par les mille nuances de la forme et de la pensée. Il faut créer et interpréter selon les idées et d'après le caractère de son époque. La statuaire grecque a-t-elle attendu pour se manifester, que les dieux de l'Olympe fussent tombés de leurs piédestaux?... N'est-ce pas, au contraire, dans le moment où elle s'inspirait des idées de sa génération, n'est-ce pas sous la forme de la vérité palpable que Phidias lui grava au front son cachet d'immortalité ? Laissons aux anciens leurs chefs-d'œuvre, ils sont plus grands et plus riches que nous ; mais gardons ce qui nous est propre, car c'est Dieu qui nous le donne.

Condamner la mélodie comme hétérodoxe me paraît chose absolument contraire à la raison; il faudrait alors rayer du plain-chant sa page la plus émouvante, le *Dies iræ*, qui a produit en peinture les trésors de la chapelle Sixtine. N'y a-t-il pas dans le *Stabat Mater* de Rossini des phrases plus essentiellement religieuses que les hymnes de la liturgie, qui nous viennent pour la plupart du paganisme grec ? Ici la simplicité naïve du thème se prête à l'idée douce et voilée du mystère chrétien. Là, l'ampleur grandiose et pathétique de la phrase s'accorde avec l'immense douleur qu'exprime le texte sacré. Partout la musique du maître est en harmonie avec la pensée religieuse. Qu'importe le monde qui nous entoure, qu'importent les lustres qui flamboient , nous sommes avec Dieu, rien ne peut nous en distraire, nous pleurons avec la Vierge, rien ne peut nous en détacher :

« Elle vit son fils dans les tourments et déchiré de » coups de fouet; elle vit son fils mourant et abandonné ! O mère pleine d'amour, faites-moi sentir » l'excès de vos douleurs ! »

Et la musique se lamente, pleure, gémit et nous entraîne au ciel avec l'âme désolée de la mère de Dieu !

Nous étions arrivés à Étampes avant que mon jugement fût rendu. Qu'était d'ailleurs mon opinion dans cette savante et orthodoxe polémique? En tout état de cause, je me fusse certainement abstenue de la formuler. Mais combien je regrettai la rapidité du voyage et la bienfaisante compagnie de mes Mandrins!

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

Levraut sauté à la minute.

On le coupe par morceaux qu'on met dans une casserole avec un morceau de beurre frais, du sel, du poivre et quelques fines épices. On le fait cuire, en le retournant, sur un feu vif. Lorsque les morceaux sont fermes, on ajoute persil, échalottes hachées, quelques champignons, une cuillerée de farine, un verre de vin blanc et un peu de bouillon. Quand la sauce est liée, on sert.

Correspondance

THÉRÈSE A MADELEINE

Novembre 1862.

Vous me demandez comment nous sommes installées dans notre nouvel appartement, ma bonne amie. Vous tenez, dites-vous, à le savoir, pour prendre exemple sur nous. — Ni ma mère ni moi ne pouvons vous servir en cette occasion. Nos positions ne sont pas les mêmes. Vous dirigez une maison de campagne ; votre grand'mère est plus riche que nous. — L'extrême économie que je suis forcée d'observer afin de conserver l'aisance et le repos dont ma mère a besoin, me rend d'une parcimonie si sérieuse et si *raisonnable*, que vous y verriez, pour vous, de l'exagération. Je vous conterai, toutefois, notre installation confortable, en harmonie avec notre petite fortune. Aucune de nos dépenses n'excède la possibilité d'y faire honneur ; c'est là l'essentiel, et l'accomplissement d'un devoir rigoureux. Ma mère, toujours malade, me laisse entièrement le soin du ménage et de toutes choses. J'ai bientôt vingt-quatre ans, et les admirables leçons, les exemples plus profitables encore que j'ai reçus d'elle toute ma vie, aident à me faire suivre ses désirs et ses volontés le moins mal possible.

Je désirais beaucoup pour elle un appartement gai et très-aéré ; celui où nous étions ne convenait pas à sa débile santé. — J'ai trouvé un appartement délicieux près du parc de Monceaux. La maison ressemble aux maisons de Londres ; la porte, à grille sculptée, s'ouvre sur un escalier bien tenu; nous sommes au second étage ; les fenêtres du salon et celles du boudoir donnent sur le jardin, rempli d'arbustes, autour d'une pelouse toujours verte. Au loin, tout Paris. Vous voyez d'ici le panorama. Les arbres d'un grand parc, qui probablement vont disparaître pour faire place à des maisons et à des pierres, s'élèvent au second plan.

Derrière eux, les dômes du Panthéon, des Invalides et du Val-de-Grâce. Dans la brume, ou au soleil couchant, c'est splendidement beau. Tous les mercredis, les amis de ma mère viennent la voir ; je reçois mes anciennes compagnes dans le petit boudoir. Elles apportent leur ouvrage et nous causons ; c'est quelquefois ici un bruit effrayant ; des rires de pensionnaires! Jeanne est toujours assidue à nos réunions. Vous connaissez sa bonté, son esprit charmant ; elle en est l'âme et la joie ; toujours gaie, toujours contente, elle voit la vie à travers l'espérance, et rit de tout; puisse-t-elle ne jamais recevoir de leçons qui la fassent changer d'avis!

J'ai fait connaissance depuis quelques mois avec une jeune fille, Laurence ***, très-singulière, dont l'extrême enthousiasme pour nous me gêne un peu; je ne suis pas disposée jusqu'ici à le lui rendre. Elle a, entre autres manies, celle de n'estimer et ne vouloir connaître que de grands seigneurs et de grandes dames ; exclus de ce cercle nobiliaire, elle vous souhaite bien le bonjour ; notez que son père et sa mère ne font en aucune façon partie de ce monde. Mais elle ne procède, dans ses récits, que par madame la marquise, madame la duchesse, M. le comte, etc.; elle ne connaît pas de roturiers, allons donc ! c'est trop vulgaire. Par exemple, quand ils sont millionnaires, elle fait exception. Cela nous amuse quelquefois; mais toutes nos petites malices, toutes mes moralités, vous savez que je suis un peu prêcheuse, n'ont pu la guérir. — Elle est comme cette pauvre Louise d'E***, vous en souvenez-vous? qui parlait toujours de jolies tailles, du ridicule des bossues, et qui l'était comme Ésope, sans s'en douter. Celle-ci court à pleines guides dans la charge, sans s'en apercevoir. Jeanne me disait l'autre jour qu'elle avait découvert que mademoiselle *** se promène aux Champs-Élysées en se faisant nommer toutes les grandes dames qui passent en voiture.

Puis elle dit avoir vu madame la duchesse ***, et sa toilette est minutieusement décrite, ainsi que celle de madame l'ambassadrice ; nous savons même quel paletot portait M. l'ambassadeur, et la couleur des plumes de son petit garçon. Elle prétend connaître le monde élégant, et fait, à cette occasion, des bévues qui nous amusent. Non-seulement elle se trompe dans les généalogies et les noms qu'elle cite, mais quelques-uns de ces noms, elle les prononce mal. Ainsi, elle prononce le duc de Broglie, en appuyant sur l'*i*, qu'il est d'usage de ne pas faire sentir; de même pour le duc de Castries (Castre); elle dit *Talléyrand*, au lieu de prononcer *Talleran*. — Ces petits méfaits ne sont pas des crimes. Ceux qui avouent ne pas connaître ces usages d'un monde où tout est type, où chaque chose a son accent et sa place marquée, ne peuvent même être raillés; mais on est ridicule et moquable lorsqu'on veut paraître initié aux usages de ce monde qu'on ne connaît pas, et dont on ne fait point partie.

Je vous parais méchante aujourd'hui, n'est-ce pas, et tant soit peu moqueuse? mais vous savez bien que je suis éloignée du goût de critiquer, et que l'indulgence est ma religion. J'ai appris de ma mère cette indulgence, qui est une de ses qualités princi-

pales et qui lui a conservé tant d'amis. Je vous parle de ces travers pour vous les faire éviter. Il est bon quelquefois de connaître les défauts d'autrui, puisqu'il nous est si difficile de connaître les nôtres; c'est un miroir moins fidèle et moins profitable, il est vrai; mais une mauvaise glace dans laquelle on peut toutefois voir encore une partie de ses traits.

Il me revient une malice à propos de Laurence, je vais vous a conter, et puis ce sera fini.

Son grand-père maternel était joaillier, c'est de là même que vient leur fortune assez considérable. Un jour, Laurence discutait avec un vieux monsieur, un des deux marquis qu'elle a *l'honneur* de voir chez sa mère. On parlait de la nouvelle mode de marquer les couverts d'argent, avec les chiffres en émail noir. Le tout, résumé en question de savoir si la gravure doit être en bosse ou en creux, et la forme des couverts qu'on a modifiée également.

« Ma foi, dit le marquis impatienté, au bout du compte, je n'en sais rien; je n'ai jamais eu d'orfèvre dans ma famille. »

J'ai assisté dernièrement à un mariage fort singulier. Les époux avaient cent trente ans à eux deux : la fiancée 62, le fiancé 68. — C'est à Sainte-Perine d'Auteuil, dans la nouvelle chapelle, qu'a eu lieu la grande cérémonie. Sainte-Perine est un magnifique établissement pour les vieillards et les vieilles dames. Autrefois, il était situé à Chaillot; maintenant à Auteuil.

C'était un coup d'œil vraiment curieux que tous ces vieux visages autour de ces vieux époux; les bonnes dames enrubanées, l'air alerte et gai, pour la plupart, quelque chose de coquet et de soigné qui les rajeunissait. Elles payent pension, huit cents francs, je crois; bien logées, parfaitement nourries, un parc magnifique pour se promener; la conscience du repos et du bien-être pour toute la vie; peu de soins de ménage, pas de domestiques à surveiller; moins de liberté, il est vrai, mais la vieillesse n'y regarde pas de si près : le repos avant tout; et c'est bien juste.

On voit à Sainte-Perine des choses très-romanesques. Le mariage auquel j'ai assisté est tout un roman; oui, un roman!... M.***, âgé de soixante-six ans, aimait madame de ***, âgée de soixante-huit. Mais au bout de quelque temps, son esprit volage l'attacha à une charmante chanoinesse de soixante ans à peine... cheveux encore un peu noirs; bandeaux bouffants, beaux yeux, bon râtelier, taille avenante et fine. Elle sut plaire, elle aima, et M. *** la conduisait à l'autel dans tout le triomphe de leurs cent trente ans réunis. C'est l'histoire de nos mariés.

Jugez quelle noce, quel remue-ménage dans l'établissement! poulets à la broche, pâté de canards, pommes d'api, vin de Champagne et de Madère, etc. La noce était splendide.

La mariée était vêtue de blanc, avec le voile et la couronne de fleurs d'oranger. J'ai entendu critiquer cette tenue de jeune fille, et je ne comprends pas pourquoi. La vieillesse ne lui ôtait pas le droit précieux d'arriver à l'autel parée et faisant gloire d'une vie pure et sans tache. C'était même pour elle une gloire de plus, apportant un passé accompli, dont elle avait vaincu les difficultés et les dangers peut-être.

Ils demeureront toujours à Sainte-Perine. Il y a des pavillons faits exprès pour les ménages. Espérons que celui-là n'offrira pas le même exemple que ceux qui l'entourent. On dit que les Philémons et les Beaucis de l'endroit se querellent périodiquement et quelquefois très-haut. Mais pour la plupart ils ont renouvelé à cette même chapelle leur cinquantaine accomplie. C'est peut-être une excuse?

Du reste, il y a des exemples d'unions plus douces, que le temps, au contraire, n'a fait que cimenter et rendre plus solennellement fortes. Je fais des vœux pour que les nouveaux mariés soient de ceux-là.

MODES.

C'est la dernière fois de l'année que nous allons nous entretenir, mes chères amies; vous êtes, j'en suis certaine, impatientes d'avoir de plus amples détails pour vos toilettes de bal.

Les robes de tarlatane unie, ou avec semés, sont toujours ce qu'il y a de plus joli pour les jeunes filles, ainsi que les garnitures les plus simples. Malheureusement, aujourd'hui on n'attache pas assez d'importance à cette simplicité, qui est l'apanage de la jeunesse; j'éprouve toujours un sentiment de tristesse en voyant une jeune fille, couverte de bijoux et de plumes, portant même un cachemire et des diamants, petits à la vérité, mais qui n'en sont pas moins des diamants!

Les robes se font généralement à taille ronde avec ceinture nouée derrière, en ruban, ou en tarlatane avec garniture rappelant celle de la robe; les berthes sont rondes ou formant un peu la pointe devant et dans le dos; on peut les garnir d'un ou plusieurs petits volants, le dernier surmonté d'une ruche ou d'un petit volant en ruban; la jupe également garnie d'un seul volant ou de plusieurs petits.

Deux charmantes toilettes que vous pouvez exécuter vous-même se composent, l'une, d'une robe en tarlatane blanche avec deux volants garnis d'un petit velours ponceau; le corsage décolleté en rond est froncé à la taille, et autour du cou, sur un poignet terminé par une engrêlure dans laquelle est passé un velours ponceau. Un volant, semblable à ceux de la robe, forme la manche; la ceinture en tarlatane est aussi bordée d'un velours. La coiffure, qui est en velours ponceau, forme touffe entre les deux bandeaux, et, de chaque côté, des coques se joignant dans le cou par un nœud à petits pans.

L'autre est en tarlatane avec semé de fleurettes roses; dans le bas, trois volants surmontés d'une ruche, et disposés en festons étroits; la berthe, garnie d'un volant surmonté d'une ruche, est arrondie dans le dos; les deux côtés reviennent en bretelles, et après s'être croisés devant, vont former derrière un nœud à longs pans. Dans les cheveux, une guirlande de petites fleurs roses.

Les garnitures tendent décidément à tomber pour les robes de ville; les jeunes femmes garnissent encore les robes les plus habillées, mais plus simplement que l'hiver dernier. Un volant de 20 à 25 centimètres surmonté d'un velours, une bande en taffetas unie, formant festons ou pointes. Quant aux manteaux, l'*anarchie* la plus grande règne cette année; jamais les magasins n'ont eu des modèles aussi variés; mais je leur reproche cette tendance à donner à nos pardessus l'aspect de vêtements d'homme;

aussi, évitez les boutons en métal ou entourés d'un cercle, les poches, les revers, et donnez à vos manteaux autant de longueur qu'il vous sera possible, vos robes doivent dépasser de 35 à 40 centimètres; les confections en velours se portent un peu moins longues. Les châles en velours noir, unis ou brodés au passé et garnis d'un ou deux rangs de guipure, sont charmants pour toilettes de jeune femme.

Les chapeaux sont assez élevés de la passe; on fait beaucoup de capotes froncées en satin ou taffetas, les ornements sont presque toujours en velours noir, ou de deux tons. Le velours s'emploie même pour orner le crêpe et le tulle. Les bavolets se font aussi beaucoup en velours; je ne vous conseille pas de les faire moitié velours et satin, ni fendus au milieu et formant pointes, ce sont des fantaisies qui ne peuvent durer.

Les jupons de tissus de couleur sont toujours en vogue, les noir et blanc ou gris et blanc sont réellement les plus distingués et les plus commodes; on pose dessus une bande en cachemire ou taffetas noir de 10 à 15 centimètres, brodée en blanc; le dessin est en broderie russe ou piqué en gros cordonnet.

Une robe en cachemire marron faite en peignoir, froncée aux épaules et maintenue à la taille par une ceinture en velours noir, fermée du haut en bas par une rangée de boutons de velours noir posés entre deux rangs de velours; la manche droite avec revers bordé d'un velours vous fera un charmant négligé du matin auquel vous pourrez ajouter une pèlerine en forme de collet, pareille à la robe, et un bonnet en nansouk ou mousseline; la passe, qui est presque droite devant, forme une petite pointe avançant sur le fond qui n'est pas tout à fait rond, et ne descend pas dans le cou. Encore une recommandation, mesdemoiselles : ne posez jamais de rubans sur vos bonnets du matin; des rubans frais seraient vite gâtés en vous livrant aux occupations matinales de toute bonne ménagère, et des rubans fanés ne doivent jamais accompagner même la toilette la plus négligée.

Les robes de petite fille se font à manches courtes, les corsages décolletés avec berthe ou châle. Vous aurez une charmante petite toilette en faisant une robe en popeline grise; au bas de la jupe deux petits rubans de nuance groseille tuyautés, n° 4, sur lesquels sont posés de petits velours noirs. La manche, courte, bouffante, est garnie du même velours, ainsi que la berthe, qui est très-courte et ouverte devant. Les guimpes et les manches font le plus joli ornement de ces toilettes d'enfant, mais cette mode réclame des pardessus très-chauds, en drap ou velours; les formes suivent généralement celles adoptées par nous.

Les costumes de petit garçon varient peu en ce moment; toujours les jupes avec veste plus ou moins fermée, ou à la grecque.

Le costume en drap, pantalon court, veste et gilet pareils.

Nous vous avons bien souvent prêché l'économie, et voici le moment où vous allez trouver avec bonheur vos petites épargnes pour préparer toutes vos surprises pendant ce mois, durant lequel chacun semble en défiance; on craint tant que les secrets soient dévoilés avant le grand jour ! A votre âge, on ne doit thésauriser que pour les aumônes, les cadeaux pour ses parents et amis, et enfin pour prendre des habitudes d'ordre. Songez qu'une des plus grandes économies que vous puissiez faire est celle de votre temps. Un vieux proverbe anglais dit : « *Time is money*.» (Temps est argent). En effet, si vous passez plus de temps qu'il ne faut à votre toilette ou à vos occupations journalières, vous regretterez tôt ou tard ces heures que vous aurez perdues.

J'aimerais voir introduire en France un touchant usage allemand, celui de l'arbre de Noël.

Un grand nombre d'entre vous ont été habituées, dès leur enfance, à recevoir un cadeau du *petit Noël*, et le soir qui précède la fête de la naissance de Notre-Seigneur, vous n'auriez pas manqué de porter votre petit soulier dans la cheminée. Plus tard vous avez grandi, l'enfant est devenue jeune fille, et alors vous avez compris que c'était votre mère ou votre grand'-mère qui, pour vous apprendre à aimer votre Sauveur, vous faisait un petit présent en son nom.

Nos voisins de Germanie, de mœurs beaucoup plus simples que nous, ont conservé leurs anciennes traditions de fêtes de famille; aussi la fête de Noël est pour eux une occasion de réunion chez le chef de la famille; c'est à lui qu'appartient de choisir la branche de pin qui doit paraître ornée de toutes ses merveilles.

Le soir, lorsque tous sont réunis, depuis l'enfant qui ne marche pas encore jusqu'à la mère de famille, l'aïeul ouvre la porte de la salle où est placé sur une table l'arbre merveilleux. Alors les regards éblouis des enfants cherchent à distinguer quelque chose au milieu des branches, qui toutes portent une ou plusieurs petites bougies allumées, car chacun sait qu'au milieu de ces branches, il trouvera un objet qui lui est destiné; les bracelets, les livres, les boîtes à ouvrage, les bonbons, les jouets de toutes sortes, tels que bilboquets, poupées, polichinelles, ballons, volants, etc., sont mêlés avec tant d'art dans les branches, qu'il semble que tout cela ait poussé sur l'arbre. Malheureusement il ne reste pas longtemps paré de ses richesses, il est bientôt dépouillé; les petites bougies s'éteignent, et ceux mêmes qui un instant avant étaient si empressés autour de lui, le laissent dans un coin sombre pour aller admirer les trésors qu'il leur a apportés.

Ne pouvant vous réunir toutes, mes chères amies, autour de notre arbre de Noël, nous vous avons envoyé ses produits en détail: l'écran du commencement de l'année, le cache-pot et l'abat-jour que vous avez si bien accueillis; les imitations d'aquarelle, les grandes planches de crochet et de tulle, et enfin les deux petits porte-allumettes qui vont aussi orner votre chambre de jeune fille.

Nous nous occupons et nous ingénions en ce moment à orner notre arbre de 1863, qui, nous l'espérons, ne sera pas moins riche que son devancier, et ceci nous amène à vous présenter avec nos meilleurs souhaits pour l'année qui va commencer, quelques observations et conseils relatifs au renouvellement de votre abonnement; d'abord, n'attendez pas les derniers jours de ce mois pour le renouveler. Tâchez que votre lettre nous parvienne avant le 25; la plupart de ces lettres nous arrivent habituellement entre Noël et le 1er janvier, et dès lors le temps nous manque pour satisfaire dans un aussi court délai à un aussi grand nombre de demandes. — Nous ne saurions trop vous recommander aussi d'écrire très-lisi-

blement votre nom et votre adresse. Vous savez que l'abonnement direct est toujours le plus sûr, car nous ne pouvons recevoir les réclamations sur des négligences provenant d'un service autre que le nôtre.

Dans une même ville, plusieurs abonnées peuvent se réunir pour nous envoyer *un seul mandat* et une seule lettre sur laquelle seront inscrits leurs noms et leurs adresses; elles y gagneront de répartir sur plusieurs les 50 centimes du timbre du mandat de poste et le timbre-poste pour affranchir la lettre. — Nous vous prions enfin de vous abstenir d'envoyer le prix de l'abonnement en timbres-poste.

EXPLICATIONS

Planche XII

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Voilette — 2, L. T., taie d'oreiller — 3, Écusson avec A. F. — 4, *Philippine* — 5 et 6, Parure broderie russe — 7, A. K. H., linge de table — 8 et 9, Parure — 10, Mouchoir avec E. S. H. — 11, C. D. — 12, L. J. — 13, *Emmeline* — 14, *Isabelle* — 15, *Noëline* — 16, J. L. enlacés — 17, Bande pour jupon — 18, A. P. enlacés — 19, *Ida* — 20, *Bessy* — 21, *Hélène* — 22, J. C. R. — 23 à 25, Garnitures pour trousseau — 26, Mouchoir et écusson avec L. A. — 27, B. L. enlacés — 28, M. E. — 29 et 30, Parure — 31, Écusson avec J. H. — 32, Écusson avec E. R. — 33, Entre-deux — 34, C. G. — 35, *Valérie* — 36, C. B. — 37, B. H. — 38, H. C. — 39, J. L. L. enlacés — 40, C. A. G., linge de table — 41, M. D., couronne de vicomte — 42, Écusson avec P. D. — 43, *Mélina* — 44, *Ella* — 45, M. P. — 46, G. M. — 47 à 71, Alphabet gothique.

COTÉ DES PATRONS. — 1, *Lucianne* — 2, *Amélie* — 3, L. L. — 4, *Thérèse* — 5, Écusson avec S. P. — 6, *Geneviève* — 7, B. C. — 8 à 13, Manteau de baby — 14, Manche — 15 à 17, Pèlerine — 18, Portière — 19, Ceinture de jupon — 20 à 22, Parure crochet d'Irlande — 23 à 25, Parure pour miss *Lily* — 26, Guimpe de poupée — 27, Pantoufle en tapisserie — 28 et 29, Coulant de bourse — 30 et 31, Pointe en filet — 32 à 34, Jardinière — 35 et 36, Bouchon de lampe — 37, Brioche crochet tunisien — 38 à 40, Carrés pour couvre-pieds — 41 à 43, Dessous de lampe — 44, Dentelle en tricot — 45, Croquis du porte-allumettes monté.

COTÉ DES BRODERIES

1, Voilette, en tulle, brodée au passé.

2, *L. T.*, romaine, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

3, Écusson avec *A. F.*, plumetis et cordonnet.

4, *Philippine*, plumetis et cordonnet.

5 et 6, Parure, broderie russe.

5, Col.

6, Manchette.

Voyez l'explication de cette broderie dans le numéro d'Avril.

7, *A. K. H.*, romaine, pour linge de table, plumetis et point de sable.

8 et 9, Parure, plumetis et point de sable, sur toile.

10, Mouchoir avec *E. S. H.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

11, *C. D.* enlacés, plumetis et cordonnet.

12, *L. J.*, romaine, plumetis et cordonnet.

13, *Emmeline*, plumetis et cordonnet.

14, *Isabelle*, plumetis et cordonnet.

15, *Noëline*, plumetis et cordonnet.

16, *J. L.* enlacés, plumetis et cordonnet.

17, Bande pour jupon, plumetis et cordonnet ou broderie russe, sur bande de taffetas ou cachemire.

18, *A. P.* enlacés, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et point de sable.

19, *Ida*, plumetis et cordonnet.

20, *Bessy*, plumetis et cordonnet.

21, *Hélène*, plumetis, cordonnet et point de sable.

22, *J. C. R.*, romaine, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

23, 24 et 25, Garniture pour layette ou trousseau, plumetis et feston.

26, Mouchoir et écusson avec *L. A.*, plumetis, cordonnet, point de sable, feston et jours.

27, *B. L.* enlacés, plumetis et cordonnet.

28, *M. E.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

29 et 30, Parure en application de nansouk sur tulle, cordonnet, feston et jours.

31, Écusson avec *J. H.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

32, Écusson avec *E. R.* enlacés, plumetis et cordonnet.

33, Bande pour jupon, plumetis et cordonnet.

34, Écusson avec *C. G.*, plumetis et cordonnet.

35, *Valérie*, plumetis, cordonnet et point de sable.

36, *C. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

37, *B. H.*, romaine, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

38, *H. C.*, romaine, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

39, *J. L. L.* enlacés, plumetis et cordonnet.

40, *C. A. G.*, grande anglaise, plumetis et cordonnet.

41, *M. D.* avec couronne de vicomte, plumetis, cordonnet et point de sable.

42, Écusson avec *P. D.*, plumetis et cordonnet.

43, *Mélina*, plumetis et cordonnet.

44, *Ella*, plumetis et cordonnet.

45, *M. P.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

46, *G. M.*, plumetis, cordonnet et jours.

47 à 71, Alphabet, gothique, plumetis, cordonnet et point de sable.

COTÉ DES PATRONS

1, *Lucianne*, plumetis, cordonnet et point de sable.

2, *Amélie*, plumetis et cordonnet.
3, L. L., enlacés, plumetis et cordonnet.
4, *Thérèse*, plumetis.
5, Écusson avec *S. P.*, plumetis et cordonnet.
6, *Geneviève*, plumetis.
7, *B. C.*, plumetis.
8 à 13, Manteau de baby.
8, Devant.
9, Dos.
10, Manche, dessus.
11, Manche, dessous.
12, Pèlerine, devant.
13, Pèlerine, dos.
13 *bis*, Moitié du parement.

Ce petit manteau se fait en cachemire, doublé et ouaté; la pèlerine est seulement doublée.

14, Manche à coude pour robe.
15 à 17, Pèlerine.
15, Devant.
16, Patron de la moitié du dos.
17, Croquis de la pèlerine.

On peut faire cette pèlerine en satin piqué, garnie de fourrure, ou en drap avec bord en astrakan.

18, Portière.

Médaillon du milieu de la portière donnée en septembre. Le 3e médaillon est semblable au premier.

On peut l'exécuter en broderie au passé sur reps. Les personnes qui désirent la faire en tapisserie pourront se la procurer échantillonnée, avec les fournitures de laines et de soies, chez Mme Legras, rue Saint-Honoré, 255. Mme Legras a en ce moment, pour étrennes, de charmants écrans de lumière et de cheminée, en photographie sur soie.

19, Ceinture de jupon devant; l'autre partie de la ceinture est une bande droite en percale ou en caoutchouc.

20 à 22, Parure en crochet d'Irlande.
20, Patron du col.
21, Détail du travail, du coin.
22, Manchette et détail du milieu du travail.

Col en crochet. — Prenez du fil de lin n° 140; commencez par le milieu.

1er rang. — Montez une chaîne de 5 mailles, formez une boucle en faisant une bride dans la 1re de ces 5 mailles; tournez votre ouvrage et faites 8 fois, en retournant votre ouvrage chaque fois: (5 mailles chaînettes, 1 bride prise dans la boucle précédente); terminez le rang par 8 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la boucle précédente; vous aurez une chaîne de 10 anneaux.

2e rang. — Retournez votre ouvrage à chaque rang; 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le 1er anneau; faites 3 fois (un picot (1), 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le 1er anneau); 1 maille chaînette, 1 picot; 2 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le 1er anneau° (2); 1 picot, 1 maille-chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le 3e anneau; 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans le 5e anneau; faites 3 fois (1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le 5e anneau); 3 mailles chaînettes, une demi-bride dans le 7e anneau, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le 9e anneau; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 bride dans le 10e anneau, 2 mailles chaînettes, 1 bride dans le même anneau.

(1) Pour former le picot, faites 6 mailles-chaînettes, piquez le crochet dans la 5e maille-chaînette, en partant de celle qui est sur le crochet et retirant le fil une seule fois dans les deux mailles; vous devez avoir 4 mailles entre celle qui est sur le crochet et celle dans laquelle vous le piquez pour former le picot.

(2) Ce signe ne sert que pour la seconde moitié du col.

3e rang. — 5 mailles chaînettes, 1 bride prise dans le 1er jour du rang précédent; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les 2 mailles chaînettes qui se trouvent entre les 2 picots formant le 3e jour du rang précédent, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la 1re des 3 boucles partant du même anneau; faites 2 fois (1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la 1re boucle); 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la 2e boucle, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la 2e boucle; 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la 3e boucle; faites deux fois (1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la 3e boucle); 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les 2 mailles chaînettes qui se trouvent entre les 2 picots formant un jour au rang précédent; 1 picot, 1 maille chaînette + (1), 1 bride, dans la 1re des quatre boucles partant du même anneau, 6 mailles chaînettes, 1 bride dans la même boucle.

4e rang. — Faites 3 fois (1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la boucle du bord); 1 maille chaînette, 1 picot, 2 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la boucle du bord; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la 1re des deux boucles partant du même jour; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la boucle qui se trouve seule entre les 2 boucles partant du même jour, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans cette même boucle; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la dernière des 2 boucles partant du même jour; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les 2 mailles chaînettes qui séparent les 2 picots formant un jour au rang précédent; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 bride dans la boucle du bord, 1 maille chaînette, 1 bride dans la même boucle.

5e rang. — 5 mailles chaînettes, 1 bride prise dans le 1er jour du rang précédent, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, une maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les 2 mailles chaînettes qui se trouvent entre les deux picots formant le 3e jour du rang précédent; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 bride dans la boucle formée par les 5 mailles chaînettes placées entre les 2 demi-brides partant du même jour; 3 mailles chaînettes, 1 bride dans cette même boucle, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les 2 mailles chaînettes qui se trouvent entre les 2 picots formant un jour au rang précédent; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 bride dans la 1re des 4 boucles partant du même jour; 6 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans cette même boucle.

6e rang. Faites 3 fois (1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans la boucle du bord), 1 maille chaînette, 1 picot, 2 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la boucle du bord, 1 picot, 1 maille chaînette,

(1) Ce signe ne sert que pour le dernier rang.

1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les 2 mailles chaînette qui se trouvent entre les deux picots formant le 3e jour du rang précédent, 3 mailles chaînette, 1 demi-bride dans le jour formé par les 2 brides partant du même jour, faites 3 fois (1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le même jour), 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les deux mailles chaînettes qui se trouvent entre les 2 picots formant un jour au rang précédent; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans les 2 mailles chaînettes qui se trouvent entre les 2 picots formant un jour au rang précédent; 1 picot, 1 maille chaînette, 1 bride dans la boucle du bord, 2 mailles chaînettes, 1 bride dans la même boucle.

Continuez le col en reprenant l'explication au 3e rang, puis au 4e, au 5e et 6e, jusqu'à la fin de la 1re moitié du col que vous terminerez par un rang fait sur l'explication du 3e rang avec la seule différence que lorsque vous serez au signe *, vous ferez 1 demi-bride, et vous arrêterez le fil.

Pour la seconde moitié, attachez le fil par 1 demi-bride dans l'anneau, d'où partent les 3 petites boules qui forment la dentelle, et qui se trouvent au commencement du travail de la 1re moitié, faites 1 maille chaînette, 1 picot, 2 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans ce même anneau, et reprenez l'explication du 2e rang au signe °.

La manchette se fait comme le col, seulement du côté de la dentelle, vous ne ferez qu'une maille chaînette au lieu de deux après le 4e picot. Du côté opposé de la manchette, au lieu de faire 2 mailles chaînettes entre les deux brides qui terminent le rang, faites 3 mailles chaînettes, et pour recommencer le rang suivant, faites 6 mailles chaînettes au lieu de 5, afin que votre manchette ne soit pas arrondie comme le col.

23 à 25, Parure pour miss *Lily*, à exécuter au point de poste sur toile.

23, Col.

24, Mouchoir.

25, Manchette.

26 Croquis de la guimpe dont le patron a été donné en novembre.

Ces patrons servent à la poupée n° 4 de madame Herbillon, rue de Choiseul, 12, qui, à l'approche du jour de l'an, peut offrir les objets les plus variés pour tout ce qui est nécessaire à ces petites personnes.

27, Pantoufle en tapisserie sur fond bleu de Chine.

28 et 29, Coulant de bourse,

28, Patron.

29, Croquis du coulant.

Si vous avez, dans votre voisinage, un ferblantier, faites-lui tailler et souder une bande de fer-blanc de la dimension du patron n° 28; si vous n'avez pas cette ressource, prenez un morceau de ressort de jupon, cassez-le d'un centimètre plus large que le patron, et après avoir limé les extrémités, vous le serrez fortement en le ramenant à la largeur du modèle, avec une soie mise en double, et tournée 5 ou 6 fois autour du coulant.

Cette méthode vous paraîtra sans doute singulière, mais en ce moment beaucoup de jeunes filles qui voudraient offrir des bourses sont privées de ce plaisir, étant dans l'impossibilité de se procurer les garnitures.

Avec l'explication des glands pour voile de fauteuil paru en octobre, et celle que nous donnons aujourd'hui pour les coulants, il sera facile de terminer sa bourse sans le secours de personne.

Lorsque votre coulant est maintenu par la première préparation, vous prenez quatre longs brins de soie que vous enfilez en double dans une grosse aiguille, afin d'avoir 8 fils; passez l'aiguille dans le coulant, puis dans la boucle que forme le milieu de l'aiguillée, et vous serrez pour fixer votre soie à l'intérieur du coulant, vous tournez autour du coulant dans le sens indiqué à l'intérieur du patron n° 29 jusqu'à ce qu'il soit entièrement couvert, en ayant soin de bien étendre les soies; lorsqu'il est couvert, vous passez l'aiguille à l'intérieur entre la soie et le moule avant de couper l'aiguillée, vous tournez ensuite 12 fois en travers une soie de nuance tranchante, que vous arrêtez en la passant sous les 12 tours avec une aiguille. Cette soie ainsi tournée figure une bande que vous couvrez par deux rangs en point de chausson; le second rang se fait régulièrement entre les points du premier pour former le filet indiqué sur le croquis; ces deux rangs se font avec de la soie floche fine.

30 et 31, Pointe en soie d'Alger.

30, Croquis de la pointe en filet.

31, Détail de la dentelle.

Prenez un moule ayant 18 millimètres de circonférence.

Montez 80 mailles, et faites votre pointe en diminuant d'une maille à la fin de chaque rang; le dernier est de 11 mailles.

Garnissez la pointe avec la dentelle dont vous avez le croquis au n° 31.

1er rang. Passez une maille, 4 mailles prises dans la maille suivante.

2e rang. Passez une maille au-dessus de celle passée au rang précédent; faites 5 mailles prises dans les 3 autres mailles.

3e rang. Passez une maille toujours au-dessus de la même maille; faites 2 mailles prises dans les 2 autres mailles.

4e rang. Prenez un moule ayant 20 millimètres de circonférence, passez une maille au-dessus des précédentes, faites une maille dans la maille suivante.

32 à 34, Jardinière en bambou.

32, Jardinière.

33, Bouquet de pensées.

34, Dessin pour broder au passé sur reps.

On peut exécuter cette jardinière de différentes manières : la broder au passé sur reps ou velours; faire les panneaux en perles — nous donnerons en janvier le détail de ce travail — ou en décalcomanie sur cuir de Russie; il faudrait indiquer, en écrivant pour se procurer les feuilles, que les dessins doivent être appliqués sur cuir; les feuilles préparées à cet effet sont du même prix que les autres.

Vous trouverez, pour garnir ces jardinières, chez madame Beaussier, rue Richelieu, 43, de très-jolis bouquets et arbustes artificiels imitant parfaitement la nature; ainsi que de charmantes coiffures de bal.

35 et 36, Bouchon de lampe en crochet tunisien.

Laine de Saxe ponceau et noire.

Les quatre côtés du bouchon se faisant de même,

nous donnerons l'explication d'un seul côté figuré au n° 36 de la planche.

Montez 6 mailles en laine ponceau.

1er RANG. 6 mailles, 1 augmentation en descendant.

2e RANG. 6 mailles, 1 augmentation en montant, 1 maille.

3e, 4e et 5e RANG. 8 mailles.

6e RANG. 6 mailles.

7e RANG. 4 mailles.

8e RANG. 2 mailles.

Entourez les deux grands côtés de cette partie du bouchon d'un rang en crochet astrakan, et un rang de mailles passées.

Lorsque les quatre parties sont terminées, vous les réunisez par un surjet à l'envers, et vous bordez le bas par 2 rangs en crochet astrakan et 1 rang en mailles passées.

Le crochet astrakan et les mailles passées se font en laine noire.

Faites avec de la laine ponceau 4 mailles chaînettes, fermez votre chaîne, et faites 8 demi-brides, 2 prises dans chacune des mailles chaînette, vous aurez un petit bouton que vous poserez au sommet pour cacher la jonction de vos quatre coutures.

Prenez une bande de carton haute de 3 centimètres et un peu plus large que votre verre de lampe, et un rond dont le diamètre aura le tiers de la largeur de la bande; entourez ces deux morceaux de carton de taffetas ou de percaline ponceau, réunissez par un surjet les deux côtés de la bande de carton, puis le rond à la bande, vous fixez ce bouchon ainsi doublé à l'intérieur de votre travail en laine.

37, BRIOCHE en crochet tunisien.— Laine en 10 fils. Faites 2 triangles verts, 2 triangles violets et 3 bandes blanches.

Triangle vert.—Montez 30 mailles et faites 28 rangs en diminuant d'une maille à chaque rang.

Triangle violet. — Montez 3 mailles et faites 28 rangs en augmentant d'une maille à chaque rang. Pour les augmentations et les diminutions consultez l'explication du chausson d'enfant, planche d'août.

Faites 1 bande en laine blanche, montez 9 mailles et faites 65 rangs; puis 2 autres bandes de 9 mailles également, et de 28 rangs. Vous réunissez ces différentes parties comme la planche vous l'indique, vous faites un point de marque en laine noire sur les coutures et vous brodez les bandes blanches.

Pour la monter, taillez un rond en carton, plus petit que votre rond en crochet de huit centimètres tout autour; enfermez ce carton dans un morceau de percaline, faites une enveloppe en toile de la forme de votre brioche et remplissez-la de crin ou de plume puis vous fixez votre morceau de crochet sur le coussin en le réunissant au carton.

38 à 40, CARRÉS pour couvre-pieds.

38, Carré mat avec reliefs.

39, Carré en crochet irlandais.

40, Dentelle.

Fil d'Irlande, n° 30.

Les carrés mats se faisant en crochet russe, nous désignerons les rangs de crochet russe comme rangs unis, et les mailles en crochet russe par le mot maille.

Montez 59 mailles chaînettes et faites le 1er rang en demi-brides, 2e rang uni.

3e RANG. — 9 mailles, — 5 mailles en piquant le crochet comme pour la maille russe, tournez le fil autour du crochet, piquez le crochet dans la deuxième maille du rang précédent, en comptant de la maille correspondant à celle dans laquelle le crochet est resté piqué; faites passer le fil 3 fois dans deux fils. Piquez ensuite le crochet dans la maille suivante et faites une maille semblable à la précédente, et ainsi de suite vos 5 mailles, pour lesquelles lorsque vous piquez le crochet dans le rang précédent, vous prenez toujours la même maille. Ces 5 mailles qui n'interrompent pas le crochet russe à l'envers forment à l'endroit un relief; aussi nous n'indiquerons plus ces 5 mailles que par le mot relief. 13 mailles, 1 relief, 13 mailles, 1 relief, 9 mailles.

4e RANG. — Uni.

5e RANG. — 6 mailles, 2 fois : (1 relief, 1 maille, 1 relief, 7 mailles), 1 relief, 1 maille, 1 relief, 6 maill.

6e RANG. — Uni.

7e RANG. — 3 mailles, 3 fois : (1 relief, 7 mailles, 1 relief, 1 maille), 2 mailles.

8e RANG. — Uni.

9e RANG. — 3 fois : (1 relief, 13 mailles), 1 relief.

10e RANG. — Uni.

11e RANG. — Comme le 7e.

12e RANG. — Uni.

13e RANG. — Comme le 5e.

14e RANG. — Uni.

15e RANG. — Comme le 3e. Continuez jusqu'au 58e rang, en répétant le dessin depuis le 3e rang jusqu'au 14e.

Carré en crochet irlandais.

Montez une chaîne de 4 mailles, piquez le crochet dans la 1re maille chaînette et faites au 1er rang : 3 demi-brides dans chaque maille chaînette, vous aurez 12 demi-brides.

2e RANG. — 4 fois : (1 demi-bride, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 4e maille en partant de celle qui est sur le crochet; les 5 mailles chaînettes et la demi-bride formant un picot, nous les indiquerons par le mot picot; 1 demi-bride prise dans la 2e maille du rang précédent, 2 mailles chaînettes, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 1 maille chaînette, 1 picot, 2 mailles chaînettes.

3e RANG. — Remontez le fil par des mailles passées jusqu'au milieu du 3e picot. Faites 4 fois : (17 mailles chaînettes, 1 maille passée prise dans le 4e picot).

4e RANG. — En demi-brides maille pour maille, 4 mailles dans la même aux quatre angles.

5e RANG. — 20 fois : (1 demi-bride, 1 picot, 3 demi-brides).

Il faut à la fin de chaque rang remonter le fil par des mailles passées pour commencer toujours le rang suivant par un des angles.

6e RANG. — 20 fois : (1 bride dans la 1re maille chaînette après le picot, 4 mailles chaînettes).

7e RANG. — 20 fois : (2 demi-brides prises dans les 2e et 3e mailles chaînettes des 4 mailles chaînettes forment le jour du rang précédent, 2 picots).

8e RANG. — 20 fois : (1 bride prise dans la 1re des 2 demi-brides du rang précédent, 6 mailles chaînettes).

9e RANG. — 20 fois : (2 demi-brides prises dans la 1re et la 2e des 6 mailles chaînettes du rang précédent, 7 mailles chaînettes).

10e RANG. — 20 fois : (1 maille passée dans la 1re demi-bride, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride, 5

mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la même maille), 1 demi-bride, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la même maille, 4 mailles passées.

11e RANG. — 20 fois : (1 bride dans la 1re maille passée, 8 mailles chaînettes).

12e RANG. — Brides prises maille pour maille, aux quatre angles 3 fois : (3 brides dans la même maille).

13e RANG. — 44 fois : (1 maille chaînette, 1 picot, 3 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la 5e maille), aux angles la demi-bride se fait 2 fois dans la troisième maille.

14e RANG. — 44 fois : (4 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la 1re maille après le picot).

15e RANG. — Demi-brides, aux angles 2 mailles dans une.

DENTELLE. 1er RANG. — 1 demi-bride, × 2 mailles chaînettes, 1 picot, 5 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la 5e maille retournez au signe ×.

2e RANG. — × 1 demi-bride dans la 1re maille chaînette après le picot, 2 mailles chaînettes, 1 picot, 5 mailles chaînettes, retournez au signe ×.

3e RANG. — × 1 demi-bride dans la 1re maille chaînette après le picot, 2 mailles chaînettes, 1 picot, 5 mailles chaînettes, 11 picots, 2 mailles chaînettes, 1 demi-bride dans la 3e maille avant les 11 picots, 2 mailles chaînettes, retournez au signe ×.

41 à 43, DESSOUS DE LAMPE en crochet.

41, Croquis du dessous de lampe.

42, Détail du travail des fleurs.

43, Détail du travail de la dentelle.

Laine de Saxe, noire et ponceau.

Montez une chaîne de 4 mailles avec la laine noire, fermez la chaîne et faites 8 demi-brides avec la laine ponceau.

Tout le fond est en crochet russe.

2e RANG. — 16 mailles en crochet russe avec la laine noire.

3e RANG. — Laine ponceau. Faites 8 fois, 1 maille, 2 mailles prises dans la même.

Faites 24 rangs avec 8 augmentations toujours placées les unes au-dessus des autres et changeant de nuance à chaque rang.

DENTELLE EN LAINE NOIRE. — 1er RANG. — 5 demi-brides, × 7 mailles chaînettes, 5 demi-brides en prenant la 1re dans la 4e maille du rang précédent, retournez au signe ×.

2e RANG. — × 3 demi-brides en prenant la 1re dans la 2e demi-bride du rang précédent, faites 7 fois : (1 maille chaînette, 1 bride), 1 maille chaînette, retournez au signe ×.

3e RANG. — × 1 demi-bride dans la 2e demi-bride, 2 mailles chaînettes; 7 fois : (1 bride, 1 maille chaînette); 1 maille chaînette, retournez au signe ×.

Le 4e rang est en soie d'Alger maïs.

4e RANG. — × 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 2e demi-bride de l'avant-dernier rang; 7 fois : (1 demi-bride prise dans le jour, 3 mailles chaînettes), 1 demi-bride, retournez au signe ×.

Vous faites de la même manière une seconde dentelle en laine ponceau également terminée par un rang en soie maïs; cette dentelle est prise dans l'avant-dernier rang ponceau, fait en crochet russe.

FLEURS. — Laine de Saxe blanche.

Faites une chaîne de 4 mailles; fermez la chaîne et faites au 1er rang 8 demi-brides. Faites 6 rangs en augmentant de 4 mailles par rang; vous aurez 28 mailles et vous ferez 7 fois : (5 brides dans la même maille, 1 demi-bride), en laissant toujours une maille d'intervalle entre la demi-bride et les 5 brides.

Bordez cette fleur d'un rang de demi-brides en soie d'Alger ponceau; au-dessus de la demi-bride du rang précédent, piquez le crochet dans la même maille que la demi-bride en laine afin de creuser les pétales. Vous formez les étamines par un bouquet de six brins de soie d'Alger ponceau fixés au fond de la fleur. Vous placez ces fleurs autour du dessous de lampe de distance en distance, entre les deux dentelles.

44, Dentelle en tricot.

Montez 9 mailles.

1er RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 jetée double, 1 surjet simple, 1 jetée double, 1 surjet simple. (10 mailles sur l'aiguille).

2e RANG. — 1 maille sans la tricoter, 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers, 2 mailles à l'endroit, 1 maille à l'envers, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 maille à l'endroit. (11 mailles).

3e RANG. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 jetée double, 1 surjet simple, 1 jetée double, 1 surjet simple, 2 mailles à l'endroit. (13 mailles).

4e RANG. — 1 maille sans la tricoter, 3 mailles à l'endroit, 1 maille à l'envers, 2 mailles à l'endroit, 1 maille à l'envers, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 maille à l'endroit. (13 mailles).

5e RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit, 1 surjet simple, 1 jetée double, 1 surjet simple, 1 jetée double, 1 surjet simple, 4 mailles à l'endroit. (14 mailles).

6e RANG. — 1 maille à l'endroit sans la tricoter, 5 mailles à l'endroit, 1 maille à l'envers, 2 mailles à l'endroit, 1 maille à l'envers, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 maille à l'endroit. (15 m.)

7e RANG. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 10 mailles à l'endroit. (15 mailles).

8e RANG. — 1 maille sans la tricoter, rabattez 6 mailles, 5 mailles à l'endroit, 1 jetée, 1 surjet simple, 1 maille à l'endroit. (9 mailles).

45, Croquis des porte-allumettes, que nos lectrices recevront avec le numéro de ce mois.

Pour monter ce porte-allumettes, pliez la bande du bas et collez-la à la partie du devant; les côtés se montent à soufflets comme le porte-lettres donné en février. — On pourra les orner encore, en les entourant d'une ganse et ajoutant cinq glands, disposés comme le croquis l'indique.

PLANCHE DE PETITS TRAVAUX

Porte-lettres en tapisserie. Voir le numéro de Février pour le monter.

Bourse et sac en tapisserie ou crochet.

Ménagère en tapisserie, doublée de soie et bordée d'une ganse.

Porte-cigarettes, pouvant s'exécuter en tapisserie ou au crochet.

Porte-tabac.

Ronds pour pelote.

Plusieurs bandes et semés pour tapisserie.

GRAVURES DE MODES.

GRAVURE COLORIÉE.

Toilette de jeune fille. — Robe en tarlatane blanche, avec semé de marguerites bleues; garnie de trois volants découpés de 5 centimètres, surmontés d'une ruche ; le même ornement se répète trois fois sur la jupe. Le corsage à taille ronde, garni de trois petits volants surmontés d'une ruche. La garniture du corsage forme berthe ; manches courtes, garnies de petits volants. — Ceinture en taffetas bleu, nouée derrière. — Guirlande de marguerites bleues avec cœur en brillanté.

Toilette de petit garçon. — Jupe en popeline écossaise; veste en velours bordée d'une passementerie; gilet blanc; col et sous-manches en nansouk; casquette écossaise, en velours.

Toilette de jeune femme. — Robe de moire antique rayée. — Pardessus en velours, garni dans le bas et aux manches d'une fourrure en martre; la même fourrure forme pèlerine devant et derrière. — Chapeau de velours, orné dessus d'une plume et dessous d'une touffe de plume et velours.

GRAVURE NOIRE.

Première toilette. — Robe de laine anglaise, garnie d'une bande de velours ou de soie. Veste écossaise, tricotée, pour mettre sous un paletot ou chez soi. — Chapeau de velours royal, à plumes. — Rotonde de drap.

Deuxième toilette. — Robe de foulard ou de soie; petit volant tuyauté; bande de velours, de moire ou de peluche. — Chapeau de velours royal; la passe est formée par une écharpe de tulle blanc, drapée. Plumes blanches, retenues par des feuilles de dentelle noire; une plume retombe sur le front.

Mosaïque

COIFFER SAINTE CATHERINE.

Cette sainte, qui porte trois couronnes, celle de la science, celle de la virginité et du martyre, est la patronne des jeunes filles, et jadis on comptait de nombreuses confréries qui l'avaient prise pour protectrice et pour modèle. Quand venait le jour de sa fête, le 25 novembre, c'était à la doyenne d'âge qu'était réservé l'honneur de parer l'image de la sainte, de lui mettre son voile, son diadème et ses ornements, et de là vient l'expression proverbiale, appliquée aux filles restées en célibat : *Elle a coiffé sainte Catherine.*

—

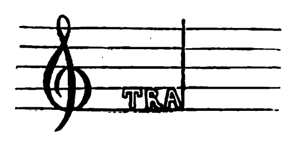
Pardonne à tous plutôt qu'à toi-même.

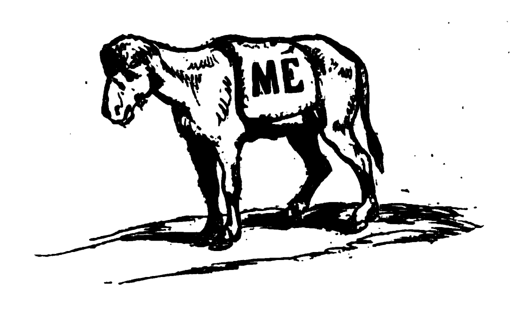
Proverbe anglais.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : **Pas d'argent, pas de suisse.**

RÉBUS







Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens.1.



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens. 1